HISTOIRE

DE

LA GAULE

A LA MÊME LIBRAIRIE

OUVRAGES DE M. CAMILLE JULLIAN

HISTOIRE DE LA GAULE

Sept volumes gr. in-8 brochés

Chaque volume : 25 fr.

I. *Les Invasions gauloises et la Colonisation grecque*

II. *La Gaule indépendante.*

Ces deux volumes ont obtenu le Grand Prix Gobert de l'Académie française en [illegible]

III. *La Conquête romaine et les Premières Invasions germaniques.*

IV. *Le Gouvernement de Rome.*

V. *La Civilisation gallo-romaine. — État matériel*

VI. *La Civilisation gallo-romaine. — État moral.*

VII. *Les Empereurs de Trèves* (en préparation)

Gallia. Tableau sommaire de la Gaule sous la domination romaine, 4e édit. Un vol. in-16, avec grav., cartonné . . . . 3 fr. »

Prix Montyon à l'Académie française.

Vercingétorix. 6e édition. Un vol. in-16, avec cartes et gravures, broché 5 fr. »

Grand Prix Gobert à l'Académie française.

Histoire de Bordeaux. Un vol. in-4°, avec plans et gravures. . . . . 30 fr. »

Prix Thérouanne à l'Académie française.

224-19. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 11-19.

CAMILLE JULLIAN
DE L'INSTITUT
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

HISTOIRE
DE
LA GAULE

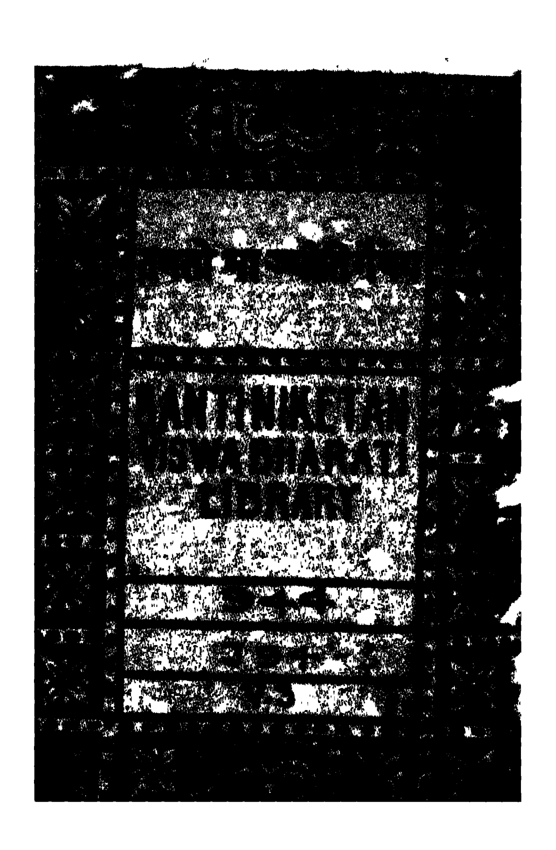
III

LA CONQUÊTE ROMAINE
ET LES PREMIÈRES INVASIONS GERMANIQUES

DEUXIÈME ÉDITION

LIBRAIRIE HACHETTE
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

1920


VISWA BHARATI
LIBRARY

À MON TRÈS CHER AMI ET MAÎTRE

SALOMON REINACH

LA CONQUÊTE ROMAINE

ET LES

PREMIÈRES INVASIONS GERMANIQUES

CHAPITRE I

LES ROMAINS DÉTRUISENT L'EMPIRE ARVERNE[1]

I. Situation de l'Empire arverne dans le monde. — II. Des causes de l'intervention romaine. — III. Les deux campagnes de Provence. — IV. La grande guerre contre Allobroges et Arvernes. — V. La création de la province de Gaule. — VI. Dislocation de l'Empire gaulois. — VII. Le déclin de la civilisation gauloise. — VIII. La ruine commence pour Marseille.

I. — SITUATION DE L'EMPIRE ARVERNE DANS LE MONDE

Au milieu du second siècle avant notre ère, le peuple des Arvernes avait réussi à faire de toute la Gaule un seul État. Sa domination atteignait les limites naturelles de la contrée : elle touchait aux Pyrénées et aux Alpes, à l'Océan, au Rhin et à la Méditerranée. Les peuplades qui lui obéissaient n'étaient pas

1. De Catel, *Mémoires de l'hist. du Languedoc*, 1633, p. 432 et suiv.; Bouche, *La Chorographie de Provence*, I, 1664, p. 407 et suiv.; Devic et Vaissette, *Hist. gén. de Languedoc*, n. éd., I, 1872, p. 71 et suiv.; [des Ours de Mandajors], *Hist. crit. de la Gaule Narbonnoise*, 1733, p. 87 et suiv.; de Fortia d'Urban, *Antiquités ... de Vaucluse*, I, 1808, p. 241 et suiv.; Amédée Thierry, I, p. 330 et suiv.; Fischer, *Rœmische Zeittafeln*, 1846, p. 146 et suiv.; Zumpt, *Studia Romana*, 1859, p. 15 et suiv. (*de Gallia Romanorum provincia*); Mommsen, *Rœmische Geschichte*, II (1re éd., 1855), p. 159-164; Herzog, *Galliæ Narbonensis ... historia*, 1864, p. 43 et suiv.; Vogel, *De Romanorum in Gallia Transalpina gestis ante ... Cæsarem*, Friedland, 1873 (insignifiant); Desjardins, *Géographie*, II, 1878, p. 270 et suiv.; Neumann, *Geschichte Roms*, I, 1881, p. 277 et suiv.; de Witte, *Bull. ... des Ant. de Fr.*, 1882, p. 342-3, 348; G. Ritter, *Untersuchungen zu dem Allobrogischen Krieg*, Hof, 1883 (progr.); Lebègue, *Fastes de la Narbonnaise* (*Hist. gén. de Languedoc*, n. éd., XV, 1893), p. 5 et suiv.; Klebs dans l'*Encyclopädie* Wissowa, III, 1897, c. 346-8; Münzer, *ibid.*, V, 1903, c. 1322-4; (Bullock) Hall, *The Romans on the Riviera*, 1898, p. 84 et suiv.; et les ouvrages cités t. I, p. 4, n. 1, t. II, p. 3, n. 1.

groupées uniquement par la force. Elles avaient une origine et des traditions communes; elles adoraient des dieux semblables et parlaient une seule langue. D'étroites relations de commerce et d'amitié les réunissaient. On sentait chez toutes la même confiance en leur race, le même orgueil du nom d'alliance. La nation qui leur commandait était la plus riche et la plus forte; sa situation centrale faisait d'elle le lien naturel de toutes les régions de son vaste empire. La Gaule présentait les conditions nécessaires pour vivre d'une vie originale et forte, et pour créer une patrie durable[1].

Par malheur, de nombreuses causes de faiblesse pouvaient enrayer la croissance de cette grande nation, et mettre en péril son existence même. Dans les régions naturelles de la France, il s'était formé des peuplades distinctes, ayant leurs intérêts et leurs caractères propres[2] : chacune se querellait avec ses voisines, et toutes, sans doute, jalousaient la peuplade souveraine[3]. A l'intérieur de ces petits États, le cours régulier de la vie publique était troublé par les menées des grands[4]. Ardents, inquiets, batailleurs, d'humeur changeante et d'un incurable amour-propre[5], les Celtes et les Belges s'accommodaient mal de ce régime d'unité, qui suppose une entente continue, des sacrifices réciproques, la pratique monotone des travaux de la paix. Des rancunes de peuples et des ambitions de chefs s'agitaient sans cesse à l'intérieur de l'Empire arverne. — D'autres périls le menaçaient à ses frontières.

Au nord, il touchait aux Barbares de la Germanie. Les causes qui avaient jadis entraîné les Celtes et les Belges vers ce côté du Rhin[6] étaient de celles qui durent toujours : le désir

1. T. II, p. 513-532, 437-448, 540-542.
2. T. II, p. 449-562; cf. t. I, p. 26-32.
3. T. II, p. 182-3; t. III, p. 7 et suiv., p. 135-141, p. 134 et suiv., p. 190 et suiv.
4. T. II, p. 74-83.
5. T. II, p. 182-6, 621-3.
6. T. I, p. 238 et suiv., p. 314.

d'un ciel plus gai et de terres plus riches [1], une population trop nombreuse [2], l'habitude de demander à la guerre les moyens de vivre [3], les grandes querelles nationales, qui finissaient souvent par des expulsions de tribus entières [4]. L'instabilité et la sauvagerie du monde germanique en faisaient un voisinage fort incommode; et, de temps à autre, des bandes d'hommes, pressées par la faim, l'envie ou la défaite, se présentaient en armes aux passages du Rhin [5].

Au sud, les Gaulois confinaient à l'Empire romain, sur les routes des Alpes, des Pyrénées et de la mer Intérieure. De ce côté, c'était un État compact, civilisé, aux pratiques régulières et à la politique suivie. Mais, pour être de nature différente, ce voisinage présentait plus de dangers encore que celui de la frontière germanique. L'histoire des cent dernières années (218-133) avait montré qu'aucune force au monde ne pouvait résister à celle de Rome, ni les vastes royaumes de l'Orient, Macédoine, Syrie ou Égypte, ni les tribus indomptables de l'Occident, Ligures ou Celtibères, ni le courage obstiné et intelligent des villes antiques et patriotes, Syracuse ou Carthage [6]. Elle avait triomphé dans les campagnes les plus longues, sur les champs de bataille les plus disputés, devant les murailles les plus fortes. Si elle songeait à la conquête de la Gaule, celle-ci était d'avance abandonnée par les dieux. Et de cette même histoire il résultait également que les Romains, pour satisfaire une convoitise ou une rancune, n'avaient jamais été arrêtés par des scrupules de droit ou de religion : le jour où ils voudraient la Gaule, ils trouveraient les prétextes pour intervenir.

L'Empire arverne avait donc à se prémunir contre les ambi-

1. César, *De b. G.*, I, 31, 11; Tacite, *Hist.*, IV, 73. Cf. t. I, p. 233-4, 314.
2. Plutarque, *Marius*, 11; cf. t. I, p. 232-3.
3. Tacite, *G.*, 14; César, *De b. G.*, VI, 21, 3; 22, 3; 23, 6.
4. César, IV, 4, 2; Tac., *G.*, 33.
5. César, I, 31, 10; 33, 3; 37, 3; 54, 1; IV, 4, 2; VI, 35, 6. Cf. p. 57, 146, 158-9, 324-5.
6. Cf. t. I, p. 480-524.

tions des Méditerranéens et contre les brigandages des Barbares du Nord. Et ce fut, dans tous les temps et sur tous les continents, la condition incertaine et périlleuse des nations qui s'efforcent de vivre entre les confins des vieux États civilisés et la lisière des pays sauvages : elles n'ont souvent que le choix entre deux manières de mourir.

Il semblait cependant, vers l'an 150 avant notre ère, que l'Empire arverne ne courait pas encore les plus graves dangers sur l'une et l'autre de ses frontières. Il ne venait de la Germanie que des troupes isolées, faciles à écarter ou à loger[1]; dans les grandes vallées du Nord, trois peuples vigoureux barraient la route aux invasions, les Nerviens, au seuil de Vermandois, les Trévires, le long de la Moselle, les Séquanes, des deux côtés de la trouée de Belfort[2]. Ce qui tenait à distance le peuple romain, ce n'étaient pas les Alpes et les Pyrénées : car ses légions pourraient les franchir sans peine[3], et elles les avaient déjà tournées en débarquant à Marseille[4]. Mais le sénat semblait maintenant s'interdire de nouvelles entreprises. Les révoltes de la Macédoine, de la Grèce et de l'Asie, l'empire espagnol de Viriathe le Lusitan, la résistance opiniâtre des Celtibères dans Numance, venaient de lui montrer qu'avant de s'étendre à nouveau, il fallait s'assurer pour toujours la fidélité de l'immense empire (148-133)[5]. D'ailleurs, Rome et l'Italie souffraient alors de tous les maux qu'entraînent des conquêtes trop rapides, et la tâche principale des chefs était de remédier à ces maux. Le plus célèbre et le plus sage de tous, Scipion Émilien, renonçait à la vie des camps et se vouait à la réforme de l'État[6].

Pour maintenir la sécurité de ces temps de trêve, la Gaule

1. T. I, p. 323; t. II, p. 464-7.
2. T. II, p. 472-3, p. 477-8, p. 522-3, 478.
3. T. I, p. 41-53, 497-8; ici, p. 11 et suiv.
4. T. I, p. 461-9, 502-3.
5. *Cf.* Mommsen, *Rœmische Geschichte*, II, l. IV, ch. 1.
6. Cicéron, *Somnium Scipionis*, 2, 12, 12; Tite-Live, *Epit.*, 59.

n'avait qu'à imiter le peuple romain : ne point se chercher d'ennemis au delà de ses frontières, tâcher de se guérir de ses vices intérieurs. Au prix de beaucoup de prudence, elle pourrait s'assurer une longue vie.

II. — DES CAUSES DE L'INTERVENTION ROMAINE

Mais c'était trop demander à des Gaulois que de ne point provoquer un peuple voisin et que de vivre d'accord entre eux.

Vers l'an 125 avant notre ère, à ce que racontent les historiens anciens, la peuplade des Salyens ravagea les terres des Marseillais, et les légions romaines vinrent à leur secours[1]. — Elles ne seraient peut-être pas sorties de la Provence si, vers l'an 121, un nouvel incident ne les avait entraînées plus au nord : les Allobroges et les Arvernes s'étaient brouillés avec les Éduens, et ceux-ci, menacés chez eux, appelèrent l'armée du sénat[2]. — A coup sûr, les Romains durent accepter avec joie les nouvelles occasions qui s'offraient à eux de se battre et de conquérir : mais ce sont les Gaulois eux-mêmes qui les leur présentèrent, par leurs bravades imprudentes et leurs éternelles jalousies.

Il est d'ailleurs probable qu'ils ont eu, pour attaquer Marseille, des motifs plus sérieux que leur besoin de tracasser. Il y avait près de trois siècles que les Celtes et la colonie des Phocéens se trouvaient en rapport : et c'était la première fois qu'ils se querellaient. Autant le voisinage des tribus ligures avait été gênant pour les Grecs, autant ils n'avaient cessé de se louer des Gaulois. Marseille trouvait chez eux des hôtes, des clients et des soldats[3]. Par égard pour elle, ils firent bon accueil aux Romains de Publius Scipion, et quelques-uns même se battirent, pour le

1. Tite-Live, *Epit.*, 60 : *Salluvios Gallos, qui fines Massiliensium populabantur*; Florus, I, 37 [III, 2], 3.
2. Tite-Live, *Epit.*, 61 (ne parle que des Allobroges); Florus, I, 37, 4 (parle des Arvernes et des Allobroges).
3. T. I, p. 404, 469, 492.

service du consul, contre les gens d'Hannibal[1]. Ils étaient les plus constants des philhellènes[2], et, durant huit générations, rien n'était venu troubler l'amitié réciproque de la fille de Phocée et des nations gauloises. Pour qu'elle se soit si complètement rompue, pour que Marseille ait redouté ses anciens amis au point de vouloir contre eux le secours immédiat des légions, il faut qu'on ait eu à leur reprocher plus que de simples brigandages, et qu'une cause profonde soit venue briser l'antique alliance.

On peut chercher cette cause dans les événements mêmes qui ont précédé la rupture. Et ce sont la formation de l'Empire arverne, l'adhésion des Salyens de Provence à cet empire, son extension jusqu'aux portes de Marseille[3]. La ville grecque ne se trouvait plus dans les mêmes conditions pour vivre et commercer; ses habitudes séculaires étaient menacées. Au lieu d'avoir à ses frontières une peuplade ou quelques tribus, faciles à contenir ou à acheter, elle touchait à un vaste royaume, riche en hommes et en ambitions, et qui tenait désormais tous les chemins et tous les marchés de la Gaule. A son gré, il pouvait les lui interdire ou ne les lui ouvrir qu'à prix d'or[4]; le commerce de la cité et sa sécurité même étaient à la merci de ses voisins. Elle avait sous les yeux l'exemple de Phocée, si heureuse au temps de Gygès et de Crésus[5], devenue esclave et misérable lorsque le royaume de Lydie ne fut plus qu'une satrapie de l'Empire perse. Les villes helléniques étaient faites pour voisiner avec des tribus barbares ou de bons rois marchands, comme Crésus ou Arganthonios[6], et leurs pires ennemis furent les

1. T. I, p. 469 et 470.
2. Cf. t. I, p. 394.
3. T. II, p. 347.
4. Strabon (IV, 1, 5) constate que Marseille était dès lors impuissante à contenir à elle seule les Barbares.
5. Cf. Radet, *La Lydie et le Monde grec au temps des Mermnades*, 1892, p. 160 et suiv., p. 273 et suiv.
6. Cf. t. I, p. 198-200.

grands empires militaires, aux chefs ambitieux de gloire et aux peuples avides de butin. L'État des Arvernes ne pouvait donc inspirer que de la défiance aux Marseillais. Il est possible que sa création ait suscité chez les Gaulois cet enthousiasme et ces désirs fous qui leur étaient familiers[1]. Leur orgueil de race a dû prendre une vigueur nouvelle; c'est dès ce temps-là, semble-t-il, que les emblèmes de leur religion remplacent sur les monnaies les copies des types grecs[2]. Peut-être les Arvernes ont-ils dit que la présence de cette cité étrangère était humiliante pour leur empire; peut-être ont-ils voulu, à Arles ou à Narbonne, créer de grands ports nationaux.

En tout cas, à la première attaque gauloise, Marseille prit peur et recourut aux mesures extrêmes. Trente ans auparavant, les Romains avaient déjà protégé contre les indigènes ses colonies de Nice et d'Antibes, et, la besogne faite, ils s'étaient rembarqués[3]. Marseille pouvait encore attendre d'eux qu'ils la sauveraient du péril gaulois, sans prendre pied dans l'arrière-pays. Elle les appela.

Mais Rome, en ce moment, changeait une fois de plus de politique. Le premier essai de réforme sociale, celui de Tibérius Gracchus, avait abouti à une sorte de révolution (134-2), et le sénat craignait pour l'avenir tout à la fois une guerre civile et une tyrannie. Or, une expédition lointaine était un moyen de dériver les esprits et d'occuper les ambitions[4]. Scipion Émilien venait de mourir (129) : il n'était plus là pour guider son peuple vers son idéal de justice et de raison. D'autre part, le problème le plus urgent était de trouver des terres pour les pauvres, et on ne s'en procurait en Italie qu'au prix de querelles sans fin. Mieux valait en chercher à l'étranger, et prendre celles de l'ennemi que du sénateur. — L'appel des Marseillais

1. César, VII, 29, 6; Tacite, *Hist.*, IV, 54; cf. t. II, p. 446-7.
2. T. II, p. 346-351.
3. T. I, p. 520 et suiv.
4. Cf. Zumpt, *Studia*, p. 15-16.

fut donc écouté. On chargea de l'expédition le consul Marcus Fulvius Flaccus[1], un des chefs du parti populaire, l'ami de Caius Gracchus et le plus ardent de ses collaborateurs[2].

Il était donc à prévoir que ce ne serait pas seulement une guerre de secours, mais aussi de conquête et d'annexion. Marseille avait été aussi folle que la Gaule. Toutes deux couraient ensemble au-devant d'un destin commun.

III. — LES DEUX CAMPAGNES DE PROVENCE

Depuis la guerre d'Hannibal[3], l'Occident n'avait point vu de lutte plus grave. D'un côté, le peuple romain, souverain incontesté des contrées de la mer Intérieure[4]. De l'autre, le seul grand empire qu'aient pu fonder des Barbares, et cet Empire arverne, le plus puissant des États gaulois de l'Europe, et comme le champion de ce nom celtique contre lequel Rome avait protégé le monde méditerranéen[5]. En franchissant les Alpes, les légions allaient poursuivre sur la terre gauloise même, et dans le berceau de la race, la revanche de l'Allia, du Capitole et de Delphes. Et leur victoire signifierait que les Barbares du Couchant et du Nord auraient désormais à compter, comme autrefois les villes et les royaumes du Midi et du Levant, avec la volonté du peuple romain.

Toutefois, la lutte ne prit point d'abord ce caractère de grandeur et de solennité. Rome ne provoqua pas tout de suite les Arvernes, elle limita son action aux terres les plus voisines de

1. Tite-Live, *Epit.*, 60; Ammien, XV, 12, 5. Cf. p. 11, n. 1.

2. Valère-Maxime, IX, 3, 1; Appien, *Civils*, I, 21 et suiv.; etc. — Aucun texte n'établit formellement un lien entre ces expéditions et le programme du parti démocratique. Il me paraît cependant indéniable qu'elles s'y rattachent (remarquez comme l'œuvre des Romains en Transalpine de 122 à 118 (fondation de villes et construction de routes, p. 26-7) cadre avec les entreprises et projets de Caius Gracchus : Appien, *Civ.*, I, 23, 1; etc.). Dans le même sens, Mommsen, II, p. 104.

3. T. I, p. 431 et suiv.

4. T. I, p. 516-7.

5. Cf. t. I, p. 295-6, 500-517.

Marseille. Les Arvernes, d'autre part, n'intervinrent pas aussitôt pour défendre ces terres, soit que des embarras intérieurs les aient retenus, soit qu'ils n'aient pas cru à de sérieuses menaces du côté des Romains.

Il en résulta que ceux-ci eurent le temps de se débarrasser des peuplades les plus proches, et de se préparer pour les campagnes décisives. Jamais guerre, dans l'histoire de Rome, n'a été conduite avec moins de mécomptes et sur un plan plus régulier.

Fulvius Flaccus, en 125 [1], se borna à tâter l'ennemi [2] par une démonstration hardie. Il franchit les Alpes, je crois au col du mont Genèvre [3], et on lui fit plus tard la gloire d'avoir, le premier des Romains, imité Hannibal [4]. Sur sa route, le long de la Durance, il traversa ou soumit sans peine les tribus ligures et gauloises [5]. Puis il marcha contre les Salyens, ce qui était le but principal de l'expédition.

Les Romains l'avaient bien dirigée, ne laissant rien au hasard. Pendant que l'armée s'avançait, on avait négocié avec les Salyens, sans doute par l'entremise de Marseille. Elle avait dû garder des amis parmi les chefs. L'un d'eux, Craton, rendit de grands services à la cause romaine [6]. Comme à l'ordinaire, les chefs d'une peuplade gauloise ne pouvaient se décider à marcher d'accord, même contre l'ennemi. Lorsque les légions

1. Qu'il ait commencé la guerre comme consul, en 125, cela semble résulter, mais sans certitude, d'Obsequens, 30 (90), et de Plutarque, *Caius*, 15; cf. Tite-Live, *Ep.*, 60; Fastes triomphaux, *C. I. L.*, I, I, 2e éd., p. 49.

2. *Galliæ... primo temptatæ per Fulvium*, Ammien, XV, 12, 5.

3. Cela paraît résulter de l'ordre dans lequel sont placés les peuples qu'il a vaincus (n. 5); de même, Ritter, p. 5.

4. *Prima trans Alpes arma*, Florus, I, 37 (III, 2), 3; *primus Transalpinos*, Tite-Live, *Ep.*, 60; cf. Strabon, IV, 6, 3.

5. *C. I. L.*, I, I, 2e éd., p. 49 : [*De L*]*iguribus* [Alpes Cottiennes et Embrunois? cf. *Transalpinos Liguras*, Tite-Live, *Ep.*, 60], *Vocontieis* [associés aux Tricores de Gap et aux Tricolles de Sisteron? cf. Strabon, IV, 1, 3; ici, t. II, p. 317-8] *Saluveisq.*; Obsequens, 30 (90) : *Ligures Sallyes trucidati*.

6. Diodore, XXXIV, 23 : Κράτων τις ὄνομα, γεγονὼς φιλορώμαιος, etc. Il semble que ce Gaulois ait pris un nom grec.

se présentèrent, elles ne trouvèrent qu'une faible résistance. On se battit juste assez pour mériter à Flaccus les honneurs du triomphe. Le consul se contenta de cette première leçon infligée aux Gaulois : il n'est point dit qu'il ait détruit leurs villes, saccagé leurs terres et annexé leur territoire [1].

Il fut évident que c'était partie remise. Peu de mois après, un nouveau chef, le consul Caius Sextius Calvinus, arrivait en Gaule, et une seconde campagne commençait (124) [2].

Elle ressembla d'abord à la première. Sextius suivit la même route que son prédécesseur, rencontra et battit les mêmes ennemis, Ligures, Voconces et Salyens. Mais les combats furent plus nombreux et les résultats plus décisifs [3]. Les Salyens résistèrent mieux, et même les chefs favorables à Rome se laissèrent entraîner dans la lutte [4]. Elle prenait peu à peu un caractère national. Les rois salyens furent vaincus [5], le siège fut mis devant la principale ville forte de la peuplade, Entremont près d'Aix. Elle fut prise, la population vendue à l'encan, et c'est à peine si les amis de Rome obtinrent la vie sauve (124) [6]. Marseille n'avait plus rien à craindre de ses voisins.

1. Tite-Live, *Ep.*, 60 (ne parle de combats que contre les Ligures); Fastes triomphaux, ici, p. 11, n. 3 (le triomphe eut lieu en 123); Velleius, II, 6, 4; Plutarque, *Caius*, 15. Le peu d'importance de cette campagne résulte encore de ce qu'a dû faire Sextius.

2. Que la guerre de Sextius ait commencé sous son consulat, 124, cela paraît résulter, sans certitude, de Diodore (XXXIV, 23). Zumpt (p. 16) a tort d'accepter le texte d'Eutrope (IV, 22), qui attribue la guerre aux deux consuls de 124.

3. Fastes triomphaux, *C. I. L.*, I, I, 2e éd., p. 49; Tite-Live, *Ep.*, 61; Ammien, XV, 12, 5; Velleius, I, 15, 4; Strabon, IV, 1, 5; et, pour les détails de la lutte avec les Salyens, Diodore, XXXIV, 23. Strabon, lorsqu'il parle des Salyens, « divisés en dix parties » (cf. t. II, p. 512, n. 6), et « levant de la cavalerie et de l'infanterie » (IV, 6, 3), fait, je crois, allusion à cette guerre.

4. Cela paraît résulter de Diodore, XXXIV, 23.

5. Notamment leur roi *Teutomalius* (var. *Teutomotulus*, *Toutomotulus*) : Tite-Live, *Ep.*, 61; Appien, *Celtica*, 12. Il y eut peut-être une grande bataille sur l'emplacement d'Aix (Velleius, I, 15, 4).

6. Diodore, XXXIV, 23. *Diodore ne nomme pas cette ville* (τὴν πόλιν) : mais il s'agit bien, d'après son récit, du principal *oppidum*, et je ne doute pas que ce ne soit Entremont. — *Je crois cependant*, contrairement à Clerc (*La Bataille d'Aix*, p. 238), qu'Entremont subsista comme bourg principal des Salyens. — La fameuse inscription du lac Fucin, *Caso, Cantovio*, etc. (Zvetaieff, n° 45), n'a, quoi qu'on ait dit, aucun rapport avec les campagnes des Romains en Provence.

Mais cette fois, Rome travailla pour elle. Sextius resta deux ans en Provence comme proconsul (123-122) [1]. Il donna quelques terres aux Marseillais [2], et il prit pour son peuple le territoire des Salyens, sans doute aussi celui des Voconces de la Drôme et de quelques tribus gauloises de la Durance [3]. Une province fut ébauchée entre le Rhône, les Alpes et la mer. L'arrière-pays de Marseille devint une partie de l'Empire romain. Pour mieux marquer qu'il s'agissait d'une annexion définitive, Sextius construisit une forteresse et installa une garnison près des bords de l'Arc, au pied même de la ville salyenne à demi détruite, et il donna à sa fondation un nom romain, *Aquæ Sextiæ*, « les Eaux de Sextius », aujourd'hui Aix-en-Provence (122) [4]. Le site était charmant : des eaux chaudes, des sources froides, courant à travers une large plaine, un sol gras et fertile, une rivière large et limpide, des collines boisées à l'horizon [5]. Mais la situation valait encore mieux que le paysage. A Aix, on était à mi-route entre la Durance du haut pays et Marseille sur le rivage, entre le Rhône d'Arles et le golfe de Fréjus : c'était le carrefour des routes de la Provence et un nœud de chemins vers l'Italie. Désormais, pour commercer par terre, les Marseillais devraient passer sous les regards des Romains laissés par Sextius. Aix, assurément, protégeait contre les Celtes

1. Cf. p. 12, n. 3.

2. Strabon, IV, 1, 5 ; cf. p. 34.

3. Sisteron et Gap (cf. t. II, p. 518) ; les Gaulois de Chorges et Embrun, les Ligures de Briançon et Suse, semblent avoir été laissés indépendants (cf. Pline, III, 137 ; ici, p. 202-3).

4. Cassiodore, *Chronica*, p. 131, Mommsen ; Tite-Live, *Ep.*, 61 ; Strabon, IV, 1, 5 ; cf. Velleius, I, 15, 4. — Quoique l'*Epitome* prononce le mot de *colonia*, ce ne fut qu'un simple *castellum* (φρουρά, Strabon), c'est-à-dire un poste fortifié, avec quelques soldats, sans doute aussi quelques colons civils et un marché, mais rien qui ressemblât à une ville ayant son territoire, ses habitants à demeure et sa constitution ; cf. Herzog, p. 50-1, 58-9. Il n'en est pas moins vrai qu'il y eut là, dès 122, un établissement important. Ritter (p. 6-8) persiste à croire à une colonie. — On place d'ordinaire le *castellum* de Sextius au rocher du Dragon (la soi-disant « Ville des Tours » ; *Statistique*, II, p. 247-9, 862). Je doute qu'il ait été ailleurs qu'aux abords de Saint-Sauveur.

5. Plutarque, *Marius*, 19 et 20 ; Strabon, IV, 1, 5 (on raconte, dit-il, que quelques sources chaudes sont devenues froides) ; Tite-Live, *Ep.*, 61 ; cf. p. 83.

la cité grecque : mais c'était en prenant sa place et en diminuant son prestige. La première défaite qui frappa la Gaule atteignit Marseille par contre-coup.

IV. — LA GRANDE GUERRE CONTRE ALLOBROGES ET ARVERNES.

L'année suivante, 121 avant notre ère, commença enfin la grande guerre entre Bituit, roi des Arvernes, et le peuple romain. De divers côtés, les prétextes de haine surgissaient entre les deux adversaires.

Les Éduens se détachaient décidément de l'Empire gaulois, gagnés peut-être par des promesses du sénat et par le titre d'alliés[1]. Bituit fit alors ravager leur territoire par ses hommes ou par ceux des Allobroges, ses fidèles amis. Mais aussitôt, la nation de Bibracte réclama de Rome aide et protection[2].

Pour leur compte, les Allobroges s'étaient déclarés solidaires des Salyens vaincus. Ils accueillirent avec honneur leurs rois fugitifs, et ils se montrèrent prêts à les secourir[3].

A Rome, c'était le temps où Caius Gracchus et Fulvius Flaccus, le premier vainqueur des Gaulois, gouvernaient le peuple en vrais monarques[4], et promettaient à la multitude des terres nouvelles (123-122)[5]. Les démocrates n'étaient pas moins avides de gloire et de conquêtes que les sénateurs des générations anciennes[6]. La guerre fut vigoureusement poussée, et confiée à un consul ambitieux, énergique, orgueilleux et sans

1 Le titre d'alliés paraît avoir été accordé aux Éduens avant la guerre contre Bituit et en prévision de cette guerre ; Tite-Live, *Ep.*, 61.

2 Tite-Live, *Ep.*, 61 (ne parle que du ravage par les Allobroges); Florus, I, 37 (III, 2), 4.

3 Tite-Live, *Ep.*, 61 ; Appien, *Celtica*, 12.

4 Plutarque, *Caius Gracchus*, en particulier 6; Appien, *Civilia*, I, 22-4. Le rôle de Fulvius Flaccus, dans la période des Gracques, est plus important qu'on ne l'indique d'ordinaire.

5 Plut., *Caius*, 5 et 6 ; Appien, *Civ.*, I, 21, 23-5; etc.

6. Cf. p. 9 ; Salluste, *Jug.*, 41.

scrupule[1], Cnéius Domitius Ahénobarbus (122). On lui donna une bonne armée et, pour effrayer les Gaulois, quelques éléphants[2]. En réserve, une nouvelle armée fut préparée pour le consul de l'année suivante, Quintus Fabius Maximus, le petit-fils de Paul-Émile[3].

Les deux chefs pourtant, Domitius et Bituit, hésitèrent encore avant d'engager la lutte. Le consul députa aux Allobroges pour leur réclamer les Salyens fugitifs, et le roi des Arvernes envoya une ambassade pour négocier avec le Romain[4].

Les Allobroges, décidés à se battre, refusèrent de livrer leurs hôtes[5]. Alors, Domitius mit son armée en marche vers les bords du Rhône. Il fallait prévenir l'arrivée des Arvernes. De leur côté, les Allobroges n'attendirent pas leurs alliés, et descendirent le long du fleuve[6].

Ce fut en route que Domitius rencontra l'ambassade de Bituit[7]. Et cette entrevue montra bien le contraste qui séparait les deux chefs et les deux peuples qui allaient se disputer un empire. L'ambassadeur était accompagné de ses gardes, de son poète et de ses chiens; le cortège resplendissait d'or et de pourpre. Arrivé devant le Romain, le barde entonna un chant en l'honneur de Bituit et de son envoyé. Puis, les pourparlers commencèrent, et le chef gaulois implora le pardon des Salyens,

1. Valère-Maxime, IX, 6, 3; Suétone, *Néron*, 2; on disait de son fils (ou de lui), *os ferreum, cor plumbeum*.

2. Orose, V, 13, 2; Florus, I, 37 (III, 2), 4; Suét., *Néron*, 2.

3. Les deux campagnes se suivent de si près, que le départ de Fabius paraît avoir été décidé de très bonne heure; et je doute qu'il n'ait pas amené une armée distincte. Songeons qu'il s'agissait de combattre toute la Gaule, *gravissimo bello* (Orose, V, 13, 2). Les 30 000 hommes qui se battirent contre Bituit (Strabon, IV, 1, 11) semblent correspondre à quatre légions et leurs auxiliaires, deux armées consulaires (Polybe, I, 16, 2; cf. Marquardt, *Staatsverwaltung*, II, p. 403).

4. Appien, *Celtica*, 12.

5. Appien, *Celtica*, 12; cf. Tite-Live, *Ep.*, 61.

6. Je suppose cette double marche d'après le lieu de la bataille (p. 16, n. 2).

7. En terre salyenne, Appien, *Celt.*, 12. — Il serait possible que la route indiquée par Strabon (IV, 1, 11), de Marseille à Cavaillon sur la Durance, de là jusqu'à l'embouchure du Rhône et de l'Isère (par le pont de la Sorgue et Orange), fût celle de la marche de Domitius, et que les renseignements sur ce pays, empruntés par le géographe à Artémidore, provinssent d'un récit de la campagne.

auteurs de la rupture. Domitius refusa tout, et continua sa route[1].

Il heurta l'ennemi au delà de la Durance, au passage de la Sorgue[2]. La bataille s'engagea, et le nombre des Celtes en fit, en apparence, une terrible chose; mais elle eut l'issue de tous les combats qu'un Romain habile a livrés contre des Barbares : les Allobroges furent complètement vaincus. Outre l'infériorité naturelle de leurs soldats, ils eurent une grande peur des éléphants : il y avait beau temps qu'ils avaient oublié ceux d'Hannibal. Toutefois, malgré leur terreur, ils se battirent bien : car ils ne laissèrent que trois mille prisonniers, contre vingt mille cadavres (début de 121)[3].

Mais les Allobroges étaient un des plus puissants peuples de la Gaule; leur bravoure était célèbre, leur pays, très vaste et très difficile. On s'était battu fort loin de leurs terres. La victoire de la Sorgue n'avait fait que donner aux Romains un beau champ de bataille, et écarter d'eux un premier danger.

Le sénat n'avait rien épargné pour réussir. Domitius fut rejoint par le consul Fabius. Les Romains avaient maintenant en Gaule trente mille hommes[4], la principale force militaire de

1. Appien, *Celtica*, 12.

2. *Ad oppidum Vindalium*, Tite-Live, *Ep.*, 61 ; Orose, V, 13, 2 ; Σούλγας, ὁ κατὰ Οὐίνδαλον, Strabon, IV, 1, 11 ; κατὰ τὴν συμβολὴν τοῦ τε Σούλγα καὶ τοῦ Ῥοδανοῦ, *id.*, IV, 2, 3 ; *Vindalicus amnis*, Florus, I, 37 (III, 2), 4. — Vindalium ne peut être qu'un *oppidum* près de Sorgues, et doit être cherché, presque à coup sûr (conjecture de Saginet, *Mémoires de l'Académie de Vaucluse*, X, 1891, p. 133-139), au « monticule de Sève », entre Sorgues et Vedènes. — Desjardins, après de Fortia et d'autres (II, p. 278), place Vindalium à Bédarrides, à cause du nom, *Betorrida*, qui rappellerait les trophées des Romains (p. 20, n. 3). On a aussi pensé à Vedènes, à la « traille » de Sorgues, à Caderousse, à Mornas, à Carpentras (Deneral, *Étude*, etc., et *Recherches sur ... Vindalium et Vénasque*, 1850, p. 19 et s.), à Mondragon, à Châteauneuf-du-Pape, et même à Venasque. Cf. la discussion chez de Fortia, I, p. 48 et suiv., p. 237.

3. Textes à la n. 2 ; cf. p. 19, n. 1. — La date résulte de ce que Domitius était dès lors proconsul (Orose, V, 13, 2), et que la seconde bataille eut lieu en août (p. 18, n. 3). — Cependant, Obsequens, source d'ailleurs médiocre, place la bataille en 122, et y associe Allobroges et Salyens (32 [92]). — Le trésor de Beauregard, non loin de Jonquières (Blanchet, n° 236), se rapporte peut-être à cette défaite des Allobroges. — C'est, je crois, à propos de cette campagne ou de la suivante que la ville d'*Aeria* était mentionnée par Apollodore, *Chroniques*, l. IV (fr. 59 ; cf. t. II, p. 511, n. 2).

4. Cf. p. 15, n. 3.

leur empire[1]. Mais il était temps de la rassembler. Les Arvernes descendaient des Gévennes[2]. C'était une foule énorme de combattants qui arrivaient par les routes de la montagne. Bituit amenait avec lui deux cent mille hommes et les meutes de ses chiens[3]. Quand bêtes et gens se présentèrent sur les bords du Rhône (à Pont-Saint-Esprit?[4]), le pont parut insuffisant pour leur livrer passage. Bituit en fit construire un second, à l'aide de barques retenues par des chaînes. Et la multitude se répandit sur la rive gauche, à la recherche des Romains[5].

Ils n'étaient pas loin, presque perdus dans l'immense campagne qui s'étend entre les rives du fleuve et les dernières Alpes. Lorsque Bituit vit les quelques mille hommes ramassés qui formaient les légions, et qu'il compara cette misère aux flots humains qui roulaient autour de son char d'argent[6], il eut une pensée d'orgueil et de confiance, et il déclara qu'il y avait à peine là de quoi nourrir ses chiens[7].

1. Cela résulte bien de l'histoire de l'an 121, Tite-Live, *Ep.*, 61.
2. Cf. n. 4.
3. Orose, V, 14, 3 (180 000); Strabon, IV, 1, 11; 2, 3 (200 000).
4. On place d'ordinaire à l'embouchure du Rhône et de l'Isère l'endroit où Bituit passa le fleuve et combattit les Romains, et en effet Tite-Live ou sa source paraît avoir écrit *Isara* (Florus, Strabon, Pline). Mais : 1° il me paraît impossible que les Gaulois aient eu un pont fixe sur le Rhône aux abords de l'embouchure de l'Isère; 2° je doute qu'il y ait eu sur ce point assez de barques pour en construire un second; 3° la grande route des Cévennes au Rhône débouchait, je crois, à Viviers ou Pont-Saint-Esprit, venant par l'Ardèche (César, *De b. G.*, VII, 7, 5; 8; cf. t. II, p. 228-9, 232); 4° je doute que les Romains se soient aventurés si loin, en risquant d'être pris à dos par les Arvernes. Il serait donc possible que *Isara* dissimulât l'Ardèche ou plutôt l'Aygues (laquelle, du reste, s'est appelée *Icarus* ou *Icaris*, Brun-Durand, *Dict. top. du dép. de la Drôme*, p. 137), comme (t. I, p. 478, n. 1) *Dea utra* dissimule le Drac, et comme (ici, p. 78, n. 7) *Isara* encore dissimule la Durance. Rien n'est plus fréquent que ces erreurs sur les noms de lieux, surtout de fleuves, chez les écrivains qui ont parlé de la Gaule. Si les Anciens (Str., IV, 2, 3; 1, 11) ont dit que la bataille eut lieu « à l'endroit où les Cévennes se rapprochent du Rhône », cela peut être, évidemment, une allusion aux massifs du Vivarais, mais aussi, en face d'Orange, à celui des bois de Gicon, et cela encore peut indiquer simplement l'endroit où la route des Cévennes débouchait sur celle du Rhône. — Cette localisation de la grande bataille à l'embouchure de l'Isère a pu être provoquée par la présence des trophées romains (p. 20, n. 3). — On a placé la bataille au côté de Tain (Chalieu, *Mémoires sur diverses antiquités de la Drôme*, p. 164), et ailleurs (p. 20, n. 3).
5. Orose, V, 14, 2.
6. Cf. Florus, I, 37 (III, 2), 5; cf. t. II, p. 313 et 340.
7. Orose, V, 14, 1.

Les deux troupes en vinrent aux mains. Elles combattirent, près du Rhône[1], dans cette riche et vaste plaine du Comtat où des centaines de mille hommes peuvent se choquer et se mêler sans obstacles, où de grandes routes arrivent de tous les points de la France, du Dauphiné et de l'Auvergne, de Marseille et de Lyon, et que viennent encadrer les derniers contre-forts des Alpes et les premiers éperons des Cévennes[2]. On était dans les plus chaudes journées de l'été, le 8 août[3].

Fabius commandait les Romains[4]. Il avait la fièvre quarte[5], mais il n'en fit pas moins son métier de général : il alla de rang en rang, tantôt porté sur une litière, tantôt soutenu à bras d'hommes, encourageant ses soldats, expliquant la manière de combattre ces Barbares[6]. Bituit, semble-t-il, fit aussi son devoir, et la bataille fut longue et disputée. Mais enfin les Romains l'emportèrent, et la débandade commença[7].

Le gros des vaincus n'eut pour se dégager que les ponts du Rhône. Ils s'y entassèrent, chacun ne songeant qu'à son salut. Le pont de bateaux céda, les chaînes se rompirent, les barques sombrèrent, et ce fut un nouveau désastre. Bituit échappa, mais il ne ramena, dit-on, que le quart de ses hommes[8].

A coup sûr, la Gaule pouvait lui en fournir beaucoup d'autres, et dix fois plus qu'il n'en avait perdu. La conquête de ses États n'était pas encore entamée. Mais la victoire des Romains, succé-

1. *Cf.* p. 17, n. 4.

2. Je placerais plus volontiers la bataille dans la plaine de Bollène, face à Pont-Saint-Esprit. Il ne serait pas cependant impossible, si *Isara* est l'Aygues (p. 17, n. 4), qu'il fallût la chercher aux abords d'Orange.

3. Pline, VII, 166 : *A. d. VI idus augustas*. Avec la réserve que cette date ne correspond pas à celle du calendrier julien : mais l'écart était sans doute peu de chose (cf. Holzapfel, *Röm. Chronologie*, 1885, p. 313-4).

4. Il n'est pas prouvé que Domitius ait assisté à la bataille.

5. *Febri quartana*, Pline; ὑπὸ τεταρταίου. Appien. Peut-être l'un et l'autre.

6. Appien, *Celtica*, 1, 2.

7. Orose, V, 14, 3.

8. 150 000 morts, Orose; 120 000, contre 15 Romains tués, Appien; 120 000, Tite-Live; 130 000, Pline. Le butin, *præda ex torquibus ingens*, mentionné par Eutrope, IV, 22.

dant à trois campagnes heureuses et faciles, avait été si complète et si aisée, que Fabius et Domitius eurent le droit de tout espérer et de tout entreprendre. Les dieux avaient prononcé pour eux : c'était le chef souverain de la Gaule qui avait été vaincu. Les routes du Nord, par les Cévennes et par le Rhône, s'ouvraient vides d'ennemis. Le sort du monde gaulois, jusqu'au Rhin et jusqu'à l'Océan, dépendait désormais de la volonté romaine[1].

V. — LA CRÉATION DE LA PROVINCE DE GAULE.

Mais pendant ces événements militaires, Rome changeait de nouveau ses maitres. Caius Gracchus et Fulvius Flaccus avaient été massacrés (121), et les chefs des grandes familles étaient revenus au pouvoir.

Certes, aucun de ces hommes ne possédait la large intelligence de Caius, l'audace grandiose du tribun qui avait voulu en quelques mois bâtir une société nouvelle sur le vieux monde méditerranéen. Mais les optimates qui l'avaient remplacé, les

1. Le système adopté ici pour cette double campagne (Domitius contre les Allobroges, Fabius contre Bituit) est conforme au récit de Tite-Live et de ceux qui le résument (Orose, Florus, *Epitome*). — Il est contraire aux Fastes triomphaux (suivis par Velléius, II, 10, 2 ; 39, 1), qui mentionnent deux triomphes, d'abord de Fabius sur Bituit et les Allobroges, ensuite de Domitius sur les Arvernes (*C. I. L.*, I, 1, 2e éd., p. 49). D'où le système de Mommsen (II, p. 162-2) et de Herzog (p. 45-6) : bataille contre Bituit réuni aux Allobroges, gagnée par Fabius ; bataille de la Sorgue, gagnée ensuite sur les Arvernes par Domitius. Mais : 1° on ne voit pas pourquoi, vainqueurs de Bituit sur l'Isère, les Romains auraient dû reculer sur la Sorgue ; 2° l'ordre des triomphes n'est pas celui des victoires (cf. Ritter, p. 13-14) ; 3° Fabius a pu, après la défaite de Bituit, guerroyer contre les Allobroges, et Domitius contre les Arvernes et Rutènes (cf. p. 21 et 22) ; 4° les Fastes triomphaux, gravés sous Auguste, peuvent renfermer une inadvertance, et le copiste a pu, intervertissant les noms, opposer les Arvernes à Domitius et les Allobroges à Fabius. — Si Strabon (IV, 2, 3) parle d'Arvernes à propos de Vindalium, Pline d'Allobroges à propos de la grande bataille contre Bituit, Eutrope et Suétone (*Néron*, 2) de Domitius à propos de cette même bataille, c'est sans doute parce que les Anciens ont d'ordinaire, à propos de cette guerre, fait un seul bloc des deux peuples. Il est du reste possible qu'il y ait eu un contingent arverne dans la première bataille, allobroge dans la seconde. — Notre opinion est l'opinion traditionnelle. Cf. la réfutation de Mommsen par Allmer, *Inscr. de Vienne*, I, 1875, p. 2 et s., Lebègue, p. 6-9, Ritter, p. 12 et suiv., Münzer, c. 1322-3.

Métellus, les Scévola, les Caton, les Scaurus, n'étaient pas ces politiciens égoïstes et étroits auxquels font songer les déclamations de Salluste[1]. La réaction qu'ils dirigèrent contre l'œuvre des Gracques laissa intactes les réformes déjà mises en vigueur; ils ne refusèrent pas d'envoyer des colonies en dehors de l'Italie; ils n'abandonnèrent aucune des conquêtes transalpines faites par Flaccus et ses successeurs. Seulement, ils arrêtèrent toute nouvelle entreprise militaire, comme s'ils pressentaient que l'impérialisme conduirait à la dictature, et ils donnèrent l'ordre aux généraux de ne plus s'avancer vers le nord.

Mais d'autre part, les chefs du sénat veillèrent à ce que les résultats des dernières campagnes fussent acquis à tout jamais. Leur politique en Gaule allait être un chef-d'œuvre de prudence, de méthode, de sens pratique.

Les victoires sur les Celtes de la Provence et du Dauphiné et la défaite de Bituit faisaient des Romains les maîtres du Midi, et rejetaient les Arvernes au nord des Cévennes. On décida qu'une province serait constituée au sud de ces montagnes[2]. Et, pour bien marquer que leurs triomphes étaient en quelque sorte perpétuels, et qu'ils donnaient à leur peuple des droits inviolables sur les terres, les hommes et les dieux, Fabius et Domitius élevèrent des trophées et des temples de pierre près des lieux où ils avaient vaincu, et les consacrèrent à leurs divinités militaires, Mars et Hercule[3].

1. Cf. Bloch, M. Æmilius Scaurus, Paris, 1909.

2. Nous ne connaissons pas l'« acte » de la province, et nous ne connaissons pas davantage sa « loi ». Il est question, mais sous l'Empire seulement, de sa *formula* (Pline, III, 37). — Il est possible que Domitius ayant été laissé en Gaule (cf. Valère Maxime, IX, 6, 3), ce fut pour organiser cette province, et que cette organisation, par suite, se place en 121 ou 120 (il place son triomphe et celui de Fabius à Rome en 120, mais sans certitude (cf. p. 19, n. 1). — Cf., sur la date de la création de la province : Zumpt, p. 15 et suiv. (par Marius); Desjardins, II, p. 283-291 (en 121 ?); Herzog, p. 48-9 (par Domitius), Lebègue, p. 10 (par Domitius). — Sur le nom de la province, p. [illegible].

3. D'après Strabon (IV, 1, 11), Fabius aurait élevé au confluent de l'Isère et du Rhône, lieu du combat, un trophée de pierre blanche et deux temples, l'un à Mars, l'autre à Hercule; Florus (I, 37, 6) parle de tours ornées de trophées, élevées

Toutefois, trois ou quatre batailles ne suffisaient pas pour réduire à une éternelle impuissance le Midi de la Gaule. Les mois qui suivirent la fuite des Arvernes furent consacrés par les généraux romains à faire reconnaitre de tous la majesté du peuple romain.

Les Allobroges leur donnèrent le plus de mal, ainsi qu'il fallait s'y attendre. Mais Fabius les battit ou les effraya assez pour mériter le surnom d' « Allobrogique », qui passa à ses descendants. Comme tous les proconsuls du temps de l'oligarchie, il avait la main rude; et plus tard, quand les orateurs romains voudront inspirer aux Allobroges une terreur salutaire, ils évoqueront devant eux le nom de Fabius[1]. Leur immense domaine, plaines et montagnes, fut réuni à l'Empire, et la province fut poussée jusqu'à Vienne et Genève[2], au seuil de l'Europe centrale.

Dans le voisinage de la Méditerranée, les peuplades gauloises, Cavares du Comtat, Helviens du Vivarais, Volques du

par Domitius et par Fabius chacun au lieu de sa victoire. — Comme je doute que la bataille contre Bituit ait eu lieu au confluent de l'Isère (p. 17, n. 4), je crois (si les trophées s'y voyaient réellement) que cet emplacement a été choisi par les deux chefs parce que là se trouvait la frontière des Allobroges, et que ce genre de monuments était fréquemment disposé, non pas au lieu de la bataille, mais aux frontières des peuples vaincus (Cicéron, *De inventione*, II, 23, 69; Servius *ad Æn.*, XI, 6; Silius, XV, 491-2; Dion Cassius, XLI, 24, 3; *C. I. L.*, V, p. 904 et s.). — Cette érection de trophées permanents en terre ennemie, dit Florus, était alors une chose nouvelle chez les Romains (empruntée aux Grecs?), et ceux de Domitius et Fabius en seraient le premier exemple; cf., cependant, Silius, XV, 491-2 (t. I, p. 496, n. 1). — Le trophée de Fabius est placé par Reveilat à la ruine dite Sarrasinière, à 3 à 4 kilomètres d'Andance, et la bataille, vers la petite plaine de Saint-Bol (Saint-Bosc) (*Rev. arch.*, 1864, II, p. 12-24). On a également vu les ruines d'un trophée dans le « temple de Diane » de Desaignes dans l'Ardèche (opinion réfutée par Rousset, *Annuaire... de l'Ardèche* pour 1840, Aubenas, p. 226 et suiv.).

1. Le fait d'une campagne particulière de Fabius contre les Allobroges me paraît résulter de son surnom (Velleius, II, 10, 2; Ammien, XV, 12, 4), peut-être de ce qu'il a triomphé sur eux (p. 19, n. 1), et d'un passage de Cicéron, *Pro Fonteio*, 12, 26. Cf. du Rieu, *De gente Fabia*, Leyde, 1836, p. 404-7. — Ils ont dû faire leur soumission définitive à Domitius après la prise de Bituit (Tite-Live, *Ep.*, 61). — A cette campagne ou à la fuite après la défaite de Bituit se rattache peut-être le trésor de Tourdan dans l'Isère (Blanchet, n° 124).

2. César, I, 6, 3; 10, 5; Dion Cassius, XLVI, 50, 4.

Languedoc, se livrèrent sans trop de résistance : il n'est dit nulle part que Fabius ou Domitius ait eu à les combattre[1]. C'étaient des tribus d'humeur pacifique; elles habitaient, pour la plupart, de vieilles villes, des vallons fertiles, des plaines ouvertes; Marseille les avait habituées à respecter ou à aimer les hommes et les choses du Midi. Les Volques Tectosages eux-mêmes, les maîtres de la riche et puissante cité de Toulouse, acceptèrent de devenir, sous le titre décevant d' « alliés », les sujets du peuple romain[2], et une garnison fut installée pour garder la ville gauloise[3]. Grâce à l'annexion des terres du Languedoc, la province de Gaule rejoignit celle d'Espagne au col du Pertus[4], et suivit la Garonne jusqu'au confluent du Tarn, à moitié route entre la Méditerranée et l'Océan[5].

Le seul péril que les Romains eurent à écarter leur vint des hommes de la montagne, les Rutènes des pays de Rouergue. Alliés très fidèles des Arvernes, ils avaient uni leur cause à celle de Bituit. Quelques-unes de leurs tribus combattirent sans doute sur les bords du Rhône; d'autres, peut-être, descendirent en armes contre les Romains du Languedoc. Aussi bien, maîtres du haut pays qui domine le Toulousain et le Narbonnais, ils étaient d'incommodes voisins pour la nouvelle province. Une sévère leçon leur fut infligée par Fabius ou Domitius[6], et, à la suite d'incidents que nous ignorons, leur territoire fut démembré. On ne laissa aux Rutènes que la partie septentrionale, celle qui valait le moins, le Rouergue de Rodez; le reste, l'Albigeois,

1. Peut-être verra-t-on une allusion à des guerres contre eux chez Cicéron, *Pro Fonteio*, 12, 26 (*reliquas*). Ce sont ces peuples, je crois, dont Cicéron (6, 16) dit : *Qui in optima causa sunt*. Remarquez la fidélité des Helviens à Rome, César, *De b. G.*, VII, 65, 2; I, 47, 4; 53, 5-6.

2. Dion Cassius, XXVII, 90, p. 334, Boissevain : Τολόσσαν ... ἔνσπονδον οὖσαν τοῖς Ῥωμαίοις.

3. Dion, *ib.* — Il semblerait résulter du récit de Dion (τοὺς φρουροὺς ἐσδέξασθαι), qu'elle était installée à l'intérieur de la ville, par suite sur les hauteurs de Vieille-Toulouse. Cf. p. 96, n. 2.

4. Cf. t. I, p. 495-6, 510-1.

5. Cf. t. II, p. 27, n. 4.

6. César, *De b. G.*, I, 45, 2.

contrée de bonnes terres et de belles routes, fut incorporé à la province[1]. Celle-ci se trouva désormais gardée du côté des montagnes, et maîtresse des chemins qui ouvraient sur ce point le plateau Central[2].

Avec ce dernier épisode s'acheva la période d'annexion. La province romaine s'étendait en amphithéâtre le long de la Méditerranée. A l'ouest, elle s'appuyait à l'Espagne et aux Pyrénées, depuis la source de la Garonne jusqu'au cap Cerbère, « fin de la Gaule »; à l'est, elle touchait les Alpes et l'Italie, depuis les rives méridionales du lac Léman jusqu'aux caps et aux rades du rivage ligure. Outre la valeur propre du pays, cette province complétait l'œuvre antérieure du peuple romain. L'Italie et l'Espagne, les deux plus anciennes conquêtes de Rome, se trouvaient maintenant réunies par un domaine d'étendue profonde, traversé par des routes faciles : il ne serait plus besoin aux marchands et aux légions de courir les risques de la mer[3]. Un corps d'empire continu bloquait et fermait la Méditerranée depuis le détroit de Sicile jusqu'aux colonnes d'Hercule : cette fois seulement, elle était une mer romaine. Et enfin, abritées par la province de Gaule, l'Italie et l'Espagne n'étaient plus, de ce côté, des régions frontières[4]. Un boulevard solide les protégeait contre les Barbares du Nord[5]. Qu'on mît en état de défense la Provence, le Dauphiné et le Languedoc, et Rome n'avait plus rien à craindre de l'Occident, ni un nouveau Brennus ni un nouvel Hannibal[6]. Dès le temps de sa fondation, la province du Rhône fut donc regardée comme

1. Il n'est guère possible de douter que les *Ruteni provinciales* de César (VII, 7, 4; cf. Cicéron, *Pro Fonteio*, fr. 3, 4) ne correspondent à la future cité d'Albi : mais la preuve absolue manque.

2. Cf. t. II, p. 500, n. 1, p. 501, n. 1.

3. Cicéron, *Pro Fonteio*, 3, 6; 4, 8.

4. Cf. Cicéron, *Pro Fonteio*, 2, 3; 1, 3.

5. *Id.*, 1, 3.

6. C'est ce qui explique pourquoi, malgré tant de défaites, l'Italie ne sera pas envahie de ce côté par les Cimbres et les Teutons, p. 62 et suiv.

une marche militaire essentielle à la sûreté de l'Empire[1].

Le défaut des œuvres de ce genre est d'être artificielles et peu faites pour durer. Tout au contraire, la création de Fabius et de Domitius se trouvait en parfait accord avec le cours naturel des choses. La tâche des deux généraux avait consisté à séparer du reste de la Gaule les peuplades du Dauphiné, de la Provence et du Languedoc. Or ces peuplades, Allobroges, Salyens et Volques, étaient de formation plus récente que celles des régions centrales; les Ligures et les Ibères demeuraient là en plus grand nombre[2]. Elles ne faisaient point partie de la vieille Celtique, celle des héros et de la légende[3]. — Leur pays, comme leur histoire, les séparait des autres Gaulois. De Vienne, où commençait sur le Rhône la province romaine, à Castelsarrasin, où elle finissait sur la Garonne, c'étaient les vraies terres du Midi français, chaudes et lumineuses, les seuls horizons de la Gaule qui ressemblassent à ceux des Méditerranéens. En les prenant, Rome prenait au delà des Alpes tout ce dont la nature avait fait le prolongement de son Italie[4]. Et c'était si bien un sol fait pour elle, pour ses hommes et ses cultures, que l'olivier arrivera bientôt jusqu'à Valence ou Castelnaudary, qu'il atteindra presque les limites de la Province, et qu'il n'en sortira pas. L'œuvre de Rome avait été préparée par la nature et par l'histoire.

VI. — DISLOCATION DE L'EMPIRE GAULOIS.

Pour assurer cette nouvelle province contre un retour offensif de Bituit, des Arvernes et des Celtes, les Romains entrèrent en pourparlers avec eux. Le principal danger était dans la force que les Gaulois tiraient de l'Empire arverne, c'est-

1. *Ad rempublicam pertineret viam Domitiam muniri*, Cic., *Pro F.*, 4, 8.
2. T. I, p. 246, 265-7, 309-12; t. II, p. 503-519.
3. T. I, p. 231-4, 286-8, 308-12.
4. Pline, *Hist. nat.*, III, 31.

à-dire dans leur union autour d'un seul peuple et sous un seul roi. Mais le sénat et ses généraux avaient une longue expérience de la façon dont on détruisait les États : il leur suffisait d'appliquer en Gaule les procédés qui avaient brisé l'empire de Philippe et celui d'Antiochus. Quelques perfidies et quelques intrigues eurent raison, en peu de semaines et sans coup férir, de l'unité celtique.

Bituit alla au-devant de sa perte en demandant à traiter au nom des Arvernes et des Allobroges[1]. Le roi celte, comme tant de Gaulois, offrait un bizarre mélange d'orgueil et de bon sens. On l'a vu, au moment de la bataille, fier de ses hommes et de ses chiens[2], plein d'un souverain mépris pour ses adversaires. Mais d'autre part, il a fait tout son possible pour éloigner de son pays l'invasion et le désastre : il avait déjà su implorer le pardon en faveur de ses alliés vaincus; puis, se sentant vaincu lui-même, il désira la paix. Et l'Arverne sollicita ou accepta une entrevue avec ses vainqueurs, afin de diriger lui-même les négociations[3]. Ce qui fut un acte tout à la fois de beau courage et de naïve confiance.

Il ignorait la manière dont les Romains traitaient les chefs barbares qui se confiaient à leur bonne foi. Le sort de Bituit se décida vite. Ce fut le proconsul Domitius qui régla l'entrevue. Le roi se rendit auprès de lui, et fut d'abord reçu comme un hôte. Mais on s'assura de sa personne aussitôt après, et, de gré ou de force, on l'envoya par mer en Italie et au sénat. D'ailleurs, on le traita avec certains égards, et on lui fit croire qu'il allait à Rome pour expliquer sa conduite, et que, les excuses faites, il serait libre[4]. Son fils Congentiat resta

1. Valère-Maxime, IX, 6, 3.

2. P. 17

3. D'après Valère-Maxime, IX, 6, 3. Selon lui, Bituit se serait adressé à Fabius, à la grande colère de Domitius. Fabius étant reparti pour l'Italie, c'est Domitius qui devait en effet diriger les négociations.

4. Tite-Live, *Ep.*, 61, qui semble parler d'un départ volontaire pour Rome; Valère-Maxime, IX, 6, 3, qui parle de l'emploi de la force. Cf. Eutrope, IV, 22.

comme otage, semble-t-il, entre les mains de Domitius[1].

Le sénat aurait pu désavouer son proconsul déloyal. Mais ce n'eût été ni dans ses habitudes ni dans ses intérêts. On se borna à accorder la vie sauve à Bituit, et il fut installé à Albe comme prisonnier d'État. Il est probable que son fils l'y rejoignit[2]. « Il eût été contraire à la paix », déclara-t-on à Rome, « que le roi revînt en Gaule. » Ce qui voulait dire que le maintien de la royauté, de l'Empire arverne et de l'unité celtique était incompatible avec les besoins du peuple romain.

Les résultats de ce double internement furent en effet aussi durables que ceux de la défaite elle-même.

Privés de leur roi et de son héritier, les Arvernes renoncèrent au régime monarchique. Les adversaires de la royauté devenaient plus nombreux dans les grandes nations de la Gaule; la force des sénats croissait; la noblesse cherchait partout à substituer une magistrature élective à la souveraineté royale[3]. Déjà, à ce qu'il semble, le peuple des Éduens avait renversé ou congédié ses dynastes[4]. A son tour, celui des Arvernes profita de la défaite de ses rois pour les exclure du pouvoir. Il recouvra la liberté, comme on eût dit à Rome, ou, ce qui est plus exact, il obéit désormais à l'autorité de ses grands seigneurs[5].

L'intervention des Latins eut donc sur la vie intérieure de la Gaule les mêmes conséquences que sur celle de l'Asie, de la Grèce et de l'Italie. Elle produisait chez tous, Hellènes et Bar-

1. *Congonnetiacus*, *Congentiatus*, Tite-Live, *Ep.*, 61. Je ne puis accepter l'hypothèse de Ritter (p. 12), qui voit le fils de Bituit dans le roi *Contoniatos* de Diodore, XXXIV-V, 36 (cf. p. 28, n. 5).

2. Bituit fut ramené à Rome pour le triomphe (de Domitius, Münzer, c. 1324; je crois plutôt de Fabius, Fastes triomphaux, *C. I. L.*, I, I, p. 49; ici, p. 19, n. 1). Sans doute, les monnaies de la *gens Domitia* représentent un guerrier gaulois, debout sur son char, lançant le javelot (Babelon, *Vercingétorix*, *Rev. num.*, 1902, p. 3-4) : mais rien ne prouve, ou qu'il s'agisse de Bituit, ou que la *gens Domitia* n'ait pas essayé de confisquer à son profit le souvenir de la victoire.

3. T. II, p. 44-5.

4. Cela résulte du fait que jamais, à propos des rapports des Éduens avec Rome, depuis 121, il n'est question de rois chez eux; je doute du reste que le sénat leur eût donné le titre de « frères » s'ils avaient formé un royaume.

5. Les Arvernes ont cessé d'obéir à des rois bien avant 58; cf. César, VII, 4, 1.

bares, des effets semblables. Partout s'écroulaient, au contact des légions et du sénat, les vieilles royautés ou les tyrannies naissantes, et le monde se courbait sous les lois des noblesses municipales. Dénuées d'ambitions militaires, attachées surtout au souci de maintenir leur pouvoir et de garder leurs richesses, ces sociétés aristocratiques s'accommodaient sans peine d'un patronage étranger : elles furent, de Cadix à Byzance et de Bibracte à Carthage, les assises toujours semblables sur lesquelles le peuple romain appuya sa majesté souveraine[1]. Il est donc permis de croire que les nobles arvernes virent sans déplaisir la captivité de Bituit et la perfidie de Domitius, et que peut-être quelques-uns d'entre eux servirent de complices au proconsul.

Tout ce qui était ambition généreuse ou pensée générale s'évanouissait dès qu'intervenait la diplomatie romaine. Bituit emprisonné, la royauté supprimée chez les Arvernes, leur domination sur la Gaule s'effondra. Déjà, les Éduens s'étaient séparés d'eux ; les Belges, les Armoricains, les peuples de l'Ouest et de la Loire, durent suivre leur exemple. Il ne resta de fidèles aux Arvernes que les tribus voisines, celles du plateau Central, Velay, Quercy, Gévaudan et Rouergue[2]. Cette unité celtique était trop récente, elle avait à lutter contre trop de jalousies, elle manquait trop d'institutions communes, pour résister à un choc un peu rude suivi d'intrigues savantes. Au surplus, un vaste empire ne se comprenait guère, dans le monde des Barbares, sans le prestige d'un grand roi ou d'un chef de guerre[3], et les Arvernes, en supprimant la monarchie, s'étaient privés de ce qui avait fait leur force et la gloire de leur nom.

1. Cf. Fustel de Coulanges, *Polybe*, dans les *Questions historiques*, p. 197 et suiv.
2. *Qui sub imperio Arvernorum esse consuerunt*, César, VII, 75, 2. Peut-être gardèrent-ils aussi, comme clients, les Carnutes, qui semblent avoir des rapports étroits avec les Arvernes (VII, 3, 3 ; VI, 4, 5, où les Rèmes ont remplacé, comme patrons, les Séquanes et les Arvernes, VI, 12, 6, et I, 31, 3).
3. Cf. t. I, p. 253-4, t. II, p. 548-550, t. III, p. 132 et 130, p. 421 et p. 487.

Le sénat romain s'arrangea de manière à ce que l'anarchie gauloise, à ce que cet état de divisions et de haines eût des chances de longue durée. Il attacha à ses intérêts, par des contrats ou par un traitement flatteur, les peuples qui pouvaient lui être le plus utiles, ou qui détestaient le plus la nation de Bituit. Les Éduens reçurent le titre de « frères et consanguins du peuple romain »[1] : une cérémonie publique ou des décrets solennels, à Rome ou à Bibracte, affirmèrent cette alliance devant les dieux, et la présentèrent aux hommes sous la forme d'une éternelle et mystérieuse fraternité[2]. A côté d'eux, une convention unit aux Romains les Séquanes de la Franche-Comté[3]. Une autre fut conclue avec les Nitiobroges de l'Agenais[4]; d'autres encore, avec des tribus ou des chefs de l'Aquitaine[5]. Ces con-

1. Ils reçurent peut-être d'abord seulement le titre d'« alliés », et en 121 au plus tard, cf. p. 7, n. 2; la mention des Éduens par Polybe (III, 47, 3) se rapporte peut-être à la connaissance qu'il eut d'eux lors de leurs premières relations avec le sénat; Apollodore, fr. 60, ap. Étienne de Byzance, s. v. Αἰδοῦσιοι σύμμαχοι Ῥωμαίων; Tite-Live, Ep., 61. Le titre de « frères » est venu, je crois, plus tard : Cic., Ad Att., I, 19, 2 (fratres nostri); Ad fam., VII, 10, 4 (id.); César, De b. G., I, 33, 2 (fratres consanguineosque saepenumero a senatu appellatos); cf. 36, 5; 43, 6; 44, 9; Strabon, IV, 3, 2 ([illegible]); Diodore, V, 25, 1 ([illegible]); Tacite, Ann., XI, 25, 1 (fraternitatis nomen); Plut., César, 26 ([illegible]); Panegyrici Latini, Baehrens, IV, 4 (fraterno nomine); cf. V, 21; VIII, 2 et 3; Laudes Domini, 9 (Migne, P. L., LXI, c. 1091).

2. La chose ne laisse pas que d'être extraordinaire, ce titre de « consanguins » n'ayant été accordé par les Romains qu'aux citoyens d'Ilium, mais comme eux de Troie (Suétone, Claude, 25; Digeste, XXVII, 1, 17, 1). Et cela semble bien indiquer qu'une tradition avait cours, que les Éduens étaient d'origine troyenne, tradition qui a sans doute son origine dans quelque similitude de noms entre tels lieux du pays éduen et tels personnages ou peuples de l'épopée homérique (cf. Ammien, XV, 9, 5). De même, chez les Arvernes, p. 143-4. — Dans le même sens, Roth, Germania de Pfeiffer, I, 1856, p. 50 et suiv., et Birt, Rheinisches Museum, t. LI, 1896, p. 525-7. — Hirschfeld (Sitzungsberichte de l'Académie de Berlin, 1897, t. I, p. 1103-11) croit que cette fraternité est simplement la forme celtique ou barbare de l'alliance intime (cf. t. II, p. 441-2). Mais les deux explications ne s'excluent pas : les Romains ont pu accepter la fraternité à la gauloise parce qu'il existait la légende d'une parenté à la troyenne.

3. César, De b. G., I, 3, 4 : le roi Catamantaloedis, amicus populi Romani. Bien avant 58; peut-être lors de l'invasion des Teutons, cf. p. 86-87.

4. César, VII, 31, 5 : le roi Ollovico (sic α, Alloviro β), amicus populi Romani. Peut-être au temps de Pompée, cf. p. 117.

5. César, IV, 12, 4 : Piso, Aquitanus, mort en 55, est petit-fils d'un roi amicus ab senatu nostro appellatus. L'alliance peut se placer au temps de Pompée et de Calpurnius Pison, en 67 (p. 120, n. 3). Peut-être un Aquitain de Lectoure, les gens de Lectoure étant parmi les plus importants des Aquitains, les plus voisins de la

trats se ramenaient, en apparence, à peu de chose : l'essentiel semblait ce titre d' « ami » que le sénat accordait à un peuple ou à son roi. Mais je doute qu'en échange les Romains n'aient pas reçu quelques avantages commerciaux, le libre passage ou l'hospitalité pour les marchands venus d'Italie. En tout cas, ces amis de Rome avaient été précisément choisis parmi les hommes qui se tenaient aux frontières de la nouvelle province : du côté de la Garonne, les Nitiobroges étaient à Agen, dominant la vallée qui descend de Toulouse à l'Océan; du côté du Rhône, les Éduens étaient à Bibracte et les Séquanes à Besançon, commandant les deux routes qui se dirigeaient vers la Seine et vers le Rhin. De telles alliances prolongeaient le nom et l'influence du peuple romain jusqu'aux extrémités de la terre gauloise, et elles le garantissaient contre toute surprise. Ses voisins immédiats montaient la garde pour lui, et ouvraient à ses marchands ou à ses espions le chemin des nations laissées indépendantes.

C'est ainsi que Rome, par des faveurs plus pernicieuses encore que la violence et la perfidie, acheva de détruire l'unité gauloise. Le sénat avait beau décréter que les Cévennes formeraient la limite de son empire[1], que la Gaule vivrait à sa guise et sous ses propres lois[2] : tout cela était le mensonge habituel. En réalité, il ne pourrait plus, il ne voulait plus se désintéresser de ce qui se passerait désormais entre l'Océan et le Rhin : il gardait les moyens de se renseigner et d'intervenir. Ce qui fut plus grave, c'est que Rome maintint dans sa plénitude son droit de cité victorieuse, acquis sur le champ de bataille où Bituit avait succombé. En vertu de ce droit, elle possédait sur la Gaule

Province, et n'étant pas nommés par César parmi ceux qu'il combattit (p. 310, n. 5). — On peut, dans ce cas, lire chez Diodore (XXXIV-V, 36) Λακτώρας au lieu de Ἰστόρας : il s'agirait alors d'un roi de Lectoure, qui serait venu à Rome, s'y serait instruit des choses latines, et qui, devenu maître avec le secours du sénat, serait demeuré son allié (vers 110-100?) (cf., de même, Zippel, *Neue Jahrbücher*, CXXXVII, 1888, p. 613-6).

1. Cf. César, VII, 8, 2.

2. Page 30, note 1

entière, vaincue en la personne de son chef, une souveraineté légitime. Elle renonçait à exercer cet empire, elle n'avait pris qu'une partie des terres qui étaient son butin naturel. Mais elle n'entendait pas que ce droit du vainqueur fût oublié ou périmé. On continua d'en parler : soixante ans plus tard, Jules César l'invoquera[1]. La conquête de la Gaule était à moitié faite, et on conservait les prétextes pour la terminer.

VII. — LE DÉCLIN DE LA CIVILISATION GAULOISE.

Fabius et Domitius furent donc, au même titre que Jules César, les destructeurs de la Gaule indépendante et les créateurs de la Gaule romaine[2]. Pourtant, ils ont été très vite oubliés, et leur mémoire n'a cessé de pâlir devant l'apothéose grandissante du plus heureux de leurs héritiers. Cet oubli, assurément, tient en partie à ce qu'ils étaient tous deux des personnages médiocres, et qui, dans le mal comme dans le bien, n'avaient aucune des facultés surhumaines du grand proconsul. Mais d'autres causes, purement fortuites, ont aussi amené le silence sur leur nom.

Ils n'ont point écrit les commentaires de leurs campagnes, ils ont laissé à d'autres le soin de les exposer[3]. Or, dans ces

1. César, *De b. G.*, I, 45, 2 : César à Arioviste : *Bello superatos esse Arvernos et Rutenos a Q. Fabio Maximo, quibus populus Romanus ignovisset neque in provinciam redegisset neque stipendium imposuisset. Quod si antiquissimum quodque tempus spectari oporteret, populi Romani justissimum esse in Gallia imperium ; si judicium senatus observari oporteret, liberam debere esse Galliam, quam bello victam suis legibus uti voluisset*. Ici, p. 233-4, 240-1.

2. Cf. Ammien, XV, 12, 5.

3. Le principal auteur d'où émanent les renseignements, Tite-Live, a pu s'inspirer de Valerius Antias ou de L. Cornelius Sisenna, peut-être aussi de Q. Claudius Quadrigarius. Mais je crois que ces événements ont été surtout racontés par les écrivains grecs des choses romaines : Apollodore d'Athènes, dont la *Chronique* paraît avoir été continuée jusqu'en 119 (cf. Schwartz ap. Wissowa, I, c. 2856 ; ici, p. 28, n. 1, p. 16, n. 3), Artémidore d'Éphèse, dont les connaissances géographiques doivent provenir en partie des campagnes de 125-118 (t. I, p. 405 ; ici, p. 15, n. 7), et principalement Posidonius d'Apamée, auquel Tite-Live doit beaucoup (Müllenhoff, *Deutsche Altertumskunde*, II, p. 129).

temps que traversait Rome, temps de querelles politiques, de guerres civiles, d'ambitions désordonnées et de révolutions continues, il était imprudent d'abandonner à autrui le souci de sa renommée. La nécessité de glorifier Marius d'abord et César ensuite réduisit chaque jour la part de leurs précurseurs[1]. Déjà, de leur vivant, on parla assez peu de ces évènements de Gaule, et ils passionnèrent beaucoup moins les orateurs et la jeunesse de Rome que les batailles du forum et le drame de Caius Gracchus. Une autre malchance leur est arrivée, en ce que tous les livres d'histoire qui ont raconté cette première guerre des Gaules, ceux de Tite-Live, d'Appien et d'autres, ont entièrement disparu; et nous sommes toujours tentés de juger l'importance des faits d'après la longueur ou l'éloquence des récits que le hasard nous a conservés. Et enfin, cette guerre a été vraiment trop facile, trop peu dramatique, pour inspirer ces légendes ou ces poèmes qui ornent et perpétuent le souvenir des plus grandes choses. Elle s'est déroulée sans surprises ni dangers, et sans ces nombreuses péripéties qui ont fait de la guerre de César une prodigieuse épopée.

Mais la rapidité des triomphes de Fabius et de Domitius doit être une raison de plus pour admirer leur œuvre. Qu'on se rappelle ce que fut cette œuvre, achevée en un an, par deux batailles, avec une perte presque nulle de sang romain : — le plus puissant des empires occidentaux détruit pour toujours; la contrée disloquée en deux tronçons, qu'un millénaire ne parviendra pas à rapprocher, et qui n'ont pu aujourd'hui encore se départir de leurs habitudes séparées; les nations celtiques livrées aux révolutions et à leurs jalousies réciproques; la ruine, en un mot, de toutes les espérances patriotiques ou orgueilleuses que pouvaient former les hommes du nom gaulois. Il n'y avait

1. Cela est visible chez Cicéron, *De prov. cons.*, 14, 32-33. Et les amis de César ont longtemps empêché le triomphe de Pomptinus (cf. p. 122-4, 411, n. 1), parce que *omnem laudem pacis atque victoriæ studebant ad neminem alium nisi ad Cæsarem pertinere* (*Scholia Bobiensia*, p. 121, Hildebrandt).

pas un siècle que les dieux avaient permis à la race de fonder une grande et belle nation, et déjà ils lui envoyaient la décadence. Vaincue, mutilée et déchirée, il ne lui restait plus qu'à décliner jusqu'à la mort.

Plus d'une fois sans doute, après la fin de Bituit, elle essaiera de réagir contre le mal qui l'accable, et des hommes énergiques ou ambitieux, comme Celtill[1] et Vercingétorix[2], tenteront de lui rendre l'unité, la force et la confiance. On verra que tous ces efforts seront inutiles. Quand, soixante ans plus tard, César se présentera au pied des Cévennes pour lui porter un dernier coup, la misère morale de la Gaule sera plus grande encore qu'après l'année de Domitius. Les divisions intestines, les relations avec les politiques et les marchands de Rome, auront accéléré son déclin. Au temps où César la combattit, comme l'a dit un historien, « la Gaule avait dès lors atteint le degré de culture qui lui était départi, et elle s'enfonçait vers l'autre penchant de la vie »[3].

Mais ce que cet historien ne rappelle pas, c'est que ce déclin de la Gaule est l'œuvre d'une main étrangère. Nul ne peut dire ce qui serait advenu de la nation, si les proconsuls n'avaient point franchi les Alpes, et si le sénat de Rome avait laissé vivre la royauté de Bituit et l'empire des Arvernes. Il y avait chez ces peuples d'abondantes ressources en courage et en intelligence. Aucune tare physique n'en faisait une espèce inférieure aux Italiens et aux Grecs eux-mêmes[4]. La contrée était aussi bien douée que les hommes; elle possédait, comme la race qui s'était formée chez elle, ses facultés et sa physionomie propres; la terre de France, quelle que soit l'origine de ses

1. P. 132 et suiv.
2. P. 419 et suiv.
3. Mommsen, *Römische Geschichte*, III, p. 241 : *Allem Anschein nach hatte die keltische Nation, als Caesar ihr gegenübertrat, das Maximum der ihr beschiedenen Cultur bereits erreicht und war schon wieder im Sinken.* [illegible] 1855.
4. T. II, p. 415-436.

habitants, a su les grouper tous, en des temps très divers, pour en faire la plus vivante et la plus originale des nations. Rien, je crois, n'empêchait la Gaule de Bituit de devenir un État très fort et très durable, et de présenter un jour au monde antique des choses aussi belles et aussi grandes, des œuvres d'art, de pensée et de vertu aussi parfaites que les créations de l'Égypte et de la Grèce[1]. Mais il fallait accorder à cette jeune nation le temps de croître, de mûrir et de travailler. On ne le lui permit pas. Si l'heure du déclin arriva si vite pour elle, ce ne fut point parce qu'elle était trop faible ou qu'elle vieillit trop tôt, ce fut par les mortelles blessures que lui avait faites le peuple romain.

VIII. — LA RUINE COMMENCE POUR MARSEILLE

Mais les victoires et la politique de Fabius et de Domitius firent une autre victime que la Gaule : ce fut Marseille, plus coupable encore d'avoir appelé les Romains, que les Éduens d'avoir accepté leur alliance. Ces Grecs, qui étaient tout à la fois d'esprit si avisé et d'âme si poétique, auraient dû comprendre ou se souvenir que des intérêts communs et la loi mystérieuse de leurs destinées unissaient la cité phocéenne et la nation gauloise[2]. Hellènes et Celtes étaient arrivés presque en même temps, comme rapprochés par les dieux[3]. Le plus beau temps pour Marseille avait été celui où les guerriers d'Ambigat menaçaient le Capitole[4]. Tant que les Romains s'étaient tenus à l'écart, elle n'avait fait que grandir. Au fur et à mesure que les légions se rapprochèrent des Alpes et du Rhône, les Marseillais purent assister aux progrès des marchands d'Italie. Chacune

1. Cf. t. II, p. 550-2.
2. Cf. t. I, p. 281, n. 2, p. 392-4.
3. Cf. Tite-Live, V, 34; ici, t. I, p. 201 et suiv., p. 238 et suiv.
4. T. I, p. 303 et suiv.

des victoires sur la Gaule restreignit le champ de son influence et de son trafic. La défaite d'Hannibal et les guerres de Cisalpine et d'Espagne l'avaient réduite à l'horizon de la Gaule propre [1]; après les campagnes du Rhône, Marseille se trouva cernée par les domaines du peuple romain [2].

En apparence, il multiplia les flatteries à l'endroit de sa précieuse alliée. Après la défaite des Ligures et des Salyens, Sextius donna aux Marseillais l'entière propriété du rivage, terres et plages [3]. Les Barbares reçurent l'ordre de se tenir éloignés de la mer, à une distance qui varia de quinze cents à deux mille mètres [4]. Sur les eaux de la Provence, il ne pouvait y avoir que des barques grecques ou romaines, et sur ses côtes, que des comptoirs ou des villas marseillaises. Mais ce présent, au fond, valait peu de chose, et comportait plus de charges que de profits. Il fallait faire la police de ce domaine, et c'était une bande longue de cent trente-cinq lieues, pleine de retraites et de repaires. Le long de ce rivage, les Romains allaient ouvrir une large route, de Vintimille à l'Argens, qui réunirait l'Italie à Aix et à la vallée du Rhône [5] : et en définitive, c'était pour leur compte que Marseille surveillerait la terre et la mer. Encore si cette zone côtière était riche et fertile! mais ce n'est guère que rochers nus, pinèdes incultes, calanques secouées par le Mistral, terrasses au sol maigre que la pluie ravine, et le principal bénéfice que les Marseillais pouvaient en retirer, était dans l'exploitation des carrières de l'Estérel, de Cassis et du cap Couronne [6]. Les vraies bonnes terres de la Provence s'étalaient

1. T. I, p. 444-7, 501-3.
2. P. 13-14, 21-22.
3. Peut-être depuis le Petit Rhône jusqu'à Monaco, mais peut-être Sextius ne fit-il qu'étendre au rivage salyen une zone de concession qui aurait déjà été formée, en 154, autour de Nice et d'Antibes (t. I, p. 522).
4. Douze stades où il y avait des ports, huit ailleurs; Strabon, IV, 1, 5. Sans doute un mille et demi ou une lieue gauloise, et un mille.
5. P. 37, n. 2.
6. Ces dernières sont mentionnées par Strabon, IV, 1, 6; cf. t. I, p. 82.

dans l'arrière-pays, autour de la Durance et du Rhône, et c'étaient celles que Sextius avait réservées pour le peuple romain.

Même sur la mer, Marseille n'était plus souveraine. Au delà du Petit Rhône, à l'ouest, le rivage celtique des Volques, leurs étangs et leurs salines appartenaient à Rome. Si Agde restait aux Grecs, Narbonne et Port Vendres passaient aux Italiens. Au sud des Pyrénées, les îles Baléares avaient été conquises par Quintus Métellus en 123, au moment de la fondation d'Aix, et cette conquête avait été plus profonde qu'on n'eût pu le penser. Des colons romains y furent installés en grand nombre, et les îles devinrent le centre principal de la domination maritime de Rome dans la Méditerranée occidentale[1]. Les consuls de ces temps, en Espagne comme en Gaule, ont marqué la même volonté d'assurer la grandeur romaine, et ce fut, sur mer et sur terre, au détriment de l'hellénisme.

Sur terre, en effet, la gêne croissait chaque jour pour Marseille. La guerre terminée, le consul Fabius était retourné à Rome pour triompher de Bituit[2]. Domitius resta en Gaule pour organiser la nouvelle province (121)[3], et il s'acquitta de sa tâche en vrai Romain, voyant très vite la chose à faire, et la faisant aussitôt, sans autre souci que l'intérêt de l'Empire. Sauf Jules César, Marseille n'eut point de pire ennemi que ce proconsul vaniteux et décidé.

Les terres des Allobroges, des Cavares, des Volques et des Salyens étaient à la merci des citoyens de Rome et de leurs alliés d'Italie : les nobles, les chevaliers et les marchands purent y acquérir des domaines, acheter, vendre et transiter des marchandises, payer en deniers et compter en sesterces,

1. Tite-Live, *Ep.*, 60 ; Florus, I, 43 [III, 8] ; Orose, V, 13, 1 ; Strabon, III, 5, 1 ; *C. I. L.*, I, 1, 2e éd., p. 49.
2. Cf. p. 26, n. 2.
3. *Se etiam tum in Provincia morante*, Valère-Maxime, IX, 6, 3.

attirer à eux toutes les richesses gauloises par les liens de la clientèle commerciale[1]. Contre cette concurrence, les hommes et les drachmes de Marseille seraient désormais impuissants. Sur ces routes et ces marchés où ils avaient si longtemps circulé au milieu de philhellènes, ils rencontraient maintenant les agents de la douane et des tributs romains[2], et s'ils voulaient quelque faveur, il leur fallait aduler un proconsul[3], despote pire qu'un roi celtique. Pour faciliter les opérations des soldats, des péagers et des marchands, Domitius donna ses soins à la construction d'une grande route allant du Pertus au passage du Rhône à Tarascon, et réunissant les vieux centres municipaux du Midi, Elne, Narbonne, Béziers et Nîmes[4] : mais Agde, la cité grecque, était rejetée hors de son parcours, isolée au pied de son cap[5], et près d'elle (à Montbazin?), Domitius installa un marché à son nom, *Forum Domitii*[6]. Au delà du Rhône, la route fut dès lors continuée le long de la Durance vers la montée des Alpes[7]. Certes, cette voie Domitienne (car elle prendra le nom du proconsul) n'était pas chose nouvelle : il y avait des siècles que des émigrants, des armées et des marchands avaient tracé et suivi ce chemin, depuis le col du Pertus jusqu'à celui du mont Genèvre[8]. Ce qui fut sans doute nouveau, ce fut la solidité et la largeur de la chaussée, des ponts durables sur les

1. Ici, p. 100 et suiv., p. 112 et suiv., p. 129 et suiv.

2. Cicéron, *Pro Fonteio*, 5, 9 ; cf. p. 99, n. 4.

3. *Pro Fonteio*, 2, 4.

4. Le nom de la *via Domitia* n'apparaît qu'au temps de Cicéron (*Pro Fonteio*, 4, 8) ; mais ce nom indique la date de la construction. Polybe en parlerait (III, 39, 8 ; cf. t. I, p. 464, n. 4) ; mais, comme on l'a dit souvent, il n'est point sûr que le passage ne soit pas interpolé (*contra* : Mommsen, *C. I. L.*, V, p. 885 ; Thommen, *Hermes*, XX, 1885, p. 217-8 ; Hirschfeld, *C. I. L.*, XII, p. 666 ; Cuntz, *Polybius*, 1902, p. 20 et s. ; et bien d'autres).

5. La voie Domitienne passait l'Hérault à Saint-Thibéry, *Cessero*, à 10 kilomètres en amont d'Agde.

6. Vases Apollinaires, *C. I. L.*, XI, p. 496-9 ; Table de Peutinger, I, c, 2 (Desjardins, *Gaule*, IV, p. 150) ; Itin. Ant., p. 389, 396, W. ; de Jérusalem, p. 552, W. Sur le parcours de la voie, Hirschfeld, *C. I. L.*, XII, p. 666-690.

7. Pompée (p. 108, n. 6) semble bien faire allusion à une route fréquentée passant par le Genèvre ; cf. César, *De b. G.*, I, 10, 4 (ici, p. 202).

8. T. I, p. 46, 226, 289, 409, 498.

rivières et les marais, un entretien constant et la sécurité[1]. Sur cette voie, à Arles ou à Tarascon, s'en greffera bientôt une autre, venant d'Italie par le littoral, les vallées de l'Argens et de l'Arc, et le poste militaire d'Aix[2]. Mais l'une et l'autre laissaient Marseille en dehors de leur parcours, et, enserrée par ce réseau de routes qui ne lui appartenaient pas, elle n'était déjà plus qu'une enclave à demi perdue dans une province romaine.

Enfin, dans cette province même, les Romains imposent une rivale à Marseille. Dès le temps de Domitius, je crois, il fut décidé que Narbonne serait la capitale de la Gaule transalpine, et qu'une colonie de citoyens romains y serait envoyée[3]. Narbonne était le seul port du Midi qui pût entrer en lutte avec la cité grecque; elle avait jadis connu la puissance et la richesse; sa décadence était venue lorsqu'avait grandi la ville des Phocéens[4]. Son retour au rang de métropole présageait aux Marseillais de pénibles luttes et la défaite finale.

Ainsi, les coups qui frappèrent la Gaule de Bituit atteignirent Marseille et les Grecs. Domitius ruina aux mêmes heures les ambitions naissantes de la patrie gauloise et les dernières espérances de l'hellénisme occidental. Un sentiment d'orgueil le saisit quand il vit son œuvre faite, et le nom romain seul maître de ces routes et de ces terres qu'avaient rendues fameuses Hercule et Hannibal[5]. Monté sur un de ses éléphants, entouré de tous ses soldats, il voulut les parcourir dans

1. Cf. Cicéron, *Pro Fonteio*, 4, 8.

2. Qu'une bonne route ait été construite, avant César, le long du littoral jusqu'à la hauteur de Fréjus, et de là vers Aix et le Rhône, cela me paraît résulter de César, *De b. c.*, I, 87, 5, de Strabon, IV, 6, 3 (cf. 6, 12), et du choix qu'en ont fait les Teutons en 102 (cf. p. 78 et s.). C'est par là, je crois, que Marius amena son armée (p. 72-73). D'autres routes ont dû être construites (*viarum*, Cic., *Pro Fonteio*, 4, 7), notamment, sans doute, de Narbonne à Toulouse (*id.*, 5, 9; cf. p. 99, n. 4).

3. Elle le fut en 118, deux ans seulement après la conquête; cf. p. 128, n. 7.

4. Cf. t. I, p. 266, 400.

5. T. I, p. 46, 225-6, 458 et suiv.

la gloire du vainqueur[1], et sur ces antiques chemins que les Grecs avaient animés de leurs légendes et les Celtes de leurs batailles, les traces du passé s'effacèrent sous le lourd piétinement du triomphateur romain[2].

1. *Elephanto per Provinciam vectus est, turba militum quasi inter sollemnia triumphi prosequente*; Suétone, *Néron*, 2. — Sur les attaches que Domitius et ses descendants ont conservées avec les hommes et les pays transalpins, p. 63, n. 4, p. 282, n. 3, p. 581, n. 1. Comme il était assez souvent d'usage à Rome (cf. Cicéron, *Divinatio in Cæcilium*, 20, 66), les vaincus prirent pour patrons héréditaires les chefs conquérants, et l'on vit des Allobroges amis et hôtes de Domitius et de son fils (Cic., *ib.*, 20, 67), et d'autres prendre des *Domitii* ou des *Fabii* pour patrons (p. 63, n. 4, p. 119, n. 4, p. 121, n. 3). — Dans le même ordre d'idées, on s'explique pourquoi Jules César, à Rome, ne rencontra jamais de pire adversaire de son proconsulat gaulois que L. Domitius (p. 282, 570, 581), et qu'inversement, lorsqu'il eut à parler de la première conquête, il en attribue la gloire au seul Fabius (I, 45, 2).

2. On me reprochera peut-être d'avoir, dans ce chapitre et dans tout ce volume, trop insisté sur les faits d'ordre militaire. Je m'y suis résolu pour différentes raisons. D'abord, ces faits ont été l'objet d'un si grand nombre de travaux, qu'il m'a paru un devoir de rendre hommage aux efforts variés de l'érudition moderne. Puis, les renseignements que nous possédons sur la Gaule sont trop peu nombreux pour qu'on puisse en négliger aucun ; d'ailleurs, ceux qui concernent les guerres de la conquête se rapportent précisément à la crise décisive de son histoire. Enfin, l'étude des faits militaires, marches, batailles et sièges, et des anecdotes mêmes qui les accompagnent, cette étude, plus que celle des faits sociaux, économiques ou religieux, permet de faire revivre tout à la fois les hommes et la terre, de juger les facultés des uns et la valeur de l'autre, d'apprécier, ici les qualités ou les défauts de l'âme et du corps chez des chefs et chez des peuples, et là le rôle des routes et des carrefours d'un pays, de ses sommets et de ses rivières, la condition de ses terrains et les services qu'on peut lui demander ; car l'état de guerre est peut-être celui où l'homme et le sol doivent rendre le maximum de ce qu'ils peuvent comme intensité et diversité de fonctions, et les examiner à ce moment, c'est le moyen de pénétrer le plus avant dans la connaissance de leur nature.

CHAPITRE II

LES CIMBRES ET LES TEUTONS

I. Le danger germanique. — II. Formation des peuplades germaniques. — III. Les Cimbres et les Teutons. — IV. Les Cimbres fugitifs dans l'Europe centrale. — V. Rome affaiblit les États celtiques. — VI. La victoire des Cimbres à Noreia. — VII. Le monde barbare en mouvement vers le sud. — VIII. Campagnes contre les Helvètes et les Volques. — IX. La bataille d'Orange. — X. La dévastation de l'Occident. — XI. Marius en Provence. — XII. La bataille d'Aix. — XIII. Conséquences de la bataille pour la Gaule. — XIV. La bataille de Verceil. — XV. Conséquences de la guerre pour l'histoire de Rome.

I. — LE DANGER GERMANIQUE[1]

La chute de l'Empire celtique eut une dernière et plus grave conséquence : les nations désunies se trouvèrent trop faibles pour résister aux Barbares d'outre Rhin[2]. — Longtemps après cette chute, lorsque les Romains étaient devenus les maîtres de toute la contrée, ils justifiaient ainsi cette conquête : si César n'avait point pris la Gaule, elle serait devenue la proie des Germains[3] ; et cela, sans être certain, paraissait fort plausible.

1. Sur les institutions primitives de la Germanie, entre autres : les commentaires de la *Germanie* de Tacite, et, parmi les plus anciens, Althamer, *Commentaria Germaniae*, 1536, parmi les plus récents Holtzmann, *Germanische Alterthümer*, Leipzig, 1873, Baumstark, *Ausführliche Erläuterung*, etc., 2 v., 1875 et 1880; Müllenhoff, *Die Germania* (*D. A.*, IV), 1900; en outre, Fustel de Coulanges, *Recherches*, 1885, p. 189 et suiv.; etc.

2. Cf. p. 3-6, et, plus loin, p. 134 et suiv.

3. Cette idée se trouve déjà en germe chez César, *De b. G.*, I, 31, 11 et suiv.; Tacite, *Hist.*, IV, 73 (peut-être inspiré du passage de César).

Mais ils ne disaient pas que si la Gaule avait été ouverte aux Germains, c'était après la funeste besogne faite par Domitius.

Les hommes qui habitaient alors à l'est du fleuve n'étaient pas d'une origine et d'une espèce différentes de ces Celtes et de ces Belges qui, quelques siècles auparavant, avaient fondé les empires et les nations de la Gaule [1]. Mais tant de choses s'étaient passées depuis ces événements, que les Germains [2] et les Gaulois avaient cessé de se comprendre et se traitaient le plus souvent en ennemis. Le Gaulois avait mêlé son sang, sa langue et son humeur à celles d'hommes différents, Ligures, Ibères et Méridionaux de toute sorte [3]; le Germain passait pour appartenir à une race pure [4], ou, s'il s'était mélangé avec d'autres hommes, c'était aux hordes errantes et aux tribus sauvages des steppes et des marécages de la Scythie [5]. Il demeurait fidèle aux vieilles divinités que lui montrait la nature, le Soleil, la Lune, la Terre et le Feu [6]. Son corps robuste, à la haute taille, aux membres solides, endurci et exercé dès l'enfance [7], ignorait encore l'ivresse du vin [8], et ces agréments de la table, du costume et de la maison, où le Gaulois savait se complaire [9]. Après Pythéas [10], aucun vaisseau du Midi n'avait abordé aux rivages de la Germanie; on connaissait fort peu sur ces terres les objets et les hommes de la Méditerranée [11]; les marchands venaient rarement jusque-là, alors qu'ils sillonnaient la Gaule en tout sens [12].

1. T. I, p. 227 et suiv., p. 313 et suiv.
2. Sur ce nom, cf. p. 51, n. 1.
3. T. I, p. [illegible]; t. II, p. [illegible], 114-5, [illegible].
4. Tacite, *Germanie*, 2 et 4, et il est probable que les Germains le disaient eux-mêmes, *id.*, 2; cf. t. I, p. 222.
5. Les Vendes, *Venedi*, qui sont les anciens Slaves (Pline, IV, 97; Tacite, *G.*, 46), et les Sarmates (*G.*, 46; cf. Pline, IV, 81). Au delà de la Vistule.
6. César, VI, 21, 2; cf. Tac., *G.*, 2, 40, 45; *Ann.*, XIII, [illegible], 57; cf. t. I, p. 222, t. II, p. 111, n. 2.
7. César, I, 39, 1; VI, 21, 3-5; 23, 6; Strabon, VII, 1, 2; Tac., *G.*, 4.
8. César, IV, 2, 6.
9. César, VI, 22, 3; cf. t. II, p. [illegible].
10. T. I, p. 420-2.
11. César, IV, 2, 1.
12. César, IV, 2, 1; cf. t. II, p. [illegible].

L'état social progressait lentement. En temps de paix, c'était la dispersion en des centaines de tribus, obéissant chacune à un chef ou un roi qui servait de juge et de prêtre [1]. Les hommes vivaient surtout des produits de la chasse et de l'élève des bestiaux [2]; le labour et la culture du sol étaient choses secondaires [3]; la propriété personnelle n'existait pas pour la terre, et les chefs assignaient chaque année aux familles le terrain qu'elles avaient à entretenir [4]. On habitait dans des fermes et des hameaux : il manquait à la Germanie ces deux signes de la civilisation qui commençaient à faire la gloire des Gaules, la monnaie et la grande ville [5]. La plupart des tribus en étaient toujours aux vieilles armes, à la javeline [6], à la lance [7] et à la hache de guerre [8]. L'épée était rare [9], et, sauf le bouclier [10], on ignorait d'ordinaire les armes défensives [11].

Mais tout cela n'en rend les Germains que plus redoutables.

1. César, VI, 23, 5; cf. 21, 1; cf. t. II, p. 44.
2. César, VI, 21, 3; 22, 1.
3. César, VI, 22; 29, 1.
4. César, VI, 22, 2; avec cette remarque que, dans ces passages de César, il s'agit surtout des Suèves (Fustel de Coulanges, *Recherches*, p. 236-9).
5. Tac., *G.*, 5 et 16; cf. César, VI, 22, 3.
6. Les *missilia* (Tac., *G.*, 6) doivent être les *gaesa*; *praeusta* (dards de bois) *aut brevia tela*, Tac., *Ann.*, II, 14; *tragula*, César, V, 35, 6; *jacula fervefacta*, V, 43, 1; *verutum*, V, 44, 7 et 10; κοντοῖς, Dion, XXXVIII, 49, 2; Plutarque, *Marius*, 25. Cf. t. I, p. 353-4, t. II, p. 193-4.
7. La *framea*, lance au fer très court, Tac., *Germ.*, 6; cf. 11, 13 et 24; et la longue lance à la hampe énorme, Tac., *Ann.*, I, 64; II, 14 et 21; *Hist.*, V, 18; *Germ.*, 6. Holtzmann, p. 142, croit qu'il s'agit de la même arme. Cf. t. II, p. 194.
8. Je pense à la *cateia* des Teutons; Virg., *Én.*, VII, 741; Servius *ad Æn.*, VII, 741; Silius Italicus, III, 277; Valérius Flaccus, VI, 83; Isidore de Séville, XVIII, 7, 7; Reinach, *Les Celtes... du Pô*, p. 106 et suiv. Cf. t. II, p. 193.
9. Tac., *Germ.*, 6 (cf. 13, 44 et 46); et cela résulte aussi du récit des guerres contre les Chérusques, *Ann.*, II, 14 et 21. C'est, le plus souvent, la grande épée gauloise (cf. t. I, p. 351-2, t. II, p. 190) : chez les Suèves (Dion Cassius, XXXVIII, 49, 2); chez les Cimbres (Plutarque, *Marius*, 25). La petite épée ailleurs (Tac., *Germ.*, 44 [43]).
10. Tac., *Germ.*, 6, 13, 44 [43] et 46. C'est, le plus souvent, le long bouclier des Barbares du Nord (cf. t. II, p. 197), mais fort peu résistant, fait simplement d'osier tressé, sans fer ni cuir, et peint de couleurs distinctives, blanc chez les Cimbres (Plut., *Mar.*, 25), noir chez les Ariens (Tac., *G.*, 43); Tac., *Ann.*, II, 14; Dion XXXVIII, 49, 6; cf. César, *De b. G.*, II, 33, 2.
11. Tac., *G.*, 6; *Ann.*, II, 14; Dion, XXXVIII, 49, 2. — Casques et cuirasses chez les Cimbres, Plutarque, *Marius*, 25; ici, p. 55.

En hommes que le sol ne retient pas, ils n'hésitent jamais à combattre [1]. L'absence de propriété foncière fait qu'ils ne connaissent pas cette lutte entre riches et pauvres, ces misères et ces injustices sociales, ces tyrannies de grands dont souffre la Gaule [2]. S'ils s'accordent davantage entre eux, c'est pour piller et tuer sur les terres voisines [3]. Pauvres et incapables du travail des champs, la guerre est leur meilleure façon de vivre [4]. Et ils la font bien. Leurs armes d'hast ou de jet sont plus sûres que l'épée gauloise [5]. Les Celtes, gâtés par la passion du cheval, n'ont pas d'infanterie sérieuse [6] à opposer aux fantassins germains, souples et agiles comme des Ligures, et dont la rapidité tenait du miracle [7]. Au reste, ces Barbares savent bien monter à cheval : ils chargent, en rangs pressés et solides comme une muraille, avec une vigueur impétueuse et rude [8]; et si leurs montures, laides et lourdes, ignorent l'art des galops et des voltiges auquel se façonnait la cavalerie des Celtes, ce sont des animaux d'une docilité et d'une endurance à toute épreuve [9]. Sur le champ de bataille, le soldat germain n'est pas moins brave que son ennemi de Gaule, mais il est plus têtu et plus rusé : s'il faut lâcher pied, il le fait sans fausse honte, quitte à revenir au bon moment [10]. Il ne s'embarrasse pas de ces sub-

1. César, VI, 22, 3.
2. César, VI, 22; cf. t. II, p. 75-83.
3. César, VI, 23.
4. César, VI, 22, 3; 23, 6; *libidinem cuncta armis agendi*, Tac., *A.*, XIII, 57.
5. Cf. Tac., *G.*, 6; ici, t. II, p. 192-194.
6. Cf. t. II, p. 188-191.
7. Cela est souvent répété par les Anciens : César, I, 48, 5-7; VIII, 26, 2; Tac., *Germ.*, 6 et 44. De là l'existence de corps d'infanterie d'élite, qui couraient et combattaient au milieu des cavaliers, aussi rapides qu'eux (César, I, 48, 5-7; Tac., *G.*, 6).
8. César, IV, 2; IV, 12, 1; VII, 13, 1-2; 67, 5; 70, 3-4; 80, 6; Dion, XL, 39, 3 : Τοῖς... ἵπποις [illegible].
9. César, IV, 2, 2 et 3; Tac., *G.*, 6.
10. César, *De b. G.*, V, 34, 3; 35, 1-3; Tac., *G.*, 6; ici, p. 233-4. — Il semble que les Germains aient eu, comme manière habituelle de combattre, l'ordre dispersé (*per disjectas catervas*, Tac., *Ann.*, II, 45; cf. *Hist.*, IV, 20), c'est-à-dire une série de petites troupes, de quelques centaines d'hommes, tous parents ou alliés, 100 plus ou moins (Dion, XXXVIII, 49, 6), chacune serrée et tassée en tortue sous les

tilités d'amour-propre dont s'est compliquée la vie du guerrier celte. Hommes et bêtes, les Germains ont conservé, en face des Gaulois qui se civilisent, leur force naturelle et brutale[1].

Or, vers la fin du second siècle, diverses circonstances vont rendre plus pressant encore le péril germanique : des pensées et des ambitions nouvelles surgissent parmi ces hommes, pour les grouper, les exciter et les lancer au dehors.

II. — FORMATION DES PEUPLADES GERMANIQUES[2]

Jusque-là, à part les Celtes et les Belges des rives de la mer du Nord[3], le monde n'avait entendu parler d'aucune nation transrhénane[4]. De ces peuplades qui vont bientôt remplir l'Europe de leurs menaces, Cimbres, Teutons, Suèves, Marcomans et autres, il n'est pas une seule fois question dans les textes antérieurs au proconsulat de Domitius. Au sud des monts Her-

boucliers, formant une sorte de phalange en coin ou *cuneus* (Dion, XXXVIII, 49 et 50; César, I, 52, 4-5; Tac., *G.*, 6 et 7; *Ann.*, II, 45). Aucune manœuvre d'ensemble, chaque groupe agit à sa guise (cf. Tac., *H.*, IV, 76; ici, p. 238, n. 4).

1. Cf. César et Hirtius, IV, 2, 5; VIII, 25, 2; Strabon, VII, 1, 2.

2. Entre autres : Cluverius, *Germania antiqua*, 1631; Zeuss, *Die Deutschen*, 1837 (toujours capital); Mullenhoff, *Deutsche Altertumskunde*, II, 1887, IV, 1900; Holtzmann (cf. p. 39, n. 1); Baumstark, vol. de 1880; Much dans les *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache*, XVII, 1893 (cf. t. I, p. 281, n. 1); le même, *Deutsche Stammeskunde*, 1900 (collection Gœschen); Hirt dans les *Beiträge*, XXI, 1896, p. 125 et suiv.; Bremer, *Ethnographie der germanischen Stämme*, 2e éd., 1900 (*Grundriss* de Paul); Ihm, aux différents noms dans l'*Encyclopädie* de Wissowa, 1894 et suiv. — Nous nous servons, pour grouper et placer les peuplades, surtout des plus anciens textes, César, Strabon et Pline. Je doute qu'avant César, aucun auteur, pas même Posidonius (*contra*, Bremer, p. 741-2), ait parlé de la géographie politique de la Germanie. Sur l'histoire de cette géographie, en dernier lieu Detlefsen, *Die Entdeckung des germanischen Nordens*, Berlin, 1904. — Ce qui complique extraordinairement cette géographie, c'est : 1° que la plupart de ces peuples étaient à demi nomades; 2° que leur nom, suivant leurs conquêtes ou leurs défaites, s'étendait ou se restreignait; 3° que bon nombre de ces noms sont ceux de tribus, placées pour un temps sous la suzeraineté de ligues d'étendue variable, ligues auxquelles on a appliqué abusivement ces noms de tribus (cf. en Gaule, t. II, p. 32).

3. T. I, p. 227 et suiv., p. 313 et suiv.

4. Exception faite pour les noms, d'ailleurs énigmatiques, qui remonteraient à Pythéas, t. I, p. 421, n. 3. — Je n'hésite pas à voir dans les Hyperboréens d'Hérodote (IV, 33; t. I, p. 377) les Estes, *Æstii*, du Samland (golfe de Dantzig), pays de l'ambre (Tacite, *Germ.*, 45), et dans ces derniers les restes d'une population

cyniens [1], dans les vallées du Mein et du Danube, nous trouvons de vieux États celtiques entrés depuis longtemps dans la vie de l'Europe : Helvètes en Franconie et en Souabe, Volques Tectosages en Bavière, Taurisques ou Noriques en Autriche et Boïens en Bohême [2]. Mais, dès que l'on a franchi les dernières forêts des montagnes centrales, dès que l'on entre dans la plaine aux grands fleuves et aux vastes marécages, Ems, Weser, Elbe, Oder et Vistule, l'obscurité se fait complète, et tous les hommes de ces pays se perdent sous le nom mythique de Scythes ou d'Hyperboréens [3].

Si nous ne connaissons chez eux aucun nom de peuple, il est possible que ce soit le fait du hasard, et parce que les marchands et les savants du Midi ont eu peu de souci de ce sol perdu dans la brume. Mais c'est peut-être aussi parce que les hommes d'Allemagne n'ont point formé de grand État, de groupe politique étendu et puissant, et qu'ils étaient, comme la Bretagne et la Gaule ligures avant l'arrivée des Celtes [4], partagés entre des milliers de tribus, qu'aucun lien solide n'unissait.

Cent ans avant notre ère, la Germanie prend corps à nos yeux. Au-dessus de ses tribus, elle a ses nations, ses ligues, et même des ambitions plus vastes. On sent fermenter en elle toutes les forces de rapprochement et de cohésion qui avaient créé en Gaule, depuis longtemps, Bituriges, Arvernes ou Éduens [5], et créé encore, par-dessus ces noms, l'empire de Luern et de Bituit [6]. Que les peuplades germaniques datent de ce temps,

agricole et marchande, prégermanique, analogue aux indigènes préceltiques de Gaule et de Bretagne. Mais les Grecs, qui l'ont connue avant [illegible], sans doute par l'intermédiaire des Sigynnes de Hallstatt (t. I, p. [illegible], n. 1), ne donnent pas son nom. Cf., sur ces Estes, outre les ouvrages cités p. [illegible], n. 2, Tomaschek ap. Wissowa, s. v.

1. Sur ces montagnes et forêts, t. I, p. 54, [illegible], [illegible].

2. Ajoutez, je crois, un État celtique en Transylvanie, et les *Cotini*, sans doute en Silésie ; cf. t. I, p. 297-8, 369-378, [illegible], t. II, p. 12, 488-4, 520.

3. Hérodote, IV, 32-6 ; cf. p. 43, n. 4 ; t. I, p. 243, n. 1, p. 314, n. 3, p. 422.

4. Cf. t. I, p. 178-181, 321.

5. T. II, p. 19-21 ; t. I, p. 251-2.

6. T. II, p. 543 et suiv.

et soient alors nées spontanément, par une entente graduelle entre tribus voisines, ou qu'elles fussent, non pas une nouveauté, mais de très antiques sociétés fédérales, oubliées pendant des siècles et remises ensuite en vigueur [1], peu importe à l'histoire de ce moment. Mais toujours est-il que, dans les années où l'Empire arverne disparut de la Gaule, de fortes peuplades apparurent au delà du Rhin.

Comme chez les Celtes et chez les Belges [2], ces peuplades s'étaient formées dans des régions naturelles, et le plus souvent des deux côtés d'une grande voie fluviale ou maritime. — Les Cimbres occupaient le Jutland, le golfe de Hambourg et l'estuaire de l'Elbe [3], vaste territoire qui avait été jadis le domaine des Celtes et des Belges [4]. A leur droite, dans les îles danoises et le Mecklembourg, les Teutons [5] et les Ambrons [6] s'étaient unis aux Cimbres par une étroite fraternité. A leur gauche, les Frisons vivaient misérablement, bloqués par leurs

1. Tacite (*Germ.*, 2 : *Vera et antiqua nomina*) semble rappeler cette opinion. — Sur ce problème, cf. les remarques très justes de Bremer, § 21, 71-3, p. 702-4, 803-6.

2. T. II, p. 18 et suiv.

3. *Cimbri* : Strabon, VII, 2, 1-4; Monument d'Ancyre, V, p. 104, Mommsen; Méla, III, 32; Pline, II, 167; IV, 95, 96, 97 et 99; Tacite, *Germ.*, 37; Ptolémée, II, 11, 2, 7 et 10. C'est à tort que Müllenhoff (II, p. 289, 300) place les Cimbres loin de la mer, sur l'Elbe moyen; il a été réfuté, sans trop de peine, par Marcks, Zippel, Ihm et Matthias, voir la bibliographie, p. 53, n. 1. — Sur les Cimbres de Mithridate, p. 135, n. 2.

4. T. I, p. 227 et suiv., p. 313 et suiv.

5. *Teutones* ou *Teutoni*. La place assignée aux Teutons n'est point certaine; mais ils semblent bien limitrophes des Cimbres; Méla, III, 32 et 54; Pline, IV, 99; XXXVII, 35. — Un rameau détaché, dans la même région, forma plus tard les *Teutonoarii* (Ptolémée, II, 11, 9). — Zeuss (p. 149) identifie aux Teutons les *Nuithones* de Tacite (*G.*, 40). En tout cas, chez Tacite (*id.*), *Reudigni*, *Aviones*, *Anglii* (cf. Ptol., II, 11, 8), *Varini* (cf. Pline, IV, 99; Ptol., II, 11, 9), *Eudoses*, *Suardones*, *Nuithones*, forment, dans le Mecklembourg, une fédération qui a pour centre religieux l'île de *Nerthus* (Rugen? t. I, p. 146, Heiligenhafen ou Fehmarn? qui occupent, plus que Rugen, une position centrale); et il est possible que cette société religieuse soit la survivance de la peuplade des Teutons.

6. Les *Ambrones* ne sont mentionnés par aucun géographe; on ne les trouve qu'à propos des campagnes des Teutons leurs associés (p. 67, n. 11, p. 83); ce dont il résulte qu'ils n'habitaient pas loin d'eux. Zeuss (p. 149) suppose en eux les ancêtres des Saxons du nord de l'Elbe. Mais il serait possible qu'ils fussent, non pas le nom d'un peuple, mais de la troupe d'élite des Teutons (p. 83).

tourbières le long de l'Océan au chapelet d'îles [1], et les Bataves, fiers et sauvages, s'isolaient dans les îles du Rhin et de la Meuse [2]. Voilà pour les peuples de la mer. — A l'intérieur des terres, les plus riches empires se fondaient dans les fertiles vallées qui se déversent sur la rive droite du Rhin : celui des Sicambres, souverain des plaines basses de la Westphalie [3]; celui des Ubiens, le plus puissant et le plus laborieux de tous, en Prusse rhénane, sur les belles terres que, de l'autre rive, domine aujourd'hui le clocher de Cologne [4]; et, adossées au Taunus, dans les vallons du Nassau, les deux nations sœurs des Usipètes et des Tenctères [5]. Voisines des Belges et bordées par le fleuve le plus populeux de l'Allemagne, visitées des marchands [6]

1. *Frisii* : Pline, IV, 101 ; XXV, 21 (d'après des documents contemporains d'Auguste); Tac., *G.*, 34 ; *Ann.*, I, 60 ; IV, 72-4 ; XI, 19 ; Dion, LIV, 32 ; etc. — Les *Frisiavones* de Pline (IV, 101 et 106 ; cf. *C. I. L.*, VII, 178, 214, 1194, 1195, etc.) doivent être les Frisons les plus voisins du Zuiderzee. — Les Frisons étaient séparés des Cimbres, au temps de la *Germanie* (34), par les Chauques du rivage, à l'embouchure du Weser : il est possible que cette extension des Chauques le long de la mer soit postérieure au départ des Cimbres.

2. *Batavi*. Dès le temps de César et au sud du Rhin, mais peut-être depuis peu de temps ; César, IV, 10, 1 ; Tac., *Germ.*, 29 ; *Hist.*, IV, 12 et 15, etc. — A eux se rattachent : 1° les *Canninefates* (Tac., *Ann.*, IV, 73 ; XI, 18 ; *Hist.*, IV, 15 ; Pline, IV, 101 ; Velleius, II, 105 ; etc.), qui ne sont peut-être qu'un rameau des Bataves (on a même supposé que c'était le nom de leurs cavaliers, Holtzmann, p. 160 et 232) ; 2° les *Sturii* (Pline, IV, 101) ; 3° les *Marsaci* (*id.* ; cf. t. II, p. 473, n. 3). D'ailleurs César dit *nationibus* (IV, 10, 4).

3. Il faut les placer sans doute dans les vallées de la Ruhr et de la Lippe et sur le Rhin depuis Dusseldorf. *Sugambri* et *Sugambres*, César, IV, 16, 2 ; 18, 4 ; 19, 4 ; VI, 35, 5 ; Strabon, VII, 1, 3. — A eux se rattachent, je crois : 1° les *Chamavi* ; 2° les *Tubantes*, qu'on voit les uns et les autres installés plus tard dans la Gueldre et l'Over-Yssel (Tac., *Ann.*, I, 51 ; XIII, 55 et 56 ; Strabon, VII, 1, 4?) ; 3° les *Guberni*, plus tard sur la rive gauche (Pline, IV, 106) ; 4° les *Marsi*, plus tard sur la haute Ruhr? (Strabon, VII, 1, 3, peut-être 4 ; Tacite, *A.*, I, 50), nom qui s'est peut-être étendu à tous les Sicambres (p. 30, n. 2). — On identifie d'ordinaire les Sicambres avec les *Gambrivii* de Tacite (*G.*, 2) et les Γαμαβρίουιοι de Strabon (VII, 1, 3) : je crois plutôt, pour ces derniers noms, à un peuple ou une ligue de la région du Weser. — Sur les Sicambres et les peuplades de ce groupe, Kessler, *Geschichte der Sigambern*, Leipzig, 1868.

4. Vallées de la Sieg et de la Wupper. *Ubii*. César, IV, 3, 3 ; 8, 3 ; 11, 2 ; 16, 5 ; 19, 1 ; VI, 9, 6 et 8 ; 10, 1 ; 29, 1-2.

5. *Usipetes* et *Tencteri* ; César, IV, 4, 1 : texte (c'est le seul) d'où il résulte que les deux peuples habitaient d'abord près des Suèves d'Arioviste, qui les expulsèrent : ce qui ne permet pas de les placer ailleurs que dans le bassin de la Lahn, ou, à la rigueur, dans ceux de l'Eder et de la Fulda. — Nous trouverons là plus tard les *Mattiaci* et les *Chatti* (Tac., *G.*, 29 et 30).

6. César, IV, 3, 3.

et riches en sol fromentier [1], ces quatre nations s'habituaient à une vie moins fruste et plus sédentaire que leurs congénères, se laissaient gagner par l'exemple et les leçons des Gaulois de l'autre bord [2]. — C'était au contraire la pure Germanie qui revendiquait les peuplades, plus inquiètes et plus mobiles, des tristes marécages et des fleuves monotones de l'intérieur. Campés des deux côtés de l'Ems, les Bructères s'appuyaient vers le levant aux bois mystérieux de Teutoburg [3]. Sur le Weser, se succédaient trois nations qui seront bientôt célèbres : les Chauques innombrables, dans les basses terres du Hanovre et de l'Oldenbourg [4]; les Chérusques, en amont de la porte de Westphalie, maîtres des carrefours les plus passagers de l'Allemagne centrale [5]; et les Chattes, encadrés par les montagnes qui présentent à la Hesse une ceinture de noires forêts [6].

1. César, IV, 3, 3; VI, 10, 2.

2. César, IV, 3, 3. cf. t. II, p. 467-8.

3. *Bructeri* : Strabon, VII, 1, 3; Tacite, *Ann.*, I, 51, 60; etc. Qu'ils aient touché la Lippe, cela résulte de Strabon, mais les Sicambres les séparaient du Rhin. — Au même peuple je rattacherai les *Ampsivarii*, dont le premier domicile paraît être dans la vallée inférieure de l'Ems; Tac., *Ann.*, XIII, 55 et 56; Strabon, VII, 1, 3 et 4 (sous le nom de Καμψιανοί, 'Αμψανοί).

4. *Chauci*. Ne sont pas mentionnés avant Auguste et ont pu s'étendre surtout après la migration des Cimbres (cf. p. 36); Strabon en parle encore comme d'un moindre peuple, VII, 1, 3 et 4?; Pline, IV, 101; XVI, 2 et 5; Velleius, II, 106; Dion, LIV, 32; Tac., *Ann.*, II, 24; *Germ.*, 35; etc. On les distinguait en *majores* et *minores*. — Au même groupe : 1° les *Angrivarii*, au nord des Chérusques, du côté de Verden? (Tac., *Ann.*, II, 8?, 19 et 22?; *Germ.*, 33); 2° les Καοῦλκοι de Strabon, VII, 1, 3 (les Καυῶνες de Ptol., II, 11, 10); 3° les *Dulgubnii*; 4° les *Chasuarii* (Tac., *G.*, 34); 5° les *Chattuarii* (Strabon, II, 11, 10; VII, 1, 3) ou *Attuarii* (Velleius, II, 105), peut-être les mêmes que les précédents.

5. Depuis Minden jusqu'au confluent du Diemel et depuis le Harz jusqu'à l'Eggegebirge? *Cherusci* : César, VI, 10, 5; Strabon, VII, 1, 3; Pline, IV, 100. — César rapporte que les Chérusques sont, au sud, séparés des Suèves par la *silva Bacenis*. Zeuss (p. 11 et 94-5) a supposé que les Suèves de ce passage sont les Chattes, et que la *silva Bacenis* est le Harz. Mais tout ce que les Anciens nous ont rapporté des Chattes (n. 6) les distingue des Suèves. Je crois donc que sous le nom de Chérusques, César comprend également les Chattes, et que la *silva Bacenis* est la chaîne qui sépare les bassins du Weser et du Mein (celui-ci occupé par les Suèves), soit Vogelsberg, Rhœn et Thuringerwald. — Aux Chérusques se rattachent les *Fosi* (Tac., *G.*, 36).

6. *Chatti* : Strabon, VII, 1, 3 et 4; Pline, IV, 100; Tacite, *Ann.*, XII, 28; *G.*, 30 (d'où il résulte bien que les Chattes existaient dès le temps de César, cf. n. 5), 30, 31, etc. — A eux se rattachent les *Mattiaci*, qui n'ont dû s'établir que plus tard, autour de Wiesbaden (Pline, XXXI, 20; Tac., *G.*, 29). L'extension de ce peuple et des Chattes dans le Nassau est postérieure à l'invasion suève. Cf. p. 48, n. 4.

Plus loin, quatre peuplades, les plus remuantes de toute l'Allemagne, se partageaient les eaux de l'Elbe au nord de la Bohême demeurée celtique : les Marcomans en Saxe et en Thuringe [1], les Semnons en Brandebourg [2], les Lombards [3] et les Hermundures [4] dans les terres que baigne le fleuve avant d'arriver à Hambourg. Chose étrange ! le plus fameux et le plus vigoureux de ces derniers peuples, et peut-être de tout le nom germanique, était celui des Semnons, possesseurs du carrefour de Berlin et du sol bas et marécageux où viennent se confondre les deux plus grands bassins de fleuves allemands, ceux de l'Elbe et de l'Oder [5]. Et ce morceau de terre, qui rappelait l'isthme gaulois des Carnutes entre la Seine de Paris et la Loire d'Orléans [6], semblait préluder déjà à sa souveraineté sur la Germanie. — Enfin, à l'extrême levant, dans les plaines infinies de l'Oder et de la Vistule, vaguaient des nations aux limites imprécises et aux destinées incertaines, Burgondes [7], Vandales [8], Goths [9] et bien d'autres [10] : et ces noms, réservés à

1. César les nomme, *Marcomanni*, I, 51, 2, sans dire leur situation ; elle résulte : 1° des textes du temps d'Auguste (Orose, VI, 21, 15 ; Florus, II, 30, 23 ; Velléius, II, 108 ; Dion, LV, 10 a, 2) ; 2° du fait qu'ils conquirent la Bohême sur les Celtes ; 3° de leur nom, les « Hommes de la Frontière » germanique du côté des Celtes de Bohême et de Franconie. — Les *Quadi* (Strabon, VII, 1, 3, mss. Κολδούοι) devaient être près d'eux, en Saxe ou Lusace.

2. *Semnones* : Velléius, II, 106 et 107 ; Strabon, VII, 1, 3 (μέγα ἔθνος) ; Tac., *G.*, 39 ; *Ann.*, II, 45 ; Monument d'Ancyre, V, 17, p. 104, Mommsen.

3. *Langobardi* : Velléius, II, 106 ; Strabon, VII, 1, 3 ; Tac., *Ann.*, II, 45 ; XI, 17. Sur la rive gauche, pays de Lunebourg.

4. *Hermunduri* : Strabon, VII, 1, 3 ; Pline, IV, 100, etc. A chercher entre le Brandebourg et le Mecklembourg. — Plus tard en Thuringe, où ils remplaceront les Marcomans (n. 1). — C'est sans doute parmi ces peuples de l'Elbe que se trouve le domicile primitif des tribus établies par Arioviste sur le Rhin : 1° *Harudes* (César, I, 31, 10 ; 37, 2 ; 51, 2 ; *Charydes*, Mon. d'Ancyre, V, 16, p. 104, Mommsen), ceux-ci à coup sûr sur l'Elbe, vers Hambourg ; 2° *Triboci* ou *Tribocci* ; 3° *Vangiones* ; 4° *Nemetes* ; 5° *Sedusii* (César, I, 51, 2). Cf. p. 147-8 et 150-0.

5. Sur cette situation centrale de Berlin, cf. Reclus, *Géographie*, III, 1878, p. 536-8.

6. T. II, p. 97-98.

7. *Burgodiones*, près des *Vandili*, Pline, IV, 99. En Poméranie ?

8. *Vandili*, Pline, IV, 99. En Poméranie ? Peut-être un nom collectif des peuples du Nord-Est (cf. Tac., *G.*, 2).

9. *Gutones*, Pline, IV, 99 ; cf. *Gothones*, Tac., *G.*, 44 [43]. En Prusse ?

10. *Charini* et *Varinae*, Pline, IV, 99 (dans le Mecklembourg ? cf. p. 15, n. 3).

une prodigieuse fortune, n'étaient alors que de simples mots pour les Occidentaux qui les répétaient.

Parmi ces peuplades, celles de la vallée du milieu, ou de l'Elbe, Lombards, Hermundures, Semnons et Marcomans, s'étaient groupées sous le nom collectif de Suèves[1]. Cette fédération, qui embrassait, disait-on, cent tribus[2], devenait peu à peu la puissance la plus énergique de l'Allemagne entière[3]. La force des hommes qui la composaient venait à la fois d'un farouche respect pour le foyer natal et d'un irrésistible besoin d'aventures. Comme toute leur fortune consistait en bestiaux et en chariots, rien ne leur plaisait plus que de partir pour émigrer et conquérir[4]; et cependant, ils n'oubliaient jamais les divinités et les sanctuaires du sol des ancêtres. Chaque année, les délégués de tous les peuples du sang suève se rassemblaient dans un bois sacré de la nation centrale, les Semnons du Brandebourg, comme les druides de la Celtique se réunissaient chez les Carnutes[5]; là, d'émouvants mystères leur rappelaient qu'ils étaient en face de leurs dieux communs et souverains, à l'ombilic éternel de leur race[6]. Et de ce contact divin avec la terre mater-

— Les Lygiens, *Lugii* ou *Lygii*, Λοῦγοι Βοῦροι, sans doute moins une nation qu'une ligue des peuples de l'Est; Strabon, VII, 1, 3 (cf. Tac., *G.*, 43). En Posnanie? — Autres : *Zumi*, *Butones* (*Gutones*?), *Sibini*, *Mugilones* (Strabon, VII, 1, 3). — Les *Peucini* et les *Bastarnae* du Dniester, qui passaient pour des Germains (Pline, IV, 100; Strabon, VII, 2, 4; 3, 15), étaient, je crois, des Gaulois d'origine, non transformés (cf. t. I, p. 303, n. 2). — La Silésie et la Moravie demeuraient aux Celtes, tout comme la Bohême, cf. t. I, p. 297-8.

1. Le fait que les Suèves sont un nom collectif, et celui des peuples de l'Elbe, résulte moins des textes de César que de ceux de Strabon, VII, 1, 3, et de Tacite, *G.*, 38. C'est à tort qu'on y rattache les Chattes (p. 47, n. 5). Il serait du reste possible qu'on eût aussi désigné spécialement sous ce nom la nation *caput*, les Semnons (cf. p. 48, n. 2, et Pline, IV, 100).

2. César, I, 37, 3; IV, 1, 4; les *centum pagi* des Semnons (Tac., *G.*, 39) doivent être ceux de la ligue suève.

3. César, IV, 1, 3; Strabon, VII, 1, 3.

4. Strabon, VII, 1, 3.

5. T. II, p. 97-98.

6. Tacite, *G.*, 39 : *Inde initia gentis ... ibi regnator omnium deus* (Wodan?). — Autres sanctuaires collectifs en Germanie : l'île de Nerthus pour les peuples de la Baltique (p. 43, n. 3), le *lucus* de Castor et Pollux pour les Lygiens (*Germ.*, 43), le *templum Tanfanae* pour les Marses ou les Sicambres (Tac., *A.*, I, 51; cf. p. 48, n. 3), un point sur le *flumen* et les *silvae* frontières entre Chattes et Hermundures

nelle, de cette fraternité autour des autels, les Suèves sortaient plus unis, plus braves, plus orgueilleux de leur nom.

D'autres liens, d'autres titres unissaient entre elles les nations. Celles de l'Océan et de la Baltique, Cimbres, Teutons et Chauques, s'appelaient les « Ingvévons »[1]; on donnait le nom d'« Istévons » aux habitants des bords du Rhin[2], et celui d'« Hermions » aux Germains des fleuves du Centre, Chattes, Chérusques et Suèves[3].

Enfin, au-dessus de tous ces noms de tribus, de peuplades et de ligues, ne tardera pas à poindre la pensée d'une patrie germanique. Peut-être cette pensée était-elle une chose ancienne, survivance d'une migration lointaine ou de quelque empire démembré, et les prophètes de la Germanie nouvelle ne feront que réveiller l'écho d'une Germanie disparue, comme l'empire de Bituit l'Arverne n'était que le retour à la Celtique d'Ambigat[4]. Peut-être cette idée nationale naquit-elle peu à peu des relations entre peuplades, d'ambitions communes, de parlers semblables, et ce fut un désir imprévu plutôt que le souvenir du passé. En tout cas, elle allait prendre force au moment même où la patrie gauloise disparaissait devant la victoire de Rome. Les poètes d'outre Rhin chantaient que leurs peuples et leurs guerriers étaient tous issus d'un même héros, fils d'un dieu et petit-fils de la Terre, ancêtre et créateur de la race[5] ger-

(la Werra? Tac., A., XIII, 57; cf. Zeuss, p. [illegible]), la silva Herculi chez les Chérusques et tribus du Weser (Tac., A., II, 12), peut-être Helgoland (t. I, p. 421, n. 1).

1. Pline, IV, 99; les mss. ont Ingyaevones; cf. Tac., G., 2 : Ingaevones ou Ingvaeones. Le nom serait ancien si Pythéas l'a déjà trouvé à l'embouchure de l'Elbe (Pline, IV, 95 : Inguaeones; cf. t. I, p. 421, n. 3).

2. Pline, IV, 100 : Istraeones; cf. Tac., G., 2 : Istaevones.

3. Pline, IV, 100 : Hermiones; cf. Tac., G., 2; Mela, III, 32. — D'autres noms circulaient, par exemple celui de Vandili pour les gens du Nord-Est, de Lugii pour ceux de l'Est (p. 18, n. 8 et 10). Et parmi les Hermions, il est possible qu'on distinguât les Suèves de l'Elbe et les [illegible] du Weser (cf. p. 46, n. 3).

4. Cf. t. I, p. 253-4, t. II, p. 544-550.

5. Tac., G., 2 : Celebrant carminibus antiquis... Tuistonem deum Terra editum et filium Mannum, originem gentis conditoresque; chez les Suèves, le lieu de la naissance est le bois des Semnons (G., 39; ici, p. 48, n. 6). Tuistonem est la leçon du ms. de

manique[1]. Et s'ils donnaient à ces peuples un ancêtre commun, c'était avec l'espérance d'en faire une seule famille[2].

Certes, les temps sont loin où ce rêve d'une fraternité germanique pourra devenir une réalité. Il manque, pour la bâtir, ce qui a fait la concorde, la grandeur et la beauté de l'État gaulois dans le siècle de Luern et de Bituit, il manque l'appui de la nature. Le sol de la Germanie, à la différence du nôtre, n'aide pas à l'entente et n'invite pas à l'unité. Elle peut évidemment se donner le cadre de frontières naturelles, Océan, montagnes ou fleuves : mais ses limites s'imposeront si peu à ses chefs ou à ses voisins, qu'elles changeront sans cesse, et qu'on ne saura si la terre allemande finit au Rhin ou aux Ardennes, à l'Oder

Vatican 1518, *Tuisconem*, de celui de Stuttgart, *Tristonem*, de ceux du Vatican 1862 et de Leyde. On a proposé *Tuistonem* (Glück [illegible], p. 65-66, Holtzmann, p. 98 [illegible]). Ce *Tuisto* est l'équivalent de Teutates et du *Dis pater* gaulois (t. II, p. 118-121).

1. Il résulte évidemment du passage de Tacite (p. 50, n. 5) que les Germains se donnaient un nom commun. Tacite ne dit pas lequel. Mais il semble bien que ce soit un nom tiré de celui de leur père divin Tuisto, soit *Tuistones* (*Tuiscones*? *Teutisci*?), d'où est dérivé le nom que porte la langue germanique au moins dès l'époque carolingienne, *thiudisco*, *theodiscus*, *teutiscus*, *tiutisch*, *theotiscus*, etc., et d'où vient le mot de *deutsch*. Il ne serait pas impossible que les Teutons (p. 43, n. 5) ne fussent ce nom collectif localisé sur une ligue particulière. — Quant au nom de *Germani*, il n'apparaît pas à coup sûr avant César, dans ce sens, Hirschfeld, p. 268 et s.; contra, Müllenhoff, II, p. 161. — Il a, d'après Tacite, été appliqué aux Germains des Ardennes (Éburons et autres, cf. t. II, p. 466) par les Gaulois, puis étendu par eux à tous les Transrhénans, enfin accepté par les Germains eux-mêmes et par les Romains. Tac., *G.*, 2 : *Qui primi Rhenum transgressi Gallos expulerint, ac nunc Tungri, tunc Germani vocati sint* (de même, César, II, 4, 10 : ... *Eburones*, *qui uno nomine Germani appellantur*); *ita nationis nomen, non gentis, evaluisse paulatim, ut omnes primum a victore ob metum, a se ipsis invento nomine Germani vocarentur*. Hirschfeld : en tout cas il s'agit des Gaulois, *mox etiam a se ipsis invento nomine Germani vocarentur*. D'après Strabon (VII, 1, 2), le mot ne serait autre que le latin *germanus*, et il aurait été imaginé par les Romains pour rappeler que les Germains étaient les « vrais » Gaulois, [illegible], c'est-à-dire de purs Galates, non mêlés à d'autres populations comme les Celtes et les Belges aux indigènes (cf. t. I, p. 243, n. 3); mais le passage de César donne raison à Tacite. — Ce nom de Germains a soulevé des discussions innombrables, et à propos de son origine (celtique, romaine ou germanique), et à propos de son étymologie. J'incline (hypothèse de Zeuss, p. 59) à le croire un mot celtique ou belge, mais très voisin d'un mot germanique ayant le même sens, et il ne serait pas impossible encore que ce mot gaulois eût un sens voisin de celui du latin *germanus*. — Cf., outre Zeuss : Holtzmann, p. 104-112 (d'accord avec Strabon); Müllenhoff, II, p. 189-206; Kossinna, *Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache*, XX, 1895, p. 258 et s.; Hirschfeld, *Kiepert-Festschrift*, 1898, p. 261 et suiv.; Bremer, § 3; etc.

2. Cf. Tac., *Ann.*, II, 10.

ou à la Vistule, aux monts Hercyniens, aux Alpes ou au Danube[1]. Le vrai terme de la Germanie, au temps de César, ce n'étaient point de hautes cimes ou de larges rivières visibles de tous, mais ces immenses déserts que les peuplades créaient autour d'elles[2]. A l'intérieur de la contrée, la plaine et la montagne, au lieu d'alterner en une vie solidaire[3], semblent se séparer pour un divorce éternel. Au sud, ce sont des chaînes qui s'enchevêtrent, irrégulières et confuses, hérissées de bois où les Romains admireront encore les merveilles des forêts vierges[4]. Au nord, c'est la plaine fangeuse où de grands fleuves coulent lentement, ne rapprochant jamais leurs routes vers un but commun[5]. Entre leurs cours parallèles, la principale ligne de jonction est marquée par les vallées de la Havel et de la Sprée, avec leurs lacs et Berlin au milieu d'eux ; et là, à Berlin, près de l'endroit même où fut jadis le bois sacré des Suèves[6], on peut se croire au cœur de l'Allemagne, à égale distance des montagnes et de l'Océan, de la mer Baltique et de la mer du Nord, de la Vistule des Scythes et du Rhin des Gaulois. Mais quelle différence, comme foyer d'une grande nation, entre cet îlot émergeant des marécages et l'acropole de l'Auvergne ou les grands carrefours de Lyon et de Paris ! Il faudra des circonstances innombrables et de rudes courages humains, pour que la Germanie arrive à cet accord national avec lequel, du premier coup, la Gaule apparaît dans l'histoire[7].

1. [illegible]
2. [illegible]
3. [illegible]
4. [illegible]
5. [illegible]
6. Cf. p. 39 et 40.
7. [illegible]

III. — LES CIMBRES ET LES TEUTONS[1]

De ces peuplades germaniques, les Cimbres et les Teutons furent les premières à courir le monde. Ils habitaient, on l'a vu, ces terres basses de la mer du Nord et de la Baltique, du Jutland et des îles danoises, d'où étaient sortis jadis les Celtes et les Belges[2]. Ils étaient, pour une part, leurs descendants. On verra combien ils leur ressemblaient[3]. Et ce sont des causes pareilles qui les firent partir.

Leur domaine était, du sol germanique, la portion qui s'avançait le plus vers la mer, c'est-à-dire celle que les marchands visitaient le plus et que les étrangers ignoraient le moins. Sur ce rivage se recueillait l'ambre, la plus précieuse

1. Pour tout ce qui suit : Cellarius, *De Cimbris et Teutonis*, 1701 (*Diss.*, II, p. 488 et s.); Johann Müller, *Bellum Cimbricum*, Zurich, 1772; [illegible], *Der Kampf der Römer mit den Kimbern und Teutonen*, Bâle, 1829; Herm. Müller, *Die Marken des Vaterlandes*, I, 1837, p. 131 et suiv., et les index; Schiern, *Origines et migrationes Cimbrorum*, Copenhague, 1842; Horkel, *Die Geschichtschreiber der deutschen Vorzeit*, I, 1849, p. 27 et suiv.; Am. Thierry, II, l. V, ch. 1; Mommsen, *Röm. Geschichte*, II, p. 159 et s.; Pallmann, *Die Cimbern und Teutonen*, Berlin, 1870; Sepp, *Die Wanderung der Cimbern und Teutonen*, Munich, 1882 (thèse de Wurtzbourg); Müllenhoff, *Deutsche Altertumskunde*, II, 1887, p. 112-189 (1872), p. 282-303; Desjardins, II, p. 302 et suiv.; Zippel, *Die Heimat der Kimbern*, Königsberg, 1892; Marcks, *Bonner Jahrbücher*, XCV, 1894, p. 29 et suiv.; von Peucker, *Wanderung über die Schlachtfelder der deutschen Vorzeit*, 2e éd., 1893, p. 10 et suiv.; Helbling, *Der Zug der Cimbern und Teutonen*, Winterthur, 1898 (thèse de Zurich); Ihm, art. *Cimbri* apud Wissowa, III, II, 1899; Matthias, *Ueber die Wohnsitze und den Namen der Kimbern*, Berlin, 1904; Wilke, *Die Wanderung der Heimat* etc., *Deutsche Geschichtsblätter*, VII, 1906, p. 291 et suiv., et hors les ouvrages cités p. 65, n. 2, et p. 71, n. 6. — Il semble qu'il faille distinguer deux groupes de textes au sujet de ces guerres (cf. p. 82, n. 4, p. 90, n. 6) : ceux, en première ligne Plutarque, qui proviennent de Posidonius (cf. p. 61, n. 2 et 3, p. 65, n. 1), et les textes latins, qui par Tite-Live, doivent venir d'annalistes (Claudius Paulus (p. 61, n. 3), Valerius Antias (p. 66, n. 3, p. 68, n. 3), les mémoires de Catulus (p. 88-91); voyez l'étude des sources faite par Müllenhoff, II, p. 126-153, et Helbling, p. 6 et suiv.

2. T. I, p. 227-230, 313-4.

3. Par là s'explique la facilité avec laquelle tous les contemporains les ont identifiés avec les Gaulois ou les Celtes (Cic., *De oratore*, II, 66, 266; *De prov. cons.*, 13, 32; Salluste, *Jug.*, 114; Appien, *Ill.*, 4; cf. p. 93, n. 3). Remarquez les analogies de leur armement (p. 55) avec celui des Gaulois (t. I, p. 348-355, t. II, p. 192-8). Il ne me paraît pas y avoir de différence entre les noms d'hommes gaulois et ceux des chefs teutons (*Teutobodus*, var. *Teutorocatus*, *Teutoborchus*, *Teutobocus*; Florus, I, 38, 11; Orose, V, 16, 12) et cimbres (*Boiorix*, *Lugius*, *Claodicus*, *Caesorix*; Orose, *id.*, 20; Florus, *id.*, 18; Plut., *Mar.*, 25).

denrée qui sortit du pays des Hyperboréens[1]; là finissait l'Elbe, la grande voie commerciale de l'Allemagne, et cette route était gauloise à son origine[2], suève dans son cours moyen[3], et, à son débouché sur la mer, regardait l'île de Bretagne. Pythéas le Grec avait autrefois visité ces parages[4]; et c'était sans doute, le long des plages de l'Océan et des rives du grand fleuve, un mouvement continu de barques et de trafic[5].

Cette situation privilégiée, ce contact avec des hommes très divers, avaient fait des Cimbres et des Teutons des nations puissantes et nullement impropres à la vie civilisée[6]. Hambourg, Kiel et Copenhague, les endroits souverains du Nord, étaient sous leur dépendance, et sur leur cap avancé du Jutland, les Anciens purent chercher les colonnes d'Hercule du Septentrion[7].

Certes, ils ne différaient pas d'aspect des autres Germains : leurs corps énormes à la taille splendide, leurs yeux bleus[8], leur force et leur audace surhumaines[9] rappelèrent aux Grecs ces hommes du Nord, derniers-nés des Titans[10], dont parlaient leurs poètes, et qui avaient bravé jadis Apollon et Jupiter[11]. La religion des Cimbres était, comme celle de tous les Barbares, impérieuse et sanguinaire[12]; ils n'avaient point de prêtres, leurs rois en tenaient lieu sans doute[13], le soin des sacrifices appar-

1. [illegible] t. I, p. 421 [illegible]
2. [illegible] t. I, p. 297.
3. Id., p. 58.
4. T. I, p. 421.
5. L'expédition maritime des Romains [illegible] ne peut s'expliquer que parce qu'ils suivaient une route de [illegible] jusqu'à [illegible] V, p. 163; Velleius, II, 106; Pline, II, 167 [illegible]
6. Il semble, à lire Plutarque (Marius, 15 [illegible]), que les Teutons [illegible] plus sauvages que les Cimbres [illegible] Mais l'impression peut être trompeuse.
7. Tac., Germ., 34.
8. Plut., Mar., 11.
9. Strabon, VII, 2, 4; Florus, I, 38, 2, 3 et 13; Plut., M., 11, 15 et 23.
10. [illegible], Plut., M., 23.
11. T. I, p. 342?
12. Strabon, VII, 2, 3; Orose, V, 16, 5 et 6.
13. Cf. t. I, p. 361, t. II, p. [illegible]

tenait à des voyantes, qui égorgeaient les victimes humaines et prédisaient l'avenir[1]. Point d'idoles : un vase pour les sacrifices[2], un taureau de bronze pour les serments[3]. Leurs dieux étaient avec eux et les suivaient, sans qu'ils eussent besoin de les enfermer dans un temple ou dans une image.

Mais ce n'étaient point, tant s'en faut ! des brutes et des sauvages. On voyait chez eux de vastes lieux de refuge et le goût de se bâtir des villes[4]. Ils ne dédaignaient pas l'agriculture, la vie de la terre les attirait[5], et ils se montraient entendus dans les choses de l'industrie et du commerce[6]. Comme les Gaulois[7], ils avaient la passion des belles armes, aux couleurs voyantes, au métal éclatant, aux ornements magnifiques : cuirasses de fer, boucliers peints en blanc, casques surmontés de mufles et de panaches[8]. Ils savaient obéir à leurs chefs, respecter la parole donnée, rendre justice même à un ennemi, s'astreindre à la discipline et montrer une décision réfléchie[9].

Les Anciens ont vu en eux de simples bandits, et le nom même de Cimbres a fini par signifier brigands et voleurs[10]. En réalité, c'était une nation fugitive, qui cherchait partout des terres et des foyers. Si elle dut quitter son pays, ce fut contrainte par des malheurs sans nom.

1. Strabon, VII, 2, 3; cf. César, I, 50, 4; ici, p. 66.
2. Strabon, VII, 2, 3 et 4.
3. Plutarque, M., 23.
4. Plut., M., 11; cf. 24; Appien, Illyr., 4; Tac., G., 37 ([illegible]) qui [illegible] ... il me paraît impossible que [illegible] emprunté au récit de la navigation de la flotte romaine dans les eaux de l'Elbe (cf. p. 54, n. 5), ne concerne pas les deux rives du fleuve. On a songé (cf. Müllenhoff, p. [illegible], sans preuves péremptoires, aux vastes lieux de refuge visibles aujourd'hui encore entre Weser et Elbe, dans la région maritime; cf. Virchow, *Zeitschrift für Ethnologie*, XIX, 1887, p. [illegible] et s., et, dans un autre sens, Hofmeister, *Bericht über den neunten Verbandstag der nord- und süddeutschen Vereine*, 1908, p. 31 et s.
5. Florus, I, 38, 2; Tite-Live, *Ép.*, 65; Plut., *M.*, 24; Granius; cf. p. 67, n. 4.
6. Cela me paraît résulter de l'usage chez eux d'objets de métal, armes, cuirasses, chaînes et objets de culte (n. 2, 3 et 8).
7. T. I, p. 378-9; t. II, p. 307-8.
8. Plut., *Marius*, 25.
9. Plutarque, *Marius*, 23 et 25.
10. Plut., *M.*, 11 (chez les Germains); Strabon, VII, 2, 1 et 2; Festus, p. 43, M. (chez les Gaulois), et p. 17, M.

La tradition nous la montre fuyant devant un raz-de-marée terrible[1], semblable à celui qui avait jadis chassé les Celtes[2]. La chose est fort probable. Mais il a pu y avoir d'autres causes à leur départ, des dissensions intestines, des misères matérielles[3], peut être l'hostilité des voisins[4] ou la poussée de nouvelles tribus, venues le long de la Baltique[5].

Tous du reste ne se résignèrent pas au départ. Il resta assez de Cimbres pour perpétuer en Germanie le nom de la peuplade[6], et les Teutons leurs frères ne les rejoignirent que plus tard[7]. Le premier ban des émigrants se composa, dit-on, de 300 000 hommes, non compris les femmes et les enfants[8]. Leurs chariots portaient leur fortune et allaient leur servir de demeures et de foyers[9], jusqu'au jour où les dieux leur rendraient un abri et des terres.

IV. — LES CIMBRES FUGITIFS DANS L'EUROPE CENTRALE

Les Cimbres se dirigèrent vers le sud. Ils se déplaçaient fort lentement, s'arrêtaient plusieurs mois après quelques journées d'étapes[10] : à chaque arrêt, ils tentaient de constituer leur empire et de commencer une vie normale ; et, chaque fois, de nouvelles craintes venaient les assaillir, ils levaient le campement et recommençaient leur course incertaine[11].

1. Μεγάλη πλημμυρίς, Strabon, VII, 2, 1 ; *terras eorum inundasset Oceanus*, Florus, I, 38 (III, 3), 1 ; *subita inundatione maris quum amisissent suas sedes*, Festus, p. 17, M.
2. T. I, p. 239-240.
3. Cf. Appien, *Illyrica*, 4.
4. Les Chauques sur le Weser, les Suèves sur l'Elbe (cf. p. 47 et 48-49).
5. Cf. p. 48-49 et 146.
6. Textes de la n. 1 de la p. 45.
7. Cf. p. 60. *Le raz-de-marée n'a pu se faire sentir en Baltique.*
8. Plutarque, *Marius*, 11.
9. Florus, I, 38, 16 et 17 ; Plut., *M.*, 24 et 27 ; Orose, V, 16, 18 ; Pline, VIII, 143.
10. *Peut-être le temps de semer et de récolter*, cf. p. 67, n. 4.
11. Tout cela résulte de la très longue durée de leur migration, plus de dix ans, d'avant 113 à 101.

Il est possible qu'ils aient d'abord songé à la Gaule, où tant de leurs ancêtres s'étaient enrichis. Mais les Belges montaient bonne garde[1]. Les émigrants prirent le chemin du Midi.

Au delà de la forêt Hercynienne (Hesse et Thuringe), ils se trouvèrent en face d'autres Gaulois, les Helvètes de la Franconie et les Boïens de la Bohême. C'étaient de vieux États, encore solides : les Boïens repoussèrent les Cimbres et les rejetèrent sur le Danube[2].

Là aussi, des peuples robustes gardaient la contrée, les Volques en Bavière, les Noriques ou Taurisques dans les monts de Styrie : les routes des Alpes étaient bien gardées. Les émigrants ne songèrent pas à l'Italie.

Il fallut descendre plus bas, toujours le long du fleuve. A défaut de l'Italie, les Germains espéraient peut-être la Grèce, et il est à croire qu'ils ont rêvé à leur tour de Delphes et de ses richesses. Mais à l'approche des montagnes (vers Belgrade), ils se heurtèrent à d'autres tribus gauloises, les Scordisques[3]. Le chemin était fermé partout. Depuis l'embouchure du Rhin jusqu'à celle du Danube, les nations gauloises se suivaient sans interruption[4], barrant le passage aux invasions, entourant le monde méditerranéen d'un boulevard protecteur (avant 113).

1. Cf. t. II, p. 468 et suiv. ; t. III, p. 69-70.

2. Posidonius ap. Strabon, VII, 2, 2 : Ἀποκρουσθέντας ὑπὸ τῶν Βοίων ἐπὶ τὸν Ἴστρον (il n'est question que des Cimbres). — Comme il est parlé des Boïens et non des Helvètes, il semble que les Cimbres soient passés par la route de la Saale. — Il existe au Greinberg, près de Miltenberg, sur le Main (Franconie), une sorte de menhir avec l'inscription *inter Teutonos* (*C. I. L.*, XIII, 6610), et là également ont été découvertes des inscriptions *Mercurio Cimbriano* (6604 et 6605), à rapprocher de *Mercurio Cimbrio* du Heiligenberg de Heidelberg (6402). On en a conclu (*id.*, p. 284) à l'existence de colonies laissées par les Cimbres et les Teutons, soit à ce moment, soit à leur retour du sud, colonies analogues à celle des Aduatiques (p. 69-70). Cela est fort hypothétique : *Cimbrius* ou *Cimbrianus* me paraît être une simple épithète accolée au Mercure de ces deux hauts lieux.

3. Posidonius, *l. c.* : Ἐπὶ τὸν Ἴστρον καὶ τοὺς Σκορδίσκους Γαλάτας καταβῆναι. Une allusion peut-être à ces faits chez Appien, *Illyrica*, 4 ; cf. Zippel, *Die Römische Herrschaft in Illyrien*, 1877, p. 142 et suiv.

4. Cf. t. I, p. 297-303.

V. — ROME AFFAIBLIT LES ÉTATS CELTIQUES

Mais, à la même époque, ces nations celtiques, contre lesquelles la Barbarie était impuissante, furent affaiblies et menacées par le peuple romain lui-même.

On a déjà vu la ruine de l'empire formé par les Arvernes chez les Gaulois de l'Occident[1]. Au nord de l'Italie, les Romains gravissaient les sentiers des Alpes, assaillant et massacrant les tribus gauloises et ligures qui les gardaient[2]. Sur la frontière de l'Adriatique, ils franchirent les cols des Alpes Juliennes, attaquèrent ou tracassèrent le riche et pacifique royaume de Norique[3], et s'ils lui laissèrent sa liberté, ce fut après lui avoir imposé un traité et maîtrisé ses forces (115)[4]. Plus à l'est enfin, les gouverneurs de la Macédoine ne laissaient aucun repos aux Scordisques (117-107), dont le nom ne tardera pas à s'oublier[5].

Des Pyrénées à l'Hémus, les contemporains de Caius Gracchus étaient sortis de la réserve que les Scipions s'étaient imposée à l'endroit des Barbares du Nord[6]. Partout, les expéditions avaient été fructueuses et la gloire facile. Ces peuplades celtiques allaient tomber comme une moisson déjà mûre entre les mains du sénat.

C'est alors que, par-dessus les Gaulois affaiblis, se présentèrent à nouveau les Cimbres, et que Rome, pour la première fois, eut à combattre l'invasion germanique.

1. P. 10 et suiv.
2. Destruction en 118 des Stoeni dans les Alpes de Brescia (Tite-Live, *Ep.*, 62; Orose, V, 14, 5); guerre contre les Salasses du val d'Aoste, [illegible] et annexion, en 143 (Tite-Live, *Ep.*, 53; Orose, V, 4, 7; Dion Cassius, XXII, 74; Obsequens, 21) et colonisation d'Ivrée en 100 (Velleius, I, 15).
3. Expédition de M. Aemilius Scaurus en 115 contre les *Galli Karni*, *C. I. L.*, I, 2e éd., p. 49; Aurelius Victor, *De vir. ill.*, 72, 7. [illegible]
4. Appien, *Celtica*, 13.
5. Tite-Live, *Ep.*, 63; Velleius, II, 8, 3; Florus, I, 39 (III, 4); Eutrope, IV, 24, 25, 27; Dion Cassius, XXVI, 88; Dittenberger, *Sylloge*, 2e éd., 318 et 321. — Sur tous ces combats : Mommsen, *Röm. Geschichte*, II, p. 168-171; Zippel, p. 143 et suiv.; Perdrizet, *Bull. de corr. hell.*, XX, 1896, p. 481 et s.
6. Cf. t. I, p. 510, 512, 515, 517.

VI. — LA VICTOIRE DES CIMBRES A NORÉIA

La masse des émigrants, remontant la Save ou la Drave, pénétra dans l'État gaulois de Norique[1]. Cette fois, ils furent assez heureux pour n'être point repoussés : ils s'avancèrent jusque près de Noréia (Neumarkt), qui servait de capitale au royaume[2]. Ils n'étaient plus qu'à cinq étapes de l'Italie.

Le sénat envoya sur place un consul et une armée. Les Cimbres connaissaient déjà le nom de Rome, et, comme tous les Barbares, ils s'inclinèrent d'abord devant ce peuple de dieux[3] : ils se déclaraient prêts à s'éloigner des Alpes et à évacuer le Norique. Mais le consul, Cnéius Papirius Carbon, décida de les attaquer quand même[4].

Il y avait, en cette année 113, vingt ans que Scipion Émilien s'était emparé de Numance. Depuis ce temps, Rome se trouvait sans grand capitaine et sans ennemi redoutable. Les guerres de Gaule et d'Illyrie furent à peine plus que des passe-temps. La discipline s'était relâchée; les généraux cherchaient moins la gloire que le butin; ces campagnes des Alpes ne furent que des opérations de brigandage[5]. Carbon et son armée allèrent au-devant des Cimbres comme s'il ne s'agissait que d'une chasse à l'esclave.

L'illusion se dissipa vite. Des maladresses et des perfidies furent commises par le consul; le nombre et la bravoure des Cimbres leur fournirent une rapide vengeance. Beaucoup de Romains furent tués, et toute l'armée eût péri, sans un orage qui sépara les combattants[6]. A la première rencontre entre

1. Posidonius ap. Strabon, VII, 2, 2; Tite-Live, Ep., 63; Appien, *Illyrica*, 4 (?); *Celtica*, 13; Eutrope, IV, 25 (*Italiam* pour *Illyricum*).

2. Cf. les textes de la n. 6.

3. Cf. Velleius, II, 107.

4. Appien, *Celtica*, 13.

5. Voyez les textes de la p. 58; Salluste, *Jugurtha*, 41 et 44.

6. Appien, *Celtica*, 13 (parle de Teutons); Strabon, V, 1, 8 (Cimbres); Tite-Live, *Epit.*, 63 (Cimbres); Velleius, II, 12; Tac., G., 37; Julius Obsequens, 38 (Cimbres et Teutons); Quintilien, *Declamat.*, III, p. 15, Obrecht.

C'était vers la Gaule que convergeaient toutes ces bandes. De ce côté, point de montagnes à franchir, un pays fort riche, des nations désunies, aucune résistance à craindre, sauf des légions que Rome enverrait dans sa province. La Gaule allait devenir le champ de bataille où les hommes du Midi défendraient leur œuvre contre les Barbares du Nord.

VIII. — CAMPAGNES CONTRE LES HELVÈTES ET LES VOLQUES

Les Cimbres arrivèrent les premiers (109), franchirent le Rhin (vers Mannheim?)[1] et rencontrèrent, on ne sait où, l'armée du consul Marcus Junius Silanus.

Même après leurs victoires et leurs courses extraordinaires, les Barbares manquaient encore de confiance. Ils se montrèrent, en face du consul, ce qu'ils étaient en réalité, un peuple vagabond, qui voulait sa place au soleil. Et ils supplièrent Silanus de la leur donner dans l'Empire, pour y vivre sujets et soldats de Rome. Leurs envoyés furent expédiés au sénat[2]. Mais celui-ci avait trop d'hommes et pas assez de terres[3] : Silanus reçut l'ordre de ne point traiter. Les Barbares alors, dit-on, attaquèrent les premiers, et ce fut pour leurs adversaires un désastre pareil à celui de Noréia (109)[4]. — Cependant, les Cimbres n'osèrent

1. La date résulte du consulat de Silanus, et de Velleius, II, 8 (entre 111 et 108). L'endroit peut résulter de l'entente avec les Helvètes. On a également rattaché à leur passage chez les Séquanes le texte de Strabon relatif à l'alliance de ce peuple avec les Germains (IV, 3, 2; *contra*, t. I, p. 313, n. 3).

2. Florus, I, 38 (III, 3), 2; Tite-Live, *Ep.*, 65 (place la négociation après la bataille). C'est à tort, ce me semble, que Müllenhoff (II, p. 294-5) rapporte à cette ambassade l'envoyé teuton de Pline, XXXV, 25.

3. *Quas daret terras populus Romanus*, etc., Florus, *ib.*, 3.

4. Florus, *ibid.*, 3-4 (Cimbres, Teutons et Tigurins réunis); Tite-Live, *Ep.*, 65 (Cimbres seulement); Velleius, II, 12, 2 (Cimbres et Teutons); Quintilien, *Decl.*, III, p. 45; Eutrope, IV, 27 (Cimbres). — Comme Silanus fut accusé d'avoir fait la guerre *injussu populi* (Asconius *in Cornelianam*, p. 71, Kiessling), on peut supposer qu'il est allé chercher l'ennemi au delà de la frontière, et que la bataille eut lieu vers Lyon. — On peut rattacher à un séjour fait chez les Allobroges les mauvais traitements que l'un de leurs chefs subit de la part de Silanus (Cic., *Div. in Caec.*, 20, 67; *Verrines*, II, 47, 118).

pas prendre les terres qu'ils avaient demandées. Ils n'entrèrent pas en Italie, ni même dans la Gaule romaine, et ils s'éloignèrent vers l'occident[1].

La défaite de Silanus acheva d'ébranler le monde. A peine les Cimbres avaient-ils disparu, que les Helvètes se présentèrent à leur tour aux frontières de la Province (109-8). Le sénat, partout, cessait d'être redoutable. L'Afrique était soulevée et victorieuse sous les ordres de Jugurtha (110-109). A l'approche de leurs frères de Celtique, les Gaulois soumis à Rome s'agitèrent dans l'espoir de la liberté[2], et les Volques Tectosages du Haut Languedoc, jusque-là si paisibles, méprisèrent le traité qui les unissait à l'Empire, et emprisonnèrent la garnison de Toulouse[3]. Du lac de Genève aux Pyrénées, l'œuvre de Domitius était compromise[4]; tout l'Occident semblait sur le point d'échapper au peuple romain.

Ce qui sauva l'Empire, ce fut que ses ennemis ne surent pas s'entendre. Quand les Helvètes se montrèrent, les Cimbres et les Teutons erraient au loin dans la Gaule, et Jugurtha ne s'occupait que de ses affaires. Comme il était l'ennemi le plus redoutable, on lui réserva les deux meilleurs généraux, Métellus et Marius (109-105), et on expédia contre Helvètes et Volques des hommes médiocres, le consul Lucius Cassius Longinus (107) et son successeur Quintus Servilius Cépion (106).

Il n'y eut du reste, pour le moment, que demi-mal. La Province laissée sans armée par la défaite de Silanus, les Helvètes purent la traverser sans peine[5] : ils se dirigeaient vers

1. Sans doute à la rencontre des Teutons.

2. Il y eut peut-être aussi mécontentement chez les Allobroges (p. 62, n. 4).

3. Dion Cassius, XXVII, 90, Boissevain ([illegible]). Peut-être seulement en 106.

4. On comprend que l'accusation contre Silanus ait été dirigée par Cn. Domitius Ahenobarbus, fils du conquérant des Gaules (en 104 ou 103; Cicéron, *Divinatio in Caec.*, 20, 67; *Verrines*, II, 47, 118; Asconius, *l. c.*); cf. p. 38, n. 1.

5. Nous présentons le récit comme on le fait d'ordinaire (Mommsen, II, p. 175-6; Herzog, p. 60; Müllenhoff, II, p. 296), et comme on doit le faire si on accepte le *Nitiobrogum* de Tite-Live (p. 64, n. 3) et l'*Oceanum* d'Orose (p. 64, n. 4). Mais je

Toulouse, peut-être pour s'entendre avec les révoltés du Languedoc. A l'approche du nouveau consul, Cassius, ils ne songèrent plus qu'à quitter la terre romaine, et, par la Garonne, ils s'échappèrent vers l'Aquitaine. Cassius les poursuivit, et il les atteignit presque à la frontière, chez les Nitiobroges de l'Agenais[1]. Mais les Helvètes étaient commandés par un jeune chef, hardi et intelligent, Divico[2]. Il tendit un piège au consul, celui-ci s'y laissa prendre, et il lui fallut combattre dans les pires conditions. Il fut tué, et après lui son premier légat, Lucius Calpurnius Pison ; le reste de l'armée s'enfuit dans son camp. Pour la sauver, son chef improvisé, le légat Caius Popillius, dut livrer des otages, abandonner la moitié des bagages, et même, dit-on, laisser passer sous le joug tous ceux qui avaient survécu[3]. Il semble qu'en échange les Helvètes cessèrent pendant quelque temps d'inquiéter la province gauloise (107).

Les Volques de Toulouse, abandonnés à eux-mêmes, ne purent avoir raison de la domination romaine : le consul Cépion arriva à temps pour sauver la garnison[4], et, pour que sa victoire ne demeurât pas sans profit, il pilla la ville indigène et confisqua tous les trésors accumulés par les dévots dans les enceintes et les étangs sacrés[6] de la vieille Toulouse (106). Ce

[illegible] Desjardins, II, p. 311.

1. Orose, V, 15, 23 [illegible]

2. [illegible] César, I, 12 et 13 [illegible]

3. La bataille a dû se livrer vers Agen (Orose, V, 15, 24 [illegible]) [illegible] Tite-Live, Ep. 65 [illegible] César, I, 12, 5 et 7 [illegible]

4. Dion Cassius, XXVII, 90 [illegible]

5. Orose, V, 15, 25 [illegible] Aulu-Gelle, III, 9, 7.

6. E templo Apollinis, Orose ; templo, Aulu-Gelle [illegible] Strabon, qui parle [illegible] Diod., Justin.

fut une prise superbe : plus de deux cent mille livres d'or et d'argent[1] furent expédiées à Marseille pour y être chargées à destination de Rome et du sénat. Mais Cépion n'entendait pas avoir travaillé seulement pour le trésor public. En route, l'escorte qui accompagnait le butin fut attaquée et massacrée, et les choses précieuses disparurent. On demeura convaincu que Cépion était le bandit; un procès lui fut intenté, qui en provoqua d'autres. Des légendes se formèrent sur « l'or de Toulouse » : on raconta qu'il était maudit des dieux, que les Volques l'avaient volé à l'Apollon de Delphes, les Romains à l'Apollon des Celtes, et Cépion aux dieux de son peuple : quiconque y touchait périrait[2]. Après les défaites, les hontes se multipliaient dans l'Empire romain : le joug chez les Helvètes et le sacrilège chez les Volques. Il fallait s'attendre aux pires catastrophes[3].

IX. — LA BATAILLE D'ORANGE

Les Cimbres vengèrent les dieux et la bonne foi[4]. Quatre ans après leur victoire sur Silanus, ils reparurent aux frontières de la Gaule romaine, et cette fois ils n'étaient plus seuls. Les Teutons, les Ambrons, les Helvètes, les avaient rejoints[5]. Toute

1. Orose (100 000 livres d'or et 110 000 d'argent); 15 000 talents d'or et d'argent bruts, Strabon (d'après Posidonius); 110 000 livres d'argent, 150 000 livres d'or, Justin.

2. Aulu-Gelle, III, 9, 7 (*Veterem proverbium... « aurum Tolosanum »*); Orose, V, 15, 25; Strabon, IV, 1, 13 (d'après Timagène et Posidonius); Cic., *De natura deorum*, III, 30, 74; Justin, XXXII, 3, 9-11 (d'après Timagène?); Dion, XXVII, 90 (éd. ...).

3. Justin, XXXII, 3, 11.

4. Justin, *l. c.*

5. Ce qui me fait croire à la réunion de tous les Barbares au moment de la bataille d'Orange, c'est : 1° l'importance exceptionnelle de l'armée concentrée par les Romains (trois corps); 2° l'étendue de la victoire; 3° la participation des Ambrons à la bataille (p. 67, n. 1), lesquels paraissent les compagnons ordinaires des Teutons (p. 83 et suiv.); 4° le texte formel d'Orose, V, 16, 1 : *Cimbros et Teutonas et Tigurinos et Ambrones, Gallorum Germanorumque gentes, quae tunc ut imperium Romanum exstinguerent conspiraverant*. Voyez, p. 64, n. 3, les textes qui donnent des indications différentes.

la Barbarie s'était enfin conjurée contre le nom latin[1], et un demi-million d'hommes[2] se déversa vers le Sud.

Rome avait envoyé au delà des Alpes toutes ses forces disponibles, 80 000 hommes, dit-on[3], sous la conduite du consul Cnéius Mallius Maximus[4] et de Cépion, demeuré en Gaule comme proconsul. C'était plus de soldats qu'il n'en fallait pour se délivrer des Barbares. Mais les chefs, d'ailleurs sans cesse en querelle[5], étaient vulgaires, médiocres, orgueilleux, cupides et téméraires[6]. J'imagine que l'armée ne valait pas mieux[7]. Mais, des deux bons généraux de Rome, Métellus était en disgrâce, et Marius en finissait avec Jugurtha.

En première ligne (vers Vienne?) se tenait un *corps d'avant-garde*, commandé par un légat de rang consulaire, Marcus Aurélius Scaurus[8]. Plus au sud, les deux chefs s'étaient partagé la Province, et Mallius à l'est, Cépion à l'ouest du Rhône, attendaient l'ennemi chacun avec ses légions[9].

Les Barbares, d'un seul coup, se débarrassèrent de Scaurus, lui battirent son armée et le firent prisonnier. On raconte que le légat montra dans son malheur une superbe toute romaine : introduit dans le conseil des rois, il leur déclara qu'ils pouvaient renoncer à l'Italie, et que Rome était invincible. Un roi cimbre, saisi de colère, le tua là-dessus[10], et les coalisés s'apprêtèrent à donner un nouveau démenti à la parole du sénateur.

1. P. 63, n. 3.
2. Cf. p. 58 et 60.
3. Tite-Live (d'après Valérius Antias) parle de 80 000 Romains et alliés, et 40 000 valets, tués à Orange (*Ep.*, 67; Orose, V, 16, 3).
4. Sur son nom, j'accepte l'orthographe du *C. I. L.*, X, 1791, et de *C. I. Gr.*, 2485, mais il n'est pas certain que le vrai nom soit *Mallius* et non *Manlius*, cf. Boissevain, éd. de Dion, I, p. 334-5.
5. Dion, XXVII, 91; Granius, p. 11, Flemisch; Orose, V, 16, 2.
6. Pour Mallius, Cicéron, *Pro Murena*, 17, 36; *Pro Plancio*, 5, 12; pour Cépion, outre p. 64-5, Dion et Granius, *l. c.*
7. Cf. Quintilien, *Declamationes*, III.
8. D'après les textes de la n. 10.
9. Leur situation respective résulte des récits de Granius et d'Orose (V, 16, 1).
10. Tite-Live, *Ep.*, 67; Granius Licinianus, p. 11, Flemisch; Dion, XXVII, 91; Quintilien, *Decl.*, III, p. 65; Velleius, II, 12, 2; Tac., *G.*, 37.

La masse barbare se mit en branle sur la rive gauche du Rhône. Epouvanté, Mallius, qui la gardait, appela son collègue. Cépion refusa de traverser le fleuve[1]. Puis, craignant que le consul ne remportât la victoire à lui seul, il se ravisa, et le rejoignit avec ses légions. Les deux armées n'en restèrent pas moins séparées, chacune campant de son côté[2].

A leur tour, les Barbares s'effrayèrent de se voir tant d'ennemis, et, comme avant chaque bataille, ils envoyèrent une ambassade pour supplier le consul[3]. Qu'on leur assigne des terres, qu'on leur distribue du blé, et ils resteront en repos[4]. Les députés furent éconduits, et peu s'en fallut que Cépion ne les fît massacrer[5].

Mais qu'allait-il advenir si on laissait faire ce forcené? Les soldats prirent peur, et obligèrent Cépion à conférer avec le consul. Une entrevue eut lieu : elle n'aboutit qu'à un échange d'injures[6]. Des envoyés du sénat arrivaient, invitant les généraux à la concorde. Cépion refusa de les entendre[7]. Et même lorsque l'ennemi se présenta pour l'attaque, les deux chefs ne voulurent point rapprocher leurs légions[8].

La bataille eut lieu dans la plaine entre Orange et le Rhône[9], le 6 octobre 105[10], d'abord contre Cépion, puis contre Mallius[11].

1. Dion, XXVII, 91 ; Granius, *l. c.*
2. Dion, *l. c.*; Granius, *l. c.*
3. Dion, *l. c.*; Granius, *l. c.*
4. Granius : *Pacem volentes et agros petentes frumentumque quod sererent*. Il semble résulter de ce passage que les Germains demandaient seulement de rester sur place pendant un an au plus, avec le droit d'ensemencer les terres et de faire la moisson.
5. Dion, *l. c.*; Granius, *l. c.*
6. Dion Cassius, XXVII, 91, 4.
7. Granius.
8. Granius; la plus grande faute paraît venir de Cépion, Tite-Live, *Ep.*, 67; Val.-Max., IV, 7, 3; Cic., *De Orat.*, II, 28, 124.
9. *Secundum Arausionem*, Tite-Live, *Ep.*, 67; cf. Plut., *Sert.*, 3.
10. *Pridie nonas octobres*, Granius, et Plut., *Luc.*, 27. C'est la date du calendrier officiel, et non celle du calendrier julien; cf. p. 18, n. 3.
11. L'ordre des attaques semble résulter du récit de Granius, et aussi de ce que Dion place le camp de Cépion plus près de l'ennemi; Florus parle au contraire d'une première bataille contre Mallius. Plutarque (*Mar.*, 19) attribue le rôle prépondérant aux Ambrons.

Ce furent les Barbares qui attaquèrent[1] : les Anciens nous ont laissé l'impression comme d'une chevauchée monstrueuse, d'un ouragan d'hommes et de bêtes, balayant le sol jusqu'au fleuve[2], renversant les légions et leurs camps, semant partout le désespoir, la fuite et la mort[3].

Quand l'armée romaine eut disparu[4], que ses deux camps eurent été détruits, les Gaulois et les Germains ne songèrent plus qu'aux dieux. Ils ne voulurent rien prendre de leur victoire, ni hommes ni choses[5] : l'or et l'argent furent jetés dans le Rhône, les armes et les vêtements furent brisés ou déchirés, les captifs furent pendus aux arbres, et les chevaux offerts au fleuve. Tous les Esprits de la terre eurent leur part du butin[6].

Les deux chefs échappèrent[7], mais il ne restait plus aucune force militaire entre les Alpes et les Pyrénées. L'Espagne et l'Italie étaient ouvertes aux Barbares. Rome se crut à la veille de perdre l'empire du monde, et de l'abandonner aux nations du Nord[8].

Mais leurs destinées n'étaient point prêtes. Une dernière fois,

1. Granius.

2. Les Romains paraissent avoir eu le Rhône à dos (cf. Orose, V, 16, 6; Plut., *Sert.*, 3).

3. Orose, V, 16, 2-7; VI, 14, 2 (en partie d'après Valerius Antias, par Tite-Live); Tite-Live, *Ep.*, 67 (Cimbres seulement); Florus, I, 38 (III, 3), 4; Eutrope, V, 1; Granius, p. 11, Flemisch; Salluste, *Jug.*, 114, 1; Velléius, II, 12, 2; Plutarque, *Sertorius*, 3; *Marius*, 19; *Lucullus*, 27 (Cimbres); Tac., *Germ.*, 37; Valère-Maxime, IV, 7, 3; Cic., *De orat.*, II, 28, 124; Végèce, III, 10 (Cimbres); Appien, *Illyrica*, 4; Diodore, XXXIV-V, 37; Quintilien, *Declam.*, III, p. 43.

4. Il ne resta, dit Orose, que 10 hommes sur 120000 (V, 16, 4) : ce qui représente la légende. Végèce (III, 10) parle au contraire de *legionum reliquiæ*. Parmi ceux qui survécurent, Sertorius n'échappa qu'en traversant le Rhône à la nage, blessé et chargé de ses armes, luttant contre la violence du courant (Plut., *S.*, 3).

5. Il est probable qu'avant la bataille ils avaient voué aux dieux toute l'armée ennemie; cf. Tac., *Ann.*, XIII, 57. Sur ces vœux, Schwally, *Semitische Kriegsaltertümer*, I, 1901, p. 29 et s.

6. Orose, V, 16, 5-6.

7. Ils furent accusés et proscrits en 104 ou 103 (Tite-Live, *Ep.*, 67; Val.-Max., IV, 7, 3; Granius, p. 13; Cic., *De orat.*, II, 28, 124). Cf. Mommsen, II, p. 179-180.

8. Orose, V, 15, 7; VI, 14, 2; Eutrope, V, 1; Appien, *Ill.*, 4; Salluste, *Jugurtha*, 114, 1-2; Granius, p. 13.

les Germains reculèrent devant l'Italie et se retournèrent vers le couchant[1]. A la même date, Marius ramenait dans Rome Jugurtha vaincu[2]. Le peuple et le sénat pouvaient opposer enfin aux Barbares une armée et un général de premier ordre. On les envoya en Gaule aussitôt après le triomphe (1er janvier 104)[3], et l'éloignement de l'ennemi leur donna le loisir de se préparer à la lutte suprême.

X. — LA DÉVASTATION DE L'OCCIDENT

Comme auparavant, ce furent les Gaulois qui pâtirent le plus de la défaite des Romains[4]. Après la bataille d'Orange, les Cimbres et les Teutons se séparèrent[5] : les premiers, plus habitués que leurs frères aux soldats et aux généraux du Midi, se réservèrent le Languedoc et l'Espagne; la Gaule fut donnée aux Teutons[6]. Ils avaient déjà traversé toute la contrée pour rejoindre leurs compagnons d'aventures[7] : ils y revinrent pour piller ou pour conquérir.

Au nord, ils trouvèrent une forte résistance. Les Belges eurent le temps et la volonté de s'unir contre eux : c'étaient du reste les plus braves des Gaulois, et ils connaissaient de longue date ce genre d'ennemis[8]. Les Teutons furent écartés de leurs terres[9]. Tout ce qu'ils purent obtenir ou prendre, ce fut le pays

1. Cf. p. 60 et p. 63.
2. Salluste, *Jugurtha*, 114.
3. L'envoi de Marius en Gaule dut être décidé *extra ordinem* aux élections consulaires, vers le 1er novembre 105 (Sall., *J.*, 114, 3). Cf. Willems, *Sénat*, II, p. 565.
4. Cf. p. 60 et p. 63.
5. Tite-Live, *Ep.*, 67 (cf. p. 77, n. 1).
6. Tite-Live, *Ep.*, 67; Obsequens, 43 (103). — J'attribue hypothétiquement aux Teutons seuls les différents épisodes que César met au compte des Cimbres et des Teutons (*De b. G.*, II, 4, 2; I, 33, 4; II, 29, 4; VII, 77, 12 et 14). Il serait d'ailleurs possible qu'ils fussent aussi le fait des Cimbres et des Teutons réunis entre 109 et 105 (cf. p. 63, n. 5), ou encore que ces épisodes se soient partagés entre cette période et celle de 105-102. Je doute que la dévastation ait pu être l'œuvre des Cimbres et des Teutons réunis après la guerre d'Espagne (p. 77).
7. Cf. p. 60 et 63.
8. T. II, p. 406 et suiv., 409 et suiv.
9. César, II, 4, 2; Strabon IV, 4, 3.

de Namur[1], le long de la Meuse, sur la grande route qui menait en Allemagne. Ils y laissèrent 6000 hommes, qu'on appellera plus tard les Aduatiques[2], et qui feront souche d'une puissante tribu. Pour le moment, ils ne restaient là que pour garder les bagages et le butin, jusqu'au jour où les Cimbres et les Teutons reviendraient du sud et retourneraient chez eux par cette route[3]. Ce qui semble prouver que la plupart des émigrants avaient renoncé à prendre des terres dans le Midi, et qu'ils s'occupaient d'assurer leur retour, après une dernière campagne de butin au delà des monts.

Si la Belgique put éviter le désastre, les Celtes souffrirent tous les maux[4]. Les Teutons avaient beau jeu dans leur pays : plus de pouvoir central, les peuples désunis, des luttes sociales et politiques, la honte des dernières défaites. Rome avait préparé le champ pour eux.

Il paraît bien que les Gaulois n'ont essayé de lutter ni en batailles rangées ni en campagnes d'escarmouches. Ils ne songèrent qu'à sauver leur vie : les terres découvertes furent abandonnées, et la population s'enferma dans les places fortes.

Les Teutons, après avoir pillé le pays, essayèrent d'enlever les villes. Mais, comme tous les Barbares, ils n'entendaient rien aux sièges, et ils durent se borner à quelques blocus. Au milieu des campagnes recouvertes d'ennemis, les cités gauloises demeurèrent séparées du monde. On raconta plus tard, de ces

1. Sur la situation et l'oppidum des Aduatiques, p. 269-271.

2. César, II, 29-33 ; II, 4, 9. De 6000 guerriers qu'ils furent à l'origine, ils passent, quarante ans plus tard, à une population de 75 000 âmes, sans aucun doute par l'union avec les indigènes de ces mêmes terres. Le nom est peut-être nouveau, et tiré d'un nom de rivière autrefois commun en Belgique, ce qui expliquerait l'homonymie de leur nom avec celui de Tongres, *Aduatuca* (p. 209, n. 2).

3. *Ex Cimbris Teutonisque prognati, qui, cum iter in Provinciam nostram Italiamque facerent, iis impedimentis quae secum agere ac portare non poterant citra flumen Rhenum depositis, custodiam ex suis ac praesidium sex milia hominum una reliquerunt* (César, II, 29, 4). Pour avoir choisi cet endroit, qui est précisément sur la grande route de Sambre-et-Meuse, laquelle mène en effet à Hambourg et à la Baltique (sur cette route, t. I, p. 35 et 55, t. II, p. 472), il faut que les Teutons aient étudié et connu les lieux, et sans doute qu'en venant ils soient passés par là.

4. Ce qui suit, d'après César, I, 32, 4 ; II, 4, 2 ; VII, 77, 12 et 14.

années de misères, d'effroyables épisodes. Dans certaines villes, la famine fut telle qu'il ne resta le choix qu'entre la reddition et la mort : on tua ceux qui ne pouvaient combattre, et leurs corps servirent à nourrir les survivants[1]. Enfin, le flot des Teutons s'écoula hors de ces régions dévastées (105-103?).

Les Cimbres, pendant ce temps, avaient pillé le Languedoc[2] et étaient passés en Espagne[3]. Ils se trouvaient là chez les Romains. Chose étrange! aucun souvenir ne nous est resté de ce qu'ils firent. Nous ignorons si des légions les ont combattus, et jusqu'où ils sont allés. On rapporte seulement qu'ils furent la cause de grands maux, mais que les Celtibères réussirent à les battre[4]. Aux deux extrémités de l'Occident, en Belgique et en Aragon, les Germains avaient rencontré des adversaires qui ne les craignaient point.

A la fin, les Cimbres repassèrent les Pyrénées pour rejoindre les Teutons, et la masse reformée devait gagner l'Italie[5].

XI. — MARIUS EN PROVENCE[6]

L'armée que Marius amena en Gaule, au printemps de 104, ne ressemblait pas aux misérables troupes qui s'étaient laissées

1. César, VII, 77, 12.
2. Tite-Live, *Ep.*, 67.
3. Tite-Live, *Ep.*, 67; Obsequens, 43 (103); Sénèque, *Ad Helviam*, 7, 2; Plut., *Marius*, 14; Jérôme, *Epistolæ*, 123, 16, Migne, I = *P. L.*, XXII, c. 1058.
4. Textes de la n. 3.
5. Cf. p. 77 et suiv.
6. Outre les ouvrages généraux et ceux mentionnés p. 73, n. 9, p. 31, n. 1 : Bouche, *Chorographie*, I, 1664, p. 419 et suiv.; Pitton, *Histoire de la ville d'Aix*, 1666, p. 41 et suiv.; Papon, *Hist. gén. de Provence*, I, 1776, p. 527 et suiv.; de Haitze (mort en 1737), *Hist. de la ville d'Aix* (ms. Méjanes 1001), I, p. 23, éd. de la *Revue Sextienne*, 1880; Fauris de Saint-Vincens, *Magasin encyclopédique*, 1814, IV, p. 311 et suiv.; Castellan, *Dissertation*, etc. (*Mém. ... des Antiquaires*, IX, 1832, p. 48 et suiv.); *Statistique du département des Bouches-du-Rhône*, II, 1824, p. 240 et suiv., et *passim* (partie rédigée par Toulouzan?); Tirau, *Étude d'un camp*, etc. (*Mém. ... des Antiquaires*, 1860); Bourbon, *Des Saliens*, p. 282 et s. (*Mém. de l'Acad. d'Aix*, VIII, 1861); Rostan, Cottard et Audéis, *Congrès scientifique de France*, XXXIIIe s., Aix, 1866, II, 1867, p. 248 et suiv.; Gilles : 1° *Campagne de Marius*, 1870; 2° *Marius et Jules César*, 1871; 3° *Précis... des monuments triomphaux*, 1873; Dervieu, *La Campagne de*

égorger à Orange et à Noréia[1]. Une partie en était formée par les vieux soldats venus d'Afrique, où, sous les ordres de Métellus et de Marius, pendant cinq ans, ils avaient tenu tête aux indigènes de Jugurtha, les ennemis les plus rusés et les plus audacieux que Rome eût connus depuis les Celtibères : à l'école d'un tel adversaire, ils avaient acquis l'habitude du sang-froid, beaucoup d'entrain et l'esprit de décision[2]. Autour de ces vétérans se groupaient les recrues de l'année[3]. Mais Marius excellait à former le soldat et à dresser une armée : en quelques mois, sous sa main, les éléments disparates fusionnaient, et la légion sortait, homogène et compacte, comme fondue d'un seul jet[4]. Ce fut à cette tâche qu'il consacra le temps de la marche et les premiers mois passés en Provence[5] : à défaut de la bataille, il façonna et fatigua les hommes par les courses, les fardeaux, les besognes journalières. Il se montra sévère, violent et criard. Et les conscrits, traités en « mulets » par ce terrible chef, eurent d'abord une grande frayeur[6]. Au surplus, il n'avait que l'apparence de la dureté, du moins quand il s'agissait de ses légions. Ce n'était point un général à l'ancienne mode, hautain, froid et méticuleux : l'esprit démagogique était passé en lui. Tout en exigeant d'eux une obéissance précise et une discipline absolue, il tenait à convaincre ses soldats[7] autant qu'à leur commander.

C. Marius contre les Teutons, 1891, de Duranti La Calade (1° *Observations d'un habitant d'Aix sur la brochure de* ... [illegible], Aix, 1892, 2° *Rapport* ... *sur le mémoire de M. Clerc*, 1901 (*Acad. d'Aix*, XVIII, 1902)., de Saint-Eutrope, *Observations d'un Provençal sur les écrits relatifs à la défaite*, etc., 1902; Bérenger-Féraud, *La Campagne de Marius en Provence*, 1895 (très commode répertoire); Clerc, *La Bataille d'Aix*, 1906 (le plus important; cours de la Faculté des Lettres d'Aix, 1907-1909).

1. Cf. Plutarque, *Marius*, 13-15. Végèce suppose, je crois à tort, que l'armée de Marius était composée des *reliquiae* de la bataille d'Orange (III, 10).

2. Voyez Salluste, *Jug.*, à partir de 43, et surtout 48, 87 et 100.

3. Si on peut conclure pour les campagnes de Gaule de ce que Marius a fait pour celles d'Afrique, Sall., *Jug.*, 86 et 87.

4. *Brevi spatio novi veteresque coaluere et virtus omnium aequalis facta*, Sall., *J.*, 87; cf. Végèce, III, 10.

5. [illegible], Plut., 13, cf. 14.

6. Plutarque, 13 et 14; Végèce, III, 10.

7. Cf. Salluste, *Jug.*, 100, 5.

Il se mêlait à eux, partageait leur vie, leur parlait en camarade : et les hommes connaissaient vite que le consul et eux étaient attachés à une œuvre commune[1].

Chef excellent, Marius ne fut pas un grand capitaine : que Rome ait fait de lui un dieu[2], c'est pur engouement de parti, et parce que les Cimbres avaient inspiré une grande peur. Il apparut, dans ses campagnes, plus sage que hardi, parfois timoré, d'une imagination assez courte et d'une prudence consommée. Il n'était point destiné aux vastes opérations, audacieuses et compliquées : mais il préparait à fond une bataille, et il ne laissait rien au hasard[3]. S'il lui manquait l'envergure d'un conquérant, il était fait pour ne rien craindre d'un adversaire et d'un danger.

On le savait à Rome, on pressentait en lui l'obstacle désigné par les dieux pour arrêter le péril barbare[4]. Une fois envoyé en Gaule, on ne voulut pas qu'il revînt sans avoir combattu, on l'y laissa, et toujours avec le titre de consul, décerné en son absence et continué chaque année, toutes choses contraires aux lois ou aux coutumes (104-102)[5].

Car, devant le danger qui s'approchait, on imposait silence aux lois, et les habitudes romaines s'oubliaient. L'armée et l'état-major de Marius offraient un étrange spectacle. Il s'y trouvait des hommes et des dieux venus des points les plus opposés de l'Empire, comme si l'Italie avait fait appel à toutes

1. Plutarque, 7 et 14 ; Salluste, *J.*, 92, 1-2 ; 100, 4 : *Ut militibus exaequatus cum imperatore labor volentibus esset.*

2. Salluste, *J.*, 92 ; Cic., *De prov. cons.*, 13, 32.

3. Cf. Sall., *J.*, 88, 2 ; 90, 1 ; 100 ; 101, 2.

4. Cf. p. 78, n. 6.

5. Cf. Mommsen, *Staatsrecht*, I, p. 485, 509, 522. Marius fut nommé, sans doute vers le 1er nov. 105, étant en Afrique, consul pour la deuxième fois, pour 104 (Salluste, *Jug.*, 114 : *Marius consul absens factus est et ei decreta Gallia* ; Plut., *M.*, 12) ; il fut nommé en 104, étant en Gaule, consul pour la troisième fois, pour 103 (Plut., *M.*, 14) ; en 103, il fut nommé consul pour la quatrième fois, pour 102, mais cette fois il vint à Rome, laissant l'armée à Manius Aquilius (Plut., 14) ; en 102, il fut nommé consul pour la cinquième fois, pour 101, étant en Gaule, et vers le temps de la bataille d'Aix (Plut., *M.*, 22 ; cf. p. 87). Cf., sur ces renouvellements, Cic., *Pro lege Manilia*, 20, 60 ; *De prov. cons.*, 8, 19 ; Tite-Live, *Ep.*, 67.

les forces du monde qu'elle avait vaincu et qu'elle protégeait maintenant. A côté des légionnaires, prolétaires sortis des boutiques et des taudis de Rome[1], se trouvaient les cohortes des coureurs ligures, chasseurs et bergers descendus de leurs montagnes et prêts à pousser leur sauvage cri de guerre[2]. Des Grecs de Marseille, soldats, trafiquants, convoyeurs ou interprètes, accompagnaient l'armée, rendant d'ailleurs les plus grands services[3]. Autour de Marius, des officiers bien choisis, hardis, sérieux et intelligents, comme l'Italien Sertorius, qui apprenait la langue gauloise pour diriger le service des renseignements[4], le Romain Sylla, toujours à la recherche des coups de main et toujours assuré de les réussir[5]. Aux aigles de bronze des légions[6] se mêlaient des vautours de Gaule, hôtes familiers des soldats[7]. Une prophétesse syrienne, Martha, ne quittait pas le camp et la personne même de Marius, assistant aux sacrifices en robe de pourpre, une javeline à la main[8].

L'année 104 se passa dans l'attente. On eût pu, je crois, occuper l'armée à quelque expédition dans la Province même. Depuis dix ans qu'avaient commencé les malheurs de Rome au delà des Alpes, son pouvoir était compromis des deux côtés du

1. Sall., *Jug.*, 86.

2. Plut., *Mar.*, 19 ; ce cri de guerre était "Ἄμβρωνες ou quelque chose d'approchant (cf. t. I, p. 111). Les cohortes de Ligures avaient rendu de grands services dans les guerres d'Afrique (Sall., *J.*, 93 [illegible]).

3. *Cf.* p. 87, n. 5.

4. [illegible]. Plut., *Sert.*, 3. Il semble bien qu'il apprit le celtique, soit qu'il ait eu besoin de surveiller les Celtes du Midi (cf. p. 73, n. 4), soit parce qu'il y avait beaucoup de Celtes parmi les ennemis. Mais je n'en conclurai pas que les Cimbres parlaient la langue celtique. Sertorius a dû rester en Gaule de 105 (cf. p. 68, n. 4) à 102.

5. Cf. Salluste, *J.*, 95, 3 ; Plutarque, *Sylla*, 3 et 4 ; il resta en Gaule comme légat de Marius en 104, tribun militaire sous ses ordres en 103 ; en 102, il est en Italie.

6. C'est en 104, au cours de ses campagnes de Gaule, que Marius renonça aux autres enseignes des légions, sangliers, loups, chevaux, minotaures, pour s'en tenir aux aigles (Pline, X, 16). Il est possible que ce soit pour distinguer plus complètement les enseignes romaines des gauloises, qui étaient d'ordinaire des sangliers (t. II, p. 199). Cf. Renel, *Les Enseignes*, 1903, p. 106-7.

7. Alexandre de Myndos *ap.* Plutarque, *M.*, 17.

8. Elle fut envoyée à Marius par sa femme Julie. Plut., *M.*, 17.

Rhône. Les Allobroges se plaignaient[1]; même après le pillage de Toulouse[2], les Volques Tectosages tinrent longtemps la campagne[3]. Marius se défia toujours des Celtes et des Ligures du pays, et dut prendre des précautions contre leurs menées[4]. — Mais le prudent général jugea plus sage de patienter à l'endroit des indigènes : tout se borna à un exploit de Sylla, qui captura le roi des Tectosages[5], comme il avait jadis enlevé Jugurtha.

On s'attendait à voir les Barbares au printemps de 103[6] : ils ne parurent point. Les soldats risquaient de s'énerver dans l'oisiveté[7]. Marius eut le bon sens de les occuper sans relâche. Dans cette province toute récente, il ne manquait pas de grands travaux à entreprendre pour le profit de la contrée et le bénéfice du peuple romain. Le consul y employa ses hommes, et ce fut peut être le premier général qui ait fait servir des légions à des œuvres utiles.

L'œuvre principale[8] que Marius imposa à son armée fut de construire un canal entre le Rhône et la mer (depuis Fos jusqu'à l'île des Pilotes?[9]). La barre du fleuve rendait fort difficile

1. Cf. p. 62, n. 4, p. 63, n. 4.
2. P. 61-63.
3. Note 3.
4. Frontin, I, 2, 6 (*Ma[illegible]*).
5. [illegible] Τεκτοσάγων [illegible], Plut., Sylla, 4.
6. Plut., M., 14 (en 104, lors de l'élection pour 103).
7. [illegible], Plut., M., 13.
8. D'après le récit de Plutarque, cette construction aurait commencé après l'élection au quatrième consulat, dans l'hiver de 103-2, au moment où il attendait les Barbares et installait son camp pour les recevoir.
9. Voici en quels éléments se décompose le problème si discuté du canal de Marius : 1° le débouché dans la mer : sur ce point, aucun doute ne me paraît possible, c'est à Fos, *Fossae Marianae* (*Fossa Mariana*, Mela, II, 78; Plut., Mar., 15; Pline, III, 34; Itinéraire Antonin, p. 299 et 507, W.; Table de Peutinger); 2° le secteur parallèle à la mer, [illegible] marqué, selon toute vraisemblance, par la ligne des marais littoraux qui finissent à l'étang du Galéjon; 3° le secteur qui rejoint le Rhône : [illegible] entre le tracé du Bras Mort, jusqu'en face l'île des Pilotes, à douze milles de l'embouchure actuelle, et le tracé des étangs et marais qui séparent le Rhône et la Crau, tracé suivi par le canal de Bouc et le célèbre canal de la Vidange; cependant, étant donné qu'il ne s'agissait que de faciliter l'entrée (p. 76, n. 1), je préférerais le Bras Mort (déjà soupçonné par Bouche, I, 1664, p. 29), et, en tout cas, je doute fort que le canal ait débouché dans le Rhône en amont de l'île de la Gabare. — Il est possible qu'une étude approfondie des documents relatifs à la Vidange d'Arles (cf. de Dienne, *Hist. du desséchement des lacs*

l'accès du bras principal[1] : le chenal ouvert par les Romains, large et en mer profonde, permit d'éviter les dangers ou les lenteurs de l'entrée en rivière[2]. — Marius, en ordonnant cette tâche, l'expliqua par des nécessités militaires : il campait près du Rhône, il avait besoin de ravitailler son armée par le fleuve, vite et sûrement[3]. Mais le canal devait être aussi d'un grand secours pour le commerce[4], et il ne pouvait déplaire au consul de rendre service aux négociants et aux chevaliers, qui l'avaient porté au pouvoir et qui l'y maintenaient[5].

Les soldats se plaignaient parfois de ces besognes : ils n'étaient plus, disaient-ils, que de vulgaires terrassiers, creusant des fossés et nettoyant des marécages[6]. Mais le général put les contenir le temps nécessaire, et, deux ans après son arrivée en Provence, on annonça le retour des Barbares (fin de 103?)[7]. Le monde entier était dans l'attente. Des prodiges survenaient en Europe et en Asie ; les dieux et les prophètes de l'Italie et de la Grèce tournaient leurs regards vers Marius[8].

et marais, p. 265 et suiv. (apporte des renseignements nouveaux sur cette question). — L'entrée du canal était déjà difficile au temps d'Auguste (Strabon, IV, 1, 8), et je crois bien qu'il dut être négligé après la ruine de Marseille en 49 (p. 101-2). — Desjardins (dont l'opinion a varié) : 1° *Aperçu hist. sur les embouchures du Rhône*, 1866, 2° Vous : *Observations sur les Fosses Mariennes*, 1870 ; 3° *Gaule*, I, p. 196 et suiv. (de Saint-Gabriel à Arles, et de là le tracé du canal de Bouc, puis deux branches, l'une débouchant au grau du Galejon, l'autre à Fos [illegible]) ; *Fossa Mariana*, Marseille, 1865 (extr. du *Répertoire des travaux de la Soc. de Stat.*, XXVII, 1864) ; Gilles, 1° *Les Fosses-Mariennes*, Marseille, 1869, 2° *Encore les Fosses Mariennes*, Marseille, 1873 ; Aurès, *Nouv. Recherches sur le tracé*, etc., 1873 (extr. des *Mém. de l'Acad. du Gard*) ; Bernard, dans le *Répert. des tr. de la Soc. de Stat.*, Marseille, XXVII, 1871 (du grau du Galejon au Bras Mort) ; Lenthéric, *Le Rhône*, II, 1892, p. 171 et s. ; Clerc, p. 73-122 (de Fos à l'étang Redon près de l'étang de Vaccarès en Camargue, débouche sur un bras disparu).

1. Plutarque, *M.*, 15 : [illegible].

2. Plut., *l. c.* : [illegible].

3. Plut., *l. c.* : [illegible].

4. Cf. p. 67, n. 3.

5. Cf. Sall., *Jug.*, 64, 5 ; 65, 4.

6. Plutarque, *M.*, 16.

7. Il semble qu'il l'apprit pendant son séjour à Rome à la fin de 103 (Plut., *M.*, 15) ; il s'agit probablement du passage des Pyrénées par les Cimbres.

8. Plutarque, *M.*, 17 ; *Parallela*, 20 ; Obsequens, 44 (104).

XII. — LA BATAILLE D'AIX

Les Cimbres rejoignirent en Gaule les Teutons, les Ambrons et les Tigurins eux-mêmes[1]. Contre cette multitude, les légions de Marius eussent été peut-être insuffisantes[2]. Mais à peine réunie, elle se disloqua de nouveau[3].

Il est vrai que ce fut après avoir arrêté une attaque d'ensemble contre l'Italie, le plan le plus intelligent et le plus grandiose qu'ait jamais conçu une imagination de Barbare ; et, pour l'avoir formé, il faut que les chefs de ces hommes aient connu le pays où ils allaient, les routes qui y conduisaient, les armées qui leur seraient opposées.

La frontière italienne, autrement dit la chaîne des Alpes, se présente sous trois lignes, bordant chacune un côté de l'horizon : le couchant vers la Gaule, le nord vers l'Allemagne, le levant vers l'Autriche. Les émigrants se partagèrent en trois armées, et chacune eut sa ligne d'attaque et d'invasion[4]. Les moins nombreux, les Tigurins, furent envoyés à l'est, dans le Norique, pour occuper les Alpes Juliennes[5] : c'était là en effet, près de

1. Tite-Live, Ep., 67 [illegible], 13 : *Reversique in Galliam in* [illegible] *Bellovacis se junxerunt*; Mommsen, II, p. 184, remplace *Bellovacis* par *Vellocassis*; on a songé aussi à *Helvetiis* (Müllenhoff, II, p. 289). Je doute que la source de Tite-Live ait connu les Bellovaques ou les Véliocasses, et il est vrai que le mot a pu être ajouté par l'auteur latin. On peut songer aussi à *in Belgica*. Il est d'ailleurs fort possible que la réunion aux Teutons ait eu lieu vers Paris, Beauvais ou Rouen, et que l'installation des bagages sur la Meuse (p. 68-70) se rattache à cette concentration. Et ce nouveau détour des Cimbres nous explique pourquoi Marius, revenu précipitamment vers déc. 103 à la nouvelle de leur retour (p. 76, n. 7), ne vit plus reparaître les Barbares qu'en été (p. 83, n. 2).

2. Marius devait avoir la même armée qu'à Verceil, 32000 hommes (Plutarque, M., 25).

3. Peut-être en Franche-Comté, d'où les Teutons pouvaient descendre vers la Provence, et les autres gagner la Suisse et le Brenner, cf. Plut., M., 15. — Orose (V, 16, 9) et Florus (I, 38, 6) placent la dislocation après l'attaque du camp de Marius (cf. p. 79-80) : l'un et l'autre ont dû mal comprendre le texte de Tite-Live, qui, semble-t-il, tout comme Plutarque, ne parle que des Teutons autour de ce camp (Ep., 68).

4. Florus, I, 38 [III, 3], 6 : *Ne agmine quam muniti forent, tripertito agmine in Alpes, id est claustra Italiae, ferebantur*; Orose, V, 16, 9 : *trinis agminibus*.

5. Florus, id., 18 : *Tertia Tigurinorum manus, quae quasi in subsidio Noricos*

l'Adriatique, qu'étaient les seuils les plus bas et les cols les plus faciles[1]. La troupe la plus aguerrie, les Cimbres, choisirent la route la plus pénible, celle du centre, qui va d'Innsbruck à Vérone par le Brenner et le défilé de l'Adige[2]. Pour les Teutons, ils iraient droit devant eux, le long du Rhône et du littoral ligure[3]. Rendez-vous était donné dans les plaines du Pô[4], vers lesquelles convergeraient bientôt les bandes qui s'écartaient maintenant. Et pour cet extraordinaire projet, si vaste et si simple, les Germains ne s'embarrassèrent ni des montagnes, ni des distances, ni des chemins, ni des saisons[5], se préparant à circuler dans le chaos de l'Europe centrale, guerriers, femmes et bestiaux, avec la même aisance que s'il s'agissait de manœuvrer sur un terrain de manège.

Rome leur opposa deux principales armées : celle du consul Catulus fut installée en Vénétie, contre les Cimbres et les Tigurins, celle de Marius attendit les Teutons en Provence. On pouvait espérer que celui-ci, qui allait prendre tout de suite contact avec l'ennemi, s'en déferait assez tôt pour rejoindre son collègue en Italie avant l'arrivée des Cimbres. Et il fallait avoir cette espérance : car, disait-on, si Marius était battu, c'en était fait de Rome[6].

Marius attendait l'ennemi au confluent de la Durance et du Rhône, au carrefour de toutes les routes du Midi, à la portée de Marseille et de ses convois (près de Barbentane?)[7]. Son camp

derat Alpium tumulos. Le mot *subsidio* semble indiquer que les Tigurins avaient été placés là pour couvrir une retraite, et en effet, c'est surtout par ces cols qu'une retraite est possible. C'est probablement à cette marche par le Norique que Plutarque fait allusion (διὰ Νωρικῶν, *M.*, 15), mais en l'appliquant aux Cimbres : car je doute fort qu'on ait pu attribuer au Norique les Alpes du Brenner.

1. Cf. Strabon, IV, 6, 10.
2. Cf p. 88.
3. Plutarque, *M.*, 15.
4. Cf. Plut., *Mar.*, 24.
5. *Hi jam, quis crederet? per hiemem, quæ altius Alpes levat*; Florus, I, 38, 11.
6. *Actum erat, nisi Marius*, etc., Florus, I, 38 (III, 3), 5; *in uno C. Mario spes imperii*, Cicéron, *Pro lege Manilia*, 20, 60.
7. Il résulte du texte d'Orose (V, 16, 9; cf. Landolf, V, 84, 9, Mommsen) que

était à l'abri des plus fortes attaques et dominait les chemins et la plaine[1]. D'immenses provisions y étaient entassées, et l'armée entière s'y réunit. Le consul ne voulait rien risquer, en face d'un ennemi que des légions n'avaient jamais vaincu, et que ni lui ni ses cohortes n'avaient encore vu de près[2] (août 102[3]).

Quand les Barbares apparurent, officiers ou soldats romains demandèrent aussitôt le combat[4]. Marius fit défendre de sortir du camp, et, à tour de rôle, il posta tous les hommes sur les retranchements, avec la seule consigne de regarder et d'écouter les Barbares. Peu à peu, ils s'accoutumèrent à leurs clameurs,

Marius attendit l'ennemi au confluent du Rhône et d'une rivière : mais Orose dit *Isara*, l'Isère. Ce n'est pas possible, ce doit être une de ces erreurs géographiques dont Orose est coutumier, la rivière en question ne peut être, ce me semble, que la Durance. Car : 1° le pays au nord de la Durance avait dû trop souffrir en 105 pour nourrir l'armée de Marius, 2° vaincu, Marius perdait sa ligne de retraite; 3° il établit son camp à proximité de la mer (Plut., *M.*, 15); 4° on n'a pas l'impression que Marius, entre la levée du camp et la bataille d'Aix, ait fait une très longue marche (p. 81, n. 2). — On peut objecter en faveur de l'Isère que ce carrefour commande toutes les routes des Alpes, que Marius ne pouvait pas deviner que les Barbares prendraient la route du sud, et que Florus et Orose mettent en présence du camp de Marius tous les Barbares, avant leur dislocation (p. 77, n. 3). Mais 1° il établit son camp avant l'arrivée des Cimbres venus d'Espagne, et il pouvait croire qu'ils marcheraient vers le Bas Languedoc et le passage de Tarascon, ce qui était le plus naturel en venant des Pyrénées; 2° où qu'il s'installât, il pouvait deviner que les Barbares l'attaqueraient d'abord; 3° les textes de Florus et d'Orose sont suspects. Voyez là-dessus l'excellente discussion de Clerc, p. 65 et s. — Je crois donc qu'il faut chercher le camp παρὰ τὸν Ῥοδανὸν [illegible] (Plut., *M.*, 15), sur le passage de la grande route ([illegible], 18), tout près de cette route (ἐγγύς, *id.*), dominant une vaste plaine (15), près du confluent de la Durance (Orose) : le plateau de Beauregard, à l'est de Barbentane, proposé par Clerc (p. 72-3), est, non pas l'emplacement certain, mais celui qui répond le mieux aux données du problème; il domine les routes de Languedoc, de Provence, de la Durance et du Rhône, le pays environnant est d'une fertilité célèbre, et il suffit de parcourir le plateau pour se convaincre qu'il offrait une admirable assiette à un camp romain. — Le confluent de l'Isère est accepté par Mommsen (II, p. 181). Tous les autres écrivains placent le camp en Provence : en Camargue (Bouche, I, p. 429; de Haitze, éd. de la *Revue Sextienne*, p. 36); dans les terres basses du golfe de Fos (*Statistique*, p. 255) ; à Marignane près de l'étang de Berre (Pitton, p. 44); près des Alpines, à Saint-Remy (Gilles, *Camp.*, p. 99 et suiv., etc. ; Dervieu, p. 9; de Duranti La Calade, *Obs.*, p. 7); à Saint-Gabriel, *Ernaginum*, ce qui est l'hypothèse la plus vraisemblable après celle de Clerc (Desjardins, II, p. 320); sur un point quelconque de ces Alpines (Bérenger-Féraud, p. 413 et suiv.).

1. Note précédente.
2. Plutarque, *Marius*, 15-18.
3. Cf. p. 83, n. 2.
4. Μάχεσθαι βουλομένους, Plut., *M.*, 16.

à leurs figures et à leurs gestes; ils apprirent à connaître leurs armes. La peur s'éloignait du camp romain : et c'était elle surtout qui avait amené les catastrophes [1].

Les Teutons devenaient à leur tour plus hardis. Ils pillaient tout le pays sous les yeux des Romains; ils s'approchaient du camp, à portée des traits et de la voix [2]. L'un d'eux provoqua Marius à la manière de son peuple [3]. D'autres finirent par tenter un assaut. Mais les Barbares étaient incapables d'un siège. Ils furent repoussés à coups de flèches ou de javelots [4], et les Romains purent juger de leur manière de combattre. Après trois jours [5] d'efforts inutiles, ils prirent le parti de se remettre en route, et, laissant là les Romains, de gagner l'Italie par la route de la Provence [6].

Six jours durant, leurs files innombrables passèrent le long du camp, en vue des légionnaires montés sur le rempart. De grosses plaisanteries s'échangeaient, et les Barbares offraient aux Italiens de se charger de commissions pour leurs femmes, auxquelles ils auraient bientôt à parler [7]. Les Romains regardaient, et Marius laissait dire : c'était pour lui une occasion inespérée de dénombrer l'armée entière de ses ennemis. Son plan, d'ailleurs, était déjà arrêté [8] : comme les Teutons s'avançaient avec une extrême lenteur, rien ne lui était plus facile que de les rejoindre ou de les dépasser, et de les combattre au bon endroit et au bon moment. A peine les dernières troupes disparues, il sortit de son camp et développa ses légions en ordre de marche [9].

En Provence, les Teutons s'engagèrent sur la route d'Italie, la seule qu'ils pussent prendre. Elle les menait dans la vallée

1. Plut., M., 16; Polyen, VIII, [illegible].
2. Plut., M., 15 et 16.
3. Plut., M., 15; comparez Frontin, IV, 7, 5.
4. Plut., M., 18; Orose, V, 16, [illegible]; Tite-Live, Ep., 68; Florus, I, 38, [illegible].
5. Orose, V, 16, 9.
6. Plut., M., 18; cf. Orose, V, 16, 9.
7. Plut., M., 18; Florus, I, 38, [illegible].
8. Cela résulte de la rapidité et de la netteté des opérations qui vont suivre.
9. Plut., M., 18; Orose, V, 16, 10.

de l'Arc, et ils devaient passer sous les murs de la forteresse d'Aix, qui gardait le chemin[1]. Marius, au lieu de suivre les Barbares, prit des voies de traverse, courut plutôt qu'il ne marcha, dépassa les bandes sans être vu[2], et arriva à Aix en même temps que leur avant-garde[3].

Cette fois, il voulait la bataille[4], et, dans ce pays qu'il connaissait bien, il la plaçait à merveille. A Aix, la route et la rivière de l'Arc, jusque-là libres dans la plaine, s'insinuent entre deux chaînes de très hautes collines[5]. Au couchant, par où les Barbares arrivaient, c'était, sur la rive droite de l'Arc, une immense esplanade où leur multitude allait se répandre[6]; au levant, c'était le défilé où elle devait ensuite s'amincir en longues files; au nord, près des sources chaudes, sur le penchant des dernières hauteurs, Aix surveillait les abords du passage[7]; au sud enfin, de l'autre côté de l'Arc, Marius, campé sur

1. Cf. t. I, p. 28, t. II, p. 312, n. 1, t. III, p. 13-14.

2. La mention de cette marche rapide et de ces chemins de traverse, chez Florus (I, 38 [III, 3], 7) : *Mira statim velocitate occupatis compendiis praevenit hostem.* Plutarque (*M.*, 18) parle au contraire d'une marche à la suite des Barbares et de plusieurs campements près d'eux : Ἐπηκολούθει σχεδὸν, ἐγγὺς μὲν ἀεὶ καὶ παρ' αὐτοὺς ἱδρυόμενος. Il est possible qu'il ait d'abord suivi les Barbares (p. ex. jusqu'à Tarascon), et qu'ensuite il ait pris les devants par d'autres routes (p. ex., s'ils ont suivi le sud des Alpines, qu'il ait marché par le nord). En tout cas, Romains et Barbares n'ont dû jamais demeurer très éloignés les uns des autres, puisque Marius, parti derrière l'arrière-garde, est arrivé à Aix le même jour que l'avant-garde. Le secteur traversé par les belligérants, entre le Rhône, la Durance, l'étang de Berre et Aix, a 75 kilomètres de longueur, 25 de largeur. — Le récit de Plutarque (*M.*, 18) suppose au moins deux journées de marche, puisqu'il parle de plusieurs camps de Marius. — Cette marche de flanc a été bien notée par Clerc (p. 137 et suiv.), mais, je crois, démesurément développée par lui, de Barbentane à Lamanon au sud des Barbares, de là (de même que Tiran, p. 52-3, et Dervieu, p. 13) à Claps le long de Sainte-Victoire et au nord des Barbares, puis descente jusqu'à Pourrières (p. 184-185) : je ne peux croire que l'armée romaine ait pu suivre, avec ses convois, ces mauvais sentiers qui entourent Sainte-Victoire (outre les raisons qui militent en faveur d'Aix, p. 82, n. 3).

3. Cela résulte de ce que Marius n'eut à combattre, le premier jour, que les Ambrons, et qu'il n'eut pas le temps de fortifier son camp (p. 83).

4. *Marius*, 18 : Διὸ δὴ καὶ Μάριος ἐνταῦθα [à Aix] παρεσκευάζετο μάχεσθαι.

5. Τὰ κοῖλα τοῦ ποταμοῦ, Plut., *M.*, 20.

6. Τὸ πεδίον, Plut., *M.*, 20; *vallem fluviumque medium*, Florus, I, 38, 8; *campo*, Orose, V, 16, 10.

7. Aix et Entremont (cf. p. 12 et 13) : il est possible que Marcellus, dans sa diversion (p. 84-5), se soit appuyé sur ces deux places fortes.

les collines (le Montaiguet?[1]), dominait la plaine, le défilé et la rivière[2]. Les Barbares seraient pris comme dans un étau[3].

1. « Les crêtes de cette chaîne, qui dominent le cours d'eau de plus de 150 mètres (174 m. au maximum), les pentes rapides, difficiles à gravir, qui plongent le plus souvent dans le lit de la rivière, rendent assurément cette position très forte. L'eau manque sur les sommets. Vis-à-vis est placée la ville d'Aix avec ses sources thermales »; de Duranti, *Obs.*, 1892, p. 22. Le choix du Montaiguet s'imposait encore plus, si, comme c'est possible, le principal chemin vers l'est, que devaient prendre les Barbares, passait au sud de l'Arc, par Meyreuil, Fuveau, Peynier et Trets. Dans ce cas, les Teutons étaient obligés de passer la rivière devant Aix, au pont actuel (très ancien passage), et ensuite de gravir le Montaiguet par le chemin (très ancien) de Meyreuil. Campé sur le Montaiguet, Marius leur coupait la route. Il y a, sur le plateau, des deux côtés de ce chemin, une assez bonne assiette de camp romain (vers la propriété Passerat, anciennement Jourdan?). — Le Montaiguet a été indiqué d'abord par Pitton (p. 46), accepté par de Haitze (p. 38, *Revue Sextienne*), de Duranti La Calade (*Obs.*, p. 22), Bérenger-Féraud (p. 469). — La *Statistique* place le camp du côté d'Entremont, au nord de l'Arc (p. 204), Castellan à Roquefavour, Gilles près des Milles.

2. Orose, V, 16, 10; Plut., *M.*, 18 et 19. Il semble résulter du récit de Plutarque (*M.*, 19) que la colline commençait non loin des bords de l'Arc, ce qui est bien le cas du Montaiguet (n. 1).

3. Contrairement à la presque totalité des érudits, je place les deux batailles au même endroit, et à Aix. — Que les deux combats aient eu lieu sur le même point, en vue du même camp, cela me paraît résulter des faits suivants : 1° Plutarque ne dit nulle part que Marius ou les Barbares aient décampé, et il indique même le contraire (*M.*, 20 : les Teutons [illegible]); 2° les détails sur la position des Romains sont les mêmes pour les deux combats ([illegible], Plut., *M.*, 18; [illegible], 20); 3° tous les textes mentionnés plus bas ne donnent au combat qu'un seul nom, « bataille d'Aix »; 4° Frontin, II, 4, 6 : *Marius circa Aquas Sextias, cum in animo haberet postero die* (après le 1er combat) *depugnare*; 5° Marius a voulu le combat là où il s'est engagé (p. 81), et le champ de bataille qui lui a paru bon un jour ne pouvait lui paraître mauvais le lendemain; 6° après le premier combat, il craignait d'être attaqué, son camp n'étant pas achevé (Plut., *M.*, 20) : aurait-il déguerpi pour en bâtir un autre, les Barbares à ses trousses? — Que ce champ de bataille se trouve près d'Aix, cela résulte des faits suivants : 1° l'accord et la précision des textes : Plutarque, *Mar.*, 18 : [illegible] Σέξτιας; Florus, I, 38 (III, 3), 7 : *In loco quem Aquas Sextias vocant*; Tite-Live, *Ep.*, 68 : *Duobus proeliis circa Aquas Sextias*; Velléius, II, 12, 4 : *Circa Aquas Sextias*; Frontin, II, 4, 6 (cf. plus haut); Aurélius Victor, *De v. ill.*, 67 : *Apud Aquas Sextias*; Sidoine, *Carmen*, 23, 13-0 : *Sextias Baias, illustres titulis proeliisque*; Jérôme, *Ep.*, 123, Migne, *P. L.*, XXII, c. 1051 : *Apud Aquas Sextias*; 2° les détails sur les eaux chaudes où se baignent les Barbares, près d'une rivière (Plut., *M.*, 19), ne peuvent convenir qu'à Aix; 3° il est question de domaines de Marseillais sur le champ de bataille (Plut., *M.*, 21) : il ne faut donc pas trop l'éloigner de Marseille; 4° comment Marius, si préoccupé d'approvisionner son armée (p. 70), se serait-il éloigné de Marseille? comment aurait-il laissé les Teutons lui couper la route de cette ville? comment, en poussant jusqu'à Pourrières, se serait-il fermé la retraite en cas de défaite? L'arrêt devant Aix, au croisement des routes d'Italie et de Marseille, me paraît forcé. — Le seul auteur avec lequel nous soyons complètement d'accord est de Haitze, *Histoire de la ville d'Aix* (ms. de la Bibl. Méjanes, 1001), p. 49 de l'éd. de la *Revue Sextienne* : « Les deux armées ne changèrent pas de poste .... Après une désignation si précise du lieu de cette bataille ..., c'est

Quand le général installa son camp, il n'y avait encore, dans la plaine, que les Ambrons : c'étaient les plus braves des Germains, mais ils n'étaient que trente mille, et, ignorant sans doute l'arrivée de l'ennemi, ils ne songeaient qu'à boire, dormir ou se baigner, dans cette campagne d'Aix si fertile, si chaude et si riante[1]. Le consul jugea bon de s'en débarrasser tout de suite, et, avant même d'avoir achevé les remparts du camp, il consentit à la bataille[2].

Tous les avantages du terrain étaient d'ailleurs pour lui. Il laissa les Ambrons prendre la formation de combat et s'avancer en bon ordre, hurlant leur cri de guerre et frappant leurs armes en cadence. Mais, en passant la rivière, qui les séparait du

s'abuser que de le chercher ailleurs qu'aux portes d'Aix. » — Les autres écrivains placent tous la seconde bataille dans la région de Pourrières (Raymond de Solier le premier, au XVIe siècle, mss. cités par Bérenger-Féraud, p. 235); quelques-uns y placent aussi la première (Papon, Tiran, Desjardins, Dervieu, Clerc); d'autres placent cette première près d'Aix (Bouche, Pitton, *Statistique*, Rouchon, Gilles, de Duranti La Calade, Bérenger-Féraud). L'hypothèse de Pertuis pour la première bataille (de Saint-Eutrope, etc.) ne mérite pas d'être discutée. Celle de Pourrières a contre elle, outre tous les détails fournis par les textes, l'éloignement des lignes de ravitaillement, de secours et de retraite, et le peu d'eau que renferme l'Arc. — Ce qui a déterminé presque tous les écrivains à choisir Pourrières, ce sont les ruines des soi-disant trophées de Marius (cf. Carte de l'État-Major, n° 235 : *Arc de triomphe de Marius, ruiné*, etc.); mais ces ruines, qui n'ont jamais été vues que ruinées, dès le XVIe siècle (cf. de Solier, ms. apud Clerc, p. 217), me paraissent absolument indéterminables (cf. de Gérin-Ricard, *Bull. Arch.*, 1892, p. 36 et s.; Clerc, p. 249 et s.). Toutes les étymologies qui rattachent les noms des localités voisines à la victoire de Marius (la montagne Sainte-Victoire [en réalité *Ventur*], Pourrières = *campi putridi* [en réalité *Porrerie*]) sont insoutenables (de même que pour la route d'Hannibal, t. I, p. 458, n. 2); cf. *Revue des Études anciennes*, 1899, p. 39 et suiv.; Clerc, p. 263 et suiv. — En revanche, je ne peux pas rejeter encore l'hypothèse de Montanari, qui voit dans les bas-reliefs d'Entremont des souvenirs de la bataille d'Aix (Montanari, *Rivista di storia antica*, X, 1906, p. 239).

1. *Marius*, 19.

2. Il voulut d'abord achever le camp, dit Plutarque (*M.*, 18 et 19), mais les valets d'armée provoquèrent l'ennemi en allant chercher de l'eau dans l'Arc, et Marius consentit à ce que l'armée soutînt le combat (*M.*, 20) : mais il est bien probable qu'il voulait le combat aussitôt. Plutarque le dit lui-même (19), et, semble-t-il, Orose (V, 16, 10). — On reprocha aux *metatores* de Marius d'avoir choisi pour place du camp une colline sans eau (Frontin, II, 7, 12; cf. Orose, V, 16, 10); Plutarque dit qu'il l'avait voulu, pour obliger les soldats à se battre (*M.*, 18); Florus ne sait que penser à ce sujet : *Consiliumne id fuerit imperatoris, an errorem in consilium verterit, dubium* (I, 38, 8). Il est possible que le choix du camp ait été précipité, vu le voisinage ou l'arrivée immédiate des Barbares; mais la position du Montaiguet me paraît s'être imposée (p. 82, n. 1).

camp romain, leurs rangs se disloquèrent, et alors Marius lança sur eux, dévalant de la hauteur au pas de course, les Ligures d'abord[1] et les légionnaires ensuite. Surpris par la charge, les Barbares reculèrent en désordre : le massacre en commença dans les eaux de l'Arc, il se continua sur la plaine, et ne finit qu'autour des chariots du campement. Là, les femmes se mêlèrent au combat, armées d'épées et de haches; et, devant cette résistance sauvage, les Romains s'arrêtèrent et regagnèrent leur camp à la fin du jour[2].

C'était la première victoire remportée sur les Germains : mais il restait à combattre le gros de l'armée, la foule des Teutons qui arrivaient sur le champ de bataille[3]. Les Romains veillèrent toute la nuit, dans la crainte d'une attaque[4]. Des bruits effroyables remplissaient la plaine; des hurlements de colère, des lamentations pareilles à des cris de bêtes, montaient jusqu'au camp, et les légionnaires demeuraient aussi troublés qu'après une défaite[5].

Le jour se leva, les Barbares n'attaquèrent point, l'armée romaine put se reposer; Marius voulut qu'elle mangeât et s'endormît de bonne heure. Il avait fixé au lendemain l'action décisive[6].

Ce soir-là, il fit sortir du camp Claudius Marcellus avec trois mille hommes. L'officier devait, à la faveur de la nuit, faire par les collines le tour de la plaine où campait l'ennemi, et se poster derrière lui, sur les hauteurs et dans les vallons boisés

1. C'est alors que Plutarque (M., 19) remarque que Liguriens et Ambrons avaient le même cri de guerre, Ἄμβρωνες; cf. t. I, p. 111.

2. Plutarque, M., 19; Orose, V, 16, 10. Le combat commença, je crois, après midi et finit à la nuit (Pl., M., 19-20). Il semble qu'ils aient franchi l'Arc sans utiliser de pont, à l'est sans doute du pont actuel (p. 82, n. 1, p. 85, n. 1).

3. Ἀκαταστάτως, etc. (Plut., M., 20).

4. Il est probable qu'il fallait achever le camp, lequel était encore, le soir du combat, ἀχαράκωτον καὶ ἀτείχιστον (Plut., M., 20).

5. Plut., M., 20.

6. Tout cela, d'après Plut., M., 20; d'après Orose (V, 16, 11), il y aurait eu, non pas un jour, mais deux jours d'intervalle entre les deux combats, p. 85, n. 2.

qui dominaient son campement. A l'heure du combat, il interviendrait[1].

Au matin d'une tiède journée d'automne[2], Marius envoya ses cavaliers dans la plaine, et rangea ses légions, devant le camp, en ordre de bataille. Les Teutons acceptèrent joyeusement le combat, et, sans attendre l'attaque, ils montèrent à l'assaut de la colline. Le consul les laissa gravir les premières pentes, et, quand ils furent à portée, commanda le jet du javelot, puis la charge à l'épée. La double manœuvre produisit sur les Germains l'effet rapide et meurtrier qui avait déjà ruiné tant d'armées gauloises[3]. Le désordre se mit dans leurs rangs, et, sur ce terrain en pente, ils ne purent garder l'équilibre de combat. Ils reculèrent, mais, à peine arrivés en plaine, ils savaient reformer leurs rangs[4]. A la différence des Celtes, le premier choc ne les abattait pas, et l'affaire s'annonçait terrible. C'est alors que Marcellus fit débusquer ses hommes par derrière, en poussant de longues clameurs. Les dernières lignes se débandèrent, le désarroi gagna de proche en proche[5]. On était aux heures les plus chaudes de la journée[6] : les Germains ne pouvaient lutter à la fois contre le soleil, le trouble

1. Plut., M., 20 [illegible] (les collines à l'est d'Aix) [illegible] (les vallons boisés qui, à l'est, aboutissent aux ruisseaux de la Torse et des Pinchinats), etc.; Polyen, VIII, 10, 2 [illegible]. Marcellus a pu faire le tour par Meyreuil, Tholonet et le vallon de la route de Vauvenargues. Il est possible qu'il ait rejoint Entremont et le *castellum* d'Aix (cf. p. 81, n. 7). — Frontin, II, 4, 6, raconte que pour donner au détachement un aspect plus imposant, on y ajouta *agasones lixasque armatos*.

2. Cf. Orose, V, 16, 11. Je placerais volontiers la bataille en septembre, avant les grandes pluies (*M.*, 21) et après les élections consulaires (*M.*, 22), qui avaient lieu en ce temps-là quelquefois en novembre (p. 69, n. 3), mais qui ont pu être avancées à cause du départ de Catulus pour les Alpes (p. 78). Remarquez le rôle joué par la soif et la chaleur chez les deux adversaires dans les préliminaires de la bataille (Plut., *M.*, 18 et 19). Cf. Pais, *Riv. di storia antica*, n. s., V, 1901, p. 183.

3. Cf. t. I, p. 235-6, t. III, p. 177-8.

4. Plut., *M.*, 20-21. Il n'est pas question de l'Arc dans cette seconde bataille ; peut-être ont-ils pu passer par un pont (cf. p. 82, n. 1), à l'ouest de l'endroit où auraient attaqué les Ambrons (p. 83).

5. Plut., *M.*, 21 ; Frontin, II, 4, 6.

6. Orose, V, 16, 11.

et l'ennemi. La fatigue et la faiblesse les livrèrent bientôt sans défense, et la vraie bataille prit fin[1].

XIII. — CONSÉQUENCES DE LA BATAILLE POUR LA GAULE

Le reste de la journée et la journée suivante furent consacrées à égorger ou à prendre ce qui restait[2]. On tua plus de cent mille hommes, on fit près de cent mille prisonniers[3], peut-être davantage, si l'on compte les femmes et les enfants. Beaucoup périrent de leurs propres mains : trois cents Germaines, sans doute les prêtresses[4], acceptèrent de se rendre si on faisait d'elles les esclaves des déesses et non pas des hommes ; sur un refus, elles s'étranglèrent[5]. Il ne s'échappa que quelques cavaliers, chefs ou autres. On les traqua. Une troupe put s'enfuir le long du Rhône ; elle allait s'évader par le Rhin : les Séquanes la capturèrent et l'expédièrent au vainqueur[6]. Parmi les fugitifs qu'on saisit fut un roi des Teutons, peut-être le chef de guerre de la horde, Teutobod : c'était un homme d'une taille et d'une force surhumaines, qui fatiguait jusqu'à six chevaux dans une bataille[7]. Près d'Aix, une jonchée continue de cadavres recouvrait la plaine et le lit de la rivière[8]. Des milliers de prison-

1. Orose, V, 16, 11 ; Plut., M., 21 ; cf., pour les textes mentionnant la bataille, p. 82, n. 3.

2. Frontin, II, 9, 1 : ce qui explique peut-être le quarto die d'Orose (p. 84, n. 6).

3. Plus de 100 000 morts ou prisonniers, Plut., M., 21 ; cf. Polyen, VIII, 10, 1 ; 200 000 morts, [illegible] prisonniers, 3000 survivants, Orose, V, 16, 12, Eutrope, V, 1, et Jérôme, p. 133, Schoene ; plus de 150 000 morts, Velléius, II, 12, 4 ; 200 000 morts, 90 000 prisonniers, Tite-Live, Ep., 68.

4. Hypothèse de Clerc, p. 200.

5. Orose, V, 16, 13 ; Florus, I, 38, 17 (place le fait après Verceil) ; saint Jérôme, Epist., 123 (91), 8, Migne, 1re s. P. L., XXII, col. 1051.

6. Plutarque, Marius, 24, parlant des rois des Teutons : [illegible] (dans les défilés du Jura, au pas de l'Écluse?) [illegible].

7. Florus, I, 38, 10 (fait prendre le roi in proximo saltu) ; Eutrope, V, 1 ; Orose, V, 16, 12, dit qu'il fut tué. Sur son nom, p. 52, n. 3. Sur le sens que nous donnons à transilire chez Florus, cf. Tite-Live, XXIII, 29, 5 ; je n'en suis pas sûr, et il peut s'agir d'un exercice de voltige sur six chevaux.

8. Plut., M., 21.

niers, des amas de chariots et d'armes, s'entassaient aux abords du camp[1]. Je ne crois pas que depuis l'origine de Rome, aucun *imperator* eût encore fait, en si peu d'heures, une œuvre de destruction aussi formidable.

Les êtres vivants et les plus belles choses furent réservées pour le butin légitime et pour le triomphe[2]. Le reste, réuni en monceau, forma un trophée colossal que l'on offrit aussitôt aux dieux de la victoire. L'armée se rangea alentour, en costume de guerre et couronnée de fleurs. Marius s'approcha, vêtu du manteau de pourpre, tenant la torche allumée et l'élevant des deux mains vers le ciel. Mais soudain arrivèrent, bride abattue, des messagers de Rome, apportant au général la nouvelle de son cinquième consulat. Et, au milieu de la joie et des acclamations de tous, l'énorme bûcher s'enflamma.

Les uns après les autres, les vainqueurs et leurs amis reçurent leur récompense. Marius était continué dans la magistrature souveraine[3]. Chacun de ses soldats put espérer sa part d'esclaves et de butin[4]. A la cité de Marseille, qui avait rendu les plus grands services, le général abandonna la propriété ou l'usufruit du canal du Rhône, avec le droit d'y lever des taxes à la montée et à la descente[5] ; peut-être de nouvelles terres lui furent-elles données dans la vallée de l'Arc[6]. Les Séquanes obtinrent ou gardèrent le titre d'amis[7]. Rome recouvrait au delà des Alpes ses alliances et son prestige.

1. Plut., *M.*, 21 et 22.
2. Plut., *M.*, 22.
3. Plut., *M.*, 22 ; Tite-Live, *Ep.*, 68.
4. Il semble qu'il y ait eu un dépouillement régulier des cadavres et du butin (Appien, *Celt.*, 1, 2 ; Dion Cassius, XXVII, 94 ; cf. Plut., *M.*, 21).
5. Strabon, IV, 1, 8 : Μάριος ... ὁρῶν τυφλόστομον ὂν ἐκ τῆς προσχώσεως καὶ δυσείσβολον, καινὴν ἔτεμε διώρυχα, καὶ ταύτῃ δεξάμενος τὸ πλέον τοῦ ποταμοῦ, Μασσαλιώταις ἔδωκεν ἀριστεῖα κατὰ τὸν πρὸς Ἀμβρωνας καὶ Τωυγενοὺς (erreur pour Teutons ?) πόλεμον· ἐξ οὗ πλοῦτον ἠνέγκαντο πολύν, τέλη πραττόμενοι τοὺς ἀναπλέοντας καὶ τοὺς καταγομένους.
6. Cf. Plut., *M.*, 21.
7. Cf. p. 28.

XIV. — LA BATAILLE DE VERCEIL

Mais pendant ce temps, l'Italie était enfin envahie par les *Cimbres*.

Les Cimbres avaient accompli autour des Alpes une marche extraordinaire. *Ils avaient traversé la Suisse et le Tyrol, et* s'étaient engagés sur le col du Brenner[1]. L'hiver qui survint ne les arrêta pas[2]. Ils montèrent et ils descendirent sans peur ces routes étroites, ardues et interminables de l'Europe centrale avec leurs femmes, leurs enfants, leurs chiens, leurs chevaux de guerre, leurs bêtes de somme et leurs chariots[3]. Ils étaient encore trois cent mille hommes[4]. Beaucoup étaient morts depuis près de vingt ans qu'ils avaient quitté leur patrie, mais des enfants étaient venus parmi eux, de nouvelles générations se groupaient autour des rois. Au-devant de la multitude s'avançaient l'élite des quinze mille cavaliers, étincelant sous le métal de leurs cuirasses, les panaches de leurs casques et la blancheur de leurs boucliers[5].

Le général romain, Catulus, n'essaya pas de défendre le passage des Alpes[6]. Il attendit l'ennemi aux abords de Trente,

1. On ne peut, je crois, douter qu'ils n'aient pris la route du Brenner, de l'Adige et de Vérone : 1° le nom du fleuve (Ἀτίσωνα acc.), chez Plut., M., 23, et ap. Athénée, p. 202 d; *Athesim*, chez Tite-Live, *Ep.*, 68; Val.-Max., V, 8, 4; Florus, I, 38, 12; ce nom ne peut convenir qu'à l'Adige; 2° la description de la route, glaces, rochers, neiges épaisses, pont au passage important (Plut., 23), convient à l'Adige avant Trente; 3° les textes formels de Florus (I, 38, 11 : *Tridentinis jugis*), d'Ampelius (22 : *In saltu Tridentino*, 45, 2 ; *Tridentinas Alpes*), de Frontin (IV, 1, 13 : *Saltu Tridentino*). — Il nous paraît donc difficile de comprendre pourquoi l'on a proposé, contrairement à l'opinion courante, 1° le col de Predil dans les Alpes Juliennes (*Athesis* pour *Natiso*, le fleuve d'Aquilée), Pais, *Studi storici*, I, fasc. 1 et 2, 1892; il a renoncé à son opinion, *Rivista di storia antica*, n. s., V, 1900, p. 153 et suiv.; 2° le col du Simplon (*Athesis* pour *Atesa*, la Toce, affluent du lac Majeur), très ancienne opinion, maladroitement reprise ces derniers temps.

2. Florus, I, 38, 11 (*per hiemem*); Plut., *Mar.*, 23.

3. Pour les chiens, Pline, VIII, 143; pour le reste, Florus, I, 38, 16.

4. Orose, V, 16, 14 : *Integris copiis*.

5. Plut., *M.*, 25.

6. Il y renonça, dit Plutarque (*Mar.*, 23), parce qu'il eût été obligé de diviser sa armée en plusieurs corps, sans doute par crainte des Tigurins (p. 77 et 81).

pour lui disputer celui de l'Adige[1]. Un pont réunissait les deux rives. En avant du pont, sur le bord ultérieur, il avait construit une forte redoute, défendue par une troupe d'élite; en arrière, sur le bord d'en deçà, étaient le camp et le gros de l'armée. *Mais alors les Romains virent un spectacle prodigieux, le plus émouvant de cette guerre inouïe. Les Cimbres se déchaînèrent, pareils à une trombe, sur la route, sur le pont, l'armée et la rivière* même. Les uns faisaient flotter dans l'Adige des arbres entiers, qui allaient heurter et secouer les piles; d'autres y précipitaient des quartiers de roches pour bâtir un nouveau pont; et on en voyait qui du haut des cimes neigeuses, assis sur leurs boucliers comme sur des traîneaux, glissaient vers le chemin le long des précipices. On eût dit qu'« ils arrachaient les montagnes, ainsi qu'avaient fait les Titans »[2]. L'armée romaine perdit son sang-froid; pour échapper au désastre, Catulus fit lever les aigles[3]. Il risqua d'abandonner à l'ennemi la garnison de la redoute. Mais, comme elle se battait fort bien, les Cimbres lui accordèrent la vie à de bonnes conditions, qu'ils jurèrent sur leur taureau de bronze[4] (janvier 101?[5]). — Les pires journées de la longue lutte commencèrent pour l'Italie. On dut abandonner le bas pays au nord du Pô, la Vénétie et la Lombardie même. D'Aquilée à Verceil, les Cimbres pillèrent toute la campagne, se gorgeant de vin et de victuailles, emplissant leurs chariots d'objets précieux[6]. Comme dans la Gaule livrée aux Teutons,

1. Que l'affaire se passe près de Trente (à Lavis?), cela résulte des textes cités p. 88, n. 1, p. 89, n. 4. — Rivoli, d'après Sadée, Bonner Jahrbücher, 1909, p. 103 et s.
2. [illegible] Plutarque, M., 23.
3. Plutarque, Marius, 23.
4. Plut., M., 23; Apophth., p. 202 d; Florus, I, 38, 12; Valère-Maxime, V, 8, 4, etc. L'épisode raconté par Frontin (I, 5, 3) doit se rapporter à la tentative des Romains pour traverser l'ennemi. D'après un autre récit, la garnison se serait échappée (Pline, XXII, 11; Tite-Live, Ép., 68?); ce récit doit provenir d'un annaliste romain, qui aura embelli les choses; cf. Müllenhoff, II, p. 161-2.
5. La date résulte de ce qu'on était en hiver (p. 88), et de ce que Catulus est déjà proconsul (Tite-Live, Ép., 68). Plutarque place le désastre [illegible] après Aix (M., 23); c'est au moins deux mois, je crois.
6. Plut., M., 23; Florus, I, 38, 13; Orose, V, 16, 14; Dion Cassius, XXVII, 94.

les villes seules survécurent, épaves au milieu des flots ennemis[1].

A la fin du printemps, Marius revint avec son armée victorieuse[2]. Il rejoignit celle de Catulus, et, à la tête de plus de cinquante mille hommes, il se mit en campagne[3].

Le consul sentait ses troupes assez fortes et assez sûres pour lui permettre de renoncer aux lenteurs et aux précautions d'une guerre savante. Il franchit le Pô, alla chercher les Germains, qu'il rencontra fort loin vers l'ouest, entre Turin et Milan[4], et il ne refusa pas de parler avec eux. Leur chef de guerre, le roi Boïorix, vint le trouver, et, suivant la coutume des Barbares, lui proposa un jour et un lieu pour la bataille qui déciderait entre Rome et son peuple. Marius accepta, et le rendez-vous fut fixé à trois jours de là, dans les plaines de Verceil[5].

Des deux côtés[6], les troupes furent disposées avec intelligence, et les rangs furent pris avec ordre. Marius divisa son armée en trois corps, plaçant au centre le moins solide : il la tourna le dos au soleil, pour que l'ennemi eût contre soi la chaleur et la lumière de cette journée de canicule (30 juillet 101[7]). Les Cimbres firent de leurs bandes deux énormes parts : d'un côté, l'infanterie, massée en un carré d'une lieue et demie de front, et de l'autre, leurs quinze mille cavaliers. — Ce furent les Barbares qui se mirent les premiers en branle : leurs escadrons esquissèrent un mouvement de recul, les Romains eurent le tort

1. Il n'est nulle part question de villes prises.

2. Lui-même passa par Rome (Plut., M., 24).

3. Plut., M., 24 et 25.

4. Ils ont dû, suivant la ligne du Pô vers l'ouest, aller au-devant des Teutons, dont ils ignoraient le sort (Plut., M., 24).

5. Plut., M., 24 et 25; Orose, V, 16, 14; Florus, I, 38, 13-14. L'endroit de la bataille résulte de Plut., M., 25 : περὶ Βερκέλλας; la localité est appelée campi Raudii, campus Raudius, Florus, I, 38, 14, Velleius, II, 12, 5; De viris ill., 67. On a proposé Vérone (cf., contra, Mommsen, II, p. 186), Brandizzo près de Turin (Pais, Studi storici, I, 1892, p. 300 et suiv., qui a abandonné son opinion), etc.

6. Je m'en tiens au récit de Plutarque (M., 25-6, cf. Polyen, VIII, 10, 3), plus clair, qui doit provenir de Posidonius; le récit des Latins, plus favorable aux Romains, dissimule leurs fausses manœuvres, et doit provenir d'un annaliste (Orose, V, 16, 14-15; Florus, I, 38, 15; Frontin, II, 2, 8).

7. Le troisième jour avant les calendes de sextilis, Plut., M., 26. Date officielle et non pas date julienne. Cf. p. 16, n. 3.

de les suivre, sans trop réfléchir, et tandis que l'une des ailes, dirigée par Marius, se perdait dans la plaine à la recherche de l'ennemi, le centre, commandé par Catulus, vint à l'improviste se heurter à l'infanterie des Germains, « qui se mettait en mouvement comme les flots d'une mer immense »; et cette partie de l'armée romaine souffrit d'abord beaucoup. Enfin, Marius rejoignit l'adversaire, et la mêlée générale s'engagea, presque à tâtons, au milieu d'une poussière aveuglante.

La chaleur du Midi eut raison des Cimbres autant que l'épée des légionnaires. Ils se battirent en désespérés : pour résister à la tentation de fuir et pour mourir ensemble, les premiers rangs s'étaient liés par des chaînes attachées aux baudriers, et ils périrent tous, à la place où ils avaient combattu. Les autres s'enfuirent jusqu'aux chariots du campement. Là, les femmes, vêtues de noir, leur donnèrent à comprendre qu'ils n'avaient plus qu'à mourir. Et le suicide des vaincus commença : les uns se firent écraser par les bêtes des attelages; les autres se laissèrent égorger par les femmes elles-mêmes, sœurs, épouses ou filles; et celles-ci, ensuite, étranglèrent les enfants, et se pendirent. Deux rois s'élancèrent l'un contre l'autre, l'épée en avant, et expirèrent du même choc. Tout valait mieux que l'esclavage à Rome [1]. Les Romains purent cependant sauver soixante mille prisonniers. On évalua au double le nombre des morts [2].

Vers la même époque, une campagne de Sylla délivra des Helvètes les Alpes du Norique [3]. Beaucoup parvinrent du reste à s'échapper et, leur chef Divico en tête, à rejoindre leurs frères de Gaule [4].

1. Plut., *M.*, 27, Orose, V, 16, 16-21, Tite-Live, *Ep.*, 68, Florus, I, 38, 14-18 (qui place ici l'épisode des prêtresses, p. 35); Eutrope, V, 2; etc.

2. Je donne les chiffres de Plut., *M.*, 27 ; 140 000 morts et 60 000 pris, Orose, V, 16, 16; *id.*, Tite-Live, *Ep.*, 68; *id.*, Eutrope, V, 2; plus de 100 000 pris ou tués, Velleius, II, 12, 5; 65 000 morts, Florus, I, 38, 14.

3. Si l'on rapporte aux Helvètes le mot de Plut., *Sylla*, 4 : Τῶν ἐν ταῖς Ἄλπεσι βαρβάρων.

4. Cf. César, *De b. G.*, I, 12, 5-7; 13, 2.

XV. — CONSÉQUENCES DE LA GUERRE POUR L'HISTOIRE DE ROME

Les « nations errantes » n'existaient plus. A leur place, plus de deux cent mille cadavres gisaient dans les plaines des deux Gaules, et cent cinquante mille esclaves s'en allaient peupler en Italie les ateliers, les fermes et les écoles de gladiateurs[1]. Eux et leurs fils n'oublieront jamais les temps glorieux de leur liberté et de leur vie vagabonde; dans trente ans, sous les ordres de Spartacus, ils se retrouveront réunis en armée, et ils essaieront une dernière revanche[2].

Pour le moment, Rome est toute à la joie. Ces deux victoires ne lui ont sans doute pas donné un pouce carré de terrain, mais elles lui ont procuré la plus riche moisson d'esclaves qu'elle ait encore faite. La Ville Éternelle recouvrait sa gloire dans le monde : elle le sauvait des Germains, comme elle l'avait délivré des Gaulois[3]. Tout péril paraissait écarté des frontières de son empire. Elle salua Marius comme un nouveau fondateur[4].

Il y avait de l'exagération dans cette joie et dans ces dithyrambes : chevaliers et démagogues tenaient à transformer Marius en grand homme. Ces Cimbres et ces Teutons faisaient plus de bruit que de besogne. Nulle part, ils n'étaient parvenus à fonder un État et à prendre des villes, pas même dans la Celtique, pourtant si misérable. Ils avaient reculé devant les Celtibères d'Espagne et les Belges des Ardennes[5]. Eux qui

1. Orose parle de 340 000 morts et 140 000 esclaves, sans les femmes (V, 16, 21; cf. Paul, éd. Droysen, p. 83).

2. Cf. p. 117-8. On a supposé (Müllenhoff, II, p. 136-7) que les révoltés de Spartacus n'avaient aucun rapport avec les Cimbres et Teutons, et que c'étaient des esclaves razziés en Germanie par les marchands. Outre que la chose est invraisemblable, César (De b. G., I, 40, 5) semble bien rattacher la guerre servile à celle des Cimbres et Teutons.

3. Cf. t. I, p. 293-6. Avec cette réserve que jusqu'en 58, à propos des Cimbres et des Teutons, on parlait toujours, non du péril germanique, mais du péril gaulois ; voyez Cicéron, *De prov. cons.*, 13, 32, appelant encore cette guerre *bellum Gallicum*.

4. Plut., M., 27 ; Tite-Live, *Ep.*, 68 ; Cic., *De prov. cons.*, 12, 32.

5. P. 69 et 71.

n'avaient enlevé ni Aquilée, ni Narbonne, ni Gergovie, ils n'eussent certes pas réussi là où Hannibal avait échoué.

Mais les dangers comptent moins pour leur portée réelle que pour la crainte et les légendes qu'ils ont inspirées. Du péril cimbrique Rome avait conclu deux choses : l'une, que les peuples du Nord ne la laisseraient jamais en repos ; l'autre, que les Alpes ne suffiraient pas à protéger l'Italie, et qu'en revanche, la province avancée de Gaule l'avait garantie contre les premières attaques. Ces pensées et ces formules ne disparaîtront plus de sa vie politique. Elles fourniront aux proconsuls et aux empereurs des prétextes pour s'avancer toujours plus loin, prendre des terres et attaquer des peuples[1]. L'invasion des Cimbres et des Teutons servira à justifier toutes les guerres transalpines, comme le danger d'Hannibal avait amené la conquête du monde méditerranéen[2].

1. Cic., *De prov. cons.*, 13-14, 32-34, César, *De b. G.*, I, 33, 4. Ici, p. 224 et 321.
2. Cf. t. I, p. 541 et suiv.

CHAPITRE III

SERTORIUS ET POMPÉE

I. Condition légale de la Province. — II. Le gouvernement de la Gaule au temps de Marius et de Sylla. — III. Sertorius. — IV. Le passage de Pompée en Gaule. — V. Le gouvernement de Fonteius en Gaule. — VI. La politique de Pompée en Occident. — VII. Les dernières résistances des Allobroges. — VIII. Hellénisme et latinité dans la province romaine.

I. — CONDITION LÉGALE DE LA PROVINCE[1]

Durant les années des guerres cimbriques, les peuples gaulois et l'Empire romain avaient vécu de communes destinées : ils coururent des périls semblables, les défaites des légions livrèrent les Celtes à la ruine, et leurs victoires les sauvèrent de l'invasion. Après Verceil, l'histoire de Rome se sépare de celle de la Gaule, la Celtique indépendante et la Province du Midi vivent à part l'une de l'autre, et leurs intérêts deviennent chaque jour plus différents.

Les Teutons vaincus, les Romains se retrouvaient maîtres dans leur province. A dire vrai, c'était la première fois, en l'an 101, qu'ils jouissaient en toute sécurité de leurs conquêtes trans-

1. Des Ours de Mandajors, p. 122 et suiv.; *Histoire générale de Languedoc*, 2e éd., I, p. 197 et suiv.

2. Person, *Essai sur l'administration des provinces romaines sous la République*, 1878; Marquardt, *Staatsverwaltung*, I, 2e éd., 1881, p. 251 et suiv., etc.; Mommsen, *Staatsrecht*, III, 1, 1887, p. 643 et suiv.; Bourgeois, *Quomodo provinciarum Romanorum ... conditio*, etc., Paris, 1885 (thèse); Arnold, *The Roman System of provincial administration*, 2e éd., Oxford, 1906.

alpines[1]. Depuis un quart de siècle qu'ils avaient franchi les montagnes, ils avaient eu presque toujours des ennemis à combattre, indigènes ou germains. La victoire de Marius donna une dernière consécration à l'œuvre de Fabius et de Domitius : l'Italie pouvait enfin exploiter ses nouveaux domaines.

L'autorité de Rome s'étendait sur les grandes peuplades gauloises du Midi[2] : à l'ouest du Rhône, les Volques du Languedoc et les Helviens du Vivarais; à l'est, les Allobroges du Dauphiné, les Voconces de la Drôme, les Cavares du Comtat, les Tricores du Gapençais[3] et les Salyens de la Provence. Les tribus des Alpes et les Ligures du littoral[4] ne furent point, semble-t-il, annexés à l'Empire. Mais les communications avec l'Italie n'en étaient pas moins assurées[5] : sur le rivage, les indigènes avaient ordre de se tenir éloignés de la mer[6]; le long de la Durance, des contrats ou une crainte salutaire laissaient libres les passages du Genèvre et du Cenis[7].

Rome, selon la coutume antique, ne supprima aucune des nations conquises : à toutes, elle laissa leurs noms, leurs limites, leur existence matérielle et sacrée, aussi bien aux Allobroges qu'elle avait pris de force, qu'aux Volques qui s'étaient soumis d'eux-mêmes. Les conditions du pays vaincu ne furent bouleversées qu'à Narbonne : là, il fallut exproprier en mass:

1. C'est la seule chose qui justifierait l'hypothèse, faite en dehors de tous les textes, que la Gaule Transalpine n'aurait été organisée en province qu'en l'an 100, par Marius, consul pour la sixième fois (Zumpt, *Studia Romana*, p. 23).

2. Cette extension résulte, entre autres, des textes de César, *De b. G.*, I, 10, 5; VII, 8, 2; III, 20, 2.

3. L'incorporation de ce pays à la Province n'est pas hors de doute; il est fort possible que les *Albici* de Riez, peut-être vassaux ou clients de Marseille (cf. César, *De b. c.*, I, 34, 4 : *Albici, qui in eorum fide* [des Marseillais] *antiquitus erant*), soient restés indépendants. Sur tous ces peuples, cf. t. II, p. 283-319, p. 480-2.

4. Ces derniers furent placés peut-être dans la vassalité de Marseille; cf. p. 26.

5. Marius, par exemple, paraît avoir rencontré, en venant en Gaule par les Alpes (cf. Plut., *M.*, 13 et 15), moins d'ennuis que César (cf. p. 202).

6. Cf. p. 24.

7. Cf. p. 11-12 et 26; t. I, p. 400. Je doute, vu l'hostilité des Salasses, très insuffisamment soumis (p. 38, n. 2, et p. 108, n. 8), que les cols du val d'Aoste, Petit et Grand Saint-Bernard, aient été fréquentés des Romains.

les indigènes, afin de créer une ville romaine, de la doter d'un territoire, d'assurer aux colons des terres de culture[1]. Ailleurs, par exemple à Toulouse[2], à Aix[3], à Vienne[4], on dut se borner à réserver un terrain à l'intérieur ou près de la ville gauloise, pour y installer les colons italiens et la garnison qui les protégeait.

Les usages politiques de ces peuplades furent également respectés. Elles perdirent, cela va de soi, le droit de guerre[5] et de coalition, et des tributs furent imposés à la plupart d'entre elles[6]. Mais elles continuèrent d'obéir à leur sénat, à leurs rois ou à leurs magistrats[7], et de se gouverner suivant leurs lois et

1. C'est à cette mainmise sur terres indigènes au temps de la conquête, que fait allusion Cicéron (Pro F., 1, 2; cf. 8, [illegible] 46 [illegible] colonie à Narbonne en 118, p. 128, n. 7, peut-être à Toulouse en 106, p. 64 [illegible] Montlaurès, la disparition de débris indigènes et l'absence de ruines romaines [illegible] peut croire qu'il y a eu expropriation des Barbares de la colline et des [illegible] Montlaurès est près de Narbonne.

2. Au moins avant 106, cf. p. 63, et [illegible] n. 1. Le texte de Dion (XXVII, [illegible]) et l'inscription de C. I. L., XII, 5384, semblent montrer que des colons et une garnison étaient installés dans la ville gauloise même, à Vieille-Toulouse, et les trouvailles de monnaies confirment visiblement ce fait ([illegible], Bull. de la Soc. arch. du Midi, in-8, n° 21, 1897, p. 94 et suiv.). J'hésite cependant à croire qu'un castellum n'ait pas été construit, après 106, sur l'emplacement [illegible] de Toulouse [illegible] sur les origines de Toulouse. Audibert, Diss. sur les [illegible] de T[illegible], Avignon, 1764 (a le premier signalé l'importance de Vieille-Toulouse). [illegible], Hist. de Languedoc, n. éd., I, p. 167 et suiv. Jullian, [illegible], t. II, p. 265, n. 4.

3. Cf. p. 12-14. Le castellum romain est, ici, en dehors et au pied de la ville indigène.

4. Dion Cassius, XLVI, 50, 4: les colons semblent habiter dans la ville. Malgré l'autorité des mss., je ne puis admettre la correction [illegible] III, 39, 2; [illegible] par les mss. à comme une ville peuplée de [illegible] romains [illegible]. — Si c'est de Valence, [illegible] qu'il est question pendant la révolte des Allobroges (p. 122, n. 8), les Romains auraient déjà fondé là une colonie ou tout au moins un castellum à nom latin.

5. On dut leur laisser leurs oppida [illegible] cf. p. 55-6 et 122-4, chez les Helvètes, César, VII, 65, 1: il n'est pas probable qu'on ait procédé à un désarmement général de la population (cf. César, VII, 65, 2 et 3).

6. Cela résulte, assez vaguement, de César, De b. G., VII, 77, 15-16, cf. p. 93 et 120. Les cités fédérées (p. 97) étaient exemptes, mais il est possible que l'immunité fût souvent suspendue (Cic., Pro F., 8, 16).

7. Un [illegible] chez les Volques Tectosages (Plut., Sylla, [illegible]), un princeps civitatis chez les Helvètes (Cés., De b. G., VII, 65, 2; cf. t. II, p. 46, n. 1); chez les Allobroges, on mentionne un sénat, et « le sénat et le peuple » (Plut., Cic., 18; Cic., Cat., III, 4, 10, 11), des principes (César, VII, 64, 7; Sall., Cat., 41, 2), un [illegible] amplissimus (Pro Font., 8, 17; 17, 36), un chef de guerre, [illegible] de toute la nation (p. 123), un autre, Adbucillus, qui principatum in

coutumes[1]. Il ne leur fut même pas interdit d'envoyer des ambassades à Rome pour y traiter de leurs affaires[2], et peut-être, chaque année, le proconsul réunissait-il à Narbonne les principaux de leurs chefs afin de résoudre ensemble les questions importantes[3].

Le peuple romain apparut d'abord à leur endroit plutôt comme un suzerain que comme un maître absolu : quelques-unes d'entre les nations reçurent le titre de cités « libres » ou « fédérées », qui supprimait toute formule de sujétion[4]; et si ce titre fut spécialement conféré aux peuplades qui s'étaient rendues sans coup férir, telles que les Volques[5], les autres habitants de la Province étaient également appelés, non pas des vaincus et des sujets de Rome, mais des alliés et des auxiliaires de son empire[6].

Mais cela n'était que formules et mensonges. S'il fut peut-être rédigé une « loi » de la Province, définissant les droits et les devoirs réciproques du peuple romain et des cités gauloises[7], elle ne tarda pas à être violée impunément. En fait, toutes les nations étaient à la merci du peuple romain et du maître qui venait en son nom[8].

En temps de guerre importante, l'autorité appartenait à un

[illegible] César, De b. G., III, 7 [illegible] ... peut-être antérieures à 121. Il ne serait pas impossible que [illegible] presque partout supprimée par Rome.

1. Je ne crois pas [illegible] que les Romains aient aboli les [illegible] 21 [illegible].

2. Cf. p. 119 et 121.

3. Supposé d'après Salluste [illegible] p. 119 [illegible] et la pratique de César en Gaule p. 11[illegible].

4. Note suivante.

5. [illegible] Tite-Live, XXVII, [illegible]. Le titre a dû leur être enlevé après 120 [illegible] cf. p. 61-63.

6. Plutarque, Marius, 16 : Σαλύων (Salyens ou Cavares). — Cf. Mommsen, Staatsrecht, III, p. 716-720 ; c'est ce que Mommsen appelle tolerirte Autonomie.

7. Je n'ai pu en trouver aucune trace, sauf ce qui est indiqué p. 20, n. 2. Sur ces lois de provinces, Marquardt, Staatsverwaltung, I, p. 500-2.

8. César, De b. G., VII, 77, 16 : Gallia ... perpetua premitur servitute.

des consuls de Rome, envoyé au delà des Alpes : ce fut, trois ans de suite, le cas de Marius[1]. En temps normal, le sénat confiait soit à un préteur en exercice[2], soit à un magistrat prorogé, proconsul[3] ou propréteur[4], le gouvernement de la Gaule Transalpine : tel était le nom officiel de la Province[5]. Quelle que fût sa dignité, le chef romain exerçait tous les droits qui appartenaient au peuple souverain, et il les exerçait seul et sans contrôle. La royauté, que Rome avait supprimée chez elle, reparaissait dans ses provinces[6].

Le gouverneur[7] commandait les armées, protégeait les frontières, réprimait les rebelles[8]. C'était lui qui fixait le contin-

1. De 104 à 102? cf. p. 73; Fulvius en 125, Sextius en 124, Domitius en 122, Fabius en 121 (ceux-ci, avant l'organisation de la province, cf. p. 11, 12, 15, 16), puis, les généraux des guerres cimbriques, Silanus en 109 (p. 62), Cassius en 107 (p. 63), Cépion en 106 (p. 64) et Mallius en 105 (p. 66). Il semble aussi que Pison en 67 (p. 120, n. 3), Metellus en 60 (p. 165) et César en 59 (p. 166, n. 4) aient gouverné la Gaule étant consuls.

2. Pas après Sylla. Avant Sylla : peut-être C. Cœlius (?), préteur ou propréteur vers 90 (cf. p. 102, n. 4), peut-être Valerius Flaccus en 83 (p. 102, n. 3).

3. Fulvius en 124? (p. 11-12), Sextius en 123-2 (p. 11), Domitius en 121 et 120 (p. 16 et suiv.), tous trois, avant l'organisation de la province. Après, Cépion en 105 (p. 66), M. Æmilius Lepidus, consul en 78, proconsul en 77 de la Gaule Transalpine, où il ne se rendit pas (Appien, *Civ.*, I, 107). De même, C. Calpurnius Piso en 66-65 (p. 120, n. 3), Metellus en 59 (p. 165) et César à partir de 58 (p. 166-7). — On donna du reste de bonne heure ce titre de proconsul même à des préteurs pour la Gaule, L. Manlius en 77 (p. 107, n. 9). D'après Willems (*Sénat*, II, p. 571-2), le titre de proconsule serait officiel, de 81 à 52, même pour les gouverneurs qui ont exercé leurs fonctions *ex praetura*.

4. On l'appelait du reste communément *praetor* (Cic., *Pro Fonteio*, I, I, 2, 6). Après Sylla : peut-être M. Porcius Cato, vers 78 ou avant (Aulu-Gelle, XIII, 20 [19], 12; cf. Willems, *Sénat*, I, p. 431; *contra*, Lebègue, p. 15), Marcus Fonteius en 76-74 (p. 111), L. Licinius Muréna en 64-3 (cf. p. 120), C. Pomptinus en 62-61 (cf. p. 122).

5. *Gallia Transalpina*, Cicéron, *Pro Murena*, 41, 89 (en 63).

6. Cicéron dit de Fonteius, *imperator*, 3, 6 et 7; *summo cum imperio*, *Pro Mur.*, 41, 89; *imperator*, *Pro Quinctio*, 7, 28; *praetor*, *Pro F.*, 3, 6. — Il a des *legati* (au moins deux?), quelquefois même de rang consulaire, qui l'aident dans l'administration des routes, *Pro Font.*, 4, 8, des impôts, 3, 97, des levées et de la défense militaire, etc., p. 123, et César, *De b. G.*, VII, 65, 1). — En sous-ordre sont des chevaliers ou des citoyens pour les besognes de détail (installations et direction de bureaux?, cf. p. 99, n. 4), un *praefectus* (Cic., *De orat.*, II, 65, 262?). — Les *legati* peuvent être des proches parents du gouverneur (frère : p. 120, n. 5; cousin : César, *De b. G.*, VII, 65, 1; cf. *Pro Fonteio*, 4, 8).

7. J'emploie ce mot, mais en faisant observer que la République n'en eut pas d'équivalent : ce n'est que sous l'Empire qu'apparaît l'expression de *praeses provinciae*.

8. P. 111, 122 et suiv., César, *De b. G.*, VII, 7, 3-5.

gent de soldats, de matelots et de chevaux que devait fournir chaque peuplade[1], la quantité de vivres, de corvées ou de logements dont elle devait s'acquitter[2]. Il avait le pouvoir, sinon d'imposer à volonté les provinciaux[3], du moins d'établir des taxes sur les routes et aux frontières[4]. Sa justice était souveraine sur les indigènes; et s'il était tenu à une certaine procédure, ses sentences, même capitales, étaient sans appel[5]. Il avait sans doute aussi le droit d'inspecter et de contrôler les cultures des terres : car, pour assurer des débouchés au vin et à l'huile de l'Italie, le sénat interdit aux Gaulois de planter des vignes et des oliviers[6]. Ce qui leur montrait que tout

1. Hommes de guerre : César, *De b. G.*, VII, 1, 1; Cic., *Pro F.*, fr. 3, 8; de mer : César, III, 9, 1; chevaux : Cic., *ib.*, 6, 16.

2. Vivres : Cic., *Pro F.*, fr. 3, 8; 5, 16, corvées pour routes : Cic., 4, 7, 8 et 9; logements de troupes : Cic., 3, 6, 5, 10.

3. Voyez cependant Cic., 8, 16.

4. Cicéron, *Pro Fonteio*, fr. 3, 4 et 8; 5, 10, et surtout 5, 9 : *Itaque Titurium Tolosae quaternos denarios in singulas vini amphoras portorii nomine exegisse; Crodunone Porcium et Munium ternos victoriatos, Vulchalone Servaeum binos victoriatos [illegible], atque in his locis ab his portorium esse exactum, si qui Cobiomacho, qui vicus inter Tolosam et Narbonem est, deverterentur, neque Tolosam ire vellent. Elesiodulumantum* [*Elesiodunum*] ... un ou deux noms propres corrompus ... *senos denarios ab iis qui ad hostem portarent exegisse.* — Sur les monnaies, Mommsen, *G. d. R. M.*, p. 399. — Voici comment, sous réserves, j'interprète ce texte : il s'agit des droits payés par les vins arrivés à Narbonne et qui en sortent à destination de l'intérieur; les droits s'échelonnent sur la route de Narbonne à Toulouse et au delà : 1° à *Crodunum* [*Sepodunum*, Vendres, est impossible, le pays était indépendant, p. 22; il s'agit de la 1ʳᵉ étape après Narbonne], 3 victoriats (1 denier 1/2); 2° à Vulchalo ?, 2 victoriats : ces deux droits [illegible] seulement pour les vins destinés à Cobiomachus (Hebromagus? Bram, cf. Itin. [illegible] Jerus., p. 551, *magus* = « marché »), marché à gauche de la route, à mi-chemin de Narbonne à Toulouse; 3° ceux pour Toulouse paient, à Toulouse même, 4 deniers; 4° à *Elesiodunum* [= Elusio, Itinéraire de Jérusalem, p. 551, Font d'Alzonne près de Castelnaudary, point de départ, sur la route de Narbonne à Toulouse, de la route vers les Rutènes et le haut pays? je crois bien que c'étaient les vins destinés aux Rutènes qui étaient visés, cf. fr. 3, 4], douane de sortie, 6 deniers pour les vins destinés à la Gaule indépendante. — Sur ces noms de lieux, cf., en dernier lieu, *Hist. de Languedoc*, I, p. 131 et 210.

5. Aucun texte précis pour la Gaule sur la juridiction criminelle du gouverneur; cf. seulement p. 101, n. 1. — Sur la justice civile, Cic., *Pro Quinctio*, 6, 15; 12, 41. — Sur la justice administrative, Hirtius, *De b. G.*, VIII, 46, 3 (*publicas controversias*). — Il semble qu'il y ait dans la Gaule Transalpine des circonscriptions judiciaires, des lieux d'assises (*conventus*), où se rendait successivement le gouverneur (Hirtius, *l. c.*) : Narbonne, Toulouse, Vienne, Aix? Mais pour certaines affaires civiles, on venait à Narbonne, même de l'autre bout de la Province (Cic., *l. c.*).

6. Cic., *De republica*, III, 9, 16 : *Nos vero justissimi homines, qui Transalpinas*

serait réglé par Rome, la vie du sol comme la vie des hommes.

Une telle autorité, absolue et multiple, pouvait, suivant les personnes, être mise au service du bien ou du mal. Le bien, pour la Gaule romaine, c'était la transformation des hommes et de la terre, les Celtes obligés à s'unir et à respecter les lois, leur activité tournée vers les travaux du sol et les œuvres de l'esprit, de nouvelles cultures enseignées et de grandes villes bâties, et les vaincus associés à une œuvre pacifique dirigée par une volonté supérieure. Le mal, c'était la Province livrée à tous les appétits des Italiens : prolétaires de Rome qui veulent des lots de colons[1], sénateurs et chevaliers qui rêvent d'immenses domaines, de terrains de chasse ou de bois de futaie[2], brasseurs d'affaires qui cherchent des entreprises de transport, de vente, de commission ou de fermage[3], collecteurs d'impôts qu'enrichit toute taxe nouvelle[4], banquiers et usuriers pour qui les indigènes sont une proie facile[5], prospecteurs de mines, maîtres carriers, marchands de vins, de bois et de bestiaux[6], exploiteurs de pacages et de labours[7], fournisseurs de marchés d'esclaves, ceux-ci, les plus dangereux des malfaiteurs[8], toute une foule d'aventuriers sans scrupule s'abattant sur la province[9].

[illegible] La défense [illegible] a été permanente sous la République [illegible] c'est par anachronisme que [illegible] place ces paroles dans la bouche de [illegible] Émilien [illegible] car il est bien difficile de mettre la mesure avant 125 comme le fait Mommsen, II, p. 160).

1. *Pro Fonteio*, 1, 2 [illegible] 2, 4 ; 3, 5 ; 11, 24 [illegible].

2. *Saltus* [illegible] *Pro Quinctio*, 25, 79 ; 29, 80.

3. *Negotiatores* [illegible] *Pro Font.*, 1, 1 et 2 ; 3, 5 ; 10, 22, [illegible] pour l'exploitation [illegible] *in Gallia comparantur*, *Pro Quinctio*, 3, 11, d [illegible] *in Gallia* [illegible], *id.*, 4, 15 ; 6, 24 ; 11, 38 ; 25, 79 ; 29, 90 ; 31, 95 (il s'agit en particulier de l'exploitation de domaines).

4. *Publicani* [illegible] *Pro F.*, 1, 2 ; 16, 36. Cf. p. 99, n. 4.

5. Cf. p. 113, n. 3.

6. *Negotiatores* : *Pro F.*, 1, 1 et 2 ; 3, 5 ; 5, 9 et 10 ; 10, 22 ; 16, 31 ; *Pro Murena*, 20, 42 ; Salluste, *Cat.*, 40, 2.

7. *Aratores, pecuarii*, *Pro F.*, 1, 2 ; 16, 36 ; *agricolæ*, 16, 36.

8. *Pueros venales ex Gallia*, Cic., *Pro Quinctio*, 6, 24.

9. C'est tout ce monde que Cicéron appelle (*Pro F.*, 1, 3) *numerus civium Romanorum atque hominum honestissimorum* (les non-Romains) ; cf. 3, 5.

Et si le gouverneur laissait faire, la curée commençait[1].

Or, non seulement il laissait faire, mais, presque toujours, il mettait son pouvoir à la disposition de ces hommes, c'est-à-dire qu'il le leur vendait pour une part dans les bénéfices. Confiscations de biens ou destructions de villes[2], exécutions sommaires[3], impôts arbitraires[4], extorsions d'argent[4], dénis de justice[5], les provinciaux étaient alors menacés dans leurs vies et leurs biens, et ils couraient chaque jour les mêmes dangers qu'à un soir de défaite. — Il est vrai qu'ils pouvaient se choisir à Rome un patron ou un défenseur[7] et, par son intermédiaire, accuser leur préteur de prévarication ou de rapine[8]. Mais les tribunaux étaient indulgents pour les méfaits de ce genre : tous les juges n'avaient pas la conscience nette[9]. D'ailleurs, quand il s'agissait de la Gaule, les gouverneurs et leurs avocats rappelaient aussitôt que c'était pays de Barbares et de Celtes, et que les Romains avaient toujours à venger la bataille de l'Allia, l'assaut du Capitole et le pillage de Delphes[10]. Avec de tels arguments, l'impunité était assurée aux pires exactions, les plus violents des proconsuls étaient les plus dignes du nom romain, et les Gaulois risquaient de devenir les ennemis éternels, pour lesquels le souverain n'abdique jamais le droit du vainqueur[11]. Le sort de la Gaule allait donc dépendre des hommes que le peuple et le sénat[12] lui donneraient pour maîtres.

1. Voyez, p. 120, n. 4, le rôle de P. Clodius en Gaule.
2. Cic., *Pro F.*, 2, 2, 8, 16. La mention des villes supprimées (*urbibus vastatis*, 2, 2) est particulièrement intéressante : peut-être Toulouse (cf. p. 64 65).
3. *Supplicium injustum* Sall., *Cat.*, 40, 2), *injuria* (Cicéron, *Divin. in Caecil.*, 20, 67).
4. Cic., *Pro F.*, fr. 3, 4 et 8, 2, 3; 5, 9 et 10, 4, 7 et 8, cf. p. 99, n. 3 et 4, p. 112.
5. Cic., *De orat.*, II, 66, 265 (en Transalpine?); cf. p. 112 et 120.
6. Cic., *Pro F.*, 4, 7.
7. Ces patrons sont d'ordinaire des *Domitii* ou des *Fabii*, cf. p. 38, n. 1, p. 6?, n. 4, p. 119, n. 4, p. 121, n. 3.
8. Procès de Fonteius en 69 (p. 110); démarches des Allobroges en 63 (p. 121); procès de Silanus après 105 (p. 63, n. 1); de Pison en 63 (p. 120, n. 3); peut-être le procès de Cépion après 106 (p. 63).
9. Cf. Belot, *Histoire des chevaliers romains* II, p. 203 et suiv.
10. Cic., *Pro F.*, 10, 20.
11. *Pro F.*, 1, 2; 2, 3, 4 et 5; 3, 5 et 7, 10, 22; 14, 23; 12, 26.
12. Cf. Willems, *Le Sénat romain*, II, p. 362 et suiv.

II. — LE GOUVERNEMENT DE LA GAULE AU TEMPS DE MARIUS ET DE SYLLA[1]

Ceux qu'elle eut après Marius nous sont à peu près inconnus[2]. Nous ignorons presque tout des commencements de la Gaule romaine, de ces années les plus critiques de sa vie, celles où se dessinent chez les maîtres les règles générales d'une politique et chez les sujets les premières habitudes du régime de l'obéissance.

A de certains indices, on dirait que Rome veut se montrer libérale envers les vaincus et les amener peu à peu à la jouissance des droits souverains : des chefs helviens, en 83, reçurent le titre de citoyen romain[3]. Mais d'autres détails révèlent que toutes les peuplades n'ont point renoncé à l'espoir de l'indépendance : les Salyens se révoltent vers 90[4], d'autres en 83[5]. Comme les uns et les autres de ces faits peuvent être des exceptions, j'hésite à en rien conclure.

1 Zumpt, St. R., p. 26 et suiv.; Herzog, p. 64 et suiv.; Desjardins, II, p. 329 et suiv.; Lebègue, p. 3 et suiv.

2 Voici ceux dont nous connaissons les noms : Caecilius ? vers 90 (n. 4), Valerius Flaccus en 83 (n. 5), Catulus en 78 ? (p. 99, n. 4), Lepidus en 77 (p. 99, n. 5), Manlius en 77 ? (p. 107), Fonteius en 76-74 (p. 111 et suiv.), Calpurnius Piso en 67-65 (p. 121, n. 3), Murena en 64-63 (p. 120, n. 4 et 5), Pomptinus en 62-61 (p. 121-4), Caecilius Metellus en 60-59 (p. 165, n. 8), César à partir de 59 (p. 166 et suiv.).

3 César, De b. G., I, 47, 4; VII, 65, 2 et n. 3. Vers le même temps, le Massaliote [illegible] est fait citoyen par Sylla (Cic., Pro Balbo, 22, 50). Il est probable que cet octroi, par le gouverneur, du titre de citoyen romain devient de plus en plus fréquent depuis Marius et est la conséquence de services rendus à la guerre; cf. Mommsen, Staatsrecht, III, p. 135; Bollettino della Commissione arch. comunale di Roma, 1909, p. 189 et suiv.

4 Tite-Live, Ep., 73 : C. Caecilius [illegible] in Gallia Transalpina Salluvios rebellantes vicit; cf. p. 125, n. 6.

5 Granius Licinianus, p. 31, Flemisch : Valerius Flaccus ex Celtiberia et Gallia triumphavit en 81 (il s'agit de C. Valerius Flaccus, qui fut gouverneur de Gaule avant [illegible] en 83 [illegible]; Pro Q., 6, 24 et 7, 28; César, De b. G., I, 47, 4). Herzog (p. 65) conclut d'un passage du Pro Quinctio (7, 28) qu'il partit avant septembre 83, peut-être pour combattre les Celtibères. — Il n'est pas impossible, comme l'a supposé Mommsen (II, p. 352), que ce soulèvement soit la conséquence du passage de Sertorius (et on place ce passage en 83, cf. p. 104); il me paraît plus probable qu'il lui est antérieur, et que Sertorius, loin de favoriser la révolte des indigènes, eut plutôt à les contenir; cf. p. 104, n. 4, et Julius Exsuperantius (éd. Bursian, Zurich, 1868) : Et Sertorius en 83 [illegible] Gallia Transalpina comparavit. La campagne de Flaccus se rapporte au même ordre de [

Après tout, durant ces vingt ans (100-78), les révolutions furent trop fréquentes à Rome pour qu'on pût élaborer un plan suivi à l'égard des provinces. Marius, en l'an 100, fut pendant quelques semaines une manière de roi, grâce au prestige de ses victoires et à l'appui du peuple et des chevaliers. Puis, durant dix ans, les grands l'emportèrent, soutenus par la fortune continue de Sylla. Le parti populaire prit sa revanche après le départ de celui-ci pour la guerre de Mithridate (87), et, jusqu'à son retour, il gouverna l'Occident sans opposition. Quand Sylla revint, ce fut la conquête à main armée de l'Italie et de Rome, faite par le proconsul au profit de l'aristocratie (83-78).

A chaque changement de régime, la Province voyait arriver de nouveaux chefs, et les acceptait passivement. Ils ne restaient pas assez longtemps pour se faire craindre ou pour se faire aimer. Leur situation était trop précaire pour qu'ils se compromissent par un excès de violences ou par des résolutions généreuses. Et c'est sans doute à cause de cela que les gouverneurs ne se sont signalés ni par leurs crimes ni par leurs bienfaits, et que la Gaule a si peu fait parler d'elle. Au temps des batailles entre Marius et Sylla, toutes les énergies se dépensaient à Rome et en Italie : les provinces de l'Occident se bornaient à suivre les mouvements qui venaient de la capitale.

Mais, Sylla étant dictateur, elles entrèrent subitement en scène.

III. — SERTORIUS[1]

En 80, il y a un demi-siècle, depuis Tibérius Gracchus, que dure la lutte des partis. Les deux dernières crises, celles des revanches de Marius et de Sylla, ont provoqué les plus ignobles scènes qui puissent déshonorer une nation. Tout sentiment de

1 Entre autres : von Bienkowski, *Kritische Studien*, etc., *Wiener Studien*, XIII, 1891 ; Stahl, *De bello Sertoriano*, Erlangen, 1907.

dignité et d'humanité avait disparu de Rome. Le Capitole, symbole de son empire, fut détruit dans un incendie (83). Les vaincus avaient le droit de ne plus respecter un tel peuple.

Tour à tour, les sujets de ce peuple et les victimes du sénat exigeaient et obtenaient de nouveaux avantages. Tibérius donna une part des terres aux misérables, et Caius une part de l'autorité aux chevaliers; les affranchis luttaient pour renverser les barrières qui limitaient leurs pouvoirs d'électeurs[1]; les Italiens entrèrent dans la cité, et même les Gaulois de la Cisalpine, Insubres et Cénomans, furent admis au nom latin (89)[2]. L'idée d'une égalité de droits et de titres entre vaincus et Romains se propageait en Occident[3]. La province était amenée à moins craindre ses maîtres, et à leur réclamer ou son ancienne liberté ou une condition meilleure.

Or, vers ce même temps, deux Romains de haut mérite, Sertorius et Pompée, s'inquiétèrent de la province autant que de Rome et de l'Italie. Ils comprirent quelles réserves de forces renfermait le monde barbare de l'Occident, et ils tentèrent, pour s'emparer du pouvoir, de l'attacher à leur fortune. Ces hommes n'appartenaient pas au même parti, ils se combattirent sur les champs de bataille, ils n'avaient pas le même degré d'intelligence ni la même valeur morale. Mais ils ont travaillé à une œuvre semblable.

Sertorius apparut le premier. C'était un des chefs du parti équestre, que la victoire de Sylla chassa de l'Italie. Il passa les Alpes malgré l'hiver, traversa la Gaule (82?)[4], gagna l'Espagne, en fut expulsé[5], y revint, et, grâce à l'appui des Lusitans (80),

1. Depuis 88. Tite-Live, *Ep.*, 77. Cf. Mommsen, *Staatsrecht*, III, p. 439 et suiv.
2. *Les Pompeii* (du père de Pompée), Asconius *in Pisonianam*, p. 3, Kiessling.
3. Voyez les conversions du droit de cité, p. 162.
4. Il ne semble avoir rencontré d'autre difficulté que l'obligation de payer tribut aux barbares, les montagnards des Alpes Cottiennes?, pour s'assurer le passage (Plut., *Sert.*, 6). — Sur la date, en dernier lieu, Stahl, p. 35-36; cf. p. 107, n. 3.
5. Sylla envoya contre lui, sans doute par la Gaule (en 82 ou 81?), C. Annius, proconsul en Espagne. Annius dut camper longtemps au pied des Pyrénées (à Elne?) avant de pouvoir les forcer (Plut., *Sert.*, 7).

s'y tailla une façon d'empire[1], la création la plus originale qu'ait jamais entreprise un général du peuple romain.

Le nouveau maître de l'Espagne n'entendait pas la détacher des provinces : il la gouvernait pour le compte de son parti, mais au nom de Rome ; il avait près de lui un sénat, des chefs de corps, des officiers, tous Romains d'origine[2]. Il n'admit jamais les Barbares au partage de la souveraineté[3]. Mais en même temps, il leur commandait, non pas à la romaine, mais, pour ainsi dire, à l'espagnole. On sait quelle force avait, chez les indigènes de l'Occident, le lien sacré qui unissait l'homme à l'homme, cette religion militaire qui rapprochait les compagnons et le chef pour une éternelle amitié[4]. Sertorius accepta cette nature d'obéissance, et il se fit des guerriers espagnols, Lusitans ou autres, autant de fidèles et de « dévoués »[5]. Il leur parlait comme une sorte de prophète : Diane, disait il, lui envoyait sa biche pour l'inspirer[6], et sous ce nom latin de Diane, il invoquait sans doute cette grande Mère des forêts, des terres et des hommes que les Barbares adoraient par-dessus tous les dieux[7]. Chez ces peuples toujours prêts à diviniser leurs chefs, Sertorius suscitait un enthousiasme sacré[8] : l'Espagne revenait au temps de Viriathe le Lusitan, où elle faillit être, comme la Gaule de Luern, un seul empire commandé par un roi divin[9]. — Mais Viriathe n'avait songé qu'à une royauté nationale, Sertorius voulut la fusion complète, droits et coutumes, du Latin et du Barbare. Aux chefs, il donnait l'habitude de la discipline et des armes savantes[10] ; à leurs fils, il faisait enseigner la

1. Plut., *Sert.*, 10 et 11.
2. Plut., *Sert.*, 25 ; Appien, *Iberica*, 101.
3. Cf. Plut., *Sert.*, 22-23.
4. T. II, p. 78.
5. *Sert.*, 14.
6. *Sert.*, 11.
7. Cf. t. I, p. 142-4, 146, t. II, p. 123.
8. Pl., *Sert.*, 12 [illegible] ; *id.*, 20.
9. Cf. Tite-Live, *Ep.*, 52 et 54 ; Appien, *Iberica*, 61 et suiv.
10. *Sert.*, 14 ; cf. p. 204, 207-8.

langue et les lettres romaines et grecques, et il les réunit en école dans la ville de Huesca, sous la direction de maîtres qu'il paya et surveilla lui-même[1]. Huesca était une vieille et grande cité, la métropole célèbre de l'Espagne du nord, une des capitales du nom ibérique[2] : sous la domination de Sertorius, elle retrouvait sa gloire d'autrefois, embellie par la vie romaine.

Cette politique libérale était indiquée sans doute par les circonstances : proscrit en Italie, Sertorius ne pouvait se créer des ressources en province qu'en s'adressant à la bonne volonté des indigènes[3]. Mais je crois qu'en toute circonstance il eût agi de la même manière. C'était un homme d'une intelligence très souple et très ouverte, d'un esprit politique fort clairvoyant, et, ce qui fut si rare chez les Romains, d'une nature conciliante et affectueuse, presque sentimentale, accessible aux émotions les plus douces du cœur humain[4]. Et sa bonté, autant que sa raison, l'amena, dès le début, à parler aux Barbares en homme et en ami.

Ce n'était pas un inconnu pour les Gaulois. Il avait vécu et servi quatre ans dans leur pays, lors des campagnes contre les Cimbres et les Teutons (105-102)[5] : il avait appris la langue celtique, ce qui lui permit de rendre les plus grands services à l'armée de Marius[6]. On n'ignorait pas, en Occident, son habileté, sa droiture et sa bienveillance. Quand Rome avait eu à réprimer la révolte des alliés italiens, Sertorius, questeur en Cisalpine (90), fit appel aux hommes de sa province, et il réussit à leur faire prendre les armes en faveur du sénat[7]. Maintenant qu'il le combat, il aura moins de peine encore à assembler des Gaulois autour de lui.

1. *Sert.*, 14.
2. Πόλιν μεγίστην, *S.*, 14. Cf. t. I, p. 258, n. 3, p. 280, n. 2.
3. *Cf.* Plut., *S.*, 22.
4. Plut., *S.*, 10, 11, 22.
5. P. 74, p. 68, n. 4.
6. P. 74.
7. Plut., *Sert.*, 4.

Aussi, le bruit de ses victoires émut tous les Barbares de l'Occident. Des Pyrénées jusqu'aux Alpes, des mouvements se produisirent au delà et en deçà de la frontière romaine [1]. Les Aquitains des Pyrénées et de la Gascogne prirent les armes, tandis que leurs voisins d'Espagne, Vascons et Cantabres, accouraient près de Sertorius [2]. En Languedoc, les Volques guettaient l'occasion de surprendre Narbonne [3]; entre le Rhône et les Alpes, les Voconces s'insurgèrent [4], les Allobroges et d'autres étaient prêts à faire comme eux [5], et les tribus des montagnes fermaient les passages [6].

Les proconsuls qui gouvernaient la Gaule Transalpine pour le compte du sénat, luttaient afin d'enrayer le mal. Des combats furent livrés, dont ils sortirent d'abord vainqueurs. L'un d'eux, Lucius Manlius [7], se crut même assez fort pour passer en Espagne, et venir au secours des généraux qui tenaient tête à Sertorius. Mais il fut alors battu, rejeté au delà des Pyrénées du côté de la Gascogne (par le col du Somport?). C'était la première fois qu'une troupe romaine pénétrait chez les Aquitains. Manlius fut obligé de traverser leur pays pour regagner Toulouse ou Narbonne [8] : il fut assailli par les indigènes, l'armée se vit dépouiller de ses bagages, et le proconsul revint en Gaule deux fois vaincu (77?) [9].

1. P. 108, n. 8, p. 110, n. 2.
2. César, *De b. G.*, III, 23, 3-5; 26, 6; et ici, n. 9.
3. Cic., *Pro F.*, 2, 4; 16, 36 (*obsidione hostium*).
4. *Ibid.*, 5, 10.
5. Cela semble bien résulter du *Pro F.*, 1, 2, où il est question de plusieurs peuples.
6. Cf. p. 108, n. 8, p. 110, n. 2 et 4.
7. Textes note 9. Il est dit proconsul, mais sans avoir été consul (cf. p. 98, n. 3).
8. Si, comme il semble d'après César, il a eu surtout affaire avec les Sotiates de Sos (III, 21, 1; ici, p. 305), Manlius a dû chercher à gagner Toulouse par la route d'Oloron, Aire, Sos et Agen; mais tout cela est bien hypothétique.
9. Sur sa campagne d'Espagne : Tite-Live, *Ep.*, 90; Orose, V, 23, 4 (var. *Manilius*); Plut., *Sert.*, 12 (Λόλλιον, cod.) : il résulte bien de ces textes que sa défaite fut la cause de l'envoi de Pompée. Sur sa défaite en Gaule : César, *De b. G.*, III, 20, 1 : *In his locis* [*Aquitania*, cf. n. 8]... *ubi paucis ante annis L. Valerius Praeconinus legatus, exercitu pulso, interfectus esset* (impossible à dater, mais peut-être

Il était dès lors à craindre qu'une insurrection générale n'éclatât. Et si le Languedoc et la Provence faisaient défection, les routes de terre seraient coupées entre l'Italie et l'Espagne[1]. Déjà, les routes de mer étaient menacées par les pirates : Sertorius s'entendit avec eux, et établit un poste sur le cap de La Nao, à Denia, d'où il put surveiller les eaux des Baléares[2]. L'Occident, terres et rivages, se groupait peu à peu sous ses ordres pour une nouvelle existence[3].

IV. — LE PASSAGE DE POMPÉE EN GAULE

L'arrivée de Pompée changea le cours des choses. Il ne valait assurément pas Sertorius, ni comme chef d'armée ni comme conducteur de peuples. Mais un bonheur insolent accompagnait ses entreprises. Et ce fut lui qui rétablit par tout l'Occident le pouvoir du sénat et l'unité de l'Empire romain[4].

Le sénat lui avait donné, presque contraint et forcé, le titre de proconsul, le gouvernement de l'Espagne citérieure[5], et peut-être une autorité souveraine sur la Gaule au delà des montagnes[6]. En quarante jours son armée fut prête[7], et Pompée se mit en marche vers les routes des Alpes.

Une légende se forma bientôt sur le passage des Alpes par le jeune général. On parla de chemins nouveaux qu'il avait découverts, de périls sans nombre, de luttes sanglantes contre les montagnards, et il fut comparé à Hannibal[8]. Il faut sans

contemporain de la guerre de Sertorius, *atque unde L. Manlius* (var. *Mallius*) *proconsul impedimentis amissis profugerit*. — Herzog (p. 65) et Lafargue (p. 16) placent le proconsulat de Manlius en 77; Stahl (p. 48) préfère 78.

1. Cf. le texte de Pompée cité n. 8.

2. Strabon, III, 4, 6; sur ce cap, t. I, p. 402.

3. Cf. Cic., *Pro lege Manilia*, 4, 9-10.

4. Voyez le *Pro lege Manilia* de Cicéron, 4, 10.

5. Il était *privatus* : Tite-Live, *Ep.*, 91; Plutarque, *Pompée*, 17; Valère-Maxime, VIII, 15, 8; Cicéron, *Pro lege Manilia*, 21, 62; *Philippiques*, XI, 8, 18.

6. Cf., dans le *Pro Fonteio*, 2, 4, le *ex decreto Pompeii*.

7. Salluste, *Epist. Pompei*, 4 (*Hist.*, fr., II, 98, Maurenbrecher).

8. Les textes sur le passage des Alpes par Pompée sont, outre ceux de la n. 2 de

doute en rabattre. Ambitieux et vaniteux, Pompée encourageait volontiers les légendes qui se forment au profit d'un chef, il savait qu'elles font la moitié de la gloire, et c'est peut-être lui qui, dans un rapport au sénat, a rappelé le premier le nom d'Hannibal[1]. Cependant, sans avoir l'éclat héroïque de l'aventure carthaginoise, la marche du proconsul fut bien conduite, et ne manqua ni de dangers ni de profits[2].

La route ordinaire des marchands et des armées était par le littoral ou par les deux seuils qui partaient de Suse, le col du Cenis et le col du Genèvre[3]. Pompée chercha un chemin nouveau, et le trouva, je crois, le long de la Doire Baltée et au Petit Saint-Bernard[4]. En passant par là, il montrait les légions aux indigènes du val d'Aoste, les Salasses, dont les pilleries étaient la terreur des trafiquants et des colons de la plaine[5]; puis, il arrivait chez les Allobroges, alors en pleine effervescence, et, d'une frontière à l'autre de leur vaste pays, de Montmélian à Vienne, il leur faisait sentir le poids des légions. Cette route avait, sur les autres, l'avantage de conduire au cœur de la

[illegible] p. 110 [illegible] Pompée, [illegible] Mauremberecher [illegible] Appien [illegible] I, 109 [illegible] Hannibal [illegible] X, 13, p. 84. [illegible] que le [illegible] d'Hannibal [illegible] route du Cenis [illegible] t. I, p. 109, n. 4; 2° que la route de la vallée d'Aoste et du Petit Saint-Bernard était la plus [illegible] vers la Transalpine, [illegible] l'Empire romain, comme le prouve la construction ultérieure de la grande route de Milan à Vienne et Lyon; 3° que le chemin était en effet nouveau pour les marchands, [illegible] t. I, p. 46, n. 8, p. 109; 4° qu'Appien n'aurait pas pensé aux sources du Rhône si Pompée était passé plus bas que le Cenis; 5° que c'est surtout sur cette route que se trouvaient les nations [illegible], Salasses par exemple. [illegible] que Pompée est [illegible] par la vallée d'Aoste et le Petit Saint-Bernard. L'expédition de Pompée a pu servir en partie à refouler les Salasses, [illegible] par la fondation d'Ivrée (t. I, p. 58, n. 2; Strabon, IV, 6, 7; [illegible] Mommsen, [illegible] III, p. 2[illegible] [illegible] p. 56-60 [illegible] et les livres cités t. I, p. 431).

1. Page 108, note 5.

2. P. 108, n. 8, p. 110, n. 2.

3. Cf. t. I, p. 46 et suiv., p. 109, 198; t. III, p. 11 et suiv., p. 252.

4. P. 108, note 8.

5. P. 108, note 8.

Gaule : elle était essentielle pour assurer au delà des Alpes la domination militaire de Rome. Et c'est ce que Pompée fit justement remarquer au sénat[1].

En route, il ne cessa de livrer bataille. On rapporta qu'il n'arriva sur les bords du Rhône qu'à travers les monceaux des corps abattus par les légions. Il y eut là, j'imagine, une de ces exagérations dont se firent dès lors coutumiers les clients intéressés de Pompée. Mais on peut croire qu'il rencontra de fortes résistances, et qu'il en triompha[2].

Les Allobroges domptés, il restait à réprimer les Voconces et les Volques. Mais Sertorius gagnait du terrain en Espagne : Pompée laissa au gouverneur de la Gaule Transalpine le soin d'achever son œuvre. Il avait assez fait pour se vanter d'avoir rendu la Gaule au sénat[3], et, après cette triomphale apparition, il descendit en Espagne par le col du Pertus (77 ?)[4].

V. — LE GOUVERNEMENT DE FONTÉIUS EN GAULE[5]

Le nouveau gouverneur de la Gaule, Manius Fontéius[6], était un préteur à l'ancienne manière sénatoriale, violent et cupide,

1. P. 108, n. 8.

2. Les Anciens ont toujours attaché une grande importance à la campagne de Pompée en Gaule : Cic., *Pro lege Manilia*, 11, 30 : *Galliam, per quam legionibus nostris in Hispaniam iter Gallorum internecione patefactum est* ; Lucain, VIII, 808 : *Alpina bella* ; Sall., *Ep. Pompei*, 5 : *Recepi Galliam* ; Cic., *ib.*, 10, 28 : *Transalpinum bellum* ; Pline, III, 18 : *DCCCLXVI oppida ab Alpibus ad fines Hispaniae ulterioris in dicionem ab se redacta*, portant le trophée des Pyrénées (p. 110, n. 1).

3. Note 2. — Il y a dans les fragments de Salluste (II, 22, Maurenbrecher) un texte énigmatique : *Narbone per concilium Gallorum*, d'où on a voulu (Maurenbrecher) que Pompée a hiverné à Narbonne en 77-6 et y a convoqué l'assemblée des chefs gaulois (peut-être en 74-3, p. 112, n. 3). Il est possible qu'il s'agisse de Fontéius ou de toute autre chose.

4. Il y eut, semble-t-il, des combats dans la région du Pertus : Sall., *Ep. P.*, 5 : *Recepi... Pyrenaeum, Lacetaniam, Indigetes* (sur ces peuples, cf. t. I, p. 290, n. 2, p. 250).

5. Ce qui suit, uniquement d'après le plaidoyer de Cicéron, *Pro Fonteio* (p. 119-120). Voyez, en dernier lieu, l'édition de C. F. W. Müller, Leipzig, 1885 (cf. *adnot.*, p. v-xx), les fragments publiés, avec commentaire, par Niebuhr, 1820, et Schneider, *Quaestiones in Ciceronis pro M. Fonteio orationem capita quattuor*, 1876 (thèse de Leipzig).

6. Les manuscrits de Cicéron donnent M. ; Willems (*Le Sénat*, I, p. 432), après bien d'autres, corrige en M' (*Manius*) et croit qu'il s'agit d'un *Fonteius Capito* et du *M' Fonteius C. f.*, questeur monétaire en 85.

plein de mépris pour le Barbare, décidé à faire craindre le nom de Rome par tous les moyens et à réaliser une sérieuse fortune le plus vite possible : pendant les *trois* années de son règne (76-74?)[1], la Province fut livrée à une sorte de pillage légal.

Mais il faut dire, à sa décharge, que le temps n'était pas à la modération. Sans la peur d'un maître impitoyable, la Gaule pouvait échapper à Rome, et de son obéissance dépendait le sort des armées d'Espagne[2]. D'ailleurs, elle venait par sa révolte de fournir au vainqueur le prétexte d'user de tous ses droits. Fontéius, pour se justifier de ses violences, n'avait qu'à invoquer les circonstances[3].

Il eut d'abord à faire campagne contre les Voconces[4] et contre les Volques, auxquels il imposa le respect de Narbonne[5]. — Après la défaite, le châtiment. Pompée avait, ce semble, décrété lui-même les peines publiques qui seraient infligées aux cités coupables[6], le sénat les sanctionna ou en ajouta d'autres[7], et Fontéius les appliqua avec la dernière rigueur[8]. Les Volques perdirent une partie de leur territoire[9]; d'autres se virent

1. Fontéius gouverna la Gaule pendant trois ans (10, 22); l'une de ces années, Pompée y hiverna (3, 6), et l'on sait par Tite-Live que ce fut en 74-73 (*Ep.*, 93). En quelle année se passa le reste du gouvernement de Fontéius? Je crois qu'il suit de très peu le passage de Pompée (77-76), vu que Fontéius eut encore de nombreuses guerres à soutenir (2, 2 et 3) et qu'il dut procéder *ex decreto Pompei* (2, 4), c'est-à-dire exécuter des mesures édictées par Pompée lors de son passage; et il est également probable que les envois de blé à l'armée d'Espagne (*Pro F.*, 2, 3) sont ceux que Metellus reçut de Gaule en 76-5 (Sall., *Ep. P.*, 9). Dans le même sens, Herzog, p. 66, Stahl, p. 61-4; contra, Niebuhr, p. 43-5 (en 75-73), Willems (I, p. 432), Zumpt, p. 6 (en 73-71), Schneider (p. 18 et suiv.), celui-ci appuyant sur le fait que Cicéron ne parle pas de l'hivernage en Gaule de Metellus en 75-74 (cf. p. 112, n. 3).

2. Cf. p. 107-108.

3. *Cum ipsi M. Fonteio ferrum ac manus contulerunt*, 1, 2; 2, 3; 3, 6.

4. *Pro F.*, 3, 10.

5. *Pro F.*, 2, 4. Peut-être aussi contre les Helviens (cf. n. 6 et p. 125, n. 6).

6. *Pro F.*, 2, 4. Il s'agit sans doute des terres des Helviens et des Volques Arécomiques attribuées aux Marseillais (César, *De b. c.*, I, 35, 4) : ce n'est pas, évidemment, l'ensemble du territoire, mais quelques domaines publics confisqués aux cités (cf. César, *De b. c.*, III, 59, 2, ici, p. 125, n. 6).

7. *Pro F.*, 1, 2; 2, 3.

8. *Id.*, 1, 2; 2, 3 et 4.

9. Note 6.

imposer des charges nouvelles, tributs ou corvées, fournitures de vivres ou d'hommes[1]. Partout, les officiers du préteur visitaient les nations, s'établissaient chez elles, dirigeant l'exécution des ordres[2].

Fontéius sauvegarda les intérêts du peuple romain avec une âpre énergie. De Gaule, il expédiait des cavaliers et des fantassins indigènes aux armées de tout l'Empire[3]. Les légions d'Espagne recevaient de lui les blés nécessaires à leur subsistance[4]; l'hiver, la campagne finie, elles se retiraient parfois au nord des Pyrénées, et elles trouvaient un réconfort dans les riches plaines du Languedoc[5]. Le gouverneur veillait soigneusement à l'entretien de la voie Domitienne, du Pertus au Rhône, voie si utile, en ce moment, à l'unité de l'Empire[6], et que parcouraient sans cesse les hommes et les équipages destinés aux troupes qui luttaient contre Sertorius.

C'était la Gaule qui payait tout[7]. Les routes étaient chargées au moyen de charrois et de corvées commandées aux indigènes[8]; le blé était réquisitionné dans leurs granges[9]. Pour avoir de l'argent, Fontéius imagina des taxes sur la denrée que les riches Gaulois recherchaient le plus et qu'ils achetaient le plus cher, les vins du Sud. A Toulouse, dans les marchés de la campagne, au voisinage de la frontière, des bureaux de douane ou de péage furent installés sous la direction de fonctionnaires romains[10].

Cela rapporta de gros bénéfices à Fontéius. Il s'entendit avec les percepteurs, vendit des exemptions de corvées, ferma les

1. *Pro F.*, 2, 3 ; fr. 3, 8 (Salyens et Cavares?).
2. *Pro F.*, 1, 2 ; 2, 3 et 4.
3. *Pro F.*, fr. 4, 8 ; 2, 3.
4. *Pro F.*, fr. 1, 8 ; 2, 3 (sans doute en 76-75, et [illegible] ; *Epist.* [illegible], 9).
5. En 75-4 hivernage de Metellus en Gaule (Plut., *Sert.*, 21 ; cf. [illegible]), malgré une lettre de détresse (Sall., *Ep.* P., 9), en 74-3, de Pompée (*Ibid.*, 4, ..., fr. 100), malgré la construction de la grande [illegible] (*Hist.*, fr., III, 46, Maurenbrecher).
6. *Pro F.*, 3, 6 ; 4, 7 et 8. Cf. p. 105.
7. *Pro F.*, fr. 3, 6 et 8, 2, 3.
8. *Pro F.*, 4, 7 et 8.
9. *Pro F.*, fr. 7, 8 ; 2, 3.
10. Cf. p. 99, n. 4.

yeux sur les méfaits des entrepreneurs, et sans doute inscrivit indûment des terrains sur les décrets de confiscation[1]. S'il ne pilla pas en brigand de grand chemin, comme Cépion, il s'enrichit en concussionnaire : ce qui lui permit d'acheter un beau domaine en Campanie, le rêve de tous les Romains[2].

Sous un tel chef, les hommes d'affaires eurent libre carrière. Guerres, pillages, tributs, expropriations, passages et séjours de soldats entraînaient les Gaulois à de terribles misères : ils ne purent vivre que d'emprunts. Alors, les usuriers d'Italie se trouvèrent à point nommé pour compléter leur ruine. Il ne se fit plus d'affaires, au delà des Alpes, sans l'intervention d'un banquier romain, de ses livres et de son courtage[3]. Et l'on sait à quel taux formidable s'élevait l'usure en ce temps-là[4]. Encore quelques années de cette vie, et toute propriété, argent ou terre, serait impossible aux indigènes.

Mais par là Fonteius se faisait bien voir des colons, des Italiens et des Grecs de Marseille. Et les officiers qui traversaient la Gaule pour rejoindre l'armée d'Espagne, félicitaient le gouverneur du bon ordre qui régnait[5].

VI. — LA POLITIQUE DE POMPÉE EN OCCIDENT

Pompée, en Espagne, ne l'emporta que grâce à sa bonne fortune. Son adversaire périt dans un complot, victime des Romains de son entourage, qui ne lui pardonnaient pas de respecter les provinciaux (72)[6]. Après sa mort, le proconsul eut vite raison des troupes italiennes de Sertorius, épaves des

1. *Pro F.*, 1, 7, [illegible] 2 et 2, [illegible]
2. Il achète une maison à Naples en 68, Cic., *Ad Att.*, I, 6.
3. [illegible] *Nemo Gallorum sine cive Romano quicquam negotii gerit, nummus in Gallia nullus sine civium Romanorum tabulis commovetur*, *Pro Fonteio*, 1, 1. Je ne serais pas étonné que Fonteius ait décidé que certains contrats se feraient par écrit et suivant la loi romaine.
4. Cf. [illegible] des Antiquités, II, p. 1228.
5. *Pro Fonteio*, 2, 4 et 5, 3, 6, 10, 22.
6. Plut., *Sert.*, 25-6; *Pomp.*, 20; Tite-Live, *Ep.*, 96.

anciennes guerres civiles[1]; les indigènes lui donnèrent un peu plus de mal, surtout les Vascons de Navarre, demeurés « fidèles aux cendres » du grand chef auquel ils s'étaient dévoués, et beaucoup voulurent le suivre jusque dans la tombe[2]. Puis, tout rentra dans le silence et la soumission (71)[3].

Alors, une attitude nouvelle se dessina chez l'*imperator* romain. Jusque-là, il s'était montré aux provinciaux comme un général ardent et rude, qui ne s'émouvait pas devant des cadavres d'ennemis[4]. Mais cette besogne de massacreur jurait avec ses vastes ambitions, sa nature accueillante, la bonté de son cœur, l'élégance suprême de son caractère et de sa vie[5]. Il eut, assurément, l'amour du premier rang avec la même force que pas un[6], César excepté[7] : il le tempéra par un profond désir de n'être point mal jugé, un impérieux besoin de plaire à tous[8]. L'étroite tyrannie d'un Marius et d'un Sylla, n'exerçant le pouvoir qu'au profit de leurs appétits vulgaires et de leurs bandes de complices, prêts à tous les crimes et disposés à tous les vices, le sanglant despotisme de ces deux derniers chefs, produit à la fois des basses jalousies du prolétariat et des cupides égoïsmes de l'aristocratie, toutes ces passions viles ou cruelles répugnaient à l'âme délicate et à la vanité généreuse de Pompée[9]. Et cette conquête de l'Espagne, qui, sous la génération antérieure, eût amené des tueries et des vilenies sans fin, allait faire du vainqueur le protecteur naturel de la nation soumise[10]. Dans ses

1. Plut., *Sert.*, 27; Tite-Live, *Ep.*, 96.
2. *In fame nihil non experta Calagurris*, Florus, II, 10 (III, 22), 9; Valère-Maxime, VII, 6, *ext.*, 3.
3. Plut., *Pompée*, 20.
4. Cf. p. 110, n. 2.
5. *Innocentia eximius, sanctitate præcipuus*, Velléius, II, 29; Cic., *Pro lege Manilia*, 23, 66 et suiv.; 13, 36 et suiv.
6. Velleius, II, 29.
7. Cf. p. 168.
8. Lucain, I, 131 et suiv.; Plut., *Pompée*, 1.
9. Voyez le très beau portrait de Velleius, II, 29, comparable à ceux de Lucain (I, 125 et suiv., IX, 190 et suiv.).
10. Surtout dans l'Espagne Citérieure; cf. p. 113, n. 9.

mains, et pour la première fois depuis que le monde avait des maîtres latins, l'autorité souveraine sembla « une lumière descendue des cieux »[1].

Il pardonna d'abord à tous les Romains : ni les chevaliers ni les colons qui avaient suivi Sertorius ne furent inquiétés[2]. La guerre finie, les indigènes n'eurent plus à souffrir. Pompée resta en Espagne le temps qu'il jugea nécessaire pour les apaiser[3]. Il parcourut la vallée de l'Èbre, réglant la condition des villes et des tribus[4]. Huesca garda son rang municipal[5]. A la descente du col de Roncevaux, il bâtit la « ville de Pompée », Pampelune, qui ne tarda pas à devenir la bourgade importante des Vascons de la Navarre[6] : le nom de leur gouverneur, au lieu de rappeler des ruines, se fixait à des cités neuves. Le droit de bourgeoisie fut donné à des indigènes, qui entrèrent également dans la vie romaine sous le nom du proconsul, comme membres de la *gens Pompeia*[7]. Beaucoup de chefs et de nations recherchèrent sa clientèle[8]. Même après avoir quitté l'Espagne pour toujours, Pompée y commandait par les droits du patronage[9].

Ce n'était pas, sans doute, par pure sympathie envers les provinciaux que Pompée agissait ainsi. Il commençait par l'Espagne son ébauche d'un empire universel. Mais cette nouvelle manière de s'imposer à la province la tirait enfin de la misère et de la révolte où elle se débattait dès l'origine[10]. Comme les

1. *Pompeium... de cælo delapsum*, Cic., *Pro l. M.*, 14, 41. Cf. note 10.
2. Plut., *Sert.*, 27 ; *Pompée*, 20.
3. Plut., *Pompée*, 21.
4. Cf. n. 9 et 6.
5. Cf. César, *De b. c.*, I, 60, 1.
6. Πομπέλων, ὡς ἂν Πομπηιόπολις, Strabon, III, 4, 10 : les mss. ont plus haut Πομπελῶνα, qui rappelle de plus près *Pompeilo* (cf. t. I, p. 263, n. 5).
7. D'après les *Pompeii* des inscriptions, *C. I. L.*, II, p. 1069-70 (suppl.).
8. Supposé d'après les textes de la n. 9.
9. César, *De b. c.*, I, 29, 3 (*Hispania citerior*) *maximis beneficiis Pompei devincta* ; I, 61, 3 : *Civitates... magnis affectæ beneficiis eum diligebant.*
10. Cicéron demande l'envoi de Pompée en Orient pour y appliquer une politique semblable à celle qu'il a inaugurée en Espagne (*Pro lege Manilia*, 22, 65

plébéiens de la Rome primitive, elle s'évadait de la servitude publique en acceptant le patronage d'un grand : et une fois entrée dans sa clientèle, elle liait davantage son sort au sort du peuple romain.

Pompée éleva au sommet du Pertus, frontière de l'Espagne, les trophées de ses victoires [1]. Puis, il revint dans la Gaule, domptée par Fontéius [2]. Là, il continua, autant que le lui permirent ses pouvoirs, la politique inaugurée en Espagne. On le vit plein d'égards pour Marseille, à qui il assura les terres enlevées aux Volques de Nîmes [3], et qui par reconnaissance l'accepta pour patron. Quelques chefs reçurent son nom et le droit de cité, et il octroya l'un et l'autre même à des hommes de nation rebelle, comme à des Voconces [4].

Des terres occidentales, la Gaule Transalpine était celle qui confinait le plus à l'inconnu, qui ouvrait les plus larges perspectives de gloire et de conquêtes. Jeune, aventureux, déjà plein de la pensée d'Alexandre [5], il n'est pas impossible que Pompée ait rêvé de grandes entreprises dans le Couchant. Certains faits semblent prouver que pendant les journées qu'il passa en Gaule, il arrêta un instant son esprit sur les contrées d'au delà. Il avait ramené quelques bandes de montagnards, brigands ou bergers celtibères qui restaient de ses dernières guerres : il en fit une tribu ou une peuplade, et il l'établit dans la région du Comminges, autour du rocher de Saint-Bertrand (*Lugdunum*), où il plaça leur bourgade principale [6] : le pays fut rattaché à la

et 66 : *Quanto in [illegible] apud exteras nationes*, etc. Tout ce passage est capital pour montrer quelle place à part on fit à Pompée parmi les maîtres de l'Empire (5 : [illegible] *splendor illis gentibus lucet* (14, 41), et il est très beau.

1. Dion Cassius, XLI, 24, 3; Sall., *H.*, fr., III, 89.

2. P. 111-2. — Il est possible qu'une partie des actes de Pompée dont nous parlons datent de son hivernage en Gaule en 74-73 (p. 111, n. 1, p. 112, n. 3).

3. César, *De b. c.*, I, 35, 4. Cf. p. 123, n. 6.

4. Le grand-père de Trogue-Pompée, sans doute pour services rendus dans la guerre de Sertorius (Justin, XLIII, 5, 11). Autre Gaulois fait sans doute citoyen par Pompée : César, *De b. g.*, V, 36, 1.

5. Salluste, *Hist.*, fr., III, 88, Maurenbrecher.

6. Saint Jérôme, *Adv. Vigilantium*, 4, p. 390, Migne, *P. L.*, XXIII, c. 342.

Province, qui s'annexa ainsi toute la haute vallée de la Garonne[1]. Plus loin encore, dans la Celtique et l'Aquitaine, le sénat entretenait des amitiés utiles[2] : peut-être Pompée obtint-il pour quelques chefs puissants, par exemple du Périgord, le titre de citoyens romains[3]. Sa clientèle commençait à déborder jusqu'en terre barbare.

Des affaires plus précises le rappelèrent en Italie. Une guerre servile venait d'éclater : on le fit venir[4]. Au printemps, il franchit une seconde fois les Alpes avec son armée victorieuse (71)[5]. Une nouvelle chance l'attendait.

Les esclaves et gladiateurs d'origine barbare, Illyriens, Cimbres, Teutons et Celtes, s'étaient insurgés sous les ordres de Spartacus le Thrace et de Crixus le Gaulois (73)[6]. Un instant,

latronum et convenarum natus est semine, quos Cn. Pompeius edomita Hispania et ad triumphum redire festinans de jugis Pyrenaei deposuit et in unum oppidum congregavit unde et Convenarum urbs nomen accepit. ; *De Vectonibus, Arrebacis, Celtiberisque.* — Le nom de *Lugdunum* (Strabon, IV, 2, 1), qui est gaulois (t. II, p. 252), est peut-être antérieur, et il est possible que le pays, au moins jusqu'à Montréjeau et à l'entrée de la vallée de Luchon (ici, t. II, p. 452, n. 6), ait été enlevé aux Volques Tectosages. — Le nom de *Convenae*, malgré son apparence latine et le rapport qui existe entre lui et l'origine de la peuplade, est peut-être un nom indigène, comme celui des *Consoranni*, *Consorani*, du Conserans (Pline, IV, 108 ; III, 32). — Il n'est pas impossible que le passage de César, *fugitivis ab saltu Pyrenaeo praedonibusque* (*De b. c.*, III, 19, 2), se rapporte à ce fait et non pas, ce qui paraît d'abord plus vraisemblable, à un épisode de la campagne de Lérida (cf. I, 60). — Cf. t. II, p. 456, n. 3.

1. *Cf.* Pline, III, 32. — Je ne puis dire si la vallée de la Neste a été ou non rattachée aussi à la Province.

2. *Cf.* p. 28 et suiv.

3. Cf. *C. I. L.*, XIII, 239, 943, 1004-8 ; peut-être quelque chef pétrocore servit-il comme auxiliaire près de lui, et reçut-il ensuite (cf. p. 102, n. 3) le droit de bourgeoisie. — Cf. p. 137, n. 6.

4. Appien, *Civils*, I, 119 ; Plut., *Crassus*, 11.

5. Cf. Rathke, *De Romanorum bellis servilibus*, Berlin, 1904, p. 88 et suiv.

6. Plutarque, *Crassus*, 8 (parle de Gaulois), 9 (un corps de Germains) ; Orose, V, 24, 1 (Gaulois), 6 (Germains et Gaulois) ; Tite-Live, *Ep.*, 97 (Gaulois et Germains) ; Frontin, II, 5, 34 (*id.*) ; Salluste, *Hist.*, fr., III, 96 (*id.*). César (*De b. G.*, I, 40, 5) fait entendre qu'il s'agit de Cimbres et de Teutons ; il pouvait du reste y avoir des Helvètes (cf. p. 54 et 91). L'hypothèse de Müllenhoff (II, p. 136-7), qu'il s'agit d'esclaves razziés par les marchands, me paraît peu soutenable (cf. ici, p. 92, n. 2). — Comme noms gaulois ou germains : *Crixus* (Salluste ; Orose ; Florus, II, 8, 3 ; Tite-Live, *Ep.*, 95 et 96 ; Ampelius, 45 ; Appien, I, 116) ; *Castus* (Frontin, Plut., 11), *Gannicus*, *Cannicus*, Καννίκιος (Frontin ; Tite-Live ; Plutarque, 11). Comparez les sacrificatrices de ces Germains de Castus (Pl., *id.* ; Sall., *H.*, fr., IV, 40) à celles des Cimbres (p. 33).

ils l'emportèrent sur les préteurs, et, avec l'apparence d'une révolte sociale, ils engagèrent en pleine Italie une guerre nationale, revanche d'Aix et de Verceil [1]. Les plus sages de leurs chefs n'avaient qu'une ambition, rouvrir les chemins du Nord aux fils et petits-fils des grandes peuplades, et les renvoyer libres sur leurs terres transalpines [2]. Mais, gâtés par leur naissance servile ou trente années d'esclavage, la plupart préférèrent piller et se venger [3]. Au lieu de l'indépendance, ils allèrent à une nouvelle défaite, qui ne pouvait être suivie que des supplices réservés aux esclaves rebelles [4]. Crassus parvint à les vaincre avant le retour de Pompée [5]. Il laissa échapper une bande de cinq mille hommes, qui vinrent se heurter aux légions d'Espagne [6]. Le proconsul n'eut point de peine à les écharper, et il put se vanter d'avoir détruit les « racines de la guerre » et mis fin au péril barbare (71) [7].

A Rome, Pompée se fit nommer consul, ayant Crassus pour collègue. Tous deux rétablirent les lois populaires, abolies par Sylla. Mais la nouvelle révolution se fit sans violence : aucune illégalité ne fut commise, pas une goutte de sang ne fut versée. Une génération plus humaine arrivait au pouvoir (70).

Peu après, Pompée fut chargé de pacifier la Méditerranée dévastée par les pirates (67), et ensuite de mettre fin à la guerre de Mithridate (66). Sa tâche maritime fut assez facile du côté de l'Espagne et de la Gaule, où ses légats firent le nécessaire [8]. Lui-même se mit en route pour l'Orient, à la recherche de nouvelles gloires et de nouveaux clients. Il avait reçu du peuple des pouvoirs extraordinaires; il se voyait choisir comme

1. Textes cités n. 2-7, et p. 117, n. 6.
2. Plut., *Crassus*, 9.
3. Plut., *Crassus*, 9; Orose, V, 24, 2.
4. Appien, *Civiles*, I, 120.
5. Plut., *Crassus*, 10-11; Florus, II, 8, 12 et suiv.; Tite-Live, *Ep.*, 97; Appien, *Civ.*, I, 118-120.
6. Plut., *Cr.*, 11; *Pompée*, 21.
7. Plut., *Cr.*, 11; *Pompée*, 21.
8. Cf. p. 120, n. 3; Plut., *Pompée*, 26; Cic., *Pro lege Manilia*, 12, 34-5.

patron ou comme ami par les plus fameuses cités et par les plus grands rois [1]. À la faveur d'une délégation souveraine et d'un patronage universel, une monarchie militaire s'ébauchait, en dehors de l'Italie et de Rome, sur toutes les provinces de l'Empire [2].

VII. — LES DERNIÈRES RÉSISTANCES DES ALLOBROGES [3]

Mais jusqu'au jour où cette monarchie imposerait à Rome le respect des vaincus, la province devait connaître encore de longues années de misères. Le règne de Sertorius ne fut qu'une courte éclaircie pour l'Occident, et Pompée n'avait fait que passer, plongé dans ses rêves de grandeur et d'amitié. Après son départ, l'histoire de la Gaule romaine, pendant dix ans (71-61), fut la répétition banale des temps de Fontéius.

Un instant, on put espérer que ce dernier serait puni. Les Allobroges envoyèrent à Rome une ambassade, qui chercha et trouva un accusateur [4], et une action fut intentée contre le gouverneur (69?) [5]. Il choisit Cicéron pour avocat. Cicéron avait accusé Verrès des mêmes crimes qu'on reprochait à Fontéius; mais Verrès, en Sicile, avait persécuté des Italiens et des Grecs, les deux sortes d'hommes dont l'orateur se regardait comme le

1. Plut., *P.*, 39, 42.
2. Velleius, II, 31.
3. L. Lacour, *Ventia et Solonion*, *R. arch.*, 1860, II, p. 356 et suiv.; Guillemaud, *Ventia et Solonion*, 1869 (extrait de la *Revue militaire française*); Ducis, *Revue Savoisienne*, XIII, 1872, p. 60 et suiv.; Ed. Blanc, *Note sur Ventia*, *R. arch.*, 1876, I, p. 268 et suiv.
4. L'accusateur fut *M. Plaetorius* (12, 36; cf. Schneider, p. 28 et suiv.), qui fut aidé par *M. Fabius*, *subscriptor* de l'acte d'accusation (12, 36), sans doute un descendant de l'Allobrogique (cf. p. 21, n. 1, et p. 121, n. 3). Le chef de l'ambassade fut *Indutiomarus* (8, 17 et 19; 12, 26; 17, 36), *dux Allobrogum ceterorumque Gallorum* (17, 36) : je ne comprends pas pourquoi on supprime ce dernier passage (Bakius, *Scholica Hypomnemata*, V, 1862, p. 181, et d'autres), car il y avait d'autres envoyés que ceux des Allobroges (*Pro F.*, 8, 16).
5. La date semble résulter de ce que le procès eut lieu (*Pro F.*, 12, 36) après la *lex Aurelia judiciaria*, qui est de 70 (Belot, II, p. 273 et suiv.), et d'un passage de Julius Victor, p. 400, Halm. Cf. Schneider, p. 27 et suiv. L'action fut intentée en vertu de la *lex Cornelia de repetundis*.

protecteur naturel. En Transalpine, Fontéius n'avait attaqué que des Gaulois. Cicéron, en le défendant, fit croire qu'il soutenait les droits des races supérieures et du monde civilisé, il parla de Narbonne et de Marseille, de Jupiter et d'Apollon, exposés aux menaces et aux sacrilèges de la Barbarie, du sang qui avait coulé à Delphes et sur l'Allia, et des victimes humaines que les Celtes immolaient [1]. Fontéius fut sans doute absous [2], et, en Gaule, les Italiens s'en donnèrent à cœur joie [3].

On vit l'ami d'un gouverneur, Publius Clodius, organiser une agence de crimes, qui se chargeait de fabriquer des testaments, de supprimer les orphelins et d'accaparer les héritages [4]. Ce même gouverneur, Lucius Muréna, parvint, dit-on, à faire recouvrer aux Italiens toutes leurs créances sur la Gaule : ce fut, j'imagine, à l'aide d'extorsions et de confiscations nouvelles [5]. Quand toutes ces opérations furent faites, il ne restait plus aux Gaulois qu'à mourir de faim (64) [6].

1. *Pro Fonteio*, 1, 2; 2, 3 et 4; 3, 5, 8, 16; 9 et 10, 20-22, 11, 23-4 ... cf. de La Ville de Mirmont, *Cicéron et les Gaulois* (*Revue celtique*, XXV, 1904), p. 163 et suiv.

2. C'est ce qu'on conclut d'ordinaire du fait qu'il acheta une maison à Naples (cf. p. 113, n. 2) ; mais il pouvait y être en exil, Naples étant sans doute encore ville libre et alliée (Cic., *Pro Balbo*, 8, 21).

3. C'est vers ce temps-là qu'il faut placer le gouvernement de la Gaule par *C. Calpurnius Piso*. Il semble l'avoir exercé d'abord comme consul en 67 (Dion Cassius, XXXVI, 37, 2, Boissevain), et c'est alors qu'il eut des demêlés avec Pompée : celui-ci avait été investi en 67 de l'*imperium* maritime, avec *M. Pomponius* comme légat [illegible] (Appien, *Mithr.*, 95). Pison refusa aux légats de Pompée [illegible] le droit de lever des troupes dans la Gaule Narbonnaise (Dion, *l. c.*). Il garda son gouvernement comme proconsul en 66 et sans doute en 65, et eut, semble-t-il, à « pacifier » les Allobroges (Cic., *Ad Att.*, I, 1, 2; 13, 2). En 63, il fut accusé pour ses méfaits comme gouverneur, défendu par Cicéron, et acquitté (Sall., *Cat.*, 49, 2; Cic., *Pro Flacco*, 39, 98).

4. *Mortuorum testamenta conscripsit, pupillos necavit, nefarias cum multis scelerum pactiones societatesque conflavit*; il s'agit de P. Clodius, qui vint en Gaule avec *L. Licinius Murena*, préteur en 65, gouverneur en 64 (Cic., *De haruspicum responsis*, 20, 42). On a eu tort d'en faire le questeur de Muréna. Cf. Drumann, 2e éd., II, p. 173.

5. Cic., *Pro Mur.*, 20, 42 : *In Gallia, ut nostri homines desperatas jam pecunias exigerent, æquitate diligentiaque perfecit*; 41, 89. En 63, il semble qu'il gouvernât encore la Gaule, où il laissa son frère *C. Murena* pour légat (Sall., *Cat.*, 42, 3, où *citerioris* est peut-être à corriger en *ulterioris*; *Pro Mur.*, 41, 89).

6. *Miseriis suis remedium mortem exspectare*, Sall., *Cat.*, 41, 3; les Allobroges, en 63, *publice privatimque ære alieno oppressos*, *id.*, 40, 1; Plut., *Cic.*, 18.

Les Allobroges étaient demeurés le seul peuple gaulois qui eût du courage et de la persévérance. Ils furent, comme soldats ou négociateurs, les défenseurs attitrés de la Province; ils y exerçaient une sorte de souveraineté morale, héritage de leur antique prééminence [1]. — Après ces derniers outrages, ils envoyèrent à Rome une nouvelle mission (63) [2]. Elle trouva un patron, mais ce fut tout [3]. Cicéron, l'avocat de Fontéius, était alors consul, et il ne s'occupait que de Catilina. Le sénat ne voulut rien entendre [4]. Les malheureux Allobroges erraient sur le Forum, angoissés et parlant de mourir [5]. Dans leur désespoir, ils écoutèrent les propos des amis de Catilina, et ils faillirent promettre qu'ils décideraient leur peuple à prendre les armes et à s'unir aux insurgés [6]. Leur patron les détourna de cette aventure; ils consentirent même, sur la demande de Cicéron, à tromper la confiance des conjurés et à lui livrer les documents qui établiraient le complot [7]. Ils espérèrent par là attirer sur leur sort l'attention reconnaissante du sénat. Mais il se borna à quelques récompenses et à de bonnes paroles [8], et l'on cessa de s'intéresser à eux.

Alors, une dernière fois, les Allobroges tentèrent la fortune des armes, un an après l'affaire de Catilina (62-61) [9]. C'était

1. Cf. p. 14 et s., t. II, p. 319.

2. L'envoi de cette mission paraît avoir coïncidé avec des troubles dans la Province, provoqués sans doute par les agents de Catilina (Sall., *Cat.*, 42; Plutarque (*Cic.*, 18) parle de deux chefs.

3. Il semble que ce fut un patron ordinaire de la cité, Q. Fabius Sanga, *cujus patrocinium civitas plurimum utebatur* (Sall., *Cat.*, 41, 4). Il est possible que ce soit Q. Fabius Maximus, le petit-fils de l'Allobrogique (p. 21; du Rieu, *De gente Fabia*, p. 122 et suiv.; *contra*, Willems, I, p. 311); en tout cas, c'est un de ses descendants. Je me demande si Sanga n'est pas un nom celtique, tiré d'un lieu voconce ou allobroge (cf. Lucain, I, 422).

4. Sall., *Cat.*, 40, 3 : *Senatum, quod in eo auxili nihil esset.*

5. Sall., *Cat.*, 40, 3.

6. Sall., *Cat.*, 40-41; Dion, XXXVII, 34; Plut., *Cic.*, 18; Cic., *Cat.*, III, 1, 4; 6, 11; 9, 22.

7. Sall., *Cat.*, 41, 44-45; Plut., *Cic.*, 18; Cic., *Cat.*, III, 1, 4; 2, 8; 5, 10 et 11; etc.

8. Sall., *Cat.*, 50, 1; Cic., *Cat.*, IV, 3, 5. Cf. les justes remarques faites par de La Ville de Mirmont, p. 171-2.

9. Tout ce qui suit est emprunté à Dion Cassius, la seule source que nous possédions sur la guerre de Pomptinus (XXXVII, 47-48). Des mentions très brèves

trop tard[1]. A cette date, le sénat ne redoutait plus ni émeutes ni complots, l'Empire ne se connaissait plus d'ennemis. Pompée revenait d'Orient après avoir poussé jusqu'aux abords de la mer Caspienne[2]; César, préteur en Espagne, désespérait de trouver de beaux champs de bataille[3]. La Gaule indépendante, tiraillée par les discordes et menacée par les Germains, avait oublié ses frères du Midi[4]; la Province, bien surveillée par son propréteur Caius Pomptinus, ne put faire cause commune avec les Allobroges. — Mais rien ne les empêcha, dans leur courageuse folie, de déclarer la guerre au peuple romain.

Au début, les choses allèrent assez bien pour eux, grâce à l'activité de leur chef de guerre, Catugnat[5]. Les résidents italiens de Vienne eurent à peine le temps de s'enfuir ; encore durent-ils s'échapper par le nord, et se réfugier chez les Éduens[6]. Débarrassés des étrangers, les Allobroges attaquèrent : des bandes franchirent l'Isère, pillèrent le pays[7], s'établirent à Valence[8]. Le gouverneur Pomptinus envoya d'abord contre eux

ailleurs : Cicéron, De prov. cons., 13, 32 ; Schol. Bob. [illegible] (éd. Orelli, V, II, p. 323 ; p. 121 Hildebrandt) ; Tite-Live, Ep., 103 ; César, De b. G., VII, 64, 7.

1. La guerre est racontée par Dion à la date de 61. Elle semble être résultée de la conjuration (Cic., De prov. cons., 13, 32).

2. Cf. Dion, XXXVII, 49 ; Plut., P., 44.

3. Ici, p. 167-168.

4. Ici, p. 134 et suiv.

5. Ὁ τοῦ παντὸς αὐτῶν ἔθνους στρατηγῶν, Dion, XXXVII, 47, 3.

6. Dion Cassius, XLVI, 50, 4 : Τοὺς ἐκ Οὐιέννης τῆς Ναρβωνησίας [illegible] τῶν Ἀλλοβρίγων [illegible] τοῦ τε Ῥοδανοῦ καὶ τοῦ Ἄραρος [illegible]. Il ne peut s'agir que de la guerre de Pomptinus : 1° c'est la seule guerre allobrogique importante dont il soit question depuis 118 ; 2° cette guerre fut suivie presque immédiatement de l'arrivée de César dans le pays de Lyon (p. 203), ce qui explique pourquoi les Romains ont préféré y rester ; 3° les mesures prises par César dans le Valais (p. 205) s'expliquent par la présence de marchands à Lyon. Dans le même sens, Zumpt, Commentationes, I, p. 370, etc. — Jullien (Le Fondateur de Lyon, 1892, p. 111-3) a supposé qu'il s'agissait de colons envoyés à Vienne par César. Mais (remarques de Hirschfeld, C. I. L., XIII, p. 220) il n'est nulle part question de colons de ce genre, et le récit de Dion rappelle un fait ancien.

7. [illegible] Γαλατίαν [illegible], Dion, XXXVII, 47, 1.

8. Οὐεντίαν, Dion, 47, 2 ; la proximité de l'Isère, qui paraît être au nord de la localité, fait songer à Valentia (Heller, Philologus, XXI, 1864, p. 120) plutôt qu'à Vienna. Valence appartenait aux Segovellaunes (cf. t. II, p. 515), qui, sans doute, firent cause commune avec les Allobroges (cf. Dion : [illegible]

un de ses légats [1]. On se battit vigoureusement autour de Valence et sur les bords de la rivière, et les Romains eurent d'abord l'avantage [2]. Mais Catugnat arriva alors avec toutes ses troupes, passa l'Isère malgré les embûches de l'ennemi, et faillit s'emparer du légat lui-même [3].

Ce ne pouvait être qu'une alerte. Une seconde armée romaine s'approchait, sous les ordres de deux autres légats [4]. Elle remonta le Rhône sur la rive droite, le franchit en territoire allobroge, dévasta les terres des insurgés, et mit le siège devant leur principale forteresse, Solonium [5]. Catugnat abandonna la ligne de l'Isère et vint au secours de sa ville. Mais derrière lui, d'autres Romains s'avancèrent : Valence fut reprise, Pomptinus rejoignit ses légats, et toutes les armées se trou-

[illegible]). Il faut cependant reconnaître, contre l'hypothèse de Valence, que le nom est romain, et la position point très forte : s'agirait-il d'un poste romain établi là et enlevé par les révoltés? — L'antique hypothèse de Vence doit être complètement abandonnée. — On a placé *Ventia* à Vinay (de Valois, p. 529), à Saint-Nazaire dans le Royans (Lacour, p. 405; Armand, *Essai sur ... l'ancien Dauphiné*, Grenoble, 1865, p. 139), à Saint-Donat au nord de Romans (Guillemaud, p. 66 et suiv.), à Saint-Paul-lès-Romans, à Vence près de Grenoble (Walckenaer, I, p. 197), non loin de là, au rocher de Cornillon près de Saint-Egrève sur la Vence (Macé, *Mém. lus à la Sorbonne en 1861*, *Hist.*, 1863, p. 294), etc.

1. Pomptinus paraît s'être installé dans un camp retranché ([illegible]), peut-être à Orange, pour de là, sans doute, surveiller tout le Midi.

2. Le légat, *Manlius Lentinus*, assiégea Valence, qui fut délivrée par les gens de la campagne (autres que les Allobroges, p. 122, n. 8). Il se borna alors à piller le pays.

3. Dion parle [illegible] qui servirent au passage. Le légat guettait les ennemis dans [illegible] qui dominent le fleuve à l'endroit de la traversée (à Châteauneuf-d'Isère?).

4. *L. Marius* et *Servius Galba*, Dion, XXXVII, 48, 1.

5. [illegible], Dion, 48, 1; *ad Solonem*, Tite-Live, *Ep.*, 103. C'est évidemment le principal lieu de refuge des Allobroges, Vienne étant surtout leur port. L'emplacement est absolument douteux; je ne crois pas cependant qu'il faille trop s'éloigner du Rhône. Il s'agit d'une ville forte dominée par une citadelle dont les Romains s'emparèrent d'abord ([illegible]); la ville elle-même était bâtie en bois ([illegible]), elle brûla en partie pendant le siège. — Les deux hypothèses les plus plausibles, sur l'emplacement de Solonium, sont : 1° la hauteur de Salagnon dans Saint-Chef près Bourgoin (Guillemaud, p. 102 et s.; cf. les trouvailles de pièces au cavalier faites dans cette région, et peut-être enfouies lors de cette guerre (Blanchet, n° 125); 2° Montmiral près de Saint-Marcellin (Lacour, p. 411). — Je ne peux cependant exclure l'hypothèse d'une des collines (p. ex. le mont Salomon) dominant Vienne (comme Entremont domine Aix). — Autres : La Sône sur l'Isère (de Valois, p. 529), Saillans (Chorier, p. 284; Armand, p. 161), Seillonnas dans l'Ain (Walckenaer, I, p. 166), Solaize (Macé, p. 283; cf. t. II, p. 54, n. 2).

vèrent groupées autour de la citadelle allobroge. De nouveaux combats s'engagèrent, Solonium succomba, Catugnat, presque seul, réussit à s'enfuir [1].

Il semble que les Allobroges eussent concentré leurs forces et leurs espérances autour de leur cité, comme pour un jugement suprême [2]. Solonium tombé, il fut facile à Pomptinus de s'emparer de tout leur pays [3] : ils ne tentèrent pas, dans les montagnes du Dauphiné, la résistance du désespoir. Il y avait plus d'un demi-siècle qu'ils n'avaient cessé de combattre ou de plaider contre leurs proconsuls. Le temps de la résignation leur parut arrivé [4]. Et avec eux, tous les peuples de la Gaule méridionale perdirent dès ce jour et à jamais le désir de l'indépendance [5].

VIII. — HELLÉNISME ET LATINITÉ DANS LA PROVINCE ROMAINE

Malgré ses malheurs et ses colères, la Gaule s'accoutumait peu à peu aux usages de ses maîtres : la vie latine s'insinuait partout, au détriment des traditions indigènes et de l'influence hellénique.

Marseille, résignée au voisinage des Romains, s'ingénia pour en tirer parti et garder l'air d'une puissance. La présence des légions la délivrait du souci de la police sur terre [6]; Pompée et ses légats lui épargnèrent les frais de la police maritime [7]. Cependant, les Grecs furent assez sages pour ne point désarmer. Ils conservèrent leur flotte de guerre; on ne cessa de travailler dans l'arsenal; les remparts furent entretenus avec soin [8]. Marseille demeura à l'abri de toute surprise, presque aussi redou-

1. Dion, XXXVII, 48.
2. Cf. t. II, p. 221.
3. [illegible]. Dion.
4. Cf. César, De b. G., VII, 65, 3.
5. Cf. p. 191 et 200.
6. P. 11 et suiv.
7. P. 120, n. 3.
8. P. 581 et suiv.

table que Syracuse et Carthage. Comme elle unissait à sa force beaucoup d'adresse et d'orgueil, elle put faire illusion aux Italiens eux-mêmes, et s'imposer à la bienveillance des proconsuls les plus intraitables [1].

Jusqu'à l'arrivée des Romains, elle s'était refusée à conquérir sur terre : des domaines à l'intérieur, c'eût été des garnisons à entretenir et la brouille avec les Gaulois [2]. Avec la création d'une province, ces craintes n'existaient plus. Les Marseillais ne se firent plus faute de solliciter ou d'accepter des terres ; et s'ils étaient si complaisants à l'endroit d'un proconsul [3], c'est qu'ils attendaient de lui quelque récompense de ce genre. Ils reçurent de Sextius des domaines le long du rivage [4], Marius leur abandonna son canal [5], Pompée les installa chez les Helviens de l'Ardèche et les Volques de Nîmes [6]. Marseille devenait le plus riche propriétaire de la Gaule romaine.

Mais ces progrès nouveaux n'étaient que des gains d'affaires. Marseille n'en sentait pas moins peser sur elle l'irrémédiable lassitude de l'hellénisme. — Certes, elle était maintenant la plus intacte des gloires de la Grèce. L'une après l'autre, toutes les cités de l'Hellade avaient été violées par le Barbare de l'Italie, Tarente, Syracuse, Corinthe et Athènes elle-même, que Sylla venait de réduire. Seule, sur cette Méditerranée qui avait été une mer hellénique, Marseille montrait l'intégrité de ses lois, la pureté de son indépendance et la virginité de ses

1. Cf. n. 3.
2. Cf. t. I, p. 403-405.
3. *Pro Fonteio*, 2, 4 (*honores amplissimi* décernés à Fonteius lors de sa visite à la ville).
4. P. 31.
5. P. 87.
6. César, *De b. c.*, I, 35, 4 : *Cn. Pompeium et C. Caesarem, patronos civitatis, quorum alter agros Volcarum Arecomicorum et Helviorum publice iis concesserit* (cf. p. 111, n. 6), *alter bello victos Sallyas attribuerit vectigaliaque auxerit* ; il peut s'agir de domaines publics enlevés par Rome aux Salyens, soit vers 122 (p. 12-13), soit plutôt vers 90 ou 83 (p. 102), et attribués plus tard par César aux Marseillais ; il faut cependant remarquer que les mss. ne portent pas *Sallyas*, mais *Gallos*. — On a parfois rapporté à Pompée *Sallyas* et à César les autres concessions (en dernier lieu, Stahl, p. 66) ; ce n'est pas impossible.

remparts. Elle se raidissait dans le culte de ses traditions et la ferveur de sa foi ionienne[1]. — Mais cette foi était désormais impuissante. Marseille avait assez d'énergie pour durer encore, elle n'en avait plus pour créer. De ce temps, elle ne nous a laissé que ses monnaies, qui sont surtout des monnaies de bronze[2] : et elle y répète éternellement les mêmes types, la tête d'Apollon et le taureau aux cornes baissées[3], la figure de Minerve et le trépied[4], et elle les répète lourdement, gauchement, comme des images consacrées auxquelles elle ne touchera plus.

Son sénat a beau veiller sur ses coutumes avec une touchante piété[5] : mille usages nouveaux viennent corrompre les mœurs d'autrefois. Ces légions qui s'arrêtent, ces officiers qui débarquent[6], ces Italiens vulgaires et corrompus, apportent avec eux des tares de toutes sortes. On commence à parler latin

1. Tite-Live, XXXVII, 54, 21 ; Cic., *Pro Flacco*, 26, 63 ; *De rep.*, I, 27, 43.

2. Un trésor de bronzes marseillais se trouve renfermer des monnaies de la République romaine (Blanchet, n° 23), ce qui ne se produit pas dans les trésors d'oboles ou de drachmes (n°s 1, 2, 4, 50, 62, 101, 121, 149, 236, 251). Autres arguments présentés en faveur de l'âge récent du monnayage de bronze : 1° Fauris de Saint-Vincens parle d'une pièce neuve (Laugier [illegible]), trouvée dans un mausolée romain d'Aix (Valère, an VIII, p. 17) ; 2° Laugier (*Les Monnaies massaliètes*, p. 41-2) parle de monnaies trouvées à Carthage (je doute que les Marseillais y aient commencé avant 200) ; 3° Blanchet (p. 230) indique, pour des petits bronzes, des analogies avec des monnaies du Ier siècle ; 4° on signale des bronzes à fleur de coin dans des [illegible] des [illegible] (Fernanger, *Les Fouilles du Brusq et les petits bronzes de Marseille*, Toulon, 1896, p. 33).

3. Pour la bibliographie, t. I, p. 147, n. 3. — Laugier, p. 32 et suiv. ; Cabinet des Médailles, n°s 1673 et suiv., 1822 et suiv. Le type va depuis de grands bronzes (17 gr. 16) jusqu'à de très petits (1 gr.). — Types particuliers, plus récents, où le taureau est remplacé par un dauphin, une galère, un caducée (Laugier, p. 39 ; Cab., n°s 2083 et suiv.).

4. Laugier, p. 39 et suiv. ; Cab., n°s 1882 et suiv. De 10 gr. 05 à 3 gr. 97. — Les petits bronzes à la tête de Minerve « dénotent une décadence artistique considérable, ceux surtout qui ont l'aigle au revers » (Cab. des Méd., n°s 1970-2002 ; Laugier, p. 41 ; cf. de La Saussaye, p. 91 et s. Ce type est évidemment postérieur au précédent (Blanchet, p. 236). — Types particuliers, où le trépied est remplacé par la galère, le dauphin, le lion (Laugier, p. 42-3 ; Cab., n°s 2083 et suiv., 2099 et suiv.).

5. Strabon, IV, 1, 5.

6. Par exemple : Cic., *Pro Flacco*, 26, 63 (L. Valérius Flaccus, questeur en Espagne vers 72, s'arrête à Marseille) ; p. 125, n. 3 (voyage de Fonteius) ; p. 98, n. 4 (séjour et mort de Caton).

à Marseille [1]. Quelques Grecs y ont consenti à recevoir le droit de bourgeoisie romaine [2]; et, s'ils demeurent quand même citoyens de leur ville, ils n'en prennent pas moins des noms latins, ils n'en sont pas moins des membres de la *gens Cornelia* ou de la *gens Pompeia*. Les proscrits du forum ou du sénat se rendent volontiers dans la cité phocéenne : Milon y a résidé après avoir tué Clodius, et il s'y trouvait fort bien, se délectant des rougets du golfe, la gloire du pêcheur provençal [3]. Catilina voulut, dit-on, s'y réfugier [4]. Marseille risquait de devenir l'asile des malfaiteurs romains.

Au delà de ses murailles, la force d'expansion de l'hellénisme se maintenait, par suite de la vitesse acquise, et parce que Marseille demeurait la ville la plus ancienne, la plus riche, la plus prestigieuse de toute la Gaule [5]. C'est chez elle que s'arrêtaient les philosophes et les érudits de l'Orient, désireux de s'instruire sur ces contrées lointaines, et c'est de là qu'ils partaient pour la Gaule [6], sans doute sous l'escorte des marchands phocéens. La ville grecque restait toujours l'éducatrice des Barbares du Midi : ils continuaient à copier ses monnaies [7], ils se

1. Cf. t. II, p. 367.
2. P. 102, n. 3.
3. Dion, XL, 54, 3. Τρίγλας, les rougets.
4. Sall., *Cat.*, 34, 2; Cic., *Cat.*, II, 6, 14. Exil de L. Cornélius Scipion en 82 (*exsulem Massiliensem qui apud Sc[illegible] vocatur*), et visite que lui fait P. Sestius (Cic., *Pro Sestio*, 3, 7; *Scholia Bobiensia*, p. 84, Hildebrandt).
5. Voyez les textes de la p. 125, n. 1.
6. Séjour à Marseille (Strabon, III, 4, 17) de Posidonius d'Apamée, peut-être entre 87 et 83 (cf. Müllenhoff, II, p. 126-9), d'où il a dû visiter la Ligurie, la Gaule, peut-être jusqu'en Auvergne, etc.; sans doute d'Artémidore d'Éphèse, dont le voyage en Occident (Strabon, III, 1, 4), vers 100, a dû avoir Marseille pour étape (cf. t. I, p. 405, n. 4 et 5).
7. Imitation des oboles à la roue (cf. t. I, p. 138-140; Cab. des Méd., nos 2172-6). Pièces au nom de Αυε[illegible], Avignon?, cf. t. II, p. 510, n. 6 (Cab., nos 2209-23). Imitation des bronzes au taureau : Κ[illegible] (2223-4), Κ[illegible]?, Cimiez? (2225; Blanchet, p. 125), Αερι, Aeria?, cf. t. II, p. 311, n. 2 (2226), Αου (2227), Αουε (2228), Αίτο? (2229), Μασσα (2230-43), Diane et lion : Σεγοβ, Segobriges?, cf. t. II, p. 512, n. 4 (2244). Apollon et lion : Καινικητων, Cainicenses, cf. t. II, p. 312, n. 4 (2245-6). Cérès et taureau : Γλανικων, habitants de Glanum, Saint-Remy, cf. t. II, p. 314, n. 5 (2246); Diane et lion ou taureau : Τριπ, Tricoris?, cf. t. II, p. 513 (2248-9). Apollon ou Cérès et taureau : Σαμναγη, Samnagenses, cf. t. II, p. 307, n. 1 (2250-2275). Sur ces monnaies, Blanchet, p. 238 et suiv. — Il faut remarquer à leur sujet que

serviront bientôt de son alphabet pour graver des inscriptions en l'honneur de leurs dieux ou de leurs cités[1]; quelques chefs gaulois, épris de la culture du Midi, font venir de Marseille des rhéteurs ou des grammairiens, afin de servir de précepteurs à leurs enfants[2]. Dans certaines bourgades celtiques, comme l'Entremont des Salyens, on commençait à bâtir de grands édifices de pierre, et on les ornait de vigoureuses sculptures qui rappelaient des batailles et des victoires[3] : il est probable que des praticiens grecs ont mis la main à ces œuvres. Et les plus anciennes figures des divinités gauloises rappellent parfois de si près les vieilles images grecques[4], qu'on peut songer à des modèles empruntés à la Marseille ionienne[5].

Mais ces progrès de l'hellénisme dans le Midi de la Gaule ne seraient peut-être que les dernières vibrations d'un mouvement près de s'éteindre. De toutes parts, l'esprit italien pénétrait au delà des Alpes[6]. Narbonne était devenue une grande ville[7],

la plupart de ces monnaies ont été frappées, non par la peuplade (Salyens, Cavares, Volques), mais par la tribu, et que le nom de la tribu paraît faire corps avec celui de la ville chef-lieu du pagus.

1. Note précédente; Str., IV, 1, 5; t. II, p. 362.

2. Strabon dit des médecins et des rhéteurs, [illegible] (IV, 1, 5).

3. Il s'agit des célèbres bas-reliefs [illegible] d'Entremont (Espérandieu, I, n° 105), que je crois antérieurs à [illegible] par Auguste, postérieurs à la fondation de cette ville (p. 17), et rappelant quelque bataille à laquelle assistait un Salyen allié de Rome, peut-être celle [illegible] (p. 42, n. 3).

4. Cf. Reinach, Cultes, Mythes et Religions, III, 1908, p. 160-170.

5. Cf. t. II, p. 135.

6. Le recul de l'influence hellénique [illegible] de Narbonne, nous apparaît bien dans l'histoire des monnaies de bronze à légendes grecques, de cette région [illegible] (Cab. des Méd., [illegible]), [illegible] et A. de Barthélemy, Rev. num., 1892, p. [illegible]; Amardel, Les Monnaies, etc., 1893, dans le Bull. de la Comm. arch. de Narb., 1892-[illegible], p. [illegible] et suiv.; [illegible]. Ces monnaies, certainement de chefs celtiques, commencent, [illegible], seulement après 200, [illegible] d'imitation marseillaise et peut-être même [illegible] le commerce de cette région avec la [illegible] à [illegible], et elles semblent disparaître au temps de la colonisation de Narbonne, 118.

7. La date de l'envoi d'une colonie à Narbonne, 118, est donnée par Eutrope, IV, 23, et Velleius, I, 15. Le nom que prit alors la ville, colonia Narb. Martius, est donné par Velleius et Cicéron (Pro F., I [illegible]), bien que l'on puisse songer

et s'était imposée, par ses résistances victorieuses, au respect des Gaulois [1]. Là affluaient les principales affaires, siégeaient les tribunaux, résidaient les gouverneurs [2]; elle allait donner son nom à la Province [3]. Autour d'elle, jusqu'à Arles, Port-Vendres et Toulouse, c'était un va-et-vient continu d'officiers, de soldats, de fournisseurs et de convois [4]. En cours de route, on laissait de l'argent, du vin [5], des mots et des usages venus d'Italie. Les deniers d'argent et les as de bronze se répandaient rapidement : les taxes sur le vin se payaient avec de la monnaie romaine [6]. Déjà, les nations indigènes en copiaient les types [7], et l'alphabet latin faisait son apparition sur les pièces gauloises [8]. Soldats et valets d'armée révélaient aux Celtes les noms et les images des dieux italiotes, et leur donnaient la tentation de les adorer [9]. Les chefs qui viennent à Narbonne pour défendre leurs

a Q. Marcius Rex, alors consul (Zumpt, *Commentationes*, p. 313), il semble probable (Herzog, p. 50) que ce nom de *Martius* vienne de Mars, comme celui de *Junonia* à Carthage, mais je crois possible que ce nom soit une allusion à une grande divinité gauloise transformée en Mars romain (cf. t. II, p. 118, n. 2, p. 129), comme *Junonia* à Carthage (Solin, XXVII, 11) rappelle Tanit (Audollent, *Carthage romaine*, p. 34). La colonie de citoyens romains fut décidée sans doute avant cette date; le sénat s'y opposa par une [illegible] que combattit le fameux orateur L. Licinius Crassus dans un discours célèbre; ce fut Crassus, alors jeune et [illegible] populaires, qui fut chargé de conduire la colonie (Cic., *Pro Cluent.*, 51, 140; *De oratore*, II, 55, 223; *Brutus*, 43, 160).

1. *Pro Fonteio*, 1, 3 : *Narbo Martius, colonia nostrorum civium, specula populi Romani ac propugnaculum istis ipsis nationibus oppositum et objectum*.

2. Cf. Cic., *Pro Quinctio*, 4, 15, etc.; p. 99, n. 5, p. 110, n. 3.

3. Pas avant Auguste : car chez Dion (XXXVII, 47, 1), l'expression de Gaule Narbonnaise paraît un anachronisme.

4. P. 101, 111-7.

5. P. 99, n. 4.

6. P. 99, n. 4; sur les trouvailles en Narbonnaise de monnaies romaines antérieures à 50, cf. Blanchet, p. 198-9.

7. En particulier, les monnaies dites au cavalier (n° 5715-5844), qui sont des imitations de quinaires romains (chez les Allobroges et les Voconces? en tout cas chez les peuples de la rive gauche), tête de Rome et un Dioscure à cheval, légende en latin; les plus anciennes de la série sont celles à la légende COMA, les plus récentes portent DVRNACOS et AVSCROCOS; elles paraissent s'échelonner entre Domitius et César, de Saulcy, *Revue numismatique*, 1866, p. 400 et suiv.; de Barthélemy, *id.*, 1884, p. 1 et suiv.; Serrure, *Annuaire de la Soc. de numismatique*, XX, 1896 (beaucoup de réserves à faire); Blanchet, p. 261 et suiv.

8. Note 7.

9. La première trace d'un culte italote en Gaule serait le nom de Mars donné à Narbonne en 118, et c'est peut-être aussi le premier indice d'une transformation à la romaine d'un dieu gaulois (p. 128, n. 7). Cf. Reinach, *Cultes*, III, p. 168-170.

intérêts[1], ceux qui vont à Rome pour se plaindre au sénat[2], ces cavaliers qui servent au delà des Alpes à côté des légionnaires[3], ces nobles helviens ou voconces qui ont reçu le droit de cité et portent des noms romains[4], ces grands seigneurs qui achètent du vin aux marchands[5] ou empruntent aux banquiers[6], tous s'habituaient à comprendre et à parler la langue de leurs vainqueurs, et, derrière les mots latins, bien des pensées étrangères arrivaient jusqu'à eux.

Une sérieuse partie était donc engagée entre Marseille et Narbonne. A vrai dire, il s'agissait d'une chose plus grave que la concurrence entre deux villes de commerce. La question était si la Gaule se convertirait à la vie méditerranéenne sous sa forme hellénique ou sous sa forme latine : et c'est la question qui se posa dans le monde entier depuis la création de l'Italie romaine. Ceux qui réfléchissaient sur l'histoire des deux derniers siècles, pouvaient prédire l'avenir prochain. Chacune des grandes guerres de Rome avait coûté une de ses gloires à la patrie grecque. Tarente avait été brisée après la guerre de Pyrrhus, Syracuse pendant la guerre d'Hannibal, Athènes au temps de Mithridate. Si les dieux n'écartaient pas la loi fatale qui pesait sur l'hellénisme, la guerre des Gaules amènerait la chute de Marseille.

1. Cf. p. 129, p. 110, n. 2.
2. P. 101 et 121
3. P. 112.
4. P. 102 et 116.
5. Cf. Sall., Catil., 40, 2-4, t. II, p. 294, [illegible]
6. Cf. p. 113.

CHAPITRE IV

CELTILL L'ARVERNE

I. Celtill restaure l'Empire arverne. — II. L'empire belge des Suessions et la thalassocratie vénète. — III. Ruine des empires de Celtill et des Suessions. — IV. Les temps de l'anarchie. — V. Progrès de l'influence latine. — VI. Approche des Daces et des Suèves.

I. — CELTILL RESTAURE L'EMPIRE ARVERNE

Pendant ce temps, le reste de la Gaule s'acheminait à son tour vers sa destinée, qui était de devenir une province romaine. Tout l'entraînait à ce sort : son impuissance à s'unir, l'abus des révolutions politiques, le progrès continu des influences italiennes, les pires dangers du côté de la Germanie. De temps à autre, des chefs ou des peuples essayaient d'enrayer le mal : il surgissait des patriotes ou des ambitieux, qui rêvaient de donner l'empire à leur nation et de refaire l'union et la grandeur de la Gaule. Mais leur œuvre ne durait pas : querelles de partis et jalousies entre peuples étaient plus fortes que l'intérêt supérieur du nom gaulois, et de chacune de ces tentatives le pays sortait plus déchiré et plus voisin de sa perte.

Une première eut lieu après le départ des Teutons. L'exemple des Belges, qui avaient su repousser les Germains, montrait qu'il suffisait contre eux d'un peu d'entente et de courage[1].

1. P. 69-70.

Beaucoup de Gaulois purent se dire qu'au temps de Luern et de *Bituit* les Transrhénans n'auraient pas eu raison des Celtes groupés sous la loi des Arvernes. *Le moment était propice pour* rétablir cette unité : Rome s'épuisait dans les guerres civiles et la conquête de l'Orient ; le plus qu'elle espérait au delà des Alpes, c'était de conserver sa province. Elle fut impuissante à empêcher la restauration de l'Empire arverne (vers 80?[1]).

Ce fut l'œuvre d'un chef arverne, nommé Celtill, très riche et très puissant chez son peuple[2]. Était-il le descendant des souverains nationaux, de Luern et de Bituit[3]? ou simplement un de ces grands que l'étendue de leurs domaines et le nombre de leurs clients faisaient les égaux des rois[4]? nous ne le savons. Mais il se trouva en tout cas assez puissant et assez habile pour s'imposer comme maître à tous les Arvernes, et pour imposer à toute la Gaule le principat de sa nation[5]. Il n'avait point le titre de roi[6] ; son pouvoir était plutôt de même nature que celui d'un *imperator* romain, commandant, au nom de sa cité, aux chefs des peuples fédérés[7].

Celtill est d'ailleurs le plus inconnu des Gaulois dont l'histoire ait parlé. De lui, elle ne nous a laissé que le nom et le vague souvenir de son autorité suprême. Comment l'a-t-il obtenue? quelle en a été la durée? jusqu'où s'étendait-elle? ce sont autant de choses que les écrivains anciens, absorbés par Marius, Sylla et Mithridate, ont négligé de nous dire. L'empire de Celtill nous apparaît, dans l'histoire de la Gaule, comme un

1. Celtill se place avant 62, où la Gaule nous apparaît comme fort divisée (p. 137 et suiv.), [illegible] vers 82, [illegible] Vercingétorix, son fils, avait au plus trente ans en 52 (cf. César, VII, 4, 1 et [illegible], p. [illegible]). Il n'y a aucune impossibilité à faire son empire contemporain des guerres civiles romaines de 89 à 71, par conséquent de l'époque de Sertorius (p. [illegible]).

2. César, VII, 4, 1 : *Vercingetorix, Celtilli filius, Arvernus, summae potentiae adulescens, cujus pater principatum Galliae totius obtinuerat.*

3. Cf. p. 25-26.

4. T. II, p. 79 et suiv.

5. N. 2.

6. N. 2.

7. N. 2.

épisode imprévu d'union et de grandeur, entre les misères des invasions cimbriques et les hontes du temps de César. Mais cet épisode montre au moins que l'unité de la Gaule était encore une chose possible.

II. — L'EMPIRE BELGE DES SUESSIONS ET LA THALASSOCRATIE VÉNÈTE

De fait, la génération de Celtill rendait à la Gaule quelques-unes de ses ambitions et de ses espérances.

Du côté des Ardennes et de la route de Sambre-et-Meuse, la brèche faite par les Teutons se réparait. Ils avaient installé sur la Meuse, dans la région de Namur, un corps ou une tribu de six mille hommes, les Aduatiques[1]. On put croire qu'ils n'étaient là que pour ouvrir à toutes sortes de Germains l'accès de la Gaule. Ils se comportèrent d'abord comme en pays conquis, pillant et rançonnant leurs voisins, Éburons et autres. On essaya de les déloger : ils repoussèrent les attaques. Les Belges finirent par s'entendre avec eux, et les Éburons par consentir à un tribut[2]. En revanche, les Aduatiques entrèrent dans la ligue belge, et, oublieux de leur origine, ils feront désormais cause commune avec le nom gaulois[3]. Toutes ces bandes que les Germains avaient laissées au delà du Rhin, Trévires, Nerviens, Éburons, Aduatiques, arrivaient à prendre les habitudes de la terre et elles ne faisaient plus que renforcer la nation gauloise par l'apport vivifiant d'un sang nouveau[4].

Les Belges, en ce temps-là, étaient les plus fiers et les plus entreprenants des Gaulois. Ils avaient été les seuls à repousser les Teutons[5] et à ignorer la force des légions. Ils pouvaient

1. P. 69-70.
2. César, II, 29, 3, V, 27, 2; II, 4, 9.
3. Note 2.
4. Cf. t. II, p. 465-8, t. I, p. 233.
5. P. 69-70. On peut se demander pourquoi ils ont laissé les Aduatiques s'installer : c'est que cette colonie de Teutons fut établie, entre Nerviens et Éburons, dans la région d'immigration germanique (cf. t. II, p. 465).

espérer des jours de gloire pour leur nom. Comme les terres du Sud et du Levant leur étaient fermées, ils tournèrent leurs ambitions vers l'Océan, vers cette île de Bretagne à moitié peuplée de leurs colonies[1]. Les Vénètes, qui groupaient autour de leur flotte les tribus et cités de l'Armorique, se rendirent maîtres des routes de la Manche : nul ne put y circuler sans leur payer tribut[2]. A côté d'eux, les Suessions de l'Aisne réussirent d'abord à imposer leur patronage à leurs voisins, Bellovaques et Rèmes[3]; puis, leur roi Diviciac passa le détroit, et, par la crainte ou la persuasion, amena les Belges bretons à reconnaître son empire[4]. C'étaient deux puissants États qui grandissaient, unissant sous les mêmes lois les deux rives de la Manche, l'un, riche par ses navires et son commerce, l'autre, par ses épées et ses terres. Plus que les Celtes d'Auvergne et du Morvan, les Belges et les Armoricains étaient alors capables de rendre à la Gaule sa force et sa confiance. Les pensées, les traditions, la religion nationale, étaient plus vivaces chez eux, moins imprégnées d'influences méridionales[5]. Leurs étranges statères d'or, à la tête-enseigne, au cheval à figure humaine, pleins de symboles et d'emblèmes, sont les plus originales des monnaies gauloises, et révèlent une sorte de passion militaire, farouche et inspirée[6].

1. T. I, p. 320-1.
2. César, III, 8, 1.
3. *Apud eos (Suessiones) fuisse regem nostra etiam memoria Diviciacum (Devitiacum, mss. α; Divitiacum, mss. β), potentissimum, qui cum magnae partis harum regionum, tum etiam Britanniae imperium obtinuerit*, César, II, 4, 7. Que les Rèmes dépendissent de Diviciac, cela résulte de II, 3, 5. Je doute qu'il ait pu conquérir la Bretagne sans avoir imposé son autorité aux Bellovaques, aux Atrébates et aux Morins. — Il serait possible que les monnaies portant le nom [illegible] appartinssent à ce Diviciac (de Saulcy, *Chefs*, p. 17-8, Blanchet, p. 113, 377-8).
4. Note 3. Les recherches faites par John Rhŷs (*The Welsh People*, 1900, p. 55-60) pour retrouver les vestiges de la domination de Diviciac (le dieu romano Camulus à Camulodunum, etc.) ne paraissent pas très concluantes (dans le même sens que nous, Rice Holmes, *Ancient Britain*, 1907, p. 299-300). Il n'est pas certain que l'empire des Suessions se soit étendu très loin.
5. T. II, p. 168 et suiv.
6. T. II, p. 350-1.

Cela se passait dans les années de Marius, de Sylla et de leurs tristes héritiers. Le monde romain était près de se briser en trois tronçons : la mer avec les pirates; l'Occident avec Sertorius, l'Orient avec Mithridate[1]. Celui-ci s'alliait avec les Celtes du Danube, que les proconsuls laissaient tranquilles en ce moment[2]. Celtill et les Belges fondaient leurs empires. On put croire de nouveau qu'il y aurait place sur la terre pour de grandes nations, entre la barbarie des Scythes et des Germains et la tyrannie de la cité romaine.

III. — RUINE DES EMPIRES DE CELTILL ET DES SUESSIONS

Mais ces gloires de Celtill l'Arverne et de Diviciac le Suession furent aussi éphémères que celles de Sertorius et de Mithridate. La fortune du sénat romain l'emporta partout. On a vu comment Pompée le délivra de tous ses adversaires (77-63)[3]. Mithridate disparu (63), les Gaulois du Danube furent livrés sans défense aux brigandages des généraux de Rome, aux entreprises des bandes thraces et germaines[4]. Et pendant ce temps, ceux de France, Celtes et Belges, virent une fois de plus s'effondrer leurs empires.

Les Suessions perdirent l'autorité qu'ils avaient conquise sur la Bretagne : les Gaulois de l'île et ceux du continent se sépare-

1. Cic., *Pro lege Manilia*, 4, 9.

2. Mithridate s'est allié de très bonne heure avec les Gaulois du Danube, Bastarnes, Scordisques ou autres (Appien, *Mithrid.*, 109), et c'est par un officier celte, Bituit, qu'il se fit tuer (*id.*, 111; Tite-Live, *Ep.*, 102). Cf. Th. Reinach, *Mithridate*, p. 74. — Trogue-Pompée parle (Justin, XXXVIII, 3, 6), à la date de 89, de relations de Mithridate avec les Cimbres : c'est bien douteux, et je doute également, malgré les leçons des mss., que Mithridate ait voulu parler de l'ambre de la Germanie (*in Germaniae litoribus*, Pline, XXXVII, 39, où Detlefsen propose *Carmaniae*). Dans un sens conservateur, pour ces deux passages, en dernier lieu Matthias, *Ueber die Wohnsitze... der Kimbern*, p. 10 et suiv.

3. P. 108-119.

4. P. 144 et suiv. Il me paraît certain que l'Empire dace n'a été possible que par la disparition de celui de Mithridate.

rent, et, sans oublier leur communauté d'origine, sans rompre leurs rapports d'amitié, ils renoncèrent à former un seul État[1].

En Belgique même, les Suessions laissèrent échapper l'autorité souveraine. Ils n'y manquaient pas de rivaux parmi leurs voisins, par exemple les Bellovaques et les Rèmes. Ceux-là se détachèrent les premiers des Suessions[2]; les Rèmes leur restèrent fidèles, et consentirent encore à recevoir leurs lois et à obéir à leurs chefs; mais ils n'attendaient qu'une occasion favorable pour dénoncer l'alliance[3].

L'empire celtique succomba, semble-t-il, par la faute des Arvernes eux-mêmes. Devenu maître en Gaule, Celtill espéra rétablir la royauté à Gergovie au profit de sa famille[4]. Mais les cités tenaient moins à leur grandeur nationale qu'à leur liberté politique, ou du moins à ce qu'elles appelaient de ce nom[5]. Les Arvernes s'inquiétèrent peu de la gloire que leur procurait le pouvoir de leur chef. Celtill fut mis à mort comme coupable d'aspirer à la tyrannie[6]. Il est probable qu'il fut la victime du sénat et des autres grands, et, parmi eux, de ses propres parents[7]. Son histoire ressemble à celle de Tarquin le Superbe, dont les pires ennemis furent des hommes de son clan. — Aussi la famille de Celtill ne fut-elle point proscrite. Il laissait un fils, fort jeune encore, Vercingétorix : on l'épargna, et il put même entrer en possession des richesses de son père[8].

La mort de Celtill entraîna la fin de l'hégémonie arverne. La plupart des nations celtiques brisèrent le lien d'obéissance, les

1. Cela résulte, indirectement, de César, II, 4, 7 (p. 134, n. 3).

2. Cela résulte, également, de César, II, 4, 5-7, où l'importance des Suessions sous Diviciac s'oppose à celle des Bellovaques en 57 (*plurimum..... valere*).

3. César, II, 3, 5. Cf. p. 247 et 249.

4. César, VII, 4, 1 : *Celtilli ... ob eam causam, quod regnum appetebat, a civitate erat interfectus.*

5. Cf. t. II, p. 44-5.

6. N. 4.

7. N. 4; cf. César, VII, 4, 2, où *Gobannitio* (*Gobannitius?*), frère de Celtill, est représenté comme hostile à son neveu Vercingetorix, et défenseur de l'aristocratie.

8. Cela résulte de VII, 4, 1 : *Vercingetorix ... summæ potentiæ adolescens ... convocatis suis clientibus.*

Éduens en tête, et il ne resta de dévoués à Gergovie que les peuples de son voisinage[1].

Les deux empires, belge et celte, disparurent vers le même temps. Il est probable qu'ils s'entraînèrent dans leur chute. C'étaient les Éduens qui combattaient surtout les Arvernes, et les Suessions avaient pour rivaux les Bellovaques : or, des liens anciens de clientèle unissaient ces derniers aux chefs de Bibracte[2]. Peut-être ces deux peuples se sont-ils entendus pour entraver, au nord et au sud, les grandes ambitions nationales.

Remarquons que les Éduens demeurent toujours les amis du peuple romain[3]; remarquons que les Rèmes, rivaux des Suessions, livreront bientôt la Belgique à César[4], et que dès lors les routes et les marchés de la Champagne sont connus des négociants d'Italie[5]. Et je suis tenté de croire que les intrigues de Rome ne furent pas étrangères à cette nouvelle ruine de l'unité gauloise (avant 62)[6].

IV. — LES TEMPS DE L'ANARCHIE

Alors, des temps d'anarchie commencèrent. Non seulement l'unité de la Gaule fut détruite, mais celle des nations se trouva compromise. L'esprit de discorde gagna de proche en proche les tribus, les bourgades et les familles elles-mêmes.

A l'intérieur des nations, la lutte devint plus intense entre les fidèles de la monarchie et l'aristocratie des chefs. Les exemples donnés en Auvergne étaient suivis de divers côtés. Ici, la royauté traditionnelle fut supprimée, par exemple chez les Sénons, les

1. Rutènes, Cadurques, Gabales, Vellaves : César, VII, 75, 4. Cf. p. 27, 139 et 135.

2. César, II, 14, 2.

3. P. 28.

4. César, II, 3; cf. p. 249.

5. Cf. t. II, p. 331, n. 7.

6. On peut ajouter les manœuvres de Pompée, et il ne serait pas impossible que son hivernage dans le Midi (74-73) et ses passages en 77 et 71 eussent été en partie employés aux affaires de la Gaule indépendante (cf. p. 110, 116-7).

Carnutes et les Séquanes : par égard pour les familles consacrées, on laissa la vie, la liberté et la fortune aux rois déchus et à leurs héritiers, ce qui amènera plus tard de nouvelles révolutions [1]. Là, quelques puissants seigneurs se frayaient la route vers la tyrannie, en répandant leurs largesses sur la multitude et en louant des mercenaires : ce fut le cas de Dumnorix chez les Éduens, d'Orgétorix chez les Helvètes [2] ; et peut-être déjà, chez les Arvernes, le parti monarchique tournait-il ses espérances vers le fils de Celtill [3].

Chacune de ces secousses fit sentir son contre-coup hors des frontières de la cité. Un prétendant au titre royal liait partie avec les ambitieux des peuplades voisines qui voulaient l'imiter : Orgétorix l'Helvète, Dumnorix l'Éduen, Castic le Séquane, se prépareront bientôt à usurper le pouvoir dans leurs patries respectives [4]. Et, pour faire obstacle aux complots, les grands des différentes cités échangeaient des messages ou concluaient des traités [5].

Ces luttes de partis n'avaient pas mis fin aux rivalités entre peuplades. Elles survivaient à la rupture des empires, et plus d'une fois après la mort de Celtill, les nations voisines en vinrent aux mains. Les Éduens et les Séquanes se disputaient les bords de la Saône, et le désaccord dégénéra en combats violents [6]. Les Rèmes se détachèrent des Suessions [7], les Parisiens des

1. P. 313-7, p. 160-1.
2. P. 160 et suiv.
3. Cf. p. 316 et 420.
4. P. 160 et suiv.
5. Supposé d'après I, 30, 4-5 ; 31, 1 et suiv.
6. Strabon, IV, 3, 2 (t. II, p. 27[illegible]). — Il faut chercher ces terres sur la rivière, et sans doute, puisqu'il est question de [illegible], à un endroit de passage, où les terres des Éduens et des Séquanes se sont touchées. Il semble, si l'on tient compte des divisions médiévales (cf. la carte de Garnier, 1843, dans les *Mém. prés. par divers savants à l'Ac. des Inscr.*, II, II, 1846), il semble que ces deux peuples se soient rencontrés sur la Saône entre Verdun au confluent du Doubs et Pontailler à celui de l'Ognon ; c'est sur cette ligne, et peut-être aux passages fréquentés de Saint-Jean-de-Losne et d'Auxonne, qu'a dû naître la querelle. — Je suppose que les Séquanes ont enlevé les terres (p. 155) et que César les a rendues aux Éduens.
7. César, II, 3, 5 ; cf. p. 247.

Sénons[1], et je doute que la chose se soit passée sans bataille.

Dans ces conflits encore, les nations belligérantes ne demeuraient point isolées : les cités ou tribus clientes prenaient parti pour elles. Contre les Éduens, les Séquanes eurent l'appui des Arvernes[2]. Et derrière ces trois peuples, il y eut leurs vassaux, leurs frères et leurs amis : Bellovaques, Bituriges et Sénons, à la suite des Éduens[3], Carnutes, Rutènes, Cadurques et Gabales, à la suite des Arvernes[4]. La lutte fut alors d'un bout à l'autre de la Gaule, et la bataille, presque à toutes les frontières de cités[5].

Ce fut, dans ces années, une inextricable confusion de querelles, de ligues et de complots. Tandis que l'ensemble des nations se partageaient en alliées des Éduens et alliées des Arvernes[6], chacune de ces nations avait ses amis du sénat et ses amis de la royauté[7]. Dans les villes, les villages et les maisons mêmes, on ne vivait plus qu'au milieu de disputes[8]. Agités, bavards, absolus dans leurs idées, passionnés pour le discours, ardents à vouloir convaincre, les Gaulois apportaient dans leurs discussions et leurs haines la même ardeur combative et comme un besoin de s'entre-déchirer[9].

La misère grandissait à la faveur de ces troubles. C'était le temps des proscriptions politiques et des violences privées. Après la fin de chaque querelle, le vainqueur chassait ses adversaires ou confisquait leurs biens[10]. Aucune loi ne pouvait

1. VI, 3, 5, cf. t. II, p. 527, t. III, p. 207, n. 4.

2. César, I, 31, 4.

3. II, 14, 2; VII, 5, 2; VI, 4, 2.

4. Pour les Carnutes, leur alliance avec les Arvernes me paraît résulter de VI, 4, 4, rapproché de VI, 12, 7; pour les autres, VII, 75, 2; cf. p. 27, n. 2.

5. *In Gallia non solum in omnibus civitatibus atque in omnibus pagis partibusque sed paene in singulis domibus factiones sunt*, VI, 11, 2; 11, 3; et les textes, VI, 12, 1, et I, 31, 2, montrent que ces deux factions sont Arvernes et Éduens.

6. I, 31, 3.

7. II, 1, 4.

8. Note 5.

9. Cf. t. II, p. 182-6.

10. V, 56, 3; I, 20, 2-3.

arrêter les exactions des grands : les petits propriétaires, devenus leurs débiteurs, se laissaient dépouiller par eux [1]. Dumnorix l'Éduen ne marchait jamais sans une garde de mercenaires [2], et j'imagine qu'elle ne se privait pas de maraude et de rapines. Les routes étaient sillonnées d'exilés, de fugitifs, d'endettés et de vagabonds [3].

Mais gardons-nous, devant ce triste tableau, de parler de décadence irrémédiable, et d'annoncer la fin nécessaire de la Gaule. Ces crises d'anarchie, la terre de France les a connues presque à chaque siècle de son histoire : Barbares et Romains après Théodose, Neustriens et Austrasiens après Clotaire ou Dagobert, puis les luttes entre les fils de Charlemagne, Armagnacs et Bourguignons, huguenots et papistes, frondeurs et mazarins, il semblait chaque fois impossible qu'une pensée fraternelle survécût à ces sanglantes discordes ; et cependant, de ces temps de fureur, il est toujours sorti une nation plus robuste et plus unie.

Il pouvait donc se faire que la folie présente, celle qui divisait la Gaule entre Arvernes et Éduens, trouvât à la fin son remède, et que le nom celtique grandît à nouveau. Il conservait encore ses principes d'entente. Les druides tenaient toujours leurs assises, et les bardes chantaient toujours leurs légendes. A côté même des réunions de prêtres, de grands conseils politiques se rassemblaient de temps à autre. Car les Gaulois, après le démembrement de l'empire de Celtill, n'avaient pas répudié tous les devoirs et toutes les amitiés que leur créait leur communauté d'origine, de langue, de nom et d'histoire. Les principaux chefs des cités se réunissaient, sans doute tous les ans, pour parler des intérêts collectifs, peut-être pour fixer des temps de trêves

1. VI, 22, 3 (s'oppose aux Gaulois); cf. VI, 11, 4; I, 4, 2 (*obaeratos suos*).
2. I, 18, 5.
3. III, 17, 4 (*perditorum hominum latronumque*); VII, 4, 3 (*egentium ac perditorum*); VIII, 30, 1 (*perditis ..., exsulibus omnium civitatum, ... latronibus*); V, 55, 3 (*exsules damnatosque*).

et pour essayer d'établir la paix : il y avait toujours un conseil suprême de la Gaule, à défaut d'un empire souverain[1]. — Le jour où on le voudrait, ces assemblées, ces traditions, ce nom gaulois, pourraient servir à réveiller les énergies de la nation entière.

V. — PROGRÈS DE L'INFLUENCE LATINE

L'étranger, de son côté, se rapprochait de la Gaule, et l'enserrait chaque jour davantage de son influence ou de ses desseins.

Le sénat, après la défaite de Bituit, eut beau renoncer à la Gaule : il n'en dut pas moins s'y intéresser sans cesse. Depuis le val d'Aran jusqu'au lac de Genève, l'Empire romain et la Celtique indépendante se touchaient sur près de deux cents lieues d'étendue[2]. Sauf du côté des Cévennes, c'était une frontière sans obstacles naturels : on a vu, au temps des Cimbres et des Teutons, avec quelle aisance l'ennemi put la franchir[3]. Rome avait le devoir de la surveiller de très près.

Elle le fit, pendant longtemps, avec un vif désir de la paix. Des traités d'amitié et des conventions de voisinage furent conclues avec les peuples limitrophes[4] ; le sénat s'interdit, sinon d'accueillir les émigrés ou les proscrits de la Gaule, du moins

1. L'existence d'un conseil des chefs de toute la Gaule n'est nulle part formellement attestée avant 58. Mais je la crois prouvée par les faits suivants : 1° on le trouve dès l'entrée de César en Gaule en 58 (I, 30, 4) ; 2° je doute que sa périodicité, printemps et automne, sous le [illegible] de César (IV, 6, 5 ; V, 2, 4 ; V, 24, 1 ; VI, 3, 4 ; VI, 44, 6 ; VI, 44, 1 ; cf. p. 117), ait pu être une innovation romaine ; 3° il [illegible] que les Gaulois se sont sentis libres, en 52, de convoquer une assemblée générale de la Gaule à Bibracte, Celtes et Belges réunis (VII, 63, 5) ; 4° enfin, l'expression de [illegible] chez César (I, 30, 4 ; VII, 63, 5) semble bien désigner un usage connu et courant (contra, Fustel de Coulanges, *Inst. pol.*, I, p. 4 et suiv.). — Indépendamment d'une assemblée générale à tous les Gaulois, il y a celle des Celtes (peut-être celle de 58, I, 30, 4), et celle des Belges (en 57, *commune Belgarum concilium*, II, 4, 4 ; ici, p. 217-8).

2. Agrippa (Pline, III, 37) donnait à la Gaule Narbonnaise 370 milles de long, ce qui est à peu près la mesure entre le méridien du val d'Aran et celui de Morges.

3. P. 63, 65, 77-78.

4. P. 28, et ici, p. 142, n. 1.

de les traiter en amis et de les recevoir comme citoyens[1]; les Séquanes livrèrent les chefs teutons qui fuyaient par leurs terres[2]. Il y eut des deux parts quelques efforts pour trancher à l'amiable les litiges des frontières. Si çà et là quelque grave incident se produisait, le sénat en délibérait sans se hâter de mettre les légions en branle[3].

Mais, si les soldats de l'Italie s'abstenaient de franchir la frontière, les marchands ne s'en faisaient point faute. Des relations commerciales s'établirent entre les trafiquants de la Province et ceux de la Celtique, surtout pour la vente du vin[4]. Le col du Grand Saint-Bernard était ouvert aux négociants qui venaient d'Italie[5]. Lorsque les colons latins furent chassés de Vienne par les Allobroges, ils se réfugièrent chez les clients des Éduens, les Ségusiaves, et s'installèrent à Lyon. La place valait amplement celle qu'ils avaient quittée. Ils y restèrent[6]. Avant que les armes eussent créé la Gaule romaine, le commerce en avait déjà indiqué la capitale.

De leur côté, je crois bien que les Celtes voyageaient sans déplaisir sur les terres romaines de Languedoc ou de Provence. Ce grand empire du voisinage n'a pu manquer d'exercer sur eux, comme il le fit sur les Cimbres et les Germains, une puissante attraction, et quelques Gaulois en vinrent à désirer, comme un titre divin, ce nom de citoyen qui permettait de commander au monde : César aura dans sa cavalerie un chef d'Aquitaine, citoyen romain, et portant le nom d'une *gens*

1. Cic., *Pro Balbo*, 14, 32 : *At enim quaedam foedera exstant, ut Germanorum* [*Cenomanorum*?], *Insubrium, Helvetiorum* [*Venetorum*? en tout cas je ne peux croire qu'il s'agisse d'une convention conclue en 58, cf. p. 218-9], *Iapydum, nonnullorum item ex Gallia barbarorum, quorum in foederibus exceptum est, ne quis eorum a nobis civis recipiatur.*

2. P. 86.

3. Voyez p. 164-5.

4. *Gallis provinciarum propinquitas et transmarinarum rerum notitia multa ad copiam atque usus largitur*, César, VI, 24, 5; Cicéron, *Pro Fonteio*, 5, 9 (cf. p. 99, n. 4).

5. César, *De b. G.*, III, 1, 2; cf. t. II, p. 331, n. 2.

6. P. 122.

romaine[1]. Et il fallait bien que cet attrait de la patrie romaine fût devenu une chose inquiétante, puisque certains peuples gaulois s'en alarmèrent, et qu'ils obtinrent du sénat de ne point le favoriser[2].

Ces rapports continus habituaient peu à peu les Gaulois aux usages d'Italie, et leur faisaient oublier ceux qu'ils tenaient de Marseille la Grecque. Pour leurs contrats et leurs échanges, les trafiquants de Narbonne et de Vienne se servaient surtout des monnaies romaines et de l'alphabet latin[3]. Les Celtes y recoururent à leur tour. Ce fut en lettres latines que les Arvernes, les Éduens et d'autres gravèrent en ce temps la plupart de leurs légendes monétaires[4]; des figures empruntées aux deniers romains apparurent sur leurs pièces[5]. Ils laissaient de plus en plus les dieux nationaux frayer avec les divinités du Midi, et peut-être consentirent-ils dès lors à ce que Teutatès fût Hermès ou Mercure, Taran, Jupiter, et Bélénus, Apollon[6]. Quelques-uns connurent l'histoire et les traditions latines : et l'on vit même les Arvernes et les Éduens forger ou accepter une légende qui faisait d'eux les frères des hommes du Tibre, les fils, comme ces derniers, de quelque héros du Midi[7]. Ils imitèrent en cela les

1. *Piso Aquitanus* petit-fils d'un roi ami du peuple romain (César, IV, 12, 4), cf. p. 28, n. 3. Peut-être aussi *Pompée*, p. 117, n. 3.

2. P. 142, n. 1.

3. P. 112, 3, 129.

4. Il est vrai que toutes les légendes qui paraissent se rapporter à des chefs connus ne concernent que des chefs connus après 59 (sauf Divitiac, p. 134, n. 3), *Rex Adietuanus Sotiota* (cf. p. 305, n. 2), *Indutiomarus*, Dumnorix (p. 160, n. 5), *Durat.* (p. 422, n. 3), *Epad* (p. 422, n. 4), *Litaviccus* (p. 471, n. 2), *Orcetirix*, Orgetorix? (p. 160, n. 2), *Tasgetios* (p. 315, n. 3), *Verga* (p. 423, n. 8), *Vercingetorixs* (p. 456, n. 7), Commios (p. 304, n. 8). Mais il faut remarquer que les textes nous font connaître bien peu de chefs avant cette date.

5. Il est certain que la chose s'est faite après 58 ; reste à savoir si elle ne s'est pas produite aussi antérieurement : cela n'est pas impossible, vu que quelques-uns des deniers romains copiés par les Gaulois sont antérieurs à cette date (cf. Blanchet, p. 198 et suiv.).

6. L'assimilation des dieux celtiques avec les dieux romains apparaît dès César (VI, 17) ; mais je crois bien que Posidonius avait parlé de Cronos ou d'Hermès à propos des Gaulois (cf. t. II, p. 121, n. 3, p. 135). Une trace antérieure, peut-être, p. 128, n. 7. En Cisalpine, l'assimilation a été déjà faite par Polybe, t. I, p. 387.

7. Pour les Éduens, cf. p. 28. Pour les Arvernes : Lucain, *Phars.*, I, 427-8 ;

l'empire des Daces étreignait les plus belles routes et les carrefours les plus populeux de l'Europe centrale, et ses terres les plus riches en métaux et en blés (60? [1]).

Au nord, ce furent les Suèves qui se présentèrent contre les Celtes. Ils étaient, on l'a vu, les plus nombreux et les plus unis d'entre les Germains, dont ils occupaient, en Brandebourg, les terres centrales [2]. L'ambition leur vint alors, comme aux Daces, de fonder un vaste État, et je me demande si les uns et les autres n'étaient point entraînés par le désir d'imiter la splendeur de la chose romaine [3]. Chaque année, les peuples confédérés sous le nom suève détachaient de leurs cent tribus une partie de leur jeunesse, et l'envoyaient au loin pour dévaster ou conquérir [4]. Et à tous les points de l'horizon, les autres Barbares, Scythes, Celtes et Germains, sentirent le poids de leurs armes et la fougue de leur élan. Au nord, je crois qu'ils ne furent pas étrangers aux malheurs des Cimbres et des Teutons, et qu'ils finirent par faire de la Baltique une mer suève [5]. A l'est, dans les plaines marécageuses de la Vistule, le sol était trop mauvais pour être pris : ils se bornèrent à détruire tout ce qu'ils pouvaient, élargissant le désert devant eux, se gardant par d'immenses solitudes contre les hordes de la Scythie [6]. Sur les bonnes terres de l'ouest et du sud, ce fut une marche lente et progressive : à chaque étape, les Suèves s'arrêtaient, laissaient

1. Sans doute avant la migration des Boïens en 59-58.

2. P. 49 et 52.

3. Le rêve d'un Empire suève paraît bien chez Ariovistr, I, 44.

4. *Centum pagi*; César, I, 37, 3; IV, 1, 4; Tacite, *Germ.*, 39, où Tacite paraît appliquer aux Semnons, centre de la confédération suève (p. 49), les *centum pagi* qui se rapportent à celle-ci. L'expression, fait justement remarquer Fustel de Coulanges (*Recherches*, p. 260, n. 1), doit être un « terme de convention ».

5. Tac., G., 40, cf. 41, 45.

6. *Una ex parte* [l'Orient] *a Suebis circiter millia passuum sexcenta* [sic α, les mss. β ont .c.] *agri vacare dicuntur*; César, IV, 3, 2. On a supposé qu'il s'agit de la Bavière (p. 147, n. 3); on a supposé aussi la Bohême : mais elle appartenait encore, je crois, aux Boïens (cf. p. 145 et t. IV). L'énormité du chiffre énoncé me fait penser de préférence aux terres lointaines et mauvaises : il y a trop de terres fertiles en Bavière pour y avoir fait un pareil désert.

des colonies, créaient des peuplades; puis, quelques années écoulées, ils poussaient plus loin leur conquête.

Des nations du Midi, les plus riches et les plus exposées étaient les Celtes de la Haute Allemagne, Helvètes en Franconie et Souabe, Volques Tectosages en Bavière, les plus vieilles colonies de Ségovèse[1]. Elles furent attaquées les premières, et les Suèves n'eurent qu'à lancer leurs bandes par les cols de la Thuringe pour que les deux Empires fussent détruits. Les Helvètes, plus braves, habitués aux migrations depuis le temps des Cimbres, purent éviter le massacre ou la sujétion, et gagnèrent, au sud du Rhin, les terres de la Suisse, où ils vont se réorganiser en nation[2]. Des Volques au contraire, tout disparut, et il ne resta plus qu'un vague souvenir[3] de cet empire sage et laborieux, qui, pendant trois siècles, avait fait respecter le nom celtique dans l'Europe centrale[4].

A la place des Volques et des Helvètes, des colonies de nations suèves, Marcomans, Harudes, Vangions, Némètes, Triboques, s'établirent dans les vallées du Mein, du Neckar et

1. T. I, p. 296 et suiv.

2. Cf. t. II, p. 520-1, et ici, p. 160. Cette expulsion des Helvètes et leur migration en Suisse, l'établissement des Suèves dans les vallées du Mein et du Neckar, résultent des faits suivants : 1° Tacite, *Germ.*, 28 : *Inter Hercyniam silvam Rhenumque et Mœnum amnes Helvetii ... tenuere*; 2° il est visible, par César, que toute la rive droite du Rhin, depuis le lac de Constance jusqu'à Mayence, dépend des Suèves et d'Arioviste (I, 40, 7; I, 37, 3; IV, 19; VI, 9, 8); 3° la résidence principale d'Arioviste (cf. I, 38, 1) paraît avoir été près de Mannheim (cf. p. 61, n. 1), à *Lopodunum*, Ladenburg, *civitas Sueborum* (cf. *C. I. L.*, XIII, II, p. 230-231, et, en dernier lieu, Schumacher, *Bericht über den achten Verbandstag der west- und süddeutschen Vereine*, etc., Berlin, 1908, p. 51-2).

3. L'établissement des Suèves en Bavière résulte, d'abord de la disparition complète du nom des Volques Tectosages, fait que César semble faire contemporain (*ad hoc tempus*) des victoires d'Arioviste (VI, 24, 3), et, ensuite, de leur contact avec les Daces, qui ont vaincu les Boïens sur le Danube (p. 134). — Il me semble cependant difficile que le fameux désert dont parle César (ici, p. 146) soit à chercher dans la Bavière et se continue, au delà de l'Inn, avec « les déserts des Boïens » (Str., VII, 1, 5; 5, 2; Pline, III, 146; *Dimensuratio*, 18, p. 12, Riese), qu'on place d'ordinaire autour du lac Balaton. — Il est du reste probable que la domination suève a été moins forte en Bavière qu'en Souabe et Franconie, et que les Vindéliques et les Rètes des montagnes ont évincé peu à peu les Germains (cf. Str., VII, 1, 5; IV, 6, 8).

4. T. I, p. 297.

du haut Danube, et les acquirent pour longtemps aux influences germaniques[1]. Maintenant, les Suèves occupaient les pays de Mannheim, de Francfort et de Mayence, d'où partaient toutes les routes de l'Ouest[2]; ils touchaient au Rhin depuis le coude de Bâle jusqu'aux pentes du Taunus. De nouvelles terres, plus riches encore, s'ouvraient à leurs ambitions. Ils avaient le choix entre deux chemins : passer le fleuve, et se déverser en Alsace et en Gaule; ou le descendre, et, au delà du Taunus, enlever la rive droite aux Germains du couchant. Ils étaient assez nombreux pour oser l'un et l'autre.

Ainsi, tandis qu'autour de la Méditerranée, sous la direction intelligente de Pompée, l'empire du sénat romain arrivait à son plus haut degré de force, deux autres empires se préparaient à ses frontières, comme pour essayer l'unité de l'Europe barbare. C'était le temps où l'Arverne Celtill disparaissait, et où Celtes et Belges se déchiraient en ligues rivales. Entre ces trois puissances formidables qui le bloquent de toutes parts, le monde celtique ne présente plus que des épaves prêtes à sombrer. Il faudrait, pour les sauver, des hasards inespérés et des précautions infinies.

1. Ce sont les peuplades que nous trouvons autour d'Arioviste (I, 31, 10; 37, 2; 51, 2); sur leur emplacement primitif, p. 48-50. Il faut ajouter les Sedusii (I, 51, 2), sur lesquels il est impossible de rien dire.
2. Cf. p. 60-1.

CHAPITRE V

ARIOVISTE ET CÉSAR[1]

I. Burbista et Arioviste. — II. Arioviste au service des Séquanes. — III. La Gaule vaincue par Arioviste. — IV. Le complot national. — V. Diviciac à Rome : la politique du sénat. — VI. Jules César. — VII. Nécessité de l'intervention romaine.

I. — BURBISTA ET ARIOVISTE

Ce qui augmentait les dangers de la Gaule du côté barbare, c'est que Daces et Suèves ne furent pas, comme les Cimbres et les Teutons, des peuplades errantes, cherchant des domaines, isolées au milieu des hommes. C'étaient de véritables nations,

1. Sur la Gaule au temps de César et sur les campagnes du proconsul, outre les livres généraux (t. I, p. 4, n. 1), et les livres sur l'organisation militaire (p. 175, n. 1) : *Les Faits des Romains*, f° 20 et suiv., ms. du XIII° s., Bibl. nat., fr. 23 083 (à titre de curiosité, mais intéressant pour montrer les recherches faites au Moyen Age sur la topographie de la Gaule : cf. Meyer, *Romania*, XIV) ; Dupleix, *Mémoires des Gaules*, 3° éd., 1639, p. 175 et suiv. ; duc de Rohan, *Le parfaict Capitaine, autrement l'Abbregé des guerres de Gaule*, etc., 4° éd., 1643 ; de Bury, *Hist. de la vie de Jules César*, I, 1758 ; Pecis : 1° *Essai sur les qualités*, etc., ou *Dissert. préliminaire aux campagnes de Jules César*, Milan, 1758 ; 2° *Les Campagnes*, etc., I (seul paru?), Milan, 1760 ; Davou, *Analyse critique des Faits Militaires de César*, Genève, 1779 ; de W[arnery], *Mélange de remarques, sur-tout sur César*, Varsovie, 1782 ; Rösch, *Commentar über die Commentarien des Cæsar*, Halle, 1783 (réponse très intelligente à de Warnery) ; de Vaudrecourt, *Les Commentaires*, 2 v., Paris, 1787-8 ; Turpin de Crissé, *Commentaires*, etc., I et II, 1785 ; Napoléon, *Précis des guerres de César*, écrit par M. Marchand, 1836 (la plupart des questions bien résolues, surtout d'après d'Anville) ; Drumann, 2° éd., par Groebe, III, p. 209 et s. ; R. G. P., *The Commentaries of Cæsar considered as apocryphal*, dans *Colburn's United Service Magazine and Naval and Military Journal*, 1830, I, p. 512 et suiv., II, p. 437 et suiv. (fort curieux, pour montrer ce que peut amener l'excès de critique militaire et topographique de l'œuvre de César) ; Mommsen, *Rœmische Geschichte*, III,

rayonnant autour du foyer de leur race dans une activité continue; rien n'interrompait les terres soumises à leur nom; et,

ch. 7; Kiehl, *Cæsars Veldtogten in Gallie*, I (seul paru), Leyde, 1853-4 (programme); Kœchly et Rüstow, *Einleitung zu C. Julius Cæsar's Commentarien*, Gotha, 1857; A. von Gœler, *Cæsar's Gallischer Krieg*, 1858 (*in ... 58 bis 53*), 1859 (*in ... 52*), 1860 (... *im ... 51*), réunis et complétés après sa mort par son fils sous le même titre, 1880; de Saulcy, *Les Campagnes de César dans les Gaules*, 1862; Fallue, *Analyse raisonnée des Commentaires*, 1862; Sarrette, *Quelques pages des Commentaires de César*, 1863; Creuly, *Carte de la Gaule sous le proconsulat de César*, 1864 (extrait de la *Revue archéologique*); Maissiat, *Jules César en Gaule*, 3 vol., 1865-81; Eichheim, *Die Kämpfe ... gegen C. J. Cæsar*, Neuburg, 1866 (cf. p. 193, n. 1); [Napoléon III], *Histoire de Jules César*, II, 1866, et vol. de planches (préparé par Maury, Creuly, de Saulcy, Desjardins, Stoffel, trop injuste souvent pour von Gœler; je renvoie à l'éd. in-8); Heller, *Jahresberichte* dans le *Philologus*, XIII, 1858, XIX, 1863, XXII, 1865, XXVI, 1867, XXX, 1872; Thomann, *Der französische Atlas*, 3 fasc., Zurich, 1868, 1871, 1874; Long, *The Decline of the Roman Republic*, IV, 1872; van Kampen, *Quindecim ad ... Commentarios tabulæ*, (s. d.); Froude, *Cæsar*, Londres, 1879, p. 194 et suiv.; Jæhns, *Cæsars Commentarien*, 1883, *Beiheft z. Militär-Wochenschrift*; Dodge, *Cæsar*, Boston, 1892; Warde Fowler, *Julius Cæsar*, 1892; von Prucker, *Wanderungen über die Schlachtfelder*, 2e éd., 1893, p. 59 et suiv.; Rice Holmes, *Cæsar's Conquest of Gaul*, 1899 (très utile; une 2e éd. va paraître); Delbrück, *Geschichte der Kriegskunst*, I, 1900, p. 417 et suiv.; Ferrero, *Grandeur et décadence de Rome*, II, *Jules César*, 1905 (trad. fr.); Veith, *Geschichte der Feldzüge C. Julius Cæsars*, Vienne, 1906; Œhler, *Bilder-Atlas zu Cæsars Büchern*, 2e éd., 1907. Les édit. avec commentaires, parmi les plus anciennes, celle de de Vigenère (trad.), 1584, parmi les récentes, celles de Schneider, 2 v., 1840-9, de Kraner (cf. plus bas), de Benoist (p. 175, n. 1). — Nous n'avons pas voulu, en ce qui concerne les questions de topographie locale, donner une bibliographie complète : on en trouvera les éléments dans les livres généraux cités t. II, p. 9, n. 1, p. 449, n. 1. A ces livres il faut ajouter le fameux *Index locorum in Commentariis*, etc., de Marlianus, le premier essai d'ensemble qui ait été tenté sur la géographie de César, et qui, sur plus d'un point, a touché la vérité (à la suite de la plupart des anciennes éd. de César à partir de 1477, et à part, p. p. Bonaccursius da Pisa, in-4, s. d.). — La source essentielle est César, *Commentarii de bello Gallico*, livre VIII par Hirtius (cf. p. [illegible], n. 1). Deux classes de mss., α et β (sur ces deux classes, voyez, en dernier lieu, B. Richter, *Kritische Bemerkungen*, etc., programmes de Stargard, 1906 et 1907, et Klotz, *Rh. Mus.*, LXIV, 1909, p. 224 et suiv.). Principales édit. critiques: Nipperdey, 1847; Holder, 1882 (index très utile), Kraner, 16e éd., par Dittenberger, 1898 (avec commentaires); Kübler, 1893; Meusel, 1894 (la plus sobre et la plus claire); voyez aussi Meusel, *Lexicon Cæsarianum*, 2 v., 1887-93 (à la fin, *tabula conjecturarum*). — On connaît le reproche, d'ailleurs vague, fait à César par Asinius Pollion (ap. Suet., 56), *parum integra veritate*. Et quelques modernes sont partis de là pour révoquer en doute chiffres et résultats des campagnes: Monetus un des premiers (*Galliæ geographia*, 1634, p. 337-342), puis de Warnery (qui a dit tout l'essentiel à ce sujet), Eichheim (p. 193, n. 1), en dernier lieu et surtout Rauchenstein (cf. p. 193, n. 1) et Delbrück, dont le but est *sich von der Autorität des geschriebenen Wortes zu befreien* (p. 442), ce qui fait de son livre une sorte de reconstruction souvent arbitraire; en outre: Eyssenhardt, *Neue Jahrbücher*, LXXXV, 1862, p. 755 et suiv.; Petsch, *Die historische Glaubwürdigkeit der Comm.*, etc., 2 fasc., Glückstadt, 1885-6; Sumpff, *Cæsars Beurteilung seiner Offiziere*, 2 fasc., Quedlinburg, 1892 et 1893; etc. Mais n'oublions pas, à propos de Pollion, qu'il semble avoir critiqué surtout le *De bello civili*, évidemment plus sujet à

en ce moment, leur force de cohésion était encore accrue par la gloire surnaturelle de leurs chefs.

caution (p. 572, n. 11). J'avoue m'être presque toujours fié à César, dont l'œuvre me paraît, le plus souvent, témoigner, d'abord d'une réelle exactitude, résultat des habitudes intellectuelles de sa vie de chef militaire, et, ensuite, d'une sorte de franchise peut-être affectée, en tout cas d'assez belle allure : 1° il n'est jamais en opposition fondamentale avec les autres auteurs; 2° je ne l'ai jamais vu dissimuler un danger, des mécomptes ou une défaite (p. 263 et suiv., 285-7, 295-6, 312-3, 341-5, 358, 377 et suiv., 406-7, 441 et suiv., 474 et suiv., 480, 501, 528, 530); 3° il a toujours rendu justice à ses lieutenants (p. 264 : le jeune Crassus, p. 239, 273 et suiv., 303 et suiv.; Sabinus même, p. 300 et suiv.; Décimus Brutus, p. 293 et suiv., 587 et suiv ; Caninius et Fabius, p. 553 et suiv.; Quintus Cicéron, p. 383 et suiv.; Labiénus, p. 248, 267, 311, 346, 395, 398-9, 460 et suiv., 526 et suiv., 563; Sumpff est absolument inexact et injuste à l'endroit de César, comme l'a montré Rice Holmes, p. 217-220); 4° il a, en écrivant, rendu justice à ses adversaires, peuples (p. 268) et hommes (p. 455); 5° il donne, quand il s'agit de gros chiffres d'armées gauloises, sa source (I, 29, p. 197, n. 8; II, 4, p. 248; VII, 75, p. 516), et il en détaille même le total, ce qui montre bien qu'il est allé au-devant du reproche d'exagération (*nominatim ratio*, I, 29, 1; *certum numerum*, VII, 75, 1; *numerus inibatur*, VII, 76, 3; cf. t. II, p. 7). Ce qu'on peut lui reprocher, c'est : 1° de ne pas exposer les motifs, surtout les motifs politiques, qui le font agir (p. 201 et suiv., 226 et suiv., 243-4, 481 et suiv., 319 et suiv., 333, 401 et suiv.); 2° de ne pas préciser sur les routes suivies et les lieux de bataille (p. ex. : p. 485 et suiv., campagne d'avant Alésia; p. 303 et suiv., marche en Aquitaine; p. 312-3, contre les Morins). Mais son livre a été improvisé, je crois, au cours de l'hiver de 52-51 (il s'arrête à l'indication des quartiers d'hiver, automne 52, p. 540, n. 2); il avait des motifs politiques pour ne pas expliquer tout, motifs tirés de sa situation à Rome et tirés de la situation de la Gaule; l'habitude de ne point nommer les lieux est assez générale dans l'Antiquité (cf. t. I, p. 455, note). Voyez les excellentes remarques de Rice Holmes, p. 173-244. — L'existence d'un journal de César, Ἐφημερίδες, distinct des Commentaires (cf. Servius *ad Æn.*, XI, 743; p. 501, n. 5), est aujourd'hui complètement niée (cf. Nipperdey, éd. de 1847, p. 5 et s.). — Les autres écrivains (qu'il ne faut pas négliger) répètent d'ordinaire César, quelquefois (surtout Dion Cassius) sans le comprendre, ou, s'ils ajoutent quelques détails, ils peuvent presque toujours s'intercaler, assez utilement, dans le récit des *Commentaires* (cf. notes des pages 501, 530-533). Nous avons noté les contradictions, assez rares, notes des p. 207-8, 297-9, 530-533, etc. — Plutarque (*Vie de César*, éd. Sintenis) est souvent indépendant de César, et peut-être aussi de Tite-Live (p. 267, n. 4). — Même remarque pour Suétone (éd. Ihm). — Appien (*Celtica*, éd. Mendelssohn) paraît plus encore indépendant qu'eux deux (cf. p. 158, n. 3, p. 207, n. 6, p. 208, n. 8), mais c'est une source bien mauvaise, où se mêlent tous les noms propres (cf. *Celtica*, 1, 4). — Il me paraît souvent d'accord avec Plutarque. Sur eux deux, cf. Thouret, *Leipziger Studien*, I, 1878, p. 328 et suiv.; Kornemann, *Die historische Schriftstellerei des ... Pollio*, dans les *N. Jahrbücher für class. Phil.*, Supplément, XXII, 1896 (qui voit dans Asinius Pollion leur source commune). — Nous ne pouvons juger Tite-Live qu'à travers ses nombreux exploiteurs : l'*Epitome* (éd. Jahn), Orose (éd. Zangemeister), Lucain (éd. Hosius; cf. p. 572, n. 11); Florus (éd. Rossbach; cf. p. 533, n. 3), les scholies de Lucain (éd. Usener; p. 572, n. 11), Polyen (éd. Wœlfflin et Melber; cf. p. 203 et 470), Eutrope et Dion Cassius; tous, sauf Lucain, assez entachés d'erreurs ou de négligences. Évidemment, Tite-Live a, plutôt que changé, ajouté à César, et dans un sens « pompéien » (cf. p. 229, n. 8, p. 578, n. 5). — Il semble y avoir chez Dion Cassius

La fortune subite des Daces était due aux efforts d'un seul homme, leur roi Burbista[1] (depuis 82?[2]). A cette petite peuplade, perdue parmi les nations thraces, il donna l'empire du Danube. Pas une seule fois il ne fut vaincu. Ses conquêtes étaient régulières et durables, comme la récompense périodique qu'il méritait des dieux. Car les dieux l'aimaient et le protégeaient. Il avait près de lui un grand-prêtre, Décinéos, qui ne le quittait jamais, prédisant ses victoires, multipliant les prodiges sous ses pas[3]. Autour de ces deux hommes, pendant trente ans, les Daces délirèrent d'enthousiasme et de confiance. Une parfaite concorde régnait dans la nation. Leur roi fit d'eux ce qu'il voulut. Comme tous les Barbares, ils avaient goût à s'enivrer : il leur commanda de ne plus boire de vin et de détruire leurs vignobles; et ils obéirent. Ce qui prouve aussi qu'il savait les conduire vers le bien. Son empire, pareil à l'Islam[4], fut l'œuvre d'une foi ardente et disciplinée[5].

Tout autre paraissait son contemporain, le roi suève Ario-

(éd. Boissevain, excellente) des additions à César (surtout p. 229, n. 8, notes des p. 238-9, 297-9, 532-3), mais souvent encore ce que l'on croit des additions ne sont que des erreurs faites par l'auteur en lisant les *Commentaires*, des étourderies résultant de sa légèreté (entre mille, Arioviste est dit un Allobroge, XXXVIII, 43, 3, autres, p. 195, n. 1, p. 198, n. 10, p. 302, n. 3, p. 493, n. 3), ou des réflexions dues à ses préoccupations psychologiques : il a voulu expliquer les faits et gestes que César se bornait à raconter (p. 531, n. 3). Voyez sur lui : Heller, *Philologus*, XXII, 1865, p. 108 et s.; Jelgersma, *De fide et auctoritate Dionis*, Leyde, 1879; Micalella, *La fonte di Dione Cassio* (campagnes de 58), Lecce, 1896; surtout Columba, *Cassio Dione e le guerre Galliche*, Naples, 1902 (*Accademia*), la plupart des livres cités p. 193, n. 1. — Il a dû y avoir des récits de contemporains, entre autres à propos des campagnes des légats, surtout de Labienus (p. 207, n. 4) et de Brutus (p. 291, 388-390); voyez le poème auquel pensait Cicéron sur la Bretagne (p. 319). — Sur Asinius Pollion, voir plus haut, Kornemann. — Sur l'hypothèse d'écrits de C. Oppius, Thouret, *Leipziger Studien*, I, 1878 (*De Cic., etc., C. Oppio*). — Cf., à propos de chaque campagne, p. 193, n. 1, p. 221, n. 1, p. 242, n. 1, p. 319, n. 1, p. 365, n. 1, p. 418, n. 1.

1. Jordanes, XI, 67 (*Buruista, Boroista*); Strabon, VII, 3, 5 et 11; XVI, 2, 39 ([illegible]); Trogue-Pompée, *Prologues*, 32, 10 (mss *Rubobustes*).

2. P. 144, n. 3.

3. Jordanes, *Getica*, XI, 67 (*Dicineus*); Strabon, VII, 3, 5 et 11; XVI, 2, 39 (Δεκαίνεος, Δικίνεος).

4. Le rapprochement est de Mommsen (*R. G.*, III, p. 304), qui a bien marqué la grandeur et l'étrangeté de l'Empire dace.

5. Tout ce qui précède d'après Strabon, VII, 3, 11.

viste (depuis 72?)[1]. Celui-là ne fut guère qu'un brigand, mais d'audace et d'intelligence supérieures. Pendant près de quinze ans, ni lui ni ses hommes ne dormirent sous un toit[2] : ils ne connaissaient que la course, la bataille et le meurtre, leurs armes, leurs chariots et leurs tentes, et quand ils avaient besoin des dieux, ils recouraient aux prophéties de leurs femmes[3]. Suivi de ses hordes, Arioviste ne redoutait personne et ne respectait rien. Aucune entreprise ne lui sembla impossible, et il acceptait avec une joie sauvage tous les adversaires qui se présentaient[4]. Au surplus, sa frénésie se conciliait avec la ruse et la malice; il savait endormir ses ennemis par des propos d'amitié et de belles promesses[5]. Intelligent, grand parleur, prudent et soupçonneux[6], habile à observer les hommes et à retenir les faits, il n'avait rien de la simplicité d'allures qui faisait le charme de certains Barbares[7] : personne ne lui en imposait ni par la flatterie ni par la menace, et il répondit plus tard à Jules César en homme qui ne se laisse pas payer de mots[8]. Avec cela, despote, colère, arrogant, cruel, brutal, exigeant l'obéissance immédiate, toujours prêt à ordonner un supplice[9], c'était la plus

1. Sur Arioviste, outre les ouvrages cités p. 43, n. 2, p. 221, n. 1, les remarques de H. Baumann, *Ueber das erste Buch*, etc., programme du Franz-Joseph-Gymnasium de Vienne, 1883, p. 29 et suiv., et Klebs *ap.* Wissova, *s. v.* — La date semble résulter de César, I, 30, 7. Le nom est transmis *Ariovistus* par les mss. de César, forme avec laquelle s'accordent les leçons des autres auteurs. Il est appelé *rex Germanorum* par César (I, 31, 10), Frontin (II, 1, 16), Appien (« roi des Germains au delà du Rhin », Appien, *Celtica*, 16), etc., *dux Germanorum*, Tite-Live, *Ep.*, 104, *rex Sueborum* (sans être nommé), par Pline, II, 170 (cf. p. 164, n. 8); il est visible qu'il commande seulement à des Suèves, mais je ne doute pas qu'il ne s'agisse seulement des Suèves émigrants, établis en Souabe et Franconie (p. 147-8), et peut-être seulement d'une partie d'entre eux.

2. César, I, 36, 7.

3. César, I, 50, 4-5; 53, 7; cf. Tac., *G.*, 10; *H.*, IV, 61.

4. César, I, 31, 13; 33, 5; 34, 2; 36, 5-7; 40, 4 (*furore atque amentia*); 42, 2 et 3; 44, 3; 33, 5. Cf. p. 227 et 234.

5. Cela résulte de son attitude avec les Séquanes et les Éduens (I, 31, 10; 37, 2; ici, p. 153-6) et avec le sénat (I, 40, 2; ici, p. 163 et 165); cf. I, 40, 8; 47, 1-2 et 6.

6. I, 42, 4; 47, 6.

7. *Non se barbarum neque tam imperitum esse rerum*; I, 44, 9.

8. I, 34, 2-4; 36; 44.

9. I, 31, 12 et 15; 32, 4 et 5; 33, 6; 44; 47, 6; cf. p. 233.

violente des tempêtes humaines qui fût alors déchaînée sur l'Occident.

On put croire un instant que ces deux hommes, Burbista et Arioviste, se heurteraient l'un à l'autre, et que Suèves et Daces se disputeraient dans les plaines du Danube l'empire de l'Europe. Leurs domaines allaient se toucher, entre Passau[1] et Vienne; leurs avant-gardes se rencontrèrent : déjà les Daces commençaient à piller les terres des Germains[2]. Ceux-ci, de leur côté, s'entendaient avec les Gaulois du Norique, que menaçait Burbista, et Arioviste épousa la sœur de leur roi (avant 58)[3]. Mais le monde était assez grand pour contenir ces deux ambitions; et, tandis que Burbista s'occupait du Levant, Arioviste ne songea plus qu'à la Gaule.

II. — ARIOVISTE AU SERVICE DES SÉQUANES

Car les Gaulois, en ce moment, commirent la pire folie de leur existence : ils demandaient à Arioviste d'intervenir dans leurs querelles. Ces Suèves, qui rêvaient de fonder partout de nouveaux empires, qui venaient d'arracher aux Helvètes leurs terres du Rhin, les Celtes les invitèrent à franchir le fleuve et à faire la guerre au milieu d'eux. Le lent suicide de la Gaule commençait.

La lutte des Éduens contre les Séquanes et les Arvernes était devenue la principale affaire du pays[4]. Un jour vint où les Éduens parurent décidément les plus forts[5] : leurs rivaux

1. C'est à *Boiodurum* près de Passau (Ptol., II, 12, 4) que commençaient les domaines des Boïens et des Noriques et que finissaient ceux des Volques Tectosages; cf. t. I, p. 267, n. 6.

2. Jordanes, *Getica*, XI, 67 : *Cujus* (Decineos) *consilio Gothi* [les Daces] *Germanorum terras, quas nunc Franci obtinent* [Alamanie et Bavière], *populati sunt.*

3. César, I, 53, 4 : *Uxor... Norica, regis Voccionis soror, quam in Gallia duxerat a fratre missam.*

4. I, 31, 3 et 4 (*multos annos*, depuis la mort de Celtill? p. 186); VI, 12, 1.

5. I, 31, 7; VI, 12, 2.

envoyèrent alors des agents au delà du Rhin, chez les Suèves, pour louer des chefs et des hommes[1].

Ce n'était assurément pas une chose nouvelle. De tout temps, les Gaulois recoururent à des mercenaires : les riches en prenaient comme gardes, les peuples comme auxiliaires. On les recrutait partout, chez les Celtes et les Belges, en Espagne et en Bretagne, chez les Aquitains et les Germains[2]. Ceux-ci, comme les Galates d'autrefois[3], ne demandaient pas mieux que de se vendre au plus offrant. Lorsque les Séquanes expédièrent leurs recruteurs en pays suève, ils ne faisaient, en apparence, que continuer une ancienne habitude. On en ramena quinze mille lansquenets, avec le roi Arioviste : cela coûta très cher, beaucoup d'argent comptant et beaucoup de promesses (avant 62)[4].

Grâce à cet appoint, les Séquanes et les Arvernes eurent raison de leurs ennemis. A chaque bataille, c'étaient des pertes terribles chez les Éduens[5]. A la fin, voyant leur noblesse et leur sénat décimés, ils acceptèrent les conditions du vainqueur. Ils cédèrent les terres contestées des bords de la Saône[6], reconnurent la prééminence des Séquanes, et leur livrerent à titre d'otages les fils des plus nobles familles. Comme les Éduens étaient les alliés du sénat, on fit jurer à leurs chefs de ne point recourir à cette alliance. Le druide Diviciac, l'un des plus riches et des plus influents, fut le seul à refuser le serment : il dut quitter le pays, et il partit pour Rome[7].

Ce fut, dans la Gaule entière, comme le début d'un nouveau

1. I, 31, 4; VI, 12, 2.
2. I, 18, 5; III, 9, 10; IV, 20, 1; II, 1, 4; VII, 31, 5; III, 23, 3-5; IV, 6, 3; VI, 2, 3; 8, 7; 9, 6 et 8; VIII, 7, 5; 10, 4.
3. T. I, p. 324 et suiv.
4. I, 31, 4-5; 32, 5; 44, 2 et 6; VI, 12, 2. Peut-être en 72, cf. p. 153.
5. Il y eut plusieurs batailles : *semel atque iterum*, I, 31, 6; *prœliis compluribus*, VI, 12, 3. César signale comme chef des Éduens *Eporedorix* (VII, 67, 7).
6. C'est à elles (cf. p. 138) que je rapporte VI, 12, 4, et peut-être le *pulsos* de I, 31, 6.
7. I, 31, 6-9; 44, 9; VI, 12, 5.

règne. Les clients des Éduens transportèrent leur hommage au peuple de Besançon, et ils lui remirent les enfants nobles en garantie de leur foi[1]. Peut-être les Séquanes auraient-ils dû partager l'hégémonie avec les Arvernes leurs alliés. Mais ils agissaient comme s'ils étaient les seuls maîtres de la Gaule : la présence d'Arioviste semblait leur en assurer l'empire[2].

III. — LA GAULE VAINCUE PAR ARIOVISTE

C'est alors qu'Arioviste changea d'attitude. Il était le plus fort, il l'avait vu sur le champ de bataille. Aux hommes qu'il avait amenés se joignirent d'autres bandes ; au delà du Rhin, il demeura en rapports incessants avec la jeunesse du nom suève[3]. Les Séquanes ne s'étaient point aperçus qu'ils avaient appelé, non pas une troupe de mercenaires, mais l'avant-garde d'une nation.

Arioviste parla donc en vainqueur, et il réclama, comme récompense, un tiers du territoire séquane[4]. Après la Franconie et la Souabe, c'était l'Alsace qu'il voulait donner aux Suèves. Et il semble bien que, sans attendre le congé de ses alliés, il se soit emparé de force de la Haute Alsace, qui appartenait aux Séquanes et qui formait bien le tiers demandé. Il y installa son camp et fit appel aux hommes de sa nation. Des milliers de Germains franchirent le Rhin et prirent possession de leur nouveau domaine[5]. L'empire suève s'étendait maintenant des bords de l'Oder jusqu'à la trouée de Belfort, et, par cette brèche toujours ouverte, menaçait toute la Gaule.

1. VI, 12, 4.

2. Les Éduens jurèrent de demeurer *perpetuo sub illorum dicione atque imperio*, I, 31, 7 ; les Séquanes *Galliae totius principatum obtinerent*, VI, 12, 4, cf. 6. Remarquez que César dit (I, 31, 3) qu'avant l'arrivée d'Arioviste les chefs des deux factions sont les Arvernes et les Éduens, et qu'au moment de son arrivée à lui (VI, 12, 1), les chefs étaient les Séquanes et les Éduens.

3. I, 31, 5.

4. I, 31, 10.

5. I, 31, 5, 10, 11 ; 32, 5 (*oppida omnia* ne doit concerner que les terres séquanes d'Alsace) ; 44, 2.

Elle parut comprendre le danger. Les Séquanes, au lieu de s'humilier devant Arioviste, essayèrent de réparer le mal qu'ils avaient fait[1], et ils appelèrent aux armes leurs clients, anciens et nouveaux. Tous répondirent à leur cri de détresse, et les Éduens eux-mêmes firent cause commune avec leurs vainqueurs de la veille[2].

Arioviste, de son côté, invita à la bataille ses compatriotes de Germanie. Bientôt, il eut dans son camp cent vingt mille hommes[3]. Les Gaulois, toutes forces réunies, vinrent planter leurs enseignes en face de lui : selon leur coutume, ils remettaient à une bataille le sort de leurs nations[4].

Mais le Germain était habile et prudent. Il refusa le combat et se renferma dans son camp : il s'était posté en lieu sûr, à

1. Sur la possibilité de rencontres entre Suèves et Séquanes, p. 158, n. 1.

2. C'est ce que je conclus de César, I, 44, 3 : *Omnes Galliae civitates* (cf. I, 44, 6), et de Cicéron, *Ad Atticum*, I, 19, 2 (p. 158, n. 1). — Il faut rejeter l'hypothèse de monnaies rappelant cette ligue (de Saulcy, *Revue num.*, 1860, p. 409 et suiv.).

3. I, 44, 6 ; 31, 5.

4. I, 44, 3. Le lieu de la rencontre est appelé par César (I, 31, 12) *Admagetobriga* (var. *Ama*...), où il me paraît inutile de lire *ad Magetobriam* (Nipperdey, Kraner, Meusel, etc.), lecture qui date du reste au moins de Marlianus, XVe s.). Le mot peut signifier *castellum Admageti* et faire allusion à quelque redoute de hauteur (cf. t. I, p. 177, n. 1). Mais il ne serait pas impossible qu'il fallût lire *-briva* et songer à un pont (cf. Dottin, *Rev. des Ét. anc.*, IX, p. 180). L'indication topographique de marécages (I, 40, 8) est trop vague pour qu'on puisse retrouver l'endroit. Je doute seulement qu'il faille le chercher hors d'Alsace, comme on le fait d'ordinaire : Arioviste dit que les Gaulois l'ont provoqué (44, 3 et 6) et qu'il se trouvait assez près de Germanie pour recevoir des secours (44, 6) ; remarquez que, même à l'arrivée de César, il est *sub finibus* (I, 38, 1), c'est-à-dire, je crois, hors de la Gaule. Je suppose donc Admagetobriga à l'entrée de la Haute Alsace ou du territoire séquane (cf. t. II, p. 522-3 ; ici, p. 159, n. 5), entre Colmar et Schlestadt, et peut-être à Schlestadt même. — L'opinion primitive, sur *Admagetobriga*, la rapprochait du Rhin : près des marécages du Rhin (Marlianus), Magstadt près de Marsal, puis Bingen (Sanson), Montbéliard (de Vigenère), Porrentruy (*Découverte... d'Amagétobrie*, par A. Dunod, Porrentruy, 1796), Mazières (?), Maestricht, etc. — L'opinion courante, depuis le XVIIIe siècle, place *Admagetobriga* à Broye ou au mont Ardon, près de Pontailler : Chifflet, *Vesontio*, 1618, p. 139 et suiv. ; d'Anville, *Notice*, p. 61 ; Schœpflin, trad. fr., I, p. 216 ; Girault, *Académie celtique*, IV, 1809, p. 273 et suiv., etc. ; Desjardins, II, p. 355 ; Berget, *Bull. arch.*, 1908, p. 108 et s. ; etc. Il y a là, du reste, un fort bel emplacement de camp de marécage, le lieu est un endroit stratégique de premier ordre, au carrefour de grandes routes et des territoires lingon, éduen, séquane (p. 138, n. 6 ; cf. p. 158, n. 3). — On a aussi supposé, depuis, Amage près de Luxeuil (Walckenaer, I, p. 326), Gray, Dôle, Gevry (Jura), Moyeuvre en Lorraine (d'Arbois de Jubainville, *Noms gaulois*, p. 83), etc.

l'abri de marécages. Les Gaulois ne purent le forcer à sortir de ses lignes : ils durent se contenter de dresser leur campement à portée de l'ennemi. Arioviste ne bougea pas.

Des mois se passèrent ainsi : les Gaulois, énervés par l'attente, finirent par négliger les précautions nécessaires. Ils se dispersaient à travers champs, se gardaient mal, oubliaient les Germains. Un jour, Arioviste sortit à l'improviste avec tous ses hommes et, presque sans lutte, fit un grand massacre dans l'armée gauloise (début de 60?)[1].

Les dieux, comme dira plus tard Arioviste, avaient prononcé et lui avaient donné la Gaule : car toutes les nations s'étaient présentées en armes contre lui, et toutes étaient vaincues[2].

Cependant, il ne paraît pas avoir poussé tout de suite ses conquêtes vers le sud. Je doute qu'il ait alors franchi la trouée de Belfort et qu'il ait songé à s'étendre au delà des Vosges[3] : son ambition se borna, durant quelques mois, à assurer aux siens les riches et vastes plaines de la rive gauche. De toutes parts, les nations suèves envoyèrent des émigrants pour peupler les terres du Rhin et les arracher aux Gaulois : les Vangions s'établirent autour de Worms[4], les Némètes autour de

1. Tout ce qui précède d'après I, 40, 8-9; 31, 12; 44, 3 : il n'y eut qu'un seul grand combat, *semel*, *uno prœlio*. — La date, très hypothétique, que nous donnons avec l'opinion courante, est tirée de celle de la lettre de Cic., *Ad Att.*, I, 19, 2 (ides de mars 694 = 9 mars 60, Le Verrier) : *Ædui, fratres nostri, pugnant; Sequani* ?) *permale* (mss. *pueri malam*; le texte paraît corrompu) *pugnarunt*. Mais : 1° il n'y a pas un mot des Suèves dans cette lettre, 2° César ne parle pas de tant de combats; 3° j'ai peine à admettre une campagne d'hiver. Il est cependant possible de concilier César et Cicéron en supposant que celui-ci fait allusion à des rencontres entre Séquanes et Arioviste en automne 61 (*pugnarunt*), et à la marche des Éduens, appelés par les Séquanes contre les Suèves, au printemps (*pugnant*).

2. César, I, 44, 2-3.

3. Cela me paraît résulter de I, 31, 10. — S'il faut croire Appien (*Celtica*, 16), Arioviste, en 60, après la bataille contre les Éduens, aurait reçu l'ordre de ne plus les combattre, aurait alors quitté leur pays (argument en faveur de Pontailler, p. 157, n. 4), et en échange César, en 59, lui aurait fait donner le titre d'ami (cf. p. 163, n. 4) : cela expliquerait bien les choses; mais Appien est la plus misérable des sources, et il est en partie contredit par César, I, 44, 9.

4. On les trouve dans l'armée d'Arioviste (I, 51, 2), et on ne voit pas d'autre moment où ils aient pu s'installer sur la rive gauche. On a dit (Zangemeister, *C. I. L.*, XIII, II, p. 130) qu'ils y ont été établis par César après la défaite d'Ario-

Spire[1], les Triboques enlevèrent aux Médiomatriques la Basse Alsace et le pays de Strasbourg[2]. Plus au nord, à l'embouchure du Mein, cent mille hommes se montrèrent sur le fleuve et menacèrent les Belges de la Moselle (58)[3]. Au lieu d'une randonnée rapide dans la Gaule, Arioviste procédait à de durables établissements. Et c'est grâce à lui que le nom germanique allait s'implanter pour des siècles entre les Vosges et le Rhin.

Cela ne l'empêchait pas de maintenir ses prétentions sur le reste de la Gaule. Il imposa des otages aux Éduens, qui avaient été les plus maltraités dans la bataille[4]; il en prit ou en reçut d'autres peuples[5]; il multiplia ses exigences, réclama terres ou tribut[6] : il répétait que la Gaule était sienne et qu'il y avait tous les droits du vainqueur[7]. Il est probable qu'il n'attendait que de nouvelles circonstances pour reprendre vers le sud sa marche de conquérant[8].

viste : cela paraît bien invraisemblable. Tout ce qu'on peut dire de César, c'est qu'il les y a laissés (cf. I, 43, 9; ici, p. 240, n. 2).

1. Mêmes remarques. — Les territoires occupés par ces deux peuples ont dû être enlevés aux Trevires.

2. Mêmes remarques. — De plus, César les mentionne (IV, 10, 3; cf. Strabon, IV, 3, 4) sur la rive gauche du fleuve en aval des Médiomatriques. Comme le territoire des Triboques continua plus tard exactement à l'est celui des Médiomatriques, il ne serait pas impossible que le mot de *Tribucorum* ne soit une correction incorporée dans le texte de César (d'autant plus que le nom manque dans les mss. β; cf. Strabon, IV, 3, 4 : Μεδιοματρικοί, ἐν οἷς ἵδρυται Γερμανικὸν ἔθνος περαιωθὲν ἐκ τῆς οἰκείας Τρίβοκχοι. — L'origine germanique et récente de ces trois peuples résulte encore de Pline, IV, 106, et de Tac., *G.*, 28.

3. César, I, 37, 3; 54, 1; cf. IV, 1, 4. Ils songeaient sans doute à l'occupation du territoire trévire de la rive gauche, au nord de celui des Vangions, en aval de Mayence. On voit que le débordement des Germains, de Bâle à Mayence, a été progressif et continu.

4. I, 36, 3. Les Éduens, après avoir fourni des otages aux Séquanes (I, 31, 7-8; 35, 3), en livrèrent aussi à Arioviste (I, 33, 2; 35, 3; 36, 5). Et, pour affaiblir encore les Éduens, Arioviste empêcha les Séquanes de leur rendre leurs otages (I, 35, 3).

5. I, 31, 12 et 15; 44, 2.

6. I, 31, 10 et 12; 35, 3; 36, 3, 4 et 5 (tribut annuel imposé aux Éduens); 44, 4.

7. I, 34, 3; 36, 1; 44, 2, 3 et 7.

8. I, 31, 10 et 11; 33, 4 et 5.

IV. — LE COMPLOT NATIONAL

C'est vers ce temps[1] que s'organisa en Gaule un vaste complot, qui va déterminer l'arrivée des Romains, et par lequel Jules César commence le récit de ses campagnes. Voici de quelle manière le proconsul présente les faits :

— « Orgétorix[2], le plus noble et le plus riche d'entre les Helvètes, aspirait à la royauté, et la noblesse de sa nation le soutenait. Il proposa à son peuple d'émigrer loin de ces terres des Alpes où il vivait à l'étroit, et de chercher de nouveaux domaines : les Helvètes étaient assez forts pour conquérir en Gaule ce qu'ils voudraient. L'exode fut décidé ; les préparatifs commencèrent : Orgétorix fut envoyé en ambassade vers les cités voisines, afin d'obtenir le libre passage[3]. » Mais, en route, il ne négocia pas seulement pour les Helvètes, il travailla pour lui-même. « Chez les Séquanes, il s'aboucha avec Castic, le fils du roi déchu[4], et l'incita à prendre le pouvoir. Chez les Éduens, les hommes les plus considérables étaient deux frères, Diviciac et Dumnorix[5]. Celui-là, on l'a vu, avait quitté son pays pour ne point prêter serment aux Séquanes, et, réfugié à Rome, il sollicitait auprès du sénat ; la magistrature suprême était aux mains de Dumnorix, qui, loin de secourir son frère, ne songeait qu'à consommer sa perte : riche, populaire, entouré d'une

1. Le complot d'Orgétorix et les projets d'émigration des Helvètes paraissent contemporains du combat d'Admagetobriga, Cic., *Ad Att.*, I, 19, 2. La grosse difficulté est qu'aucun écrivain n'a indiqué le lien qui unit ces choses. Voyez, là-dessus, en dernier lieu, Rice Holmes, *The Classical Quarterly*, III, 1909, p. [illegible].

2. *Orgetorix*, César. Il ne me paraît y avoir aucun rapport entre lui et les monnaies *Orcetirix* (Cab., nos 1800 et suiv.), quoi qu'en ait dit de Saulcy, *Annuaire*, 1867, II, p. 6 et suiv. ; ces monnaies, dont quelques-unes portent aussi la légende *Edui*, ne peuvent être attribuées qu'aux Éduens (cf. Blanchet, p. 405 et suiv.).

3. Cf. *Ad Att.*, I, 19, 2, d'où il résulte que les préparatifs et les pourparlers ont été connus de tous.

4. *Casticus*, I, 3, 4 ; cf. p. 138.

5. *Dumnorix* chez César, c'est bien, je crois, le *Dubnorex* des monnaies de la série *Dubnocov*, Cab., nos 5026-48. Il est moins certain que ce soit le *Dubnoreix* de la série *Anorbos*, nos 4915-5025. Je doute qu'il faille le voir dans le *Doubno* d'autres pièces, nos 4883 et suiv.

garde nombreuse, Dumnorix ne rêvait que du titre suprême. L'entente s'établit entre lui et Orgétorix : l'Helvète donna sa fille à l'Éduen; celui-ci noua d'autres alliances, en particulier avec ses voisins les Bituriges. » Le complot prenait corps. « Il fut convenu qu'Orgétorix, une fois roi chez les Helvètes, mettrait son peuple à la disposition de Castic le Séquane et de Dumnorix l'Éduen. Et ensuite, maîtres à eux trois des trois plus fortes nations, ils imposeraient leur autorité à tous, et l'unité à la Gaule entière[1]. » —

Ainsi, d'après César, cet accord n'aurait été que l'entente coupable de trois ambitieux préparant un nouveau bouleversement de la Gaule sous les regards d'Arioviste aux aguets. Et il est en effet possible que ces hommes aient pensé surtout à leur intérêt propre, comme les trois Romains qui, à la même date, concluaient un pacte de domination universelle, Pompée, Crassus et César.

Mais, si égoïstes que soient les chefs d'une conjuration politique, il est rare qu'ils ne prétextent pas à leurs desseins de nobles motifs. Voici ce qu'Orgétorix, Dumnorix et Castic pouvaient alléguer en faveur de leur entreprise.

— Même après le dernier désastre, tout n'était point perdu pour la Gaule. Arioviste n'avait dû la victoire qu'à la surprise. Ces Germains n'étaient point invincibles. Sur les bords du Rhin supérieur, de Bâle à Constance, les Helvètes défendaient vaillamment contre les Suèves leurs nouveaux domaines, et leur frontière demeurait intacte[2]. Ce qu'un seul peuple pouvait faire, il n'était pas interdit à la Gaule de l'espérer.

Sa défaite résultait surtout de sa désunion. Dans la grande bataille contre Arioviste, son principal peuple, celui des Éduens, s'était présenté déjà décimé par les Séquanes et les Arvernes. Il

1. *Totius Galliæ sese potiri posse sperant*. César, I, 2-3.

2. César, I, 40, 7 : *Eosdem* (les Suèves) *quibuscum sæpenumero Helvetii congressi, non solum in suis, sed etiam in illorum finibus* (le pays de Bade) *plerumque superarint.*

fallait, en face de l'ennemi, un accord absolu de toutes les nations[1].

La domination exclusive d'un État ne pouvait amener cet accord. Seul, il serait impuissant contre tous. Mais si les affaires étaient confiées à trois peuples associés, aux trois plus forts, l'obéissance s'établirait dans le corps entier de la Gaule.

Cette souveraineté, ce *condominium* de trois nations ne serait efficace que si, dans chacune d'elles, l'autorité supérieure demeurait incontestée. Le gouvernement par le sénat et les chefs favorisait les divisions et les conflits : c'était le régime qui, depuis la chute de Bituit, avait amené les guerres civiles, l'alliance avec Rome, l'appel aux Germains[2]. La monarchie pouvait seule assurer la discipline et maintenir la dignité.

A eux trois, Dumnorix, Orgétorix et Castic seraient les rois de la Gaule : mais ils la sauveraient de l'anarchie et de l'étranger. Qu'ils fussent, comme le dit César, de vulgaires ambitieux, c'est possible, quoique nous ne soyons pas tenus de croire le Romain sur parole. Ils n'en défendaient pas moins les intérêts supérieurs du pays, entre Arioviste qui s'approchait et Diviciac qui complotait à Rome.

V. — DIVICIAC À ROME. LA POLITIQUE DU SÉNAT.

Diviciac[3], pendant ce temps, s'installait à Rome. C'était un homme habile, insinuant, et grand discoureur[4]. Bien que fugitif, il n'en demeurait pas moins un des personnages les

1. Je présente donc l'œuvre des Helvètes comme en hostilité directe avec Arioviste : cela me paraît résulter de César, du fait d'eux les adversaires continus des Suèves (p. 161, n. 2) et du fait que les Romains, dès le début hostiles aux Helvètes (cf. [illegible], 1, 30, 2), ont été si longtemps favorables aux Suèves.

2. Remarquez que les principaux adversaires des conjurés sont Diviciac, qui sollicite l'appui de Rome, et le sénat séquane, qui a appelé les Suèves.

3. Les mss. préfèrent, je crois, la forme *Diviciacus*, mais il y a assez souvent les var. *Divitiacus* et *Deu-*. Les monnaies (pour d'autres personnages, p. 134, n. 3) gardent la forme [illegible].

4. César, I, 20, 1-6; 31, 3-16; 32, 3-5.

plus importants de la Gaule[1] : sa qualité de druide[2], ses richesses, le rang qu'il occupait dans sa cité, lui assuraient des relations chez presque tous les peuples[3]; il est même possible qu'il ait été le premier des druides, le chef de l'église celtique. Comme sa nation, celle des Éduens, était depuis soixante ans l'alliée fidèle du peuple romain[4], Diviciac fut bien accueilli. Il devint l'hôte de Cicéron, il s'entretint avec lui de religion et de philosophie[5]; il obtint audience du sénat : et ce fut un curieux spectacle de voir pérorer le chef gaulois, appuyé sur son long bouclier[6].

Ce qu'il désirait, on le devine aisément : c'était l'intervention du proconsul de la Province pour délivrer les Éduens et de l'hégémonie des Séquanes et des intrigues de Dumnorix ; c'était qu'on rétablit son peuple au-dessus des Gaulois, et lui-même au milieu de son peuple. Comme, en ce moment, Arioviste s'était arrêté, Diviciac, semble-t-il, insista sur le péril le plus proche, sur les préparatifs des Helvètes et le complot national[7].

Arioviste, du reste, prenait ses mesures pour ne pas être mis en cause. Il eut la présence d'esprit d'envoyer des ambassadeurs en Italie, porteurs de présents bizarres (60-59?)[8]. C'était

1. César, I, 20, 2.
2. Attesté par Cicéron, *De divinatione*, I, 41, 90.
3. César, I, 20, 2.
4. P. 28 ; César, I, 33, 2 ; 43, 6 et suiv. ; 44, 9.
5. Cic., *l. c.*
6. *Panegyrici Latini*, 8, 3, p. 182, Bæhrens (cf. t. II, p. 63).
7. Il est curieux de remarquer, en effet, que, tandis que les Helvètes sont toujours présentés comme les adversaires des Suèves (p. 161, n. 2), le sénat ne s'inquiète jamais que des premiers (Cic., *Ad Att.*, I, 19, 2). Il y eut donc, semble-t-il, un accord, tacite ou non, entre Arioviste, Diviciac et le sénat pour se débarrasser d'abord des Helvètes. Remarquez encore que Diviciac, après être parti pour solliciter l'appui du sénat contre Arioviste, ne l'obtient pas et y renonce (César, VI, 12, 5), et qu'il ne le réclamera à nouveau, au moins publiquement, qu'après la défaite des Helvètes (César, I, 30 et s.).
8. Cf. p. 165, n. 4. Cornélius Népos rapportait (Pline, II, 170; Méla, III, 5, 45) le fait extraordinaire qu'un roi des Suèves (il ne peut s'agir que d'Arioviste; Méla dit *a rege Botorum*) envoya à Q. Metellus Céler, proconsul de Gaule (le proconsulat de Métellus en Transalpine de 59?, p. 165, plutôt que son proconsulat en Cisalpine de 62), des Indiens (*Indos*, des Africains?), que la tempête avait rejetés en Germanie : cela est bien extraordinaire. Le fait est antérieur à mars 59, date probable de la mort de Métellus (p. 166, n. 4).

la première fois, je crois, qu'une mission de Germains arrivait jusqu'à Rome. Depuis les extrémités des mondes connus, la Ville Éternelle était acceptée comme l'arbitre des nations. De sa décision dépendait le sort de l'Occident.

Diviciac et Arioviste, chacun à sa manière, réussirent à détourner sur les Helvètes toute l'attention du sénat. — Les Suèves, en effet, étaient encore loin de la frontière : les Helvètes y touchaient. Si ce dernier peuple rétablissait l'unité gauloise, l'œuvre de Domitius serait compromise ; s'il se bornait à chercher des terres, la Province craindrait mille dégâts[1] : un demi-siècle auparavant, ces Helvètes avaient fait autant de mal que les Cimbres ; leur nom était demeuré odieux au peuple romain[2]. Il fallait les obliger à rester chez eux. Sur ce point, à Rome, les hommes d'État pensèrent tous de la même manière[3].

Où ils différèrent, ce fut sur la façon d'écarter le péril. Les uns, comme Cicéron, Caton, le parti des sages et des modérés, espéraient arrêter les Helvètes par des décrets, des menaces et des intrigues ; ils avaient peur d'une guerre inconnue, qui jetterait le peuple romain dans de nouvelles aventures au profit des pires ambitieux. Mais c'était précisément cette guerre que quelques-uns souhaitaient, comme Métellus, consul pour l'année 60[4], et César, qui allait lui succéder l'année suivante[5].

Au début, les partisans de la paix l'emportèrent. Un décret fut rendu par le sénat, qui enjoignit à tout gouverneur de la Province de protéger les Éduens et les autres amis du peuple romain, dans la mesure où cette défense serait conforme aux intérêts de l'État (61)[6]. C'était autoriser les proconsuls à

1. Il y eut, en 61-60, des incursions d'Helvètes sur le territoire romain (Cic., *Ad Att.*, I, 19, 2).

2. P. 64.

3. Cic., *Ad Att.*, I, 19, 2.

4. Cic., *Ad Att.*, I, 20, 5 (cf. p. 166, n. 1).

5. P. 166-7.

6. César, I, 35, 4 : *M. Messala M. Pisone consulibus senatus censuisset uti, quicumque Galliam provinciam obtineret, quod commodo reipublicæ facere posset, Æduos ceterosque amicos populi Romani defenderet.* Le décret paraît avoir été promulgué après la

envahir la Gaule le jour où ils le jugeraient utile[1]. — Mais le sénat s'arrangea pour qu'ils n'eussent pas à le faire : une ambassade solennelle fut envoyée aux peuples de la Gaule, afin de leur intimer l'ordre de refuser le passage aux émigrants (mars 60)[2]. On fit bon accueil aux députés d'Arioviste, et, comme il ne quittait pas le voisinage du Rhin[3], on put sans trop d'imprudence lui accorder le titre d'« ami », que César l'aida à obtenir[4] : sans doute désirait-on le détourner, au besoin, contre les Helvètes (59)[5]. Peut-être aussi négocia-t-on avec les magistrats de ce peuple, pour lui dénoncer les menées d'Orgétorix[6]. Et, pendant quelque temps, le sénat put croire qu'il triompherait par le seul prestige de sa volonté.

Orgétorix, accusé par les siens d'aspirer à la tyrannie, fut sommé de comparaître devant l'assemblée de son peuple : s'il était condamné, c'était la peine des tyrans, le supplice du feu. Il tenta de résister, sa clientèle fut assez forte pour le soustraire au tribunal : la guerre civile allait s'engager, lorqu'Orgétorix mourut, peut-être de sa propre main[7]. Les conjurés perdaient leur principal chef, et les Helvètes, leur guide à travers la Gaule. Partout, les esprits se calmèrent : Cicéron et le sénat se réjouirent; mais le consul Métellus, auquel on avait attribué la Gaule Transalpine pour l'année 59[8], demeura morfondu d'une paix

défaite des Éduens par les Séquanes (p. 155), mais avant la rupture de ces derniers avec Arioviste (p. 157).

1. Et il y eut, en janvier-mars 60, des levées pour ce but (Cic., *Ad Att.*, I, 19, 2).

2. Cic., *Ad Att.*, I, 19, 2. Cicéron nomme les trois *legati* : un consulaire, un prétorien, un troisième de moindre rang?, *Q. Metellus Creticus, L.* (*Valerius*) *Flaccus*, (*Cn. Cornelius*) *Lentulus Clodiani filius* (cf. Willems, II, p. 470).

3. P. 158; cf. p. 158, n. 3.

4. Les pourparlers d'Arioviste avec le sénat ont dû commencer dès 61 ou 60, dès le temps du décret (p. 164, n. 6), en tout cas avant mars 59 (p. 163, n. 8). Ils aboutirent, en 59, César consul, à ce qu'Arioviste *rex atque amicus a senatu appellatus est* (I, 3, 2; 43, 4; 44, 5; Dion, XXXVIII, 34, 3; Plut., *C.*, 19; Appien, *Celt.*, 16 et 17) et à l'envoi de présents au roi (César, I, 43, 4).

5. Il luttait contre eux (César, I, 40, 7).

6. Cf. César, I, 4, 1, qui ne nous dit pas d'où vint la dénonciation, *indicium*.

7. César, I, 4; cf. t. II, p. 81.

8. Cic., *Ad Att.*, I, 19, 2 : *Senatus decrevit, ut consules duos Gallias sortirentur* : il est probable que Métellus (*Q. Cæcilius Metellus Celer*) eut la Transalpine et qu'il

qui lui enlevait ses chances de triomphe et de pillage (fin de 60)[1].

Le répit ne dura pas un an. Après la mort d'Orgétorix, son peuple ne renonça pas au départ, ni Dumnorix à ses intrigues. Les pourparlers continuèrent entre les Helvètes et le chef éduen : ceux-là attendaient de lui les moyens de traverser la Gaule et d'y conquérir, et Dumnorix espérait d'eux, en échange, les moyens de devenir roi[2]. Rome fut informée de ces menées, sans doute par Diviciac[3] : les inquiétudes du sénat se réveillèrent, et aussi les désirs des ambitieux.

Mais à ce moment, ces derniers étaient les maîtres. César, revenu d'Espagne, entrait en charge comme consul (janvier 59) : son alliance avec Crassus et Pompée lui permettait les vastes entreprises. Il se fit décerner par le peuple, pour cinq ans[4], les

la garda sans y aller, en 59-58 (cf. p. 166, n. 4; Pline, II, 170; Mela, III, 45; cf. p. 164, n. 8). Il n'est pas certain que la Cisalpine fut donnée et laissée à son collègue L. Afranius (p. 167, n. 3); Metellus a pu garder les deux Gaules, les troubles s'étant apaisés. Cette question est une des plus obscures de l'histoire de ce temps (cf. Zumpt, p. 64-65).

1. Cic., Ad Att., I, 20, 5 : Metellus [illegible] ; [illegible] II, 1, 11 : [illegible].

2. César, I, 9, 2 et 3; 17, 3; 18, 7 et 9.

3. I, 3, 1; il n'est pas impossible que César place dans la bouche de Liscus, au cours de la campagne contre les Helvètes, un exposé qu'il connaissait depuis longtemps (p. 210, l. 17).

4. La durée de cinq ans n'est indiquée clairement que pour la Cisalpine (p. 167, n. 1); il est probable, soit qu'elle fut également commune pour la Transalpine, soit que celle-ci fut alors donnée sans délai jusqu'à la fin des opérations militaires (cf. Cic., *De prov. cons.*, 15, 36 et 37). Comme il paraît certain que ce quinquennium prenait fin le 1er mars 54 (Cic., *De prov. cons.*, 15, 37; p. 282, n. 3), il en résulte que les Gaules ont dû être attribuées à César dès le 1er mars 59, c'est-à-dire qu'il les a gouvernées pendant dix mois comme consul (comme, du reste, Metellus et d'autres l'avaient fait avant lui; cf. p. 98, n. 1, p. 165, n. 8). Le choix de cette date de mars s'expliquerait très simplement si Metellus avait été chargé des deux Gaules (p. 165, n. 8), car c'est vers ce temps qu'il mourut (cf. Cic., *Pro Caelio*, 24, 59; Dion, XXXVIII, 7, 1), et on se hâta de les confier à César. — Voyez, sur cette question si discutée, en dernier lieu, Hirschfeld, *Der Endtermin der Gallischen Statthalterschaft Caesars*, dans *Beiträge zur alten Geschichte*, IV, 1904, p. 76 et suiv., V, 1905, p. 236 et suiv. (dont j'approuve à peu près toutes les solutions); en outre : Hofmann, *De origine belli civilis Caesariani*, Berlin, 1857; Drumann, 2e éd., par Groebe, III, 1906, p. 219-220, 720 et suiv.; Mommsen, *Die Rechtsfrage zwischen Caesar und dem Senat*, Breslau, 1857 = *Gesammelte Schriften*, IV, p. 92 et suiv.; Zumpt, *Studia Romana*, 1859, p. 63 et suiv., p. 136 et suiv.; Napoléon III, *Histoire de Jules César*, II, 1866, p. 471 et suiv.; Godt, *Quomodo provinciae romanae per decennium bello*

provinces d'Illyrie et de Gaule Cisalpine, et le sénat y ajouta la Gaule au delà des Alpes (février 59)[1]. C'était à lui que reviendrait la mission de protéger les Éduens, et de décider s'il y avait lieu de mettre les légions en marche[2].

VI. — JULES CÉSAR

Jules César avait alors quarante-trois ans[3]. De la route que les dieux assignent à l'activité humaine, il avait déjà parcouru plus de la moitié, et il ne s'était encore signalé par aucune action d'éclat. Ce qui comptait le plus dans sa carrière, c'était, à Rome, son consulat (59), et, en province, sa préture d'Espagne (61). Mais si, comme consul, il s'était révélé novateur hardi et administrateur habile[4], bien d'autres avant lui méritèrent pareil éloge; et si, en Espagne, il avait vaincu des peuples lointains et montré ses vaisseaux à l'Océan de Galice[5], il n'avait fait que suivre les traces de Junius Brutus, de Scipion Émilien et de Pompée[6]. Quant au reste de sa vie, il ne valait pas la peine d'en parler : quelques coups d'audace à l'Alcibiade, pour que la foule s'occupât de lui[7], des rapports suspects avec Catilina, Clodius et les pires des démagogues[8], une entente mystérieuse avec Pompée et Crassus[9], des accointances successives avec les

civili Caesariano antecedens administrata sint, Kiel, 1876; Guiraud, *Le Différend entre César et le sénat*, 1878; Fustel de Coulanges, *Questions historiques*, p. 453 et suiv. (= *Journal des Savants*, 1879); Nissen, *Historische Zeitschrift*, XLVI, 1881, p. 48 et suiv.; Holzapfel, *Beiträge zur alten Geschichte*, III, 1903; le même, V, 1905, p. 107 et suiv.

1. Suét., *César*, 22; Dion, XXXVIII, 8, 5 (cf. 41, 4); Plutarque, *César*, 14; *Pompée*, 48; *Caton*, 33; Appien, *Civiles*, II, 13, 49.

2. Cf. p. 164, n. 6.

3. Né sans doute en 102 = 652 (Mommsen, III, p. 16). La tradition ancienne le fait naître en 654 = 100.

4. Dion Cassius, XXXVIII, 1 et suiv. Cf. Mommsen, III, p. 211 et suiv.

5. Dion, XXXVII, 52 et 53; Plutarque, *César*, 12.

6. Cf. t. I, p. 513, t. III, p. 113-6.

7. Suét., *César*, 11; Plutarque, *César*, 1, 5, 6.

8. Suét., 9, 17; Plut., 7-10.

9. Suét., 19.

hommes des différents partis, pour mettre à profit n'importe quelle révolution[1], des dettes énormes[2], d'étranges débauches[3], un bon talent d'avocat et d'écrivain[4] : en tout cela César ressemblait à la plupart des ambitieux qui pullulaient dans Rome.

En réalité, il n'y avait aucun citoyen romain, pas même Pompée, il n'y avait personne au monde en ce temps-là, ni roi d'Orient, ni despote barbare, qui portât dans son âme une ambition plus profonde que celle de César. Agir sur la terre et dominer sur les hommes, occuper de son nom la pensée des peuples et imposer son œuvre à la postérité, être plus fort que tous les vivants et plus illustre que tous les morts, l'ambition était chez lui sans repos et sans mesure, et elle le dominait aussi forte et tenace que le plus impérieux des instincts[5]. Et je ne sais si nul héros dans l'histoire, et même Alexandre ou Napoléon, a été à ce point l'esclave d'un tel sentiment, la victime continue d'une force inexorable : César, à de certains moments, souffrait de son ambition comme d'un mal qui fait pleurer[6]. Quand, en Espagne, parvenu à l'extrémité de l'Occident, il vit que tout était soumis à Rome, qu'il ne lui restait rien de grand à conquérir, et qu'il avait atteint l'âge vécu par Alexandre, des larmes de douleur lui vinrent aux yeux[7].

Car, à l'âge de quarante-trois ans, il peut se demander s'il lui restera assez de vie pour devenir un Alexandre ou simplement un Pompée. Que l'occasion s'offre à lui de les égaler en gloire, de vaincre, de posséder, de découvrir l'inconnu, il se jettera à corps perdu dans les aventures, et, pour réparer le temps gâté dans sa vie, il voudra aller très vite, toujours plus loin, il

1. Suét., *César*, 3, 9, 11, 12.
2. Suét., 13, 18; Plut., 11.
3. Suét., *César*, 2, 49.
4. Suét., 55 et 56; Plut., 3; Cic., *Brutus*, 71, 248 et suiv.
5. Dion Cassius, XXXVII, 52, 1-2.
6. Εἶτα καὶ δακρῦσαι, Plut., *C.*, 11.
7. Suét., *C.*, 7 (place cet épisode en 68); Dion, XXXVII, 52, 2 (en 61); Plutarque, *C.*, 11.

ajoutera de nouveaux desseins à des entreprises à peine ébauchées, il arrivera, sans y prendre garde, jusqu'au rêve et à la chimère[1]. Une imagination délirante est la rançon dont de tels hommes payent les bénéfices de leur vie. Ils finissent par oublier ce qu'ils ont fait, en s'absorbant dans ce qu'ils voudraient faire; et ce qu'ils veulent est de plus en plus prodigieux, et, à de certaines heures, ce sont presque les fantômes de la folie qui se présentent à leur esprit sans cesse en travail. Alexandre, maître de l'Orient, convoitera Carthage, Cadix et la Méditerranée entière[2]; et César, maître de l'Empire romain, désirera prendre l'Orient et le Nord, les Parthes, les Daces et les Germains, et brasser ensuite à sa guise toutes ces terres et tous ces hommes[3].

Quand il fera ce rêve insensé, il aura soixante ans. Mais il ne savait pas ou ne voulait pas savoir ce que l'on doit demander à la nature humaine, et à quel moment il faut lui céder. L'excès de sa volonté et de son désir, la vigueur tyrannique des images de ses rêves, obscurcissaient son intelligence, et l'empêchaient de comprendre et de juger les hommes, et lui tout le premier. — Certes, il observait ses amis et ses serviteurs, il les étudiait assez pour tirer d'eux un bon parti, et les mettre chacun à la place qui lui convenait, celui-ci à la guerre et celui-là aux finances[4]. Mais sa science des hommes n'allait pas au delà de l'expérience de l'ouvrier qui connaît l'emploi de chacun de ses outils. La nature intime, le vrai caractère, les pensées secrètes de ses amis ou de ses ennemis, lui échappèrent, et il en vint toujours à demander à ceux-là plus d'efforts et à ceux-ci plus de

1. *Nescia virtus stare loco ... quo spes quoque ira vocasset ferre manum... successus urguere suos*: Lucain, I, 144-150. Cf. p. 280-4, 319 et suiv., 401-2.
2. Cf. t. I, p. 334, 415-6.
3. Plutarque, *César*, 58 : Παρασκευὴ καὶ γνώμη; Suétone, *César*, 44.
4. Il est certain que, sauf en ce qui concerne Sabinus (p. 378 et suiv.), il a toujours été fort bien servi par ses lieutenants (cf. surtout p. 290 et suiv., 553 et suiv., 587 et suiv.; ici, p. 151, note), et qu'ils ont eu plus souvent, en Gaule, à réparer ses fautes, qu'il n'a eu à réparer les leurs.

misères qu'ils n'en pouvaient endurer. Il se trompa sur Brutus[1] *et sur Vercingétorix*[2], *sur les Romains du jour des Lupercales*[3] et sur les Gaulois de l'année de Gergovie[4]. Cet homme, trop plein de lui-même, eut peine à comprendre que d'autres hommes eussent des regrets, des rancunes, des fiertés ou des remords; et, livré sans répit à des tâches précises ou à des songes complaisants, il ne voyait pas les colères d'autrui et les résistances de l'idéal.

Autant que les hommes, il défia les dieux et la nature elle-même. Jamais la crainte de la divinité ne l'empêcha d'agir[5]. La nature, il la maîtrisa par des travaux invraisemblables. Ce qu'il osa faire pour prendre des villes et des peuples confond notre imagination. Il semble parfois qu'il ait été vraiment jaloux du nom d'Hercule[6], ainsi qu'il l'était de celui d'Alexandre : la montagne, le fleuve, le marécage, la forêt et la mer, il alla contre eux comme s'il s'agissait de batailles à livrer aux éléments[7]; et, puisque c'était par le moyen des hommes qu'il luttait ainsi, il ne s'aperçut pas toujours que leurs forces avaient des limites, et que la nature, elle aussi, avait son degré de résistance.

Il est vrai que, lui, était d'une complexion extraordinaire, sèche, nerveuse, capable des plus longs efforts matériels et de l'attention la plus soutenue, et que jamais une faiblesse phy-

1. Plutarque, *César*, 62 et suiv.
2. *Cf.* p. 415 et 533.
3. Plut., *C.*, 61.
4. *Cf.* p. 409 et suiv. — *Autres erreurs de César sur les hommes, erreurs qui* proviennent autant d'une psychologie trop courte que d'un mauvais service de renseignements : sur les Gaulois après la campagne de Belgique (p. 287 et suiv.), après son retour de Bretagne (p. 371 et suiv.), et en particulier sur Ambiorix (p. 360 et 377), sur la possibilité de faire accepter des rois à la Gaule (p. 315-6, *cf.* p. 368), sur Comm (p. 415), sur les chefs éduens (p. 48?).
5. Cf. Suét., 59 : *Ne religione quidem ulla a quoquam incepto absterritus umquam vel retardatus est*. Il ne parle, je crois, que deux fois des dieux de Rome dans le récit de ses campagnes (p. 391, n. 5; I, 14, 5), et c'est dans des harangues aux soldats ou à l'ennemi.
6. Il était capable, dit Julien (*Conv.*, p. 320, 8..), de disputer l'empire à Jupiter.
7. Fleuve, p. 231 et 401; source, p. 561-2; mer, p. 250, 377, 347; *forêts*, p. 318, 405, 585; montagne, p. 430, 466 et suiv.

sique ne l'arrêta au cours d'une entreprise[1]. Et, comme le hasard, aussi bien que sa vigueur propre, le protégea contre tous les périls, il finit par se croire, je ne dis pas invulnérable, mais supérieur à tous les risques et à toutes les blessures[2]. — Cela lui donna une confiance en sa fortune qui ne se démentit jamais, sauf lorsqu'il vit les poignards des assassins, et qu'il s'enveloppa de sa toge pour mourir[3]. Jusque-là, qu'il s'agît d'affronter la tempête sur une barque ou d'agiter une enseigne au milieu des ennemis, César entrait allégrement dans le danger : ce qui faisait de lui le meilleur de ses soldats[4].

Au service de cette volonté indomptable, il mettait une intelligence forte, curieuse de toutes les sciences, très souple, très éveillée, prompte à comprendre et à s'assimiler, mais en même temps nette et ordonnée[5]. Quand il eut à gouverner Rome et l'Empire, il se montra un législateur de premier ordre, et pour tous les services[6]. Dans la façon dont il dispose ses troupes en ordre de marche, sur un champ de bataille, autour d'une ville assiégée, on signale rarement un oubli ou une confusion[7]. Tout cela, sièges, campagnes et combats, sera de la besogne bien faite, où chaque chose vient à son heure et se met à sa place.

Oserais-je ajouter que ce n'est rien de plus, et qu'il n'y eut pas, dans les succès militaires de César, cette part de combinaisons savantes qui fait l'originalité d'un grand capitaine,

1. Tout ce qu'on a dit sur ses attaques d'épilepsie se réduit à peu de chose ; *valetudine prospera*, Suet., 45 ; *laboris ultra fidem patiens*, 57.

2. Suet., 57-64.

3. Suet., 82.

4. Suet., 58-64. Cf. p. 215, 267 et 501.

5. Cf. Suétone, 40 et suiv.

6. T. IV, ch. 1.

7. Il faut cependant signaler des traces d'imprévoyance ou de négligence : dans la marche vers la Sambre (p. 202 et suiv.) ; dans l'affaire du premier (p. 372-3) et du second camp de Tongres (p. 406-7) ; dans les marches après Bourges (p. 459, n. 5) ; dans sa retraite sur Dijon (p. 499) ; dans le blocus d'Alesia (p. 524) ; et il semble résulter d'après cela que son service de renseignements laissait à désirer (cf. p. 170, n. 4). Voyez les fines remarques, à propos de ces négligences et d'autres, de Pecis, *Les Campagnes de César dans les Gaules*, I, Milan, 1760, et de Davon.

d'un Hannibal ou d'un Napoléon[1]? Il en est de ses guerres comme de ses *Commentaires*, ce sont des œuvres correctes, mais qui sentent l'école et non pas le génie. Je ne nie pas que ses marches ne soient des prodiges de vitesse, et ses sièges, des modèles de ténacité[2]; et c'est évidemment à ces deux facultés qu'il dut de vaincre presque toujours : mais elles viennent de son tempérament, décidé, audacieux, obstiné et confiant, et ce ne sont pas des ressources fournies par son intelligence[3].

L'âme de César, enfin, ne méritait ni admiration profonde ni affectueuse sympathie. Ce serait outrager la justice et la vertu que de la comparer à celle de Caton, enfermée dans le culte de tous les devoirs. Mais elle ne valait même pas celle de Pompée, que de généreux scrupules, le besoin d'être loué et le respect de soi-même préservèrent des ambitions les plus coupables, et que ses amis ont aimé jusqu'à l'adoration[4]. César était un mélange de dons séduisants et de vices insupportables. Il savait plaire quand il le voulait, et il le voulait souvent; sa parole était caressante, il trouvait de délicates attentions, il ne se montra incapable ni de bonté ni de patience, ni de sentiments plus doux pour ceux qui l'appro-

1. J'excepte l'admirable campagne du retour, hiver de 52 (p. 428 et suiv.). — La pratique militaire de César, à l'endroit des Gaulois et des Germains, est assez régulière : arriver le plus vite possible à une journée des ennemis, établir son camp assez près d'eux, dans une situation inexpugnable, et qui le rende maître des routes, les étudier et les observer (p. 198-9, 235-6, 252-4, 349), puis, toujours à portée de son camp comme point d'appui ou de retraite, leur offrir le combat, mais de façon à les amener ou les tenir en plaine, en contre-bas des positions romaines (p. 214, 230, 236-7, 255, 391) ; s'ils refusent, tenter de bloquer leur campement en établissant un nouveau camp (p. 236-7, 349-350), mais jamais ne les forcer (p. 252-4, 445, 349 ; deux exceptions et encore pas très nettes, p. 217 et 328-9) ; du reste, il le dit lui-même à propos du camp de Vercingétorix (p. 437) : il songe *sive elicere sive obsidione premere* (VII, 32, 2). — Les autres opérations sont des sièges.

2. Ce sont bien ses deux facultés souveraines pendant la guerre des Gaules, et César semble bien s'en rendre compte lui-même. *Celeritas* (p. 197-200) ; II, 12, 5 (cf. p. 257) ; III, 29, 2 ; IV, 14, 2 ; V, 48, 1 (cf. p. 389-390) ; VII, 8, 2 ; 9, 3 et 5 (cf. p. 428 et suiv.) ; VII, 40-41 (cf. p. 471-2) ; VIII, 3 ; etc., Plut., *C.*, 17. (*Constantia*) : VII, 17 (cf. p. 443 et suiv.) ; VII, 74 (cf. p. 508 et suiv.)

3. Voyez le livre de Davon : c'est un pamphlet, mais souvent très juste.

4. Cicéron, *Philippiques*, II, 27, 68 ; cf. p. 114-5.

chaient, femmes et amis[1]. Mais ses colères[2] et ses vengeances ne furent ni moins sanglantes ni moins durables que celles de Marius et de Sylla; et s'il a pu être clément, ce fut pendant si peu de temps, depuis le Rubicon jusqu'à Pharsale, et il eut alors tant d'intérêt à l'être[3]! Il ne semble pas qu'il ait versé le sang par plaisir, mais il n'a jamais hésité devant une cruauté utile, il ne s'est point attendri sur les morts qu'il semait à foison, et il n'a point toujours respecté les vaincus[4]. Car il poursuivit d'ordinaire ses adversaires, Barbares ou Romains, avec un acharnement[5] où il laissa parfois sombrer sa dignité d'homme; et il lui arriva de les frapper en secret, à l'improviste, non comme un justicier qui punit, mais comme un tyran qui se venge[6]. Si les circonstances l'avaient laissé à Rome, il eût ressemblé plus à Catilina qu'aux Gracques. Placé par son proconsulat en face d'ennemis à combattre, il devint le plus meurtrier des conquérants qu'ait produits le peuple romain.

VII. — NÉCESSITÉ DE L'INTERVENTION ROMAINE

Ce qui rendait cette guerre transalpine désormais inévitable, c'est qu'à cette date de 59, elle était la première qu'on pût commencer. En Orient, attaquer les Parthes au delà de l'Euphrate avait paru à Pompée inutile ou périlleux[7]; l'Égypte livrait ses richesses à Rome sans qu'on eût besoin de la conquérir[8].

1. Suet., 72 et 30-2. Cf. p. 192 et 389.
2. Cf. les vers de Lucain, I, 146 et suiv.; ici, p. 389, 405 et suiv., 533.
3. Voyez sa cruauté après Thapsus, Plutarque, C., 53.
4. P. 272, 390, 405 et suiv., 409, 533, 560, 563. On objectera que César était de son temps, et que l'Antiquité n'a jamais compris que l'on pût, à l'endroit du vaincu, faire autre chose que tuer ou réduire en esclavage ; mais, autour de César, il ne manquait pas d'hommes comprenant dès lors les droits de l'humanité, même à l'endroit des Barbares ; cf. Crassus le jeune, p. 306, et Pompée même, p. 114 et suiv.
5. [illegible], Dion, XXXVIII, 11, 6. Ambiorix et les Éburons, p. 403 et suiv.; Vercingétorix, p. 533; Gutuatr, p. 560; les Vénètes, p. 300, les gens d'Issolud, p. 563.
6. [illegible], Dion, XXXVIII, 11, 4.
7. Voyez l'opposition à la guerre de Crassus en 55, Dion, XXXIX, 39.
8. Cf. Dion, XXXIX, 12 et suiv.

En Occident, au contraire, il y avait à prendre presque toute la Gaule, l'île de Bretagne, la Germanie, l'empire des Daces, terres riches en blé, en troupeaux, en mines et en esclaves. C'était au delà des montagnes, du côté du Rhône, du Rhin et du Danube, que regardaient tous ceux qui convoitaient de la puissance et des richesses. Soldats et officiers désireux de butin[1], d'avancement ou d'honneurs, jeunes nobles traqués par leurs créanciers, chevaliers, publicains, trafiquants et capitalistes à la recherche de nouveaux marchés et de nouveaux placements[2], consulaires enfin, comme César, qui demandaient à la guerre la gloire du triomphe, de l'or pour acheter les suffrages et la maîtrise d'une armée pour dominer dans Rome[3] : tout ce monde, depuis le proconsul qui rêvait d'un empire universel, jusqu'au valet de légion détrousseur de cadavres[4], avait besoin d'une conquête en Gaule, en Germanie ou en Dacie. Et c'est pour cela que César, le chef avéré de ces hommes, se fait attribuer les trois provinces du nord, Cisalpine, Transalpine, Illyrie[5]. A son gré, il attaquerait Gaulois, Suèves ou Daces[6].

Le malheur pour la Gaule était qu'il fallait commencer par elle. La migration des Helvètes et la puissance d'Arioviste fournissaient de très sérieux motifs à l'intervention du nouveau proconsul. Jamais pires ambitions ne purent se colorer de plus légitimes excuses. La question, en 59, n'était pas de savoir si César passerait la frontière; personne n'en doutait plus : on pouvait seulement se demander jusqu'où il mènerait les légions, et si, après la Gaule, il attaquerait encore Arioviste et Burbista. Mais, quoi qu'il advînt de César, l'Occident, en proie à ces trois hommes, trouverait son maître.

1. Plutarque, C., 19.
2. Cf. p. 100 et suiv., 117, 119-20, 149.
3. Plutarque, C., 29; Dion, XXXVIII, 31, 1; Jahen, Comicians, p. 321, 8.
4. Cf. César, II, 24, 2.
5. P. 106-7.
6. Cf. p. 196-7 et 284.

CHAPITRE VI

LA CAMPAGNE CONTRE LES HELVÈTES

I. L'armée de César. — II. Rôle de la Narbonnaise pendant la conquête. — III. César arrive à Genève. — IV. Les Helvètes écartés de la Province. — V. La frontière franchie par César. — VI. Entente de César avec les Éduens. — VII. La poursuite des Helvètes et la ruine de Dumnorix. — VIII. La défaite des Helvètes. — IX. Conséquences de cette défaite.

I. — L'ARMÉE DE CÉSAR[1]

César avait, sur ses rivaux barbares, l'écrasante supériorité que lui donnait la plus belle armée du monde. Elle ne fut jamais très nombreuse : de quatre légions[2], elle s'éleva jusqu'à onze[3], de 3500[4] à 6000[5] hommes par légion; au total, avec les troupes

1. Ramus, *Liber de Caesaris militia*, Paris, 1559; Rösch, *Commentar über die Commentarien*, Halle, 1783, p. 1 et suiv.; Rüstow, *Heerwesen und Kriegführung C. Julius Cäsars*, 2e éd., 1862; von Gœler, II, p. 213 et suiv.; Jähns, *Handbuch einer Geschichte des Kriegswesens*, 1880, p. 237 et suiv.; Kraner, *L'Armée romaine au temps de César*, trad. [illegible], Baldy et Larroumet, 1884; Marquardt, *Röm. Staatsverwaltung*, II, 1884, 2e éd., p. 319 et suiv.; Fröhlich, *Das Kriegswesen Caesars*, 1891; Stoffel, *Revue de philologie*, XV, 1891, p. 139 et suiv.; l'édition des *Commentaires*, de Benoist, Dosson et Lejay, 5e tir., 1899, p. 557 et suiv. (très utile); Rice Holmes, p. 561 et suiv.; la plupart des livres cités p. 149-150, n. 1.

2. Effectif qu'on lui donna en 59 (textes de la p. 167, n. 1); cf. p. 202.

3. Cf. p. 313, n. 6, p. 311.

4. César, V, 49, 7; cf. 48, 1.

5. Le chiffre complet était de 6200 depuis Marius (Festus, p. 336, M.). Au bout de quatre ans de campagne, la XIIIe légion, levée avant 54, sans doute en 57 (V, 53, 6), renfermait encore 5000 hommes (Plutarque, *César*, 32; *Pompée*, 60; Appien, *Civ.*, II, 34, 136; cf. César, *De b. c.*, I, 7, 7). Les recrues servaient d'ordinaire à former de nouvelles légions (I, 10, 3; 24, 2; II, 2, 1; V, 24, 4; VI, 1, 4; 32, 5; VIII, 54, 2), ou servaient à part (VII, 57, 1; V, 24, 4; VII, 7, 5; 65, 1). Il

auxiliaires[1], jamais plus de cinquante mille hommes[2]. Et ce n'était point comparable aux 120 000 hommes d'Arioviste[3], aux 92 000 des Helvètes[4], aux 300 000 des Belges[5], aux 338 000 qui combattirent à Alésia[6]. Mais on a vu le peu que valaient ces multitudes, dépourvues de bonnes armes défensives, munies d'épées médiocres, impuissantes à se servir des armes de jet, ignorant l'artillerie des machines, les calculs de la tactique, les ruses des combats, mal commandées et obéissant plus mal encore[7]. L'armée de César était au contraire une machine formidable, pourvue des engins les plus meurtriers, irrésistible à l'attaque, impossible à briser, et dont les mille rouages suivaient docilement l'impulsion intelligente d'un maître absolu.

L'élément essentiel en était formé par l'infanterie légionnaire. Ces hommes qu'amenait César avaient été choisis entre cent mille, parmi les corps les plus vigoureux de l'Italie centrale, Marses, Sabins, Ombriens et Samnites[8]. Quatre de ces légions

n'est pas impossible qu'on les ait aussi incorporées dans les anciens corps (cf. *De b. c.*, III, 87, 5 ; et cf. *C. I. L.*, X, 3886, un soldat de dix-huit ans dans la VII[e] légion) ; mais il semble bien que la préoccupation de César fût d'avoir des légions homogènes, formées de soldats arrivés ensemble (VIII, 8, 2). Cf. Frœhlich, p. 8-12 ; tous ces points ont du reste donné lieu à discussion.

1. César en eut toujours très peu, cf. p. 180-181.

2. Dans la campagne de Bourgogne, de 52 ; cf. p. 513.

3. I, 31, 5.

4. I, 29, 2.

5. II, 4 ; Strabon, IV, 4, 3 ; ici, p. 248.

6. VII, 71, 3 ; 75. Sur ces chiffres, t. II, p. 7, t. III, p. 197, n. 8, p. 151, note. — Je persiste, en dépit des attaques dont ils sont l'objet, à les croire exacts. Outre les raisons données déjà, en voici d'autres, d'ordre militaire : si les ennemis n'avaient été deux ou trois fois supérieurs en nombre à César, la guerre des Gaules, vu l'écrasante supériorité de l'armée romaine comme armement et comme pratique militaire, eût été une simple boucherie, et César n'y eût pas rencontré les dangers et les craintes qu'il y signale sans cesse. Quant à l'objection tirée des vivres, j'imagine qu'il n'était pas plus difficile aux Gaulois de faire vivre 100 000 hommes qu'à César 30 000 ; d'ailleurs, eux-mêmes avouent les difficultés du ravitaillement pour leurs multitudes (II, 10, 4 ; III, 18, 6 ; VII, 75, 1).

7. T. II, p. 186 et suiv.

8. Je parle des 4 légions amenées en 58 (p. 202) ; leur origine italienne résulte de César, *De b. c.*, III, 87, 5, et des noms des colons que fournit la X[e] à Narbonne (Hirschfeld, *Beiträge zur Geschichte der Narbonensischen Provinz*, extr. de *Westdeutsche Zeitschrift*, VIII, 1889, p. 13-14 ; cf. *L. Vorenus*, César, V, 44, 1 ; soldats de Capoue dans la VII[e], *C. I. L.*, X, 3886). — Les autres légions, dont le rôle fut souvent secondaire, furent levées en Gaule Cisalpine (I, 24, 2 ; II, 2, 1 ; VI, 1, 1 et 2).

étaient composées d'anciens soldats [1], c'est-à-dire qu'elles avaient éliminé les plus faibles, et qu'il ne restait plus dans leurs rangs que des hommes âgés d'au moins vingt-cinq ans, en la perfection de la force, de la souplesse et de l'endurance, prêts à toutes les fatigues. Des marches de vingt-quatre heures et de dix-huit lieues presque sans arrêt [2], des terrassements ou des échafaudages à élever sur neuf lieues d'étendue [3] ou à soixante pieds de hauteur [4], des ponts à bâtir sur le Rhin en dix jours [5], une flotte de transport et de combat à construire dans un hiver [6] : ils étaient en ce moment les seuls hommes avec lesquels Jules César pût braver tous les obstacles matériels, forêts, fleuves et marécages, murailles, routes et famine [7].

Devant eux, l'obstacle humain, le Barbare, était peu de chose. Bardé de fer et de cuir, abrité sous la cuirasse, le bouclier et le casque, le légionnaire ne risquait à peu près rien, et pouvait attaquer presque à coup sûr, sans trop songer à sa propre défense [8]. Pour l'offensive, il avait les deux armes les plus sûres et les plus meurtrières qu'ait imaginées l'Antiquité : le javelot à la tige de fer, portant à 25 ou 30 mètres [9], et l'épée courte et pointue, frappant d'estoc et de taille [10]. Mettez ces deux armes

1. *Legiones veteranae*, I, 24, 2; *veterrimae*, VIII, 8, 2 : il s'agit des VIIe, VIIIe, IXe, Xe, après sept à huit ans de service, les autres légions ne sont que *summae spei*.

2. VII, 40-41, p. 471-2; cf. p. 257.

3. Cf. p. 509-513 et 199.

4. Cf. p. 448-51, 593-9 et 562.

5. IV, 18, 1, p. 331 et suiv.; cf. p. 406.

6. V, 1 et 2, p. 347-8, 454-5. Cf. la flotte de Brutus en 56, p. 293 et suiv.; la flotte contre Marseille construite en un mois en 49, p. 583 et 587. — Ajoutez que les légionnaires pouvaient être employés à couper les foins et à faire la moisson (V, 17, 2; IV, 32, 1; VI, 36, 2; etc.).

7. Cf. p. 170.

8. Ce qui explique pourquoi, tant de fois, des légionnaires isolés ont pu, sans être blessés, tenir tête à de véritables troupes; cf. V, 44. Les grandes pertes d'hommes, de la part de César s'expliquent : sur la Sambre (II, 25, 1), parce que les légionnaires n'eurent pas le temps de prendre casques et boucliers (II, 21, 5; ici, p. 264-6); à Gergovie, à cause du terrain (VII, 51; cf. 53, 1; ici, p. 476 et suiv.); je laisse de côté les cas de trahison ou de surprise (p. 380 et suiv., p. 406-7).

9. Expériences faites en 1864 ; cf. de Reffye, p. 312.

10. Polybe, VI, 23, 6 et 7; etc. — Sur les armes contemporaines de César, Verchère de Reffye, *Les Armes d'Alise*, *Rev. arch.*, 1864, X, p. 337 et suiv. Cf. t. I, p. 375-6.

entre les mains d'hommes au coup d'œil juste, au bras nerveux et souple, au poignet vigoureux[1]; regardez-les prenant leur élan, arrivant à portée de l'ennemi, lançant chacun son javelot qui va droit au but[2], puis, continuant leur course, se précipitant l'épée tirée, pointe en avant[3] : et vous vous expliquerez pourquoi, en face d'eux, la bataille gauloise a été si souvent un vulgaire carnage[4].

Quelques-uns de ces hommes, pris à part, étaient de vrais miracles, je veux parler des sous-officiers, les centurions[5]. Un seul pouvait plus, parfois, qu'une compagnie de simples soldats : la force de leurs corps, le prestige de nombreuses campagnes, la fierté des blessures et des décorations, en faisaient des modèles permanents pour les autres légionnaires[6]. Au surplus, glorieux et agités comme les vieux soldats[7], toujours prêts à effacer le souvenir de leurs derniers actes par une action plus belle, ils étaient l'élément exubérant de la légion, et, par leur audace intempérante, ils achevaient de donner la vie à cette machine si bien ajustée : car César les laissait faire, marchant au premier rang, s'aventurant dans les batailles, escaladant les forteresses, casse-cou et boute-en-train[8].

1. Cf. Vegece, I, 6.

2. Cesar, II, 23, 1 (p. 265); I, 25, 2 (p. 215); VII, 62, 4 (p. 464); cf. p. 85.

3. César, II, 23, 1; I, 25, 2; VII, 88, 3 (p. 520); I, 52, 4 (p. 238); dans ces deux derniers cas, le contact à l'épée n'a pas été précédé de la salve de javelots; cf. p. 85

4. P. 566-7.

5. Voyez, pour ce qui suit, P. Sextius Baculus, primipile ou premier centurion de la XII[e], sans doute arrivé à ce grade après avoir été soldat dans une des vieilles légions (II, 25, 1; III, 5, 2; VI, 38), T. Pullus et L. Vorénus (V, 44), L. Fabius, de la VIII[e] (VII, 47, 7; 50, 3), M. Pétronius, de la même (VII, 50, 4-6); autres : I, 40, 1; 41, 3; II, 17, 1; V, 28, 3; 35, 6 et 7; VI, 7, 8; 40, 7; VII, 12, 4 et 6; 17, 8; 51, 1; VIII, 23, 4.

6. On choisissait, je crois, les centurions des nouvelles légions parmi les meilleurs soldats des anciennes (VI, 40, 7).

7. Un centurion combat à côté de son fils, V, 35, 7.

8. Les *primi ordines* ou centurions de premier rang sont admis dans les conseils de guerre (V, 28, 3; VI, 7, 8). C'est une question fort débattue que celle de savoir si ces *primi ordines* sont les six centurions de la 1[re] cohorte (il y avait 10 cohortes, 6 centuries par cohorte) ou les dix premiers centurions de chaque cohorte : j'incline vers la première solution, à cause de V, 15, 4, qui indique une prééminence de la 1[re] cohorte; en sens divers, entre autres : *Madvig, Kleine philologische Schriften*,

Ce n'est jusqu'ici que la légion en mouvement, dans la marche et dans l'attaque. Je ne sais si elle n'était pas plus formidable encore dans le repos et sur la défensive. Chaque soir, l'étape du jour terminée, l'armée bâtissait son camp[1], sur un terrain choisi d'avance par les officiers de l'avant-garde[2]. On s'arrêtait d'ordinaire en un lieu élevé[3], pourvu d'eau[4], dominant la route[5]. Le camp, fût-il construit pour une nuit seulement, ressemblait à une vraie ville[6]; il avait ses remparts hauts de douze pieds[7], ses

p. 513 et suiv.; Mommsen, *Ephemeris epigraphica*, IV, 1881, p. 226 et suiv.; A. Müller, *Philologus*, XXXVIII, 1879, p. 126 et suiv.; Marquardt, p. 370 et suiv.; von Gæler, 2e éd., II, p. 222 et suiv.; Giesing, *Neue Jahrbücher*, CXLV, 1892, p. 493 et suiv.; von Domaszewski ap. Wissowa, au mot *Centurio*; le même, *Bonner Jahrbücher*, CXVII, 1908 (*Die Rangordnung*), p. 90 et suiv.; Rice Holmes, p. 571 et suiv.; et les livres cités p. 175, n. 1.

1. I, 21, 1 et 22, 5; etc. Les fouilles ont permis de retrouver les dimensions de quelques camps : sur l'Aisne (p. 232), 41 hectares pour 8 légions; à Gergovie (p. 468), 35 hectares pour 6 légions; dans la forêt de Compiègne (p. 549), 25 hectares pour 4 légions; donc, en moyenne, 23 arpents (5 hectares 3,4) par légion. Sur les camps de César, Frœhlich, p. 220 et suiv.

2. II, 17, 1; cf. p. 83, n. 2, p. 262.

3. Dont la pente, en cas de sortie, facilitait l'élan des légions : II, 8, 3; III, 19, 1; II, 18, 1 (p. 263); I, 24, 3 (cf. p. 214-5); cf. p. 84 et 85. — Au point de vue de la hauteur, on peut distinguer entre : 1° les camps bâtis sur des mamelons plus ou moins faciles à gravir ou à descendre (25 m. de hauteur sur l'Aisne, p. 232; en Alsace, p. 232, à Gergovie, p. 408, sur la Sambre, p. 262, près de Deal, p. 343 et 357, à Tongres, p. 376, à Mouzon, p. 394, à Binche, p. 383), et ces camps étaient utiles surtout quand on prévoyait une offensive rapide; 2° les camps situés sur des hauteurs assez peu abordables pour une armée, camps de défensive ou de blocus (sur l'Arc, p. 82, le Rhône, p. 78-9, devant Namur, p. 271, Alesia, p. 509-510, Issolu, p. 558, Marseille, p. 583, à La Roche-Blanche, p. 470, dans la forêt de Compiègne, p. 549). Mais il ne faudrait pas généraliser cette opposition : car, dans la plupart des cas, le choix du camp m'a paru déterminé par les nécessités des lieux ou des moments. Pour les camps d'hivernage (n. 6), on se préoccupe moins de la force de la position que des ressources du pays en approvisionnements.

4. IV, 11, 4. Sauf exception, cf. p. 83, n. 2. — J'incline à croire que l'on choisissait de préférence le voisinage d'un cours d'eau, où les bêtes de somme pouvaient s'abreuver (p. 325, n. 3) : l'Aisne, p. 232-3; la Sambre, p. 262-3; l'Arroux? p. 211; autres exemples, n. 3 et 5.

5. C'est, je crois, la préoccupation principale : tous les camps paraissent à portée de grandes routes, de passages de cours d'eau, et souvent de carrefours importants : p. 78-9, 81-3, 211, 232, 252, 262, 301, 308, 376, 383, 394, 468, 510, 583.

6. Il faut évidemment distinguer, au point de vue de ces défenses : 1° les camps de marche, abandonnés le matin; 2° les camps d'attaque, bâtis en face d'ennemis immobiles ou de villes assiégées : dans ce cas, les défenses étaient plus importantes, quelquefois même elles furent construites en pierre, comme une ville; cf. Schulten, *Bulletin hispanique*, X, 1908, p. 128 et suiv.; 3° les camps d'hivernage, *hiberna*, où les tentes sont remplacées par des baraquements, casæ (V, 43, 1).

7. Sur l'Aisne, II, 5, 6 (p. 232), dans la forêt de Compiègne, VIII, 9, 3 (p. 549) :

fossés profonds de neuf et larges de quinze ou dix-huit pieds[1], ses portes[2] et ses tours[3]. C'était comme une image de Rome qui s'élevait en quelques heures sur le sol étranger, abritant les soldats, l'*imperator*, les dieux et le nom du peuple romain sous la double protection de ses murailles et de ses gardiens[4]. Si près qu'on fût des ennemis, on construisait son camp avant de les attaquer[5] : il semblait que l'armée dût avoir plus de courage en combattant à la vue de remparts, simulacre d'une cité qu'on doit défendre et toute prête aussi à sauver ses enfants. Contre cette enceinte, nulle surprise n'était possible, nul assaut ne pouvait réussir : la légion, dans son sanctuaire, était aussi invincible que Jupiter sur le Capitole. Pas une seule fois, quelque nombreuse qu'ait été leur foule et imprévue leur attaque, les Gaulois ne se sont rendus maîtres par la force d'un camp de César[6], et ils avaient fini par avoir, de cette chose extraordinaire, une crainte à demi religieuse[7].

En dehors de la légion, tout était secondaire, du moins dans l'armée de César. La cavalerie[8] fut assez mal organisée. Très peu de Romains servaient à cheval, tout au plus quelques

mais il faut dire que ce sont des camps d'attaque. Remparts protégés par des blindages : VIII, 9, 3; VII, 41, 4.

1. Végèce, I, 24 (profondeur du fossé normal, [illegible], le fossé en cas d'[illegible], *tumultuarium*, est de 7 pieds); César, II, 5, 6, et Napoléon III [illegible], pl. 9 (largeur de 18 pieds, camp de combat sur l'Aisne, p. 257); VIII, 9, 3 (largeur de 15, camp de combat dans la forêt de Compiègne, p. 545); Napoléon III, [illegible], p. 22 (largeur de 14 pieds devant Gergovie, p. 468). Ces largeurs sont semblables à celles de fossés renforcés, le fossé en cas d'alerte a 9 pieds (Végèce, I, 24).

2. II, 24, 2; IV, 32, 1; V, 50, 5; 51, 5; VI, 37, 1; VIII, 9, 4; VII, 41, 4 (ouvrages de défense particuliers aux portes, *Atlas*, pl. 9); cf. V, 50, 5; VIII, 9, 9.

3. Il est vrai seulement en cas de danger (V, 40, 2, p. 385 : 120 tours pour le camp d'une seule légion; VIII, 9, 3 et 4, p. 549 : tours réunies par des ponts, et ceux-ci protégés par des blindages).

4. Tite-Live, XLIV, 39; Végèce, I, 21 (*muralem civitatem secum portare*).

5. II, 17, 4; I, 24, 3; cf. p. 214, 252, 262, 328, n. 3, p. 432, 549.

6. Le camp d'*Aduatuca* ne fut pris qu'à peu près vide de défenseurs (p. 182); de même celui de la Sambre (p. 265). Autres assauts : V, 26; V, 40; VII, 41; III, 19; cf. V, 29, 2.

7. Cf. VIII, 14, 1.

8. Schambach, *Die Reiterei bei Caesar*, 1881 (progr. de Mulhausen en Thuringe).

légionnaires[1], les officiers et l'état-major[2]. Le proconsul comptait, pour cette arme, sur l'appoint que lui fourniràient les indigènes de la Gaule romaine ou indépendante, Allobroges, Éduens, Rèmes, Lingons et autres[3], et il eut en effet autour de lui de quatre à cinq mille cavaliers gaulois[4]. Mais on verra qu'ils furent toujours de médiocres soldats, et César sera obligé à la fin d'enrôler des Germains, dont la cavalerie et l'infanterie montée étaient fort supérieures à toute armée gauloise : ce ne fut, d'ailleurs, qu'en petit nombre, deux milliers au plus[5]. De même, il recourut assez peu aux troupes de jet, archers crétois ou frondeurs des Baléares, et peut-être renonça-t-il à s'en encombrer, quand il vit que les Gaulois ne combattaient jamais à distance[6].

En revanche, l'artillerie[7] se montra supérieure, et, dans cette Gaule où les forteresses étaient nombreuses et d'accès difficile[8], c'est à elle que César devra pour le moins la moitié de ses victoires. Non pas qu'il ait emmené avec lui un train considérable de machines toutes prêtes[9] : c'étaient, sauf exception, au fur et à mesure des besoins qu'on devait en construire, et avec les

1. Encore n'est-il pas prouvé qu'il y eût des légionnaires servant régulièrement comme cavaliers dans l'armée de César : en tout cas, ils pouvaient monter à cheval, I, 42, 5 et 6.

2. Par exemple les *evocati*, soldats ou plutôt centurions rengagés, VII, 65, 5 (cf. III, 20, 2). Cf. Schmidt, *Hermes*, XIV, 1879, p. 321 et suiv.

3. Numides en 57, II, 7, 1 ; 10, 1 ; Espagnols en 54, V, 26, 3.

4. IV, 12, 1 ; I, 15, 1 ; V, 5, 3. Éduens et alliés : I, 15, 1 ; V, 7, 5 et 9 ; Rèmes : VIII, 11, 2 et 12, 3 ; Trévires : II, 24, 4 ; Aquitains : IV, 12, 4 ; Lingons : VIII, 11, 2 ; Allobroges : *De bello civili*, III, 59 ; Senons : *De b. G.*, VI, 5, 2 ; indigènes d'entre Loire et Garonne? : III, 20, 2.

5. VII, 65, 4 et 5 ; 13, 1. Peut-être dès 53, cf. p. 329, 433, 438, 484, 503 et 506.

6. II, 7, 1 ; 10, 1 ; 24, 4 ; III, 25, 1 ; IV, 25, 1 ; peut-être y recourut-il de nouveau lorsque Vercingétorix eut fait appel aux archers rutènes et autres (cf. p. 450) : VII, 81, 4 ; VIII, 40, 5.

7. Schambach, *Einige Bemerkungen über die Geschützverwendung bei den Römern, besonders zur Zeit Cæsars*, 1883 (progr. d'Altenburg).

8. T. II, p. 214 et suiv.

9. On ne trouve pas une seule mention, dans la guerre des Gaules, de *tormenta* suivant l'armée (les textes, IV, 25, 1, VIII, 14, 5, ne sont pas probants) : mais c'est fort possible, et il est possible aussi que chaque légion eût dès lors son train, ses baraques de siège, *vineæ* (II, 12, 3).

matériaux trouvés sur place, bois, pierre, osier, fer ou cordages[1]. Mais l'armée renfermait des ingénieurs de mérite[2], bons élèves des poliorcètes grecs[3], et des équipes d'ouvriers dressés à toutes les besognes de la construction, forgerons, charpentiers et terrassiers. Encore faut-il remarquer que ces ouvriers étaient presque tous des soldats romains, à qui incombait à la fois le soin de fabriquer les machines et de combattre avec elles[4]. Si bien qu'en dernière analyse, c'est toujours le fantassin légionnaire qui fera la force de César.

Aussi le proconsul fut-il toujours ménager de la vie de ses hommes, je parle des légionnaires[5]. Il faut, pour comprendre ses campagnes de Gaule, oublier toutes les pratiques des guerres modernes, l'importance qu'ont prise les masses et le nombre, la faible part qu'elles laissent à l'énergie individuelle. Autour de César, qu'il s'agisse de siège ou de rencontre, c'est de la valeur propre de chacun que dépend le succès final[6]. Une hiérarchie savante, déterminée par le mérite des combattants, fixe à chaque légion son rôle dans l'armée[7], à chaque cohorte son rang dans la

1. VII, 17, 1 ; II, 12, 3 ; etc.

2. On a songé sans preuves à *Mamurra, præfectus fabrum C. Cæsaris in Gallia* (Pline, XXXVI, 48), et on pourrait aussi songer à *L. Cornelius Balbus*, qui le précéda dans cette fonction (Cic., *Pro Balbo*, 28, 63) ; mais il n'est pas sûr que le *præfectus fabrum* fût alors autre chose qu'un simple officier d'état-major sans fonction précise, sans connaissances techniques (cf. *Dictionnaire des Antiquités*, II, p. 959 ; Maué, *Der Præfectus fabrum*, 1887, p. 12 et suiv.). Mais la présence d'ingénieurs me paraît résulter des travaux accomplis ; peut-être ce furent des esclaves ou des affranchis. Cf. p. 332-3, 396-9, 451 et 555.

3. Cela me paraît résulter des systèmes d'attaque (p. 271-2, 448-452, 593-600) et de blocus (p. 509 et s.) employés.

4. V, 11, 3 ; cf. les textes des p. 181, n. 9, p. 182, n. 1.

5. Il le dit lui-même (VI, 34, 8 et 7) : *Ut potius... Gallorum vita quam legionarius miles periclitetur*.

6. De là l'importance que conserve l'usage des harangues (I, 25, 1, p. 215 ; II, 21, 1-4, p. 263 ; III, 24, 5 ; VII, 27, 2 ; VII, 86, 3). Et c'est ce rôle des individus qui explique le rappel d'anciens soldats, *viri fortes nominatim evocati* (III, 20, 2 ; cf. p. 181, n. 2).

7. La X[e] sert d'ordinaire de réserve et de garde proconsulaire ou prétorienne (I, 40, 15 ; 42, 5 et 6 ; VII, 47, 1, p. 475) ; les légions les plus jeunes forment la garde du camp ou des bagages (I, 24, 2 et 3 ; II, 19, 3 ; VI, 32, 5 ; VII, 57, 1). Cf. p. 177, n. 1.

légion [1], à chaque sous-officier sa place dans la cohorte [2]. Parmi tous ces hommes circule sans relâche une extraordinaire émulation : une bataille ressemble à un concours [3]. Ces soldats d'élite, ces êtres rares et précieux, César sait bien qu'il a fallu des années pour les former et qu'il lui faudrait des années pour les remplacer. Il redoute de les perdre, et s'il ne craint point de les surmener, il ne les sacrifie jamais [4]. Audacieux à l'ordinaire, il ne risque une rencontre qu'après des précautions infinies [5]. A Alésia, au puy d'Issolu, à Namur, je crois qu'il eût suffi de quelques pertes humaines pour entrer de vive force dans la place [6] ; nos fantassins de la Révolution et de l'Empire ont osé et réussi des assauts autrement rudes : le proconsul préféra à une escalade meurtrière de quelques minutes les interminables fatigues d'un blocus [7].

César eut sous ses ordres un nombreux corps d'officiers : tribuns des soldats [8], préfets des cavaliers [9], préfets des ouvriers [10], questeur [11]

1. P. 178, n. 8.
2. P. 178, n. 8.
3. V, 44 ; VII, 47, 7 ; Plutarque, *César*, 16 ; Suétone, *César*, 68 ; cf. p. 178.
4. Il ne faut pas non plus oublier qu'un soldat et surtout un vieux soldat était à Rome un électeur très influent, et que l'envoi de quelques légionnaires en congé a pu contribuer au triomphe des partisans de César (p. 320).
5. P. 211 et 214, 243-7, 255-6, 328, 443, 549-51. La plupart du temps César a été attaqué le premier, p. 214, 264, 298, 312, 343, 499, 506, 521 et suiv. Cf. p. 237-8.
6. P. 271-2, 548, 560.
7. Je fais exception pour l'affaire de Gergovie, p. 475-8.
8. I, 39, 2 ; II, 26, 1 ; III, 5, 2 ; IV, 23, 5 ; V, 15, 5 ; 28, 3 ; 52, 4 ; VI, 7, 8 ; 39, 2 ; VII, 17, 8 ; 47, 2 ; 65, 5 ; 62, 6. Ils étaient peut-être, par nombre de six, répartis entre les légions, mais ils ne les commandaient pas en chef (p. 185, n. 2), tout en paraissant à leur tête ou à la tête de détachements sur le champ de bataille (II, 25, 1 ; VI, 39, 2 ; VII, 47, 2 ; 62, 6). Il y avait aussi des tribuns dispensés de tout service (Cic., *Ad fam.*, VII, 8).
9. Il semble qu'il faille distinguer : 1° un *præfectus equitum* pour l'ensemble de la cavalerie d'une armée (VIII, 28, 2 ; 48, 1 ; I, 52, 7) ; 2° les *præfecti* des troupes romaines (I, 39, 2 ? ; III, 26, 1 ? ; IV, 11, 6 ?) ; 3° les *præfecti* indigènes (VIII, 12, 4-6 ; III, 26, 1 ? ; IV, 11, 6 ? ; I, 18, 10). Cf. aussi I, 39, 2 ; II, 22, 3 ; Cic., *Ad fam.*, VII, 5.
10. P. 182, n. 2 ; peut-être aussi : I, 39, 2 ; IV, 22, 3.
11. César eut comme questeur : en 53, et depuis décembre 54, *M. Licinius Crassus* (VI, 6, 1 ; en 54, V, 24, 2, les mss. omettent d'ordinaire le titre de questeur) ; en 51, Marc-Antoine (VIII, 2, 1). Les autres sont inconnus. — Je doute, malgré l'emploi du pluriel *quæstores* (IV, 22, 3 ; V, 25, 5), que César ait eu plus d'un questeur (opinion de Mommsen, *Jahresb. des philolog. Vereins*, XX, 1894, p. 200) ; cf. Groebe *ap.* Drumann, n. éd., III, p. 697-8.

et légats[1], sans parler des chevaliers romains qui, dépourvus de titre défini, se mêlaient à l'état-major[2]. Le général les soumit tous à de rudes épreuves : comme les légionnaires,

1. Ne faut-il appeler légats que ceux auxquels César donne expressément ce titre? ou faut-il considérer aussi comme tels ceux, par exemple Crassus le jeune et Brutus, auxquels il ne le donne pas? J'incline à cette dernière solution : 1° César supprime ou ajoute sans raison valable le mot de *legatus* au nom de ses légats, par exemple de Labienus (I, 10, 3; *contra*, V, 24, 2; VII, 90, 4); 2° j'ai peine à croire qu'il ait confié des corps d'armée, et des plus importants, à Decimus Brutus et Crassus le jeune (p. 186), s'ils n'avaient pas eu ce titre; 3° il ne dit jamais que Quintus Cicéron fut légat, et il l'était certainement (Cic., *Ad fam.*, I, 9, 21). — Voici, pour la période 58-56, ce que nous savons des légats possibles de César (je marque d'un * ceux auxquels César ne donne pas le titre) : 1° Labienus (*T. Labienus*) est avec lui dès l'origine (I, 10, 3) et chaque année jusqu'en 51; 2° en 58, * *C. Claudius Pulcher?* (Cicéron, *Pro Sestio*, 18, 41); 3° en 58, * *P. Vatinius* (Cic., *In Vat.*, 15, 35); 4° en 58, * *P. Considius??* (I, 21, 4); 5° en 58, 57, 56, * *P. Licinius Crassus?*; 6° en 57, *L. Aurunculeius Cotta*; 7° en 57, 56, *Q. Titurius Sabinus*; 8° en 57, *Q. Pedius*; 9° en 57, * *Servius Sulpicius Galba*; 10° en 56, * *Decimus Junius Brutus?*. Il est donc possible qu'il ait eu d'abord six légats à la fois, comme il eut d'abord (en 58) six légions (p. 202, cf. I, 52, 1 et 7). — Pour 55-54, nous trouvons : 1° Labienus, chaque année; 2° en 55, 54, Sabinus; 3° en 55, 54, Cotta; 4° en 55, *P. Sulpicius Rufus*; 5° en 54, *L. Munatius Plancus*; 6° en 54, *C. Fabius (Adrianus)*; 7° en 54, * *L. Roscius (Fabatus)*; 8° en 54, * *Q. Tullius Cicero*; 9° en 54, * *Trebonius*; il semble que César ait eu alors huit légats, autant que de légions (en 57-54, cf. p. 218). — Pour 53 : 1° Labienus; 2° Fabius; 3° Trebonius; 4° * Cicéron; 5° *T. Sextius*; 6° * *C. Volcatius Tullus, adulescens?*; 7° * *L. Minucius Basilus?*; 8° *C. Antistius Reginus*; 9° *M. (Junius) Silanus* : il a donc au moins neuf légats comme il a dix légions (cf. p. 396); 10° et 11° * *A. Hirtius* et * *C. Vibius Pansa* ont été en Gaule en 54 ou 53 comme légats ou questeurs, ou peut-être sans titre; cf. Cic., *Ad fam.*, XVI, 27, 2. — Pour 52 : 1° Labienus; 2° Fabius; 3° Trebonius; 4° Sextius; 5° Rufus; 6° * Basilus; 7° Réginus; 8° *C. Caninius Rebilus*; 9° * *Marcus Antonius?* (légat sans doute avant d'être questeur, VII, 81, 6); 10° *L. Julius César*; 11° * *M. Sempronius Rutilus?*; 12° * Brutus; 13° * Cicéron; César a en ce moment onze légions (p. 541), mais il peut y avoir un questeur parmi ces chefs. — En 51 apparaissent *P. Vatinius* et *Q. Calenus*, mais il manque quelques noms de 52. — Le nombre des légats de César paraît donc, sans que cela soit certain, avoir augmenté peu à peu avec celui des légions. Il ne faut pas du reste oublier, dans ces calculs, qu'un légat peut avoir pris ou quitté son service au cours d'une année. — La plupart de ces légats sont de rang questorien, très peu, de rang prétorien. On admet d'ordinaire que la questure était nécessaire pour le titre de *legatus* et que P. Crassus le jeune, questeur en 54 (?), Décimus Brutus le jeune, Marc-Antoine, questeur en 51, auraient été, avant leur questure, *loco legati* et non légats en titre (cf. Willems, II, p. 608; ici, p. 185, n. 12). C'est possible, non prouvé pour le temps de César. En tout cas, *legatus* ou *vice legati*, la fonction d'un officier supérieur est la même. — Je doute qu'il faille voir les légats accordés à César dans les *decem legati* de 56 (p. 282) et croire que le nombre des légats du proconsul, fixé à cinq au début, ait été, en 56, porté à dix (théorie de Willems, II, p. 612-3). — Cf., là-dessus, contre Willems, Groebe *ap.* Drumann, n. éd., III, p. 696 et suiv.

2. Peut-être : V, 27, 1; VI, 40, 4; VII, 3, 1; VII, 60, 1; VII, 65, 5; I, 39, 2 (*reliquique*). Cicéron, *Ad fam.*, VII, 5. Cf. n. 1. — Voyez Boissier, *Cicéron et ses amis*, 18.., p. 324 et suiv., qui a très bien décrit l'état-major de César.

ils durent s'acquitter de tâches fort diverses, dont le combat était souvent la plus commode et la moins périlleuse.

Aux tribuns ou aux préfets, qui étaient d'ordinaire de simples chevaliers[1], il confiait les missions délicates[2] : négocier avec les chefs indigènes ou résider auprès d'eux[3], réquisitionner vivres et chevaux[4], conduire des convois, recruter des mercenaires[5] ou commander des détachements[6]. Pour cela, ils partaient avec une faible escorte, parfois très loin, le plus souvent en pays ennemi : et c'étaient les victimes attendues des Gaulois aux heures d'insurrection[7]. — Le questeur et les légats, hauts personnages de rang sénatorial[8], étaient détachés au commandement des légions[9], des quartiers d'hiver[10] et des corps d'armées[11].

Un certain nombre de ces officiers ont été imposés à César par ses relations de Rome[12], et on en trouve quelques-uns qui furent médiocres, sans initiative ni présence d'esprit[13]. Mais dans

1. III, 10, 2, rapproché de 7, 3 et 4 ; cf. VI, 40, 4.

2. On a eu tort, remarque justement Rice Holmes (p. 569-71), de rabaisser le rôle et la valeur des tribuns : voyez par exemple la conduite de C. Volusenus Quadratus (III, 5, 2, IV, 21, 1 et 9 ; 23, 5, VIII, 23, 4 et 5 ; 48 ; p. 287, 336, 422).

3. IV, 21, 1, VIII, 23, 4 ; V, 27, 1 (?) ; I, 47, 4 (?).

4. III, 7, 3 et 4, VII, 3, 1.

5. Peut-être VII, 65, 4.

6. VI, 40, 4, VII, 60, 1 ; V, 15, 3 ; VI, 41, 2 ; VII, 47, 2.

7. VII, 42, 5, III, 7 et 8, VII, 3, 1.

8. Cf. p. 183, n. 11, p. 184, n. 1.

9. Dès 58 (I, 52, 1, II, 20, 3, V, 1, 1 ; VII, 45, 7. Je doute que dès ce temps chaque légion ait eu le même légat à demeure ; cependant, T. Sextius garde la XIIIe en 52 (VII, 51, 2) et 51 (VIII, 11, 1), et, je crois, Cicéron la XIVe en 53 et 52-51 (p. 541, n. 6, et p. 404) ; Labienus, la VIIe (p. 464 et 541, n. 10).

10. V, 24, 2-5, 25, 5 ; VII, 90 : il y a d'ordinaire dans un quartier d'hiver autant de légats que de légions.

11. II, 34, et III, 20, 1 (P. Crassus le jeune, cf. p. 274 et 303) ; p. 284, Galba : III, 11, 4 (Sabinus, p. 301) ; Labienus (p. ex. p. 311, 460 et suiv., 563) ; Fabius et Caninius (p. 553 et suiv.) ; Brutus (p. 292 et suiv.).

12. Cf. I, 39, 2. — Les légats sont nommés en principe par le sénat (Willems, II, p. 608), mais évidemment après entente avec le proconsul, et il semble bien qu'il ait souvent donné ce titre indûment (Cic., *In Vat.*, 15, 35). Il avait en droit moins d'action sur le choix des tribuns (W., p. 613), mais en fait César semble avoir nommé tribun qui il a voulu (Cic., *Ad fam.*, VII, 5 et 8). La guerre des Gaules nous permet d'assister aux progrès continus de l'autonomie du chef d'armée.

13. I, 39, 2 (tribuns et préfets) ; Galba (p. 284 et suiv.) ; Sabinus (p. 376 et suiv.).

l'ensemble, il a été bien servi, et c'est lui qui, de son plein gré et à bon escient, a dû choisir la plupart de ses lieutenants. Les plus jeunes de ses officiers, Décimus Brutus[1], Marc-Antoine[2], Publius Crassus le jeune[3], ont fait leur devoir ponctuellement et avec habileté. Parfois, par exemple en 56, l'armée ne remporta des victoires que là où elle fut, César absent, commandée par ses légats[4]. Le plus âgé et le premier en titre[5], Labiénus, était un homme de guerre supérieur : audacieux et attentif, observateur avisé et combattant décidé, d'un coup d'œil très sûr dans la mêlée, et prompt à saisir le moment propice, il apparut chaque fois égal à son proconsul, et c'est à son action décisive qu'il faudra attribuer la moitié des victoires de César[6].

Aussi le général n'hésitait pas à confier à ses lieutenants, à Labiénus surtout, une autorité presque absolue[7]. Pendant l'hiver, comme il n'y avait pas campagne, César quittait son armée et la laissait, immobile dans ses quartiers, sous la surveillance des légats[8] et l'autorité supérieure de Labiénus[9]. Au cours des opérations, il la divisait souvent en plusieurs corps, ayant chacun son chef responsable[10] : et cette méthode n'était point ordinaire aux proconsuls romains, qui, tels que les Scipions, Sylla, Lucullus, Marius ou Pompée, aimaient à tenir toutes leurs légions concentrées sous leur main, et à ne partager avec per-

1. P. 293 et suiv., p. 587 et suiv. Cf. Bondurant, *Decimus*, etc., Chicago, 1907.

2. P. 364. Né en 83, est à l'armée en 52, à 31 ans, comme *legatus* (VII, 81, 6), en 52-51 comme questeur (VIII, 2, 1 ; 24, 2, etc.).

3. P. 239, p. 274 et suiv., p. 303 et suiv., 413. Il fut questeur en 54-53 (cf. Willems, I, p. 536), né par conséquent vers 84, doit avoir 27 ans environ en 58, où il est à l'armée.

4. P. 290-314.

5. Il est *legatus pro praetore* dès 58 (I, 21, 2), ce qui lui donne la même autorité qu'à César en l'absence du proconsul ; sur la nouveauté de ce titre, cf. Mommsen, *Staatsrecht*, II, p. 636-8. Tribun de la plèbe en 63, préteur au plus tard en 59, il est donc en 58 âgé d'au moins quarante et un ans.

6. Voyez les renvois indiqués p. 181, note.

7. Mêmes renvois et n. 9.

8. Renvois, p. 187, n. 3.

9. I, 10, 3 ; II, 1, 1 ; VIII, 23, 3 ; Dion, XLI, 4, 2. Labiénus a fait toutes les campagnes de 58 à 51, et c'est peut-être le seul officier dont on puisse dire pareille chose.

10. Renvois, p. 185, n. 11, p. 187, n. 2.

sonne la gloire et le pouvoir[1]. Mais César ne craignit pas d'éveiller chez ses légats l'esprit d'initiative; il savait qu'en leur fournissant le moyen d'arriver au renom, il s'en faisait des amis. Et cette pratique lui assura souvent, dans sa carrière de général, les moyens d'aller plus vite en besogne, d'occuper à la fois toutes ses troupes, de conquérir plus de terres et d'effrayer plus d'ennemis[2].

A certains égards, il s'est moins absorbé dans son armée et dans ses guerres que les proconsuls des générations précédentes. Il tenait à revenir chaque année en Italie, à séjourner l'hiver aux limites de sa province, à Lucques, Aquilée ou Ravenne, bien qu'il fût séparé de son armée par les Alpes et les Cévennes et par plus de huit jours de marche[3] : et cela lui vaudra de pénibles surprises[4]. Le tort de César, conséquence de son incurable ambition, c'est que tout en faisant la guerre en Gaule il pensait à d'autres guerres, à d'autres conquêtes[5], et surtout à celle de Rome : c'est qu'il ne voulait pas se faire oublier ou se laisser méconnaître des chefs de partis, du sénat ou de la populace. Il lui fallait reprendre sans cesse le contact avec ses agents du forum ou ses complices de la curie[6], se montrer à cette Italie où se dressaient les gloires et où se sanctionnaient les ambitions[7]. Sa vie par là même se dédoublait : une campagne dans la belle saison, le plus rapide et le plus brillante possible, aller très loin, mais aussi, à l'automne, revenir très vite, et étaler le plus près de Rome son renom et son butin. Ce qui amènera, dans son œuvre de conquête, tant de reculs et de trompe-l'œil[8]. Rien ne

1. Pour Marius, cf. p. 71 et suiv.

2. Voyez par exemple en 57 (p. 274 et suiv.), 56 (p. 290 et suiv.), 52 (p. 458-9), 51 (p. 352 et suiv.).

3. P. 245, 283, 335, 348 et suiv., 373, 411 et suiv., 574, 575. Il l'avoue nettement, *quotannis facere consuerat* (V, 1, 1).

4. En 57-56, p. 287-290; en 53-52, p. 411 et 428.

5. Cf. p. 168-169, 283-4.

6. Τοῖς ἐν Ῥώμῃ προσέχειν βουλόμενος, Plut., *C.*, 20.

7. P. 196, 245, 283, 349-350, 411-2.

8. P. 287 et suiv., 335, 343, 362, 366, 412 et suiv.

ressemble moins à la tâche militaire d'un Marius ou d'un Pompée, éloignés pendant des années de l'Italie, et faisant corps avec leur armée, leur province et leurs ennemis[1].

Cela n'empêche que César n'eût son armée bien dans la main. La discipline ne devait pas être très rigoureuse, sauf aux heures de combat[2]. Au début, il y eut parfois de violents murmures : le proconsul dut discourir et n'osa pas commander ou punir[3]. Mais dès la seconde année, on accepta les plus rudes choses, travail ou climat[4]. César était, comme son oncle Marius, le premier à la peine[5], et il ne laissait jamais les soldats les derniers à la récompense[6]. Tous comprirent vite qu'une telle guerre rapporterait beaucoup : les officiers purent réaliser leurs rêves d'une villa en Campanie[7] ; après une seule victoire, chaque soldat reçut un esclave[8]. A l'heure de la bataille, César ne manquait pas d'apparaître, haranguant les troupes, donnant le signal, surveillant le combat au milieu de sa réserve, et, s'il y avait danger, entrant avec elle dans la mêlée : une fois même, dit-on, il fut fait prisonnier[9]. Sa popularité grandit donc à chaque année de la guerre. Il le fallait d'ailleurs : car, de tous les généraux de Rome, ce fut lui qui demanda à ses hommes les plus dures fatigues contre l'ennemi et à la fin les plus vilaines besognes dans leur patrie. Et, la Gaule conquise, son armée et lui se trouvèrent unis par une irréductible complicité.

Mais quand on a parlé de l'armée de César, on ne connaît encore que la moitié des hommes qui marchaient avec lui et dont le sort était lié à sa volonté. Une multitude de non-combattants

1. Cf. p. 71 et suiv., 108 et suiv.
2. Pendant l'hiver, les congés, même pour aller à Rome ou en Italie, s'accordaient, je crois, assez facilement (p. 286, n. 3, p. 320, n. 4 ; cf. aussi I, 39, 3).
3. P. 229-230 ; cf. de même, VII, 52.
4. Plutarque, *César*, 16
5. P. 171
6. *Praemia*, V, 58, 5 ; VII, 27, 2 ; 47, 7 ; III, 26, 1.
7. P. 338, 283, 348-9.
8. P. 567, n. 10
9. P. 215, 265 et 267, 475 et suiv., 342, n. 5, p. 471, 501, 525 et suiv. Cf. Appien, *Civ.*, II, 150.

encadrait les légions, presque aussi nombreuse qu'elles. Il y avait les auxiliaires civils de l'armée, libres ou esclaves : courriers[1], agents de transport[2], charretiers, palefreniers, muletiers[3], vivandiers, valets de cuisine[4], serviteurs d'officiers[5], ouvriers de toute sorte ; et il y avait aussi les chercheurs de fortune qu'une troupe humaine entraîne toujours après elle : négociants venus d'Italie[6], officiers en quête d'emplois, quémandeurs à la recherche d'emprunts, intrigants politiques qui sollicitent l'appui du chef[7], marchands ambulants[8], aventuriers, maraudeurs, voleurs, et, sans doute, prostituées de toute catégorie[9]. Et cette foule, y compris César et ses légions, apparut à la Gaule comme une effroyable bande de malfaiteurs[10].

II. — RÔLE DE LA NARBONNAISE PENDANT LA CONQUÊTE

Tel était l'homme et telle était l'armée à qui les destins de Rome remirent la tâche de terminer la conquête de la Gaule, commencée, plus d'un demi-siècle auparavant, par Fabius et Domitius[11]. Cette tâche allait être d'ordre militaire et diplomatique : suivant les circonstances, on réduirait les uns et on séduirait les autres. Pour la mener à bonne fin, César avait besoin de s'appuyer, dans le voisinage immédiat de la Gaule indépendante, sur un pays et des alliés dévoués à sa cause : il

1. *Tabellarii* (Cicéron, *Ad Quintum*, III, 1, 5, 17 ; 8, 2 : parle des *tabellarii* de César et de ceux de Labienus).
2. Cf. VII, 55, 3 ; V, 1, 4.
3. *Muliones*, VII, 45, 2.
4. *Calones*, II, 24, 2 et 4 ; 27, 1 ; VI, 36, 1 ; 40, 1 et 5.
5. *Servi*, VII, 20, 9 ; VIII, 10, 4 ; V, 45, 3 ; I, 23, 2 ; 27, 5.
6. VII, 3, 1 ; 42, 5 et 6 ; 55, 5 ; III, 1, 2.
7. Cf. Cicéron, *Ad fam.*, VII, 5.
8. Ce sont les *mercatores* (*qui sub vallo tendebant*, VI, 3, 2).
9. Cf. Valère-Maxime, II, 7, 1.
10. *Hos latrones*... *ostendit* ; VII, 38, 8 et 9. — Les lettres de Cicéron à Trebatius sont caractéristiques à ce sujet : ce que l'orateur souhaite pour son ami, c'est surtout *bene nummatum futurum* (*Ad fam.*, VII, 16, 3), *locupletari* (13, 1).
11. P. 14 et suiv.

lui fallait une base d'opération solide, où il pût préparer l'offensive ou assurer sa retraite. Il la trouva dans la Gaule Narbonnaise[1], qu'il gouvernait comme proconsul.

Elle ouvrait aux Romains, toutes grandes, les portes de la Celtique. Il n'y avait, entre les deux pays, aucune barrière à franchir. Sur la ligne du Rhône, la limite politique passait au nord de Vienne et au sud de Lyon[2], et de l'une à l'autre de ces villes, ce sont les chemins, faciles et gais, du fleuve encore peu rapide et de la route en bordure qui domine la rive gauche. Sur la ligne de la Garonne, la domination romaine s'arrêtait vers Castelsarrasin; mais au delà, la rivière et la route continuaient de concert à descendre lentement par une large et fertile plaine[3]. Passé la frontière, les hommes seraient accueillants comme le pays. A Lyon, on rencontrait les Ségusiaves, clients des Éduens[4], les « frères » du peuple romain[5], et déjà même, sur le rocher de Fourvières, s'était installée une avant-garde de colons italiens[6]; à Agen chez les Nitiobroges[7], peut-être à Lectoure chez les Aquitains[8], se trouvaient aussi des chefs auxquels le sénat accordait le titre d' « amis ». Entre leurs domaines et les États hostiles de l'intérieur, les Romains s'étaient ménagé la transition d'une hospitalité précieuse, qui leur épargnera les faux pas des débuts de campagnes.

La Gaule indépendante n'était protégée contre l'invasion que du côté des Cévennes. Elles enfermaient comme derrière un rempart les Arvernes et leurs amis du Rouergue, du Gévaudan

1. Cf. p. 129, n. 3, et p. 98, n. 5. César dit tantôt *Provincia* absolument (I, 1, 3; 10, 1, 2 et 5; etc.), ou *Gallia Provincia* (I, 19, 3), *Provincia nostra* (I, 2, 3), *Provincia ulterior* (I, 10, 5); tantôt *Gallia ulterior* (I, 7, 1 et 2; 10, 5), *Gallia Transalpina* (VII, 6, 1), et même, peut-être, *Gallia interior* (mss. a, II, 2, 1).
2. Cf. I, 10, 5; 6, 2; t. II, p. 54, n. 2.
3. I, 10, 2; III, 20, 2; cf. t. II, p. 27.
4. I, 10, 5; VII, 64, 4; 75, 2; t. II, p. 233.
5. Cf. p. 28.
6. P. 122 et 142.
7. Cf. p. 28.
8. IV, 12, 4 : *Piso Aquitanus*; cf. p. 28, n. 5.

et du Velay, et leur flanc le plus haut et le plus raide était précisément celui qui regardait le midi ; à dire vrai, ces montagnes ressemblaient moins à une muraille[1] qu'au rebord d'une terrasse : si elles abritaient la Gaule contre les hommes du Languedoc, elles mettaient un peu ces derniers à la merci des bandes descendant du nord par les rampes rapides qui dévalent le long des affluents du Rhône[2]. Mais le hasard ou une sage politique avaient également servi Rome de ce côté : si les Arvernes, qui touchaient cette frontière, pouvaient passer pour ses pires ennemis, elle n'avait pas dans le Midi de sujets plus dévoués que leurs voisins immédiats, les Helviens du Vivarais, et le jour où César voudra monter en Gaule par les routes des cols, il sera sûr d'avoir jusqu'à l'autre versant des guides honnêtes et une bonne escorte[3].

A l'intérieur de sa province transalpine, le proconsul allait trouver des citoyens romains, colons, vétérans ou marchands, domiciliés pour la plupart dans les villes, et les Gaulois indigènes, répartis en une dizaine de peuplades[4].

La population romaine lui fournit souvent des soldats. En cas de besoin, il enrôlait la jeunesse[5] et rappelait même au service les vétérans établis à Toulouse ou à Narbonne[6]. Les habitants qu'on laissait dans les villes, pouvaient prendre les armes et former la garde de la cité[7]. Il y eut ainsi, surtout dans le Languedoc, une petite armée de réserve et de défense territoriale qui rendit de bons services[8]. Et sans doute ces Romains de province, solides et braves[9], se levèrent avec plaisir pour une guerre qui les touchait de plus près.

1. VII, 8, 2 (*Cevenna ut muro*).
2. VII, 7, 1-2 (?) ; 65, 2.
3. VII, 7, 5 ; 8, 1-3 ; 65, 2 ; I, 19, 3 ; 47, 4 ; 53, 5-6. Cf. p. 430.
4. P. 21 et s., p. 93 et suiv.
5. I, 7, 2 et 6 ; 8, 1 ; III, 20, 2 ; VII, 7, 5 ; 65, 1 (22 cohortes levées en Narbonnaise).
6. III, 20, 2 (*viris fortibus*).
7. VII, 7, 4.
8. VII, 65, 1 ; p. 429 et suiv., p. 434.
9. III, 20, 2.

Les Gaulois, de même, étaient tenus de s'enrôler à l'appel du proconsul[1]. Ils ne paraissent pas s'être soustraits à ce devoir, qui les exposait à combattre leurs frères de Celtique : César ne cite parmi eux ni déserteurs ni transfuges[2]. Le patriotisme gaulois, depuis deux générations qu'ils obéissaient, était mort dans leurs âmes. S'il faut repousser sur leur propre sol une attaque des Celtes indépendants, ils le font avec une énergie qui écarte tout soupçon[3]. Quelques-uns de leurs chefs appartiennent à des familles entrées depuis un quart de siècle dans la cité romaine : ils sauront tenir la conduite à laquelle ce titre invite, et risquer leur vie pour leur *imperator*[4].

Ces indigènes de la Province seront pour César les plus utiles de ses auxiliaires. Comme ils parlent la même langue que les Gaulois du Nord[5], qu'ils partagent ou connaissent leur manière de combattre, d'agir ou de penser, il recourt souvent à leur expérience. Des missions délicates sont confiées à leurs chefs, il les prend comme interprètes ou négociateurs[6]. On sent qu'il désire les flatter et s'en faire de fidèles partisans. Il les admet à sa table, les accepte pour hôtes, et se vante de les avoir pour familiers[7]. Si, au cours d'une campagne, il réussit à sauver l'un d'eux d'un péril mortel, il s'en réjouit comme d'une victoire. Dans ses *Commentaires*, il parle de l'Helvien Procillus avec une émotion qui n'est point dans ses habitudes, et le seul passage de son livre où il laisse échapper quelques mots de pitié et d'affection est celui qu'il consacre à ce chef gaulois[8]. Des hommes de cette valeur et de ce dévouement ont contribué à la conquête de la

1. Sans doute les textes de la p. 191, n. 3. Ajoutez les levées de rameurs et matelots, III, 9, 1, p. 2[illegible]

2. Les transfuges gaulois dont il parle (I, 27, 2, et 27, 3 et 28, 2) sont des esclaves qui avaient suivi leurs maîtres.

3. VII, 65, 2 et 3, p. 194.

4. VII, 65, 2; I, 19, 3; 47, 4; 23, 2.

5. I, 19, 3; 47, 4.

6. I, 19, 3; 47, 4; V, 36, 1.

7. Voyez tous ces textes n. 4-6.

8. Il est probable que ce C. Valerius Procillus (I, 47, 4; 53, 5-7) est le Troucillus (var. *Trau-* ou *Trouc-*) de I, 19, 3.

Gaule du Nord : elle a été, pour une part, l'œuvre des Celtes du Midi. Et en même temps, à voir la place prise par les meilleurs ou les plus habiles des Gaulois dans les conseils et les amitiés de César, on peut prédire que cette guerre, malgré tant de haines et de meurtres, achemine le monde romain vers un état de choses où vaincus et vainqueurs formeront une seule patrie.

III. — CÉSAR ARRIVE A GENÈVE[1]

Ce fut dès le début du proconsulat de César, à l'entrée de la belle saison, que l'occasion s'offrit à lui de se mettre en campagne.

1. Sur la campagne contre les Helvètes, outre les livres généraux (p. 149, n. 1) : Monet, *Gallia geographia*, 1634, p. 337-344 ; Collet, *Explication des Statuts ... de Bresse* (dissertation préliminaire), 1698 ; des Ours de Mandajors, *La Guerre de César et des Suisses*, p. 1 et suiv. de ses *Dissertations*, Avignon, 1712 (fantaisiste) ; Dunod, *Hist. des Séquanois*, I, Dijon, 1735, p. 10 et suiv. ; Pezay, *Les Campagnes de Jules César*, I, 1760, p. 13 et suiv. ; de Vaudoncourt, *Journal des sciences militaires*, III, 1826, p. 310 et suiv. ; Lavirotte, *Mém. de la Comm. d'Antiquités du dép. de la Côte-d'Or*, a. 1834 et 1835, in-8, p. 74 et suiv. (cf. Rossignol, même recueil, II, in-4, 1842 à 1846, p. 83) ; Bourgon, *Inst.*, etc., Académie des Sciences ... de Besançon, 1836, p. 75 et suiv. ; Guillemot, *Bulletin de l'Institut nat. genevois*, I, 1854, p. 239 et suiv. ; Dufour, même recueil, p. 199 et suiv. ; Brossard, *Histoire ... du pays de Gex*, Bourg, 1851, p. 15 et suiv. ; Sirand, *Antiquités générales de l'Ain*, Bourg, 1855, p. 268 et suiv. ; Monnier, *Études sur l'invasion des Helvètes* [illegible], *Ann. de l'Ac. de Mâcon*, IV, II ; Aubertin, *Revue des Soc. sav.*, III[e] s., II, 1863, II, p. 261 et suiv., 2[e] s., III [illegible], IV, 1864, p. 103 et suiv. ; de Saulcy, *Campagnes*, p. 225 et suiv. ; Valentin Smith dans les *Travaux arch.*, extraits des *Mém. de la Soc. de Lyon*, 1868, p. 37 et suiv. (écrit en 1864) ; Cadet, *Note sur l'invasion des Helvètes*, Mâcon, 1862 ; Guillemot, *Excursions archéologiques*, Dijon, 1861, p. 43 et suiv. ; Heller, *Philologus*, XIX, 1863, p. 555 et suiv. ; cf. XXVI, 1867, p. 655 et suiv. ; Thomann, *Der französische Atlas*, 1868, p. 6-11 ; le même, *Neue Jahrb. für Phil.*, XCI, 1865, p. 694 et suiv. ; Rapp, *Die Helvetier im Jahre 58 v. Chr.*, Rastatt, 1863 (progr. de Donaueschingen) ; Garenne, *Bibracte*, Autun, 1867, p. 28 et suiv. (important et trop peu cité) ; Lehbeim, *Die Kämpfe der Helvetier und Sueben gegen C. J. Cäsar*, Neuburg, 1[re] éd., 1866, 2[e] éd., 1876 (excentricités and cavaliers, dit justement de lui Rice Holmes, p. 232) ; M., dans l'*Österreichische Militär. Zeitschrift*, VIII, 1867, IV, p. 1 et suiv. (très suggestif) ; von Kampen, *Die Helvetierschlacht bei Bibracte*, Gotha, 1878 ; Rauchenstein, *Der Feldzug Cæsars gegen die Helvetier*, Zurich, 1882 (thèse d'Iena), p. 19 et suiv. ; Klotschova, *Die Kämpfe Cæsars*, etc., Leipzig, 1889 ; Mellner, *Der Bericht des Asin. Caesars über die Gallischen Kriege Cæsars*, 1891, p. 58-69 ; Caron, *Montmort, emplacement de la bataille dans laquelle César défit les Helvètes*, Mâcon, 1892 (*Annuaire de Saône-et-Loire*) ; Senault, *L'Œuvre de J. Massot*, Bourg, 1892, p. 23 et suiv. ; Stoffel, *Histoire de Jules César*, II, 1887, p. 439 et suiv. ; le même, *Guerre de César et d'Arioviste*, 1890, p. 32 et suiv. ; Bulliot, *Mémoires de la Soc. Éduenne*, n. s., 1892, XX, p. 309 et suiv. ; Zurhen, *Der*

Les Helvètes avaient fixé le rendez-vous des émigrants aux premiers jours du printemps (24 mars 58 ?[1]). Le lieu de concentration était l'extrémité du lac de Genève près de la rive droite du Rhône[2] : là, ils se trouvaient encore sur terre gauloise ; mais de l'autre côté du fleuve, à Genève, commençait la province romaine[3]. Un pont réunissait les deux bords[4].

L'intention des Helvètes, au moins apparente, était de gagner

neueste Angriff, etc., *Berichte des Freien Deutschen Hochstifts* à Francfort, 1901, p. 96 et suiv. ; Lindenmann, *Die Helvetier im Kampfe*, etc., Zurich, 1901, p. 80 et suiv. ; Froehlich, *Die Glaubwürdigkeit Cæsars in seinem Bericht über den Feldzug gegen die Helvetier*, Aarau, 1903 (programme) ; Bircher : 1° *Der Feldzug Julius Cæsars gegen die Helvetier*, Frauenfeld, 1899 (*Schweizer Monatschrift für Offiziere*), 2° *Bibracte*, Aarau, 1904. Voyez les livres sur la valeur de César, p. 130, et p. 199, n. 3. — J'avoue ne pas comprendre les attaques (cf. p. 130 [illegible], note) dont les Commentaires de César ont été l'objet à propos de cette guerre. Son récit est suffisamment clair, les chiffres ne me paraissent pas exagérés, et si on peut lui reprocher d'avoir trop peu précisé pour les lieux, et trop peu expliqué sa conduite et ses mouvements, c'est assez son habitude. Voyez en dernier lieu sa défense par Froehlich, pas assez énergique, par Ziehen et par Veith, p. 125 et suiv. Dans le sens contraire, la thèse célèbre de Rauchenstein est à peine plus qu'un pamphlet contre César, auquel (p. 57 et suiv.) il refuse même la victoire ; déjà Eichheim, qui avait inspiré Rauchenstein, avait dit que César fut complètement vaincu, et Ferrero, après eux, prononce le mot [illegible] p. 19 ; l'attaque contre César, au surplus, date de Montus. — Dion Cassius suit presque toujours d'accord avec César, cela me paraît évident (cf. les points rapprochés ; et il est impossible, sauf sur un point [illegible], de les opposer l'un à l'autre (cf. p. 198, n. 9 et 10, p. 199, n. 2 et 3, p. 200, n. 3, p. 207, n. 4, p. 208, n. 8, p. 214, n. 4, p. 216, n. 5, p. 219, n. 1). — Appien et Plutarque se sont servis d'une autre source, la même (p. 207, n. 4 ; qu'on croit être Pollion, p. [illegible], note) ; mais ils nous donnent très peu (p. [illegible], n. 4, p. 210, n. 2, p. 213, n. 2, p. 215, n. 1, p. 217, n. 4).

1. I, 6, 4 : *Dies erat a. d. V kal. april.* = 28 mars du calendrier public, mais il faut tenir compte de ce que le calendrier public, jusqu'à la réforme de Jules César, était d'ordinaire en avance sur l'année réelle. Il l'était assez peu à ce moment, le mois intercalaire ayant été, semble-t-il, ajouté entre février et mars. D'après Le Verrier (*Hist. de César*, II, p. 584), les Helvètes auraient choisi le jour de l'équinoxe, 24 mars : ce n'est qu'une hypothèse, mais rendue très vraisemblable par le fait que l'équinoxe correspondait, cette année, avec la nouvelle lune. — Autres systèmes : le 23 mars, au premier jour de la nouvelle lune (Groebe ap. Drumann, *Geschichte Roms*, 2e éd., III, 1906, p. 704 et 774-5 ; cf. Unger, *Neue Jahrbücher*, CXXIX, 1884, p. 378 et suiv.) ; le 28 février (Zumpt, *N. Jahrb.*, Suppl., VII, 1873-5, p. 563 et 592) ; le 16 avril (Korb, système d'Ideler, *Handbuch*, II, 1883, p. 116, apud Orelli, *Onomast. Tullianum*, I, 1836, p. 153) ; le 9 mai (de La Nauze, *Mém. de l'Ac. des Inscr.*, XXVI, 1759, p. 249) ; etc.).

2. *Ad ripam Rhodani*, I, 6, 4. A Genève, rive droite, aux Pâquis, et sur le plateau de Saconnex ?

3. I, 7, 1.

4. I, 7, 2.

l'Occident de la Gaule, et d'y chercher des terres non loin de la mer de Saintonge[1]. Ils avaient déjà, semble-t-il, négocié avec les Éduens pour s'assurer le passage des cols du Centre[2], dont ils trouveraient les routes sur les bords de la Saône, à Lyon, Mâcon ou Chalon. Pour arriver à la Saône, ils pouvaient choisir entre deux chemins, qui partent également de Genève : l'un, sur la rive droite, par le col de l'Écluse et les montées du Jura[3], traversait les terres séquanes; l'autre franchissait le fleuve au pont de Genève et s'engageait chez les Allobroges, dans la province romaine[4].

Ce fut cette dernière route qu'ils choisirent. Elle était large, découverte et commode[5]; le pas de l'Écluse était rude, ne laissait place par endroits qu'à un chariot de front[6], et les Helvètes en emmenaient des milliers : il suffirait, pour leur fermer le passage, d'une poignée d'hommes embusqués sur le col, et, depuis la mort d'Orgétorix, ils avaient rompu tout rapport avec les Séquanes[7]. Ils n'étaient pas en meilleurs termes avec les Allobroges[8]; mais ceux-ci venaient à peine de se soumettre aux Romains après une terrible guerre : s'ils avaient la pensée de se venger, les Helvètes leur seraient d'un bon secours[9]; s'ils

1. I, 10, 1 (*iter in Santonum fines*), peut-être dans le Bordelais, où ne s'était point formé de grande nation (t. II, p. 501); l'indication donnée par Dion (XXXVIII, 31, 3), qu'ils voulurent s'établir πρὸς ταῖς Ἄλπεσί που, est une de ses inadvertances coutumières.

2. Car César ne parle que des négociations avec les Séquanes, et après l'échec du passage par la Province (I, 9, 2), les Helvètes demeuraient toujours en relations avec les Éduens (I, 9, 2 et 3).

3. C'est évidemment celui que décrit César (I, 6, 1) : (*iter*) *angustum et difficile* (voyez la route actuelle au fort de l'Écluse), *inter montem Juram et flumen Rhodanum, mons altissimus impendebat* (surtout le Plat des Roches et, plus loin, le Grand Credo).

4. I, 6, 1 et 2 : (*iter*) *multo facilius atque expeditius*. Route (plus tard romaine) de Genève à Aoste et Vienne par Carouge, Frangy et Seyssel? Sur cette route, en dernier lieu, Marteaux, *Revue Savoisienne*, 1907, p. 67 et suiv.

5. I, 6, 2.

6. I, 6, 1; 9, 1; 11, 1; n. 3.

7. Cela résulte de I, 9, 2.

8. Cf. p. 164, n. 1.

9. I, 6, 3; cf. p. 122 et suiv.

demeuraient fidèles au sénat, on se battrait[1]. Bataille pour bataille, il valait mieux s'attaquer aux gens du Sud. Les Helvètes décidèrent de passer le Rhône, de gré ou de force[2]. — C'était provoquer César.

Le proconsul était encore à Rome à cette date[3]. Il y avait vécu presque toute sa vie, dans les intrigues du forum et du sénat : elles semblaient, plus que le grand air du champ de bataille, sa joie et son besoin. Il lui en coûtait de se séparer de ce monde agité et mobile, où il ne pouvait commander qu'à la condition de s'y mêler. Les alliés qu'il y possédait, Pompée et Crassus, n'étaient point sûrs ; ses amis les plus dévoués, tels que Clodius, manquaient de prestige et de valeur morale ; et ceux qui le détestaient franchement, comme Caton, étaient les hommes de vertu et de volonté. César hésitait donc à partir. Et peut-être, si les Gaulois l'avaient laissé tranquille, aurait-il consumé son temps dans l'incertitude, ne sachant s'il demanderait le pouvoir suprême à un coup d'État immédiat[4] ou à une guerre de conquête.

Cette guerre, je n'affirmerai même pas qu'il voulût d'abord la faire dans la Gaule. Il y avait, beaucoup plus près des Apennins que l'Auvergne et la Bourgogne, un admirable empire à donner au peuple, la vallée du Danube. La possession de ces terres importait bien davantage à la sécurité de Rome que celle des nations transcévenoles : en trois jours, par les routes des Alpes Juliennes, des Barbares pouvaient arriver dans les plaines de l'Italie, pays frontière de ce côté[5]. Quant à la gloire et à la richesse, on les trouverait à coup sûr le long de ce grand fleuve, où se fondait alors un vaste royaume[6], où abondaient l'or et le blé[7],

1. *Vel vi coacturos*, I, 6, 3.
2. I, 6, 3.
3. I, 7, 1 ; Plut., *C.*, 17 ; cf. n. 4.
4. Cf. Cicéron, *Pro Sestio*, 18, 41 ; *Post reditum in senatu*, 13, 32.
5. Ici, p. 59 ; cf. Mommsen, *R. G.*, III, p. 302.
6. P. 144 et suiv., 152 et suiv.
7. Cf. t. I, p. 297-8.

et où Alexandre s'était rendu célèbre[1]. Et c'est, j'en suis convaincu, afin de s'ouvrir cette voie de triomphes, que César s'était fait donner la province illyrienne[2], et qu'il laissa son armée à Aquilée, la clé des routes du Danube. Elle y était encore[3] quand, en mars 58, il apprit les décisions des Helvètes. — Sa résolution fut fixée aussitôt : il commencerait par les Gaules.

Laissant là amis et ennemis, il partit de Rome à peu près seul, et, huit jours après[4], il entrait à Genève (vers le 1er avril?[5]).

IV. — LES HELVÈTES ÉCARTÉS DE LA PROVINCE

Les émigrants étaient déjà arrivés[6]. Il y avait, campés sur les bords du fleuve et du lac[7], 368 000 individus, hommes, femmes et enfants ; 92 000 guerriers conduisaient la troupe[8] ; une énorme quantité de chariots la fermaient[9]. Les Helvètes n'étaient point les seuls à partir : il leur vint des compagnons de toutes les

1. Cf. t. I, p. 209.
2. P. 167.
3. Il y avait là les trois « vieilles légions » que le peuple lui avait données (p. 167, n. 1), la VIIe, la VIIIe, la IXe, légions qui avaient dû y être placées pour garder la frontière italienne (César, I, 10, 3). Il n'est pas impossible qu'elles eussent combattu de ce côté en 60, avec le consul L. Afranius pour chef en Gaule Cisalpine (Cicéron, *In Pisonem*, 24, 58 ; cf. Mommsen, *R. G.*, III, p. 302 ; ici, p. 165, n. 8).
4. Plutarque, *César*, 17. Il a dû prendre par le plus court, Ivrée et le Petit Saint-Bernard (p. 100) : environ 700 milles (cf. Cicéron, *Pro Quinctio*, 25, 79), 100 milles ou 150 kil. par jour.
5. Après le 24 mars (p. 194, n. 1), avant le 9 avril (p. 199, n. 2).
6. L'arrivée de César est certainement postérieure au rassemblement des Helvètes, 24 mars (I, 7, 1) : pas de beaucoup, les Helvètes n'ayant rien tenté de sérieux avant son arrivée.
7. Cf. p. 194, n. 2.
8. Chiffres donnés par César (I, 29, 2 et 3) d'après les *tabulæ* trouvées dans le camp des Helvètes, et, par conséquent, hors de doute. Plutarque (*C.*, 18) parle de 300 000 têtes, 190 000 combattants, et il fait deux groupes, Helvètes et Tigurins (cf. p. 208). Polyen a 300 000 têtes et 200 000 combattants (VIII, 23, 3). Strabon (IV, 3, 3) donne 400 000 morts et 8000 (?) survivants. Appien (*Celtica*, 1, 3), 200 000 ennemis dont 80 000 périrent. Orose (VI, 7, 5) indique 157 000 têtes. Je crois bien que tous ces chiffres proviennent en dernière analyse de la corruption de ceux de César. — Sur ces chiffres, que je crois exacts, voyez en dernier lieu les justes remarques de Ziehen, p. 105 et suiv., de Veith, p. 49[1] et suiv., et de Wachsmuth, *Beiträge zur alten Geschichte*, III, 1903, p. 281 et suiv. ; ici, t. II, p. 5-8.
9. I, 24, 4 ; 26, 1, 3 et 4 ; cf. Dion, XXXVIII, 33, 5.

populations celtiques de l'Europe centrale, Boïens [1] et autres [2], fuyant comme eux devant la conquête des Daces et des Suèves. Pour s'interdire tout espoir de retour, ils avaient incendié leurs villages et leurs places fortes [3], et ils emportaient avec eux des vivres pour trois mois [4].

A Genève, César ne trouva qu'une seule légion, la Xe [5] : mais elle était composée de vieux soldats, solides et disciplinés, et le proconsul en fit aussitôt sa troupe favorite, et comme sa garde du corps [6]. D'autres soldats, levés en Narbonnaise, allaient le rejoindre [7]. Labiénus était avec lui [8].

Son premier acte fut de faire couper le pont qui menait en Gaule [9]. Dès l'instant même où il toucha la frontière, les Helvètes purent voir qu'un général de Rome était arrivé. Leur espoir de surprendre un pays sans défense fut déçu. — Ils adoptèrent aussitôt une attitude plus pacifique. Une ambassade, composée des plus nobles de la nation, vint trouver César : Ils demandaient au proconsul le libre passage par la Province, et s'engageaient à n'y commettre aucun dégât [10]. Qu'ils aient

1. César, I, 5, 4; 29, 2 : ces Boïens, au nombre de 32 000 têtes, sont évidemment une bande chassée par les Daces (cf. p. 145-6).

2. A savoir (29, 2) : 36 000 *Tulingi*, 14 000 *Latovici* (var. *Latobrigi*, mss. a; *Latobogii* ou *-brogii* chez Orose), 23 000 *Rauraci* (les mss. hésitent entre cette forme et *Raurici*; cf. Orose, VI, 7, 5; Dion, XXXVIII, 31, 3). — C'étaient alors les voisins des Helvètes (I, 5, 4). On doit penser que les Rauraques habitaient déjà le canton de Bâle, où nous les retrouverons plus tard (t. IV); il est absolument impossible de dire où étaient les deux autres peuples, inconnus par ailleurs (à moins que les *Latovici* ne soient les mêmes que ceux de Pannonie, Pline, III, 148; Ptolémée, II, 14, 2). N'oublions pas que tout le pays entre Rhin et Danube a été sans cesse bouleversé depuis l'arrivée des Suèves (p. 147-8, cf. t. II, p. 463).

3. César, I, 5, 2; Plut., *C.*, 18; Dion, XXXVIII, 31, 2. Cf. t. II, p. 221.

4. César, I, 5, 3 : c'est-à-dire le temps d'attendre la prochaine moisson.

5. Que ce soit la Xe, c'est ce qui résulte de I, 7, 2, comparé à I, 40, 15. Elle devait se trouver à Genève depuis la dernière guerre contre les Allobroges (p. 122 et suiv.).

6. I, 40, 15.

7. I, 7, 2 et 6; 8, 1.

8. I, 10, 3.

9. I, 7, 2; Dion, XXXVIII, 31, 3 (qui parle d'autres précautions prises).

10. I, 7, 3 : à la tête de l'ambassade, *Nammeius* et *Verucloetius*; Dion, XXXVIII, 31, 3. C'est par une de ces négligences dont il est coutumier que Dion donne comme chef aux Helvètes Orgétorix (p. 165).

été sincères ou non en faisant cette promesse, les Helvètes témoignaient d'une singulière naïveté en s'imaginant que le Romain les écouterait.

César n'avait pas encore assez d'hommes autour de lui[1]. Il demanda du temps pour réfléchir, et renvoya la réponse à huitaine[2].

Pendant cette semaine, il mit à l'ouvrage tous ses soldats, et ceux de la X[e] et ceux qui arrivaient de différents points de la Province[3]. De Genève au défilé de l'Écluse, sur une longueur de dix-neuf milles[4], la rive romaine du Rhône fut transformée en un vaste camp retranché. Un mur continu, haut de seize pieds et précédé d'un fossé, ferma l'accès du pays en arrière des berges du fleuve[5]. Les points les plus importants, gués ou lieux de passage, furent surveillés par des redoutes[6]. Les dix à

1. I, 7, 6.

2. César, I, 7, 6 : *Ad Id. april.* = 9 avril, Le Verrier : je suppose un délai d'une huitaine, nécessaire pour le rassemblement des troupes et l'exécution des travaux; Dion, XXXVIII, 31, 4 et 5.

3. I, 8, 1.

4. I, 8, 1; cf. Appien, *Celt.*, 15 : c'est la longueur du fleuve au fil de l'eau.

5. César, I, 8, 1, semble dire un mur et un fossé continus. Dion (XXXVIII, 31, 4) ne parle que d'une mise en défense des lieux les plus importants, τὰ ἐπικαιρότατα. Ce point accepté Dufour (*Bull. de l'Inst. genevois*, 1853, p. 499), Napoléon III et Stoffel (p. 53 et suiv., et pl. 3; cf. n. 6), et, d'après eux, Dubois (*La Muraille de César*, Saint-Julien, 1874, p. 6), Fröhlich (p. 18-20) et Rice Holmes (p. 608). C'est, je crois, attribuer une précision trop grande à Dion Cassius, qui a pu simplement mêler en une seule expression la muraille, le fossé et les points gardés par les redoutes. Le mur a pu être placé sur le rebord des plateaux et servir surtout à relier les différents *corps* depuis Genève jusqu'à l'éperon du Vuache, face au pas de l'Écluse (*ad montem Juram*, I, 8, 1). L'usage de ces murs et fossés continus, surtout aux frontières, fut du reste courant chez les Grecs et les Romains (cf. Pecis, p. 21 et suiv., *Dict. des Ant.* de Saglio, au mot *Limes*), beaucoup plus habitués que nous à ce genre de défense. Face au Rhône, le mur n'a dû consister, évidemment, qu'en une levée de terre (von Göler, 2[e] éd., I, p. 7 et suiv.; etc.). — Dans le même sens : le plan de l'éd. de Clarke, 1712; [Butini], *Mémoires* (de Trévoux), juillet 1713, p. 1231 et suiv. (cf. Baulacre, *Œuvres*, I, 1857 [écrit en 1760], p. 185); Pecis, p. 53 et s.; Napoléon I[er], p. 30, 33-4; Depery, *Diss. sur l'emplacement*, etc. (*Journal d'agriculture ... de l'Ain*, XXX, Bourg, 1832, p. 315 et suiv.); Resler, *Das Pays de Gex*, Oppeln, 1858; de Saulcy, p. 271 et suiv.; E. W. Murray, *The Classical Journal* de Chicago, IV, mai 1909, p. 321-332. — L'opinion ancienne était que le mur fut bâti sur la rive droite, de Nyon ou de Genève au Jura (Ortelius, *Parergon, Gallia vetus*, 1590; Spon, *Hist. de Genève*, I, 3[e] éd., 1685, p. 14; etc.).

6. César, I, 8, 2 et 4. — Les seuls points où les Helvètes pouvaient tenter efficacement le passage et qui furent fortifiés (cf. n. 5), dit Stoffel (p. 56 et suiv.),

douze mille hommes [1] dont César put disposer s'échelonnèrent sur cette ligne de défense.

Au jour fixé (9 avril ? [2]), les ambassadeurs se présentèrent ingénument. César leur déclara que les traditions du peuple romain l'empêchaient d'accueillir leur demande, et il les congédia [3].

Les Helvètes s'obstinèrent à vouloir passer le Rhône. Ils se répandirent le long de la rive droite : le gros de la troupe essaya de construire un pont de bateaux [4], quelques détachements descendirent dans les gués [5]. Partout, les Gaulois trouvèrent des murailles épaisses, des soldats sur le qui-vive et des traits qui portaient [6], et il était visible que les Allobroges ne les aideraient pas. Ils renoncèrent enfin à franchir le fleuve, et se décidèrent à prendre la route du Jura [7].

Tous ces évènements, y compris le voyage de César, avaient duré trois semaines à peine. Une course folle à travers l'Occident [8], des ordres donnés au bon moment et exécutés à l'heure dite, une armée rassemblée en quelques jours et mise aussitôt à la besogne, des forteresses élevées en une semaine en présence d'un ennemi dupé et inactif, et à la fin la frontière romaine surgissant inviolable en face de cent mille adversaires : tel fut le début de César dans la guerre des Gaules.

sont : 1° le passage de Peney à Aire-la-Ville, 2° en amont et en aval de Russin (de Russin au moulin de Vert, et de Russin à Avully par La Plaine) ; 3° de Pougny à Chancy ; 4° en face de Collonges. Et c'est bien là, je crois, que furent, sur la rive gauche, les redoutes (*castella*). C'est du reste de ces points que partaient (communication écrite de Marteaux) les vieux sentiers qui rejoignaient la route de Genève à Vienne (p. 195, n. 6) et que partent les passages actuellement les plus fréquentés.

1. 5 à 6000 pour la X°, le reste pour les nouvelles troupes.

2. Système Le Verrier (cf. p. 199, n. 2).

3. I, 8, 3 ; Dion, XXXVIII, 32, 1 (qui dit que les Helvètes [illegible]) ; Appien (*Celt.*, 15) mêle cette négociation et la suivante (p. 201).

4. I, 8, 4 : sans doute à la hauteur de Genève.

5. I, 8, 4 : peut-être surtout au gué entre Russin et le moulin de Vert, car il n'est pas impossible de comprendre *vadis*, ici, dans le sens du singulier. Il est vrai d'ajouter que là, le Rhône passé, les Helvètes se trouvaient comme dans une impasse, et sous les coups plongeants des Romains.

6. I, 8, 4 ; Dion, XXXVIII, 32, 1.

7. Dion, XXXVIII, 32, 1 ; César, I, 8, 4 et 9, 1.

8. *Quam maximis potest itineribus*, dit César lui-même, I, 7, 1.

V. — LA FRONTIÈRE FRANCHIE PAR CÉSAR

Ce qui allait se passer dans la Gaule, entre Helvètes, Séquanes et Éduens, ne regardait ni Rome ni César [1]. Ses prédécesseurs n'étaient point intervenus pour protéger les Séquanes contre Arioviste, les Éduens contre les Arvernes et les Gaulois contre les Teutons [2]. Une fois la Province à l'abri, il suffisait de faire bonne garde le long du Rhône. — Mais dès l'instant qu'il eut assuré la sécurité de la frontière, César ne songea plus qu'à la franchir.

Il écrivit plus tard, dans ses *Commentaires*, qu'il ne put tolérer l'établissement des Helvètes en Saintonge ou dans le Bordelais : c'eût été trop près, dit-il, de Toulouse et de la Province, et de graves dangers seraient sortis de ce voisinage [3]. — Mais la frontière romaine n'avait-elle pas des voisins aussi gênants, Rutènes et Arvernes? les Helvètes étaient-ils moins redoutables sur les bords du lac Léman, où un simple pont les séparait de la Narbonnaise, qu'ils ne le seraient sur les rives de l'Océan, à cinquante ou cent milles d'une terre latine? — Toutes ces paroles de César n'étaient que des formules à l'usage du peuple romain. Pour lui, il avait compris, pendant son séjour à Genève, qu'il tenait enfin le prétexte d'une marche en avant.

Les Helvètes avaient battu en retraite [4]. Il quitta à son tour Genève et les bords du Rhône, laissant sa petite armée aux soins de son légat de confiance, Labiénus [5]. Avec une rapidité aussi grande qu'à son départ de Rome, il franchit les Alpes et regagna la Cisalpine [6]. Lors de son premier voyage, il n'avait fait

1. Cf. Dion, XXXVIII, 31, 1.
2. Cf. César, I, 44, 9; ici, p. 154 et suiv., 09 et suiv.
3. I, 10, 2 : *Id si fieret, intellegebat magno cum periculo Provinciæ futurum ut homines bellicosos, populi Romani inimicos, locis patentibus maximeque frumentariis* (le Toulousain) *finitimos haberet*; Dion, XXXVIII, 32, 3.
4. I, 8, 4.
5. I, 10, 3.
6. I, 10, 3 (*magnis itineribus*).

que traverser le Piémont au galop de son cheval. Il lui fallait maintenant mettre en route son armée entière [1].

Les troupes d'Aquilée sortirent de leurs quartiers d'hiver, et, faisant volte-face, quittèrent les routes du Danube pour celles de la Gaule : c'étaient trois vieilles légions, la VII[e], la VIII[e], la IX[e] [2], à peine inférieures en valeur à la X[e] de la Narbonnaise. Sur des ordres qui avaient été sans doute donnés depuis longtemps, deux nouvelles légions furent formées en Cisalpine, la XI[e] et la XII[e] [3]. C'est alors, je crois, que César acheva d'organiser son état-major [4] et ses services auxiliaires.

Quand tout fut prêt, il se plaça pour la première fois à la tête de ses troupes, et la marche vers la Gaule commença [5] (mai? [6]).

Avant même qu'il n'eût quitté l'Italie, un premier danger se présenta, celui des Alpes. Les montagnards avaient eu le temps, pendant ces allées et venues, de se concerter pour fermer le passage aux légions et piller leur long convoi. Les tribus de la Tarentaise [7], du Briançonnais [8], du val de Suse [9], qui gardaient les trois principaux cols, Genèvre, Cenis et Petit Saint-Bernard [10], avaient réuni leurs hommes, et, campées sur les hauteurs aux bons endroits, elles guettaient César à partir d'Avigliana, où finissait l'Italie romaine [11]. Le proconsul avait décidé de prendre la route du Genèvre, la plus connue et la plus facile : mais, comme autrefois Hannibal et Pompée, il dut conquérir son

1. I, 10, 3.

2. I, 10, 3 ; cf. VIII, 8, 2 : *Veteranas legiones*. Cf. p. 197, n. 3.

3. I, 10, 3 (*ubi* veut dire la Gaule Cisalpine et non l'Italie ; cf. VIII, 8, 2 (pour la XI[e]), II, 23, 4 (pour la XII[e]). — Il semble bien qu'il ait fait ces levées sans consulter le sénat, mais en vertu de ses pouvoirs ; la chose n'est cependant pas très claire (cf. Willems, II, p. 651).

4. Cf. p. 184, n. 1.

5. *Cum his quinque legionibus ire contendit*, I, 10, 3.

6. Cf. p. 209, n. 7.

7. *Ceutrones* : I, 10, 4 ; cf. t. II, p. 460, t. I, p. 211 et 48.

8. *Caturiges*, autour de Chorges et d'Embrun ; cf. t. II, p. 518.

9. *Graioceli* (mss. α, *Garoceli*, mss. β) ; cf. t. II, p. 460, t. I, p. 46, n. 8. Ne se trouve que chez César.

10. Cf. t. I, p. 46-48.

11. *Ab Ocelo, quod est citerioris provinciae extremum* ; I, 10, 5. *Ocelum* est près d'Avigliana, *C. I. L.*, V, p. 811-2.

chemin. On se battit, et plus d'une fois [1]. Mais malgré tout l'armée avança très vite. Le septième jour après son entrée dans les montagnes, elle atteignit le pays soumis des Voconces, et, par le col de Cabre, gagna le Rhône [2]. Là, elle fut rejointe par Labiénus et la Xe légion [3]. Le sort en était jeté maintenant. César franchit la frontière et le fleuve, et arriva à Lyon [4].

VI. — ENTENTE DE CÉSAR AVEC LES ÉDUENS

Pour y arriver, César n'eut pas à combattre : le confluent de Fourvières relevait des Éduens [5], et ceux-ci accouraient au-devant de lui en amis et solliciteurs.

Quand les Helvètes s'étaient vus contraints de franchir le Jura, ils firent demander le libre passage aux Séquanes, qui refusèrent [6]. Ils s'adressèrent alors à Dumnorix l'Éduen, et le prièrent de les tirer d'embarras. L'ambitieux personnage cherchait toutes les occasions de se faire des amis : il intercéda à Besançon en faveur des émigrants. Grâce à lui, Helvètes et Séquanes se promirent de bons offices réciproques, et des otages furent échangés [7]. Le convoi des émigrants s'ébranla, et entra

1. I, 10, 5. — C'est sans doute à cette marche que se rapporte le récit de Polyen (VIII, 23, 2) : la route était barrée par le camp ennemi, en contre-bas duquel se trouvaient des rivières et des bas-fonds marécageux; César profita du brouillard matinal pour faire descendre des soldats au pied de la colline; quand l'ennemi se vit investi, il déguerpit. « C'est cet espace qui s'étend entre L'Argentière et le confluent du Guil qui convient le mieux aux indications du récit de Polyen », m'écrit Ferrand, qui ne serait pas éloigné de placer la scène vers La Roche-de-Rame, près l'ancienne *Rama* : c'est le lieu qui commandait l'entrée dans le pays des Caturiges, Embrun et Chorges. Je suis assez de son avis (cf. *Rev. des Ét. anc.*, 1909, 2e f., p. 135 et suiv.).

2. I, 10, 5 : route d'Embrun, Chorges et le col de Cabre (cf. t. I, p. 48, n. 6). — Il me paraît impossible de le faire passer par la Romanche et Grenoble (von Göler, I, 2e éd., p. 13, Napoléon III, p. 64) : nous ne sommes plus chez les Voconces, dont parle César.

3. Hypothèse tirée du fait que nous allons trouver Labiénus avec César (p. 207).

4. *Inde in Allobrogum fines, ab Allobrogibus in Segusiavos* (mss. *Sebusianos*) *exercitum ducit. Hi sunt extra Provinciam trans Rhodanum primi.* Sur la frontière, cf. p. 190.

5. Les Ségusiaves sont leurs clients; cf. t. II, p. 253.

6. I, 9, 2.

7. I, 9, 2-4; 10, 1.

dans la Gaule par les gorges du Jura [1], au pas de l'Écluse. Ils allaient droit vers l'ouest : en quelques étapes, ils arriveraient à la Saône, en plein pays éduen.

Cette approche des Helvètes, cette alliance entre eux, les Séquanes et Dumnorix, était un grand événement dans la vie politique des Gaules. La conjuration tramée jadis par Orgétorix venait de se reformer, et elle menaçait d'aboutir au profit de l'Éduen. La force de Dumnorix croissait chaque jour. Les Helvètes étaient à sa dévotion. En dehors de sa patrie, et au besoin contre elle, il comptait sur l'armée redoutable des émigrants. Dans sa nation, la populace raffolait de lui ; dans le reste de la Gaule, il avait partout des alliés. On l'entendait souvent parler de liberté et de gloire. Le jour où les Helvètes se réuniraient à lui, les Éduens auraient un roi, et la Gaule un libérateur [2].

Mais les chefs de sa nation surveillaient Dumnorix de très près. Le magistrat de l'année, Lisc, lui était hostile. Son frère Diviciac, revenu d'Italie, regagnait un peu de son ancienne influence [3]. Et, si l'arrivée des Helvètes enhardissait Dumnorix, celle des Romains réconfortait ses adversaires [4].

Une double campagne commençait donc dans la vallée de la Saône : entre Diviciac et Dumnorix, c'était la partie politique ; entre César et les Helvètes, c'était la partie militaire ; et les deux parties se trouvaient liées l'une à l'autre.

Les Helvètes commirent la première faute. Dès qu'ils furent sortis du pays des Séquanes, ils se livrèrent au pillage. Et comme sur leur route (du pas de l'Écluse à Mâcon? [5]), ils touchaient

1. I, 10, 1 ; 11, 1 : cf. p. 195, n. 3. Sur la route, le territoire séquane commençait sans doute avant la montée de l'Écluse, et le val Michaille, qu'on rencontre à la descente, lui appartenait.

2. I, 9, 3 ; 17, 1-4 ; 18, 3-9.

3. I, 16, 5 ; 18, 1 et 8.

4. I, 18, 8 : d'où il résulte qu'au moment de l'arrivée de César, Diviciac a recouvré son rang chez les Éduens ; sans doute il est revenu en même temps qu'arrivait le proconsul, et sa réintégration ou son rappel a, comme cette arrivée, coïncidé avec la nomination de Lisc ; les élections avaient lieu au printemps (cf. VII, 32 et 33, p. 457) : elles ont dû amener un changement politique.

5. Cf. p. 205, n. 1.

aux terres de trois peuples différents, Allobroges, Ambarres et Éduens, ils provoquèrent partout de justes colères [1]. C'est à César que l'on se plaignait [2]. Il avait déjà franchi la frontière [3]; mais il n'avait pas encore trouvé une raison légitime d'intervenir : les amis de Dumnorix venaient de la lui fournir.

Une entente formelle et publique fut conclue entre César et les magistrats du peuple éduen. En vertu de leur traité d'alliance avec Rome, ils réclamèrent solennellement du proconsul aide et protection [4]; et le proconsul, en vertu des anciens décrets du sénat, se mit aussitôt, lui et son armée, à leur disposition [5]. En échange, les Éduens s'engagèrent à assurer le service des vivres [6] et à placer leur cavalerie sous les ordres de César [7].

De nouvelles fautes, commises par les Éduens, accrurent encore les chances de César. Non seulement on lui envoya la cavalerie promise, mais on mit à sa tête Dumnorix [8]. Celui-ci ne vint que dans l'intention de trahir César et de passer aux

1. I, 11; 14, 3 et 6 (au sortir de chez les Séquanes [val Michaille, p. 204, n. 1], ils passent d'abord chez les Allobroges, où ils brûlent *vicos* [les villages du val Romey, vallée du Séran], puis chez les Ambarres, où ils assiègent en vain *oppida* [les bourgades des deux côtés de l'Ain], enfin chez les Éduens, où ils prennent d'assaut *oppida* [peut-être seulement un seul, Mâcon]. — Je suppose qu'ils ont suivi la route directe et les percées du nord, par Châtillon, Nantua (cf. Senault, p. 27) et Bourg, et non pas le chemin détourné du sud, par Virieu, Ambérieu et Pont-d'Ain (cf. Napoléon III, p. 63-64). Et en effet, dans ce dernier cas, ils auraient traversé de part en part le pays allobroge (par Seyssel, Culoz, Virieu), et je doute que les Allobroges n'aient pas réussi à les arrêter; tandis que, si les Helvètes ont brûlé si aisément leurs villages, c'est qu'ils ont pris leur territoire par l'extrémité, par les chemins qui abordent le val Romey à sa pointe nord, de Saint-Germain-de-Joux au Burlandier. Enfin, s'ils ne s'étaient pas écartés du Rhône dès le fort de l'Écluse, je doute que César fût parti de Genève avec une telle sécurité. — Il me paraît plus difficile encore qu'ils aient suivi constamment, plus au sud, la rive droite du Rhône. — Bourg, par où je les fais volontiers passer, semble avoir été un centre important dès l'époque gauloise (trouvaille d'oboles de Marseille, Blanchet, p. 530).

2. I, 11; Dion (XXXVIII, 32, 2) parle aussi de plaintes des Séquanes.

3. Cela résulte (sans certitude) de l'ordre des faits chez César (I, 10, 5 et 11), et de *pæne in conspectu* (I, 11, 3).

4. *Auxilium rogatum*, I, 11, 2; 16, 1 et 6.

5. Cf. I, 11, 6.

6. I, 16, 1 (*publice polliciti*); 17, 2.

7. I, 15, 1; 18, 10.

8. I, 15, 1; 18, 10.

Helvètes au moment opportun [1] : il ne vit pas qu'il n'était plus qu'un otage entre les mains du proconsul. D'ailleurs, il ne vint point seul : son frère Diviciac, Lisc le vergobret, d'autres grands l'accompagnèrent, épiant ses actes et rapportant tout à César [2]. La Gaule était ouverte, et presque déjà livrée aux Romains.

VII. — LA POURSUITE DES HELVÈTES ET LA RUINE DE DUMNORIX

César, de Lyon [3], commença sa marche vers le nord. Il conduisait la plus singulière armée qu'un général du sénat romain eût rassemblée en Occident : trente mille légionnaires [4], force disciplinée et compacte; groupés autour d'eux, les frondeurs des Baléares, les archers de Crète, les cavaliers numides, aux costumes bariolés et aux parlers étranges [5], Barbares du Midi qu'on menait aux Barbares du Nord; plus loin, quatre mille cavaliers celtes, étourdis, glorieux et fantasques, fiers de leurs beaux chevaux et de leurs armes d'apparat [6]; autour du proconsul, ici, les jeunes officiers romains, transportant sous ces cieux nouveaux leur orgueil et leurs appétits d'Italiens [7], et là, les chefs éduens et gaulois, rusés, retors, pleins d'arrière-pensées, guettant l'occasion de se nuire et de trahir Rome ou la Gaule [8]; et au-dessus de ces armes, de ces hommes et de ces passions, plus fort et plus habile que tout,

1. I, 17 et 18.

2. Cf. I, 16, 5. Il est possible que Lisc ait rejoint César à Lyon, chez les Ségusiaves, qui dépendaient des Éduens; mais il est possible que sa qualité de vergobret l'ait empêché de pénétrer même chez les Ségusiaves (cf. VII, 33, 2), et qu'il n'ait rejoint César que lors de sa marche vers le nord, vers Thoissey, où, semble-t-il, commençait le pays éduen (cf. p. 207, n. 3).

3. Il est fort possible qu'il ait campé assez longtemps à Lyon (à Sathonay, Napoléon III, p. 67; plutôt à Fourvière?).

4. Les effectifs des six légions devaient être alors presque au complet.

5. Cf. p. 181.

6. I, 15; cf. IV, 2, 2; t. II, p. 189, 195-8.

7. [illegible] Plut., C., 1[illegible].

8. I, 16-20.

Jules César, les entraînant à la suite d'une volonté qui ne fléchissait pas.

Les Helvètes continuaient leur marche vers la Saône. Ils devaient la passer (à Mâcon?[1]) et gagner ensuite les cols du pays éduen. Il s'agissait pour César d'atteindre la rivière avant eux et de leur fermer la route.

L'opération semblait facile; le proconsul avait tout pour réussir : peu de chemin à faire depuis Lyon, la rapidité coutumière de ses marches, l'extraordinaire lenteur des Barbares. Et cependant, il se laissa devancer par eux[2]. On ne lui apprit leurs manœuvres que lorsqu'ils avaient déjà commencé le passage sur un pont de bateaux[3]. Il eut beau, avec Labiénus[4]

1. J'ai supposé le passage à Mâcon, parce que : 1° la route directe du pas de l'Écluse (p. 204) à Toulon (p. 213, n. 1) passe par là; 2° les Helvètes n'ont pu trouver une telle quantité de bateaux qu'à un endroit fréquenté, ce qui est le cas de Mâcon; 3° de Mâcon partent les principaux chemins vers l'intérieur du pays éduen (p. 208, n. 9). — Devant Mâcon, ils ont pu camper, non pas certes sur les terrains bas et si souvent inondés de la rive gauche, mais sur les plateaux qui dominent ces terrains à l'est (Replonges, La Magdelaine, etc.). — De même, Dunod, carte, de Saulcy, p. 294, etc. — Entre Villefranche et Trévoux, à l'embouchure du Formans (von Göler, 1re éd., p. 15-16, Napoléon III, p. 68; Valentin-Smith, *Fouilles dans la vallée du Formans*, Lyon, 1888; Rice Holmes, p. 610-3, etc.; cf. ici, n. 3) : cela me paraît trop bas, trop voisin de la frontière romaine, les Helvètes auraient-ils, sur cette route, traversé et pillé des domaines éduens (p. 205, n. 1)? et cela suppose un énorme détour par le sud, le long du Rhône. Mêmes objections contre Belleville (Heller, Creuly, p. 45), contre Saint-Romain-des-Iles (Monnier, *Études*, p. 24). — L'opinion ancienne montait trop haut, même vers Chalon (Sanson, § 155), et même vers le confluent du Doubs (Marhauus).

2. Polyen (VIII, 23, 3) semble dire qu'il se tenait à dessein à une journée en arrière d'eux ; cela doit se rapporter à plus tard (p. 209). César dit que le passage de la Saône par les Helvètes commença vingt jours avant son arrivée (13, 2).

3. *Per exploratores Caesar certior factus est tres jam partes copiarum Helvetios id flumen traduxisse*: I, 12, 2; la hâte avec laquelle il s'élance contre le reste (I, 12, 2) montre bien qu'il voulait tout faire pour empêcher le passage, et cela était naturel; cf. Dion, XXXVIII, 32, 4. — On suppose d'ordinaire (et c'est le principal argument des partisans du passage près de Lyon, ici, n. 1) que César a attaqué les Helvètes en partant du premier camp qu'il ait établi après avoir franchi la frontière (p. 206, n. 3). Mais il est fort possible qu'entre ce moment et l'attaque, il ait fait une ou deux marches vers le nord, et soit parti par exemple de Thoissey. — Contrairement à l'opinion courante, je crois que *ratibus ac lintribus junctis* fait allusion à un pont de bateaux (I, 12, 1).

4. César et Dion attribuent ce fait d'armes au proconsul seul; Plutarque (18) et Appien (*Celt.*, 15) l'attribuent avec insistance à Labiénus seul, et Appien semble même dire (en réalité, je crois, il parle des opérations qui suivent) que César était occupé ailleurs. Étant donné que César n'a jamais dissimulé les mérites de

et trois légions, faire diligence au milieu de la nuit : trois des tribus helvètes étaient déjà en sûreté sur l'autre côté de la rivière; il ne put surprendre que la quatrième, celle des Tigurins. Il en massacra une bonne partie [1], et, comme il n'y avait eu à vrai dire ni combat ni victoire, il se vanta d'avoir au moins châtié les hommes qui, jadis complices des Cimbres, avaient infligé aux Romains la double honte de la défaite et du joug [2].

César se hâta d'achever le pont construit par les Barbares [3] et de le faire passer à ses troupes [4]. Les Helvètes s'effrayèrent; et le jour même, il vit arriver dans son camp une ambassade conduite par le plus célèbre de leurs chefs, Divico, le vainqueur des Romains au temps des Cimbres [5]. Le proconsul et le vieux chef échangèrent d'abord de belles et fières paroles sur le hasard des combats et la dignité de leurs peuples [6]. Mais, quand on en vint à préciser, le proconsul réclama aussitôt des otages [7]. Divico répliqua que les Helvètes en recevaient et n'en donnaient pas, et il partit sur ce mot [8].

La poursuite commença le lendemain. En tête des Romains marchait la cavalerie gauloise, formée surtout par les escadrons éduens [9]. Ils prirent contact le jour même avec les cavaliers

Labienus (p. 151, note), j'hésite à croire qu'il n'ait pas dirigé lui-même les opérations; étant donné qu'une autre version présentait Labienus comme le vainqueur, j'hésite à croire qu'il n'ait pas accompagné César.

1. I, 12, 2-4; 13, 5; Dion, XXXVIII, 32, 4; Polyen, VIII, 23, 3 (qui semble dire que César ne détruisit que ceux qui avaient traversé le fleuve, 30000 hommes). — Le reste se réfugia *in proximas silvas* (les bois de Bâgé?). — Il est probable, si le passage eut lieu à Mâcon, que César, arrivant par le sud le long de la rive gauche, a commencé par couper les Tigurins du passage et de la rivière, en débouchant vers Le Puits-Guillemin, au pied des plateaux où ils campaient (cf. p. 207, n. 1). — Peut-être vers le 6 juin, jour de la pleine lune, ce qui expliquerait la marche de nuit.

2. César, I, 12, 4-7. Cf. p. 61.

3. César, I, 13, 1 (semble parler d'un autre pont).

4. I, 13, 1 et 2.

5. I, 13, 2; cf. p. 64.

6. I, 13 et 14, 1-5.

7. I, 14, 6.

8. I, 14, 7; Dion, XXXVIII, 32, 4-33, 1 (qui me paraît se borner à résumer César); Appien, *Celtica*, 15 (qui fait demander aussi par César χρήματα aux Helvètes, et qui place les pourparlers avant l'affaire des Tigurins).

9. I, 15, 1 (cf. Appien, *Celtica*, 15; ici, p. 210, n. 2). — Il semble, d'après le

helvètes de l'arrière-garde, un demi-millier d'hommes. Ce fut une bizarre rencontre : les Helvètes, qui battaient en retraite et qui étaient fort inférieurs en nombre, se comportèrent quand même très bravement. Dumnorix donna le signal de la fuite à ses Gaulois, et les Romains [1], laissés seuls, perdirent quelques hommes [2]. Il y avait lieu de croire que Dumnorix trahissait.

Les émigrants continuèrent donc leur route sans se hâter, avec une confiance orgueilleuse et tranquille. Ils étaient en plein pays éduen, Mâconnais et Charolais [3]. Dumnorix et ses amis les aidaient de toutes manières, et les renseignaient sur les projets de César [4].

Celui-ci se bornait à suivre lentement les mouvements des Helvètes. Inquiet du résultat de la première rencontre, il avait interdit d'attaquer. En revanche, l'arrière-garde ennemie ne se gênait pas pour tracasser la tête de la colonne : il n'y eut jamais plus de dix kilomètres d'intervalle entre les deux armées [5]. Le pays, ruiné, ne fournissait plus rien : les troupes romaines manquaient de fourrage et de blé [6] : les convois promis par les Éduens n'arrivaient pas, arrêtés par les intrigues de Dumnorix [7]. De ces deux armées, c'était celle de la poursuite qui subissait les misères d'une retraite.

récit de César, que les Helvètes campaient, pendant les négociations, non loin du Rhône, que, les négociations rompues, ils levèrent le camp, et qu'ils avaient le choix entre plusieurs routes, puisque César envoya sa cavalerie pour savoir *quas in partes hostes iter faciant* (15, 1) : ce qui indique qu'on se trouvait alors au carrefour de routes importantes, la route du bord de la Saône, la route de l'intérieur. Les Helvètes ayant pris la dernière (*iter ab Arare averterant*, 16, 3), la rencontre a pu avoir lieu à l'ouest de Mâcon, dans le vallon de la Petite Grosne, *alieno loco* (15, 2) ; ce vallon est la voie naturelle de pénétration dans le haut pays.

1. *Nostros* (I, 15, 2), sans doute les cavaliers *ex omni Provincia*, I, 15, 1.

2. I, 15, 2-3 ; 18, 10 ; Dion, XXXVIII, 33, 1 (n'ajoute rien à César).

3. Route de Mâcon à Toulon par Cluny, Mont-Saint-Vincent et Saint-Vallier (cf. p. 213, n. 1).

4. I, 15, 3 ; cf. Dion, XXXVIII, 33, 2.

5. Cinq ou six milles ; I, 15, 3-5.

6. I, 15, 4 ; 16, 2-3.

7. I, 16. Il avait dû faire sa dernière distribution au départ de Mâcon, avec les convois arrivés par la Saône. C'est à ce propos (16, 2) que César donne la seule indi-

En près de quinze jours [1], César ne put faire que douze lieues [2]. Un jour vint où il craignit de ne pouvoir distribuer aux légions leurs rations de blé bimensuelles [3]. Au fur et à mesure qu'il pénétrait sur ces hautes terres éduennes, il sentait que tout devenait plus hostile, la contrée et les hommes.

Il se décida à convoquer les chefs éduens. Aux reproches de César, le vergobret Lisc répondit en rejetant la faute sur quelques hommes, qu'il ne désigna pas. Sommé en secret d'être plus explicite, il dénonça nettement Dumnorix. Une enquête rapide révéla tout au proconsul. Diviciac, appelé de nouveau, acheva de dévoiler les menées de son frère [4]. L'aristocratie éduenne consomma sans vergogne son œuvre de trahison.

Les larmes aux yeux, la main dans la main de César, l'hypocrite Diviciac supplia le proconsul d'épargner Dumnorix [5]. Le Romain était trop prudent pour inaugurer par l'exécution d'un allié la conquête de la Gaule. Tout en travaillant au profit d'un parti, il ne voulait pas s'aliéner l'autre à jamais. Il se borna à mettre Dumnorix en observation, dans une demi-captivité [6].

Si la campagne militaire n'avait donné que de médiocres résultats, les manœuvres politiques aboutissaient à la ruine définitive de Dumnorix et du parti national. L'ordre par lequel

cation de temps pour cette campagne : *non modo frumenta in agris matura non erant, sed ne pabuli quidem satis magna copia*, ce qui suppose qu'on touchait à peine à juin. Cf. p. 208, n. 1.

1. I, 15, 5. Comme il y a *circiter*, il est probable qu'il faut compter moins de quinze jours, peut-être douze seulement, l'intervalle entre la dernière distribution de blé et l'approche de la nouvelle (I, 23, 1).

2. De Mâcon aux abords de Saint-Vallier? cf. p. 211, notes. — C'est à l'entrée des montagnes, de Mâcon à Cluny, que je rapporte le texte très corrompu d'Appien, 13 : Προσλαβὼν Γαλατῶν τῶν ὁπλιτῶν [διὰ τῶν ὄρων?] ἐς τετρακισχιλίους (César dit 4000, I, 15, 1).

3. I, 16, 1-5. Cf. n. 1 et p. 209, n. 7. Je crois qu'il se trouvait en ce moment vers Saint-Romain-sous-Gourdon, près du croisement des routes du Beuvray, de Toulon et de la Bourbince, et qu'il espérait y trouver des convois de blé. Ne les voyant pas, il se décida à agir.

4. De 16, 5, à 20, 4.

5. I, 20, 3-5.

6. I, 20, 6.

César se rendit maître du chef éduen fut sa première victoire au nord de la frontière. Il pouvait, maintenant, ne plus songer qu'à la bataille.

VIII. — LA DÉFAITE DES HELVÈTES

Ce fut en effet le jour même qu'il prit ses dispositions en vue du combat[1]. Les ennemis étaient campés à huit milles de son quartier général, au pied d'une montagne qu'ils négligeaient de surveiller[2] (Sanvignes?[3]). A minuit, il envoya pour l'occuper Labiénus et deux légions[4]; avant la fin de la nuit, il expédia sa cavalerie face aux Helvètes, et il la suivit avec le reste de ses troupes[5]. L'ennemi allait être pris entre deux feux.

Pour la troisième fois, le coup manqua. César n'était plus qu'à quinze cents pas du campement gaulois, lorsqu'il vit arriver à bride abattue le chef de son avant-garde, Publius Considius : l'officier lui annonça qu'il avait vu sur la montagne, non pas Labiénus, mais les Gaulois[6]. C'était une erreur : Labiénus avait gagné son poste à l'insu des Helvètes, et il attendait César[7]. Mais le général crut son officier, et fit reculer ses troupes[8]. Pendant ce temps, les Helvètes échappaient encore[9]. Le soir, les Romains campèrent à trois milles de l'ennemi (à Toulon-sur-Arroux?)[10].

1. I, 21, 1. Ce qui montre, semble-t-il, qu'il attendit d'avoir mis la main sur les traîtres pour risquer la bataille. Il campait sans doute (cf. p. 210, n. 3) à Saint-Romain-sous-Gourdon (Stoffel, II, p. 445).

2. I, 21, 1. Sur le plateau du Tertre, au sud-ouest de Sanvignes?

3. Le lieu a été indiqué par Stoffel (*César*, II, p. 445) : Montfaucon, que proposait Garenne (p. 30), est trop près de Toulon.

4. I, 21, 2. Par le chemin de Saint-Vallier, Lucy, Le Magny à Sanvignes, chemin qui aboutit à l'église du village, et qui était dissimulé aux Helvètes par la croupe de Velay et la montagne de Sanvignes?

5. I, 21, 3. Par le chemin de Saint-Vallier, le gué et la montée de Bois du Leu?

6. I, 21, 3; 22, 1 et 2. César était sur la croupe de Velay, au carrefour actuel du chemin de Saint-Vallier et de celui de Monceau?

7. I, 22, 1, 3 et 4.

8. I, 22, 3 : *In proximum collem subducit* (sur le sens, cf. p. 214, n. 1). A gauche de ce carrefour?

9. I, 22, 4. César dit (22, 1) qu'ils ne se doutèrent de rien.

10. I, 22, 5; cf. p. 213, n. 1. Toulon est une excellente place de camp romain.

L'énervante poursuite allait-elle donc recommencer, avec l'incertitude des vivres et l'ignorance du pays? Encore six à sept jours de marche vers le couchant, et on quitterait la terre des Éduens pour celle des Bituriges[1], en plein inconnu. Les convois n'étaient pas encore arrivés, et le surlendemain les provisions seraient épuisées[2]. Tout cela donnait à réfléchir à César. Le plus pressé était de nourrir ses soldats. Précisément, de son nouveau campement (Toulon?), une route facile menait en une seule étape au mont Beuvray[3] : une fois à Bibracte, dans la capitale des Éduens, il maîtriserait leurs ressources et leurs volontés. Il donna donc l'ordre, le matin, de tourner vers le nord, et de prendre le chemin de Bibracte (par Montmort?)[4].

Les Helvètes n'avaient qu'à le laisser faire et à continuer, désormais sans crainte, vers le Berry et la Saintonge par la route de Decize?[5]). Mais les évènements de la quinzaine leur avaient rendu la confiance. Peut-être aussi ne voulurent-ils pas laisser Dumnorix et Bibracte à la merci de César. Ils revinrent sur leurs pas, atteignirent, derrière les Romains, la route du Beuvray, et se mirent à charger vigoureusement l'arrière-garde[6]

— Les Helvètes ont pu camper vers l'étang de Montmort et au delà, sur la route de Decize ?

1. Au delà de l'Allier. Cf. p. 213, n. 1.

2. César, I, 23, 1 : Dion, XXXVIII, 33, 2.

3. A environ dix-huit milles, César, I, 23, 1 ; cf. n. 4. — C'est la première fois que César nomme Bibracte. L'opinion qui confond Bibracte et Autun, très soutenue au XVIIIe siècle et dans la première moitié du XIXe, ne devrait plus compter de partisans depuis les fouilles de Bulliot (t. II, p. 257-8). Mais il ne faut pas oublier que l'identification du mont Beuvray avec Bibracte a été très anciennement proposée et énergiquement soutenue, sans doute dès le Moyen Age, en tout cas dès la fin du XVe siècle (Marlianus ; cf. Bulliot, *Mém. de la Soc. Éduenne*, n. s., XX, 1892, p. 327 et suiv.). On a aussi longtemps songé à Beaune (au Moyen Age), et même à Vieille-Brioude.

4. *Iter ab Helvetiis avertit ac Bibracte ire contendit*, I, 23, 1 ; πόλιν τινὰ ἔξω τῆς ὁδοῦ, Dion, XXXVIII, 33, 2 ; Plut., *César*, 18. Ce changement de direction, dans la marche de César, est capital, et implique, à certains égards, l'abandon de la poursuite des Helvètes. — César a pris, au delà de Toulon, le vieux « chemin des foires du Beuvray » (cf. *Soc. Éduenne*, 1878, p. 80), qui mène par L'Abergement vers Montmort, chemin aujourd'hui encore très visible.

5. N. 1 de la p. 213.

6. César, I, 23, 3 ; Dion, XXXVIII, 33, 2.

(près de Montmort ?[1]). — La rencontre était inévitable, et pour la journée même.

Dès que César sentit les Helvètes sur ses talons[2], il fit rebrousser chemin à ses cavaliers, et les envoya sur la route tenir tête à l'avant-garde ennemie[3]. Cela lui donna quelques

1. Pour trouver le lieu du combat, il faut chercher : 1° d'abord le point où les Helvètes ont passé et où César les a quittés afin de gagner Bibracte ; ce point doit être à 18 milles (26 ou 27 kil.) du Beuvray (I, 23, 1), au carrefour de la route de la Saône (I, 16, 3), d'une route vers l'ouest de la Gaule (I, 23, 3), d'une route vers le Beuvray (I, 23, 1), d'une route vers les Lingons (I, 26, 5, p. 218) ; et ce point ne peut être par suite que Toulon ; 2° ensuite, pour le lieu même de la bataille, un point très près de Toulon, à une heure de marche tout au plus (puisque les Helvètes rejoignent les Romains avant midi, 26, 2), et sur la route directe de Toulon au Beuvray (23, 1 et 3), c'est-à-dire au nord de Toulon ; 3° enfin, pour localiser les détails topographiques concernant la bataille, il faut chercher, dans la direction du Beuvray, au nord de Toulon, deux collines se longeant, à droite ou à gauche de la route par laquelle reviennent les Helvètes (25, 2, 5 et 6) : l'une de ces collines, où s'établirent les Romains, dominant la route et présentant à son sommet la place d'un camp, sur son flanc, face à cette route, un bon terrain de combat (24, 2 et 3) ; l'autre colline, où se réfugient les Barbares, à 1500 mètres de là (25, 5, 26, 1) et sans doute de l'autre côté de la route (25, 6) et de la vallée. — Étant donné que la route du Beuvray remontait la rive droite de l'Arroux, sans doute en se tenant sur la hauteur, il est bien difficile de placer la bataille ailleurs qu'aux environs de Montmort, à 5 kilomètres de Toulon sur cette route. Toute la difficulté est de savoir par où les Helvètes étaient partis, sont revenus et ont attaqué : était-ce au nord-ouest, par Luzy et le val d'Auzon ? ce qui les menait à Decize (système de Garenne) ; était-ce à l'ouest, par la montagne ? ce qui les menait à Bourbon-Lancy et Moulins ; était-ce au sud, par l'Arroux ? ce qui les menait à Digoin (voyez aujourd'hui le carrefour de ces trois routes au faubourg d'Arroux) : j'ai préféré la première (comme tous les partisans de Montmort), parce que la direction de Decize est le prolongement de la direction suivie par les Helvètes depuis Mâcon, et que Decize est l'endroit où l'on passait la Loire pour se rendre chez les Bituriges et vers l'ouest (VII, 32, 2). — Le système de Montmort, déjà soupçonné par Monnier (p. 32), a été développé par Garenne, qu'a reproduit Stoffel (*César, Guerre civile*, II, p. 441 ; *Arioviste*, p. 36), accepté par Rice Holmes (p. 33, 614 et suiv.), et, avec une variante (p. 215, n. 4), par Bircher (*ap.* Frœhlich, p. 34 ; *Bibracte*, p. 22 et suiv.). — Les autres hypothèses ne me paraissent pas correspondre aux données générales du problème : I. Au sud-ouest de Bibracte : l'hypothèse de Napoléon III, près de Luzy (p. 75), a le tort d'être trop près de Bibracte, et il ne semble pas que nous soyons sur un chemin naturel vers le Beuvray ; d'après lui, avec variantes, van Kampen, *Die Helvetierschlacht*, p. 11 et suiv. II. Au nord-ouest de Bibracte : vers Château-Chinon, von Gœler, 1re éd., p. 23, Kœchly et Rüstow, p. 115. III. Au nord-est de Bibracte (hypothèses provoquées en grande partie, et au moins dès 1600, par la fameuse colonne de Cussy [Espérandieu, III, p. 144], du reste fort postérieure) : à Ivry, de Saulcy, p. 345, et, d'après lui, Ferrero, p. 17, etc. ; vers Arnay-le-Duc, Rosny, *Hist. ... d'Autun*, 1802, p. 90, de Vaudoncourt, p. 328 et suiv. IV. À l'est : près de Dennevy, Monnier, p. 33 et suiv., Aubertin, 2e art., p. 127 et suiv. V. Au sud-est de Bibracte : au Creusot, Creuly, p. 47.

2. Il ne s'y attendait pas, dit Plutarque, 18 : Καθ' ὁδὸν ἀπροσδοκήτως ἐπιθεμένων.

3. I, 24, 1 ; Dion, XXXVIII, 33, 3. Le combat a pu avoir lieu sur la petite croupe qui sépare de la gare la colline de Montmort.

instants de répit, pendant lesquels il put ramasser ses troupes sur un terrain favorable, une vaste colline qui dominait le chemin par où revenaient les Barbares (la colline de Montmort ?)[1]. Au sommet, il installa les deux légions de conscrits, et les mit à construire des retranchements ; sur le flanc, face à l'ennemi qui approchait, il développa ses quatre vieilles légions en ordre de bataille[2]. — Les Helvètes comprirent la manœuvre et y répondirent. Ils groupèrent derrière eux tous leurs chariots, comme en vue d'un campement[3], et ils laissèrent sur la route, pour les garder, une réserve de quinze mille hommes[4] ; puis, les lignes prises, les rangs serrés, la phalange refaite, repoussant sur les côtés la cavalerie romaine[5], ils montèrent à l'assaut de la colline de César[6].

C'était la première grande bataille que le proconsul livrait en Gaule, et même de sa vie. Ni lui ni ses soldats n'avaient jamais aperçu un tel nombre d'ennemis. S'il était battu, tout espoir de conquérir la Gaule serait perdu, et peut-être se verrait-il couper la retraite. Bien des Romains souhaitaient son échec et sa mort, et il ne manquait pas de traîtres autour de lui, apostés par ses ennemis[7]. Ses ambitions, son prestige

1. I, 24, 1 : *In proximum* [illegible] *de la route* [illegible] *subducit* ; je crois que *subducere* a le sens de faire rétrograder, sans impliquer celui de faire monter ; 2 : *In colle, in summo jugo* ; 3 : *Totum montem* ; Dion, XXXVIII, 32, 3 : [illegible] ; Plut., 18 : [illegible]. C'est évidemment la colline dont la croupe est marquée par le chemin d'Armecy à Montmort. Les retranchements ont pu être construits, soit sur la partie qui domine Armecy [illegible], cela serait certain si les fossés et les tombeaux découverts appartenaient à l'époque, soit sur celle qui occupe Montmort.

2. Sur trois lignes, *triplicem aciem* : I, 24, 2 et 3. Stoffel les range face au nord-ouest, [illegible], plus justement, face au sud-ouest et au vallon (cf. p. 215, n. 4), c'est-à-dire suivant les chemins qui descendent à la gare et au [illegible].

3. I, 24, 4 ; 26, 1, 3 et 4. Au plateau de La Bretache, près de Montmort, Stoffel (p. 448) ; plutôt dans le vallon au delà de l'étang (cf. p. 218, n. 2). Cf., sur ce campement, Elizabeth Reed, *The Classical Journal* de Chicago, 1908, III, p. 182-3.

4. Formée par les Boïens et les Tulingiens, I, 25, 6 ; cf. 27 et 28, 1. Dion, XXXVIII, 33, 4, qui dit que cette arrière-garde n'eut pas le temps d'arriver. Je la placerais en bas, devant l'étang, vers le moulin.

5. I, 24, 5 ; Dion, 34, 3.

6. I, 24, 5 ; Dion, 33, 3. Par le nord et Montmort, Stoffel, p. 448 ; plutôt par le sud et d'en bas du vallon, dans le sens des chemins indiqués n. 2 ; cf. p. 215, n. 4.

7. Cf. I, 44, 12.

militaire, son salut, allaient dépendre de l'heure qui commençait.

Il agit alors comme dans un cas désespéré, demandant du premier coup à ses légionnaires leur plus grand effort et leur suprême volonté. La cavalerie fut écartée ; lui-même mit pied à terre, invita les siens à l'imiter, et renvoya les chevaux hors de la vue des combattants : chefs et soldats, tous iraient au même danger[1], et, vainqueurs ou vaincus, on resterait sur le champ de bataille. — Les Helvètes approchaient : César prononça quelques paroles, et donna le signal[2].

Les légionnaires s'ébranlèrent, et, arrivés à portée de l'ennemi, lancèrent le javelot. Comme les Helvètes se trouvaient en contre-bas, exposés à tous les coups, la salve fut des plus meurtrières : les boucliers de la phalange gauloise étaient si rapprochés, presque emboîtés l'un dans l'autre, qu'un seul javelot en perçait plusieurs à la fois et les attachait ensemble. Beaucoup durent laisser là leurs boucliers, la phalange fut rompue, il n'y avait déjà plus chez les Barbares que désordre et incertitude, lorsque les légionnaires arrivèrent au pas de course et chargèrent à l'épée[3]. Pour ne pas être massacrés, les Helvètes battirent sagement en retraite, et se replièrent sur une colline voisine, à quinze cents mètres du camp romain[4]. La

1. I, 25, 1. César aurait dit, lorsqu'on lui amena son cheval : « Si je vaincs, il me servira à poursuivre ; maintenant, allons à l'ennemi » (Plut., 18).

2. I, 25, 1.

3. I, 25, 2-3 ; Dion, 34, 3.

4. I, 25, 5-6. Stoffel place le lieu de retraite des Helvètes sur la colline au nord-est de Montmort. Mais je préfère la longue croupe du sud et sud-est, de l'autre côté de la grande route de Luzy et du ruisseau d'Auzon : 1° les Helvètes, en refluant de ce côté, se retrouvaient sur le chemin de Luzy, où était leur arrière-garde ; 2° César semble bien avoir traversé cette route pour les rejoindre, au moment où la réserve gauloise arrivait sur lui (*ex itinere*, 25, 6) ; 3° cela explique la possibilité de la retraite sur Langres (p. 218, n. 1) ; 4° dans le système de Stoffel, *latus apertum* serait la gauche, dans celui-ci, la droite, son vrai sens (p. 216, n. 2). En d'autres termes, les Helvètes, je crois, partent de la route de Luzy vers la colline de Montmort et sont rejetés sur cette même route, d'où ils gravissent la colline au delà dans le sens des chemins actuels de la gare et du Buisson-Borget vers Mont-Tortu. Dans le même sens que nous, Bircher *ap.* Frœhlich, p. 34, et *Bibracte*, pl. 2. En faveur de Stoffel, Dennison, *Classical Philology*, IV, 1909, p. 200-1.

manœuvre était habile : cette fois, ils prenaient les avantages de la position.

Les soldats romains ou leurs chefs n'étaient pas encore façonnés à toutes les prudences du métier. Ils suivirent le mouvement des Helvètes, et montèrent à l'attaque de leur colline[1], sans songer à la réserve des ennemis. Celle-ci s'avança au moment opportun, et prit à revers les légionnaires[2], pendant que les vaincus de la première heure se reformaient, descendaient de leur retraite et recommençaient le combat[3].

Cette fois, le danger fut réel. Les quatre légions de César coururent le risque d'être enveloppées. Il leur fallut faire front des deux côtés. Et c'est alors que le vrai combat s'engagea, sauvage et opiniâtre. On lutta jusqu'au soir. Aucun Helvète ne tourna le dos, et les légions eurent de graves pertes à subir, morts et blessés[4].

A la nuit, les Romains l'emportaient. Le gros des Helvètes se replièrent sur leur colline[5], où il parut dangereux de les poursuivre. Ceux de l'arrière-garde se réfugièrent dans le campement, et, du haut des chariots ou derrière les roues, armés de dards et de javelines, ils tentèrent dans la nuit une dernière

1. César, I, 25, 6. — Sur le danger de cette manœuvre, cf. Peris, p. 81.

2. César, I, 25, 6; Dion, 33, 4. Sans doute sur la route, à la droite des Romains, vers l'étang. — C'est ici que se place l'expression la plus discutée, peut-être, de tous les *Commentaires*. César dit que ses légions furent attaquées *ab latere aperto* : cela veut-il dire « du côté droit », le côté droit étant celui où le soldat n'est pas garanti par le bouclier? ou « du côté découvert », c'est-à-dire celui où l'armée est exposée à l'ennemi? J'incline de plus en plus à accepter le premier sens, entre autres motifs, parce que César l'emploie, VII, 50, 1, dans une circonstance où précisément l'armée romaine n'était pas exposée à l'ennemi, p. 478. Dans le cas présent, c'était bien sur la droite. Cf., pour le sens de « à droite », Frœhlich, *Kriegswesen*, p. 225; Heller, *Philologus*, XXVI, p. 650, *contra*, Stoffel, *Revue de philologie*, 1891, p. 144 et suiv., etc.

3. I, 25, 6. Cf. les chemins indiqués p. 213, n. 4. — Ici, Dion (XXXVIII, 33, 5) diffère complètement de César : le proconsul aurait laissé ses cavaliers poursuivre les vaincus (ce qui paraît bien difficile) et aurait marché vers les nouveaux venus.

4. I, 25, 6 et 7; 26, 1-2. Ce fut la troisième ligne romaine qui fut portée contre la réserve ennemie. — Le gros de la bataille a dû se livrer entre la gare et Le Buisson-Borget.

5. I, 26, 1; Dion (33, 5) dit qu'ils se replièrent tous sur les chariots.

résistance. On finit par avoir raison d'eux et par briser leur forteresse d'occasion. Le jour se leva sur la victoire des Romains : il y avait quatorze heures que l'on combattait[1].

IX. — CONSÉQUENCES DE LA DÉFAITE DES HELVÈTES

Les Gaulois venaient de subir un très grand désastre, le plus sanglant dont eût souffert un peuple de leur nom depuis la défaite de Bituit et des Arvernes. César n'avait vaincu, il est vrai, qu'une seule nation : mais elle comptait parmi les plus célèbres et les plus fortes, elle s'était levée toute entière, et elle venait de disparaître en un seul jour.

Les circonstances politiques donnaient à la victoire du proconsul une importance plus grande encore, et pour ainsi dire une valeur générale. Il avait détruit cette puissance des Helvètes que les partisans de l'unité gauloise regardaient comme leur suprême espérance ; la bataille s'était engagée sur une des routes maîtresses de la Celtique, entre la Saône et la Loire, au centre de la contrée, et presque en vue de Bibracte, une de ses villes souveraines[2] ; elle avait eu, pour témoins ou complices, les chefs et les hommes de ce peuple éduen qui prétendait à l'hégémonie de la Gaule[3]. En fait, cette hégémonie venait de passer à César.

Aussi, dès le lendemain de la bataille, il parlait en maître non seulement aux vaincus, mais à ceux des Gaulois qui l'approchèrent, et il commença à régler à sa guise le sort des hommes et des peuples.

Des émigrants, 200 000 au moins avaient disparu[4]. Il restait

1. I, 26, 1, 3-4 : Dion, 3 : Plut., C., 18. Le fait que César a attaqué et occupé le camp gaulois montre bien qu'il n'était pas sur une hauteur (p. 216, n. 3) : *e loco superiore* (26, 3) signifie du haut des chariots *pro vallo*.

2. T. II, p. 62.

3. T. II, p. 344, 535-540 ; César, I, 43, 7.

4. Depuis le départ de Genève. Il en est parti 368 000 (29, 3), 6000 Verbigènes furent pris plus tard (27, 4), 30 000 Tigurins furent tués (p. 208, n. 1), 14 000 Boïens

encore 130 000 hommes, qui purent s'échapper et gagner le pays des Lingons (de Toulon à Dijon?)[1] : de là, ils devaient retourner en Suisse par la Franche-Comté. Le proconsul ne songea pas à les poursuivre : son armée avait fort souffert dans la bataille ; elle devait être lasse de ces journées de marches et de craintes ; elle attendait ses vivres[2]. D'ailleurs, une poursuite n'eût abouti qu'au massacre des fugitifs, et César ne désirait pas les tuer à plaisir. Il accorda à ses légions trois jours de repos[3].

Ses ordres suffirent pour arrêter les Helvètes. Après la bataille, il fit déclarer aux Lingons qu'il était interdit de secourir les fugitifs sous peine d'être traités comme eux. Les Lingons s'inclinèrent : et quand les vaincus se présentèrent, on leur refusa des vivres[4]. Il ne leur restait plus qu'à mourir de faim ou qu'à se rendre : les Lingons aidaient les Éduens à trahir la Gaule

César s'était remis en marche : les Helvètes n'attendirent pas son arrivée, et ils lui adressèrent des députés pour traiter de leur soumission. Le proconsul répondit qu'il ferait connaître sa volonté lorsqu'il serait près d'eux[5].

Dès qu'il fut en face du campement des vaincus (vers Dijon?), il exigea d'abord la livraison d'otages et la remise de toutes les armes : c'était la soumission absolue. La plupart acceptèrent. Seuls, 6000 hommes de la tribu des Verbigènes préférèrent s'enfuir pendant la nuit plutôt que d'obéir aux Romains. César

survécurent (p. 219, n. 6). 110 000 revinrent en Suisse (29, 3; Plut., C., 18; Orose, VI, 7, 5; Appien, C., I, 3 : on semble d'accord sur ce chiffre); Appien donne 80 000 morts dans la bataille ou la guerre, Orose, 47 000. Cf. p. 197, n. 8.

1. I, 26, 5 : ils y arrivèrent *die quarto*, ce qui peut être le matin du 4e jour, y compris celui de la bataille. La fuite vers le pays des Lingons s'explique si l'on admet qu'ils se sont réfugiés après la bataille au sud-est du lieu de la rencontre, vers Toulon (p. 213, n. 4). Il est possible qu'ils aient voulu, de Dijon, gagner Besançon et le pays des Séquanes. — Je doute qu'ils se soient enfuis par Lormes et Avallon, en contournant le Morvan (Napoléon III, p. 80).

2. I, 26, 5 : c'est un des rares passages où César mentionne *vulnera militum* et *sepulturam occisorum*.

3. I, 26, 5 et 6.

4. I, 26, 6; 27, 1.

5. 27, 1-2.

envoya des ordres, et, traqués de toutes parts, les Verbigènes furent capturés et réduits sur-le-champ en esclavage [1].

Peut-être les soldats et les officiers de Rome eussent-ils préféré qu'on traitât de même les cent mille Helvètes qui s'entassaient devant eux [2]. Mais César n'était pas seulement un destructeur au poing féroce : il songeait aussi à l'avenir des terres sur lesquelles il étendait son nom, et, l'œuvre de victoire achevée, il agit en politique.

Ordre fut donné aux Helvètes de retourner sur leur territoire, d'y rebâtir leurs villages, d'y relever leurs places fortes. Pour les aider à vivre jusqu'aux prochaines récoltes, les Allobroges devaient leur fournir le blé nécessaire [3]. — Quant aux Boïens du Danube qui s'étaient joints aux émigrants, il ne fallait pas songer à les renvoyer en Allemagne, où Arioviste et Burbista étaient les maîtres. Les Éduens offrirent et obtinrent de les garder chez eux ; ils furent établis dans la presqu'île entre Loire et Allier, et, comme tribu sujette, ils accrurent la puissance de l'empire de Bibracte [4].

Ce retour des Helvètes sur la rive gauche du Rhin, imposé et protégé par le proconsul, marque dans l'histoire de la Gaule le début des temps nouveaux. Depuis un demi-siècle que l'Empire arverne avait été détruit, elle s'était montrée impuissante à défendre le fleuve contre les Barbares : si César n'avait pas rétabli en Suisse la nation des Helvètes, leurs anciennes terres seraient devenues la proie d'Arioviste et de ses Suèves, et la province romaine les aurait eus pour voisins immédiats [5]. Main-

1. I, 27, 3, jusqu'à 28, 2; Dion (38, 33) dit, non pas « capturés », mais « détruits ». Ils voulaient s'enfuir vers le Rhin (par la trouée de Belfort?), I, 27, 4; ils furent pris sans doute par les Séquanes.

2. Il semble que César se soit vanté de sa clémence (cf. Jullian, César, p. 321 et s.).

3. I, 28, 3; Plut., C., 18; Dion, 38, 33. César dit qu'il renvoya chez eux Helvètes, Tulingiens et Latoviques; il ne parle pas des Rauraques, qu'on retrouvera cependant en Suisse, à la différence des deux autres (cf. p. 198, n. 2).

4. I, 28, 5. Ils étaient, au départ, 32 000 têtes (29, 2), et il en survécut, semble-t-il, 14 000 (cf. 26, 5; 29, 3; 27, 4). — Sur leur emplacement, cf. p. 433-4.

5. Plut., C., 18; César, I, 28, 4.

tenant, le danger germanique est écarté des Alpes et du Rhône; les Gaulois sont ramenés à leur mission naturelle, qui est de préserver le monde méditerranéen contre les invasions du Nord, et, puisqu'ils n'ont pu s'en acquitter au temps de leur indépendance, ils la rempliront comme sujets de Rome. Et, plus encore que la défaite sur le champ de bataille, cet ordre donné aux Helvètes montrait que l'heure de la soumission était arrivée pour tous (juin?[1]).

1. La date ne peut être qu'approximative, étant donné le seul renseignement fourni par César; cf. p. 209, n. 7. C'est tout à fait arbitrairement qu'on place la bataille au 29 juin (Napoléon III, p. 108), au 7 juillet (de Saulcy, p. 313). On peut supposer aux environs du 20 juin, une quinzaine de jours après le passage de la Saône (cf. p. 208, n. 1, p. 210).

CHAPITRE VII

LA CAMPAGNE CONTRE ARIOVISTE[1]

I. La Gaule appelle César contre Arioviste. — II. La marche de l'armée vers le nord. — III. L'entrevue de César et d'Arioviste. — IV. La défaite d'Arioviste. — V. Conséquences de cette bataille.

I. — LA GAULE APPELLE CÉSAR CONTRE ARIOVISTE

La guerre contre Arioviste fut la conséquence naturelle de la soumission des Helvètes. Si César voulait rester le maître en Gaule, Arioviste était un rival dont il devait se débarrasser.

1. Les livres généraux (p. 149, n. 1), et, en plus : J. Weiss et Geuter, *Fasciculus dissertationum*, Giessen, 1681, n° XVIII (*Bellum* ...); Kulpis, *Bellum Caesaris et Ariovisti*, 1689; Schwabach, Cellarius, *Diss. acad.*, II, p. 521 et suiv. (1712); Laguille, *Hist. de l'Alsace*, I, 1727; Schoepflin, tr. fr., I, p. 219 et suiv.; Pecis, p. 26 et suiv.; Haus, *Caesars Krieg mit dem Germanier Ariovist*, Mayence, 1790; de Golbéry, *Mém. de la Soc. des Sc. ... de Strasbourg*, II, 1823, p. 374 et suiv., etc.; de Kentzinger, *Strasbourg et l'Alsace*, 1824, p. 14 et suiv.; de Vaudoncourt, *Journal des sciences militaires*, III, 1826, p. 531 et suiv.; Bruner, *Revue d'Alsace*, IIe s., III, 1847, p. 370 et suiv.; Gravier, *Inscript.*, dans l'*Académie de Besançon*, *séance publique du 24 août 1845*, 1846, p. 89 et suiv.; Tissmann, *Der französische Atlas*, 1868, p. 11-14; Trouillet, *César et Arioviste*, *Mém. de la Soc. d'Émulation de Montbéliard*, XIII ... III, III, 1881, etc.; Strobel, *Vaterländische Geschichte des Elsasses*, I, 1841, p. 34 et suiv.; Stoeber, *Rev. d'Alsace*, IX, 1858, p. 298 et suiv.; Vautrey, *César et Arioviste dans le Jura Bernois*, Porrentruy, 1862; Hoffmann et Klenck dans les *Bulletins de la Société industrielle de Mulhouse*, séances des 28 octobre 1863 et 29 juin 1864; Sarrette, *Les Guerres d'Arioviste*, 1864, *Mém. de la Soc. d'Émulation du Doubs*, IIIe s., VIII, 1863; Quiquerez, *Quelques Observations*, *ibid.*; Knoll, *Revue d'Alsace*, II, V, 1854, p. 63 et suiv.; Eichheim, *Die Kämpfe*, etc., 1866, p. 52 et suiv.; 1878, p. 36 et suiv.; Ch. Martin, *Questions alsaciennes*, Strasbourg, 1867, p. 21 et suiv.; de Ring, *Rev. d'Als.*, III, IV, 1868; Melber, p. 69 et s.; Delacroix, dans les *Mém. de la Soc. d'Émul. du Doubs*, V, I, 1876 (1877), p. 442 et suiv.; Jean Schlumberger, *Caesar und Ariovist*, Colmar, 1877 (cf. *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins*, n. s., XIV, 1899, p. 160 et suiv.); von Veith, *Die-*

S'il voulait que les Gaulois fissent bonne garde sur le Rhin[1], il fallait rejeter d'abord le Suève au delà du fleuve. Aussi, les affaires des Helvètes terminées, il resta près de Bibracte[2] à la tête de son armée, comme s'il n'avait encore fait que la moitié de sa tâche. — Les Gaulois, de leur côté, n'étaient point encore désireux de le voir partir : ils l'avaient fort bien employé contre Dumnorix et ses amis; ils pouvaient l'utiliser maintenant contre Arioviste et les Suèves. Et voici, alors, les scènes extraordinaires qui se passèrent dans le camp du proconsul.

De presque toute la contrée gauloise, des députés accouraient au camp de César. Ils venaient féliciter l'heureux général qui avait rétabli l'ordre et sauvé la liberté des nations. Puis, ils lui demandèrent l'autorisation de tenir, non loin du camp, l'assemblée générale de la Gaule[3].

Les Gaulois n'avaient pas besoin de l'assentiment d'un pro-

Ariovistschlacht, etc., *Monatsschrift* de Pick, V, 1879, p. 495 et suiv.; Stoffel, *Guerre de César et d'Arioviste*, 1890; Wiegand, *Die Schlacht*, etc., dans le *Bulletin de la Soc. pour la conserv. des mon. hist. d'Alsace*, n. s., XVI, 1893 (ne conclut pas, et montre bien les difficultés du problème); Colomb, *Campagne de César contre Arioviste*, 1898 (*Revue archéologique*); Stolle, *Wo schlug Cæsar den Ariovist?*, Strasbourg, 1899; Pfister, notes mss. de leçons professées à la Faculté des Lettres de Nancy; Winkler, en dernier lieu *Der Cæsar-Ariovist'sche Kampfplatz*, Mulhouse, 1907; Gœckler, *La Campagne de César contre Arioviste*, Rixheim, 1897 (suit ce dernier); Oberreiner, *Revue d'Alsace*, n. s., VI, 1905, p. 185 et suiv.; etc. — Pour les sources, Plutarque (Appien a la même source que lui, p. 239, n. 4) ajoute à César legèrement, mais des détails utiles (p. 236, n. 1, p. 239, n. 4), et Dion ajoute beaucoup de remarques personnelles (p. 224, n. 2, p. 225, n. 2, p. 226, n. 5, p. 229, n. 8), un fort long discours, imaginé par lui (p. 230, n. 1), mais aussi des détails très précis, venant sans doute d'un témoin oculaire, sur la manière de combattre (p. 238, n. 2-9, p. 239, n. 2 et 4, p. 236, n. 1) ; mais il n'y a pas contradiction entre tous. Cf., en divers sens, Rauchenstein, p. 26 et s., Micalella, p. 51 et s., et surtout Columba, p. 47-53.

1. P. 219-220.

2. Il semble en effet que les entrevues racontées par César (I, 30 et 31) se placent près de l'endroit où s'est tenue l'assemblée générale de la Gaule (I, 30, 5; 31, 1), et je doute que cette assemblée ait pu avoir lieu ailleurs qu'à Bibracte (p. 223, n. 2). César a donc pu établir son camp, pour quelque temps, près du Beuvray, sans doute près d'une rivière et à un important carrefour de routes, peut-être à Autun. — *Contra*, Napoléon III, p. 82 et 90 (aux environs de Tonnerre).

3. I, 30, 1-4. Il est possible que, comme en 52 (p. 485-6), on ait convoqué toute la Gaule; mais il est visible que ni les Belges (cf. II, 1, 1 et 2, pas même les Rèmes, II, 3) ni les Armoricains (cf. II, 34) ne s'y sont rendus : c'est une assemblée propre à la Celtique.

consul pour se réunir en conseil. Mais ces hommes, comme jadis les Grecs sur le passage de Flamininus, se précipitaient vers la servitude. Ils ne comprirent pas que le fait de s'assembler sous les yeux et avec la permission de César était leur premier aveu d'obéissance publique à l'endroit du peuple romain.

Le conseil fut donc convoqué; et, des diverses régions de la Gaule, les députés arrivèrent[1]. On se réunit sans doute à Bibracte[2]. C'était la première fois, depuis l'invasion romaine, que les nations se rapprochaient pour des décisions communes.

Les séances furent tenues avec solennité et mystère. Aucun Romain n'y assista. Tous les députés jurèrent de garder le silence sur les discussions et sur les votes[3]. — Les délibérations terminées et les décisions prises, l'assemblée se sépara. Mais les chefs des cités restèrent, ayant reçu le mandat de transmettre à César les désirs de la Gaule[4].

A la demande des chefs, l'entrevue eut lieu dans le plus grand secret. Ce fut Diviciac qui porta la parole. Longuement, et avec son habileté ordinaire, il exposa à César l'histoire des dernières années, la situation présente de la Gaule, les progrès des Suèves et la tyrannie d'Arioviste. Si l'assemblée des Gaulois avait exigé le mystère, c'était dans la crainte que le Germain ne massacrât les otages. César seul pouvait délivrer la Gaule et empêcher Arioviste d'en faire la conquête[5]. Et les plaintes et

1. Il y avait, outre les *principes civitatum* (30, 1; 31, 1), c'est-à-dire peut-être des chefs de cités ou de tribus (*cf.* t. II, p. 39 et 46), des députés peut-être spécialement élus pour le *concilium* (30, 4 et 5; 31, 1). — Sur ce *concilium totius Galliæ* (30, 4), cf. p. 140-1.

2. Tous les *concilia* indiqués par César se sont réunis dans des villes, centres de cités : à Bibracte, VII, 63, 5 (p. 465-6); autres, V, 24, 1; VI, 3, 4; 44, 2. Voyez encore p. 224, n. 1.

3. I, 30, 5; *cf.* 31, 1.

4. *Principes civitatum*, 31, 1; *cf.* n. 1.

5. Il se passa à ce moment un fait qui n'apparaît pas très clairement : Arioviste aurait réclamé un nouveau tiers des terres séquanes pour y établir 24 000 Harudes (I, 31, 10), et, à quelques jours de là, les Éduens se plaignent que les Harudes dévastent leur territoire (I, 37, 2). Il semblerait donc que les Harudes eussent

les prières des autres Gaulois, s'élevant quand Diviciac eut fini de parler, donnèrent à son discours une lamentable confirmation[1]. — Il est probable que César savait ces choses, et qu'il avait prévu ou préparé la lutte contre Arioviste tout en guerroyant contre les Helvètes; et il est possible que ces réunions, ces discours et cette scène ne fussent qu'une comédie arrangée d'avance entre lui et Diviciac[2].

Mais comme tous les arguments énumérés par l'Éduen et repris par César dans ses *Commentaires* étaient de nature à légitimer, aux yeux des Romains, la marche des légions vers le nord! — Arioviste et les Suèves, disait le proconsul, ressemblaient terriblement aux Cimbres et aux Teutons[3], et on sait que lui et ses amis jouaient avec une suprême habileté des terreurs de la grande invasion[4]. Si on les laissait faire, des Vosges ils arriveraient au Rhône, du Rhône aux Alpes et des Alpes en Italie même[5]. D'ailleurs, en dehors de sa propre sécurité, Rome avait le devoir de secourir une seconde fois ses frères les Éduens : c'était une humiliation pour elle que de les laisser en esclavage[6]. Tumultes barbares à écarter, devoir fraternel à remplir : jusque-là César n'avait point tort. — Il répondit aux Gaulois en leur promettant une

pris par avance possession de ce tiers, qu'il correspondit aux domaines des Séquanes au nord de [illegible], et que la rencontre entre Harudes et Éduens se plaçât vers Pontarlier, où les territoires séquane et éduen se rencontraient sur la Saône (cf. p. 138, n. 6). Mais tout cela est bien incertain.

1. 31-32; cf. Dion, XXXVIII, 34. Il semble bien qu'il y a eu, dans cette assemblée de la Gaule, une sorte de révolution politique, révolte contre le principat des Séquanes (p. 155), et ébauche de l'hégémonie éduenne (p. 234 et 244) : remarquons en effet 1° que César va demander la délivrance de tous les otages livrés par les Éduens, aussi bien aux Séquanes qu'à Arioviste (I, 35, 3); 2° qu'il va affirmer à Arioviste *ut omni tempore totius Galliae principatum Aedui tenuissent* (43, 7); 3° remarquez que c'est Diviciac qui porte la parole, les Séquanes se tenant à l'écart, *taciti* (32, 2). C'est une révolution générale, précédant la guerre contre Arioviste, comme la révolution intérieure chez les Éduens (p. 204, n. 4) avait précédé la guerre contre les Helvètes : la symétrie est parfaite.

2. [illegible], Dion, XXXVIII, 34, 2.

3. I, 40, 5.

4. Cf. I, 12, 6-7; 33, 3-4; Cic., *De prov. cons.*, 13, 32-3; Florus, I, 45 (III, 10), 9-10.

5. César, I, 33, 3-4; cf. Plut., *César*, 19.

6. I, [illegible] 2.

seconde fois aide et secours, et il les congédia en leur disant d'espérer[1].

J'ai peine à croire que les deux principaux acteurs de cette comédie, César et Diviciac, fussent sincères, et qu'en échangeant prières et promesses ils ne songeassent point déjà au moment où ils se trahiraient.

Pour César, je ne peux avoir de doute[2]. S'il acceptait de secourir les Gaulois, c'était pour avoir le droit de rester chez eux, et s'il voulait chasser Arioviste, c'était pour prendre sa place. Ce qui dut le plus le réjouir dans la démarche des chefs, ce n'est pas ce qu'ils lui demandèrent, c'est qu'ils la firent. Au printemps, il n'avait été appelé que par les Éduens, alliés du peuple romain; maintenant, c'est l'assemblée de toute la Gaule qui le choisit comme auxiliaire et protecteur[3]. La prière des Gaulois équivalait à une abdication de leur liberté : c'est du moins ainsi qu'il l'entendra.

Mais Diviciac n'a-t-il point compris qu'il conduisait la Gaule à l'esclavage? ou était-il déjà prêt à l'accepter, lui et son peuple? Je doute également de l'un et de l'autre. Ce ne fut point un sot ni un ignorant; il avait vécu longtemps à Rome[4], il avait pu y apprendre ce qu'étaient devenus tous ceux, peuples, villes et rois, qui avaient cru en son alliance. Les Gaulois n'oubliaient pas le sort de leurs frères de Milan ou de Toulouse, incorporés à tout jamais dans le nom romain, et ayant perdu jusqu'à leur titre national[5]. — Je crois plus volontiers que si Diviciac persistait à diriger César, c'était avec la pensée de s'en servir d'abord et de s'en défaire ensuite. Déjà le proconsul, en le délivrant de Dumnorix, lui avait rendu le premier rang parmi les Éduens[6]; bientôt, en détruisant Arioviste, il rendrait aux Éduens

1. I, 33, 1.
2. Cf. Dion Cassius, XXXVIII, 34, 1-3.
3. *Quasdam res, quas ex communi consensu ab eo petere vellent*, I, 30, 4.
4. P. 162 et suiv.
5. César, VII, 77, 16; Tite-Live, XXI, 20, 6.
6. I, 18, 8; cf. p. 210.

le premier rang parmi les peuples de la Gaule[1]. Après cela, on vetrait. Diviciac avait trop frayé avec les Romains pour ignorer la haine des sénateurs contre le proconsul : du reste, les ennemis de César avaient envoyé des émissaires en Gaule, qui cherchaient l'occasion de quelque guet-apens, et qui allèrent s'aboucher avec Arioviste lui-même[2]. — Mais ni Diviciac ni Arioviste ni personne en Gaule et à Rome, sauf Caton, ne se doutait du danger qu'étaient pour le monde entier l'ambition la volonté et la fortune de Jules César.

II. — LA MARCHE DE L'ARMÉE VERS LE NORD

Quand César promit son appui aux Gaulois, il ne parla que de négocier avec Arioviste[3].

La situation était en effet fort délicate pour le proconsul. Arioviste avait le titre d' « ami du peuple romain », et il l'avait reçu grâce à César lui-même : celui-ci se trouvait en partie responsable des victoires des Suèves et de l'ambition de leur roi[4]. Il lui fallait donc, soit obtenir d'Arioviste qu'il laissât la Gaule tranquille, soit le pousser à quelque provocation qui entraînât la rupture[5].

Les violences et l'orgueil du Germain facilitèrent très vite la tâche de César. Une entrevue fut demandée par le proconsul : Arioviste la refusa brutalement[6]. Ce fut par lettre, alors, que le Romain exposa ses demandes. — Qu'Arioviste rendît aux Éduens leurs otages; qu'il autorisât les Séquanes à faire de même; qu'il ne fît plus passer d'hommes de ce côté du Rhin; qu'il cessât de faire tort aux Éduens et à leurs alliés : à ces con-

1. VI, 12, 6; cf. p. 224, n. 1, p. 233 et 244.
2. I, 44, 12.
3. César, I, 33, 1.
4. Cf. p. 165.
5. Παρὰ τοῦ βαρβάρου πρόφασιν: Dion, XXXVIII, 34, 2.
6. I, 34; Dion, XXXVIII, 34, 4.

ditions, il demeurerait l'ami de Rome et celui de César. Dans le cas contraire, en sa qualité de proconsul et en vertu des décrets du sénat, César ferait ce qui était nécessaire pour protéger les Éduens[1]. — Arioviste répondit, avec sa passion ordinaire, qu'il avait vaincu les Éduens, qu'il ne lâcherait pas leurs otages et les obligerait à payer tribut, que c'était le droit de la guerre et ne regardait personne, et que si César voulait s'occuper d'eux, ni lui ni ses hommes n'avaient encore eu peur d'un ennemi[2]. — Il était visible que le nouveau proconsul ne lui en imposait pas. Et, comme cette réponse équivalait à une rupture, Arioviste prit des mesures en conséquence.

Il quitta sa résidence (en Souabe?)[3], et, avec toutes ses troupes, il commença sa marche à la rencontre de César : en trois jours, il gagna les approches du seuil de Belfort (vers Colmar?), d'où il espérait descendre en Bourgogne et atteindre Besançon[4]. S'il parvenait à prendre cette forteresse, il serait maître des routes de l'Est, du pays séquane et d'un refuge inexpugnable. Déjà quinze mille Harudes, arrivés des bords les plus lointains de l'Elbe[5], avaient franchi les Vosges et couraient à travers les terres éduennes de la Haute Bourgogne[6]. Plus loin enfin, cent mille nouveaux Suèves se présentaient sur les bords du Rhin, entre Mayence et Coblentz, prêts à franchir le fleuve et à déborder dans la riche vallée de la Moselle[7]. Les Éduens éperdus avertirent César; les Trévires eux-mêmes, malgré leur

1. I, 35; Dion, XXXVIII, 34, 3.
2. I, 36; Florus, I, 45 (III, 10), 11; Dion, XXXVIII, 34, 5.
3. *A suis finibus*, I, 38, 1 : depuis Mannheim? (cf. p. 147, n. 2), ou, plutôt, du point où il a franchi le Rhin? Strasbourg? cf. p. 231, n. 4. — Je ne comprends pas pourquoi cette phrase (*tridui*, etc.) est supprimée chez certains éditeurs modernes (Meusel par ex.).
4. I, 38, 1; jusque vers Colmar? (à 24 milles du camp de César, I, 41, 5; cf. p. 231, n. 3 et 4). Il est possible qu'il ait voulu s'arrêter à Colmar, au centre de la Haute Alsace à lui concédée par les Séquanes (p. 130), pour affirmer ses droits sur le pays (44, 2 et 6).
5. Cf. p. 48, n. 4.
6. Cf. p. 224, n. 3.
7. I, 37, 3. La ligne d'invasion résulte de l'intervention des Trévires.

bravoure et leur fierté, députèrent au proconsul[1]. Sur toute la ligne du Rhin et des Vosges, le monde germanique s'était remis en branle, et l'invasion commençait une nouvelle étape vers le sud.

Tout cela justifiait, de la part de César, une marche en avant. Le signal du départ fut donné; et quelques journées d'une marche rapide, continuée à la fin la nuit même[2], amenèrent les légions à Besançon. La ville fut solidement occupée : bien pourvue d'armes et de vivres[3], elle était la base de toute opération en Bourgogne et en Alsace. L'armée romaine s'y rassembla[4], avec les quelques escadrons gaulois qui lui servaient d'auxiliaires[5]. Chose étrange! César n'obtint ou n'exigea pas des Gaulois qu'ils lui fournissent de nouveaux secours : c'était pour eux qu'il allait combattre, et ils se borneront au rôle de spectateurs. Mais il se méfiait d'une armée gauloise comme d'un embarras ou d'un danger, et, jusqu'à la fin, il redouta de ses alliés quelque trahison qui le livrerait aux Suèves[6]. Les Celtes, de leur côté, ne demandaient qu'à ne point se compromettre avec lui contre Arioviste[7]. Il se contenta donc d'une escorte de cavaliers éduens, des conseils de Diviciac, qui l'accompagna, et des convois de blé qu'il réclama aux peuples du voisinage, Séquanes, Leuques et Lingons[8].

Ce fut à Besançon que l'armée romaine se rendit compte que

1. I, 37, 1-3; Florus, I, 45, 10. C'est le premier contact des Romains et des Belges.
2. I, 37, 5; 38, 1 et 7. La marche se décompose en 3 jours de marche rapide le jour, d'Autun (?, p. 222, n. 2) à Langres (?, 80 milles), ou à Dijon (?, 50 milles), puis, à la nouvelle de la marche d'Arioviste, marche rapide nuit et jour de Langres ou Dijon à Besançon (40 ou 50 milles). Peut-être a-t-il profité pour sa marche de nuit du temps de la pleine lune (4 août?). — Napoléon III propose la route par Tonnerre et [illegible] (p. 50-51).
3. I, 38, 3; 39, 1; Dion, XXXVIII, 34, 6. C'est à ce propos qu'il décrit Besançon (38, 4-6; cf. t. II, p. 522).
4. I, 39, 1.
5. Environ 4000, cf. I, 42, 5 et 15, 1.
6. I, 42, 5.
7. I, 41, 15, cf. p. 211.
8. I, 41, 4; 42, 5; 39, 1; 40, 11. C'est dans ce temps, peut-être, que Tasget le Carnute se mit au service de César (V, 25, 2; cf. p. 313).

la guerre allait se faire dans le Nord et contre les Germains. Aucun des légionnaires n'avait encore combattu cette sorte d'ennemis, sauf peut-être les anciens de la X[e] [1]. Les Gaulois leur en parlèrent avec épouvante [2] : c'étaient, dirent-ils, de vrais géants, qui, depuis quatorze ans, ne s'étaient point reposés sous un toit, semblables à des dieux ou à des bêtes, et dont on ne pouvait même pas supporter le regard [3]. Pour les atteindre, il fallait s'enfoncer dans les gorges étroites de la vallée [4], et traverser, pendant une semaine, d'immenses forêts, dont les lignes sombres apparaissaient à l'horizon [5], sauvages comme les hommes, où l'on souffrirait les misères de la marche et de la faim [6]. Les jeunes officiers romains, que César avait entraînés par de belles promesses, se sentaient déjà lassés de courses et de dangers [7]. Des scrupules sérieux durent aussi arrêter quelques-uns : en attaquant un chef qui était l'ami de Rome, on commençait une guerre illégitime, que n'avaient ordonnée ni le sénat ni le peuple. Décidément, le général s'annonçait comme une volonté trop impérieuse : le maître absolu perçait sous le proconsul [8].

L'agitation gronda dans le camp. Elle partit de l'état-major pour gagner les centurions et les soldats. Les uns demandaient leur congé ; les autres faisaient leur testament ; quelques-uns pleuraient ; presque tous tremblaient. Et déjà on parlait de révolte [9].

1. Dans la guerre de Spartacus, cf. p. 117-8, et César, I, 40, 5.

2. I, 39, 1.

3. I, 39, 1 ; Dion, XXXVIII, 35 ; cf. I, 36, 6 et 7 ; IV, 7, 5.

4. *Angustias itineris*, I, 39, 6 : la vallée du Doubs en amont.

5. *Magnitudinem silvarum*, I, 39, 6 : au départ de Besançon, forêt de Chailluz à gauche, bois de la Côte de Joux à droite.

6. I, 39, 6.

7. I, 39, 2-4 ; Plut., C., 19.

8. Ce motif n'est indiqué, comme on le devine, que par Dion Cassius (d'après le « pompéien » Tite-Live ?), XXXVIII, 35, 2 : Ἐθρύλουν ὅτι πόλεμον οὔτε προσήκοντα οὔτε ἐψηφισμένον διὰ τὴν ἰδίαν τοῦ Καίσαρος φιλοτιμίαν ἀναιροῖντο ; cf. 40 et 41. César y répond indirectement ; I, 40, 1 ; 41, 3.

9. César, I, 39 ; Dion, XXXVIII, 35, Plut., C., 10 ; Florus, I, 45 (III, 10), 12 ; Appien, *Celt.*, 1, 3 ; 17.

Mais César savait la manière de s'imposer aux foules par beaucoup d'audace et une décision absolue. Il réunit en conseil officiers et centurions, leur montra la nécessité de cette guerre, leur fit honte de leurs craintes, et leur annonça qu'il partirait cette nuit même, au petit jour. Si on refusait de le suivre, il aurait tout au moins, pour l'escorter, la X[e] légion [1]. — Ces explications très claires et cette résolution très énergique suffirent pour rendre la raison à l'armée toute entière. Par l'intermédiaire de leurs tribuns et de leurs premiers centurions, la X[e] légion d'abord et les autres ensuite se déclarèrent prêtes à obéir [2]. Et cette campagne contre Arioviste, qui allait donner à César la souveraineté de la Gaule, commença par le faire maître de son armée (milieu d'août [3]).

III. — L'ENTREVUE DE CÉSAR ET D'ARIOVISTE

Deux routes menaient de Besançon à la trouée de Belfort : l'une était directe, mais suivait d'abord les gorges du Doubs, étroites et boisées [4]; l'autre faisait un coude par le nord, mais coupait les plateaux fertiles et découverts que traverse la vallée de l'Oignon par Villersexel) [5]. César prit la seconde, que lui

1. César, I, 40; Dion, XXXVIII, 35-46 (paraphrase verbeuse du discours de César, avec emprunts, semble-t-il, d'éléments étrangers, cf. p. 229, n. 5); Plut., *C.*, 19.

2. César, I, 41, 1-3; Dion, XXXVIII, 47.

3. C'est à propos du départ de Besançon que se trouve la seule indication chronologique pour cette campagne : *Jamque esse in agris frumenta matura* (I, 40, 11; cf. p. 228, n. 2, p. 239, n. 3). — On a placé ce départ au 22 ou 23 août (Napoléon III, p. 108; Stoffel, *Ar.*, p. 36).

4. César, I, 39, 6; 40, 10 : *angustias itinerum, magnitudinem silvarum*; cf. 41, 4. Par Roulans, Baume-les-Dames, Clerval, L'Isle, et de là à Belfort par Arcey et Héricourt plutôt que par Montbéliard; cf. p. 229, n. 4 et 5, t. II, p. 262.

5. I, 41, 4 : *Millium amplius quinquaginta circuitu locis apertis.* Circuit de cinquante milles, 75 kilomètres, par Voray, la vallée de l'Oignon, Villersexel et Arcey. De là à Cernay par Héricourt et Belfort? plutôt que par Montbéliard et Dannemarie? — Le tracé par Voray, Rioz, Vallerois-le-Bois (Stoffel, *Ar.*, p. 34) me paraît constituer un détour bien inutile. — A plus forte raison, le tracé par Cussey, Oiselay, Pennesières, Vallerois-le-Bois (Colomb, p. 19 et suiv.). — De même, par Vesoul, Lure (von Göler, 1re éd., p. 45).

indiqua Diviciac[1], et, pour regagner le temps que le détour lui faisait perdre, il marcha toute une semaine, sans une journée de repos[2]. Mais au septième jour, il n'était plus qu'à une étape, vingt-quatre milles, d'Arioviste et de son armée[3] : il se trouvait alors dans la Haute Alsace (vers Cernay?[4]).

1. I, 41, 4.

2. *Septimo die, quum iter non intermitteret*, I, 41, 5.

3. I, 41, 5 : *Ariovisti copias a nostris milibus passuum IIII et XX abesse*; le chiffre est sûr, cf. Plut., 19.

4. Voici les éléments, tous sujets à discussion, qui permettent de chercher le lieu du camp de César, qui fut aussi celui de la bataille. — A. En partant de Besançon, César s'arrêta le septième jour après son départ et après avoir marché sans arrêt (I, 41, 5; ici, note 2) : mais il est impossible de savoir quelle a été sa vitesse. Je crois difficile qu'il n'ait pas fait 10 milles par jour, soit en tout 70 milles ou 105 kilomètres, ce qui nous mène, en tout état de cause, au delà de Belfort. — B. En partant également de Besançon, César fit un détour (p. 230), à propos duquel il parle de 50 milles : *Milium amplius quinquaginta circuitu* (I, 41, 4). Mais ce chiffre indique-t-il ce qu'il a marché en plus de la route directe? ou la longueur totale de sa route? ou la longueur du chemin détourné seulement? J'incline à cette dernière hypothèse : César aura marché 50 milles sur la route détournée, de Besançon à Arcey (ici, p. 230, n. 5), puis encore vers Belfort dans la direction d'Arioviste. — C. En partant du nord (p. 227), Arioviste, pour atteindre le camp de César, marcha trois jours, *triduo*, à partir de ses « frontières », *a finibus* (38, 1), et, en plus, 24 milles (41, 5). Mais à quelle vitesse marcha-t-il? ces frontières sont-elles celles du tiers du pays séquanais dont il s'empara? en ce cas, il part des environs de Belfort; ou sont-elles celles de ses États transrhénans, *domus* (cf. I, 44, 2; 43, 9)? J'incline à cette dernière hypothèse et à croire que César entend le point où Arioviste franchit le Rhin pour quitter la Germanie et que cette marche (3 jours + 24 milles) correspond aux 50 milles de sa fuite (cf. D) : les *fines* ou limites d'Arioviste, c'est peut-être le Rhin à Kehl. Je ne me dissimule pas l'incertitude de cette solution. — D. Du lieu de la bataille au Rhin Arioviste eut « environ » 50 milles à parcourir, et, suivant les habitudes de César, ce chiffre de *circiter* (53, 1) comporte une forte marge. Mais : 1° si le chiffre de 50 milles est chez Orose (VI, 7, 10) et Plutarque (*César*, 19), les mss. de César (53, 1) donnent *quinque* ou v : j'incline cependant à accepter 50 et à supposer une erreur chez les copistes de César, car il me paraît impossible que César eût écrit, à propos de cavaliers, *neque prius fugere destiterunt* (53, 1), s'il s'était agi d'une course de 8 kilomètres; 2° de quel point du Rhin s'agit-il? les principaux lieux de passage sont Bâle et Strasbourg : si on songe à Bâle, 50 milles nous mènent à Arcey ou au delà; si on songe à Strasbourg, 50 milles nous mènent à Rouffach ou au delà : j'incline vers cette dernière hypothèse. Quant à accepter que les Romains aient confondu l'Ill et le Rhin, cela n'est pas possible. — Il y a donc place, pour le lieu de la bataille, à un grand nombre d'hypothèses, entre plus de 50 milles, 75 kilomètres, de Bâle et 5 milles de Strasbourg. — Les deux principaux systèmes sont : I. Celui de la Franche-Comté : près de Montbéliard (Schœpflin); Dampierre (Cluvier); Ronchamp dans la vallée du Rahin (Sarrette); Saulnot (Trouillet). Arcey, le meilleur des emplacements dans ce système (Colomb et Stoffel); Villers-lès-Luxeuil (Gravier et Fallue). J'y ferai bien des objections (de même, Delbrück, p. 452) : 1° César, qui se dit très pressé, n'aurait fait que 50 milles en 6 ou 7 jours; 2° prenant, comme il l'a fait, le détour de Villersexel, il risquait, en arrivant à Arcey, qu'Arioviste

Le roi germain lui fit dire qu'il acceptait cette fois l'entre-

(qui, dans cette hypothèse, serait près de Belfort, à Delle) eût marché à son insu sur Besançon par la route directe; 3° pourquoi se serait-il arrêté à Arcey en apprenant le voisinage d'Arioviste (I, 41, 5)? 4° à Arcey, Arioviste ne pouvait guère le couper de ses vivres (I, 48). — II. Celui des environs de Mulhouse. Je m'y range volontiers. Car : 1° César a dû désirer entrer le plus tôt possible dans le pays découvert de l'Alsace; 2° il n'a pas dû vouloir, cependant, s'engager trop avant dans la plaine; 3° lorsqu'Arioviste parle à César, il déclare qu'il campe, non pas dans sa patrie, *domus* (43, 9; 44, 2), mais sur les terres concédées par les Séquanes (p. 150), *sedes habere concessas* (49, 2) : il est donc dans la Haute Alsace, et, dans notre hypothèse, il est à Colmar (p. 227); 4° il rappelle à César qu'il n'attaque pas, mais qu'il se défend chez lui, *sui muniendi* (44, 6) : il n'est donc pas sorti de la Haute Alsace; 5° il semble bien qu'Arioviste ne veuille pas s'éloigner du Rhin, et cela, afin de grossir son armée (31, 3; 35, 3; 43, 9; 44, 6); 6° près de Mulhouse, à Thann, la route de Besançon était rejointe par celle d'Épinal, c'est-à-dire des Leuques, alliés de César (I, 40, 11; cf. p. 276, n. 2). C'est donc, je crois, à ce grand carrefour des routes de la Haute Alsace, entre Thann et Mulhouse, qu'il faut chercher le champ de bataille. — Les environs de Cernay et d'Aspach ont été indiqués par von Göler (1re éd., p. 47), acceptés par Mommsen (p. 256 et suiv.), Napoléon III (p. 96 et suiv.). Je les accepte avec quelques variantes (plus bas). — Dans la même région : près d'Altkirch (de Vaudoncourt, p. 334), entre Ensisheim et Cernay ou près d'Ensisheim (Lazulle, p. 4, Knoll, p. 70), près de Mulhouse (Benner, p. 376), à La Chapelle-sous-Rougemont (Schlumberger), « du côté de Belfort » (Napoléon, *Précis*, p. 35; von Veith, Klebs, *Ariovistus* chez Wissowa, c. 844); près de Bâle (c'est le système primitif : Beatus Rhenanus, *Rerum Germanicarum libri*, 1531, p. 8; etc.), vers Porrentruy (après d'autres, Vautrey). — Système septentrional : autour de Beblenheim près de la Fecht, dans la Haute Alsace, proposé par Stoffel, très vite populaire (Rice Holmes, p. 636 et s., Delbrück, p. 448 et s.). — Mais on est allé encore plus haut, et Winkler a proposé Afterberg dans la Basse Alsace (entre Epfig et Stotzheim), et ce système tend à prévaloir en Allemagne (cf. Oehler, *Bilderatlas*, 2e éd., p. 86-7, le même, *Die Saalburg*, nos 14-15, 1908, p. 250-1). — Et on s'est même égaré de l'autre côté des Vosges, vers Sarrebourg (Kœchly et Rüstow, p. 117).

Il est tout aussi difficile de trouver, près de Cernay, le terrain des opérations. Il faut chercher : 1° un grand camp romain près de la route de Besançon; 2° à 3 kilomètres de là au sud, près de cette même route, un vaste emplacement où a campé Arioviste, et cet emplacement, sans doute, situé sur une colline (p. 239, n. 1) et difficile à forcer; 3° à un kilomètre de ce campement (p. 236-7), et toujours sur la route, une hauteur portant le petit camp de César. La question est de savoir où passait la route. — Si on choisit le tracé de la voie romaine par Aspach-le-Bas, le grand camp peut être sur la hauteur (cote 309 (je cite la carte française de l'État-Major) ou Lerchenberg) qui domine le village au nord de la Petite Doller, le campement germain au sud-ouest, sur les hauteurs boisées du sud de la Doller (Erlach, Langehittenhaag), le petit camp à Burnhaupt-le-Haut, ou, à la rigueur, sur la colline qui domine le village et le ruisseau de Soultzbach (cote 325), la bataille sur les pentes à l'ouest de Burnhaupt-le-Haut. — Si on accepte le tracé de la route par Cernay et Aspach-le-Haut, le grand camp peut être sur la Thur, dans l'Ochsenfeld (van Kampen), le campement barbare sur les hauteurs que domine le signal de Roderen, le petit camp au sud de Michelbach, sur la Doller (cote 376), la bataille d'Aspach-le-Haut à Michelbach. — Ce qui, après examen des lieux, me ferait préférer la seconde hypothèse, c'est : 1° que le petit camp serait vraiment fort bien placé, *idoneus locus* (49, 1), dominant le pays, et fermant les chemins (route de Roderen à Guewenheim) par lesquels Arioviste pouvait

vue[1] : César se garda bien de la refuser[2]. Il espérait et souhaitait un accord[3], ou, du moins, il voulait qu'on le crût : cette guerre lointaine, pleine d'embûches et d'intrigues, antipathique aux soldats et contraire aux volontés de Rome, ne laissait pas que de l'inquiéter pour cette première année de proconsulat. Pendant cinq jours, d'un camp à l'autre, des messages s'échangèrent : Arioviste exigea que l'on vînt à cheval, et César, n'osant se fier à ses cavaliers gaulois, donna leurs montures aux légionnaires de la X[e], désormais sa garde du corps[4].

L'entrevue eut lieu à mi-chemin entre les deux camps, sur un tertre isolé qui dominait la vaste plaine d'Alsace[5]. Les deux chefs le gravirent à cheval, accompagnés chacun de dix cavaliers seulement. Derrière eux, à deux cents pas, se tenaient d'un côté les quatre mille légionnaires montés, et, de l'autre, un nombre égal de Germains à cheval[6]. C'était toute une armée qui encadrait Arioviste et César.

César parla le premier. — Il rappela les bienfaits que le Suève avait reçus de Rome, déclara que son intention était de rendre aux Éduens l'empire de la Gaule, et que désormais les Germains devaient les laisser libres, et s'abstenir de passer le Rhin : à la rigueur, on leur abandonnerait ce qu'ils avaient pris[7].

Arioviste ne fut pas embarrassé pour répondre, et il le fit avec une rude franchise. — On l'avait appelé en Gaule et payé

descendre pour couper les convois arrivant de Belfort; 2° Arioviste, dans cette hypothèse, demeure toujours adossé à la montagne (cf. p. 235, n. 5); 3° je comprends mieux sa marche de flanc, longeant le camp de César sans être attaqué (p. 235, n. 8), car, en rejoignant les hauteurs de Roderen par Thann et Leimbach, il était garanti, contre une agression de César, par le cours de la Thur d'abord et ensuite par les coteaux qu'il suivait. — Les autres partisans de Cernay (von Goeler, p. 47, Napoléon III, pl. 8, van Kampen, pl. 2) préfèrent tous la route d'Aspach-le-Bas, trop influencés sans doute par la voie romaine.

1. I, 42, 1.
2. I, 42, 2.
3. I, 42, 3.
4. I, 42, 3-6.
5. I, 43, 1; à Merxheim?
6. I, 43, 1-3; 46, 1-2.
7. I, 43.

pour venir se battre. Il était venu, et s'était acquitté de son office de soldat. Puis, on l'avait tracassé et combattu : il s'était trouvé le plus fort, et, maintenant, il usait de son droit de vainqueur. Si César ne s'en allait pas, il l'attaquerait, et il le tuerait peut-être, à la grande joie des sénateurs : précisément, il avait reçu des messages de certains d'entre eux, et on lui promettait toutes les bonnes grâces du peuple romain, quand il l'aurait débarrassé de son proconsul. Si, au contraire, le Romain lui concédait l'empire de la Gaule, il se faisait fort, lui, Arioviste, d'accompagner César où il voudrait, de se battre partout pour son compte, et de lui donner la victoire sur tous ses ennemis[1].

En d'autres termes, le Suève proposa au proconsul le partage du monde : à lui et à ses Germains, le Nord et la Gaule; et à César, l'Empire romain.

C'était là une vision grandiose, et qui montre chez le Barbare une imagination puissante et une foi superbe en lui-même. Mais la confiance et les rêves de César étaient plus vastes encore que ceux du Germain : il espérait n'avoir pas à partager le monde, et ne le tenir que de lui-même. — Il écarta sans réponse les avances de ce formidable auxiliaire, et le ramena à la question présente. Le peuple romain avait jadis vaincu la Gaule en la personne de Bituit; il lui avait laissé la liberté : elle resterait libre, parce que telle était sa volonté, et que lui seul avait des droits sur elle[2].

Là-dessus, on vint dire à César que les cavaliers suèves jetaient des pierres et des traits aux légionnaires. Il rompit l'entretien, rejoignit ses hommes, et, sans répondre à l'attaque, ils galopèrent vers le camp[3].

1. *Quaecumque bella geri vellet, sine ullo ejus labore et periculo confecturum*; César, I, 44, 13. — J'imagine que César a rapporté ces propos pour montrer à Rome qu'il n'avait pas sacrifié à ses intérêts la dignité de l'Empire romain.
2. I, 45.
3. I, 46.

Le lendemain, Arioviste demanda une nouvelle entrevue : il tenait, paraît-il, à son idée, et désirait l'expliquer plus amplement ; si César ne voulait pas venir, qu'il envoyât un de ses légats[1]. — Le proconsul n'osa pas exposer ses lieutenants au Barbare : il se borna à lui expédier un de ses amis de Gaule[2], accompagné d'un simple officier romain[3]. Arioviste, saisi de colère, les fit mettre aux fers et réserver pour le supplice[4].

C'était la rupture. Le jour même, Arioviste leva son camp, et, le soir, s'arrêta, au pied des Vosges, à six milles des légions[5]. Les armes décideraient sur l'empire des Gaules.

IV. — LA DÉFAITE D'ARIOVISTE

César souhaitait qu'on en finît aussitôt[6] : il connaissait maintenant assez la valeur de ses légions pour ne point redouter la rencontre ; tout retard les énerverait ; la mauvaise saison s'approchait ; et il risquait, à patienter, de provoquer les défections ou les railleries des Gaulois, qui n'entendaient rien à la temporisation.

Mais Arioviste n'était pas un débutant en matière de tactique[7]. Le lendemain, il décampa de nouveau, passa en vue des légions sans s'arrêter[8], et alla s'installer à deux milles de leur

1. I, 47, 1.

2. C. Valerius Procillus, fils de C. Valerius Caburus, Helvien ; I, 47, 4 ; cf. p. 182.

3. *M. Metium, qui hospitio Ariovisti utebatur*, I, 47, 4. Il avait dû être déjà envoyé à Arioviste, soit lors des relations antérieures entre les Romains et le chef (p. 165), soit peut-être simplement pendant les négociations qui ont précédé l'entrevue.

4. I, 47, 5 et 6 ; Appien, *Celt.*, 17 (parle de chefs gaulois envoyés par César). César les retrouva vivants (I, 53, 5-8).

5. I, 48, 1 : *Milibus passuum sex a Caesaris castris sub monte consedit*. Cela semble bien prouver que jusque-là Arioviste était resté dans la plaine d'Alsace. — Je place le nouveau camp d'Arioviste, très hypothétiquement, le long des montagnes, au nord-est de Wattwiller. Soultz est proposé par von Goeler, p. 48.

6. Cf. II, 48, 3 ; 80, 1.

7. Cf. p. 157-8.

8. *Praeter castra Caesaris suas copias traduxit* : 48, 2. Pourquoi César ne l'a-t-il pas attaqué en cours de marche ? On peut supposer qu'il a voulu d'abord reconnaître

camp, dominant la route de Besançon[1] : elles étaient dès lors coupées de leur ligne de retraite et de ravitaillement[2]. Le proconsul fit aussitôt sortir ses légions en rang de bataille : le Germain ne quitta pas ses lignes. Cinq jours de suite, César répéta la manœuvre : Arioviste ne broncha pas[3]. — On raconta plus tard aux Romains que si leurs adversaires ne voulaient pas combattre, c'est parce que leurs prophétesses et leurs dieux interdisaient la bataille avant la nouvelle lune[4]. C'est possible : mais il faut reconnaître que les dieux indiquaient aux Germains la tactique la plus avantageuse[5]. Arioviste se bornait à détacher dans la campagne ses meilleurs cavaliers et ses fantassins de course : contre ces hommes, ni légionnaires ni escadrons gaulois ne pouvaient rien[6]. Il devenait le maître du pays : le Romain serait bientôt bloqué.

Il fallait aviser au plus vite. César sortit à la tête de toute son armée, rangée en ordre de combat, passa à son tour devant le campement des ennemis, s'arrêta à six cents pas plus loin, et fit bâtir un nouveau camp, sur le chemin de Besançon[7]. Arioviste envoya cette fois tous ses cavaliers et seize mille fantassins qui tracassèrent les travailleurs; mais la bataille ne s'engagea pas;

ce genre d'ennemi, absolument comme Marius dans une circonstance toute semblable (p. 79-80); il est plus naturel de croire que les Germains ont suivi des chemins difficiles à atteindre (cf. p. 233, note d'en haut).

1. César (48, 2) ne donne aucun détail sur la nature du campement germain : Plutarque (*César*, 19) parle de collines et de défenses, [illegible], d'où ils ne voulaient pas descendre, et cela est impliqué par le récit de César (48-51), et d'ailleurs conforme aux habitudes prudentes d'Arioviste (p. 137-8). Peut-être faut-il rapporter aussi ici le texte de Dion (48, 2), disant que le camp suève dominait ([illegible]) le camp romain. Tout cela convient assez au pays de Rodern.

2. I, 48, 2 : il semble, d'après *ex Sequanis et Eduis*, que César pouvait recevoir encore les convois des Leuques et des Lingons (*cf.* I, 40, 11); *cf.* p. 232, note.

3. I, 48, 3; Dion, 48, 3.

4. I, 50, 4-5; Plut., *C.*, 19; Dion, XXXVIII, 48, 1-2; Frontin, II, 1, 16; Polyen, VIII, 23, 4; Clément d'Alexandrie, *Stromata*, I, 15, 72, Stæhlin. La nouvelle lune était le 18 septembre.

5. C'est la même qu'à Admagetobriga (p. 137-8).

6. I, 48, 4-6; Dion, 48, 2.

7. I, 49, 1-3; Dion, 48, 2 (qui fait précéder la construction de ce nouveau camp par la prise, par Arioviste, d'une hauteur dominant le grand camp romain (Rodern?)). Je crois que César a eu un instant l'idée d'investir son adversaire.

et le proconsul put achever son second camp, où il installa le tiers de ses légions[1].

Mais, s'il redevenait maître de la route de ses convois, il n'arrivait pas à imposer le combat. Une sixième tentative ne réussit pas davantage. Arioviste se contenta de lancer quelques hommes à l'attaque du nouveau camp, du reste sans grand succès[2]. Que ce jeu continuât quelques jours encore, et César n'aurait abouti qu'à diviser ses forces.

Il se décida aux moyens extrêmes. A la tête de toutes ses légions, rangées sur trois lignes, il marcha contre le campement d'Arioviste, prêt à l'assaut[3]. Alors, tous les Suèves sortirent[4], et, des deux côtés, on se prépara à la bataille dans un ordre solennel. Les Barbares se disposèrent suivant leurs nations, l'armée entière s'encadra d'un vaste demi-cercle de chars et de voitures, les femmes prirent place sur les gradins improvisés et, de là, les mains tendues, envoyèrent aux combattants leurs vœux et leurs prières[5]. En face, César plaça ses six légions, chacune avec son chef, légat ou questeur[6]; en arrière, près des remparts du nouveau camp, s'éployait la cavalerie, sous les ordres du jeune Publius Crassus[7].

L'aile droite des Romains avait, au-devant d'elle, la partie la plus faible de l'armée ennemie : César espéra, par une vive

1. I, 49. Au-dessus et au sud de Michelbach (p. 232, note)?

2. I, 50, 1-3 : César avoue qu'il eut lui-même à souffrir (*multis vulneribus*), et Dion ajoute (48, 3) qu'Arioviste faillit prendre le petit camp, ce qui n'a rien d'invraisemblable.

3. I, 51, 1; Plut., *C.*, 19; il partit du grand camp, laissant, pour couvrir le petit, les auxiliaires, *alarii* (cf. I, 49, 5). Je ne suis pas certain que ce soient les auxiliaires à pied seulement. Et je crois que ces *alarii* ne sont autres que l'*equitatus* que commande P. Crassus (I, 52, 7).

4. I, 51, 2; Plut., *C.*, 19; Dion, 48, 3. César et Orose (VI, 7, 7) signalent à ce propos les Harudes (cf. p. 223, n. 5), les Marcomans, les Némètes, les Vangions, les Triboques, les *Sedusii* (inconnus), et les Suèves (peut-être les Semnons, p. 49, n. 1).

5. I, 51, 2-3. Sur les pentes qui s'étagent à l'ouest du chemin d'Aspach-le-Haut à Michelbach?

6. I, 51, 1; 52, 1. A Aspach-le-Haut?

7. I, 51, 1; 52, 7. A Michelbach? Je place la cavalerie sur la gauche romaine (cf. 52, 6-7), devant le petit camp (cf. n. 1).

attaque sur ce point, jeter le désordre parmi ses adversaires [1]. Il *fut vite détrompé : les Germains arrivèrent les premiers et* avec une *telle fougue, que les légionnaires ne purent se servir* du javelot, leur arme la plus redoutable [2]. Ils durent se résigner tout de suite au combat à l'arme blanche [3] : mais ils trouvèrent en face d'eux la phalange ennemie déjà prête, ramassée et en bon ordre, abritée sous la carapace continue des grands boucliers [4]. Contre ce bloc, leur épée elle-même se trouva impuissante [5]. L'on vit des Romains, pour arriver à diviser la masse et atteindre l'ennemi, sauter sur la toiture des boucliers, les écarter de la main et frapper d'en haut avec l'épée [6] ; et encore la phalange était si compacte que, même tué, le corps restait debout ; de leur côté, les Barbares, pris d'une rage folle, en arrivaient à combattre avec les mains et les dents mêmes, renversant et mordant l'adversaire [7]. Jamais les légionnaires de César, dans leur longue vie de batailles, ne rencontrèrent un aussi terrible corps à corps, comme de bêtes sauvages qui s'entre-dévorent [8]. Mais ils avaient pour eux leur cuirasse, leur souplesse et leur courte épée [9] : et il fallut bien que les Suèves se résignassent à fuir [10].

A leur gauche, les Romains furent moins heureux. La mul-

1. I, 52, 2 et 3.

2. I, 52, 3 ; Appien, *Celt.*, I, 3 ; Dion, XXXVIII, 49, 1, semble dire d'abord l'inverse : les Romains attaquèrent les premiers à l'épée, pour éviter la décharge des traits des Germains (cf. p. 41-42). Peut-être n'a-t-il pas compris le latin.

3. I, 52, 4 ; cf. n. 2.

4. I, 52, 4 et 5. Il semble qu'il y eut, non pas une seule phalange, mais une série de *cuneus* formant tortue, chacune de 300 hommes et combattant isolément. Dion, XXXVIII, 49, 6 ; cf. p. 230, n. 2, p. 42, n. 10.

5. Cf. I, 52, 4 et 5. Dion (XXXVIII, 49, 2 et 3) dit, inversement, que les Germains, serrés de trop près par les Romains, ne purent se servir ni de leurs piques (τοῖς κοντοῖς) ni de leurs grandes épées (τοῖς ξίφεσι τοῖς μακροτέροις) ni de leurs épées plus courtes (τῶν βραχυτέρων ξιφῶν).

6. I, 52, 5 ; Dion, XXXVIII, 50, 2, ne donne ce détail que dans le second épisode de la bataille ; Orose, VI, 7, 8 et 9 ; Florus, I, 45 [III, 10], 12 et 13.

7. Chez Dion seulement, XXXVIII, 49, 3.

8. Καθάπερ θηρία, Appien, *Celtica*, I, 3.

9. Dion, XXXVIII, 49, 4 ; cf. Appien, I, 3.

10. I, 52, 6.

titude des Germains était telle, que les cohortes étaient pressées et serrées de toutes parts. Par bonheur, le jeune Crassus vit le danger, et il envoya au secours de l'aile menacée les derniers rangs des légions. Sur ce point aussi, les Germains durent quitter le champ de bataille [1].

Vaincus pour la première fois de leur vie, une panique aveugle s'empara des Suèves [2], Arioviste avec eux. Les cavaliers purent atteindre le Rhin, à cinquante milles de là [3] : mais les escadrons de César y arrivèrent presque aussi vite, et c'est à peine si Arioviste et quelques autres réussirent à échapper sur des barques. Le reste fut tué ou noyé, et, près du champ de bataille, les Romains achevaient de tout massacrer, y compris les enfants et les femmes et celles mêmes d'Arioviste [4] (milieu de septembre [5]).

V. — CONSÉQUENCES DE CETTE BATAILLE

César n'avait point détruit l'empire des Suèves. Il survécut à la défaite et à la mort d'Arioviste, et nous verrons bientôt ses nouvelles conquêtes au nord et au sud [6]. Mais il ne devait plus se risquer dans l'Occident : à la nouvelle du désastre, les cent mille Germains qui attendaient l'heure de franchir le Rhin,

1. I, 52, 6 et 7 ; 53, 1. Et en effet Crassus, à Michelbach (p. 232, note), est bien placé pour observer tout le terrain du combat.

2. À l'exception peut-être de quelques *catervæ* ou phalanges d'élite, qu'il fallut en quelque sorte démolir pièce par pièce (Dion, XXXVIII, 50).

3. *Cf.* p. 231, note.

4. César, I, 53, 1-4 ; Orose, VI, 7, 7 et 10 ; Plut., *C.*, 19 ; Frontin, II, 6, 3 (?) ; Dion, XXXVIII, 50, 4-5 (complète César). Il y eut, semble-t-il, très peu de prisonniers, puisque des deux femmes et des deux filles d'Arioviste, il ne fut pris qu'une fille (C., I, 53, 4). Plutarque (C., 19) et Appien (*Celt.*, 1, 3) parlent de 80000 morts.

5. Il s'est passé, depuis le départ de Besançon, sept jours de marche (41, 5), sept de pourparlers (42, 3 ; 47, 1), sept de manœuvres (48, 3 ; 49, 1 ; 50, 1), et peut-être d'autres jours encore. La bataille s'est livrée peu avant la nouvelle lune (50, 5), qui tombait le 18 septembre (cf. p. 236, n. 4). Il résulte également de 54, 2, que l'automne n'était pas venu. *Cf.* p. 230, n. 3. — Stoffel (p. 118) propose la date du 14 pour la bataille.

6. P. 223-4 et t. IV.

rebroussèrent chemin à l'intérieur, pourchassés par les Trévires et les indigènes des deux rives[1].

La première conséquence de la victoire fut donc de rejeter les Germains, presque partout, au delà du Rhin[2] : et cette conséquence se fera sentir pendant près de cinq siècles. Jusqu'au temps d'Alaric et d'Attila, les peuples transrhénans ne franchiront plus le fleuve que pour des aventures ou des brigandages ; pas une seule fois il ne leur sera possible d'établir à demeure sur les terres du couchant un nom de grand peuple et un empire autonome. Ils reculeront toujours, sur la rive opposée, devant une résistance victorieuse, des nations prêtes à réagir, un monde hostile, décidé à ne point se laisser entamer. Et le Rhin demeurera la frontière consacrée de la Barbarie germanique.

Ces adversaires que les Germains trouveront désormais en face d'eux, ce ne seront plus seulement des Gaulois, mais des Gaulois sujets de Rome : la bataille entre César et Arioviste eut pour seconde conséquence de donner la Gaule au peuple romain, et de la lui donner en fait et en droit.

En fait, Jules César, dans cet automne de l'an 58, possédait la seule force militaire qui parût exister dans la Gaule. Les Germains venaient d'être détruits, les Helvètes étaient écartés, les nations celtiques n'avaient levé jusqu'ici que quelques misérables escadrons, que le proconsul traînait à sa suite, on ne parlait pas encore des Belges. Il pouvait, avec ses six légions victorieuses, agir en maître depuis le Rhin jusqu'aux Pyrénées.

Les droits du peuple romain sur cette terre reparaissaient dans une éclatante lumière. Le succès de César leur donna une sanction nouvelle. Quand Bituit, le chef de toute la Gaule, eut été vaincu par Fabius, le sénat consentit à laisser la liberté

1. I, 54, 1 ; il y a *ubi* dans les mss., on a proposé *ibi*.
2. Tite-Live, *Ep.*, 104 ; César, IV, 7, 1. Si ce n'est que les Triboques, Vangions et Némètes (cf. p. 158-9) semblent avoir été acceptés et conservés sur la rive gauche par César, comme il l'avait offert à Arioviste (I, 43, 9). Cf. Mommsen, *R. G.*, III, p. 257-8. Il est possible, non certain, que les Séquanes ont recouvré le tiers cédé par eux à Arioviste (p. 156).

à cette Gaule[1], mais il n'en conserva pas moins le privilège éternel que les dieux accordent au vainqueur. C'est ce que César expliquait à Arioviste[2] : et, par-dessus le Barbare, c'était aussi des Gaulois qu'il se faisait entendre. Ceux d'entre eux qui assistèrent à l'entrevue, purent se dire qu'on y parlait uniquement de leur défaite et de leur esclavage : la Gaule était l'enjeu sur lequel les deux chefs se querellaient : et, quand la bataille fut finie, cela signifiait que les dieux l'avaient rendue à son maître naturel[3].

Le bonheur de César se déroulait donc en une merveilleuse épopée, formée à la fois de faits rigoureusement enchaînés et d'épisodes étincelants d'éclat[4]. L'échec de Dumnorix lui assura la haute main chez les Éduens ; la défaite des Helvètes le montra à tous les Gaulois comme un auxiliaire inestimable ; le désastre d'Arioviste en fit leur souverain. Il restait à savoir quelles bornes il assignerait à sa puissance et les Gaulois à leur soumission.

1. P. 29 et suiv.
2. César, I, 45.
3. [illegible], Dion, XXXVIII, 47, 4 (qui a très bien vu cela).
4. [illegible], Dion, XXXVIII, 31, 1, *felicitatem*, César, I, 40, 13.

CHAPITRE VIII

CONQUÊTE DE LA BELGIQUE[1]

I. Mainmise de César sur la Celtique. — II. Assemblée des Belges et entente de César avec les Rèmes. — III. Combats sur l'Aisne. — IV. Soumission de la Belgique au sud des Ardennes. — V. Bataille de la Sambre. — VI. Conquête des Ardennes : la forteresse des Aduatiques. — VII. Expédition de Crassus en Armorique. — VIII. L'annexion apparente de toute la Gaule.

I. — MAINMISE DE CÉSAR SUR LA CELTIQUE

La situation respective de César et de la Gaule, le jour de la défaite d'Arioviste, redevint ce qu'elle était le jour de la défaite des Helvètes. Le proconsul avait terminé la tâche qui lui incombait en vertu des sénatus-consultes : la liberté et la puissance étaient rendues aux Éduens, alliés du peuple romain. Il n'existait plus un seul ennemi légitime des deux nations de Rome et de Bibracte ; César n'avait plus qu'à ramener ses troupes sur les

1. Cf. p. 149, n. 1, p. 250, n. 4, p. 253, n. 2, p. 257, n. 3, p. 258, n. 7, p. 261, n. 2, p. 270, n. 2, et, en outre Peris, p. 167 et s. ; Fréret, Observations, etc., *Mém. de l'Ac. des Inscr.*, XLVII, 1809, lu en 1746 ; Le Long, *Hist. eccl. et civ. du diocèse de Laon*, Châlons, 1783, p. 7 et s. ; des Roches, *Hist. anc. des Pays-Bas autrichiens*, Anvers, 1787, p. 270 et s. ; Dewez, *Mém. ... de l'ancienne Belgique*, dans les *Nouveaux Mém. de l'Ac. roy. ... de Bruxelles*, in-4, II, 1822 ; Ofaert, *Mémoire sur les campagnes de César dans la Belgique*, écrit vers 1807, publié par Roulez, Louvain, 1833 ; d'Allonville, *Diss. sur les camps romains du dép. de la Somme*, Clermont-Ferrand, 1828 ; Mort de La Porte-Maison, *Antiquités de Noyon*, Rennes, 1845, p. 31 et s. ; Moke, *La Belgique ancienne*, Gand, 1858, p. 167 et s. ; Abel, *César dans le Nord-Est de la Gaule*, Metz, 1862 (*Soc. d'Arch. de la Moselle*) ; Sarrette, *Quelques pages*, etc., p. 74 et s. ; Caudel, *Première Campagne de César dans la Gaule-Belgique*, *Com. arch. de Senlis*, II, IV, 1878 ; Gautier, *La Conquête de la Belgique par Jules César*, Bruxelles,

bords du Rhône, comme Flamininus avait retiré son armée de la Grèce après la défaite de Philippe et la proclamation de Corinthe.

A la différence de Flamininus, César donna à ses légions l'ordre de rester. Il les installa en Franche-Comté pour leur campement d'hiver. Le quartier général fut sans doute à Besançon; Labiénus reçut le commandement suprême. Ces mesures prises, le proconsul repassa les Alpes et se rendit dans sa province italienne[1].

Ce fut là le premier et le plus grand scandale de sa politique gauloise. Ni Marius ou Sylla ni Lucullus ou Pompée n'avaient jamais agi, à l'endroit des alliés et des voisins de l'Empire, avec une aussi impudente désinvolture; aucun d'eux non plus n'avait pris aussi peu de souci de la volonté et de la dignité du peuple romain. Cet ordre d'hivernage en pays ami était un double coup d'État, et contre la liberté de la Gaule et contre l'autorité du sénat.

On voudrait savoir comment César put justifier sa conduite, et comment elle fut accueillie chez les Celtes et chez les Romains. Par malheur, sauf ces trois lignes sur l'ordre d'hivernage, il n'a rien dit là-dessus dans ses *Commentaires*, et les autres historiens ont imité son silence. Tous ont fait l'oubli sur cet hiver de 58, où le proconsul confisqua la liberté de la Gaule et se débarrassa de la tutelle du sénat.

Ce silence même et celui des contemporains nous permettent de croire qu'il laissa dans le vague ou le secret toutes les affaires de la Gaule. Sur elles, il parla, écrivit, décida le moins possible. Qu'il ne la réduisit pas en province, que ce mot ne

1882; Thomann, *Der französische Atlas*, 1871, p. 1-13; Lehmann, 1° *Neue Jahrbücher für das klassische Altertum*, 1901, VII, p. 500 et s.; 2° *Klio* (*Beiträge z. a. G.*), VI, 1906, p. 237 et s. — Il y a, pour ces campagnes, peu de traces, et pas très nettes, de sources différentes de César : chez Dion (p. 247, n. 1, p. 250, n. 6, p. 257, n. 1, p. 268, n. 3), Plutarque (p. 217, n. 7, p. 233, n. 7) et Appien (p. 267, n. 5).

1. I, 54, 2-3; Plut., C., 20

fût même point prononcé dans son entourage, cela paraît certain. Il n'indiqua pas davantage, je crois, la manière dont il entendait à l'avenir traiter les nations. Peut-être se borna-t-il à deux déclarations : l'une, que le sénat leur avait laissé, après la défaite de Bituit, leurs lois et leurs libertés[1]; l'autre, que les légions hiverneraient chez les Séquanes[2]. Les deux choses étaient contradictoires : mais, dans la conduite des conquérants envoyés par Rome, la parole et l'acte s'opposaient toujours, ici formules d'amitié, et là gestes de brigandage.

Mais, à côté des légions immobiles, en dehors du proconsul absent, les Éduens et Diviciac durent agir. Ce fut pendant cet hiver qu'ils recueillirent les profits de la victoire de leur allié. On leur rendit tous leurs otages[3]; les anciens clients de la nation se remirent sous sa dépendance; d'autres vinrent à elle : car on sut partout que les amis des Éduens étaient traités par Rome avec plus d'égards[4]. Le peuple de Bibracte fut dès lors regardé comme le « premier » de toute la Gaule[5], et peut-être quelque assemblée générale, à l'automne ou au printemps, décerna-t-elle solennellement ce titre aux Éduens[6].

Ceux des Gaulois qui ne reconnurent pas leur suprématie se virent exposés à la malveillance de César et de ses lieutenants. Des ordres plus durs leur furent imposés[7]. Ce fut chez les Séquanes, autrefois les chefs du parti hostile aux Éduens[8], qu'il faisait hiverner ses légions, et ce séjour entraînait des fournitures onéreuses et l'apparence de la servitude[9]. Les Séquanes perdirent leurs clients et alliés[10]; les Carnutes et les

1. Cf. I, 45, 2-3.
2. I, 54, 2; cf. p. 243.
3. VI, 12, 6. Il est probable que ceux qu'ils avaient livrés aux Suèves (p. 150 et 225) furent trouvés dans le camp d'Arioviste (cf. I, 53, 5-8).
4. VI, 12, 6.
5. VI, 12, 6 et 9.
6. Cf. p. 224, n. 1.
7. VI, 12, 6.
8. P. 138 et suiv., 154 et suiv.
9. Cf. II, 1, 3.
10. VI, 12, 6.

Arvernes retournèrent à l'isolement[1] : ces deux peuples célèbres ne pouvaient se résigner à l'empire des Éduens, et ils attendirent l'occasion d'une revanche.

Dans l'intérieur de chaque nation, la puissance des magistrats et des sénats avait grandi depuis l'échec de Dumnorix. Des mesures furent prises un peu partout contre les prétendants à la tyrannie et les enrôleurs de mercenaires, mesures inspirées par César ou ses amis[2] : car l'autorité de Rome était incompatible avec des menaces de révolution et l'audace des bandes armées[3], et les intérêts de l'aristocratie gauloise se trouvaient d'accord avec ceux de son protecteur.

Rien ne paraissait donc changé à l'état politique de la Gaule : les ligues, les clientèles, les luttes des partis, les jalousies des peuples, tout ce qui avait fait ses misères et sa défaite se continuait sous les yeux de Labiénus[4]. Et ceux des Celtes qui ne voulaient point observer la réalité, avaient mille occasions de se mentir à eux-mêmes.

César, pendant ce temps, promenait sa gloire naissante sur les routes et dans les villes de l'Italie gauloise, répandant partout des largesses, des promesses et le charme de son amitié[5]. Comme il était fort attaché à ses devoirs de proconsul, ne fût-ce que pour se créer un parti en Cisalpine, il y tint régulièrement ses assises judiciaires[6]. Ce qui ne l'empêchait pas de se mettre au courant des affaires du sénat et du forum[7].

A Rome, ses deux campagnes de l'été avaient fait, semble-t-il, assez peu de bruit[8], beaucoup moins qu'il ne l'espérait. On ne dut pas se rendre compte de la portée de ses victoires.

1. Cela me paraît résulter de VI, 12, 6-7, et de VI, 4, 5.
2. Cela me paraît la conséquence de ce que dit César, II, 1, 4.
3. Cf. II, 1, 4.
4. Cf. II, 1.
5. Plutarque, C., 20 ; Zonaras, X, 6.
6. I, 54, 3.
7. Plut., C., 20 ; Zonaras, X, 6 ; Cic., *Ad Att.*, III, 18 ; ici, p. 240, n. 3.
8. Il n'en est question dans aucun document contemporain.

Son rôle n'apparaissait ni très digne ni très net : il avait combattu un roi que le sénat déclarait l'ami du peuple romain. Le butin fut sans doute trop médiocre pour faire oublier l'étrangeté de sa conduite. Aucune réjouissance ne fut décrétée à la nouvelle de ses victoires. Et nul ne se douta qu'il avait doté Rome de son plus grand empire.

Il est visible, en effet, que l'influence de César n'a cessé de fléchir à Rome depuis le jour de son départ[1]. Entre Crassus, Pompée et lui, l'alliance est devenue précaire. Son agent, le tribun Clodius, finit par se moquer de lui, et, dans le temps qu'il combat Arioviste, propose d'annuler tous ses actes passés[2]. Au début de l'automne, le proconsul doit consentir au rappel de Cicéron[3] : ce rappel est, bien plus que la guerre des Gaules, la grande affaire de l'année[4]. Pompée est demeuré le « prince de la cité »[5]. De grandes expéditions militaires se préparent en Macédoine et en Syrie[6]. Il faut que César imagine d'autres occasions de combats et de victoires[7].

II. — ASSEMBLÉE DES BELGES ET ENTENTE DE CÉSAR AVEC LES RÈMES

Quels étaient, pour l'année nouvelle (57), les projets militaires de César? Il ne l'a point dit. Mais, comme toute son armée ne bougea pas des abords de Besançon, la grande forteresse

1. Un signe assez caractéristique, c'est le peu d'attention que Cicéron accorde à César dans ses *Post reditum* et dans son *Pro domo* (fin de l'été 57, calendrier restitué).

2. Cic., *Pro domo*, 15, 40

3. Cic., *Pro Sestio*, 33, 71 (*iter Sestii ad Caesarem*, août 58 au plus tôt); *Ad Atticum*, III, 18; *De prov. consul.*, 18, 43; Dion, XXXIX, 10, 1.

4. Cf. Ferrero, p. 36 et suiv.

5. *Omnium gentium ... facile princeps*, Cic., *Post reditum in sen.*, 2, 5; de même, *P. r. ad Quir.*, 7, 16.

6. Les deux consuls de l'année, L. Calpurnius Pison envoyé en Macédoine, A. Gabinius en Syrie, avec *infinitum imperium*, à la fin de 58; *Pro domo*, 9, 23; 21, 55; 23, 60; 47, 124; *In Pisonem*, 16, 37; 37, 90. Au surplus, ni l'un ni l'autre ne firent rien.

7. Cela a été bien vu par Ferrero, p. 40.

qui commandait les routes du Nord-Est, on peut supposer que dès l'hiver il projeta de marcher vers le Rhin ou l'Océan, les Germains ou les Belges[1].

Les Belges n'attendirent point son offensive. Leur intérêt était d'attaquer les premiers. Puis, de différents côtés de la Celtique, on réclamait leur secours[2].

Quand César disait ou faisait dire, pendant l'hiver, que « toute la Gaule était pacifiée »[3], il lançait une de ces formules habiles et mensongères où se prennent les complices et les dupes des coups d'État et des conquêtes. Mais la Gaule ne manquait point d'hommes pour comprendre que cette sorte de paix ressemblait à l'empire de Rome : candidats aux royautés locales, chefs de bandes aspirant à la tyrannie, Arvernes, Séquanes ou Carnutes désireux de susciter des rivaux à l'Empire éduen[4], patriotes jaloux de la liberté gauloise et indignés de la présence des légions, tous les mécontents du jour appelèrent les Belges à la délivrance de la Celtique opprimée[5].

L'assemblée de la ligue se réunit[6]. Presque tous les peuples étaient décidés à la guerre[7] : seuls, les Rèmes s'y opposèrent formellement[8], soit par haine des Bellovaques ou des Suessions, soit parce que cette nation riche et pacifique avait tout intérêt

1. Cf. César, II, 1, 2; Dion, XXXIX, 1, 2. Dion semble dire que des conventions avaient été déjà conclues par Rome avec quelques Belges (ὡς παρ' ἐνσπόνδων) : peut-être fait-il allusion à la soumission des Rèmes, peut-être à des traités antérieurs qui auraient été conclus en 58 avec eux, avec les Leuques (I, 40, 11; cf. p. 228) et avec les Trévires (II, 24, 4; I, 37, 1; cf. p. 227-8).

2. II, 1, 1.

3. *Omni pacata Gallia*, II, 1, 2.

4. Cf. VI, 12, 6-7.

5. Tout cela, d'après II, 1.

6. *Concilium commune Belgarum* : II, 3, 4-5 ; 4, 4-10 ; II, 1, 1 ; cf. Dion, XXXIX, 1, 2.

7. Outre les Rèmes, il manqua à la ligue (II, 4, 4-10) les Trévires, sans doute déjà alliés de César (p. 228, et ici, n. 1), les Leuques, de même (I, 40, 11), les Médiomatriques. Il n'est pas sûr, du reste, que ces trois nations de la Moselle fissent partie à l'ordinaire du *concilium commune Belgarum* (cf. t. II, p. 468-9). Peut-être les Armoricains ont-ils promis des secours aux Belges (cf. τῶν Ἀκουιτανῶν, Plut., C., 20); sans doute aussi les Bretons (cf. IV, 20, 1; II, 14, 4).

8. II, 3, 5.

à s'entendre avec Rome[1]. Il y eut aussi quelque résistance chez les Bellovaques, alliés traditionnels des Éduens : mais les partisans de la guerre déclarèrent le pacte rompu depuis la soumission de leurs amis à César[2]. Les autres acceptèrent avec enthousiasme l'idée de grands combats[3]. On fixa le contingent de chaque peuplade[4]. Le commandement suprême fut réservé à Galba, roi des Suessions, célèbre par sa justice et sa prudence, et chef d'une nation prépondérante[5]. Les Germains des Ardennes promirent un contingent[6]. Trois cent mille hommes devaient être réunis[7].

Labiénus ne se laissait jamais surprendre par les évènements. Il fut mis au courant, et avertit César[8]. C'était une grande guerre qu'il fallait organiser, contre un ennemi deux à trois fois plus nombreux que les Helvètes et que les Suèves. Le proconsul expédia tout de suite en Gaule deux légions levées cet hiver en Cisalpine (fin mars)[9]; il rejoignit à son tour le quartier général; et, les dernières dispositions prises[10], il quitta Besançon dans la direction des plaines de Champagne (fin mai[11]). Diviciac et les

1. Cf. t. II, p. 331-2, 485.

2. II, 14, 3.

3. *Omnium furorem*, II, 3, 5.

4. Note 7.

5. II, 4, 7; Dion, XXXIX, 1, 2 (l'appelle [illegible]).

6. II, 3, 4; 4, 10.

7. César, II, 4, 5-10 : les Bellovaques, qui peuvent lever 100 000 hommes, en promettent 60 000; les Suessions, 50 000; les Nerviens, 50 000; les Atrébates, 15 000 [*decem*, Orose]; les Ambiens, 10 000; les Morins, 25 000; les Ménapes, 7000? [VII, mss. α; VIII et VIIII, mss. β; *novem*, Orose], les Calètes, 10 000, les Véliocasses et les Viromandues, 10 000 [peut-être 10 000 chacun]; les Aduatiques, 19 000 [*decem et octo*, Orose]; les Germains cisrhénans (*Condrusi*, *Eburones*, *Caeroesi*, *Paemani* ou *Caemani*, cf. t. II, p. 463), 40 000; au total, 296 000; Orose, VI, 7, 12-16 (arrive au chiffre erroné de 272 000); Strabon, IV, 4, 3 (parle de 300 000 hommes); cf. Plutarque, *C.*, 20. Cf., sur ces chiffres, t. II, p. 7.

8. II, 1, 1; 2, 1.

9. II, 2, 1, *inita aestate* [*ineunte*, mss. β]. Ce sont sans doute la XIIIe et la XIVe, dont les numéros n'apparaîtront que plus tard. Pour les conduire, *Q. Pedius*, *legatus*.

10. Ordre aux Sénons et autres (Carnutes?) de fournir des renseignements; concentration de vivres; II, 2, 2-3.

11. Il arriva à l'armée *cum primum pabuli copia esse inciperet* (II, 2, 2), et il ne partit pas de suite, peut-être douze jours après son arrivée, si on accepte le *XII die* des mss. β (II, 2, 6).

escadrons éduens étaient revenus avec lui, dans l'espérance de tirer parti de la campagne qui commençait[1].

Près des rives de la Marne, à l'entrée du pays des Rèmes[2], César vit arriver une ambassade de ce peuple[3]. Solennellement, et suivant les formules consacrées, les Rèmes firent acte de soumission. — « Ils s'abandonnaient, eux et tous leurs biens, à la foi et au pouvoir du peuple romain : ils étaient prêts à livrer des otages, à obéir aux ordres, à ouvrir leurs places fortes, à fournir du blé et le reste[4]. »

C'était la première fois, depuis que César avait franchi la frontière de la Gaule, qu'il recevait la soumission complète et spontanée d'une nation gauloise. Les paroles prononcées par les Rèmes ressemblaient étrangement à celles que les ambassadeurs de Capoue adressèrent jadis au sénat et qui lui livrèrent la Campanie[5]. Cette démarche était l'acte politique le plus important qui eût encore préparé la création d'une nouvelle province : en Celtique, les Éduens étaient frères et alliés du peuple romain, partant libres et autonomes ; en Belgique, les Rèmes se donnaient à lui, et il n'y avait plus de différence entre leur condition et celle des peuples de la Gaule latine.

L'exemple des Rèmes est unique dans l'histoire des nations gauloises. Ils ont voulu faire partie de l'Empire romain ; et le

1. II, 5, 2-3 ; 10, 5 ; 14 ; 15, 1.

2. *Ad fines Belgarum*, II, 2, 6. César a dû suivre la route directe de Besançon vers Reims et l'Aisne, par Langres, Seveux, Brienne, le pont de Châlons. C'est là, au plus tard, qu'il a rencontré l'ambassade des Rèmes. Il fit la route, dit-il, en 15 jours « environ » (II, 2, 6), soit 10 à 12 milles par jour tout au plus, ce qui est une marche fort lente, et il aura marché moins vite encore, s'il a rencontré l'ambassade aux frontières mêmes de leur territoire (vers Sompuis par la route de l'intérieur, vers Joinville par celle de la Marne). Ce qui est plus extraordinaire encore, c'est que César ajoute (II, 3, 1) qu'il arriva *de improviso celeriusque*, etc. Je me demande donc s'il ne faut pas lire *diebus quinque*, et songer à la route de Besançon à Joinville, 150 kil.

3. A sa tête (II, 3, 1), *Iccium* (les mss. ont *Siccium*) et *Andecombogium* (?, les mss. ont *Andocumborium* et *Andebrogium*).

4. *Se suaque omnia in fidem atque in potestatem populi Romani permittere*, etc., II, 3, 2 et suiv.

5. *Omnia in vestram, Patres Conscripti, populique Romani dicionem dedimus*, etc. ; Tite-Live, VII, 31, 4.

don qu'ils lui ont fait d'eux-mêmes, ils ne l'ont jamais ni repris ni regretté. A voir la fidélité touchante et continue avec laquelle ils le serviront désormais [1], on n'ose leur reprocher, comme aux Éduens, d'avoir trahi la Gaule : ils n'ont fait que se présenter sans retard aux maîtres que les dieux leur envoyaient, et cet abandon de leur liberté ressemble moins à un calcul ou à une lâcheté qu'à un acte de religieuse résignation.

César évita la brutalité d'une annexion, qui eût inquiété les Éduens et bien d'autres. Ce fut en ami qu'il répondit aux Rèmes. Il accepta leurs otages, il fit venir près de lui leurs chefs et leur sénat; mais il les assura de sa protection [2], et leur promit sans doute d'accroître leur empire : il allait travailler pour eux en Belgique [3], comme, chez les Celtes, il avait fait pour les Éduens.

III. — COMBATS SUR L'AISNE [4]

La campagne militaire s'engageait donc dans d'excellentes conditions. Maître de la Champagne, César possédait, au cœur de la Belgique, une base d'opérations inestimable. De Reims ou de Châlons, il dominerait toutes les routes de l'Est et du Nord;

1. César, VII, 63, 7; VIII, 11, 1, 12, 3 et suiv., etc. Ce qu'on peut du reste dire aussi des Lingons.

2. II, 5, 1.

3. Cf. VI, 12, 7-9; VIII, 6, 2; ici, p. 277.

4. P. 242, n. 1, et, en outre : Lempereur, *Dissertations hist.*, 1706; Le Moine, *Hist. des Antiquités ... de Soissons*, I, 1771, p. 29 et suiv.; anonyme dans l'*Annuaire du département de l'Aisne* pour 1815, p. 83 et suiv.; Thillois, *Bull. de la Soc. ac. de Laon*, XIX, 1869-70, p. 263 et suiv. (écrit avant 1832); Leroux, *Bull. de la Soc. arch. du dép. de l'Aisne*, 1844, p. 212 et suiv.; Henry Martin et Paul L. Jacob, *Hist. de Soissons*, I, 1837, p. 29 et suiv.; Fallue, *Le Passage de l'Aisne*, *Revue française*, 1er mars 1863, p. 395 et suiv., et ailleurs; Melleville, *Bull. de la Soc. arch. du dép. de l'Aisne*, 1844, p. 217 et suiv.; le même, *Bull. de la Soc. acad. de Laon*, X, 1860, p. 215 et suiv.; le même, *Le Passage de l'Aisne*, Laon, 1864; etc.; Vauvillé, *Bull. de la Soc. arch. ... de Soissons*, XV, 1860, p. 166 et suiv.; Peigné [illegible], *Jules César et son entrée dans la Gaule Belgique*, Laon, 1864, et *Bulletin de la Soc. arch. de Soissons*, XVII, 1863, p. 316 et suiv.; Marville, *Bulletins de la Soc. des Antiquaires de Picardie*, VIII, 1862-4; Mercier, *Bibrax*, dans les *Mém. de la Soc. des Sc. mor. ... de Seine-et-Oise*, XII, 1880; voir aussi p. 233, n. 2, p. 257, n. 3, p. 258, n. 7.

le pays était fort riche, abondant en blé et en fourrage [1]. De sages précautions mirent son armée à l'abri de toute surprise. A l'est, les Trévires de la Moselle acceptaient son alliance et lui envoyèrent même quelques escadrons [2]. A l'ouest, les Celtes de la Seine et de la Loire, Sénons, Parisiens ou Carnutes, le renseignaient sur ce que faisaient les Belges du voisinage [3] ; un chef carnute, Tasget, ne quittait pas le proconsul et lui rendait mille services [4]. César avait trouvé le moyen d'armer contre la Belgique la moitié de la Gaule.

Les Belges, pendant ce temps, avaient concentré leurs multitudes [5] et s'avançaient sur la route de l'Aisne, qui, de Soissons, les menait en pleine Champagne [6]. César se hâta de gagner cette route [7], par Châlons et Reims. — Mais, en chemin, il détacha Diviciac et le contingent éduen (par Meaux et Paris?), pour opérer dans la vallée de l'Oise, sur les derrières des ennemis [8].

La frontière entre les Rèmes et les autres Belges coupait la

1. Cf. II, 3, 3.
2. II, 24, 4 ; cf. p. 247, n. 1 et 7.
3. II, 2, 2-6.
4. *In omnibus bellis*, V, 25, 4. Cf. p. 228, n. 8.
5. II, 3, 4. — Le lieu de concentration des Belges me paraît devoir être cherché sur l'Aisne, chez les Suessions : 1° leur roi commande à toute l'armée (II, 4, 7) ; 2° ce sont les deux peuples méridionaux de la Belgique, Suessions et Bellovaques, qui fournissent à eux seuls 110 000 hommes (II, 4, 5-7), et qui sont les plus importants ; 3° la ligne de l'Aisne est la voie de pénétration en Belgique et chez les Rèmes, et il eût été étrange que Bellovaques et Suessions l'abandonnassent pour aller rejoindre leurs confédérés plus au nord. Dans un sens analogue, von Göler, 2e éd., p. 67. — L'objection qu'on peut faire à cette hypothèse est la suivante : si les Belges se sont concentrés sur l'Aisne, ils auraient dû marcher à César et César à eux par la Vesle, route directe de Soissons à Reims, et la rencontre se comprend moins à Berry-au-Bac. A quoi on peut répondre que les Belges ont pu choisir la route de l'Aisne pour attaquer *Bibrax* ou Beaurieux (p. 253, n. 2), ce qui a obligé César à marcher sur Berry-au-Bac. — Mais cette objection est assez forte pour que je ne puisse écarter absolument l'hypothèse du rassemblement dans le pays de Vermandois, sur l'Oise moyenne, de la marche des Belges par la grande route de Laon à Reims, et de l'attaque de *Bibrax* (celui-ci à Vieux-Laon) sur cette route (cf. p. 253, n. 2) : opinion, après d'autres, de Creuly, *Carte*, p. 31-2, Napoléon III, p. 114, Rice Holmes, p. 644-5.
6. *Ad se venire*, II, 5, 4 : par la rive septentrionale de l'Aisne (cf. n. 5).
7. II, 5, 4 ; cf. p. 240, n. 2.
8. II, 5, 1-3.

rivière de l'Aisne vers Pont-Arcy [1]. En amont se trouvait la principale traversée de la rivière, à Berry-au-Bac [2] : la grande route gauloise la franchissait sur un pont [3]; il y avait des gués en aval [4]. César résolut d'attirer l'ennemi sur ce point : rien n'était plus propice pour arrêter et disloquer une armée gauloise que ces lieux de passage, où elle se présentait toujours en désordre et embarrassée de son énorme charroi.

Le camp romain fut installé sur la longue colline [5] (de Mauchamp) qui borde la rive ultérieure de l'Aisne, et domine à la fois la route et le pont de Berry. Ce fut une vraie ville [6] que bâtit César pour y enfermer ses quarante mille hommes : le rempart s'en dressa à douze pieds de hauteur [7], les fossés s'en creusèrent sur dix-huit pieds de largeur [8]. En arrière, du côté des Rèmes, des redoutes et une garnison gardaient le pont et l'autre rive, sous les ordres du légat Quintus Titurius Sabinus [9]. À gauche et à droite du camp, aux extrémités de la colline, d'autres fossés et d'autres redoutes garnies de machines [10]. Du côté

1. Cf. II, 5, 4. Je donne la limite des anciens diocèses de Reims et de Soissons, qui est aujourd'hui encore celle des arrondissements de Laon et de Soissons.

2. Cf. p. 253, n. 2.

3. II, 5, 6; cf. p. 253, n. 2.

4. II, 9, 4; cf. p. 253, n. 2.

5. II, 5, 4-5; 8, 3 et 5.

6. Environ 41 hectares pour 8 légions, 40 000 hommes; 25 mètres de hauteur au maximum; cf. Napoléon III, pl. 9. C'était moins un camp de marche ou de nuit qu'un camp de combat; voyez p. 179, n. 6. Je comprends d'ailleurs que son peu d'élévation ait dérouté parfois ceux qui ont vu le terrain. Mais cela explique la force exceptionnelle donnée par César aux défenses, et, au surplus, la mise en culture continue de ce plateau très fertile a pu adoucir les pentes.

7. II, 5, 6.

8. II, 5, 6. C'est bien la largeur des fossés découverts en 1862 (N., p. 114 et pl. 9). Ils avaient (id.) la profondeur normale (cf. Végèce, I, 24), 9 pieds, et étaient de profil triangulaire. Au total 21 pieds de commandement sur le fond du fossé.

9. II, 5, 6; 9, 3 : le gros de la garnison était sur la rive gauche ou ultérieure, dans un *castellum*, une redoute formant sans doute tête de pont. On aurait reconnu les traces des levées et fossés en 1862 (Napoléon III, p. 100).

10. Il semble d'après César (II, 8, 3) qu'il ait creusé deux fossés de 400 pas, coupant de part et d'autre toute la colline. Mais il résulte des fouilles de 1862 (pl. 9), et peut-être aussi de César lui-même (II, 8, 3), que les deux fossés partaient du camp, l'un de l'angle nord-ouest, l'autre de l'angle sud-est, pour aboutir au pied de la colline, l'un au nord au ruisseau, l'autre au sud à l'Aisne, et qu'ils se terminaient par une redoute; la colline qui portait le camp était donc, de ce côté,

ennemi, le camp était bordé par les marécages d'un long ruisseau [1]. Plus loin, à huit milles en avant, à l'entrée même du territoire des Rèmes, leur forteresse de *Bibrax* (Beaurieux?) observait la frontière et veillait sur la route [2].

complètement barrée; elle était ouverte du côté où on offrit le combat; cf., sur ce texte, en dernier lieu, Rice Holmes, p. 643-8. — Je ne suis pas sûr que le cours de la rivière fût alors plus au sud (Napoléon III, pl. 9). Il me paraît plus probable que l'Aisne coulait, alors comme aujourd'hui, au pied de la colline du camp (cf. César, II, 5, 5). Il est vrai que, dans ce cas, le fossé du midi aurait eu moins que les 400 pas indiqués par César, si du moins l'emplacement et la direction de ce fossé sont tels que les a donnés Napoléon : mais il suffirait de très peu de changement pour retrouver exactement ces 400 pas.

1. II, 9, 1. Le marais du ruisseau de la Miette.

2. *Bibrax* est : 1° à 8 milles, 12 kilomètres (II, 6, 1), du camp de César à Berry-au-Bac ; 2° sur la route que suivent les Belges pour venir à César (II, 6, 2 ; cf. p. 251) ; 3° au centre d'un pays riche, où se trouvent villages et fermes (II, 7, 3) ; 4° *in extremis Remorum finibus* (II, 5, 4) ; 5° ce ne peut pas être un *oppidum* considérable, étant à la frontière. C'est ce qui me fait préférer Beaurieux, qui peut répondre à ces cinq conditions. Au reste, le mont de Beaurieux, isolé, campé droit sur la route (du camp de Mauchamp on l'aperçoit fort bien barrant l'horizon), présente sur son plateau et dans sa situation toute l'apparence d'un *oppidum* gaulois. — Mais Vieux-Laon, près de Berrieux, n'est pas non plus impossible (cf. p. 251, n. 5), quoique répondant moins bien aux dernières conditions. — Beaurieux a été proposé par von Göler (2e éd., p. 67). — Vieux-Laon, par Thillois avant 1832 (*Bull. de la Soc. ac. de Laon*, XIX, 1869-70, p. 263-76), Napoléon III (II, p. 114), de Saulcy (*Campagnes*, p. 110). — Le moulin de Vauclerc sur Craonnelle, par Mercier ; Pont-Arcy, par Fallue ; Bièvres, par Lebeuf (*Diss. sur l'état des anciens habitans du Soissonnois*, 1735, p. 20), d'Anville (*Notice*, p. 160) et bien d'autres ; Corbeny, par Lefèvre (*Bull. de la Soc. de Laon*, XIII, 1863, p. 187 et suiv.) ; Laon, par de Valois (*Not.*, p. 291), Jacob (*Mém. ... des Antiquaires de France*, I, 1817, p. 328 et suiv.), Melleville (*Pavoye*, p. 14 et suiv. ; etc.) ; Fismes, par Sanson (§ 40) ; Braisne, par de Vigenère (p. 527) ; Bièvre près de Neufchâtel sur l'Aisne ; Bray en Picardie ; Bruyères (Rouxelle-Deroequigny, *Notice sur la ville de Bibrax*, Noyon, 1861) et Braye près de Laon ; Barby et Braye en Réthelois (?), etc. — Je n'attache pas grande importance aux textes qui donnent le nom de *Bibrax* à Laon, et je n'y vois un argument ni en faveur de Laon ni en faveur de Vieux-Laon (dont les habitants, suppose-t-on, se seraient transportés à Laon avec leur vieux nom) : ces textes me paraissent l'œuvre d'érudits médiévaux, qui auront voulu identifier Laon et le *Bibrax* de César (*Acta sanct.*, 20 juin, V, p. 21 ; 8 octobre, IV, p. 219 ; Guibert de Nogent, *De vita sua*, III, 9, p. 172, Bourgin ; Dudon, *De gestis Normanniae ducum*, 3, Migne, *P. L.*, CXLI, c. 673 ; anonyme ap. Martène et Durand, *Amplissima collectio*, I, c. 662 ; Pardessus, I, p. 123, diplôme de Chilpéric Ier, 562 [la mention *apud Bibrax* est un bon argument contre l'authenticité] ; etc.).

Je crois l'emplacement du camp de César à Berry-au-Bac, sinon évident, du moins à peu près certain : 1° c'est le passage naturel de l'Aisne et le point stratégique de la vallée ; 2° la présence d'un pont gaulois (II, 5, 6) suppose une grande route, celle de Reims vers la Belgique septentrionale, et c'est en effet là qu'elle passait ; 3° nous sommes dans le voisinage de la frontière des Rèmes (II, 5, 4) ; 4° on y constate la présence d'une colline parallèle à l'Aisne (colline de Mauchamp, II, 8, 3 ; cf. 5, 5), et d'un étroit marais parallèle à cette colline et par suite à l'Aisne (marais de la Miette ; II, 9, 1) ; 5° de gués en aval du pont et de

Les Belges n'arrivèrent que lorsque l'œuvre de bâtisse fut terminée. Ils assiégèrent d'abord Bibrax, qui résista [1]. Pendant la nuit, le proconsul y fit entrer ses cavaliers numides, ses archers crétois, ses frondeurs baléares [2]. L'ennemi abandonna la partie pour marcher à César [3], et il vint s'établir sur les collines qui regardaient le camp romain, de l'autre côté des marécages. En face de la ville des légions, droite, régulière, ramassée dans l'enceinte continue de son rempart et de son fossé, s'étalait le campement des Gaulois, immense, désordonné, allongeant sur huit milles de profondeur la ligne incohérente de ses tentes et de ses feux [4].

César ignorait la valeur réelle de cette espèce d'ennemi, qu'il voyait pour la première fois. Il se borna, les premiers jours, à faire sortir ses cavaliers et à risquer quelques escarmouches [5]. Quand il eut reconnu à quels hommes il avait affaire, il rangea

cette colline (gués de Gernicourt, de La Pêcherie; II, 9, 4); 6° l'exacte conformité de la colline à la description de César (8, 2 : *in fronte*, du côté regardant Beaurieux); 7° les découvertes de fossés et levées faites en 1862 (*Bull. de la Soc. acad. de Laon*, XIII, 1863, p. 161 et suiv., et plan; Peyquet, travaux cités; Napoléon, II, p. 114, pl. 9). — Berry-au-Bac a été soupçonné par Le Long, indiqué par Thillois, repris par von Gœler (1re éd., p. 30 et suiv.), Piette, *Bull. de la Soc. acad. de Laon*, VII, 1858, p. 186 et suiv. (*Voies romaines*, etc.), confirmé par Napoléon III (p. 113), préféré depuis (Rice Holmes, p. 643 et suiv.). — Autres hypothèses, d'ailleurs aux abords de Berry : I. Pontavert et la colline de Chaudardes (Sanson, § 136, et *Disquisitiones*, B, p. 158 et suiv.; d'Anville, *Notice*, p. 131; Napoléon, *Précis*, p. 43; Melleville, *Passage*, p. 18 et suiv., avec le camp à Vieux-Laon; Fallue, *Revue*, p. 306 et suiv.; Lehmann; etc.); II. Pont-Arcy (Mort de La Porte-Maison, p. 43; de Saulcy, *Campagnes*, p. 111; Mercier). Mais il n'est pas sûr qu'une grande route passât par là, et je ne retrouve pas dans ces localités les descriptions de César.

1. La place était commandée par Iccius, un des ambassadeurs rèmes reçus par César (II, 6, 4; cf. p. 249, n. 3).

2. II, 6; 7, 1-2. On a objecté contre Beaurieux que César n'y aurait pas introduit de secours, la colline de l'*oppidum* pouvant *être investie de toutes parts* (Napoléon III, p. 114). Mais on oublie que ces secours sont entrés *de media nocte* (II, 7, 1), et que les Belges n'ont pas dû garder toute la nuit les lignes d'investissement, d'autant plus qu'ils ont voulu, non pas bloquer la ville, mais l'enlever *ex itinere magno impetu* (II, 6, 1).

3. Non sans avoir pillé et brûlé tout, *omnibus vicis ædificiisque* (II, 7, 3) : le bas pays, si riche, que longe l'Aisne de Pont-Arcy à Berry.

4. II, 7, 3 et 4. — L'armée a dû s'étendre depuis la Miette jusqu'aux sommets de Craonne et Vauclerc. Le gros des troupes campait, face à César, sur le vaste plateau de Juvincourt, à moins de deux milles du camp romain (II, 7, 3).

5. II, 8, 1 et 2; Dion, XXXIX, 1, 3.

ses six meilleures légions sur l'esplanade qui bordait son camp[1], et, protégé de tous côtés par la rivière, le camp et le marécage, il offrit le combat[2]. Il eût fallu aux Belges, pour le commencer, franchir le marais, descendre et gravir des pentes sous la menace des javelots. Ils furent assez avisés pour demeurer tranquilles[3].

Mais ils exploraient le pays autour d'eux, et trouvaient les gués de l'Aisne[4]. L'espoir leur vint alors de la traverser malgré les Romains, de les attaquer par derrière, ou, tout au moins, de leur couper les vivres. César n'avait point fait occuper les gués[5], sans doute avec l'arrière-pensée d'y amener les Gaulois. Par le pont, il courut sur l'autre rive avec sa cavalerie et ses troupes de jet[6]. Un violent combat eut lieu sur les bords et dans le lit de la rivière. Quelques groupes avaient déjà passé : la cavalerie les entoura et les écharpa. D'autres, fort nombreux, demeurant engagés dans le courant : on les massacra. Leurs corps amoncelés formèrent comme une digue d'un bord à l'autre, et de nouveaux Gaulois s'avancèrent par-dessus les cadavres : ils furent criblés de traits. Les chefs donnèrent l'ordre de la retraite[7].

Il s'en fallait de beaucoup que ce fût un désastre pour les Belges. La rencontre des bords de l'Aisne, vu leur multitude, ne pouvait passer que pour une escarmouche. Mais les Gaulois se désespéraient vite. Jusque-là rien ne leur avait réussi. Peu

1. Ici se place la description de la colline, II, 8, 3; texte sur lequel voyez Rice Holmes, p. 646.

2. II, 8, 2-5, *Pro castris* : en réalité, les légions étaient rangées moins devant le camp qu'à côté, sur la ligne qui le prolongeait à l'ouest (p. 232, n. 10); cf. Rice Holmes, p. 647 et s.

3. II, 9, 1-2; César parle seulement d'un combat de cavalerie, qui lui fut favorable : sans doute sur les bords du ruisseau.

4. II, 9, 3-4 : en aval, gués de Gernicourt et de La Pêcherie. Piette (p. 191) place cette attaque et les gués en amont du camp, à Condé et à Guignicourt.

5. Il les a fait occuper sur le Rhône, p. 199-200.

6. César (10, 1) dit *contendit*, Dion (XXXIX, 1, 4) [illegible], et il ajoute que ce fut de nuit, et que César apprit le projet par des transfuges.

7. De II, 9, 3, à 10, 4; Plutarque, C., 20 (qui parle de « marais » et de « fleuves profonds remplis de morts »); Appien, 1, 4; Dion, XXXIX, 2, 1.

habitués à ces grandes guerres collectives hors de leurs frontières, ils ne savaient comment nourrir leurs foules, et les vivres leur manquaient déjà. Les Éduens approchaient du Beauvaisis, et les Bellovaques ne se résignaient pas à laisser les leurs sans secours. — Le conseil des chefs fut réuni. Ils décidèrent la dislocation momentanée de l'immense armée : on devait laisser le Romain pénétrer en Belgique, puis se réunir à nouveau pour l'y attaquer. Combattant chez eux, les Gaulois auraient l'avantage de connaître le pays et de ne point manquer de vivres [1]. Et le plan était excellent s'ils persistaient dans l'accord, s'ils savaient attirer César très loin sur leurs propres terres, et s'ils revenaient tous assez vite pour le surprendre, l'affamer et l'envelopper.

IV. — SOUMISSION DE LA BELGIQUE AU SUD DES ARDENNES

Mais les Gaulois n'étaient pas encore faits aux décisions et aux mouvements rapides des généraux et des légions de Rome. Il suffit de quelques heures à César pour déjouer le plan des Belges.

Ils avaient levé leur camp à la nuit, et, suivant leur habitude, à la débandade et en menant grand bruit [2]. Quelques heures après, à la pointe du jour, César lançait contre eux sa cavalerie, trois légions et Labiénus. On atteignit vite les Belges en retraite [3], et on se mit à traquer l'arrière-garde. Elle fit bonne contenance : mais toute cette armée n'était déjà plus qu'une foule aveugle. Et jusqu'au coucher du soleil, dit César, les Romains « purent égorger sans péril dans cette multi-

1. II, 10, 4-5; Dion, XXXIX, 2, 1.

2. II, 11, 1 : la dislocation eut lieu dès ce moment, et chaque contingent gagna son pays par une route différente. Ce qui semble bien indiquer que nous sommes à un carrefour, Bellovaques et Suessions prenant dans la direction de Soissons, Serviens et autres par la route de Laon (cf. p. 231, n. 5).

3. Sans doute seulement Suessions et Bellovaques (n. 2).

tude »[1]. — Ce jour-là, comme le jour des Tigurins[2], le service du légionnaire fut une besogne d'abattoir.

Vingt-quatre heures après, César se présentait devant la place forte des Suessions, *Noviodunum* (le mont de Pommiers près de Soissons ?)[3] : en une seule étape de trente milles, quarante-cinq kilomètres, il avait transporté son armée de Berry-au-Bac à Soissons[4]. Les fugitifs n'étaient pas encore arrivés : si bien que le proconsul, dans la rapidité de sa marche, les avait devancés, et que les fuyards couraient derrière lui[5].

1. *Nostri interfecerunt quantum fuit diei spatium*; II, 11. Il est possible que cette opération, confiée aux légats Q. Pedius, L. Aurunculéius Cotta et Labienus, se fit sur la route de Beaurieux, et pour la déblayer. — Dion, XXXIX, 2, 2, donne trois détails différents : ce fut César qui dirigea l'affaire, il attendit son infanterie pour l'engager à fond, et elle fut suivie d'une capitulation. Tous ces détails peuvent résulter d'une lecture rapide de César. — Précis, p. 186, a bien marqué le caractère de ces opérations de César : « C'est par les véritables maximes de soutenir une guerre défensive, en la tournant le plus qu'on peut en offensive, que César est venu à bout d'arrêter ce torrent. » — Trésors de monnaies se rapportant peut-être à cette fuite, près de Guignicourt et de Vic (Blanchet, n° 6 et 8).

2. Cf. p. [illegible]

3. *Noviodunum*, étant la principale place de refuge des Suessions (cf. II, 12, 4; 13, 1), doit être cherché au centre du pays, par suite non loin de Soissons; la rapidité de la marche de César ne peut s'expliquer que s'il a suivi un chemin facile et découvert, et ce ne peut être que la route de l'Aisne; le fait que César est arrivé à Noviodunum sans rencontrer les fugitifs (ici, n. 5), montre que plusieurs routes y conduisaient. Tout cela me fait incliner à accepter l'*oppidum* de Pommiers (fouilles de Vauvillé; cf. t. II, p. 219, n. 3), qui du reste est des derniers temps de l'indépendance, et qui se trouve au croisement de l'Aisne et de la grande voie antique qui coupe du nord au sud le pays des Suessions. De même, Vauvillé, *Congrès arch. de France*, LIVe s., 1887, p. 183 et suiv.; Rice Holmes, p. 474. — Soissons, accepté si souvent (Sanson, § 136; von Goeler, 2e éd., p. 72; de [illegible], *Essai*, etc., 1861, p. 19, dans le *Bull. de la Soc. des Antiquaires de Picardie*, VII; Napoléon III, p. 118), est impossible : c'est une ville de fondation romaine. — Le mont de Noyant au sud de Soissons (Lebeuf, *Diss. sur l'état des anciens habitans du Soissonnais*, 1745, p. 18, et *Mercure de France*, avril 1736, p. [illegible]) ne me paraît pas offrir un site d'*oppidum* gaulois. — Autres hypothèses : Noyon (ancienne opinion : Marlianus, de Vigenère, p. 70; Le Long, *Hist. eccl. du diocèse de Laon*, 1783, p. 10), Sauvion-le-Vineux (Wauters, *Bull. de l'Ac.... de Belg.*, [illegible], IIIe s., I, 1881, p. 564-5), le mont de Noyon près de Chevincourt (Peigné-Delacourt, *Recherches sur la position*, etc., 1862, extrait des *Mém. de la Soc. des Ant. de Pic.*, XIV, 1856; le même, *Supplément aux Recherches*, etc., 1859, p. 2 et suiv., dans les *Mém. de la Soc. des Ant. de Picardie*, IIe s., VII [illegible] XVII; le même, *Comité arch. de Noyon*, [I], 1856-60, p. 103; *contra*, de Graulier, *Essai*, p. 19, etc.).

4. César, II, 12, 1 : *Magno itinere confecto*; *postridie* me paraît déterminer toute la phrase. Cf., là-dessus, en divers sens, outre les éditeurs de César : Bécu, *Com. arch. de Noyon*, I, 1856-60, p. 117 et suiv.; Rice Holmes, p. 632-4; etc.

5. II, 12, 1-4. Pour que César ne les ait pas rencontrés, il faut que le combat de

Les Suessions, chef en tête, se montrèrent durant la nuit et purent entrer dans leur ville. César ne les en empêcha pas, assuré d'ailleurs qu'il les prendrait au piège [1]. Il tenait prêts ses mantelets, les matériaux d'une terrasse d'approche, ses tours d'attaque [2]. Le matin même, l'ouvrage du siège commença : les tours se dressèrent et la terrasse s'éleva peu à peu [3].

Les évènements de ces trois jours avaient troublé l'esprit des Gaulois. Un ennemi qui vous poursuit et qui arrive avant vous, d'énormes et mystérieuses machines qui bloquent le matin une ville où l'on est entré dans la nuit, le double prodige de cette marche rapide et de cette construction colossale terrifia les Suessions. Ils se rendirent. A la prière des Rèmes qui l'accompagnaient, César se contenta d'otages et des armes [4].

En droite ligne, la route de l'Aisne le mena chez les Bellovaques (par Compiègne?) [5]. Diviciac l'avait rejoint [6]. On était à cinq milles de leur place forte, *Bratuspantium* (près de Beauvais?) [7]; lorsqu'arrivèrent les anciens de la nation, portant les

la veille (p. 257, n. 1) les ait rejetés, soit (ce que je préfère) sur la route des hauteurs (chemin des Dames), soit sur la rive gauche de l'Aisne. Il n'en demeure pas moins étonnant que César soit arrivé avant eux (cf., *contra*, à Alesia, p. 505). — On a supposé, pour remédier à la difficulté, que les Suessions et tous leurs confédérés s'étaient repliés par la voie de Laon (p. 251, n. 3) sur La Fère, et que la dislocation s'y était opérée (Creuly, *Carte*, p. 34). Mais 1° ils n'auraient pas eu le temps d'arriver quelques heures après César ; 2° le départ des Suessions domum a commencé après la bataille de l'Aisne (II, 11, 1 ; p. 256, n. 2) ; 3° le texte de César (12, 1 *et* 3, *ex fuga*) montre bien que Romains et fugitifs marchent presque ensemble.

1. II, 12, 4 ; 13, 1.

2. II, 12, 3. Il semble qu'il ait songé à l'assaut, mais qu'il recula devant la hauteur du mur et la largeur du fossé (12, 2 ; t. II, p. 219, n. 3) ; comme il ne parle pas (pas davantage 12, 5) d'obstacles naturels, il a donc voulu attaquer l'*oppidum* par la croupe ou le large col qui le continue au nord, et qui est en effet de plain-pied avec lui. C'est sur cette croupe qu'il dut munire *castra* (12, 3) ; Vauvillé (*Congrès*, p. 184-5) place le camp et la terrasse plus au nord-ouest.

3. I, 12, 5 : il s'agit d'une terrasse bâtie uniquement pour combler le fossé (*aggere jacto*), cf. n. 2.

4. II, 12, 5 ; 13, 1. Comme otages, les *primi civitatis* et les deux fils du roi Galba. Il y eut, de la part des Suessions, un acte formel de *deditio* (13, 1).

5. II, 13, 1.

6. II, 14, 1. A Compiègne? Les Éduens avaient été renvoyés chez eux, peut-être pour ne pas les obliger à combattre les Bellovaques, leurs clients.

7. II, 13, 2. *Bratuspantium*, étant le refuge principal des Bellovaques (II, 13, 2, *se suaque omnia*), me paraît devoir être cherché au centre de leur territoire, sur

paroles habituelles de la soumission [1]. César leur fit attendre sa réponse jusqu'aux portes de la ville. A la prière de Diviciac, il leur accorda les mêmes conditions qu'aux hommes du Soissonnais [2].

Au nord des Bellovaques, le proconsul trouva les Ambiens, sur les deux rives de la Somme. Ils se rendirent dès son approche [3].

Jusque-là, César avait parcouru sans danger les plus belles terres de la Belgique. De Reims à Soissons, de Soissons à Beauvais, de Beauvais à Amiens, c'étaient, par ces mois ensoleillés où les légionnaires montèrent vers le nord, de merveilleux pays qu'ils traversaient, avec les claires rivières qui marquaient leur chemin, les champs de blé mûrissant qui s'étalaient sur les

leur voie maîtresse, qui était le Thérain, pas très loin de Beauvais, qui l'a remplacé à l'époque romaine. — Je n'hésiterais pas à accepter le mont César, auquel on a pensé si souvent dans ces temps-ci, excellente position d'*oppidum* gaulois, plus isolé encore qu'Alesia, défendu par sa hauteur solitaire et couvert par ses tourbières, et où il est certain qu'il y eut une ville dans les derniers temps de la liberté, si le texte de César (13, 3) ne me semblait indiquer un *oppidum* facile à attaquer, dont les Romains ont pu s'approcher sans peine et de très près, plantant leur camp presque aux portes. — Breteuil ou Vendeuil, auxquels on pense souvent (depuis le XVIe siècle : Bonamy, *Mém. ... de l'Ac. des Inscr.*, XXVIII, 1761, p. 423 et suiv. ; d'Allonville, p. 145 et suiv. ; Graves, *Notice arch. sur le dép. de l'Oise*, 2e éd., Beauvais, 1856, p. 85 et suiv. ; Devic, *Bratuspantium*, dans *L'Investigateur*, 1863, III, IIe s., Ve s., p. 81 et suiv., cf. ses *Études*, Arras, 1865 ; Napoléon III, p. 120 ; *Dict. arch.*, I, p. 193 ; Rice Holmes, p. 398 ; etc.), me paraissent trop près de la frontière (cf. César, II, 15, 2). Il est vrai qu'il y avait là en ce temps un habitat gaulois considérable. — On a aussi proposé : Gratepanse dans Ferrières près de Montdidier (de Vigenère, p. 1063 ; Maillet, *Com. arch. de Noyon*, I, 1856-62, p. 197 et suiv. ; de Beauville, *Hist. ... de Montdidier*, I, 1875, p. 24 et suiv. ; Peigné-Delacourt, *Supplément*, 1856, p. 7 et suiv., etc. ; Caudel, *C. r. et Mém. du Comité arch. de Senlis*, IIe s., IV, 1878, p. 20 ; etc.) ; Montdidier (après bien d'autres, von Göler, 2e éd., p. 73) ; Clermont ; Beaumont (cf. de Vigenère, p. 1063) ; Grandvilliers ; Grattepanche près d'Amiens ; même le Brabant (au Moyen Age, Mabillon, *Acta sanctorum*, V, p. 300) ; etc. — Beauvais (Sanson, § 47 ; de Valois, *Not. G.*, p. 113 ; Barraud, *Bull. mon.*, II, XI, 1845, p. 31 et suiv. ; de Grattier, *Essai*, etc., 1861, dans le *Bull. de la Soc. des Ant. de Picardie*, VII ; etc.) est impossible, comme Soissons pour *Noviodunum* (p. 257, n. 3). — Je propose donc, sous toutes réserves, quelque groupe dans les environs immédiats de Beauvais.

1. II, 13, 2. Il les rencontra à 5 milles de la ville (au passage du Thérain ?).

2. II, de 13, 3, à 15, 2 : il y eut 600 otages (15, 1) et acte formel de *deditio* (13, 2). Cette incroyable docilité des Bellovaques, si nombreux et si fiers, et si tenaces plus tard (p. 547 et suiv.), s'explique : 1° par quelque négociation entre eux et Diviciac ; 2° par la fuite des principaux chefs en Bretagne (14, 3 et 4). La reddition a dû être précédée de quelque révolution qui rendit le pouvoir au sénat.

3. II, 15, 2 (sans doute par la route de Beauvais à Amiens) : là encore, il y eut *deditio*. Il dut y avoir, en même temps, soumission des Calètes et des Véliocasses.

plateaux, les bois qui rafraîchissaient les sentiers et coupaient la monotonie des longues routes. Ils n'avaient combattu que juste assez pour s'apercevoir de leur tâche de conquérants. Cette Belgique des bords de l'Oise était aussi radieuse et aussi accueillante que la Celtique du Beaujolais et de la Bourgogne.

Mais au nord d'Amiens, le pays et les hommes changeaient de caractère. Les forêts interminables commençaient, pleines de déserts, de marécages et de bêtes fauves; elles abritaient des tribus à demi sauvages, en partie d'origine germanique, surpassant les autres Belges en bravoure et en rudesse. Elles étaient même plus redoutables que les hommes d'Arioviste : car, vivant d'une vie sédentaire, attachées à leur sol, familières de leurs bois et de leurs marais, elles sauraient les défendre avec l'âpreté du maître qui garde son bien et la ruse du paysan qui connaît les mille recoins de son pays[1]. — D'autre part, César ne voulut pas laisser cette contrée des Ardennes dans l'ignorance de ses légions : la route de Sambre-et-Meuse, qui la traversait, était la voie maîtresse de toute la Gaule du Nord, et les nations qui y commandaient pouvaient à leur gré ouvrir ou fermer la Gaule aux invasions germaniques. D'Amiens, le proconsul se dirigea (par Bapaume?) vers la ligne de la Sambre[2]. Aux bords de l'Escaut, à Cambrai, il se trouvait chez les Nerviens[3].

V. — BATAILLE DE LA SAMBRE

Les Nerviens avaient décidé à la résistance les trois peuplades voisines, les gens du Vermandois, les Atrébates de l'Artois, les Aduatiques de la Meuse[4]. Ces derniers n'étaient pas encore prêts[5];

1. Cf. César, II, 15-17. Cf. t. II, p. 466-7.
2. Cf. II, 16, 1. Nous le faisons donc arriver vers Bavai et sur la rive gauche de la Sambre, ce qui nous paraît la route naturelle, sur ceux qui le font arriver sur la rive droite, Bucherius, Piérart, Kausta, etc., p. 261, n. 2.
3. La frontière des Nerviens devait passer entre Bapaume et Cambrai.
4. II, 16, 2-4.
5. II, 16, 4.

mais les autres attendaient César sur la Sambre[1], près de Maubeuge, à l'endroit où la route de Gaule quitte le plateau pour descendre dans la rivière (à Hautmont[2]). Leur armée se composait d'au moins 80 000 hommes, dont les trois quarts, et les meilleurs, appartenaient aux Nerviens. C'était un homme de cette nation, Boduognat, qui commandait en chef[3].

César marchait à la bataille dans la calme confiance en son bonheur. Il avait déjà, sur les bords de l'Aisne, deux fois ren-

1. *Sabis*, II, 16, 1 et 2.

2. Le champ de bataille doit être cherché : 1° sur la rive gauche de la Sambre (II, 16, 1 et 2 ; 18, 1) ; 2° sur la route directe de la Sambre à Amiens (II, 15, 2-3 ; 16, 1) ; 3° à un passage nécessaire de la rivière, puisque les Belges y attendent César (16, 2) ; 4° sans doute à un endroit d'où partait une route vers le pays trévire (24, 4 et 5) : tout cela, évidemment, conduit aux environs de Maubeuge, où la Sambre est coupée par la vieille route romaine de Boulogne et Bavai à Reims et sans doute Trèves, et qui ont toujours été le lieu stratégique de cette région ; 5° enfin, les détails topographiques, la Sambre profonde de trois pieds (18, 3), une colline à pente régulière présentant l'esplanade d'un grand camp sur la rive gauche (18, 1), et, de l'autre côté, à 200 pas (?) de distance, une colline à pente semblable, boisée dans le haut (18, 2), en amont, la rivière s'élargissant et présentant des bords escarpés sur la rive gauche (27, 5 ; ici, p. 263, n. 8), tout paraît indiquer le terrain entre Neuf-Mesnil et Hautmont. — Cet endroit, soupçonné de bonne heure (sans doute avant Bucherius, *Belgium Romanum*, 1655, p. 611, qui intervertit les positions des deux armées), a été souvent reconnu depuis (Dinaux, *Arch. hist. et litt. du Nord*, III° s., III, 1852, p. 176 et s., etc., Lebeau, même recueil, V, 1855, p. 327 et suiv. ; Piérart, *Excursions arch. et hist. ... à Maubeuge*, 2° éd., 1862, p. 221 et suiv. : tous trois intervertissent les positions ; et accepté avec rectification des positions : von Göler, 1° éd., p. 80 et suiv. ; Napoléon III, p. 122 et suiv. ; Creuly et Bertrand, *Rev. arch.*, 1861, II, p. 453 et suiv. ; Long, IV, p. 63 et suiv., Rice Holmes, p. 631 et suiv. ; K. Lang, *Die Schlacht an der Sambre*, *Festschrift des Gr. Gymnasiums de Karlsruhe*, 1902, p. 46 et s. ; etc.). — En amont : Pont-sur-Sambre, Berlaimont (Kœchly et Rustow, p. 120), vers Landrecies (Le Long, *Hist. de Laon*, p. 12) ; Catillon (de Cayrol, *Diss. sur l'empl. du champ de bat. des Nerv.*, Amiens, 1832 ; Caudel, p. 28). — En aval, sur la même rive gauche de la Sambre : vers La Buissière près Thuin (Bysert, p. 38 et suiv. ; van der Elst, *Doc. et Rapports de la Soc. paléont. et arch. de Charleroi*, I, 1863, p. 110-127, etc.) ; à Presles (des Roches, *Hist. des Pays-Bas*, p. 270 et suiv., avec une note du marquis du Chasteler ; Dewez, *Nouv. Mém. de l'Ac. ... de Bruxelles*, II, 1822, p. 238 et suiv.). — Sur la rive droite en aval (tout à fait impossible) : à Presles (Kaisin, depuis 1872 et en dernier lieu *Doc. et Rapports de la Soc. ... de Charleroi*, XXVI, 1902-3, avec une très riche bibliographie, Gantier, *La Commune*, p. 107 et suiv.) ; près Hantes-Wihéries (Gauchez, *Ann. de l'Ac. d'Arch. de Belg.*, III° s., VIII, 1882, p. 422 et suiv.) ; etc. — Sur l'Escaut (César aurait écrit *Sabim* pour *Scaldem*) : entre Bouchain et Valenciennes (Achaintre et Lemaire, éd. de César, I, 1819, p. 98-9) ; à Bonavy (Le Glay, *Mém. de la Soc. d'Émul. de Cambrai*, 1828-9, p. en 1831, p. 81 et suiv. ; etc. — Et on a même vu dans *Sabis* la Selle (de Marneffe, *Congrès ... d'Enghien*, 1890, p. 219 et suiv.). — Rien à prendre chez Desmasures, *César à Valenciennes*, Valenciennes, 1864.

3. II, 23, 4 ; Plut., *C.*, 20 ; Appien, *Celt.*, 1, 4.

contré et deux fois battu les Nerviens et leurs alliés, réunis à beaucoup d'autres [1]. La nouvelle campagne paraissait jeu d'enfant, telle que les précédentes.

Aussi, le proconsul semble s'être départi de sa prudence ordinaire. Dans le pays de Bavai, où il passa la nuit [2], il apprit que le campement ennemi se trouvait à dix milles de là, sur la rive ultérieure de la Sambre [3]. Il aurait dû, ou s'avancer en ordre de combat, ou demeurer à Bavai, s'y fortifier et attendre : d'autant plus que, le long du chemin, de nombreux obstacles surgissaient, de ces haies artificielles, faites de ronces et d'arbustes, que l'ennemi avait multipliées sur la route, au ras du sol, à peine visibles, et qui entravaient la marche à chaque instant [4]. Mais César, pressé d'en finir, expédia ses éclaireurs et des centurions pour établir un nouveau camp face à celui de l'adversaire, sur la rive citérieure de la Sambre : de là, comme à Berry-au-Bac, il maîtriserait le passage [5]. Puis, il continua avec ses troupes, les laissant échelonnées en longue file, les bagages intercalés entre les légions [6], tout comme s'il se promenait en pays ami. Ce n'est qu'aux abords de la rivière qu'il se décida à faire prendre les devants à ses six meilleures légions [7]. Et encore, au lieu de les tenir rassemblées afin de les préparer au combat, il les dis-

1. Cf. p. 255-257.

2. A dix milles du campement ennemi (II, 16, 1), ce qui nous mène vers Bavai (en admettant, ce que je crois, que César ait passé par là au lieu d'aller directement, à travers bois, du Quesnoy à la Sambre). Le camp a pu être installé soit à Bavai, soit, plutôt, sur le mamelon qui le sépare de la gare. César a fait, de la frontière nervienne à Bavai, une marche de 3 jours (II, 16, 1), 20 kilomètres par jour.

3. II, 16, 1 et suiv.

4. Comme César en parle à propos de sa marche entre Bavai (?) et la Sambre (II, 17, 4-5), il semble que ces obstacles aient été multipliés surtout sur ce chemin par les Nerviens, et sans doute pour protéger le lieu central de Bavai. César suivait en ce moment la lisière ou la queue nord de la célèbre forêt de Mormal, et l'on se représente aisément ces haies venant couper sa route.

5. II, 17, 1. Ce devait être, comme à Berry-au-Bac (p. 232-3), moins un camp de nuit qu'un camp de combat (cf. p. 179, n. 6). Cet emplacement de camp, d'ailleurs, sur une colline à forte pente, dominant le pays et surtout le fond de la vallée (cf. 24, 2), face à une rivière, à portée de bois, était bien choisi.

6. II, 17, 2. Remarquez que César ne paraît pas dissimuler sa faute.

7. II, 19, 2 et 3. Les VII[e], VIII[e], IX[e], X[e], XI[e] et XII[e], qui prirent part au combat (II, 23).

persa pour les mettre à la construction du camp (sur la colline en face d'*Hautmont*)[1]. — L'ennemi, sur l'autre rive de la Sambre, voyait et suivait tous les mouvements de César[2].

Pour la première fois, il rencontra chez un peuple barbare un adversaire digne de lui. Les Nerviens avaient établi leur camp sur les hauteurs, couvertes de bois, qui dominent la Sambre (derrière *Hautmont*)[3]; il n'y avait là ni femmes ni vieillards ni enfants, aucun de ces embarras que traînaient après elles les armées gauloises. On les avait expédiés au loin, dans un lieu de refuge défendu par les marécages[4]. Il ne restait que les soldats, tous décidés à mourir. Leur campement et leur nombre étaient dissimulés par la forêt broussailleuse où ils se tenaient, à l'abri des surprises[5]. Des transfuges venus de l'armée de César les tenaient au courant de ses manœuvres[6], et celui-ci ignora tout de leurs dispositions[7].

Le proconsul crut les siens suffisamment protégés par la rivière, qui était large, profonde de trois pieds et encaissée par endroits[8]. Ses cavaliers et ses hommes de trait, qui firent une première reconnaissance sur l'autre rive, rapportèrent qu'on avait chassé sans peine quelques cavaliers gaulois, et qu'ils étaient disparus dans les bois[9]. Les six légions d'avant-garde

1. II, 19, 5. — Les imprudences de César ont été bien notées par Pecis, p. 217 et s., et, avec exagération, par Davon, p. 34-42.

2. II, 19, 6; cf. 18, 2.

3. II, 19, 5 et 6; 18, 2-3. Il y a en réalité deux collines, celle d'Hautmont, aujourd'hui dénudée, et qu'on a supposée alors boisée (défrichée par l'abbaye d'Hautmont?), et celle qui porte les bois dits du Quesnoy. Au surplus, César reconnaît que le bas de cette colline était *apertus* (la grande place d'Hautmont?). Le gros du campement, chariots par exemple, devait se trouver sur le sommet (peut-être dès lors découvert) qu'occupe le moulin (cf. p. 265, n. 8, p. 267, n. 7).

4. II, 16, 5 (*paludes*); Plut., 20 ([illegible]). A Thuin? à Mons (Napoléon III, p. 122)?

5. II, 18, 2-3; 19, 5 et 6.

6. II, 17, 2.

7. Cela résulte de l'ensemble du récit.

8. II, 18, 3; 27, 5 : *latissimum* ne peut avoir qu'un sens relatif; *altissimas ripas*, les pentes entre le bois d'Hautmont (rive gauche) et la boucle de Boussières.

9. II, 19, 4 et 5. La reconnaissance a dû se faire dans le creux d'Hautmont, *secundum flumen*, II, 18, 3.

continuèrent la besogne du camp [1]; la tête du convoi des bagages se montra sur le plateau [2]; les hommes commencèrent l'installation [3].

Il y avait toujours, à ces moments d'arrivée, un peu de désordre. Personne, d'ailleurs, ne pensait au combat [4]. — C'était l'heure que l'ennemi, habilement renseigné, guettait depuis longtemps. En un clin d'œil, des milliers d'hommes sortent des bois, bousculent cavaliers, archers et frondeurs, dévalent vers le fleuve, le traversent, escaladent l'autre rive, et touchent aux légions. Sur deux milles de front, les Barbares se sont rués à l'assaut des Romains, dispersés sur le plateau et à moitié désarmés [5].

Jamais encore César, son bonheur et sa gloire, n'avaient couru un tel danger. Ce fut pour lui l'humiliation de la surprise : il ne put donner les ordres les plus utiles, et les légats des légions, chacun de son côté, durent prendre les mesures nécessaires [6]. Il ne réussit même pas à combiner les mouvements et à rétablir les rangs : c'était une bataille aveugle, où le soldat prit la place que le hasard lui imposa, où des légionnaires combattirent sous des enseignes qui n'étaient point les leurs, où des subalternes s'improvisèrent chefs responsables [7]; et ce désordre d'une armée romaine, habituée aux belles ordonnances de combat, fut une nouvelle honte pour César. Enfin, la disposition générale des légions acheva de montrer les imprudences du proconsul : au centre, devant le camp, la VIIIe et la XIe s'opposaient aux gens du Vermandois [8], ce qui faisait une force

1. II, 19, 3.
2. II, 19, 6. Au carrefour de L'Agache.
3. II, 19, 6 et 8.
4. Cf. II, 20 et 22.
5. II, 19, 6-8. Dion, XXXIX, 3, 1. Appien, 1, 4; Plut., 20. De la halte des Gratières à Boussières.
6. II, 20, 3-4. Remarquez cet éloge des légats.
7. II, 21, 5-6; 22, 1.
8. II, 23, 3; ce sont les deux legions *a fronte* (23, 4). Elles sont au centre de la colline, face au pont actuel d'Hautmont.

trop grande pour un si petit adversaire; à gauche, contre les Atrébates, qui étaient également peu de chose, la IX[e] et la X[e], les deux meilleures troupes de César, et Labiénus, son meilleur officier [1]; à droite, enfin, en face des 60 000 hommes des Nerviens [2], il n'y avait que deux légions, dont une seule de vétérans, la VII[e] et la XII[e] [3]. Et par une dernière malchance, César se trouva d'abord du côté de la X[e], qui n'avait pas besoin de lui, et qu'il passa quelque temps à haranguer [4] : car les généraux romains, même les plus indépendants d'allure, ne pouvaient se défaire des habitudes d'un long passé. — Les conséquences de toutes ces erreurs se firent bientôt sentir [5].

Au centre, les Viromandues furent repoussés, et rejetés dans la rivière [6]. — A gauche, Labiénus, la X[e] et la IX[e] firent, sans grand effort, de belles prouesses. Une salve de javelots, ordonnée au bon moment, jeta le trouble parmi les assaillants : une charge à l'épée les culbuta dans la Sambre [7]. Emportés par leur élan, les Romains gravirent la pente opposée, et, après un nouveau combat, s'aventurèrent dans le camp gaulois, vide de soldats [8]. — Mais ces pointes hardies vers la rivière et la forêt firent perdre de vue aux vainqueurs leur propre camp et le gros des ennemis.

1. 23, 1; cf. 26, 4. Elles sont sur la partie nord-est de la colline, face à la halte.

2. Cf. II, 28, 2.

3. II, 26, 1; 23, 1. Sur la partie sud-ouest de la colline, du côté des bois dits d'Hautmont et du Mesnil, dont il n'est pas question dans César : il est possible qu'ils n'aient pas existé, mais bien plus vraisemblable que oui, et qu'ils aient précisément dissimulé la grande attaque des Nerviens, et peut-être est-ce une allusion à cela que 22, 1 (*Saepibus densissimis ... interjectis prospectus impediretur* [ce que l'on peut fort bien constater encore du haut du plateau du camp]. Eberz (*Neue Jahrbücher*, LXXXV, 1862, p. 22 et suiv.) a tort de supprimer ce passage; cf. Rice Holmes, p. 660.

4. II, 21, 1-4; 25, 1.

5. Après avoir harangué la X[e], il se dirigea vers les autres, pour faire de même, II, 21, 4; l'approche de l'ennemi coupa court à ses discours, 25, 1.

6. II, 23, 3 : bataille dans le bourg d'Hautmont, des deux côtés du pont actuel.

7. II, 23, 1.

8. II, 23, 2; 26, 4 : combats du côté de la halte; montée sur la colline d'Hautmont (vers le cimetière? *in locum iniquum progressi*); enfin, capture du campement ennemi, vers le moulin (p. 267, n. 7).

Les Nerviens montaient contre la droite romaine pendant que César pérorait encore à l'aile gauche. Ils arrivèrent avec toutes leurs forces, en masses serrées, en rangs profonds, sous les ordres du chef suprême, Boduognat[1]. Comme ils étaient fort nombreux, ils se divisèrent. — Une partie des hommes assaillit les deux légions, les enveloppa presque en entier[2]. Ce fut une mêlée sauvage. La VIIe résista assez bien; mais la XIIe, composée de jeunes soldats, ne sut pas manœuvrer, perdit presque tous ses centurions, même son primipile et une enseigne; et la fuite des Romains commença[3]. — L'autre troupe des Nerviens continuait vers le camp, demeuré à peu près sans défense et d'ailleurs inachevé[4]. En un instant, l'ennemi put entrer dans l'enceinte et s'y répandre sans obstacle. Et alors, valets d'armée, cavaliers gaulois, Numides, frondeurs des Baléares, la foule égoïste et lâche des subalternes et des auxiliaires, saisie d'une terreur panique, s'enfuit dans tous les sens[5]. — Encore quelques minutes, et c'était le désastre, le pillage du camp, le massacre de deux légions[6]. Et déjà les Trévires, reniant en toute hâte l'allié qu'ils s'étaient donné, quittaient au galop le champ de bataille pour annoncer à leur peuple la ruine de César[7].

Celui-ci accourait à ce moment, ayant terminé ses haran-

1. II, 23, 4. Comme César dira plus loin qu'ils ont franchi la rivière là où elle est très large et où les rives sont très escarpées (27, 5), il semble bien qu'ils aient fait le détour de Boussières (p. 263, n. 5), dissimulés peut-être par le bois d'Hautmont (p. 265, n. 3).

2. II, 23, 4; 24, 4; 25, 1 : elle les enveloppe *aperto latere* (sur leur droite, cf. p. 216, n. 2), peut-être en les tournant par le bois du Mesnil (p. 265, n. 3).

3. II, 25, 1; 26, 1; Plut., 20; Appien, 4, 4. Les deux légions étaient séparées, la XIIe peut-être du côté de la rivière, partant plus menacée (II, 25, 1), la VIIe peut-être en arrière, du côté du bois du Mesnil (II, 26, 1). Je doute qu'elles s'alignassent à la suite, face à la rivière (von Göler, 1re éd., pl. 7; Napoléon III, pl. 10).

4. II, 23, 4. Ils ont dû faire le tour par leur gauche, continuant l'enveloppement des légions (n. 2), et se heurtant, vers le *carrefour de L'Agache*, au convoi des bagages qui arrivait (n. 5). Je place le camp romain des deux côtés du chemin qui va de ce carrefour au pont.

5. II, 24 : ajoutez la fuite des gens qui arrivaient en ce moment avec les bagages, 24, 3 (cf. n. 4).

6. *Rem esse in angusto neque ullum esse subsidium*, 25, 1 ; [illegible]. Plut., *C.*, 20.

7. 24, 4-5. Par la route de Givet, Bastogne, Echternach?

gues [1]. Il prit en toute hâte le commandement de la XII[e], espaça les rangs [2], s'élança, le bouclier à la main, sur le front de bataille, interpella les hommes, cria, s'agita, combattit lui-même, et, remise en état de courage et de confiance, la légion put retarder la poussée des ennemis [3]. Puis, il fit rapprocher la VII[e], elle aussi en mauvaise posture, et les deux troupes réunies rétablirent le combat [4]. — Mais la situation demeurait critique. S'il ne survenait pas quelque secours, l'arrivée de César n'aurait fait que retarder la catastrophe et l'aggraver encore [5].

Les renforts accoururent enfin. Les deux légions d'arrière-garde débouchaient au pas de course sur le champ de bataille [6]. Et Labiénus, ayant vu du haut de la colline opposée la prise du camp romain, lança la X[e] au secours de César [7].

La mêlée se continua, avec un effroyable acharnement des deux côtés. Les fuyards de l'armée romaine, honteux de leur peur, voulurent y prendre part, même les valets sans armes [8]. Aucun des Nerviens ne bronchait : quand leurs premiers rangs furent tombés, les seconds rangs montèrent sur les cadavres et se présentèrent au combat ; quand il eut péri un trop grand nombre, les survivants durent gravir les monceaux de corps, et

1. 21, 4 ; 25, 1.

2. Il ordonna de *laxare manipulos*, c'est-à-dire de desserrer les files, d'espacer les rangs, de manière à élargir le champ de bataille, donner du jeu aux épées et multiplier le contact avec l'ennemi (25, 2 ; cf. 25, 1).

3. 25, 2 et 3 ; Plut., *C.*, 20.

4. 26, 1 : la manœuvre (*paulatim sese legiones conjungerent*, etc.) a consisté à écarter l'ennemi glissé entre les deux légions, à les réunir, à remplacer les deux carrés séparés et compacts (25, 1) par un front de bataille continu et dégagé, se présentant sur le plateau, soit en demi-cercle, soit en angle (voyez, avec des variantes, von Göler, 1[re] éd., p. 77, Napoléon III, p. 129).

5. Appien, *Celt.*, 1, 4, dit qu'il fut cerné.

6. II, 26, 3 : *in summo colle* : par la montée de l'Agache.

7. II, 26, 4 ; Plut., *C.*, 20 ; Appien, 1, 4 ; cf. Dion (p. 268, n. 3). Labiénus ne vit ou ne soupçonna le danger de son camp que lorsque, le campement gaulois capturé (p. 265, n. 8), il put regarder *ex loco superiore* : cela n'est possible (avec une bonne vue et par un temps clair), que du haut de la colline d'Hautmont, là où sont le moulin et le fort.

8. II, 26, 5 ; 27, 1-2.

renvoyèrent d'en haut les javelots qu'on lançait contre eux. Les morts s'accumulaient devant les légionnaires, et ceux-ci trouvaient toujours des vivants à combattre [1]. Et César, émerveillé à la fin de tant de bravoure, ne put s'empêcher d'admirer ces Barbares [2].

Ce ne fut qu'après l'égorgement de tous les Gaulois que la bataille nervienne prit fin. Des 60 000 hommes, 500 seulement, dit-on, gagnèrent le refuge où les attendaient les non-combattants [3]. L'énormité du massacre, la destruction de la jeunesse entière des Nerviens, consolèrent César de ses fautes et les cachèrent à ses soldats.

VI. — CONQUÊTE DES ARDENNES; LA FORTERESSE DES ADUATIQUES

Il ne restait plus, du nom des Nerviens, que la multitude des femmes, des enfants et des vieillards, cachés dans les marécages du Hainaut. A la nouvelle du désastre, ils envoyèrent dire au proconsul qu'ils se rendaient à discrétion [4].

César déclara plus tard qu'à l'endroit d'une telle infortune, la miséricorde fut un devoir, et qu'il pardonna pour ne point paraître impitoyable [5]. En réalité, il était inutile et dangereux de supprimer la nation des Nerviens : la place qu'elle occupait en Gaule, cette route de Sambre-et-Meuse par où des Germains

1. II, 27, 3-4.
2. *Tantæ virtutis*, II, 27, 5 et 3; cf. 28, 3; Plut., *C.*, 20.
3. II, 28, 1-2; Plut., *C.*, 20. Ce massacre s'expliquera plus facilement si l'on ajoute aux détails fournis par César celui qu'on trouve chez Dion (XXXIX, 3) : il enveloppa les Barbares en train de piller et les massacra. Le reste du récit de Dion paraît une déformation des *Commentaires* : « Les Nerviens, incapables de combattre (comme cavaliers, cf. II, 17, 4), s'éloignèrent de César sur plaine (cf. *in aperto loco*, 18, 3), mais se transportèrent dans les montagnes les plus boisées, et, après s'être élancés en désespérés (corrompu, cf. Boissevain, p. 468-9), furent chassés et mis en pièces du côté où était César (affaire de la Xe), mais l'emportèrent sur la majeure partie de l'armée et prirent d'emblée le camp. Mais alors César, qui poursuivait les fuyards (erreur pour Labiénus), revint et les enveloppa », etc. — Orose remplace les Nerviens par tous les Belges (VI, 7, 16).
4. II, 28; Dion, XXXIX, 3, 2; cf. p. 263, n. 4.
5. II, 28, 3.

se présentaient sans cesse, ne pouvait être livrée à leurs convoitises; l'intérêt de Rome exigeait qu'on y maintînt des défenseurs, comme on avait fait dans le pays des Helvètes. Et ces Nerviens étaient une race de splendides combattants à ne point perdre. On leur laissa donc leurs terres, leurs places fortes et leur nom national, et, comme tout ce qui en restait n'était plus qu'une multitude sans armes, César fit dire aux peuples voisins qu'il la prenait sous sa protection, et qu'ils eussent à la respecter[1].

Continuant alors sa marche vers le Rhin, il atteignit le pays des Aduatiques, qui tenaient le confluent de la Sambre et de la Meuse[2].

Leur contingent était en route lorsqu'ils apprirent la défaite de leurs alliés[3]. Trop peu nombreux pour lutter en rase campagne, trop braves pour se soumettre, ces fils des Teutons[4] essayèrent un genre de résistance que César n'avait pas encore rencontré. Leurs guerriers et leur population presque entière se

1. II, 28, 3.

2. *Aduatuci*, *Atuatuci*, plus rarement *Atuatici*, *Aduatici*, *Atuatici*, suivant les mss. et les passages. — On peut douter que leur principal *oppidum* fût Namur (p. 270, n. 2); on ne peut douter que la peuplade ne fût installée entre les Éburons, qui sont à Tongres (p. 376, n. 6) et qui sont dits leurs voisins (V, 27, 2; 38, 1), et les Nerviens, également leurs voisins (cf. V, 38, 2; II, 16, 4; 29, 1). Ces trois peuples se suivent sur une même route, celle de Sambre-et-Meuse; et, comme les Nerviens correspondent au Hainaut, les Éburons de Tongres à la Hesbaye, les *Condrusi*, alliés des Éburons (II, 4, 10), au Condroz, derrière Huy, sur la rive droite de la Meuse (cf. t. II, p. 465, n. 4), il ne reste guère pour les Aduatiques que les environs de Namur (*pagus Lommensis*, Marlagne et pays de Lomme, entre Sambre et Meuse, cf. t. II, p. 472, n. 2; *pagus Darnuensis* ou de Darnau au nord de la Meuse, de Marchienne à Namur; cf. Piot, *Les Pagi*, p. 173 et suiv.). — Voyez, avec des conclusions légèrement différentes, Piot, *Les Éburons et les Atuatiques*, dans le *Messager des sciences hist.*, de Gand, 1874, p. 131 et suiv. — La théorie de de Vlaminck (*Les Aduatiques*, etc., dans le *Messager des sc. hist.*, de Gand, 1882; le même, *id.*, 1884 et 1887; etc.), que les Aduatiques étaient entre Meuse et Rhin, a été acceptée par Longnon, *Atlas*, 1er fasc., p. 4 et pl. 1. *Contra*, Rice Holmes, p. 349 et suiv. — C'est une question embarrassante que celle du rapport entre le nom des *Aduatuci* et celui d'*Aduatuca* le *castellum* des Éburons (p. 376, n. 6). Peut-être y a-t-il là une simple coïncidence, ce que je préfère (cf. p. 70, n. 2 et 3). Peut-être les Aduatiques se sont-ils établis à Tongres au début, en ont pris le nom, et en ont-ils été chassés (*exagitati*, II, 29, 5).

3. César, II, 29, 1; Dion, XXXIX, 4, 1.

4. Cf. p. 70 et 133; Appien, erroné comme toujours, donne cette origine aux Nerviens (*Celt.*, 1, 4).

rassemblèrent dans leur plus solide place forte, et s'y disposèrent pour un long siège[1].

C'était, je crois, le rocher de la citadelle de Namur[2], au con-

1. II, 29, 1-4; Dion, XXXIX, 4, 1.

2. Il me semble difficile d'hésiter entre deux localités autres que la citadelle de Namur (montagne de Champeau) et le mont Falhize sur la Meuse, face à Huy de l'autre côté du fleuve. Mais ni l'une ni l'autre ne sont entièrement satisfaisantes. Si j'ai accepté Namur, après de longues hésitations que la vue du terrain a en grande partie dissipées, c'est pour les motifs suivants : 1° je trouve bien à Falhize le col de 200 pieds dont parle César (p. 271, n. 3), mais il ne présente pas une inclinaison ou une dépression assez sensible pour justifier ce qu'il en dit, ainsi que la construction d'un *agger* (p. 272, n. 1); 2° à Falhize, les redoutes d'investissement (p. 271, n. 6) n'auraient pas été assez rapprochées de l'*agger* pour permettre aux légionnaires d'arriver aussitôt contre les assiégés faisant leur sortie (p. 272, n. 4); 3° l'emplacement du mont Falhize est merveilleux pour un *oppidum*, mais il n'a livré, que je sache, aucune antiquité, au contraire de Namur et de sa citadelle (Borgnet, *Promenades*, I, p. 354 et suiv.; *Dict. arch. de la Gaule*, p. 14; *C. I. L.*, XIII, 3620-5; *Le Musée Belge*, 1903, p. 319; 4° le mont Falhize, qui dépend de la commune de Huy, a dû appartenir, comme cette dernière ville, au Condroz, *Condrusi*; la rive de la Meuse sur laquelle il se trouve, confine à la Hesbaye, territoire des Eburons. — Les objections à faire à la citadelle de Namur (déjà bien vues par de Marne, *Histoire du comté de Namur*, 1754, p. 11 et suiv., et par Peets, p. 272 et suiv.) sont : 1° son peu d'étendue, 12 hectares, insuffisante pour loger 60 000 hommes (C., II, 33, 7 : mais qui nous dit (réponse de Borgnet, *Prom.*, I, p. 29) qu'ils ne se sont pas entassés, et en partie sur les flancs de la montagne (cf. VII, 36, 2; 69, 5)? 2° le silence de César sur la Sambre et la Meuse (mais il y a tant de choses dont il ne parle pas (p. ex., la Marne près de Paris, p. 462, le lac de Sarlièves à Gergovie, p. 468, n. 7, la Brenne à Alésia, p. 508-9), et du reste cette objection vaut contre Falhize. — On a songé à Namur dès le XVII[e] siècle au moins : Sanson, § 2; Borgnet, *Promenades dans Namur* (tiré des *Ann. de la Soc. arch.*), Namur, I, 1851-9, p. 19 et suiv. (très utile); Gantier, p. 163 et suiv.; etc. — Falhize a été signalé en 1858 par von Göler (1[re] éd., p. 83), accepté par Bertrand et Creuly (*Rev. arch.*, 1861, II, p. 461; *Carte*, p. 8 et suiv.), Borguet (*Bull. de l'Institut arch. liégeois*, V, 1862, p. 167 et suiv.), Roulez (*Bull. de l'Ac. roy. ... de Belgique*, XXXI[e] a., II[e] s., XIII, 1862, p. 384), Heller (*Philologus*, XXVI, 1867, p. 666), Piot (*Messager*, 1874, p. 136), von Veith (*Monatsschrift* de Pick, VI, 1880, p. 231 et suiv.), van Kampen (pl. 4), Hock (*Études sur quelques campagnes de Jules César dans la Gaule-Belgique*, Namur, 1897, p. 7 et suiv.). — Les autres hypothèses paraissent négligeables : Tongres (de Marne, p. 17; etc.); Montaigu sur le Demer (Roulez et B[...]aert), p. 19); Fallais sur la Méhaigne (d'Anville, p. 31 [peut-être erreur pour Falhize]; Napoléon I[er], p. 41-2); Sautour près de Philippeville (ap. Napoléon III, p. 112); Beaumont près de Maubeuge (ap. Bertrand, *Rev. arch.*, l. c., p. 459); Hastedon près de Namur (Dewez, *Nouv. Mém.*, p. 251; Arnould et de Radiguès, *Congrès internat. d'Anthropologie*, VI[e] s., Bruxelles, 1872, p. en 1873, p. 318 et suiv.; les mêmes, *Ann. de la Soc. arch. de Namur*, XII, 1872-3, p. 229 et suiv.); près de Samson (van der Elst, dans *Nederduitsch Tijdschrift*, Bruxelles, II, II, 1864, p. 216-227), les *Kesselbergen* près de Louvain (Wauters, *Bull. de l'Ac. roy. de Belgique*, L[e] a., III[e] s., I, 1881, p. 343 et suiv.); le plateau d'Embourg près de Liège (von Cohausen, *Jahrbücher* de Bonn, XLIII, 1867, p. 7 et s.); le plateau de Ferschweiler près d'Echternach (Bone, *Das Plateau*, etc., Trèves, 1876; cf. *Jahrbücher* de Bonn, LVIII, p. 181 et suiv.); etc. — L'ancienne opinion était Bois-le-Duc (Marlianus; de Vigenère,

fluent de la Sambre et de la Meuse. Il surgit, comme un promontoire sauvage, à cent mètres[1] au-dessus des deux rivières, dominant leurs bas-fonds de ses pointes aiguës, de ses escarpements sinistres, de ses flancs à pic. C'est, presque partout, un bloc inabordable[2], sauf sur l'isthme de deux cents pieds qui réunit la montagne au plateau voisin[3]; et en face de ce seuil, les Barbares avaient construit un double mur d'une grande hauteur[4]. Ils pensaient, du haut de ces roches et derrières ces murailles, n'avoir plus rien à craindre d'un ennemi[5].

Mais dès qu'il s'agissait d'attaquer une place forte, les Romains sortaient d'embarras, et ils n'avaient plus qu'à appliquer les règles classiques des poliorcètes. — On procéda d'abord à l'investissement de la place, en dressant autour de la montagne une ligne continue de levées et de redoutes[6]. Puis, quans les

p. 661; etc.), et on a même pensé, au XVIe siècle, à Rocroi, Douai et Anvers. — Il n'y a pas non plus à discuter l'opinion qui confond cet *oppidum* avec l'*Aduatuca* des Eburons (p. 376, n. 6; Wauters, *Bull. de l'Ac. ... de Belg.*, XXXI, II, XIII, 1862, p. 400; von Cohausen, *Jahrbücher* de Bonn, XLIII, 1867, p. 7 et suiv.) : il suffit de lire César pour constater que les deux localités sont toutes différentes.

1. Les rivières coulent à 82 mètres, le point culminant de la citadelle est à 195.

2. César, II, 29, 2 et 3 : *Oppidum egregie natura munitum.... Quod cum ex omnibus in circuitu partibus* (dans le sens de *ceteris*) *altissimas rupes despectusque haberet*.

3. II, 29, 3 : *Una ex parte leniter acclivis aditus in latitudinem* (mss. β, *ali- a*), *non amplius ducentorum pedum relinquebatur*. — C'est la langue de terre qui porte l'hôtel de la Citadelle et la route qui le longe. Elle a, semble-t-il, un peu plus de 200 pieds de large : mais il faut tenir compte des travaux de siège, de défense et de construction qui ont bouleversé cette croupe, l'espace de terre le plus remué peut-être de toute la Belgique. — Cette langue de terre descend par une rampe prononcée vers le plateau qui porte la citadelle (l'hôtel est à 214 m., la citadelle à 195) : cela explique le *leniter acclivis* de César et la construction d'un *agger* (II, 30, 3), destiné à annuler ou combler cette pente (p. 272, n. 1). — Les travaux en cours (mai 1908) vont achever, sur ce point, le bouleversement des lieux. Aussi est-il bon de consulter les anciennes cartes, en particulier l'admirable plan donné par Visscher, *Plan de la ville et du château de Namur*, où les travaux du siège de 1695 (et aussi de celui de 1692) ne sont pas inutiles pour comprendre ceux de César.

4. C., II, 29, 3; cf. t. II, p. 219, n. 6. — Sans doute sur le terre-plein entre la promenade, l'hôtel et la citadelle.

5. C., II, 30, 3-4; cf. Dion, XXXIX, 4, 2.

6. II, 30, 2 : *Vallo pedum XII* [ce chiffre n'existe, en première leçon, que dans les mss. β] *in circuitu quindecim milium crebrisque castellis circummuniti*. Il ne s'agit [même avec la leçon des mss. β] que de 15000 pieds, 5 kilomètres. Le chiffre me paraît désigner, non pas la longueur du *vallum*, mais du *circuitus* de contrevallation, *vallum* et *castella* compris. Des *castella* ont pu être disposés sur les rivières, pour en interdire l'accès aux assiégeants (cf. p. 199-200, 470, 581), le *vallum* a dû

assiégés se trouvèrent enfermés dans leurs murailles et sur leur rocher, on les y menaça : César installa ses hommes sur le seuil d'accès, bâtit une terrasse en avant des murs, et fit approcher une tour d'attaque[1]. A ce spectacle inattendu, les Aduatiques se déclarèrent combattus par des dieux, et se rendirent[2].

Mais ils ne respectèrent pas la foi jurée. Fils de vagabonds, traités longtemps en intrus par leurs voisins, ils avaient des habitudes de ruse ou de trahison qui répugnaient d'ordinaire aux Gaulois. Pendant la nuit, ils sortirent en masse de la ville et assaillirent les Romains[3].

César se tenait sur ses gardes. Il eut raison d'eux en leur tuant quatre mille hommes[4]. Et le lendemain, il entrait dans la ville en forçant les portes[5]. Comme on ne lui résista pas, il fut dispensé d'égorger, et il se contenta de faire vendre à l'encan, au bénéfice du trésor public, tous les êtres vivants qu'on lui amena. Il y en eut 53000[6]. Mais beaucoup d'Aduatiques

couper la presqu'île et suivre les hauteurs qui entourent la citadelle entre la Sambre et la Meuse, et il y a eu aussi des redoutes et des tours sur ces collines (II, 33, 3-4). Le camp de César et la principale et plus proche redoute (*proximis castellis*, 33, 3) devaient être sur le plateau derrière l'hôtel (cote 216, le mont de l'ermitage de Saint-Georges) et sur le plateau derrière le ravin de la Foliette (cote 194, la montagne du fortin du Diable). — Je n'exclus pas du reste l'hypothèse d'un *vallum* continu, suivant les berges des rivières (cf. p. 199, n. 5).

1. II, 30, 3; 31, 1. L'*agger*, ou la chaussée destinée à porter les engins d'attaque, a dû être construit sur la rampe (p. 271, n. 3), entre le plateau derrière l'hôtel (p. 271, n. 6) et la citadelle.

2. II, 31-32; Dion, XXXIX, 4, 3 : *les armes furent jetées dans le fossé, et il y en eut tellement que le monceau en arriva presque jusqu'au sommet de la muraille.* Je doute qu'il y ait eu un fossé continu autour de la citadelle de Namur : il ne peut s'agir que d'un fossé coupant le seuil d'accès (p. 271, n. 3 et 4). A moins que César n'ait entendu par *fossa* le grand ravin de la Foliette, qui borde à l'ouest la citadelle.

3. II, 33, 2; Dion, XXXIX, 4, 4. Ils avaient fabriqué des boucliers d'écorces ou de joncs recouverts de peaux (33, 2).

4. II, 33, 3-4. Le combat eut lieu *iniquo loco* pour les assaillants (dominés qu'ils étaient par le mur du camp (*vallo*), les redoutes les plus proches des Romains (p. 271, n. 6) et les tours de l'*agger* (*turribus*)); il doit donc se placer dans les creux où se trouvent aujourd'hui les promenades, à l'ouest et au nord de l'hôtel, sur les premières pentes du ravin de la Foliette, et c'est par là (*minime arduus ascensus*) qu'ils sont venus assaillir l'*agger* (*munitiones*), qui dominait le seuil de l'hôtel.

5. Ce qui prouve que l'*agger* était arrivé de plain-pied avec la porte.

6. II, 33, 6-7. La précision de ce chiffre, emprunté aux registres de vente, est un argument en faveur de l'authenticité des nombres donnés par César; cf. p. 131, note; Dion, XXXIX, 4, 4.

réussirent à échapper; et, malgré César, ce nom, deux fois odieux aux Romains, ne disparut pas encore de la Gaule[1].

VII. — EXPÉDITION DE CRASSUS EN ARMORIQUE

Les légions n'avançaient plus que lentement, depuis qu'elles avaient quitté les belles terres de la Somme. Il leur avait fallu plusieurs semaines[2] pour conquérir un tronçon de route, de Bavai à Namur, et cela, au prix de pénibles combats et sur deux peuples seulement. On arrivait à l'automne[3]. Le général ne se risqua pas plus loin dans les forêts du Nord, et il songea à ses quartiers d'hiver.

Mais il avait tué tant d'hommes, pris tant de villes et ramassé tant d'esclaves, que toutes les peuplades des Ardennes et du Rhin tremblèrent, et que, sans coup férir, il fut facile de leur en imposer. Un accord fut conclu avec les chefs des Éburons[4], qui occupaient, après Namur, les deux rives de la Meuse[5]. Il vint même aux Romains quelques députés d'au delà du Rhin, offrant des otages et la soumission[6]. César pouvait dire, sans trop se vanter, qu'il avait étendu son empire jusqu'au grand fleuve, et qu'il dépendait de lui de le franchir en maître[7].

1. V, 38, 1; 39, 3; cf. p. 364.
2. Simple hypothèse, il n'y a aucune donnée chronologique chez César.
3. Dion, XXXIX, 5.
4. César rendit la liberté aux Éburons et en particulier à Ambiorix, qui payaient tribut et fournissaient des otages aux Aduatiques (V, 27, 2 et 7). Il semble bien que César eût dès lors un résident accrédité auprès d'Ambiorix (V, 27, 1 et 7), et je crois que, jusqu'en 54, ce dernier ne cessera d'aider César dans les expéditions qu'il fit de ce côté, ce qui explique la sécurité des Romains à cette dernière date (p. 472-3, 377).
5. Je crois, avec bien d'autres, que les Éburons formaient deux tribus (cf. *dimidia pars*, VI, 31, 5) : l'une, entre la Meuse et le Rhin (V, 24, 4; VI, 35, 6), sans doute le futur pays de Liège, peut-être avec les pays de Juliers et de Maestricht; l'autre, autour de Tongres, (*Aduatuca*; cf. p. 176, n. 6; VI, 32, 4), le futur pays de la Hesbaye; cf. Piot, *Pagi*, p. 107 et suiv. La première partie était, je crois, le royaume de Catuvolc, la seconde, d'Ambiorix. — Pour la bibliographie, cf. p. 376, n. 6, p. 269, n. 2.
6. II, 35, 1 : des Ubiens sans doute, peut être aussi des Usipètes et des Tenctères (cf. p. 324).
7. Cf. III, 7, 1 (*expulsis Germanis*).

En même temps que le Rhin, c'était l'Océan qu'il fixait cette année comme terme de ses victoires et des conquêtes de Rome. Pendant le dernier siège, il avait envoyé une de ses bonnes légions, la VIIe[1], et l'un de ses officiers, Publius Crassus le jeune, dans la direction de l'Armorique[2]. Ce fils du triumvir fut un des mieux doués des lieutenants de César. Il avait déjà montré du coup d'œil dans le combat, de l'esprit d'initiative et d'à propos[3], et il sembla désigné pour les entreprises où il fallait de l'audace et de la décision, les pointes aventureuses en pays ennemi[4].

Ce que César lui donnait à réduire, c'était la Gaule entre la Seine et la Loire, la Normandie, l'Armorique, le Maine et l'Anjou, nations riches et puissantes sur terre ou sur mer, habituées à l'isolement et à l'indépendance, peu mêlées à la vie et aux compromis du reste de la Celtique[5]. Et il fallait que le jeune Crassus eût un tempérament de conquérant, pour partir avec une seule légion vers ces terres inconnues qui finissaient par se perdre dans l'Océan, les plus éloignées de Rome qu'aurait foulées en Occident un soldat de César.

Crassus fut aussi heureux que son chef. De Namur à Angers[6], il fit 125 lieues sans rencontrer de résistance. La rapidité des marches romaines, le bruit des succès de César, cette crise de peur et de lâcheté qui pesait en ce temps-là sur la Gaule, décidèrent les Armoricains à se soumettre[7]. Partout, d'humbles ambassades se présentèrent devant le jeune officier. Il en vint des petites nations normandes, du pays de Séez et du Coten-

1. III, 7, 2.

2. Pour tout ce qui suit, César, II, 34 (très bref), et un mot chez Plutarque, 20, et chez Dion, XXXIX, 5 (qui semble dire que César soumit d'autres peuples par lui-même). — Je crois bien que la VIIe a campé à Angers ou tout près d'Angers (de même, Renzi, *Le Camp de César dans le pays des Andes*, Saint-Germain, 1867, extrait de *L'Investigateur* d'oct. 1866).

3. P. 230.

4. P. 303 et suiv.

5. T. II, p. 486-492, t. III, p. 134.

6. Cf. III, 7, 2.

7. Ἀμαχεί, Plutarque, *César*, 20.

tin[1]; il en vint des Aulerques, dont la VII[e] légion dut traverser les terres; il en vint enfin des quatre grandes peuplades de la Bretagne, Redons de Rennes, Coriosolites du golfe de Saint-Brieuc, Vénètes du Morbihan, Osismiens de la fin des terres[2] : et ces peuples, qu'avaient jadis visités les Grecs de Pythéas, qui avaient vu des hommes du Midi débarquer au couchant sur leurs rivages, leur apportant des paroles de paix et des désirs d'échanges[3], voyaient maintenant arriver du levant des hommes semblables, mais d'un autre nom, qui entraient de force sur leurs terres et qui leur imposaient l'obéissance. L'histoire entière du monde d'autrefois, Grèce et Rome, se retrouve dans ce contraste.

Tous ces peuples livrèrent des otages. Crassus fut si sûr de sa conquête, qu'il leur envoya, presque sans soldats, quelques-uns de ses officiers pour procéder à des réquisitions de vivres; des préfets et des tribuns circulèrent dans le pays du Morbihan et sur les côtes de la Manche, parlant et agissant en maîtres[4]. Après tout, du moment que les Vénètes, les suzerains de l'Armorique[5], avaient cédé devant les légionnaires, cela signifiait qu'elle abandonnait à César l'Océan du Nord, rivages et mers. Ce que le proconsul n'avait encore dit de personne en Gaule, pas même des Belges, il le prononça au sujet des nations armoricaines : elles furent réduites en la puissance du peuple romain[6].

VIII. — L'ANNEXION APPARENTE DE TOUTE LA GAULE

La conquête de l'Armorique levait tous les doutes : la Gaule devenait une province romaine, jusqu'au Rhin et jusqu'à l'Océan. Car, pour pénétrer en Armorique et pour y loger des soldats, le

1. *Unellos... Esuvios* (mss. *Sesuvios*), II, 34; cf. t. II, p. 489.
2. II, 34.
3. T. I, p. 418-9.
4. II, 34; III, 7, 3-4; 8, 2 et 5.
5. T. II, p. 491-2.
6. *Omnes eas civitates in deditionem* [var. *ditionem*] *potestatemque populi Romani esse redactas*; II, 34.

moindre prétexte fit défaut au proconsul. Au printemps, il avait marché au-devant des Belges afin de se prémunir contre leurs attaques; à l'automne, il attaqua les peuples de la mer, qui n'avaient nul souci de lui. En deux ans, il avait combattu tour à tour pour garantir sa province, pour protéger ses alliés, pour contenir ses adversaires et pour soumettre les indifférents.

Tout paraissait bien fini maintenant. Il touchait au Rhin et à l'Océan, limites du nom gaulois. Les marques de la conquête s'étalaient librement sur les terres qui portaient ce nom. Après la campagne, les légions restèrent en Gaule pour y prendre leurs quartiers d'hiver : la VIIe en Anjou, deux sur la Loire, d'Orléans à Tours, la XIIe dans le Valais, les autres en Belgique[1]. L'hiver précédent, elles avaient campé ensemble, non loin de la frontière romaine, comme si elles allaient la repasser; cette année, elles sont distribuées par toute la contrée, telles que des garnisons qui s'installent. Les préfets et les tribuns préposés aux vivres opèrent sur tout le territoire[2]. Des convois de butin et d'esclaves s'acheminent vers l'Italie[3]; les marchands arrivent en foule, malgré les ennuis des Alpes, et César songe déjà à ouvrir de nouvelles routes[4]. Dans le cours de la dernière guerre, les formules consacrées de l'obéissance ont été prononcées par les peuples du Nord. Même en droit, il n'y avait plus une différence sensible entre la condition des Belges ou des Armoricains et celle des provinciaux soumis à l'Empire romain[6].

1. II, 35, 3; III, 1, 1; 7, 2. Dans II, 35, 3, [illegible] et in civitatibus quae, cf. VII, 34, 3 *propinquae his locis erant ubi bellum gesserat* se rapporte, non pas aux Turons, etc., qui précèdent, mais aux cités de Belgique, Suessions, Ambiens, Bellovaques, Atrébates. *Contra*, von Goeler, 2e éd., p. 103, Napoléon III, p. 115, et bien d'autres.

2. III, 7, 3-4.

3. Cf. Plut., *C.*, 21; César, II, 35, 6-7.

4. III, 1, 2.

5. P. 249, 258-9 et 275.

6. Cic., *De prov. cons.*, 13, 33 : *ceteras* (les Belges), *imperio populi Romani parere assuefecit.*

Au sud de l'Aisne ou de la Loire, Rèmes et Celtes demeurent des nations libres, alliées du peuple romain, et qui continuent à se grouper à leur guise. L'année qui finit a vu grandir, à côté de l'hégémonie éduenne, l'influence du peuple des Rèmes. César l'avait laissé libre et lui témoignait sa bienveillance : aussitôt, ceux des Celtes qui avaient jadis soutenu les Séquanes et combattu Bibracte, Carnutes et autres, offrirent leur amitié à la nouvelle puissance qui s'élevait dans le Nord, et les Rèmes les acceptèrent comme clients ou vassaux[1]. Les Éduens auraient pu concevoir quelque jalousie contre ce nouvel empire : mais César, très désireux de ménager ses alliés de la première heure, déclara ou laissa déclarer par quelque assemblée gauloise[2], que les Rèmes seraient seulement le deuxième peuple en dignité, et que les Éduens demeuraient, et de beaucoup, les premiers et les « princes » de toute la Gaule[3]. Une hiérarchie des nations s'établissait sous le contrôle du proconsul, hiérarchie où les premières étaient ses amies les plus utiles.

L'habileté de César consista précisément à faire que ces deux Empires, éduen et rème, fussent enveloppés de toutes parts, au nord comme au sud, par des terres de vaincus, Helvètes, Belges et Armoricains. Il venait de répéter la manœuvre des Romains en Grèce, lorsqu'ils avaient laissé l'autonomie aux Hellènes, mais en les bloquant par les provinces de Macédoine et d'Asie. La liberté gauloise n'existait plus qu'à l'état d'enclave.

Nulle part d'ailleurs, ni sur la Sambre ni sur l'Océan, César ne prononça encore le mot de province[4]. Il s'arrangea de

1. VI, 12, 7 et 8; cf. VI, 4, 5; ici, p. 244-5.
2. Peut-être à l'automne de 57.
3. *Eo tum statu res erat, ut longe principes haberentur Ædui, secundum locum dignitatis Remi obtinerent*, VI, 12, 9; cf. p. 244.
4. On a prétendu (Ferrero, p. 30) que la Gaule fut proclamée province à la fin de 57. Aucun texte ne le dit, et il suffit de lire le *De provinciis consularibus* de Cicéron, prononcé au milieu de 56, pour s'assurer que le sort des nouvelles conquêtes n'est pas encore réglé : *Nationes nondum legibus, nondum jure certo, nondum*

façon à ce que le sénat de Rome n'intervînt pas pour régler la condition de la nouvelle conquête. Des otages, des auxiliaires, les vivres et le logement des troupes, voilà, semble-t-il, les seules obligations qu'il imposa aux vaincus[1]. Le proconsul fit durer l'équivoque. Il y gagnait deux choses : d'habituer les Gaulois à obéir sans blesser leur amour-propre, et d'obliger le sénat à lui laisser le pouvoir et l'armée.

A Rome, on fut moins discret qu'au quartier général, et, du reste, César voulait qu'on y parlât le plus possible de lui et de ses victoires. L'année précédente, l'affaire des Helvètes et celle d'Arioviste n'avaient amené qu'un sentiment d'inquiétude[2]. Il s'était encore accentué, je crois, au début des nouvelles campagnes, lorsqu'on avait vu le proconsul reprendre sa marche vers le nord, et attaquer de nouveaux ennemis sans guerre déclarée. Il fut même question au sénat d'envoyer des commissaires pour faire une enquête sur la situation des Gaules[3]. Mais les nouvelles des victoires arrivèrent ; les résultats étaient superbes : cent mille morts, cinquante mille esclaves, les fils des Teutons anéantis[4]. Si Pompée, lors de la défaite de Mithridate, s'était approché de la mer Caspienne, les légions de César touchaient au grand fleuve du Rhin et aux mystères de l'Océan du Nord. C'était Cicéron, l'adversaire de César et l'ami de Pompée, qui maintenant rapprochait ces deux noms[5]. Le vainqueur des Gaules devenait enfin un héros consacré par

satis firma pace devinctæ (8, 19), *affecta* (12, 29) : cf. 14, 34 et 35. Voyez aussi César, VII, 77, 15 et 16. César avait deux motifs pour ne pas proclamer l'état de province : se faire proroger le proconsulat, ne pas provoquer les indigènes. Du reste, la date de la déclaration est donnée par les Anciens : cf. p. 370.

1. Cf. p. 243-4, 326, 288. Il semblerait qu'il y eut aussi des tributs pour certaines peuplades (cf. VII, 76, 1, à moins que *immanis* ne signifie la suppression du tribut payé, non à Rome, mais à une autre cité).

2. P. 229 et 245-6.

3. Suétone, *C.*, 24, 3 : *Legatos ad explorandum statum Galliarum*. Il n'est pas impossible du reste que le fait se passe en 56. Cf. Dion, XXXIX, 25, 2.

4. Cf. Plut., *C.*, 21 ; Dion, XXXIX, 5, 1 ; *præda certa*, Cicéron, *De provinciis consularibus*, 11, 28.

5. Cic., *De prov. cons.*, 11, 27 ; 12, 31.

les dieux[1]. Tous les scrupules tombèrent ; il ne fut plus question d'enquête, et chacun ne songea qu'à prendre sa part du butin. Le sénat, qui avait voté jadis douze jours d'actions de grâces en l'honneur de Pompée, en décréta quinze en l'honneur de César[2]. Et, durant deux semaines, le peuple de Rome remercia les dieux de lui avoir donné la Gaule (automne 57).

1. Cic., *De provinciis consularibus*, 11, 27 et 28 ; de 12, 31, à 14, 34 ; le même, *Pro Balbo*, 27, 61.
2. César, II, 35, 4 ; Plut., *C.*, 21 ; Dion, XXXIX, 5, 1 ; Cic., *Pro Balbo*, 27, 61 ; *De prov. cons.*, 10, 25 ; 11, 26.

CHAPITRE IX

CAMPAGNES PRÈS DES FRONTIÈRES

I. Erreurs et rêves de César. — II. L'affaire du Valais. — III. Soulèvements partiels en Gaule. — IV. Préparatifs de César; l'armée divisée en cinq corps. — V. Campagne navale contre les Vénètes. — VI. Campagne de Sabinus en Normandie. — VII. Conquête de l'Aquitaine par le jeune Crassus. — VIII. César en Flandre. — IX. Premier essai d'organisation de la Gaule.

I. — ERREURS ET RÊVES DE CÉSAR

La première dupe de ces mensonges fut César lui-même. Il répéta à tous qu'il avait conquis la Gaule, et il le crut tout le premier.

Il le crut, parce que toute sa vie, en face de ses amis et de ses ennemis, il jugea sur l'apparence. Obsédé par sa folie de gloire, ne sortant de ses rêves prodigieux que pour constater sa maîtrise sur les champs de bataille, concentrant ses pensées et ses actes autour de ses seules espérances, ce splendide égoïsme lui laissa ignorer le véritable état de la Gaule, et il l'estima esclave aux premières paroles de soumission qu'il entendit d'elle[1]. — Au surplus, il avait besoin de se tromper ainsi. Il voyait s'approcher la vieillesse; son dixième lustre commençait; il lui restait bien des choses à faire, son parti à fortifier, Rome à asservir. S'il lui fallait conquérir la Gaule nation par nation, les années qui lui restaient de vie ne suffi-

1. Cf. p. 160 et suiv., p. 247.

raient pas à la moitié de ses ambitions. — Et ce qui, enfin, est son excuse, c'est que les *généraux* de ce temps étaient coutumiers de ces marches rapides et triomphales dans le monde, au travers de nations qui se courbaient devant eux. Marius avait parcouru, en nouveau Bacchus, tout le nord de l'Afrique, depuis Utique jusqu'à la Moulouya; Pompée avait eu sa promenade héroïque, depuis la Cilicie jusqu'à l'Araxe; César, à son tour, était passé à travers les Alpes, depuis Rome centre du monde jusqu'à l'Océan[1] des Morins « les derniers des hommes »[2] : et il pensa que l'Occident ne donnerait pas plus de démentis à la gloire de son vainqueur que l'Orient à celle du grand Pompée. — Il jugea donc terminée sa tâche gauloise, et ne vit plus dans le sol conquis au delà des Alpes qu'un terrain pour préparer des conquêtes plus lointaines encore.

On le comprit à Rome, et qu'avec un tel homme les guerres naîtraient sans cesse des guerres, jusqu'au jour où, gorgées de butin et esclaves de leur chef, les légions l'imposeraient comme dictateur. Aussi, dans l'hiver qui suivit les campagnes du Nord, les amis de la liberté, Caton, Cicéron lui-même, s'inquiétèrent sérieusement sur le compte du proconsul[3]. Quand on lui eut accordé toutes les actions de grâces[4], on lui fit entendre que cela signifiait la clôture des opérations militaires, le retour de l'armée, le triomphe sur le Capitole, le licenciement des légionnaires[5]. Les soldats reçurent du sénat leur solde intégrale[6] : mais cela voulait dire que les campagnes étaient finies[7]. Et le

1. Cic., *De prov. cons.*, 12, 29.
2. Cf. t. II, p. 471.
3. Cf. Suet., *C.*, 24; Cic., *Ad Quintum*, II, 11; *Ad fam.*, I, 9; *De prov. cons.*, 10, 25.
4. P. 279.
5. D'après le texte de Dion (p. 282, n. 1), et d'après l'ensemble du *De prov. cons.*, où il n'est plus question de guerres à entreprendre.
6. Cic., *De prov. cons.*, 11, 28, *Pro Balbo*, 27, 61; *Ad fam.*, I, 7, 10; Dion, XXXIX, 25, 1. S'agit-il de toutes les légions, ou seulement de celles qu'il avait levées, à ses risques et périls, en 58 et 57 (p. 202 et 248)? S'agit-il d'une solde régulière, venant s'ajouter à celle que César avait dû payer à l'aide du butin? Je crois volontiers qu'il s'agit d'une mesure destinée à donner une solde double, y compris celle constituée *præda parta*; cf. Willems, II, p. 418 et 407.
7. Cf. *De prov. cons.*, 11, 28 : *Stipendium .. decus illud et ornamentum triumphi.*

sénat décida aussi, conformément à la coutume, l'envoi en Gaule d'une commission de dix membres, chargée d'organiser le pays conquis, d'en faire une province et de lui donner sa loi[1] : on considérait donc comme terminée la mission spéciale de César. Il est vrai qu'il lui restait deux ans de pouvoir proconsulaire[2]; mais L. Domitius, le beau-frère de Caton, proposait déjà de les lui enlever, et de le rendre à la vie privée (printemps de 56?)[3]. Il ne devait pas manquer de consulaires qui désiraient remplacer César et exploiter la Gaule à leur tour.

Le proconsul, au printemps de 56, n'osa point exécuter la menace qu'il avait lancée avant son départ pour les Alpes : revenir à la tête des légions et écraser ses ennemis[4]. Il n'était ni assez riche, ni assez célèbre, ni surtout assez aimé pour venir à bout de Crassus et de Pompée ses rivaux, et des amis de la liberté leurs communs adversaires. Son armée ne renfermait que quatre bonnes légions, elle ne le connaissait que depuis deux ans, et il était douteux que les Barbares le suivissent à la conquête de l'Italie, comme le lui avait proposé Arioviste[5] : déjà quelques peuplades se révoltaient[6]. Il lui

1. C'est ainsi que j'interprète avec C. Peter, *Philologus*, VIII, 1853, p. 425 et suiv.; cf. Cic., *Philippiques*, XII, 12, 28 (les *decem legati* votés pour César), Dion, XXXIX, 25, 1 : [illegible]; Cic., *De pr. c.*, 11, 28; *Pro B.*, 27, 61; *Ad f.*, I, 7, 10. Dans le même sens, Mommsen, *Staatsrecht*, II, 2e éd., p. 674. On les interprète d'ordinaire comme si l'on avait porté à dix le nombre des légats de César (cf. p. 184, n. 1), et on place le plus souvent ces décrets sur la solde et les légats après l'entrevue de Lucques (cf. Drumann, 2e éd., III, p. 245-8).

2. Cf. p. 106.

3. Suét., *C.*, 24; cf., de même, en 54 (p. 320, n. 4). Cette parole de Domitius, selon moi, n'est possible que si l'on accepte notre interprétation du *stipendium* et des *decem legati*. — Il s'agit de L. Domitius Ahénobarbus, et il est possible que ses attaques contre César s'expliquent par les relations que les *Domitii* conservaient en Gaule (cf. p. 38, n. 1). Sur la situation de César en ce moment, Drumann, 2e éd., III, p. 237 et s. — A défaut de rappel immédiat, il fallait, dès le milieu de 56, conformément à la *lex Sempronia* sur les provinces, choisir un successeur à César (Cic., *Pro Balbo*, 27, 61; *Ad f.*, I, 7, 10); et, comme cette loi fixait le sort des provinces un an et demi avant leur vacance, il s'ensuit bien que les pouvoirs de César expiraient en 54; cf. p. 106, n. 4.

4. Suétone, *C.*, 22, 2.

5. P. 234.

6. P. 288 et suiv.

fallait accroître son armée, ses ressources et sa gloire, et, pour cela, gagner du temps et ne se brouiller avec personne.

Il se rapprocha des frontières de l'Italie ; et, à la fin de l'hiver, on le vit à Ravenne, où Crassus le rejoignit[1], puis à Lucques, où Pompée vint à son tour[2]. Et il en vint bien d'autres, jusqu'à 200 sénateurs, des magistrats en nombre, dont les 120 licteurs attendaient parfois à la porte de César[3]. Rome entière parut lui faire la cour[4]. Le butin ramassé en Gaule était arrivé. Le proconsul prêtait ou donnait à tous ; ses agents achetaient les électeurs[5] : l'or des vaincus continuait la ruine de la liberté[6].

L'entente fut renouvelée entre les trois complices. Pompée épousa la fille de César, Julie ; Crassus et lui seraient consuls en 55 ; Crassus recevrait la Syrie et la guerre contre les Parthes[7] ; l'autorité proconsulaire de César serait prolongée d'au moins quatre ans, et suivie d'un nouveau consulat[8]. C'était, cette fois, un vrai partage de l'Empire romain, préparé entre les trois hommes et à faire ratifier par le sénat et le peuple (avril).

En ce qui concernait le proconsulat de César, on devait alléguer que la Gaule n'avait pas encore reçu sa formule et sa loi provinciale, et qu'il restait beaucoup à faire entre les Alpes et l'Océan[9]. Cela était vrai, et le proconsul avait donné des ordres, avant l'hiver, pour compléter l'œuvre de la conquête : des troupes, notamment, avaient été envoyées dans les Alpes du Valais, afin d'assurer une liaison constante et directe entre l'Italie et la Gaule du Nord[10]. D'autres se prépareront à des-

1. Cic., *Ad fam.*, I, 9, 9.
2. Cic., *Ad fam.*, I, 9, 9 ; Suet., *C.*, 24 ; Plut., *C.*, 21.
3. Cf. n. 5.
4. [illegible] τὴν πόλιν, Plut., *C.*, 21.
5. Plut., *Pompée*, 51 ; *César*, 21 ; Appien, *Civ.*, II, 17, 61-3 (cf. Napoléon III, p. 427) ; Cic., *Ad fam.*, I, 9, 9.
6. Ἀπὸ τῶν πολεμίων χρημάτων αἱρῶν τοὺς πολλούς, Plut., *C.*, 20.
7. Plut., *C.*, 21 ; etc.
8. P. 320, n. 4.
9. Cf. Cic., *De prov. cons.*, 14, 34 ; cf. p. 318.
10. César, III, 1, 1-3 ; p. 283.

cendre en Aquitaine et à opérer la jonction avec l'Espagne de l'Èbre[1]. Mais César laissait cette tâche banale à ses collaborateurs.

Pour lui, il regardait déjà vers de nouveaux et plus vastes horizons. A la fin de sa campagne de Belgique, il avait reçu l'avis d'ambassades qui venaient d'outre Rhin. Il en renvoya la réception au printemps, se réservant le soin de régler alors, après la Gaule, le sort de la Germanie[2]. Déjà, à Rome, ce mot de Germanie était prononcé, comme une nouvelle province qui pourrait échoir à César et au peuple romain[3]. Et ce n'est pas seulement au Rhin que pensait le proconsul. Pendant l'hiver, il trouva le temps de passer dans la Dalmatie, qui faisait partie de son gouvernement : c'était la région romaine la plus voisine de l'empire de Burbista. Il voulut se rendre compte de l'état des choses, voir de près les peuples et les pays[4]. Depuis les Alpes des Balkans jusqu'aux marécages de la mer du Nord, la pensée de César embrassait tout l'Occident barbare.

II. — L'AFFAIRE DU VALAIS

De sérieux mécomptes troublèrent son triomphe et interrompirent ses rêves. La Gaule s'agita au moment précis où il la déclarait soumise[5].

L'affaire des Alpes se termina par un échec, qui menaça de tourner en désastre. César avait envoyé dans le Valais un de ses lieutenants, Galba, officier fort ordinaire[6] : il lui confia de la cavalerie et la XII[e] légion[7], celle que les Nerviens avaient

1. III, 11, 3; p. 303 et suiv.
2. II, 35, 1-2, p. 273.
3. Cf. Tite-Live, *Ep.*, 104 et 105; Cic., *Pro Balbo*, 28, 64 : *In Pisonem*, 33, 81-2.
4. *In ... Illyricum properabat*, II, 35, 2; *in Illyricum profectus esset, quod eas quoque nationes adire et regiones cognoscere volebat*, III, 7, 1.
5. Cf. III, 7, 1 : Orose, VI, 8, 6.
6. *Servius (Sulpicius) Galba*, III, 1, 1.
7. III, 1, 1; Orose, VI, 8, 2.

failli massacrer[1]. Tout cela eût formé une armée des plus médiocres, s'il n'y avait eu, pour soutenir le chef et les soldats, des officiers et des centurions de premier ordre[2].

Galba eut pour mission de soumettre les tribus du Valais et de dégager le col du Grand Saint-Bernard[3]. Quoique le Valais fût alors très peuplé[4], c'était surtout sa situation qui intéressait les Romains : la route des Alpes Pennines était sur la ligne directe qui menait de Rome et de Turin, soit à Besançon, Reims et Boulogne, soit à l'Alsace, au Rhin et à la Germanie. Tandis que le Genèvre, le Cenis et le Petit Saint-Bernard s'ouvraient sur la Gaule et le Couchant, le Grand Saint-Bernard regardait vers le Nord : c'est par là qu'étaient jadis passés, pour combattre les Romains, les Barbares à demi germains de la Belgique[5]. Puisque Rome voulait leur rendre la pareille, elle avait besoin de prendre et de garder ce passage. César expliqua que dans cette campagne des Alpes Pennines, il eut en vue les intérêts des marchands italiens, exploités par les tribus de la montagne[6]. Il faut le croire : car nul proconsul ne fut sans doute plus soucieux que lui de protéger les brasseurs d'affaires. Mais l'expédition du Valais était trop utile à ses projets de conquêtes germaniques, pour qu'il n'ait point aussi pensé à des marches de troupes et à des convois d'armes.

L'affaire fut assez mal conduite par Galba. Après quelques combats et quelques assauts de redoutes, les gens du Valais se soumirent[7]. Le légat crut à leur bonne foi, logea deux cohortes chez les Nantuates de Saint-Maurice[8], et le reste de son armée à Martigny, bourg principal des Véra-

1. P. [illegible].
2. Le primipile P. Sextius Baculus et le tribun C. Volusenus Quadratus; III, 5, 2; [illegible], VI, 8, 5, cf. p. 175 et 185, n. 2.
3. III, 1, 2.
4. T. II, p. 8, n. 3, p. 161, t. I, p. 31[illegible].
5. T. I, p. 31[illegible].
6. III, 1, 2.
7. III, 1, 4, 2, 3 [illegible], 3, 1; Dion, XXXIX, 5, 2.
8. III, 1, 4; sans doute à Saint-Maurice même.

gres[1] : c'est de là que part la route du col et qu'elle s'engage dans la montagne.

Mais Martigny, près du confluent de la Dranse et du Rhône, dans un bas-fond que les rochers et les cimes entourent et dominent, est une position détestable pour un camp de guerre[2]. De plus, Galba laissa ses troupes vagabonder dans le pays, il négligea de se munir de vivres, et il traîna en longueur l'achèvement du camp et de ses défenses[3].

Un jour, à l'improviste, les Véragres, unis aux Sédunes, leurs voisins du val de Sion, assaillirent le camp romain au nombre de 30 000[4]. La XII[e] légion fit d'abord bonne contenance, mais elle ne tarda pas à faiblir. Les Barbares étaient déjà dans les fossés et faisaient brèche dans la muraille[5]. Comme au jour de la Sambre[6], la malheureuse troupe touchait à l'heure du massacre[7].

1. *Octodurus*. C'est Martigny-Bourg, que partage en deux la Dranse. Galba établit son camp sur une moitié du bourg, évacuée par les indigènes, qu'il laissa dans l'autre moitié (III, 1, 5-6; Orose, VI, 8, 2). Il est probable que le camp était sur la rive gauche (Martigny-Combe), et que là passait la grande route allant d'un côté vers le lac de Genève (3, 2 et 4) et de l'autre vers le col. Martigny-Combe est bâti sur un mamelon qui m'a paru séparé de la grande montagne par une sorte de douve, artificielle ou naturelle(?). — Dans le même sens (avec des variantes), outre Rice Holmes, Rothpletz, *Die Schlacht bei Martigny*, à la suite de Egli, *Kirchengeschichte der Schweiz*, Zurich, 1893, p. 131 et suiv. (bien fait), Heierli et Œchsli, *Urgeschichte des Wallis*, Zurich, 1896 (*Mittheilungen*), p. 121, contra, [illegible], *Œuvres diverses*, II, Amsterdam, 1771, p. 101 et 105, réfuté par Rothpletz, et de Saulcy (*Rev. arch.*, 1861, II, p. 5 et suiv.), réfuté par Rice Holmes (p. 661-662). — Je doute (et c'était déjà l'opinion des contemporains, Hanlacre, *Œuvres*, I, p. 179 et suiv.), je doute fort que le camp décrit par de Fontenu soit un camp de Galba (*Hist. de l'Acad. des Inscr.*, XIV, 1743, p. 99 et suiv.).

2. III, 1, 5; 2, 4; 3, 2. Il semble bien que César n'ait pas absolument ordonné ce campement dans le pays, III, 1, 3.

3. III, 2, 3; 3, 1. Dion (XXXIX, 5, 3) ajoute ce détail, que des soldats avaient reçu leur congé pour aller en Italie (à moins qu'il n'ait mal compris *commeatus*, 2, 3).

4. III, 2, jusqu'à 4, 1; Orose, VI, 8, 2-4; Dion, XXXIX, 5, 3. Les indigènes occupèrent *omnia fere superiora loca*, de manière à barrer les routes, *interclusis itineribus* : il faut les supposer, à gauche ou à l'ouest, sur le terrain des vignes, aux Rappes et sur le sentier à mi-côte qui s'en va au nord vers La Bâtiaz. Pour attaquer le camp, ils ont dû descendre (*decurrere*) par la grande route du col, le chemin des Rappes et le sentier du Plan-Cerisier. Il ne semble pas qu'ils aient attaqué par la Dranse (III, 2, 1).

5. III, 4, 2, jusqu'à 5, 1.

6. Cf. p. 256.

7. *Resque esset jam ad extremum perducta casum*, III, 5, 1.

Le centurion primipile Baculus et le tribun Volusénus sauvèrent la situation. Ils coururent à Galba et l'obligèrent à donner l'ordre de la sortie en masse. Les indigènes, surpris de flanc et de dos, n'eurent pas le temps de se rassembler en rang de bataille ; et la journée finit, pour la XII[e] légion, par l'égorgement de quelques milliers de Gaulois[1].

Mais il ne fallait plus songer à garder le Valais et le col des Alpes Pennines. Galba quitta Martigny le lendemain, et commença sa retraite à la lueur des incendies qu'il alluma. Quelques jours après, il arrivait chez les Allobroges (à Genève ?), et il s'installait pour l'hiver dans la Province même (octobre 57 ?)[2]. — Quoi que César pût écrire, c'était l'abandon d'une conquête, et le recul d'une légion jusqu'en terre romaine.

III. — SOULÈVEMENTS PARTIELS EN GAULE

Après les peuples de la montagne, ce furent ceux de la mer qui se levèrent contre les hommes de César et qui se chargèrent de le détromper.

La soumission de l'Armorique par Crassus avait été un vaste trompe-l'œil ; la VII[e] légion n'avait fait que courir à la lisière du pays, et aucun vaisseau romain n'avait paru près des rivages[3]. Or, la véritable Armorique était sur la mer, que sillonnaient les énormes bâtiments de la nation vénète[4].

La parole par laquelle cette puissante nation s'était rendue à Crassus, lui avait été sans doute arrachée par surprise et comme à son insu. A peine l'eut-elle donnée, qu'elle en vit les conséquences et la regretta : elle allait perdre sa suprématie chez les Armoricains, les marchands italiens arriveraient, son monopole

1. III, 5, 2, jusqu'à 6, 3 ; Orose, VI, 8, 3 ; Dion, XXXIX, 5, 4. La principale sortie et la poursuite eurent lieu du côté des hauteurs (6, 2 ; ἐκ τῶν ἄκρων, Dion), sans doute par le chemin des Rappes.
2. III, 6, 4-5 ; c'est Dion qui fournit la date, ἐχείμαζε (XXXIX, 5, 2).
3. P. 274 et suiv.
4. T. II, p. 211-213, 491-492.

sur la Manche serait compromis[1]. Et en quelques heures, dans un de ces revirements subits qu'on reprochait si souvent aux Gaulois, ils se décidèrent à provoquer Rome et se lancèrent dans l'irréparable.

Crassus hivernait dans l'Anjou avec la VII[e] légion, aussi confiant que son proconsul. Les otages qu'il tenait en sa garde lui garantissaient l'obéissance de la contrée. Ses officiers circulaient sans inquiétude chez les peuples voisins, rassemblant les vivres destinés au camp : deux d'entre eux se trouvaient en Morbihan chez les Vénètes, d'autres au nord de l'Armorique ou sur les terres normandes[2].

Les chefs des Vénètes donnèrent le signal : ils firent saisir et enchaîner les officiers romains installés chez eux[3], et leur exemple fut suivi par les Coriosolites de Corseul et les Ésuviens du pays de Séez[4]. Crassus réclama la liberté de ses hommes : ses envoyés furent à leur tour mis aux fers[5]. Quatre chevaliers et d'autres citoyens de Rome servaient maintenant d'otages aux Gaulois, et répondaient de la vie de leurs parents, laissés aux mains de Crassus.

Les peuples complices se hâtèrent de conclure une alliance fraternelle, jurant de s'aider jusqu'à la mort. Puis, leurs messages gagnèrent rapidement à la cause de la liberté tous les peuples de la mer, depuis l'embouchure de la Loire jusqu'aux bords de la Seine; dans l'intérieur des terres, les Aulerques de Jublains adhérèrent à la ligue; au delà même des limites habituelles de l'Armorique, elle rallia les Belges de l'Océan,

1. Strabon rattache directement la révolte des Vénètes à leur crainte de voir César passer en Bretagne (IV, 4, 1); cf. César, III, 8, 1, et IV, 20, 4.
2. César, III, 7, 2-4; 8, 2 et 3.
3. III, 8, 2.
4. III, 8, 3; cf. 7, 4. Les mss. α ont *Esubios*, les mss. β semblent hésiter entre *Esubios* et *Unellos*. Napoléon (II, p. 137) accepte *Unelli*; contra, Heller, *Philologus*, XXVI, 1867, p. 667, et Rice Holmes, p. 663, qui font remarquer avec raison la [illegible] du pays de Séez (*Essui*; cf. t. II, p. 4-9).
5. Le [illegible] seulement chez Dion, XXXIX, 46, 4.

ces Morins et ces Ménapes[1] qui, l'année précédente, s'étaient groupés autour des Suessions, et que César n'avait pu pourchasser dans leurs marécages[2].

Ce qui se dressait contre Rome, c'étaient donc la Gaule de l'Océan et la Gaule du Nord, toute cette vaste région dont Crassus et César avaient proclamé la conquête[3]. Trois foyers de guerre se développaient rapidement : l'un chez les Vénètes, autour du Morbihan[4] ; l'autre en Normandie, autour du Cotentin ; le troisième dans la vallée de l'Escaut[5]. Ce qui était plus grave, c'est que les confédérés se tenaient par la mer, dont ils étaient maîtres : ils avaient des amis en Angleterre, les Belges de la grande île ne demandaient pas mieux que de se battre, et des guerriers passèrent le détroit pour secourir leurs frères[6]. A l'est, un mouvement se dessinait chez les Trévires, dont César ne savait plus, depuis la bataille de la Sambre, s'ils étaient amis ou ennemis, et l'on disait même qu'ils cherchaient des auxiliaires en Germanie[7]. Enfin, au sud, les Aquitains de la Gascogne s'agitaient à leur tour, et, quoiqu'ils fussent étrangers au nom gaulois, on parlait de secours qu'ils enverraient aux Armoricains[8]. La guerre se propageait de proche en proche ; et, depuis la forêt Hercynienne jusqu'aux Pyrénées cantabriques, l'ambition de César suscitait par tout l'Occident des colères et des menaces.

Il était impossible que la Gaule centrale demeurât à l'écart de ce mouvement qui l'enveloppait de toutes parts. C'était, disaient

1. César, III, 8, 13 ; 9, 10 [illegible], Osismes, Lexoviens, Namnètes, Ambiliates [illegible] ; cf. t. II, p. [illegible], n. 1], Morins, [illegible], Ménapes [illegible], Orose, VII, 8, 6-9.
2. P. 248 et 273.
3. P. 273.
4. III, 9, 9.
5. III, 11, 4 ; 17, 1.
6. III, 28, 1.
7. III, 9, 10 ; IV, 20, 1. Le nombre [illegible] s'explique peut-être par des renforts communs aux trois groupes de combattants ; Orose, VI, 8, 8.
8. III, 11, 1-2 ; cf. p. 268.
9. III, 11, 3.

les Vénètes, entre esclavage et liberté que la question se posait désormais. Beaucoup de Celtes finirent par le comprendre. Des révolutions se préparèrent, des propos hostiles furent tenus, des bandes de partisans se formaient et se dirigeaient vers l'Armorique[1]. Si César n'agissait pas à temps, son œuvre serait à recommencer.

IV. — PRÉPARATIFS DE CÉSAR; L'ARMÉE DIVISÉE EN CINQ CORPS

Mais César, si contrarié qu'il pût être, prit aussitôt les mesures nécessaires. Les Vénètes lui déclaraient la guerre : il la leur ferait aussitôt, et sur mer. Aucun Romain n'avait encore combattu sur l'Océan, lui-même n'y avait pas une seule barque et pas un seul marin : il saurait s'y construire une flotte et vaincre les Armoricains sur leur domaine propre. La grande difficulté de l'entreprise ne fut qu'un stimulant pour cet homme d'orgueil et d'action : si la provocation des Vénètes le détournait de ses projets sur le Rhin, elle lui donnerait la gloire d'un triomphe maritime, à la Duilius ou à la Pompée. Et lorsqu'il apprit que les confédérés réclamaient leurs otages en échange des officiers, il répondit, de Lucques ou de Ravenne, en ordonnant qu'on lui bâtit une flotte sur l'Océan[2].

Quelques jours après avoir donné cet ordre, il revenait en Belgique[3], où il rejoignait le gros de son armée[4] (début de mai?[5]).

Après qu'il fut arrivé, les légats et les légions se mirent en route vers tous les coins de la Gaule : — Labiénus et la cava-

1. III, 8, 4 : 10, 3 : 17, 4.
2. César, III, 8, 5; 9, 1; Dion, XXXIX, 40, 3.
3. Peut-être à Amiens; cf. p. 326, n. 2.
4. III, 9, 2.
5. *Cum primum per anni tempus potuit*, III, 9, 2. Il semble qu'il y eut alors une concentration générale de l'armée, comme d'ordinaire au printemps (VII, 9, 5; VIII, 52, 1; VI, 4, 6?; V, 8, 1).

lerie furent expédiés en tournée chez les Rèmes, les Trévires et les autres Belges. Cette chevauchée hardie, conduite sans légions, mais par le plus avisé des lieutenants de César, avait pour but de maintenir l'ordre dans l'Est et le Nord : on devait pousser jusqu'au Rhin, reconnaître les bords du fleuve, et si les Germains cherchaient à le franchir, les rejeter sur l'autre rive[1]. — Publius Crassus fut envoyé avec douze cohortes chez les Aquitains, dans la direction de la Garonne, du Gers et des Pyrénées[2]. — D'autres cohortes furent confiées à Décimus Brutus, qui préparait la flotte vers l'embouchure de la Loire[3]. — Trois légions, commandées par Quintus Titurius Sabinus, furent chargées d'opérer le long de la côte normande[4]. — Enfin, avec ce qui lui restait d'hommes, César menaça, par l'intérieur, la Vilaine, le Morbihan, les terres et les bourgades vénètes[5].

Jusque-là, suivant l'habitude des chefs romains, le proconsul s'était gardé de disperser ses troupes dans le cours d'une campagne : il avait toujours combattu avec son armée entière, rassemblée autour de lui. Cette fois, il la divisait en cinq corps, qui allaient s'éloignant l'un de l'autre, pour guerroyer aux extrémités de la Gaule, vers les Pyrénées, le Rhin et l'Armorique[6]. Quelle belle occasion de se révolter pour les Belges et les Celtes! Entre Labiénus à Trèves, Crassus à Agen, Sabinus à Rouen, Brutus à Nantes et César à Vannes, il y avait plus de cent lieues de distance, quinze jours de marche, et sans doute un médiocre service d'étapes. En disséminant ainsi ses troupes, César espérait que tous les Gaulois demeureraient dans la crainte[7]. Mais il pouvait tout aussi bien se faire qu'ils profi-

1. César, III, 11, 1-2 : Labiénus semble n'avoir eu avec lui que des corps auxiliaires, surtout de cavalerie.

2. III, 11, 3 : une légion, deux cohortes et beaucoup de cavalerie.

3. III, 11, 5; cf. 14, 3 : peut-être une légion et huit cohortes.

4. III, 11, 4.

5. III, 11, 5 : deux légions?

6. *Partiendum sibi ac latius distribuendum exercitum putavit*, III, 10, 3; Dion, XXXIX, 40, 2.

7. III, 10, 3.

tassent de la dispersion des légions pour les séparer de leur chef et les envelopper à l'improviste.

Si le proconsul a pu commettre une telle imprudence, c'est qu'il était sûr que les Gaulois ne prendraient pas les armes ; ou, peut-être, c'est qu'il continuait à se fier à sa fortune[1]. Elle lui donna raison cette fois encore, et, sur presque tous les points, elle lui envoya des succès sans mélange.

V. — CAMPAGNE NAVALE CONTRE LES VÉNÈTES

Le plus grand de tous fut une victoire navale sur les Vénètes ; et dans ce succès, ce qui est vraiment admirable, ce qui est peut-être l'épisode le plus étonnant de la guerre des Gaules, c'est la création, en quelques mois, sur cette mer inconnue des Romains, d'une flotte et d'une marine capables de disputer l'Océan du Nord à ses maîtres dix fois séculaires.

César arriva à ce résultat par la rapidité de ses décisions, la netteté de ses ordres, la concordance rigoureuse de ses dispositions. C'était, avant toutes choses, un incomparable administrateur de guerres. Il lui fallait des vaisseaux de combat à la romaine, longs, souples et rapides, pour assiéger les masses pesantes des vaisseaux vénètes[2] : il en fit construire un grand nombre chez les riverains de la Loire maritime[3], sans doute chez les Pictons, qui occupaient alors le pays de Retz[4]. Mais il lui fallait aussi des vaisseaux à la gauloise, pour les transports et les services auxiliaires : il les réquisitionna chez les Celtes du golfe de Gascogne, Vendéens, Saintongeois et autres[5], rivaux

1. En voyant le soin avec lequel il explique ses dispositions pour la campagne (III, 10), on peut supposer qu'il a eu à se défendre contre certains reproches.

2. Cf. t. II, p. 212-213.

3. *In flumine Ligere* (var. *Ligeri*), III, 9, 1 (cf. *classis*, III, 11, 5) ; mais peut-être aussi chez les Andes, les Turons et les Carnutes, *ἐν τῇ μεσογαίᾳ*, Dion, XXXIX, 40, 3. Dion semble dire que Brutus amena de la Méditerranée une flotte de vaisseaux légers (ταχειῶν οἱ ναυσὶν ἐκ τῆς ἔσω θαλάσσης, 40, 5) et cela n'est pas impossible.

4. Cf. t. II, p. 496.

5. *Gallicis navibus ... ex Pictonibus et Santonis reliquisque pacatis regionibus* (le pays

naturels des peuples de l'Armorique[1]. Ce qui lui manquait le plus, c'étaient les hommes. Pour les rameurs, il s'en procura avec un peu de presse, faite dans la Province[2]. Pour les matelots ou les hommes de barre, exercés aux manœuvres rapides des batailles, il dut chercher davantage ; peut-être Marseille lui en fournit-elle[3]. Le service des agrès dut être attribué à des Gaulois, habitués surtout à la voile[4]. C'est aux alliés de la Gaule maritime, bien entendu, que l'on demanderait des pilotes[5]. En vue du combat, enfin, César envoya un nombre suffisant de cohortes, et, sans doute, ses auxiliaires de trait[6].

Décimus Brutus avait été chargé de concentrer la flotte, de répartir les équipages de guerre, et de la conduire dans les eaux armoricaines. C'est également lui, je crois, qui surveilla la construction et l'armement des navires[7]. Tout jeune encore, il ne faisait que d'arriver à l'armée de Gaule[8], il n'avait jamais servi comme officier supérieur, et il ignorait, semble-t-il, les choses de la mer. Mais que de chefs romains avaient déjà suppléé à leur inexpérience par une remarquable facilité à comprendre toutes les tâches et à s'assimiler toutes les sciences, et, surtout, par la discipline rigoureuse de leur esprit et leurs habitudes de méthode et de précision ! Au reste, César dut placer sous ses ordres quelques-uns de ces ingénieurs grecs ou orientaux qui furent, autant que les chefs, les artisans de la conquête, mais dont les triomphateurs ont négligé de nous rappeler les noms et les services[9]. Grâce à ses auxiliaires et à son mérite propre,

bordelais?) ; III, 11, 5. Il est possible que, de ce fait et de celui de l'expédition de Crassus (p. 301), il y ait eu en 56 une première occupation des pays entre Loire et Garonne.

1. Cf. t. II, p. 406.

2. *Remiges ex Provincia*, III, 9, 1.

3. César dit simplement *nautas gubernatoresque comparari jubet* (III, 9, 1).

4. T. II, p. 212-213.

5. Cf. n. 3.

6. Cf. p. 291, n. 3.

7. III, 11, 5 ; 14, 3.

8. Il n'est pas dit qu'il fut légat en titre (cf. p. 184, n. 1). César l'appelle seulement *Decimum Brutum adulescentem* (III, 11, 5) ; cf. p. 186, n. 1.

6. Cf. p. 182 et 333.

Brutus, inconnu la veille, remporta la première et la seule victoire navale que Rome ait inscrite à son nom sur l'Océan.

Les Vénètes et leurs alliés avaient rassemblé leurs bâtiments dans les parages du Morbihan, sans doute dans le golfe même[1]. Il y avait là environ 220 navires à voiles, hauts et massifs comme des citadelles[2]. Contre eux, tous les moyens d'attaque en usage chez les Méditerranéens devenaient inutiles[3]. L'éperon ne ferait que de légères blessures dans ces robustes flancs de chêne[4]; les grappins d'abordage ne pourraient saisir les rebords, à la distance où il faudrait les lancer[5]; bâtir des tours sur les vaisseaux romains pour atteindre le niveau des ennemis, cela paraissait inefficace : elles resteraient toujours en contre-bas des lignes d'attaque de l'adversaire[6]. Dressant fort au-dessus de l'eau leurs poupes et leurs proues, leurs ponts et leurs bastingages, les bâtiments gaulois assuraient à leurs défenseurs ces avantages du terrain que les légionnaires savaient le plus souvent mettre de leur côté[7] : les soldats de Brutus allaient combattre à la fois de trop loin et de trop bas, comme s'ils assiégeaient une forteresse dont les murs étaient à l'abri du bélier, des échelles, des tours et des flèches.

Cette comparaison s'imposait tellement, que Brutus ou ses ingénieurs empruntèrent à la poliorcétique leur principal moyen d'attaque. Ils armèrent leurs vaisseaux de faux tranchantes, solidement fixées à de longues perches[8]: c'était avec

1. La bataille maritime et les opérations de César se déroulent *in Venetos* (II, 35), la concentration de toutes les forces de la ligue eut lieu *in Venetiam* (9, 9), dans un port ou une rade capable de contenir plus de 200 gros navires (14, 2). Tout cela semble indiquer un estuaire ou une anse du Morbihan, Port-Navalo? — On a proposé l'estuaire de la rivière d'Auray (Napoléon III, p. 144). — Il n'y a pas à s'arrêter à l'objection que le Morbihan n'aurait pas existé au temps de César (cf. t. I, p. 9, n. 6).
2. III, 14, 2.
3. Cf. t. II, p. 212-213.
4. III, 14, 4; 13, 8.
5. III, 13, 8.
6. III, 14, 4; cf. 13, 8.
7. III, 13, 8; 14, 4.
8. *Falces præacutæ, insertæ affixæque longuriis*, 14, 5.

des crochets de ce genre que l'on détachait les pierres et démontait les ouvrages des murailles assiégées[1]. Ces engins devaient remplacer les mains d'abordage, couper les cordes et les agrès, renverser les mâts, empêcher la manœuvre des voiles : et les navires opposés une fois immobiles, la valeur des légionnaires ferait le reste[2]. Pourvus de ces instruments de destruction, les vaisseaux de Brutus, agiles, étroits, élancés, difficiles à atteindre, et toujours prêts à la riposte et à l'attaque[3], allaient ressembler à des catapultes mobiles courant autour d'une forteresse.

La flotte rassemblée à l'embouchure de la Loire, les légionnaires embarqués, chaque vaisseau confié à un centurion ou à un tribun, Brutus cingla vers le Morbihan, à la rencontre de César[4]. Malgré les précautions prises, il demeurait inquiet et incertain, sur cette mer ignorée, à l'approche d'une bataille d'espèce inconnue[5].

César était entré chez les Vénètes (par Redon et le seuil de Bretagne?)[6]. Dès qu'il fut près de la mer, il trouva beaucoup d'ennuis et peu de profit. Les Vénètes s'étaient bien gardés de sortir en armes et de lui offrir la bataille. Ils se dispersèrent dans les forteresses du rivage, conservant toujours le contact de

1. *Non absimili forma muralium falcium.* 14, 5.

2. III, 14, 6-8.

3. Cf. III, 13, 7 ; 15, 1, 2 et 3. — Cf., pour tous ces détails, Jal, *La Flotte de César*, 1861, p. 32 et suiv.

4. III, 11, 5 ; 14, 2 et 3. Cf. p. 297.

5. *Neque enim Bruto ... constabat quid agerent.* 14, 3 ; cf. 9, 4 et 6.

6. III, 11, 5. — Il a dû venir d'Angers plutôt que de Rennes, puisqu'il a laissé Sabinus marcher de ce dernier côté. — Contrairement à l'opinion courante (cf. p. 297, n. 7), je fais marcher César (sans rien affirmer d'ailleurs), non par le sud, mais par le nord du Morbihan : 1° la région du nord, Vannes, Auray et Hennebont, a toujours été le centre de la vie économique, politique et religieuse du pays des Vénètes ; 2° manœuvrant par le sud, César risquait d'être bloqué dans la presqu'île de Sarzeau ; 3° il parle, à propos de sa marche contre les Vénètes, de *complura oppida* (14, 1), situés *in extremis lingulis promunturiisque*, et entourés d'eau à marée haute (12, 1) : cela apparaît surtout sur le côté nord du Morbihan ; 4° *vada, portus, insulas* (9, 6), qui doivent être le théâtre de la guerre, font songer au Morbihan plus qu'à la côte de Sarzeau ; 5° César parle encore de *pedestria itinera concisa aestuariis* (9, 4) : cela convient surtout à la route du nord, de Blain, Rieux (près de Redon) et Questembert ou Elven à Vannes, Auray, Hennebont.

l'Océan et de leurs navires. Pour arriver à leurs refuges, César ne rencontra que de mauvaises routes, coupées à chaque instant par ces rivières et ces bas-fonds qui détachent mille dentelures dans les terres basses du Morbihan : il eut de la peine à trouver les gués et les lieux de passage[1]. Puis, ce fut la surprise de voir des forteresses bâties sur des langues de terre qui plongeaient dans la mer, environnées par le flux à marée haute et reposant ensuite, comme des barques laissées à sec, sur les découverts du rivage. Avec ces allées et venues du flot, César ne pouvait établir ses tours, ses terrasses et ses mantelets : le sol, deux fois par jour, se dérobait sous lui[2].

Il s'entêta et commença quelques sièges. Des chaussées furent bâties contre les forteresses, malgré la mer et malgré l'ennemi[3]. Mais au moment où l'assaut menaçait, les assiégés se réfugiaient sur leurs navires et se mettaient en sûreté dans une bourgade voisine. Et César, entrant dans la place, n'y trouvait que d'inutiles murailles[4].

Le résultat ne valait pas l'effort. C'était sur mer que la campagne se déciderait. Le proconsul résolut de ne plus rien faire sans sa flotte, et, campé sur les plateaux qui ferment le golfe du Morbihan (à Locmariaquer?), dominant la mer vénète, les îles, les ports et la flotte gauloise ancrée à ses pieds (à Port-Navalo?), César attendit Brutus et la bataille navale[5].

1. III, 9, 4; cf. 10, 1. A Vannes? (qui est un lieu de gué, *Darioritum*), ou Pont-Sal? à Auray?

2. III, 12, 1-4; 14, 1. *Cf.* n. 4.

3. On construisait (12, 3) d'abord, semble-t-il, deux digues (*moles*) parallèles en pierre, puis, quand elles touchaient à la place et que l'eau ne pouvait plus dans l'intervalle, on y bâtissait la terrasse (*agger*); voir Goeler, 2e éd., p. 105.

4. III, 12, 1-5; 14, 1; Orose, VI, 8, 1. A l'île de Berder (?), dont la position explique le mieux les travaux faits par César (n. 3); on a supposé également les îlots de Boedic et de Tascon, la pointe de Fort-Espagnol dans le chenal d'Auray, etc.; cf. Orieux, XIX, p. 60-70, Blanche, p. 10. Il est possible, quoique César dise (14, 1) *compluribus expugnatis oppidis*, qu'il n'ait pas fait beaucoup de sièges. Mais il paraît en tout cas certain que cette campagne a été très longue, le menant jusque vers le mois d'août, [illegible], Dion, XXXIX, 40, 3; César, III, 12, 5.

5. César, III, 14, 1, 8 et 9 : il a campé tout près de la mer, dans un terrain de

Brutus naviguait fort lentement. Des orages étaient survenus. Les pilotes ignoraient l'entrée des ports de refuge, d'ailleurs peu nombreux. Ils redoutaient les écueils inconnus des rivages et des îles[1]. On touchait à l'automne : la moitié de l'année s'était passée en ordres, en marches et en manœuvres[2]. L'impatience gagnait César[3].

Les vaisseaux romains parurent enfin à l'horizon[4] : aussitôt, la flotte armoricaine sortit du port, et, poussée par un fort vent (du nord-est?)[5], elle s'avança au-devant de Brutus[6] (à l'entrée du Morbihan?[7]). César et ses troupes, campés sur les hauteurs,

hauteurs et de collines (14, 9), bordé par une plage où une flotte nombreuse pouvait s'échouer (Dion, 42, 1). Cela me paraît convenir à la presqu'île de Locmariaquer, qui domine l'entrée du golfe, la haute mer et Port-Navalo. César a pu camper sur la colline de Kerhère ou sur celle à l'ouest de Locmariaquer.

1. 9, 6 et 7 ; 12, 5.

2. Cf. p. 290, n. 4, p. 312, n. 3.

3. Cf. Dion, XXXIX, 40, 5.

4. César, III, 14, 2 ; Dion, XXXIX, 40, 5. A partir d'ici, c'est-à-dire pour tout le récit de la bataille, je préfère le récit de Dion à celui de César (copié par Orose, VI, 8, 11-16), dont il diffère notablement (cf. ici, n. 5 et 6, et notes des p. 298-300) ; il est plus complet, plus précis et plus conforme, au moins suivant moi, à la nature des lieux et à la marche d'une bataille navale antique. Dion, ou plutôt Tite-Live, a dû avoir sous les yeux un récit circonstancié fait par un témoin oculaire, servant sur la flotte (cf. de même, pour les batailles navales contre les Marseillais, p. 588 et suiv.). — Dans un sens opposé : Melber, *Der Dio Cassius Bericht*, p. 289 et suiv. des *Commentationes Wölfflinianae*, Leipzig, 1896 ; Columba, *Cassio*, p. 53-6 ; et autres.

5. Ἀνέμου καὶ πολλοῦ καὶ σφοδροῦ, Dion, XXXIX, 41, 2 : ce ne peut être qu'un vent de terre, le Nord-Est, fréquent dans ces parages à la fin de l'été. César, au contraire (III, 15, 3), ne parle que du vent qui aurait aidé les Barbares à fuir, ce qui peut être, soit le Nord-Est vers la haute mer, soit le Sud-Ouest vers la terre.

6. Dion dit que Brutus fut attaqué alors qu'il était au mouillage ναυλοχοῦντας (XXXIX, 41, 2) ; il ajoute que devant l'attaque, il songea à l'échouage (42, 1) : ce que confirme César en parlant des incertitudes de l'amiral (14, 3) ; d'autre part, Brutus était très près de son chef (14, 8-9). Je crois donc qu'avant la sortie des Gaulois, il a eu le temps de naviguer par le travers de l'entrée du golfe, de prendre contact avec le proconsul, et de mouiller au sud de la presqu'île de Locmariaquer, à la portée des légions.

7. Ce qui m'a fait choisir les parages des presqu'îles de Locmariaquer et de Port-Navalo, ce sont : 1° la probabilité de l'arrivée de César par le nord du Morbihan (p. 295, n. 6) ; 2° les différents détails, voisinage du port gaulois (p. 294, n. 1), projet d'échouage de Brutus (ici, n. 6), probabilité du vent du nord-est (ici, n. 5), détails résultant surtout de Dion (p. 297, n. 4), et qui me paraissent plutôt convenir à ces parages. — Cette opinion a eu ses défenseurs vers 1855, lors des polémiques engagées sur ce sujet. — L'opinion ancienne, dont se rapproche la nôtre, était pour la baie de Quiberon : de Caylus, *Recueil d'Antiquités*, VI, 1764, p. 309 et suiv., pl. 118 (surtout d'après le président de Robien) ; de La Sauvagère,

suivaient des yeux toute la scène. De la mer, les légionnaires qui allaient combattre, aperçurent leurs camarades et leur général, et cette vue accrut le courage et la confiance[1]. Mais il n'en demeurait pas moins fâcheux pour César qu'il dût laisser à un lieutenant le soin de commander en chef, et qu'il assistât, immobile et impuissant, à la bataille d'où dépendait une partie de sa gloire. On dit même qu'à la vue de sa flotte, qu'il contemplait pour la première fois, il fut saisi d'inquiétude en comparant ses vaisseaux longs et minces, profilant sur la mer leurs rapides silhouettes, aux forteresses superbes et dominatrices de l'escadre gauloise, couronnées de multitudes et regorgeant d'armes. Et il avoua presque qu'il doutait de la victoire[2].

Trois circonstances la lui donnèrent : les ressources que Brutus tira des faux de guerre[3]; la chute subite du vent[4]; et l'incurie des Gaulois, qui avaient négligé, comme à l'ordinaire, de se munir de pierres et d'armes à longue portée[5].

Ce furent les Gaulois qui attaquèrent[6], avec le double avan-

Recueil, 1770, p. 259 et suiv. — Le système le plus répandu place la bataille, César et Brutus, dans les parages de Saint-Gildas, presqu'île de Ruis ou de Sarzeau, et il n'est pas impossible : de Grandpré, *Mém. de la Soc. des Antiquaires de France*, II, 1820, p. 325 et s. (c'est lui qu'on a suivi); Fouquet, *Des monuments celtiques et des ruines romaines dans le Morbihan*, Vannes, 1853, p. 41-61; Lallemand : 1° *Vénétie armoricaine*, Vannes, 1860; 2° *Campagne de César dans la Vénétie*, Vannes, 1861; von Goeler, 2e éd., p. 106; Napoléon III, p. 143; Long, IV, p. 111; van Kampen, pl. 5; Fallue, p. 101; Orieux, *César chez les Vénètes*, *Bull. de la Soc. arch. de Nantes*, XIX, 1880, et XXI, 1882; Blancho, *Guerre maritime de César*, Sarzeau, 1890; Rice Holmes, p. 663 et suiv.; etc. — Dans le golfe même : Tranois, *La Petite Mer*, *Mém. de la Soc. arch. et hist. des Côtes-du-Nord*, I, 1853, p. 401 et suiv.; le même, *Réponses*, Saint-Brieuc, 1855. — Je regarde comme impossible tout système qui éloigne du Morbihan, c'est-à-dire des Vénètes. — Au sud, dans les parages de Guérande : Sioc'han de Kersabiec, *Corbilon*, etc., *Bulletin de la Soc. arch. de Nantes*, VIII, 1868, p. 218 et suiv.; Nicolazo de Barmon, *Romains et Vénètes*, Nantes, 1872; de La Monneraye, *Géogr. ... de la péninsule armoricaine*, 1884, Saint-Brieuc, p. 106; Kerviler, en dernier lieu *Armorique et Bretagne*, I, 1893, p. 101-152; de La Borderie, *Hist. de Bretagne*, I, 1896, p. 72. — A plus forte raison, les côtes du Finistère : P. de l'Isle du Dreneuc, *Des Gaulois Vénètes de la Grande Brière*, etc., [1887, Saint-Brieuc], extrait du *Bull. arch. de l'Association Bretonne*.

1. III, 14, 8 et 9.
2. Ὡς οὐδὲ ἐκείνους τι κρείττω, XXXIX, 40, 5; cf. C., III, 14, 3-4.
3. C., III, 14, 5-7; Dion, XXXIX, 43, 4.
4. C., III, 15, 3-4; Dion, XXXIX, 42, 2; cf. p. 290, n. 3.
5. Dion seulement, XXXIX, 43, 1.
6. Les vaisseaux de Brutus étant, dit Dion (41, 2), au mouillage (cf. p. 297, n. 6).

tage que leur donnèrent d'abord la puissance de leur masse et la force du vent[1]. Brutus, lui aussi fort inquiet, hésita devant le contact, fit faire manœuvre en arrière, ébaucha une retraite, et, dit-on, songeait déjà à l'échouage, pour remplacer par un combat sur terre la bataille maritime[2]. Mais, subitement, le vent tomba, les vaisseaux gaulois durent s'arrêter[3]. Et Brutus, aussitôt, donna le signal de l'offensive.

Au devant, au travers, autour des lignes gauloises, les navires romains arrivaient et circulaient de toute la vitesse de leurs rames. Immobile sous la bonace, l'ennemi n'empêchait rien, ne pouvait prendre aucune disposition de combat ; l'unité de sa flotte était rompue[4]. Puis, çà et là, l'abordage commença : deux ou trois vaisseaux romains enveloppaient un adversaire, les faux faisaient leur œuvre[5], les cordages coupés laissaient tomber les antennes, le pont s'encombrait de débris, toute manœuvre devenait impossible : il fallait combattre. Mais, dépourvus d'archers et de frondeurs[6], les Gaulois ne pouvaient retarder l'escalade, et une fois sur le pont, le légionnaire était le maître[7].

Les Vénètes se battirent bien pourtant[8], et ils étaient si nombreux, sur leurs 200 navires, qu'on eût besoin d'une journée presque entière pour avoir raison de tous, depuis huit ou neuf heures du matin jusqu'à l'arrivée de la nuit[9]. Et

1. Dion seulement, XXXIX, 41, 2, e 42, 1 (p. 297, n. 5).
2. Dion seulement, XXXIX, 42, 1 (p. 297, n. 6). Il dut songer à échouer sous l'abri des troupes de César, sur la grande plage devant Kerbere (cf. p. 296, n. 5) ou plus à l'ouest
3. Dion, XXXIX, 42, 2 : rien dans César. Le vent du nord-est, en été, tombe en effet vers midi.
4. Περιπλέων καὶ διαπλέων (διεκπλέων?), etc. : Dion (XXXIX, 42, 2 et 3), et lui seul, et ces termes me paraissent correspondre à des manœuvres navales connues ; cf. t. III, p. 589, t. I, p. 502, n. 8.
5. César, III, 15, 1 ; Dion, XXXIX, 42, 3 et 4.
6. Dion seulement, XXXIX, 43, 1.
7. Dion, XXXIX, 42, 3 et 4 ; César, III, 15, 1 ; Dion ajoute que si Brutus avait le dessous quelque part, il pouvait se retirer aisément.
8. Dion seulement, XXXIX, 43, 1 et 4.
9. César, III, 15, 5.

ce furent alors les tristesses et les horreurs des défaites navales : les hommes égorgés sur les ponts, d'autres s'élançant par-dessus bord pour mourir d'eux-mêmes, les navires brisés s'engloutissant dans les flots avec leurs cargaisons humaines, quelques-uns incendiés et leurs flammes éclairant, aux approches du soir, les derniers épisodes du combat et de la fuite[1]. Ce ne fut qu'à la faveur de la nuit que plusieurs vaisseaux gaulois purent s'échapper et gagner la terre[2] : mais leur prise n'en était retardée que de quelques heures.

Brutus avait remporté la victoire : César décréta les supplices. Après la défaite, les survivants se rendirent. Mais il fallait punir ce que le proconsul appelait une révolte : tous les sénateurs furent mis à mort, les simples hommes libres furent vendus[3]; et cette forte et laborieuse nation des Vénètes, dont les origines et la puissance remontaient aux hommes des dolmens, la plus ancienne et la plus originale de toute la Gaule[4], s'effondra dans l'esclavage et la mort.

VI. — CAMPAGNE DE SABINUS EN NORMANDIE

Sabinus, qui commandait en Normandie, avait en face de lui les troupes de terre de la ligue armoricaine. La campagne débuta, comme celle des Vénètes, par d'assez graves embarras.

Le gros des confédérés se massaient dans le pays d'Avranches et au sud du Cotentin[5] : c'était le centre des terres en révolte, Normandie, Maine et Armorique[6], et on avait précisément choisi pour chef de guerre Viridovix, le maître des Unelles[7].

1. Tout cela, seulement chez Dion, XXXIX, 43.
2. César, III, 15, 5.
3. César, III, 16; Dion, XXXIX, 43, 5; Orose, VI, 8, 17.
4. T. I, p. 136-139, 182; t. II, p. 491-492.
5. Il est probable que sous l'expression *Unelli* (III, 17, 1), César entend aussi les gens d'Avranches (cf. t. II, p. 480).
6. Cf. t. II, p. 486-494.
7. *His* (aux Unelles) *præerat Viridovix*, III, 17, 2.

Depuis que le rendez-vous des troupes avait été fixé, il en arrivait chaque jour au nouveau général, et des points les plus éloignés de la Gaule[1]. Pour peu que la lutte se prolongeât, Viridovix verrait se former autour de lui la grande armée de l'indépendance.

Pour comble d'ennuis, Sabinus ne put point marcher assez vite contre les bandes du Cotentin. Il suivait la route directe, par Évreux et Lisieux : mais les gens de ces pays, Éburoviques et Lexoviens, jusque-là tranquilles[2], se révoltèrent sur son passage; comme leurs chefs refusaient de les conduire à l'ennemi, ils les massacrèrent, et, à l'approche des Romains, fermèrent les portes des cités et rejoignirent en masse l'armée de Viridovix. Le légat ne trouva devant lui que villes closes et terres désertes[3].

Ce Sabinus était un des plus médiocres officiers de César : timoré, incapable d'initiative, perdant la tête dans les moments de péril, crédule et irréfléchi, il ne méritait point la confiance que le proconsul avait placée en lui, et on verra bientôt les hontes qu'il amènera sur l'armée romaine[4]. Mais cette année, qui fut en quelque manière l'année des légats de César, Sabinus lui-même parut à la hauteur de sa tâche, et ses défauts aidèrent à son succès.

Bien qu'il eût trois légions, la plus importante des armées de César[5], il n'osa pas d'abord marcher à l'ennemi; et, dès que celui-ci s'approcha, il s'arrêta, bâtit son camp sur une colline, dans une excellente position, et ne bougea plus[6]. En l'absence

1. *Præterea multitudo undique ex Gallia*, III, 17, 4. Cf. p. 289-290.

2. Je suis le texte de César, mais il est à remarquer que César, qui nous parle ici (17, 3) de la révolte des *Lexovii* comme d'une chose très récente, les placé plus haut (9, 10; 11, 4) parmi les révoltés de la première heure.

3. III, 17, 3.

4. P. 378 et suiv.

5. P. 201.

6. *Idoneo omnibus rebus loco castris*, III, 17, 5; Dion, XXXIX, 45, 3. — Aucune autre indication. Cependant, comme ce camp a dû être placé : 1° sur la route directe d'Évreux à Lisieux (n. 2), au Cotentin et à Corseul (11, 4), 2° peut-être au point de départ d'une route vers les Vénètes (18, 4), 3° chez les Unelles du Cotentin (17, 1),

du proconsul, et devant une telle multitude d'hommes, Sabinus ne voulait s'engager qu'à bon escient. Viridovix s'établit à deux milles des légions [1], et chaque jour il vint offrir la bataille en pure perte. Les Romains maugréaient contre leur chef, les Gaulois se moquaient de lui, Sabinus laissa dire [2].

C'était une bonne tactique. A la fin, comme il était à prévoir, les Armoricains s'impatientèrent. Les vivres commençaient à manquer, ils s'imaginaient que les Romains avaient peur. Un faux transfuge, envoyé par Sabinus, leur persuada qu'il allait décamper pour rejoindre César. Et, à grands cris, ils réclamèrent de Viridovix l'attaque du camp [3]. — Si les légions allaient réellement partir, on aurait plus de profit à les attaquer en route; si elles restaient sur leur hauteur, c'était folie que de les y chercher. — Voilà sans doute ce que Viridovix et les chefs tentèrent d'expliquer aux Gaulois. Mais ils ne voulurent pas en démordre, investirent la place où se tenait le conseil de guerre, et ne rendirent la liberté à leurs chefs qu'après avoir reçu d'eux l'ordre de combattre [4].

4° à portée et de blé et d'eau et de bois, *omnibus rebus* 17, 5); 5° sur une hauteur à pente douce, à 1500 mètres de la plaine (19, 1); 6° en face, à 3 kilomètres, d'un lieu propre à un grand campement (17, 5), on peut chercher entre Vire, Mortain et Avranches. Je préférerais les environs de Vire, pays très riche, grand carrefour de routes, et à la frontière des Unelles. Sabinus a pu s'installer à Vire et Viridovix au carrefour de La Papillonnière. — Le camp du Châtelier sur la Sée, à 7 kilomètres d'Avranches, a été proposé par Girard (dans les *Mém. de la Soc. arch. d'Avranches*, I, 1842, p. 183 et suiv.), accepté par Napoléon III (p. 147). — On a proposé Champrepus près de Villedieu (après d'autres : Quénault, *Nouv. Observations sur la défaite*, etc., Coutances, 1862; Marigues de Champrepus, *Viridovix ... et Sabinus*, 1862, p. 15 et suiv.; *contra*, de Gerville, *Mém. ... des Antiquaires de France*, VII, 1826, p. 192 et suiv.). — Une opinion courante est Montcastre, loin au nord de Coutances (de Gerville après d'autres, reprise par Lepingard, *Notices*, etc., *p. p. la Soc. d'Agriculture ... de la Manche*, Saint-Lô, II, 1864, p. 21 et suiv.; Fallue, p. 104). — Vierville (Desroches, *Hist. du Mont Saint-Michel*, Caen, I, 1838, p. 21 et suiv.). — Ces deux dernières hypothèses sont trop au nord. Les deux autres emplacements peuvent se défendre, à la condition, bien entendu, de ne pas employer des arguments étymologiques.

1. III, 17, 5. Cf. p. 301, n. 6.

2. III, 17, 5-7.

3. 18, 1-6; Dion, XXXIX, 45, 4, qui ajoute que les Gaulois étaient « gorgés de nourriture et de boisson » : ne serait-ce pas un contre-sens sur *inopia* (ou il aurait lu étourdiment *copia*) *cibariorum* de César, 18, 6?

4. 18, 7-8.

L'affaire continua chez les Gaulois comme elle avait commencé, de la plus sotte manière. Ils se chargèrent de branchages et de fascines à l'effet de combler les fossés du camp[1], et, de toute la vitesse de leurs jambes, ils gravirent les flancs de la colline. Quand ils s'arrêtèrent à portée du rempart, ils étaient à bout de souffle et de forces, embarrassés de leurs fardeaux, déjà prêts pour la défaite et la mort. Les légionnaires romains, alertes et dispos, sortirent des portes du camp, et, sans qu'il y eût même à combattre, firent le massacre habituel; la cavalerie, lancée après les fuyards, se chargea d'achever la besogne[2] (fin août[3]). L'Armorique, de la Seine à la Loire, était cette fois bien conquise[4].

VII. — CONQUÊTE DE L'AQUITAINE PAR LE JEUNE CRASSUS[5]

Crassus le jeune, à son ordinaire, faisait merveille. On lui avait donné à occuper la Gascogne, les Landes et les Pyrénées[6], et il devait s'y présenter franchement, en adversaire et en conquérant[7]. C'étaient de rudes ennemis que les Aquitains[8]. Étrangers aux campagnes précédentes, ils conservaient contre les Romains la fraîcheur de leur énergie et la souplesse de leur esprit. La race ne ressemblait pas aux Gaulois : ils avaient tout autant de courage, mais une bravoure à la fois plus habile,

1. 18, 8. Dion dit, au contraire, pour brûler les Romains, 45, 4.
2. III, 18, 8, jusqu'à 19, 4. Dion, XXXIX, 45, avec quelques détails de plus.
3. A la même date que la bataille navale, III, 19, 5.
4. III, 19, 5-6.
5. Samazeuilh, *Hist. de l'Agenais*, I, Auch, 1846, p. 40 et suiv.; Chaudruc de Crazannes, *Nouvelles Considérations*, etc. (*Recueil des travaux de la Soc. ... d'Agen*, VI, 1852); Monlezun, *Hist. de la Gascogne*, I, 1846, Auch, p. 43 et suiv.; Sorbets, *Études arch.*, Aire, 1874, p. 78-84; Tartière, *Campagne*, etc., dans l'*Annuaire des Landes* pour 1877, p. 115 et suiv.; autres, p. 305, n. 1, p. 307, n. 3.
6. C., III, 20, 1; cf. I. I, 7.
7. *Bellum gerendum*, III, 20, 1.
8. Cf. t. II, p. 410-439; pour ce qui suit : III, 20, 1, 3 et 4; 21, 3; 22, 4; 23, 6 et 7; 24, 2 et 3; Dion, XXXIX, 46, 3.

plus prudente et plus têtue; rusés, habitués aux travaux les plus divers des champs, des mines et de l'élevage, ils montraient cette variété d'aptitudes et de ressources qui faisait l'excellence du légionnaire. De plus, ils voulurent se faire encadrer par des officiers d'expérience, soigneusement choisis. Ils avaient de bonnes relations avec leurs voisins d'Espagne, Vascons, Cantabres ou Celtibères; il restait parmi ceux-ci quelques-uns de ces chefs que Sertorius avait formés à la discipline romaine[1], qui savaient l'art de bâtir un camp, d'étudier le terrain, d'affamer l'ennemi: quand les Aquitains se virent menacés par Crassus, ils les appelèrent à leur secours, et surent leur obéir[2]. Ces hommes du Midi furent alors les plus sages de toute la Gaule.

Mais le jeune général leur en remontra dès son arrivée. Il s'était d'abord renseigné sur le pays : par deux fois, les Romains de Languedoc ou d'Espagne s'y étaient aventurés, et leurs expéditions avaient fini par des désastres[3]. Crassus prit ses précautions pour mieux faire. On ne lui avait donné que douze cohortes, à peine 7000 légionnaires[4]. Il compléta sa petite armée à l'aide de fantassins et de cavaliers auxiliaires[5], qu'il leva sans doute chez les tribus du Poitou, de la Saintonge et de l'Agenais[6]. Puis, comme il touchait à la Province, il appela sous les aigles les vétérans de Toulouse et de Narbonne, soldats d'élite dont chacun valait une troupe[7]. Le service des vivres fut assuré sans peine[8] dans cette région de la Garonne, fromentière et plantureuse[9].

L'Aquitaine présente la forme d'un vaste quadrilatère, qu'encadrent la Garonne, le Gers, les Pyrénées et l'Océan. La ligne

1. P. 105 et suiv.
2. III, 23, 3-6.
3. III, 20, 1; cf. p. 107, note 9.
4. P. 231.
5. III, 20, 2; cf. 25, 1.
6. Cela explique *quibus ad pugnam non multum confidebat* (25, 1); cf. p. 300.
7. III, 20, 2; cf. p. 178.
8. III, 20, 2.
9. Cf. I, 10, 2.

stratégique qui la commande correspond précisément à la diagonale : c'est la voie qui part d'Agen, près du confluent de la Garonne et du Gers, qui passe à Nérac, à Saint-Sever et à Dax[1], et qui finit à Bayonne, à la rencontre de l'Adour, des Pyrénées et de l'Océan. C'est, je crois, sur cette route que s'engagea Crassus. La frontière des Aquitains, du côté de l'Agenais, était gardée par la bourgade forte de Sos et par la tribu à laquelle elle appartenait, les Sotiates[1].

Les Romains arrivèrent sans doute trop vite pour que les Aquitains eussent le temps de se concerter. Aussi, les Sotiates et leur roi Adiatunn[2] furent seuls à supporter le premier choc de l'ennemi. Mais c'étaient d'autres hommes que les Suessions ou les Unelles, et ils avaient eu, ce semble, une forte part dans les précédents échecs des Italiens en Gascogne[3]. Le roi attendit Crassus sur la route, à quelques milles en avant de Sos,

1. Je n'hésite plus : 1° à cause des analogies de noms (*Sottio*, dans l'Itinéraire de Jérusalem, p. 550, W., est bien Sos; lisez *Sottio*); 2° la place assiégée par Crassus (21, 3) est près de la frontière; 3° Sos a été, au Moyen Age, une place forte et un point stratégique d'importance; 4° l'étude des lieux permet de retrouver les détails donnés par César (p. 306, n. 1-6). C'est à Sos que la route d'Agen à l'Adour coupait celle de Bordeaux et Bazas à Eauze. — De même, outre beaucoup d'autres dès 1500 et sans doute avant : de Villeneuve-Bargemont (*Second Recueil des Travaux de la Soc. d'Agric. ... d'Agen*, 1812, p. 275 et suiv.), de Métivier (*Mém. de la Soc. arch. du Midi*, II, a. 1834-5, p. 339 et s.); de Crazannes (*Notic. Casaud.*, p. 16 et suiv.); Tartière (p. 119 et suiv.); Breuils (*Revue de Gascogne*, XXXVI, 1895); et la grande majorité depuis la fin du XVIe siècle. — Les emplacements les plus extraordinaires ont été proposés. Le moins déraisonnable est Lectoure (Sanson, § 183; Napoléon Ier, p. 51; Camoreyt, *La Ville des Sotiates*, Auch, 1897, plan à la p. 45). Autres : le pays de Lavedan, « à cause des bons chevaux », et en particulier Lourdes ou Saux près de Lourdes (de Vigenère, p. 109, etc.; thèse reprise par Bascle de La Grèze, *Mém. des Antiquaires de France*, n. s., X, 1850, p. 281 et s.); Condom (Faillue, p. 107); Foix (Lancelot, *Hist. de l'Acad. des Inscr.*, V, 1729, p. 291, défendu par Adolphe Garrigou, en dernier lieu dans sa *Première Campagne des Romains contre les Sotiates*, Foix, 1889); Vicdessos; Sost dans les Hautes-Pyrénées; Saint-Lizier (Cabibel, *Foix et Saint-Lizier*, etc., Foix, 1901); Aire, à laquelle on a dû penser au Moyen Age (de Marca, *Hist. de Béarn*, nouv. éd., I, 1894, p. 47).

2. *Sontiates*, mss. α, tandis que les mss. β inclinent vers *Sotiates*; *Adiatunnus*, mss. α; *Adcatuannus*, mss. β (César, III, 20, 2 et 3; 21, 1 et 2; 22, 1 et 4. Les monnaies à son nom en latin (*rex Adietuanus*... *Sotiota*, Blanchet, p. 96) ont dû être frappées après sa soumission aux Romains. Ἀπιάτας pour les Sotiates est fautif chez Dion (XXXIX, 46, 2). Ἀδιάτομον τὸν τῶν Σωτιανῶν βασιλέα, Nicolas de Damas *ap.* Athénée, VI, 54, p. 249.

3. *His locis* (20, 1) peut se rapporter au pays de Sos; voyez 21, 1 : *Superioribus victoriis freti*. Cf. p. 107.

cacha ses fantassins dans un repli de terrain, et lança ses cavaliers contre l'avant-garde romaine. Soit à dessein, soit par force, l'escadron sotiate se laissa repousser et se replia à la hauteur de l'embuscade; quand les Romains accoururent dans le désordre de la poursuite, l'infanterie d'Adiatunn les assaillit à l'improviste. Le combat fut sérieux: à la fin, les Sotiates, quoique vaincus, réussirent à se dégager et à gagner leur citadelle [1], solidement campée près de là sur une forte colline, à 60 mètres au-dessus des rivières qui serpentent à ses pieds [2].

Crassus essaya de l'enlever le jour même, par un coup de main. Il échoua [3]. Le siège commença alors suivant la façon classique, avec mantelets, terrasse et tours [4]. Mais les Sotiates connaissaient la manière d'attaquer ces sortes d'ouvrages : comme il y avait chez eux des hommes habitués aux mines, ils ébranlèrent la terrasse par des galeries souterraines, pendant que leurs camarades faisaient une sortie. Crassus la repoussa, consolida sa chaussée, et, de guerre lasse, les assiégés se rendirent [5]. Seuls, Adiatunn et ses six cents « dévoués » refusèrent de céder, et, unis pour la mort comme pour la vie, ils tentèrent de se frayer un passage à travers les assiégeants [6]. On les rejeta dans la place, et, malgré leur obstination, Crassus laissa la vie sauve à ces braves [7].

1. III, 20, 2-4; 21, 2; Orose, VI, 8, 10. La première rencontre a pu avoir lieu sur la route, à 6 kil. de Sos, vers Poudenas, et les fantassins aquitains se cacher, au delà de ce village, dans le creux du vallon (*la coumalle*) qui le borde, lequel se prête fort bien à une embuscade. C'est à Poudenas, je crois, que finit l'Agenais, sur la route d'Agen à Sos. — On a proposé d'ordinaire, plus au nord, les abords de Barbaste et de Nérac (de Crazannes, p. 19; Breuils, p. 241 et suiv.).

2. La Gélise et le ruisseau de la Gueyze. *Natura loci et manu munitum*, 21, 2.

3. 21, 2.

4. 21, 2 et 3. La terrasse put être bâtie sur le seuil que suit la grande route de Nérac avant de toucher Sos; le camp romain, sur la hauteur de Saint-Martin.

5. 21, 3. Le siège dura *paucis diebus*, 22, 2.

6. III, 22; Dion, XXXIX, 46, 2 (qui ajoute ἐξ ἀπάτης) et Nicolas de Damas, *l. c.* Ils sortirent par la porte (celle qui regarde la Gueyze) opposée à celle que menaçait l'*agger* et qui regardait le camp romain (22, 1; n. 4), mais cette porte-là était sans doute aussi gardée par un poste de Romains, et, à son appel, le reste de l'armée accourut (22, 4; par un sentier descendant de Saint-Martin pour rejoindre les fugitifs à la *peyrado* de la Gueyze?).

7. III, 22, 4; Orose, VI, 8, 20. Adiatunn continua à régner (p. 305, n. 2).

Pendant ce temps, tous les peuples de la forêt, des collines et de la montagne avaient adhéré à la ligue, même ceux du Bigorre, de la Soule et du Pays Basque, même les habitants des riches terres de l'Armagnac[1]. Les secours d'Espagne arrivèrent à temps, les officiers de Sertorius prirent la conduite de l'armée[2].

Elle s'était concentrée, je pense, à Dax ou à Tartas, où convergent les vallées et les chemins de la Gascogne, et où les rivières des Pyrénées croisent à la fois les sentiers des Landes et les routes de l'Espagne. Crassus marcha à sa rencontre, venant de Sos par le nord-est[3].

Dès qu'il eut pris le contact, il s'aperçut que la campagne changeait de caractère : c'était une guerre savante qui com-

1. 23, 1-2 ; cf. 27, 1.

2. 23, 3-5. César place toute cette organisation de la guerre après la prise de Sos. Cela me paraît une de ces interversions dans l'exposé qui sont assez fréquentes chez César : car il parle souvent des préparatifs d'une campagne au moment où elle commence (cf. III, 11, 3 et suiv. ; VII, 22, 1 et suiv. ; 57, 2).

3. Le seul renseignement géographique est le suivant (23, 1) : Crassus *in fines Vocatium et Tarusatium profectus est*. — Pour les *Vocates*, il n'y a pas de doute (l'ancienne hypothèse, *Boates* = Bayonne, n'a presque plus de défenseurs) : ce sont les *Boiates* du pays de Buch (t. II, p. 450-1), et probablement sous ce nom (déjà dit par Marlianus). César entend aussi les *Basates* du Bazadais ; car : 1° il ne nomme nulle part ces derniers ; 2° cf. Pline, *Basaboiates* ou *Basaboates*, III, 108. — Pour les *Tarusates*, j'accepte, sans certitude, Tartas (déjà proposé par de Marca, n. éd., I, p. 49) : car 1° il y a une vague similitude entre les deux noms ; 2° il ne faut pas chercher trop loin du Bazadais, vu que les deux peuples, d'après le texte de César, paraissent se toucher ; 3° Tartas a toujours été un centre important, militaire et économique. — Cela étant, il est impossible que Crassus ait marché à la fois vers Bazas et vers Tartas. Je préfère ce dernier itinéraire : 1° c'est la suite de celui qui l'a conduit d'Agen à Sos (p. 305) ; 2° la route qu'il suit est la voie diagonale et stratégique de l'Aquitaine ; 3° c'est sur cette voie que les confédérés ont dû se réunir, à portée de l'Espagne ; 4° ce n'est que sur cette voie fréquentée, et aux carrefours de rivières et de routes, de Mont-de-Marsan, Tartas, Saint-Sever et Dax, qu'on pouvait dire *in dies hostium numerum augeri* (23, 7) ; 5° ce n'est que là que je trouve, en Gascogne, *apertissimis campis* (26, 6 ; cf. p. 310, n. 2). — On a surtout proposé (dès Marlianus), pour les Tarusates, Aire et le pays de Tursan, ce qui est possible. — Comme lieu de rencontre, la ligne de l'Adour ou de la Midouze a été acceptée le plus souvent, avec, comme lieux de la bataille (d'ailleurs possibles) : Aire (Sorbets, p. 78 et suiv., après bien d'autres), Cazères (Tartière, p. 126 et suiv.), Souprosse, Mont-de-Marsan (Fallue, p. 110), etc. — On a proposé, au sud de cette ligne, ce qui est par suite assez invraisemblable : Miramont et Sarron (Tauzin, *Revue de Gascogne*, XXXVI, 1895, p. 513 et suiv. ; etc.), Saint-Loubouer (Dompnier de Sauviac, *Chroniques de la cité et du diocèse d'Acqs*, I, Dax, 1873 [1874], p. 29-30), Gamarde, etc. — La route de Bazas est acceptée par de Crazannes (*Nouv. Cons.*, p. 13).

mençait, toute différente des luttes naïves et franches auxquelles les Gaulois avaient habitué leurs adversaires. Les chefs espagnols reculaient devant lui, sans offrir jamais la bataille; des détachements ennemis circulaient en tout sens, arrêtant les convois de vivres, barrant les routes[1], isolant la petite armée romaine. En face de son camp[2], Crassus voyait se dresser le camp des Aquitains, lui aussi bien pourvu d'hommes et de défenses, avec ses sentinelles, son fossé, son rempart, ses portes et ses tours[3]. Les tribus de la Gascogne s'accoutumaient déjà, sous la pression de la guerre elle-même, aux usages du monde gréco-romain[4].

De nouvelles bandes grossissaient sans relâche les troupes des Barbares[5]. Pour peu que Crassus laissât faire, il serait bientôt affamé, presque investi, obligé à une pénible retraite[6]. Il prit alors la seule résolution possible. Un matin, faisant sortir toutes ses troupes, il les rangea sur deux lignes, et présenta au camp de l'ennemi son front de bataille[7].

Il n'avait tout au plus que 10 000 hommes[8] à opposer aux 50 000 Barbares[9]. Des Gaulois n'auraient pas hésité à courir au combat. Les Aquitains jugèrent que leur victoire serait plus sûre et moins sanglante s'ils attaquaient leur ennemi plus tard, à l'improviste, au cours d'une retraite. Ils se tinrent cois dans leur camp[10].

Mais Crassus était aussi avisé que ses adversaires. S'ils ne

1. *Vias obsidere, commeatibus nostris intercludere*, obscure allusion à des attaques de flanc par des routes transversales (cf. p. 307, n. 4, p. 310, n. 2).

2. Il est probable que, dès que Crassus approcha de l'ennemi, il s'arrêta dans un camp bien fortifié, attendant les manœuvres ennemies, comme Sabinus devant Viridovix (p. 302), et si souvent César (p. 231 et 232); par suite, les opérations mentionnées par César depuis 23, 4 se ramènent toutes à des manœuvres autour d'un même camp.

3. III, 23, 6; 24, 4-5; 25, 1 et 2; Dion, XXXIX, 46, 2.

4. *Consuetudine populi Romani*, 23, 6.

5. Cf. p. 307, n. 3, p. 310, n. 2.

6. 23, 7; 24, 2-3.

7. 23, 7; 24, 1.

8. P. 314.

9. III, 26, 6.

10. III, 24, 2-4; Dion, XXXIX, 46, 3.

bougent pas, disaient les légionnaires, c'est qu'ils ont peur. Profitant de cette méprise de ses soldats, le chef donna l'ordre aussitôt de marcher à l'assaut du camp des Aquitains. On s'élança joyeusement vers la bataille[1]. — C'était une audacieuse entreprise, et presque de désespérés, que de prétendre enlever avec si peu de soldats une citadelle bien faite, d'un très vaste circuit, et défendue par une multitude courageuse[2] : César lui-même n'osa jamais, dans ses huit ans de guerre, assaillir un campement gaulois[3].

Crassus recourut à tous les moyens, à tous les subterfuges; il utilisa à la fois tous ses hommes, les meilleurs pour combattre, ceux-ci pour combler les fossés, ceux-là pour lancer des pierres et des traits, les simples auxiliaires pour transporter les munitions, la cavalerie pour reconnaitre les abords de la place[4] : si bien qu'à un moment, il n'eut plus personne dans son camp[5]. Les Aquitains se tenaient sur leurs gardes; ils étaient braves; à la différence des Gaulois, ils usaient des armes de jet. La lutte fut vive, et menaçait de durer[6].

Mais une forteresse aussi grande, improvisée en quelques heures, avait ses points faibles : ce camp était surtout une façade, redoutable seulement du côté de l'ennemi. Les cavaliers rapportèrent à Crassus que sur le derrière, la porte et ses ouvrages étaient mal fortifiés et mal gardés[7]. Il y dépêcha aussitôt toute sa réserve, en lui faisant faire un long détour, hors de la vue des ennemis[8]. Et la chose fut si bien conduite, que les Romains purent entrer dans le camp sans attirer l'attention de personne[9].

1. 24, 4.
2. 25, 1.
3. Cf. p. 172, n. 1. Il est bien probable que le camp des Aquitains étant en plaine ou sur un mamelon peu élevé (p. 319, n. 2).
4. 25, 1 et 2.
5. 26, 2.
6. 25, 1; Dion, XXXIX, 46, 3 et 4.
7. 25, 2; Dion, XXXIX, 46, 4.
8. 26, 1 et 2.
9. 26, 3; Dion, XXXIX, 46, 4.

Les ennemis, attaqués par derrière, poussés par devant avec une nouvelle énergie, lâchèrent pied et, pour s'enfuir, sautèrent par-dessus la muraille[1]. Comme cette partie de la Gascogne était une vaste plaine découverte[2], ils ne purent éviter, même la nuit, les regards et la poursuite de la cavalerie, et, dit-on, un quart seulement s'échappa des 50 000 Aquitains et Cantabres qui avaient combattu contre Crassus[3] (septembre ?[4]).

L'armée des confédérés détruite, les peuples se soumirent et envoyèrent d'eux-mêmes des otages. Presque tout le pays entre Garonne et Pyrénées accepta la loi romaine[5]. Mais il y eut, dans les hautes vallées, quelques tribus récalcitrantes qui, se sentant protégées par les approches de l'hiver, s'épargnèrent toute démarche, et Crassus les laissa tranquilles[6].

La campagne avait été d'une rare élégance : des dangers évités au bon moment, des marches et des sièges bien conduits, une

1. 26, 4-5.

2. *Apertissimis campis* (26, 6) : c'est la seule indication topographique pour toute cette campagne (cf. p. 307, n. 3). Cela signifie, je crois, une plaine non boisée de plusieurs kilomètres. Il me semble qu'on ne peut guère en trouver, en Aquitaine, que dans la région entre Landes et Chalosse ou entre Béarn et Armagnac, le long de l'Adour, de Riscle à Dax. C'est à l'endroit où Crassus, venant de Sos, a débouché dans la vallée de l'Adour, qu'il faut chercher les épisodes racontés par César, *vicos obsidere, numerum hostium augeri*, les deux camps, la bataille et la poursuite. — On peut songer à la plaine de Saint-Sever, ou, plutôt, à celle de Bégaar, au sud-ouest de Tartas (Crassus sera venu par Sos, Herré, Saint-Justin, Mont-de-Marsan et Tartas?); son camp a pu être sur un des coteaux de Tartas près de la rive gauche de la Midouze, celui des ennemis sur la légère hauteur de Bégaar, l'attaque directe se faire par la ligne de la grande route actuelle, l'attaque de derrière, par la ligne que suit la voie ferrée et par le vallon du ruisseau du Lirou, la poursuite se faire dans le bas vers les rivières. — Autres hypothèses p. 307, n. 3.

3. 26, 6 ; Dion, XXXIX, 46, 4 ; Orose, VI, 8, 22.

4. *Hiems suberat*, 27, 2. J'imagine, comme la poursuite a été facile toute la nuit, qu'il y avait pleine lune (10 septembre).

5. César, III, 27, 1, nomme : *Tarbelli* (Dax, Bayonne et Pays Basque), *Bigerriones* (Bigorre), *Ptianii* (?), *Vocates* (Buch et Bazadais, p. 307, n. 3), *Tarusates* (Tartas), *Elusates* (Eauze ; les mss. ont *Flusates*), *Gates* (?), *Ausci* (Auch), *Garumni* (var. *Garumni*), *Sibuzates* (var. *Sibulates* ; la Soule), *Cocosates* (var. *Coctates* ; dans les Landes, autour de Morcenx?). Remarquez l'omission des gens de Lectoure (cf. p. 28, n. 3). On a cherché les *Garumni*, très hypothétiquement, dans la haute vallée de la Garonne ; les *Gates* et les *Ptianii* sont peut-être dans le Tursan. Cf. t. II, notes des p. 431-3. — Ce que dit Florus d'Aquitains réfugiés dans les cavernes et murés là par ordre de César (I, 45, 6), doit se rapporter à la campagne de 56 (p. 243).

6. III, 27, 2 : on peut supposer, en songeant aux *ultimae nationes* qui manquent à cette liste, les gens du Béarn et d'Oloron.

hardiesse heureuse, un ennemi digne de Rome, point d'horribles vengeances, une guerre à la fois intelligente et mesurée. Et la victoire avait un prix particulier : la conquête de la Gascogne garantissait les frontières de la Narbonnaise, elle achevait de bloquer les Cantabres encore indépendants, elle complétait l'édifice un peu fragile de l'Empire d'Occident. Pompée était arrivé jusqu'à Pampelune[1], Crassus pénétra jusqu'à Dax. De l'un à l'autre point, le chemin de Roncevaux allait devenir romain : les différentes provinces du Couchant se rejoignaient par une route continue.

VIII. — CÉSAR EN FLANDRE.

La conquête de l'Armorique et de l'Aquitaine avait étendu la Gaule romaine jusqu'à l'Océan et aux Pyrénées. César voulut aussi, la même année, atteindre le Rhin de partout, et présenter aux Romains leur nouveau domaine sous l'abri de frontières naturelles, précises, puissantes et consacrées[2].

Les Helvètes lui assuraient le cours supérieur du fleuve[3]. — Grâce à la défaite d'Arioviste, il en tenait la rive alsacienne[4]. — En aval, il avait envoyé Labiénus chez les Trévires : et, le premier des Romains, le légat pénétra, sans rencontrer d'ennemi, dans la grande vallée de la Moselle[5]. De ce côté encore, des ambassades pacifiques étaient arrivées de Germanie[6] ; et, depuis le confluent du Mein jusqu'à celui de la Ruhr, le Rhin, dans la traversée des forêts et des montagnes, paraissait soumis à Rome et fermé aux invasions.

Mais dès son entrée dans la plaine, le fleuve baignait deux

1. Cf. p. 113.
2. Cf. Cic., *De prov. cons.*, 14, 34.
3. P. 219.
4. P. 240-1 ; cf. III, 7, 1 : *Expulsis Germanis*.
5. III, 11, 1 et 2. Labienus a dû suivre la route d'Amiens, Soissons, Reims, Mouzon, Ixel, Arlon, Trèves ; cf. p. 304, n. 6. Remarquez que dans cette campagne de Labiénus contre les Trévires (comme dans presque toutes les autres de ce côté, p. 303 et 583), la cavalerie joue le principal rôle.
6. Cf. p. 273 et 284.

rives indépendantes. A droite, les Sicambres[1] ignoraient sans doute le peuple romain; à gauche, les deux nations gauloises des Morins et des Ménapes faisaient comme s'il n'existait pas. Seuls de tous les Belges, ils n'avaient point songé à entrer en relations avec César[2]. L'année précédente, il n'avait pas eu le temps de les attaquer : il crut l'avoir cette année, quoique l'automne fût proche[3].

Mais César se fit illusion sur la durée et la nature de la campagne[4]. Ces peuples des marécages combattirent tout autrement que les Gaulois de ces trois dernières années[5]. Il ne trouva ni bataille à livrer, ni forteresse à assiéger[6]. Tant qu'il marcha en pays découvert, l'ennemi fut invisible : on le disait très loin, dans la forêt ou le marécage[7]. César décida de l'y chercher[8]. Un soir, il arriva à la lisière d'épaisses forêts[9] : comme, jusque-là, il n'avait rencontré personne, il était rassuré, il disloqua ses légions et mit ses hommes à bâtir le camp. Et alors, de tous les fourrés et de tous les bosquets, les Barbares s'élancèrent et assaillirent les soldats dispersés[10]. Les Morins renouvelaient la

1. Cf. p. 46.
2. III, 28, 1.
3. *Prope exacta jam aestas*, 28, 1, milieu de septembre ?
4. Il l'avoue lui-même, 28, 1 : *Arbitratus id bellum celeriter confici posse*; de même, Dion, XXXIX, 44, 1.
5. *Longe alia ratione*, 28, 1.
6. Cf. Dion, XXXIX, 44, 2 : Οὔτε γὰρ πόλεις εἶχον.
7. 28, 2 ; Dion, 44, 2. A l'intérieur de la forêt de Nieppe? ou, s'il faut accepter ὄρη, de Dion Cassius, au fond de cette forêt, sur les collines boisées soit du mont Cassel, soit des monts de derrière Bailleul (cf. p. 313, n. 4)?
8. Étant donné que César déclare marcher contre les Ménapes et les Morins (28, 1), je suppose qu'il visait surtout le mont Cassel, qui est aux Ménapes, la principale place de cette région (t. II, p. 20). Mais il résulte bien de son récit et de IV, 38, 2, qu'il n'a pu arriver jusque-là et n'a pu sortir de chez les Morins. Je le suppose donc allant d'Amiens à Arras, d'Arras à la frontière des Morins (vers Cauchy, par la « chaussée Brunehaut » de Thérouanne), et de là droit vers le nord, sur Cassel : c'est alors, vers Lillers ou le mont Corbeau (où il campe ?), qu'il rencontre *initium silvarum*, le double obstacle des marais de la Lys et de la forêt de Nieppe, où l'attend l'ennemi. — Gantier (p. 104 et suiv.) lui fait suivre une direction toute différente, Montreuil, Hazebrouck, Ypres, Roulers, où il place les combats, et il cache les Barbares dans la forêt de Thourout.
9. 28, 3 ; Dion, 44, 2.
10. 28, 2-3.

tentative qui, l'année précédente, avait si bien réussi aux Nerviens de la Sambre. — Ils étaient du reste trop peu nombreux pour avoir raison de César : devant la résistance des légionnaires, ils regagnèrent leurs bois. Mais les Romains s'y étant engagés derrière eux, les Morins leur tuèrent quelques hommes, et les renvoyèrent à leur camp[1].

Le proconsul résolut alors de combattre et de détruire, à défaut des hommes, la forêt elle-même. Le lendemain et les jours suivants, des milliers de légionnaires furent transformés en bûcherons. Les arbres tombés étaient rejetés sur les flancs de l'armée, et elle avançait lentement dans le large couloir formé par les troncs amoncelés, protégée par eux comme par un double rempart[2].

On atteignit ainsi une vaste clairière où l'on put faire main basse sur les bestiaux et la queue des bagages, et où l'on trouva des champs, des fermes et des villages disséminés, mais point d'ennemis[3]. Les hommes étaient plus loin, cachés dans les forêts d'au delà[4].

C'était folie que de chercher à les atteindre : le Gaulois irait toujours plus vite, dans ses sentiers familiers, que le légionnaire se taillant son chemin à coups de haches. De mauvais temps survinrent, le travail en plein air fut impossible, l'oisiveté sous la tente était intolérable. Cette fois encore, César renonça à la Flandre, et il retourna en Gaule, non sans avoir détruit tout ce qu'il put atteindre[5]. Les campagnes de l'année étaient finies.

1. 28, 3-4; Dion, 44, 2.

2. 29, 1 et 2; Dion, 44, 2. Sur le tracé de la voie dite « rue des Pierres », de Thiennes à Wallon-Cappel vers Cassel? ou à travers la forêt de Nieppe, de la Lys et de Thiennes à Vieux-Berquin vers les monts de Bailleul? Florus semble parler de forêts incendiées, s'il faut lire, comme je crois, (*Morini*) *morabantur* (var. *dilabebantur*) *in silvis : jussit incendi* (I, 45, 6; voir l'éd. Rossbach).

3. 29, 2 et 3. Autour de Wallon-Cappel ou de Vieux-Berquin, suivant la route qu'on fera prendre à César (n. 2).

4. 29, 3. Vers le mont de Cassel ou vers les hauteurs de Bailleul et le mont Kokereele, suivant la route (n. 2 et 3).

5. III, 29, 3; Dion, XXXIX, 44, 2.

IX. — PREMIER ESSAI D'ORGANISATION DE LA GAULE

La gloire personnelle de César n'avait point grandi dans ces campagnes. Chez les Vénètes, il recula devant la mer, et, chez les Morins, devant la forêt : l'assaut de quelques bourgades abandonnées, l'abatage de milliers d'arbres et l'ordre de massacrer les vaincus, voilà le bilan de son œuvre propre. Ses lieutenants, en revanche, avaient fait de l'excellente besogne et obtenu des résultats durables : Rome n'aura plus rien à redouter des peuples de la mer, les Aquitains ne bougeront plus durant une génération, et, grâce aux manœuvres de Labiénus et aux victoires des légats, un soulèvement général avait été évité. Dans l'année qui va suivre, seule de tout son proconsulat, César n'aura pas de Gaulois à combattre.

Celle qui finissait lui avait apporté les inévitables déceptions qui suivent les conquêtes trop rapides. Des nations s'insurgeant malgré la livraison d'otages, de vastes conjurations ourdies entre les peuples, Germains, Cantabres et Bretons accourant en deçà des frontières, des bandes d'aventuriers se formant au premier signal, et le mot de liberté circulant partout : César s'était rendu compte que son autorité était encore précaire, et que la Gaule n'avait répudié aucune de ses habitudes.

Les puissances politiques sur lesquelles il avait compté pour collaborer à la domination romaine ne répondaient plus à ses espérances. Il avait protégé les sénats des peuples contre les fauteurs de tyrannies : et de ces aristocraties, les unes n'avaient pu rester au pouvoir, comme ces assemblées des Aulerques et des Lexoviens massacrées par leurs peuples parce qu'elles se refusaient à la guerre, et les autres la lui avaient ouvertement déclarée, comme ce sénat des Vénètes qu'il avait lui-même fait égorger jusqu'au dernier chef. Il était venu à la prière des nations pour les délivrer des Germains : et ces mêmes nations leur ouvraient aujourd'hui le Rhin pour les ramener contre les légions.

Le proconsul détestait la désobéissance plus encore que l'hostilité. Ces Gaulois qui se soumettent et se révoltent presque aussitôt, ces grands enfants, distraits, bavards, crédules et inconsistants, complices de toutes les illusions et de tous les mensonges, ces auxiliaires auxquels on ne peut confier ni un secret à garder ni un rôle sur le champ de bataille, tout ce monde d'écervelés finit par crisper et indigner César[1].

Ce qui leur manquait, c'était un gouvernement solide. Les nations gauloises ressemblaient à ce que fut, cette année même (56), le peuple romain. L'arrivée de César, trois années de guerres et d'incertitudes, avaient accru l'anarchie politique. Et si cette anarchie avait permis à la domination romaine de s'établir, elle l'entraverait en se prolongeant. Pour que le proconsul fût obéi des cités, il fallait qu'elles obéissent à leurs chefs, et que ces chefs lui fussent dévoués.

Aussi, tandis que la guerre se prolongeait, sa politique se modifiait à l'endroit des nations. Il renonça, chez quelques-unes des plus importantes, à protéger l'aristocratie et le sénat, et il fit des avances aux vieilles familles royales ou aux candidats à la monarchie. Les Sénons, qui avaient supprimé la royauté vers le temps de son arrivée, furent contraints de la rétablir, et se virent imposer Cavarin, frère du roi déchu[2]. Parmi les chefs carnutes, aucun n'avait plus aidé César que Tasget, héritier d'une dynastie tombée : il lui donna la royauté de son peuple[3]. Dans quelques mois, quand les Romains deviendront les maîtres chez les Morins du Boulonnais, il y installera pour roi un autre de ses amis, Comm l'Atrébate[4]. Car, pour plus de sûreté, il ne répu-

1. Cf. II, 1, 3; 24, 4; III, 10, 2 et 3; 17, 4; 18, 6; 19, 6; 25, 1; IV, 5; 6, 3.

2. V, 54, 2 : avant l'hiver de 54-53.

3. V, 25, 2 et 3 : en 30, César le dit lui-même. De lui sont sans doute les monnaies TASGIITIOS-BAKESOOYIZ et TASGETI (n[os] 6205-6207). Cf. p. 228, n. 8.

4. César, IV, 21, 7 : *Commium, quem ipse, Atrebatibus superatis* [cf. p. 260 et s.], *regem ibi constituerat*. Malgré l'interprétation courante, je crois que *ibi* désigne, non les Atrébates, mais les Morins, où se trouve César lorsqu'il parle ainsi. Car : 1° Comm est un Atrébate, et César dit qu'à sa prière il rendit la liberté à son peuple (VII, 76, 1), ce qui me paraît incompatible avec un roi imposé; 2° Comm

gnait pas à infliger aux Gaulois des sortes de podestats étrangers : on disait même à Rome qu'il offrait des royautés aux jeunes gens de bonne famille qui cherchaient fortune autour de lui[1]. Chez les Arvernes, bien que les vieux sénateurs lui fussent favorables, il donna le titre d' « ami de César » au jeune fils de Celtill, Vercingétorix[2], et celui-ci, par la richesse, la puissance et la gloire de sa famille, était le seul Arverne qui pût aspirer à devenir roi. Enfin, l'Éduen Diviciac, le collaborateur le plus utile qu'eût rencontré le proconsul au début de ses guerres, le porte-parole de l'aristocratie, a disparu[3], depuis la fin de 57, de l'état-major de César, qu'il fût mort ou en défaveur ; et son frère Dumnorix, l'associé de tous les candidats au pouvoir, revient auprès du proconsul, caressé par lui, mis à la tête de la cavalerie gauloise[4], et le chef disait ouvertement que les Romains lui donneraient la royauté de sa nation[5]. César devenait, au delà des Alpes, un distributeur de tyrannies, dans le temps même où, en Italie, il encourageait Crassus et Pompée aux pires des usurpations[6]. On eût dit qu'il voulait pratiquer la même politique contre les sénats de Gaule et contre la curie de Rome.

A ce nouveau système de gouvernement, il gagnait de récompenser ses alliés indigènes et de maitriser leurs nations : que les cinquante peuplades fussent dirigées par des despotes

est toujours dit *Atrebas* (IV, 27, 2 ; 35, 1 ; V, 22, 3 ; VI, 6, 4 ; VII, 76, 1 ; VIII, 7, 5 ; 21, 1 ; 47, 1) et non *rex Atrebatum* ; cf. VII, 76, 1 : dans *qua Morinos attribuerat* (César), qui paraît s'appliquer à Comm., non à la cité des Atrébates. Je crois donc qu'à cause de ses relations avec la Bretagne (IV, 21, 7), César lui aura donné le commandement de Boulogne et du littoral (cf. VI, 6, 4). Dans le même sens, Münzer ap. Wissowa, IV, col. 770.

1. C'est ainsi que j'interprète, hypothétiquement, le billet de César à Cicéron, que transcrit ce dernier (*Ad fam.*, VII, 5, 2) : *M. Orfium* (?), *quem mihi commendas, vel regem Galliae* [pour *in Gallia*?] *faciam*, etc. Écrit en 54.

2. Dion, XL, 41, 1 : Ἐν φιλίᾳ ποτὲ τῷ Καίσαρι ἐγεγόνει.

3. Après le milieu de 57 (p. 239), il n'est plus question de lui que de façon rétrospective (VII, 39, 1).

4. Au moins en 54 : V, 6, 1.

5. V, 6, 2. — Une autre indication dans les affaires intérieures des Éduens résulterait de VII, 39, 1 (*Viridomarus ... quem Caesar ... ad summam dignitatem perduxerat*), s'il était prouvé qu'il ne s'agit pas de quelque honneur dans l'état-major romain.

6. Année 55. Dion, XXXIX, 31 et suiv. ; etc.

« amis » ou « hôtes de César »[1], et il tenait la Gaule par une force autrement solide que la fidélité vacillante de sénats nombreux et divisés. C'était grâce à un régime pareil que Pompée avait assuré la prépondérance romaine en Orient. — Puis, comme Pompée, César aurait des rois à sa suite. Et s'il se brouillait avec la curie, il attirerait ces rois à sa cause plus aisément que les sénats locaux, toujours séduits par le prestige du grand conseil de Rome, et habitués de longue date à tout rapporter à lui.

Ce fut vers le même temps que César mit la main sur certaines des institutions communes à toute la Gaule. De la même manière qu'il supprimait peu à peu les patries locales, il enchaina it la patrie gauloise.

L'assemblée des cités, qui s'était réunie dans l'été de 58 après la défaite des Helvètes, se tint sans doute alors près du camp de César, mais en dehors de sa présence et dans un mystère religieux[2]. En 57 et 56, il n'est pas question de cette assemblée[3]. Elle va reparaître au printemps de 55, mais avec un caractère tout différent. C'est le proconsul qui la convoquera : les chefs de toutes les nations y sont appelés, elle a lieu en vue de son armée ; il y parle en maître, il fixe le contingent des troupes qu'on doit lui fournir, il annonce ses intentions et donne des ordres[4]. Un tel conseil n'est plus un organe de liberté, mais de dépendance. C'est pour César un moyen de commander d'un seul coup, et de gouverner plus vite.

César traçait donc les premières lignes du gouvernement de la future province dans le même temps qu'il en assurait les fron-

1. César paraît avoir accordé le titre de *hospes* à des Gaulois de la Province (I, 53, 6) et de la Gaule indépendante (V, 6, 2) ; cf. Suétone, *César*, 48.

2. P. 223.

3. Je crois très probable, cependant, qu'elle se soit alors réunie, peut-être dans les mêmes conditions qu'en 58 (cf. p. 244 et 277).

4. César, IV, 6, 5 : à Amiens (?), printemps de 55, p. 320 : César dit seulement *principibus Galliæ evocatis* ; il ne prononce le mot *concilium* qu'au printemps de 54 (V, 2, 4), mais il semble, d'après l'emploi du pluriel dans ce dernier texte, qu'il y ait eu déjà des *concilia* convoqués par lui.

tières. Mais tout cela n'était encore que vagues contours et façade indécise. — A Rome, cette année, on attendait, non sans impatience, les statuts et règlements de la Gaule[1]. C'était même un argument que Cicéron, réconcilié avec César, faisait valoir pour qu'il gardât ses pouvoirs[2]. Donnez-lui le temps, disait-il au sénat, d'affermir ses conquêtes, de s'attacher les vaincus, de rédiger la loi des nouveaux sujets de Rome, de fixer leurs droits et devoirs, leur régime politique et leur état civil. Qu'il reste au delà des Alpes, répétait l'orateur, afin d'achever par la politique l'œuvre de ses batailles, et d'inaugurer en Occident les bienfaits d'une paix éternelle[3]. — Mais César, les révoltes apaisées, eut tout de suite d'autres projets en tête.

1. Cf. Cic., *De prov. cons.*, 14, 34 et 35, 8, 19.
2. Le discours *De provinciis consularibus* fut prononcé au milieu de 56. C'est une réponse à ceux qui avaient proposé le rappel de César avant le 1er mars 54 (cf. p. 282).
3. *De prov. cons.*, 13, 33, 14, 34 et 35.

CHAPITRE X

CAMPAGNES DE GERMANIE ET DE BRETAGNE[1]

Motifs des guerres de Germanie et de Bretagne. — II. Le massacre des Usipètes et Tenctères. — III. Passage du Rhin. — IV. Débarquement en Bretagne. — V. Préparatifs de la conquête de la Bretagne. — VI. Hésitations et retards de César. — VII. La grande expédition de Bretagne. — VIII. Échec des grands desseins de César.

I. — MOTIFS DES GUERRES DE GERMANIE ET DE BRETAGNE

César, l'année suivante, franchit le Rhin et le détroit de Boulogne, et porta la guerre chez les Germains et chez les Bretons (55).

Il était libre enfin de poursuivre ses chimères. La Gaule ne bougeait plus. Épouvantée par les dernières exécutions, bridée par les chefs que César lui donnait, elle était encore incapable d'autre chose que de souhaiter un libérateur et d'obéir à son maître. Avec quelques bonnes paroles, il tira d'elle, cette année, ce qu'il voulut[2].

Rome, depuis les accords de Lucques, paraissait aussi sûre, aussi complaisante que la Gaule[3]. Caton était réduit à l'impuis-

1. Bibliographie : p. 328, n. 5, p. 331, n. 9, p. 333, n. 8 (Germanie); p. 336, n. 3, p. 337, n. 8, p. 360, n. 5, p. 361, n. 8 (Bretagne). — Traces de sources autres que César : p. 329, n. 2, p. 340, n. 4, p. 342, n. 5, p. 357, n. 2, p. 360, n. 3, p. 361, n. 5.
2. César, IV, 6, 5; 7, 1.
3. Dion, XXXIX, 29 et suiv.

sance, et ses attaques éternelles ne ressemblaient plus qu'aux railleries nécessaires qui accompagnaient les cortèges triomphaux[1]. Les deux complices de César, Crassus et Pompée, avaient été nommés consuls[2], un peu grâce aux soldats que le général laissa partir en congé[3], et un de leurs premiers actes, en 55, avait été de faire voter une loi qui prolongeait d'au moins quatre ans (54-50) les pouvoirs de leur allié[4]. De

1. Dion, XXXIX, 28, 2 et suiv.; 34, 1 et 2; etc.
2. Dion, XXXIX, 31, 1.
3. Dion, XXXIX, 31, 2; Plutarque, *Pompée*, 51 : Publius Crassus le jeune les amena; il revint ensuite en Gaule pour chercher des mercenaires en vue de la guerre parthique, en 54-53 (Plutarque, *Crassus*, 17).
4. Les pouvoirs de César expiraient, je crois, le 1er mars 54 (p. 166). — Que son proconsulat ait été prorogé de cinq ans (mars 54-mars 49) par la *lex Pompeia Licinia*, c'est ce que je ne peux croire : aucun texte ne le dit, et quelques-uns semblent dire le contraire (Cic., textes indiqués plus bas; Hirtius, *De b. G.*, VIII, 39, 3, cf. p. 545, n. 4; le même, 49, 2). Il est seulement certain que ses pouvoirs allaient jusqu'au 1er mars 50 (Célius *ap.* Cic., *Ad fam.*, VIII, 8, 9). — Pour tout le temps au delà, du 1er mars 50 jusque vers juillet 49 (soit seize mois; cf. César, *De b. c.*, I, 9, 2), il y eut débat entre César et ses adversaires, la proposition de terminer le proconsulat en novembre 50 (Cic., *Ad fam.*, VIII, 11, 3) consistait, je crois, à partager le différend par moitié. — Ce débat avait son origine, à ce qu'il semble, dans les faits suivants : 1° La *lex Pompeia Licinia* stipulait sans doute qu'il ne serait pas « délibéré » sur les provinces de César avant le 1er mars 50 (Célius, *l. c.*) : c'est-à-dire que ses pouvoirs lui étaient implicitement ou explicitement prorogés de quatre ans (ce qui leur donnait, en ne tenant pas compte du consulat, une durée de huit ans, de mars 58 à mars 50, cf. Dion, XXXIX, 33, 3). 2° Le choix de cette date, mars 50, s'explique parce que les provinces proconsulaires étaient réparties, d'après la *lex Sempronia* (cf. p. 282, n. 5), environ un an et demi avant l'entrée en fonction des proconsuls, et que le successeur de César, élu vers ce mois de mars 50, et qui serait un des consuls de 49, n'arriverait en Gaule qu'en janvier 48, date à laquelle César pourrait être consul de nouveau (ce qui, en fait, lui donnait dix ans de gouvernement en Gaule, 58-49). 3° Mais une loi de Pompée en 52 abrogea la *lex Sempronia* (Dion, XL, 30, 1) : ce qui permettait au sénat, en « délibérant » dès le 1er mars 50 sur les provinces de César, de le « remplacer » sur-le-champ; il est possible que César n'accepta pas cette conséquence de la loi de Pompée. 4° Un plébiscite, en mars 52 (?), stipula que César pourrait se présenter au consulat quoique absent (César, *De b. c.*, I, 9, 2; Suét., *C.*, 26 et 28; Cic., *Ad Att.*, VIII, 3, 3) : or, comme il ne pouvait être consul, vu la loi du *decennium*, avant janvier 48, être élu par suite avant juillet 49, il suivait de là que César pouvait se croire le droit de garder ses pouvoirs jusqu'en juillet 49 (César, *De b. c.*, I, 9, 2; Cic., *Ad Att.*, VII, 7, 6; 9, 4; Célius *ap.* Cic., *Ad fam.*, VIII, 11, 3; Cic., *Ad fam.*, VIII, 8, 9?; *Phil.*, II, 10, 24; Tite-Live, *Ep.*, 108). 5° Mais une loi postérieure de Pompée, en 52, interdit toute présentation d'absent au consulat (Suét., *C.*, 28, 2 et 3; lire *lege* et non *ne*; Dion, XL, 56, 1 et 3) : ce qui ramenait César aux prescriptions de la *lex Pompeia Licinia*, à son remplacement possible le 1er mars 50; il est probable, comme pour la loi provinciale de 52, que César n'accepta pas cet effet rétroactif de la loi de Pompée (cf. Dion, XL, 56, 2). Le principal du débat concernait donc l'*absentis ratio* (Cic., *Ad Att.*, VII, 7, 6;

plus, il est probable qu'on le débarrassa du contrôle du sénat ou du peuple, et qu'on l'autorisa à faire la guerre à sa guise, contre qui il lui paraîtrait bon[1]. Il avait donc devant lui un vaste horizon de six années (56-51), où il pourrait courir sans frein et sans mesure, et devenir l'Alexandre de l'Occident[2].

En apparence, ces guerres de Germanie et de Bretagne furent destinées à compléter la défaite et l'isolement des Gaulois. Des Bretons, l'année précédente, avaient aidé leurs frères d'Armorique[3]; les Trévires et les Gaulois eux-mêmes appelaient, disait-on, les Germains à leur secours[4]. Il fallait les châtier tous et leur ôter l'envie de revenir[5] : le jour où la Gaule se verrait abandonnée du reste du monde, elle renoncerait à ses dernières illusions. L'esclavage la gagnerait, pour ainsi dire, des extrémités jusqu'au centre.

Mais César, lorsqu'il franchit le Rhin et le détroit, eut d'autres soucis que de parfaire sa nouvelle conquête. J'ai déjà dit son besoin des victoires impossibles et des gloires inconnues[6] : en attendant le Danube et la Scythie[7], il les rencontrerait dans les îles de l'Océan et les forêts du Nord. Car, vraiment, il y avait, dans ces étranges pays de Bretagne et de Germanie autant

9, [illegible] 6) Les plus acharnés des ennemis de César interprétaient la *lex Pompeia Licinia* comme si elle autorisait, pour le 1er mars 50, non pas la délibération sur les provinces de César, mais son rappel, et proposaient de lui nommer, dès 51, un successeur pour cette date du 1er mars 50 : ils s'appuyaient sur le fait, disaient-ils, que son proconsulat était une mission militaire, liée à la conduite d'une guerre, et que cette guerre était finie (Cic., *Ad fam.*, VIII, 1, 2, *Ad Att.*, VIII, 3, 3; Suet., C., 28, 2) : ce qu'on avait déjà dit en 56 à propos de la première période du proconsulat (p. 282). — Pour la bibliographie, p. 166, n. 4.

1. Cf. Dion Cassius, XXXIX, 33, 2 (il est vrai que la chose n'est indiquée que pour Crassus en Syrie et Pompée en Espagne).

2. Cf. Cicéron, *Pro Balbo*, 28, 64; *De prov. cons.*, 34, 81 et 82; Dion, XXXIX, 53.

3. IV, 20, 1 (peut-être aussi en 57; cf. II, 14, 4); III, 9, 10.

4. IV, 6, 3; III, 11, 2; IV, 16, 1.

5. IV, 16, 1; 20, 1.

6. P. 168-170. C'est ce que dit Dion (XXXIX, 48, 4) à propos du passage du Rhin : Ὁ μηδεὶς πω πρότερον τῶν Ῥωμαίων ἐπεποιήκει, ὅστις πρῶτος ἐγλίχετο. De même, à propos de la Bretagne (53, 2) : Τὰ πρὶν ἄγνωστα, etc.

7. Cf. p. 160, 196 et 284.

d'attraits et plus de terreurs[1] que dans cet Orient où Pompée s'était taillé à si bon compte une renommée éternelle, et où Crassus allait chercher, lui aussi, à devenir un grand homme[2]. Pour faire concurrence à ses deux amis et à Alexandre même, César énumérait avec complaisance les horreurs grandioses du monde qu'il découvrait : il prenait çà et là, chez les vieux écrivains grecs ou dans les propos des marchands, tous les récits et tous les mensonges qui se débitaient sur les peuples du Nord, et il les mêlait à la narration de ses guerres avec une imperturbable gravité. Cette Germanie que les légions foulaient sous leurs pieds, était la terre des forêts et des fleuves immenses, des peuples innombrables, des animaux monstrueux « qu'on ne voit nulle part ailleurs »[3]; ces Suèves qu'elles menaçaient, étaient des hommes d'une taille prodigieuse, d'une force irrésistible, « auxquels les dieux immortels eux-mêmes ne sauraient être comparés »[4]; quant à l'île de Bretagne, c'était le pays du mystère[5], « on en ignorait tout », disait-il, « et la grandeur et la nature, les Gaulois eux-mêmes ne connaissaient rien sur elle »[6], et César, omettant Pythéas et les Grecs[7], donnait à entendre qu'il avait découvert la terre extrême du monde habité[8].

1. Dion, XXXIX, 53; Cic., *Ad Quintum fratrem* (alors en Bretagne, en 54), II, 16, 4 : *Quos tu situs, quas naturas rerum et locorum, quos mores, quas gentes, quas pugnas, quem vero ipsum imperatorem habes!*

2. Dion, XXXIX, 39, 3.

3. VI, 25, 5 : *Quae reliquis in locis visa non sint*. César, VI, 21-28, cite Ératosthène et autres Grecs (24, 2, par Timée?), je crois d'après Posidonius, à qui il me semble emprunter 24-28, avec additions de remarques personnelles (VI, 25, 2?; 26, 4 5); le reste (21-23) paraît venir surtout d'enquêtes faites chez les Ubiens, et se rapporter moins à tous les Germains qu'aux Suèves (cf. IV, 1-3).

4. IV, 1, 3; IV, 7, 5.

5. Νῆσον ἀπιστουμένην. Plut., *C.*, 23.

6. César écrit de la Bretagne (IV, 20, 2) : *Omnia fere Gallis erant incognita*, et il ajoute (20, 3, 3) que les marchands seuls y vont, alors que, dans presque chaque livre (II, 14, 4; III, 9, 10; 8, 1; IV, 20, 1; 21, 7; V, 12, 2; etc.), il insiste sur les rapports entre Belges et Bretons. Sur ce point, César dépasse la mesure; ce qui est du reste la caractéristique de presque tout ce qu'il a écrit sur l'année 55.

7. Cf. t. I, p. 419-420.

8. Cf. Appien, *Celtica*, II, 130, 625; Plutarque, *C.*, 23 (il y a même ἔξω τῆς οἰκουμένης). C'est pour cela qu'il ne décrira la Bretagne qu'après la mise en marche de ses légions en 54 (V, 12 et suiv.; cf. p. 357) : description faite en partie de visu

Mais c'est encore de l'idéal qu'un tel amour de gloire. Gardons-nous, en y insistant pour César, de trop embellir son âme. En réalité, d'autres besoins, vulgaires et mauvais, le poussaient aussi à ces nouvelles aventures. Du moment que la Gaule était « pacifiée »[1], ni lui ni ses complices ne pouvaient, de quelque temps, y espérer de très belles affaires : il fallait chercher ailleurs l'occasion de ces coups de fortune, comme la mise à l'encan de 50 000 Aduatiques et de la nation des Vénètes[2]. Dans ces multitudes de Bretagne et de Germanie[3] on ramasserait des hommes à foison. La Bretagne, c'était le pays fabuleux de l'étain, où Carthaginois et Marseillais avaient acquis tant de richesses[4], et c'était l'île aux perles grosses comme le poing[5]. César voulait maintenant de tout cela. Un âpre désir de luxe et de dépense l'avait saisi, aussi fort que son ambition : esclaves, tableaux, meubles et statues, il achetait tout à en avoir honte lui-même[6]. Officiers, soldats et marchands qui l'entouraient, étaient à l'unisson. Dans quelques mois, Quintus Cicéron le suivra chez les Bretons en qualité de légat : et ce qui préoccupe le plus son frère l'orateur, c'est de savoir le butin qu'on y fera[7].

II. — LE MASSACRE DES USIPÈTES ET TENCTÈRES

La fortune de César lui offrit, dès le printemps, l'occasion d'intervenir en Germanie.

Une seconde fois, l'État suève de Franconie et Souabe mena-

(12, 2-3; 13, 1 et 4; 14, 1), en partie empruntée à d'autres (13, 3), peut-être surtout à Timée : les mesures de l'île, un triangle de 500, 700, 800 milles (13, 1, 5, 6), semblent venir en dernière analyse de ce dernier (cf. t. I, p. 419, 428).

1. Cf. p. 247, 276, 314.

2. P. 272 et 300.

3. *Hominum ... infinita multitudo*, V, 12, 3; IV, 1, 1.

4. T. I, p. 187-188, 387-388, 419-420.

5. Suét., *César*, 47; cf. Pline, IX, 116, et Solin, XXII, 10.

6. Suét., *C.*, 47.

7. En 54 : *Ad Att.*, IV, 16, 13 (*præda ex mancipiis*); *Ad fam.*, VII, 7, 1. Cf. p. 180, n. 10.

çait de disloquer l'Europe[1]. La défaite d'Arioviste[2] avait fait refluer vers l'Allemagne ces milliers de Barbares qui se pressaient sur les bords du Rhin, de Bâle à Mayence[3]. Comme il leur fallait de la place et des terres, ils les prirent sur la rive droite, au nord du Taunus. Les nations germaniques du Nassau, Usipètes et Tenctères, qui depuis des années soutenaient le choc des hordes de l'Est, furent submergées à la fin, et rejetées en masse hors de leur pays (58-57)[4]. A leur tour, les Ubiens du bassin de Cologne furent attaqués : ils étaient assez forts et assez disciplinés pour résister aux bandes d'Arioviste et de ses héritiers, et ils surent éviter le sort de leurs voisins. Mais leur puissance s'affaiblit dans toutes ces luttes, ils durent payer tribut aux Suèves[5], et ils commencèrent alors à regarder du côté de Rome et de César (automne 57)[6].

Et alors, c'est l'histoire d'il y a trois ans qui recommence. Comme les Helvètes[7], les Usipètes et les Tenctères cherchent de nouveaux domaines, et leurs tribus nomades jettent le trouble en Germanie[8] ; comme les Éduens[9], les Ubiens veulent se débarrasser des Suèves, même au prix d'une alliance avec le proconsul romain[10]. La politique que César a appliquée sur le Rhône et la Saône, va lui servir sur la Meuse et le Rhin.

Usipètes et Tenctères errèrent en Westphalie pendant trois années (58-56) : c'était une foule de 430 000 hommes, la terreur de ceux dont elle s'approchait[11]. Les Ubiens et les Sicambres ne purent les accueillir ou les garder[12]. Ils descendirent plus au

1. Cf. p. 146 et suiv.
2. P. 239 ; il a dû mourir des suites de ses blessures, César, V, 29, 3.
3. I, 54, 1 ; III, 7, 1 ; p. 239-240.
4. IV, 4, 2 ; 1, 2 ; cf. p. 46-47.
5. IV, 3, 4.
6. II, 35, 1 ; p. 273.
7. P. 201 et suiv.
8. IV, 4, 2.
9. P. 205 et 225.
10. P. 273 ; IV, 8, 3 ; 16, 5.
11. IV, 4, 2 ; 15, 3 ; Appien, Celt., 18, 1, 4 ; Plut., C., 22.
12. D'après IV, 4, 2, je crois d'ailleurs que les Usipètes et les Tenctères restèrent en bons termes avec les Sicambres (cf. p. 423, n. 7).

nord, vers les terres des marécages. Au delà de la Lippe [1], ils se dirigèrent contre les Ménapes, peuplade gauloise qui occupait les deux rives inférieures du Rhin et de la Meuse et les terres basses de la Flandre et du Brabant : régions alors médiocres, pauvres en hommes, où la place ne manquait pas [2]. Les Ménapes ne réussirent pas à les arrêter : la horde franchit le Rhin (à Xanten?) [3], et se répandit des deux côtés de la Meuse (56-55) [4].

Cela se passa pendant l'hiver, César étant en Italie. Lorsque la chose fut sue en Gaule, elle excita une vive agitation chez quelques peuples. Ces Germains qui arrivaient, sans feu ni lieu, c'étaient, comme on l'avait dit des Helvètes, les libérateurs attendus : et, de différents côtés, on leur offrit de servir comme auxiliaires [5]. Ils ne refusèrent pas, et, remontant la Meuse, leurs avant-gardes prirent contact avec Ambiorix et les Belges de Tongres et du Condroz, amis de César (vers Maëstricht?) [6].

Quoique le printemps commençât à peine [7], César rejoignit son quartier général, plus tôt qu'à son habitude : rien ne le retenait en Italie, où il venait de tout obtenir du peuple romain [8]. Il voulait, expliquait-il, arriver sur la Meuse avant que l'entente ne fût conclue entre Germains et Gaulois, et ravir à ces derniers

1. Cf. n. 3.
2. T. II, p. 472-473.
3. César raconte (IV, 4, 2-7) que les Ménapes évacuèrent leurs terres transrhénanes (ce était donc assez peu de chose ; les environs de Wesel, Rees et Emmerich, partie transrhénane du *pagus Iublia* ?) et garnirent de postes la rive gauche ; les Germains n'ayant pu franchir le Rhin faute de vaisseaux et crainte des gardes, s'éloignèrent du fleuve par ruse, jusqu'à trois jours de marche (le long de la Lippe ?) ; les Ménapes les crurent partis pour toujours, ramenèrent leurs barques et réoccupèrent la rive droite ; alors les Germains revinrent, écrasèrent les Gaulois et profitèrent des barques pour traverser. Le passage n'a donc pu avoir lieu qu'à un endroit et sur une route fréquentés. Je propose Wesel ou Xanten, et l'installation des Germains dans le pays de Xanten (cf. p. 328, n. 5). — On a proposé bien d'autres endroits, et jusque près de Leyde (de Vlaminck, *Messager*, 1882, p. 444).
4. Cf. IV, 9, 3 ; 6, 4.
5. IV, 5 ; 6, 3.
6. Cf. p. 360. S'il faut prendre à la lettre *in fines Eburonum et Condrusorum* (6, 4), leurs éclaireurs ont poussé jusque vers Huy (cf. p. 270, n. 2). Mais je crois que le campement principal est resté près de Xanten ; cf. p. 328, n. 5.
7. Supposé d'après IV, 6, 1.
8. P. 320-1.

jusqu'à l'occasion de l'espérance[1]. Et, ce qu'il ne disait pas, si la campagne devait l'entraîner en Germanie, il fallait la commencer de très bonne heure.

Il avait convoqué auprès de lui (à Amiens?) l'assemblée des chefs gaulois[2]. A tous, il parla comme à des amis, dissimulant ce qu'il savait de leurs menées : il les plaignit d'être exposés au péril de l'invasion, mais il leur rappela qu'il était là pour les protéger[3], et il ne leur demandait, comme troupes de concours, que quatre à cinq mille cavaliers[4]. César se présentait aux Gaulois en qualité de défenseur contre le Germain : c'était le rôle qu'ils lui avaient offert en 58 contre Arioviste[5]; l'habile homme le reprenait maintenant, de lui-même et malgré eux. Et il partit pour délivrer les Ménapes[6], qu'il avait combattus l'année précédente, et qu'il se réservait de conquérir à la première occasion.

La campagne contre les Usipètes et les Tenctères ne dura que quelques jours. Ce fut la plus banale des opérations de César et la plus lâche de ses actions. Quand il approcha[7] de cette foule, où dominaient les femmes et les enfants[8], les chefs lui adressèrent un message, plein tout à la fois de franchise, d'orgueil et de détresse : ils ne craignaient personne, sauf les Suèves, mais ils étaient des fugitifs, et suppliaient César de leur laisser les terres qu'ils avaient conquises sur les Ménapes[9]. Le proconsul leur répondit durement que, n'ayant pas su défendre leurs domaines,

1. IV, 6 et 5.

2. *Principibus Galliae evocatis*, IV, 6, 5; cf. p. 317. *Je crois que l'armée*, qui avait hiverné chez les Aulerques, les Lexoviens, sans doute aussi en Normandie, en Bretagne et près des Morins (III, 29, 3), fut *concentrée au printemps* (cf. 6, 1). Je songe à Amiens, *que nous allons retrouver comme quartier général en 54-53* (V, 24, 1; 47, 2).

3. IV, 6, 5.

4. IV, 6, 5, 7, 1; 12, 1.

5. P. 223.

6. Il a pu prendre la route d'Amiens, Bavai, Tongres, passer la Meuse à Maestricht, en suivre la rive droite dans la direction de Gueldre et Xanten (future voie romaine); *cf.* p. 328, n. 3.

7. A Maestricht? IV, 7, 2 : à une distance du campement de *paucorum dierum iter*, sans doute de 2 à 3 jours (*cf.* 9, 1; 11, 1).

8. Cf. IV, 15, 3.

9. IV, 7, 2-5; Dion, XXXIX, 47, 2.

ils n'avaient pas à conquérir ceux d'autrui, et qu'il ne permettrait jamais une concession de terres qui ferait tort aux Gaulois [1]. — Les Celtes et les Belges qui entouraient César, purent, à ces belles paroles, faire d'étranges réflexions.

Les Germains le prièrent d'arrêter au moins sa marche et de consentir à une trêve de trois jours [2] : ils promettaient de consacrer ce temps à la recherche d'un domicile en Germanie. Le proconsul ne voulut rien accorder, et continua sa marche [3]; puis, quand il fut à portée de l'ennemi [4], il donna rendez-vous dans son camp à tous les chefs et à tous les anciens de la nation [5].

Les deux armées n'étaient plus qu'à quelques milles de distance [6]. Il devenait bien difficile d'éviter une rencontre [7]. Une troupe de cavaliers barbares, 800 tout au plus, attaquèrent à l'improviste les 5000 cavaliers gaulois, qui, témoins des pourparlers, croyaient déjà à l'armistice. Il en coûta à ces derniers d'être si mal informés et si peu prudents. La charge des ennemis les mit en désordre : quand ils se ressaisirent pour résister, les Germains, selon leur tactique, avaient mis pied à terre, s'étaient glissés parmi les chevaux, éventraient les bêtes, égorgeaient les hommes renversés. Il périt de cette manière et d'autre 74 cavaliers [8], et parmi eux quelques-uns des chefs indigènes les plus chers à César [9]. Le reste des escadrons gaulois, quoique six fois

1. IV, 8, 2 : *Neque ullos in Gallia vacare agros, qui dari ... sine injuria possint*; Dion, XXXIX, 47, 2. Il leur offrit des terres chez les Ubiens (IV, 8, 3 ; 11, 2).

2. IV, 9, 1 et 2.

3. Pendant deux jours et demi? cf. 9, 1 ; 11, 1. Il refusa la trêve, sous prétexte que les Germains ne la demandaient que pour faire revenir leurs cavaliers, en train de piller *trans Mosam ad Ambivaritos* (9, 3 ; 11, 4 ; 12, 1 : parties septentrionales du Brabant ou du Limbourg? cf. t. II, p. 174, n. 10).

4. A douze milles de leur campement (cf. p. 328, n. 3) : César était donc alors à Straelen? Il reçut là une nouvelle ambassade, demandant de nouveau une trêve de trois jours (IV, 11). Il refuse encore, pour le même motif.

5. IV, 11, 3.

6. A douze milles, avec la cavalerie en avant (n. 4).

7. César affirme avoir donné des ordres en conséquence (IV, 11, 6).

8. IV, 12, 1-6. Il ne faut pas oublier la célébrité de la cavalerie des Usipètes et Tenctères (p. 329, n. 7).

9. Entre autres *Piso Aquitanus* et son frère (12, 4-6 ; cf. p. 28, n. 5 ; p. 142-3).

supérieurs en nombre à cette poignée d'adversaires, se laissa poursuivre, à son habitude, jusqu'en vue de l'armée romaine[1].

Ce ne fut pas un guet-apens, puisque César avait refusé la trêve[2]. Mais après cela les Germains n'eurent à attendre de lui ni justice ni pitié. Le soir, il fit dire aux officiers de tout disposer en vue du combat[3]. Le lendemain, quand les chefs se présentèrent en toute confiance, pour s'excuser de la rencontre et reprendre les pourparlers, il les fit entrer dans son camp, les y enferma[4], et marcha aussitôt avec ses troupes contre le campement ennemi, à huit milles de là (vers Xanten?)[5]. Il l'atteignit passé midi[6].

1. IV, 12, 2; Appien, *Celt.*, 18; Plut., *C.*, 22; Dion, 47, 3. Il est possible qu'il y ait eu trahison (cf. 13, 3), comme lors de la poursuite des Helvètes (p. 208, 209). — Le combat eut lieu dans la plaine, entre Straelen et Gueldres?

2. César lui-même dit *petitae* et non *impetratae* (IV, 11, 2), *petita pace* (13, 1).

3. IV, 13, 1-4. Il campa à huit milles de l'ennemi (11, 4; 14, 1), soit vers Gueldres? car il s'était avancé de quatre milles depuis la dernière entrevue (p. 327, n. 6), *aquationis causa*, pour abreuver la cavalerie dans les eaux de la Niers (Napoléon III, p. 139)? — Pour se justifier, César énumère ici les motifs qu'il avait de combattre sur-le-champ: 1° venger le guet-apens; 2° ne pas attendre le retour des cavaliers des Germains (p. 327, n. 1); 3° ne pas compromettre son prestige chez les Gaulois.

4. IV, 13, 4-6; Appien, *Celt.*, 18; Dion, 48, 1; Plut., *C.*, 22.

5. C'est sur les hauteurs boisées de derrière Sonsbeck, chez les Ménapes, que je place le campement des Germains, à moins de 10 kilomètres de Xanten, où je crois qu'ils ont passé le Rhin (p. 325, n. 3). En effet: 1° César dit en termes formels que la bataille s'est livrée *ad confluentem Mosae et Rheni* (15, 2; cf. p. 329, n. 3); 2° que les Barbares campaient non loin de la Meuse, du côté de sa rive droite (cf. 12, 1); 3° il n'eût pas décrit la Meuse (IV, 10) s'il ne s'était pas agi de cette rivière; 4° les Germains, même dans leurs plus lointaines courses, ne s'étaient pas éloignés (6, 4); 5° ils se sont nourris, tout l'hiver, dans le pays des Ménapes (4, 7); 6° ils ont occupé fortement, pour une installation à demeure, les terres qu'ils ont rencontrées après le passage (7, 4; cf. 4, 7). — Il faut donc écarter la théorie qui corrige *Mosa* en *Mosella* (s'appuyant sur Florus, I, 45 [III, 10], 14, et sur Dion, 47, 1), et place la bataille vers Coblentz (théorie de Cluvier, *Germ. ant.*, p. 343, reprise par H. Müller, *Bonner Jahrbücher*, VII, 1845, p. 12 et suiv.; von Goeler (2e éd., p. 121); Stolle (*Das Schlachtfeld der Usipeter*?), programme de Schlestadt, 1897, p. 10 et suiv.; Rice Holmes, p. 71 et 691, etc. — La théorie de la Meuse a donné lieu à des variantes qu'on peut écarter: 1° le camp placé sur la rive gauche de la Meuse (Creuly, *Carte*, p. 16 et suiv.); 2° le confluent se rapporte, non au Rhin, mais à une rivière, la Roer (Bergk, *Zur Geschichte und Topographie der Rheinlande*, 1882, p. 7 et suiv.; von Veith, *Monatsschrift* de Pick, VI, 1880, p. 16-19). — Dans la même région que nous: vers Gennep ou Kevelaer (des Roches, p. 324); près de Goch (Dederich, dès 1844, et, en dernier lieu, *Julius Cäsar am Rhein*, 1870, p. 28 et suiv.; Napoléon III, p. 150); à Wissen au sud de Goch (von Cohausen, *Bonner Jahrbücher*, XLIII, 1867, p. 44 (van Kampen, pl. 6)), dans le même pays encore, Levesque de La Ravalière, *Hist. de l'Ac. ... des Inscr.*, XVIII, 1753, p. 212 et suiv. (peut-être le premier à le dire).

6. P. 329, p. 2.

Les Germains se trouvaient sans chefs et ne s'attendaient guère au combat [1]; beaucoup même, dit-on, faisaient la sieste [2]. A vrai dire, il n'y eut pas de bataille. Quelques braves gens essayèrent d'organiser la résistance derrière les chariots : mais les femmes et les enfants prirent la fuite à la vue des Romains, et, après quelques passes d'armes, les hommes suivirent [3].

César lança contre cette foule éperdue ses 5000 cavaliers [4], qui avaient à se faire pardonner leur propre fuite de la veille. Ils tuèrent tout ce qu'ils purent atteindre. Sous l'épouvante de la poursuite, les Barbares arrivèrent dans l'impasse que formait le confluent de la Meuse et du Rhin [5]. Il ne leur resta plus qu'à se précipiter dans les fleuves; les cavaliers survinrent, et l'eau, la fatigue et l'ennemi achevèrent l'œuvre de destruction. Bien peu de Germains survécurent, et César eut la joie de constater qu'il n'avait, ce jour-là, perdu aucun de ses hommes [6].

Par une ironie qui fut une nouvelle cruauté, le proconsul rendit alors la liberté aux chefs, prisonniers dans son camp. Mais leur nation était détruite, les Ménapes les guettaient pour les livrer au supplice. Ils demandèrent à rester dans le camp romain, ce qui leur fut accordé [7] : et la campagne eut cette conclusion extraordinaire, qu'elle avait été entreprise pour empêcher les Gaulois de prendre les Germains à leur solde, et que César les garda à la sienne.

1. IV, 14, 1-2; Dion, 48, 2.

2. Μεσημβρίας οὔσης, Dion, XXXIX, 48, 2 (addition à César).

3. 14, 1-3; 15, 1. Le camp fut tourné par la cavalerie : par la route qui contourne les hauteurs à l'est de Sonsbeck à Papelshof?

4. 14, 3.

5. IV, 15, 2. — La route étant barrée vers l'est (cf. n. 3), il est probable que les Barbares ont fui surtout vers l'ouest et la Meuse (par Goch et Gennep?), du reste avec l'intention de rejoindre leur cavalerie (p. 327, n. 3). Je ne crois pas nécessaire de conclure du texte de César, *ad confluentem Mosæ et Rheni*, que les fugitifs soient arrivés jusqu'au confluent, même en supposant que ce confluent fût alors plus près de Nimègue. Ils ont dû être jetés dans la Meuse au passage de Gennep, à 30 kilomètres du champ de bataille.

6. 15, 2-3.

7. 15, 4-5. Les cavaliers des Usipètes et Tenctères (p. 327, n. 3) revinrent au delà du Rhin, furent accueillis par les Sicambres (16, 2; Dion, 48, 3), et reconstituèrent la nation.

Il paraît qu'à Rome, à la nouvelle de cette triste victoire, le sénat décréta des fêtes et des sacrifices[1]. Caton seul parla haut et ferme, comme à l'ordinaire : il accusa ouvertement César d'avoir violé le droit des gens, et il proposa de le livrer aux Germains pour détourner de la République la vengeance des dieux[2].

Rome sceptique et gouailleuse dut rire de ces sinistres prophéties et de ce formalisme démodé. Elle était en proie à la même fièvre d'orgueil, d'ambition et de luxe que les trois chefs qui la maîtrisaient[3]. Crassus allait partir (novembre 55) pour franchir l'Euphrate et conquérir la Perse. Et c'est aux applaudissements de tous que César passerait le Rhin et entrerait en Germanie.

III. — PASSAGE DU RHIN

Il y entra comme il était entré en Celtique, sous les auspices d'un peuple ami et avec l'allure d'un libérateur. Les Ubiens, serrés de près par les Suèves, l'appelaient à leur aide ; leurs ambassades ne quittaient plus le camp romain, ils envoyaient des otages, ils offraient des navires, ils suppliaient César de franchir le Rhin et de montrer son armée aux peuples[4]. — C'était le langage que le proconsul aimait le plus à entendre : débarrassé des Usipètes et des Tenctères, il se hâta de consommer l'alliance et de préparer le passage[5].

Ce passage était un acte décisif et solennel. D'abord, César

1. Tanusius ap. Plutarque, *César*, 22.
2. Tanusius, *ib.*; Plut., *Caton*, 51 ; Appien, *Celtica*, 18.
3. Il est probable qu'on a parlé alors à Rome de conquérir le monde entier, et de donner pour limites à l'Empire « l'air et le fleuve Océan » (cf. Dion, XLIV, 43, 1).
4. César, IV, 8, 3 ; 16, 5-7 ; Dion, XXXIX, 48, 4 (dit que les Ubiens l'appelèrent contre les Sicambres).
5. Il a dû revenir de Goch à Cologne, et y rejoindre la grande route naturelle du Nord, plus tard voie romaine, de Bavai, Tongres, Maestricht, Juliers et le Rhin. L'alliance étroite de César avec Ambiorix, à Tongres (V, 27, 1, 2 et 7 ; p. 273) peut s'expliquer par la nécessité pour le proconsul de garder cette route.

avait proclamé que le Rhin était la limite naturelle de la Gaule et de l'Empire romain[1], et il la franchissait, à peine atteinte, et sans ordre. Ce fleuve, disait-on à Rome, était le fossé creusé par la Providence pour isoler les Barbares du reste du monde[2], et César, sans la moindre provocation, allait mettre le pied dans ces fourmilières humaines. Puis, de tous les grands fleuves dont parlaient les hommes de l'Occident, c'était, le Tibre mis à part, le plus élevé en noblesse et en sainteté : ancêtre des guerriers belges[3], juge entre les hommes, protecteur du droit et soutien des forts[4], le Rhin passait pour un dieu souverain, inviolable et incorruptible[5].

Mais César se moquait des divinités, des formules et des traditions[6], ou, plutôt, il y pensait seulement pour montrer qu'il était plus fort que les dieux et que les mots. — Jusque-là, le passage du Rhin ne s'était effectué que par bateau, le fleuve portant et guidant l'homme. César décida de construire un pont, c'est-à-dire de dompter et de supprimer le fleuve. Le franchir sur des barques, disait-il, serait une opération longue et dangereuse, et qui mettrait ses troupes à la merci de leurs auxiliaires[7]. Elle n'aurait pas l'ampleur théâtrale des défilés militaires : il était de sa dignité et de celle du peuple romain, que les légions pénétrassent en Germanie sur un terrain bâti par elles et dans l'ordonnance majestueuse d'une armée triomphale[8].

C'est à Cologne[9], je crois, que César décida la construction du

1. *Populi Romani imperium Rhenum finire.* César, IV, 16, 4.
2. Cf. Cicéron, *In Pisonem*, 33, 81.
3. Properce, V, 10, 41.
4. T. II, p. 132.
5. Que les soldats romains, plus dévots que leurs chefs, aient eu de la répugnance à franchir les fleuves sacrés, c'est ce que prouve l'exemple des Romains en Espagne (T.-L., *Epitome*, 55).
6. Cf. p. 170-171.
7. IV, 17, 1.
8. *Navibus transire ... neque suae neque populi Romani dignitatis esse.* 17, 1. La complaisance avec laquelle il énumère les motifs de passer le Rhin (16), et sur un pont (17), semble une réponse à des critiques.
9. César a passé le Rhin : 1° à un endroit très fréquenté (16, 8 ; 17, 1); 2° sur le territoire ubien (16, 5; 19, 1); 3° mais pas très loin du territoire sicambre (18, 2

pont : le Rhin y a une largeur de cinq cents mètres, une profondeur moyenne de dix pieds, un courant fort et rapide[1]; mais c'est le lieu de passage traditionnel pour les riverains de la Basse Allemagne, les barques y étaient nombreuses sur les deux bords[2], et les forêts du voisinage offrent des matériaux en abondance[3].

Ce pont fut construit en bois, sur pilotis et à tablier continu. Les pieux des pilotis étaient disposés deux par deux, séparés, dans chaque couple, par un intervalle de deux pieds[4], mais unis cependant l'un à l'autre par d'épais crampons de bois[5]; les traverses qui portaient le tablier ne reposaient pas directement sur les pieux, mais s'engageaient dans cet intervalle et venaient s'appuyer sur ces mêmes crampons. Comme ces traverses avaient précisément la largeur de cet intervalle[6], elles se trouvaient emboîtées chacune avec un couple de pieux, la charpente du tablier ne faisait qu'un avec celle du pilotis, et le tout formait un assemblage lié et cohérent, dont les pièces se soutenaient et

et 4); 4° il a bâti son pont, semble-t-il, hors du territoire des Trévires, dont il ne parle pas et dont il n'était pas très sûr (cf. IV, 6, 3-4; V, 2, 4; 5). César, qui venait de la Gueldre, n'avait aucun intérêt à passer le Rhin trop en amont; il était naturel qu'il cherchât à le passer sur le prolongement de la route qu'il avait suivie pour venir de Belgique et qu'il devait reprendre pour s'embarquer à Boulogne (Bavai, Tongres, Maestricht, Juliers, Cologne, la grande route naturelle de cette région) et qu'il cherchât à bâtir son pont hors de la portée des Sicambres ses ennemis, mais le plus près d'eux. Tout cela rend Cologne assez vraisemblable. — De même, Esseilen, *Geschichte der Sugambern*, 1868, p. 13, etc.; [illegible], p. 10 (entre Cologne et Bonn); von Veith, *Monatsschrift*, VI, 1880, p. 89 (Wesseling); Wolf, *Bonner Jahrbücher*, LXXVIII, 1884, p. 38 et suiv., et [illegible] *Korrespondenzblatt*, 1901, p. 37 et s. (les deux ponts près de Cologne); von [illegible], p. 166 et 174 (id.). — Xanten est trop loin des Ubiens (von Cohausen, *Bonner Jahrbücher*, XLIII, 1867, p. 54 et suiv., etc.; d'après lui, van Kampen, pl. 6). — [illegible], Clèves. — Bonn, trop loin des Sicambres (Heller, *Cäsar am Rhein*, p. 51 et suiv., etc.; Napoléon III, p. 162). — A plus forte raison, les abords de la Moselle (cf. p. 328, n. 5), Neuwied (cf. Nissen, *Bonner Jahrbücher*, CIV, 1899, p. 1 et suiv.), Engers (Hontheim, *Prodromus historiae Trevirensis*, I, 1757, p. 2[illegible]), Andernach, Coblentz ([illegible], p. 102; Napoléon, I, 183; Rice Holmes, p. 697, etc.).

1. [illegible], 17, 2, cf. p. 331.

2. IV, 16, 8 (et il lui en fallut beaucoup pour mener à bien la construction).

3. Cf. IV, 18, 4 (Surtout la célèbre forêt de la Ville?).

4. IV, 17, 3 (épaisseur des pieux, un pied et demi).

5. C'est ce qu'on appelle des moises, IV, 17, 6 : ce sont les *fibulae* sur lesquelles on a souvent discuté, dès le XVI[e] siècle et de nos jours encore : [illegible] magis ambiguam (Ramus, [illegible] édit., p. 17-8).

6. IV, 17, 6 (quantum etc.; épaisseur des traverses, deux pieds).

s'enchaînaient l'une l'autre[1], ainsi que les fils et la trame d'un tissu. Toutes les précautions furent prises pour amortir l'action du courant et le choc des bateaux ou des troncs d'arbres que les ennemis pourraient envoyer contre le pont : les pilotis étaient enfoncés obliques au fil de l'eau[2], des arcs-boutants les renforcèrent en aval[3], des estacades les protégèrent en amont[4]. Sur les traverses, on disposa un triple système de poutrelles, de lattes et de claies[5]. Et cela fit, sur quinze cents pieds de long et quarante pieds de large, un chemin presque aussi résistant que les vieilles chaussées d'Italie. — Les soldats de César ne mirent que dix jours pour construire ce chef-d'œuvre[6] : ce dont le proconsul, à juste titre, fut fier comme d'une victoire[7]. Mais il ne fait pas connaître le nom de l'ingénieur qui la remporta, je veux dire qui traça le plan et dirigea les travaux[8].

Les légions romaines passèrent en ordre sur la route qu'elles s'étaient donnée. Sur l'autre rive, on se trouvait en territoire ami, chez les Ubiens. Mais à peu de distance, vers le nord, commençait celui des Sicambres[9].

1. Cf. IV, 17, 7.
2. IV, 17, 4 et 5.
3. IV, 17, 9.
4. IV, 17, 10.
5. IV, 17, 8.
6. IV, 18, 1.
7. Cela paraît résulter de la complaisance avec laquelle il raconte la construction.
8. Bien que je ne pense pas qu'il s'agisse de Mamurra (cf. p. 182, n. 2). — Sur les détails de la construction, entre cent depuis Ramus : Prévost (officier supérieur du Génie), *Dissertation sur le pont construit*, etc., 1865, Saumur ; von Cohausen, *Cæsars Rheinbrücken*, Leipzig, 1867, p. 12 et suiv. ; Marx, *Zeitschrift für die österr. Gymnasien*, XXXI, 1880, p. 481 et suiv. ; Maurer, *Cruces philologicæ*, Mayence, 1882, p. 1 et s. ; Noiré, *Beilage zur Allgemeinen Zeitung*, 23 juillet 1882, n° 203 ; Schleussinger, *Cæsars Rheinbrücke*, dans les *Blätter für das bayer. Gymnasialschulwesen*, XX, 1884 ; Menge, *Philologus*, XLIV, 1885, p. 279 et suiv. ; Heller, *Philologischer Anzeiger*, XIV, 1884, p. 531 et suiv. ; Frœhlich, p. 214 et suiv. ; Hulo, *Neue Jahrbücher*, CXLV, 1892, p. 485 et suiv. ; Rheinhard, *C. Jul. Cæsar's Rheinbrücke*, Stuttgart, 1883 ; Zimmerhaeckel, *Zeitschrift für math. Unterricht*, XXIX, 1898, p. 481 et s., XXX, 1899, p. 12 et s. ; Pleyte, *Verslagen en Mededeelingen der k. Akademie, Afdeeling Letterkunde*, 1896, III, XII, p. 290 et s. ; Rice Holmes, p. 697 et suiv. ; Kitson Clark, *The Classical Review*, août 1908, XXII, p. 144 et suiv., et la plupart des livres cités, p. 331, n. 9. Et je remercie mon ami Ch. Bias, commandant du Génie, des observations faites à propos de ces pages.
9. IV, 18, 1 et 2 ; 19, 1 ; cf. 16, 2.

Les Sicambres avaient, quelques semaines auparavant, recueilli les cavaliers échappés au désastre des Usipètes et Tenctères[1]. César osa les réclamer : mais les Germains lui rétorquèrent que, puisqu'il leur refusait le droit de passer sur la rive gauche, il n'avait pas à s'inquiéter de la rive droite[2]. Le Rhin franchi, le proconsul descendit contre eux[3].

Il entra dans un pays vide d'hommes. Les Sicambres, depuis le jour où le pont s'était commencé, avaient gagné les marécages et les déserts qui leur servaient de frontières au levant[4]. Pour les atteindre, il eût fallu s'engager dans l'intérieur (par la Ruhr?), et, comme chez les Morins, faire la guerre aux arbres. César hésitait à s'éloigner du Rhin : quand il eut brûlé les villages et coupé les moissons, il revint sur ses pas et rejoignit ses alliés les Ubiens[5].

De plusieurs nations germaniques des députés arrivèrent à César[6] : le nom de Rome se répandait au loin, les uns le redoutaient, les autres l'invoquaient contre les Suèves[7]. Le moment était venu de commencer la grande guerre pour la liberté de la Germanie et la destruction du peuple qui l'opprimait.

Les Suèves s'y préparaient. L'assemblée générale de la nation s'était réunie et avait pris les plus graves décisions. Ordre fut donné d'évacuer les places fortes et d'expédier dans la forêt les femmes, les enfants et les biens[8]. Tous les hommes valides durent prendre les armes. Ils se donnèrent rendez-vous au lieu central de leur immense domaine (sur le Mein?)[9]: et là, au

1. 16, 2; cf. p. 329, n. 7.
2. 16, 2-4 : cette négociation paraît avoir eu lieu avant la construction du pont.
3. 18, 2.
4. 18, 4: Dion, XXXIX, 48, 5. Vers Witten et au delà sur la Ruhr?
5. 19, 1.
6. *A compluribus civitatibus* (18, 3) : sans doute exagéré; peut-être de chez les Chérusques (VI, 10, 5).
7. *Nomen ... etiam ad ultimas Germanorum nationes*, 17, 7 : les Chérusques (cf. VI, 10, 5)?
8. 19, 2.
9. *Medium fere regionum* : il ne peut s'agir que du pays des Suèves acquis au temps d'Arioviste (p. 147-8); IV, 19, 2-3; Dion, XXXIX, 48, 5.

cœur de l'Empire, des centaines de milliers d'hommes attendirent César.

Une lutte splendide s'annonçait en face du proconsul, autrement grandiose que celles qu'il avait déjà soutenues. Pour adversaire, le peuple souverain du monde barbare; pour enjeu, ce monde tout entier; comme champ de bataille, l'ombilic de l'Europe; comme cadre au combat, ses prodigieuses forêts; et, au lendemain de la victoire, l'arrivée sur le Danube, et la descente vers l'Orient et les pays d'Alexandre.

César touchait enfin l'occasion d'une de ces gloires prestigieuses qui hantaient ses rêves. Son armée se trouvait rassemblée autour de lui, solide et entraînée, n'ayant encore dans cette campagne trouvé ni fatigues ni combats : on était à la belle saison de l'année; la Gaule paraissait tranquille, les Ubiens guidaient sa marche, l'énorme pont lui assurait la retraite. Le moment était décisif pour la fortune de César et la destinée de l'Empire romain.

Mais cette fois, la sagesse l'emporta sur l'orgueil; au moment de s'engager dans les profondeurs de la Germanie, César recula, et, comme Alexandre sur l'Indus, il donna l'ordre du retour[1]. — Jugea-t-il la tâche trop dure pour ses hommes? refusèrent-ils d'aller plus loin? reçut-il des ordres du sénat ou de mauvaises nouvelles de son parti ou de la Gaule[2]? Toujours est-il que moins de trois semaines après l'entrée en Germanie, les légions repassèrent le fleuve et détruisirent le pont[3]. Toute la fatigue de la campagne avait été en pure perte : les Sicambres revinrent dans leurs villages, prêts à franchir le Rhin s'il leur

1. IV, 19, 4 : il déclara qu'il n'avait passé le Rhin que *ut Germanis metum injiceret, ut Sugambros ulcisceretur, ut Ubios obsidione liberaret*; « prétexte », dit justement Dion, XXXIX, 48, 3. J'ai peine à croire, en effet, qu'il n'ait mis dix jours à bâtir un pont que pour une vaine démonstration de dix-huit jours.

2. J'incline à croire que la proposition de Caton (p. 330) l'inquiéta sérieusement. Car, dès qu'il l'apprit, il écrivit au sénat une lettre pleine d'injures à l'endroit de Caton (Plut., *Caton*, 51), et l'envoi de cette lettre doit correspondre à son séjour en Germanie.

3. IV, 19, 4; Dion, XXXIX, 49, 3.

plaisait[1], les Suèves demeurèrent les maîtres en Germanie[2], et le fleuve entraîna à la mer les débris du pont de César.

IV. — DÉBARQUEMENT EN BRETAGNE[3]

César avait sa revanche à prendre. L'été commençait à peine : il pensa la trouver, cette année même, dans l'île de Bretagne. La nouvelle expédition fut préparée aussitôt, très vite, mais non sans prudence. Pour se renseigner sur le pays, César ne négligea aucun moyen : il convoqua les marchands et les interrogea lui-même[4]; il fit partir sur un vaisseau de guerre un de ses meilleurs officiers, le tribun Volusénus, avec la mission de reconnaître les lieux de débarquement[5]; des tribus de l'île (du pays de Kent?) lui ayant envoyé des députés, il les reçut de la façon la plus courtoise, et les renvoya chez eux en compagnie de l'Atrébate Comm et de trente cavaliers gaulois[6] : Comm, avisé, brave et beau parleur, connu de longue date en Bretagne, devait servir d'orateur et de fourrier à l'armée du peuple romain[7].

1. VI, 35, 5.
2. Cf. VI, 9, 8.
3. Entre autres : Camden, *Britannia*, 3e éd., Francfort, 1590, p. 239, etc.; Halley, *Philosophical Transactions*, 1691, XVII, 1694, p. 495 et suiv.; Rennell, *Archæologia*, XXI, 1827, p. 501-3; Airy, *Archæologia*, XXXIV, 1852, p. 231 et suiv.; le même, *Essays on the invasion of Britain*, 1865 et suiv., etc.; de Saulcy, *Campagnes*, etc., 1862, p. 123 et suiv.; Lewin, *The Invasion of Britain*, 2e éd., 1862; le même, *Archæologia*, XXXIX, 1863, p. 310 et suiv.; XL, 1866, p. 361 et suiv.; Becker, *The nautical Magazine* pour 1862, p. 373 et suiv.; Guest, *The Athenæum*, n° 1808, 1869 et 1874, 13 et 22 août, 26 sept. 1863; le même, *The archæol. Journal*, XXI, 1864; Heller, *Cæsar's Expeditionen*, etc., *Zeitschrift für allgemeine Erdkunde*, n. s., XVIII, 1865, p. 81 et suiv., p. 161 et suiv.; Napoléon, *Histoire de Jules César*, etc., 1866, et ailleurs; Appach, *Caius Julius Cæsar's British Expeditions*, 1868; Malden, *The Journal of philology*, XVII, 1888, p. 163 et suiv.; Vine, *Cæsar in Kent*, 2e éd., 1887 (très hypothétique); Ridgeway, *The Journal of philology*, XIX, 1891, p. 138 et suiv.; Fr. Vogel, *Cæsars zweite Expedition*, *Neue Jahrbücher*, CLIII, 1896, p. 269 et suiv.; Rice Holmes, *Ancient Britain*, 1907 (très complet et très judicieux). Voyez aussi p. 337, n. 4.
4. IV, 20, 4.
5. IV, 21, 1-2.
6. IV, 21, 2-8.
7. *Se celeriter venturum nuntiet*, IV, 21, 8.

Pour transporter cette armée, le proconsul avait sa flotte victorieuse de la campagne vénète et les vaisseaux des peuplades du littoral, soumises après cette campagne [1] : cent bâtiments de transport, destinés au gros des légions, aux chevaux et aux bagages [2]; en cas de combat, les vaisseaux longs à la romaine [3], avec leurs équipages de frondeurs, d'archers et d'artilleurs [4]; sur leurs flancs, des chaloupes prêtes, qui débarqueraient des hommes de première ligne [5]; en avant-garde, de légers navires servant d'éclaireurs [6] : c'était là une escadre ordonnée, et pourvue de tous ses éléments. — Comme lieux de concentration et d'appareillage, le proconsul s'était hâté d'occuper tous les ports du détroit : au sud de la Canche, ceux des Ambiens, depuis 57, reconnaissaient son autorité [7]; mais au nord, ceux des Morins, et le principal, Boulogne (*portus Itius*) [8], étaient demeurés indé-

1. IV, 21, 4.
2. IV, 22, 3 et 4.
3. IV, 21, 4; 22, 3; 25, 1.
4. IV, 25, 1 et 2. Vaisseaux d'ailleurs inspirés des Grecs; cf. p. 212, n. 4.
5. IV, 26, 4.
6. IV, 26, 4.
7. Cf. p. 259; c'est peut-être d'un port ambien qu'est parti Volusenus (p. 330).
8. Voici les preuves qui permettent de placer à Boulogne le port du pays morin, port non nommé, où César s'embarqua en 55 (IV, 21, 3; 22, 6; 23, 1), et, identique au précédent, le *portus Itius* de 54 (V, 2, 3; 5, 1). 1° Le port de Boulogne, avec l'estuaire de la Liane, est le seul, du pays des Morins, capable de recevoir plusieurs centaines de navires (cf. V, 8, 6). 2° Ce fut, dès le temps d'Auguste (Mela, III, 2, 23), le principal lieu d'embarquement, et je ne pense pas que les Romains aient changé les directions des grandes voies commerciales de la Gaule. 3° Mela (III, 2, 23) et Ptolémée (II, 9, 3) appellent *Gesoriacum* ou Boulogne « le port des Morins », et Florus (I, 45 [III, 10], 16) donne ce nom de « port des Morins » à celui où César s'embarqua. 4° A huit milles du *portus Itius*, il y a *portus ulterior* ou *superior*, c'est-à-dire plus haut sur la côte (IV, 23, 1; 22, 4; 28, 1) : ce sont les positions respectives (il est vrai moins distantes, six milles seulement) de Boulogne et d'Ambleteuse. 5° Je doute qu'il y ait eu, sur ce rivage, en dehors de Boulogne, un pays assez riche pour nourrir une grande armée et ses trains d'équipage. 6° Je doute aussi qu'on puisse trouver, hors de Boulogne et de la vallée de la Liane, une population de 6000 guerriers (IV, 37, 2). Voyez d'autres arguments, tirés surtout de la direction des courants et des vents qui ont poussé César (p. 341, n. 8, p. 336, n. 7), chez les partisans de Boulogne. — Elle a été mise en avant dès le Moyen Age (Wace, *Li Romanz de Brut*, I, p. 203, éd. Le Roux de Lincy); Somner, *Julii Cæsaris Portus Iccius* (écrit avant 1660), Oxford, 1694; Cluvier, p. 140; Sanson, § 98; le même, *Le Port Iccius, demonstré à Boulogne*, 1630 (ms., B. n., fr. 5601) (mériterait l'impression); Fleming et Lagerlœf, *De trajectu J. Cæsaris in Britanniam*, Upsal, 1697, p. 44 et suiv.; [Lequien], *Dissertation*, etc., dans la Con-

pendants. César, dès son retour de Germanie, se dirigea de ce côté avec toute son armée : les Morins du Boulonnais se soumirent, il leur prit le plus d'otages possible[1], et, afin de les

tinuation des Mémoires ... par le P. Desmolets, VIII, I, 1749, p. 323 et suiv.; Mann, *Dissert.*, etc., *Mémoires de l'Acad. ... de Bruxelles*, III, 1780; Mariette, *Lettre à M. Bouillet ... sur l'article Boulogne*, 1847; Haigneré, *Étude sur le Portus Itius de Jules César*, 1862 (important; voir la discussion provoquée par ce travail, *Congrès scient.*, 1860, Dunkerque, XXVII, 1861, p. 57 et suiv.), etc.; Robitaille, *Mém. de l'Acad. d'Arras*, XXXV, 1863; Schneider, *Portus Itius*, Berlin, 1888; Napoleon III, p. 192 et suiv.; Rice Holmes, *Anc. Br.*, p. 585 et suiv. (cf. plus loin). — En faveur de Wissant, auquel on a dû penser durant tout le Moyen Age (voyez Guillaume de Poitiers, Migne, *P. L.*, CXLIX, c. 1212, comparé à Guillaume de Jumièges, *id.*, c. 852) : du Cange, *Du port Itius*, dans son éd. de Joinville, diss. XXVIII, 1668, p. 321 et suiv.; Gibson *ap.* Somner, 1694; Voldeul, *Mercure de France*, sept. 1739, p. 1902 et suiv.; d'Anville, *Not.*, p. 389 et suiv.; le même, *Mém. de l'Acad. des Inscr.*, XXVIII, 1761, p. 397 et suiv.; Schœpflin, *Comm. hist.*, Bâle, 1741, p. 363 et suiv.; Lefebvre, *Hist. ... de Calais*, I, 1766, p. 105 et suiv.; Henry, *Essai ... sur l'arr. ... de Boulogne*, Boulogne, 1810, p. 3 et suiv.; de Pouques d'Herbinghem, *Bulletins de la Soc. des Antiquaires de Picardie*, 1862-4, VIII; de Saulcy, p. 174; Courtois, *Bull. historique* des Antiquaires de la Morinie, III, 1866, p. 375 et suiv.; van Kampen, pl. 7 (qui le croit différent du port de 55, lequel serait Ambleteuse); Rice Holmes, *The classical Review*, XXIII, mai 1909, p. 77-81 (paraît préférer maintenant Wissant pour le port de la grande expédition de 54). — Ambleteuse (Creuly, *Carte*, p. 63 et suiv.; *Dict. arch.*, II, p. 45 et suiv.). — Calais (opinion primitive : Marlianus, Ortelius, *Synonymia*, 1578, s. v. *Iccius*; Morel-Disque, *Mém. de la Soc. d'Agric. de Calais*, 1841-3, p. en 1844, p. 31 et suiv. (écrit en 1810), etc.; von Göler, 2e éd., p. 143; etc.). — Le port de Marck (de Le Nort, *Polygraphie Audomaroise*, 1833, réimpr. du *Bull. hist.* de la Soc. des Ant. de la Morinie, 1861, II, p. 320 et suiv.). — Mardick (Chifflet, *Portus Itius*, Anvers, 1627, p. 34 et suiv.). — Étaples (de Valois, *Not.*, p. 249; Eccardus [Eckhart], *De portu Iccio*, p. 223 et suiv. des *Miscellanea Lipsiensia*, VIII, 1718). — A l'embouchure de l'Authie (Morel de Campennelle, *Mém. de la Soc. d'Émulation d'Abbeville*, 1834-5, p. 23 et suiv.). — Saint-Omer ou plutôt un point de son prétendu golfe (Malbrancq, *De Morinis*, Tournai, I, 1639, p. 26 et suiv.; Maillart, *Mercure de France*, févr. 1736, p. 200 et suiv.; Jules Lion, *Le Sinus Itius*, Saint-Omer, 1859; de Laroière, *Ann. du Comité flamand*, 1868-9, X, p. 249 et suiv.). — Bruges (cf. Labbe, *Pharus*, p. 137). — L'estuaire de la Somme (Airy et, avant lui, Devérité, *Diss. ... que César s'embarqua dans les ports placés à l'embouchure de la Somme*, présentée au Général-premier-consul Bonaparte, à son passage à Abbeville, le 10 messidor an XI). — Et on a même proposé Dieppe d'un côté et de l'autre l'île de Walcheren (Surtees, *Julius Cæsar*, 1866, p. 3). Et entre les deux points encore : Montreuil, Le Portel, Isques, Escalles, Sangatte, Gravelines, Nieuport, Gand, L'Écluse (voyez les relevés de Henry). — La question du *portus Itius* était, avant celle d'Alésia, la plus riche en bibliographie que soulève l'histoire des campagnes de César, et je crois que le débat a commencé dès l'expédition de Guillaume le Conquérant.

1. IV, 21, 3, et Dion, XXXIX, 51, 1 (Morins du Boulonnais); César, 22, 1 et 2 (Morins du Boulonnais, de Thérouanne et des marécages). Il dut reprendre la route Cologne-Tongres-Amiens (cf. p. 330, n. 5), et de là à Boulogne par la route directe (chaussée de Domqueur). La soumission fut évidemment imparfaite (cf. p. 346).

contenir, il leur donna comme roi Comm l'Atrébate[1]. — Le quartier général s'établit à Boulogne : toute la flotte y fut convoquée, toute l'armée y fut rassemblée[2]. Aucun ennemi ne paraissait sur les eaux du détroit; la mer était libre[3]. En neuf heures, les légions seraient dans l'île[4], et les vétérans auraient beau jeu contre ce ramassis de sauvages.

Mais rien ne se passa suivant les prévisions de César. Les trafiquants gaulois, qui voyaient sans plaisir les Italiens s'approcher des marchés de l'île[5], répondirent à César qu'ils ne savaient rien du pays, de ses habitants et de ses ports[6] : puis, laissant le proconsul se tirer tout seul d'embarras, ils avertirent de ses desseins leurs hôtes de Bretagne[7]. Volusénus et ses marins ne firent que louvoyer sur la côte : ils revinrent au bout de cinq jours, sans avoir osé débarquer et ne rapportant que de vagues indications[8]. Comm, en revanche, put descendre à terre avec ses cavaliers (à Douvres?), et aborder les indigènes qui avaient député à César; mais à peine commença-t-il sa harangue, qu'on se saisit de lui et de son escorte[9] : les messages d'amitié envoyés au proconsul ressemblaient fort à une manœuvre d'espionnage.

De plus graves contre-temps gênaient César sur le continent. Dix-huit navires de transport restèrent en souffrance, à quelques milles du port (à Ambleteuse[10]), faute d'un vent favorable[11]. Il ne lui fut même pas possible d'emmener beaucoup d'hommes : il dut laisser une légion à Boulogne[12], et en envoyer d'autres

1. VII, 76, 1; cf. p. 313.
2. IV, 22, 3.
3. Cela résulte du récit de la traversée; et on peut en conclure que le trafic entre Bretagne et Gaule avait lieu sur des vaisseaux belges et armoricains (cf. III, 8, 1).
4. Cf. IV, 23, 2.
5. Cf. Strabon, IV, 4, 1.
6. César, IV, 20, 4.
7. IV, 21, 5.
8. IV, 21, 9.
9. IV, 27, 2.
10. Cf. p. 337, n. 8.
11. IV, 22, 4; 23, 1.
12. IV, 22, 5 ; probable seulement; avec elle, le légat P. Sulpicius Rufus.

contre les Ménapes et le reste des Morins[1] : tous ces Barbares étaient encore insoumis; ils avaient leurs vaisseaux, leurs marins, des habitudes de brigands et de pirates; qui sait ce qu'ils tenteraient contre la flotte et la garnison, si on ne les tenait pas en respect? Et César ne put disposer que de quelques cavaliers, qu'il envoya s'embarquer sur les vaisseaux en retard[2], et de ses deux meilleures légions, la VII[e] et la X[e 3]. Ce n'était pas cette petite armée, dix mille hommes à peine, qui ferait de lui le conquérant de la Bretagne : l'été finissait, les mauvais temps survenaient; à moins d'une chance inespérée, l'affaire, dès lors, paraissait manquée.

César espéra encore cette chance. Quand tout fut prêt, un jour de septembre, il leva l'ancre vers minuit, et, vers neuf heures du matin, les premiers navires s'arrêtèrent devant le rivage breton[4] (le 26 août?[5]).

1. IV, 22, 5 : sans doute cinq légions, avec les légats Q. Titurius Sabinus et L. Aurunculeius Cotta. Cf. p. 346.

2. IV, 22, 4; 23, 1.

3. 22, 3; 25, 3; 32, 1.

4. 23, 1 et 2.

5. Après de longues hésitations entre les dates des 25, 26 et 27 août, j'accepte la seconde pour le motif suivant. — Quatre jours après le débarquement (*post diem quartum quam est in Britanniam ventum*, 28, 1), les vaisseaux de César qui portaient ses cavaliers quittèrent Ambleteuse (p. 346), et cela, soit la veille, soit le matin du jour qui précéda la pleine lune, laquelle tomba dans la nuit du 30 au 31 (p. 344, n. 3). Si c'est le matin, il faut prendre le 27 pour jour du débarquement; si c'est la veille, le 26. J'ai préféré le 26, parce que ce jour convient mieux que le 27 à l'heure du renversement des courants l'après-midi dans les parages de Douvres (p. 341, n. 7). En effet, le 27, quatre jours avant la pleine lune, ils se renverseraient trop tard (pas avant 6 heures) pour permettre le départ de César vers la neuvième heure, qui finit vers 3 heures et demie. Le 26, cinq jours avant la nouvelle lune, le renversement n'a guère lieu normalement qu'après 4 h. (très peu avant 5 h.), mais il a pu être avancé par la présence d'un vent favorable, déterminant plus tôt un courant dans la direction de Deal (*ventum et aestum uno tempore nactus secundum*, 23, 6). — A ce point de vue, même, la date du 25 est plus commode : car le changement de courant a lieu un peu avant 4 heures, et, avec le vent, plus tôt encore, ce qui correspond à l'*hora nona* de César. Mais pour prendre cette date du 25, il faudrait attribuer au *post diem quartum* de César le sens du cinquième jour, et non du quatrième, ce qui me paraît fort difficile. — Je suis arrivé à ce résultat, qui demeure approximatif, en comparant l'*Annuaire des Marées* de 1905, mois d'août (j'ai choisi août 1905, parce que la pleine lune du 15 tombe à 3 h. 41 du matin, temps de Paris, soit à 3 h. 32, Greenwich, c'est-à-dire à peu près au même moment que la pleine lune du 31 août 55, 3 h. 33, Greenwich

L'expédition prit tout de suite le caractère d'une fâcheuse aventure. En face de lui, César trouvait un port excellent, celui de Douvres[1], mais en ce moment inabordable : autour de l'échancrure où pénètre la mer, des rochers, des collines, des falaises couvertes d'ennemis[2]; sur quelque point qu'on débarquât, les traits décimeraient les légions[3]; en avant de la rade, des jetées ou des barrières de toutes sortes[4]; partout, des adversaires ou des obstacles, et nulle trace de ces messagers auxquels on avait donné rendez-vous et de Comm leur compagnon. — César fit jeter l'ancre[5], délibéra avec ses officiers, interrogea Volusénus[6] et, dans l'après-midi, se remit en route[7] pour gagner, à sept milles au nord, la grande plage de Deal[8] : c'est

(p. 344, n. 3) en comparant, dis-je, cet *Annuaire* avec les cartes, classiques en France, de Hédouin (*Courants de la Manche*, 1891). Voyez, par exemple, les cartes G et H : elles représentent les courants aux heures respectives de 5 h. et 6 h. du soir, à la date du 26 août 55 (= 10 août 1905) : on comprend fort bien par ces cartes comment le courant a pu pousser alors César vers Deal, surtout en tenant compte de la remarque préliminaire de Hédouin : « On ne perdra pas de vue que la régularité des courants peut être troublée par l'influence des vents ». — Je suis arrivé du reste à un résultat semblable en partant de documents d'autre nature, les tables du *Pilote de la Manche* de Lorillon, 1881, p. 401. — Rice Holmes, en procédant de manière toute différente, préfère également le 26 : il fixe, d'après les calculs faits pour lui au *Nautical Almanac Office*, à 6 h. 21 la marée du matin de Douvres le 26. — Napoléon III (p. 199-200) préfère le 25. — Cf., sur cette question controversée des courants : Beechey, *Philosophical Transactions*, 1831, II, p. 703 et suiv.; de Saulcy, p. 211 et suiv.; *Archæologia*, XXXIX, 1863, p. 277 et suiv.; Napoléon III, p. 198 et suiv.; Rice Holmes, *Anc. Br.*, p. 665 et suiv.

1. Il me paraît impossible de penser à un autre port que Douvres : outre que l'état des lieux correspond à la description de César (23, 2-3), Douvres est le principal port de débarquement sur cette côte, et les Bretons attendaient César au lieu habituel d'arrivée. — Pour Folkestone, Lewin, *Invasion* (cf. *contra*, Rice Holmes, p. 614-5).

2. 23, 2-3. Malgré *montibus angustis* (Castle Hill, Shakespeare's Cliff) *mare continebatur*, je ne pense pas que le sol de Douvres fût très différent de ce qu'il est aujourd'hui : par *mare* César entend le rivage.

3. 23, 3.

4. Cic., *Ad Att.*, IV, 16, 13 : *Munitae moles* (se rapporte, il est vrai, à 54).

5. 23, 4. Entre Castle Hill et le South Foreland? cf. de Saulcy, p. 216; Rice Holmes, *Anc. Br.*, p. 315, 612-3.

6. 23, 5.

7. 23, 6 : poussé par le vent du sud-ouest et le courant, cf. n. 8.

8. César débarqua à sept milles de Douvres, sur un terrain ouvert et plan, porté de Douvres par un bon vent (23, 6). La question est de savoir s'il s'agit d'un lieu à l'est de Douvres, Deal, ou à l'ouest. J'opine sans hésiter pour Deal : 1° César dit *progressus* (23, 6), ce qu'il n'eût pas dit s'il avait navigué de Douvres

là qu'il décida de débarquer (à Walmer?[1]) : s'il y avait un ennemi à combattre, ce serait sur terrain plan, face à face. — Les Barbares avaient suivi les mouvements de la flotte : grâce à leur cavalerie et à leurs chars de guerre, ils arrivèrent les premiers[2], et poussèrent leurs chevaux sur la grève et les vagues, jusqu'au pied des plus gros vaisseaux[3].

Les premières minutes du débarquement furent terribles : les légionnaires durent aussitôt sauter du haut des navires avec toutes leurs armes[4], et, le corps enfoncé dans l'eau, les mains embarrassées, ne sachant où prendre pied[5], ils eurent à soutenir

vers le sud-ouest; cf. *progredi*, 23, 1; 2° le vent doit être le même que celui qui l'a amené de Boulogne, Ouest ou Sud-Ouest (p. 341, n. 7, p. 336, n. 7); 3° il faut, à l'ouest, aller jusqu'à douze milles et non sept, pour trouver un lieu découvert, à Hythe, et encore la plage est peu propre à un débarquement; 4° l'année suivante (p. 336, n. 7), César voulut débarquer au même endroit (V, 8, 3), le dépassa, et se trouva laisser l'île à gauche (V, 8, 2), ce qui n'est pas possible avec une marche vers l'ouest; 5° César dit que la Tamise est à 80 milles de la côte (V, 11, 8) : ce chiffre n'est vrai qu'entre Deal et le point où il la traversa (p. 360); il ne s'explique pas depuis Hythe; 6° à 12 milles du camp, il rencontra (p. 357) une rivière, coulant entre des collines boisées (V, 9, 2, 3 et 4), non loin d'un carrefour important (V, 11, 8) : on trouve cela à Canterbury, à 12 milles sur la route de Deal à la Tamise, on ne le trouve pas à la même distance de Hythe, à Ashford par exemple; 7° Dion dit que César, pour débarquer, dut tourner un promontoire (ἄκραν τὸν τινα προὔχουσαν περιπλεύσας, XXXIX, 51, 2) : ce ne peut être que le South Foreland; 8° César parle, à propos de son point de débarquement, d'une *pars inferior* de l'île, située vers le couchant (IV, 28, 2) : il n'eût pas dit cela, s'il n'était débarqué au nord de ce cap; 9° le renversement du courant, l'après-midi, quelques jours avant la pleine lune, dans les parages de Douvres (p. 340, n. 5), amène un courant d'est et non d'ouest (argument beaucoup moins net). — Deal (y compris ses environs) a été accepté dès le Moyen Age (Nennius, éd. Mommsen, p. 162 : *Dolobellus* représenterait Deal; Geoffroy de Monmouth, IV, 3), et, depuis, sauf les attaques de la seconde moitié du XIX[e] siècle, a été adopté par la grande majorité : Camden, Mann, von Goeler, de Saulcy, Guest, Heller, Napoléon III, van Kampen, Rice Holmes, etc. — Pour Hythe, Lympne et le Romney Marsh : d'Anville, *Mém. de l'Ac. des Inscr.*, XXVIII, p. 406 et suiv., Morel de Campennelle, Lewin, Appach, Malden, etc. — Les autres théories sont moins soutenables. — A l'ouest de Hythe, vers Pevensey : Airy et Ridgeway. — Au nord de Deal, à Cromer dans le Norfolk : Surtees, 1866, p. 14. — A Douvres : Mannert, II, 2[e] éd., 1822, p. 38.

1. De même, Rice Holmes, *Anc. Br.*, p. 316.

2. 24, 1. Par la route de Ringwould?

3. IV, 24.

4. Les vaisseaux longs de César (cf. p. 337), « au moins de l'avant, ne tiraient pas plus de trois pieds d'eau : le saut direct par trois pieds d'eau est très aisé, et par cinq pieds il est impossible » (Serre, *Les Marines de guerre*, 1885 [1re partie], p. 78).

5. César parle à ce propos de *vadis* (26, 2), Dion (31, 2) de τενάγη. — C'est à ce débarquement que se place l'anecdote du soldat perdant son bouclier, racontée

la charge et à parer les coups[1]. Par bonheur, César put, à force de rames, faire avancer sur la plage les vaisseaux longs, d'où l'artillerie, les archers et les frondeurs assaillirent de mille traits le flanc de l'ennemi[2]. Cela donna à la X[e] légion le temps de débarquer et d'engager sérieusement le combat[3]. Pour en finir, le proconsul fit remplir d'hommes les chaloupes, et les envoya sur les points où les Bretons étaient le plus gênants. Débordés et pressés de partout, les indigènes s'enfuirent[4]. Mais la cavalerie romaine n'était point encore arrivée : César n'avait conquis que son champ de bataille[5].

Les Bretons, se sentant les moins forts pour l'heure, délivrèrent Comm et son escorte, et envoyèrent à César des messagers porteurs d'excuses et de promesses. Le chef romain ne se sentait pas en mesure de parler en maître. Il pardonna et accepta tout[6], et il attendit ses chevaux. Son camp fut établi près de la plage, aussi resserré que possible[7].

Après trois jours d'inaction, il aperçut enfin, le matin du quatrième[8], les dix-huit navires qui portaient ses cavaliers[9]. Mais, comme il l'écrivit plus tard, « sa fortune d'autrefois lui

par Plutarque (*César*, 16) et Valère-Maxime (III, 2, 23). Plutarque parle aussi à ce propos de « courants fangeux » et d' « endroits marécageux et pleins d'eau »; Valère-Maxime, de *scopulus vicinus insulae*, entouré d'eau à marée haute : les Malms (?), qui sont du reste bien peu de chose, visibles cependant aux très basses marées d'équinoxe (communication orale de Rice Holmes). — Il se forma une vraie légende sur ce débarquement : on raconta que César avait donné l'ordre aux pilotes de briser leurs navires sur les écueils (Appien, *Civ.*, II, 150, 625), et que lui-même sauta le premier à terre (Julien, *Conv.*, p. 321, S. = p. 412, H.).

1. IV, 24, 2-4.
2. IV, 25, 1 : sur le flanc droit des ennemis, *ad latus apertum hostium*.
3. 25, 2-6.
4. IV, 26.
5. IV, 26, 5.
6. IV, 27 ; 28, 1.
7. *Castrorum exiguitate*, 30, 1. A Walmer? (sur la hauteur, Upper Walmer, entre la voie ferrée et Walmer Castle? Rice Holmes, p. 737; la hauteur du réservoir et du moulin à vent, à l'ouest de la voie ferrée, est un emplacement plus convenable pour un camp, mais cela paraît trop loin de la mer).
8. 28, 1, cf. 3. Le 30 août (cf. 28 à 29, 1, et n. 9).
9. Partis le 29 au soir (?) d'Ambleteuse (p. 340, n. 3) et poussés *leni vento* (du sud-ouest?), 28, 1-2. Cf. p. 330.

manqua »[1]. Un ouragan subit s'éleva, et, à la vue même de César, sa flottille de renfort se dispersa pour regagner le continent[2].

C'était le temps de la pleine lune et des grandes marées[3]; la tempête les rendit plus terribles encore. Et le flot montant, cette nuit même, assaillit les vaisseaux de César, arrachant les ancres, rompant les amarres, recouvrant les ponts, brisant les carènes mêmes[4]. Au matin, en présence de sa flotte détruite et de la mer déchaînée, isolée sur cette plage pleine de débris, sans vivres, sans chevaux, sans moyen de retraite, la troupe de César désespéra de la victoire et du salut[5]; et les indigènes, trahissant une seconde fois, s'apprêtèrent à l'attaquer[6].

Mais dans ces heures d'extrême péril, le proconsul ne perdait rien de son sang-froid et de sa volonté; et ses hommes, guidés par lui, se pliaient à toutes les besognes. Avec ses deux légions, il fit des prodiges. Chaque jour, l'une d'elles quittait le camp, allant à la recherche des vivres, et, au besoin, moissonnant le blé resté sur pied. L'autre radoubait les navires, avec le bois et le métal qu'on put trouver[7]. Il fallait aussi compter avec l'ennemi. Une fois, la VII[e] fut enveloppée par les cavaliers et les chars des Bretons, mais la poussière de l'horizon avertit César, et il put, avec quelques cohortes de la X[e], la dégager sans qu'elle eût trop souffert[8]. Les pluies de septembre survinrent, les indi-

1. 26, 5 : *Hoc unum ad pristinam fortunam Caesari defuit*.

2. 28, 2-3. Il s'agit d'une tempête du nord-est, qui risqua de briser les vaisseaux sur le South Foreland et les rejeta les uns vers le Dungeness, les autres vers Ambleteuse. — Je ne vois pas bien la nécessité de se poser à ce propos la question si les vaisseaux de César pouvaient aller contre le vent (Rice Holmes, *The Classical Quaterly*, III, 1909, p. 26-39).

3. 29, 1. La pleine lune tomba (avant l'équinoxe, 36, 2) dans la nuit du 30-31 août : Napoléon III, p. 182 ; Rice Holmes, *Anc. Br.*, p. 690 (calculs du *Nautical Almanac Office*, à 3 h. 33, Greenwich) ; Drumann et Groebe, III, p. 702 et 801 (calculs de Ginzel, à 3 h. 36).

4. 29, 1-3.

5. *Totus exercitus perturbatur*, etc. ; 29, 3-4.

6. IV, 30.

7. IV, 31 ; 32, 1 ; d'où il résulte qu'on était à portée d'une région à blé (31, 2 ; 32, 1 et 4) ; cf. n. 8.

8. IV, 32 ; 34, 1-2 : le combat eut lieu (sur la route de Deal à Worth ?) sur un

gènes rentrèrent dans leurs villages, les légions restèrent dans le camp, tranquilles et inoccupées[1]. Ce n'était pas cependant un ennemi bien redoutable que les Barbares de ce pays. Quand ils revinrent en nombre assiéger le camp romain, il suffit des deux légions en rang de bataille pour les chasser, et des trente cavaliers de Comm pour décimer les fuyards[2]. — Le jour même de cette rencontre, les indigènes envoyaient une fois de plus un message de paix. Mais César n'attendit pas la conclusion du traité, et, au milieu de la nuit, il leva l'ancre et s'échappa (milieu de septembre)[3].

V. — PRÉPARATIFS DE LA CONQUÊTE DE LA BRETAGNE

Le bénéfice de cette campagne fut plus mince encore que celui de la campagne de Germanie. Au delà du Rhin, César n'avait du moins couru aucun danger, il s'était acquis des amis, il avait fait fuir des peuples et visité des terres nouvelles. En Bretagne, il ne quitta pas les quelques arpents de sable où ses soldats descendirent d'abord, et il faillit y rester pour toujours.

De retour en Gaule, coup sur coup, ce furent de nouveaux désagréments. Les Morins du Boulonnais, le voyant revenir sur ses vaisseaux mutilés, crurent que la petite armée n'était plus qu'une proie bonne à prendre; et, le jour même du retour, 300 soldats, qui avaient débarqué assez loin du port[4], furent enveloppés par 6000 Barbares, et ne sortirent d'affaire qu'après

terrain poudreux (les Sholden Downs?), près de forêts où s'embusquent les indigènes (les bois à l'ouest de la route, vers Mongeham et Northbourne?), près de terres à blé (les champs dans la direction de Worth?).

1. IV, 34, 2-4.

2. IV, 34, 5-6, 35 : César (35, 3) parle à ce propos de nombreuses fermes, *aedificia*.

3. IV, 36 (*propinqua die aequinoctii*, 2). Deux navires manquèrent Boulogne et abordèrent (36, 4) *paulo infra* (à la plage du Portel?).

4. Au Portel? cf. n. 3. Je doute, en plaçant l'affaire plus au sud, que le pays eût été assez peuplé pour fournir 6000 combattants.

quatre heures de combat et l'arrivée de cavaliers de renfort[1]. Puis il fallut, dès le lendemain, expédier Labiénus et les deux légions de Bretagne contre les Morins des marécages, qui s'étaient révoltés eux aussi : on put du reste les mettre facilement à la raison, grâce à la persistance des temps secs, qui permit de les atteindre dans leurs palus[2]. Quant aux Ménapes, Sabinus et Cotta guerroyaient encore contre eux depuis un mois, brûlant des villages et incendiant des maisons, n'osant poursuivre dans leurs forêts un ennemi insaisissable[3]. Lorsqu'ils rejoignirent César revenu de Bretagne, le proconsul put se dire que ses lieutenants n'avaient pas gagné plus de terrain que lui.

Il ne lui restait plus qu'à ordonner l'hivernage. Les légions furent toutes installées en Belgique, non loin du détroit[4]. Car, dès son retour, César fit annoncer, dans les camps et en Italie, que la campagne prochaine serait consacrée à la conquête de la Bretagne[5]. Ce qui lui permit deux choses : de présenter la misérable expédition de l'été comme une reconnaissance nécessaire, d'intéresser Rome entière à la grande guerre qu'il préparait.

On ne sait de quelle manière furent rédigées les lettres où il raconta au sénat les deux dernières campagnes de l'année, le passage du Rhin et la traversée du détroit : mais soyons sûrs qu'elles l'étaient de manière, les deux consuls aidant, à exciter toutes les passions romaines. En vain, Caton se leva encore pour dénoncer les actes et les desseins du proconsul : ce n'étaient ni le Germain ni le Breton que le peuple devait regarder

1. IV, 37.

2. IV, 38, 1-2. Labiénus a pu aller de Boulogne à Thérouanne, et de là rayonner dans le pays de Saint-Omer (Clairmarais, pays où me paraît bien s'expliquer le *siccitates paludum*) et dans celui d'Aire (Nieppe), que César avait menacé l'année précédente (p. 312, n. 8). — Gantier (p. 213) le fait aller à Bruges.

3. IV, 38, 3. De Boulogne au mont Cassel, à Wervick et à Tournai? Les Ménapes se sont réfugiés *in densissimas silvas* : la forêt Charbonnière à l'est de l'Escaut? — Gantier propose (p. 214) la forêt de Thourout. — Il est bien probable que Labiénus a été envoyé pour coordonner ses opérations avec celles de Cotta et Sabinus.

4. IV, 38, 4. A Amiens? cf. p. 353, n. 6.

5. Cf. V, 1, 1.

comme son ennemi, mais César seul; à moins, ajoutait l'orateur, que Rome ne fût atteinte de folie [1]. Elle l'était bien, en effet, depuis les journées de Lucques, et la parole de Caton, cette fois de plus, ne put rien contre la démence de tous. Le sénat crut tout ce que César et les consuls lui dirent, et l'on décréta vingt jours d'actions de grâces [2], cinq jours de plus que pour la conquête de toute la Gaule, deux fois plus que pour Mithridate, quatre fois plus que pour Jugurtha [3]. Cicéron, dont l'âme mobile et crédule suivait volontiers l'opinion populaire, oublia qu'un an auparavant il avait souhaité de César l'avènement de la paix romaine [4], et il se réjouit publiquement de ce que le peuple se refusait désormais à fixer des limites à son empire [5].

Aussi le proconsul put, ouvertement, préparer pendant tout l'hiver contre la Bretagne une formidable expédition. En automne, avant de quitter son armée pour revenir en Italie, il laissa à ses légats des instructions minutieuses. Et en son absence, six mois durant, on ne cessa de travailler dans les camps de l'intérieur, sur les ports maritimes, le long des fleuves, dans les forêts et sur les rivages. La Belgique semblait transformée en un vaste chantier, où le légionnaire était charpentier et forgeron [6]. Sur la Marne, à Meaux, les futaies de la Brie fournirent la matière de soixante navires, qui furent achevés sur place [7]: vingt-huit vaisseaux longs, six cents bâtiments de transport, se construisirent un peu partout [8]. D'Espagne arrivaient des convois de matériaux, métal ou sparte, pour gréer la flotte [9]. On entassa des vivres dans les magasins, des milliers de bêtes

1. Plutarque, *Caton*, 51.
2. César, IV, 38, 5.
3. Cf. p. 270.
4. Cf. p. 318.
5. Cic., *Pro Balbo*, 28, 64 (prononcé, croit-on, en 56, mais après le discours *De prov. cons.*, cf. p. 318, n. 2); *In Pisonem*, 33, 81 et 82 (prononcé au printemps de 55).
6. V, 1, 1-4; 2, 2-3.
7. V, 5, 2 (*in Meldis*; la correction *Unellis* ou *Venellis* [de Colentin] me paraît inutile; cf. Strabon, IV, 3, 5).
8. V, 2, 2; 5, 2.
9. V, 1, 4. Cf. t. I, p. 412.

de somme dans les parcs[1]. Et comme, sur l'ordre de César, tous les bateaux pouvaient marcher à la rame[2], il fallut réunir, pour cette flotte de 800 carènes, une multitude prodigieuse de rameurs. Elle porterait cinq légions, plus de 2000 cavaliers, au moins 20 000 soldats[3] : ce qui, avec les matelots et les valets, fit près de 50 000 hommes que César allait jeter sur les côtes de Bretagne.

Mais l'expédition militaire se doubla, comme toujours, d'une entreprise commerciale. Tous ceux qui partaient pour l'île se préparèrent en vue du butin à ramasser, métaux ou esclaves : les officiers de l'état-major et les marchands italiens eurent leurs vaisseaux à eux ; chacun équipa le sien à sa guise et suivant ses ressources[4]. Il semblait qu'on voulût, non pas seulement conquérir la Bretagne, mais en emporter tout ce qui pouvait être pris. A la même date, Crassus organisait de façon semblable sa guerre d'Orient, contre les Parthes et vers les Indes[5]. En aucun moment de sa vie, Rome ne parut davantage « la bête » monstrueuse qui veut étreindre toutes les terres[6].

De ses résidences italiennes, César conviait le monde à la curée qu'il dirigeait. Ce fut, cet hiver (55-54), le temps où l'or transalpin afflua. Son préfet Mamurra, son légat Labiénus, d'autres sans doute, commençaient à se faire bâtir leurs somptueuses demeures d'Italie[7] ; le proconsul entreprenait à ses frais, en pleine Rome, ce nouveau forum pour lequel on parlait déjà de plus de soixante millions de sesterces à dépenser[8] : Cicéron lui empruntait de fortes sommes[9], et son frère

1. V, 1, 2.
2. *Has omnes actuarias*, V, 1, 3. Cf. p. 335, n. 7.
3. V, 5, 3, rapproché de 8, 1.
4. César, V, 8, 6.
5. Plutarque, *Crassus*, 16. Cf. Mommsen, *R. G.*, III, p. 341 et suiv.
6. Cf. *Apocalypse*, 13.
7. Pline, XXXVI, 48 ; Catulle, *Carm.*, 29 ; Cic., *Ad Att.*, VII, 7, César, *De bello civili*, I, 15, 2. Cf. p. 338.
8. Cic., *Ad Att.*, IV, 16, 14 ; Suet., *C.*, 26, 2 ; cf. Pline, XXXVI, 103.
9. Cf. *Ad Att.*, IV, 6, 14 ; *Ad fam.*, I, 9, 18. A. Liebenberger, *De Ciceronis re privata*, 1895, p. 80 et suiv.

Quintus venait d'être choisi comme légat[1], ce qui, pour la famille, équivalait à une bonne part dans les bénéfices prochains[2]. En échange, l'orateur couvrait César de gloire dans ses discours, ses lettres et ses vers[3], et il se demandait s'il ne composerait pas un poème sur la guerre de Bretagne[4].

Mais ce parti des éhontés alla si loin, dans ses actes et dans ses propos, qu'une réaction se produisit, et pendant l'hiver même. Le 1er janvier de la nouvelle année (54), Crassus et Pompée quittèrent le pouvoir consulaire, et les honnêtes gens furent plus libres de parler[5]. Des nouvelles précises arrivèrent de Gaule, et on dut se rendre compte de l'incroyable duperie qu'avait été la dernière campagne. Catulle écrivit, contre le proconsul, ces terribles épigrammes qui, plus que les *Commentaires* de César et que les harangues de Cicéron, disent la vérité sur cette époque : « Ces richesses de la Gaule, ces biens de la Bretagne, ces guerres et ces vols, ces sinistres générosités, tout cela ne servira qu'à payer les débauches d'ignobles jouisseurs[6]. » Avant même d'être commencée, l'expédition de Bretagne se discréditait peu à peu. Et il arriva même ceci d'extraordinaire, que César, semble-t-il, s'en détacha un des premiers.

Je ne crois certes pas qu'une seule campagne eût suffi pour la soumission de l'île. Du moins, avec de tels soldats et un tel général, on pouvait s'attendre, cette année, à de glorieux succès et à de rapides conquêtes. Mais il eût fallu, pour cela, s'y prendre de bonne heure et s'y donner tout entier. Au contraire, maintenant, César s'attarde plus que jamais en Italie. Il veut, évidemment, tenir tête à ses adversaires, assurer à son

1. *Ad Att.*, VII, 8, 5. Cf. p. 184, n. 1.
2. Cf. p. 323.
3. Cic., *Ad Q.*, II, 13, 1 ; II, 15 ; III, 1 ; *Ad f.*, I, 9 ; *Pro Balbo*, 28, 64 ; *In Pis.*, 33, 81.
4. En collaboration avec son frère : *Ad Q.*, II, 16, 4. — Cf., sur ces rapports de Cicéron avec César, Drumann, n. éd., III, p. 287 et suiv.
5. D'autant plus qu'un des nouveaux consuls était L. Domitius (cf. p. 38, n. 1).
6. Catulle, *Carmina*, 29 : *Quis potest pati Mamurram habere quod Comata Gallia habebat ante et ultima Britannia?*

parti les élections prochaines, corrompre les uns et effrayer les autres. Et pendant ce temps, l'hiver s'achève, le printemps touche à sa fin. En mai [1], il est encore à Plaisance [2]. Ce n'est qu'au début de juin [3] qu'il revient en Belgique, alors que depuis longtemps il aurait dû camper sur la Tamise. En Gaule même, il cherche des raisons de rester, et il hésite à mettre l'Océan entre ses amis et lui. Si bien que, cette année encore, tiraillé entre le forum et la Bretagne, il ne réussira ni à dominer l'un ni à conquérir l'autre, et il risquera de perdre la Gaule elle-même.

VI. — HÉSITATIONS ET RETARDS DE CÉSAR

Car, pendant cette longue absence de huit mois, tout ne s'était point passé au gré de César. Arrivé en Belgique, il inspecta la flotte : il fallait quelques jours encore pour qu'elle pût prendre la mer et se concentrer [4]. Le conseil des Gaules se rassembla au quartier général : les Trévires n'y parurent point, et le Romain s'aperçut qu'on tramait quelque chose [5].

1. Toute chronologie, pour 54 = 700, dépend de la date qu'on assigne au retour de César. Il rembarqua ses troupes *quod aequinoctium suberat* (V, 23, 5), et il en informa Cicéron le 6 d'avant les calendes d'octobre du calendrier public (*Ad Att.*, IV, 17, 3). L'équinoxe tombant cette année le 26 septembre, il me paraît bien vraisemblable que César n'a pu guère en parler avant le 15, et j'accepterai volontiers le système chronologique du moindre écart entre l'année officielle et l'année réelle, système qui fait correspondre *a. d. VI kal. oct.* au 21 sept. 54 (Le Verrier *ap.* Napoléon III, p. 585). Dans ce système, l'intercalation aurait été régulièrement faite en 700 = 54 et en 698 = 56. — L'autre système, celui du plus grand écart, s'appuyant du reste aussi sur une préoccupation d'équinoxe (Cic., *Ad Attic.*, X, 17, 3), fait correspondre cette date au 30 août : il me paraît moins préférable, car il place de trop bonne heure cette crainte de l'équinoxe et ce retour de César, qui, en 55, était parti de Boulogne vers le 26 août (p. 340). Pour ce système, avec des variantes : Ideler, *Onomasticon Tullianum* d'Orelli, I, p. 170; Holzapfel, *Röm. Chron.*, p. 322-3, Groebe *ap.* Drumann, III, p. 53-54; Rice Holmes, p. 707 et suiv. — Un autre argument en faveur du premier, p. [illegible], n. 7.

2. Cic., *Ad Q.*, II, 15, 1 : lettres de Quintus et de César, envoyées de là et reçues par Cicéron *IV non.* et *non. jun.*, soit 1er et 4 juin (système Le Verrier; 10 et 13 mai, dans l'autre système, n. 1).

3. Les lettres (n. 2) ont pu être écrites au moment du départ; il faut bien compter 25 jours pour les affaires et opérations de Belgique (cf. p. [illegible]).

4. V, 2, 1-3.

5. V, 2, 4.

Ces Trévires étaient alors le seul peuple intact de la Gaule. Ils n'avaient été compromis ni par une connivence étroite avec César ni par des combats contre les légions. Alliés négligents où ennemis latents[1], le proconsul ne savait que penser de ces hommes, les plus redoutables, disait-on, de la Gaule indépendante[2]. Aux ordres envoyés par lui, ils se bornèrent à ne point répondre[3]. César disposait encore de quelques jours avant le rassemblement de ses vaisseaux et de ses soldats : avec quatre légions sans bagages et 800 cavaliers, il courut chez les Trévires[4].

Le chef de la cité, Indutiomar, se prépara à la résistance : il expédia les non-combattants dans les Ardennes, et réunit ses troupes[5]. Si la guerre avait lieu, c'était l'expédition de Bretagne compromise. Par bonheur pour César, le Trévire avait un rival, son gendre Cingétorix : à l'approche des Romains, celui-ci accourut se soumettre, d'autres chefs suivirent son exemple, Indutiomar envoya des excuses et des otages, et vint lui-même faire sa cour à César[6]. Le proconsul s'arrangea de façon à brouiller le gendre et le beau-père[7], et, tranquille pour un temps de ce côté, il revint à Boulogne[8].

La flotte était concentrée, mais les soixante bateaux meldois ne purent tenir la mer et restèrent dans les eaux de la Seine[9]. Les contingents gaulois arrivaient, 4000 cavaliers levés dans toutes les cités ; l'Éduen Dumnorix, le plus célèbre d'entre eux, devait prendre part à la guerre[10]. Ce n'étaient pas seulement

1. Cf. p. 227-8, 268, 289 et 311.
2. V, 3, 1. L'histoire des Trévires montre que ce renom était fort usurpé (p. 227, 266, 311, 351, 383, 395, 398, 563).
3. V, 2, 4.
4. V, 2, 4. D'Amiens à Mouzon et de là vers la Moselle, 300 kilomètres, 200 milles, en ligne droite? Cf. p. 311, n. 5.
5. V, 3, 4.
6. V, 3, 2-3 et 5-7 ; 4, 1-2.
7. V, 4, 3-4.
8. V, 5, 1.
9. V, 5, 2.
10. V, 5, 3-4 ; 6, 1.

d'utiles auxiliaires que César entendait emmener ; ces 4000 cavaliers représentaient le meilleur de la noblesse[1] : une fois passés de l'autre côté du détroit, ils deviendraient le plus beau lot d'otages qui pussent garantir au proconsul la fidélité de toute la Gaule, et ce départ de César, loin d'ouvrir aux patriotes de nouveaux espoirs, consacrait leur impuissance[2].

Tout était donc prêt, et cependant César ne partit pas encore. Durant vingt-cinq jours il resta immobile à Boulogne, perdant en vaines attentes le meilleur mois de la guerre (juin-juillet[3]). Il allégua plus tard que les vents du nord-ouest n'avaient cessé de souffler, empêchant de mettre à la voile[4] : c'est possible, mais il se peut aussi qu'il ait eu de nouveaux soucis, venus de Rome ou de la Gaule. En tout cas, dans le désœuvrement du camp, les imaginations travaillaient[5], et Dumnorix se résolut enfin à tenter quelque entreprise.

Depuis six ans, la vie de ce chef se passait dans des alternatives de grands projets et de misérables échecs. Il concevait de glorieux desseins, et, pour les exécuter, n'imaginait que des moyens médiocres, complots et trahisons. Toujours prêt à trahir César, il ne cessait de le servir ; il rêvait de rendre la liberté à la Gaule[6], et il se laissait offrir la royauté par le proconsul[7]. Même, il commit la sottise de parler de cette offre dans le conseil de son peuple, ce qui brouilla tout le monde ensemble, les Éduens, César et Dumnorix[8]. Celui-ci demeura toujours l'homme des situations fausses. En ce moment, il lâchait Rome, et ne parlait plus que d'indépendance. Dans le camp, il allait mystérieusement de l'un à l'autre chef, donnait sa parole qu'il était tout

1. V, 5, 3.
2. Cf. V, 6, 5.
3. Du 27 juin au 21 juillet? (p. 354, n. 2).
4. V, 7, 3 ; mais alors pourquoi avoir construit les bateaux à rames (p. 335)?
5. Cf. V, 6.
6. Cf. p. 160-1, 203-4, 209-210.
7. V, 6, 2-6.
8. V, 6, 2.

acquis à la cause gauloise, déclarait qu'il ne fallait point s'embarquer, et exposait son plan d'insurrection générale. Quelques-uns l'écoutèrent, mais beaucoup racontèrent tout à César[1].

Le général ne le perdait pas de vue. Quand Dumnorix le supplia de le laisser en Gaule, prétextant tantôt sa peur de la mer et tantôt des scrupules religieux, il lui intima l'ordre de s'embarquer[2]. Mais le jour du départ, l'Éduen profita du désordre pour quitter le camp à cheval, à la tête des hommes de sa nation[3].

César ne pouvait laisser derrière lui ce fauteur de troubles. Il lança tous ses cavaliers à sa poursuite, avec ordre de le ramener mort ou vif. Dumnorix fut rejoint, et résista bravement. On le tua, et les Éduens, qui paraissent l'avoir peu défendu, revinrent à César[4]. — C'est le plus fameux des chefs gaulois qui disparaît. Avant de mourir, il s'était écrié qu'« il était libre et appartenait à une cité libre »[5] : suprême déclaration d'indépendance, jetée presque à la face de César, au nom des vaincus et par celui-là même qui aurait dû être leur chef. A sa dernière heure seulement, dans le geste et le mot qui provoquèrent sa mort, Dumnorix rencontra l'attitude du devoir.

Toutes ces affaires, Dumnorix après Indutiomar, montraient à César que la Gaule n'était point sûre, et qu'avant de prendre de nouvelles terres, il fallait consolider ses premières conquêtes. Mais différer une entreprise grandiose, escomptée par tant d'Italiens et déjà rêvée par les poètes, la remplacer par d'obscures campagnes[6] contre des peuplades depuis longtemps connues, cela lui parut indigne de sa gloire et de la majesté du peuple romain. Le signal du départ fut enfin donné. Il laissait, pour surveiller la Gaule, deux mille cavaliers, trois légions, et

1. V, 6, 2-4.
2. V, 6, 3-4 ; 7, 1-3. A cause de la pleine lune (cf. p. 336, n. 7)?
3. V, 7, 5.
4. V, 7, 6-9.
5. *Liberum se liberaeque esse civitatis*, V, 7, 8.
6. Cf. *neque has tantularum rerum occupationes Britanniae anteponendas*, IV, 22, 2.

Labiénus à leur tête [1]. Et, un soir de juillet (le 21 ?) [2], les huit cents navires qui portaient sa fortune cinglèrent de concert vers le nord.

VII. — LA GRANDE EXPÉDITION DE BRETAGNE

Toutes les précautions militaires, navales et politiques semblaient prises pour obtenir des succès rapides et décisifs. Les légionnaires étaient nombreux, pleins d'entrain et de vigueur, et depuis trois saisons ils se reposaient de combattre. Ils partaient escortés par la plus belle cavalerie de la Gaule, et par quelques-uns des Romains les plus nobles. La flotte qui les portait était la plus formidable qui eût navigué sur l'Océan depuis les temps fabuleux. César, dit-on, avait tracé lui-même le dessin et fixé les dimensions des navires, et il expose dans ses *Commentaires* son œuvre d'architecte naval avec la même complaisance que ses mérites de pontonnier sur le Rhin [3]. Il renonça, explique-t-il [4], aux vaisseaux de transport traditionnels, à la romaine ou à la gauloise : l'expérience de l'année précédente avait montré que les hauts bords alourdissaient le navire, et retardaient toutes les opérations de chargement, débarquement et mise à sec : il fit donc ses trans-

1. V, 8, 1. Il a dû laisser beaucoup plus de cavaliers qu'il ne le voulait (5, 4, p. 352), sans doute à la suite de l'affaire de Dumnorix.

2. Cette date résulte des textes suivants. 1° Cicéron, *Ad Att.*, IV, 15, 10, soupçonne son frère *jam esse in Britannia*, vers la date du *V kal. sext.*, 26 juillet julien. 2° Cic., *Ad Q.*, III, 1, 4, 13, reçoit une lettre de son frère, en Bretagne depuis quelque temps, et lui écrivant *a. d. IIII id. sext.*, 8 août julien. 3° Cic., *Ad Q.*, II, 16, 4 : dans une lettre précédente, Quintus avait donné avis de son arrivée, et Cicéron avait reçu cette lettre peu avant le 29 août (*cf.* Asconius in *Scaurianam*, p. 18, Orelli, et *Ad Q.*, II, 16, 3) : or, une lettre de Bretagne mettait au minimum 20 jours (III, 1, 5, 17, si le texte est exact), au maximum 32 jours (III, 1, 4, 13), une fois 27 jours (*Ad Q.*, III, 1, 7, 25), donc celle de Quintus a pu partir de Deal entre le 27 juillet et le 9 août. 4° Une précision plus grande résulte de l'heure du renversement du flot (p. 356, n. 7). — Tout cela, en acceptant le système de Le Verrier (p. 350, n. 1). — Les partisans de l'autre système (p. 350, n. 1) proposent le 6 juillet (par exemple, Bergk, p. 626, Vogel, p. 270, etc.).

3. Ce désir de gloire navale chez César apparaît dès son gouvernement d'Espagne, cf. p. 167 et 290. Cf. Plutarque, *C.*, 23.

4. V, 1, 2-3.

ports très bas et très larges, de manière à développer les lignes de façade et à multiplier ainsi les sabords et les points de descente; moins pesants et plus équilibrés, ils seraient plus aisément traînés sur rouleaux et placés à l'abri sur terre ferme; et enfin, la hauteur des bâtiments se trouvant réduite, on put les faire aller à la rame, même contre le vent, et les gouverner par là avec précision et rapidité. César eut ainsi les instruments de guerre qu'il préférait, ceux qui allaient à sa volonté, marchaient vite et sûrement. — Enfin, il avait préparé à ses légions, de l'autre côté du détroit, des alliances utiles, l'équivalent, croyait-il, des Éduens, des Rèmes et des Ubiens.

La Bretagne gauloise, au temps de César, ressemblait en effet à la Celtique de Dumnorix ou à la Belgique de Galba. C'était le même besoin de se grouper sous une direction forte, et la même impuissance à abdiquer ses égoïsmes et ses jalousies. De l'estuaire de la Tamise à l'île de Wight, trois ou quatre nations se partageaient les pays du Midi [1]. Au nord du fleuve, les puissants Trinobantes dominaient du côté de l'Océan [2]; un autre peuple occupait les régions de Hertford et du Middlesex [3]; un troisième s'étendait vers Bristol [4]. Plus au nord, c'étaient terres et nations inconnues [5], et il est possible qu'au temps de César, la langue et la parenté gauloises fussent encore limitées à ces régions du sud-est [6].

De ces peuples, le mieux situé était celui de Hertford, dont César ne nous donne pas le nom [7]. Il tenait le milieu de ces régions,

1. La nation du pays de Kent, *Cantium*, divisée en quatre tribus (V, 22, 1), et peut-être les *Ancalites*, *Bibroci*, *Cassi* (21, 1), inconnus par ailleurs.

2. *Trinobantes* (mss. a) ou *Trinovantes*; V, 20; 21, 1; 22, 5 : comté d'Essex et peut-être aussi partie de celui de Suffolk. On place au-dessus d'eux (Suffolk et Norfolk) les *Cenimagni* (V, 21, 1), supposés identiques aux *Iceni* de plus tard.

3. Cf. n. 7.

4. *Segontiaci* (V, 21, 1)?

5. César, V, 12, 1 et 2.

6. César, V, 12, 1 et 2. Remarquez que César, après nous avoir dit que les tribus de Bretagne ont gardé pour la plupart les noms de tribus gauloises (12, 2), ne cite aucun nom qui se retrouve sur le continent. Cf. t. I, p. 323-4.

7. L'État de Cassivellaun (V, 18, 1; 11, 8).

à égale distance des trois mers; il touchait à la Tamise et à l'isthme de Reading, la route vitale de l'Angleterre: le carrefour de Londres était à sa frontière[1]; en arrière, les collines boisées des Chiltern Hills lui servaient d'appui et de retraite; ses terres formaient un plateau élevé, où abondaient les bonnes redoutes. Et il ressemblait à l'État éduen, qui dominait, du centre de la Gaule, les passages de l'Auxois, la route du Rhône et le confluent de Lyon[2].

C'est au profit de cet Etat que se tentait alors l'unité de la Bretagne gauloise. La valeur de sa situation était accrue par le mérite de son chef, Cassivellaun[3]. Ce fut un homme ambitieux, habile, fort brave, plus obstiné et plus avisé que la plupart des Gaulois du continent. Il avait conservé, comme ses voisins, l'usage des chars de guerre, et il sut utiliser cette vieille arme pour de rudes charges et de savantes manœuvres[4]. Depuis plusieurs années, à la tête de ses quelques mille essédaires, il s'était rendu redoutable à ses voisins et surtout aux Trinobantes, la nation rivale de la sienne : il avait tué leur roi, chassé son fils, réduit sans doute le pays et les hommes[5]. Un robuste empire naissait sur les bords de la Tamise. — César se hâta d'exploiter les haines qu'il suscitait. Le fils du roi vaincu, Mandubrac, s'était réfugié sur le continent, réclamant les secours de Rome : le proconsul le ramena avec lui pour le rendre à son peuple et se faire aider de l'un et de l'autre[6].

Toutes ces précautions prises, la campagne, le premier jour, ressembla à un triomphe. Au lever du soleil[7], à la vue de ces

1. Cf. V, 18, 1.
2. Cf. t. II, p. 335-340.
3. *Cassivellaunus* : les mss. α ont *Cass-*, les mss. β *Cassi-*. V, 11, 15-22.
4. V, 16; cf. p. 359-360 et t. II, p. 186-188.
5. V, 11, 9; 20, 1.
6. V, 20, 1.
7. La flotte de César partit au coucher du soleil, poussée par un léger vent du sud-ouest; il tomba vers minuit (8, 2; au moment de la pleine mer?), et alors, portée par le courant de la marée, la flotte fut entraînée vers le nord-est, laissant la côte à gauche (8, 2; jusqu'à l'est des Goodwin Sands, à la hauteur de Deal, à sept milles à l'est?). Au lever du soleil (à 4 h. 21 le 22 juillet, à 4 h. 6 le 7 juillet,

huit cents navires qui couvraient la mer, les indigènes du pays de Kent, massés sur le rivage, furent saisis d'épouvante et s'enfuirent dans les terres[1]. On débarqua vers midi, en ordre et à loisir[2] (vers Sandown Castle[3]), et, le jour même, un vaste camp fut installé près de la plage, à portée des navires[4].

La nuit même, quatre légions et presque tous les cavaliers partirent avec César à la recherche des ennemis. On les trouva le matin, à douze milles du rivage, sur les bords d'une rivière[5] (à Canterbury sur la Grande Stour?[6]) : on les chassa, ils se réfu-

heure de Paris, temps moyen), elle aperçut la côte (8, 2), mais à ce moment les courants se renversèrent, et le flot ramena la flotte sud-ouest vers la côte (8, 3) ; lorsque César se vit près du point où il avait débarqué en 55, il lâcha le flot (entre l'extrémité sud des Goodwin Sands et le South Goodwin Lightship?), et se dirigea sur Deal à force de rames (8, 3). — Voici comment on peut, sans certitude, trouver le jour du départ et celui de l'arrivée. Le renversement des courants vers le sud-ouest eut lieu, dit César, vers ou peu après le lever du soleil, soit, en juillet, vers 4 h., 4 h. et demie. Or, ce phénomène se produit, dans ces parages, de 3 à 4 heures avant la pleine mer de Cherbourg (Hedouin, *Carter*, A et B), ou encore, d'après un autre système, de 4 à 3 heures après la pleine mer de Douvres (Lonzillon, *Pilote*, p. 301). Il faut chercher les jours où la pleine mer est entre 8 et 9 heures et demie le matin à Cherbourg, et entre 11 heures et 12 et demie la nuit précédente à Douvres. En constatant que la lune de juillet 54 (pleine lune, le 21, à 9 h. 31 du soir, temps moyen de Paris, calculs de Ginzel) ressemble à celle de décembre 1909 (pleine lune, le 26, à 9 h. 39 du soir), et en examinant l'*Annuaire des Marées* de 1909, on trouvera, comme jours les plus convenables, les lendemain et surlendemain de la pleine lune (22 et 23 juillet 54) ou 14 jours avant (8 et 9 juillet). Comme j'ai accepté le système de Le Verrier (p. 330, n. 1), je ne peux choisir qu'entre le 22 et le 23, et je prends le 22 (ce qui fait supposer que César s'est embarqué le 21, jour de la pleine lune) ; le 23 est du reste également possible. J'ajoute, en faveur de ces dates, que la marche nocturne de César (n. 5) s'expliquerait bien par un temps de pleine lune. — Voyez avec des calculs différents : von Göler, pl. 8, p. 141 et 147 ; Napoléon III, p. 222-4 (qui préfère le 21 pour le jour de l'arrivée); Rice Holmes, *Anc. Br.*, p. 656-8.

1. V, 8, 6 ; ils se cachèrent *in superiora loca*, sur les hauteurs boisées (cf. p. 344, n. 8) de Sutton, Mongeham, Northbourne?

2. V, 8, 3. Dion, XL, 1, 3 (ajoute qu'il débarqua sur plusieurs points à la fois).

3. C'est à cette partie du rivage que conviennent *litore molli atque aperto* (9, 1); Rice Holmes, p. 335 et 664-5. « Le mouillage dans les Small Downs est beaucoup plus sûr, plus abrité, le fond y est de meilleure tenue » qu'à Deal (*Le Pilote de la Manche* [*Dépôt*, n° 449], p. 302).

4. V, 9, 1 : *loco castris idoneo* (sur la hauteur au sud et près du village de Worth?); cf. Rice Holmes, *Anc. Br.*, p. 335. On y a trouvé des débris romains.

5. V, 9, 1-3 : les ennemis combattent *ex loco superiore* (les pentes de Harbledown vers la Grande Stour? le passage, au gué de Thanington?).

6. L'emplacement résulte : 1° de la distance donnée par César (V, 9, 2); 2° de la direction qu'il suit pour atteindre la Tamise; 3° de la description des lieux; 4° du fait qu'il y a là un carrefour (10, 1; 11, 8). — De même, Rice Holmes, p. 330. — Les autres hypothèses, discutées par Rice Holmes, p. 678 et suiv.

gièrent dans la forêt, sur une hauteur, au milieu d'abatis d'arbres formant rempart[1]. La VII[e] légion dut, pour les atteindre, faire un siège en règle. Mais, à peine touchés, les indigènes s'enfuirent plus loin. La nuit s'approchait, César dut s'arrêter et camper sur ce point[2]. Les choses n'allaient déjà plus aussi bien.

Elles allèrent mal le lendemain. César venait à peine de repartir à la poursuite des Bretons, que des messagers accourus du port lui apprirent le désastre de sa flotte. Une tempête avait éclaté pendant la nuit; les navires n'étaient pas encore mis à sec; trop légers peut-être pour résister aux grosses lames[3], ils avaient été jetés à la côte, quarante étaient détruits, les autres n'étaient plus en état de tenir la mer[4]. Cette belle flotte dont César fut l'inventeur ne vécut que deux journées.

Il revint en toute hâte[5], afin d'en créer une nouvelle. Les légionnaires se remirent à la besogne pour réparer les vaisseaux naufragés. L'ordre fut envoyé à Labiénus d'en construire et d'en expédier de nouveaux. Tous les bâtiments furent tirés sur le rivage, enfermés dans le camp. Et ce camp devint une sorte de ville énorme et étrange, dont les remparts embrassaient à la fois la flotte et l'armée, des centaines de navires aux masses imposantes surgissant du milieu des tentes disséminées à leur ombre[6].

Nuit et jour tout le monde travailla. Mais cela nécessita dix journées de temps et de fatigue[7]. Et ces journées vinrent

1. V, 9, 4-6 : c'était un ancien lieu de refuge; à Bigberry (?) (*Archaeologia Cantiana*, IX, 1874, p. 13 et suiv.; Payne, *The Journ. of the Brit. Archaeol. Association*, XLIV, 1888, p. 290-1; Boyd Dawkins, *The Archaeol. Journal*, LIX, 1902, p. 211 et suiv.

2. V, 9, 4-8; Dion, XL, 2, 1 et 2 (ajoute que César perdit beaucoup de monde). Il campa à Canterbury? à Harbledown?

3. Cf. V, 1, 2.

4. V, 10; 11, 1 et 2; Dion, XL, 2, 3; Orose, VI, 9, 4. Dans la nuit du 23 au 24 juillet?

5. Il laisse le gros de l'armée à son camp de ou près Canterbury (V, 11, 1, 7 et 8).

6. V, 11, 3-7. Si le camp a été d'abord près de Worth (p. 357, n. 4), on ne pouvait y transporter les navires; il est possible que, dans ce cas, César ait aménagé en camp ou ville maritime les environs de Sandwich, soit l'emplacement de la future cité de *Rutupiae*, soit plutôt celui de Stonar.

7. V, 11, 6. Du 24 juillet au 2 août au plus tôt?

s'ajouter au mois perdu à Boulogne, à la semaine perdue chez les Trévires, au printemps perdu en Italie. On atteignait le mois d'août. Rien encore n'était commencé de la conquête[1].

Pendant ce temps, les Bretons profitaient de ce long répit pour se préparer et pour s'entendre. Devant la menace de César, la plupart oublièrent leurs jalousies. On jugea que Cassivellaun était seul capable de grouper toutes les résistances, et les nations gauloises lui remirent le commandement suprême[2]. — Ainsi, cette colonie de Bretagne, qui fournissait aux druides les plus pures leçons du droit religieux[3], lui montrait en ce moment le plus pur exemple du devoir politique.

Cassivellaun réunit toutes les forces des alliés, et il attendit César près de l'endroit où s'était livré le dernier combat[4]. Les Romains auraient maintenant à combattre, non plus des indigènes désunis, mais l'armée compacte d'un grand peuple. Il est vrai que c'était pour les Romains un motif d'espérer encore : si Cassivellaun et les Bretons, unis en masse, acceptaient la bataille, il suffirait de quelques heures à César pour en finir avec lui et avec la Bretagne toute entière.

Mais Cassivellaun trouva la seule tactique qui pût avoir raison d'une armée romaine. Pas une seule fois il n'offrit ou n'accepta la bataille, pas une seule fois il n'engagea plus de quelques chars ou de quelques cavaliers, et chaque fois il les engageait presque à coup sûr. Les ennemis étaient-ils serrés en rang de marche ou en ordre de combat, les indigènes restaient dissimulés dans les bois. Mais si les cavaliers romains s'aventuraient dans une reconnaissance, si les légionnaires se dispersaient pour aller au fourrage ou bâtir le camp, les chars accouraient de la forêt, s'enfonçaient au galop à travers les rangs

1. C'est pour cela que les premières lettres de Quintus (cf. Cic., *Ad Q.*, III, 1, 4, 13, au départ du 2 août, a. *d. IIII id. sext.*) portaient *nihil novi*.
2. V, 11, 8-9; Dion, XL, 2, 3.
3. T. II, p. 112-116.
4. V, 11, 8.

épouvantés, lançaient les javelines, s'échappaient avant qu'on pût les atteindre, et, après le passage de la charge, les Romains n'avaient plus qu'à compter leurs morts. On essaya bien, tout d'abord, d'envoyer derrière eux les escadrons gaulois. Mais les Bretons se laissaient pourchasser ; et, quand ils avaient isolé leurs adversaires du gros de l'armée, ils s'arrêtaient, sautaient à terre, et la lance ou la javeline jetaient vite à bas le cavalier ou sa monture. Cette brillante cavalerie amenée de Gaule devint inutile : César lui ordonna de garder le contact des légions, à celles-ci de demeurer groupées ; et l'armée romaine n'avança plus que lentement, massée comme un troupeau qui fuit l'orage, guettée à tous les sentiers qui croisaient son chemin, traquée à tous les bouquets d'arbres qui le bordaient. Et, devant elle, l'ennemi disparaissait, et faisait disparaître bestiaux et vivres[1].

Elle avança en dépit de tout, soutenue à chaque étape par quelque succès[2]. On passa la Tamise à gué, malgré les démonstrations de l'ennemi et les pieux dissimulés dans le courant (à Brentford?)[3]. On entra alors sur le territoire de Cassivellaun[4] ; les Trinobantes se détachèrent de lui, reprirent leur roi des mains de César, et nourrirent son armée ; d'autres

1. V, 15, 16, 17, 19 ; Dion, XL, 2, 4 ; 4, 1. César parlait de ces cavaliers et essédaires dans une lettre à Cicéron : *Multa milia equitum atque essedariorum habet* (Cassivellaun) ; Servius (Junius Philargyrus) *ad G.*, III, 204, Thilo.

2. Voici, hypothétiquement, le détail de la marche avant la Tamise, marche qui suit, je crois, la Watling Street : le 1er jour, rencontre de l'ennemi au carrefour de Canterbury (V, 11, 8), combats le long des bois et des collines, de Canterbury à Preston, près Faversham? (V, 15, 1 et 2), camp à la sortie des bois, vers Ospringe? (V, 15, 3), et violent combat à cet endroit (V, 15, 3-5, 16) ; le 2e jour, légers combats le matin dans la traversée des collines, de Ospringe aux approches de Rainham? bataille l'après-midi dans les pâturages de Rainham ou de Chatham? (V, 17, 1-4) ; 3e jour, on arrive en pays découvert, non loin de la Tamise? et on cesse d'être inquiété (V, 17, 5). On a dû arriver au gué le 5e ou le 6e jour. La marche se place du 3 au 8 août au plus tôt, et peut-être seulement après le départ de la lettre de Cicéron le 8 août (p. 359, n. 1)?

3. V, 18 ; Dion, XL, 3 ; Orose, VI, 9, 6-7 ; on parle même (Polyen, VIII, 23, 5) d'un éléphant amené par César, qui aurait effrayé les indigènes. — Sur le gué du passage, d'ailleurs incertain, cf. Sharpe, *Bregent-forda*, Brentford, 1904, champion de Brentford, et Rice Holmes, qui le suit, p. 344, 692 s. ; en dernier lieu, contre Sharpe, Baring, *The Engl. hist. Rev.*, oct. 1907, p. 725 et suiv.

4. V, 11, 8.

nations suivirent leur exemple[1]. On put continuer à marcher vers le nord[2], et on trouva, au milieu des bois et des marécages, le grand refuge de Cassivellaun, entouré de fossés et de palissades. Les légions, heureuses de rencontrer enfin quelque résistance, l'enlevèrent du premier élan, firent main basse sur quantité de bestiaux; mais le chef leur échappa[3].

Pour délivrer ses terres, il lança contre le camp de la flotte, par derrière l'armée de César, les quatre rois et tous les guerriers du pays de Kent. L'attaque fut repoussée[4]. Quand il eut perdu ses alliés, ses sujets, ses bestiaux et sa capitale, il songea enfin à se rendre. Mais ce fut en prenant ses précautions pour ne pas subir toute la loi du vainqueur. Il s'adressa à Comm, l'ami de César et l'hôte des Bretons, et il obtint du proconsul, moyennant des otages et la promesse d'un tribut, la vie, la liberté, le retour dans ses États et la retraite des légions[5]. Ce Breton fut le plus heureux de tous les adversaires qu'ait rencontrés César; et, au demeurant, il ne tarda pas à devenir le véritable vainqueur : car, peu de jours après, il était à tout jamais délivré du Romain et délié de ses promesses.

Si le proconsul avait accepté de traiter, c'est qu'il ne pouvait continuer la guerre en automne, à cinquante lieues de ses vaisseaux et de ses réserves[6]. Il avait même renoncé à hiverner en

1. V, 20, 21, 1.

2. V, 19. Route de Brentford à Saint-Albans par Ealing et Harrow? Indication par César de *locis impeditis ac silvestribus* où se cache l'ennemi pour attaquer *ex silvis* les Romains dispersés *in agros*; peut-être s'agit-il surtout d'une attaque conduite, hors des bois et collines de Harrow Weald et au delà, sur les cavaliers répandus dans le pays de Harrow?

3. V, 21, 2-6; Dion, XL, 3, 2; Orose, VI, 9, 9. *Verulamium* près de Saint-Albans? cf. *The archæol. Journal*, XXII, 1865, p. 290 et suiv. Autres hypothèses, combattues par Rice Holmes, p. 701 et suiv.

4. V, 22, 1-2. Dion, XL, 2, 3; 3, 2.

5. V, 22, 3-5; Dion, XL, 3, 2; Cic., *Ad Att.*, IV, 17, 3; Plut., *C.*, 23. Florus (I, 45, 18) semble dire que le roi fut fait prisonnier : c'est, je crois, une erreur formelle.

6. Avant ou après la conclusion du traité, César, semble-t-il, revint seul et à marches forcées vers le camp de la côte, et écrivit à Cicéron (*Ad Q.*, III, 1, 7, 25) le 28 août (*v kal. sept.*), lettre qu'il reçut le 23 septembre (*IIII kal. oct.*). — C'est peut-être entre cette lettre et la suivante de Quintus (p. 362, n. 7) que Cicéron

Bretagne : que les Gaulois ne le vissent pas revenir, et ils débiteraient mille sottises pour s'exciter à la révolte. Le retour de l'armée fut décidé[1].

En apparence, elle venait de conquérir la Bretagne gauloise. Les six à huit grandes peuplades du Sud-Est s'étaient soumises et avaient livré des otages[2]. On rapportait des cargaisons d'esclaves[3]. Pour que cette guerre ne ressemblât point trop à une entreprise de marchands d'hommes, pour en consacrer les résultats par des formules précises et solennelles, César édicta un tribut annuel à payer par la Bretagne au peuple romain[4], et peu s'en fallut que le mot de province ne fût prononcé[5].

Peu avant l'automne[6], toute l'armée repassa le détroit : il ne resta, de l'autre côté, ni un homme ni un vaisseau[7]. César et ses légions ne reviendront plus en Bretagne ; les affaires du continent les absorberont désormais. On ne sait ce qu'il advint des otages et du tribut : s'il fut payé, ce ne fut pas longtemps. Dès l'année suivante, l'île est aussi indifférente à César que s'il n'y a jamais été. Elle accueille les proscrits et les fugitifs des guerres de Belgique[8], et il néglige de les poursuivre ou de les réclamer. La Bretagne va devenir l'asile des Gaulois obstinés dans leur indépendance ; elle reprit tout naturellement la sienne, le jour où le dernier vaisseau de César disparut à l'horizon[9].

resta si longtemps sans nouvelles (*Ad Q.*, III, 3, 1), *diversum L. amplius intervallo* (entre le 28 août, date de cette lettre de César, et le 19 octobre, date de la réception de la lettre suivante ? n. 7) ; cf. Sternkopf, *Hermes*, XL, 1905, p. 37.

1. V, 22, 4 ; 23, 1 ; Dion, XL, 4, 1.

2. V, 20, 4 ; 21, 1 ; 22, 4 ; 23, 1.

3. V, 23, 2.

4. *Quid in annos singulos vectigalis populo Romano Britannia penderet*, 22, 4 : ce qui est une des plus mensongères réclames que César ait imaginées ; Dion, XL, 3, 2 ; Plut., C., 23 ; Eutrope, VI, 17 [14].

5. Cf. T.-L., *Ep.*, 115 : *Partem ... in potestatem redegit*.

6. P. 350, n. 1.

7. V, 23 ; Dion, XL, 4, 1 ; Cic., *Ad Att.*, IV, 17, 3 (lettres écrites le 21 septembre, reçues le 19 octobre, calendrier julien, p. 350, n. 1).

8. P. 363.

9. Les poètes de l'Empire ont souvent rappelé ou raillé les infructueuses campagnes de César : *Territa quaesitis ostendit terga Britannis*, dit entre autres Lucain (II, 372).

VIII. — ÉCHEC DES GRANDS DESSEINS DE CÉSAR

Cette flotte et cette armée formidables n'ont donc été construites, occupées et fatiguées que pour forger un mensonge de plus à la gloire de César. Il s'ajouta à ceux de l'année précédente, du passage du Rhin et de la marche contre les Suèves. Les campagnes de Germanie et de Bretagne ne furent que les coupables fantaisies de la saison d'été.

Il est probable qu'il songeait, pour l'année suivante, à de nouvelles aventures au delà des frontières[1]. A son retour d'Angleterre, il n'avait trouvé d'autres ennuis que ceux qui lui venaient de Rome, la mort de sa fille Julie[2], les querelles du forum[3], la menace d'une dictature de Pompée[4]. Mais Belges et Celtes, bien surveillés par Labiénus, n'avaient point bougé[5]. L'assemblée gauloise d'automne eut lieu à Amiens, sans incident[6]. On commença les préparatifs de l'hivernage : l'été ayant été très sec et le blé rare, on fut obligé de distribuer les légions depuis la Normandie jusqu'aux Ardennes[7]. Mais elles

1. Il semble qu'il ait reproché à ses ennemis de Rome de l'avoir empêché de conquérir la Bretagne et la Germanie, et peut-être même d'avoir fomenté les révoltes qui vont le retenir en Gaule (discours de Marc-Antoine chez Dion, XLIV, 43, 1).

2. Plutarque, C., 23 (César trouva la nouvelle à son retour). Peut-être lui parvint-elle sur la rive bretonne, Julie étant morte le 16 septembre au plus tard (Cic., *Ad Q.*, III, 1, 5, 17).

3. Dion, XXXIX, 62 et 63; XL, 17; etc.

4. Cic., *Ad Q.*, II, 13, 5; App., *Civ.*, II, 18, 67; etc.

5. Cela résulte de ce que la sécurité de César ne fut jamais plus grande que dans l'automne de 54; p. 371-3.

6. V, 24, 1 (*Samarobriva*, Amiens, qui est ici nommée pour la première fois. Cicéron fait allusion aux assises judiciaires qu'y tint alors César (*Ad fam.*, VII, lettres 10, 11, 13 et 16). — J'avoue ne pas m'expliquer pourquoi on a si souvent voulu placer *Samarobriva* ailleurs, par exemple à Cambrai (dès le XVe siècle, et, après bien d'autres, Bœert, p. 76 et suiv.), à Bray-sur-Somme (Ortelius, et, d'après lui, von Gœler, p. 168), à Douai, à Saint-Quentin (dès le XVe siècle, repris en 1825 par Mangon de La Lande [cf. de Lasteyrie, n°s 893-9], qui, avec Quentin son partisan, a fait perdre tant de peine et de temps à ses contemporains; cf., contre lui, surtout : Bruneau, dans les *Mémoires de la Société centrale de Douai*, I, 1826, p. 186 et s.; Rigollot, *Mém.*, Amiens, 1827, et ailleurs; de Cayrol], *Samarobriva*, Amiens, 1832).

7. V, 24, 1. Voyez p. 371-3.

ne s'éloignèrent ni du Rhin ni de la Manche, comme si les rêves de César demeuraient encore fixés sur la Bretagne et la Germanie.

Mais l'automne qui commence en ce moment (54) marque le terme des grands desseins et des illusions militaires du proconsul. Dans les cinq ans qui s'achèvent, il avait cru soumettre ou conquérir la Celtique, la Belgique, l'Aquitaine, la Germanie et la Bretagne. En réalité, il n'a fait que les effleurer de ses légions et de la crainte de Rome : la destruction de quelques peuples n'était point l'esclavage de tous. Pour trop embrasser de terres et de nations, son autorité n'a encore réussi à rien étreindre. Désormais, elle va être ébranlée sans repos, secouée et rejetée par ceux dont il se dit le maître. Chaque saison verra une révolte nouvelle, et plus étendue que la précédente. César ne fera plus que repousser des attaques et défendre ses positions.

Mais, par cela même, il les rendra plus solides. Après la répression de chaque révolte, la domination romaine se fera plus complète; et, après la dernière, le régime provincial commencera, avec des charges précises et un statut régulier [1]. César, qui jusque-là n'a rien fait qu'à moitié, se verra contraint d'achever sa tâche, et, après avoir cherché en Gaule la gloire du moment, il y construira une œuvre éternelle.

1. P. 397, 409, 537 et 570.

CHAPITRE XI

AMBIORIX[1] ET LA RÉVOLTE GÉNÉRALE

I. Causes de l'échec des précédentes révoltes. — II. Le complot de 54 : Ambiorix. — III. Début de l'insurrection ; le rôle des druides. — IV. La victoire d'Ambiorix et le massacre des légats. — V. Le siège du camp de Quintus Cicéron. — VI. La délivrance de Quintus Cicéron. — VII. Échec du soulèvement général. — VIII. Les représailles. — IX. Le second passage du Rhin. — X. La chasse à Ambiorix. — XI. César revient en Italie. — XII. La conjuration générale.

I. — CAUSES DE L'ÉCHEC DES PRÉCÉDENTES RÉVOLTES

Cette révolte de toute la Gaule fut la crainte périodique de César : il y pensa à chaque retour de la belle saison[2]. L'hiver était pour les hommes le temps de l'oisiveté, de ces longs entretiens où les esprits s'excitent, qui font naître les espérances, et d'où surgissent les folles résolutions[3]. Puis, le printemps amenait un regain des forces, le besoin de marcher et de s'agiter. Il ranimait cette vie exubérante et ces désirs orgueilleux que la domination romaine n'avait point encore étouffés chez les Gaulois. Jadis, les guerres civiles ou les courses à l'étranger occupaient ces ardeurs nouvelles de la jeunesse : mainte-

1. Bibliographie, p. 242, n. 1, p. 376, n. 6, p. 379, n. 4, p. 383, n. 2, p. 394, n. 6, p. 400, n. 3, et, en outre : Herm. Müller, *Die Marken des Vaterlandes*, I, 1837, p. 54 et s., Jacques Dupureux et Malengreau, *Annales du Cercle archéologique de Mons*, X, 1871, p. 460-476, Bergk, *Zur Geschichte und Topographie der Rheinlande*, 1882, p. 23 et suiv. — Traces de récits différents de César, p. 376, n. 2, p. 381, n. 1, p. 382, n. 3, p. 383, n. 7, p. 389, n. 2 et 4.

2. César, II, 1 ; III, 8, 4 ; 10, 3 ; 17, 4 ; IV, 5, 1 ; 6, 3-5 ; V, 5, 4 ; 6, 4-6.

3. Cf. Florus, I, 45 (III, 10), 21.

nant, sauf les quelques milliers de cavaliers qui accompagnent César, elle demeure inactive, rongeant son frein, toujours prête à s'élancer pour le combat. Aussi, quand finissaient les mauvais jours de février, le proconsul se demandait avec inquiétude ce qui allait sortir des bourgades gauloises[1].

De fait, chaque année, il eut quelque attaque à écarter ou quelque précaution à prendre. En 58, il se débarrasse de Dumnorix et de son parti; en 57, ce sont les Belges que les Celtes appellent à leur secours; en 56, c'est autour des Armoricains que se groupent les insurgés; en 55, César empêche l'alliance des Germains avec les peuplades mécontentes; en 54, il contient les Trévires de la Moselle, et il laisse égorger Dumnorix[2].

Ce qui fit échouer ces conjurations et ces révoltes, c'est d'abord qu'elles furent l'œuvre ou d'un seul parti ou d'une seule région. Les Belges et Dumnorix, en 57 et 58, ont travaillé surtout en faveur des tyrans; Trévires, Belges et Armoricains ne représentaient qu'une fraction de la contrée, et la plus lointaine. Ils étaient en dehors de la vieille et de la vraie Gaule, cette Celtique qui étageait ses vastes peuplades sur les pentes du massif Central et dans les vallées des grands fleuves : celle-ci, l'héritière d'Ambigat, de Luern, de Bituit et de Celtill, la souveraine des cités antiques et célèbres, Bibracte, Alésia, Avaricum et Gergovie, la maîtresse des plus hauts lieux et des ombilics sacrés, la patrie soumise aux druides[3], était encore indifférente à la cause de la liberté. Arvernes, Éduens, Carnutes, Bituriges et Sénons demeuraient les alliés intéressés de César ou ses auxiliaires humiliés. Eux seuls cependant pouvaient donner le signal que tous les peuples entendraient, soit les Éduens, qui tenaient alors le principat[4], soit les Carnutes, dépositaires des

1. N. 2.
2. P. 209-211; p. 217; p. 293 et 301; p. 321 et 325; p. 330-1; p. 352 et suiv.
3. T. II, p. 580 et suiv.
4. P. 244 et 277.

secrets druidiques[1], soit les Arvernes, la seule nation qui eût été souveraine dans la Gaule indépendante, celle qui possédait l'héritier de son dernier maître, Vercingétorix, fils de Celtill[2]. Et de ces nations, il n'était sorti depuis cinq ans que des actes et des paroles de flagornerie à l'endroit de César. Sénons et Carnutes gardaient les rois qu'il leur avait imposés[3]; les Bituriges se laissaient conduire par les Éduens[4]; ceux-ci acceptaient avec la même résignation les menaces et la mort de Dumnorix[5]; chez les Arvernes, Vercingétorix, jeune et ardent, très riche, entouré de clients nombreux[6], se fût peut-être jeté dans une glorieuse aventure : mais les chefs de la cité, entre autres son oncle Gobannitio, le surveillaient et le contenaient, et ils gouvernaient Gergovie et son peuple pour le plus grand profit du nom romain[7].

Ce qui manqua enfin à ces révoltes de la Gaule, ce fut d'être inspirées et dirigées par un seul, d'avoir pour souffle et pour âme la volonté d'un chef populaire. Ces peuples chevaleresques et passionnés ne se laisseraient emporter que sous la main de quelque homme supérieur, à la belle prestance, aux gestes héroïques, aux discours merveilleux ; et, pour maintenir ensuite de la discipline et de la cohésion dans leurs troupes nombreuses et variées, il faudrait la direction continue et toujours éveillée d'un maître absolu. Ce n'était que dans l'île de Bretagne, avec Cassivellaun, que s'était présenté cet idéal de grand chef[8]. Certes, la Gaule possédait alors des hommes de valeur, habiles et braves, connus de beaucoup, et capables d'en imposer à des

1. T. II, p. 97 et suiv.
2. T. II, ch. XV, t. III, p. 132 et suiv.
3. P. 313-7; services rendus par les Senons et sans doute les Carnutes en 57, p. 251.
4. Cf. César, VII, 5, 2.
5. Cf. V, 6, 2; 7, 9; ici, p. 316 et 332-3.
6. *Vercingetorix, Celtilli filius, Arvernus, summae potentiae adulescens*, etc. (VII, 4, 1). Je ne peux lui donner plus de trente ans à cette date, 52. — Sur ce nom, p. 417, n. 4.
7. Cf. VII, 4, 1 et 2.
8. P. 356, 359-361.

multitudes, tels que Comm l'Atrébate[1], Ambiorix l'Eburon[2], Camulogène l'Aulerque[3]. Mais ils se trouvaient en ce temps, soit inactifs dans leur pays, soit paradant avec l'état-major de César. Vercingétorix, jeune encore, n'avait point fait ses preuves[4]. Quant aux adversaires que les Romains rencontrèrent devant eux, Galba chez les Belges[5] ou Viridovix chez les Armoricains[6], ce sont des personnages à demi falots, que leurs soldats entraînent et qui ne savent pas commander à une foule. La Gaule cherchait le héros de son indépendance, s'exaltait parfois à la pensée de l'avoir rencontré, et retombait ensuite déçue et désespérée[7].

L'absence de ces deux forces, un peuple souverain et un chef populaire, amena également l'échec de la révolte qui suivit le retour de César.

II. — LE COMPLOT DE 54 AMBIORIX

Elle fut d'ailleurs mieux conduite et plus dangereuse qu'aucune des précédentes. Des nations très différentes la fomentèrent, elle eut lieu à un assez bon moment, et elle reçut l'adhésion de peuples et de chefs célèbres.

Un premier groupe de révoltés se forma au centre même de la Celtique. Les Carnutes se lassèrent de Tasget, le roi imposé par le proconsul romain, un complot se trama contre lui, où entrèrent ses ennemis personnels et que favorisèrent publiquement les principaux de la cité. Une conjuration semblable menaça le roi des Sénons, Cavarin, ourdie également par les membres de l'aristocratie. Chez les Carnutes, il s'agissait

1. P. 315, 336, 339, 399.
2. P. 309 et suiv.
3. VII, 57, 3, p. 462 et suiv.
4. P. 136, 316 et 367.
5. P. 248 et suiv.
6. P. 301-3.
7. Cf. César, III, 18, 6; 19, 6.

d'égorger le roi de César: chez les Sénons, de lui intenter une action capitale[1]. C'était préluder à la révolte nationale par la liberté politique. Et, d'Orléans et de Sens, le mouvement pouvait rayonner vers toutes les cités de la Gaule.

Les Trévires devaient lui donner l'appoint de leur grande armée, forte en cavaliers et en fantassins. Indutiomar, leur chef, ne pardonnait pas à César son abaissement; il savait que le proconsul attendait une occasion pour lui arracher le pouvoir et le donner à son gendre. Il se résolut, ne fût-ce que par intérêt, à prendre les devants et, au besoin, à appeler les Germains à la rescousse[2].

Enfin, un nouvel ennemi, plus redoutable encore, se leva contre Rome. Ce fut un des deux rois éburons, Ambiorix[3]. Depuis la guerre aduatique, en 57, il semblait l'ami fidèle de César, et je crois qu'il rendit plus d'un service aux Romains pendant leur guerre sur les bords du Rhin: de temps à autre le proconsul lui envoyait un de ses officiers et quelque courtois message[4]. — Cet Ambiorix fut, avec Cassivellaun[5], le meilleur des chefs barbares de ce temps. Il n'avait rien de l'allure noble et brillante d'un monarque gaulois: il vivait, comme un sanglier des Ardennes, non pas en roi de peuple mais en chef de forêts, habitant avec ses compagnons dans une vaste ferme bâtie à l'entrée des bois, hôte familier de tous les sentiers et de tous les repaires de son pays[6]. Ce qui était parade et décor le laissait indifférent, les grands combats en rase campagne, les marches bruyantes et les belles démonstrations[7]. Il ne voyait que le but à atteindre, des ennemis à tuer, des terres à délit

1. César, V, 25, 1-2 (Carnutes); 54, 2 (Sénons). Sur ces royautés, cf. p. 315-6.
2. V, 26, 2; 55, 1; cf. p. 321.
3. V, 26, 1; V, 24, 4; VI, 31, 5; cf. p. 273.
4. Cf. p. 273, 330, n. 3; V, 27, 1: *Q. Junius ex Hispania quidam, qui jam ante* [avant 54], *missu Cæsaris, ad Ambiorigem ventitare consuerat*. Ce Q. Junius doit être le chef des cavaliers espagnols qui se trouvaient dans le camp (26, 3); cf. p. 379, n. 4.
5. Cf. p. 339 et suiv.
6. VI, 30 (cf. p. 403); 43, 4-6 (cf. p. 408).
7. Cf. V, 32; 34; 35.

vrer[1]. Peu lui importaient les moyens. Gloire et franchise lui parurent, en face de César, de vaines formules. Pendant quatre ans, il servit les Romains sans se plaindre, il les endormit dans la sécurité, et, quand il les eut attirés chez lui, confiants et à demi désarmés, il les égorgea avec une sorte de volupté[2]. D'ailleurs, éloquent, habile à tisser les mensonges, fort intelligent, sachant à merveille l'art de disposer et de cacher une armée[3], d'une rapidité de mouvements à étonner César lui-même, qui le poursuivit souvent et ne l'atteignit jamais[4], et enfin, plein d'un sauvage amour pour sa liberté d'homme, préférant à tout pacte de soumission la lutte sauvage dans les bois, la vie hors la loi, les dangers des nuits solitaires[5], c'est l'énergie la plus puissante qui se soit heurtée à la fortune de César, j'excepte Caton d'Utique.

Qu'on ajoute à la force personnelle d'Ambiorix la valeur des hommes qui l'entourent : ses Éburons à lui[6], ceux du roi Catuvolc, obligé de le suivre[7]; les autres tribus de la Meuse et des Ardennes, prêtes à marcher sous ses ordres, et qui peuvent fournir avec les siennes 40 000 combattants[8]; les survivants des Nerviens et des Aduatiques, ardents à se venger malgré leur faiblesse, et que renforçaient les jeunes gens arrivés à l'âge d'homme depuis l'année de la défaite[9]; les Morins et les Ménapes, demeurés insoumis dans leurs marécages[10]; et, de l'autre côté du Rhin, les Germains humiliés par César en 55 et

1. Cf. V, 38, 2-4.
2. Cf. V, 27 - 37, 2.
3. V, 27 et suiv.; cf. p. 377 et suiv.
4. V, 38, 1; VI, 30, 3-4; 43, 4-6; ici, p. 403-408, 532, 564.
5. VI, 43, 4-6; ici, p. 408.
6. Cf. VI, 31, 1-4.
7. VI, 31, 5; V, 24, 4.
8. Cf. V, 39, 3, et II, 4, 10 : *Pæmani* (Famenne?), *Cæresi* (Prüm?), *Condrusi* (Condroz). Ces derniers semblent s'être séparés d'Ambiorix (VI, 32, 1); de même, les *Segni* (Ourthe supérieure?). Cf. t. II, p. 465.
9. V, 38; cf. p. 268-273.
10. Cf. p. 312-3, 346; VI, 5, 4 et suiv.; 31, 3.

qui se préparaient à la revanche[1]. C'était donc, depuis la Lauter jusqu'à l'Aa, tout le Nord de la Gaule, toutes les peuplades des forêts et des palus qui se lèveraient ensemble contre César et qui donneraient à une révolte générale un chef et une armée de premier ordre.

En dehors de ces nations et de ces hommes, déjà décidés, il y avait dans toutes les cités des amis de l'indépendance, et qui n'attendaient qu'un signal[2]. Des troupes se rassemblaient à nouveau chez les Armoricains[3]. Arvernes, Cadurques, Lémoviques, Pictons, Bellovaques, avaient leur parti de la liberté[4]. Pour assurer leur pouvoir, les amis gaulois de César avaient dû multiplier les exils et les proscriptions : et les fugitifs couraient les routes, semant partout leurs rancunes et la haine de Rome[5].

Qu'il y eût accord entre les Celtes de la Loire et les demi-Germains des Ardennes, que l'entente fixât un même jour pour la prise d'armes, que les légions fussent toutes assaillies à la fois dans leurs quartiers d'hiver, et l'œuvre de la conquête était en péril.

La chose était d'autant plus facile que la sécheresse obligea César à disséminer ses camps[6], et que par excès de confiance il installa les principaux chez ses pires ennemis. — Lucius Roscius et la XIII[e] légion furent isolés en Normandie, dans le pays de Séez[7]. A plus de cent milles de là, le gros de l'armée, quatre légions, s'échelonnèrent entre la Marne et le détroit, surveillant les grandes routes qui convergeaient vers Boulogne[8] : Caius

1. Cf. VI, 7, 3; 9, 8; 33, 3 et suiv.; V, 27, 8.
2. Cf. V, 27, 4-6; 53, 4-5.
3. V, 53, 6
4. Cela résulte de ce qui se passera l'hiver suivant, p. 413 et suiv.
5. Cf. III, 17, 4; V, 55, 3; VII, 4, 3; VIII, 30, 1
6. V, 24, 1 et 6.
7. *In Esuviis*, V, 24, 2; 24, 7; 53, 6. A voir l'insistance avec laquelle César dit de cette région *pacatissimam et quietissimam* (ce qui était faux, 53, 6), on devine qu'on a dû lui reprocher d'exposer si loin cette légion, jeune encore. — A Séez? (cf. von Göler, p. 170; Napoléon III, p. 226).
8. Lorsque César dit que tous ces camps, sauf celui de Roscius, *millibus passuum*

Fabius chez les Morins, non loin de la flotte[1]; Marcus Crassus l'aîné chez les Bellovaques[2], Lucius Munatius Plancus chez les Suessions[3], et Caius Trébonius à Amiens, où il devait garder le quartier général[4]. A cent milles de là, à la lisière des Ardennes, César aventura trois autres campements : celui de Labiénus, avec une seule légion, se trouvait chez les Rèmes, mais à l'entrée de la forêt, dans le voisinage des Trévires, qu'il avait la mission de surveiller[5]; Cicéron et une autre légion s'arrêtèrent chez les Nerviens, près de la Sambre[6]; et le proconsul envoya plus loin encore, parmi les Éburons d'Ambiorix[7], quelques-unes de ses troupes les plus mauvaises, la légion levée la dernière en Italie (la XIVe?)[8], cinq cohortes[9] de recrues plus nouvelles encore[10], et il les confia à deux de ses légats, l'un, Cotta, de

centum continebantur (24, 7), cela veut dire, soit un rayon de cent milles, c'est-à-dire deux cent milles entre les plus éloignés, du pays de Beauvais (p. 372, n. 2) à Tongres (n. 7), soit une distance maxima de cent milles entre deux camps, par exemple d'Amiens (n. 4) à Binche (n. 6). — Des communications très rapides et régulières étaient établies, semble-t-il, entre les camps (p. 388, n. 11, p. 391, n. 3).

1. V, 24, 2; 46, 3; 47, 3. — A Boulogne (des Roches, p. 357); à Saint-Pol (Napoléon III, p. 226); à Doullens (von Gœler, p. 170); on a songé aussi à Thérouanne, à Cassel et à Estaires. Je crois plutôt vers Frévent sur la haute Canche, à la frontière des Morins.

2. V, 24, 3; 46, 1; nommé pour la première fois, a dû remplacer son frère puîné (p. 303 et s.), parti pour la guerre contre les Parthes; était alors ou allait être questeur (cf. p. 183, n. 1). — Montdidier, proposé par von Gœler et Napoléon III, me paraît trop près et chez les Ambiens; de même, Roye (d'Allonville, p. 67 et s.). Il faut chercher à 25 milles d'Amiens (V, 46, 1), à la frontière bellovaque, peut-être vers Froissy dans la direction de la Seine (route de Beauvais et Paris); on a songé aussi à Crèvecœur et à Vendeuil, qui sont possibles.

3. César dit *in Belgio* ou *in Belgis* (V, 24, 3, la correction *Bellovacis* est à rejeter), mais il est difficile, puisque Crassus était chez les Bellovaques, et que Plancus était sans doute plus près des Carnutes (cf. p. 373), que celui-ci ne fût pas sur l'Aisne. — On a supposé Champlieu (Napoléon III, p. 226), et, avec plus de raisons, les environs de Soissons (von Gœler).

4. V, 24, 3, rapproché de V, 47, 2.

5. V, 24, 2. A Mouzon, p. 394, n. 6.

6. V, 24, 2. A Binche? p. 383. C'est la nouvelle du départ de Quintus pour son camp qu'apprend Cicéron (*Ad Q.*, III, 8, 2).

7. A Tongres, p. 376.

8. Cela résulte du fait qu'il devait y avoir une XIVe légion depuis 57 (p. 248) et qu'en 54-3, il créa une nouvelle légion de ce numéro (VI, 32, 5).

9. V, 24, 4.

10. Ceci est une hypothèse, mais, comme ces cinq cohortes ne font point partie des légions, ce ne peuvent être que des nouvelles recrues.

valeur suffisante, l'autre, Sabinus, le plus médiocre de ses officiers supérieurs[1].

César ne se doutait de rien, et Ambiorix l'inquiétait moins que personne. Les légions parties pour leurs campements, il resta quelque temps encore à son quartier général d'Amiens[2]. Il était d'ailleurs résolu à retourner en Italie comme tous les automnes précédents, et il lui importait d'autant plus de le faire qu'à son retour de Bretagne il avait appris de fâcheuses nouvelles[3], et la menace d'une dictature de Pompée. Mais il eut cependant la prudence d'attendre que ses légions fussent arrivées à leur poste, et que chacune eût terminé son camp et s'y trouvât retranchée[4].

III. — DÉBUT DE L'INSURRECTION : LE RÔLE DES DRUIDES

Les conjurés commirent coup sur coup deux fautes irréparables : ils n'attendirent pas le départ de César, et ils ne se concertèrent pas pour prendre les armes tous le même jour. La première échauffourée se produisit presque sous les yeux du proconsul, qui se tint pour averti : et les autres suivirent, de semaine en semaine, ce qui donna à toutes les garnisons le temps de se fortifier.

Les Carnutes s'agitèrent d'abord[5]. — C'était le pays qui abritait l'assemblée des druides, et où les Gaulois plaçaient le « milieu » de leur terre : son rôle sacré, sa situation au centre de la Gaule[6], le désignaient pour donner le signal des résolutions

1. Cf. p. 378 et s. ; V, 24, 4 et 5. Tous deux ont déjà été associés par César (IV, 22, 5 ; p. 346). Ce sont, avec Labienus, les seuls légats de 58-57 qui restent (cf. p. 184, n. 1). Brutus, qui n'est plus nommé en 55, 54, 53, mais revient en 52, devait être retourné à Rome. — Les fautes de César, bien notées par Davou, p. 65-7.

2. V, 24, 8.

3. P. 363.

4. V, 24, 8.

5. V, 25, 1 et suiv.

6. T. II, p. 97-8.

nationales. Et de fait, désormais, c'est la nation carnute qui, chaque année, lancera un appel aux armes [1] : elle sera « le héraut » de la liberté. — Peut-être n'y a-t-il là que l'effet du hasard ; mais peut-être est-ce la preuve que les druides se sont détachés de César, et que l'assemblée des prêtres a prononcé l'anathème contre le peuple romain.

D'autres indices permettent de croire que le clergé gaulois prit à la fin parti pour la cause de l'indépendance gauloise. — S'il était demeuré favorable à César, j'imagine que le Romain nous l'eût fait connaître dans ses *Commentaires*. Lorsqu'il les écrivit, au lendemain des grandes révoltes [2], il avait trop d'intérêt à flatter ses amis de Gaule pour ménager les paroles de reconnaissance ; il a cherché les mots gracieux à l'endroit de ceux qui l'ont servi, hommes et peuples [3]. S'il s'était loué des druides, soyons sûrs qu'il eût trouvé moyen de le dire. — Au reste, quel avantage les prêtres tirent-ils maintenant de la domination romaine ? Au début, elle les a débarrassés de la crainte de la royauté [4] : et le druide Diviciac a, pendant deux ans, écarté tous les dangers sur la route de César [5]. Mais voici que les royautés reparaissent, sous le patronage de César lui-même [6]. Que les nouveaux destins s'accomplissent, que les mots de Rome et de province remplacent les noms consacrés de Celtes et de Gaulois, et alors, les dieux, le droit et les usages du peuple vainqueur arriveront à leur tour pour transformer les hommes, et ce sera la fin de Teutatès et d'Ésus, des grands sacrifices, des longs poèmes, des tribunaux religieux, de tout ce qui est la raison d'être des druides [7]. *Le* sacerdoce pénétrait de mille

1. V, 25, 1 (en 54 ; p. 373) ; VI, 2, 3 (en 53, p. 397) ; VII, 2, 1, et 3, 1 (en 52 ; p. 416 et 418 ; VIII, 4, 2 (en 51 ; p. 546).
2. Dans l'hiver de 52-51, cf. p. 540, n. 2, et p. 151, note.
3. VII, 63, 7 ; V, 25, 2 ; IV, 21, 7.
4. P. 210, 244-5.
5. P. 210, 223-6, 231, 251, 258-9.
6. P. 313-317.
7. Cf. Lucain, I, 444 et suiv.

manières la vie gauloise, il faisait l'unité et l'éternité de la nation [1] : supprimer cette nation, c'était condamner le sacerdoce à une mort immédiate. Aussi, plus tard, chaque fois que la Gaule espérera se délivrer de Rome, les druides ou leurs poètes aideront les chefs et les combattants de leurs prières et de leurs vers [2]. Est-il possible de croire qu'ils ne l'aient point fait dès l'année de Cassivellaun et d'Ambiorix? Ces druides n'étaient ni plus aveugles ni moins intelligents que les nobles leurs frères [3]. A moins de leur prêter une incurable sottise ou une lâcheté sans fin, on doit croire qu'ils ont dès lors compris la marche des choses et cherché à l'entraver.

Aussi, même en l'absence de textes formels, je n'hésite pas à donner une part aux druides dans les insurrections qui vont suivre. Si elles ne furent pas leur œuvre, ils ne les ont pas désavouées; et si elles sont toutes parties du sol carnute, c'est peut-être apres que les druides s'y étaient rassemblés.

En 54, les Carnutes donnèrent donc un signal en assassinant leur roi Tasget. Ce meurtre fut l'œuvre de nombreux conjurés, la cité entière était vaguement complice [4]. Mais elle eut le tort, le coup fait, d'hésiter encore, de ne point prendre les armes; et la peuplade voisine des Sénons, quoique prête à la révolte, ne se leva pas davantage [5].

César apprit la chose à Amiens, où il attendait les nouvelles des campements. Il avait quatre légions autour de lui [6] : il envoya sur-le-champ contre les Carnutes celle de Plancus, avec ordre d'y passer l'hiver, de saisir les meurtriers et de les lui expédier. — Contenue par sa garnison, la cité rebelle ne bougea plus [7]. La révolte de la Celtique fut étouffée dans son germe.

1. T. II, p. 84-112.
2. Lucain, I, 447 et suiv.; Tac., *Hist.*, IV, 54.
3. T. II, p. 90-113.
4. V, 25, 1-3.
5. Cf. V, 25, 4; 54, 2.
6. P. 371-2.
7. V, 25, 4. Elle dut s'installer à Orléans (cf. VIII, 3, 4; VIII, 5, 2).

César reçut sur ces entrefaites de bonnes nouvelles de ses autres légats. Mais il retarda quand même son départ pour l'Italie[1] : il lui fallait maintenant attendre l'installation de Plancus chez les Carnutes et les résultats de son enquête[2] (octobre[3]).

IV. — LA VICTOIRE D'AMBIORIX ET LE MASSACRE DES LÉGATS

La nouvelle du meurtre de Tasget arriva à Ambiorix et à Indutiomar, et ils rassemblèrent aussitôt leurs troupes pour assaillir les garnisons voisines[4]. Mais elle arriva aussi aux légats qui commandaient ces garnisons, et ils purent se garder contre toute surprise[5].

La plus exposée était celle de Sabinus et de Cotta, qui campait à *Aduatuca* (Tongres), presque au centre du pays des Éburons[6].

1. V, 25, 5. La correspondance de Cicéron (cf. *Ad fam.*, VII, 16, 3; *Ad Q.*, III, 8, 2 et 3) semble bien indiquer une incertitude sur les projets de César.

2. Ce qui explique, ce me semble, qu'il ne part pas, alors qu'Ambiorix et les légats, ignorant cette nouvelle circonstance, le croient parti (V, 29, 2). Il semble bien qu'un autre récit ait circulé à Rome, que César était déjà parti lorsqu'il reçut la lettre de Cicéron (p. 388). Dion, XL, 4, 2; 9, 1; Plutarque, *C.*, 24; Appien, *Celtica*, 20. Peut-être, après tout, reçut-il la lettre de Cicéron à quelques milles d'Amiens, le jour de son départ.

3. On peut supposer la dislocation vers le 1er octobre, l'arrivée des légions dans leurs campements du 2 au 10, vers le 10 le meurtre de Tasget, vers le 15 la nouvelle donnée à César de ce meurtre et de l'hivernage des légions, et le départ de Plancus. Il voulut sans doute attendre au moins jusqu'au 31 la nouvelle de l'enquête. On peut placer le massacre des légats vers le 21 (15 jours après l'arrivée au camp, 26, 1), et l'attaque de Cicéron vers le 23. César ne fut prévenu que 8 à 9 jours plus tard (p. 388, n. 4), soit vers le 31.

4. V, 26, 2; 27, 4-6; 47, 4.

5. V, 29, 2. Il semble qu'elle leur soit arrivée autrement que par César, et que ce dernier ait commis l'imprudence de ne pas mettre aussitôt en garde ses légats.

6. Que Tongres soit *Aduatuca* (mss. α; *Atuatuca*, mss. β), c'est ce qui me paraît certain : 1° *Aduatuca* est le nom de Tongres à l'époque romaine (cf. *C. I. L.*, XIII, 1, p. 574); 2° les *Tungri*, dont elle prendra le nom, sont les héritiers des Éburons (cf. *C. I. L.*, XIII, 1, p. 574), et peut-être le même peuple sous un autre nom; 3° Tongres est bien, comme *Aduatuca*, *fere in mediis Eburonum finibus* (VI, 32, 4); 4° de l'*Aduatuca* d'Ambiorix partaient des routes vers la Meuse de Namur, la Meuse de Mouzon, l'Océan, l'Escaut et le Rhin (V, 27, 9; 37, 7; 38, 1; 39, 1; VI, 33, 1-2; 35, 6-10; p. 384, 378, 403 et suiv.), et je ne trouve pas de meilleur carrefour que Tongres; 5° la fertilité du pays explique que César en ait fait un centre de ravitaillement (p. 377, n. 2). — Ceux qui ont objecté, contre le choix de Tongres, que cet emplacement n'a pas de défenses naturelles, et que César (VI, 37, 4-5)

Ambiorix, un matin, enveloppa le camp avec toutes ses forces et voulut l'enlever d'assaut. Mais les légionnaires eurent le temps de se ranger en armes sur le rempart, et la cavalerie dégagea les abords de la place. Le coup était manqué : Ambiorix rappela ses hommes[1].

Assiéger ou affamer le camp, il n'y fallait point songer. Il était abondamment pourvu d'hommes et de blé, les deux rois éburons ayant eux-mêmes veillé au service des vivres pour tromper la vigilance des légats[2]. La violence devenant inutile, Ambiorix eut recours à la ruse.

Un colloque fut demandé aux officiers romains[3]. On envoya aux Éburons deux députés, auxquels Ambiorix adressa une longue harangue. — Le Barbare s'excusait de l'affaire du camp : simple chef de guerriers, il était souvent contraint de céder au désir de ses hommes; et si les Éburons, malgré leur petit nombre, avaient eu l'audace de déclarer la guerre à César, c'est

partie de celles du camp, oublient que Tongres est en partie entourée de marécages. — Pour Tongres, voyez, outre les anciens géographes : Roulez, *Nouv. Mém. de l'Acad. de Bruxelles*, XI, 1838, *Examen*, etc., p. 5 et suiv.; Roulez et Wauters, *Bull. de l'Ac. de Belg.*, XXXI[e] a., II[e] s., XIII, 1862, p. 385 et 400; Wauters, *id.*, XXXII[e] a., II[e] s., XVI, 1863, p. 213 et suiv.; Gaucher, *Ann. de l'Ac. d'Arch. de Belg.*, III[e] s., VIII = XXXVIII (*Topogr. des camps*), 1882, p. 146; Gantier, p. 341 et suiv.; et ici, les écrivains de la p. 379, n. 4. — C'est Limbourg, après Tongres, qui a le plus de partisans. Mais : 1° César aurait-il fait camper ses légions au delà de la Meuse? 2° je ne vois pas les fugitifs gagnant de là le camp de Labiénus à travers les montagnes et les bois. Pour Limbourg : von Gœler, 2[e] éd., p. 174; von Veith, *Monatsschrift* de Pick, IV, 1878, p. 419 et suiv.; Harroy, *Les Éburons à Limbourg*, Namur, 1889. — On a proposé, avec assez de succès, le plateau d'Embourg près de Liège : von Cohausen (cf. ici, p. 270, n. 2); d'après lui : Grandgagnage, *Bulletins de l'Ac... de Belgique*, XXXI[e] a., II[e] s., XIV, 1862, p. 393 et suiv.; XLIII[e] a., II[e] s., XXXVII, 1874, p. 117 et suiv.; XXXII[e] a., II[e] s., XV, 1863, p. 457 et suiv.; XVI, 1863, p. 202 et suiv.; van Kampen, pl. 8; mais jamais César n'eût fait bâtir un camp en pareil endroit. — Willem entre Maestricht et Aix-la-Chapelle : Dewez, *Nouv. Mém.*, 1822, p. 263. — Houthem près de là : Sarrette, *Quelques pages*; cf. Jacques-Dupureux, *Annales du Cercle archéologique de Mons*, X, 1871, p. 465. — Aix-la-Chapelle : de Vlaminck et autres. — Voroux au nord de Liège : B[aert], p. 8. — On a même proposé : Vieux-Virton (Henrard, *Jules César et les Éburons*, p. 35, dans les *Mém. couronnés ... p. p. l'Acad. de Belg.*, coll. in-8, XXXIII, 1882); Amberloup sur l'Ourthe (Hock, p. 74); le camp de Mazy près de Gembloux (Fréret, *Ac.*, p. 456); etc. — Et on l'a identifiée avec l'*oppidum* des Aduatiques (p. 270, n. 2).

1. V, 26, 2-3; Dion, XL, 5, 1-2.

2. V, 26, 2; 28, 3. Tongres est au centre d'une région fromentière (cf. VI, 33, 4; 36, 2).

3. V, 26, 4.

que la Gaule s'était soulevée, que ce jour-là même, sur un plan arrêté d'avance, toutes les garnisons étaient assiégées à la fois, et que, dans deux jours, des bandes de Germains, louées à cet effet, viendraient se joindre aux Gaulois. Pour lui, il aimait César son bienfaiteur et Sabinus son hôte, il voulait sauver les légions : et il offrait aux légats de conduire leur armée, saine et sauve, soit au camp de Labiénus, soit à celui de Cicéron, à quelque cinquante milles de là. — Cet extraordinaire discours fut transmis au conseil de guerre[1].

La ruse d'Ambiorix était aussi grossière que sa tentative sur le camp. C'est ce que semblent avoir aussitôt reconnu le légat Cotta et la majorité des officiers. — Les usages d'une armée romaine, dirent-ils, étaient constants en pareil cas : il ne fallait pas sortir du camp sans l'ordre de César, d'autant plus que derrière ces remparts, les légionnaires n'avaient rien à craindre ni de la force ni de la famine[2].

Mais Sabinus, nature faible et timorée, se laissa envahir par le doute et l'angoisse, et il perdit à la fois la raison et le courage. Il crut l'ennemi sur parole, la Gaule soulevée, toutes les garnisons bloquées, et César parti : il se vit seul, à quelques milles du Rhin, enveloppé de multitudes, affamé jusqu'à la mort. Il n'eut plus que la pensée de s'échapper. Et il le dit au conseil[3].

On résista durement à ces paroles d'imprudence et de lâcheté. Sabinus s'entêta. La colère, à cet instant de demi-folie, s'empara très vite de lui. Il cria de manière à être entendu des soldats et à provoquer l'émeute. Les deux légats furent sur le point d'en venir aux mains. Pour éviter le scandale, on finit par céder. *Et on décida la retraite[4] dans la direction de Labiénus[5].*

1. V, 27 ; 28, 1-2 ; Dion, XL, 5, 2-3.
2. V, 28, 3-6.
3. V, 29.
4. V, 30 ; 31, 1-3.
5. Cette direction résulte de 27, 7. Elle s'explique par le fait que Labiénus commandait en l'absence de César.

La fâcheuse décision fut aggravée par toutes sortes de maladresses. Comme on avait délibéré jusqu'au milieu de la nuit, il aurait fallu remettre le départ au lendemain. Mais il fut fixé au lever du soleil de ce même jour. Les soldats veillèrent et se fatiguèrent à préparer leurs paquets; les chefs les laissèrent se charger de choses inutiles[1]. L'aberration de Sabinus gagna tout le monde. Aucun otage ne fut demandé à Ambiorix. On finit par sortir du camp comme pour une marche en pays ami : et le convoi se déroula en longues files d'hommes et de bagages enchevêtrés[2].

On s'avança pendant près de deux milles en pays découvert, sans rencontrer l'ennemi[3]. Puis, on arriva dans un vallon que bordaient des hauteurs fortement boisées[4]. C'était là

1. V, 31, 4-6; le ἐφ' ἑσπέρας de Dion, XL, 6, 1, paraît une inadvertance de l'auteur ou d'un copiste.

2. V, 31, 6; 43, 3 et 6.

3. V, 32, 1. La route du camp de Labienus, vers le sud-ouest (cf. p. 378, n. 5), ne peut être que la vieille chaussée dite « chaussée verte » ou de Huy (*Hooische kalsy*), qui passe le Geer (Jeker) un peu au delà de Koninxheim.

4. Les Romains, au 4e kilomètre, le Geer passé, commencent à monter, *ascensu*; ils sont dans un large vallon, *magnam convallem*, dominé par des hauteurs boisées (V, 32, 1-2). Ils sont, semble-t-il, dans le bas-fond du Geer, dans le vallon de Lowaige, les Barbares, dans les collines qui le dominent, aujourd'hui dénudées, autrefois boisées : et il est curieux de remarquer que ces bois, la forêt de Russon *silva Ratis*, étaient célèbres par leurs embûches dans les légendes chrétiennes (*Vita s. Evermari*, *Acta sanctorum*, 1er mai, I, p. 124 et 127). — Cet emplacement du combat a été bien indiqué par Driesen (*Bulletins de l'Acad. ... de Belgique*, XXXIIe a., IIe s., XV, 1863, p. 476 et s. ; *id.*, XVI, p. 221 et suiv.; d'après lui, Creuly, *Carte*, p. 37 et suiv., Napoléon III, p. 227). — Ceux-ci font suivre aux Romains la rive gauche du Geer, et y placent l'attaque, entre Koninxheim et Lowaige : il me semble qu'ils n'ont pu suivre ce bas-fond, plus ou moins marécageux, et qu'ils ont dû franchir le Geer après Koninxheim, et alors, par la vieille chaussée (cf. n. 3), commencer à monter, puis être attaqués aux carrefours des sentiers de Russon à Lowaige, et c'est d'ailleurs de ce côté que les textes du Moyen Age placent la forêt terrible. Évidemment, les expressions de César sont un peu fortes pour ce pays et font songer à un sol plus accidenté. Mais, outre le comblement des terres de la vallée et la mise en culture générale du pays après défrichement, n'oublions pas que César décrit par ouï-dire, et que dans ces cas d'attaque subite le soldat exagère toujours l'impression que lui font les difficultés du terrain. — Avant Driesen, on songeait surtout au vallon de Freeren sur la route de Liège (Fuss, *Recherches*, etc., *Bulletin de la Soc. scient. et littér. du Limbourg*, Tongres, II, 1851, p. 175). — Sur l'origine du récit de César, Adami, *Liegt der Schilderung... der Bericht eines Augenzeugen zu Grunde?* (progr. de Lambach, 1903) : il viendrait du rapport de Q. Junius (p. 369, n. 4).

qu'Ambiorix attendait ses victimes. Quand la plus grande partie de l'armée se fut engagée dans l'étau de l'ennemi, les Éburons s'élancèrent d'en haut sur les flancs et sur l'avant-garde.

L'imprévu de l'attaque, la fatigue de la nuit, l'énervement des querelles, la fin soudaine de leurs illusions, tout entraina soldats et officiers à une funeste panique : Sabinus ne fit que s'agiter en ordres incohérents, et les soldats coururent d'abord aux bagages, pour mettre leurs trésors en sûreté. Une lamentable clameur sortait de l'armée romaine [1], signe avant-coureur de la défaite et du massacre.

Cotta faillit cependant la sauver. Il ne fut pas étonné de la trahison et garda tout son sang-froid : il fit son devoir de chef et son métier de soldat, courant d'une troupe à l'autre, haranguant les hommes, chargeant l'ennemi [2]. A la fin, on parvint à dégager les cohortes de la file des bagages, et à les grouper en carré, face de tous côtés aux assaillants [3]. L'armée se retrouva massée, se serrant les coudes, présentant à l'adversaire ses lignes continues de boucliers, d'épées et de javelots [4]. C'étaient les chances de salut qui revenaient.

Les hommes d'Ambiorix hésitèrent, semble-t-il, devant le spectacle menaçant de la légion reformée [5] : car ils n'ignoraient pas sa force de résistance et les dangers de son offensive. Maintenus en avant par leurs chefs, ils pressèrent de plus près les Romains. Alors, quelques cohortes se détachèrent de la masse, firent brèche dans le cercle ennemi, et, partout où elles s'élançaient, il tombait devant elles des corps en nombre. L'espoir d'une victoire apparut chez les Romains [6].

1. 33, 1 et 6.
2. 33, 2.
3. 33, 3 et 4. Sans doute à la bifurcation, près du Geer, de la chaussée et du chemin de Russon (cf. p. 379, n. 4). — Je ne comprends pas pourquoi César n'approuve pas entièrement la manœuvre, sous prétexte qu'elle pouvait décourager le soldat : je n'en vois pas d'autre.
4. Cf. 34, 2.
5. Cf. 34, 1.
6. 34, 2.

Mais Ambiorix tenait à sa proie. Il savait l'éternel moyen de briser une légion : éviter le corps à corps et la portée du javelot, la cribler de traits à longue distance, l'amener à se disloquer, et rompre les compagnies l'une après l'autre. A la différence des purs Gaulois, les Éburons usaient dans la bataille de frondes et de javelines, de ces armes de trait légères et rapides contre lesquelles le légionnaire était souvent impuissant. Et Ambiorix donna l'ordre de s'écarter devant les sorties des cohortes, de refuser le proche contact, les tracasser de loin, les suivre si elles reculaient, les envelopper si c'était possible, et les tenir sans cesse exposées aux décharges continues des balles et des traits[1].

Le combat changea aussitôt de caractère. Devant les légionnaires qui avançaient, les Éburons se replièrent, mais sans cesser de combattre; les cohortes, frappées à distance, devinrent incapables de riposter, et l'ennemi tirait à coup sûr dans le tas des Romains, presque désarmés sous leurs armes. Ce n'était pas à vrai dire une bataille, mais un siège méthodique, où les traits des Éburons désagrégeaient peu à peu la masse humaine qu'ils entouraient. On vit tomber tour à tour les plus vaillants des centurions, et Cotta lui-même fut blessé[2].

Mais un tel combat durerait très longtemps. A une heure de l'après-midi, les Romains tenaient bon encore[3]. Les munitions des ennemis pouvaient s'épuiser, une diversion pouvait se produire. Ce n'était pas encore le moment du désespoir et du massacre.

Sabinus hâta ce moment par une dernière ineptie. Il fit demander quartier à Ambiorix. L'Éburon lui promit la vie sauve et lui enjoignit de venir[4]. Cotta, prié par Sabinus de l'accompagner, répondit qu'un Romain ne négociait jamais

1. 34, 3-4. Dion semble dire (XL, 6, 2) qu'Ambiorix était loin du combat.
2. V, 35.
3. V, 35, 5.
4. V, 36, 1-2.

avec un ennemi en armes, et il continua de combattre[1]. Son collègue se fit suivre des officiers les plus proches, et marcha vers les Barbares[2]. Il allait à son destin avec une imperturbable démence. Lorsqu'il fut à portée de la voix, Ambiorix lui cria de jeter bas les armes, et Sabinus obéit. Les deux chefs s'abordèrent, le colloque commença; peu à peu, les Barbares se groupèrent autour de la petite troupe des Romains : quand le moment parut propice, elle fut égorgée, et le hurlement de victoire annonça la mort du légat de César à la légion qui combattait[3].

Il ne restait plus à Ambiorix qu'à achever cette dernière. Une charge immédiate en rompit les rangs. Cotta fut tué, et beaucoup autour de lui[4]. De nombreux fugitifs gagnèrent le camp, le porte-aigle à leur tête. Il périt devant les retranchements; les autres voulurent résister encore; à la nuit, sur le point d'être pris, ils s'entr'égorgèrent jusqu'au dernier[5]. Quelques hommes étaient parvenus à s'échapper du lieu du combat, et purent, à travers bois, s'enfuir jusqu'au camp de Labiénus dans le pays des Rèmes[6].

Une légion entière, une demi-légion, deux légats, au moins 6000 soldats, une aigle et un camp avaient disparu. La bêtise criminelle de Sabinus amena cette honte. Mais un peu plus de prudence chez César l'aurait évitée : il s'était laissé tromper par Ambiorix, il avait confié le poste le plus périlleux

1. V, 36, 3 : c'était la règle.
2. V, 37, 1.
3. V, 37, 1-3; Dion, XL, 6, 2, qui ajoute qu'Ambiorix le fit dépouiller de ses vêtements, et percer de traits, en disant : « Étant tels que vous êtes, osez-vous commander à des hommes comme nous? » allusion peut-être à quelque différence de taille ou de corpulence.
4. V, 37, 3-4.
5. 37, 4-6; Dion, XL, 6, 3.
6. 37, 7; de Tongres à Mouzon par la chaussée de Huy, Marche ou Ciney, Bouillon et Sedan? *per silvas*, les bois des Ardennes entre la Semoy et la Meuse? — Les nombreuses monnaies romaines, antérieures à 54, trouvées aux abords de Tongres, se rapportent à ce désastre, et c'est une preuve de plus en faveur de cette ville (Huybrigts, *Tongres et ses environs*, Tongres, 1901, p. 49; le même, *La Tongrie*, 1907, p. 1 et suiv., extrait du *Congrès arch.* de Gand).

aux moins capables de ses légats et de ses cohortes. Maintenant, le mal est sans remède. Les Gaulois sauraient bientôt que le proconsul cessait d'être invincible, que sa fortune l'abandonnait, que leur liberté trouvait enfin son champion. Cette guerre des Gaules, jusque-là, s'était déroulée pour les Romains dans la majesté presque divine d'un incorruptible bonheur. Elle aurait désormais, elle aussi, sa tare indélébile, comme les guerres d'Italie avaient les Fourches Caudines, et la guerre d'Hannibal, Cannes et Trasimène[1].

V. — LE SIÈGE DU CAMP DE QUINTUS CICÉRON

César, à Amiens, ignorera longtemps ce qui vient de se passer, en deux jours, de l'autre côté des Ardennes : les seuls survivants couraient vers le sud, cachés par les forêts.

Du reste, Ambiorix ne perdit pas une minute. L'affaire réglée avec l'armée de Sabinus, il s'occupa aussitôt de la plus voisine, celle de Cicéron, campée chez les Nerviens (à Binche?[2]).

1. Cf. Plut., C., 24; Lucain, I, 428-9; Suétone, C., 25, 2.

2. Le camp de Cicéron est : 1° chez les Nerviens (V, 38); 2° sans doute à une certaine distance de la frontière du côté est (Aduatiques) (V, 39, 1); 3° à environ 50 milles, 73 kilomètres, de Tongres (27, 9; p. 376, n. 6); 4° à environ 60 milles, 90 kilomètres, du camp de Labiénus à Mouzon (V, 53, 1); 5° à plus de 2 jours de la frontière ouest (Bapaume) du côté d'Amiens, soit environ 50 milles (V, 48). Je cherche donc à mi-route directe de Tongres à Bapaume, et je placerai, hypothétiquement, le camp à Binche, d'où, je crois, part une vieille route vers la Meuse. On trouvera autour de Binche, du côté de la route de Bavai, la vallée (val d'Estinne) qui sépare César des ennemis (V, 49, 5), la hauteur où il campe et d'où il combat (près d'Estinne-au-Mont, 49, 6), et, sur les côtés, au sud les forêts et au nord les marécages où se réfugient les ennemis (52, 1; p. 391, n. 3). On remarquera aussi, en faveur de Binche, ses analogies avec Tongres : même situation sur la grande route du Nord, d'Amiens à Cologne, toutes deux sur des mamelons d'égale dimension, bordés de vallons marécageux ou de ruisseaux, et toutes deux au centre de bons pays agricoles. — La grosse objection contre cet emplacement est sa distance de Tongres, 100 kilomètres au lieu de 73, et sa distance du camp de Labiénus, 120 au lieu de 90. Mais, outre que ces distances sont indiquées par César comme approximatives, il est à noter qu'elles sont données, non pas directement par César, mais par les Gaulois : ce qui a fait supposer qu'il s'agit de lieues, non de milles (Roulez, *Nouv. Mém. ... de Belg.*, XI, 1838, *Examen*, p. 16). De plus, comparez V, 53, 1, à VII, 3, 3, et vous verrez que le chiffre de 60 milles, entre les camps de Cicéron et de Labiénus, est évidemment trop faible (p. 393, n. 3). — Les environs de Binche (Waudrez) ont été mis en avant par Wendelin,

Le jour même, la nuit suivante, un jour encore et une nuit, il galopa avec ses cavaliers sur la route du camp, portant avec lui la nouvelle de ses victoires[1]. En chemin, il l'apprit aux Aduatiques, et il les entraîna à sa suite[2]; il l'apprit aux Nerviens, et ils promirent de venir avec lui[3]. Et deux jours après la défaite des Romains, les vainqueurs apparurent en vue de Cicéron, dont la légion vaquait aux besognes coutumières[4]. Par sa présence d'esprit, la promptitude de ses décisions et la vitesse de ses mouvements, Ambiorix valait César. Derrière lui, tous les hommes de la Meuse et des Ardennes se poussaient à l'assaut du camp romain. Ils crurent qu'ils allaient l'enlever d'emblée, au pas de course[5].

Le camp de Cicéron, comme celui de Sabinus, se ferma devant les ennemis, et, à leur choc, se hérissa de légionnaires en armes[6]. Le jour même et les jours suivants, toutes les attaques furent repoussées[7]. On tendit alors à Cicéron le même piège qu'à son malheureux collègue : on lui apprit le désastre, le soulèvement de la Gaule, et on lui offrit les moyens de quitter le pays[8].

Leges Salicæ, Anvers, 1649, p. 73. Mais Binche même n'a été indiquée que vers 1863, et d'abord, je crois, par van der Elst (*Documents et Rapports de la Soc. paléont. et arch. de Charleroi*, I, 1863, p. 127-134), suivi par Lejeune (*id.*, p. 149-150, et *Hist. de la ville de Binche*, Binche, 1887, p. 20 et suiv.). — Autres hypothèses : Sombreffe ou Montaigle (Hock, p. 99; etc.); Mons (Dewez, 1822, p. 240); Villers-sire-Nicole (Sarrette); Rouveroi (Jacques-Dupureux, *Cercle de Mons*, X, 1871, p. 462); Sombreffe; Gembloux (Creuly, *Carte*, p. 7); Thuillies, Charleroi (Napoléon III, p. 238 et suiv.); le château de Namur (von Gœler, 2[e] éd., p. 170, van Kampen, pl. 8, von Veith, *Monatsschrift* de Pick, V, 1879, p. 275 et suiv.); Bavai, Berlaimont, Rèves près de Nivelles (Gautier, p. 271 et suiv.); Castres près de Bruxelles (Bouert, p. 4 et suiv.); Assche près de Bruxelles (des Roches, p. 357, Galesloot, *Mém. couronnés*... *par l'Acad. roy.*, série in-4, XXI, 1846-1847; etc.), Tournai; Avesnes; Oudenarde; etc.

1. V, 38, 1 et 2. Route de Tongres à Bavai?

2. V, 38, 1.

3. V, 38, 2-4; 5, 1 : colloque à la frontière nervienne, à Gosselies?

4. V, 39, 1 et 2. Ici se place l'appel des Nerviens à leurs clients, *Centrones, Grudios, Levacos, Pleumoxios, Geidumnos* (39, 1), cités nulle part ailleurs.

5. 39, 2-4; Dion, XL, 7, 1 : il y eut quelques travailleurs romains surpris dans les bois, vers la route de Tongres? (Gesvaux, Épinois, Mont-Sainte-Aldegonde?).

6. 39, 3-4; 40, 1-2.

7. 39, 4; 40, 3-5.

8. V, 41 : la négociation fut faite non par Ambiorix, mais par les Nerviens,

Quintus Cicéron, le frère de l'orateur, n'était pas un homme supérieur. Il ne valait ni Labiénus, ni Crassus le jeune, ni Décimus Brutus. Intelligence moyenne, peu porté à l'initiative, il n'eût rien fait de bon comme chef d'entreprise : d'autant plus qu'il avait une santé médiocre, incapable de fatigues et de veilles [1]. Mais il connaissait bien son métier, et il savait son devoir. Il fut, dans la circonstance, officier impeccable ; et la défense de son camp devint un de ces modèles d'opération militaire que les théoriciens purent proposer aux réflexions des soldats.

Aux paroles de paix, il se borna à répondre qu'il en référerait à César, et que la tradition du peuple romain était de ne point écouter un ennemi en armes [2]. Et il expédia message sur message au proconsul [3]. En vue de la résistance, il exhaussa la muraille du camp au moyen de cent vingt tours, munies chacune de parapets en clayonnage, pourvues d'une ample provision de pieux de combat et de javelots de siège [4]. La nuit, on profitait du sommeil des ennemis pour amasser les matériaux, on bâtissait et on travaillait [5]. Le jour, on ne faisait que combattre. Cicéron refusa tout repos à ses hommes, fût-ce aux blessés et aux malades, et lui-même s'interdit de dormir [6].

Mais Nerviens et Éburons étaient de rudes lutteurs. Déçus dans leurs ruses et leurs attaques, ils se décidèrent pour un siège en règle, du genre de ceux qu'ils voyaient faire aux Romains [7]. Tout autour du camp, ils établirent des lignes

auxquels il avait dû, sur leur territoire, laisser la direction des affaires ; Dion (XL, 7, 1-2) nomme Ambiorix.

1. V, 40, 7.

2. 41, 7, cf. p. 381-2 ; Dion, XL, 7, 4.

3. 40, 1.

4. 40, 2 et 6. Sans doute très rapprochées et réunies par des ponts (cf. p. 519).

5. 41, 5.

6. 40, 5 et 7.

7. Aidés par des prisonniers, et guidés par leur expérience des camps romains (V, 42, 2 ; Dion, XL, 7, 2). César ne nomme pas Ambiorix ; Dion lui attribue tout, et rappelle qu'il avait fait campagne avec les Romains : ce qui peut être un travestissement du texte de César, mais ce qui peut être une vérité (cf. p. 360).

d'investissement, ils creusèrent un fossé, ils bâtirent une muraille et des tours par-dessus, ils fabriquèrent des faux d'attaque, des galeries d'approche[1]. C'était la première fois que les Gaulois recouraient à de telles pratiques : mais, s'ils voulaient vaincre les Romains, il fallait s'inspirer de leurs moyens de victoire. Ils consentirent à faire œuvre de bûcherons et de terrassiers, ainsi que des légionnaires. Leur naïve ardeur au travail eut quelque chose de touchant. Comme ils ne possédaient point d'outils, ils fouillaient le sol avec leurs épées, et portaient la terre dans leurs sayons de soldats[2]. Ils s'y mirent tous. En trois heures, quinze mille pieds de fossés et de talus furent achevés[3].

L'investissement terminé, ils attaquèrent de nouveau, le septième jour du siége. Ce fut une dure journée, bien conduite par les Gaulois. On sent de plus en plus chez eux, dans les procédés de combat, dans le choix des armes et la succession des manœuvres, une direction unique et intelligente, et, quoique César ne nomme pas Ambiorix, on reconnaît son œuvre.

Il y eut d'abord contre le camp romain une terrible décharge de javelines enflammées, de balles d'argiles rougies au feu[4] : un grand vent venait de se lever, les Gaulois en profitèrent pour tâcher d'incendier le camp. Il flamba en effet, et sur tous les

1. V, 42. Les lignes d'investissement avaient 15000 pieds de tour (si l'on accepte xv des mss. α; x, puis xv, dans les mss. β; 42, 4). On peut discuter sur x et xv; mais, comme ces lignes touchaient de très près, au moins par endroits, le camp romain (cf. 43, 6), et qu'on ne peut supposer à ce camp plus de 10000 pieds, 750 mètres de front (encore ce chiffre est-il excessif), il faut maintenir [illegible]. — Si le camp est à Binche, la ligne des anciens remparts, environ 1750 mètres (Lejeune, *Hist.* p. 10), peut correspondre à celle du *vallum* romain. Et, en [illegible] à 15000 pieds la ligne d'investissement, on pourra la faire passer par le faubourg de Mons, la chapelle au sud du faubourg Saint-Jacques, Waudrezelle, la ferme de Maby-Faux et la ferme des Pastures. — Je placerais volontiers le campement gaulois à l'est, entre les ruisseaux de la Samme et du Masy.

2. 42, 3.

3. 42, 4; cf. note 1.

4. V, 43, 1 : *Ferventes fusili ex argilla glandes* : argile pétrie avec de la houille (Haumer écrit vers 1830; *Blätter für das Bayer. Gymnasialschulwesen*, XVII, 1881, p. 255-6; Napoléon III, p. 238); argile chauffée à blanc (von Goeler, 2e éd., p. 191); ce qui nous ferait préférer l'opinion de Napoléon, c'est que les Nerviens habitent, comme il le remarque, en plein pays houiller. Ce passage a occupé tous les commentateurs depuis de Vigenère (p. 503) et avant.

points. Aussitôt, les ennemis s'approchèrent avec leurs tours, leurs baraques et leurs échelles, et commencèrent l'assaut de la forteresse. Et, en un même moment, l'incendie, les traits, les machines et les hommes enveloppèrent la légion de Cicéron[1].

Ce qui la sauva, ce fut que tous, officiers et soldats, ressemblèrent à leur chef. Aucun d'eux ne broncha sur la place qui lui était assignée. Quand leurs bagages brûlèrent, ils ne quittèrent pas le rempart, détournant les yeux de l'incendie pour ne point affaiblir leur courage[2]. Il y eut de merveilleux traits d'audace et de bonne humeur, que César se plut à raconter, comme les épisodes de l'épopée dont il était le héros. Deux centurions se précipitèrent seuls dans le groupe le plus épais des assaillants, où ils disparurent pendant quelques instants : on les vit revenir ensuite sans blessure, des traits fichés dans leurs armes, et laissant derrière eux un beau tas de cadavres[3]. D'autres centurions, menacés par une tour ennemie, firent quelques pas en arrière sur le rempart, et invitèrent les Gaulois à descendre : mais aucun des Barbares n'osa s'approcher[4]. Tant de bravoure eut raison de la multitude des assiégeants : ils avaient eu le tort de se présenter, selon leur habitude, en masses trop serrées, ce qui gêna leurs mouvements dans l'attaque et la retraite[5] ; sans doute aussi, ils ne surent point manœuvrer les lourdes machines qu'ils avaient construites[6]. La journée finit pour eux dans un massacre[7].

Mais Cicéron courait toujours les plus graves dangers, si le proconsul n'arrivait pas. Tous ses messagers avaient été saisis et

1. V, 43, 1-3.
2. 43, 4.
3. V, 44.
4. 43, 6-7. — L'attaque de la tour, supposant une sorte de terrasse de niveau avec le pied des remparts, a pu se faire (*quodam loco*) par le côté nord de Binche, vers Battignies (porte de Bruxelles), qui est de beaucoup le côté le plus accessible, n'étant pas protégé, comme les autres, par des eaux et des vallons.
5. 43, 5.
6. Cf. 43, 6. Tous ces détails me paraissent prouver que le camp n'était pas sur une hauteur fort élevée.
7. 43, 5; Dion, XL, 7, 3.

crucifiés en vue du camp[1]. A la fin, un esclave gaulois cacha une lettre dans son javelot, et il put traverser les lignes ennemies[2]. Un après-midi, vers quatre heures, César apprit à Amiens le danger de ses troupes[3]. Depuis dix jours que Sabinus et Cotta avaient disparu[4], il ignorait encore la révolte et les malheurs.

VI. — LA DÉLIVRANCE DE QUINTUS CICÉRON

César donna aussitôt les ordres nécessaires. Il avait près de lui une légion, celle de Trébonius[5]. Il écrivit à Crassus, qui était derrière lui dans le Beauvaisis, de venir avec la sienne pour garder le quartier général[6]; à Fabius, qui était en avant du côté de Boulogne, il donna rendez-vous sur sa route[7]; à Labiénus, qui était à Mouzon sur la Meuse, il enjoignit d'arriver chez les Nerviens par le sud[8]. Lui-même, dès qu'il fut sûr que Crassus s'approchait d'Amiens, il partit avec sa légion, le lendemain matin, à neuf heures[9]. En chemin, il fut rejoint par celle de Fabius[10]. Mais il reçut aussi une lettre de Labiénus, et ce fut alors seulement qu'il apprit toute l'étendue du désastre, et la mort des deux légats. Pour comble de misère, Labiénus, attaqué par les Trévires, ne pouvait bouger[11].

César éprouva une des plus grandes douleurs de sa vie. Il aimait ses soldats presque autant que sa gloire. Ceux-là

1. 40, 1 : 45, 1 ; Dion, XL, 8, 1.

2. Il s'agit de l'esclave d'un Nervien nommé *Vertico*, demeuré fidèle, V, 45, 2 et 3; Dion, XL, 8, 2.

3. 46, 1, rapproché de 47, 2 (cf. p. 376, n. 2).

4. Il semble que l'esclave soit parti le 7e jour du siège, à la faveur de la défaite des Nerviens, et soit arrivé le lendemain à Amiens. Cf. p. 376, n. 2 et 3.

5. Cf. p. 372.

6. 46, 1 : cf. 47, 2 (cf. p. 372, n. 2).

7. 46, 3 (cf. p. 372, n. 1) : il lui donna rendez-vous *in Atrebatium fines* : en effet, la route d'Amiens à Bavai coupe l'extrémité du territoire des Atrébates avant Bapaume.

8. 46, 4 (cf. p. 394, n. 6).

9. 47, 1-2.

10. 47, 3 : à 20 milles d'Amiens (cf. 47, 1) : sans doute entre Albert et Bapaume, à la frontière commune des Ambiens et des Atrébates (n. 7).

11. 47, 4-5 (cf. p. 393). S'il a reçu la lettre de Labiénus, comme le semble indiquer

étaient morts misérablement, celle-ci pâlissait devant la victoire d'Ambiorix, et c'était au moment même où ses ennemis de Rome relevaient la tête[1], où ses amis et lui avaient besoin de tout son prestige de proconsul. Il jura de venger sa légion, de laisser croître sa barbe et ses cheveux jusqu'au jour où il aurait tenu son serment[2]. De pareilles démonstrations n'étaient point dans les habitudes de son esprit ferme et positif. Mais la violence de sa colère ou le désir de plaire à ses soldats le firent revenir ce jour-là aux vieilles pratiques d'une religion démodée.

Il continua sa route en toute hâte, confiant dans la rapidité de sa marche et l'excellence de ses deux légions[3]. L'essentiel était d'avertir Cicéron de sa venue, pour qu'il se gardât de toute résolution désespérée. Il se passa alors un de ces incidents pittoresques et émouvants qui abondent dans les campagnes de cet hiver. César écrivit à son légat quelques mots en langue grecque[4], pour que les ennemis ne pussent les comprendre; un cavalier gaulois de l'escorte se chargea de faire parvenir la lettre. Il l'attacha à la lanière d'une javeline, qu'il lança dans le camp assiégé. Mais l'arme se ficha dans une tour, et personne, pendant deux jours, n'y fit attention. Le troisième jour, un soldat la

le reçoit, au moment où il a rencontré Fabius, et si c'est une réponse à son ordre, cette réponse est arrivée 24 heures après l'envoi du message de César, les courriers ont donc fait en ce temps plus de 450 kil. (le double de la distance d'Amiens à Mouzon). Cela suppose un très bon service de relais entre les camps (cf. p. 393, n. 3), soit près de 20 kil. à l'heure.

1. Cf. p. 319-330 et 373; remarquez qu'aucune fête n'a été votée pour la seconde campagne de Bretagne.

2. Suétone, C., 67, 2.

3. V, 48, 1. Il suit la route d'Amiens à Bavai et entre, après Bapaume, *in fines Nerviorum*. C'est alors (cf. *ibid.*, 48, 2) qu'il expédie son message à Cicéron. César dit qu'il marche *magnis itineribus* (48, 2), peut-être seulement jusqu'à la frontière des Nerviens (cf. p. 390, n. 2). Dion ajoute (XL, 10, 1) que chez les Nerviens il marcha la nuit, ce qui est peut-être une négligence de l'auteur.

4. Étant donné que les Gaulois connaissaient plutôt les caractères grecs que les latins (t. II, p. 375-9), *litteris graecis* chez César (48, 4) doit signifier « en grec », et non « en lettres grecques »; cf. [illegible], Dion, XL, 9, Polyen, VIII, 23, 6 (d'après Tite-Live?). — C'est, je crois, une légende que l'histoire de César pénétrant dans le camp (de Cicéron?) *habitu Gallico* (Suet., C., 58, 2) : la légende sera née d'une lecture rapide de cet épisode.

remarqua enfin, et la porta au légat. Cicéron la parcourut, convoqua aussitôt l'assemblée des soldats, et, au milieu de l'émotion et de la joie de tous, il leur lut ces simples mots du chef, qu'« on devait avoir courage, lutter vaillamment ainsi que toujours, et qu'il faisait diligence pour arriver avec ses légions »[1]. Et à cet instant, les soldats, regardant vers la campagne, aperçurent au loin les feux allumés par César[2]. L'action, chez le proconsul, semblait avoir des ailes comme la parole.

Ce jour-là, les ennemis s'éloignèrent du camp[3]. Cicéron fit son devoir jusqu'au bout, il prévint son général du départ des Gaulois, et il l'avertit d'avoir à prendre garde : ils étaient fort nombreux, environ 60 000, et ils avaient fait de grands progrès dans l'art militaire[4]. César suivit le conseil, et quand, le lendemain, il aperçut l'ennemi sur des hauteurs, dominant un vallon qu'il devait traverser[5], il se résigna à ne point l'attaquer, et à chercher d'abord l'avantage du terrain[6].

César rendit à Ambiorix ruse pour ruse. Il s'arrêta en présence des Gaulois, gagna une colline[7], bâtit son camp tout à l'étroit, y entassa sa petite armée de 7000 hommes[8]. Le lendemain, les escadrons ennemis vinrent escarmoucher jusqu'au fossé. Par ordre, les cavaliers romains s'enfermèrent aussitôt dans le camp,

1. César, V, 48; Dion, XL, 9, 2-4, Polyen, VIII, 23, 6.

2. César, V, 48, 10; Polyen, VIII, 23, 6. Il a donc mis environ trois jours pour effectuer la route de la frontière à une distance de plus de 6 kilomètres de Cicéron, soit environ 54 milles, 18 milles par jour (cf. p. 389, n. 3). — Il campe en effet, ce jour-là, à plus de quatre milles des ennemis de Cicéron (49, 5, près et au sud de Givry, au moulin de la Trouille ?), et ce sont les feux des abords de ce camp, que sans doute celui-ci aperçut (allumés sur les hauteurs au sud de la route actuelle ? à Aulnois et Gognies-Chaussée, van der Elst, p. 134, Lejeune, H., p. 24).

3. V, 49, 1; Dion, XL, 10, 1.

4. V, 49, 1-3; cf. p. 385-387.

5. 49, 5 : *Trans vallem et rivum*, le val d'Estinne ? De même, van der Elst et Lejeune.

6. V, 49, 5-8.

7. *Quam æquissimo potest loco*, 49, 6 : la hauteur (de la gare) entre Haulchin et Estinne-au-Mont ? Rouveroy, à quoi on a pensé (van der Elst, p. 133; Lejeune, *Hist.*, p. 23), me paraît trop loin du vallon d'Estinne.

8. V, 49, 5-8; Dion, XL, 10, 2; Plut., 24. Les légions étant seulement de 3500 hommes, il est probable qu'il s'agit de deux des anciennes, VIIe, VIIIe, IXe et X^e.

les portes furent bouchées, le rempart fut exhaussé, et les légions donnèrent les marques de la plus vive terreur. L'ennemi finit par croire qu'il n'avait devant lui que quelques cohortes : il quitta sa position, et marcha contre le camp[1]. Lorsqu'il fut proche, en contre-bas, César lança tous ses cavaliers et tous ses fantassins, et mit en déroute cette foule désordonnée[2]. Mais il renonça sagement à la poursuivre, redoutant les forêts et les marécages qui lui servirent de refuge[3].

Le jour même, il était en vue du camp de Cicéron. A chaque pas, une émotion nouvelle le saisissait. Ce fut d'abord le spectacle imprévu des travaux élevés par l'ennemi, et il ne put réprimer sa surprise et son admiration. Puis, ce qui restait de la légion se montra en ligne devant le camp. Il la passa en revue, et ne trouva qu'un homme sur dix qui fût sans blessure. A Cicéron et à ses soldats, il adressa quelques mots d'éloge, et, sur le rapport du légat, il rendit hommage aux officiers les plus braves. Ce furent enfin les entretiens particuliers avec les chefs et les prisonniers, et l'enquête navrante sur la mort de Sabinus et de Cotta[4]. Le lendemain, l'armée entière se réunit, la légion sauvée et les deux légions de secours : César fit le récit des évènements, ne dissimula rien, et rejeta le désastre sur la faute d'un seul coupable : mais l'heure, dit-il, n'était ni à la plainte ni à la douleur; la bienveillance des dieux immortels[5] et la vertu des trois légions avaient permis l'expiation du crime; il ne restait plus qu'à en poursuivre la vengeance (début de novembre?)[6].

1. Il y avait eu, la veille, des combats de cavaliers *ad aquam* (50, 1), le long du ruisseau d'Estinne? César raconte (51, 3) que des hérauts ennemis s'approchèrent de son camp et donnèrent aux Romains et aux Gaulois alliés jusqu'à la troisième heure pour se rendre avec la vie sauve.

2. V, 50 et 51; Dion, XL, 10, 3; Plut., 24.

3. V, 32, 1 : *Silvas paludesque* : au sud, les bois de Bescaille, de Wauhu, etc.; au nord, les marécages de la Samme et de la Haine, les Grands Prés, etc. (de même, van der Elst, p. 133, Lejeune, *Hist.*, p. 22), et, au delà, la *silva Carbonaria*?

4. 32, 1-4.

5. *Beneficio deorum immortalium*, 32, 6 : c'est une des rares fois où il fait intervenir les dieux; il est vrai qu'il parle aux soldats. Cf. p. 170, n. 5.

6. 32, 5 et 6. Le 3e jour après la nouvelle du désastre (cf. p. 376, n. 3).

VII. — ÉCHEC DU SOULÈVEMENT GÉNÉRAL

Ce qui, à cette heure, constituait la défaite de César, ce n'était pas seulement la honte d'un désastre et le massacre de quinze cohortes : c'étaient encore le danger de Cicéron et la révélation des progrès militaires que faisait l'ennemi ; et c'était enfin la crainte que le reste de la Gaule ne s'ébranlât en apprenant ces choses.

Mais sur ce point, de meilleures nouvelles arrivaient. Les Gaulois ne surent pas plus se concerter après la victoire d'Ambiorix, qu'ils ne l'avaient fait avant sa prise d'armes. Quinze jours s'étaient déjà écoulés depuis la mort des légats, et rien de sérieux ne se passait en dehors des Ardennes. Celtes et Belges s'agitaient dans le vide, sans direction centrale. Des ambassades s'échangeaient entre les nations, des colloques se tenaient la nuit dans des endroits déserts, on traçait des plans, on cherchait des chefs[1]. Nul ne faisait ce qu'il y avait à faire, prendre les armes et s'en remettre à Ambiorix.

Le malheur de la Gaule fut précisément que son champion de cette année, Ambiorix, n'était qu'un Éburon. Misérable peuplade[2] et d'origine germanique[3], perdue au milieu des forêts et des marécages, inconnue de la plupart, n'ayant vécu jusque-là que dans la dépendance, tributaires des Aduatiques ou clients des Trévires[4], les Éburons ne prétendaient pas à donner des ordres à la Gaule ; et, malgré ses talents, Ambiorix ne passerait que pour un auxiliaire, qu'on désavouerait au besoin. La conduite des Trévires fut, à cet égard, significative. C'était leur magistrat, Indutiomar, qui avait excité Ambiorix, et peut-être

1. V, 53, 4 et 5.
2. *Civitatem ignobilem atque humilem*, V, 28, 1.
3. II, 4, 10 ; cf. t. II, p. 466-7.
4. V, 27, 2 ; IV, 6, 4.

même, comme les Trévires se disaient patrons des Éburons, ceux-ci avaient-ils reçu de lui l'ordre d'agir[1]. Mais le chef de la Moselle s'était bien gardé d'imiter son client : à la nouvelle de la victoire d'Ambiorix, il massa ses troupes aux abords du camp de Labiénus[2] : à la nouvelle de la victoire de César, il les ramena dans leurs foyers[3].

Tous ces chefs de révoltes, en 54, sont des maladroits ou des pleutres. — Les Armoricains s'étaient réunis en nombre pour assiéger le camp de Roscius en Normandie[4]. Ils arrivaient à huit milles des Romains[5], lorsqu'ils apprirent le succès de leur proconsul. Et ils décampèrent sur-le-champ, comme s'ils étaient battus eux-mêmes[6]. — Les Sénons se décidèrent enfin au meurtre public de leur roi Cavarin : celui-ci, prévenu à temps, se réfugia auprès de César. Et les Sénons envoyèrent des excuses au général[7]. — On avait espéré que les Germains expédieraient des secours : ils refusèrent[8].

Malgré toutes ces défections, les patriotes espéraient toujours, et César, même après sa victoire, demeurait dans la crainte et sur le qui-vive[9]. Ses succès, d'ailleurs, se réduisaient à un simple fait d'armes[10]. Ambiorix était libre, les tribus des Ardennes en mouvement, Sénons, Carnutes, Trévires et Armoricains restaient impunis ; on complotait dans toutes les cités, sauf chez les

1. V, 20, 2 ; cf. IV, 6, 4.
2. V, 47, 4 et 5 : à trois milles : sur les hauteurs entre Mouzon et Carignan, du côté de Vaux ?
3. V, 53, 2. — César (V, 53, 1) raconte à ce propos que la nouvelle de la délivrance de Cicéron, transmise par les crieurs des Rèmes, partit du camp de Quintus après deux heures et demie du soir et arriva à celui de Labiénus, devant Mouzon, avant minuit, soit en neuf heures (120 kil. de distance, cf. p. 383, n. 2, soit 13 à 14 kil. par heure, cf. t. II, p. 229).
4. V, 53, 6. Le camp était dans le pays de Séez (p. 371), peut-être à Séez même.
5. V, 53, 7. Vers Mortrée dans la direction d'Argentan ?
6. V, 53, 7.
7. V, 54, 2-3. Du reste, tout ce récit de la fin de 54 chez César (V, 53 et suiv.) est assez décousu, comme le sera le livre VI (p. 400, n. 2, p. 402, n. 8).
8. V, 55, 1 et 2.
9. V, 54, 3 et 4 ; 55, 4.
10. Cf. V, 55, 1.

Rèmes et les Éduens[1]. Un grand chef pouvait encore rallier toutes les volontés[2].

A la fin, Indutiomar se crut capable de ce rôle. Il convia autour de lui exilés et proscrits; des ambassades lui vinrent de partout; il se grisa d'illusions et d'orgueil, et, persuadé que sous ses pas la Gaule se lèverait entière, il se jeta dans l'aventure[3]. — L'assemblée de tous les Trévires fut convoquée sous les armes[4] : Indutiomar commença par faire condamner son gendre Cingétorix, ami de César, comme ennemi public; puis, il annonça que les cités de la Gaule l'appelaient à leur secours, et qu'on allait marcher à la guerre contre le peuple romain[5].

Il eût fallu faire cela un mois plus tôt, et sans le fracas d'une solennité publique. Labiénus, qui surveillait toujours la frontière trévire[6], suffit à débarrasser César de ce fantoche.

1. V, 54, 3 et 4; 55, 4; 56, 1 et 4. C'est probablement alors que les courriers de Gaule furent interceptés (Cicéron, *Ad Q.*, III, 9, 6).

2. Cf. V, 54, 4.

3. V, 55; 56, 1 et 4.

4. *Concilium armatum*, V, 56, 1-2; cf. t. II, p. 52.

5. V, 56, 2-5. Il indiqua, semble-t-il (cf. 56, 5), qu'il suivrait la route Trèves-Mouzon-Reims.

6. Le camp de Labiénus est, je crois, celui où il s'est tenu durant tout l'hiver (cela me paraît résulter de VI, 7, 1). Il est situé *in Remis in confinio Treverorum* (V, 24, 2), séparé du pays des Nerviens par une assez longue étendue de pays rème (V, 53, 1), de Tongres par des forêts (V, 37, 7), près d'une rivière ayant un gué (58, 6); et il y a, à 14 ou 15 milles de là (VI, 7, 3-5), sur une route importante, et en pays trévire (cela explique VI, 7, 1), une autre rivière *difficili transitu ripisque praeruptis* (VI, 7, 5). Il résulte bien enfin de l'ensemble des opérations et de ces textes que ce camp devait être situé sur la route directe de Reims au centre des Trévires, dans un carrefour stratégique d'où partaient des routes vers la Moselle et le Rhin, vers Tongres et Bavai. Toutes ces conditions me semblent fort bien remplies à Mouzon : 1° Mouzon, *Mosomagus*, est le marché frontière des Rèmes du côté des Trévires, dont le territoire commence aux collines de la rive droite, Carignan, *Epoissum*, étant aux Trévires; 2° Mouzon est sur la grande chaussée antique de Reims à Trèves, dont on voit les traces à l'ouest et à l'est; 3° à Mouzon se trouve, ou plutôt se trouvait un gué sur la Meuse; 4° à Mouzon, sur la rive gauche, dominant la route romaine, le mont de Brune, et aussi, mais beaucoup moins, les deux collines de Villemontry, sont de bons emplacements de camp romain; 5° à 15 milles de là (cf. Table de Peutinger, 9 lieues), sur la route de Trèves, on arrive sur les bords escarpés de la rive gauche de la Semoy, qui traverse cette route à *Meduantum*, Moyen près d'Izel. — J'écarte donc, sans hésitation, les autres hypothèses : à Chiny sur la Semoy (von Göler, 2e éd., p. 170), à Lavacherie sur l'Ourthe ou vers Marche (Napoléon III, p. 226; Creuly, *Carte*, p. 6), à Izel, puis à Arlon (von Veith, *Monatsschrift* de Pick, V, 1879, p. 145 et

Cingétorix avertit le légat de ce qui s'était dit à l'assemblée. Labiénus renferma sa légion dans son camp (près de Mouzon)[1], et manda la cavalerie des Rèmes et des cités les plus proches[2]. Quand Indutiomar s'approcha, il ferma ses portes et se tint coi[3]. Mais lorsqu'il eut tous ses escadrons sous la main[4], un soir qu'il jugea l'ennemi rassuré et dispersé, il les lança au dehors avec l'ordre formel d'atteindre d'abord Indutiomar[5]. Dans le désordre de cette charge subite, le chef fut surpris et tué sans peine[6]. Sa tête fut rapportée à Labiénus, et les Trévires rentrèrent une seconde fois chez eux[7], laissant de nouveau la Gaule à la merci de César (fin novembre?).

Il n'en restait pas moins au proconsul une fort lourde tâche. Son armée à compléter, son prestige à relever, des ennemis à punir, des tribus à immoler comme victimes expiatoires, et Ambiorix à égorger : il lui fallait une année entière pour accomplir cette œuvre de représailles qui achèverait sa conquête par l'épouvante des vaincus. Certes, ses amis d'Italie avaient plus que jamais besoin de le voir[8] : mais la vraie force de son parti était encore dans son armée et dans sa gloire. Il devait les rétablir d'abord : et cet hiver, il demeura dans la Gaule à préparer la campagne de répression[9].

suiv.), à Sainte-Menehould (Henrard, p. 12), près de Charleville ou de Mézières (après d'autres, Fréret, p. 451, Gantier, p. 224), près de Sedan (des Roches, p. 357), à Beron (Bizert, p. 3), à Saint-Michel près Hirson, puis à Revin (Sarrette), à Marquenoise près de Chimay (Malengreau, p. 471), etc. — Il ne faut pas oublier, pour comprendre la présence et l'action de Labiénus sur ce point, qu'il connaissait bien la route jusqu'à Trèves et vers le Rhin (p. 311).

1. 37, 1 et 2; cf. p. 394, n. 6.

2. 37, 2 : des Suessions, Lingons, Médiomatriques et Leuques?

3. 37, 2-4. Il est probable que le campement trévire fut à Mouzon, sur l'autre rive.

4. 38, 1. Le mont de Brune (p. 394, n. 6) est un fort bon emplacement pour camp de cavalerie.

5. 58, 2 et suiv.

6. La scène se passe entre le camp romain (au mont de Brune?) et la Meuse, qu'Indutiomar a traversée pour vaguer ad castra (58, 2), et qu'il veut repasser au gué (58, 6) au moment de l'attaque.

7. V, 58, 5-7.

8. Cf. p. 373.

9. 53, 3. Pendant le reste de l'hiver, la légion de Fabius revint chez les Morins (p. 372), celles de Trébonius, Cicéron et Crassus autour d'Amiens (53, 3).

VIII. — LES REPRÉSAILLES

L'affaire la plus urgente était de réparer le mal causé par Ambiorix. Pompée, sur la demande de son allié, lui envoya une légion de Cisalpins[1] (la Ire), de la levée de 55[2]; les légats de César en formèrent deux avec la levée de 54[3] (la XIVe et la XVe[4]). Au début de l'hiver, Ambiorix lui avait tué quinze cohortes à effectif incomplet : avant la fin il en reçut trente, aux cadres pleins[5]. Les Barbares purent admirer, comme dit César, la force militaire du peuple romain[6]. Et lui-même, avec ses dix légions, dut paraître plus redoutable que jamais à ses adversaires d'Italie (53)[7].

Ses renforts arrivés, il indiqua par un exemple qu'il ne ferait quartier à personne. A la tête de quatre légions[8], il partit à l'improviste du quartier général, gagna le pays des Nerviens, et l'abandonna à ses troupes. Tout fut dévasté, le bétail enlevé, les hommes pris comme esclaves; et César ramena les soldats encombrés de butin (milieu de mars)[9]. Ce fut à son retour, à Amiens, qu'il ouvrit l'assemblée gauloise du printemps (mars)[10].

1. VIII, 54, 2.

2. VI, 1, 2 et 4. Levée par Pompée comme consul en 55 (VI, 1, 2; VIII, 54, 2), en vertu du plébiscite Trebonien (Dion, XXXIX, 33 et 39; cf. Willems, II, p. 651). *Il a dû y avoir discussion sur le point de savoir si cette légion, levée dans la province de César, était à lui ou à Pompée* (VIII, 54, 2). — *D'après une hypothèse* séduisante, cette légion, numérotée Ire dans l'armée de Pompée, ne serait autre que la VIe de César, que nous ne trouverons qu'à la fin de 52 (p. 341, n. 6); Groebe *ap.* Drumann, n. éd., III, p. 706-7. Mais César aurait-il changé le numéro d'une légion consulaire de Pompée? la chose n'aurait-elle point passé pour une usurpation?

3. César chargea de la levée (VI, 1, 1) *legatos M. Silanum, C. Antistium Reginum, T. Sextium* : Silanus n'apparaît qu'à ce propos; nous verrons les autres en 52-51.

4. VI, 32, 5 (XIVe); VIII, 24, 3 (XVe, d'après une correction qui paraît évidente).

5. Trois légions, VI, 1, 4; 32, 5.

6. *Quid populi Romani disciplina atque opes possent*, VI, 1, 4.

7. J'imagine qu'il a dû exploiter la situation pour accroître ses forces.

8. Celles d'Amiens et des Morins (p. 393, n. 9).

9. *Nondum hieme confecta*, VI, 3, 1-3. Route d'Amiens à Bavai, déjà souvent parcourue : en 57 (p. 260-2), en 55 (p. 326, n. 6, p. 338, n. 1) et en 54 (p. 380, n. 3).

10. *Primo vere ut instituerat*, VI, 3, 4 : sans doute à l'équinoxe.

Elle put comprendre, à la vue du camp, la manière dont César voulait maintenant agir.

Tous les peuples s'étaient fait représenter, à l'exception des Sénons, des Carnutes et des Trévires[1]. En pleine assemblée, du haut de son tribunal[2], il déclara qu'il interprétait cette abstention comme une révolte, et que, toute affaire cessante, il la réprimerait d'abord[3]. Les délégués furent ensuite congédiés, et reçurent l'ordre de l'attendre à Lutèce[4]. Jamais peut-être il n'avait parlé plus crûment en maître et en gouverneur. Cela dit, et le même jour, il partit à marches forcées pour châtier Sénons et Carnutes[5].

Ce fut, à son approche, une panique générale. Les Sénons n'eurent même pas le temps de gagner leurs forteresses ; Accon, le chef des conjurés, tomba entre les mains de César : les plus coupables s'enfuirent ; le reste de la nation implora la médiation des Éduens ses patrons. Par égard pour ces derniers, le proconsul pardonna, réserve faite de ceux que l'enquête prouverait coupables[6]. Mais il dut aussi pardonner aux Carnutes, clients des Rèmes[7]. La peur de mécontenter ses deux puissants alliés modéra sa vengeance. On sent qu'il ne voulut point pousser trop loin les choses dans cette Celtique jusque-là si prompte à la soumission. Il prendrait sa revanche chez les Belges. — Et en effet, de retour à Lutèce, l'assemblée tenue et dissoute[8], « il se

1. VI, 3, 4.
2. *Pro suggestu pronuntiato*, VI, 3, 6.
3. VI, 3, 6.
4. *Concilium Lutetiam Parisiorum transfert*, VI, 3, 4 ; c'est la première fois, mars 53, que le nom de Paris est prononcé. Il résulte de César que les Parisiens, jusque-là alliés des Sénons et qui jadis n'avaient formé avec eux qu'une seule cité, s'en séparèrent à cette occasion, pour demeurer fidèles aux Romains : *Confines erant hi Senonibus civitatemque patrum memoria conjunxerant, sed ab hoc consilio afuisse existimabantur*, VI, 3, 5. Cf. t. II, p. 42-43. — On a supposé (M. Lachesnais, *Rev. milit. française*, n. s., II, 1869, p. 318 et suiv.) que César avait campé sur les hauteurs de Romainville. Je ne vois pas pourquoi il ne se serait pas installé lui-même dans la ville, comme à Besançon (p. 228) ou à Bibracte (p. 341).
5. VI, 3, 6. Route d'Amiens, Paris, Sens.
6. VI, 4, 1-4 : il imposa cent otages, que les Éduens devaient garder.
7. VI, 4, 5.
8. VI, 4, 6.

livra tout entier », comme il l'écrivit lui-même, à sa haine contre Ambiorix et les Trévires[1]. Il expédia deux légions à Labiénus, toujours campé à la frontière de ce peuple : lui-même, avec cinq autres, marcha vers l'Escaut et la Meuse[2].

Labiénus, comme à l'ordinaire, fit la moitié de la besogne de César.

Après la mort d'Indutiomar, les Trévires tinrent encore la campagne, d'accord avec Ambiorix, et soutenus par les promesses de quelques peuplades de Germanie[3]. Labiénus ne leur donna pas le temps de recevoir des secours. Il se rapprocha d'eux le plus possible (sur la Semoy à Izel[4]), puis, feignant d'avoir peur, il battit en retraite et les attira derrière lui. Quand il les vit en contre-bas, entassés dans un ravin, il donna l'ordre de faire volte-face et de lancer le javelot[5]. Ce fut alors la débandade ordinaire aux Trévires[6]. Mais cette fois, Labiénus poussa ses succès jusqu'au bout. Il massacra le plus d'hommes qu'il put, rejeta au delà du Rhin le clan d'Indutiomar, et remit à Cingétorix, l'ami de César, le gouvernement civil et militaire de la cité vaincue et soumise[7]. C'était la première fois qu'une armée

1. *Totus et mente et animo* (VI, 5, 1).

2. VI, 5, 6 : Labiénus a 3 légions, César 5, je ne sais où sont allées les deux autres. Il y a en ce moment déplacement du quartier général, qu'on installe d'abord peut-être à Mouzon, et ensuite je ne sais où (cf. p. 402, n. 1) chez les Trévires (*totius exercitus impedimenta ad Labienum in Treveros*, VI, 5, 6).

3. VI, 2, 1-3 ; 7, 1-3.

4. VI, 7, 3-4 : les Trévires marchent par la route Trèves-Mouzon, apprennent l'arrivée des deux nouvelles légions étant à deux jours de Mouzon (p. 394, n. 6), (à Arlon ?) ; ils vont alors camper à 15 milles de Labiénus pour attendre les Germains, c'est-à-dire vers Moyen en face d'Izel, sur la rive ultérieure de la Semoy. Labiénus marche contre eux par Carignan, Tremblois, Williers, et s'arrête à un mille d'eux, sur l'autre rive, donc sur la hauteur d'Izel.

5. VI, 7, 5-9 ; 8, 1-6 ; Dion, XL, 31. De son camp d'Izel, Labiénus reprend la route (direction du sud vers la chaussée). Les Gaulois escaladent, en amont du pont de Moyen, les pentes qui bordent la rive gauche de la Semoy ; Labiénus envoie ses bagages sur une hauteur (à la croix, vers la cote 353), *in tumulo quodam* (8, 3), et revient attaquer l'ennemi du haut des pentes. Les Barbares s'enfuient, au delà de la Semoy, dans la forêt de Chiny.

6. Note précédente. Cf. p. 266, 393 et 395.

7. VI, 8, 7-9. Il a dû prendre la route que les Trévires avaient suivie, Izel, Arlon, Trèves.

légionnaire occupait la vallée de la Moselle, et la descendait jusqu'en face de la Germanie. Labiénus, mieux que César, sut achever sa tâche (avril 53[1]).

IX. — LE SECOND PASSAGE DU RHIN

Le désir de prendre Ambiorix inspira à César un plan d'une grandiose envergure. Il voulut l'envelopper, lui, son peuple et sa terre, d'un cercle continu d'ennemis, sur quatre-vingts milles de rayon[2] ; puis, le cercle une fois fermé, lancer ces milliers d'hommes vers les fourrés des Éburons[3], comme une armée de rabatteurs et de chasseurs ramenés autour du repaire d'une bête fauve.

Il avait déjà remis la main sur les Nerviens[4], qui surveillaient les Éburons au couchant, en amont de la Meuse. — Au nord, vers l'Escaut, les tribus d'Ambiorix touchaient aux Ménapes leurs alliés[5]. César alla chercher ceux-ci[6] dans leurs forêts et leurs marécages, et son armée, divisée en trois corps, commença la destruction de tout, moissons, bêtes et hommes[7]. Les Ménapes firent cette fois la paix. Il leur fut enjoint de refuser tout asile à Ambiorix[8], et on installa chez eux Comm l'Atrébate, pour garder les issues des Éburons[9]. — De la Flandre, par le nord, César gagna le Rhin, laissant toujours son ennemi à l'intérieur du cercle que traçait sa marche (mai?)[10].

1. Cf. VI, 4, 3.
2. De Tongres au Rhin, à la Semoy, à l'Escaut.
3. VI, 5, 4-6 ; 6, 3 ; 9, 2 ; 29, 4-5 ; 30 et suiv.
4. P. 376.
5. VI, 2, 3.
6. Marche de Paris à Arras ?
7. VI, 5, 6-7 ; 6, 1 : il divisa (après Arras?) son armée en trois et dut d'abord construire des ponts : sans doute sur la Lys (à Estaires, Armentières, Wervicq?), sur les routes vers Cassel et le massif montagneux d'entre Bailleul et Ypres. Il marche donc à l'est de la route suivie en 56 (p. 312, n. 8). — Gautier (p. 318) étend beaucoup plus les opérations de César.
8. VI, 6, 2 et 3.
9. VI, 6, 4 : on l'installa peut-être à Cassel.
10. VI, 6, 4 ; 9, 1. Il a dû être rejoint alors par le reste de ses troupes (cf. p. 398, n. 2). — César, dans son récit, est extrêmement bref (*ex Menapiis in Treviros*,

Sur le Rhin, de Wesel à Coblentz, les Éburons, venus des bords de la Meuse, pouvaient donner la main aux peuples de la Germanie, Sicambres, Ubiens et avant-gardes des Suèves. César remonta la rive gauche du fleuve, enlevant à ses futures victimes tout espoir de s'échapper[1]. — Entre Cologne et Coblentz, il rejoignit Labiénus, arrivé du sud par la Moselle[2]. Les deux armées romaines n'avaient cessé de marcher à la lisière des Ardennes, et, en se réunissant, elles achevaient de les investir. Il s'agissait maintenant de traquer les hommes qui s'y cachaient.

Mais, avant de commencer cette besogne, César résolut de passer encore le Rhin et de se montrer à la Germanie. Un nouveau pont fut construit (à Bonn?)[3], et, en quelques jours, l'armée toute entière se trouva sur l'autre rive[4]. — Le proconsul écrivit plus tard, dans ses *Commentaires*, qu'il avait simplement voulu effrayer les Barbares, les punir d'avoir aidé les Trévires, les

rien de plus) sur cette marche, qui n'a pas dû être courte ni facile. — Peut-être a-t-il pris la route de Cassel, Ypres, Roulers, Gand, Anvers, et de là à la Meuse, soit par le nord vers Gennep, soit par le sud vers Maestricht. Je préfère la première direction, parce qu'il ne paraît pas avoir traversé le pays des Éburons, et que cette expédition chez les Ménapes paraît avoir été assez longue. De Gennep, il a pu rejoindre le Rhin à Xanten (cf. p. 325, n. 3) et suivre ensuite le fleuve jusque vers Bonn (*ex Menapiis in Treveros*, 6, 4; 9, 1).

1. Note précédente.

2. Cette jonction résulte de ce qu'il va avoir toutes ses légions, dix, avec lui (VI, 9, 3; 33, 1-4) : mais César ne le dit pas; ce récit, dans le livre VI, présente quelques incertitudes et incohérences.

3. Il fut construit *paulum supra* le pont précédent (9, 3), en face des Ubiens (10, 1), chez les Trévires (9, 5), à 30 milles du territoire des Sicambres (35, 6; p. 406, n. 2), lequel commençait à peu de distance en aval du premier pont (p. 331). Je pense donc à Bonn, à 25 kil. en amont de Cologne. Et je ne vois aucune difficulté à faire descendre jusque-là, avant l'époque romaine, la frontière des Trévires, d'autant plus qu'ils paraissent en rapports constants avec les Éburons (IV, 6, 4; V, 26, 2). — De même, Napoléon III, p. 260 (non loin du lieu du précédent pont, à Bonn). — Wolff (cf. p. 331, n. 9), près du premier pont, vers Cologne, ce qui n'est pas impossible. — On a supposé surtout les abords du confluent de la Moselle (von Goeler, p. 214; Dederich, *César*, p. 58; Rice Holmes, p. 697; cf. les auteurs cités p. 331, n. 9). Mais : 1° les Ubiens allaient-ils jusque là? 2° César et le pont eussent été bien loin d'Ambiorix, auquel, dit-il, il veut toujours barrer le chemin (9, 2); 3° aurait-il conservé ce pont et une garnison de douze cohortes (29, 2), s'il avait été si loin de Tongres, sa base d'opérations? 4° le pays transrhénan offre, sur ce point, bien peu de ressources. Voyez, contre ce système, les justes remarques de Wolff, *M.-R.*, p. 43 et suiv.

4. VI, 9, 3.

détourner de donner asile à Ambiorix[1]. Mais je doute que cette simple précaution exigeât la construction d'un pont et le passage de toute l'armée[2]. Cette grandiose démonstration ne pouvait être que le prélude d'une belle campagne. Crassus venait enfin de franchir l'Euphrate[3], Pompée rendait la paix au forum (juin)[4] : il importait que César eût aussi son triomphe, et la chasse à Ambiorix ne suffisait pas à sa gloire de l'année.

De fait, quand il se vit, une seconde fois, sur ce sol de la Germanie vierge de sa conquête, il semble qu'il ait oublié Ambiorix et la vengeance, et qu'il ait rêvé, comme deux ans auparavant, de victoires surhumaines à travers les peuples barbares. Les Ubiens lui apprirent que les Germains venus au secours des Trévires leur avaient été envoyés par les Suèves, éternels ennemis du nom romain. A ce mot de Suèves, César, ressaisi par ses illusions, se décida à rester au delà du Rhin[5]. L'occasion était bonne pour une nouvelle entreprise. Les Ubiens faisaient une soumission absolue[6]; les Trévires tremblaient devant Labiénus. César avait avec lui toute son armée, plus forte que jamais[7]. Un pont solide, et qui lui appartenait, réunissait les deux rives. S'il arrivait à vaincre les Suèves, il effacerait l'ombre des derniers revers, il rétablirait toute son influence en

1. VI, 9, 1-2.

2. D'autant plus qu'Ambiorix avait mille fois le temps, en aval de Bonn, de passer chez les Sicambres (cf. VI, 35, 6), et que César, au delà du Rhin, ne s'occupa pas de ceux-ci, qui étaient les voisins des Eburons (*id.*), et qu'il ne punit personne.

3. Printemps de 53.

4. Plutarque, *Pompée*, 54.

5. *Reperit ab Suebis auxilia missa esse,... aditus viasque in Suebos perquirit*; VI, 9, 8. Je serais tenté de croire qu'il a songé à ce séjour en Germanie avant l'entrée en campagne; sans quoi : 1° il n'eût pas emmené toutes ses troupes avec lui; 2° il n'eût pas expédié à Labiénus *impedimenta totius exercitus* (VI, 5, 6).

6. VI, 9, 6-8.

7. César parle de dix légions (VI, 32, 5; 33, 1-3), et, en plus, douze cohortes, plus d'une légion (29, 3); il a donc dû, pour cette campagne, recevoir la valeur d'une nouvelle légion, peut-être la VI° (cf. VIII, 4, 3; il n'est pas impossible qu'il en ait reçu une seconde de Pompée; cf. Plut., *César*, 25; *Caton*, 45), à moins que ces douze cohortes ne soient détachées des dix corps. Cf. p. 404, n. 4.

Gaule et à Rome, et il ne lui resterait plus rien à envier à Pompée et à Crassus. — Et aussitôt, il se prépara pour une longue expédition. Tous les bagages de l'armée furent rapprochés du Rhin, installés chez les Trévires[1]. Un camp fut bâti sur la rive droite[2], des convois de vivres furent réunis[3], des espions envoyés chez les Suèves[4]. Ceux-ci, de leur côté, ne restaient pas inactifs : ils faisaient appel à tous les hommes de leur nom; une foule innombrable de guerriers se groupaient au sud des montagnes de Thuringe, prêts à la bataille[5]. La grande guerre allait enfin s'engager (juin-juillet?)[6].

Mais cette pensée ne domina l'esprit de César que la durée d'un rêve. A la réflexion, il comprit le danger de quitter la Gaule en ce moment, d'abandonner l'Italie au pouvoir renaissant de Pompée; peut-être apprit-il alors le désastre et la mort de Crassus[7]. Une fois de plus, il dut réprimer son imagination délirante, et, laissant là les risques de la Germanie, il revint en Gaule pour des affaires plus sûres et plus utiles[8]. — Toutefois, il ne détruisit le pont que sur la rive ultérieure, et il disposa sur la rive gauloise une tour de garde, des défenses sérieuses et une garnison considérable, douze cohortes, plus

1. P. 395, n. 2. Où? peut-être au camp du pont? peut-être à Arlon ou vers Trèves?

2. VI, 10, 2. A Vilich?

3. VI, 10, 2.

4. VI, 10, 3-4.

5. VI, 10, 1 et 4. Il semble qu'avant de s'être concentrés en vue de l'attaque des Romains, ils aient songé d'abord à l'offensive et à envahir le pays des Ubiens (10, 1-2 : tout cela n'est point clair). — Les Suèves se sont concentrés *ad extremos fines* (10, 4), à l'entrée de la *silva Bacenis*, qui les séparait des Chérusques (VI, 10, 5) : peut-être dans la vallée de la Nidda, près de Francfort?

6. Cf. p. 401, n. 5.

7. Il est mort le 28 mai (calendrier rectifié, système Le Verrier) : la nouvelle de sa mort a pu arriver à César au début de juillet.

8. VI, 29, 1 : il déclare qu'il craignit de manquer de blé, alors que plus haut (10, 2) il parle de ses approvisionnements; Dion, XL, 22, 2. — Il semble bien qu'il soit resté au moins un mois au delà du Rhin, puisqu'avant ce passage nous sommes encore au printemps (cf. 7, 1) et qu'après il est question de moisson (29, 4). Mais il ne nous dit pas ce qu'il fit. — C'est ici, et pour masquer le vide de cette campagne et l'incohérence de ses projets, qu'il place le long exposé des mœurs comparées des Gaulois et des Germains (VI, 11-28).

d'une légion[1]. Ce qui signifiait qu'il n'avait pas encore renoncé à son grand dessein[2].

X. — LA CHASSE A AMBIORIX

Le cercle était achevé autour d'Ambiorix, des Éburons et des Ardennes : une furieuse chasse à l'homme commença.

On savait exactement où lever Ambiorix[3]. Il était dans sa résidence ordinaire, à l'entrée de la forêt, entouré de ses compagnons familiers, clients et serviteurs[4]. En avant-garde, César envoya dans cette direction, à travers bois, tous ses cavaliers et Basilus à leur tête[5]. Le Romain galopa sans repos, dissimulant sa marche, n'allumant point de feux, ne laissant échapper aucun fuyard qui pût révéler son approche[6]. On arriva ainsi à l'improviste devant le gîte d'Ambiorix; il ne restait, pour atteindre l'homme, qu'un passage étroit à franchir[7]. Mais les amis du roi se groupèrent sur le chemin, et, pendant qu'ils combattaient, un de ses compagnons le mit à cheval, et un temps

1. VI, 29, 3.

2. Ὡς καὶ ἀεὶ διαβησείων, Dion, XL, 32, 2.

3. VI, 30, 1.

4. La villa d'Ambiorix était 1° au milieu des bois (VI, 30, 3), 2° peut-être près d'un fleuve (cf. VI, 30, 3), 3° précédée d'un étroit défilé, *angusto loco* (30, 3), 4° sans doute non loin de la grande route (cf. n. 6) de Bonn à Tongres, puisqu'Ambiorix croit à l'arrivée de toute l'armée romaine (31, 1), 5° et sans doute pas très loin de Tongres, le centre et le carrefour de sa tribu (cf. 31, 2; ici, p. 376, n. 6). Je la placerais donc volontiers aux abords de Liège, à Héristal par exemple, où elle aurait été remplacée par une villa romaine, puis carolingienne. — On peut songer aussi, sur l'autre rive, au terrain de la villa romaine de Jupille. — On la place parfois au château d'Embourg (Baert, p. 41), etc.

5. VI, 29, 4.

6. VI, 29, 4 et 5; 30, 1. Je crois que Basilus a pris la route de Bonn à Tongres, par Zulpich, Eupen et Liège, route au sud de celle que César a suivie en 55, de Cologne à Tongres par Maëstricht (p. 320, n. 6). Cette route de Bonn à Tongres, que César va suivre derrière Basilus (29, 4; 31, 1), traversait l'extrémité des Ardennes au dire des *Commentaires* (29, 4), et en fait elle coupe la grande forêt entre Zulpich et Eupen (Hohe Venn). On s'explique qu'en suivant cette route les Romains aient longé et menacé le Condroz, sans le traverser (VI, 32, 1-2).

7. VI, 30, 1 et 3 (*angusto in loco*). Peut-être le défilé (vers Héristal) entre le plateau de Tribouillet et celui de dessus Faurieux, ou celui entre ce dernier et la Meuse?

de galop cacha Ambiorix dans la forêt[1]. L'occasion était manquée (début d'août[2]).

Traqué de toutes parts, Ambiorix ne perdit pas courage. Au lieu de réunir ses troupes, il les dispersa. Avis fut donné à tous les Éburons de veiller chacun à sa propre sûreté. La tribu entière, sur l'ordre de son roi, disparut aux quatre vents du ciel[3]; les uns se cachèrent dans les bois[4], les autres dans les marécages[5], et d'autres gagnèrent les îles des fleuves ou de l'Océan[6]. Ceux qui étaient trop vieux pour fuir se suicidèrent, comme le roi Catuvolc, qui s'empoisonna, à la gauloise, avec le suc de l'if : et il expira, dit César, en maudissant Ambiorix[7]. — C'étaient Rome et son proconsul qu'il aurait dû maudire.

Les légions n'allaient donc trouver devant elles aucun ennemi à combattre. Mais César ne lâcha pas sa proie. A défaut d'adversaires, il s'acharnerait sur le sol qui avait produit l'« engeance criminelle »[8]. — A travers le pays désert, il arriva à Tongres[9], où il retrouva les traces du camp et du désastre de l'année précédente. Malgré les souvenirs lugubres que ce lieu rappelait[10], il y installa une légion des derniers conscrits (la XIVe), les malades, les bagages de l'armée, 200 cavaliers, et Quintus Cicéron comme

1. VI, 30, 3, 4 et 2; il semble qu'on eut d'abord ravagé ses fermes et détruit ses récoltes et réserves (30, 2).

2. *Quum maturescere frumenta inciperent*, VI, 29, 4.

3. VI, 31, 1 et 2; l'ordre a pu être donné de Tongres, centre de la tribu (cf. p. 403, n. 4, p. 376, n. 6).

4. *In Arduennam silvam*, 31, 2 : on songe au sud, route de l'Ourthe; mais cette route étant soumise à César (n. 9), je crois plutôt l'ouest, route vers l'Escaut et bois du Hageland, forêt de Wavre, forêt Charbonnière; cf. 33, 3.

5. *In continentes paludes*, 31, 2 : route du nord-est et marais de la Meuse et du Peel?

6. *Insulas... quas aestus efficere consuerunt*, 31, 2 : route du nord; cf. 33, 3.

7. 31, 5. Écrit peut-être à dessein par César en 52-51 pour effrayer des ennemis à Ambiorix, qui résistait encore alors (cf. p. 392).

8. *Stirpem hominum sceleratorum*, VI, 34, 5.

9. Il suit la route de Bavilus (p. 413, n. 6). En chemin il reçoit la soumission (32, 1-2) des *Condrusi* (Condroz; cf. p. 403, n. 6) et des *Segni* (peut-être haute vallée de l'Ourthe), ce qui explique qu'il ait négligé, semble-t-il, dans la poursuite d'Ambiorix, le pays de l'Ourthe et tout l'est de la Meuse (cf. 33, 1-2).

10. D'autant plus qu'il paraît bien que la légion détruite portait le même numéro que celle qu'il y installa (cf. p. 372). Mais César était fort peu superstitieux; cf. p. 170.

chef[1]. Et il en fit son quartier général pour tout le temps que durerait la recherche d'Ambiorix.

Son plan de chasse se développa. Isolés dans un cercle d'ennemis, les Éburons ne pouvaient s'échapper. A Tongres, l'armée était au centre de leur pays[2]. De là partiraient les battues générales. César divisa ses neuf légions en trois groupes d'égale force : l'un, avec Labiénus, fut envoyé dans la direction de l'Océan[3]; l'autre, avec Trébonius, vers la Sambre et la haute Meuse[4]; le troisième, le proconsul en tête, du côté de l'Escaut, où l'on disait qu'était Ambiorix[5]: il eut le tort de négliger les chemins du Rhin[6]. Chacune de ces troupes devait explorer et dévaster le pays des deux côtés de sa route. Pour que la besogne fût achevée sans trop de péril, pour qu'il ne restât, de la terre maudite, aucun arpent qui n'eût été fouillé et saccagé, César fit appel aux nations voisines[7] : Ménapes, Trévires, Nerviens, Aduatiques et Rèmes[8] furent avisés par un message du proconsul qu'il leur ouvrait le pays des Éburons, et qu'il les invitait au pillage[9]. Ils se hâtèrent d'accourir en nombre[10]. Et, au signal donné, les Romains partant du centre et les Gaulois du pourtour, plus de cinquante mille hommes[11] s'élancèrent à la curée dans les fourrés des Ardennes.

1. VI, 32, 3-6; 36, 3. On ne peut dire s'il s'agit des bagages des légions seulement ou de tout le quartier général (cf. p. 401, n. 5, p. 398, n. 2).

2. VI, 32, 4.

3. *Ad Oceanum, in eas partes quae Menapios attingunt*, VI, 33, 1; direction de Tongres à Bois-le-Duc.

4. *Ad Aduatucos*, VI, 33, 2; route de Bavai et du sud-ouest.

5. *Ad flumen Scaldem, quod influit in Mosam, extremasque Arduennae partes*, VI, 33, 3; direction de Malines ou Bruxelles (cf. p. 401, n. 4). — Bergk (p. 33 et s.) corrige en *Calbem*, et suppose la Kyll, affluent de la Moselle.

6. Il les a négligés parce qu'il en venait (p. 404, n. 9), et que sans doute aussi un service d'étapes le tenait en relation avec son camp de Bonn (p. 402-3). Il a négligé aussi la route de l'Ourthe (p. 404, n. 9).

7. VI, 34.

8. Ce sont les *finitimae civitates*, 34, 8.

9. VI, 34, 8.

10. VI, 34, 9; Dion, XL, 32, 3. César ajoute (34, 8), assez cyniquement, qu'il fit cela pour que les soldats romains fussent maintenus dans les rangs et sur les routes, pendant que les Gaulois s'aventuraient hors du chemin, dans les endroits dangereux, *ut potius in silvis Gallorum vita quam legionarius miles periclitetur.*

11. Neuf légions et les Gaulois.

Mais l'erreur commise trouva aussitôt son châtiment. En conviant les Barbares à cette dévastation, César supprimait les règles de la discipline politique qu'il voulait imposer à la Gaule : il rétablissait l'état de brigandage. Et, les passions humaines une fois déchaînées, il était à craindre qu'on ne les tournât contre lui. Un incroyable incident fit mesurer à César l'étendue de sa faute.

Du côté du Rhin, il n'avait dirigé aucune légion. Sur ce point, les Éburons étaient voisins des Sicambres. Ils apprirent le pillage et en voulurent leur part[1] : deux mille cavaliers passèrent le fleuve[2], enlevèrent quelques fugitifs et beaucoup de bestiaux[3], et, comme ils ne virent point de Romains sur leur route, ils poussèrent toujours plus loin, et s'approchèrent, sans le savoir, du camp de Cicéron[4]. Un des prisonniers leur révéla ce détail et l'absence de César[5] : « A quoi bon », leur dit-il, « butiner dans la forêt, quand on a devant soi toutes les richesses de l'armée romaine? » Et, guidés par lui, les Sicambres galopèrent vers le quartier général[6].

Ce malheureux camp de Tongres, sottement exposé aux abords des Ardennes et au débouché des routes du Rhin, fut donc surpris et attaqué une seconde fois. Cicéron, dit César, s'était ce jour-là départi de la prudence nécessaire[7] : cinq cohortes se trouvaient alors dispersées dans la campagne[8], il ne restait que

1. VI, 35, 4 et 5.

2. A trente milles, dit César, du pont (35, 6), sans doute vers l'extrémité de leur territoire du côté des Ubiens, à un lieu de passage habituel (cf. 35, 6), peut-être à Cologne même, à l'emplacement de l'ancien pont (cf. p. 331-2), ou (exactement à 30 milles de Bonn) au confluent de la Wupper, où a sans doute commencé leur territoire.

3. Ils marchent, je crois, soit sur la route prise par César en 55, soit au nord de cette route (p. 330, n. 5). S'ils avaient suivi la route du sud, venant de Bonn (p. 403, n. 6) j'imagine que le service d'étapes de César eût donné l'éveil.

4. 35, 6 et 7. Ils atteignent les frontières des Éburons (sans doute après le passage), puis traversent *paludes* et *silvae* (marais et forêts au nord du chemin de Cologne à Maestricht?).

5. Ils étaient alors (35, 8) à trois heures de Tongres (vers Maëstricht?).

6. VI, 35, 10. Par la chaussée de Maëstricht?

7. VI, 36, 1.

8. Elles furent envoyées à trois milles, sur des terres à blé, séparées du camp par une colline (VI, 36, 2; 40, 1 et 3), et, visiblement, non pas sur la même route

deux à trois mille soldats et quelques malades[1]. Les Sicambres montèrent à l'assaut du camp. Ils allaient peut-être en avoir raison[2], lorsque les cohortes revinrent des champs[3]. Comme les Romains ne s'attendaient pas à voir l'ennemi, ils ne surent pas se mettre tous en rang de bataille; et, si le plus grand nombre put percer jusqu'au camp[4], deux cohortes de conscrits se laissèrent investir et furent massacrées[5]. Le souvenir de Sabinus et de Cotta se présentait aux soldats assiégés et les glaçait d'épouvante. — Mais les Sicambres étaient trop peu nombreux pour commencer un siège en règle; d'ailleurs, César revenait : ils regagnèrent le Rhin sans être inquiétés[6].

César revint en effet dans la nuit même de l'attaque, sept jours après le début des opérations. Ni lui ni ses légats n'avaient rencontré Ambiorix; et il était arrivé, écrivit-il naïvement, « cette chose admirable », qu'Ambiorix traqué « avait failli réaliser le plus ardent de ses désirs », la destruction du camp de César lui-même[7]. Le proconsul blâma Cicéron de s'être si mal gardé[8]. Puis il repartit en campagne, distribuant à nouveau la tâche entre ses légions et les pillards du voisinage. La recherche recommença encore[9].

Les ruines s'amoncelaient autour des colonnes; les villages s'écroulaient sous les flammes; le feu détruisait les fermes et

mais dans la même direction que celle par laquelle arrivent les Sicambres (30) : elles allèrent sans doute, par la route de Mopertingen, vers le nord-est, dans les terres à blé, toujours visibles, de derrière le mont de Berg.

1. VI, 30, 2-3; 38.

2. VI, 37-38.

3. VI, 39 (par la route de Mopertingen?).

4. VI, 40, 4-5.

5. VI, 40; Dion, XL, 32, 4. La bataille se passe, je crois, sur l'éminence que projette le mont de Berg vers Tongres (cote 121, *tumulum*, 40, 1), le long de la chaussée de Maëstricht et dans les bas-fonds que borde le Geer (*iniquum locum*, 40, 6), et sur le mont de Berg (*jugum*, 40, 3 et 6). — De même, Driesen, p. 482 (cf. ici, p. 370, n. 6, et p. 379, n. 4).

6. VI, 41, 1; Dion, XL, 32, 5. Ils avaient déposé leur butin *in silvis* (près de Maëstricht?).

7. VI, 41, 2-4; 42.

8. VI, 42, 1.

9. VI, 43, 1 : peut-être par les mêmes routes, p. 405.

les granges[1]. On gardait ce qui valait la peine d'être pris, on détruisait le reste, les moissons étaient coupées ou saccagées ; et il ne restait plus sur le sol de quoi nourrir les hommes[2]. Mais Ambiorix était insaisissable. Toujours à cheval, suivi de quatre fidèles, il déjouait toutes les embûches, échappait à toutes les poursuites, ne craignait aucune trahison. On l'apercevait parfois fuyant à l'horizon ; les cavaliers de Rome se lançaient aussitôt au triple galop, et, au moment où ils pensaient l'atteindre, Ambiorix s'évanouissait comme un fantôme dans la profondeur d'un taillis ou d'une caverne[3]. Quelques jours après, il reparaissait loin de là, galopant avec son escorte éternelle[4], pareil au veneur mystérieux qui dirigeait dans les Ardennes la chasse invisible des dieux[5].

Il fallut à la fin abandonner ce pays, où il ne semblait plus rester qu'Ambiorix et ses quatre compagnons. César renonça à sa victime, et ramena à Reims toute son armée[6] (septembre[7]). Derrière les légions en retraite, Ambiorix attendit le moment de reformer son peuple et de l'armer à nouveau.

XI. — CÉSAR REVIENT EN ITALIE

A Reims, César termina par une nouvelle faute cette campagne stérile de représailles. L'assemblée d'automne s'y réunit[8] : il y déféra les affaires des Sénons et des Carnutes. Au lieu de

1. VI, 43, 2.
2. VI, 43, 3.
3. *Aut latebris aut saltibus*; 43, 3-6. Il a dû se cacher surtout dans les bois, cavernes et abris sous roche qui bordent la Meuse de Liège à Namur, rive gauche (la rive droite est du Condroz). Et il est probable qu'il a dû utiliser quelques cavernes à deux issues (cf. 43, 6). — On a songé à une caverne entre Marche et Namur (Gauchez, *Ann. de l'Ac. d'Arch.*, XXXVIII, 1882, p. 330).
4. 43, 6.
5. Cf. Grimm, 4e éd., II, p. 767 et suiv., III, p. 280 et suiv.
6. 44, 1 : Reims (*Durocortorum*, mss. α, *Durocortorum*, mss. β) remplace alors Amiens comme quartier général. Nommé pour la première fois. C'est à ce moment, je suppose, qu'il retira la garnison du Rhin (p. 402-3).
7. Cf. VI, 43, 3 ; 36, 2.
8. VI, 44, 1.

pardonner aux Celtes, il institua une procédure en règle[1], qui fit ressembler le conseil gaulois à un jury romain, présidé par un préteur. Accon le Sénon, reconnu coupable, fut condamné à mort, et la sentence s'exécuta suivant la coutume romaine, par le supplice des verges[2]. D'autres accusés avaient pris la fuite; on leur interdit « l'eau et le feu »[3] : cette formule, prononcée peut-être par César en latin, entraîna l'exil et la perte des biens. Ce fut la première fois sans doute qu'il jugea les indigènes en proconsul, exerçant sur eux ce droit du glaive qu'il tenait du peuple romain. Et dès ce jour, les Gaulois estimèrent que l'état de servitude pesait sur leurs peuples.

César s'imagina qu'ils l'acceptaient, et, une fois de plus, il annonça « le silence de la Gaule »[4]. Après tout, l'illusion était possible. La plupart des nations avaient eu, cette année, le désir de se révolter; des chefs décidés s'étaient offerts à elles; les malheurs des camps légionnaires faisaient craindre de plus graves défaites. Et cependant, le proconsul n'avait eu à combattre que trois ou quatre peuples de la frontière, toujours les mêmes, et les plus étrangers à la vie gauloise. Chez les Belges, chez les Celtes, on s'en était tenu à quelques intrigues sans durée. César put croire que la Gaule ne sortirait plus de son « repos » habituel.

Les dix légions furent installées, cette fois, assez loin du Rhin, de la mer et du nord. Deux seulement restèrent en Belgique, à la frontière trévire[5]; deux campèrent chez les Lingons[6], alliés de Rome, et voisins de la Saône; le quartier général, avec les bagages, les archives, les otages, fut placé à Sens sous la garde de six légions[7]. Labiénus, comme à l'ordinaire, reçut

1. VI, 44, 1.
2. *More majorum*, les Romains, 44, 2.
3. VI, 44, 2 et 3.
4. *Quieta Gallia*, VII, 1, 1; cf. p. 247 et 284.
5. Sans doute à Mouzon (VI, 44, 3, *ad fines Treverorum*), cf. p. 394, n. 6.
6. 44, 3. A Dijon? à Langres?
7. 44, 3; cf. V, 47, 2. Sens, *Agedincum* (var. *Agedicum*), est nommé alors pour la première fois. — Il n'y a même pas à discuter l'étrange et très vieille hypo-

le commandement suprême de l'armée que César laissait en Gaule[1]. Jamais, depuis le passage du Rhône, elle ne s'était trouvée plus près du fleuve et des routes du Midi[2]. Nous ne savons pas quels étaient alors les projets de César; mais il semble bien que son ambition ne menaçait plus les Barbares du Nord, et qu'elle regardait enfin Rome et l'Italie.

Il était temps pour César de s'inquiéter des affaires du sénat et du forum[3]. Depuis dix-huit mois qu'il n'avait point paru au sud des Alpes, son renom était singulièrement tombé. Les dernières campagnes, sans grand succès et sans gros profit, pleines d'hésitations, d'imprudences et de hontes même, faisaient oublier ses conquêtes d'autrefois, et nul n'osa, au sénat, proposer des actions de grâces. Ses complices disparaissaient ou s'éloignaient de lui: la mort de Crassus rompit le pacte de Lucques[4]; celle de Julie avait dénoué le lien qui unissait César à Pompée[5]; Clodius, l'ancien agent du proconsul, n'était plus qu'un vulgaire fauteur d'émeutes[6]. Cicéron, depuis l'échec des beaux projets sur la Bretagne et les dangers courus par son frère, n'éprouvait plus la même tendresse pour le vainqueur des Gaules[7]; et, maintenant que le mirage de la victoire était

thèse qu'*Agedincum* serait Provins, si souvent soutenue, pourtant, depuis la Renaissance et sans doute depuis le Moyen Age, et malheureusement reprise après 1813 (Marlianus; etc.; Opoix, *L'ancien Provins*, Provins, 1818, et *Second Supplément*, 1819; Doë, *Mém. des Antiquaires de France*, II, 1820, p. 397 et suiv.; Barrau, *Diss. sur Provins*, Provins, 1821; Thiérion, *Mém. de la Soc. ... de l'Aube*, IX, 1838-9, Cénégal, *Réflexions*, Provins, 1847, et nombreuses brochures jusqu'en 1852; etc.). Elle a été amplement refutée (Pasques, *Notice*, 1820; Corrard de Breban, *Mém. de la Soc. ... de l'Aube*, 1831, n° 37; Allou, *Bull. de la Soc. arch. de Sens*, 1846, p. 97 et suiv.; etc.), et par Bourquelot lui-même (*Hist. de Provins*, I, 1839, p. 39 et suiv.). — On a même songé à Milly, à Beaugency, à Jaulnes (Guerard, *Rech. sur l'Agedicum*, Provins, 1853).

1. *Cf.* VIII, 23, 3.

2. En 58-57, le quartier général est à Besançon (p. 253); à partir de 57-56, en Belgique, et, je crois, à Amiens (p. 276, 325, 372, 396); il est à Reims en automne 53 (p. 408); à Sens maintenant.

3. Ἐγγύθεν τοῖς ἐν τῇ πόλει δρωμένοις, Dion, XL, 32.

4. Le 28 mai 53; cf. p. 283 et 402, n. 7.

5. En août ou septembre 54; cf. p. 283 et 363.

6. Cic., *Ad Q.*, III, 1, 14, 1; *Pro Milone*, 32, 87; etc.

7. Les lettres postérieures à la campagne de Bretagne (*Ad fam.*, VII, 11-15, 18;

dissipé[1], beaucoup s'éloignaient de ce ramassis de corrupteurs et d'insurgés qui se groupaient autour de César. Tout naturellement, on se rapprochait de Pompée[2] : malgré son alliance avec le proconsul, il ne s'était point compromis dans les pires affaires; lui seul, depuis trois ans, réussissait à maintenir un peu de calme à Rome et en Italie[3], et l'influence prestigieuse de son nom ressaisissait les peuples[4] dans le temps même où la défaite ternissait celui de son rival. Caton, enfin, demeurait sur la brèche, toujours prêt à darder ses boutades contre César, démasquant les ambitions et les mensonges du conquérant, tenace et colère dans sa haine, mais voyant clair et frappant juste, si bien que le sublime entêté avait fini par devenir populaire et passer grand homme[5].

César sentait donc arriver le jour où il n'aurait plus pour lui que la force de sa merveilleuse armée. De Ravenne, où il s'était rendu, tout près du Rubicon qui marquait sa frontière et qu'il ne pouvait franchir, il suivait avec inquiétude les évènements de Rome, et chaque jour lui arrivaient de plus mauvaises nouvelles[6]. Le plus connu de ses complices, Clodius, fut tué dans une bagarre (30 décembre?[7]); l'émeute ensanglanta les rues[8]; pour rétablir l'ordre, Caton, laissant là ses rancunes contre l'ancien ami de César, s'adressa franchement à Pompée[9],

Ad Q., III, 4-9) témoignent, chez Cicéron et son frère Quintus, de beaucoup moins d'enthousiasme à l'endroit de César.

1. Cf. Cic., *Ad Quintum*, III, 8, 1. — Le triomphe de Pomptinus (cf. p. 122-4) sur les Allobroges (*IV non.? nov.*, 28 oct. 54, cal. rectifié; *C. I. L.*, I, I, 2ᵉ éd., p. 50 et 54), retardé par les amis de César (*Scholia Bobiensia*, p. 121, Hildebrandt), a dû certainement lui être désagréable (Cic., *In Pis.*, 24, 58; *Ad Q.*, III, 4, 6; cf. p. 31, n. 1) : cependant d'autres que ses amis s'y opposèrent (Cic., *Ad Att.*, IV, 16, 12).

2. *Ad Q.*, III, 4; III, 8; Plut., *Pompée*, 54; Appien, *Civilia*, II, 19, 71 et suiv.

3. Dion, XL, 45, 2; 46, 1; Plut., *P.*, 54.

4. Dion, XL, 45, 5.

5. Plut., *Caton*, 44 et suiv.; Cic., *Ad Q.*, II, 15 *b*, 4.

6. Cf. Dion, XL, 48, 1.

7. La date de la mort est donnée par Cicéron, *Pro Milone*, 10, 27 : *Ante diem XIII kalendas februarias*. — J'accepte le système de Le Verrier (Napoléon III, p. 585; ici, p. 330, n. 1). — D'après l'autre système, ce serait le 8 décembre.

8. Dion, XL, 48-50.

9. Plut., *Caton*, 47; *Pompée*, 54.

le seul honnête homme qui pût commander à des légions et en imposer à la populace sans mettre en péril la liberté de la patrie[1]. Il réconcilia le sénat avec le vieil *imperator*[2], et celui-ci reçut d'abord des pouvoirs extraordinaires[3] et fut ensuite nommé consul sans collègue[4] : ce qui fit de lui, pour quelques mois, le maître absolu dans l'Italie et le chef de l'empire. Pompée rassembla aussitôt les recrues, les appela même de la Gaule cisalpine, la province de César[5]. On aurait dit que tous les chefs de Rome, le sénat, Pompée et Caton, se préparaient à ne plus craindre le proconsul des Gaules.

Or, durant ce même hiver où les adversaires romains de César se groupaient autour de leur consul, la Gaule toute entière se leva enfin contre lui, sous les ordres d'un seul chef.

XII. — LA CONJURATION GÉNÉRALE

De toutes les raisons de détester Rome qui, en 54, avaient poussé à la révolte Carnutes, Sénons, Trévires, Éburons et Nerviens, aucune ne perdait de sa force. Le proconsul, loin d'adoucir par sa bonté le regret de l'indépendance et de la gloire, prenait à cœur de le rendre chaque jour plus cuisant et plus légitime. A ces Gaulois épris des lointaines batailles et des gestes héroïques, il n'offrait que de lamentables chevauchées contre les peuples parents de la Bretagne, ou de vulgaires pilleries chez les tribus amies des Éburons[6] : les tâches qu'il leur imposait ressemblaient à des actes de trahison. Les plus

1. Dion, XL, 50.
2. Plutarque, *Caton*, 47.
3. Ses pouvoirs extraordinaires datent de onze jours après le meurtre de Clodius, soit du 9 janvier (cf. Dion, XL, 49 et 50; Cicéron, *Pro Milone*, 23, 61; 26, 70; Asconius, *In Milonianam*, p. 29, Kiessling.
4. Dion, XL, 50; Plut., *Caton*, 47-48; *Pompée*, 54. Il fut nommé le V *kal. mart. mense intercalario* (Asconius, p. 31, Kiessling), soit le 27 février (Le Verrier).
5. Cf. César, VII, 1, 1; Dion, XL, 50, 1; Cic., *Pro Mil.*, 23, 61; 26, 70; Asconius, p. 29. Ceci se passe après le 9 janvier.
6. P. 350-360 et 403.

heureux de ses auxiliaires furent les mille cavaliers qu'il envoya contre les Parthes avec le jeune Crassus[1] : et là-bas, au bout du monde, les Gaulois furent superbes d'entrain et de courage[2]. Autour de César, ils n'avaient pas le cœur à la besogne. Dans leurs cités, lui ou ses hommes s'étaient arrogé le droit de juger et de condamner, et l'aristocratie des Sénons payait de la mort ou de l'exil le crime d'avoir chassé son tyran[3] : les châtiments que la tradition infligeait aux usurpateurs[4], voilà que le proconsul les retournait contre les amis de la liberté. Et ce supplice d'Accon parut beaucoup plus grave que les méfaits antérieurs[5].

Le Gaulois, comme le Grec, relevait de deux patries. Il était un homme de la Gaule, et cette patrie et ce nom représentaient pour lui des choses anciennes et sacrées, le monde conquis autrefois, de victorieuses fraternités d'armes, les poèmes des prêtres, les hymnes des bardes, de grandes assemblées où les foules se réunissaient pour des pensées et des prières communes[6]. Mais, autant et plus que la Gaule, un Éduen ou un Arverne aimait sa nation ou sa cité, aux vieilles lignées connues de tous, aux sources et aux seuils pratiqués dès l'enfance, aux villes pleines d'amitiés, de luttes et d'habitudes, aux lois et aux magistrats que les citoyens faisaient et défaisaient au gré de leurs caprices, comme un enfant détruit et répare ses jouets familiers[7]. De ces deux patries, beaucoup se résignaient déjà à perdre la première, trop vaste et trop vague, et depuis longtemps affaiblie par les dissensions entre peuples. Mais c'était à

1. Plutarque, *Crassus*, 17 et 25.
2. Ἔργα θαυμαστὰ διεπράξατο, Plut., *Cr.*, 25. Il semble bien, d'après certains détails des manœuvres (ὑποδυόμενοι... ἔτυπτον εἰς τὰς γαστέρας, rapproché de *suffossis equis*, César, IV, 12, 2), qu'il y eut des Germains parmi eux. L'attitude du jeune Crassus fut également admirable, et sa fin comme ses campagnes en Gaule (cf. p. 239, 274 et suiv., 303 et suiv.) montrent qu'il fut un homme de grande valeur.
3. P. 409.
4. *Graviore sententia* (VI, 44, 2). Cf. t. II, p. 57.
5. VII, 1, 4 et 5.
6. Cf. V, 54, 5; VII, 1, 8; VII, 77, 12-13; t. II, ch. XIII.
7. Cf. t. II, ch. I et II.

la condition qu'on ne touchât pas à leur cité, qu'on laissât les hommes se gouverner ou se révolter à leur guise. Et si les Éduens et d'autres avaient gardé une telle amitié pour César, c'est que leur patrie propre demeurait libre et puissante : ils avaient volontiers acheté par l'esclavage de toute la Gaule l'indépendance de leur nation[1]. Mais la procédure des jours de Reims montrait que cette indépendance n'était plus qu'un vain mot. Le sort d'Accon, exécuté à coups de verges comme un déserteur d'armée romaine, pouvait devenir le sort de tous les nobles qui déplairaient[2]. Le grand nom de Gaule, les libertés des nations, la vie même des hommes, tout cela était indifférent au proconsul. Qu'on dressât le bilan des meurtres et des esclavages qu'il avait ordonnés depuis six ans, et on verrait qu'à tout prendre César n'avait travaillé que pour sa gloire, victimaire de sa seule Fortune.

Les Gaulois ne cessèrent, durant l'automne, de se lamenter sur la « misère de tous »[3]. Les hommes en discutaient dans les champs de foire et aux jours de fêtes[4] ; les nobles s'en entretenaient dans les rendez-vous mystérieux qu'ils se donnaient au fond des bois[5]. On parlait aussi de peuple à peuple, et les chefs des cités voisines délibéraient entre eux pour une résolution commune[6]. A vrai dire, les colloques n'avaient point cessé depuis les journées d'Ambiorix[7]. Mais les projets prirent enfin corps au début de l'hiver.

Si les évènements de Gaule mirent le comble à la colère, ceux d'Italie réveillèrent les courages. On apprit bientôt l'arrivée

1. P. 244-5 et 249-250.
2. *Posse hunc casum ad ipsos recidere*, VII, 1, 4.
3. *Miserantur communem Galliæ fortunam*, VII, 1, 5.
4. *Vercingetorix ille festis diebus et conciliabulis, quum frequentissimos in lucis haberet*, etc. ; Florus, I, 45 [III, 10], 21.
5. *Indictis inter se principes Galliæ conciliis silvestribus ac remotis locis*, VII, 1, 4 ; *clandestina consilia*, I, 1, 6 ; Florus (cf. n. 4) ; Plut., C., 25.
6. Ici, n. 5 ; VIII, 23, 3.
7. P. 303-304 ; πάλαι καταβεβλημένα σπέρματα... ἀρχαί, Plut., C., 25.

de César à Ravenne, les troubles politiques qui l'y retenaient[1]. Entre le proconsul menacé par le sénat et Labiénus bloqué par les Gaulois, il y aurait des montagnes couvertes de neige, des fleuves débordés, aucune garnison pour protéger les étapes, tous les périls et toutes les trahisons de la route : la saison et Rome elle-même venaient en aide aux conjurés[2].

Enfin, cette fois, la cause de la liberté reçut l'adhésion des nations les plus célèbres et des chefs les plus puissants[3] : Comm l'Atrébate était prêt à abandonner César[4], et avec lui Vercingétorix l'Arverne, fils de Celtill[5]. Celui-là amenait à la conjuration ses nombreux amis de la Belgique[6], et celui-ci lui apportait l'influence de la nation et de la famille qui, avant l'arrivée de César, avaient été souveraines dans la Gaule entière[7].

Tous les peuples, évidemment, n'y prirent point part. Quelques-uns, comme les Rèmes et les Lingons, demeuraient obstinément fidèles à César[8]. Les Éduens et les Bituriges leurs alliés se tinrent sur la réserve[9], sans doute aussi les Séquanes, les Santons et d'autres encore[10]. Une entente ferme ne se conclut d'abord qu'entre les peuples du Centre et de l'Ouest, Armoricains et Aulerques d'une part, et, de l'autre, les cités du val de Loire, Carnutes, Turons et Andes, puis les Arvernes et leurs voisins du plateau Central, Cadurques et Lémoviques, et plus loin, un

1. VII, 1, 2, 6 et 7 : car je ne peux admettre, comme l'insinue César (VII, 1, 2), que l'on n'ait commencé à songer à la révolte qu'après le meurtre de Clodius. Il faut voir là un de ses procédés de narration (cf. p. 307, n. 2).

2. VII, 1, 2, 6 et 7; Plutarque, C., 25.

3. Τῶν δυνατωτάτων ἀνδρῶν ἐν τοῖς μαχιμωτάτοις γένεσιν, Plut., 25.

4. VIII, 23, 3.

5. VII, 4, 1.

6. Cf. p. 313 : Comm est un Atrébate, il est roi chez les Morins, hôte chez les Bellovaques (VII, 75, 5), très influent des deux côtés de la Manche (IV, 21, 7; V, 22, 3), et il a des rapports avec les Germains (VIII, 7, 5).

7. Cf. p. 1 et suiv., 131 et suiv.

8. Cf. VII, 63, 7; peut-être aussi les Leuques (cf. I, 40, 11), qui ne sont pas cités VII, 75.

9. Cf. VII, 5.

10. D'après l'absence de leur nom, VII, 4, 5.

peu en l'air, les Parisiens et les Sénons[1]. Il est d'ailleurs possible que ces peuples fussent liés de longue date par des relations religieuses et politiques, et que la plupart d'entre eux aient formé l'ancien parti des Arvernes ou de Celtill[2]. En tout cas, l'absence des Éduens, si elle enlevait à la conjuration son caractère universel, lui donnait plus de sécurité et de force. La ligue des insurgés n'offrait pas d'éléments disparates, et il serait plus facile d'obtenir le consentement de tous à la souveraineté d'un peuple et d'un homme. Et nul ne pourrait y contester le premier rang, comme nation, aux Arvernes, et comme chef, à Vercingétorix.

Aussi la marche de l'insurrection fut-elle très rapide et très ordonnée. Après les pourparlers locaux[3] eut lieu l'assemblée générale des conjurés[4]. Elle se tint sans doute chez les Carnutes[5], au centre de toute la Gaule, et peut-être dans le lieu sacré où les druides célébraient leurs mystères[6]. On avait près de soi les enseignes militaires des nations[7] : les chefs délibérèrent à la vue et sous la protection des signes respectés qui avaient conduit les peuples à la victoire. Un cérémonial émouvant[8] enveloppait les hommes et la terre.

Les dernières résolutions furent arrêtées. On décida le jour de la prise d'armes[9]. Les Carnutes s'offrirent à donner le signal, que tous promirent de suivre aussitôt[10]. Il fallait aussi indiquer

1. VII, 4, 5 ; 4, 1 ; 2, 1. Ajoutez (4, 5) les Pictons, mais en partie seulement (cf. p. 422, n. 3).

2. Cf. p. 130-7, 139.

3. P. 414, n. 4 et 5.

4. *Concilio*, VII, 2, 3.

5. Cf. VII, 2, 1.

6. Cf. t. II, p. 97-8. Cela n'est point dit par César, mais peut être conclu du fait qu'il y avait là, réunis, *militaria signa* (VII, 2, 2), car il est douteux que ces *signa* aient été groupés ailleurs que dans un sanctuaire (cf. Polybe, II, 32, 6 ; Tacite, *Hist.*, IV, 22).

7. Note 6.

8. *Gravissima cærimonia*, VII, 2, 1.

9. *Tempore ejus rei constituto*, VII, 2, 3.

10. VII, 2, 1 et 3.

le chef qui enverrait les premiers ordres et fixerait les rendez-vous militaires : on choisit le fils de Celtill, l'Arverne Vercingétorix [1], et les autres lui engagèrent leur foi [2]. — Les enseignes militaires furent alors rapprochées, et, sur ce faisceau divin qui signifiait leur concorde, tous les Gaulois jurèrent d'obéir au signal [3].

Pour la première fois depuis la défaite de Bituit, le peuple romain et le nom gaulois allaient se heurter dans une lutte solennelle. Tout dépendrait de la valeur du chef que les Celtes avaient choisi pour combattre César [4].

1. Cf., sur lui, p. 136, 316, 367, 368, 415, 416.

2. Cela n'est point dit expressément par César au moment du complot, mais résulte de l'attitude de Vercingétorix après le signal (VII, 4, 5 et 6), et en particulier de 4, 5 : *obtestatur ut in fide maneant*.

3. *Jurejurando ac fide, collatis militaribus signis*, VII, 2, 2 et 3.

4. Que *Vercingetorix* soit un nom propre, cela résulte jusqu'à l'évidence : 1° des monnaies à ce nom (p. 456, n. 7) ; 2° de Florus (*nomine etiam quasi ad terrorem composito*, I, 45, 21) ; 3° des habitudes de César, qui nomme toujours les chefs. — Comme le nom signifie, croit-on, « grand roi des guerriers » (cf., en dernier lieu, d'Arbois de Jubainville, *Noms gaulois*, p. 145 et suiv.), on a cru, quand on a connu ce sens, que César avait pris pour un nom un titre de généralissime (Thierry, II, p. 245 ; etc.). — Il est probable que Florus (ou plutôt Tite-Live) a connu le sens de ce mot.

CHAPITRE XII

VERCINGÉTORIX[1] : LA VICTOIRE

I. L'organisation de la révolte. — II. Adversaires et auxiliaires de Vercingétorix. — III. Le premier plan de Vercingétorix. — IV. Les opérations du retour de César. — V. De Sens à la frontière biturige. — VI. La nouvelle tactique gauloise. — VII. Le siège de Bourges : les opérations autour des camps. — VIII. Le siège de Bourges : les opérations devant la ville. — IX. Le lendemain du siège ; progrès de Vercingétorix. — X. Embarras et nouveaux plans de César. — XI. La campagne de Labienus autour de Paris. — XII. Le siège de Gergovie : fautes et mécomptes de César. — XIII. César repoussé de Gergovie. — XIV. César s'apprête à quitter la Gaule. — XV. Vercingétorix, chef de toute la Gaule.

I. — L'ORGANISATION DE LA RÉVOLTE

Au jour fixé, les Carnutes donnèrent le signal. Deux hardis compagnons, Gutuatr et Conconnetodumnus[2], s'étaient décidés à tous les risques pour la cause de la liberté[3]. A la tête de

1. Ribauld de La Chapelle, *Hist. de Verc.*, écrit en 1732, ouvr. posthume, p. p. Peigue, Clermont-Ferrand, 1831 ; M. A. Girard, *Hist. de Verc.*, Clermont, 1863 ; Henri Martin, *Vercingétorix*, 1864 (conférence) ; Mathieu, *Vercingétorix et son époque*, 1870, Clermont-Ferrand ; Monnier, *Vercingétorix*, 2e éd., 1875 ; Albert Réville, *Vercingétorix et la Gaule au temps de la conquête romaine*, dans la *Revue des Deux Mondes* des 15 août et 1er sept. 1877 ; Frœhlich, *Vercingetorix als Staatsmann und Feldherr*, dans le *Programm der Kantonsschule* de Zurich, 1876 ; Bonnon, *La Nation gauloise et Vercingétorix*, Clermont-Ferrand, 1880 (conférence ; extrait des *Mém. de l'Acad.*, LII = XXI, 1879) ; Scheffer, *Les Campagnes de Vercingétorix*, Paris, Ghio, s. d. (populaire) ; Corréard, *Vercingétorix*, 3e éd., 1895 ; Jullian, *Vercingétorix*, 1901. — Pour ce chapitre et le suivant, l'utilité des sources autres que César résulte de p. 419, n. 2, p. 422, n. 1-4, p. 425, n. 10, p. 426, n. 1 et 3, p. 429, n. 6, p. 444, n. 6, p. 468, n. 6, p. 470, n. 7, p. 485, n. 1, p. 501, n. 4, 5, 8, notes des p. 530-533.

2. Les mss. ont (VII, 3, 1) *Cotuato et Conconnetodumno* ; en revanche (VIII, 38, 3), *Gutruatrum*, *Gutuatrum*, *Guttruatum*, *Guttruatrum*. Je crois bien que l'orthographe était *Gutuater*, et il serait possible que ce fût un titre de prêtrise (t. II, p. 106, n. 12).

3. *Desperatis hominibus*, VII, 3, 1.

quelques hommes, ils entrèrent le matin dans Orléans (*Genabum*)[1], où séjournaient le chef de l'intendance et quelques trafiquants italiens : ils les égorgèrent[2], et ce furent, au lever du soleil, les premières libations de sang ennemi faites aux dieux de la Gaule. — La nouvelle fut proclamée aussitôt, et, transmise par les crieurs échelonnés sur les routes, elle arriva en quelques heures aux extrémités du pays[3]. Les chefs conjurés préparèrent à la lutte les hommes de leurs nations.

Vercingétorix reçut le signal le soir même[4], dans sa rési-

1. Les mss. ont *Genebim, Genabim, Genabin* (VII, 3, 1), *Genabum* (VII, 11, 4 et 6; 14, 1), *Genabi* et *Genum* (17, 7), *Genabo* (plus souvent) et *Genabo* (VIII, 5, 2; 6, 2). — On a soutenu qu'il y avait deux Genabum, l'un, *Genabum* (celui du signal, p. 418-9), Orléans, l'autre, *Genabum* (celui de la campagne, p. 436-7), Gien (Desjardins, II, p. 477 et suiv.). Il suffit de lire César pour s'apercevoir qu'il s'agit d'une seule et même ville, *oppidum* principal des Carnutes, celle que mentionnent aussi Ptolémée, II, 8, 10, l'Itinéraire Antonin, p. 367, W., la Table de Peutinger. — Que ce soit Orléans, cela résulte, à peu près certainement, des faits suivants : 1° c'est le centre du service des vivres romain (VII, 3, 1); 2° une inscription romaine (*C. I. L.*, XIII, 3067) y mentionne un *cult. CENAB.*; 3° le fait qu'Orléans a été une des deux métropoles des Carnutes, comme le Génabum des textes romains et, semble-t-il, de César même (c'est le seul *oppidum* carnute qu'il nomme, et il en paraît bien le plus important). — Pour Orléans : les auteurs du Moyen Age (Aimoin, *H. Fr.*, pr., 4, Migne, *P. L.*, CXXXIX, c. 633; Hugues de Fleury, Migne, *P. L.*, CXLIII, c. 815, etc.), Sanson, § 87; Toussaints Duplessis, *Mercure de France*, août 1733, p. 1713 et suiv., etc.; Lancelot, *Mém. de l'Ac. des Inscr.*, VIII, 1733, p. 450; d'Anville (et non l'abbé Belley, comme on le croit d'ordinaire depuis la fin du XVIII[e] siècle), *Diss. sur Genabum* (*Éclaircissemens*, 1741, p. 167 et suiv.); von Gœler, 2[e] éd., p. 232; Creuly, *Carte*, p. 68 et suiv.; Vergnaud-Romagnesi, *Première Lettre sur Genabum*, Orléans, 1863, *Deuxième*, 1865, *Troisième*, 1866; Pelletier, Marchand, Collin, Boimbenet, dans les *Mém. de la Soc. arch. de l'Orl.*, IX, 1866, et ailleurs; Boucher de Molandon, *id.*, XI, 1868, p. 257 et suiv., et *Mém. lus en Sorbonne* en 1867, *Arch.*, p. 37 et suiv.; Challe, *Bull. de la Soc. des Sciences hist. et nat. de l'Yonne*, a. 1866, XX, p. 122 et suiv.; etc.; en dernier lieu, Rice Holmes, p. 402 et suiv. — Que ce ne soit pas Gien, c'est ce que prouvent suffisamment : 1° le nom ancien de Gien, *Giemus*; 2° le fait que Gien était dans le diocèse d'Auxerre. — Pour Gien, auquel, je crois, on a également pensé dès le Moyen Age : de Vigenère, p. 641; Ortelius, dans sa carte; Le Tors, *Mercure de France*, juin 1737, I, p. 1066 et suiv.; Lebeuf, *Recueil de divers écrits*, II, 1738, p. 213; Napoléon III, p. 281 et suiv.; Petit, *Diss. sur Genabum-Gien, Vellaunodunum-Triguères*, Orléans, 1863; Brean, *Itinéraire de l'expédition de César*, Orléans, 1865; Stoffel, *Arioviste*, p. 149; Raud, *Les deux Genabum*, Gien, 1903; etc. — On a aussi pensé à Jargeau, à Beaugency, à Châteauneuf.

2. *C. Fufium Citam, honestum equitem Romanum, qui rei frumentariæ præerat,... cives Romanos, qui negotiandi causa ibi constiterant*; VII, 3, 1. Dion (XL, 33, 1) parle de massacres dans les villes et les campagnes, et il est possible qu'il y en eut un peu partout, cf. VIII, 30, 1.

3. VII, 3, 3; t. II, p. 229.

4. Avant 8 heures, VII, 3, 3.

dence de Gergovie[1] : il fit prendre les armes à ses clients[2]. Mais son oncle Gobannitio et les autres chefs refusèrent de suivre le mouvement, et ils le chassèrent de la ville[3]. — C'était un premier et grave contre-temps, et c'était un mauvais présage pour les amis de la liberté : ils seraient donc toujours combattus dans leurs propres cités, et les partis ne désarmeraient point devant l'intérêt national. L'aristocratie des Arvernes demeure fidèle à Rome : et voici que le chef désigné de la Gaule insurgée n'est plus qu'un fugitif dans sa propre nation.

Mais quelques jours, et peut-être seulement quelques heures, suffirent au jeune chef pour se tirer d'embarras et pour sauver le complot. Descendu de Gergovie, il rassembla dans la campagne ses amis, ses clients, les vagabonds, les mécontents de tout ordre, il alla de domaine en domaine soulever les hommes et convaincre les chefs, et dès lors, à la tête d'une véritable armée, il remonta vers la cité et en chassa ses adversaires[4] (fin janvier?[5]).

Rentré en maître dans sa ville natale, il y fut proclamé roi par ses troupes victorieuses[6]. Du premier coup, il recevait ce titre dont l'ambition avait causé la mort de son père Celtill[7]. La glorieuse royauté de Luern et de Bituit, disparue depuis l'approche des Romains[8], était rétablie chez les Arvernes.

Une fois sûr de son peuple, Vercingétorix avertit les conjurés de l'œuvre faite, leur rappela la foi donnée, et les convoqua pour une assemblée nouvelle[9].

1. Cela semble résulter de VII, 4, 2.
2. VII, 4, 1.
3. VII, 4, 2.
4. VII, 4, 3-4 : *ex civitate* dans le sens de *ex oppido* ?
5. Après le 30 décembre (cf. p. 411), et même, pour donner aux nouvelles le temps d'arriver aux Gaulois (cf. VII, 1, 2), après le 15 janvier, mais avant la fin de la période des grands froids (p. 420, n. 3).
6. *Rex a suis appellatur*, 4, 5.
7. P. 136.
8. T. III, p. 20-27
9. VII, 4, 5 et 6.

Elle eut lieu sans tarder, et les délégués des nations associées, mais les Armoricains et les Celtes seulement, se réunirent autour de Vercingétorix[1]. D'un consentement unanime, ils l'acceptèrent pour chef suprême[2]. Après la royauté de Bituit, l'Empire arverne se refaisait à son tour[3]. Dans cette crise qui déciderait de son avenir, la Gaule revenait aux vieilles formes de sa vie nationale; et, de même qu'au siècle précédent, c'était le roi des Arvernes qui se présentait comme le champion de son nom contre le peuple romain[4].

Ses premiers actes, rapides, nets, décisifs, montrèrent qu'il était digne de cette confiance, mais qu'il voulait commander en maître[5]. Des cités alliées, il exigea des otages, garantie de leur fidélité; il fixa les contingents militaires à amener, la quantité d'armes à fabriquer; il marqua les lieux et les jours de rendez-vous, et il n'admit aucune excuse[6]. La périlleuse entreprise ne pouvait réussir qu'à deux conditions : un plan d'ensemble et une obéissance absolue. Vercingétorix sut préparer ce plan et imposer cette obéissance. César avait enfin devant lui un général capable de méthode et de volonté. La guerre qui commençait ressemblerait à un duel entre deux chefs souverains.

II. — ADVERSAIRES ET AUXILIAIRES DE VERCINGÉTORIX

A peine élu, le dictateur de la Gaule se trouva en face de nouveaux dangers. Chez les Belges, Comm l'Atrébate s'était montré moins adroit dans la révolte qu'au service de César. Ses allées et venues furent surprises par les agents ou les amis

1. VII, 4, 5 et 6.
2. *Omnium consensu ad eum defertur imperium*, VII, 4, 6; Plut., *C.*, 25.
3. *Cf.* t. II, ch. XV.
4. Ici, p. 10 et suiv.
5. *Summæ diligentiæ summam imperii severitatem addit*, VII, 4, 9.
6. VII, 4, 7-10.

de Rome et dénoncées à Labiénus. L'habile légat lui expédia le tribun Voluséuus et quelques centurions, sous couleur d'un entretien amical. Comm arriva sans défiance, et, au moment où l'officier lui serrait la main, un centurion frappa le Gaulois de l'épée. Il ne réussit qu'à le blesser grièvement, et Comm fit le serment de ne plus rencontrer un Romain que pour le combattre[1]. Mais il lui fallait se guérir d'abord : cela prit des semaines; et, grâce à Labiénus, le soulèvement de la Belgique était retardé pour longtemps, et César délivré de la moitié du péril[2].

Au Centre et dans l'Ouest, la révolte ne s'étendait pas en dehors des conjurés de la première heure. Chez les Sénons et dans la vallée de la Seine, la présence de Labiénus et des camps obligeait à beaucoup de prudence. Les nations insurgées n'offraient même pas une volonté unanime. Un parti, dans le Poitou, demeura fidèle aux Romains et tint la campagne contre les patriotes[3]. Parmi les Arvernes, quelques chefs refusèrent de s'incliner devant Vercingétorix : il n'était sans doute pour eux qu'un usurpateur, et l'un d'eux, Épasnact, ne renonça jamais à l'amitié de César[4]. Le jeune roi sentait autour de lui l'envie, la haine ou les complots[5]. A force de vivre dans les passions politiques et les intrigues des partis, les Gaulois oubliaient leur devoir de citoyens et leur dignité d'hommes.

Vercingétorix, que ce fût volontiers ou à contre-cœur, dut commander d'abord comme un chef de parti. Les débuts de sa

1. Hirtius, VIII, 23, 3-6 : il s'agit de C. Volusenus Quadratus, que nous retrouvons souvent dans les entreprises périlleuses (p. 287 et 336), et qui paraît avoir été un des plus jeunes et des plus audacieux officiers de César.

2. Tout cela manque dans les *Commentaires* de César.

3 A leur tête, *Duratius, qui perpetuo in amicitia manserat Romanorum, cum pars quædam civitatis ejus defecisset*, VIII, 26, 1. Et c'est sans doute lui dont on retrouve le nom sur les monnaies, DVRAT IVLIOS (Blanchet, p. 117) : il est possible qu'il ait reçu le droit de cité de César à cause de ses services en campagne (cf. p. 102, n. 3).

4. *Epasnactus*, VIII, 44, 3; à lui appartiennent, croit-on, les monnaies EPAD. Tous ces détails manquent chez César, qui simplifie l'histoire de la révolte pour arriver plus vite au récit de ses batailles. Cf. p. 36[illegible].

5. VII, 4, 9-10.

vie militaire furent marqués par d'atroces rigueurs. Tous ceux qu'il trouvait en faute étaient aussitôt condamnés et punis : pour les moindres délits, il faisait crever les yeux ou couper les oreilles; pour les plus graves, il infligeait la torture et le bûcher[1]. Les mutilés, renvoyés chez eux, montraient à toute la Gaule la trace sanglante de la puissance du chef; et les suppliciés étaient adressés aux dieux immortels, en victimes inaugurales pour les combats qui se préparaient[2].

Une dictature de guerre commençait, énergique et violente. Si Vercingétorix avait ses adversaires, un groupe nombreux d'amis l'entouraient, audacieux et intelligents comme lui. Chefs aventureux, prêts aux courses les plus lointaines[3], jeunes ambitieux à la recherche d'un titre royal[4], rêveurs exaltés par les gloires du passé gaulois[5], vieux patriotes attachés à la liberté par les souvenirs de leur vie, la force de leurs sentiments ou de leur raison[6], des hommes bien différents aidèrent avec une égale fidélité le roi des Arvernes, en qui ils retrouvaient tous quelques-unes de leurs passions ou de leurs espérances. Parmi les anciens, il eut près de lui Camulogène l'Aulerque, vétéran des guerres d'autrefois, et qui, malgré son extrême vieillesse, voulut porter au secours de la liberté son expérience consommée des marches et des batailles, son ardeur pour les combats et son mépris de la mort[7]. De son pays d'Auvergne, Vercingétorix reçut son cousin Vercassivellaun, fort capable, lui aussi, de commander une grande armée[8], et un des membres de la plus haute noblesse, Critognat, défenseur clairvoyant et apôtre

1. VII, 4, 9-10.
2. Le caractère religieux de ces supplices d'avant la campagne me paraît résulter de VI, 16, 2 : *Qui in prœliis periculisque versantur... pro victimis homines immolant.*
3. VIII, 30 et 32; VII, 5, 1.
4. Cf. II, 1, 4.
5. VII, 77, 2 et suiv.; cf. VII, 29, 6; 1, 8.
6. VII, 77, 2 et suiv.; VII, 57, 3; cf. II, 1, 3; III, 8, 4; VII, 4, 1.
7. VII, 57, 3; 62, 5-8.
8. VII, 76, 3; 83, 6; 85, 4 et suiv.; cf. p. 324 et suiv. On lui attribue les monnaies VERGA (Cabinet des Médailles, n°s 3936-47).

forcené de l'indépendance, très populaire et très écouté, à l'éloquence hardie, franche et brutale[1]. L'Anjou lui envoya Dumnac, chef médiocre, mais soldat et patriote obstiné[2]; les Carnutes avaient en Gutuatr un incomparable risque-tout, acteur dans les nobles crimes[3]. Comme gens d'action, réservés pour les coups d'audace, l'Arverne trouva le Sénon Drappès et le Cadurque Lucter, souleveurs de peuples, conducteurs de bandes, irréfléchis à force de vouloir, et capables de sauver par une folie les causes désespérées[4]. Plus tard enfin, il pourra compter sur Comm l'Atrébate, actif et souple, bienvenu de tous[5], et, dans les Ardennes, l'indomptable Ambiorix ne tardera pas à reparaitre[6].

Voilà pour les chefs. Quant aux soldats, Vercingétorix rompit avec la tradition des grandes armées gauloises. Elles n'avaient été jusqu'alors que de misérables cohues, livrées sans défense au javelot et à l'épée des légionnaires[7]. Les seules troupes qui s'étaient rapprochées de la victoire, les Nerviens du jour de la Sambre, les Éburons d'Ambiorix, les Bretons de Cassivellaun, étaient bien moins de cent mille hommes[8]. Ce qu'il fallait surtout pour vaincre les Romains, c'était de savoir les éviter, ou de les aborder de loin ou par surprise, comme l'avaient également montré les chars de Cassivellaun et les tireurs d'Ambiorix, et, à ces manœuvres de retraites rapides et d'escarmouches obsédantes, il n'y avait de propre que des hommes

1. VII, 77, 2 et suiv.; cf. p. 318-9.
2. VIII, 26, 2; 31, 5; cf. p. 333-5.
3. VII, 3, 1; VIII, 38, 3 (*principem sceleris illius et concitatorem belli*); cf. p. 418-9 et 560.
4. VIII, 30 et 32; VII, 5, 1; cf. p. 335 et suiv. Il est fort possible que les pièces au nom de *Λουχτηριος* appartiennent à Lucter (Cabinet, nos 4357-60). — Richaud, *Luctérius*, Cahors, 1866 (insignifiant).
5. Cf. p. 415, n. 6. — Le travail de Stocchi, *Commio Atrebate* (dans *Due Studi*, Florence, 1887, p. 107 et suiv.) est très rapide.
6. VIII, 24, 4.
7. P. 213 et suiv., 255 et suiv., 300; cf. t. II, p. 203-9.
8. P. 265 et suiv., 359 et suiv., 380 et suiv.

d'élite[1]. Vercingétorix, qui aurait pu réunir des centaines de mille têtes, demanda tout au plus 80 000 fantassins[2], chiffre à peine double de celui des légionnaires[3]. Mais il prit un souci particulier de la cavalerie, et il dut grouper le plus de chevaux possible, et en tout cas les meilleurs[4]. C'était, sous la direction d'un chef réfléchi, la reprise de la lutte trois fois séculaire entre le cavalier gaulois et la lourde infanterie romaine[5].

Mais déjà Labiénus connaissait la révolte[6]; César allait l'apprendre. Vercingétorix rassembla ses troupes sans perdre un jour, et, la concentration opérée, les mit en campagne[7] (milieu de février?[8]).

III — LE PREMIER PLAN DE VERCINGÉTORIX

Vercingétorix avait su préparer un plan d'ensemble, embrassant la Gaule entière, et comportant des opérations distinctes et diverses. Et cela ne ressemblait plus aux guerres des Helvètes, des Belges ou des Armoricains, qui se ramenaient toutes à la simplicité enfantine d'une marche et d'un combat[9].

Les hommes disponibles furent divisés en trois groupes, de force inégale, et auxquels échurent des rôles très différents[10].

Drappès le Sénon se chargea d'occuper Labiénus. On devait, non pas le combattre, mais le bloquer, infester les routes, surprendre les convois, enlever les bestiaux, massacrer les fourra-

1. Cf. p. 359 et suiv., 380 et suiv.

2. C'est l'effectif qu'il eut devant Alésia (VII, 71, 3; 77, 8), et il ne demande jamais de fantassins après la levée de l'hiver (64, 2; p. 492). Sans doute il aura perdu beaucoup d'hommes (28, 5; p. 433), mais il aura aussi reçu des renforts (31, 4; p. 436).

3. P. 409.

4. *Imprimis equitatui studet*, 4, 8.

5. Cf. t. I, p. 348-356, t. II, p. 186-190.

6. P. 421-2.

7. VII, 4, 7; 5, 1.

8. Je suppose une quinzaine de jours pour ces préparatifs; cf. p. 420, n. 3.

9. P. 215 et suiv., 255 et suiv., 301 et suiv.

10. César n'en nomme que deux (5, 1); Plutarque (C., 26) dit εἰς πολλά.

geurs. A cette besogne de brigandage, Drappès convia tous les êtres hors la loi qui pullulaient en Gaule, vagabonds, esclaves fugitifs, exilés et proscrits, et ces bandes, éparpillées dans la campagne, commencèrent sournoisement le siège de l'armée romaine [1]. — Pour retarder sa délivrance, c'est-à-dire le retour de César, il fallait attirer le proconsul le plus loin possible de ses camps de Gaule. Lucter reçut la mission de menacer la Province et Narbonne même [2], et cette audacieuse diversion, le dessein le plus hardi qu'un chef gaulois eût imaginé, entraînerait César à deux cents lieues de ses légions. — De son côté, Vercingétorix entreprendrait avec méthode la libération ou la conquête des nations centrales encore soumises à Rome : la première à occuper était celle des Bituriges, qui s'interposait entre les Arvernes et leurs alliés des pays sénon et carnute. Le chef devait marcher vers eux à la tête de ses principales forces [3]. — En même temps, pour faciliter la tâche de ses armes, il envoya des agents, des messages et des présents chez tous les peuples de la Gaule, et surtout, semble-t-il, chez les Éduens [4]. Tant que César pourrait compter sur ce peuple souverain, la Gaule demeurerait à moitié esclave. Mais parmi ses chefs, il se trouvait quelques patriotes [5] et de jeunes ambitieux [6]. Vercingétorix chercha à s'y créer un parti, qui lui assurerait même à prix d'or l'adhésion ou l'inertie de la cité [7]. Peut-être souhaita-t-il mieux encore des gens de Bibracte : le chemin que César suivrait à son retour, de Lyon à Sens, traversait le pays des Éduens; il

1. Détail omis par César (cf. p. 422, n. 1) et conservé par Hirtius, VIII, 30, 1 : *Drappetem Senonem, qui, ut primum defecerat Gallia, collectis undique perditis hominibus, servis ad libertatem vocatis, exsulibus omnium civitatum ascitis, receptis latronibus, impedimenta et commeatus Romanorum interceperat.*

2. VII, 5, 1 ; 7, 1 et 2.

3. VII, 5, 1.

4. Cf. VII, 29, 6 ; 5, 6 ; 6, 4.

5. Notamment *Surus, qui et virtutis et generis summam nobilitatem habebat* (Hirtius, 45, 2), que César ne nomme pas.

6. VII, 39, 2.

7. Cf. p. 427, 437-8, 471 et suiv.

suffisait de quelques hommes décidés pour lui fermer la route et le prendre dans un guet-apens[1].

Vercingétorix élargit donc le théâtre de la guerre. Il y fit entrer la Gaule du Midi elle-même : il obligea César à craindre à la fois pour lui, pour ses légions, pour la Narbonnaise ; il lui imposa le choix entre deux décisions également funestes, l'abandon de son armée ou celui de sa province.

Tout marcha d'abord à souhait pour les Gaulois. Labiénus, à demi investi, ne sortit point de son camp[2]. Vercingétorix descendit l'Allier, entra chez les Bituriges[3] : ils appelèrent à leur aide les Éduens leurs patrons ; les gens de Bibracte, sur le conseil des légats romains, leur envoyèrent des troupes de secours[4]. Mais, arrivés sur la Loire[5], qui marquait la frontière, les Éduens ne voulurent point quitter leur pays, soit par crainte réelle[6], soit déjà vendus aux Arvernes. Et les Bituriges, abandonnés par eux, se joignirent à Vercingétorix[7]. Il se trouvait maître désormais de la Gaule centrale, et pouvait donner la main aux Sénons, à Drappès et aux adversaires de Labiénus[8].

Dans le midi, Lucter faisait fort bien. Les peuples des plateaux,

1. Cf. VII, 6, 4. C'est peut-être une allusion à cela que le πρὸς τὰ Ἄγραφα de Plut., C., 26.

2. P. 426, n. 1 ; cf. VII, 6, 3.

3. Il n'est pas dit par César qu'il ait suivi l'Allier, mais cela me paraît résulter du fait qu'il semble ne pas s'être éloigné des rivières (cf. 5, 5) et qu'il assiégera ensuite *Gorgobina* (p. 433). Il prend donc par la rive gauche la route de Gergovie à Souvigny ou au pont de Moulins (cf. p. 459-460), puis à Bourbon, Sancoins, La Guerche ou Bourges ; VII, 5, 1 et 2. — Le territoire biturige commence un peu avant Souvigny.

4. VII, 5, 2-3.

5. Qui sépare sur ce point, dit César (5, 4), Bituriges et Éduens. Les Éduens ont donc pris la route du Beuvray à Nevers. La Loire, du reste, ne faisait pas exactement la limite entre les deux cités, les Éduens possédant encore une bande sur la rive gauche (t. II, p. 29) : à moins que César ne parle de la Loire qu'entre La Charité et Briare, et que sur cette ligne la rive droite (qui appartient au pays d'Auxerre), ne fût alors aux Éduens (cf. t. II, p. 526, n. 2).

6. Ils craignirent, dirent-ils (5, 5), d'être pris (à La Guerche ?) entre les Bituriges *una ex parte* (route de Bourges à La Guerche), et les Arvernes *altera* (route de Gergovie à Sancoins).

7. VII, 5, 4-7.

8. Route de Bourges à Sens par Gien.

des terrasses et des vallées, Rutènes du Rouergue, Gabales du Gévaudan, Nitiobroges de l'Agenais, l'accueillirent comme un libérateur, et leurs soldats vinrent grossir l'armée[1]. De Javols à Rodez et à Agen, un demi-cercle d'ennemis entoura la province romaine, et l'invasion se prépara[2].

Mais au moment où Lucter touchait à la frontière, il trouva César devant lui (vers le 25 février?[3]).

IV. — LES OPÉRATIONS DU RETOUR DE CÉSAR

A la nouvelle de la révolte, César avait quitté Ravenne, laissant là les affaires de Rome (milieu de février?)[4]. Pompée se chargeait de rétablir l'ordre dans la cité[5], et il était d'un naturel trop généreux pour trahir son rival au moment du danger. Et après tout, quoi qu'on pût tramer contre lui, César savait qu'il ne lui arriverait rien de pire que la perte de l'armée des Gaules.

En route, les conscrits de l'année le rejoignirent[6]. Quand il franchit les Alpes malgré les neiges, il était déjà à la tête d'une petite armée. Des ordres, qui couraient devant lui, devaient la grossir des levées de la Narbonnaise[7].

1. 5, 1 ; 7, 1 : César le fait aller d'abord chez les Rutènes, puis chez les Nitiobroges et les Gabales : on attendrait plutôt Gabales (de Gévaudan à Javols), Rutènes (à Rodez), Nitiobroges (à Agen); cependant il n'est pas impossible qu'il ait été d'abord chez les Rutènes, puis chez les Nitiobroges, et qu'il soit revenu ensuite chez les Gabales pour menacer directement Narbonne par la route de l'Ergue et de l'Hérault (cf. n. 2, t. II, p. 506, n. 7). Résumé assez grossier de ces campagnes chez Dion, XL, 33, 1.

2. 7, 2 : le *Narbonem versus* semble indiquer qu'il est venu du nord par la route de la montagne (cf. n. 1).

3. Je suppose une dizaine de jours pour sa campagne (p. 425, n. 8).

4. VII, 6, 1. En supposant la révolte fin janvier (p. 420, n. 5), César a dû l'apprendre vers le 10 février et partir aussitôt. On place souvent son retour beaucoup plus tard, en interprétant César (VII, 6, 1, *virtute Cn. Pompei*) comme s'il partit après la nomination de Pompée comme consul, le 27 février. C'est une erreur. En réalité, César fait allusion, non pas à cette nomination, mais aux pouvoirs conférés à Pompée vers le 9 janvier (p. 412, n. 3).

5. VII, 1, 1; 6, 1. Cf. n. 4 et p. 412.

6. VII, 7, 5; cf. 4, 1.

7. Cf. 7, 5; 9, 1 et 4.

Arrivé dans la Province, il hésita un instant sur la décision à prendre. Il avoua plus tard qu'il n'osait pas traverser la Gaule pour rejoindre ses légions, et qu'il ne voulait pas davantage les rappeler dans le Midi : la trahison l'effrayait pour lui, les combats pour Labiénus[1]. Les nouvelles de Lucter et de Narbonne le tirèrent d'embarras[2]. C'est là qu'il fallait aller d'abord. Et il imagina aussitôt l'opération la plus admirable de toute sa vie de général. Ses ennemis voulaient l'obliger à disperser ses efforts et son attention : il leur répondrait sur tous les points à la fois, et, par des prodiges de vitesse et de précision, il leur montrerait partout, à l'improviste et presque à la même heure, sa présence et sa résolution. — Il réunit à Vienne, dans la direction de Labiénus, les cavaliers du contingent de la Province[3]. Il envoya dans le Vivarais, sur la route de l'Auvergne et de Vercingétorix, les deux tiers des fantassins qu'il avait à sa disposition[4]. Et lui-même partit au-devant de Lucter[5].

A Narbonne, il organisa la défense. Au centre du pays, des postes et une flottille gardèrent la colonie contre toute surprise[6]. Sur la frontière, des garnisons occupèrent les débouchés des routes qui remontaient la Garonne ou descendaient des Cévennes, depuis Toulouse jusqu'à Uzès[7]. Partout, César mit des hommes et releva les courages[8]. — Quand Lucter eut compris l'arrivée du proconsul et qu'il vit la Province se hérisser de défenses, il jugea dangereux de pousser plus loin, et il disparut du côté du nord[9] (vers le 25 février?[10]).

1. VII, 6.
2. VII, 7, 3.
3. VII, 9, 4, cf. 1.
4. VII, 7, 5.
5. VII, 7, 3. Il me paraît évident que les ordres indiqués plus haut (p. 428, n. 6 et 7) ont été donnés avant l'arrivée à Narbonne.
6. *Præsidia... circum Narbonem* (7, 4); la flottille, mentionnée par Lucain, I, 403.
7. *Præsidia in Rutenis provincialibus* [Albigeois, cf. Lucain, I, 402], *Volcis Arecomicis* [d'Uzès à Béziers], *Tolosatibus* [à Toulouse]; 7, 4.
8. 7, 4.
9. 8, 1.
10. Cf. p. 428, n. 3.

Alors César quitta le Languedoc, rejoignit les troupes qui stationnaient dans le Vivarais et, par la vallée de l'Ardèche, commença l'ascension des Cévennes[1]. Personne ne l'attendait de ce côté : il n'eut à lutter que contre la nature. Au col du Pal[2], cette lutte fut terrible. Les soldats durent, à travers six pieds de neige, creuser leur chemin et celui de César[3]. Mais, le périlleux passage déblayé, on arriva dans les champs du Velay, on était chez l'ennemi, et le pillage commença[4]. — A cette nouvelle, les Arvernes supplièrent Vercingétorix de les emmener à la défense de leurs biens[5]. Le chef semble avoir d'abord refusé[6] : que le proconsul restât dans le bassin du Puy ou de Brioude, il n'y ferait que perdre son temps à des marches sans issue. Mais l'Arverne dut céder à la fin, ce que César avait prévu[7], et il fit faire à ses hommes volte-face vers le sud[8], renonçant à Labiénus.

Aussitôt, César quitta sa petite armée, qu'il confia à Brutus[9]. A marches forcées, il courut à Vienne[10], y prit ses cavaliers, et,

1. VII, 8, 1-2.

2. Je ne crois pas qu'on puisse douter de son passage par le col du Pal : c'est le plus facile entre Vivarais et Velay, et ç'a été de tout temps le plus fréquenté. — Dans un sens analogue, Sauzet, *Mém. sur le passage de César*, dans le *Congrès scientifique*, 1855, Le Puy, XXII, [illegible], 1856, p. 317 et suiv. On a pensé, à tort, aux cols du Gévaudan ou du Forez (cf. *Congrès*, I, p. 715-6).

3. *Mons... durissimo tempore anni* (au février, où il y a encore de fortes tougiers de neige sur ce col), *altissima nive iter impediebat, tamen discussa nive sex in altitudinem pedum*, etc. (il s'agit, je crois, des accumulations de neige sur certains points de la route, appelées dans le pays *congèro*, cf. Mistral, s. v.) ; VII, 8, 2 ; cf. 3 ; Florus, I, 45, 22 ; Plutarque, *César*, 26.

4. VII, 8, 3 et 4 ; 9, 2 : la campagne du Puy.

5. VII, 8, 4.

6. D'après les mots *observant* (8, 4) et *permotus* (8, 5).

7. VII, 9, 1.

8. VII, 8, 5 ; 9, 1 ; Dion, XL, 33, 2 ; Plut., 26. Route de Senroins à Gergovie (p. 427, n. 3) et vers Le Puy.

9. VII, 9, 1 et 2 ; Dion, XL, 33, 2, qui ajoute avec raison qu'il avait trop peu d'hommes pour combattre. Il déclara qu'il reviendrait dans trois jours, le temps d'aller chercher les renforts à Vienne (9, 1). Brutus fut rappelé ensuite au quartier général ; les troupes restèrent en partie, je crois, dans le Midi (cf. VII, 65, 1 ; cf. p. 494, n. 4).

10. VII, 9, 3. Du Puy à Vienne par la vallée du Gier ? c'est la route directe. Il ne dut pas mettre plus d'un jour et demi (cf. n. 9).

nuit et jour, le Romain et son escorte galopèrent vers le nord[1]. S'il y avait des traîtres sur la route, les embûches n'étaient point prêtes[2] : on croyait le proconsul à Narbonne ou dans la montagne. Il traversa sans encombre les terres éduennes, arriva chez les Lingons ses alliés, prit la tête des deux légions qu'il y trouva[3], et rentra dans le camp de Labiénus[4]. Les hommes de Drappès[5] avaient disparu (vers le 10 mars?[6]).

Ainsi, en quelques jours, sans légions et sans combat, César remporta trois victoires : il sauva la Narbonnaise en faisant reculer Lucter, il sauva Labiénus en attirant Vercingétorix, il se sauva lui-même en se dérobant à Lucter en retraite, à Vercingétorix en offensive et aux traîtres à l'affût. Il trompa également tous ses adversaires sur ses forces et sur ses marches : il les amena à l'opinion qu'il voulait leur donner et à la décision qui lui était utile[7]. Il eût suffi de peu de chose, Lucter continuant sa route sur Narbonne et Vercingétorix la sienne sur Labiénus, pour que César et son armée eussent à combattre séparés l'un de l'autre. Mais sa Fortune lui demeurait fidèle, et elle écarta les hasards du plan qu'il avait tracé[8].

1. VII, 9, 4; Orose, VI, 11, 2. De Vienne à Dijon, 220 kilomètres, de Dijon à Langres, 80, de Langres à Sens, 150 : au total 450 kilomètres, moins, si l'on raccourcit par Dijon, Beneuvre, Châtillon, Vertault. César dut mettre trois à quatre jours (cf. p. 197, n. 4).

2. VII, 9, 4.

3. VII, 9, 4. A Dijon ou à Langres?

4. VII, 9, 5. C'est du pays de Langres qu'il expédia l'ordre de revenir aux légions qui étaient campées chez les Rèmes (p. 409, n. 5) : je ne crois pas que *reliquas* désigne celles de Sens. C'est à Sens, sans aucun doute, qu'a eu lieu la concentration (10, 4).

5. Cf. p. 426.

6. Cf. p. 428, n. 3; je suppose dix jours pour l'ensemble de la campagne, de Narbonne à Vienne, puis quatre jours pour la marche de César, de Vienne à Sens (ici, n. 1).

7. Cf. *hæc... usu ventura opinione præceperat*, 9, 1.

8. Cf. Florus, I, 45, 22; Plutarque, C., 26.

V. — DE SENS A LA FRONTIÈRE BITURIGE[1]

César concentra à Sens ses dix légions[2]. Vercingétorix ramena tous ses hommes près du confluent de l'Allier et de la Loire[3], à la frontière commune des Arvernes, des Bituriges et des Éduens[4]. Les deux chefs, à la tête de toutes leurs forces, n'étaient plus qu'à cent milles de distance, quatre journées de marche.

Le désir du Romain était d'attendre encore avant de commencer les opérations. On souffrait toujours de la mauvaise saison[5]; la campagne allait se faire en pays ennemi, il fallait de longs convois de vivres, qui ne pourraient circuler sur les routes, défoncées par les pluies de l'hiver[6]. Puis, contre ces nouveaux ennemis, César désirait pour ses légions l'appui de nouveaux auxiliaires. Jusqu'ici, ce sont les Gaulois qui lui ont prêté la cavalerie nécessaire[7]. Cette force, maintenant, lui manquera presque entière[8] et se retournera contre lui. Mais il y avait en Occident de meilleurs cavaliers que les Gaulois eux-mêmes, les Germains. Le proconsul en gardait déjà quelques-uns auprès

1. Pour cette campagne, outre les mémoires sur les lieux à identifier (p. 419, n. 1, p. 433, n. 4, p. 435, n. 4, p. 437, n. 4) : Lempereur, *Dissertations hist.*, 1706, p. 50 et suiv.; d'Anville, *Éclaircissements*, 1741, p. 193 et suiv., Barrau, *Ins. sur Provins*, p. 36 et suiv.; de Monvel, *Étude sur les expéditions de César chez les Carnutes*, 1863 (*Mém. de la Soc. d'Agric.*, etc., d'Orléans, VII), Breau, *Itinéraire de l'expédition de César*, 1863, Orléans, Salomon, *Agendicum, Vellaunodunum et Genabum*, dans le *Bull. de la Soc. des Sc. hist. et nat. de l'Yonne*, a. 1866, XX, p. 96 et suiv.; de La Saussaye, *Mémoires lus à la Sorbonne en 1866*, *Archéologie*, p. 107 et suiv., etc.

2. Aux dix de l'hivernage 53-52 (p. 400) s'en ajoute alors peut-être une onzième (cf. p. 401, n. 7), qu'il a laissée peut-être dans le Midi (cf. p. 404, n. 4), ou sur sa route, à Dijon par exemple, pour le service des étapes, car il n'en a que dix au printemps (34, 2; p. 458).

3. VII, 9, 6. Il dut reprendre pour la troisième fois la route de Gergovie à Sancoins et La Guerche (p. 430, n. 8).

4. Vers Moulins? cf. t. II, p. 537, n. 8.

5. *Reliquam partem hiemis* (10, 1).

6. VII, 10, 1.

7. P. 206, 228, 326, 351-2, 395.

8. Je crois, sans pouvoir l'affirmer, que les Gaulois auxiliaires n'entendaient pas servir avant l'équinoxe (cf. IV, 6, 3)

de lui, les restes de ces Usipètes et Tenctères qu'il avait jadis massacrés[1]. Il s'en procura d'autres, que lui fournirent ses alliés des bords du Rhin[2]. Et on le vit ainsi attirer à lui ces mercenaires germains qu'il avait si souvent rejetés au delà du fleuve. Il était venu pour délivrer la Gaule d'Arioviste et de ses congénères, et il pensait maintenant à eux pour l'aider à la reconquérir. Les deux ennemis de l'indépendance celtique s'associaient dans une œuvre commune de destruction.

Vercingétorix, de son côté, n'éprouvait aucune hâte de marcher à César. C'était à son corps défendant qu'il l'avait cherché en Auvergne; et, quand il fut revenu en Berry sans l'avoir trouvé, il se garda bien de reprendre sa route vers le quartier général des Romains. L'histoire des dernières années, à laquelle il avait été mêlé au moins comme observateur, lui montrait l'incurable faiblesse des Gaulois sur le champ de bataille, surtout en face de Labiénus et de César. Autour de lui, assurément, il ne manquait pas de chefs qui voulaient le combat et s'énervaient loin de l'ennemi : d'autant que presque tous ses compagnons ne s'étaient point encore mesurés contre les légions. Mais Vercingétorix ne leur lâcha point la bride, et ses efforts tendirent de plus en plus à retarder l'instant du contact.

Toutefois, sans provoquer César, il taillait de la besogne à ses propres soldats. Son intérêt, pour le moment, était de presser les Éduens, par la menace ou par la ruse. Le jour où il les aurait à lui, il tiendrait désormais toutes les routes de la Gaule et les lignes de retraite de l'armée romaine. Après son retour d'Auvergne, il entra sur leur territoire[3] et assiégea *Gorgobina* (La Guerche?[4]), ville forte de leur frontière, près des rives de

1. P. 329.

2. Il en fit venir six cents *ab initio* (de la campagne), 13, 1. Je suppose les Ubiens, cf. 65, 4; ici, p. 484.

3. Pour la route, cf. p. 432, n. 3. C'est à ce moment que Dion (XL, 34, 1) place l'occupation d'Avaricum par Vercingétorix.

4. Les mss. α ont *Gorgobinam*, les mss. β ont *Gortonam* (VII, 9, 6). S'il faut accepter *Gortona*, tout doute serait levé sur l'emplacement de la ville : il s'agirait

l'Allier : elle était gardée par cette tribu boïenne que César, après la défaite des Helvètes, avait donnée aux Éduens[1].

Le proconsul ne pouvait abandonner ses alliés. Il exhorta les Boïens à tenir bon, il demanda aux Éduens d'assurer le service des vivres; et, laissant à Sens les bagages et deux légions, il partit pour dégager la place forte[2] (vers le 15 mars?[3]).

Mais, comme Vercingétorix, il ne voulut pas courir droit à

de Sancerre, jadis *Gordona*, *Cortonum*. Mais, comme 1° Sancerre était de l'ancien diocèse de Bourges, 2° que les Éduens n'auraient jamais confié aux Boïens fugitifs la possession d'une place si forte, on peut croire que *Gortona* a été introduit là par un copiste érudit du temps carolingien, auteur du prototype des mss. 5. Ce qui me fait croire à La Guerche, c'est, non pas le nom (*Guercia* au Moyen Age), mais parce que : 1° les Boïens doivent être cherchés à la frontière ouest des Éduens, entre eux et les Bituriges (VII, 9, 6; 10, 3; 12, 1); 2° mais au sud de la ligne Briare-La Charité, où la Loire sépare Sénons ou Éduens et Bituriges (p. 427, n. 5); 3° dans un pays pas très riche (VII, 17, 3); cela permet de leur attribuer le pays entre Allier et Loire, et par suite la bande de terrain (jusque vers l'Aubois) que les Éduens possèdent au delà des rivières, à gauche (t. II, p. 29, n. 3); 4° que ce soit sur cette bande que se trouve Gorgobina, cela résulte du fait que Vercingétorix n'a pas eu, semble-t-il, à passer de fleuve (9, 6 et 12, 1); or La Guerche est le lieu le plus important de cette bande, un petit chef-lieu de cultures et de routes, ancien habitat gaulois et romain (Buhot de Kersers, *Statistique*, IV, p. 257 et suiv.). L'*oppidum* a pu être placé sur le mamelon de l'église plutôt que sur l'aire plane et basse du bourg actuel. — Le lieu a été proposé par von Göler, cf. 2e éd., p. 237. — Entre Loire et Allier (hypothèses plausibles) : Saint-Parize-le-Châtel (Crosnier, *Bull. de la Soc. Nivernaise*, IIe s., VIII, 1880, p. 94 et suiv.; Napoléon III, p. 290); Saint-Pierre-le-Moutier (Crosnier, *Bull. de la Soc. Nivernaise*, II, 1855, p. 95; cf. *Dict. arch.*, I, p. 453-4); Moulins ou ses environs, ce qui n'est pas impossible (hypothèse primitive : Marlianus; d'Anville, *Ecl.*, p. 208 et suiv., avec réserves; Bréan, p. 87 et suiv.; Clairefond, *Bull. de la Soc. d'Émulation de l'Allier*, VII, 1859, p. 284 et suiv. [bien fait], etc.); Thiel (de Coiffier Demoret, *Hist. du Bourbonnais*, 2e éd., I, 1824, p. 48 et suiv.); Chantenay. — On a aussi proposé : Bourbon-Lancy (Lebeuf, II, p. 201); Bourbon-l'Archambault (de Fresnay, *Mercure de France*, août 1737, p. 1713); Sancerre (Creuly, *Carte*, p. 78; Chazaud, *Bull. de la Soc. d'Émul. de l'Allier*, VIII, 1861, p. 87 et suiv.; Soyer, *Mém. de la Soc. des Antiquaires du Centre*, 1904, XXVIII, 1905, p. 13 et suiv.); Jargeau (de Monvel, p. 39); Montluçon (Brugière de La Motte, *Bull. de la Soc. d'Ém. de l'Allier*, IX, 1864, p. 425 et suiv.); Nevers; Saint-Amand; Souvigny; Entrains; Vertault; Arcambouy dans la Nièvre (qui a déterminé d'assez ridicules travaux : Vincent, *Recherches sur l'origine des Boïes*, 1843; Pierquin de Gembloux, *Hist. et Ant. de Gergovia*, Bourges, 1843; etc.); Saint-Révérien dans la Nièvre (*Mém. de la Soc. Éduenne*, 1844, p. 329 et suiv.; Bonnard, *Nouv. Mém. sur la ville gauloise*, etc., Nevers, 1843, etc.); et d'autres lieux plus invraisemblables encore : Bein dans la Loire; Toulx-Sainte-Croix dans la Creuse, et même dans le Beaujolais.

1. 9, 6; cf. p. 219.

2. VII, 10.

3. Il part avant la fin de l'hiver (p. 432, n. 5 et 6), et dès qu'il apprend le siège de Gorgobina (10, 1).

l'ennemi[1]. La route directe, de Sens à l'Allier, était marquée par l'Yonne et la Nièvre; elle n'offrait aucune difficulté, et se tenait en partie sur terre éduenne. Pourtant, César évita de la prendre. Peut-être craignait-il de laisser son quartier général exposé aux attaques des Carnutes ou des Sénons de l'ouest[2]. Peut-être, dans l'ignorance de son adversaire, cherchait-il à surprendre sa manière[3]. Il obliqua donc vers le couchant, en plein pays ennemi, par Montargis et Orléans, afin de dégager les abords de Sens, et de montrer aussi par quelques exemples la façon dont il entendait se venger.

Ainsi, les deux chefs, chacun de son côté, essayaient de renforcer leur situation au centre de la Gaule : le Romain, en reprenant la ligne de la Loire; le Celte, en cherchant les routes du levant.

Le lendemain, César arrivait devant la place forte de *Vellaunodunum*, qui était aux Sénons (Montargis?[4]), et il en pré-

1. César semble dire qu'il partit droit vers les Boïens (10, 3 et 4). La route directe est par Sens, Entrains et le confluent de la Loire et de l'Allier. Il est certain qu'il ne la prit pas, mais marcha droit et vite vers Genabum (11, 4). Il voulut donc délivrer Gorgobina, mais en attirant l'ennemi sur d'autres points. Quelle que soit la solution que l'on accepte pour les emplacements de ces lieux, il faut supposer un détour de César (comme le dit déjà d'Anville, *Écl.*, p. 214). Et, au reste, César avoue lui-même qu'il n'est pas pressé outre mesure (cf. n. 2).

2. *Ne quem post se hostem relinqueret*, 11, 1. Au surplus, une expédition en Beauce était capitale pour ravitailler l'armée, ce dont César se préoccupait fort en ce moment (10, 3; 11, 1).

3. Il est possible aussi qu'il ait voulu éviter aux Éduens le passage de son armée.

4. Montargis (je songe à la colline du château) est sur la route directe de Sens à Orléans, suivie par César; il est à mi-chemin de ces deux villes, à 50 kil. de Sens, à 60 kil. d'Orléans, et César arriva à Vellaunodunum le second jour après avoir quitté Sens (11, 1), à Orléans le second jour après avoir quitté Vellaunodunum; Montargis est d'ailleurs un poste stratégique important, dans un pays à blé (cf. 11, 1). Proposé au moins dès le XVIII[e] siècle, défendu par Le Roy (*Bull. monumental*, XXX, 1864, p. 344-5), il est accepté par Creuly (*Carte*, p. 72). — Dans la même direction, on a proposé Beaune en Gâtinais (Maillart, *Mercure de France*, août 1737, p. 1762; d'Anville, *Éclaircissemens*, p. 210 et suiv.); près de Sceaux (Jollois, *Mém. sur les antiquités du dép. du Loiret*, 1836, p. 22 et suiv.; Cosson, *Mém. de la Soc. arch. de l'Orl.*, II, 1853, p. 478 et suiv.); Chenevières (Walckenaer, I, p. 410); Ladon (von Gœler, 2[e] éd., p. 230); Château-Landon (de Vigenère, p. 640; Sanson, § 202; Maillart, *Mercure de France*, juillet 1736, p. 1520 et suiv., etc. : toutes hypothèses possibles, surtout la dernière. — Les partisans de Gien pour Génabum ont proposé Triguères, plus au sud (de Monvel, p. 43; Salomon, p. 118 et suiv.; Napoléon III, p. 283; Bréan, p. 15). On a aussi songé à Châteaurenard

para aussitôt le siège[1]. Comme elle se rendit le troisième jour, il ne put massacrer personne, mais il exigea un nombre d'otages inusité, six cents[2]. — Le jour même, il marchait en hâte[3] sur Orléans, qu'il atteignit le lendemain soir[4].

Orléans offrait plus d'intérêt pour lui. C'était un centre de terres à blé, le grand passage sur la Loire, la ville principale d'une puissante nation, le lieu du crime qui avait inauguré la guerre[5]. Il campa la nuit devant la ville[6], attendant le matin pour commencer le siège. Mais les défenseurs n'osèrent pas courir le risque d'un assaut[7]. La rapidité de la marche de César avait fait qu'ils étaient en petit nombre[8]; l'assiette de la ville n'était point très forte; le pont de la Loire gênait la défense. Peu avant minuit, les habitants sortirent en silence, cherchant à s'échapper du côté du fleuve[9]. Les vedettes de César donnèrent l'éveil[10]. Il fit forcer les autres portes par les légions de garde[11], et, à travers la ville parcourue en hâte, il les lança à la poursuite de la foule qui encombrait le pont et la levée de la rive gauche[12]. Peu s'en fallut que tout le monde ne fût pris.

dans cette direction. — Ils ont aussi proposé (en admettant que César partit droit vers l'Allier) : Toucy (Stoffel, *Guerre civile*, p. 14), Auxerre ou Vallan près d'Auxerre (Lebeuf, *Recueil*, II, p. 181, après d'autres). — On a même proposé Avallon (Le Tors, *Mercure de France*, décembre 1737, p. 2813 et suiv., etc.); Vézelay, Véron dans l'Yonne, Meung (au Moyen Âge), etc.

1. VII, 11, 1; de l'expression *circumvallare*, il semble résulter qu'il songea au blocus et non à l'assaut ou à la terrasse, ce qui suppose une place assez forte, mais petite (voir la colline du château).

2. VII, 11, 2.

3. VII, 11, 3 : il laisse Trebonius devant Vellaunodunum pour veiller aux actes de la reddition.

4. VII, 11, 3 et 5.

5. Cf. p. 419, n. 1.

6. VII, 11, 5. Sur une colline à l'est, près de la Loire ?

7. Il semble bien qu'il ait songé, non au blocus, mais à l'assaut, ce qui s'explique par l'assiette d'Orléans, bâti en plaine.

8. VII, 11, 4.

9. VII, 11, 7; cf. 6, où les mss. β ont *contingebat*, les mss. α *continebat*, qui doit être pris dans le même sens.

10. VII, 11, 6 et 8.

11. *Ibidem*.

12. VII, 11, 8 : *itinerum angustiae* s'explique parce que le pont devait être continué, sur l'autre rive, par une levée pour passer les bas-fonds.

Orléans fut livré aux soldats, pillé et brûlé. Mais l'expiation était incomplète : le principal coupable, Gutuatr, échappa à César [1].

D'Orléans, le proconsul inclina vers le sud, dans la direction de Bourges et de Vercingétorix [2]. Celui-ci avait levé le siège de Gorgobina et s'avançait à la rencontre de César [3].

Les Romains, la Sologne traversée, entrèrent chez les Bituriges : la bourgade fortifiée de *Noviodunum* (Neuvy-sur-Barangeon? [4]) gardait leur frontière [5]. César en commença le siège, les habitants se hâtèrent de se rendre [6]. Mais les centurions étaient à peine entrés dans la ville, que les Bituriges aperçurent dans le lointain les cavaliers de l'avant-garde gauloise [7]. Ils reprirent leurs armes, les centurions eurent juste le temps de passer les portes, qui se refermèrent derrière eux [8].

1. *Oppidum diripit atque incendit, prædam militibus donat* : II, 7. Cf. p. 344.
2. VII, 11, 9.
3. VII, 12, 1.
4. *Noviodunum* doit être cherché sur la vieille route romaine d'Orléans à Bourges, et vers l'endroit où cette route pénètre chez les Bituriges, c'est-à-dire vers la Sauldre ; il semble, de plus, que, l'*oppidum* se prêtant à une attaque rapide, sans blocus, par assaut ou terrasse (12, 2), il ne faille pas le chercher sur quelque hauteur : ce qui, selon moi, justifie le choix de Neuvy, qui est à peu près en plaine ; le nom serait venu de *Noviacum* substitué à *Noviodunum* ; le pays a livré à Villatte, à 3 kil. de là, des antiquités célèbres (appartenant du reste à une époque beaucoup plus ancienne), il y a là des eaux et des sources, et Neuvy est un centre de routes, de cultures et de domaines, au passage naturel de la rivière. J'hésite à placer l'*oppidum* ailleurs qu'au village (par exemple au Grand ou au Petit Villatte). — Dans le même sens : de Vigenère, p. 642 ; Sanson, § 137 ; de Valois, *Notitia*, p. 385 ; de La Saussaye, p. 124 et suiv. ; Rice Holmes, p. 471-3 ; etc. — Dans la même région, on a proposé Nouan-le-Fuzelier (après bien d'autres : Lancelot, *Mém. de l'Ac. des Inscr.*, VI, 1729, p. 642 ; von Göler, p. 240 ; etc.), mais Nouan était, semble-t-il, chez les Carnutes ; Pierrefitte (Saint-Hypolite, *Rech.*, p. 8 ; Raynal, *Hist. du Berry*, I, 1845, p. 53), même objection (?) ; Nouan-sur-Beuvron (Soyer, *Mém. de la Soc. des Ant. du Centre*, 1904, XXVIII, 1905, p. 1 et suiv.), même objection ; Vierzon ; Nohan-le-Goût (d'Anville, *Éclairc.*, p. 236 et suiv.), mais ces deux sont trop près de Bourges. — Pour les partisans de Gien, Noviodunum est Sancerre (Lebeuf, II, p. 210 ; Napoléon III, p. 284 ; Bréan, p. 79 et suiv.), impossible à tous les points de vue. — Autres : Neuvy-en-Sullias (de Monvel, p. 66) ; vers Châtillon-sur-Loire (Creuly, *Carte*, p. 79) ; Dun-le-Roi ; Châteauneuf ; Nérondes ; Nevers ; etc.
5. *Oppidum Biturigum, positum in via*, 12, 2.
6. 12, 2 et 3. César a campé sur le mamelon qui borde la rivière au sud-ouest du village?
7. 12, 4. Descendant par le chemin de La Garenne? Vercingétorix campait sans doute sur les croupes en avant de Mitterand?
8. 12, 5-6.

César s'était hâté de lancer sa cavalerie contre les Gaulois. Comme elle faiblissait, il envoya ses Germains à la rescousse. Les ennemis ne purent soutenir la charge, et, abandonnant de nombreux cadavres, se replièrent sur le gros de leur armée[1]. Il ne resta plus au proconsul qu'à recevoir de nouveau la soumission des assiégés, qui lui livrèrent d'eux-mêmes les auteurs de la récente échauffourée[2]. — L'affaire réglée, César et Vercingétorix se trouvèrent enfin face à face.

VI. — LA NOUVELLE TACTIQUE GAULOISE[3]

La quinzaine qui venait de s'écouler avait rappelé ou révélé bien des choses à Vercingétorix[4]. Aucune de ces places fortes de coteau ou de plaine, Vellaunodunum, Orléans, Noviodunum, n'avait pu tenir plus de deux jours. Ce qui faisait la valeur d'une citadelle gauloise en face d'une armée romaine, c'était, non pas ses remparts et sa garnison, mais la force de sa situation[5]. Toutes ces résistances et toutes ces prises avaient eu pour résultat d'émietter les troupes gauloises et de fournir aux ennemis, outre le butin, des vivres en abondance[6]. Quant aux engagements en rase campagne, ils n'étaient possibles qu'avec

1. 13, 1-2. Combat des deux côtés de la rivière ?
2. 13, 2.
3. Pour la campagne de Berry, outre les travaux de la p. 432, n. 1 : Thaumas de La Thaumassière, *Hist. de Berry*, réimpr., I, p. 45 et suiv.; de Saint-Hypolite : 1° *Recherches sur quelques points historiques relatifs au siège de Bourges*, Bourges, 1842 (extr. des *Mém. joints aux travaux topogr. de la nouvelle carte de France*; paru aussi dans *Le Spectateur militaire*, XXXII, 1841-2); 2° *Mém. de la Soc. des Ant. de l'Ouest*, 1841 (1840), p. 110 et suiv.; Raynal, *Hist. du Berry*, I, Bourges, 1845, p. 31 et suiv.; de Rouvre, *Revue du Berry*, 1864, p. 77 et suiv.; Boyer, *César chez les Bituriges*, *C. r. des trav. de la Soc. du Berry à Paris*, 1863-4, XI, p. 339 et suiv. — Il faut rappeler, à titre de curiosité, qu'on a placé *Avaricum* à Sancerre (au Moyen Age), à Vierzon (voyez la colère, contre cette hypothese, de Catherinot, *Le Vray Avaric*, 1683, réimpr. de 1874, Bourges), et ailleurs : et c'est un exemple de plus de cette folie topographique (*furor*, dit de La Thaumassière, I, p. 45), qui a sévi presque de tout temps sur les textes de César.
4. *Tot continuis incommodis acceptis*, 14, 1.
5. Cf. 14, 9.
6. Cf. 14, 9.

une cavalerie supérieure, et voici que les Germains apparaissaient aux côtés de César[1].

Le roi des Arvernes convoqua le conseil des chefs, et leur fit part de ses réflexions et de ses desseins[2]. — Il leur expliqua les causes des dernières défaites[3], et ce qu'il y avait de fâcheux dans la manière dont les Gaulois faisaient la guerre. Si l'on voulait vaincre, il fallait renoncer aux vieilles habitudes[4]. Et Vercingétorix préconisa une nouvelle tactique, inspirée, semble-t-il, de celles des Aquitains et de Cassivellaun. — Point de combat, point d'attaque franche des légions, ni en marche, ni dans leur camp, ni rangées en bataille[5]. Même sous l'abri d'une forteresse, on doit éviter leur contact[6] : à moins, toutefois, qu'il ne s'agisse de citadelles inexpugnables, comme celles qui dominent les flancs escarpés des montagnes[7]. Mais, tout en se dérobant à la lutte, qu'on demeure à l'affût de l'ennemi, qu'on ne perde aucune occasion de lui nuire. Ce qu'il faut surtout, c'est l'affamer : pour cela, brûler les greniers, les fermes, les villages, les villes elles-mêmes[8]. Alors, afin de nourrir hommes et bêtes, l'ennemi multipliera les pelotons de fourrageurs, les enverra en tout sens, très loin du camp. Ces petites troupes dispersées deviendront une proie facile pour les escadrons gaulois[9]. Et chaque jour verra emporter un morceau de l'armée romaine, jusqu'à l'heure où elle disparaîtra, faute d'hommes ou faute de vivres[10]. —

1. P. 438.
2. VII, 14, 1 : *suos*, les chefs et familiers seulement, opposé à *vulgo* de 15, 6.
3. VII, 14, 9.
4. *Longe alia ratione*, 14, 2.
5. Cela n'est point dit nettement à ce propos, mais résulte de VII, 20, 3 et s.
6. VII, 14, 9.
7. VII, 14, 9.
8. On brûlera *vicos*, les villages, *ædificia*, les fermes, *oppida*, les villes fortes, 14, 5 et 9. Il y a dans le texte (14, 5) une grosse difficulté : *Incendi oportere hoc spatio abola* (sic mss.) *quoquoversus* (var. *quoquo*) : *aboia* a été interprété : 1° *a Boia*, depuis le pays des Boiens, Vercingetorix ne voulant pas détruire chez ces derniers; 2° *obvia*; 3° *ab via*, qui me paraît préférable; etc.
9. 14, 2, 3, 4, 7 et 8.
10. Cf. 14, 8.

Tout cela était fort juste ; et il semble bien, à la manière dont César rapporte la harangue de son rival, que Vercingétorix sut exprimer ces vérités en un beau langage. Le roi des Arvernes, comme l'élite des chefs gaulois de ce temps, fut, je crois, un bon orateur, capable de convaincre des hommes réfléchis et d'enlever une foule passionnée[1]. Au lendemain de chacune de ses propres victoires, César relevait chez son adversaire une qualité de plus.

L'avis du chef gaulois fut accepté d'emblée[2]. Alors[3] se posa la question d'Avaricum (Bourges), la cité la plus proche, que César allait attaquer. Ce n'était pas une très grande ville[4], et elle n'était pas imprenable. Mais elle passait pour la plus belle, presque, de toute la Gaule ; elle servait de forteresse centrale à la vieille nation des Bituriges ; ils l'aimaient comme leur parure et leur gloire[5] ; et, derrière ses marécages, elle pouvait résister longtemps[6]. Ses guerriers supplièrent qu'on l'épargnât. Vercingétorix résista[7]. Mais un général gaulois, en temps de guerre, devait compter avec les sentiments et les passions de ses hommes. Déjà, le chef avait cédé quelques semaines auparavant, dans l'affaire du retour en Auvergne[8]. Cette fois encore, devant l'émotion de l'armée entière[9], il se résigna à ne point imposer sa

1. Ici, 14 et 15, 1 ; plus loin, p. 446-7 et 454-5.

2. *Omnium consensu*, 15, 1.

3. César semble dire qu'elle fut posée dans un autre conseil, après l'incendie des bourgades (15, 3). Je ne peux l'admettre : on était trop près de Bourges (au plus 30 kil.) pour ne pas avoir pensé d'abord à cette ville. C'est là, comme parfois chez César, un fait de dissociation chronologique, intercalant le récit de l'exécution des mesures au milieu de celui de la délibération (cf. p. 307, n. 2).

4. L'étendue en était limitée par les marais (p. 447) et le seuil : il y a là, au maximum, une quarantaine d'hectares, et peut-être la ville gauloise en avait moins (31 hectares, Buhot de Kersers, St., II, p. 5) ; la ville romaine du Bas Empire, bâtie dans les mêmes conditions, avait environ 33 hectares, 2100 mètres de tour (cf. Saint-Hypolite, *Ant. de l'Ouest*, 1841, p. 110).

5. 15, 4 ; cf. t. II, p. 61-63.

6. 15, 5.

7. 15, 4 et 6.

8. Cf. p. 430.

9. *Misericordia vulgi*, 15, 6.

volonté, et Avaricum fut conservé. Pour tout le reste, son plan s'exécuta le jour même[1].

César se remit en marche dans la direction de Bourges[2]. L'armée gauloise s'écarta, évitant son contact, le laissant passer[3]. Il abordait, après la triste Sologne, les riches campagnes du Berry[4]. Et voici qu'aussitôt mille feux s'allument autour de lui, vingt villages s'écroulent sous les flammes, et partout où le légionnaire dirige ses regards, l'incendie éclaire l'horizon[5].

Mais le chef des Gaulois aurait dû prendre cette décision quinze jours plus tôt, avant la marche des légions : César avait pu, pendant ces quinze jours, s'approvisionner de blé en Gâtinais et en Beauce. Et quelques heures lui suffirent, sans péril et sans peine, pour amener devant Bourges son armée intacte et victorieuse[6] (vers le 25 mars?[7]).

VII. — LE SIÈGE DE BOURGES : LES OPÉRATIONS AUTOUR DES CAMPS

Ce siège qu'il n'avait pu empêcher, Vercingétorix le fit durer le plus possible, multipliant autour de César les embarras, les dangers et les fatigues. Il se garda bien de s'enfermer dans la

1. VII, 13, 6, 1 et 2. César dit (13, 1) *uno die* : on était trop près de Bourges pour que ce ne fût pas le jour même de la délibération.

2. 13, 3, 16, 1.

3. Étant donné que César, à Noviodunum (p. 437), a Vercingétorix devant lui (*obviam*, 12, 1), et qu'après Noviodunum Vercingétorix *Caesarem subsequitur* (16, 1), il faut admettre ce mouvement de côté du chef gaulois. Reste à savoir s'il s'est écarté vers l'ouest, du côté de Vierzon, ou vers l'est, du côté de Sancerre; je préfère ce côté à cause de la situation probable de son camp près de Bourges (p. 442, n. 2). Et je le suppose s'écartant à l'est, à la hauteur de Mitterand.

4. *Agri fertilissima regione*, 13, 3.

5. *Amplius XX urbes Biturigum incenduntur*, 15, 1 : il ne peut s'agir que de *vici*, les villages entre la Sauldre, le Cher et l'Yèvre. César ajoute (15, 1) : *Hoc idem fit in reliquis civitatibus* : cela ne peut désigner que les Carnutes et les Sénons, les cités sur les derrières de César.

6. Cf. 13, 3.

7. Les opérations entre Sens (p. 434, n. 3) et Bourges n'ont certainement pas duré plus de dix jours.

ville, lui et son armée. Mais il envoya dans Bourges les hommes les plus entendus à la défense des murailles[1], lui-même, avec le gros de ses forces, s'installa à seize milles de la place (vers Morogues?[2]), il demeura en relation permanente avec elle, et il put surveiller à la fois, presque heure par heure, les manœuvres de l'ennemi et la résistance de la forteresse[3]. César eut donc à se protéger contre deux adversaires, l'armée et la ville, obéissant à une seule volonté[4]. Vercingétorix était, autant que lui, l'arbitre des lieux et des heures[5].

Il avait choisi la place de son camp de manière à ce qu'il fût invulnérable : du côté de César, une ligne de marécages[6]; du côté extérieur, l'abri des forêts[7]; en avant, près et loin, des vedettes et des éclaireurs[8]. Et cela ne rappelait plus les campe-

1. VII, 13, 6.

2. Que le camp de Vercingétorix soit au nord, et non au sud de Bourges, cela résulte des faits suivants : 1° César mentionne ce camp après avoir dit que Vercingétorix le suivait, venant du nord (16, 1); 2° Vercingétorix demeure en rapports avec Bourges (16, 2), chose impossible s'il avait été au sud, séparé de la ville par le camp de César; 3° César, en revanche, demeure en rapports avec Boïens et Éduens (17, 2 et 3), dont Vercingétorix eût pu le couper s'il avait campé au sud. Que ce camp gaulois soit, non pas vers Vierzon et le nord-ouest, mais vers Sancerre et le nord-est, c'est ce que me semblent indiquer (sans certitude) les faits suivants : 1° César paraît coupé de Sens, c'est-à-dire du nord-est, puisqu'il ne se fait pas ravitailler par là (17, 2 et 3) : c'est donc que l'ennemi s'est rendu maître de cette route, et c'est ce qu'il devait faire, s'il voulait affamer les Romains; 2° les communications de Vercingétorix avec Bourges, si faciles, s'expliquent bien mieux par le nord-est (routes de Sancerre et de Montargis, faubourg Saint-Privé), où la ligne des marais est beaucoup moins large et continue, que par le nord-ouest (route de Vierzon, faubourgs Saint-Sulpice et Taillegrain), le long de l'Yèvre, où le chemin est souvent inondé. Au surplus, puisque Vercingétorix voulait ne pas s'éloigner de Bourges, dominer les champs de culture dont avait besoin César, et ne rien risquer, il ne pouvait s'établir ailleurs que dans ce massif entre Bourges et Sancerre, la seule partie un peu difficile du pays. — L'emplacement indiqué ici a été proposé par Creuly (*Carte*, p. 79). On peut aussi songer aux hauteurs voisines d'Ivoy-le-Pré, sur la route de Montargis, encadrées par les marais ou terrains bas du Vernon et de la Petite Sauldre. — A Alléant près Baugy (Saint-Hypolite, *Rech.*, p. 11 : Raynal, I, p. 55). A Maubranche (de La Thaumassière, I, p. 46; cf. ici, p. 444, n. 5). — Au nord-ouest, à Vierzon (von Goeler, p. 243). — Au sud, près de Dun-le-Roi (Napoléon III, p. 287).

3. *In singula diei tempora*, 16, 2 et 3.

4. *Quid fieri vellet imperabat* (Vercingétorix), 16, 2.

5. Cf. n. 3 et 4.

6. *Paludibus*, 16, 1 : les vallées marécageuses qui se réunissent à Morogues?

7. *Silvis*, 16, 1 : les coteaux boisés d'Humbligny?

8. 16, 2; sur la route, par Les Aix et la voie romaine de Bourges à Sancerre et

ments gaulois d'autrefois, où les tentes se dressaient au hasard des lieux, dans les plaines et les vallons les plus exposés[1]. De ce camp, chaque jour, Vercingétorix expédiait ses hommes à la destruction des moissons et à l'attaque des fourrageurs romains[2] : car, plus que jamais, le devoir était de se conformer au nouveau plan de guerre. Bien renseigné sur les allées et venues des détachements ennemis, les Gaulois les dépistaient d'ordinaire ; et c'étaient chaque fois, dans les lignes romaines, quelques soldats qui manquaient à l'appel[3]. Les vivres y devinrent de plus en plus rares : ce beau pays de Bourges, où César et ses troupes auraient pu rêver une vie plantureuse, se transformait en un désert couvert de décombres[4]. Au delà, les Boïens d'entre Allier et Loire étaient trop pauvres pour nourrir une armée de 40 000 hommes[5] ; et les Éduens, malgré les prières de César, hésitaient à lui envoyer des vivres[6]. Les cohortes s'aventurèrent de plus en plus loin, à la recherche des bestiaux et des fourrages qui avaient échappé à l'ennemi : mais les cavaliers de Vercingétorix savaient toujours les atteindre[7].

Les légions souffrirent alors toutes les misères d'une armée assiégée. Pendant plusieurs jours le pain manqua[8]. Les gens d'Avaricum, soutenus par Vercingétorix, résistaient toujours[9]. César redouta pour les siens l'extrême disette, et la défaite par

Auxerre, appelée « chemin de Jacques Cœur » ? cf., sur cette route, Vallois, *Mém. de la Soc. des Ant. du Centre*, 1892-3, XIX, p. 39 et suiv., et Mater, *Congrès arch., Bourges*, 1898 (p. en 1900), p. 177 et suiv.

1. VIII, 36, 3 ; cf. t. II, p. 206.

2. 16, 3.

3. 16, 3.

4. 17, 3 ; Dion, XL, 34, 2 ; cf. n. 7 et p. 441.

5. 17, 2 et 3.

6. 17, 2 et 3. Dion (XL, 34, 2) parle du pillage de convois envoyés par les alliés de César.

7. 16, 3. Je doute qu'elles se soient aventurées vers l'ouest, le long du Cher : tout ce pays avait dû être dévasté par ordre (cf. 17, 3). Les *longinquiores vici* qui fournissent du bétail à César (17, 3), sont sans doute à chercher dans le sud, vers l'Auron et le Cher.

8. VII, 17, 3 ; Dion, XL, 34, 2.

9. P. 440 et suiv.

la famine[1] : jamais, depuis son entrée en Gaule, il n'avait subi plus d'angoisses et une pareille honte. C'était maintenant une guerre terrible qui se déroulait, sans trêve et sans merci des deux côtés, où les deux chefs, d'égale intelligence, recourraient aux mêmes méthodes. Le proconsul fut sur le point de s'avouer le plus faible[2] : il aimait profondément ses soldats, et, lorsqu'il les vit pâtir de la faim et quand même tenir bon contre tout, il fut saisi de pitié, et il leur offrit de lever le siège[3]. Mais ces hommes, formés depuis sept ans à une vie de résistance et d'attaque, ne savaient plus renoncer à une entreprise : il y avait chez eux à la fois l'entêtement de la bête qui obéit et la ténacité du sage qui fait son devoir. Ils refusèrent avec emportement, et « la dignité du peuple romain », dit César, n'eut à souffrir d'aucune parole de désespoir[4].

Un incident, sur ces entrefaites, grandit encore le prestige de son adversaire. Vercingétorix, pour mieux secourir les assiégés en cas d'assaut, rapprocha son camp de la ville[5], tout en lui trouvant une position aussi forte (la colline entre Les Aix et Rians?[6]),

1. 17, 3.

2. *Se dimissurum oppugnationem*, 17, 4 et 6.

3. 17, 4 et 6.

4. 17, 3-8 : *Nulla vox est ab eis audita populi Romani majestate et superioribus victoriis indigna.*

5. 20, 1 et 3 ; 18, 1 : il se rapprocha, dit César, parce que le fourrage était épuisé ; il me semble que cela eût dû motiver son éloignement. Je crois probable que ce rapprochement de Bourges s'explique aussi par les opérations du siège (p. 449). D'ailleurs, on peut voir de bons pâturages des deux côtés du ruisseau de l'Ouatier.

6. L'endroit que je propose me paraît répondre aux conditions requises : 1° il est sur la même route que le précédent camp (cf. p. 442, n. 2), et plus près de Bourges (18, 1) ; 2° il n'est pas à plus de six heures du camp romain devant Bourges (18, 2), qui est à 20 kil. de là (p. 445) ; 3° il y a, en arrière, au bois des Margaux, *arbores silvae* (18, 3) ; 4° c'est bien un *locus editus et apertus, collis leniter ex infimo acclivis* (18, 3 ; 19, 1) : voyez tout autour de la chapelle et du moulin à vent, en descendant vers le ruisseau de l'Ouatier ; 5° il est bordé, en avant, d'un marais large de 50 pieds, *palus difficilis atque impedita*, etc. (19, 1 et 2), que l'on traversait soit sur des ponts soit par des gués (cf. 19, 2) : voyez le ruisseau de l'Ouatier et le ruisseau de Rians, qui bordent cette hauteur, les terrains submergés par eux, les fossés et canaux qui les accompagnent, les ponts et passages des moulins qui les bordent. Ajoutez que Rians est un carrefour important, d'où une route descend vers le sud, Brecy, Farges et Avord ; ce qui permettait de maîtriser mieux les lieux à

et il tracassa César[1] de plus près. Il ne dédaignait pas de commander lui-même les cavaliers d'escarmouche et d'attendre les fourrageurs dans quelque embuscade[2]. Le proconsul apprit un jour que le Gaulois était parti pour vingt-quatre heures[3], et il espéra aussitôt surprendre l'armée, privée de son chef et de ses cavaliers[4]. Il partit au milieu de la nuit, et, sur le matin, arriva en vue du campement des Celtes[5]. Mais ceux-ci avaient été prévenus par leurs sentinelles[6], et on les aperçut en rang de bataille, bien groupés sur une hauteur, attendant derrière l'abri des marécages[7]. Romains et Gaulois n'étaient séparés que par une distance de cinquante pieds. Mais pour la franchir, il eût fallu à César chercher des gués et combattre en contre-bas. C'eût été exposer les siens à de gros risques : il les ramena à leur camp, pleins de colère et de dépit[8].

Le retour de Vercingétorix provoqua, chez les Gaulois, une scène étrange, qui finit comme un triomphe. Quand il revint, ses soldats se vengèrent de la peur que César leur avait faite en l'accablant de reproches : son camp rapproché du camp romain, son départ à la tête de la cavalerie, ses troupes laissées sans ordre, et les légions survenant aussitôt, n'était-ce pas la preuve qu'il était d'accord avec son adversaire, qu'il voulait lui livrer la Gaule, et y devenir ensuite roi et tyran pour le compte du peuple

fourrages. Cf. encore p. 442, n. 2. — De ce même côté, Maubranche ou l'« ancien camp » de Chou (Saint-Hypolite, *Rech.*, p. 11 ; Raynal, I, p. 55 ; Buhot de Kersers, I, p. 218-9 ; cela n'est pas impossible. — A l'est, Baugy (Creuly, p. 79). — Au sud-est, Chenevière (Napoléon III, p. 290). — Au sud, face à Saint-Just (van Kampen, pl. 9). — A l'ouest, vers Mehun (von Gœler, p. 247).

1. 18, 1.

2. 18, 1.

3. Rapprocher 18, 1 et 20, 1.

4. 18, 1. Vercingétorix alla s'embusquer contre un gros détachement de fourrageurs, peut-être vers le sud, Farges et Avord (cf. p. 444, n. 6).

5. 18, 1-2 ; par la route de Jacques Cœur, après avoir passé l'Yèvre en amont de Bourges ?

6. Échelonnées sur la route de Jacques Cœur (cf. n. 5 et p. 442, n. 8), par laquelle le camp gaulois communiquait avec Bourges.

7. 18, 3 ; 19, 1-3 : *Omnia vada ejus paludis ac saltus* (cf. p. 444, n. 6).

8. 19, 3-6.

romain [1]? Et chez ces hommes, énervés par tant de surprises, à l'imagination rapide et à l'esprit crédule, le mot de trahison gronda autour du jeune chef [2]. Il ne se troubla point, et si la harangue que César résume est bien son œuvre [3], ce que je crois [4], il fut ce jour-là un incomparable ouvrier de la parole. — Tranquillement, l'un après l'autre, il réfuta d'abord les griefs et expliqua les motifs de ses actes. Puis, il arriva à la présence de César : si le proconsul était survenu, c'était vraiment une chance heureuse entre toutes, on avait pu voir de près les légions romaines, et les réduire aussitôt à la retraite par la simple fermeté de l'attitude. Et peu à peu, tout en justifiant son œuvre, Vercingétorix attaquait et flagellait ses Gaulois : quel besoin avaient-ils de vouloir toujours combattre? faire œuvre d'épée, c'est souvent faiblesse et paresse : s'ils étaient pressés de brandir leurs armes, c'était par crainte de la faim et de la fatigue, et pour ne pas savoir dompter son âme [5]. Il parla ensuite de lui-même, de ses ambitions et de ses devoirs : il ne tenait pas à ce titre de chef, il se déclara prêt à le quitter, il ne l'avait point voulu pour sa gloire, mais pour le triomphe de la Gaule [6]. Et, sur ce mot, il acheva de dominer les siens par de grandioses espérances. Il leur présenta comme des légionnaires affamés de malheureux esclaves auxquels il avait fait la leçon [7]; il fit le tableau des Romains mourant de faim dans leur camp, de l'armée de César obligée de fuir sans trouver d'asile, et de ses lamentables lambeaux tombant sur les routes de la Gaule révoltée [8]. — Et sa harangue se termina dans le fracas des armes

1. VII, 20, 1-2.
2. *Proditionis insimulatus*, 20, 1.
3. VII, 20, 2 et suiv.
4. Cf. t. II, p. 360.
5. *Propter animi mollitiem.... quod diutius laborem ferre non possent*, 20, 5.
6. 20, 7.
7. 20, 9-11 : il n'avait pas eu à la leur faire beaucoup, puisque César avoue lui-même plus haut (cf. p. 444) la misère des légions.
8. 20, 9-12.

et des acclamations de la multitude réunie à sa voix[1]. Depuis ce jour, il en resta le maître.

VIII. — LE SIÈGE DE BOURGES : LES OPÉRATIONS DEVANT LA VILLE

Le siège de Bourges continuait, le plus long et le plus pénible de tous ceux que les Romains eussent encore formé contre une cité gauloise.

Avaricum, sur les trois quarts de son pourtour, est entouré et bloqué par un réseau compliqué de ruisseaux et de rivières, qui courent à travers de larges marécages[2]. On ne pouvait, sur ces points, ni l'attaquer ni l'investir[3], et César renonça à y mettre un seul poste. Ce qui précisément permit à Vercingétorix de demeurer en rapport facile et constant avec la ville assiégée[4]. — Du côté du sud-est, elle tient au pays par une sorte d'isthme, étroit, solide et continu[5]. C'est sur cette langue de terre, et là seulement, que César pouvait attaquer, et c'est près de là qu'il bâtit son camp[6].

1. VII, 21, 1. — Sur cet épisode, cf. P. Menge, *Neue Jahrbücher für das kl. Alt.*, XV, 1905, p. 320 et suiv.

2. *Prope ex omnibus partibus* (nord-est, nord, nord-ouest, ouest, sud-ouest) *flumine* (l'Yevrette, la Voiselle, le Moulon, le Langis, le Colin et l'Yèvre au nord, l'Auron à l'ouest) *et palude* (faubourg Saint-Privé, d'où partent les routes de Sancerre et de Montargis; faubourgs Saint-Sulpice et Taillegrain, route de Vierzon; faubourg d'Auron, routes du Centre) *circumdata*, VII, 15, 5; de même, 17, 1. Dion (XL, 34, 1) parle d'un fleuve rapide : cela paraît écrit en l'air.

3. *Circumvallare loci natura prohibebat*, 17, 1.

4. La ville resta en effet absolument libre du côté du camp de Vercingétorix (16, 2-3; 21, 2-3; 26, 1-2; 28, 5-6); cette facilité des rapports entre les assiégés et le chef s'explique : 1° parce que César devait avoir juste assez de cavalerie pour couvrir son camp; 2° parce que les marais de l'Yèvre et de l'Yevrette l'empêchaient de surveiller Vercingétorix, *palus perpetua intercedebat* (26, 2). Les rapports de Vercingétorix avec Bourges se sont faits par la route de Sancerre (chemin de Jacques Cœur) et le faubourg Saint-Privé (p. 442, n. 2); et sans aucun doute la butte d'Archelet, qui s'élève sur cette route au delà des marais, face à Bourges, a été précieuse pour assurer les communications entre le chef et la ville.

5. *Unum* (au faubourg du Château, sur les routes de Nevers et Moulins) *habeat et perangustum* (aujourd'hui, largeur de 200 mètres au seuil et de plus de 500 mètres à la base à l'esplanade Marceau; beaucoup moins sans doute autrefois; cf. p. 451, n. 1) *aditum*; VII, 15, 5; de même, 17, 1.

6. 17, 1; c'est au faubourg du Château, à 300 mètres des murailles (celles-ci,

Mais procéder par la brèche ou par l'escalade était impossible : les murailles s'élevaient à une trop grande hauteur[1], et, à leur pied extérieur, le terrain s'abaissait encore de quelques mètres, présentait une forte déclivité[2], pour ne se relever que plus loin vers la campagne, à l'endroit où campait César. — Il s'agissait donc, avant toute attaque, de combler ce ravin, et de bâtir à sa place, entre le camp et la ville[3], une chaussée d'opérations[4], haute, solide et plane, sur laquelle circuleraient sans peine les machines, les tours et les légions. C'était une œuvre difficile et longue, plus de 250 000 mètres cubes de matériaux à jeter dans le ravin et à entasser devant la muraille[5].

César mit ses hommes au travail, et, comme il en avait des milliers sous la main, la chaussée dut s'élever, s'avancer rapidement vers la ville, et avec elle les baraques et les tours[6] : les baraques, pour abriter les béliers et les sapeurs qui, à la base, menaceraient le mur ennemi[7]; les tours, pour recevoir les machines et les hommes qui l'attaqueraient au sommet[8]. —

marquées par le mur extérieur de la caserne Condé, devant l'esplanade Marceau, que je place le commencement du camp, soit vers la rue Félix Pyat. — Napoléon (p. 288) le place trop loin, à 700 m., soit vers le boulevard de l'Arsenal. — Le niveau le plus élevé du sol à Bourges est de 160 m (Napoléon III, 153 m. d'après les données actuelles), comme à l'emplacement du camp.

1. La terrasse eut 80 pieds, c'est-à-dire la hauteur de la dépression (n. 2) et, en plus, celle de la muraille, 30 à 40 pieds.

2. Le seuil de l'esplanade, étant formé de terrains rapportés, il est difficile d'évaluer à cet endroit le niveau du sol primitif. La carte de Napoléon III le place à 5 mètres, il faut aller beaucoup plus bas, à 40 ou 50 pieds au point le plus profond.

3. Soit sur une longueur de 300 mètres (cf. p. 447, n. 6), mais la dépression à combler ne devait pas atteindre 100 mètres de long.

4. *Aggerem apparare*, 17, 1; 22, 2 et 4; 24, 1, 2, 4 et 5; 25, 4.

5. On a fort discuté pour savoir si cette terrasse comblait tout l'espace entre la ville et le camp, ou si elle se composait seulement de deux chaussées-viaducs portant les tours, ou encore, outre ces deux chaussées, d'un boulevard cavalier longeant la muraille (Napoléon III, pl. 20). J'incline fort à croire que, devant Bourges, la terrasse fut continue, à la fois cavalier et viaduc. — L'esplanade Marceau représente assez bien l'*agger*.

6. Au fur et à mesure que la chaussée s'avançait, on avançait les tours sur elle, et en même temps, on travaillait à les exhausser : c'est cette double manœuvre que César groupe en une seule proposition, *turrium altitudinem, quantum has cotidianus agger expresserat*, 22, 4.

7. *Vineas agere*, 17, 1; 27, 2.

8. *Turres constituere*, 17, 1; *cum turres appropinquassent*, 18, 1.

Mais les défenseurs d'Avaricum ne furent ni surpris ni effrayés : Vercingétorix leur adressait de nombreux messages, indiquait ce qu'il y avait à faire[1] ; quand les tours se montrèrent plus menaçantes, il rapprocha son camp de celui de César[2], et il envoya à Bourges dix mille hommes de renfort, choisis dans les contingents de tous les peuples : car il ne fallait pas, disaient les Gaulois, que les seuls Bituriges eussent la gloire de vaincre César[3].

Et de fait, même en cette matière des sièges où les Romains étaient passés maîtres, formés par quatre siècles d'expériences et les leçons des poliorcètes grecs, même en ce genre de combats qui exige surtout de la présence d'esprit, une attention soutenue et des connaissances techniques, les Gaulois d'Avaricum ne semblèrent point inférieurs à leurs adversaires. Tous les travaux et toutes les manœuvres de l'attaque furent gênés ou déjoués par la défense. Pour détourner les légionnaires de la construction de la chaussée, c'étaient des sorties jour et nuit ; pour arrêter ce redoutable boulevard de terre et de bois qui s'avançait lentement vers le pied de leur muraille, les assiégés s'efforcèrent tantôt de l'incendier[5], tantôt de le saper par des galeries souterraines, et les mineurs bituriges rendirent à cet égard de fort bons offices[6]. Quand il fut achevé malgré tout, que les soldats romains, arrivés enfin au contact des remparts, firent les premières tentatives pour les ruiner, arracher ou briser les pierres avec les faux ou les béliers[7], alors, chose inouïe, les Gaulois mirent en mouvement, non plus des hommes, mais des machines : du haut de la muraille, des câbles puissants, descendus et remontés à l'aide de treuils, vinrent à

1. 18, 2.
2. Les deux faits, qui se suivent (18, 1), se déterminent sans doute, cf. p. 444, n. 5.
3. VII, 21, 2-3.
4. 22, 4 ; Dion, XL, 34, 1.
5. 22, 4.
6. 22, 2 ; cf. t. II, p. 304.
7. 22, 2.

l'improviste saisir, tirer et enlever les engins des légionnaires[1]; et ceux-ci reculaient en même temps sous les décharges de pierres, de poix bouillante, de pieux aiguisés au feu[2]. César dut mettre son principal espoir dans ses deux grandes tours[3], qui dominaient de leurs hommes et de leurs machines la terrasse du rempart ennemi. Mais les Gaulois eurent le courage d'exhausser leur enceinte, c'est-à-dire qu'ils dressèrent sur leur muraille même des tours rivales de celles de César, blindées de cuir, reliées entre elles par un plancher continu[4] : et cela forma un second rempart par-dessus le premier. Au fur et à mesure que les Romains élevaient leurs bâtisses, en face d'elles grandissaient celles de l'ennemi[5]. — Le proconsul s'émerveillait de ces choses. Après les Belges d'Ambiorix[6], c'étaient les Celtes de Vercingétorix qui se formaient à la science des hommes du Midi. Car cette race, disait César à ce propos, excellait dans l'art d'imiter, et savait profiter des leçons qu'on lui donnait[7]. En ce moment, c'était de Vercingétorix qu'elles venaient, et, du milieu des combats, le roi des Arvernes continuait l'éducation de son peuple.

Ne pouvant rompre, saper ni escalader la muraille, César se résolut à surhausser son boulevard, de manière à mettre la chaussée à peu près de niveau avec le sommet du rempart gaulois[8] : ses hommes combattraient ainsi presque de plain-pied

1. 22, 2. De même, les Grecs à Marseille (p. 307, n. 2).

2. 22, 4 : cela vise les sapeurs qui se tenaient dans les galeries d'approche à ciel ouvert, *apertos cuniculos*. — La discussion sur ce passage, résumée par Rice Holmes, p. 395-7.

3. Cela résulte de 17, 1; 18, 1.

4. A réunir 22, 4, et 22, 3. Ce système de tours réunies par des ponts continus était imité des Gréco-Romains (cf. p. 349).

5. *Nostrarum turrium altitudinem... adaequabant*, 22, 4-5.

6. Cf. p. 385 et suiv.

7. *Summae genus sollertiae atque ad omnia imitanda et efficienda quae ab quoque traduntur aptissimum*, VII, 22, 1.

8. Il est certain, vu la hauteur de la chaussée (p. 448, n. 1), vu que les soldats n'eurent pas de peine à escalader le rempart (p. 452, n. 7), que la chaussée fut élevée de manière à être de niveau, ou presque, avec le chemin du rempart. J'ai peine à croire que César en ait eu d'abord l'intention. Il semble au contraire, d'après l'ordre

avec l'ennemi, et c'était en quelque sorte supprimer la forteresse qu'on ne pouvait détruire. A l'habileté imprévue de son adversaire, César répondit par un prodige de bâtisse, et son boulevard atteignit, sur 330 pieds de large[1], 80 pieds de hauteur, et au fur et à mesure qu'il s'exhaussait, les deux tours s'élevaient avec lui[2].

Le vingt-cinquième jour du siège, la gigantesque charpente était presque achevée, et dès lors la prise d'Avaricum serait certaine[3]. Les Gaulois firent une suprême tentative. Une longue galerie fut creusée, par-dessous la muraille, vers les travaux des assiégeants; et, une nuit, au moment même où les mineurs bituriges atteignaient le boulevard et y mettaient le feu, des groupes de combattants sortirent par les portes[4], et d'autres, du haut des remparts, déchargeaient leurs armes et leurs machines. Les bois des tours et de la chaussée furent attaqués à la fois par le flanc, sous terre et d'en haut. Et, comme les Celtes jouaient leur dernière chance, ils accomplirent, dit César, des miracles de ténacité et de courage. Ils se succédaient sans relâche aux points les plus exposés. Devant une porte, face à une tour romaine[5], un Gaulois ne cessait de jeter contre elle des balles de suif et de poix, que ses camarades lui passaient de main en main; le trait d'une machine finit par l'abattre. Son voisin le

des faits dans son récit, qu'il songea d'abord à l'attaque directe du rempart par la sape et par le bélier, puisque, ces procédés ayant échoué (VII, 22 : ce qui explique sa digression sur la force des citadelles gauloises, § 23; cf. t. II, p. 217-9), il se décida à surhausser la terrasse et à l'avancer, de manière à se coller à la muraille ennemie, *cum is murum hostium paene contingeret*, 24, 4.

1. Peut-être la largeur de la courtine comprise entre les deux portes, puisque ces deux portes ne furent pas bloquées (n. 4). — C'est à peu près la largeur actuelle du front de la ville devant l'esplanade Marceau, y compris la largeur des deux rues Séraucourt et Moyenne, rues dont les extrémités, sur ce point, me paraissent représenter les deux portes gauloises dont parle César (n. 4).

2. 24, 1 et 2; 22, 4 (cf. p. 448, n. 6).

3. 24, 1 et 2; cf. 20, 1.

4. *Duabus portis*, 24, 3 : les deux portes s'ouvraient sans doute aux angles sud-est et sud-ouest; en face de chacune d'elles, aux angles correspondants de la chaussée romaine, une tour (cf. 24, 4; 25, 2). Cf. n. 1.

5. 25, 2 : *Ante portam ...e regione turris.*

plus proche le remplaça, et tomba de la même manière. Il en vint un autre, puis un quatrième : et pas une seule fois le poste ne fut déserté. — Le combat dura toute la nuit. Il fallut ramener près du camp les tours romaines, dont les blindages étaient consumés. On dut même opérer une tranchée dans le boulevard pour empêcher le feu de s'étendre. Mais sur le matin, César était vainqueur; et les brèches se réparèrent aussitôt[1].

Les dernières heures arrivaient pour les assiégés. Vercingétorix voulut épargner à ses hommes une lutte inutile : il leur donna l'ordre de quitter la ville la nuit suivante, et de rallier son camp. Mais les clameurs des femmes donnèrent l'éveil à l'ennemi : les assiégés se résignèrent à la rencontre suprême et à la mort[2].

Le lendemain, César, sur la chaussée réparée, avança une des tours et l'approcha de la cité[3]. La plate-forme du boulevard touchait presque le haut du rempart[4]. Il n'y avait plus qu'à procéder au combat. Le proconsul profita d'une tempête, qui survint ce jour-là, pour le preparer à l'insu de l'adversaire, sous les baraques et dans le camp[5]. Surpris par l'orage, les Gaulois se relâchaient de leur surveillance, et, ne voyant plus l'ennemi, ne l'attendaient pas[6]. Sur un signe de César, les légionnaires coururent à l'attaque, et, tour contre tour, boulevard contre muraille, les ouvrages opposés furent assaillis et occupés[7]. Les assiégés se replièrent dans la ville, et, formés en carré aux carrefours et dans la place publique[8], ils s'apprêtèrent à vendre

1. Tout cela, d'après les § 24 et 25

2. VII, 26.

3 VII, 27, 1.

4. Ici, n. 7, p. 450, n. 8.

5. *Intra* (et non *inter*) *castra vineasque*, 27, 2 ; le texte est corrompu ; en dernier lieu, Rice Holmes, p. 732-3. Dion, XL, 34, 3.

6. 27, 1-2; Dion, XL, 34, 3; Polyen, VIII, 23, 8

7. 27, 2 et 3 : *Subito ex omnibus partibus evolaverunt muroque celeriter compleverunt*; l'escalade n'a donc présenté aucune difficulté. Dion (XL, 34, 4) dit que les Romains commencèrent par prendre une tour; Polyen, VIII, 23, 8.

8. *In foro ac locis patentioribus cuneatim*, 28, 1.

chèrement leur vie. Devant cette attitude menaçante, les Romains se bornèrent à se répandre sur la muraille pour fermer d'abord toutes les issues; et quand les Gaulois, comprenant la manœuvre, se décidèrent à fuir, les légionnaires gardaient les portes et les cavaliers du proconsul galopaient sur les routes[1]. Des 40 000 êtres humains qui s'étaient rassemblés dans Avaricum, 800 seulement s'échappèrent[2]. Tout le reste fut égorgé, soldats, femmes, enfants et vieillards[3] (vers le 20 avril?[4]).

IX. — LE LENDEMAIN DU SIÈGE; PROGRÈS DE VERCINGÉTORIX

C'était, depuis l'ouverture de la campagne, la première franche défaite que César infligeait à Vercingétorix[5]. Le Gaulois avait perdu plusieurs milliers d'hommes, et parmi les meilleurs[6]: la nation des Bituriges lui échappait; et il voyait détruire sous ses yeux une des villes les plus célèbres de la Gaule.

Un nouveau malheur le menaçait, le désespoir de ses soldats. Les Romains disaient et répétaient des Gaulois que le moindre revers les abattait comme des femmes[7]; Vercingétorix le savait aussi : et le lendemain de la défaite, avec les scènes prévues de larmes, de colère et de révolte, lui parut aussi dangereux que la défaite elle-même[8]. — Mais sa prudence et son courage lui épargnèrent tous les ennuis : et, ce jour-là, par la seule

1. 28, 2-3 : cette fois, César pouvait utiliser ses cavaliers (cf. p. 447, n. 4).

2. 28, 5.

3. *Non ætate confectis, non mulieribus, non infantibus pepercerunt*, 28, 4; Dion, XL, 34, 4.

4. Le siège a duré 27 jours (24, 1, cf. 27, 1), au moment des froids, pluies et bourrasques (24, 1; 27, 1) : cela nous ramène à la période de 20 mars-20 avril, ce qui correspond à la chronologie antérieure (p. 441, n. 7). Cf. Dion, XL, 34, 3 : Ὁ χειμὼν ἐνεστήκει.

5. Cf. VII, 30, 1.

6. Rapprocher 28, 5 et 21, 2.

7. César, III, 19, 6; cf. t. II, p. 423, t. I, p. 344.

8. *Veritus ne qua in castris ex eorum* (les fugitifs) *concursu et misericordia vulgi* [cf. p. 439, n. 2] *seditio oreretur*, 28, 6.

force de son caractère, il remporta sa plus belle victoire sur les hommes.

Il ne lui vint pas à la pensée de commander la retraite : inviolable dans son camp[1], il garda devant César l'attitude d'un chef qui ne se sent point vaincu. Le soir de l'assaut, il posta sur la route ses familiers et les chefs des cités[2]; et quand, dans la nuit, les fugitifs se présentèrent, ils furent recueillis en silence, et rendus aussitôt à leurs corps respectifs : point d'attroupement ni de tumulte, le camp demeura dans l'ordre et le calme[3]. — Au matin, le conseil fut convoqué. Vercingétorix s'y rendit tel qu'à l'ordinaire, et, la démarche tranquille et assurée, il passa devant les rangs de la multitude sans détourner la tête ni éviter les regards[4]. En face des chefs, il prit hardiment la parole, et, suivant son habitude, il expliqua d'abord les causes et la nature de la défaite. — Il l'avait bien prédite : les Gaulois étaient incapables de défendre des murailles contre les machines de Rome : si l'ennemi avait vaincu, c'était par plus de science[5]. Mais ses avantages ne dureraient pas[6]. Et Vercingétorix énuméra aussitôt ce qu'il y avait à faire, ce qu'il demandait aux uns, ce qu'il attendait des autres[7]. Peu à peu, oubliant le passé, tout entier aux projets de l'avenir, il s'exalta de nouveau dans l'espérance, et, la pensée à demi perdue vers de lointains mirages, il lança ses auditeurs à sa suite. Devant ces hommes vaincus et désolés[8], à quelques pas de César triomphant et d'Avaricum regorgeant de cadavres, il montra au loin la Gaule reprenant sa liberté, s'unissant en une commune patrie, victo-

1. Cf. VII, 32, 2.
2. *Procul in via dispositis familiaribus suis principibusque civitatum*, 28, 6 : sur la route dont il est ici question, chemin de Jacques Cœur, p. 442, n. 2 et 3, p. 447, n. 4.
3. VII, 28, 6.
4. *Ipse animo non defecerat... neque se in occultum abdiderat et conspectum multitudinis fugerat*, 30, 1 ; 29, 1.
5. 29, 1-4.
6. 29, 5.
7. 29, 5-7.
8. Cf. 29, 1.

rieuse de l'univers entier[1]. — En peu d'instants, cet homme étrange était passé des plus sages propos aux chimères les plus folles. Peut-être ne voulut-il que parler aux Gaulois leur propre langage, et les contraindre à la raison par un excès d'espoir. Mais peut-être, lui aussi, était-il l'esclave de ses désirs et de ses illusions, et, tel que César, unissait-il à un ferme bon sens une imagination en délire.

Il sortit de l'assemblée comme un vainqueur, approuvé et admiré de tous[2]. César, quand il apprit ces choses, envia presque son rival. Tous les chefs d'armées, dit-il, sentent leur pouvoir s'affaiblir devant la défaite : et les échecs de Vercingétorix accroissent chaque jour son influence et sa dignité[3].

Au lendemain du siège, l'armée gauloise se trouva donc plus docile et plus brave. Pour se mettre à l'abri des tentatives de César, elle consentit, sur la demande de son général, à fortifier son camp[4]. C'était, chez des Gaulois, l'abandon de toutes leurs traditions : ils travaillaient comme des hommes de peine, à creuser des fossés et à élever des remblais; ils s'exerçaient à perdre leurs habitudes d'insouciance et de désœuvrement. Le jeune chef les pliait à sa volonté[5]. En trois mois, il leur avait appris l'art de défendre une ville, de dresser des machines, de construire un camp, de refuser un combat, d'obéir et de vouloir. L'armée des Celtes devenait chaque jour plus digne de se mesurer avec la légion.

Quelques décisions habiles améliorèrent ses moyens de com-

1. *Unum consilium totius Galliæ effecturum, cujus consensui ne orbis quidem terrarum possit obsistere* : 29, 6.

2. 30, 1-4.

3. *Itaque, ut reliquorum imperatorum res adversæ auctoritatem minuunt, sic hujus ex contrario dignitas incommodo accepto in dies augebatur* : 30, 3. C'est le plus bel éloge qu'on ait fait de Vercingétorix, et il vient de César.

4. 29, 7, et 30, 4. — Le camp d'entre Rians et Les Aix (p. 444, n. 6) se prête fort bien à une fortification à la romaine le long des ruisseaux, et je me demande si certains fossés ne sont pas les vestiges de ceux des Gaulois.

5. *Et sic sunt animo consternati* [la pensée de César doit être « convaincus » ou « domptés », ou encore « transformés »] *homines insueti laboris ut omnia, quæ imperarentur, sibi patienda existimarent* ; 30, 4.

battre. Son infériorité tenait surtout à ce qu'elle manquait d'armes à longue portée, ce qui l'exposait sans cesse au javelot des légionnaires[1]. Mais les archers ne faisaient point défaut en Gaule, pays de chasse et de bons tireurs. Vercingétorix en appela de toutes parts[2]. — Pour combler les vides faits par les derniers combats, les cités alliées lui envoyèrent, sur son invitation, un nouveau contingent[3]. Il ne voulut pas plus de monde qu'il n'en avait eu au début, du moins comme fantassins. — Mais il ne refusa pas des renforts de cavaliers : Teutomat, le roi des Nitiobroges, lui en amena un grand nombre, levés en partie chez les Aquitains[4].

Enfin Vercingétorix n'oubliait pas, en dehors des heures de harangue[5], que la moitié de la Gaule reconnaissait encore la loi du peuple romain : il choisissait dans son entourage les chefs qui avaient des relations ou un talent de parole, et il les adressait aux nations hésitantes, chargés de présents et de promesses[6]. On avait frappé de superbes statères d'or au nom de Vercingétorix, d'excellent aloi, de belle venue, de poids fort régulier[7] : je ne doute pas qu'ils ne servissent, plus encore que les discours des envoyés, à gagner des hommes, chefs et prolé-

1. Cf. t. II, p. 192-5.

2. Surtout, je crois, de chez les Rutènes, proches alliés des Arvernes (César, *De b. G.*, l. 31, 1) : *Sagittarios omnes, quorum erat permagnus in Gallia numerus, conquiri et ad se mitti jubet* : 31, 4. Cf. p. 472, n. 2.

3. 31, 4 : cela dut ramener son effectif à 80 000 (p. 425).

4. *Teutomatus* [var. *Teutomotus*], *Olloviconis* [var. *Alloviconis*], *filius, rex Nitiobrogum... cum magno numero equitum suorum et quos ex Aquitania conduxerat* ; 31, 5.

5. Cf. p. 446 et 454.

6. 31, 1 et 2

7. On en possède un certain nombre, où l'on peut aisément reconnaître deux espèces, toutes deux pareilles au revers (cheval au galop, amphore, et, en plus, tantôt le signe ou symbole ∽, [cf. t. II, p. 386, n. 3], tantôt le croissant), au droit : l'une, à la tête casquée (Vercingétorix plutôt que Minerve?), et avec la légende VERCINGETORIXIS (deux exemplaires connus, collection Changarnier à Beaune, et au Cabinet des Médailles, n° 3775) ; l'autre, à la légende VERCINGETORIXS, à la tête nue (Apollon plutôt que Vercingétorix?), plus commune (Cab. des Méd., n[os] 3772-4, 3776-80). — Cf. Jullian, *Vercingétorix*, p. 353 et suiv. ; Capitan, *Revue hebdomadaire*, 18 janvier 1902, p. 303 et suiv. ; Babelon, *Verc.*, 1902, p. 33 et suiv. (*Rev. num.*) ; Blanchet, p. 144.

taires, à la cause de la liberté. Partout, et surtout chez les Éduens[1], l'or et l'argent des Arvernes faisaient leur œuvre[2].

Quelques jours après sa victoire, César fut obligé de reconnaître qu'elle lui avait seulement donné les ruines d'Avaricum et les vivres abondants que la place renfermait. Il dut s'abstenir d'attaquer Vercingétorix, immobile dans son camp; il ne put l'empêcher de recevoir ses renforts et d'expédier ses messagers. Épuisées par la fatigue et la famine, les huit légions de César réclamaient un long repos. Il les laissa dans Avaricum[3]; et, pendant ces nombreux jours d'oisiveté, si son armée refaisait ses forces, celle de Vercingétorix accroissait les siennes (fin d'avril?[4]).

X. — EMBARRAS ET NOUVEAUX PLANS DE CÉSAR

A la fin, César se préparait à marcher contre le camp gaulois[5], lorsqu'un nouvel ennui détourna son attention.

Les Éduens étaient à la veille d'une guerre civile. Aux dernières élections pour la magistrature suprême[6], deux partis d'égale force s'étaient constitués, chacun d'eux avait élu son candidat et refusait toute conciliation[7]. Il ne nous est point dit que les intrigues arvernes aient été la cause de cette division : mais c'est fort possible, et, en tout cas, à défaut de l'alliance des Éduens, les insurgés profiteraient de leur impuissance.

1. Cf. 37, 1.
2. 32, 1 ; cf. 29, 6 et 20, 12.
3. 32, 1.
4. Il semble, d'après le *prope hieme confecta* (32, 2), que nous ne sommes qu'aux approches de l'équinoxe (ce qui donnerait fortement raison au système chronologique du plus grand écart, p. 350, n. 1, p. 411, n. 7, qui avance de trois semaines tous ces événements) ; mais *hiems*, chez César, a le sens de la mauvaise saison, qui ne finit qu'en avril (III, 27, 2 ; IV, 20, 1 ; 36, 2), par opposition à *æstas, tempus ad gerendum bellum* (VII, 32, 2).
5. *Ad hostem proficisci constituisset*, 32, 2.
6. La date légale (*tempus*, 33, 3) des élections a pu être l'équinoxe ou un jour de la première lune après (le 16 avril, ce qui correspondrait mieux au récit de César).
7. VII, 32, 2 et suiv.

Cela ne faisait point le compte du proconsul. Il avait à tout prix besoin du peuple de Bibracte. Sa cavalerie était une des plus fortes de la Gaule; son influence était souveraine chez les Celtes et les Belges mêmes; s'il laissait la cité à l'anarchie, Vercingétorix y prendrait pied aussitôt, en secourant un des partis[1]. A la demande des chefs éduens[2], César se rendit donc dans leur pays, à Decize, et il y convoqua le sénat et les intéressés[3]. Il fit une sérieuse enquête, et, comme un seul des concurrents avait été élu suivant les formes consacrées, il l'investit par décret de la magistrature souveraine[4].

La paix rétablie chez les Éduens, il réclama leurs services, et, au moins en apparence, ils déférèrent à ses désirs. Leur cavalerie se rassembla et rejoignit l'armée romaine. Dix mille fantassins devaient venir plus tard. En échange, César promit à la nation, pour le jour où la Gaule serait vaincue, de nouvelles récompenses[5].

Tout cela lui prit du temps. Il y avait déjà deux mois que César était parti de son camp d'hiver. De Sens à Orléans, à Bourges et à Decize, il n'avait fait que piétiner dans un cercle de soixante milles de rayon. Il lui faudrait à ce compte plusieurs années pour reprendre toute la Gaule. Nerveux comme il était, le proconsul n'eut pas la patience de continuer ainsi, et il résolut de jouer sur un double coup la partie décisive.

De ses dix légions, il en confia quatre à Labiénus, avec la

1. VII, 33, 1.

2. Il dut y avoir des résistances à cette démarche (37, 3).

3. 33, 1-2. Il semble qu'il ait songé à les convoquer dans son camp, mais la loi éduenne interdisait la sortie du vergobret (33, 2; cf. t. II, p. 47).

4. 33, 3-4; 34, 1. Il y avait deux prétendants. L'un, *Cotus*, frère du vergobret sortant *Valetiacus*, avait été élu, contrairement à la loi qui interdisait la présence de deux frères dans les charges publiques, et il n'avait pas été élu au moment et au lieu consacrés par la tradition; en revanche, c'étaient les magistrats de la cité qui, conformément à la loi, avaient présidé à l'élection. L'autre, *Convictolitavis*, avait été élu dans les conditions de temps et de lieu requises; et, à défaut des magistrats, les prêtres avaient dirigé le vote, ce qui était conforme à la coutume. César n'hésita donc pas à sanctionner ce dernier vote. Cf. t. II, p. 48.

5. 34, 1.

mission de partir pour Lutèce et de reconquérir les peuples du Nord[1]. Lui-même en garda six, avec les contingents éduens, et il décida de frapper la révolte à son centre même, en marchant sur l'Auvergne et contre Gergovie. A défaut de Vercingétorix, il prendrait sa capitale, et peut-être l'un dans l'autre. Il quitta Decize, et s'apprêta à franchir l'Allier[2].

Le chef arverne comprit sa pensée. Il essaya d'abord de s'opposer à la marche de son adversaire en coupant les ponts de la rivière[3]. Le Romain remonta la rive droite, suivi, sur l'autre bord, par l'ennemi[4]. A la fin, César, à l'insu des Gaulois, demeura d'une marche en arrière, rétablit un pont en toute hâte, et fit passer son armée[5] (à Moulins?[6]). Mais par là même il donnait

1. 34, 2. Il est probable qu'après l'équinoxe il y eut des rassemblements du côté de Paris, et c'est peut-être ce à quoi fait allusion Vercingétorix (20, 12; 29, 6).

2. 34, 2 : il semble résulter de *secundum Elaver* qu'il voulut passer l'Allier le plus tôt, ce qui était naturel; il est possible qu'il ait marché de Decize sur Moulins; mais, comme il n'est pas invraisemblable qu'il ait concentré son armée à Nevers, et organisé là ses services (55, 1-2), il a pu se rendre de Decize à Nevers et de là reprendre la direction de l'Allier, et le suivre ensuite de la hauteur de Saint-Pierre-le-Moutier jusqu'à Moulins.

3. 34, 3; Dion, XL, 35, 1 : les ponts coupés sont peut-être à la hauteur de Saint-Pierre et à Moulins. Si Vercingétorix était campé à Rians (p. 441), rien ne lui fut plus facile, par Brecy, Avord (cf. p. 444, n. 6), Blet et Sancoins, que d'attendre César devant ces ponts. Remarquez que dès lors Bourges a dû être réoccupé par les Gaulois. L'armée romaine détruit et ne garde pas. Elle n'a pas même pu, chose étonnante, conserver les ponts et assurer les passages.

4. 34, 3; 35, 1.

5. 35, 2-5. Il s'arrêta et se cacha avec deux légions dans les bois, à la hauteur du pont coupé; il envoya en avant le reste, quatre légions, en enlevant à ces légions quelques cohortes (*captis*), de manière à faire figurer à ces cohortes deux légions (les 40 cohortes des quatre légions formant ainsi six groupes, avec six états-majors), l'armée marchant en longue file, μακρὰν ἐκτεταμένῃ τάξει (Dion, XL, 35, 2). Vercingétorix, de l'autre rive, crut toute l'armée en marche, et la suivit. Pendant ce temps, César rebâtissait le pont sur les pilotis laissés en place et, cela fait, rappelait ses légions et le traversait. — J'ai interprété César en acceptant la leçon des mss., *captis*; on a proposé *carptis*, *partitis*, *demptis*, *apertis*, *laxatis*, *aptatis*, *distractis*, *sectis*, *interceptis*, *sic apertis*, *detractis*, *dimidiatis*, et on a discuté à l'infini sur ce texte, dont le sens général, d'ailleurs, n'est pas douteux.

6. Le pont du passage doit être cherché à plus de quatre jours de marche de Gergovie (36, 1), en amont d'autres ponts (34, 3), avec un bois sur la rive droite (35, 2), un bon emplacement de camp sur la rive gauche (35, 5), une route sur la rive gauche permettant de voir la route de la rive droite (cf. 35, 3). Il semble que ces conditions se rencontrent mieux à Moulins (100 kil. de Gergovie) qu'aux autres endroits proposés : César a pu camper à Moulins avant le passage, dissimuler ses deux légions dans le vallon (alors boisé?) entre Moulins et Yzeure, et, après le passage, camper, en face de Moulins, sur la colline du château de Vallière. —

à l'Arverne une journée d'avance, celui-ci en profita pour prendre les devants, et quand, cinq jours après, César arriva en vue de Gergovie, Vercingétorix l'attendait sur la montagne[1].

Toute la guerre se concentra alors sur deux points. Les destinées de la contrée allaient se régler, en deux rencontres, près des villes que la nature lui donnait pour capitales : Paris, le carrefour des routes du Nord; Gergovie, la plus haute citadelle du plateau Central : et, ce qui mettait dans le débat une solennité suprême, César et Vercingétorix se disputaient la souveraineté de la Gaule dans les lieux mêmes où s'étaient faites, au temps de Bituit, son unité et sa grandeur[2] (milieu de mai?[3]).

XI. — LA CAMPAGNE DE LABIÉNUS AUTOUR DE PARIS[4]

La campagne de Labiénus fut un modèle de hardiesse et de bonheur.

Il partit de Sens avec ses quatre légions et quelque cavalerie[5],

Moulins (Sanson, t. 137; de Coiffier Demoret, *Hist. du Bourbonnais*, 2e éd., I, 1824, p. 34-35; Creuly, *Carte*, p. 90). — Varennes (trop près, 75 kil. de Gergovie; après d'autres, von Gœler, p. 26; Napoléon III, p. 301; Rice Holmes, p. 737). — *A fortiori* trop près, Maringues ou Pont-du-Château (Pasumot, Fremper, p. 103).

1. VII, 35, 6; 36, 1. L'opération de César ne paraît donc constituer à moitié un échec pour lui.

2. T. II, p. 540 et suiv.

3. Je suppose quinze jours à trois semaines pour toutes les affaires depuis le départ de Bourges; la bonne saison paraît bien commencée au moment du passage de l'Allier (35, 1).

4. Outre les livres généraux : Lebeuf, *Recueil de divers écrits*, II, 1738, p. 142 et suiv.; N. L. Pissot, *Sièges soutenus par la ville de Paris*, 1815, p. 7 et suiv.; Barrau, *Diss. sur Proving*, p. 51 et suiv.; Dulaure, *Hist. ... de Paris*, 6e éd., I, 1837, p. 60 et suiv.; Quicherat, *Mélanges*, I, p. 207 et suiv. (écrit en 1852 et 1858); de Saulcy, *Campagnes*, 1862, p. 3 et suiv. (écrit en 1857 et 1859); Lenormant, *Revue archéologique*, 1861, II, p. 265 et suiv. (écrit en 1858); Monnier, 2e éd., p. 145 et suiv.; Sarrette, *Quelques pages*, p. 1 et suiv.; Carra de Vaux, *L'Expédition de Labiénus* (extrait de *L'Investigateur*, sept.-oct. 1876); Henry Houssaye, *Le premier Siège de Paris*, 1876; Sieglerschmidt, *Rev. arch.*, 1905, II, p. 257 et suiv. (traduit, avec quelques changements, du *Militär-Wochenblatt*); Blanchet, *Rev. arch.*, 1906, I, p. 173 et suiv.

5. Il a avec lui les VIIe, XIIe (62, 4 et 6), et peut-être la XIVe (la XIe, suppose Grœbe ap. Drumann, III, p. 705) et la XVe (cf. p. 466, n. 1); pour les cavaliers, 34, 2. Il laisse à Sens le gros des bagages, gardé par les cohortes de la levée de l'année (37, 1). Mais ces bagages ne sont pas ceux de toute l'armée, le quartier général ayant été transféré à Nevers (53, 2).

et il descendit la rive gauche de l'Yonne et de la Seine[1]. Son objectif était Lutèce[2]. De là, il menacerait les insurgés d'entre Seine et Loire, Carnutes, Aulerques et Armoricains; de là, il contiendrait ceux de la Belgique, Bellovaques et Trévires, Comm et Ambiorix. La situation de Paris en faisait le centre naturel des opérations contre les peuples du Nord[3].

Dès la sortie de Sens, Labiénus se trouva en pays hostile. Personne n'obéissait plus à César au nord de la Seine. Dans l'île de Melun[4], dans celle de Lutèce, des places fortes ennemies assuraient la jonction entre les Celtes et les Belges[5]. Des troupes nombreuses de combattants arrivaient de l'Ouest pour s'opposer à la marche du légat[6]. Si la blessure de Comm et l'orgueil militaire des Bellovaques retardaient la prise d'armes de la Belgique[7], elle avait en fait reconquis l'indépendance. Les belles constructions romaines des journées de gloire, la redoute sur le Rhin, la flotte de Boulogne, n'étaient plus que d'inutiles objets[8], et sans doute déjà des ruines abandonnées. Labiénus avait à refaire toute l'œuvre des cinq années précédentes. — Pour aller plus vite, il évita Melun, et arriva devant l'Essonne, où commençait le territoire des Parisiens[9].

1. VII, 57, 1, 58, 1, qui nous le montre sur la rive gauche.

2. 34, 2, 57, 1.

3. T. I, p. 35-36; t. II, p. 240.

4. Les mss (58, 2, 58, 6; 60, 1; 61, 5) hésitent entre *Metiosedum*, *Mellosedum*, *Metiosedem*, *Melosedum*, d'un côté, et de l'autre, *Meclosanum*, *Melledunum*, *Melodunum*, *Meclodunum*, *Metelodunum*. Il est probable que la localité s'est appelée d'abord *Mellosedum*; cf. t. II, p. 234, n. 9.

5. 57, 1; 58, 2-3. A Melun, les ponts avaient été coupés (58, 5, cf. p. 462, n. 5).

6. 57, 2. Il est du reste évident, bien que César ne parle des rassemblements qu'après l'arrivée de Labiénus, qu'ils sont antérieurs à cette marche (p. 462); voyez un procédé de narration semblable, p. 307, n. 2.

7. Cf. p. 422 et 515.

8. Cf. p. 362 et 402-3.

9. C'est là, par le travers de Corbeil, que je place *perpetuam paludem* (57, 4). En effet : 1° ce marais ne peut pas être à plus de 4 ou 5 heures de Melun, puisque Labiénus, parti entre minuit et 2 heures, semble avoir pu gagner Melun avant la fin de la nuit (58, 2 et 4); 2° celui de l'Orge est trop près de Paris, dont les Gaulois avaient intérêt à éloigner les adversaires; 3° il me paraît un obstacle moins important; 4° il est naturel que les confédérés aient voulu empêcher l'entrée sur le territoire parisien; 5° pourquoi aurait-on attendu aux marais de l'Orge, quand

L'armée des confédérés s'était donné pour chef l'Aulerque Camulogène ; et ce vieux routier, solide, avisé, décidé, commandant à de fort braves soldats, n'était point un adversaire à dédaigner[1]. Il avait pris position derrière les marais de l'Essonne, qui coupaient la route de la rive gauche, et il y attendait Labiénus[2].

Malgré ce double obstacle, le Romain voulut passer quand même. Il essaya, à l'aide de fascines, de bois et de terre, de bâtir un chemin ferme sur le marécage[3]. Puis, l'entreprise paraissant trop longue, il décampa dans la nuit, revint à la hauteur de Melun, fit main basse sur cinquante bateaux[4], les chargea d'hommes, enleva la bourgade, rétablit les passages, transporta son armée sur la rive droite, et de nouveau revint vers Lutèce[5]. Camulogène déguerpit à son tour, et se porta par la rive gauche à la rencontre de son ennemi. Tous les deux se retrouvèrent en face l'un de l'autre à la hauteur de Paris[6]. Le Gaulois avait fait brûler la ville, détruire les ponts[7] : pour le Romain, ce ne fut plus un marécage à franchir, mais un grand fleuve[8].

ceux de l'Essonne se prêtent d'abord à la défense? — Pour l'Essonne : von Göler, 2e éd., p. 292; Creuly, *Carte*, p. 81; Napoléon III, p. 322; Rice Holmes, p. 739. — Pour l'Orge : Quicherat, p. 216. — Pour la Bièvre : Prost, p. 10; de Saulcy, p. 12; Houssaye, p. 27. — Toulouze (*Rev. arch.*, 1891, II, p. 163 et suiv.) supposerait une bataille navale sur la Seine près de Corbeil : cela me paraît bien difficile.

1. 57, 3 et 4 : 62, 4-7.

2. 57, 4 : cf. p. 461, n. 9. Sur la colline au nord d'Essonnes?

3. 58, 1. À la hauteur de l'église d'Essonnes?

4. 58, 2-3.

5. 58, 4-5. César ne parle que de la réfection d'un pont, sans doute celui de la rive droite.

6. 58, 5-6.

7. 58, 6 : ou sur chaque bras de la Seine.

8. 59, 5. — Où Labiénus établit-il son camp? Il semble bien que ce soit le long du fleuve (58, 6; 60, 1-4). J'ai peine à croire que ce ne soit pas sur un terrain sec et un peu élevé, et je doute qu'il ait laissé l'île entre lui et Camulogène. Qu'il ne faille cependant pas s'éloigner de l'île pour chercher l'emplacement, cela me paraît résulter du texte (58, 6) : (*Galli*) *ad ripas* [mss. α; *in ripa*, β] *Sequanae e regione Lutetiae contra Labieni castra considunt*. J'incline donc pour Saint-Germain-l'Auxerrois et ses abords, Camulogène campant en face, du côté de Saint-Germain-des-Prés. C'est là que campèrent les Normands en 885 (Abbon, *De b. P.*, I, 174 et suiv.). — L'Hôtel de Ville (Houssaye, p. 41). — Romainville (Dufour, *Bull. de la*

Ce qui aggrava le péril de Labiénus, c'est que, sur ses flancs, les Bellovaques prirent les armes[1], et que, de Gergovie et de César, lui arrivèrent de mauvaises nouvelles, et peut-être l'ordre de revenir[2]. Il fallait donc regagner Sens. Le légat jugea la chose impossible par la rive droite, sous la menace des Belges[3], et il se résolut à mettre le fleuve entre eux et lui, au risque d'une bataille avec Camulogène.

Mais il importait au moins d'éviter que la rencontre eût lieu pendant le passage de la Seine. Labiénus recourut aux moyens classiques pour le cacher à son adversaire. Une nuit, laissant dans son camp cinq cohortes[4], il en expédia cinq autres en amont, le long de la berge, accompagnées de bagages, escortées de barques qui remontaient le fleuve, et tout ce monde, soldats et matelots, faisant grand tapage[5]. Pendant ce temps, la flottille venue de Melun descendait sans bruit et s'arrêtait à quatre milles en aval[6] (au Point-du-Jour?[7]), où elle était rejointe par Labiénus

Soc. de l'Hist. de Paris, VIII, 1881, p. 153-7; Duruy, *ibidem*, p. 163). — Créteil (Quicherat, p. 225). — Une ancienne opinion (cf. éd. de Clarke, 1712, planche), reprise parfois de nos jours, *faisait arriver* Labiénus par la rive gauche.

1. 59, 2 et 5.

2. César semble dire que Labiénus apprit le départ de César de Gergovie (59, 1). Si cela est vrai, il faudrait : 1° que Labiénus soit parti de Sens longtemps après le commencement de la campagne d'Auvergne; 2° que l'arrivée des nouvelles, la bataille, le retour à Sens, la marche de là vers César, n'aient pas pris plus de six à sept jours; 3° et que César en ait mis autant de Gergovie à la jonction avec Labiénus (p. 480-2). Cela, évidemment, n'est pas impossible. Je crois cependant, ce qui donne plus de marge à la campagne de Labiénus, que ces mauvaises nouvelles se rapportent à la première défection des Éduens (p. 472-3).

3. Il est possible aussi que la route de la rive droite fût maintenant coupée; 59, 5.

4. 60, 2; 61, 5.

5. 60, 3 et 4; 61, 3 et 5. — On a supposé que *Metlosedum* désignait ici (61, 5) Meudon; cf. Sanson, § 124; Valois, p. 337; de Saulcy, p. 28; Sieglerschmidt, p. 265; etc. Mais : 1° Meudon n'est pas *adverso flumine* (60, 3); 2° ce serait un exemple unique de petite localité nommée par César dans le cours de ses campagnes. — On a également supposé, pour la localité de ce passage (écrite souvent *Iosedum*) : Corbeil (Marlianus, Ortelius, etc.); Juvisy (au Moyen Age, ms. 23 083, f° 77 a; Lebeuf, II, p. 176); Ivry (Dulaure, p. 62); Milly; etc.

6. 60, 1; cf. 4.

7. A 6 kil. du camp romain (cf. ici, n. 6). Je suppose que la traversée s'est faite surtout au passage, qui fut plus tard habituel, du Point-du-Jour au bac de Javel, à la hauteur du viaduc (voyez surtout la carte de Roussel, 1731, qui permet plus que toute autre de se rendre compte des opérations). — Le Point-du-Jour,

et par le gros de l'armée, marchant dans un profond silence[1]. La traversée commença aussitôt; une tempête, qui se leva au petit jour, couvrit la rumeur du passage[2]. Mais Camulogène ne fut dupe qu'à demi. Il avait disposé des sentinelles le long du fleuve; et, si les Romains en égorgèrent quelques-unes, il en resta assez pour donner l'alarme[3]. Le chef comprit que le fracas d'amont n'était qu'une feinte : il laissa seulement quelques hommes pour surveiller les cohortes du camp et du haut fleuve, et il se porta avec son armée à la rencontre des Romains[4].

Au soleil levant, les légions, à peine débarquées, aperçurent l'ennemi[5] (dans la plaine de Grenelle?[6]). Le temps de dire quelques mots aux soldats, et Labiénus donna le signal du combat. A droite, la VII[e] légion, qui avait été mêlée à toutes les batailles de la guerre gauloise, mit en fuite l'ennemi au premier choc; à gauche, la XII[e], qui était plus jeune, et qui avait Camulogène en tête, ne réussit qu'à renverser les premiers rangs à coups de javelots; les autres ne bronchèrent pas. Il fallut attendre le secours de la VII[e], qui prit les Gaulois à revers. Aucun, cependant, ne lâcha pied, et tous, Camulogène avec eux, se firent tuer jusqu'au dernier[7]. Il y eut encore à détruire les détachements que le chef avait gardés derrière lui, et qui s'étaient retranchés sur une hauteur (Montparnasse?)[8]; mais

chez Napoléon III (p. 325). Le moulin de Javel, Pissot, p. 11. Auteuil, van Kampen, pl. 11. La pointe aval de l'île Séguin, de Saulcy, p. 33. Au pont de Grenelle, Houssaye, p. 52. Issy, Dulaure, I, p. 62, et von Göler, 2[e] éd., p. 294. Issy ou Vaugirard, Lebeuf, II, p. 165. — Le système, fort ingénieux, de Siegleschmidt fait franchir par Labiénus la Seine à Neuilly et livrer la bataille à Courbevoie ou Puteaux ; mais cela suppose les Gaulois presque au milieu des bois et loin des routes et passages habituels de la Seine, c'est-à-dire de Paris. — Le système de Quicherat, qui place la bataille à Vitry et Ivry (p. 226 et suiv.), est impossible.

1. 60, 4 ; 61, 1.

2. 61, 1 et 2.

3. 61, 1 et 3.

4. 61, 4 et 5 ; 62, 1. Par la rue et la route de Sèvres?

5. 62, 1.

6. De Saulcy, p. 33 ; van Kampen, pl. 11 ; Houssaye, p. 67, sans doute le dos appuyé aux hauteurs de Vaugirard.

7. 62, 2-7.

8. Ils sont d'abord partis par le même chemin que Camulogène, et pour le

on laissa ceux qui s'enfuirent gagner les bois et les collines des environs[1], et on se hâta de revenir à Sens[2]. — Cette victoire, qui aurait pu rendre à César la Gaule du nord, n'avait fait que donner à son légat le chemin du retour. Les fautes et les malheurs du proconsul annulèrent les résultats de la campagne de Labiénus.

XII. — LE SIÈGE DE GERGOVIE : FAUTES ET MÉCOMPTES DE CÉSAR[3]

La première faute de César fut de n'emmener avec lui qu'un

secourir par la rue de Sèvres?), puis, s'apercevant de la déroute, se sont rejetés sur une colline (je vois d'abord Montparnasse); VII, 62, 8. La colline de Vaugirard : Napoléon III, p. 327, et Houssaye, p. 67; Montrouge : de Saulcy, p. 34. Au reste, tout cela forme le même système de collines.

1. VII, 62, 9. Les collines et les bois de Clamart et Meudon?

2. VII, 62, 10. C'est à tort, semble-t-il, que Dion (XL, 38, 4) parle d'une occupation de Lutèce.

3. Ouvrages spéciaux : Symeon [Symeoni], *Description de la Limagne*, Lyon, 1561, p. 84-8 (traduction du *Dialogo pio*, Lyon, 1560 (première enquête sur le terrain); Villevault, *Disc. mémorable du siège*, etc., 1589; d'Anville, *Notice*, p. 349 et suiv.; de Caylus, *Recueil*, V, 1762, p. 281 et suiv.; Pasumot, *Diss. topographique sur le siège de Gergovie*, 1° dans les *Mémoires géogr.*, etc., 1765; 2° réimpression, en 1810-13, dans les *Diss. et Mém.*, etc., par Grivaud (le premier bon travail sur le terrain); Dulaure, *Descr. des princ. lieux de France*, V, 1789, p. 316 et suiv.; Legrand [d'Aussy], *Voyage*, I, an III, p. 60 et suiv.; Mérimée, *Notes d'un voyage en Auvergne*, 1838, p. 317 et suiv.; Ad. Michel, *Diss. sur l'emplacement*, etc., dans les *Tablettes hist. de l'Auvergne*, IV, 1843, p. 301 et suiv.; anonyme dans *Morgenblatt*, 3, 4, 5 et 6 déc. 1844, n° 290-3; d'Aigueperse, *Une Visite à Gergovia*, Lyon, 1847 (*Arch. de la Soc. litt.*); Vial, *Mém. sur Gergovia*, Clermont, 1851 (*Annales de l'Auv.*, XXIV); Fischer, *Gergovia*, 1855 (en allemand; abrégé sous le titre *Encore Gergovie*, 1856, *Ann. de l'Auv.*, XXVIII, 1855); de Lacombe, *Le Spectateur militaire*, II° s., XXVI, 1859, p. 321 et s. (avec un excellent plan de Saint-Hypolite); Olleris, *Examen des div. opinions émises*, etc., Clermont, 1861 (*Mém. de l'Ac. ... de Clermont-Ferrand*, n. s., III); Nadeau, *Voyage en Auvergne*, 1862, p. 262 et suiv.; Mathieu, *Vercingétorix et César à Gergovia*, Clermont-Ferrand, 1862; le même, *Nouvelles Observations*, etc., *Mém. de l'Acad. de Clermont*, n. s., VI (XXXVII), 1864; Steinberg, *Gergovia*, *Philologus*, XXXIII, 1874, p. 449 et suiv.; Bouillet, entre autres *Statistique du dép.*, 1846, 2° éd., p. 36 et suiv., et *Mém. de l'Acad. ... de Clermont-Ferrand*, n. s., XVII (XLVIII), 1875; Paul, *Belagerung von Gergovia*, *Philologische Wochenschrift*, III, 1883, c. 357 et suiv.

Je ne crois pas que l'identité de Gergovie et du puy de Merdogne (ancien nom de la montagne) ait été sérieusement discutée, sauf par l'hypercritique Lancelot (*Mém. ... de l'Ac. des Inscr.*, VI, 1729, p. 635 et suiv.), et, chose étrange! ses doutes assez ridicules ont influencé Ukert (II, II, p. 390 et suiv.), Forbiger (III, p. 167-8) et Reichard (*Sammlung*, 1836 [écrit vers 1820], p. 114), qui place Gergovie à Jargeau. Le Moyen Age et la Renaissance ont pensé souvent à Clermont. — L'identité

peu plus de la moitié de ses troupes[1]. De ses dix légions, le mois précédent, il en avait gardé huit pour la guerre de Berry; et, bien que ce fût pays facile, elle s'était prolongée au milieu d'ennuis de tout genre[2]. Et maintenant, il se privait de deux légions de plus, des vétérans de la VIIe, de son meilleur officier[3], alors qu'il s'engageait, en Auvergne, dans la plus audacieuse de ses campagnes. Tout ce qu'il avait devant lui était danger nouveau : un pays inconnu, couvert de montagnes, de forêts et de citadelles; un chef ennemi toujours plus fort, plus confiant, plus maître de ses hommes[4]; Vercingétorix manœuvrant sur le sol qui lui était familier, excité et inspiré par la présence de ses dieux, de ses ancêtres et de sa demeure; et, pour soutenir les efforts des résistances humaines, la forteresse imprenable de Gergovie.

Il fallait vraiment que César n'eût envoyé personne en reconnaissance, et qu'il ignorât singulièrement les lieux et les choses de la Gaule centrale. Devant Bourges, il avait eu besoin d'un mois et de huit légions : et Bourges ne présentait que deux mille mètres de muraille, elle s'élève peu au-dessus de la plaine, et les Romains purent mettre leur chaussée d'attaque presque de plain-pied avec le chemin de ronde[5]. — La muraille de Gergovie se développait sur près d'une lieue de pourtour; le plateau qui la porte se dresse à 744 mètres d'altitude, de 300 mètres plus haut que les vallons qui l'entourent[6]. Pour atteindre le rebord de

résulte : 1° du rapport exact du pays avec le texte des *Commentaires*, et pour l'ensemble des marches, et pour le détail des positions; 2° de la permanence du nom (*Girgoia, Girgia, Gergoia, Gergobia, Gergoye*, etc.), qui du reste s'est fixé, non au village (Merdogne, nom changé en Gergovie par décret du 11 janvier 1865), mais à la ferme (Baluze, *Hist. ... de la Maison d'Auvergne*, II, 1708, *Preuves*, p. 62; Lebeuf, *Hist. de l'Acad. des Inscr.*, XXV, p. 130; Cohendy, *Annales de l'Auvergne*, XXVII, 1854, p. 360-2; etc.).

1. *Cf.* p. 458-9 : il a avec lui les VIIIe, X^e, XIIIe légions (p. 478 et suiv.), et trois autres, peut-être la IXe, la XIe (*contra*, p. 460, n. 5) et la Ire.

2. P. 441 et suiv.

3. P. 460 et suiv.

4. P. 409 et suiv.

5. P. 450-1.

6. *Urbs... posita in altissimo monte*, 36, 1.

ce plateau, il faut, au nord, au sud et à l'est, soit escalader des parois basaltiques rudes et glissantes, soit gravir les gradins escarpés et pierreux de terrasses successives[1]. Au couchant seulement, un chemin de montagne conduit à la plate-forme de la ville; mais, avant de l'atteindre, il s'engage sur un col étroit, obstrué de bois, bordé de deux ravins profonds (col des Goules)[2]. Contre cette masse énorme et confuse, les anciens procédés de siège n'étaient possibles qu'au prix de grands sacrifices. L'escalade? elle exigerait des milliers d'hommes, échelonnés en plusieurs rangs contre un côté du rempart, se poussant et se soutenant sans faiblir sur mille mètres d'assaut[3]. La chaussée d'approche? je doute qu'on pût la bâtir, en toute sûreté, sur le col périlleux de l'ouest[4]. Le blocus? les lignes devraient tantôt suivre des fonds de vallons, tantôt monter et descendre des croupes rocheuses, cela sur un développement de cinq lieues. Et, pour combattre ou construire, César ne disposait que de six légions et de quelques cavaliers, 30 000 hommes, la moitié du chiffre nécessaire[5].

Vercingétorix dut se rendre compte de ses avantages. Contrairement à sa tactique d'Avaricum, il n'hésita pas à concentrer son armée sous les murailles de Gergovie[6]. Mais il se garda de l'enfermer dans l'enceinte. Il multiplia, en dehors de la ville, les ouvrages et les postes avancés, de façon à reculer et à étendre le plus possible les lignes que bâtirait l'ennemi. Pour se

1. *Omnes aditus difficiles habebat*, 36, 1.

2. *Dorsum esse hujus jugi prope æquum* (l'échine qui forme col et qui porte la route du plateau au col des Goules), *sed hunc silvestrem* (voyez les bois du ravin qui descend de là, au nord, vers Romagnat) *et angustum* (moins de 100 m. entre l'étranglement de ce ravin et le ravin de Macon, au sud), *qua esset aditus ad alteram partem oppidi* (par opposition au chemin sur lequel eut lieu l'assaut, p. 475, n. 6); VII, 44, 3.

3. *De expugnatione desperavit* (36, 1), et par là César entend, je crois, à la fois l'escalade directe et la chaussée.

4. Ce n'est que là qu'on eût pu la placer, et le col a moins de 100 m. de large (n. 2), il est à 701 m., et, en face, le plateau de Gergovie atteint son point culminant, de 744 m.

5. César, du reste, a songé au blocus, et au blocus seulement, dès le début (36, 1).

6. 36, 2.

garer de l'assaut, il disposa ses camps en avant du rempart, sur les terrasses qui s'étageaient en contre-bas du plateau[1]; et, au-devant de ces camps et de ces terrasses, sur le flanc même de la montagne de Gergovie, il éleva une épaisse muraille faite de larges blocs, haute de six pieds, qui doublait la place forte par une forteresse extérieure[2]. Contre un plan de blocus, il fit occuper les collines et les roches qui flanquaient, du côté des vallons, la montagne maîtresse, et notamment La Roche-Blanche, qui, au sud, lui sert comme d'avant-garde[3]. Et, afin de n'être point surpris du côté du col, il semble qu'il y ait maintenu plusieurs postes de garde[4]. Avant même de songer au siège, il fallait que César déblayât les abords de la ville.

Quand le général romain aperçut, de la plaine, la montagne et la forteresse hérissées de rochers, de bois, de murailles, de camps et de soldats, son premier mouvement fut de désespoir[5]. Et, ne se sachant quel parti prendre, il se contenta d'installer son camp le moins mal possible : il le bâtit au pied de la montagne[6], le long de la grande route par laquelle il était venu, sur un des mamelons (au nord d'Orcet) qui terminent la plaine et commandent les ruisseaux d'en bas[7].

1. *Castris prope oppidum positis*, 36, 2 et 46, 3; évidemment sur le côté sud, comme il résulte du récit de 46, le côté nord se défendant par lui-même, et, d'ailleurs, ne présentant pas les terrasses propres à des campements (cf. p. 475).

2. *A medio fere colle* (c'est-à-dire, aujourd'hui, à mi-distance entre le bas du village et le rebord du plateau) *in longitudinem, ut natura loci ferebat, ex grandibus saxis sex pedum murum ... præduxerant*, 46, 3. — César parle de trois camps (46, 4) : un à gauche du sentier (cf. p. 473, n. 6), deux à droite.

3. C'est La Roche-Blanche qui est désignée 36, 5 (*Erat e regione oppidi collis sub ipsis radicibus montis egregie munitus atque ex omni parte circumcisus* [« escarpé »] ; elle ne l'est plus du côté de Gergovie, peut-être à cause d'éboulements successifs et des nivellements amenés par la culture ; peut-être aussi César a-t-il oublié *fere*, car les mouvements de ses troupes s'expliqueraient mieux sans escarpements de ce côté ; on a traduit « isolé »). De même, 44, 1, *unus collis* désigne également La Roche-Blanche. En revanche, 36, 2, *omnibus ejus jugi collibus* désigne toutes les collines du massif à l'ouest, celle de La Roche-Blanche, le puy de Jussat, les hauteurs de Risolles, le col des Goules, le puy de Romagnat.

4. N. 3.

5. VII, 36, 1 (*de expugnatione desperavit*); 36, 2 (*horribilem speciem*).

6. César est, dit très nettement Dion (XL, 36, 2), ἐν πεδίῳ.

7. *Majora castra*, 36, 7. Le camp occupait, au nord de l'Auzon, la hauteur entre

A peine arrivé, les déconvenues commencèrent pour César. Il sentit que l'ennemi ne le redoutait plus. La première journée, les cavaliers gaulois vinrent escarmoucher avec les siens; ils descendirent ensuite presque chaque jour, soutenus par des troupes d'archers, et ils n'hésitaient pas, sous l'abri des tireurs, à provoquer et à combattre les Romains. C'était Vercingétorix qui l'ordonnait, pour habituer ses hommes au courage et au sang-froid, et le proconsul, au lieu du champ de bataille qu'il espérait, ne faisait que fournir à son rival un champ d'exercices[1]. Vercingétorix, sur le sol natal de Gergovie, disposait de ses compagnons et de ses soldats, et presque de son rival même, avec une maîtrise souveraine. Chaque matin, il convoquait les chefs des cités et leur fixait la tâche du jour[2]. Plus de ces assemblées tumultueuses où s'énervait la force du commandement[3] : un conseil d'officiers choisis, qui transmettaient les ordres et venaient au rapport[4]. L'armée gauloise se formait à la discipline.

César prit enfin une résolution. Le service des vivres était assuré par la route de l'Allier et de la Loire, dont il demeurait

le ruisseau d'Orcet, l'ancien lac de Sarlièves, et la route actuelle de Paris à Perpignan, héritière de la route gauloise. Hauteur maxima au-dessus de la plaine : 30 mètres. On en a retrouvé les traces (fouilles de Stoffel en 1862, Napoléon, p. 303 et pl. 21 et 22). Superficie : 35 hectares pour six légions. — Mais l'emplacement avait été soupçonné par von Göler (1re éd., p. 53), et Olleris avait également pensé à cette région, à Chignat (p. 14). — Auparavant, on préférait la rive méridionale de l'Auzon, soit les bords mêmes (Pasumot, réimpr., p. 105), soit plus souvent le mont de Crest (Vial, p. 28; Fischer, p. 24). — Bouillet et Mathieu ont songé à Gondole sur l'Allier, et d'autres au puy d'Aubière (Saint-Hypolite ap. de Lacombe, plan); ceux-là (ainsi que Girard, p. 190 et suiv.) placent d'ailleurs tout ou partie des opérations sur les côtés nord ou nord-est. Tout cela est inadmissible : « toutes les affaires de cette expédition se sont passées au sud de *Gergovia* », disait déjà fort justement Pasumot (réimpr., p. 110).

1. 36, 4 : *Quid in quoque esset animi ac virtutis suorum periclitaretur* (mss. β; *perspiceretur*, mss. α).

2. *Principes earum civitatum, quos sibi ad consilium capiendum delegerat, prima luce cotidie ad se convenire jubebat, seu quid communicandum seu quid administrandum videretur*; 36, 3. — Les combats (César, 36, 1 et 4; Dion, XL, 36, 2-3) devaient avoir lieu sur les bords de l'Auzon et le long de la grande route.

3. Cf. p. 430, 440, 445.

4. N. 2.

maître[1]. Il avait fait de Nevers sa grande place de ravitaillement : on y avait transporté le gros des bagages, le trésor, les magasins, les otages, les parcs à chevaux[2]. De là, les convois lui arrivaient régulièrement, et les dix mille fantassins éduens se préparaient à le rejoindre[3]. On touchait à peine à l'été[4] : le proconsul crut qu'il aurait le temps d'enfermer la place. Il résolut donc de commencer les lignes de blocus[5].

La première chose à faire était d'occuper La Roche-Blanche, qui assurait aux Gaulois la possession du vallon principal, celui de l'Auzon, et l'usage de ses eaux[6]. César l'enleva par surprise au cours d'une nuit[7], et il y bâtit un petit camp, qu'il réunit à l'autre par deux fossés de six pieds de profondeur[8]. Il laissa quatre légions dans l'ancien, en plaça deux dans le nouveau, et, par les profondes tranchées qui les rejoignaient, les soldats purent communiquer à l'insu ou à l'abri de l'ennemi. — Il y avait, entre les deux camps, le long du vallon, un peu moins d'une lieue. Ce n'était même pas le quart de la ligne de

1. Cf. p. 468, n. 7.

2. 36, 1 ; 55, 2, 3 et 5. — *Noviodunum*, plus tard *Nevernum*, est bien Nevers, comme on l'a cru dès le Moyen Age (Aimoin, *H. Fr.*, [illegible], 4). C'est tout à fait à tort qu'on a essayé, notamment ces dernières années, de le placer ailleurs (à Nogent près de Decize, Meunier, *L'Emplacement de Noviodunum*, etc., Nevers, 1907, extrait de la *Revue du Nivernais*).

3. 37, 7 ; 34, 1 : César les destinait à garder les postes sur la route et à assurer les communications avec Nevers.

4. P. 481, n. 2.

5. Cf. 36, 1, qui indique bien sa résolution de bloquer la place.

6. 36, 3.

7. 36, 7 ; Dion, XL, 36, 4. Il m'a semblé (ainsi qu'à d'autres) que c'était la prise de La Roche-Blanche que racontait Polyen (VIII, 23, 10) : tout le texte, depuis [illegible], se rapporterait à La Roche et non à Gergovie : les bois épais de gauche, où César cache une partie de la colonne d'attaque, seraient ceux de Julia et Jussat ; la montée étroite et rude, que César gravit, serait la montée par Donnezat.

8. 36, 7. César dit *fossam duplicem duodenum pedum*, ce qui semble indiquer deux fossés de 12 pieds chacun ; les fouilles ordonnées par Napoléon III, en 1862, ont constaté l'existence de deux fossés larges de 6 pieds chacun, profonds de 4 pieds (p. 305 et pl. 22). — La Roche-Blanche a été proposée pour le petit camp par Pasumot (réimpr., p. 106), reprise par Mérimée, Vial, von Goler et Fischer, et généralement suivie depuis. — Les hypothèses qui le placent au nord sont inadmissibles (p. 468, n. 7), et, quoique moins invraisemblables, celles de l'est (la butte d'Orcet, Mathieu, *Verc.*, p. 89).

fossés et de redoutes que César devrait construire pour investir toute la montagne[1].

Or, au moment où il commençait cette œuvre colossale, les Éduens, travaillés sans relâche par les émissaires de Vercingétorix, se décidaient à la révolte. Un complot fut tramé entre le magistrat même et le chef de l'infanterie qui partait pour rejoindre César[2]. Quand celle-ci fut arrivée à quelque trente milles de Gergovie[3] (vers Serbannes?[4]), on lui fit croire que le proconsul avait massacré les cavaliers éduens de son entourage, et on la décida à de sanglantes représailles. Les Romains qui l'accompagnaient furent égorgés sur-le-champ, et, par tout le pays éduen, coururent des messages de guerre[5]. Au lieu du renfort nécessaire, c'était un nouvel ennemi qui arrivait aux Romains : ils seraient bientôt bloqués et affamés dans leurs camps.

César fut alors merveilleux de sang-froid, de décision, de courage et de promptitude. Il apprit la nouvelle vers minuit[6]. Au matin, il quittait le camp avec quatre légions et les cavaliers éduens, et marchait vers l'armée rebelle[7]. Il la rencontra à vingt-cinq milles du camp[8] (à Randan?[9]), et aussitôt, défendant de combattre, il fit avancer les Éduens de son escorte. Les fantassins révoltés virent qu'on les avait trompés, et jetèrent bas les armes[10]. César accorda trois heures de repos à ses hommes, et,

1. Je ne serais pas surpris qu'il eût dès lors rappelé Labiénus (p. 463).
2. VII, 37 : ce chef s'appelait *Litaviccus*, cette petite armée était accompagnée de convois de vivres et de citoyens romains faisant route vers César (38, 9). On attribue d'ordinaire à ce chef les monnaies *Litavicos* (Cab. des Méd., nos 5057-79).
3. 38, 1.
4. Sur la route directe de Bibracte à Gergovie (accepté par von Gœler, p. 273, Napoléon III, p. 306). Il est possible que ce soit dès Vichy, au passage de l'Allier.
5. VII, 38; Dion, XL, 37.
6. Il l'apprit par deux des chefs des cavaliers éduens qui l'entouraient, *Eporedorix* et *Viridomarus* (VII, 39); *cf.* p. 480.
7. 40, 1-4, cf. 39, 3; Dion, XL, 37, 3 (qui ne parle pas de légions).
8. 40, 4.
9. Randan a été indiqué par von Gœler, p. 274, Napoléon III, p. 307. Cf. n. 10.
10. Litavicc s'enfuit à Gergovie (40, 7) : il le put sans peine, vu qu'à Randan la route bifurque, un chemin va à l'ouest vers Riom et Gergovie, l'autre, celui de César, se dirige vers Veyre le long de l'Allier.

dans la nuit même, ils rentraient au camp[1]. En vingt-quatre heures, ils avaient parcouru cinquante milles.

Devant Gergovie, un nouveau mécompte attendait César. Si courte qu'eût été son absence, les Gaulois en avaient profité pour assaillir les camps avec leurs hommes de trait. Fabius, qui commandait, ne put les repousser qu'à coups de machines[2]. Le retour de César empêcha seul une seconde attaque[3].

Les mauvaises nouvelles revinrent derrière lui. A l'annonce de la révolte de leurs troupes, les Éduens s'étaient levés partout, courant sus aux marchands italiens, aux officiers romains qui rejoignaient l'armée, trahissant leurs hôtes, massacrant les uns, réduisant les autres en servitude[4]. Il est vrai que la révolte ayant échoué, les chefs se hâtèrent de désavouer les coupables, et d'envoyer au proconsul d'humbles messages d'excuse et d'amitié[5]. Mais en même temps, comme ils se sentaient trop compromis pour échapper à sa colère, ils préparèrent enfin une trahison plus complète et le soulèvement général de la nation et de ses alliés[6].

César ne fut point la dupe des Éduens. Il comprit que dans quelques jours, ils lui fermeraient la route de Nevers et le sépareraient de Labiénus[7]. Jusqu'ici, le siège de Gergovie n'avait apporté aucun résultat. Il devenait sage d'y renoncer, et de songer à la retraite avant qu'elle ne parût une fuite[8]. Quand il

1. 41, 4 et 5. — Hartung, *Der Marsch der Eduer* (*Philologus*, XXXIII, 1873, p. 360 et suiv.) place le lieu de la rencontre à Thiers, chose invraisemblable.

2. 41, 2-5; Dion, XL, 38, 1. A remarquer l'emploi par Vercingétorix *sagittarum atque omni genere telorum* (cf. p. 456) : ce sont toutes ces nouvelles, dénaturées, qui parvinrent à Labienus (cf. p. 461).

3. 41, 4.

4. 42, 1-4; il y eut (5-6) des scènes particulièrement violentes à Chalon, où un tribun, M. Aristius, semble avoir organisé la résistance aux Éduens avec les négociants italiens établis là; on les fit sortir avec un sauf-conduit, puis on les assaillit en route, mais ils tinrent bon.

5. 43, 1-4.

6. 43, 3.

7. 43, 4 et 5.

8. *Ne profectio... similis fugae videretur*, 43, 5.

aurait rejoint son légat[1], avec ses dix légions réunies il redeviendrait le maître.

XIII. — CÉSAR REPOUSSÉ DE GERGOVIE

Mais à cet homme, amoureux de la victoire jusqu'à la folie, il en coûtait d'abandonner cette proie superbe de Gergovie, et de retirer ses légions impuissantes sous les yeux de Vercingétorix indompté. Décidé au départ, César le différait quand même, attendant de sa fortune une chance inespérée[2], un de ces hasards qui, disait-il[3], changent tout à la guerre.

Son rival, pendant ce temps, ne laissait rien à l'aventure, et agissait comme si César devait poursuivre les travaux du siège. Afin d'arrêter la ligne qui menaçait d'investir Gergovie, il fit construire de nouveaux ouvrages sur les collines avoisinantes et aux approches du col[4]. Aux tranchées de clôture il répondit par des redoutes avancées qui leur barraient le chemin[5].

Mais pour travailler à ces défenses, il avait dû dégarnir les camps qui flanquaient les murailles de la ville et ces murailles elles-mêmes[6]. César s'en aperçut un jour[7]. C'était là « l'occasion

1. Dès ce moment, en tout cas (cf. p. 471, n. 1), l'ordre de revenir a dû être envoyé à Labienus (*contraheret exercitum*, 43, 5).

2. *Facultas bene gerendæ rei*, 44, 1.

3. Cf. VI, 42, 1.

4. Hauteurs et puys d'Opme, Risolles, Jussat et Romagnat; 44, 3-5; *dorsum* désigne le col des Goules et ses abords (cf. p. 467, n. 2), et correspond à *alterum collem*. — Dans le même sens, avec quelques variantes : Pasumot, réimpr., p. 108; Vial, p. 30-1; Fischer, G., p. 26 et suiv.; Napoléon III, p. 311. — Montrognon, proposé par von Gœler (p. 278), est trop loin.

5. Que les travaux de Vercingétorix soient une réponse à ceux de César sur La Roche-Blanche et le long de l'Auzon (p. 470), c'est ce qui est dit très nettement, VII, 44, 4 : *Vehementer huic* [*dorsum*, n. 4] *illos* [les Gaulois] *timere, nec jam aliter sentire, uno colle* [La Roche-Blanche] *ab Romanis occupato, si alterum* [le col et ses abords] *amisissent, quin paene circumvallati atque omni exitu et pabulatione* [dans les vallons de Romagnat et Clemensat] *interclusi viderentur*.

6. 44, 1 et 5.

7. César, du petit camp, aperçut (44, 1) *collem nudatum hominibus* : cela ne me paraît être que le flanc sud de Gergovie, couvert de camps (p. 468). — De même, von Gœler, p. 277, de Lacombe, p. 341. — On pense d'ordinaire à une hauteur du système du col (cf. n. 4) : Vial, p. 30; Fischer, G., p. 26; Napoléon III, p. 309; van Kampen, pl. 10; Rice Holmes, p. 741.

de bien faire » qu'il cherchait depuis si longtemps[1] : l'escalade fut décidée, et, avant de se résoudre à la banale sagesse des décisions raisonnables, il risqua un dernier coup d'audace.

L'escalade ne pouvait être tentée, avec quelque chance de succès, qu'en partant de La Roche-Blanche, où se trouvait le petit camp de César. De ce point, la distance est moins grande, la pente est moins raide, et des sentiers obliques diminuent la fatigue de la montée[2]. Trois légions[3], destinées à l'assaut, y furent massées à l'insu de l'ennemi[4]. Pour détourner son attention, César expédia ouvertement une légion et d'autres hommes sur sa gauche, le long de l'Auzon, dans le prolongement de ses lignes, comme s'il voulait attaquer les hauteurs du col et les ouvrages que les Gaulois étaient en train de construire[5]. Pour opérer une diversion au moment de l'attaque, il donna l'ordre aux cavaliers éduens de manœuvrer à sa droite, sur le flanc de la montagne[6]. Enfin, pour soutenir ses hommes en cas

1. 44, 1 et 2.

2. Cf. 46, 1-2 : *Oppidi murus a planitie atque initio ascensus* [Donnerat] *recta regione*... *mille CC passus aberat* [1800 mètres en droite ligne, exact] ; *quicquid huc circuitus ad molliendum clivum accesserat* [les sentiers en zigzag qui montent du village de Gergovie au plateau, et qui doivent être tels aujourd'hui qu'au temps de César], *id spatium itineris augebat*.

3. La VIII[e] (p. 473), la IX[e] (?), la XI[e] (?), les meilleures après la X[e].

4. Il arriva à ce résultat en les faisant marcher dans les fossés de communication (p. 470, n. 8), les enseignes cachées et les aigrettes des casques couvertes ou enlevées (45, 7).

5. *Legionem unam* [la I[re] ?, une des moins bonnes] *eodem jugo* [dans le sens de *ad idem jugum*, l'ensemble des collines qui flanquent le col des Goules, puy de Jussat, hauteurs de Risolles, *cf.* p. 473, n. 4] *mittit* (45, 4). Il envoie de même des cavaliers et aussi des bêtes de somme et des muletiers, simulant des escadrons, tout ce monde chargé de gagner le même col, *eodem* (45, 1), *easdem regiones* (45, 2), mais par un long circuit autour des collines, *longo circuitu*, *collibus circumvehi* (3 et 2) : il les expédie, toujours dans la vallée de l'Auzon, vers Chanonat, d'où un sentier permet de tourner sur la gauche les hauteurs de Risolles. — La légion, après s'être légèrement avancée, *se celat loco inferiore silvisque* [les bois du vallon, derrière le château Julia]. — Von Göler (p. 290) envoie les troupes de diversion à Montrognon (p. 473, n. 4), en faisant à l'est et au nord tout le tour de Gergovie, par Pérignat et Romagnat ; ce qui est inyraisemblable.

6. *Ab dextra parte alio ascensu* (45, 10) : par le sentier qui, du camp d'Orcet, mène à la ferme de Gergovie, et de là, par le sentier qui tourne à l'est du plateau et revient ensuite vers le village.

de retraite, il décida de se tenir en arrière avec sa X^e légion[1], et d'en réserver une autre encore, la XIIIe, dans le petit camp de La Roche-Blanche[2].

Tout marcha d'abord à souhait. Les Gaulois crurent que César menaçait leurs nouvelles défenses, et ils portèrent toutes leurs forces sur le col et les hauteurs attenantes, à l'extrême gauche des Romains[3]. Mais alors le front de la ville qui faisait face aux légions se trouva dégarni de défenseurs. Il n'y avait là que quelques hommes, qui se disposaient à la méridienne[4].

Car ce fut précisément vers midi[5] que César donna le signal à ses trois légions. Au pas de course, quelques milliers de soldats descendirent de La Roche-Blanche, traversèrent la combe qui la séparait du mont de Gergovie, et gravirent les pentes opposées[6]. Au premier rang se trouvait la VIIIe, une des plus vaillantes de toutes, et en tête ses centurions, irrésistibles entraîneurs de leurs hommes[7]. En quelques minutes, les légionnaires avaient sauté la muraille qui bordait la terrasse, pénétré dans les camps, et si vite, que le roi des Nitiobroges, éveillé de sa sieste, eut à peine le temps de s'enfuir à demi nu, sur un cheval blessé[8]. Les camps pillés et traversés, les centurions apparurent au pied du rempart de Gergovie[9]. Sur le rebord de La Roche-Blanche, de l'autre côté du vallon, le proconsul regardait la scène[10].

1. 47, 1.
2. 49, 1, cf. 51, 2.
3. 45, 6.
4. 46, 5.
5. L'heure résulte de 46, 5. On devait être fin mai ou au début de juin (cf. p. 460, n. 3), et peut-être César a-t-il escompté la paresse des Gaulois à combattre par la grosse chaleur.
6. VII, 45, 7-10; 46, 4. Le gros des soldats ont dû gravir les sentiers qui partent du village, et surtout le principal, qui monte vers le nord-ouest; cf. p. 474, n. 2.
7. VII, 47, 7; 50, 3-5.
8. 46, 4-5; 52, 3.
9. VII, 47, 3 : *Neque finem prius sequendi fecerunt quam muro oppidi portisque appropinquarunt* : *portas*, malgré le pluriel, désigne peut-être une seule porte, au bout du sentier principal (ici, n. 6).
10. VII, 47, 1 : la Xe légion descendait sans doute, devant lui, les pentes de La Roche-Blanche.

Il déclara plus tard que sa seule intention avait été la prise des camps gaulois, et qu'il avait, au départ, donné des ordres en conséquence[1]. Je n'en suis pas convaincu : le pillage de quelques tentes ne valait pas tant de manœuvres, de tels périls, et une si grosse perte de temps. En tout cas, lorsque le proconsul vit ses trois légions éparpillées sur le flanc de la montagne, sans ordre, sans soutien, disloquées par les ravins et les croupes, à la merci des Gaulois qui allaient revenir, il eut peur pour elles, et il fit sonner la retraite[2]. La Xe, qui était descendue dans le vallon, s'y arrêta, et César avec elle[3]. Mais les trois autres n'entendirent rien[4] ou ne voulurent rien entendre[5]. Soldats et centurions touchaient enfin aux remparts et aux portes de Gergovie : l'ennemi n'était pas encore là ; la muraille, sur ce point, dépassait à peine la hauteur de trois hommes. A l'exemple de leur général, et au besoin malgré lui, les légions tentèrent la fortune[6].

Les centurions de la VIIIe se répartirent la besogne. L'un d'eux se fit hisser par trois de ses hommes sur le rempart, et ensuite les tira après lui[7]. Un autre entreprit de briser la porte[8]. Par toute la ville courait et grondait la clameur des prises d'assaut[9].

1. 45, 7-9 ; 47, 2 et 3 ; 52, 1, 3 et 4.

2. 47, 1 et s.

3. VII, 47, 1 : la 1re position de la Xe est donc, je crois, vers le carrefour du point 502, sur le chemin qui, venant du fond du vallon de Maron, longe le pied de la colline de La Roche-Blanche. Les mss. ont *continuatus* ; on a proposé *…* ; la conjecture audacieuse de Heller (*Philologus*, XIX, 1863, p. 540), *clivum nactus in* (au début de la pente), correspond bien au mouvement et à la langue de César. Von Gœler (p. 284) et Napoléon III (p. 313), suivis par la plupart, font avancer la Xe jusque vers le village de Gergovie.

4. VII, 47, 2 : la vallée qui aurait empêché d'entendre (*satis magna valle intercedente*), est celle qui sépare La Roche-Blanche de Gergovie (cf. n. 3), comme l'a reconnu Pasumot le premier (réimpr., p. 110).

5. 47, 2 et 52, 1 : elles refusèrent même, dit César, d'obéir à leurs officiers.

6. 47, 3 ; 52, 1, 3 et 4.

7. 47, 7 : *L. Fabius*, etc., *tres suos nactus manipulares atque ab iis sublevatus, murum ascendit*, etc. Je doute que César veuille dire porté par trois hommes : cela mettrait le mur à 3 ou 4 mètres seulement. Je crois plutôt à une courte échelle de quatre hommes, soit 5 à 6 mètres pour le mur.

8. 50, 4 : *M. Petronius*, etc.

9. 47, 4 ; 48, 1.

On fuyait dans le lointain vers les issues opposées. Les femmes, sur la muraille, cheveux épars, seins nus, mains ouvertes, hurlaient et suppliaient, et déjà quelques-unes se livraient aux soldats pour éviter la mort[1]. César, un instant, put croire à la victoire.

Mais, brusquement, les Gaulois entrèrent en scène. Revenus à bride abattue, les cavaliers se montrèrent d'abord, et prirent leur place de combat sur le rempart; d'autres arrivèrent à leur tour, à chaque instant plus nombreux; et ce fut bientôt une multitude d'hommes qui remplit la muraille, déborda au dehors, couvrit les premières descentes et assaillit de toutes parts centurions et légionnaires[2]. Ceux-ci durent combattre un contre dix, et partout en mauvaise posture[3]. La crainte revint à César : il monta avec sa X[e] légion jusqu'à mi-hauteur du plateau (sur la croupe avant le village actuel?[4]): derrière lui, la XIII[e] la remplaça dans le vallon[5].

Les Romains, autour du rempart et sur les terrasses, combattaient sans perdre pied. S'ils tenaient bon quelques minutes encore et que César pût les soutenir, la retraite serait honorable[6]. Mais à ce moment même, les cavaliers éduens parurent

1. 47, 5 et 6.

2. 48, 1-4, 49, 1.

3. 48, 4, 49, 1; 53, 1.

4. *Paulum ex eo loco* (où il était) *progressus* (*sic*, tous les mss.), etc.; 49, 3. César a dû suivre le chemin qui part du carrefour d'en bas (p. 476, n. 3) et s'arrêter, après une faible montée, à mi-chemin du village, au carrefour du point 536 (2[e] position). — C'est bien à peu près la place qu'on a souvent assignée à la X[e], mais en la faisant, non pas avancer, mais reculer depuis le village, où elle serait déjà montée (p. 476, n. 3), et en lisant, à tort, *regressus* chez César (von Gœler, p. 280; Napoléon III, p. 315). — On la fait aussi (van Kampen, p. 10; Rice Holmes, p. 745) obliquer sur les croupes qui avoisinent le village. — Cf., sur ces diverses positions : Ebers, *Neue Jahrbücher*, LXXV, 1857, p. 854 et suiv.; Heller, *Philologus*, XIX, 1863, p. 539 et suiv., XXVI, 1867, p. 687 et suiv.; Steinberg, *id.*, XXXIII, 1874, p. 457 et suiv.

5. César la fit placer (1[re] position) *sub infimo colle* [Gergovie? La Roche-Blanche?] *ab dextero latere hostium*, 49, 1 : c'est la position que nous avons (p. 476, n. 3) assignée au début à la X[e]. Tous ces mouvements des légions me paraissent se succéder sur une même ligne, le chemin actuel et naturel de La Roche-Blanche au village (cf. n. 4).

6. 49, 1-3; 50, 1.

à la droite des légionnaires[1] : dans l'émoi de la bataille, ceux-ci crurent à des adversaires, et le courage leur manqua[2]. Une dernière poussée des Gaulois eut raison des plus intrépides. Ceux des Romains qui avaient escaladé la muraille furent tués et jetés en bas; ceux qui tenaient les portes furent égorgés à leur tour[3]. Plus rien n'arrêta les Gaulois dans leur descente victorieuse : devant eux, les ennemis dégringolaient les flancs de la montagne, laissant des cadavres dans tous les ravins[4]. César avait rapproché encore la X[e] légion. Arrivés à la fin des plus rudes pentes, les fugitifs la rencontrèrent (vers le village), et les Gaulois durent ralentir la poursuite[5]. Plus bas, la XIII[e] s'avançait à son tour, gravissant les premières montées[6]. Les quatre autres se replièrent sur elle, et l'armée put enfin gagner la plaine, s'y mettre en ligne, offrir la bataille[7]. Mais Vercingétorix la refusa, et, d'un ordre, ramena ses soldats dans Gergovie[8].

Cette dernière manœuvre ôtait au Romain l'espoir d'une revanche et complétait le triomphe de son rival. Même à cette heure unique où, pour la première fois, l'Arverne et ses hommes avaient mis en déroute César et les légions, les Gaulois eurent assez de fermeté d'âme pour ne point compromettre leurs

1. 50, 1. Ils ont dû, arrivant si tard, faire un grand detour inutile après la ferme (p. 474, n. 6).

2. 50, 2.

3. 50, 3-5 : ici César raconte la mort de Pétronius (p. 476, n. 8), se précipitant seul au milieu des ennemis, pour permettre aux siens de fuir.

4. 51, 1.

5. *Legio decima tardavit, quæ pro subsidio paulo æquiore loco constiterat*; 51, 1. Je place cette 3[e] position sur la terrasse qui porte le village, et je la fais donc monter et avancer depuis sa 2[e] position (cf. p. 477, n. 4). — Von Gœler (p. 286 et Napoléon III (p. 315), van Kampen (pl. 10), Rice Holmes (p. 746), la font plus ou moins reculer et non avancer.

6. 51, 2 : *Ceperant locum superiorem.* C'est (2[e] position), je crois, l'emplacement quitté par la X[e]; cf. n. 5 et p. 477, n. 4. — On fait d'ordinaire reculer la XIII[e] légion, pour la placer beaucoup plus vers la plaine (vers le puy de Marmant, von Gœler, p. 287, Napoléon III, p. 316; vers Donnezat, van Kampen, pl 10, Rice Holmes, p. 746).

7. 51, 2-3. Elles me paraissent être revenues par le même chemin d'abord, puis vers Donnezat, et être s'arrêtées sur le terrain bas en avant du hameau (*planities*), là où sont les vignes.

8. *Ab radicibus collis suos intra munitiones reduxit*; 51, 4.

avantages par un excès de confiance. Et ce qui, pour Vercingétorix, fit de la journée de Gergovie une victoire absolue et parfaite, ce ne fut pas seulement le résultat matériel de la bataille, le chiffre des centurions et des soldats tués à César, la fuite visible des cohortes, mais ce fut encore qu'il mérita cette victoire par la prudence de ses actes et par la discipline de ses troupes. Et ces deux qualités supérieures d'un chef et d'une armée, que le proconsul et les légions de Rome avaient oubliées ce jour-là [1], se révélèrent enfin dans la Gaule révoltée (début de juin? [2]).

XIV. — CÉSAR S'APPRÊTE A QUITTER LA GAULE

César ne put ni réparer ni venger sa défaite. Chacune des journées qui suivirent aggrava sa situation.

Il avait perdu devant Gergovie sept cents soldats, près d'un douzième de l'effectif engagé, et, ce qui était le pire, quarante-six centurions, un sur quatre [3]. Le lendemain, il convoqua l'armée pour calmer les inquiétudes et pallier le malheur : il expliqua tout par la témérité et la désobéissance des assaillants et par le désavantage de la position; le mérite des ennemis n'était pour rien dans cette victoire de hasard [4]. Et, afin de le prouver, il leur offrit une seconde fois la bataille [5]. Vercingétorix se borna à faire descendre quelques cavaliers et à les laisser fuir. Mais le lendemain, le Romain ayant recommencé la manœuvre, le Gaulois n'envoya personne [6]. Il était évident qu'il ne sortirait plus de ses lignes.

Il fallut donc enfin que César ordonnât le départ. Le jour même, il quittait ses camps, et reprenait la route du nord [7]. Vercingé-

1. César l'avoue, 52, 1, 3 et 4.
2. P. 475, n. 5.
3. 51, 4; 51, 1. Je doute que César ait pu envoyer à l'assaut plus de 3000 hommes par légion.
4. VII, 52.
5. *Idoneo loco*, 53, 1. Le puy de Marmant?
6. 53, 2 et 3.
7. 53, 3.

torix ne bougea pas [1]. Il était résolu à ne point provoquer les légions en retraite, craignant sans doute un de ces combats désespérés qui rendent parfois la victoire à une armée aux abois. Mais il multiplia autour d'elle les ennuis et les périls : déjà, ses cavaliers avaient pris les devants sur la route de César, et ils tentaient un dernier effort pour soulever les Éduens [2].

Le Romain fit diligence, gagna en trois jours l'Allier et le pont de Moulins [3]. Il avait hâte de passer ensuite la Loire et d'arriver à Nevers, pour y rejoindre ses bagages, ses chevaux, son trésor et le camp des otages [4]. Mais l'ennemi l'y devança, grâce à une nouvelle faute du proconsul.

Les deux chefs de son escorte éduenne, Viridomar et Éporédorix, étaient de jeunes ambitieux, habiles, rusés, retors, qui, jusque-là, avaient rendu quelques services à César [5]. Quand ils virent que les choses tournaient mal pour lui, ils n'eurent plus que le désir de le lâcher, et d'exploiter pour leur compte la révolte éduenne. Le proconsul espérait encore l'éviter à force de concessions : et, les deux traîtres s'étant offerts pour l'empêcher, il leur donna congé, bien qu'il se défiât d'eux [6]. Cela lui coûta Nevers.

Viridomar et Éporédorix coururent, devant lui, à Nevers, égorgèrent les soldats et les marchands de la garnison romaine, se partagèrent l'argent et les chevaux, enlevèrent et détruisirent les vivres, et expédièrent les otages à Bibracte [7]. C'était pour le Romain un nouveau désastre, plus fâcheux que le premier.

1. *Ne tum quidem insecutis hostibus*, 53, 4.

2. 54, 1 ; Litavicc (p. 471, n. 10) en tête.

3. 53, 4 : *Pontes* (mss. α), sans doute dans le sens du singulier ; *pontem*, mss. β. Il fut obligé de le refaire. Je suppose qu'il s'agit de Moulins, parce qu'il est sur la route directe de Nevers, qu'à cet endroit César entrait chez les Éduens, et qu'on comprend alors la demande faite là, *ibid.*, par les cavaliers de la nation (n. 6). Cela fait une marche de vingt milles par jour. — Vichy : von Göler, p. 289 ; Napoléon III, p. 319.

4. P. 470.

5. VII, 39, 1-3 ; 40, 5 ; p. 471, n. 6.

6. VII, 54 ; Dion, XL, 38, 2.

7. VII, 55, 1-8 ; Dion, XL, 38, 2 et 3.

Il perdait les moyens de recommencer aussitôt la campagne, trésor, bagages, remonte et magasins. Et, ce qui était plus grave encore, toute la Gaule, délivrée enfin de la crainte d'exposer ses otages aux vengeances de César, pouvait songer sans remords à sa liberté. Avec les gages de son obéissance disparaissait le lien qui l'unissait à Rome.

Les deux Éduens essayèrent aussi de barrer la route aux Romains. Les ponts de la Loire furent coupés, des postes disposés sur la rive droite[1]. Grossi par la fonte des neiges, le fleuve paraissait infranchissable[2]. Il y eut alors, semble-t-il, un frisson de terreur dans l'armée de César : on parla de rétrograder vers le sud, et de gagner par les Cévennes la Province elle-même. Et le bruit de cette honteuse retraite parvint jusqu'à Labiénus[3]. Mais c'eût été abandonner un légat et quatre légions, et un tel acte de désertion eût fait vouer César à une éternelle infamie. Son devoir était de rejoindre Labiénus à tout prix, et de sauver Sens, où il avait ses dernières réserves[4]. Une marche rapide et hardie le débarrassa des Éduens, adversaire médiocre entre tous. Il arriva sur la Loire bien plus tôt qu'ils ne l'y attendaient[5] : un gué lui permit de faire traverser ses hommes, de l'eau jusqu'aux épaules ; les Barbares s'enfuirent à la simple vue de l'ennemi, et César trouva la route libre[6].

1. 55, 9-10 ; 56, 1. Entre le confluent de l'Allier et Bourbon-Lancy ? sans doute les ponts de Nevers et de Decize.

2. 55, 10 : nous sommes donc sans doute en mai ou juin, peut-être fin mai, si l'on admet que César a profité, pour sa marche de nuit (n. 5), du temps de la pleine lune, le 30 mai.

3. 56, 2 ; 55, 9 ; 59, 1 (avec la réserve de la p. 463, n. 2). Quel que soit le texte qu'on accepte pour ces trois passages si discutés, le sens général n'est point douteux. Pour 55, 9, je préfère la correction *in Provinciam expellere* [les mss. α ont *ex provincia expellere*, les mss. β *provincia excludere*] ; pour 56, 2, je crois qu'on peut garder la leçon des mss. β, *ut nemo tunc* [*ne meta* α] ; pour 59, 1, je garde le texte des mss. *interclusum itinere et Ligere*.

4. 56, 2.

5. 56, 1 et 3. Quoique César dise (56, 3) *admodum magnis diurnis nocturnisque itineribus*, il ne peut s'agir que d'une ou deux longues étapes, la marche entre Allier et Loire ne comportant pas 45 milles.

6. 56, 3-4 : il traversa la Loire à un passage où on l'attendait et en face d'un pays riche en blé et bétail. Il semble, d'après le texte de César, que, si le lieu de

Labiénus, en ce moment même, revenait à Sens, et en repartait à la rencontre de son proconsul[1]. Quelque temps se passa encore[2], et les deux chefs purent enfin se rejoindre (vers Auxerre?[3]), et les dix légions se rassembler sous les ordres de César.

A sept ans de distance, le général romain se retrouvait dans le pays d'où il était parti pour la conquête de l'Occident, et il s'y retrouvait dans une situation semblable, l'espérance en moins. Tout ce qu'il avait fait n'était plus qu'un rêve inutile : la Germanie, la Bretagne, la Belgique, effaçaient les traces de ses camps et le résultat de ses victoires. De la Gaule qui lui avait toute obéi, il ne conservait que deux alliés, les Lingons et les Rèmes, à peine assez d'amis pour qu'il pût donner à ses légions quelques semaines de repos et de vivres[4]. Et en cette saison même où tous les vaincus reprenaient les armes, ses partisans de Rome lui échappaient également. Pompée s'associait comme consul un adversaire de César, Scipion (1er août[5]), et Caton posait sa candidature au consulat de l'année suivante[6].

passage était habituel, le gué ait été peu connu et trouvé par lui. Entre Decize et Nevers, et peut-être de préférence, à Nevers? — D'après les renseignements fournis par de Saint-Venant, le régime de la Loire est vraiment trop changeant pour qu'on puisse retrouver le gué indiqué par César : « J'ai des cartes fort détaillées pour mon service de surveillance de la pêche, aucune n'est d'accord avec l'état actuel des lieux... On a découvert un gué à Nevers ces jours-ci; il était totalement inconnu, et peut-être dans un mois, après une crue, il aura cessé d'être. 20 avril 1909. » Cf. *Revue des Études anciennes*, 1909, fasc. 2 et 4. — Bourdon-Lancy : Napoléon III, p. 321.

1. 62, 10; cf. p. 465.

2. 62, 10; les mss. ont *inde*, *indie* ou *inde* (Labienus) *ad Caesarem pervenit* : on a corrigé, avec assez de vraisemblance, *inde die tertio*.

3. Sur la route de la Loire vers les Senons (56, 5), à quelque distance au sud de Sens (62, 10). — On a supposé, sur cette route : Joigny (Napoléon III, p. 329); le confluent de l'Armançon et de l'Yonne à Laroche (Compton, édit. anglaise du livre VII, p. 101); Saint-Florentin (Rossignol; cf. p. 465, n. 1); Nevers (Creuly, *Carte*, p. 87). En dehors de cette *route* (donc, impossible) : Troyes (von Gœler, p. 296), Tonnerre, etc.

4. VII, 63, 7 et 66, 2. Peut-être aussi les Leuques (cf. p. 510, n. 3).

5. Plutarque, *Pompée*, 55 : la date du 1er août (calendrier public, même date du calendrier julien, système Le Verrier) n'est pas absolument sûre. Cf. Drumann, III, 2e éd., p. 323.

6. Plutarque, *Caton*, 49. — Pour comble d'ennuis, une incursion d'Illyriens

Mais il restait encore à César du temps et des forces pour réparer ses défaites. Ses pouvoirs n'expiraient pas avant l'année 50[1]. Jusque-là, il garderait ses trois provinces et ses dix légions, sa X[e] toujours intacte, et des officiers comme Labiénus. Avec de tels hommes, un chef tel que lui, en moins de deux ans, pouvait peut-être dompter la Gaule. Son devoir était en tout cas de l'essayer. Il avait imposé cette conquête à sa patrie : il fallait, jusqu'à la fin de son proconsulat, qu'il s'y consacrât corps et âme.

Cependant, je ne suis point sûr que sa résolution fût alors de reprendre cette tâche de conquête[2]. S'il l'avait voulu, il serait resté à Sens, à Langres ou à Reims, au milieu ou à portée de ses alliés, à l'affût des divisions qui renaîtraient dans la Gaule. Mais il redouta, s'il restait si loin de ses provinces, d'être séparé d'elles, de l'Italie et de Rome, de manquer de vivres et de renforts[3], de livrer la Narbonnaise aux entreprises de Vercingétorix[4], et, ce qui sans doute l'épouvantait le plus, d'abandonner le peuple romain au consulat de Caton[5]. Et il résolut, dès que son armée aurait pris un repos suffisant[6], de regagner la vallée du Rhône et de repasser la frontière. Sa province une fois en sûreté, les routes de l'Italie ouvertes à ses messagers, il verrait quels ennemis il voudrait combattre.

Une chose l'inquiétait surtout pour la retraite qu'il pré-

dévasta le territoire de la colonie de Trieste (VIII, 24, 3) : tout ce côté était, depuis 58 (p. 202), complètement dégarni de troupes de ligne.

1. P. 320, n. 4.

2. Cf. Plut., C., 26 : Πολλὴν... ἀθυμίαν.

3. César, VII, 65, 4.

4. VII, 65, 1.

5. C'est vers ce moment que fut promulguée la *lex Pompeia de provinciis*, qui est la première menace directe contre les pouvoirs de César, suivie peu après de l'interdiction des candidatures d'absent (p. 320, n. 4).

6. Il semble bien que les opérations militaires aient été suspendues un mois environ, en juin-juillet, et que César ait passé ce temps chez les Rèmes ou plutôt chez les Lingons (p. 465, n. 1). On peut supposer, vu qu'il avait dix légions et plus à nourrir, qu'il s'est installé au centre d'un pays à la fois sûr, bien défendu et fertile, y attendant, si possible, la moisson. Je songe à Langres (cf. t. II, p. 525).

parait : c'était le manque de cavalerie. La remonte avait été détruite à Nevers[1]; les escadrons éduens étaient passés aux révoltés[2]; il ne lui restait plus que les chevaux de l'état-major, de l'intendance et des rengagés[3]. Et l'innombrable cavalerie ennemie allait battre la campagne autour des légions[4]. Pour parer au mal, le proconsul envoya louer des cavaliers chez les Germains des bords du Rhin[5]. Il en vint un bon nombre, mais, comme leurs bêtes étaient médiocres, on leur donna les montures des Romains. Avec les cavaliers, il arriva aussi de Germanie une troupe de cette infanterie légère qui combattait au milieu des chevaux[6], et qui était redoutable aux meilleurs escadrons[7].

Les légions s'étaient refaites chez les Lingons[8]. Elles levèrent enfin le camp, et prirent, vers la vallée de la Saône, le chemin du retour[9] (fin juillet?[10]). César, dans quelques jours, aurait quitté la Gaule, protégé par son escorte de Germains. L'œuvre qu'il avait cru bâtir s'était écroulée de toutes parts.

XV. — VERCINGÉTORIX, CHEF DE TOUTE LA GAULE

Vercingétorix, pendant ce temps, complétait la sienne.

Les Éduens, après l'affaire de Gergovie, avaient dénoncé publiquement l'alliance romaine, et envoyé au roi des Arvernes

1. P. 480.
2. P. 480.
3. 65, 5 : les cavaliers des Rèmes et des Lingons ne pouvaient sans doute pas l'accompagner dans le Midi.
4. 65, 4.
5. VII, 65, 4. Chez les Ubiens? civitates pour le singulier? Cela explique sans doute sa longue inaction (p. 481, n. 6) : car ce ne dut pas être commode, de faire circuler messagers et cavaliers germains du pays de Cologne à celui de Langres ; il est probable que les Rèmes ont dans ce cas servi d'intermédiaires et assuré le service des étapes. Mais on peut songer aussi aux Suèves d'Alsace (p. 240, n. 2), avec lesquels César put communiquer aisément par les Leuques (p. 486, n. 2).
6. VII, 65, 4-5. — Je doute que les deux troupes réunies fissent plus de 2000 hommes.
7. P. 42, n. 7.
8. P. 495, n. 1, p. 484, n. 6.
9. VII, 66, 2; p. 495, n. 1.
10. P. 504, n. 5.

de solonnels messages d'amitié[1]. Mais ce peuple, qui depuis soixante ans se disait ami et frère du peuple romain, qui avait livré à César les Celtes et les Belges en échange d'une hégémonie précaire, cette nation hypocrite et tarée[2] n'entra dans la cause de l'indépendance qu'avec la pensée de satisfaire encore son éternel égoïsme. A peine tirée de la servitude, elle parla en libératrice. Elle expédia des ambassades aux cités et les invita à la lutte commune, sans doute sous sa direction[3]. Quand les otages de la Gaule arrivèrent à Bibracte, au lieu de leur rendre la liberté, elle les garda pour elle, et en égorgea même quelques-uns à titre d'exemple : ce qui leva les dernières hésitations[4]. Sous prétexte d'insurrection, les Éduens cherchaient à accroître leur empire.

Ils osèrent même le dire aux Arvernes et à Vercingétorix, et ils lui demandèrent de venir à Bibracte pour s'entendre avec eux[5]. Il y consentit, il se rendit au mont Beuvray[6]; et un long colloque commença[7]. — Pendant qu'on perdait du temps, César laissait reposer ses troupes et appelait des Germains.

A Bibracte, Éporédorix et Viridomar, les tristes vainqueurs de Nevers, et les autres chefs éduens, brouillons, vaniteux, encombrants et incapables, réclamèrent le commandement. Vercingétorix, cette fois, refusa[8]. — C'était la Gaule entière qui avait seule qualité pour désigner son maître. L'Arverne n'était que le chef des conjurés de la première heure, les Éduens

1. VII, 55, 4. — Appien (*Celt.*, 21) raconte qu'aux reproches de César les Éduens répondirent en prétextant φιλίαν παλαιάν : non pas, sans doute, une ancienne amitié avec les Arvernes, mais peut-être un lien d'amitié ou d'hospitalité avec la famille de Vercingétorix.

2. Cf. p. 471-2, 480.

3. VII, 63, 1 et 2.

4. 63, 3; cf. p. 489.

5. *Petunt a Vercingetorige... ut ad se veniat rationesque belli gerendi communicet*; 63, 4.

6. *Re impetrata*, 63, 5.

7. 63, 5.

8. 63, 5, cf. 9.

n'étaient que les révoltés de la dernière. Entre eux et lui, l'assemblée de tous les peuples déciderait. On la convoqua à Bibracte [1].

Ce fut une assemblée solennelle, la première que la Gaule tenait sans maître depuis l'arrivée de César. Les Belges y vinrent comme les Celtes. Trois peuples seulement n'y furent point représentés : les Rèmes et les Lingons, fidèles à Rome, les Trévires, qui guerroyaient à la frontière contre les Germains [2]. Les cinquante autres nations [3] envoyèrent toutes leurs députés. Une multitude de chefs et d'hommes monta vers Bibracte, arrivés des points les plus éloignés [4]. Six mois auparavant, sous la tristesse d'un rude hiver, quelques hommes décidés avaient conjuré dans le secret la délivance de la Gaule [5]; et maintenant, au soleil de l'été, sur le sol découvert de sa plus grande ville, la Gaule entière réglait librement ses nouvelles destinées.

Ce résultat était l'œuvre d'un seul homme. C'est Vercingétorix qui rendit à la Gaule une armée, ses nations et la victoire. Lentement, mais sans un faux pas et sans une heure perdue, la réflexion sûre, la volonté prête, s'imposant aux faibles par la peur, aux chefs par la raison, aux foules par l'éloquence, à tous par sa bravoure franche et tranquille, orateur souple et fougueux, diplomate patient, esprit d'ordre et de méthode, corrigeant la défaite par l'espérance et la victoire par la sagesse, cet homme extraordinaire enseigna aux guerriers de la Gaule, en quelques mois, les facultés et les pratiques les plus contraires à leur nature. Il leur donna la discipline, la maîtrise de soi, le courage

1. *Re in controversiam deducta, totius Galliæ concilium Bibracte indicitur*; 63, 5. Le choix de Bibracte paraît une généreuse concession de Vercingétorix, reconnaissant, pour le moment, l'état de choses établi depuis l'arrivée des Romains (p. 244 et 277).

2. 63, 7. Il y manqua sans doute aussi les Leuques (cf. VII, 75, p. 516, n. 2).

3. Cf. t. II, p. 21.

4. *Concurrunt undique frequentes*; 63, 6.

5. P. 414 et suiv.

du travail manuel, la résignation à une guerre obscure de manœuvres et de fatigues[1]; il les disposa pour la victoire avant de leur permettre de la chercher. En même temps, pour le jour où il l'obtiendrait dans les combats, il se prépara les concours qui devaient la rendre utile à toute la Gaule[2]. C'est pourquoi sa victoire de Gergovie fut la conclusion nécessaire d'un semestre d'efforts, et entraîna la conséquence inévitable de l'universelle liberté. Cette œuvre de six mois s'était développée, logique et continue, dans une magnifique ordonnance.

Mais Vercingétorix fut autre chose qu'un habile conducteur d'hommes. Il n'ignora aucune des nobles passions qui agitaient les Gaulois. Si différent qu'il parût de tous ses concitoyens, il leur ressembla parfois étrangement. On retrouve chez lui leur imagination ardente et impétueuse, leur amour de la parole et de la gloire, leurs songes d'ambitions et de conquêtes[3]. Mais, si du moins la lecture de César ne nous égare pas, il mit tous ses dons et toutes ses fantaisies au service de l'idéal supérieur d'une grande patrie gauloise. Il aima vraiment cette patrie; il la revit en pensée, libre, unie et puissante, comme au temps d'Ambigat le héros biturige, de Luern et de Bituit les rois arvernes, et de son père Celtill[4]. Et même, qu'il ait été inspiré par les leçons des druides ou par les hymnes des bardes, il rêva parfois pour cette patrie ce que les poètes racontaient, de victorieuses chevauchées vers les horizons lointains[5]. Sa naissance, son œuvre, ses rêves, tout faisait de lui le champion providentiel de la Gaule ressuscitée.

Lorsque les Gaulois furent réunis sur le mont Beuvray, les suffrages de tous allèrent à lui. On avait laissé à la multitude

1. Pour tout cela, voyez surtout p. 421 et suiv., 438 et suiv., 444 et suiv., 453 et suiv., 459-460, 467 et suiv., 472, 478 et suiv
2. P. 426-7, 456-7, 471, 480-1.
3. P. 445-7, 454-5.
4. Cf. VII, 14, 10; 20, 7 (p. 446-7); 29, 6 (p. 454-5); p. 493; VII, 89, 1 (p. 531).
5. Cf. VII, 29, 6 (p. 454-5).

entière le droit de choisir le chef suprême[1] : le nom de Vercingétorix sortit d'une acclamation unanime[2].

A la faveur de la lutte contre Rome, la Gaule avait reconquis l'unité sous les auspices du roi des Arvernes. Peut-être n'eut-elle jamais un chef plus digne de la commander. C'était un homme superbe, de taille élevée, au regard audacieux et brave[3]. Quand il se montrait, à l'improviste, au galop de son cheval, resplendissant sous la lueur des armes, la merveilleuse apparition frappait de surprise et de terreur[4]. Au prestige du pouvoir, à l'éclat de sa gloire, il unissait le mérite de son âme et le charme de la jeunesse[5]. Ce serait pécher contre eux-mêmes si les dieux refusaient à cet homme la victoire et la vie.

1. *Multitudinis suffragiis res permittitur*; 63, 6. Cf. t. II, p. 203.
2. *Ad unum omnes Vercingetorigem probant imperatorem*; 63, 6.
3. [illegible], Dion, XL, 41, 1; *corpore, spirituque terribilis*, Florus, I, 45, 21.
4. [illegible], XL, 41, 1.
5. P. 367, n. 6.

CHAPITRE XIII

VERCINGÉTORIX : LA DÉFAITE[1]

I. Mécontentement des Éduens. — II. Plan de campagne de Vercingétorix. — III. La rencontre décidée par Vercingétorix. — IV. La défaite de la cavalerie gauloise. — V. La retraite sur Alésia. — VI. Travaux de César devant Alésia. — VII. La préparation de l'armée de secours. — VIII. L'attente à Alésia. — IX. Les deux premiers combats. — X. La dernière bataille d'Alésia. — XI. Vercingétorix se rend à César.

I. — MÉCONTENTEMENT DES ÉDUENS

Les premiers dangers qui menacèrent l'œuvre de Vercingétorix, vinrent, non pas de César, mais des Gaulois eux-mêmes.

La rapide fortune du jeune roi, le retour des Arvernes au pouvoir suprême, excitèrent la colère du peuple éduen et de ses chefs. Celui-là, « le premier » de la Gaule sous la domination de César, se voyait relégué au second rang[2] : l'indépendance avait amené l'hégémonie de la nation rivale. Et quant à ses chefs, Éporédorix, Viridomar et les autres, ils devaient refréner pour longtemps leurs plus grandes ambitions[3]. Jalousies d'individus, haines municipales, rivalités politiques, les rancunes humaines se dressaient toujours devant Vercingétorix triomphant et la

1. Bibliographie et sources, p. 418, n. 1, p. 495, n. 1, p. 502, n. 7.
2. VII, 63, 8; cf. p. 244 et 277.
3. VII, 63, 9; cf. p. 480 et 485.

liberté restaurée. Depuis plus d'un demi-siècle, l'activité gauloise s'était concentrée sur la lutte pour le premier rang. Le noble le voulait dans sa cité, la cité dans la Gaule, le chef dans les combats, le brave dans les banquets, et le prêtre parmi les druides[1]. D'une frontière à l'autre de la contrée, le mot de « principat » dominait les pensées[2]. Et, au milieu de cette crise suprême, Celtes et Belges songeaient moins à s'entendre pour être libres qu'à se battre pour être les premiers. — Il faut répéter, à la décharge des Gaulois, que Rome aida fortement à l'action dissolvante. Elle avait appuyé les Éduens contre les Arvernes, les Rèmes contre les Suessions, Diviciac contre Dumnorix[3]. Le sénat et les proconsuls ne cessèrent d'entretenir tous les conflits et d'éterniser l'ambition du premier rang. Et, à cette heure même où un vote unanime venait de le donner au roi des Arvernes, la politique de César, à défaut de ses légions, lui assura une première revanche.

Car les Éduens, déboutés de leurs prétentions, regrettèrent aussitôt le temps, si récent encore, où l'amitié de César leur garantissait la prééminence. Ils se résignèrent à obéir : mais ce ne fut qu'à contre-cœur[4]. Eporédorix et Viridomar ne jugèrent Vercingétorix que comme un maître imposé[5]. On ne les verra jamais combattre avec le dévouement d'un Lucter ou d'un Drappès. Un seul excepté, Sur[6], tous les chefs éduens vont faire piteuse figure : ils n'apparaîtront sur le champ de bataille que pour se faire vaincre et se laisser prendre[7].

Nous ignorons quel fut leur rôle dans les conseils. J'imagine qu'il a été tout aussi misérable. Ces hommes, qui se plaignaient

1. T. II, p. 183-4, 431-2.
2. Voyez combien de fois le mot *principatus* revient chez César : I, 2, 3; 31, 3; 43, 7; V, 3, 2; VI, 8, 9; 12, 6; VII, 4, 1; 39, 2; 63, 8.
3. P. 7, 28 et suiv., 247-9, 210-1.
4. *Ædui... querantur fortunæ commutationem et Cæsaris indulgentiam in se requirunt*; 63, 8.
5. *Inviti... parent*; 63, 9.
6. VIII, 45, 2; p. 426, n. 3, p. 503.
7. P. 471, 477-8, 481, 502, 520-8.

de la fortune et regrettaient César le jour où la Gaule proclamait son indépendance[1], ne gardèrent sans doute pas le silence dans les assemblées où Vercingétorix convoqua les chefs. Bientôt, au cours de la nouvelle campagne, nous le verrons consentir à des pratiques qu'il a toujours condamnées[2] : il est possible qu'il ait eu la main forcée par les officiers éduens. Plus tard, enfermé dans Alésia, ils n'exécuteront ses ordres qu'à moitié[3]. L'autorité de Vercingétorix nous semblera désormais moins solide que dans les journées où, roi des Arvernes, il ne commandait qu'aux amis de ce peuple[4].

De tout temps, d'ailleurs, le jeune roi eut à compter avec les parjures, les transfuges et les opposants. A Gergovie même, César fut informé chaque jour de ce qui se passait chez son adversaire[5]. Devant Avaricum, on avait accusé le chef de haute trahison[6]. Ses discours furent presque toujours fidèlement rapportés aux Romains[7]. Ils connurent l'effectif des troupes engagées, cité par cité[8]. Assiégé par les Nerviens, Cicéron fut sauvé par un Nervien demeuré près de lui[9]. L'Arverne Épasnact, le Picton Duratius, demeuraient en armes pour César[10]. Je n'affirme pas que les Éduens du camp de Vercingétorix aient ressemblé à tous ces hommes, et qu'ils aient révélé aux Romains les projets de leur chef. Mais enfin leurs sympathies revenaient de nouveau vers le proconsul[11], et, à défaut de leurs actes, leurs sentiments avaient déjà trahi la Gaule.

1. N. 4 de la p. 490.
2. P. 497 et suiv.
3. P. 515-7.
4. P. 415-6.
5. *Perfugis..., quorum magnus ad eum cotidie numerus confluebat*; 44, 2.
6. P. 445-446.
7. P. 439-440, 445-7, 454-5, 493, 497-8, 506-7, 531-2.
8. P. 516, n. 2.
9. P. 358, n. 2.
10. P. 422, 544, 504.
11. P. 490, n. 4 et 5.

II. — PLAN DE CAMPAGNE DE VERCINGÉTORIX

Tout entier à de grandioses desseins, Vercingétorix donnait des ordres et exposait ses plans.

Comme gage et sanction de la fédération gauloise, il imposa des otages aux cités[1] : c'était la coutume traditionnelle en cas de coalition. Puis il fixa le chiffre des contingents militaires. Les nations alliées devaient lui envoyer, le plus tôt possible, toute la cavalerie disponible, soit 15000 hommes[2]; en fait d'infanterie, il ne voulut rien : les 80000 fantassins de Gergovie lui suffisaient[3]. — En cela, une fois de plus, Vercingétorix montrait son bon sens de général. Ces 80000 fantassins étaient ceux qu'il avait levés au début de la guerre ou qui étaient venus combler les vides faits durant le siège d'Avaricum. Choisis parmi les Arvernes et ses alliés de la première heure, il faisait fonds sur leur fidélité. Il les avait, six mois durant, formés à l'obéissance et aux pratiques de la guerre savante; ils renfermaient des tireurs nombreux, des terrassiers exercés, ils savaient défendre une ville, assaillir un camp et construire un retranchement[4]. C'était la meilleure armée de pied que la Celtique eût encore mise en ligne. Tout ce qu'elle lui enverrait de plus ne serait, jusqu'à nouvel ordre, qu'une encombrante cohue.

Comme plan de campagne, Vercingétorix reprit celui de l'hiver, mais largement agrandi. Il avait voulu retenir César en Narbonnaise : il voulait maintenant l'y ramener. Pour cela, il prépara l'invasion générale de la Province. De Genève à Toulouse, la frontière devait être assaillie de toutes parts. Les Éduens et les Ségusiaves furent chargés d'attaquer les habitants du Dau-

1. 64, 1 (*denique?* je n'accepte pas les corrections *decimum diem* ou *diem XVI* proposées par Mommsen ou d'autres).
2. 64, 1.
3. 64, 2, cf. 71, 3; 77, 8; p. 425, n. 2.
4. Cf. p. 449-453, 455, 472-8; *LXXX milia hominum delecta*, 71, 3.

phiné[1]; les hommes du Gévaudan et du Velay, de descendre dans le Vivarais par les cols des Cévennes[2]; ceux du Rouergue et du Quercy, de ravager les terres des Volques dans la région des Garrigues[3]. Du haut de ses montagnes, la Gaule libre déborderait sur la Gaule romaine.

Mais Vercingétorix souhaita le retour des Romains, non plus seulement au sud du Rhône, mais au delà des Alpes, la libération universelle du nom gaulois et la revanche de la défaite de Bituit. Afin de mener cette tâche à bonne fin, il voulut y associer le peuple le plus puissant du Midi, les Allobroges, jadis les alliés de l'Empire arverne[4]. Il leur adressa des messages secrets, puis une ambassade plus solennelle, il promit de leur laisser l'hégémonie sur toutes les nations en deçà des Cévennes[5]. Car il fallait que Rome reconnût pour toujours à la Gaule le droit de disposer d'elle-même.

Comme leçon à donner au peuple romain[6], Vercingétorix rêva de débarrasser la Gaule et le monde de César et de ses dix légions. Pour cela, il préconisa de nouveau la tactique qui lui était chère[7] : pas de bataille rangée, où l'armée romaine demeure invulnérable, mais l'accompagner pas à pas, abîmer devant elle les moissons, guetter au détour des routes les fourrageurs, les traînards et les bagages, la ronger pièce à pièce, et laisser le temps et la famine achever l'œuvre de destruction[8]. Et si nombreuse et si aguerrie que fût l'armée de César, bien qu'elle demeurât, à cette heure, la plus belle du monde et la plus forte que

1. 64, 4 et 5. Par Lyon?
2. 64, 6. Par le col du Pal?
3. 64, 6. Par Le Vigan d'un côté et Lodève de l'autre? cf. t. II, p. 505, n. 2. Il ne s'agit que des Volques Arécomiques (Nîmes et Béziers), Vercingétorix n'ayant pas osé menacer Toulouse et Narbonne.
4. T. II, p. 548; t. III, p. 14 et suiv.
5. 64, 7 et 8 : *Imperium totius Provinciæ*. C'était peut-être le retour à l'ancien état de choses, t. II, p. 548 et 519. Dion se trompe évidemment en disant que Vercingétorix alla les attaquer (fausse traduction de *sollicitat*? XL, 39, 1).
6. *Ad reliqui temporis pacem*, 66, 4.
7. P. 438 et suiv.
8. 64, 2 et 3.

Rome ait jamais eue, quinze mille cavaliers, voltigeant autour d'elle, acharnés et insaisissables, ne lui laissant ni vivres ni repos, devaient fatalement la réduire toute à la mort[1].

Vercingétorix ne pouvait mieux faire. Qu'il ait mis dans ce vaste dessein la marque de son imagination coutumière, je ne le nie pas. Mais ce plan était, plus qu'autre chose, la preuve de son esprit lucide et de sa volonté prudente : il menaçait les Romains partout où ils étaient vulnérables, il annulait les deux éléments fâcheux de l'armée gauloise, l'inconsistance des Éduens et la fougue désordonnée des escadrons. Pour empêcher la traîtrise des uns et l'intempérance des autres, le meilleur moyen était de refuser à tous le hasard du champ de bataille, et de maîtriser, coûte que coûte, les faiblesses ou les ardeurs de ses hommes[2].

III. — LA RENCONTRE DÉCIDÉE PAR VERCINGÉTORIX

Dans le Midi, la campagne parut d'abord indécise. Les Allobroges refusèrent les offres de Vercingétorix et fortifièrent contre lui les rives du Rhône[3] ; le légat de César dans la Province put, avec vingt-deux cohortes, faire face aux premiers dangers[4]. Mais les gens du Velay réussirent à entrer dans le Vivarais, on tua quelques chefs aux sujets de Rome[5], et la route du Midi fut ouverte aux Gaulois.

1. Il est possible que Vercingétorix ait eu connaissance de la tactique des Parthes contre Crassus.

2. *Neque fortunam temptaturum aut in acie dimicaturum*, 64, 2.

3. VII, 65, 3. Ce refus des Allobroges peut s'expliquer par des faveurs particulières accordées par César à quelques chefs (*De b. c.*, III, 59).

4. VII, 65, 1 : le légat est *L.* (*Julius*) *César*, cousin du proconsul ; les 22 cohortes ont été levées dans la Province, en partie sans doute pendant l'hiver (VII, 7, 5) ; peut-être faut-il compter parmi elles la VI[e] légion, dont l'histoire est si énigmatique (p. 401, n. 7).

5. 65, 2 : d'après César, les Helviens auraient sans ordre attaqué les premiers le pays des Vellaves, auraient été battus, perdant le *princeps civitatis*, *C. Valerius Donnotaurus*, *Caburi filius* (cf. p. 102), et se seraient réfugiés *intra oppida*.

César persista donc à revenir. Du pays de Langres, il descendit dans la vallée de la Saône. Son intention était de gagner la Province par la route la plus directe, celle qui l'éloignait le plus de son principal ennemi, et qui, du pied de la Côte d'Or, gagnait Genève par la Franche-Comté. Ce n'est qu'au delà de Dijon qu'il devait quitter les terres amies des Lingons, pour entrer chez les Séquanes[1].

1. César a dû, après sa jonction avec Labienus (p. 482), marcher par Auxerre, Tonnerre et Châtillon, où est un important carrefour. De Châtillon il a pu traverser la montagne par Beneuvre. Mais je crois qu'il a fait le détour de Langres (p. 483, n. 6). En tout cas, je le suppose suivant, à partir de la Tille, la route qui mène vers Dijon en longeant le bas de la montagne. — Cet itinéraire n'est qu'une hypothèse, aussi bien que l'emplacement que j'assigne à la bataille, qui eut lieu sur cette route. Voici les termes de la question. — I. Il n'y a aucun doute sur deux points : 1° la rencontre eut lieu chez les Lingons (cf. Plut., *C.*, 26) ; 2° à l'extrémité de leur territoire, *per extremos Lingonum fines*, 66, 2. — II. Il est très probable que cette extrémité doit être cherchée, non à l'ouest ou au *nord* du territoire lingon, mais au sud-est, le plus près possible de la Franche-Comté et de la frontière romaine : 1° sans quoi César eût-il dit qu'il marchait *in Sequanos* (66, 2) ? 2° eût-il rappelé qu'il allait secourir sa province (66, 2) ? 3° Vercingétorix eût-il dit que les Romains étaient sur le point de *fugere in Provinciam, Gallia excedere* (66, 3) ? — III. Le point précis de la bataille doit donc être cherché sur une des routes qui, au sud-est de Langres, quittent le bas des montagnes pour obliquer vers le sud-est et entrer en Franche-Comté, à savoir : 1° la route de Langres, Seveux, Besançon ; 2° celle de Langres, Mirebeau, Pontailler, Dôle (route de la Vingeanne) ; 3° Langres ou Châtillon, Til-Châtel, Dijon, Saint-Jean-de-Losne. J'ai préféré celle-ci, la plus méridionale, parce que : 1° c'est celle qui est le plus proche d'Alesia, où Vercingétorix arriva le lendemain de la bataille (p. 504) ; 2° c'est la plus commode, celle qui traverse le meilleur pays, qui permet de rester le plus longtemps chez les Lingons, que César avait intérêt à quitter le plus tard possible ; 3° cette route (qui peut mener au Rhône par Saint-Jean-de-Losne, Louhans, Bourg et Pont-d'Ain) permet d'éviter les défilés du Jura, auxquels les autres conduisent ; 4° elle permet de traverser le moins possible du pays séquane, qui était hostile (VII, 75, 3) ; 5° Vercingétorix, le jour de sa défaite, n'était pas loin des montagnes, puisque César put à peine poursuivre son infanterie (p. 504). — J'écarte donc sans hésiter les systèmes qui mettent le combat à l'ouest ou au nord d'Alise : I. Dans la vallée de l'Armançon : entre Tonnerre et Ravières (d'Anville, *Eclaircissemens*, p. 453) ; Perrigny près Montbard (d'après un « officier supérieur », du Mesnil, p. 626) ; entre Montbard et Ancy-le-Franc et plus particulièrement Moutiers-Saint-Jean (de Coynart : 1er mém., p. 220 ; 2e mém., p. 224 ; *Mém. de la Comm. des Ant. de la Côte-d'Or*, IX, 1874-7, p. 141 et suiv. ; d'après lui, Vialay, *Bull. de la Soc. des Sc. ... de Semur*, XXXIV, 1905, p. 209 et suiv.) ; Jully près de Ravières (Gourreau, *Bull. de la Soc. d'Études d'Avallon*, VII, 1864, p. 1 et suiv.) ; près de Montbard (Rossignol, *Mém. de la Comm. des Ant. de la Côte-d'Or*, IV, 1853-6, p. 171 et suiv.). II. Dans la vallée de l'Aube : entre Auberive et Prasley (P[istollet] de Saint-F[erjeux], *Le Spectateur militaire*, IIe s., XLII, 1863, p. 59 et s.) ; entre Montigny et Louesme (d'Aumale, *Revue*, p. 96). — J'écarte de même ceux, partisans d'Alaise (p. 503, note), qui placent la bataille en Franche-Comté à cause du texte ἐν Σηκοανοῖς (XL, 39, 1), qui n'est qu'une traduction erronée de *in Sequanos* de

De l'ouest, Vercingétorix le guettait par les routes de l'Auxois. Il avait, semble-t-il, choisi Alésia (Alise-Sainte-Reine) pour centre d'opérations[1]. Plantée au seuil même du pays éduen[2], place forte d'avant-garde à demi enclavée par les domaines des Lingons, elle surveillait tous les chemins qui montaient de la Loire et de la Seine et qui descendaient vers la Saône. César, depuis qu'il battait lentement en retraite, de Nevers à Auxerre, d'Auxerre à Châtillon, et de là vers Dijon, César n'avait fait que décrire trois quarts de cercle autour de la forteresse d'Alésia[3].

Rien ne fut donc plus facile pour Vercingétorix que de rejoindre son adversaire. Quand il eut réuni toutes ses troupes, il lui suffit de traverser les cols de l'Auxois pour se présenter sur la route de César[4]. Et, un soir, il s'en vint camper près de Dijon (devant Hauteville?[5]), à dix milles au sud des légions[6]. Le

César (66, 2). — Je ne crois pas davantage qu'il faille songer à une localité du plateau de Langres (Beneuvre, d'après von Gœler, 2ᵉ éd., p. 301). Mais je ne suis pas sûr qu'il ne faille pas la placer sur un des affluents de la Saône au nord de Dijon. I. Sur la Vingeanne (système de Defay, *Étude sur la bataille qui a précédé le blocus d'Alise*, Saint-Cloud, 1863, accepté par Napoléon III, p. 331, et fort suivi; contre ce système, de Coynart, *Mém. de la Comm. des Ant. de la Côte-d'Or*, VIII, 1870-3 (1873), p. 160 et suiv.). II. Sur la Tille (Kœchly et Rustow, p. 144). — Les abords de Dijon ont été proposés par Gouget, *Mémoire sur le lieu de la bataille livrée avant le siège d'Alésia*, 1863 (extrait des *Mém. prés. par div. sav. à l'Ac. des Inscr.*, 1ʳᵉ s., VI, IIᵉ p.), et adoptés par Rice Holmes, p. 780-1. — Voyez les variantes proposées à notre système par Perrenet, *Rev. des Ét. anc.*, 1909, p. 234.

1. Les ouvrages qui y furent construits (69, 5; p. 505) sont antérieurs, je crois, à la retraite; de plus, elle avait assez de provisions (p. 507 et 518-9); et enfin, la retraite vers Alesia, si rapide et si décidée (p. 502-4), semble bien avoir été prévue.

2. *Te fines Heduos et limina summa tuentem*, Heiricus, *V. s. Germani*, IV, 263.

3. P. 482, 484, p. 495, n. 1, et p. 499.

4. La route directe d'Alésia à Dijon est par Boux, Bligny-le-Sec, Saint-Seine, Val-Suzon, Darois, Daix et le bas de Talant; longueur, 40 kil. jusqu'à Hauteville, 46 kil. jusqu'à Dijon. On trouve, sur ce parcours, vestiges et souvenirs de vieux chemins: cf. Driotton, *Les anciens Chemins de Dijon à Alise*, 1906 (*Rev. préhistorique illustrée de l'Est de la France*, n° 6).

5. C'est l'endroit où la route directe d'Alésia (n. 4) débouche sur la plaine de Dijon. Cet arc de cercle des collines d'Hauteville, d'Ahuy et de Vantoux, surplombant de 50 à 100 mètres la vallée du torrent du Suzon, adossées à des montagnes plus hautes et couvertes de bois, est propre à un de ces campements, comme il semble que les recherchait Vercingétorix (p. 442, n. 2, et p. 444, n. 6). César nous dit qu'il campa *trinis castris* (66, 2) : chaque camp peut-être sur un des trois mamelons. — Gouget (p. 27-8) place les camps gaulois à Dijon et en aval, sur les deux rives de l'Ouche.

6. 66, 1-3. Voyez une manœuvre semblable de Vercingétorix, p. 459, n. 3.

moment était venu, pour la cavalerie gauloise, de se mettre à sa tâche et de ruiner le pays au-devant de l'armée romaine.

Il se passa alors le fait le plus extraordinaire de cette guerre, le seul acte de Vercingétorix qui ait été un acte d'erreur. Oubliant son plan de campagne au moment où la campagne commençait, démentant ses instructions aussitôt après les avoir données, il convoqua le soir même les chefs de sa cavalerie, et il leur offrit l'attaque immédiate de l'armée romaine[1].

Qu'était-il donc survenu dans les quelques jours qui séparèrent le rassemblement des escadrons gaulois et leur arrivée aux approches de César? Le roi des Arvernes se rendit-il compte que, de Dijon à Genève, la distance n'était pas assez grande pour qu'il eût le temps d'affamer et de détruire les légions[2]? Espéra-t-il faire plus de besogne du premier coup, en les surprenant dans leur marche[3]? Se laissa-t-il, à la vue de ces quinze mille cavaliers prêts à charger sur un mot de lui, en présence de cette jeunesse gauloise brillante, hardie, confiante comme lui-même, se laissa-t-il éblouir par l'illusion de la victoire rêvée? Ou, plutôt, ne fut-il pas obligé de céder enfin à tous ces hommes, chez qui, depuis six mois, il refrénait l'instinct de combattre, et qui voyaient s'enfuir, avec l'armée de César, l'occasion d'une gloire éternelle[4]? — Toujours est-il qu'en livrant carrière, cette fois, aux passions gauloises, Vercingétorix commit une faute irréparable.

Deux choses permettent de l'excuser en partie. L'une, c'est qu'il ignorait la présence de cavaliers germains dans le camp de César, qu'il crut son adversaire réduit aux chevaux de l'état-major[5] : ce qui, en effet, eût exposé les légionnaires, sans abri et sans soutien, à la force de la première charge et aux poussées

1. VII, 66, 3 et suiv. : *Adorirentur*.

2. On peut supposer que Vercingétorix a voulu arrêter la retraite des legions (66, 5, *morentur*; comparez 3 a 4).

3. Cf. 66, 5 : *Usu rerum necessariarum et dignitate spoliatum iri*.

4. *Venisse tempus victoriæ*, 66, 3.

5. *De equitibus hostium*, dit Vercingétorix, *quin nemo eorum progredi modo extra agmen audeat... non debere dubitare* (66, 6).

des nouveaux rangs. L'autre, c'est que Vercingétorix proposa, non pas un combat régulier[1], mais une chevauchée à travers les lignes romaines, analogue à celles que le Breton Cassivellaun faisait faire par ses chars, et qui jetaient un tel désordre dans les légions[2]. L'Arverne voulut qu'on les assaillît, non pas rangées en bataille, mais échelonnées en ordre de route : comme elles s'avançaient alors en longues files, séparées l'une de l'autre par des convois de vivres et de bagages[3], rien n'était plus séduisant et ne paraissait moins dangereux que de lancer le galop imprévu de quinze mille cavaliers à travers ces larges brèches laissées entre elles par les légions en marche, et, sur ces brèches, de tout prendre et tout détruire. Car ce fut contre les convois et non contre les fantassins que Vercingétorix ordonna l'attaque ; il invita même les chefs, semble-t-il, à ne point toucher aux cohortes : et à l'objection que la destruction des bagages serait une mince victoire, il répondit qu'une légion sans bagages était impuissante et déshonorée[4]. Ce qui, enfin, prouve que tel fut son premier plan, et qu'il entendait surtout continuer la guerre aux convois, c'est le texte du serment que les chefs, après le conseil, firent prononcer à tous leurs hommes. Ils jurèrent « de ne pas se reposer sous un toit, de ne plus revoir leurs parents, leurs enfants, leurs femmes, s'ils n'avaient pas chevauché deux fois à travers les rangs ennemis »[5]. On leur demandait donc simplement de faire une trouée dans les colonnes, et de revenir.

1. Il n'a convoqué que les chefs de la cavalerie (66, 3 et 7), et il refuse d'engager l'infanterie (66, 6 ; 68, 1).

2. *Per agmen hostium perequitasset*, 66, 7 ; comparez en Bretagne, V, 15, 4 : *Per medios perruperunt.*

3. *In agmine impeditos*, 66, 4. C'est l'ordre de marche vers la Sambre, qui faillit aussi coûter fort cher à César (p. 262) : *Inter singulas legiones impedimentorum magnum numerum intercedere* (II, 17, 2). C'est également celui du départ de Tongres, qui perdit l'armée romaine (p. 379) : *Longissimo agmine maximisque impedimentis* (V, 31, 6).

4. 66, 5.

5. VII, 66, 7 : *Jurejurando... ne tecto recipiatur, ne ad liberos, ne ad parentes, ne ad uxorem aditum habeat, qui non bis per agmen hostium perequitasset.*

Le malheur était qu'on leur ordonnait une chevauchée à la gauloise, et qu'une fois lancés dans cette glorieuse équipée, Vercingétorix ne pourrait plus les arrêter à sa guise. Et en montrant à ses escadrons les légions romaines, il commit la même faute que César, montrant à ses centurions les remparts de Gergovie[1].

IV. — LA DÉFAITE DE LA CAVALERIE GAULOISE

Le matin, César se mit en marche, comme à l'ordinaire, légions et bagages intercalés[2]. Vercingétorix, à quatre lieues de là, rangeait toute l'infanterie devant les camps, le long d'une rivière (le Suzon?), pour soutenir de sa vue le courage des cavaliers[3]. Ceux-ci furent divisés en trois groupes : deux partirent contre les flancs des colonnes romaines; l'autre se présenta devant la tête[4]. Chose extraordinaire, César ne se doutait pas qu'il allait toucher l'ennemi[5]. Jusque-là, les chances restaient aux Gaulois.

Mais au contact[6] (vers Bellefond?[7]), le proconsul donna de nouveaux ordres. Les légions furent rejointes, les convois

1. P. 474 et suiv.

2. 66, 3 et 67, 4 : César dit que Vercingétorix campa à dix milles des Romains. Il indique sans doute la distance du dernier camp romain au lieu de l'attaque. On peut supposer ce camp sur les bords de la Tille, sur la colline au nord de Til-Châtel. — Je fais suivre à César la ligne marquée par les hauteurs et la vieille route romaine, Til-Châtel, Norges, Bellefond, Dijon. — Gouget (p. 28 et suiv., p. 54 et suiv.) le dirige le long de la Tille et de la Norge, et j'ai longtemps accepté cette marche (*Vercingétorix*, p. 379 et suiv.); ce qui m'y a fait renoncer, c'est que je doute de l'existence d'une vieille route sur cette ligne.

3. VII, 66, 6; 67, 5; 68, 1. Le Suzon peut très bien avoir été appelé *flumen* par César, comme l'Oze et l'Ozerain (p. 508, n. 8). L'armée gauloise a pu être disposée le long de la berge et sur les crêtes, surtout de la colline d'Ahuy, où je crois bien qu'on peut placer le quartier général de Vercingétorix.

4. 67, 1. Celui de gauche par Asnières, celui du centre par Bellefond, celui de droite par Ruffey et Échirey. Dion exagère en disant ἐκυκλώσαντο (XL, 39, 1).

5. Cela résulte de l'ordre de marche (p. 498, n. 3). De même vers la Sambre (p. 262).

6. *Qua re nuntiata* (67, 2).

7. Si l'on admet que César vient de Til-Châtel (n. 2). — A Mirande, d'après le système de Gouget (p. 31 et 55).

placés au milieu d'elles ; l'infanterie se disposa en un immense carré, aux lignes profondes, régulières et continues ; au centre, les bagages à l'abri ; au devant, à droite, à gauche, les cavaliers italiens et germains, abritant les premiers rangs [1]. En quelques instants, presque sous les yeux de l'ennemi, et comme si elle opérait sur un champ de manœuvre, l'armée romaine s'était disloquée, déplacée et refaite, et se montrait maintenant dans sa formation de combat la plus redoutable, pareille à un camp retranché, avec dix mille fantassins pour front de muraille, et des escadrons en avant-postes [2].

Vercingétorix n'avait plus qu'à rappeler ses cavaliers, ou, s'il ne pouvait éviter la rencontre, qu'à envoyer tous ses archers en soutien. C'étaient les seules troupes capables de jeter le désordre dans un carré d'infanterie romaine, et on a vu qu'Ambiorix leur dut la victoire sur la légion de Sabinus [3]. Ni l'un ni l'autre ne fut fait. Les escadrons gaulois continuèrent leur élan, et le combat s'engagea.

Ce fut donc, comme si souvent déjà [4], la bataille entre la cavalerie gauloise et l'infanterie romaine, mais dans des proportions colossales, que le monde ne revit jamais : dix légions d'un côté, les plus fameuses de l'Empire, et, de l'autre, quinze mille cavaliers, choisis par toute la Gaule.

A gauche, la charge des Gaulois se heurta aux Germains, et se

1. *Consistit agmen, impedimenta intra legiones recipiunt* (67, 3) ; je crois que, chronologiquement, *pugnatur* (67, 2) doit se placer après *consistit*.

2. Cela me paraît être la même chose que le grand carré formé par Crassus (Plutarque, *Cr.*, 23). La facilité et la rapidité avec lesquelles les légions ont pu opérer ces mouvements et le choix de cette formation en un seul carré s'expliquent fort bien si l'on remarque qu'elles manœuvraient sur un vaste terrain, très découvert et presque plan, l'espace carré de deux kilomètres de front, compris aujourd'hui entre Asnières, Bellefond, le fort et la batterie ; ce qui était du reste un emplacement fait comme à souhait pour une grande bataille de ce genre. — Vercingétorix avait prévu, non pas cette manœuvre, mais une formation des légions en plusieurs carrés, laissant les bagages en dehors (*relictis impedimentis, suæ saluti consulant*, 66, 5), c'est-à-dire la manœuvre de Cotta lors de l'attaque d'Ambiorix (p. 380).

3. P. 381.

4. Cf. t. I, p. 349 et suiv.

brisa contre leur résistance[1]. Mais à droite et en face, elle balaya la cavalerie romaine, et atteignit les premières cohortes[2].

Le choc fut terrible, et suivi d'une mêlée confuse[3]. Il fallut que César combattît lui-même, comme aux heures des plus grands périls. Des récits circulèrent plus tard sur les épisodes de cette bataille héroïque : on raconta que le proconsul perdit son épée[4], qu'un cavalier gaulois le saisit lui-même et faillit l'emporter en croupe[5]. Celtes et légionnaires, hommes et bêtes, se pressaient et s'unissaient dans un formidable corps à corps. Quand le danger paraissait plus grand, César faisait sortir du rang une ou plusieurs cohortes, et les portait sur l'ennemi[6] : mais cela ne donnait que quelques minutes de répit[7], et nul, à cette heure, n'aurait pu affirmer que les légions seraient victorieuses[8].

Ce furent les Germains qui les sauvèrent. Devant eux, à la gauche de l'attaque, les Gaulois reculaient[9]. Leurs adversaires finirent par se rendre maîtres d'une hauteur qui dominait toute la bataille (le signal d'Asnières?[10]), et, de là, poursuivirent les

1. 67, 5.
2. Cela me paraît résulter de 67, 4 et 6.
3. 67, 3 et 4.
4. Plutarque, *César*, 26.
5. Servius *ad Æn.*, XI, 743 : *Cæsar cum dimicaret in Gallia et ab hoste raptus equo ejus portaretur armatus, occurrit quidam ex hostibus, qui eum nosset, et insultans ait « Cæsar, Cæsar » (var. cecos ac Cæsar), quod Gallorum lingua « dimitte » significat; et ita factum est ut dimitteretur. Hoc autem ipse Cæsar in Ephemeride sua dixit, ubi propriam commemorat felicitatem.* Il est du reste possible, vu la mention de ces Éphémérides que César n'a pas écrites (p. 131, note), que l'anecdote soit fausse.
6. *Si qua in parte nostri laborare aut gravius premi videbantur, eo signa inferri Cæsar aciemque constitui* [α, *converti* β] *jubebat* : 67, 4.
7. *Hes hostes... tardabat* : 67, 4.
8. Ce danger me paraît résulter : 1° de ce qui précède; 2° du *tandem* de 67, 5; 3° du récit de Plutarque, *C.*, 26 (surtout χρόνῳ πολλῷ καὶ φόνῳ), qui a ici, évidemment, une source autre que César; 4° du mot de Dion, ἀπογνόντες τῆς σωτηρίας (XL, 39, 2), lui aussi, peut-être, inspiré par ailleurs.
9. César, VII, 67, 5; Dion, XL, 39, 2-3, qui ajoute ici qu'ils durent leur victoire à la fougue de leur élan et à la force de leur corps.
10. *Summum jugum nacti*, 67, 5. C'est, aujourd'hui encore, le point capital de cette région (de là le fort), et l'on comprend très bien, sur les lieux, que, maîtresse de ce point, la cavalerie romaine pouvait fermer la retraite vers leur camp des

vaincus jusqu'aux bords de la rivière qui abritait l'infanterie celtique[1]. De partout, on vit la victoire des Germains, et le reste des escadrons gaulois, craignant d'être pris à revers, s'arrachèrent aux légions et se replièrent en désordre[2]. Ce fut alors la défaite sur toutes les lignes. Beaucoup de Gaulois périrent. Mais les chefs les plus célèbres furent faits prisonniers ou rejoignirent leur camp, et, parmi ceux qui se laissèrent prendre, César trouva trois des plus nobles Éduens[3].

Enfin, — et dans cette mystérieuse journée c'est peut-être la chose la plus étrange, — Vercingétorix ne combattit pas avec les siens. Il demeura sur l'autre rive au milieu des fantassins[4]; lui, qu'on admirait sur son cheval de bataille, il ne se mit pas à la tête de ses escadrons, il les laissa galoper à la suite des autres chefs, et surtout des chefs Éduens. A la distance où il était du combat, je doute qu'il en ait suivi le cours[5] et qu'il ait pu donner des ordres à temps. Et je me demande, une fois de plus[6], s'il a vraiment ordonné cette bataille qu'il n'a pas dirigée.

V. — LA RETRAITE SUR ALESIA[7]

En tout cas, il sauva l'armée du désastre. A la vue de la

escadrons ennemis : d'où leur fuite immédiate. — Saint-Apollinaire, dans le système de Gouget (p. 30 et 37).

1. 67, 5. Descente vers Vantoux et Ahuy, mais surtout, je crois, par le vieux sentier qui d'Asnières mène au *Suzon* et de là au coteau d'Ahuy (p. 499, n. 3).

2. VII, 67, 6.

3. VII, 67, 6 et 7 : *Cotus*, ancien candidat à la magistrature suprême (p. 438, n. 4), *Cavarillus*, successeur de Litaviec comme chef de l'infanterie éduenne (p. 471, n. 2), *Eporedorix* l'ancien, qui avait commandé les Éduens dans leur lutte contre les Séquanes (p. 135).

4. 67, 5; 68, 1.

5. P. 499, n. 3.

6. *Cf.* p. 497-8.

7. On devrait dire *Alisia* (*Alisiia*, *C. I. L.*, XIII, 2880). — L'identification d'*Alisia* avec Alise-Sainte-Reine en Auxois, aussi certaine que celle de *Lutetia* avec Paris, repose sur les faits suivants : 1° la continuité du nom (textes chez Holder, I, c. 99 et suiv.); 2° le fait qu'*Alisia* était le chef-lieu d'un *pagus*, celui des Mandubiens (César, VII, 68, 1), et qu'Alise a été la métropole d'un *pagus*, qui a pris son nom, celui de l'Auxois; 3° la découverte, à Alise, d'une inscription (*C. I. L.*, XIII, 2880)

déroute, il fit faire volte-face aux fantassins et les dirigea sur Alésia. Il prit la tête de la colonne, les bagages suivant à

et d'un jeton (*Rev. num.*, n. s., VI, 1861, p. 233 et suiv.) au nom d'*Alisia*; 4° l'exacte conformité des lieux avec les descriptions de César (p. 508 et suiv.); 5° l'adaptation absolue des abords au récit des batailles (p. 506, 521 et suiv.); 6° le fait que Diodore parle d'Alésia comme d'une cité sainte (t. II, p. 444-5), et que le lieu d'Alise l'était encore à l'époque romaine (*C. I. L.*, 2872 et suiv., et les fouilles; cf. *Pro Alesia*, paraît depuis juillet 1906); 7° les découvertes faites lors des fouilles ordonnées par Napoléon III en 1862-5 (p. 505, n. 2, p. 509, n. 4, 5 et 6, p. 510 n. 1, 3 et 4, p. 511, n. 1 et 2, p. 512, n. 4, p. 530, n. 1). — L'identité d'*Alisia* et d'Alise a été acceptée durant le Moyen Âge (p. ex., Heiricus, *Vita s. Germ.*, IV, 239 et suiv.), et constamment depuis la Renaissance (Lempereur, *Diss. sur la ville d'Alyse*, dans ses *Diss. hist.*, 1706; d'Anville, *Exploration topographique du siège d'Alesia*, dans les *Éclaircissements*, 1741, p. 436 et suiv. (donne déjà les solutions essentielles); Guischardt (Quintus Icilius), *Mémoires militaires*, I, 1758, p. 225 et suiv., III, 1774, p. 491 et suiv.; de Lo-Looz, *Recherches d'antiquités militaires*, 1770, p. 32 et suiv., et *Défense du cher. de Folard*, 1776, Bouillon, p. 56 et suiv. (fait des réserves sur l'identification avec Alise), Vacca Berlinghieri, *Examen des opérations et des travaux de César au siège d'Alesia*, Lucques, 1812; du Mesnil, *Notice sur Alesia*, *Le Spectateur militaire* du 15 sept. 1839, XXVII), et les tentatives isolées (en faveur d'Alais) ont été alors mal accueillies. L'intervention d'Alaise, lors de la crise d'hypercritique qui a sévi un peu partout à partir de 1855 (cf. p. 341, n. 8), a déterminé nombre de travaux en faveur d'Alise. Entre autres : Dey, *Alésia*, 1856 (*Bull. de la Soc. des Sc. de l'Yonne*, X, II, 1856), Rossignol, *Alise*, Dijon, 1856 (dans les *Mém. de la Comm. des Antiquités de la Côte-d'Or*, IV, 1853-6; cf. *Examen*, *id.*, V, 1857-60; etc.); M. A. Fischer, *Heidelberger Jahrbücher*, L, 1857, p. 625-47; de Coynart, trois mémoires dans *Le Spectateur militaire* des 15 nov. 1856, 15 févr. et 15 oct. 1857, II° s., XVI, XVII, XX, et ailleurs; duc d'Aumale, *Alesia, Étude sur la septième campagne de Jules César en Gaule*, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er mai 1858 (réimprimé à part, 1859); Prévost, *Recherches sur le blocus d'Alésia*, 1858; Deville, *Consider. sur Alésia*, 1859; Danson, *Une excursion à Alise*, 1865 (extrait des *Mém. de la Soc. des Ant. de Normandie*, XXV); Fr. Lenormant, *Mém. sur l'Alesia des Comm.*, 1871 (*Mém. prés. par div. sav. à l'Ac. des Inscr.*, 1re s., VI, 1re p.); Gouget, *Mémoire*, p. 38 et suiv.; A. de Barthélemy, *Alésia, son véritable emplacement* (*Revue des questions historiques*, II, 1867, p. 1 et suiv.); Mignard, *Archéologie bourguignonne*, 1874. — Pour Alaise en Franche-Comté (qui n'a aucun argument en sa faveur, pas même le nom, qui ne vient pas d'*Alisia*) : Delacroix, *Alesia, Découverte*, etc., Besançon, 1856, extrait des *Mém. de la Soc. d'Émulation du Doubs*, II° s., VII, 1855 (point de départ de la controverse); le même, *ib.*, III, VII, 1862 (1864), IV, II, 1866 (1867), etc.; Desjardins (qui s'est rétracté, cf. *Géogr.*, II, p. 694 et suiv.), *Revue de l'Instruction publique*, 12 juin 1856, 8 et 15 oct. 1857; le même, *Alesia*, 1859; Quicherat (le plus farouche défenseur d'Alaise), *L'Alesia de César rendue à la Franche-Comté*, Paris, 1857, etc. (cf. *Mélanges*, I, p. 473 et suiv.); Castan, *Mém. de la Soc. d'Émul. du dép. du Doubs*, III° s., III, 1858 (1859), V, 1859-60 (1861), VIII, 1863 (1864), IX, 1864 (1865), etc.; Bial, *La Vérité sur Alise-Sainte-Reine*, Paris, 1861; cf. le même, *Chemins*, etc., *Mém. de la Soc. d'Ém. du Doubs*, III, VII, 1862 (1864), p. 129 et suiv.; Fallue, *Analyse*, p. 205 et s., etc.; Sarrette, *Alesia*, dans les *Mém. de la Soc. d'Émul. du Doubs*, III, IX, 1864 (1865), p. 3 et suiv; cf. le même, *id.*, IV, II, 1866 (1867), p. 11 et suiv., etc.; Toubin, *id.*, III, II, 1857 (1858); Gallotti, *id.*, IV, I, 1865 (1866) (attaque contre Alise); etc. — Le mémoire le plus caractéristique écrit contre Delacroix et Alaise est celui d'un Franc-Comtois, Clerc, *Étude complète sur Alaise*, Besançon, 1859.

l'arrière-garde et sans doute aussi le reste des cavaliers[1]. Tous montraient encore bonne contenance. Car César arrêta les siens au bord de la rivière, et jugea bon de mettre son convoi en sûreté avant de commencer la poursuite[2]. Elle lui prit la fin de la journée, et ne lui rapporta que la mort de trois mille traînards[3]. Dans la nuit, on perdit contact, et Vercingétorix ramena dans Alésia son infanterie intacte et bon nombre de ses cavaliers[4].

La folle bataille rendait brusquement à César tous ses avantages. Elle le débarrassait de la cavalerie ennemie, elle sauvait la Province, elle lui rouvrait le chemin de la Gaule, et elle lui permettait, avant même la fin de l'été, d'en recommencer la conquête (juillet?[5]).

Mais elle ne lui donna pas une nation de plus : cette conquête demeurait à refaire toute entière. Ni les Éduens ni les Arvernes ni aucune autre peuplade ne firent entendre des pro-

Alaise a encore des partisans attardés et Alise des critiques acharnés (cf. Aran, *Bull. de la Soc. ... de Semur*, 1905; voyez, contre lui, Chabeuf, *Autour d'Alesia*, 1906, extrait de la *Société Bourguignonne de Géogr. et d'Hist.*). — Pour Izernore dans l'Ain : Maissiat, III, 1881 (a lancé l'hypothèse en 1861); Gravot, *Étude sur l'Alesia de César*, etc., Nantua, 1862; Alexandre Bérard, *Alésia Izernore*, Lyon, 1907, et *Alesia*, Paris, 1908, etc. — Pour Novalaise en Savoie : Fivel, *L'Alesia de César près de Novalaise*, Chambéry, 1866; Tessier, *Novalaise*, etc. (conférences), Chambéry, 1866, etc. — Pour Aluze sur la route de Chalon à Autun : Bonneau, articles dans *Le Progrès de Saône-et-Loire*, 31 oct. 1906 et suiv., et *Siège d'Aluze*, 1907, Chalon-sur-Saône. — Pour Alais : des Ours de Mandajors, entre autres, qui a été le premier, je crois, à lancer cette plaisanterie, *Dissertations historiques*, Avignon, 1712, p. 58 et suiv., etc. (cf., *contra*, Berlier, *Mém. de la Comm. des Ant. de la Côte-d'Or*, I, 1838-41). — Pour le puy de Corent, cf. t. II, p. 82, n. 2. — On a aussi, je crois, songé à Auxonne et à Luxeuil. — Tout cela, y compris Alaise, est de la fantaisie.

1. VII, 68, 1. Route de Dijon à Alise par Bligny-le-Sec (p. 496, n. 4).

2. Cela résulte de l'ordre des faits racontés 68, 2 : les bagages et deux légions s'arrêtèrent *in proximum collem* (à Talant?). — Gouget (p. 32) croit qu'il s'agit de la colline où on se battit (p. 501, n. 10).

3. 68, 2 : évidemment parce que l'on était près d'une région difficile, les fortes pentes et les ravins boisés de la Côte d'Or.

4. 68, 1. Il a dû y arriver le matin, puisque César, qui y arrive *altero die* (68, 2; interprété à tort le troisième jour, Napoléon III, p. 287), trouve l'ennemi en état de défense.

5. La date résulte de ce que les opérations devant Alésia, qui ont dû durer six semaines (cf. p. 518), paraissent finies avant les mauvais temps de l'automne (p. 541), et de ce que la bataille eut lieu, semble-t-il, peu avant ou pendant la moisson (64, 3).

positions de paix. Les passions nationales étaient trop ardentes pour s'éteindre à la première défaite, et, après comme avant la bataille, elles restèrent vives et fortes autour du chef qui les avait excitées[1]. Et que les Gaulois ne se soient point hâtés de désespérer, ce fut une nouvelle victoire à l'actif de Vercingétorix.

Lui-même, au surplus, en appelait de la défaite, et ce n'est pas en vaincu qu'il attendait César. De vastes retranchements avaient été bâtis sur les plates-formes et les terrasses qui flanquent en contre-bas la ville d'Alésia : ce fut là qu'il établit les camps de son armée, avec ordre formel de ne point se réfugier derrière les remparts de la cité[2]. Et il laissa même sa cavalerie circuler dans la plaine, au pied de la montagne, sans crainte du vainqueur[3].

On a dit[4] qu'il aurait pu faire mieux encore, ne pas s'enfermer dans Alésia, tenir la campagne avec ses escadrons, essayer d'affamer César, reprendre le plan interrompu par la bataille. Mais on oublie que la situation avait changé : c'était César qui disposait maintenant des routes et du terrain, et il ne lui laissa pas le choix entre une guerre d'escarmouches et la retraite en lieu sûr. Vercingétorix n'échappa à la poursuite que parce qu'il eut Alésia à sa portée, et il est probable que si elle était si bien fortifiée, c'est parce qu'à tout hasard il s'y était préparé un refuge[5]. C'est miracle qu'il ait pu s'y retirer à temps, et il ne pouvait faire autre chose.

Le Romain arriva devant la place le lendemain même de la

1. C'est César lui-même qui le dit, VII, 76, 2.

2. *Sub muro, quæ pars collis ad orientem spectabat* (le seuil qui conduit d'Alésia au mont Pévenel), *hunc omnem locum copiæ Gallorum compleverant fossamque et maceriam sex in altitudinem pedum praduxerant* (en travers du seuil, et à droite et à gauche du mont Auxois, surtout, je crois, du côté des Celliers, vers le sud, de manière à barrer les chemins) : 69, 5; cf 70, 3-7. Cf. p. 508, n. 2, p. 506, n. 6. — On a trouvé des traces de ces retranchements (Napoléon III, p. 304).

3. Le *perterritis hostibus* de 68, 3, est démenti par 70, 1.

4. Montaigne un des premiers, *Essais*, l. II, ch. 34; en dernier lieu, Bloch *ap.* Lavisse, I, p. 98; etc.

5. *Cf.* p. 496, n. 1.

bataille, et il commença aussitôt les travaux des camps et du siège[1].

Comme devant Gergovie[2], Vercingétorix envoya ses escadrons pour troubler les premiers travaux (dans la plaine des Laumes)[3]. Mais ils eurent affaire cette fois à une forte partie. Si les cavaliers romains se laissèrent battre[4], les Germains rétablirent le combat[5], et poursuivirent l'ennemi jusqu'à l'entrée des murailles des camps[6]. Il se fit là un grand massacre de Gaulois. Pourtant, les camps restèrent intacts[7].

C'était pour Vercingétorix une seconde défaite, et qui complétait la première. Celle-là l'avait obligé à s'abriter derrière une place forte. Celle-ci l'y enfermait pour longtemps[8]. Mais il lui restait le secours de toute la Gaule. Il se hâta de la prévenir et de l'appeler, avant que la place ne fût investie[9].

Le roi des Arvernes réunit autour de lui ses derniers cavaliers, et il leur donna l'ordre de quitter Alésia pour regagner leurs cités respectives[10]. Il y avait parmi ces hommes des chefs que Vercingétorix aimait, des vaillants de la première heure, comme Lucter le Cadurque[11]. Il leur adressa d'émouvants adieux, les apitoya sur le sort de l'armée et sur son propre destin[12]. Si la Gaule ne les secourait pas, ces quatre-vingt mille hommes,

1. 68, 3; 69, 6; 70, 1.

2. P. 467-8.

3. 70, 1.

4. 70, 2.

5. Ce qui hâta la défaite des Gaulois, ce fut la vue des légions, que César fit avancer *pro castris* (sur les pentes nord-ouest de la montagne de Flavigny ?) menaçant ainsi le flanc gauche des Gaulois : 70, 2-3 et 5.

6. 70, 4-5. La poursuite eut lieu, semble-t-il, par le chemin qui va de la plaine des Laumes et du moulin de Bèze jusqu'aux Celliers, où elle a dû se heurter à la porte et à la muraille du camp (p. 505, n. 2). Vercingétorix, craignant que, dans l'émoi de la fuite, le camp ne fût abandonné, fit fermer les portes de la ville (70, 7).

7. 70, 5-7.

8. Cf. 71, 1.

9. 71, 1.

10. 71, 1.

11. Cf. VIII, 34, 1. En supposant que Lucter ne soit pas resté avec son chef (cf. p. 531, n. 1).

12. VII, 71, 3.

l'élite des nations, périraient tous[1], et lui-même mourrait avec eux, supplicié par l'ennemi pour avoir trop aimé la liberté de la patrie. Et il les congédia sur une prière suprême[2].

Ils partirent dans la nuit[3], et Vercingétorix ramassa aussitôt ses forces et ses ressources pour durer jusqu'à l'arrivée des secours. Il évacua les camps et entassa les hommes dans la ville; il se fit livrer tous les vivres sous menace de mort, répartit le bétail entre les assiégés, décida que le blé serait distribué peu à peu et par faibles rations: et alors, replié dans Alésia, il attendit à la fois les entreprises de César et le secours de la Gaule[4].

La lutte allait donc continuer, rude et implacable, entre les deux chefs. Ils se retrouvaient face à face, comme à Gergovie. Mais, cette fois, César avait avec lui toute son armée, et Vercingétorix, toute la Gaule; et les combats se livreraient, non plus autour d'une capitale de nation, mais de la cité sainte du nom celtique.

VI. — TRAVAUX DE CÉSAR DEVANT ALÉSIA[5]

De cette ville sainte d'Alésia, on disait en Gaule que nulle armée n'avait pu ou n'avait osé la prendre de force[6]. Mais ni Vercingétorix ni César ne la jugèrent inviolable.

1. *Millia hominum delecta LXXX*; 71, 3; cf. p. 492.

2. *Obtestatur*, etc., 71, 3. — Suivant une hypothèse de S. Reinach (*Cultes*, III, p. 124 et suiv., écrit en 1906), Vercingétorix aurait renvoyé tous ses chevaux, parce qu' « il ne lui venait pas à l'esprit qu'un Gaulois pût manger de la viande de cheval ». C'est fort plausible.

3. VII, 71, 5 : ils passèrent *qua nostrum opus erat intermissum*, sans doute par la plaine des Laumes, puisque le fait du combat (p. 503) indique qu'il n'y avait pas encore là une ligne continue de travaux. De même, à Issolu, p. 558.

4. 71, 4, 6-9. — On a très souvent douté qu'Alise, avec ses 97 hectares (140 avec les terrasses et contre-forts), pût renfermer 100 000 hommes, soit les 80 000 soldats et 20 000 indigènes (ce dernier chiffre supposé), et, en outre, *magna copia pecoris* (71, 7). Mais il s'agit de circonstances exceptionnellement graves, où on a pu et dû accepter un tel entassement; « ces sortes d'entassements n'ont rien d'inusité chez les peuples peu civilisés » (d'Aumale, *Revue*, p. 141); voyez de même à Namur, p. 270, n. 2.

5. Sur les travaux et les batailles devant Alésia, on consultera avec fruit, outre les écrits modernes, la vive polémique entre de Folard (*Hist. de Polybe*, II, 1727, p. 465 et suiv.), Guischardt et Lo-Looz au XVIIIe siècle (cf. p. 503, note).

6. Diodore, IV, 19, 2 : Ἀπόρθητος μέχρι τοῦ καθ' ἡμᾶς χρόνου.

Le siège n'offrait pas, comme à Gergovie, d'insurmontables difficultés. A la rigueur, les Romains auraient pu tenter l'attaque directe par l'escalade[1] ou même par la terrasse d'approche[2]. Le plateau qui porte Alésia s'élève à 418 mètres de hauteur, à 150 mètres seulement au-dessus des vallées environnantes, et les pentes offrent rarement ces parois glissantes ou ces terribles raidillons qui furent la principale protection de la cité arverne. De plus, le mont d'Alésia communique avec les collines voisines par un seuil élevé, aplani, assez large pour soutenir un boulevard pareil à celui que César bâtit devant Avaricum[3]. Mais le proconsul ne voulait plus risquer ses hommes, ses dernières réserves de vieux centurions[4], et à tous les systèmes de siège il préféra celui du blocus[5].

Alésia s'y prêtait d'elle-même. Elle est faite, si je peux dire, pour être investie. La nature l'a bâtie dans un superbe isolement, et c'était peut être cette majestueuse attitude qui avait séduit les hommes et qui lui valait la gloire d'une cité sainte[6]. Droite, bien campée, sans contre-fort qui gêne ses abords ou cache sa vue, la montagne d'Alise surgit du milieu des vallons, seule et indépendante[7] : au nord et au sud, deux ruisseaux détachent sa base des terres d'à côté[8]; au couchant, la vaste plaine des Laumes

1. Par exemple, lors de la défaite de la cavalerie (p. 506) : il fut, ce jour-là, plus prudent qu'à Gergovie.

2. Par exemple sur le seuil du mont Pévenel, où la différence de niveau avec le plateau n'est que de cinquante mètres, et qui se présente avec une largeur très suffisante. Et c'est pour cela que Vercingétorix avait ajouté des défenses aux abords de ce seuil (p. 505, n. 2), comme il l'avait fait aux abords du seuil de Gergovie (p. 468 et 473), et comme l'avaient fait les Aduatiques aux abords du seuil de Namur (p. 271). — Tout cela a déjà été bien vu par d'Anville, p. 437 : « C'est le côté faible ».

3. N. 2.

4. Cela sera désormais très visible, cf. p. 182-3. Évidemment, César exagère un peu la hauteur d'Alise (*in colle summo, admodum edito loco*, 69, 1) : peut-être répond-il à quelque reproche de n'avoir pas brusqué les choses.

5. *Nisi obsidione expugnari non posse*; 69, 1.

6. Cf. t. II, p. 444-5.

7. Sauf le seuil indiqué n. 2.

8. *Cujus collis radices duabus ex partibus* [au nord et au sud] *flumina* [l'Oze et l'Ozerain] *subluebant*; 69, 2.

la précède comme une avenue[1]. Au delà de ces vallons, de ces ruisseaux et de cette plaine, toutes les montagnes des environs amènent et élèvent leurs plateaux à la hauteur de la cité d'Alésia, et, rangées autour d'elle, l'encadrent et la regardent[2].

César n'avait, pour investir et fermer Alésia, qu'à suivre le cadre des vallons et des plateaux extérieurs. Dès le premier jour, il fit commencer, dans la plaine des Laumes et sur les hauteurs voisines, le fossé et le rempart du blocus[3]. La tâche était longue, onze milles de pourtour, mais elle ne présentait d'autre difficulté que sa longueur[4]. Pour protéger les travailleurs, César jalonna la ligne d'investissement de vingt-trois redoutes, que des corps de garde occupaient la nuit, et où les légionnaires s'abritaient le jour en cas de surprise[5]. Les camps furent placés sur les hauteurs[6], et le quartier général, sans

1. *Ante id oppidum* [César dit *ante*, parce que c'est du côté des Laumes que se trouvaient sans doute la montée principale et le gros des agglomérations; c'est là du reste qu'est aujourd'hui Alise], *planities circiter millia passuum III* [il y a exactement 4500 mètres du bas de Pouillenay au village des Laumes, sur la grande route de Paris à Dijon, qui traverse la plaine dans sa longueur] *in longitudinem patebat*; 69, 3; 70, 1. — Bien vu par d'Anville, p. 455-6.

2. *Reliquis ex omnibus partibus* [nord, est, sud] *colles mediocri interjecto spatio* [1300 m. de rebord à rebord, sauf du côté du mont Réa, p. 524], *pari altitudinis fastigio* [le mont Auxois à 418 m., le mont Réa au nord-ouest, 386, la montagne de Bussy au nord-est, 402, le mont de Mussy à l'ouest, 425, la montagne de Flavigny ou mont Druaux au sud, 429]; 69, 4.

3. 68, 3; cf. 69, 6; 70, 1.

4. Onze milles du côté intérieur, *circuitus*, dit César (69, 6) : c'est exactement ce que mesure la ligne de la contrevallation, qui suit le bas des collines du pourtour et s'amorce dans la plaine à la grande route. — Les fouilles de Napoléon III, de 1862 à 1865 (p. 350 et suiv., pl. 25-28), ont, dans une très large mesure, confirmé les tracés proposés auparavant (plans de d'Anville, de Barbié du Bocage *ap.* Lemaire, César, I, p. 365, de Coynart, du duc d'Aumale, *Rev.*, p. 138-9, de Prévost).

5. *Castella XXIII*, 69, 7 [*decem et octo*, Florus] : par conséquent à tous les 500 pas, à portée de la voix? ou de manière à ce que les machines pussent croiser leur tir? Ce sont les redoutes qui ont laissé le moins de traces (Napoléon, p. 359).

6. *Opportunis locis*, 69, 7. Il n'y a de bons emplacements que sur les mamelons de la montagne de Flavigny et sur ceux de la montagne de Bussy. — On a trouvé des traces de deux camps sur la montagne de Flavigny (A et B), d'un sur la montagne de Bussy (C), d'un au pied du mont Réa (D), et, dit-on, de petits camps de cavalerie, un dans la plaine de Grésigny (G), trois (H, I, K) dans la plaine des Laumes (Napoléon III, pl. 25 et 28, p. 353-8; Pernet, *Pro Alesia*, 1908, III, p. 419, 420, 459, etc.). Quoiqu'il ne soit pas absolument certain pour tous qu'il s'agisse de camps et non de redoutes (cf. n. 5), je crois cependant ces attributions acceptables. — Les stations de cavaliers étaient à coup sûr dans la plaine. La plus

doute sur la montagne de Flavigny, la plus proche d'Alésia[1].

Un fossé, un remblai, des camps et des redoutes, cela suffisait pour bloquer la ville, empêcher une évasion, arrêter des convois de vivres. Mais quand César apprit par des transfuges que Vercingétorix appelait du secours, il estima avec raison que ce serait peu de chose contre des assaillants du dehors unis aux assiégés d'Alésia ; et il entreprit des retranchements géminés, une ligne contre la cité, une ligne contre l'extérieur[2] ; et, de plus, aux ouvrages habituels des ingénieurs gréco-romains, tours, remparts et fossés, il ajouta toutes sortes de défenses nouvelles.

De chaque côté, intérieur et extérieur, les ouvrages romains commençaient par le fossé traditionnel, mais énorme, large de vingt pieds, profond de neuf, et à parois verticales[3]. Au delà du fossé, sur un espace d'environ quatre cents pieds[4], s'éten-

importante est, selon moi, sur l'Ozerain, près de la grande route, au pied du quartier général, gardant la principale sortie des retranchements, et je crois que là étaient les Germains (camp K, cf. p. 310, n. 1, p. 521, n. 7, p. 529, n. 1 et 2).

1. Je crois, après bien d'autres, que le camp de César était sur le mamelon nord-ouest de la montagne de Flavigny (au-dessus de la ferme Lombard) : outre que c'est l'emplacement de camp le plus commode, le plus facile à défendre, c'est le point le mieux situé (p. 526, n. 1) pour dominer la plaine, les routes de la Gaule intérieure qui y débouchent, les principaux sentiers qui montent à Alésia (cf. p. 526, n. 6), la plus grande partie des travaux romains, et le lieu naturel des batailles, qui est la plaine des Laumes (p. 306 et 521). — De plus, de tous les camps, c'est celui-là dont les défenses paraissent les plus formidables (camp A, Napoléon, pl. 28 et p. 326 ; Pernet, Pro Alesia, 1908, III, p. 419). — On a placé souvent le quartier général au mont Pévenel (de Coynart, 2e éd., p. 268).

2. Il semble bien résulter de 69, 6-7, comparé à 74, 1, qu'il ne songea d'abord qu'à un circuitus intérieur contre Alésia, contrevallation, et que ce ne fut qu'après l'appel de Vercingétorix à la Gaule qu'il se décida à des lignes extérieures ou circonvallation.

3. 72, 1 ; cf. 79, 4 ; 82, 3. César ne donne que la largeur ; la profondeur indiquée est celle que les fouilles ont fait reconnaître (pl. 25). — Traces du fossé extérieur de la contrevallation (Napoléon, p. 330). — Les fouilles n'ont point fait retrouver le fossé de la circonvallation (Napoléon III, p. 362) ; et, d'autre part, pour des raisons militaires, on l'a depuis longtemps nié (Guischardt, I, p. 230-7). J'hésite cependant encore à douter de son existence (cf. 72, 1 et 2 ; 74, 1, 82, 1 ; ici, p. 523, n. 3).

4. 72, 2 : Ab ea fossa pedes quadringentos : si le texte est à garder, cette distance, 120 mètres, correspond, je crois, à la portée des machines dont disposait César (cf. 81, 5). — Les fouilles ont montré que cette distance a varié, mais toujours pour être plus forte (Napoléon III, p. 330). — Ce qui justifie la conjecture souvent pro-

dait un terrain vague, où l'œil n'apercevait d'abord aucune trace de défenses. Là, les obtacles se cachaient à fleur de terre : crochets ou hameçons de fer plantés dans le sol pour servir de chausse-trapes[1], trous de loups d'où émergeaient de gros pieux taillés en pointe, faits pour empaler un homme sous le poids de sa chute[2]; chevaux de frise ou ronces artificielles, formées de branches aiguisées qui couraient sur le sol, et où s'enchevêtreraient les pieds des hommes et des bêtes[3] : on avait ainsi entassé, sur le chemin du rempart, toutes les ressources des piéges de guerre et de chasse. — Et enfin, c'était le rempart lui-même qui apparaissait, avec des défenses plus terribles encore : un remblai de terre, servant de muraille, haut de douze pieds[4]; sur le remblai, une palissade continue[5], faite de pieux de bois ou de pointes de fer[6], et renforcée d'une cuirasse de clayons, à merlons et créneaux[7]; au bas et en avant de cette palissade, d'autres pointes, tournées vers le dehors[8] : qu'on se figure un hérisson monstrueux, regardant sans cesse vers

pones, *passus* au lieu de *pedes* (Goeschardt, I, p. 233; van Kampen, pl. 13; Rice Holmes, p. 787). Et la conjecture est justifiée en outre par le πρὸ ποδῶν de la version grecque des *Commentaires*.

1. VII, 73, 9 : *taleæ* ou *taliæ*, tiges de fer, longues d'un pied, auxquelles étaient fixés des hameçons de fer, et cachées en terre. On appelait ces pièges *stimuli*. — On en a trouvé : Napoléon, pl. 27 et p. 343. — C'est l'équivalent des *murices ferrei* (Valère-Maxime, III, 7, 2) ou des *tribuli* (Végèce, III, 24).

2. VII, 73, 5-8; Dion, XL, 40, 5 et 6 : trous en entonnoir de trois pieds, où l'on enfonçait des pieux gros comme la cuisse; dans ces trous, de la terre foulée; les pieux émergeant de quatre doigts, mais dissimulés sous des joncs et des branchages; huit rangs de trous disposés en quinconce et séparés par un intervalle de trois pieds. C'était ce qu'on appelait des « lis », *lilia*. — Traces lors des fouilles; Napoléon, pl. 28 et p. 363.

3. 73, 2-4 : il s'agissait de troncs d'arbres ou gros rameaux pourvus de branches taillées en pointe, troncs enfoncés en terre, leurs branches faisant saillie hors du sol; on en avait planté cinq rangs, disposés dans des fossés profonds de cinq pieds (un rang par fossé? Napoléon III, p. 362, plutôt que cinq rangs dans un seul fossé? Rice Holmes, p. 789), mais assez rapprochés pour que les branches s'enchevêtrassent de manière à former haie. César appelle cela *cippi*; le mot est à conserver, cf. *C. gloss. Lat.*, II, p. 100, 53 : *Cippus*, κορμός.

4. VII, 72, 4 : *aggerem*.

5. VII, 72, 4 : *vallum*; 86, 5.

6. VII, 72, 4 : *pluteí*.

7. VII, 72, 4 : *loricam pinnasque*, les saillies qui encadrent les créneaux; 86, 5.

8. VII, 72, 4 : *Grandibus cervis eminentibus ad commissuras pluteorum atque aggeris*.

l'ennemi[1]. Tous les quatre-vingts pieds[2], des tours s'élevaient sur la muraille[3]. A sa base, devant elle, un fossé de quinze pieds de large, et par-devant, un autre fossé encore, d'ordinaire rempli d'eau[4]. En profondeur, en hauteur, en façade, en saillie, l'eau, le fer, le bois, l'osier et la terre s'entremêlaient pour faire obstacle et barrière. — Derrière ce rempart, c'étaient alors les légions en formation de combat, avec leurs machines de guerre qui portaient à 400 pieds jusqu'au fossé extérieur[5], avec leurs javelots, qui à 25 mètres[6] frappaient ceux qui arrivaient aux remparts, et avec leurs épées enfin, suprême ressource contre l'escalade. — Tout cet appareil de résistance, l'armée romaine l'eut en double, et contre les assiégés et contre l'armée de secours. Derrière ces deux remparts parallèles, elle circulait à l'abri, le long d'Alésia impuissante. C'était comme une forteresse en couronne qui s'était bâtie autour de la montagne, fermant la plaine, barrant les rivières et les vallées, escaladant les pentes, dominant les crêtes des collines, et défiant d'un côté Vercingétorix et de l'autre la Gaule entière[7].

Dans cette œuvre gigantesque, il n'y eut sans doute aucune partie qui fût vraiment originale, et l'œuvre propre de César. C'est par des lignes de ce genre que se firent tous les blocus des villes anciennes, chez les Grecs et chez les Romains ; et si les assiégeants se trouvaient menacés par une armée de secours, ils répétaient les lignes du côté extérieur. Scipion Émilien avait entouré Numance de la même façon que César entourait Alésia.

1. Cf. p. 525 et 527.

2. VII, 72, 4 : soit 30 mètres environ, portée de javelot, « pour découvrir le flanc de quiconque viendrait à l'assaut » (Guischardt, Mémoires, I, p. 241).

3. VII, 72, 4.

4. VII, 72, 3 : *Interiorem fossam campestribus ac demissis locis* (dans la plaine des Laumes et dans les parties basses de la contrevallation) *aqua ex flumine* (l'Oserain, Napoléon III, p. 361) *derivata complevit*. Il s'agit du côté d'Alésia, de celui des deux fossés qui est le plus près de la place gauloise, *interior*. — On a trouvé trace de ces fossés (pl. 25 et p. 360-361), et du gravier déposé par l'Oserain.

5. P. 510, n. 4 ; p. 523, n. 3.

6. Cf. n. 2.

7. Cf. VII, 74, 1.

Et je crois que le siège fameux de la ville espagnole, conduit par le plus habile des poliorcètes de Rome, a servi de modèle à l'œuvre du proconsul des Gaules[1].

Mais celui-ci osa faire concourir à la défense de ses lignes des choses très diverses, et notamment le système des pièges au ras du sol. Quand on les proposa à Scipion Émilien, le grand homme s'indigna[2] : car il faisait la guerre à des hommes et en soldat, et non pas en chasseur de bêtes. César n'éprouva pas ce scrupule, et on ne peut l'en blâmer. Il n'aurait jamais assez d'hommes pour défendre tous ses retranchements, s'ils étaient assaillis de partout[3]. Qu'on songe à leur immense étendue : quatre lieues du côté d'Alésia[4], cinq lieues du côté de la campagne[5], soit vingt-cinq milles de front, et, pour les couvrir, quarante à cinquante mille hommes seulement[6]. Les pièges à bêtes n'étaient point de trop pour briser le premier élan de l'ennemi[7].

Car ce qu'on apprenait à César des desseins de son adversaire le frappait d'inquiétude. Vercingétorix avait donné l'ordre qu'on amenât contre les légions tous les hommes capables de tenir une arme[8]. Plus d'un million d'êtres allaient se répandre autour

1. Cf. Schulten, *Numantia*, p. 62 et suiv.

2. Valère-Maxime, III, 7, 2.

3. VII, 72, 2 ; 73, 1-2 ; 74, 1. Il me semble que dans VII, 72, 2, *hoc consilio* se rapporte, non à *reduxit*, mais à *munitiones*, et veut dire : César, en plus du grand fossé, ajouta d'autres défenses, dans le dessein de, etc., défenses qu'il établit en arrière.

4. P. 509, n. 4.

5. VII, 74, 1 (*XIV milia passuum*).

6. Il a certainement dix légions (p. 409 et 458) ; il en eut peut-être une onzième (la VI?), qu'on trouve avec César à la fin de l'année (p. 541, n. 6). Ajoutez les Germains (p. 484). Il n'est pas parlé d'autres troupes. — César paraît avoir divisé troupes et retranchements en cinq secteurs chacun avec deux légions et deux légats (secteur de la plaine, 81, 6 ; secteur du Réa, 83, 3 ; je suppose ensuite secteurs de la montagne de Bussy, du mont Pévenel, de la montagne de Flavigny) ; en outre, une légion et Labiénus pour la réserve (cf. 86, 1).

7. Il est bien probable que, sur certains points, par exemple sur les terrains en pente, où la défense était plus facile ou leur installation plus malaisée, les pièges étaient plus rares ou manquaient (cf. p. 527 et 524).

8. VII, 71, 2 : *Omnes qui per ætatem arma ferre possint, ad bellum cogant* ; 75, 1 : *Omnes hos qui arma ferre possent.*

des lignes romaines et se ruer à l'assaut. Que cette multitude ne renfermât guère que de misérables combattants, dont cent ne valaient pas un primipile, César le savait bien, et aussi Vercingétorix, qui s'était toujours défié des grandes foules. Mais si le roi des Arvernes recourait maintenant au nombre, et rien qu'au nombre, s'il voulait une attaque aveugle, un assaut à la gauloise[1], c'est qu'il savait également que ni l'infanterie d'élite enfermée dans Alésia ni les meilleurs des soldats du dehors n'auraient raison des dix légions campées sur leurs murailles. Il connaissait ses ennemis et ses hommes. Sa seule chance de salut, le seul moyen de rompre la digue formidable bâtie par César, ce n'était pas de tenter sur quelques points des brèches médiocres, que la légion réparerait aussitôt : c'était de remplir et de submerger tout, fossés, remblais, camps et cohortes, sous la montée continue de corps innombrables. A ce jour, où la guerre savante n'était plus possible pour le chef vaincu, Vercingetorix revenait aux vieilles pratiques de la nation gauloise. Et cette fois, à la différence de la journée de Dijon, il me semble qu'il a vu juste.

VII. — LA PRÉPARATION DE L'ARMÉE DE SECOURS

La Gaule, sans aucun doute, aurait fait le sacrifice de tous ses hommes à sa liberté et à son chef. Un frisson d'enthousiasme et de colère courait dans la nation. Tous voulaient abolir la trace des années de servitude. Ceux mêmes que César avait aimés et protégés ne songeaient plus qu'à effacer leur honte. Les glorieux souvenirs de la grandeur d'autrefois revivaient dans les esprits. Et de l'Océan jusqu'au Rhin, le désir de l'indépendance donnait une seule volonté et une âme commune au corps réveillé des peuples gaulois[2].

1. Cf. t. II, p. 220-1.
2. *Tanta universæ Galliæ consensio fuit libertatis vindicandæ et pristinæ belli laudis recuperandæ, ut neque beneficiis atque amicitiæ memoria moverentur, omnesque et animo et opibus in id bellum incumberent* : VII, 76, 2.

C'est le proconsul qui parle ainsi dans ses *Commentaires*, et il admire la merveille. Vercingétorix continuait à inspirer la Gaule et à étonner son rival. César percevait devant lui une vision prodigieuse et nouvelle, celle d'une nation puissante qui refait son unité, qui recrée ses énergies, et qui se refuse à mourir sous les injures de l'étranger. Et cette passion de la liberté, soulevant tous les hommes à l'appel de son héros, pouvait lui rendre la victoire sous les murs d'Alésia.

Par malheur, les chefs du dehors furent trop sages. A l'arrivée des messagers de Vercingétorix, ils se réunirent en conseil[1]. Au lieu d'obéir, on discuta les projets du roi. Il fut reconnu qu'on aurait de la peine à nourrir la multitude d'hommes qu'il réclamait, qu'elle serait difficile à conduire et à grouper[2] : c'était juste ; mais elle n'aurait pas à faire campagne, et, pour l'assaut rapide qu'elle donnerait, quelques heures devaient suffire. On résolut de limiter l'armée de secours à deux ou trois cent mille hommes, et on fixa le contingent de chaque cité[3]. Des ordres furent aussitôt envoyés : le lieu de concentration fut indiqué sur terre éduenne, pas très loin d'Alésia[4].

Il faut croire que de telles convocations de députés et de telles levées d'hommes, que ces messages, ces marches, ces rendez-vous, aient été choses habituelles aux Gaulois, que des rouages communs et réguliers, courriers, relais et bonnes routes, aient fonctionné d'un bout à l'autre de la contrée, pour qu'en un mois à peine tous ces résultats aient été obtenus, que toute l'armée se soit rassemblée, et que personne n'ait manqué à l'appel[5]. Les Bellovaques, seuls, ne consentirent pas à fournir le contingent fixé : ils déclarèrent qu'ils feraient la guerre en leur nom et à leur guise, et qu'ils ne reconnaissaient aucun chef ;

1. 75, 1 : *Concilio principum indicto*. A Bibracte ?
2. 75, 1.
3. VII, 75, 1 et 2 : *Non omnes... sed certum numerum.*
4. *In finibus Æduorum*, 76, 3 ; cf. 77, 1.
5. 75, 5.

cependant, à la prière de Comm, qui était leur hôte, ils envoyèrent deux mille hommes[1]. Tous les autres peuples furent présents au jour dit, et avec l'effectif ordonné, même les Osismiens du Finistère, les Morins de la Flandre, les Helvètes de la Suisse; et les Nerviens, presque détruits il y avait cinq ans, ne refusèrent pas la jeunesse qui avait grandi depuis le désastre, six mille hommes[2].

L'armée assemblée, les chefs perdirent encore quelque temps à des affaires d'administration et de protocole. On passa les hommes en revue, et on les dénombra[3]. Puis, on organisa le commandement : il fut remis à quatre chefs supérieurs et à un conseil de guerre composé de délégués des cités[4].

1. 75, 5. Il semble bien que les Bellovaques ne tinssent plus compte du patronage des Éduens (cf. p. 139 et 259).

2. César donne (75, 2-4) avec une telle précision le chiffre du contingent imposé à chaque cité, qu'on ne peut douter qu'il n'ait eu sous les yeux un document public, à lui transmis par quelque transfuge de l'assemblée des chefs. — Voici de quelle manière je propose de rectifier sa liste, où les manuscrits présentent quelques incertitudes. I. 35 000 hommes pour le groupe éduen, *Æduis atque eorum clientibus, Segusiavis, Ambivaretis* (*Ambluaretis, Ambiuaretis*, mss.; cf. p. 541, n. 6), *Aulercis Brannovicibus, Blannoviis* (à détruire?). II. 35 000 pour le groupe arverne, *Arvernis adjunctis Eleutetis* (les Rutènes libres opposés aux *Ruteni provinciales*? à ajouter ici *Rutenis*? ou à mettre *Eleutetis* au § IV? cf. p. 22-3), *Cadurcis, Gabalis, Vellavis, qui sub imperio Arvernorum esse consuerunt*. III. 30 000 pour le groupe armoricain, *universis civitatibus quæ Oceanum attingunt quæque eorum consuetudine Armoricæ appellantur, quo sunt in numero Coriosolites, Redones, Ambibarii* (cf. t. II, p. 490, n. 1), *Caletes, Osismi, Veneti* (mss. 5 seulement), *Lemovices* (sic mss.; à détruire, à moins de supposer des Lemovices Armoricains, cf. t. I, p. 313), *Unelli*. IV. 12 000 à chacun des peuples suivants : *Sequanis, Senonibus, Biturigibus, Santonis, Rutenis* (plutôt à supprimer ou à placer plus haut devant *Eleutetis*? ou à ajouter ici ce dernier mot?), *Carnutibus*. V. 10 000 *Bellovacis, totidem Lemovicibus* (à conserver). VI. 8 000 *Pictonibus et Turonis et Parisiis et Helvetiis*. VII. 6 000 *Andibus* (les mss. ont *Senonibus*, lire *seu Andibus*?), *Ambianis, Mediomatricis, Petrocoriis, Nerviis, Morinis, Nitiobrogibus*. VIII. 5 000 *Aulercis Cenomannis, totidem Atrebatibus*. IX. 4 000 *Veliocassis, Lexoviis et Aulercis Eburovicibus* (les mss. ont *Eburonibus*). X. 3 000 *Rauracis et Boiis* (les Boiens des Éduens? p. 219; cela ne me paraît pas certain). Au total, 288 000 ou 276 000 suivant la place des *Ruteni*. — Il manque : 1° les Ménapes (à cause de leur éloignement, cf. 63, 7); 2° les Trévires, occupés par les Germains (cf. 63, 5); 3° les Rèmes; 4° les Lingons (tous deux alliés de César, cf. p. 486); 5° les Leuques (alliés de César? cf. p. 228). — D'autres arrangements de cette liste chez les éditeurs de César (p. 130, note) et chez les auteurs qui ont étudié le chiffre de la population en Gaule (t. II, p. 3-8).

3. VII, 76, 3 : *Recensebantur numerusque inibatur*. C'était, je crois, une affaire importante au point de vue religieux; cf. t. II, p. 7.

4. 76, 3 et 4.

— Tout cela, ces longueurs et ces minuties, en vue d'une marche de quelques jours, d'un assaut qui réussirait ou échouerait en quelques heures! car, en définitive, il s'agissait pour ces hommes, non pas de guerroyer à leur manière, mais de sauver le chef souverain et de se remettre ensuite sous ses ordres. Et je soupçonne encore, dans cette façon d'agir, la jalousie toujours éveillée des Éduens. De fait, ils se taillèrent la plus belle part dans le haut commandement. Des quatre chefs qui furent élus, un seul pouvait défendre la cause de Vercingétorix lui-même, son cousin Vercassivellaun l'Arverne; un second, Comm l'Atrébate, représentait les intérêts légitimes de la Belgique; mais les deux autres furent les deux inévitables intrigants, Éporédorix et Viridomar [1], et cela seul indique quelles arrière-pensées d'ambition se dissimulaient sous ces lenteurs et ces manigances. La levée en masse refusée à Vercingétorix, les deux chefs éduens mis à la tête de l'armée qui venait à lui, c'était l'échec de son grandiose projet, de cet acte d'enthousiasme universel qu'il avait rêvé.

VIII. — L'ATTENTE A ALÉSIA

Autour de Vercingétorix et de César la vie continuait, ballottée entre la crainte et l'espérance.

Au début, le chef gaulois faisait descendre ses hommes pour inquiéter les travailleurs et détruire ce qu'on pouvait de leur ouvrage [2]. Cela donna quelque mal à César, qui, vu l'étendue des lignes, était obligé de multiplier les escouades et de les envoyer parfois fort loin des camps [3]. L'installation des pièges rendit le repos à ses troupes [4], et Vercingétorix cessa d'engager les siennes, les réservant pour les combats prochains.

1. VII, 76, 3.
2. VII, 73, 1; 72, 2.
3. 73, 1.
4. Cf. 73, 1.

Le proconsul acheva son double retranchement. Il ne fut plus obligé de disséminer les cohortes à la recherche des matériaux. Pour leur éviter le danger des courses lointaines, il rassembla le fourrage et le blé nécessaires à un mois d'entretien, et il défendit qu'on sortît des lignes[1]. Les rations furent strictement mesurées[2], et les souffrances de la faim commencèrent pour les légions[3].

Dans Alésia, elles devenaient intolérables. On avait du blé pour un mois. Vercingétorix le fit durer plus encore[4]. Près de cent mille hommes[5] s'entassaient dans la ville, soldats et habitants, massés et serrés comme des bestiaux dans un parc, ne songeant qu'à ne point mourir de faim. Aucune nouvelle, aucune espérance ne parvenait du dehors. Les assiégés virent arriver la date fixée à l'armée de secours, et ils la virent passer sans qu'aucune troupe ne parût à l'horizon[6]. Une journée vint, où le blé manqua. C'était la mort à brève échéance[7]. Le conseil des chefs fut convoqué[8].

Quelques-uns parlèrent de se rendre. D'autres songeaient à une sortie en masse. La résolution la plus sage, quoique la plus dure, était d'attendre à tout prix. L'Arverne Critognat la défendit dans un discours d'une sauvage éloquence. — Il montra que la sortie et la bataille n'avaient, d'un acte de bravoure, que l'apparence : il traita ses compagnons comme Vercingétorix avait traité devant Avaricum ses soldats impatients de combattre[9] : c'était faire preuve de lâcheté que de ne savoir

1. 74, 2; cf. 77, 10 et 11.
2. Cela me paraît résulter des textes des n. 1 et 3.
3. César, *De bello civili*, III, 47, 6; Dion, XL, 49, 3.
4. 71, 4, 6 et 7.
5. Cf. p. 507, n. 4.
6. *Ad diem non venerunt*, 77, 10. Je crois que le jour fixé par Vercingétorix pour le retour des Gaulois (77, 1 et 10) était le 30e ou peu après (cf. 71, 4).
7. 77, 1; Dion, XL, 40, 2. Ces souffrances laissèrent de terribles souvenirs aux Gaulois, cf. Hirtius, VIII, 14, 1; 34, 1.
8. 77, 1.
9. Cf. p. 446.

souffrir de la fatigue et de la faim, et le suicide par le combat était plus facile que la résistance au mal. Et Critognat proposa d'imiter les ancêtres, qui, assiégés par les Cimbres et les Teutons, étaient arrivés jusqu'au jour de la délivrance en se nourrissant de la chair de ceux qui ne pouvaient combattre. Cependant, dit-il, les Teutons ne cherchaient que le butin, et les Romains sont venus pour asservir à jamais : la liberté de la Gaule mérite bien ce sacrifice; si les aïeux n'en avaient point donné l'exemple, il eût été beau de l'imaginer et d'en léguer la gloire aux générations futures[1]. —

Critognat releva les courages, et arrêta les premières paroles de lâcheté. On n'osa recourir aussitôt à l'expédient des ancêtres, et on se borna à rejeter hors de la ville les non-combattants. Mais si le siège devait durer encore, la résolution fut prise de s'entre-dévorer plutôt que de traiter avec l'ennemi[2].

Les habitants d'Alésia furent expulsés de la ville. Elle ne devait plus être qu'une forteresse réservée à la défense éternelle. Les malheureux, descendant la montagne jusqu'au fossé des Romains, s'offrirent comme captifs et butin, si on voulait seulement les nourrir[3]. Mais les légions au service de César ne manquaient jamais d'esclaves[4], et, en ce moment, elles craignaient de manquer de pain[5]. Le proconsul donna l'ordre de repousser les fugitifs[6], et ils errèrent dès lors entre les lignes et la place, suppliants, hagards, mourant de faim, et les flancs de la montagne se jonchaient de cadavres[7].

1. VII, 77 : le discours (c'est le seul des *Commentaires* de la guerre des Gaules qui soit en style direct) a pu être transmis à César par quelque transfuge; il semble bien qu'il ait connu d'autres harangues (*cf.* 77, 2) tenues dans ce conseil.

2. VII, 78, 1-2.

3. 78, 3-4; Dion, XL, 40, 2 : ce sont les *Mandubii*, *pagus* dont *Alisia* était le principal *oppidum*.

4. Cf. p. 507-8.

5. P. 518.

6. 78, 5; Dion, XL, 40, 3.

7. Dion seulement, XL, 40, 4.

Un jour enfin, l'armée de secours arriva[1] sur les hauteurs qui faisaient face à Alésia. Elle s'y installa (derrière Mussy-la-Fosse), à un mille seulement des lignes de César[2]. Le lendemain au matin, ses cavaliers se répandirent dans la plaine[3].

D'Alésia, les assiégés aperçurent leurs frères[4]. Ce fut le délire des plus grandes joies, les hommes courant, les paroles se croisant, l'allégresse rendant à tous le courage et l'espérance. Et on se prépara à l'attaque immédiate (septembre?)[5].

César et les légionnaires pouvaient suivre des yeux l'immense multitude qui se déroulait dans la plaine et sur les coteaux. C'était l'heure des pires dangers qui s'approchait[6]. D'Alésia descendraient Vercingétorix et ses 80 000 fantassins, rompus à la fatigue, experts au métier, bien dirigés, et luttant en désespérés[7]. De la Gaule arrivaient 8000 cavaliers, 250 000 hommes de pied, troupes médiocres sans doute, mais ardentes et joyeuses, confiantes dans leur nombre et leur élan[8]. Et maintenant, battue par les flots des ennemis, la ville forte de César n'était plus qu'une étroite bande de terre, que l'effort des vagues convergentes menaçait d'engloutir bientôt[9].

IX. — LES DEUX PREMIERS COMBATS

Mais, pour rompre ou submerger les lignes de César, il aurait

1. Sans doute par la route de Bibracte, qui débouche au sud-ouest le long des collines de Mussy (n. 2).

2. VII, 79, 1 : *Colle exteriore* (elle est en effet, à la différence des autres, cf. p. 509, n. 2, absolument en dehors des lignes de César, lesquelles ne dépassent pas dans la plaine la grande route, p. 509, n. 4) *occupato, non longius mille passibus ab nostris munitionibus* [il y a exactement 1500 m. de la route au pied de cette colline] *considunt*. — L'emplacement des camps gaulois sur les collines de Mussy a été proposé dès 1741 par d'Anville, plan et p. 466. — Von Göler préfère les hauteurs au sud de Pouillenay (2e éd., p. 316).

3. 79, 2.

4. *Erat ex oppido Alesia despectus in campum*, 79, 3.

5. 79, 3-4. Pour la date, cf. p. 504, n. 5, et p. 533, n. 6.

6. Cf. 76, 5-6.

7. P. 492.

8. 76, 2 et 5.

9. Cf. Plutarque, *César*, 27.

fallu que l'effort fût universel et continu; et, du côté de l'armée de secours, les chefs ne voulurent jamais exposer toutes leurs troupes. Déjà, par le refus de la levée en masse, ils avaient fortement restreint les avantages du nombre. Ils achevèrent de s'en priver par leurs hésitations et leurs maladresses.

Le premier jour, ils n'engagèrent que leur cavalerie[1]. C'était une sottise. Car une victoire de leurs cavaliers ne leur donnerait aucune prise sur les retranchements de César, et une défaite les mettrait à découvert en cas de retraite ou de défensive. Mais les Gaulois ne pouvaient renoncer à la folie des charges héroïques; et, bien qu'elles eussent été deux fois condamnées par les batailles précédentes[2], ils coururent à une troisième défaite.

Vers midi, les 8000 cavaliers gaulois offrirent le combat dans la plaine des Laumes[3], pendant que les gens d'Alésia, de l'autre côté de cette même plaine, assaillaient les retranchements romains[4]. César laissa ses légions dans les camps et sur les remparts, et envoya ses cavaliers accepter la bataille[5].

Les Gaulois de l'armée de secours avaient flanqué leurs escadrons de quelques pelotons d'archers et d'infanterie légère. Cela leur permit de soutenir plus longtemps le combat, et un instant de se croire victorieux[6]. Mais, au coucher du soleil, César massa sur un point les brigades des Germains, et, rangs serrés, files rapprochées, les lança à la charge[7]. L'ennemi se débanda sous le choc; les tirailleurs, laissés en souffrance, furent entourés et

1. VII, 79, 2.
2. P. 501-2 et 506.
3. 79, 2; 80, 6 : on tint (79, 2) les troupes d'infanterie de l'armée de secours *ab eo loco* [la plaine] *abditas* (*abductas*?) *paulum in locis superioribus* [les pentes des collines de Mussy-la-Fosse], d'où elles virent le combat (80, 4 et 5).
4. 79, 4.
5. 80, 1.
6. 80, 2-5.
7. *Germani, una in parte confertis turmis, in hostes impetum fecerunt* (80, 6) : on dut les masser sur les bords de l'Ozerain, là où était, je crois, le camp principal de cavalerie, camp K (p. 509, n. 6), et de là ils prirent de flanc les Gaulois.

égorgés, et, traquée de toutes parts, la cavalerie gauloise se dispersa[1].

Pendant ce temps, les assiégés firent de la bonne besogne. Avec de la terre et des clayons, ils comblèrent le grand fossé extérieur[2], et ils se préparaient à pousser plus loin. Mais la défaite des cavaliers les obligea à la retraite, et ils remontèrent tristement vers Alésia, prévoyant déjà la fin de toute espérance[3].

La défaite rendit un peu plus sages les Gaulois du dehors. Ils se décidèrent à l'assaut, et passèrent vingt-quatre heures à fabriquer des échelles, des crocs et des clayonnages[4]. Vers minuit[5], ils partirent pour l'attaque, mais sans s'être informés de la nature des défenses, des points les plus faibles et les plus forts[6]. Et, comme ils allèrent au plus proche, qui était les lignes de la plaine[7], ils se trouvèrent en face des redoutes les mieux gardées et des retranchements les plus garnis. D'ailleurs, ils ne mirent en avant qu'un nombre limité d'assaillants[8].

Arrivés aux lignes extérieures, leur clameur avertit les assiégés : Vercingétorix y répondit en faisant donner le signal de la descente. Les deux armées, cette fois, marchèrent au devant l'une de l'autre, et toutes deux avec leur appareil de siège[9].

C'est celle de Vercingétorix qui pénétra le plus avant dans les lignes. Elle put franchir le grand fossé[10], éviter ou détruire les pièges[11], et commença même à combler le premier des deux

1. 80, 6-8. On la poursuivit, par delà les retranchements, jusqu'au camp, dit César, 80, 8 : par le chemin de Venarey ?
2. *Proximam fossam*, 79, 4 (cf. p. 510, n. 3).
3. VII, 79, 4 et 80, 9 (*maesti... prope desperata victoria*).
4. VII, 81, 1.
5. 81, 1.
6. Cf. 83, 1.
7. *Ad campestres munitiones*, 81, 1; cf. 86, 4.
8. Cela me paraît résulter du fait qu'ils n'attaquent que dans la plaine.
9. VII, 81, 1-3.
10. Comblé la fois précédente (n. 2).
11. César n'en parle pas : il devait y en avoir cependant en plaine; mais Vercingétorix les connaissait sans doute, et put y échapper.

fossés qui bordaient le rempart [1]. — Au début, l'armée de secours alla presque aussi vite. Devant le fossé extérieur, un combat à distance s'engagea entre les frondeurs ou les archers gaulois et les machines de l'artillerie romaine [2]. Les Barbares l'emportèrent, grâce au nombre de leurs tireurs : le fossé fut franchi [3]. Mais ils entrèrent alors dans le champ des pièges, qu'ils ne prévoyaient pas : les premiers rangs furent décimés par ces engins invisibles, la surprise et la crainte troublèrent les Gaulois, l'artillerie romaine, secourue par les postes des redoutes voisines, redoubla d'efforts, et les plus avancés des assaillants tombèrent sous les coups des javelots de forteresse [4]. Le jour se leva sur cette scène de lutte et de désordre : les Barbares virent devant eux la muraille intacte, et, des deux côtés de la plaine, les hauteurs garnies de légionnaires. Et ceux-ci, comme aucune diversion ne menaçait les camps des collines, étaient prêts à se déverser sur les flancs de l'ennemi. Les Gaulois s'épouvantèrent à la pensée d'être enveloppés, et ils se hâtèrent d'abandonner le combat [5]. — Vercingétorix et les siens durent se retirer à leur tour, et ils reprirent une seconde fois le chemin d'Alésia, sans avoir pu faire brèche dans la muraille de César [6].

1. *Priores fossas* (cf. p. 512, n. 4) : le pluriel pour le singulier. Ce fossé étant rempli d'eau, on s'explique que cette opération ait duré *diutius* (82, 3 et 4). — Sur ce *priores*, très discuté dès le XVIII[e] siècle, voyez en dernier lieu Rice Holmes, p. 791-2.

2. 81, 2, 4 et 5 : les flèches et frondes des Gaulois pouvaient donc porter à 400 pieds et davantage (p. 510, n. 4).

3. César ne le dit pas et ne parle pas de ce fossé extérieur (cf. p. 510, n. 3); mais sa présence et son comblement résultent, à ce qu'il me semble, de ce que César dit que les Gaulois ont eu d'abord l'avantage (82, 1), qu'ils se sont avancés ensuite jusqu'à la zone des pièges (*id.*), et de l'expression de *crates projicere*, qui suppose bien une manœuvre pour passer un fossé.

4. 82, 1-2 ; 81, 6.

5. 82, 2 : *Veriti ne latere aperto* [à leur droite, les principaux camps sont en effet à la droite des Barbares, sur la montagne de Flavigny, p. 510, n. 1, p. 509, n. 6] *ex superioribus castris eruptione circumvenirentur*, etc.

6. 82, 3-4 (*re infecta*).

X. — LA DERNIÈRE BATAILLE D'ALÉSIA

Les quatre chefs et leur conseil se résolurent enfin à un peu de prudence et à un plan réfléchi. Ils firent venir les gens du pays, et s'informèrent au sujet des travaux de César[1]. On leur apprit que, sur leur gauche, les défenses étaient beaucoup moins fortes : il y avait là un gros éperon montagneux (le mont Réa), que le proconsul n'avait pu comprendre dans ses lignes : il s'était borné à les faire passer à mi-hauteur, en contre-bas du sommet[2], et sans doute, vu la nature du terrain, les fossés et la bande des pièges étaient-ils là moins larges et moins fournis[3]. C'était le point souhaité pour une attaque sérieuse : on en chargea 60 000 hommes, les meilleurs soldats de l'armée, commandés par Vercassivellaun, le cousin de Vercingétorix[4].

L'Arverne manœuvra fort bien, à l'insu de César. Il partit dans la nuit[5], fit un long détour (par les vallées de la Brenne et du ru d'Éringes?), reposa ses troupes le matin[6], et, à midi,

1. 83, 1.

2. *Erat a septentrionibus collis, quem propter magnitudinem circuitus* (le pied du mont Réa est à 600 mètres du pied du mont Auxois, le relief du sommet à 2000 de celui du plateau, tandis que, pour les autres collines, la distance n'est que de 1300 mètres, cf. p. 509, n. 2) *opere circumplecti non potuerant nostri* (il devait y avoir seulement une redoute ou un poste de surveillance au sommet; Napoléon, pl. 25 et 28, n° 22) : *necessario paene iniquo loco et leniter declivi castra fecerant* (les fouilles ont rencontré le camp romain sur les premières pentes du mont Réa, au delà de l'Oze, à droite du sentier qui la traverse; Napoléon, p. 357-8, pl. 28, camp D ; VII, 83, 2. — L'endroit est si nettement indiqué par César qu'on a reconnu, dès le jour où on a voulu étudier la bataille sur le terrain, le mont Réa (d'Anville, p. 471; Guischardt, III, p. 306; du Mesnil, p. 629; de Coynart, 2e mém., p. 258; d'Aumale, *Revue*, p. 137-9; Napoléon III, p. 349). — C'est tout à fait à tort qu'on a proposé la montagne de Bussy (von Goeler, 1re éd., p. 80 [la 2e éd., p. 329, accepte le mont Réa]; *Neue Jahrbücher für Phil.*, CXX, 1879, p. 175).

3. Cela expliquerait la rapidité des premières opérations de Vercassivellaun (85, 6; p. 525 et 527). — Il y a eu sur ce point, évidemment, « une négligence de la part de César » (du Mesnil, p. 629).

4. 83, 4-6 : comme on prit ces hommes dans les cités les plus braves, et qu'on y trouve Arvernes et Lémoviques (88, 4), il est possible qu'on ait choisi les contingents des peuples insurgés du premier ban (p. 415-6).

5. 83, 7.

6. 83, 7. La route est bien indiquée par du Mesnil (p. 629), de Coynart (2e mém., p. 258), etc. Le chef a dû se cacher et se reposer dans le bassin, en contre-bas des

heure fixée, apparut sur le sommet du mont Réa, par-dessus les lignes romaines[1]. A la même heure, ce qui restait de cavaliers gaulois s'approchèrent des fossés de la plaine[2], et les 200 000 fantassins se montrèrent sur les flancs des hauteurs de Mussy, prêts à assaillir le reste des retranchements[3]. L'attaque serait plus forte sur le mont Réa : mais elle serait générale[4]. A ce plan il n'y avait rien à redire. — Vercingétorix y répondit aussitôt avec sa décision coutumière. Pour la troisième fois, il descendit avec ses hommes, et les mena contre les lignes de la plaine des Laumes[5], entamées les journées précédentes[6]. — Et, sur ces deux points, le fort du combat s'engagea[7].

Au mont Réa, Vercassivellaun réussit le premier à faire quelque chose. Sous la terre que jetaient ses hommes, les fossés et les défenses extérieures disparurent, comblés et nivelés par cette multitude apportant et entassant des matériaux sans relâche[8]. Pour une besogne de ce genre, le nombre était le principal, et les légionnaires, tenus en respect par les archers ennemis, ne pouvaient arrêter cette foule[9]. — Dans la plaine, Vercingétorix avait plus à faire. Il touchait au rempart, mais celui-ci tenait bon, et les légionnaires, malgré leur fatigue, ne rompaient pas[10].

César, des pentes de la montagne de Flavigny, suivait des

collines, qui termine la vallée d'Eruges (de Coynart, *id.* ; d'Anville, p. 471, préfère Lucenay, qui est plus loin), puis monter au mont Réa par le sentier de la voie romaine.

1. 83, 8.

2. 83, 8.

3. 83, 8.

4. *Omnia tentantur*, 84, 2.

5. 84, 1, rapproché de 86, 4.

6. P. 522-523.

7. VII, 85, 4 et 86, 4.

8. *Agger* (les matériaux pour combler) *ab universis in munitionem* (premier fossé) *conjectus, et ascensum dat Gallis* (passage du fossé), *et ea quæ in terra occultaverant Romani contegit* (on passe les pièges) : 85, 6.

9. 85, 5 et 6. Ajoutez, dit César (85, 4), que les Romains combattent en contre-bas.

10. 86, 4.

yeux les deux combats[1]. Par bonheur pour lui, la bataille ne se livrait que là où il pouvait regarder et intervenir, à ses pieds dans la plaine des Laumes, en face de lui sur le mont Réa. Car les Gaulois des camps de Mussy et les cavaliers d'en bas paraissaient s'en tenir à une simple démonstration. D'aucune autre partie du rempart on ne signalait une attaque sérieuse[2]. Le proconsul put porter des renforts sur les points menacés[3], et mettre en branle ses principales ressources. Les hésitations du gros de l'armée gauloise lui laissaient toutes ses chances.

Contre Vercassivellaun, il envoya six cohortes et Labiénus, en l'autorisant, en cas de danger, à la mesure suprême, la sortie au pas de charge[4]. Lui-même marcha au secours des lignes de la plaine, harangua ses hommes, et, face à Vercingétorix, soutint et ranima le combat[5].

La situation devenait moins bonne pour le roi des Arvernes. Rien ne fléchissait encore, ni le rempart ni les hommes[6]. Et il avait César devant lui. — Mais il ne s'entêta pas dans la plaine, et, brusquement, tournant ses troupes et ses machines vers sa gauche, il gravit les pentes de la montagne de Flavigny[7].

1. 85, 1 : *Idoneum locum nactus, quid quaque ex parte geratur cognoscit.* — D'Aumale (p. 139) pense au noyer de la triangulation ; c'est, je crois, trop loin ; Napoléon III (p. 330) place César trop bas, presque au pied de la montagne de Flavigny. — Du Mesnil (p. 630) et de Coynart (2e mém., p. 250) le placent, tout à fait à tort, du côté de Gresigny.

2. Cela résulte de ce qu'il va avoir presque toutes ses forces sous la main, 40 cohortes du côté de Labiénus (p. 528), autant sans doute du côté de Vercingétorix (p. 528), et ses meilleurs officiers.

3. *Laborantibus submittit*, 85, 1.

4. 86, 1-2.

5. 86, 3-4. Il quitte alors son poste d'observation (ici, n. 1) pour descendre dans la plaine, et s'arrête, au pied de l'endroit où il s'était tenu, vers le point où la route actuelle d'Alise coupe l'Ozerain. C'est là, je crois, où a lieu le combat entre les deux chefs.

6. 86, 4 : *Desperatis campestribus locis propter magnitudinem munitionum* : ce point des ouvrages de la plaine, situé au pied, je crois, du quartier général (p. 310, n. 1), là où, ce semble, arrivait vers Alise une grande route (celle d'Autun ou de Bibracte), où l'Ozerain traversait les lignes, où, sans doute, était la principale sortie des lignes vers la plaine (p. 529, n. 2), ce point, dis-je, était sans doute le mieux fortifié.

7. 86, 4 : *Loca praerupta ex ascensu* (*ex ascensu*, α ; *atque ex ascensu*, β) *temptant*. — Il ne peut s'agir que de l'attaque des lignes de Flavigny, au nord-ouest de la colline :

César, semble-t-il, n'attendait plus d'ennemi sur ce point. Il avait dû le dégarnir pour renforcer les lignes menacées. L'arrivée de Vercingétorix surprit et troubla les légionnaires. Malgré les dangers d'une attaque en contre-bas, le Gaulois écarta tous les obstacles. Les artilleurs des tours, il s'en débarrassa à coups de flèches; les fossés, il les combla très vite; les pièges, sur ce point, manquaient ou s'évitaient sans peine. Il atteignit la terrible muraille, et ses faux de guerre firent enfin la première brèche[1]. — A la même heure, bien qu'il eût devant lui Labiénus, Vercassivellaun avait franchi les derniers fossés, et le flot des Gaulois débordait sur le rempart[2].

La minute décisive était arrivée. Sur les deux points, les chefs arvernes avaient rompu les lignes romaines. Jamais Vercingétorix ne fut plus près de la victoire, ni César de la défaite finale. Si les autres chefs avaient alors lancé leurs 200 000 hommes contre le reste des lignes, si l'attention du proconsul avait été détournée un seul instant des deux champs de bataille, les brèches s'élargissaient démesurément, la multitude gauloise se répandait dans les camps, et l'armée du peuple romain, coupée en lambeaux, était perdue sans remède.

Mais aucun des chefs du dehors ne se présenta pour donner la main à Vercingétorix. Ni dans la plaine des Laumes, ni sur la montagne de Flavigny, son assaut ne fut appuyé par un assaut parallèle. Soit désir de ménager leurs hommes, soit jalousie à à l'endroit des deux Arvernes, les chefs Éduens restèrent dans

toute autre direction eût fait faire trop de chemin et perdre trop de temps à Vercingétorix. Je le suppose (cf. p. 526, n. 6) attaquant d'abord les lignes d'en bas, entre le moulin de Bèze et le moulin Duthu (ou Savy), puis se portant brusquement vers les lignes d'en haut, en montant au delà de l'Ozerain par le sentier du moulin Duthu. — C'est la solution indiquée par Napoléon III (p. 341), acceptée par von Gœler (2ᵉ éd., p. 323), Rice Holmes (p. 144, 706-7). — On a pensé aux collines du nord (Bussy) ou de l'est (Pévenel) : d'Anville, planche; de Coynart, 2ᵉ m., p. 260; d'Aumale, *Rev.*, p. 139; et même au Rea : von Gœler, 1ʳᵉ éd., p. 84.

1. 86, 4 et 5.

2. 87, 5 : les ennemis doivent être entrés dans le camp des bords de l'Oz p. (530, n. 1).

une indifférence qui était une forme de la trahison. — César et Labiénus purent donc, sans autre souci, s'attacher à leurs adversaires.

Contre Vercingétorix, le proconsul envoya Brutus et de nouvelles cohortes[1]. L'Arverne avançait toujours. César expédia Fabius et d'autres troupes. Le chef gaulois ne céda pas[2]. Il avait devant soi, Labiénus mis à part, les deux meilleurs officiers de l'armée : ils ne purent rien contre lui. Alors César monta lui-même avec des troupes fraîches, et dirigea le combat contre Vercingétorix[3]. Une fois encore, les deux rivaux luttèrent face à face, à portée de voix l'un de l'autre. En ce moment, presque toute l'armée romaine, légionnaires et légats, était concentrée contre les deux chefs arvernes, divisée en deux tronçons, que séparait une lieue de distance. — Mais l'arrivée de César rétablit les affaires sur le coteau de Flavigny : Vercingétorix, sans abandonner la partie, dut ralentir. Et le proconsul, rassuré sur ce point, put regarder du côté de Labiénus[4].

Là-bas, sur les pentes du mont Réa, le danger croissait de minute en minute. Labiénus cédait pas à pas. L'ennemi était entré dans les lignes[5]. — Alors, laissant là Vercingétorix, César donna des ordres, et courut au secours de son légat[6].

Labiénus n'avait plus d'espoir que dans une trouée, la sortie en masse au pas de charge. Il ramena en arrière les défenseurs du rempart, les réunit aux garnisons des redoutes les plus voisines, put grouper ensemble quarante cohortes, la valeur de quatre légions, avertit César et se prépara[7]. Le proconsul, dans

1. VII, 87, 1 : troupes empruntées au secteur de la plaine?

2. 87, 1-2 : troupes de même origine?

3. 87, 2-3 : troupes de réserve? Il faut supposer César combattant au rebord nord-ouest de la montagne de Flavigny, près et au-dessus du point où il s'était posté au début (p. 526, n. 1).

4. 87, 3.

5. 87, 5; cf. p. 530, n. 1.

6. 87, 3-5.

7. 87, 5. Le groupement a pu se faire sur les bords de l'Oze, dans la plaine entre la rivière et les pentes du mont Réa; Labiénus dut avoir 20 cohortes du

les lignes d'en bas, hâtait sa marche; derrière lui accouraient des cohortes et des cavaliers de renfort[1]; à sa gauche, en dehors des défenses, d'autres escadrons traversaient la plaine des Laumes pour prendre à dos Vercassivellaun[2]. La moitié de l'armée romaine se précipitait contre l'Arverne. — Les Gaulois du dehors n'essayèrent pas de venir à son aide. Dans la plaine, aucun d'eux n'empêcha la diversion qu'allaient faire les cavaliers de César. Pour les chefs éduens, le combat n'était plus qu'un spectacle.

A la vue du proconsul qui s'approchait, le manteau de pourpre flottant sur les épaules, Vercassivellaun n'attendit pas la charge de Labiénus, et, de la montagne, il précipita les siens sur les cohortes romaines[3]. Une formidable clameur retentit dans les deux armées, à laquelle de partout répondirent des cris sans nombre[4]. Le choc fut si rapide que les légionnaires ne purent lancer le javelot, et que le corps à corps commença aussitôt[5]. Les rangs se mêlèrent. Soudain, sur les hauteurs du mont Réa, apparurent les cavaliers de César[6], et, pris entre deux dangers, les Gaulois reculèrent, mais pour se heurter aux chevaux qui arrivaient. Ils n'étaient déjà plus qu'une cohue en désordre,

secteur du mont Réa (p. 513, n. 6), 6 amenées avec lui et 14 tirées du secteur de la montagne de Bussy (*quas* au lieu de *quarum partem ex proximis praesidiis*). — Tous les mss. ont XI. La correction XI me paraît inadmissible.

1. 87, 4; 88, 1. César a dû retirer des cohortes d'un *castellum* du nord-est de la montagne de Flavigny (*proximo castello*) et les cavaliers du camp des bords de l'Ozerain (camp K, cf. p. 509, n. 6, p. 510, n. 1).

2. 87, 4 : il les a fait sortir des lignes par la porte du camp (K) des bords de l'Ozerain (cf. p. 509, n. 6, p. 510, n. 1) : il semble, en effet, qu'ils partent du même point que César (87, 4). — L'opinion courante, d'ailleurs plausible, est qu'ils sont partis de Grésigny (du Mesnil, p. 630; de Coynart, 2e m., p. 251; d'Aumale, *Revue*, p. 140; Napoléon III, p. 352).

3. 88, 1 : *De locis superioribus* (le mont Réa) *haec declivia et devexa* (la descente des troupes du mont de Flavigny) *cernebantur*, etc. La bataille eut lieu surtout, je crois, à l'endroit indiqué p. 530, n. 1.

4. 88, 2.

5. 88, 3 (*omissis pilis*, mss. α; je crois qu'il ne faut pas accepter la leçon des mss. β, *emissis*; cf. p. 238).

6. 88, 3. Elles ont fait le tour par la plaine des Laumes et gravi le mont Réa par Ménétreux.

à la merci des escadrons ennemis. Germains et Romains s'en donnèrent à cœur joie. On prit Vercassivellaun ; on tua Sédulius, chef et magistrat des Lémoviques ; 74 enseignes de guerre furent apportées à César [1].

Pendant ce temps, Vercingétorix s'acharnait toujours contre le rempart des Romains [2]. Pas une seule fois, dans cette journée, il ne s'était arrêté de combattre. Après quarante jours de fatigues et de famine, ses hommes et lui furent encore admirables de force, de courage, de ténacité. Ils ne pouvaient s'arracher des lignes de César. Vercingétorix savait bien qu'il luttait pour la dernière espérance, et que c'était sa dernière heure de bataille.

Il fallut pourtant lâcher l'ennemi. D'en haut, les gens d'Alésia virent les premiers la défaite de Vercassivellaun. Leurs clameurs avertirent Vercingétorix. Et il reprit une dernière fois le chemin de la cité [3].

Déjà, le reste de l'armée de secours avait quitté son camp [4]. Dans la nuit, César alla à sa recherche avec ses cavaliers, et il rejoignit l'arrière-garde [5]. Les Gaulois, le voyant si peu entouré, crurent facile de résister. Mais leur bonne contenance ne dura pas, et ce fut un nouveau massacre [6]. Les autres se dispersèrent, chaque contingent regagna sa cité [4], et l'immense multitude disparut, comme les fantômes d'une nuit de cauchemar [7].

1. 88, 3 et 4. — L'importance des combats sur ce point explique la quantité d'armes, d'ossements et de monnaies de Vercingétorix au camp D : Napoléon III, p. 357, 617 et suiv. ; Pernet, *Pro Alesia*, 1908-9, III, p. 460, 472 et suiv.

2. Plutarque, *C.*, 27 [illegible], etc.

3. Plutarque, *C.*, 27 ; César, 88, 3, semble résumer les faits détaillés par Plutarque.

4. César, VII, 88, 7.

5. Polyen, VIII, 23, 11 : dans la nuit, il envoya la cavalerie barrer la route aux fuyards, qu'elle atteignit à la deuxième heure du jour ; lui-même marcha contre eux au lever du soleil. On a dû les atteindre au passage de l'Armançon sur la route de Bibracte, les Gaulois et César derrière eux marchant directement, par exemple par Pouillenay, Chassey, Villeneuve, la cavalerie les tournant par Venarey et Semur ? — César (88, 7) dit simplement qu'il envoya la cavalerie.

6. Ils furent enveloppés et saisis de panique : Polyen, VIII, 23, 11. Le récit est plus résumé chez César (88, 7).

7. Ὥσπερ εἴδωλον ἢ ὄνειρον, Plut., *C.*, 27. Pour la date, p. 533, n. 6.

XI. — VERCINGÉTORIX SE REND A CÉSAR

Vercingétorix n'avait encore connu que les journées de lutte et de victoire : il s'y était révélé un chef de premier ordre, à l'intelligence précise, à la décision rapide, à l'imagination entraînante. Il restait à savoir de quelle trempe était son âme : l'heure de la défaite le montrerait.

Jeune, vigoureux, sans blessure, il pouvait fuir au travers des lignes de César, rejoindre ses amis du dehors, Drappès et Lucter, recommencer avec eux une guerre de partisans[1] : mais il ne songea pas à abandonner ses soldats. — Il pouvait, à leur tête, essayer un dernier effort, sinon pour s'échapper ensemble, du moins pour chercher une mort commune[2] : mais il ne voulut pas briser sans profit tant d'existences. — Et il se résolut à rester, et à tâcher de sauver les siens.

Le plus sûr moyen de leur épargner la mort, était qu'il s'offrît à César en victime expiatoire[3]. Son sacrifice suffirait peut-être à la vengeance du peuple romain. Dans la nuit même qui suivit le désastre, il envisagea son nouveau destin, et il l'accepta sans regret[4].

Le matin, il convoqua une dernière fois l'assemblée des chefs, et leur fit part de sa décision[5]. — Il avait voulu la guerre par amour de la liberté de tous, et non pour le pouvoir ou la gloire[6]. La Fortune avait prononcé contre la Gaule[7] : il était prêt à mourir afin de sauver l'armée. Que les chefs fissent de

1. Dion, XL, 41, 1 : Ἐδυνήθη μὲν ἐκφυγεῖν, etc. : j'ai peine à croire que ce soit une simple réflexion de Dion. Il n'est pas impossible que Lucter se soit enfui seulement alors d'Alésia (cf. Hirtius, VIII, 34, 1).

2. César, VII, 77, 4 et 6.

3. Dion, toujours préoccupé de psychologie, croit que Vercingétorix se rendit dans l'espoir d'obtenir son pardon, en invoquant son titre d'ami de César (XL, 41, 1) : c'est entièrement contraire à ce que César raconte.

4. Supposé d'après ce qui suit.

5. César, VII, 89, 1.

6. *Non suarum necessitatum, sed communis libertatis causa*; 89, 1.

7. *Fortunæ cedendum*; 89, 2.

lui ce qu'ils voudraient, et qu'ils le livrassent à César, mort ou vivant[1]. —

On accepta ce sacrifice[2] : une invincible lâcheté pesait sur ses compagnons, après ces semaines de famine, de bataille et d'angoisses. Des messagers partirent pour le camp romain. Les conditions ordinaires furent accordées par le proconsul : la livraison des armes et des chefs[3], et sans doute la vie sauve à tous en échange de Vercingétorix[4]. César, sur son tribunal, attendit la reddition des vaincus[5].

Vercingétorix apparut à l'improviste[6], vêtu de ses plus belles armes, monté sur son cheval de bataille[7]. Il venait, paré comme une victime, s'offrir à son ennemi[8]. Son cheval fit au galop le tour du tribunal[9], puis s'arrêta devant le proconsul. Le Gaulois sauta à bas de sa monture, jeta ses armes aux pieds du Romain[10], et, s'agenouillant sans rien dire, il tendit ses mains ouvertes[11], dans le geste consacré du vaincu qui avoue sa défaite[12].

1. *Seu morte sua Romanis satisfacere seu vivum tradere velint* : 89, 2.

2. 89, 2.

3. *Mittuntur de his rebus ad Cæsarem legati : jubet arma tradi, principes produci* ; 89, 3.

4. Cf. p. 540.

5. *In munitione pro castris consedit*, César, 89, 4 ; καθήμενος ἐπὶ βήματος, Dion, XL, 41, 1 ; καθεζόμενος, Plut., C., 27. Sans doute au pied nord-ouest de la montagne de Flavigny, qui portait le quartier général, c'est-à-dire dans le terrain découvert que traverse l'Ozerain, et que traverse aussi la voie romaine montant d'Autun à Alésia (cf. p. 510, n. 1). — Tout ce qui suit vient de Plutarque, Dion et Florus, c'est-à-dire, sans doute, de Tite-Live. César se borne à dire : *Eo* (là où *consedit*) *duces producuntur ; Vercingetorix deditur ; arma projiciuntur* (89, 4).

6. Ἐξαίφνης ὤφθη μὴ ἐπικηρυκευσάμενος, Dion, XL, 41, 1.

7. Τῶν ὅπλων τὰ κάλλιστα καὶ κοσμήσας τὸν ἵππον : Plut., C., 27.

8. Je suis convaincu que c'est comme victime expiatoire, et dans un acte de *devotio* que Vercingétorix s'est présenté à César (cf. le texte de la n. 1).

9. Κύκλῳ περὶ τὸν Καίσαρα... ἐλάσας : Plut., C., 27. Il y a là encore, je crois, un rite religieux. Cf. Grimm, *Deutsche Mythologie*, éd. Meyer, I, p. 45 ; *Nachträge* p. 28.

10. Τὴν πανοπλίαν ἀπέρριψε : Plut., C., 27. *Equum et phaleras et sua arma ante Cæsaris genua projecit* ; Florus, I, 45, 26.

11. Ἡσυχίαν ἦγε, τώ τε χεῖρε προτείνας ἐδεῖτο, Dion, XL, 41, 2 (plus précis ; cf., sur ce texte, *Revue des Ét. anc.*, III, 1901, p. 137) ; καθίσας ὑπὸ πόδας τοῦ Καίσαρος ἡσυχίαν ἦγεν, Plut., 27.

12. Cf. *passis manibus obtestantur*, César, VII, 47, 5.

Les assistants étaient émus de pitié[1]. Mais César refusa de comprendre cette grandeur d'âme. Il ne vit qu'une chose, l'homme qui lui avait arraché ses conquêtes et qui l'avait fait douter de sa fortune. Et il s'irrita à cette vue, invectiva son rival, lui reprocha sa trahison[2]. Vercingétorix ne répondit rien, et le silence qu'il sut garder fut une suprême victoire sur César[3].

Il fut mis aux fers à l'instant même[4]. Désormais, le maître de toutes les Gaules n'est plus qu'un corps misérable, traîné de prison en prison, jusqu'au jour du triomphe de César, qui sera celui de son exécution[5]. Sa véritable vie prit fin à l'heure où il se rendit. Et ce fut, sur le sol de ses ancêtres, sa dernière volonté de chef et son dernier acte de Gaulois (septembre[6]).

De cet acte simple et solennel, nul n'a jamais contesté l'émouvante grandeur. Les historiens de tous les pays et de toutes les tendances, ceux qui n'ont eu que colère et dédain pour les faiblesses des Celtes, ceux à qui le mirage des idées fait oublier la vie des hommes et qui se refusent à chercher des héros, Allemands acharnés à flageller la France sous le nom de Gaule, Français qui redoutent de céder à leur patriotisme, tous se sont inclinés de respect devant le sacrifice de Vercingétorix. Il mourut en homme de cœur, a dit l'un[7]; et ce fut, a dit un autre, un parfait chevalier[8]. — Ces deux expressions pourtant,

1. Τοῖς ἄλλοις οἶκτον, Dion, XL, 41, 2.

2. Dion, XL, 41, 2 : Ὁ δὲ δὴ Καῖσαρ... ἐπεκάλεσε.

3. Non seulement Dion et Plutarque ne parlent pas d'une réponse de Vercingétorix à César, mais leurs textes (p. 532, n. 11) semblent affirmer qu'il resta muet. Florus lui prête une brève et énergique parole, *habe, fortem virum, vir fortissime, vicisti* (les mss. ont *habes*; *habe* est fourni par Pétrarque, autrement dit le prétendu Celsus, *Comm.*, Lemaire, III, p. 131), c'est-à-dire : « Prends-moi; tu as été le plus fort ». Mais avec Florus, chercheur de mots, j'ai peur d'une addition.

4. Dion, XL, 41, 3; Plut., C., 27.

5. Dion, XL, 41, 3; XLIII, 19, 4; Plut., C., 27. Cf. t. IV, ch. I.

6. Le mois paraît à peu près certain (cf. p. 501, n. 5). Pour le jour, on pourrait peut-être tirer parti de la marche de nuit de César (p. 530), qui peut s'expliquer par le voisinage de la pleine lune : mais on hésitera dans ce cas entre celle du 27 août et celle du 25-26 septembre.

7. Fustel de Coulanges, *Institutions*, I, p. 62.

8. Mommsen, *Römische Geschichte*, III, p. 292.

si justes qu'elles paraissent, ne donnent pas le sens exact de son sacrifice. Certes, il y eut dans cette marche à la mort la bravoure du guerrier, et il y eut aussi l'héroïsme chevaleresque : elle fut soutenue par ces mêmes sentiments de courage et d'abnégation qui ont inspiré le chevalier du Moyen Age et qui animent le soldat d'une armée nationale. Mais ne mesurons pas le dernier acte de Vercingétorix à un idéal de siècles voisins de nous ; jugeons-le d'après la manière dont un homme de son temps et de son pays concevait la vie, les devoirs et les dieux. Le chef gaulois s'est donné comme une victime destinée à sauver d'autres hommes ; il a livré sa vie à ses dieux ou aux dieux de Rome en échange de la vie de ses soldats. — Après tout, pour être imprégné d'esprit religieux, cet abandon ne perd pas de sa beauté, et il n'en émane pas moins de vertus éternelles, l'oubli de soi-même et l'amour des hommes.

C'était un bonheur pour la Gaule qu'elle finit sur un tel chef. Après Vercingétorix, personne plus que des proconsuls de Rome ne lui commandera en souverain. Avant lui, elle avait eu d'autres maitres, Celtill, Bituit, Luern, Ambigat[1]. Mais leurs figures se perdaient dans le vague de l'oubli ou de la légende. Vercingétorix avait été un homme d'une nature supérieure, épris de gloire et de noblesse, aux dons variés, d'une vie intense, puissante et originale. Le dernier des chefs de la Gaule fut le plus grand, à la fois par ce qu'il valait et par ce qu'il a réussi à faire. Il a soulevé toutes les nations, il leur a rendu une conscience commune, il a refait d'elles une patrie. Cette patrie, il l'a dotée aussitôt des institutions militaires et de la discipline sociale qui auraient pu la sauver[2] ; et s'il a échoué dans sa tâche, ce fut surtout la faute d'autres hommes[3]. Pour l'accomplir, il a lutté sans repos sur les champs de bataille

1. T. I, p. 253-4 ; t. II, p. 348-350 ; t. III, p. 14 et s., p. 132-3.
2. P. 422-5, 455-6, 492-3.
3. P. 422, 489-491, 515, 527-8.

les plus divers. Il a livré six combats, soutenu trois sièges, et, jusqu'au dernier soir d'Alésia, il a fait redouter la défaite à César[1].

Toute cette œuvre, qui nous semble si longue et si pleine, a duré trois saisons à peine. Vercingétorix, pour l'histoire, a vécu moins d'une année. Il apparaît à la fin de l'hiver, il disparaît aux approches de l'automne. La brièveté de cette existence ajoute à sa beauté. Il ne lui a pas été donné toute une vie d'homme, comme à Hannibal et à Mithridate, pour lutter contre le peuple romain. Je ne dis pas qu'il soit plus grand qu'eux : mais il ne leur est pas inférieur, et il a un charme qui leur fait défaut. Et entre César et lui, je n'hésite pas : il était le véritable héros, l'homme digne de commander à des hommes et de plaire aux dieux. — Mais les dieux de ce temps, comme dira le poète, n'aimaient pas les nations vaincues.

1 P. 527 et suiv.

CHAPITRE XIV

LES DERNIÈRES RÉSISTANCES

I. Résultats pour César de la guerre de Vercingétorix. — II. Soumission de la Gaule centrale. — III. Plan des nouveaux conjurés. — IV. Campagnes contre les Carnutes et les Belges. — V. Campagnes de l'Ouest. — VI. La résistance d'Uxellodunum. — VII. La soumission de Comm.

I. — RÉSULTATS POUR CÉSAR DE LA GUERRE DE VERCINGÉTORIX

Vercingétorix prisonnier, l'armée vaincue et dispersée, la ville sainte d'Alésia aux mains du vainqueur, le corps des nations gauloises avait de nouveau perdu son unité, son âme et sa vie. La brillante apparition d'une année s'était évanouie. Il ne restait plus devant César, comme le jour de son arrivée sur

1. La source principale est maintenant la continuation des *Commentaires* de César (livre VIII), par Aulus Hirtius, qui semble bien avoir été en Gaule dès cette année 51 (cf. *proœmium*, 8), qui y était en 50 (Cic., *Ad Att.*, VII, 4, 2). Il est impossible de dire à quel corps d'armée il a été attaché, on peut supposer qu'il a accompagné César. Comme source, en bien et en mal, Hirtius ressemble à César (p. 130-131, note), avec, en plus, force longueurs; il semble s'être préoccupé de l'imiter, et je doute qu'il n'ait pas écrit sous son inspiration (cf. Strack, *Aulus Hirtius*, 1909, extrait des *Bonner Jahrbücher*, CXVIII). — Il est curieux de remarquer qu'après avoir multiplié au début les détails précis sur les numéros des légions et les jours de campagnes, il supprime brusquement toute indication de ce genre (à partir du chap. 25, cf. p. 532, n. 10 et 11), peut-être parce qu'il n'a pu, dès cet endroit, revoir son livre. — Comme ces campagnes de 51 ont été sans doute négligées par les autres écrivains, ils ne nous fournissent presque rien sur elles; cf. p. 549, n. 8, p. 550, n. 4. Orose, qui est le plus détaillé (VI, 11, 12-03), se borne à copier ou paraphraser Hirtius.

le Rhône, que des peuplades disjointes ou mutilées. Le proconsul pouvait espérer que la nouvelle conquête serait l'affaire de quelques mois.

A bien juger les choses, il gagna plus qu'il ne perdit dans les terribles fatigues que Vercingétorix lui imposa. Tôt ou tard il aurait fallu que le peuple romain luttât contre un soulèvement général de la Gaule. Une nation comme celle-là, avec un si long passé de gloire et des principes si intenses de vie et de pensée, ne meurt pas sans avoir une fois donné toute sa mesure dans l'effort de résistance. Ces énergies collectives qu'inspirent les souvenirs des héros, le prestige des cités saintes, la foi dans les dieux, l'espérance d'une patrie commune[1], ne disparaissent pas à la sourdine, devant les seules menaces d'un conquérant habile. Il arrive toujours qu'elles s'exaspèrent en un splendide élan, et c'est seulement après l'avoir brisé que l'ennemi peut se dire vainqueur. En réveillant les plus nobles passions de la Gaule, Vercingétorix offrit enfin à César l'occasion de les détruire et de montrer toute sa puissance.

Grâce à ce soulèvement, ce fut sous le nom et sous les auspices de Jules César que le peuple romain avait vaincu et soumis l'empire des Gaules, et la gloire de la conquête sérieuse et définitive s'attacha pour toujours aux fastes de son proconsulat. Il pouvait maintenant traiter la Gaule toute entière comme une province, puisqu'elle s'était battue contre lui et qu'elle s'était rendue[2]; et il avait enfin le droit de prononcer ce mot de province et la formule triomphale qui l'accompagnait.

De ces huit mois de batailles et de sièges, son armée sortait plus compacte, plus aguerrie, plus étroitement groupée autour de son chef. Les derniers évènements lui avaient permis de

1. T. II, ch. XIII; ici, p. 413, 448, 454-5, 493, 514-5 et 531.
2. Cf. Strabon, IV, 4, 2 : Ἀθρόοι γὰρ καὶ κατὰ πλῆθος ἐμπίπτοντες ἀθρόοι καταλύονται.

l'accroître : il possédait maintenant au moins onze légions[1], trois fois plus que le sénat ne lui en avait donné[2]. Ses quatre troupes de vétérans semblaient immortelles[3] : la X[e] légion n'avait point trop souffert : la VIII[e], la VII[e], la IX[e], réparaient leurs pertes et lui étaient presque comparables; les plus jeunes s'étaient formées à une forte école[4]. Avec de tels soldats, César pourrait tenter la conquête du monde.

Il les avait tous à sa dévotion[5]. La guerre de l'année lui permit de les combler d'esclaves et de butin : à Orléans, à Bourges, à Alésia, presque tout, hommes et biens, fut abandonné à l'armée[6]. Le proconsul, sur cette terre de révoltés, put maintenant lâcher la bride. Sanctuaires et temples furent mis à sac; les monceaux d'or accumulés dans les enceintes sacrées appartinrent aux vainqueurs[7]. L'heure du grand pillage arrivait enfin[8]. Tous les soldats devenaient riches[9]. Les négociants italiens oubliaient les mésaventures de plusieurs d'entre eux[10] en accumulant d'énormes bénéfices[11] : les officiers de César accroissaient leur monstrueuse fortune[12]. Labiénus passait à l'état de grand seigneur : il eut, en Gaule même, un train luxueux de maison, avec ses courriers et ses gardes du corps, et, comme son proconsul, il prendra des Germains à son service[13]. Si les pillages transalpins ne donnaient ni statues ni

1. P. 541 : outre les dix ou onze d'Alésia (p. 513, n. 6), 22 cohortes (p. 494, n. 4), donc la valeur de 12 ou 13.
2. P. 175.
3. *Singularis enim virtutis veterrimas legiones*, VIII, 8, 2, cf. p. 176-7.
4. Cf. VIII, 8, 2.
5. Cf. p. 188, 236 et 441. Plut., *C.*, 16.
6. P. 437, 453 et 567, n. 10.
7. Suétone, *César*, 54, 2 : *In Gallia fana templaque deum expilavit, urbes diruit saepius ob praedam quam ob delictum.*
8. Cf. Plut., *C.*, 29.
9. Cf. p. 362, 567-8 : Plut., *C.*, 29 ; Suétone, *C.*, 26 ; César, *De b. c.*, III, 30, 2.
10. P. 419, 472, 480.
11. Cf. Suétone, 27 : Appien (*Civiles*, II, 134 : parle de terres données par César à ses compagnons chez les Celtes et chez les Bretons (cf. César, *De b. c.*, III, 59, 2).
12. Cf. p. 368-9.
13. Cicéron, *Ad Quintum*, III, 8, 1 et 2 ; *Bellum Africum*, 19, 3 ; 29, 1. — Sur ses

bibliothèques, ils gorgeaient d'or et d'argent, ils livraient des foules d'esclaves, sans parler des vastes domaines de rapport qu'on se taillait sur la terre des vaincus. A la différence des guerres d'Orient, celle de Gaule ne pouvait éveiller des pensées d'art et le goût des belles choses. Chez ces Barbares de l'Occident, les Romains ne songèrent qu'à assouvir de brutales convoitises, et, après ces huit années de pillages, ils revinrent en Italie l'esprit plus vulgaire encore, l'âme plus grossière, disposée aux pires violences. Les campagnes gauloises achevèrent de former César et son armée pour les ignominies des guerres civiles[1].

Enfin, loin de diminuer le prestige du proconsul, cette révolte de 52 accrut sa gloire aux yeux des Romains. Il sut dissimuler sans doute que c'était une révolte, et la présenter comme une guerre sur frais nouveaux. Puis, et cela était vrai, il avait remporté de telles victoires, et fait de tels prodiges de valeur, d'endurance et de réflexion sur les champs de bataille et autour des villes assiégées! Le siège d'Alésia surtout, où il avait lutté six semaines contre la faim et contre toute la Gaule, avait la grandeur d'une aventure de héros : cela valait Numance, et Syracuse, et Carthage même. Il était permis de mettre César au-dessus de Marius et des deux Scipions, et Pompée, dans sa gloire trop rapide, ne montrait rien de pareil[2]. Ce n'étaient pas seulement la foule ignorante et les démagogues intéressés qui devaient l'acclamer : les connaisseurs en art militaire et les historiens de Rome pouvaient déclarer son génie égal à sa chance : le siège d'Avaricum, la bataille de Dijon, le blocus d'Alésia, étaient des œuvres parfaites et immortelles[3].

Aussi avait-il ressaisi Rome en même temps que la Gaule.

richesses de Labiénus, de Chambort, *Diss. sur Titus Labienus* (*Mém. de l'Ac. des Inscr.*, XIII, 1740), p. 62 et suiv.

1. Cf. Plut., *Pompée*, 51.

2. Ὁ πρὸς Ἀλησίᾳ κίνδυνος ἔσχε δόξαν, ὡς ... οὐδείς ; Plut., *C.*, 27 ; le même, 15.

3. *Quantas audere vix hominis, perficere pæne nullius nisi dei fuerit* ; Velléius, II, 47.

Caton échoua au consulat [1], et, après la lecture du rapport de César, le sénat décida vingt jours de prières solennelles, comme après les plus belles conquêtes [2].

II. — SOUMISSION DE LA GAULE CENTRALE

En attendant les conséquences plus vastes de la conquête, César tirait rapidement profit des dernières batailles.

Tous les prisonniers ne furent pas livrés comme esclaves à l'armée romaine. Le proconsul laissa provisoirement la liberté aux Éduens et aux Arvernes, au nombre de 20 000, et il négocia, à leur propos, avec les chefs de leurs nations [3].

C'était une politique nouvelle qu'il inaugurait. Pour la première fois peut-être, il n'use pas des droits souverains de la victoire, et il traite les vaincus en otages et non en butin. L'avait-il promis en échange de la soumission de Vercingétorix [4]? eut-il peur de pousser les peuples et les chefs à des résistances désespérées, à imiter Ambiorix et les Éburons? ou, enfin, avait-il conservé assez d'amis parmi les Arvernes et les Éduens [5] pour se croire tenu de ménager les deux peuples? Toujours est-il qu'au lieu de détruire et de sévir, il épargna et voulut traiter [6].

1. Plut., *Caton*, 49 et 50.

2. César, VII, 90, 8. — Soit que l'échec de Caton au consulat de 51 et la présence au pouvoir de quelques-uns des amis de César aient pour lui diminué les périls à Rome, soit qu'il se soit vu plus fort en Gaule et dans son armée, il se préoccupe moins des affaires romaines dans l'hiver de 52-51 et même en 51. Sa pensée principale paraît être de renforcer ses amitiés dans les Gaules, des deux côtés des Alpes. — C'est pendant cet hiver de 52-51, et, je crois, tout de suite après la campagne, en octobre-décembre 52, qu'il écrivit ses *Commentaires de la Guerre des Gaules*, d'un trait, *facile et celeriter* (Hirtius, VIII, *pr.*, 6). Je ne m'expliquerai pas autrement qu'il les ait arrêtés aux hivernages et réjouissances en l'automne de 52; et il est visible, à la manière modérée et bienveillante dont il traite et Pompée et tous les Gaulois (sauf Ambiorix), qu'il veut se les concilier également avant la fin de son proconsulat. D'autres arguments, Kraner, p. 20.

3. VII, 89, 5; 90, 3. Je ne suis pas sûr qu'il ait livré Alésia aux flammes, comme le dit Florus, I, 45 [III, 10], 23.

4. P. 531-2.

5. Cf. VII, 4, 2; VIII, 44, 3; VII, 63, 8-9.

6. *Viderent clementia Caesaris reditum patere in ejus amicitiam*, VIII, 3, 5.

Le résultat fut immédiat. D'Alésia, il entra sur le territoire éduen : la nation se rendit aussitôt[1]. A Bibracte même, il reçut des députés arvernes, et la cité de Vercingétorix se soumit à son tour[2]. Pour quelques-uns de ses chefs, le dernier roi n'avait été qu'un usurpateur[3] : César, sans nul doute, rétablit à Gergovie le régime antérieur, ce qu'on devait appeler la « liberté ».

L'automne était venu[4], le repos s'imposait aux soldats. Le proconsul, décidé cette fois à passer l'hiver en Gaule, renvoya à plus tard le reste de la conquête. Il établit à Bibracte son quartier général[5], et disloqua son armée. Cinq légions furent cantonnées près de lui, chez les Éduens[6], deux autres chez les Rèmes, toujours fidèles[7]. Il risqua les autres en pays ennemi : une chez les Bituriges, à la frontière des Éduens[8]; une autre plus loin encore, chez les Rutènes[9]; et deux autres enfin, avec les cavaliers et Labiénus, en Franche-Comté, chez les Séquanes[10] (octobre).

Mais le mouvement de soumission ne fut pas aussi rapide qu'on put le croire. Il ne s'étendit que lentement autour des Édueus et des Arvernes. C'est ainsi que la plus grande nation

1. VII, 90, 1.
2. VII, 90, 2.
3. VII, 4, 2.
4. Peu de temps après la fin du siège : cf. VIII, 1, 1 : VII, 90, 3.
5. VII, 90, 8.
6. A Bibracte, il semble avoir gardé la Xe (qui, chose étrange, ne sera jamais nommée dans la campagne de 51) et la XIIe (cf. VIII, 24, 2; 2, 1); à Chalon, Quintus Cicéron, et à Mâcon, P. Sulpicius, avec la XIVe et la VIe (VII, 90, 7; VIII, 4, 3); chez les *Ambivareti*, tribu éduenne du côté biturige (vers Dompierre-sur-Bebre sur la route de Bibracte à Vichy et Gergovie? cf. t. II, p. 538, n. 1), C. Antistius Reginus et la XIe (VII, 90, 6; VIII, 2, 1).
7. C. Fabius et L. Minucius Basilus avec la VIIIe (?) et la IXe (?) (VII, 90, 5; VIII, 6, 3; 8, 2). A Reims ou à Mouzon?
8. T. Sextius avec la XIIIe (VII, 90, 6; VIII, 2, 1). Par conséquent à l'ouest et pas très loin de l'Aubois, qui marque la frontière (cf. p. 433, n. 4) : à Sancoins? Nérondes? Baugy? en tout cas sur une route de Bibracte à Bourges.
9. C. Caninius Rebilus (VII, 90, 6) avec le Ier (?). A Rodez? — Groebe (*ap.* Drumann, III, p. 704-5), qui identifie la VIe et la Ire (p. 396, n. 2), donne la Xe à Rébilus : il me paraîtrait étrange que, de toutes les légions, ce fût la Xe qui ait été envoyée dans les quartiers d'hiver les plus pénibles.
10. Avec M. Sempronius Rutilus comme lieutenant (VII, 90, 6), la VIIe (VIII, 8, 2; cf. 6, 3) et la XVe (VII, 24, 3). A Besançon?

voisine, les Bituriges, demeura en armes et que ses chefs tinrent toujours des colloques de guerre[1] : cependant, elle était cliente des Éduens, et elle avait perdu Avaricum[2]. Ce qui pouvait donner fort à penser à César.

Le proconsul résolut de faire tout de suite un exemple[3]. Le 25 décembre[4], il partit de Bibracte, et, avec deux légions, entra dans le Berry[5]. Pendant cinq semaines[6], il traita le pays comme il avait fait autrefois la terre des Éburons. Tout ce qui était bon à prendre fut enlevé, tous les hommes qu'on rencontra furent emmenés. Pour que la chasse fût plus copieuse, les Romains avançaient sans allumer les incendies ordinaires[7]. Quelques fugitifs essayèrent de gagner les cités voisines : César envoya l'ordre de les repousser[8]. Les Bituriges se rendirent enfin[9]. Déjà, sous la menace de malheurs semblables, les nations d'à côté, Sénons, Pictons, Lémoviques ou Turons, avaient fait acte de sujétion[10]. A titre de récompense, les soldats reçurent chacun 200 sesterces, les centurions chacun 2000, et, le quarantième jour après son départ, le proconsul rentra dans Bibracte[11] (2 février[12]).

Labiénus s'était installé sans peine chez les Séquanes, un autre légat, Caius Caninius Rébilus, chez les Rutènes[13]. Les

1. VIII, 2, 2.
2. P. 453.
3. VIII, 2, 1.
4. *Pridie kal. januarias* (VIII, 2, 1) : le 25 décembre, calendrier rectifié (système Le Verrier), le 4 décembre, d'après l'autre système.
5. Marc-Antoine le remplace au quartier général ; César va rejoindre la XIIIe vers l'Auron et fait venir la XIe de la Saône (VIII, 2, 1 ; cf. p. 541, n. 8 et 6). Route de Bibracte à Bourges par Nevers ou par Decize ?
6. Cf. VIII, 4, 1.
7. VIII, 2, 2 ; 3, 1-2.
8. VIII, 3, 3-5.
9. VIII, 3, 5.
10. Hirtius ne les nomme pas, et dit seulement *finitimas civitates* (3, 3-5) ; mais il faut exclure Carnutes toujours rebelles (p. 546), Éduens et Arvernes déjà soumis (p. 540). César, qui a menacé ces peuples voisins de très près (3, 4), a dû traverser tout le pays biturige jusqu'aux frontières (de Nevers à Bourges et à Poitiers ? *fideles amicos*, peut-être les gens de Poitiers, VIII, 26, 1).
11. VIII, 4, 1. Les légions regagnèrent leurs précédents quartiers (n. 5).
12. *Inc.* XXXA, 4, 1 ; cf. n. 4.
13. P. 541, n. 10 et 9.

nations de la Gaule centrale, sauf les Carnutes[1], étaient à jamais réduites, grâce au double procédé de César, la clémence en cas de soumission, une impitoyable rigueur contre les obstinés[2].

III. — PLAN DES NOUVEAUX CONJURÉS

Mais la commotion de 52 avait été trop forte, Vercingétorix avait réveillé trop de colères et d'espérances, pour que la Gaule s'affaissât d'un coup et reprît aussitôt l'habitude de l'esclavage. Plus d'une moitié des cités refusa de suivre l'exemple des Éduens, et une dizaine de grands chefs décidèrent de continuer la lutte.

Parmi ces cités, il y en avait deux qui n'avaient point pris part à la dernière guerre, et qui gardaient toutes leurs forces : c'étaient les deux plus grandes cités de la Belgique, les Trévires et les Bellovaques[3]. Précisément, quelques-uns des plus énergiques d'entre les vaincus se réfugièrent chez elles. Sur l'Éduen chez les Trévires[4] et Comm chez les Bellovaques[5]. L'arrivée de ce dernier, ami fidèle de la nation[6], fut suivie d'une prise d'armes générale dans le Beauvaisis. D'accord avec lui, Correus, le chef le plus populaire, souleva la multitude, força la main aux anciens et déclara l'état de guerre[7]. Autour d'eux, d'Arras à Rouen, Calètes, Véliocasses, Atrébates, Ambiens, se montrèrent prêts à les rejoindre[8]. A l'est, Ambiorix avait reparu dans les Ardennes[9], et faisait le trait d'union entre les Bellovaques et les Trévires. La Belgique était à reconquérir toute entière.

1. P. 540.
2. *Dubitantes terrore.... clementia reditum patere*. VIII, 3, 4 et 5.
3. Cf. p. 480 et 516.
4. VIII, 45, 2 : *Surum Aeduum, qui et virtutis et generis summam nobilitatem habebat*.
5. VIII, 6, 2.
6. VII, 75, 5.
7. VIII, 7, 4; 21, 4; 22, 1.
8. VIII, 6, 2; 7, 4; 22, 1.
9. VIII, 24, 4.

Au nord-ouest, les Romains ne reçurent d'Armorique aucune preuve de soumission. Les Aulerques se déclarèrent d'accord avec Comm et Correus[1]. A côté d'eux, Dumnac ne désarmait pas chez les Andes[2]; et chez les Carnutes, Gutuatr refusait d'abandonner la guerre dont il avait donné le signal[3]. Du Rhin à la Loire, le long de l'Océan et dans l'intérieur des terres, une ligne continue d'ennemis s'opposait à César.

Elle gagnait peu à peu vers l'ouest et vers le sud. Drappès le Sénon et Lucter le Cadurque s'étaient réfugiés auprès de Dumnac, et lui apportèrent le précieux concours de leur audace[4]. Les Romains avaient quelques amis dans le Poitou : l'un d'eux, Duratius, tenait Poitiers[5]. Mais le reste du pays restait fidèle à la Gaule, et, au sud de la Vienne, le Quercy offrait aux défenseurs de la liberté ses admirables refuges, et Lucter était le maître dans sa forteresse d'Uxellodunum (puy d'Issolu?), imprenable comme Gergovie[6].

Ces peuples, ces hommes et ces refuges n'étaient pas de médiocres dangers. César ne les abattra qu'à force de batailles et par la mort. Personne, parmi ces huit chefs, ne demandera merci. Tous ressemblaient à Ambiorix, avaient sa haine du peuple romain, son impérieux besoin de vivre libre. Aucun d'eux, à l'exception de Comm[7], n'eut cette peur de la solitude qui dispose à toutes les faiblesses : Comm aimait à commander ou à plaire à des hommes, à vivre chef de peuple ou compagnon entouré[8]; les autres étaient devenus, comme Caton, des obstinés pour qui l'obéissance était le pire des malheurs[9]. Ceux que César ne fit point périr, finiront par mourir oubliés dans les

1. VIII, 7, 4. Dion (XL, 42, 1) ne parle que de Comm pour chef de la ligue.
2. 26, 2.
3. 38, 3; cf. 4, 2; ici, p. 418-9.
4. Cf. 30, 1.
5. 26, 1.
6. *Quod in clientela fuerat ejus*, 32, 2. Sur l'endroit, voyez p. 556, n. 1.
7. P. 564-5.
8. Cela résulte de toute sa vie (cf. p. 413, n. 6, p. 504-5).
9. *Pertinacissime*, VIII, 22, 1; *pertinaciam*, 39, 2.

bois ou les marécages qui furent leur dernier refuge[1] : mais ils mourront en pleine liberté. Et, pour ne pas ressembler à la large ambition et au noble dévouement de Vercingétorix, leur farouche persévérance n'en fut pas moins une grande vertu. La Gaule connut toutes les manières d'aimer et de défendre la patrie.

Ce qui inquiétait surtout César, c'est que ces hommes continuaient à chercher des résolutions communes. Les pourparlers ne cessèrent pas de l'hiver[2]. On ne se bornerait pas à de petites guerres de partisans, mais on recommencerait la lutte générale, et sur un plan d'ensemble. Dans ce plan, ils s'inspirèrent à la fois des leçons de Vercingétorix et des souvenirs de sa défaite : plus de bataille, pas même de grandes armées ; les cités combattant à part ou en groupes de quelques-unes, mais toutes en même temps ; les Romains obligés à diviser leurs forces, comme aux semaines de Gergovie ; la lutte traînée en longueur, jamais suspendue[3], de manière à ce que la Gaule se trouvât encore en armes le jour, bientôt proche, où prendrait fin le proconsulat de César[4].

Ce furent de sages résolutions : mais elles venaient trop tard. La Gaule indépendante était réduite de moitié. Des nations qui restaient, presque toutes sortaient mutilées des dernières campagnes. Ceux qui les commandent sont des chefs improvisés plutôt que des rois ou des magistrats légitimes. Ce Drappès qui guerroie dans l'Ouest est un Sénon dont César a pour toujours soumis la cité. Comm l'Atrébate, qui dirige la ligue bellovaque,

1. P. 563-5.

2. VIII, 1, 1.

3. *Neque ulla multitudine in unum locum coacta resisti posse Romanis, nec, si diversa bella complures eodem tempore intulissent civitates, satis auxilii aut spatii aut copiarum habiturum exercitum populi Romani ad omnia persequenda*; VIII, 1, 2.

4. Mars 50? (cf. p. 320, n. 4) ; cette préoccupation, chez les Gaulois, de la fin des pouvoirs de César (VIII, 39, 2 et 3) semblerait indiquer qu'ils espéraient que ses actes seraient désavoués, et la Gaule abandonnée : *Cum omnibus Gallis notum esse sciret reliquam esse unum æstatem suæ provinciæ, quam si sustinere potuissent, nullum ultra periculum vererentur* : il s'agit de l'*æstas* en cours (cf. Hirschfeld, *Beiträge*, IV, p. 83) ; *contra*, Holzapfel, *id.*, V, p. 113-4, et Hirschfeld lui-même, p. 237.

n'a sans doute plus son royaume chez les Morins. Derrière tous ces hommes, on ne sent pas la force d'une armée nationale. Aucun d'eux ne pouvait s'imposer à tous, comme autrefois Vercingétorix [1]. Il leur manqua même de savoir s'entendre : en dépit des résolutions prises, la révolte n'eut pas lieu partout le même jour, et César eut toujours assez d'hommes pour faire face à tous les ennemis d'un moment. Les Gaulois accompliront de belles prouesses, mais ils ne s'approcheront jamais de la victoire.

IV. — CAMPAGNES CONTRE LES CARNUTES ET LES BELGES [2]

Les Carnutes, comme les années précédentes [3], donnèrent le signal. César était à peine de retour à Bibracte, qu'ils assaillirent les terres des Bituriges [4]. Aucun autre peuple n'était prêt : ils se jetèrent follement sur les armes de l'ennemi.

En quelques jours, malgré les tempêtes de l'hiver, le proconsul mena deux légions [5] chez les Carnutes (février) [6]. Il y avait moins d'un an qu'il avait traversé leurs terres et brûlé Orléans [7] : déjà le pays se relevait de ses ruines, les villages, les forteresses, et Orléans même s'étaient rebâtis, tout reprenait vie [8]. A l'arrivée de César [9], ce fut une fuite générale dans les forêts de la frontière [10]. Ces peuples de la Beauce et de la Sologne n'avaient pas de refuges assez forts pour lutter contre une armée [11]. Les

1. P. 416, 421, 488.
2. Bibliographie de la campagne contre les Belges : p. 262, n. 1, p. 547, n. 8.
3. Cf. p. 373 et s.
4. VIII, 4, 2.
5. Les VI° et XIV°, qu'il rappelle de la Saône (VIII, 4, 3 ; cf. p. 541, n. 6).
6. Dix-huit jours après son retour (VIII, 4, 3), soit le 19 février (p. 542, n. 12).
7. P. 436-7.
8. VIII, 5, 1-2.
9. Route de Bibracte à Orléans, par Decize, Nevers et la Loire? les *vici oppidaque* (5, 1), sur cette route, entre Gien et Orléans, entre la forêt et la Loire?
10. VIII, 5, 1 et 4 : la fuite eut lieu dans la forêt d'Orléans, qui borde la zone habitée de la rive droite (n. 9)?
11. Cf. t. II, p. 534.

Romains s'installèrent au centre, à Orléans[1], et, de là, procédèrent au pillage méthodique de la contrée. Quand ils eurent tout détruit dans la campagne, ils entrèrent dans la forêt : l'hiver, on y voyait loin devant soi, et l'arbre trahissait le fugitif. Les Carnutes, traqués dans leur asile habituel, furent pris ou égorgés en nombre, ou chassés vers les nations voisines[2]. Mais leur chef, Gutuatr, échappa encore[3].

Les Bellovaques ne se trouvèrent en armes qu'après l'exécution des Carnutes. César laissa ses deux légions se reposer[4], en prit quatre autres parmi les meilleures[5], et les conduisit en Belgique[6]. À tour de rôle, il donnait du travail à chacune de ses armées et à chacun de ses adversaires[7].

Les coalisés du Nord, bien dirigés par Correus le Bellovaque et Comm l'Atrébate, furent plus habiles que César ne l'avait cru. Ils étaient demeurés chez eux, au débouché de la route de l'Aisne, qui sortait du pays des Rèmes et que les Romains ne manqueraient pas de suivre ; et, solidement campés sur une large montagne qui borde la rivière et commande la vallée (le mont Saint-Marc à l'entrée de la forêt de Compiègne?[8]), pro-

1. VIII, 3, 2.

2. VIII, 3, 3-4 : chez les Andes ou les Armoricains (cf. p. 344, 333-4) chez les Aulerques et Belges (cf. 7, 4, p. 344-5)? On a dû les pourchasser dans la forêt d'Orléans?

3. Cf. p. 500.

4. A Genabum, Orléans, sous les ordres de Trebonius, les VI[e] et XIV[e] (VIII, 6, 1).

5. Les VIII[e] et IX[e] furent envoyées (par Reims? cf. p. 341, n. 7) sans doute sur l'Aisne, en tout cas dans le pays de Soissons (6, 3) ; la XI[e] (cf. p. 341, n. 6) rejoignit sans doute César à Orléans (6, 3) ; la VII[e], partie de Besançon (cf. p. 341, n. 10), put gagner Soissons par la route suivie en 57 (p. 248-251).

6. Route d'Orléans à Soissons par Melun et Meaux ?

7. Cf. VIII, 6, 4.

8. L'emplacement du camp gaulois doit être cherché : 1° chez les Bellovaques (7, 1) ; 2° à portée du Soissonnais (6, 2) ; 3° non loin d'une rivière importante (18, 1) ; 4° dans une région très boisée (7, 4 ; 12, 1 ; 18, 1) ; 5° à la lisière de cette région (7, 4). Il faut songer, sans trop hésiter, à la vallée de l'Aisne et à la forêt de Compiègne : car je crois que la limite entre Suessions et Bellovaques coupait l'Aisne vers Ressons-le-Long et longeait ensuite la lisière sud-est de la forêt, et je crois qu'il faut étendre jusqu'à Ressons-le-Long, près de l'Aisne, le pays *Rosontinsis* (Grégoire de Tours, *H. Fr.*, IX, 20), le rattacher aux Bellovaques, et lire sans doute (*Vita s. Amandi*, 6 févr., I, p. 863) *in pago Belvacensi locum, cui vocabulum est Rossonto, secus A[x]onnam fluvium* (cf., dans un sens en partie analogue : de Valois, *N. G.*, p. 480 ; Jacobs, *Géogr. de Grégoire de Tours*, 1858, p. 126-7 ; Dubuc,

tégés par les bois et les marécages, ils attendaient sans trouble l'armée des ennemis[1].

César, ne pouvant les déloger[2], tenta de les attirer en bas, sur le chemin, en leur offrant la bataille : ils ne bougèrent pas[3].

De Suessionum civitate, 1902, p. 110; *contra*, Longnon, *Géogr.*, p. 510). — Cela posé, nulle part, dans la forêt, on ne trouve un emplacement qui réponde aussi exactement que le mont Saint-Marc aux données d'Hirtius. En ce qui concerne l'aspect : 1° une colline élevée et isolée (7, 4; 9, 1; 11, 1), 2° boisée (7, 4), 3° bordée d'un marais avec gués et passages (7, 4; 10, 2; 11, 1; 13, 1; 14, 4), 4° flanquée d'un éperon montagneux rattaché à elle (14, 4; p. 550, n. 2), 5° mais cet éperon séparé d'elle par une vallée peu large (14, 4 et 5). En ce qui concerne la situation : 1° à l'entrée de la forêt, 2° vis-à-vis d'une autre colline, dont la séparent les marais et une vallée plus profonde que large (9, 2; cf. p. 549, n. 2), 3° dominant la route du Soissonnais, 4° dans un pays assez peu habité (7, 7; 10, 3 et 4), 5° mais à 3 ou 4 kil. d'une plaine assez large et fertile (p. 551, n. 2). — Cet emplacement, comme celui du camp de César au mont Saint-Pierre-en-Chastres (p. 549, n. 1), paraît avoir été signalé d'abord par de Saulcy (*Campagnes*, p. 402), accepté souvent depuis (Creuly, *Carte*, p. 99; Napoléon III, p. 368; Rice Holmes, p. 804 et suiv.). *Contra* : Mazière, *Les Campagnes de Jules César dans les Gaules*, Compiègne, 1862, et Vauville, *Mémoires de la Soc. des Antiquaires* de 1908, LXVIII, VII, VIII, 1909. — Au confluent de l'Oise et de l'Aronde, le camp de César au mont Ganelon : Bosc, *Le Théâtre de la dernière guerre*, Beauvais, 1866 (extrait du *Guetteur du Beauvaisis*). — A l'entrée de la même forêt de Compiègne, sur les hauteurs au sud-est de Pierrefonds : von Göler, p. 339. — Du même côté, vers Champlieu : de Roillencourt, *Comité arch. de Noyon*, 1856-60 (1862), p. 170 et s. — Dans la forêt de Laigue, au parc d'Offémont : Peigné-Delacourt, *Compiègne*, p. 4 (extrait des *Mém. de la Soc. acad. de l'Oise*, V, I, 1862). — Sur la colline de Clermont (il semble qu'on y ait pensé au XVIIIe s.), et l'emplacement n'est pas impossible, à la condition de mettre César à Clermont et les Gaulois au bois des Côtes) : le même Peigné-Delacourt, *Étude nouvelle*, etc., dans le *Comité arch. de Senlis*, 1869-71 (1872), suivi par Plessier, *Notes sur la deuxième campagne*, etc., 1898, Clermont (Oise). — Au « camp » de Gouvieux : Vatin, *César au camp de Gouvieux*, Senlis, 1865, Lalonnois (*Comité arch. de Senlis*, 1865 (1866)). — « Dans les environs de Noyon » : Sarrette, *Comité arch. de Noyon*, II, 1867, p. 202 et suiv. — Le mont César et ses abords, opinion primitive (avec variantes) : Louvel, *Mémoires... de Beauvais*, 1617, p. 7; Cambry, *Descr. du dép. de l'Oise*, I, 1803, p. 194 et suiv.; Dévic, *Études sur les IIe et VIIIe livres*, etc., Arras, 1863, p. 50 et suiv. — Aux abords de Lercourt, près de la Somme : d'Allonville, *Camps romains*, p. 83 et suiv. — Les mémoires de de Grattier (*Comité arch. de Noyon*, II, 1867, III, 1868, IV, 1872, p. 169 et 202) sont surtout critiques.

1. Le camp bellovaque doit être cherché surtout à l'est du mont Saint-Marc (cf. VIII, 14, 5). Mais ils étaient assez nombreux (plus de cent mille, cf. VIII, 7, 4, à II, 4, 5) pour occuper toute la montagne. D'autant plus qu'il y avait avec eux des bagages et des non-combattants (14, 1), qui paraissent relégués sur le côté ouest, boisé, de la montagne (*in ulteriores silvas*, 7, 4).

2. Du pays de Soissons (p. 547, n. 5), César traverse (7, 1) la frontière des Bellovaques (p. 547, n. 8) à la hauteur de Ressons-le-Long (?), il campe là (7, 1), et envoie ses cavaliers aux informations *in omnes partes* (il y a, à Ressons, trois routes, l'une, vers Noyon, l'autre, vers Senlis, la troisième, vers Compiègne et Beauvais).

3. 8, 4; 9, 1 et 2 : marche de Ressons au mont Saint-Pierre par Croutoy, Cuise et la vieille route (cf. Napoléon III, pl. 30), qui passe entre le mont Collet et l'étang de la Rouillie? C'est à leur descente vers l'étang que l'ennemi découvrit les

Il campa alors en face d'eux, sur la hauteur la plus voisine (le mont Saint-Pierre?[1]), et se tint en observation[2] : ils se bornèrent à faire sortir quelques hommes pour enlever les fourrageurs romains[3]. C'était une longue affaire qui s'annonçait.

Voyant cela, le proconsul appela chez les Bellovaques trois autres légions[4]; il avait déjà avec lui les escadrons des Rèmes, des Lingons et d'autres cités, des cavaliers et des fantassins germains[5]. De son côté, Comm était allé chercher du secours au delà du Rhin : il en ramena un demi-millier de chevaux[6]. Le camp romain fut fortifié comme pour un long siège, pourvu de blindages, d'un double fossé, de tours réunies par des ponts[7]. A voir tous ces ouvrages et ces concentrations d'hommes, on crut que les jours d'Alésia revenaient[8].

legions *repente* (9, 1), et c'est de là, vers l'étang, que César aperçoit *multitudinem hostium* (9, 2), rangée sur le rebord du plateau (sur l'éperon qui domine le ru de Berne, voir à l'écriteau du « beau panorama » du Touring-Club) (9, 1). De l'étang, en gardant toujours le nord de la ligne des marais, il a dû longer le pied du mont Collet (cf. p. 550, n. 2), puis traverser la ligne des marais au delà de l'étang de l'Étau, pour monter à Saint-Pierre.

1. Les fouilles ont fait, dit-on, découvrir le camp de César (Napoléon III, pl. 30 et p. 370, cf. n. 7) (25 hectares pour 4 légions). — On a de nos jours reconnu à Saint-Pierre les vestiges plus certains d'un *oppidum* gaulois (Vauvillé). Mais je ne crois pas qu'on doive en tirer une conclusion contre un campement de César. — Je comprends du reste que, disparaissant sous ses hautes futaies, le mont Saint-Pierre ne rappelle guère un emplacement de camp romain et fasse plutôt songer à un *oppidum* diminutif du Beuvray. Mais César a dû, évidemment, commencer par déboiser les flancs, au moins du côté nord, en admettant qu'ils fussent alors couverts d'arbres.

2. 9, 2; 10, 1. L'expression, *valle intermissa, magis in altitudinem depressa quam late patente* (9, 2), me paraît désigner la vallée entre Saint-Marc et Saint-Pierre, vue surtout du nord de cette dernière colline.

3. 10, 2-4. Ils vont fourrager *raris disjectisque ex aedificiis* (Vieux-Moulin, Vivier-Frère-Robert, Trosly, Breuil?).

4. Les XIIIe, VIe, XIVe (11, 1, cf. 6, 1 et 4, 3).

5. 11, 2; 10, 2; 12, 3-6; 13, 2.

6. 10, 4; 7, 5.

7. 9, 3-4 : *vallum* haut de 12 pieds, pourvu d'un blindage (*loricula*) d'osier; deux fossés de quinze pieds [à eux deux? cf. p. 470, n. 8], à parois verticales (*fossa duplex directis lateribus*) [les fouilles ont fait retrouver, non pas des fossés à parois verticales, mais à fond de cuve, pl. 30; je ne suis pas sûr, ainsi que le pense aussi Vauvillé, p. 167, qu'il s'agisse de ceux de César]; des tours extérieures sur les portes; sur le *vallum*, des tours à trois étages, réunies par un pont ou plancher continu, pourvu d'un parapet d'osier blindé (*loricula*) : ce qui faisait, *vallum* et pont, deux lignes de combat superposées (*duplici propugnatorum ordine*).

8. *Similem obsessionem Alesiae*, VIII, 14, 1. — Comme incidents : une défaite des

Ce souvenir fit plus que toutes les manœuvres pour décider les Bellovaques à la retraite. A l'approche des trois nouvelles légions, ils craignirent d'être cernés, et se préparèrent à déguerpir[1]. César essaya de les surprendre dans le désordre du départ, et gravit en hâte un éperon de la montagne qui portait leur campement (mont Collet?)[2]. Il allait les atteindre[3] : mais les Gaulois allumèrent subitement de grands feux sur le front des légions[4], et quand l'incendie se fut éteint, ils campaient en sûreté à plusieurs milles de là[5]. Tout le travail du camp était à recommencer pour César.

fourrageurs rémois de César tombés dans une embuscade *silvestribus locis* (12, 1) [autour des pâturages de Trosly?] ; une victoire des Germains de César entre les deux camps, *ad vada transitusque paludis* (13, 1) [sur les sentiers qui traversent le ru de Berne?]. Après ces deux combats de cavalerie, Dion mentionne un troisième combat d'infanterie (XL, 42, 1).

1. VIII, 14, 1-2. Par un des sentiers de l'ouest du mont Saint-Marc?

2. 14, 3-4 : *Id jugum* [mont Collet], *quod trans paludem* [le marais et l'étang de l'Étau, qui prolongent au nord-ouest l'étang de la Rouillie] *paene ad hostium castra pertineret* [voyez le seuil à l'est du mont Saint-Marc], *mediocri valle a castris eorum intercisum* [le ravin nord entre le mont Collet et le mont Saint-Marc] *animum adverteret, pontibus palude constrata* [sur la ligne des marais, entre l'étang de l'Étau et l'étang de la Rouillie, à droite ou à l'est de l'endroit où César a passé cette ligne au début, p. 548, n. 3], *legiones traducit celeriterque* [par le chemin qui monte au carrefour du mont Collet] *in summam planitiem jugi pervenit* [au milieu du mont Collet, qui en est la partie la plus large et la plus aplanie], *quae declivi fastigio duobus ab lateribus muniebatur* [les pentes du nord vers Trosly-Breuil, du sud vers les étangs].

3. 14, 5 : *Ibi* [au milieu, n. 2] *legionibus instructis, ad ultimum jugum pervenit* [sur le seuil entre le mont Saint-Marc et le mont Collet, plutôt qu'à l'éperon nord de ce dernier?], *aciemque eo loco constituit, unde tormento missa tela in hostium cuneos conjici possent*. Ce qui explique la mention de machines dans ce passage, c'est que César fit construire ensuite (15, 1-2) un camp fortifié pour deux légions [au milieu du mont Collet, devant le seuil, bon emplacement de petit camp], et que, cela fait, il prépara (15, 3) l'attaque [par le seuil].

4. VIII, 15, 5. Hirtius explique l'abondance de branchages, etc., par le fait que les Gaulois *in acie sedere* [sedentes esse? cf. Strabon, IV, 4, 3] ; en réalité, le mont Saint-Marc devait être, comme il l'est encore, en grande partie boisé. — Dion Cassius (XL, 42, 2-3) parle d'une fuite des Gaulois à travers la forêt, de l'incendie de cette forêt, éteint par les Romains, qui parvinrent jusqu'aux fugitifs et les massacrèrent : là s'arrête son récit.

5. 15, 6 ; 16, 3. Ils campèrent (16, 3) *loco munitissimo*, au delà d'une rivière (20, 1) : cela correspond bien au mont Ganelon, au delà du confluent de l'Aisne et de l'Oise. De fait, cet emplacement a été proposé de très bonne heure (von Göler, p. 348) et accepté par la plupart. — Toutefois, l'indication de la distance, dix milles, donnée avec une certaine insistance (16, 3 ; 20, 1), me fait hésiter, car le mont Ganelon est à moitié moins du premier camp, et il domine la plaine de l'embuscade (objection bien vue par Mazière, p. 61), alors que le second camp gaulois est dit à huit milles de cette plaine (20, 1). De plus, il se

Il brusqua alors les choses, avant même l'arrivée de ses renforts. Les Bellovaques s'étant remis à s'embusquer sur la route de ses fourrageurs[1], il leur répondit par un contre-piège. Un jour, Correus se cacha avec 7000 hommes dans la forêt qui bordait la plaine où les Romains allaient aux vivres (entre Compiègne et le passage de Choisy?[2]). César l'apprit, envoya quand même ses hommes, avec ordre d'accepter le combat, et mit en mouvement, derrière eux, toutes ses troupes[3]. Ce fut Correus lui-même qui dirigea l'attaque, pensant n'avoir affaire qu'à une poignée de fourrageurs[4]. Comme les cavaliers de César tenaient bon, le Bellovaque fut entraîné à faire sortir tous les siens du fourré[5]. Ce fut alors que le gros des ennemis se présentèrent[6]. Les Gaulois s'enfuirent. Correus fut entouré de toutes parts, et on lui cria de se rendre. Il répondit en frappant autour de lui comme un forcené, et on dut le tuer sous une volée de javelots[7].

La chose était faite quand César arriva, et il n'eut plus qu'à

prête, mieux encore que le mont Saint-Marc, à cet investissement que les Bellovaques redoutaient tellement (VIII, 14, 1). En outre, au mont Ganelon, qui est à l'extrémité de leur territoire, les Bellovaques ne couvraient pas la route de leur pays. — On peut proposer, à dix milles du mont Saint-Marc, sur la route de Beauvais, la masse des hauteurs, plus confuses, moins isolées, de Jonquières, Armancourt, Le Meux, Rivecourt, le long de l'Oise, *flumen impeditum* (20, 1). Mais cela ne vaut certes pas, comme refuge, le mont Ganelon.

1. 16, 4 ; on devait aller au fourrage sur la route de Compiègne, le long de l'Aisne, rive gauche.

2. Le lieu de l'embuscade est *campus*, large d'un mille, bordé d'une rivière d'accès difficile et de forêts (18, 1), riche en blé et fourrage (17, 1), à *huit* milles du nouveau camp barbare (20, 1 ; p. 550, n. 3) : c'est sans doute la plaine de Choisy, entre l'Aisne continuée par l'Oise et la forêt de Compiègne. Les Romains arrivent le long de la rivière, et les Gaulois sortent peu à peu de la forêt. Après la bataille, ils sont rejetés, soit dans la forêt, soit dans l'Aisne (19, 7), pris ainsi à leur propre piège (19, 6 ; 18, 1). — On a aussi proposé, pour conserver la distance avec le mont Ganelon (p. 550, n. 5) : Trosly-Breuil (von Goeler, p. 349), Rethondes (Creuly, p. 99). Mais, outre que le pays avait dû être déjà épuisé par César, les Bellovaques se seraient-ils exposés si près des lignes ennemies?

3. 17, 2-3 ; 18, 2 ; sur la route, le long de l'Aisne (n. 1)?

4. 18, 3-4 ; 19, 1-2 : les cavaliers des Romains, engagés d'abord, eurent soin de combattre dispersés, pour espacer l'ennemi.

5. 19, 1-2.

6. D'abord l'infanterie légère, qui occupe les intervalles laissés libres par les cavaliers (19, 2-3), puis les légions (19, 4 et suiv.).

7. 19, 6-8.

regarder les cadavres[1]. Puis il se retourna contre le campement, où se trouvait l'armée des confédérés, privée de son général et de son élite[2]. Les autres chefs désirèrent se rendre[3], Commius excepté, lequel se hâta de fuir chez les Germains[4]. Des otages furent livrés[5], et la Belgique se soumit, à l'exception de ceux qui n'avaient point pris part à cette campagne, les Éburons des Ardennes, les Trévires de la Moselle, les Morins et les Ménapes des marécages.

César négligea ces derniers, peu redoutables et trop bien gardés par leurs palus[6]. Il réserva les Trévires à Labiénus[7], qui connaissait ce genre d'ennemi[8]. Mais il se chargea des Éburons.

Le pays d'Ambiorix fut dévasté une nouvelle fois. Tout ce qui, depuis deux ans, était venu ou revenu à la vie sur cette malheureuse terre, bêtes, fermes, humains et moissons, tout fut livré à l'incendie et au massacre. Mais Ambiorix resta introuvable[9], et César dut lâcher sa poursuite, afin de s'occuper des affaires de l'Ouest[10] (mai?[11]).

1. Cf. *paulo vestigiis regressus*, 20, 1.
2. 20, 1. P. 551, n. 7.
3. 20, 2.
4. 21, 1 ; 23, 2.
5. VIII, 21 et 22 ; 24, 2.
6. Cf. p. 37[illegible], n. 2.
7. 25, 1 et 2.
8. P. 311, 395, 398.
9. 24, 4.
10. César avait sans doute alors autour de lui sept légions, les VIIe, VIIIe, IXe, XIe (p. 547, n. 3), les VIe, XIIIe, XIVe (p. 549, n. 4) ; la XVe était encore à Besançon avec Labiénus (24, 3) ; la XIIe et la Xe (?) à Bibracte avec Marc-Antoine (24, 2 ; cf. p. 541, n. 6) ; la Ire dans l'Ouest avec Caninius (p. 541, n. 9). Il y eut alors une nouvelle répartition, à la suite de laquelle l'histoire de chaque légion se perd : le quartier général de Bibracte fut disloqué, Marc-Antoine rappelé en Belgique avec la XIIe (24, 2), la Xe, sans doute, envoyée à Caninius, qui a maintenant deux légions (24, 2) ; le camp de Besançon fut aussi supprimé, Labiénus rappelé en Belgique, et la XVe envoyée en Cisalpine (24, 3). — Des huit légions groupées alors en Belgique, César en donne deux à Labiénus contre les Trévires (25, 1), deux et demie à Fabius contre les Armoricains (24, 2) et en garde donc trois et demie (cf. 38, 1 et 39, 4).
11. A partir de ce moment les indications chronologiques deviennent très vagues : la campagne de Belgique a dû commencer avant la fin des hivernages ou d'avril (cf. 6, 4), et s'achever à l'entrée de la belle saison (cf. 26).

V. — CAMPAGNES DE L'OUEST

Il avait laissé, pour surveiller l'Ouest, Caninius et deux légions[1]. Cela suffit pendant quelque temps. Car les trois chefs alliés, Dumnac, Lucter et Drappès, n'eurent d'abord que de médiocres visées. Ils se bornaient à assiéger Poitiers[2], que tenait un chef ami des Romains, Duratius[3]. Quand le légat s'approcha d'eux[4], ils quittèrent le siège pour attaquer son camp[5]; et, comme le camp résistait, ils revinrent à la ville sans réussir davantage à la prendre[6]. L'armée des Celtes perdit ainsi beaucoup de jours et beaucoup d'hommes[7] : c'était, semble-t-il, une armée à l'ancienne façon gauloise, manquant de tenue et de consistance, et mal commandée par Dumnac, son général en chef[8].

César eut le temps d'expédier des renforts. Après la défaite des Bellovaques, il envoya dans l'Ouest[9] Fabius avec deux légions et demie[10]. Le légat ne se pressa pas, visitant les cités l'une après l'autre, les ramenant au devoir, prenant leurs otages[11]. Il passa enfin la Loire[12], et se rapprocha de Poitiers

1. VIII, 24, 2; p. 552, n. 10.

2. Les mss. hésitent entre *Limonum* et *Lemonum* (VIII, 26, 1, 2 et 4). Aucun doute sur l'identification, bien qu'au Moyen Age on ait songé à Lusignan, et après la Renaissance à Limoges.

3. VIII, 26, 1 et 2.

4. Route de Rodez à Poitiers par Aurillac, Tulle et Limoges, à travers le pays des Arvernes et des Lémoviques, car il a dû éviter les Cadurques encore insoumis? Il n'osa pas d'abord attaquer, et se fortifia *loco munito* (26, 2) : peut-être à Nouaillé (Fallue, *An.*, p. 334, pense à Bonneuil : c'est trop loin).

5. VIII, 26, 3.

6. VIII, 26, 4.

7. VIII, 26, 4.

8. Cf. 29

9. VIII, 24, 2 (*in diversissimam partem*, l'Armorique et l'Ouest).

10. VIII, 24, 2.

11. 27, 1 : il dut passer, non par les Carnutes (cf. 31, 1), non par les Andes (cf. 31, 5), mais par les Turons ; les *plures civitates* qu'il soumet sont à chercher sur la route de Beauvais à Tours par Rouen (Véliocasses), Évreux (Aulerques Éburoviques), Le Mans (Aulerques Cénomans) : ces peuples avaient combattu avec Corréus (p. 543-4).

12. A Tours? n. 11.

et de Caninius[1]. Dumnac prit peur, abandonna le siège, courut vers la Loire pour n'être point coupé de son pays et de ses alliés d'Armorique[2]. Alors, sans se donner le temps de rejoindre son collègue, Fabius se détourna à la poursuite des Gaulois, et les atteignit aux abords du fleuve, qu'ils s'apprêtaient à franchir sur un pont[3] (à Saumur?[4]).

Les Celtes, comme à l'ordinaire, étaient encombrés de bagages[5]. Ils résistèrent assez bien aux cavaliers[6], mais la vue des légions suffit pour les mettre en fuite[7]. L'arrière-garde fut détruite un jour[8], et le reste de l'armée le lendemain. On leur tua 12 000 hommes, et on prit un très gros butin[9]. Mais les trois chefs échappèrent, Drappès et Lucter regagnèrent le sud[10], et Dumnac son pays d'Anjou[11]. Fabius s'occupa de ce dernier, laissant les deux autres à Caninius.

Dumnac, au nord de la Loire, songeait encore à réorganiser la résistance[12]. Fabius ne lui en laissa pas le temps. Il repassa le fleuve[13], et se montra de nouveau aux cités riveraines.

1. 27, 1.
2. 27, 2 : route de Poitiers à Saumur (cf. n. 4)?
3. VIII, 27, 3-4. Fabius devait suivre la route de Tours à Poitiers par Sainte-Maure? il l'abandonne là pour rejoindre Saumur par la vallée de la Vienne?
4. On ne peut guère hésiter qu'entre Saumur et Les Ponts-de-Cé, vu que Dumnac, parti de Poitiers, doit chercher à gagner son pays d'Anjou et l'Armorique. J'accepte Saumur, comme plus près de Poitiers et de Tours, et qui est d'ailleurs un lieu d'habitat gaulois et un lieu de passage très ancien (Port, *Dict. ... de Maine-et-Loire*, III, 1878, p. 486). — Saumur, chez Napoléon III, p. 379; Les Ponts-de-Cé, chez d'autres (Godard-Faultrier, *L'Anjou et ses monuments*, I, Angers, 1839, p. 41 et suiv.; Lachèse, *Déf. de Dumnacus*, Angers, 1864, extrait des *Mém. de la Soc. imp.*, 1863). On a même proposé au-dessous de Chalonnes (Bodin, *Rech. hist. sur Angers*, 2e éd., II, 1846, p. 13-14).
5. 27, 5; 29, 2 et 4.
6. VIII, 28; 29, 1.
7. VIII, 29, 2-3.
8. VIII, 27, 5.
9. VIII, 29, 3-4. Fabius a pu camper (27, 4 et 5) à Montsoreau ou à Candes, et de là diriger les opérations contre les Gaulois, embarrassés (27, 5) dans le vallon de Saumur, entre la Loire et le Thouet, et attaqués alors par les hauteurs (*idoneis locis*, 28, 2) des moulins, qui bordent le fleuve dans la direction de Montsoreau?
10. 30, 1.
11. Cf. 31, 5.
12. Cf. 31, 2.
13. Il dut remonter le fleuve, sur la rive gauche ou sur la rive droite, jusqu'à

L'une après l'autre, devant les légions menaçantes, les peuplades se soumirent. Les Carnutes eux-mêmes envoyèrent les otages qu'ils avaient refusés à César pendant le dernier hiver[1]; les Andes abandonnèrent Dumnac, qui s'enfuit plus loin[2]; et les Armoricains à leur tour, cédant à l'exemple des Carnutes, firent acte de sujétion[3]. Mais si Dumnac avait été mauvais général, il fut patriote irréconciliable : de retraite en retraite, toujours caché et toujours errant, il gagna les régions les plus lointaines, et resta libre dans sa solitude à la fin des terres gauloises[4] (juin?).

Drappès et Lucter, sans armée, n'ayant autour d'eux que deux à trois mille fugitifs[5], montrèrent plus de hardiesse que devant Poitiers. Livrés à eux-mêmes, pouvant donner carrière à leur nature entreprenante, stimulés encore par la défaite, ils rêvèrent l'acte le plus audacieux de cette campagne. Subitement, on apprit qu'ils étaient partis pour envahir la Province. De la Loire à la Garonne (de Saumur à Toulouse?), par les routes connues de la montagne, les deux audacieux compagnons conduisirent leur bande au pillage des terres romaines[6].

Mais Caninius, inquiet, courut après eux avec ses deux légions[7]. Les Gaulois craignirent d'être pris entre elles et les cohortes de la Province[8], et comme, sur leur route, ils rencon-

Orléans (*in Carnutes*, 31, 1), de là revenir contre les Andes et l'Armorique? (31, 1 et 3).

1. 31, 1-4.

2. 31, 5.

3. VIII, 31, 4. Fabius a dû suivre la route d'Orléans, Angers, Nantes?

4. *Errans latitansque, solus extremas Galliæ regiones petere*, 31, 5 : dans le Finistère?

5. 30, 1 (2000, d'après les mss. β; 2500 ou 3000, d'après α).

6. VIII, 30, 1; 32, 1 : *Provinciam petere* : par Limoges et son gué, Brive et son pont, le puy d'Issolu et de là vers le Midi (cf. t. II, p. 500, n. 1)? — A cette fuite se rattache peut-être le trésor de Compreignac, enfoui vers cette date (Blanchet, n° 208).

7. 30, 2.

8. 32, 1.

trèrent Uxellodunum (le puy d'Issolu?)[1], la ville forte cliente de Lucter, ils s'y arrêtèrent pour la suprême résistance.

1. *Uxellodunum* étant sur une montagne isolée (cf. p. 557, n. 1 et 3), et dans le pays des Cadurques (p. 558, n. 7), ancien Quercy ou département du Lot de 1790 à 1808, et les montagnes isolées étant assez rares dans le Quercy, pays de plateaux et de terrasses, le choix de l'emplacement se borne à quelques localités, entre lesquelles le conflit dure, je crois, depuis le Moyen Age. — I. Luzech a pour lui : 1° il est bien dans une boucle de rivière, comme semblent l'indiquer deux textes d'Hirtius (p. 561, n. 2 et 4); 2° l'isthme qui le réunit à la terre ferme a bien la largeur, 300 pieds, indiquée par un de ces deux textes (p. 561, n. 4). Il a contre lui : 1° il est en dehors de la route de Toulouse, suivie par Lucter (p. 555); 2° il est vraiment bien peu étendu (je parle de la hauteur formant citadelle), tout au plus 8 hectares, et la plate-forme elle-même n'a que 40 mètres sur 10; 3° il eût été facile de le bloquer et de le fermer dès le premier jour (cf. p. 557-8); 4° je ne vois pas le chemin du convoi (p. 558, n. 8); 5° ni la source (p. 561-2); 6° il est trop peu élevé, 177 m., le bas à 103 (cf. p. 557, n. 1 et 3); 7° je ne vois pas les rochers à pic entourant *omnes partes* (p. 557, n. 1). Voyez en particulier les articles de Gallotti contre Luzech, dans la *Revue d'Aquitaine*, X, Condom, 1866, p. 5 et suiv., p. 177 et suiv. — II. Capdenac a pour lui : 1° il est sur la route de Toulouse (p. 555); 2° c'est bien un *oppidum* de boucle, surtout si on songe à Vic (textes de la p. 561, n. 2 et 4). Contre lui : 1° il eût été facile de le bloquer dès le premier jour (p. 557-8); 2° il eût été très facile de s'en emparer par un *agger* levé, à la hauteur des murs, sur la croupe d'accès (comme à Vannes, p. 272); 3° le chiffre du texte controversé d'Hirtius (p. 561, n. 4) ne peut s'appliquer au seuil d'accès. — III. Le puy d'Issolu, près Vayrac, a pour lui : 1° le nom, si du moins *Exelodunum* dans les chartes (cf. plus loin) est une survivance et non pas une adaptation du Moyen Age; 2° la découverte des galeries (p. 562, n. 7); 3° de retranchements gaulois sur le plateau (voir Castagné, *Mém.*, p. 14 et suiv., p. 61 et suiv.); 4° l'exacte correspondance de son aspect, roches, etc., à la description d'Hirtius (p. 557); 5° l'exacte correspondance du pays au récit d'Hirtius, en ce qui concerne les sentiers du convoi et la bataille contre Drappès (p. 558-9), 6° et la source; 7° de même, en ce qui concerne les travaux d'investissement (p. 558, n. 1); 8° sa situation sur la route de Toulouse (p. 555). Il a contre lui les deux passages d'Hirtius (notes 2 et 4 de la p. 561) sur le *circuitus fluminis*. — On l'a proposé dès le Moyen Age (que les chartes soient fausses ou non : Justel, *Hist. généal. de la Maison de Turenne*, 1645, *Preuves*, p. 16, Baluze, *Historiae Tutelensis* l. 3, 1717, c. 631-2). Depuis : Joseph Scaliger, éd. de César, 1628; Labbe, *Pharus*, p. 188, de Vayrac, *Mercure de France*, août 1725, p. 1699 et suiv.; d'Anville, *Notice*, p. 728. Bial, *Uxellodunum*, 1859 (extrait des *Mém. de la Soc. d'Émul. du dép. du Doubs*, IIIe s., III); Bertrandy, *Première lettre*, Cahors, 1865, *Deuxième, id.*, *Troisième*, 1866; de Lavaurerade, *Études sur le Bas-Limousin*, 2e fasc., 1861, Tulle, p. 73 et suiv.; Fauriey de Larroque, *De la question, etc.*, *Revue d'Aquitaine*, IX, 1865. Perie, *Hist. ... du Quercy*, I, 1861, p. 63, et *Lettre sur Uxellodunum*, Cahors, 1863; Cessac, entre autres : 1° *Ét. hist.*, *Uxellodunum, Aperçus critiques*, 1862; 2° *Notes complémentaires sur Uxellodunum*, 1862; 3° *Le dernier mot*, etc., 1863; 4° *Ét. hist.*, etc., *Observations*, 1863; Castagné, *Mémoire sur les ouvrages de fortification*, etc., Tours, 1875 (*Congrès arch.* de Toulouse), et ailleurs. Napoléon III, p. 396 et suiv.; Rice Holmes, p. 493 et suiv.; Viré : 1° *Lot*, 1907, p. 41, 85 et 187; 2° *Inventaire*, etc., Le Mans, 1908 (*Soc. préhist. de France*, V), p. 14-15. — Capdenac, dès la fin du Moyen Age (Champollion-Figeac, p. 110 et suiv., charte fausse d'ailleurs), au XVIe siècle (de Vigenère, p. 650), et depuis : Dupleix, p. 314; de Caylus, *Recueil*, V, 1762, p. 277

C'était une terrible forteresse, plus redoutable qu'Alésia, presque aussi puissante que Gergovie elle-même. Qu'on se figure, entre trois vallons, une masse montagneuse qui surgit en promontoire, présentant sur ses flancs hérissés un chaos de ravins, de failles profondes, de rochers énormes[1], portant à plus de cent mètres au-dessus de la plaine[2] un plateau irrégulier, bombé et contourné, et, sur le rebord de ce plateau, les murailles continues d'une longue citadelle. Même sans défenseurs[3], Uxellodunum semblait défier l'escalade. La terrasse d'approche eût été une folie[4]. On ne pouvait songer qu'à un blocus, mais à la condition d'avoir beaucoup d'hommes, presque autant que devant Alésia.

Caninius fit contre mauvaise fortune bon cœur, et il commença le blocus avec la vaillance disciplinée d'un légat de César. Trois

et suiv. : Champollion-Figeac, *Nouvelles recherches sur... Uxellodunum*, 1820; Delpon, *Essai, etc.*, dans l'*Annuaire ... du dép. du Lot* pour 1832, Cahors, p. 117 et suiv.; Moreau, *Recherches sur Uxellodunum*, Figeac, 1865. Guirondel, *Mém. de la Soc. ... de l'Aveyron*, IX, 1859-67, p. 427 et suiv., X, 1868-73, p. 61 et suiv.; Lunet, *Mém. sur Ux.*, Rodez, 1865 (extravagant). — Luzech : Augier, *Mercure de France*, juillet 1725, p. 1541 et suiv.; Lesage de Mostolac, *Mercure de France*, févr. 1726, p. 307 et suiv.; Nadal, *Uxellodunum*, Cahors, 1865; Mathieu, *Rapport*, etc., Clermont-Ferrand, 1866 (extrait des *Mém. de l'Acad.*, n. s., VIII = XXXIX); Creuly et Jacobs, *Examen ... des lieux proposés*, 1860 (extrait de la *Revue des Soc. sav.*, II, III, 1860, I); von Göler, p. 358 et suiv. — Autres hypothèses, impossibles : dans le Quercy : Cahors (Sanson, *Remarques*, § 216 ; Mursens (Cuquel, *Uxellodunum à Murscint*, Cahors, 1865); Puy-l'Évêque; et même en dehors du Quercy : Uzerche (Combet, *Revue des Sociétés savantes*, IIe s., VIII, 1862, II, p. 81, et ailleurs); Ussel (H. de B., *Ussel-Uxellodunum*, [1861?], Ussel; Sarrette, *Bull. mon.*, XXXI, 1865, p. 133 et s., et ailleurs).

1. *Omnes oppidi partes præruptissimis saxis esse munitas*, 33, 1 : sauf au sud-ouest, du côté de Léguilhat.

2. Le point culminant est à 317 m., la plaine à 121.

3. *Quo defendente nullo, tamen armatis ascendere esset difficile*, 33, 1 : l'accès n'est possible qu'aux sentiers de Loulié (ouest, face à la Tourmente, p. 561, n. 3), des Tourneries (nord), de la ferme de Roujou ou Gouxou (nord-est, p. 558, n. 8), et de Larabide (*ib.*, est, vers Vayrac). — Outre les 2300 hommes qu'ils amenèrent, il y avait là *oppidani* (33, 1), dont le nombre a pu être plus considérable que ne le dit Hirtius, et qui d'ailleurs avaient *magna impedimenta*, quantité de bestiaux et de chariots. Le pays environnant, en particulier sur les bords de la Dordogne, est riche et peuplé. La superficie du plateau est de 62 hectares.

4. On ne pouvait l'établir que sur le seuil, du côté du pech Demont [Dumont? Domont? d'Aumont?], et il y a là une énorme différence de niveau, de près de cent mètres, jusqu'au sommet du plateau. Hirtius, VIII, 41, 5 : (*Adæquare mœnibus*) *nullis operibus effici poterat.*

camps furent bâtis sur les hauteurs voisines[1], et de chaque camp on se mit à creuser des fossés et à tracer des lignes.

Mais Lucter avait été assiégé dans Alésia. Il savait ce que signifiaient les lignes romaines, et quelles misères de famine et de désespoir suivaient leur achèvement[2]. Drappès et lui refusèrent de se laisser investir, et, confiant la garde de la ville à quelques hommes[3], ils battirent la campagne autour de Caninius, réunissant des convois de vivres[4], et assaillant les redoutes et les escouades de l'ennemi[5]. Le légat dut interrompre les travaux du blocus[6].

Les deux compagnons tentèrent alors de faire entrer les vivres dans la forteresse. Ils campèrent à quelques milles du puy[7]. Drappès resta pour garder le camp, et Lucter partit pendant la nuit pour conduire le convoi[8]. Mais Caninius était sur ses

1. *Trina excelsissimo loco castra fecit* ; 34, 1 : il y a précisément trois hauteurs autour d'Issolu, toutes trois à bien plus de cent mètres au-dessus de la plaine : le pech Demont (p. 557, n. 4), qui arrive à 253, du côté du seuil, et, de l'autre côté de la Tourmente, au sud-ouest, la montagne du Buisson, au-dessus de Saint-Denis, à 235 ; au nord-ouest, celle de Parriche, à 299 (où je crois qu'on plaça le quartier général). — Les fouilles ont fait, dit-on, reconnaître des vestiges des camps (Napoléon III, p. 388).

2. *Miserrimæ Alesiæ memoria solliciti* ; 34, 1.

3. 34, 1-2 : deux mille.

4. 34, 2-3 ; 35, 1 : dans le riche pays que borde la Dordogne de Vayrac à Puybrun ?

5. 34, 3 : du côté de Vayrac ou à l'est ? côte beaucoup moins facile à garder que celui de la Tourmente à l'ouest.

6. 34, 4 : le blocus ne put sans doute s'étendre qu'à l'ouest, le long de la Tourmente, et au nord, jusqu'au pech Demont (cf. n. 1) : tout le côté Vayrac et Dordogne demeura ouvert (cf. n. 5).

7. 35, 1 ; 36, 1 : le camp était sur un terrain plat, *ad ripas fluminis demissa* (36, 3), bordé de collines (4), sur la Dordogne, en amont et près de Puybrun, du côté du pont (un peu trop près pour la distance indiquée par Hirtius, 10 à 12 milles ?). — On le place d'ordinaire à Saint-Sozy, en aval, vers l'ouest (Cessac, *Le dernier mot*, p. 42) : mais la route, pour amener les convois à Uxellodunum, eût été bien difficile, et je me demande si les camps et les lignes du blocus ne la barraient pas (n. 1, 5 et 6). — Le blé fut tiré (34, 3) *ex finibus Cadurcorum*, dont le territoire, je crois, finit, à l'est, sur la Dordogne au pont de Puybrun.

8. 35, 1-2 : arrivé en vue de l'*oppidum*, il laissa des postes pour garder le gros du convoi [au pied de la montagne, sur le chemin de Vayrac, vers Lacabrole ?] ; puis, il s'engagea avec la tête *silvestribus angustiisque itineribus*, 35, 2 [le sentier qui serpente, à travers bois, de la ferme de Roujou et du chemin du col vers le nord-est du plateau du côté du « Temple » ? ou, plutôt (car ce chemin est trop près de l'ennemi, campé au pech Demont), par le sentier étroit et boisé qui monte de Lacabrole à l'est du plateau, autrement dit le « pas Rouge » ?].

gardes : il assaillit d'abord les paysans du convoi, puis les soldats, et Lucter dut s'enfuir et se cacher[1]. Drappès n'eut pas le temps d'apprendre la défaite de son allié[2] : le Romain expédia contre lui ses cavaliers et les fantassins germains, les plus rapides des hommes, et il suivit avec une légion. L'ennemi fut surpris et battu sans peine, et Drappès fait prisonnier (à Puybrun?)[3].

Lucter en fuite, Drappès captif, la garnison d'Uxellodunum réduite à deux mille hommes[4] et privée de tout chef, et cela presque sans la blessure d'un seul Romain[5], Caninius avait remporté une fort belle victoire, comparable à celle de Fabius sur Dumnac. A eux deux, en trois journées, les légats avaient terminé la guerre de l'Ouest (juillet?[6]).

VI. — LA RÉSISTANCE D'UXELLODUNUM

Mais il arriva ce fait presque invraisemblable, que les gens d'Uxellodunum, paysans, citadins et soldats, refusèrent de se rendre, et agirent comme s'ils avaient encore avec eux Drappès et Lucter. Il fallut que Caninius se remît aux lignes du blocus, que Fabius prît sa part des opérations, et qu'ils en référassent enfin à leur proconsul[7].

César s'était déjà décidé à venir. Du Rhin jusqu'à la

1. 35, 4-5 : les sentinelles romaines (au puech Demont?) entendirent le bruit, et les soldats descendirent pour assaillir le convoi (par les sentiers qui vont à la ferme de Boujou et de là à Lacabrole, autrement dit par le chemin actuel du col à Vayrac?) et arriver ainsi sur les postes des Gaulois (p. 558, n. 8).

2. 30, 2 : cf. 35, 4-5 : on put barrer le chemin aux fugitifs à Vayrac? — On place d'ordinaire l'épisode au nord, dans les sentiers de Mareval (Cessac, *Dernier mot*, p. 43). Mais il me semble que ce coin était bloqué par les lignes romaines (p. 558, n. 1, 5 et 6).

3. VIII, 30 : l'ennemi étant campé sur le terrain bas, près du pont de Puybrun (p. 558, n. 7), les Germains l'attaquent de face, par la route actuelle, et les légionnaires sur sa droite, par les collines? — A ces opérations se rattache peut-être l'enfouissement du trésor de Cuzance (Blanchet, n° 143).

4. P. 558, n. 3 ; mais il y avait en plus les *oppidani*.

5. 37, 1.

6. Au moment, semble-t-il, de la moisson (cf. 34, 3 et 35, 1).

7. 37, 1 et 2 ; 39, 1.

Dordogne, il parcourut la moitié de la Gaule[1]. Partout, il complétait l'œuvre de ses légats, excitant de nouvelles terreurs, imposant de nouveaux otages, domptant ou calmant les esprits[2]. Ce fut chez les Carnutes que son passage provoqua la scène la plus émouvante. Trois fois déjà traversés et abîmés par les légions[3], les malheureux s'épouvantèrent à l'approche de César comme à celle d'un bourreau. Mais le proconsul les rassura cette fois, et déclara qu'il ne voulait plus qu'une seule victime, Gutuatr. Le Gaulois se cachait, ne se fiant même plus aux siens. On le chercha de toutes parts, on finit par le trouver, et on l'amena au camp. César ordonna son exécution à la romaine, verges et hache, et il permit à tous les soldats de frapper, pour que chacun d'eux pût avoir du sang de l'homme qui avait donné le signal de la guerre. Et ce fut, sur le corps du Gaulois, un tel acharnement, qu'il n'était plus qu'un cadavre quand la hache du licteur acheva le supplice[4].

Il restait à faire un autre exemple, et à punir les derniers des obstinés, comme on venait de châtier le premier des révoltés.

Devant Uxellodunum, César vit tout de suite la mesure à prendre. Ses légats avaient procédé avec soin et méthode, en se conformant aux règles ordinaires des sièges. Le cas de celui-ci était exceptionnel : il n'y avait dans la forteresse qu'un petit nombre de combattants[5], mais protégés contre toute attaque par l'escarpement de la montagne et abondamment pourvus de vivres. Il n'était pas difficile de les bloquer, ce que faisaient maintenant les légions[6] : mais les assiégés tiendraient encore des mois entiers, et pouvaient presque attendre la fin du pro-

1. Du pays de Beauvais à Orléans par Paris? Il laissa, vers Beauvais, une légion et demie à Marc-Antoine, en amena deux (38, 1 ; 39, 4).
2. 38, 2.
3. P. 436, 546, 553.
4. VIII, 38, 3-5.
5. Cf. p. 559.
6. Les lignes d'investissement étaient achevées, *oppidum operibus clausum*, 40, 1.

consulat de César[1]. Le seul moyen de les réduire était de les priver d'eau. Sur ce haut plateau, les fontaines manquaient, comme à l'ordinaire ; elles ne jaillissaient que sur les flancs et dans les vallons, les Gaulois étaient obligés de sortir des remparts pour renouveler leurs provisions. César décida d'assiéger les sources, à défaut des habitants.

La première était un ruisseau (la Tourmente?) qui longeait le bas de la montagne[2]. On posta sur les chemins de descente des archers, des frondeurs, et même quelques machines, et l'ennemi dut renoncer à arriver jusque-là[3].

Mais il lui restait une très belle fontaine, qui sourdait au pied même des remparts (la source de Loulié?)[4]. En face de cette

1. Cf. p. 343, n. 4.

2. 40, 2 : *Flumen* (se dit chez César de toute espèce de cours d'eau ; cf. p. 499, n. 3) *infimam vallem dividebat, quæ* (se rapporte à *vallis*, ce qui est important à noter) *totum pæne montem cingebat* : Hirtius pense à la dépression qui entoure sur les trois quarts le puy, dépression formée par les vallées de la Sourdoire, de la Dordogne, de la Tourmente et du ruisseau de Fonfrège ; mais ce texte ferait plutôt songer à une seule rivière formant vallée autour d'une montagne, c'est-à-dire à un *oppidum* isolé dans une boucle de rivière, comme Luzech ou Vic de Capdenac (p. 350, n. 1). — César pensa un instant à détourner la rivière, mais *in infimis sic radicibus montis ferebatur, ut nullam in partem depressis fossis derivari posset* (40, 3), ce qui est exact pour la Tourmente.

3. 40, 4 : *Erat autem oppidanis difficilis et præruptus eo descensus* (la descente vers la Tourmente est surtout possible par le chemin de Loulié), *ut, prohibentibus nostris* (si ce chemin est barré), *sine vulneribus ac periculo vitæ neque adire flumen* (par ce chemin) *neque arduo se recipere possent ascensu* (en escaladant par ailleurs les rochers qui descendent vers la rivière). 40, 5 : *Qua difficultate eorum cognita, Cæsar, sagittariis funditoribusque dispositis* (sur les bords de la rivière), *tormentis etiam quibusdam locis contra facillimos descensus collocatis* (à Loulié, sur le bord ultérieur, face au chemin de descente), *aqua fluminis prohibebat oppidanos.*

4. 41, 1 : *Quorum omnis postea multitudo aquatorum in unum locum conveniebat, sub ipsius oppidi murum, ubi magnus fons aquæ prorumpebat* : la source de Loulié, très abondante, sourd au pied même du plateau, à gauche ou au sud de l'endroit où le chemin de Loulié commence à descendre ; cf. Bial, p. 22 et suiv., et pl. 3. Ici se place le texte le plus embarrassant du récit : *Prorumpebat ab ea parte quæ fere pedum trecentorum intervallo fluminis circuitu vacabat*, ce qui semble dire que la source jaillissait à l'endroit, large de 300 pieds, où la rivière n'entourait pas l'*oppidum*, et ce texte, comme un autre (ici, n. 2), fait encore songer à un *oppidum* enfermé, sauf un isthme de 300 pieds, par une boucle fluviale. Pour adapter ce texte à Issolu, il faut (en supposant que les souvenirs d'Hirtius ne l'aient point trompé) donner à *vacabat* le sens de *distabat*, interpréter *circuitu fluminis* comme *flumine circumdante*, et lire ou *DCCC* au lieu de *CCC* pieds ou *passuum* au lieu de *pedum*, la distance de la fontaine à la Tourmente étant de 300 mètres à vol d'oiseau, davantage en suivant les sentiers. — Van Kampen (pl. 15) remplace *fluminis* par *rupium*.

source, dans le bas du vallon[1], César fit construire une énorme terrasse de bois, qui, peu à peu, s'éleva, s'avança, toucha le flanc de la montagne, comme si elle devait se hausser jusqu'aux murailles. Quand elle atteignit soixante pieds, une tour de dix étages vint la surmonter[2]. En vain, les Cadurques essayèrent contre elle tous les moyens d'attaque : ils firent des sorties, ils jetèrent des tonneaux remplis de matières inflammables. Mais l'ouvrage s'acheva et résista[3]. Alors, on fut maître des abords de la source[4].

La soif fit sentir ses premiers maux chez les assiégés[5]. Ils ne songèrent pas à céder. Beaucoup d'entre eux moururent : les autres continuèrent la résistance[6]. Tant qu'ils voyaient, en bas de leurs remparts, sourdre les eaux divines et bienfaisantes, on eût dit qu'ils espéraient en elles et qu'ils pensaient les reconquérir. La fontaine était le génie de la cité, elle ne l'abandonnait pas.

Mais César, sous l'abri de sa terrasse, faisait creuser des canaux souterrains jusqu'à la nappe d'eau où se formait la source. Il l'atteignit, la capta et la détourna[7]. La fontaine tarit

1. *E regione ejus (fontis)*, 41, 2. Sur le terrain en pente, aujourd'hui cultivé, qui fait face à la source, au sud de Loulié et du ruisselet qui descend de la source vers la Tourmente? cf. Napoléon III, pl. 32 et p. 390 (découverte des vestiges de la terrasse incendiée? cf. n. 3).

2. 41, 2 et 3; Orose, VI, 11, 25. Soixante pieds, 18 mètres, pour l'*agger*, autant au moins pour la tour, au total 36 mètres : la source jaillissant à 158 m. (?), la terrasse étant bâtie à partir du niveau de 122 m. (?, cf. Napoléon III, pl. 32), César pouvait donc *superare fontis fastigium* (41, 5).

3. 41, 2 et 3; 42, 1-2; il y eut : 1° avant l'achèvement de l'*agger*, des combats où l'ennemi accourt *loco superiore* (41, 3 : du haut du chemin qui va vers Loulié?); 2° après l'achèvement, un embrasement des travaux romains à l'aide de matériaux roulés par-dessus les rochers (42, 1-2 : roulés du haut du sentier qui, de ce côté (cf. n. 1), longe le bas des rochers et surplombe les pentes?); 3° un combat pendant ce temps *excelso loco* (42, 4 : au même endroit du chemin qui va vers Loulié?); 4° une tentative d'escalade simulée de César (43, 1 : par les chemins de Loulié, de Léguillat et des Tourneries seulement, je crois, et non pas *ex omnibus oppidi partibus*?).

4. *Ex ea* (la tour) *cum tela tormentis jacerentur ad fontis aditum*, 41, 6.

5. 41, 6.

6. 41, 6; 43, 4.

7. 41, 4; 43, 4. — Les fouilles de Cessac (Napoléon III, p. 388-390 et pl. 32) ont permis de retrouver les galeries de captation, où coulent aujourd'hui encore, dans leur partie supérieure, les eaux de la source. Mais il semble que ces galeries

aussitôt, et les assiégés, se voyant désertés par leurs dieux, se livrèrent à César [1].

Le jour était venu de faire un dernier exemple. On coupa les mains à tous les Cadurques qui avaient tenu des armes. Et ces corps, mutilés et vivants, seront, de la rancune romaine, des témoins tout autrement visibles et durables que le cadavre de Gutuatr [2]. La vengeance de César fut, cette fois, entière et permanente (août? [3]).

VII. — LA SOUMISSION DE COMM

L'un après l'autre, les derniers peuples rebelles se soumirent. — Labiénus avait fait contre les Trévires une vigoureuse campagne : malgré l'appui qu'ils reçurent des Germains, il les battit dans un grand combat de cavalerie, leurs chefs tombèrent au pouvoir du légat, et parmi eux Sur l'Éduen, le seul qui fût resté en armes de toute la nation de Bibracte [4]. — César apprit cette nouvelle étant encore sur la Dordogne [5]. Tranquille désormais du côté du Rhin, il se rendit dans l'Aquitaine, où il n'était jamais venu, et que les Romains avaient négligée depuis la campagne de Crassus. Aucune des tribus ne lui résista, et, de la Garonne aux Pyrénées, toutes lui envoyèrent des députés et des otages (août-septembre?) [6].

Les derniers chefs disparurent à leur tour. Drappès le Sénon, sachant le sort qui lui était réservé, se laissa mourir de faim [7].

aient déjà été reconnues dès la fin du XVI[e] siècle (de Vigenère, éd. de 1584, p. 630) et revues au XVIII[e] (de Vayrac, *Mercure*, août 1725, p. 1714).

1. *Quo facto perennis exaruit fons tantamque attulit oppidanis salutis desperationem, ut id non hominum consilio, sed deorum voluntate factum putarent*, etc.; 43, 5.

2. *Quo testatior esset pœna improborum*, etc. : 44, 1.

3. Avant la fin de l'été, 46, 1.

4. VIII, 45 : aucune indication de temps ou de lieu; peut-être août (cf. 46, 1).

5. 46, 1.

6. 46, 1-2. C'est à ce passage de César en Aquitaine, plutôt qu'à la campagne de Crassus (p. 310), que je rapporterai l'épisode raconté par Florus (I, 45 [III, 10], 6) : *Aquitani in speluncis se recipiebant : jussit includi*. Dans le Béarn?

7. 44, 2.

Lucter le Cadurque errait de retraite en retraite : mais l'Arverne Epasnact, fidèle ami de Rome, finit par s'emparer de lui et le livra au proconsul[1] : Lucter rejoignit Vercingétorix en prison, et, après avoir été le plus constant de ses frères d'armes, il fut sans doute égorgé à côté de lui, le soir du triomphe de leur vainqueur[2]. Ambiorix se cachait dans les Ardennes[3], Dumnac en Armorique[4]. Il ne restait plus, tenant la campagne, que Comm l'Atrébate.

Celui-là ne désespérait pas. A la tête de quelques cavaliers, il battait les routes de la Belgique, interceptait les convois de vivres, causait mille ennuis aux officiers de César[5]. On lança contre lui Volusénus, le même officier qui, en 52, l'avait attiré dans un piège, et que le Gaulois détestait par-dessus tous les Romains[6]. Cela rendit Comm plus acharné encore. Il parvint à isoler son ennemi, à le rencontrer face à face, à le blesser grièvement d'un coup de lance[7]. Mais alors sa colère tomba, et, se sentant vengé, lassé de ses courses vagabondes, il négocia avec Marc Antoine, qui représentait César en Belgique. Il ne demandait qu'une chose, c'est de ne pas être obligé à rencontrer un Romain : on la lui accorda. Il l'avait juré, et il trouva moyen de faire la paix sans violer son serment (vers novembre 51)[8].

A peine réconcilié avec César, il le regretta. Il jugea vite, je pense, qu'il lui serait impossible de vivre en Gaule sans trouver des Romains à chaque pas. Et, comme on le laissait libre, il en

1. 44, 3.
2. Cf. t. IV, chap. I.
3. P. 552.
4. P. 553.
5. 47, 2. Il opérait autour d'Arras, où Marc-Antoine fut envoyé de chez les Bellovaques (p. 552, n. 10, p. 560, n. 1) pour le campement d'hiver (47, 2, cf. 46, 4).
6. P. 422.
7. VIII, 48, 1-7.
8. VIII, 48, 8-9; Dion, XL, 43, 1-2 (parle de Labiénus au lieu de Marc-Antoine). Après le commencement de l'hivernage et avant la fin de l'année. — Si les monnaies attribuées aux Atrébates et qui portent *Commios* (*Comios*) associé à *Carmanos* ou à *Carsicios* sont de ce même Comm, il faut les placer entre 55 et 50 (cf. Cabinet, n° 8780 et suiv.; Blanchet, p. 345).

profita, un beau jour, pour s'évader de la terre conquise : avec quelques hommes, il s'embarqua pour la Bretagne (début de 50?). César, qui était de retour en Belgique, courut à sa poursuite. Le Gaulois échappa par une dernière ruse [1], il trouva des amis de l'autre côté du détroit [2], des hommes de sa nation l'y rejoignirent, et il parvint à fonder un royaume breton des Atrébates, qui devait durer près d'un siècle [3]. Ce ne fut ni le plus digne ni le plus brave des chefs de l'indépendance, mais il fut le plus habile, et il réussit seul à sauver à la fois sa liberté et sa puissance.

1. Frontin, II, 13, 11 : Comm s'embarqua à marée basse, mais par un bon vent, et, quoique les navires fussent encore à sec, il fit déployer les voiles; César, qui le poursuivait, voyant les voiles gonflées, le crut loin et s'arrêta. La scène peut se passer à Boulogne avant la fin des hivernages.

2. Cf. p. [illegible] et 361.

3. Cf. t. IV ; Evans, *The Coins of the ancient Britons*, 1864-90, p. 151 et suiv., 490 et suiv.; Rhys, *Celtic Britain*, 3e éd., 1904, p. 23 et suiv.; Rice Holmes, *Anc. Br.*, p. [illegible] et suiv.

CHAPITRE XV

LA CHUTE DE MARSEILLE

I. État de la Gaule. — II. La Gaule réduite en province. — III. César quitte la Gaule. — IV. Marseille résiste à César. — V. Les débuts du siège. — VI. La première victoire navale de Brutus. — VII. La seconde défaite navale des Marseillais. — VIII. Les opérations du côté de la terre. — IX. Marseille se rend à César.

I. — ÉTAT DE LA GAULE

« La guerre des Gaules avait duré moins de dix ans. En cet espace de temps, César prit d'assaut plus de huit cents forteresses[1], il soumit trois cents tribus[2], il combattit trois millions d'ennemis, fit un million de cadavres et emmena un million de prisonniers. » — C'est dans ces termes que Plutarque résume la guerre des Gaules[3], et on peut croire que ce résumé est l'œuvre de César lui-même, et que ces chiffres se lisaient sur les écussons étalés lors de son triomphe[4].

Ils ne me paraissent pas exagérés. Ce n'est point évaluer trop haut le chiffre des morts que de le porter à un million. La guerre des Gaules fut un massacre continu. César livra trente batailles[5],

1. Πόλεις μὲν ὑπὲρ ὀκτακοσίας κατὰ κράτος εἷλεν. Cf., sur ce chiffre, t. II, p. 215.
2. Ἔθνη δὲ ἐχειρώσατο τριακόσια; 400 : Appien, *Cel.*, II, 73, 305; 150, 627. Sur ce chiffre et le sens réel de ἔθνη, cf. t. II, p. 14 et suiv., t. I, p. 180 et suiv.
3. Plut., *César*, 15; de même, *Pompée*, 67.
4. *Cumque ducum titulis oppida capta leget*, Ovide, *Tristes*, IV, 2, 11. Cf. p. 110, n. 2.
5. Chiffre d'Appien (*Cel.*, II, 150, 627). César ou ses lieutenants : p. 208, 216, 236.

soutint cinq sièges de longue durée[1], et dans chacun de ces épisodes le nombre des morts fut effrayant. Lors de la prise de Bourges, on égorgea 40 000 êtres vivants[2]. A la bataille de la Sambre, sur 60 000 combattants, il n'en survécut pas mille[3]. Des 368 000 Helvètes et autres qui émigrèrent, 200 000 tout au plus échappèrent à la mort[4]. Dans un simple combat dirigé par un officier de César, 12 000 corps restèrent sur le sol[5]. Pour comprendre l'étendue de ces chiffres, qu'on se rappelle que, sur les champs de bataille et dans les prises d'assaut, les Romains ne faisaient pas de quartier[6], que leurs armes étaient des engins meurtriers d'une espèce supérieure, que le Gaulois n'avait point d'armes défensives vraiment utiles[7]. A ces meurtres dans les combats ajoutez les condamnations capitales, les suicides des désespérés, les assassinats isolés commis par la soldatesque et la valetaille, les milliers de femmes, d'enfants et de vieillards qui moururent de faim, de soif, de fatigue ou de douleur[8]. — Voilà pour les morts.

Le chiffre des prisonniers, lui aussi, a pu atteindre un million. Après Alésia, César en fit plus de 40 000, qu'il distribua aux soldats[10]. A la prise de Namur, 53 000 têtes de captifs furent vendues au profit du trésor[11]. Chez les Vénètes, tout ce qu'on put prendre de la nation, vieillards et enfants, fut mis à l'encan

255, 256, 267, 272, 287, 300, 303, 306, 310, 313, 329, 333, 344, 357, 359, 352, 387, 391, 395, 398, 407, 436, 438, 451, 453, 461, 478, 502, 505, 522, 525, 525, 551, 551, 558, 562, 563.

1. Namur, Bourges, Gergovie, Alésia, puy d'Issolu, p. 271 et suiv., 441 et suiv., 465 et suiv., 507 et suiv., 557 et suiv.

2. VII, 28, 4 et 5 ; p. 453.

3. II, 28, 2 ; p. 268.

4. I, 29, 3 (César dit 130 000) ; p. 217.

5. VIII, 29, 4 ; p. 554.

6. Cf. p. 208, 256, 268 et tous les renvois précédents.

7. P. 178 ; t. I, p. 355-6.

8. T. II, p. 192 et s. ; t. I, p. 350-6.

9. III, 16, 4 (p. 300) ; VI, 44, 2 (p. 409) ; VIII, 38, 5 (p. 560) ; VI, 31, 5 (p. 404) ; VIII, 44, 2 (p. 563) ; VI, 34, 8 (p. 403) ; VII, 78, 4-5 (p. 519) ; VIII, 41, 6 (p. 562).

10. VII, 89, 5 : chaque soldat reçut un captif (et les sous-officiers et officiers sans doute davantage), et César avait au moins 40 000 hommes ; ici, p. 513.

11. II, 33, 6 ; p. 272.

sur place[1]. Les Italiens partirent pour la Bretagne afin d'y ramasser des hommes[2], et César en offrit par milliers à tous les grands de l'Empire[3]. Cette guerre fut une chasse permanente à l'esclave, la plus atroce razzia de ce genre qui ait été faite dans le cours de l'histoire romaine.

Songeons ensuite aux pillages. Dans les pays où il pouvait hiverner, César respectait sans doute les blés et les fourrages. Ailleurs, il détruisait tout : chez les Morins, le pays fut pillé deux fois en deux ans[4]; chez les Éburons, trois fois en trois ans[5]; chez les Carnutes, c'est-à-dire dans la Beauce, au moins quatre fois en deux ans[6]. Aucune ville qui ait été prise d'assaut ne fut épargnée : on brûla tout dans Orléans et on tua tout dans Bourges[7]. Cela, c'est ce que César nous dit lui-même, froidement, en homme qui connaît les droits de la guerre. Ce que d'autres nous apprennent, c'est le brigandage et les vols dans les temples, dans les villes et chez les particuliers[8]. Partout où il le put, le proconsul fit main basse sur les trésors sacrés[9], et ils abondaient en Gaule[10]. On peut croire que tous ses officiers l'imitèrent, Labiénus et les autres[11]. Dès la troisième année de la guerre, César paraissait assez riche pour acheter la moitié de Rome, et jeter les deniers par millions[12], sans crainte des lois et sans respect des hommes.

1. III, 16, 4, p. 300.
2. P. 323 et 362.
3. *Captivorum milia dono offerens*, Suet., *C.*, 28, 1.
4. P. 313 et 346.
5. P. 405, 408 et 532.
6. P. 436, 546, 555 et 560.
7. P. 436 et 453.
8. *Urbes diruit saepius ob praedam quam ob delictum*, Suet., *C.*, 54, 2.
9. Suétone, *C.*, 54, 2. Dion, XL, 43, 3 [illegible].
10. César le dit lui-même, VI, 17, 4-5, et t. II, p. 156-7.
11. P. 538, 548-9.
12. P. 283, 348-9; Suet., *C.*, 54, 2 (il en vint à faire vendre par tout l'Empire les lingots d'or aux trois quarts de leur valeur); *id.*, 27 et 28; Dion, XL, 60. En 50, lorsqu'il renvoie deux légions à Pompée (p. 574), chaque soldat reçut 250 drachmes (Plut., *C.*, 29; *Pompée*, 56; Appien, *Civ.*, II, 29, 115), soit plus de 2 millions et demi pour tous. La même année, il achète le tribun Curion en lui payant ses dettes, plusieurs millions de sesterces (60, Valère-Maxime, IX, 1, 6; Velléius, II, 48, 4;

Il n'a laissé, de son passage en Gaule, aucun souvenir qui le fasse estimer. Nul épisode de bonté ne s'y attache à sa légende. Ni le courage ni la faiblesse ni l'infortune ne furent pour lui des motifs de clémence. Les paysans du Quercy résistèrent : il leur fit couper les mains à tous[1]. Les sénateurs vénètes prirent les armes : il les fit égorger[2]. Accon, chef des Sénons, Gutuatr, chef des Carnutes, furent par son ordre tués à coups de verges et de haches[3]. A Bourges, on permit aux soldats de n'épargner ni le sexe ni l'âge[4]. Vercingétorix, le plus digne de ses adversaires, sera exécuté le jour de son triomphe[5]. Le sénat lui-même avait jadis respecté Bituit[6] et Persée.

Maintenant, César peut être tranquille. Les trésors volés, les guerriers morts, les terres saccagées, les familles détruites, épuisée, misérable et épouvantée, la Gaule ne bougera plus[7].

II. — LA GAULE RÉDUITE EN PROVINCE

Alors, il put montrer que son amitié serait aussi efficace que sa vengeance avait été impitoyable. Il rassura les indécis, il récompensa les fidèles, et il consacra à une campagne de flatteries et de promesses les mois qui suivirent la fin de la guerre[8].

C'étaient les derniers de son proconsulat. Ses pouvoirs arrivaient à terme dans l'année qui commençait (50)[9]. Il devait écarter de sa vie ses rêves de conquête, ou, s'il lui fallait encore combattre, ce serait pour l'empire de Rome. La tâche de César

Plut., C., 29 ; Appien, II, 26, 101). Plutarque parle (id.) de 1500 talents donnés au consul de 50, L. Æmilius Paulus, pour la construction de sa basilique. Sur les générosités de cette année, Drumann, III, 2e éd., p. 345.

1. P. 563.
2. P. 300.
3. P. 400 et 560.
4. P. 453. Que l'on compare l'attitude de Crassus, p. 306.
5. Dion Cassius, XLIII, 19, 4.
6. P. 20.
7. Cf. Orose, VI, 12, 1 et s. : *Exhaustis Galliis*, etc.
8. Hirtius, VIII, 3, 4-5 ; 38, 2 ; 44, 1 ; 49.
9. P. 320.

se borne maintenant à reposer ses soldats et à les préparer pour la guerre civile; à reposer aussi la Gaule, pour qu'elle l'aide bientôt de ses tributs et de ses hommes. Car à peine eut-il achevé de la vaincre, qu'il s'efforça de l'attacher à sa fortune[1].

Ce fut alors (fin 51?) qu'il proclama solennellement que la Gaule était province romaine, depuis les Pyrénées et les Alpes jusqu'au Rhin et à l'Océan[2]. Tous les peuples, à l'exception des Morins et des Ménapes de la Flandre[3] et peut-être de quelques tribus des Pyrénées[4], avaient fait acte de soumission et reconnu la majesté du peuple romain.

Tous cependant ne furent pas désignés comme sujets et tributaires. César laissa aux Éduens et aux Rèmes le titre de « cités libres », « alliées » ou amies du peuple romain : c'était une liberté précaire, évidemment, et qui comportait surtout l'exemption de tributs, mais le mot ménageait l'orgueil de ces vieilles nations[5]. Fort probablement aussi, il accorda aux Éduens et aux Rèmes le droit d'exercer sur d'autres peuples l'antique patronage cher aux Gaulois, encore que ce patronage ne fût plus sans doute qu'un lien moral et religieux[6].

Comme en Narbonnaise après la conquête de Domitius[7],

1. Cf. Hirtius, VIII, 49. — Il y eut des récompenses particulières données à des chefs (*principes maximis præmiis*, 49, 3), soit distribution de terres et d'or, tours de faveur dans les dignités (cf. *De b. c.*, III, 59, 2), soit droit de cité (cf. p. 422, n. 3).

2. La date est donnée par Salluste, *Hist.*, fr., I, 11, Maurenbrecher (cf. Ammien, XV, 12, 5) : *Res Romana plurimum imperio valuit Servio Sulpicio et Marco Marcello consulibus* (51), *omni Gallia cis Rhenum atque inter mare nostrum et Oceanum nisi qua paludibus invia fuit perdomita.* On peut supposer (cf. Dion, XL, 43, 3; Hirtius, 49, 3) que l'organisation se fit dans les premiers mois, avant la fin probable de ses pouvoirs en mars 50. — Il est possible que ces limites aient été indiquées par César (cf. Suét., C., 25, 1; Eutrope, VI, 17 (14) : tous deux ont une source commune). — On ne trouve aucune trace, à ce moment, de commission sénatoriale (cf. p. 282).

3. Cf. n. 2 : les Morins des marécages et les Ménapes ont dû recouvrer l'indépendance en 52, et la garder.

4. Cf. p. 310 et 543.

5. Hirtius, 49, 3 : *Honorifice civitates appellando*, Suét., C., 25, 1 : *Præter socias ac bene meritas civitates.* Il n'y a pas de doute qu'il ne s'agisse des Rèmes, des Éduens, et aussi, je crois, des Lingons (cf. p. 228, 486; Pline, IV, 106 et 107). — Nous reviendrons là-dessus t. IV.

6. Cf. Hirtius, 54, 5 : *Ædui, quorum auctoritate summa esset*; cf. p. 214 et 277.

7. Cf. p. 95.

toutes les nations, libres et tributaires, conservèrent leur nom, leurs limites, leurs forteresses et leurs lois[1]. Il n'y eut pas, que je sache, une seule transplantation de tribu et un seul déplacement de bourgade[2]. La vie intérieure des peuples, vie politique, morale et religieuse, parut continuer comme par le passé. Ils ne perdirent que le droit de s'allier et de se battre, la libre disposition de leurs armes et de leurs guerriers[3].

La réduction d'un pays en province comportait le paiement d'un tribut et l'envoi d'un contingent militaire. César fixa à quarante millions de sesterces (dix millions de francs) le tribut de la Gaule qu'il avait conquise[4]. C'était assurément peu de chose[5]. Mais il voyait la misère actuelle de la Gaule. Il avait pris d'avance, on peut le dire, le tribut possible de plusieurs années. Et en ce moment, il avait besoin d'hommes plutôt que d'argent.

Ce sont des contributions en hommes qu'il exigea surtout des cités de la Gaule, y compris les cités libres[6]. Chaque année, ses officiers feront désormais appel à la jeunesse gauloise, chefs et

1. Cela résulte, évidemment, de l'histoire administrative de la Gaule sous Auguste. Cf. t. IV.

2. La seule modification fut sans doute la suppression du nom des Éburons, peut-être aussi de celui des Aduatiques, que nous ne retrouverons plus après 51; César voulut ut... *stirps ac nomen civitatis tollatur* (VI, 34, 8; cf. VIII, 24, 4). Mais le pays demeura toujours à des Belgo-Germains (comparez Tac., *G.*, 2, à César, II, 4, 10).

3. Cf. Tac., *H.*, IV, 74; Strabon, IV, 1, 5. Il est bien probable, à voir le soin avec lequel César s'est toujours fait livrer les armes en cas de reddition (II, 32, 4; VII, 11, 2; 12, 4; 89, 3), qu'il y eut, non pas un désarmement général (cf. p. 90, n. 5), en tout cas l'interdiction de garder des dépôts d'armes et d'en fabriquer, du moins dans les cités qu'il avait dû combattre; cf. Strabon, IV, 1, 2; Reinach, *Celtes*, III, p. 182 et suiv.

4. Suétone, *C.*, 25, 1 : *Eique CCCC in singulos annos stipendii nomine imposuit* : je prends le chiffre du ms. du Vatican 1904; il a été effacé dans le ms. de Paris lat. 6115, mais la place laissée libre paraît celle de quatre lettres, et il m'a semblé apercevoir les traces des trois barres d'encadrement; les autres mss. omettent le chiffre. Celui de 400 000 (*sestertium*) est confirmé par Eutrope, qui se sert de la même source que Suétone : *Galliæ autem tributi nomine annuum imperavit sestertium quadringenties* (VI, 17 [14]). Cf. φόρων ἐπιτάξεις, Dion, XL, 43, 3.

5. Ce qui explique *nulla onera injungendo*, 49, 3 (à remarquer que les mss. β ajoutent *nova* à *onera*) : il serait du reste possible que la levée du tribut ait été différée de quelques années.

6. Cf., il est vrai avant 50, VIII, 11, 2; 12, 3-6 (Rèmes et Lingons).

guerriers. C'est elle qui lui fournira, comme au temps de Diviciac et de Dumnorix[1], le meilleur de sa cavalerie auxiliaire[2], et il lui demandera aussi de ces fantassins ligures ou aquitains dont il avait reconnu l'excellence[3], et de ces archers rutènes[4] que Vercingétorix avait su former à la grande guerre[5]. C'est par milliers, au début de chaque campagne, que les soldats gaulois passeront les Alpes ou les Pyrénées pour aller rejoindre César sur tous les champs de bataille du monde[6]. Il eut, dit-on, jusqu'à 10 000 cavaliers celtes sous ses ordres[7], presque autant qu'en avait commandé son rival de Gergovie[8].

C'était, après tout, le genre d'impôt que les Gaulois préféraient. A peine peut-on dire que ce fût un impôt pour eux[9]. La guerre demeurait leur joie. Au lieu de se battre entre eux contre Rome, ils se battront pour César contre d'autres Romains. Le proconsul les emmenait à la fois comme soldats et comme otages ; il s'assurait d'utiles auxiliaires, et il privait la Gaule de ses défenseurs[10].

III. — CÉSAR QUITTE LA GAULE[11]

Pour plus de sûreté, il ne retourna pas encore en Italie pendant l'hiver 51-50, mais demeura de ce côté des Alpes. Après les campagnes du Quercy et de la Moselle, il envoya ses légions

1. P. 181, n. 4, et ici, n. 2.
2. Appien, *Civ.*, II, 49, 201 ; César, *De b. c.*, I, 39, 2 ; 51, 1-2.
3. *De b. c.*, I, 39, 2 : *Optimi generis hominum ex Aquitanis montanisque, qui Galliam Provinciam attingunt* (il s'agit ici des habitants des Alpes ou des Ligures).
4. *De b. c.*, I, 51, 1.
5. P. 456.
6. Dion, XLI, 55, 2 ; Appien, *Civ.*, II, 49, 201 ; 70, 291 ; ici, n. 2-4.
7. Appien, *Civ.*, II, 49, 201 (en 49).
8. P. 492.
9. Il semble bien en effet qu'on leur donnât une solde (*De b. c.*, III, 59, 3).
10. Cf. *De b. G.*, V, 5, 4, ici, p. 352. Remarquez que César a nominativement désigné et convoqué les chefs et les nobles, *nominatim ex omnibus civitatibus nobilissimo quoque evocato* (*De b. c.*, I, 39, 2).
11. A partir de 49, la source principale est les *Commentarii de bello civili* de César, écrits en 45-44? (cf. Nipperdey, p. 4 et suiv.) ; édit. critiques de Nipperdey, 1847, Dinter, 1888, Holder, 1898, et, comme édition commentée, Kraner et Hofmann,

dans leurs quartiers d'hiver, quatre en Belgique [1], les six autres dans la Gaule centrale [2]. Lui-même visita sa province de Narbonne, qui lui avait été si fidèle lors des dernières entreprises de Vercingétorix et de Lucter. Il alla de ville en ville, tenant ses assises, apaisant les différends, déployant au grand jour sa reconnaissance [3]. Puis il revint chez les Belges, à Arras, où était son quartier général [4]. Il y inaugura sa dernière année de Gaule (1er janvier 50 [5]), et y acheva la mauvaise saison.

En été [6], quand il vit que tout resterait tranquille, il quitta

1906, 11e éd., par Meusel, excellente. Ce sont les *Commentaires* de la guerre civile auxquels, plus qu'à ceux de la guerre des Gaules, s'applique la fameuse attaque de Pollion (p. 150, note), on en verra les lacunes et les inexactitudes plus ou moins voulues (p. 578, n. 5, p. 586, n. 4, p. 589, notes, p. 598, n. 1). — Plus que pour la guerre des Gaules, les autres sources permettent d'utiles rectifications et de nombreuses additions. — Ce sont Suétone (cf. p. 590, n. 5), Plutarque (id.), et Appien, qui suivent, comme à l'ordinaire, la même source (Asinius Pollion? cf. p. 151, note). — C'est, beaucoup plus, Dion Cassius (surtout p. 578, n. 5, p. 598, n. 1, p. 600, n. 8, p. 601, n. 5; cf. Grohs, *Der Wert... des Cassius*, thèse de Leipzig, Zullichau, 1884, p. 36 et suiv., et autres). — Et c'est surtout Lucain, inspiré, comme Dion, de Tite-Live, et la précision historique du poète, en ce qui concerne le siège de Marseille est fort remarquable (notes des p. 584-590); cf. Stagels *De Lucani fontibus*, Leyde, 1884, p. 68 et suiv.; Ziehen, *Lucan als Historiker*, *Berichte des Fr. D. Hochstiftes* de Francfort 1891, p. 60 et suiv.; *Revue des Ét. anc.*, I, 1899, p. 301 et suiv., II, 1900, p. 329 et suiv. — Ajoutez, pour ce siège, les scholies de Lucain (p. 587, n. 7, p. 591, n. 1, p. 593, n. 1 et 2, p. 596, n. 1), qui viennent également, j'en suis convaincu, de Tite-Live. — Je ne crois pas qu'il faille négliger *Li Hystore de Julius César*, de Jehan de Tuim, XIIIe s. (éd. Settegast, Halle, 1881), qui est, non un roman, mais un livre d'histoire, fait surtout à l'aide de Lucain, mais aussi de documents disparus, peut-être surtout de scholies au poète (p. 575, n. 10, p. 579, n. 5, p. 583, n. 3, p. 583, n. 8, p. 596, n. 2, p. 606, n. 2).

1. À Arras, sans doute pour contenir Comm et aussi à cause de la richesse en grains de tout le pays (cf. p. 564; VIII, 46, 6 et 7). — *Nemetocenna* et le *Nemetacum* de Ptolémée (II, 9, 4) sont identiques; ce ne peut être qu'Arras, et ce me paraît une tentative oiseuse que de chercher *Nemetocenna* par exemple à Nampcel dans l'Oise (Lebeuf, *Diss. ... du Soissonnois*, 1735, p. 30; Peigné-Delacourt, *Campagne de César contre les Bellovaques*, p. 7, et *Ét. nouv.*, p. 37 et suiv.).

2. Deux chez les Turons à la frontière des Carnutes (vers Amboise?), deux chez les Lémovices à la frontière arverne (à Ussel? plutôt qu'à Ahun ou qu'à Aubusson, proposé par Thuot, *Aubusson considéré*, etc., Limoges, 1874, ou qu'à Tintiniac, proposé par Combet, *Hist. d'Uzerche*, Tulle, 1853, p. 5), deux chez les Éduens: Hirtius, 46, 4. Une onzième, la XVe sans doute, à Ravenne (cf. p. 552, n. 10).

3. 46, 3 et 5-6.

4. 46, 6 : c'est alors qu'il apprit la soumission de Comm (p. 564).

5. Cela résulte de la chronologie d'Hirtius (47, 1; 48, 10 et 11; 49, 1). Le 1er janvier 50 correspond (système Le Verrier) au XIV *kal. febr.* 704.

6. VIII, 50, 1. Le mot *hibernis peractis* ne peut signifier qu'après la fin des hivernages (cf., dans divers sens, Nissen, *Hist. Zeitschrift*, XLVI, p. 67, n. 4,

de nouveau ses légions, passa les Alpes, et alla enfin visiter sa province de Cisalpine[1], qu'il n'avait point revue depuis la grande insurrection. Il la parcourut en triomphateur, salué comme un maître, adoré comme un dieu, des arcs bâtis à l'entrée des villes, les portes ornées de guirlandes, des victimes partout immolées, des tables dressées pour des festins d'allégresse[2]. Confiant désormais dans la fidélité des Gaulois d'Italie et de Narbonnaise, il revint à Arras pour s'occuper de ses légions (début d'octobre?[3]).

Il passa dans les Gaules la fin de la belle saison, tout entier aux soins de cette magnifique armée[4] qui s'y reposait, riche et victorieuse, après dix ans de fatigues, et qu'il préparait à des tâches plus pénibles encore. Elle fut, durant quelques jours, concentrée près du pays des Trévires, il la rassembla une dernière fois sous ses yeux, il la passa en revue[5], et sans doute il distribua les récompenses et en fit espérer de plus belles.

La mauvaise saison était revenue : la Gaule demeurait paisible et docile. A Rome, pendant ce temps, les ennemis de César devenaient les maîtres du sénat. Il espéra un instant les apaiser en acceptant le rappel de deux légions, la Ire, que Pompée lui avait prêtée, la XVe, récemment formée des recrues cisalpines[6]. Il est vrai que c'étaient les moins sûres, et qu'il s'arrangea pour les remplacer aussitôt : car il donna la cité romaine aux meilleurs fantassins de la Gaule Transalpine, et il en forma une nou-

Groebe ap. Drumann, III, p. 249). Mais il est probable que ce fut longtemps après la fin des hivernages, car César apprit vers les Alpes la nomination d'Antoine comme augure (50, 3), qui paraît devoir être placée à la fin d'août (cal. rectifié : fin sept. du calendrier officiel ; cf. O. E. Schmidt, *Der Briefwechsel des... Cicero*, 1893, p. 88-9). Il semble que Cicéron fasse allusion à l'arrivée de César à Plaisance au début de septembre (je date suivant le système Le Verrier ; *Ad Att.*, VI, 9, 5 ; VII, 1, 1).

1. VIII, 50, 1.
2. VIII, 51.
3. Sans doute après l'élection des consuls de 49 (50, 4).
4. VIII, 52, 2.
5. 52, 1. Il est possible que ce soit à Mouzon ; cf. p. 304, n. 6.
6. Hirtius, 54, 1-3 ; Plut., *C.*, 29 ; *Pomp.*, 57 ; Appien, *Civ.*, II, 29, 115 ; cf. p. 306. Je doute que ce renvoi des deux légions soit antérieur à l'automne.

velle légion, qu'on appela celle des « Alouettes »[1], peut-être parce qu'elle prit pour emblème l'oiseau familier des champs celtiques[2]. Et maintenant, avec ses onze légions[3] et ses auxiliaires[4], tous bons soldats et dévoués pour toujours à son nom, il attendit de nouvelles provocations. Vers la fin de l'automne, il repassa en Italie[5].

Il ne croyait pas cependant que la rupture fût très proche entre le sénat et lui[6] : car il laissa presque toutes ses troupes en Gaule, une moitié en Belgique, l'autre chez les Éduens[7]. Peut-être craignait-il encore quelque mouvement[8] ; peut-être, plutôt, voulait-il mettre ses hommes et leurs officiers à l'abri des agents de ses ennemis. Déjà, Labiénus se préparait à le quitter pour ne point marcher contre Rome[9]. César n'envoya donc en Cisalpine qu'une légion, la XIIIe, et il s'établit au milieu d'elle, à Ravenne[10], tout près du Rubicon, qui séparait sa province de l'Italie romaine (fin novembre).

L'instant décisif approchait pour lui. Son gouvernement avait pris fin, la guerre des Gaules était terminée, la réduction en

1. *Unam etiam ex Transalpinis conscriptam, vocabulo quoque Gallico, Alauda enim appellabatur, quam disciplina cultuque Romano institutam et ornatam postea universam civitate donavit.* Il s'agit sans doute des cohortes levées en 52 en Narbonnaise (cf. p. 428-9, p. 494, n. 4) ; son vrai nom fut l'*Alauda*. Cf. Groebe, p. 708.

2. Le mot est certainement gaulois : l'alouette se disait en latin *galerita* (Pline, XI, 121 ; Marcellus Empiricus, 28, 50). On ne croit pas d'ordinaire que les légionnaires de la Ve aient porté sur leur bouclier la figure de l'alouette, l'emblème constant des légions étant le foudre. Mais il est possible que le panache de leur casque ait imité l'aigrette de l'alouette, ce qui était conforme à un usage celtique (cf. t. II, p. 198).

3. Florus, II, 13 (IV, 2), 5 ; Cic., *Ad Att.*, VII, 7, 6 ; Dion, XL, 65, 4. Les VIe-XIVe (cf. p. 541, n. 6-10), les Alouettes (n. 1), et une nouvelle XVe ou une XVIe. Cf. von Domaszewski, *Neue Heidelberger Jahrbücher*, IV, 1894, p. 161 et suiv. ; Groebe ap. Drumann, III, p. 709 et suiv.

4. P. 571-2.

5. VIII, 54, 5.

6. Cf. VIII, 52, 4-6 ; 53.

7. Quatre légions avec Trébonius sans doute à Arras, quatre avec Fabius sans doute à Bibracte ; 54, 4. Je ne sais où sont les deux autres (n. 3).

8. VIII, 54, 5.

9. VIII, 52, 2-3.

10. 54, 3 ; 54, 5 ; Suét., *C.*, 30, 1. — Pétrone (122, vers 144 et suiv.) fait franchir à César les Alpes Grées, le Petit Saint-Bernard. « Il vint à Mongiu », dit Jehan de Tuim, p. 4 ; *mons Jovis*, le Grand Saint-Bernard (t. I, p. 48, n. 2) ?

province proclamée, il n'avait plus qu'à licencier son armée. Le jour vint (6 décembre 50 ?) où le sénat lui en intima l'ordre[1]. C'était, pour lui, redevenir simple citoyen, et, après des années de pouvoir souverain, recommencer une vie de candidat. Il est vrai que c'était la loi romaine, celle à laquelle tant d'autres s'étaient soumis, et Pompée lui-même. Mais ce courage et cette vertu manquèrent à César.

Une nuit d'hiver (16-17 décembre ?), il franchit le Rubicon à la tête de la XIIIe légion, et, au delà des Alpes, les autres troupes se mirent en mouvement pour rejoindre leur proconsul[2].

Lorsque les Gaulois virent partir les légions qui les avaient si longtemps maîtrisés, des pensées d'espérance agitèrent les plus obstinés. On raconta que les druides et les bardes ébauchèrent un dernier soulèvement, qu'ils essayèrent de faire parler les dieux, que des victimes humaines furent immolées, préludes de glorieuses résolutions[3]. Mais ce n'étaient cette fois que gestes de prêtres et rêveries de poètes. Aucune tribu ne se leva, aucun chef célèbre n'apparut. César avait, évidemment, pris ses mesures. Les hommes les plus dangereux devaient être avec lui[4], et je doute que la retraite des vieilles légions ait laissé les nations livrées à elles-mêmes : il les remplaça, je crois, par de nouvelles troupes[5], et d'énergiques officiers gouvernèrent le pays en son nom[6]. Le départ de César n'eut d'autre effet en Gaule que de faire constater la fin des temps de la conquête et les débuts du régime provincial.

1. Dion, XLI, 1 et 2 ; *De b. c.*, I, 1 et 2 ; etc. — Il s'agit des calendes de janvier du calendrier officiel ; toutes nos dates sont ramenées au calendrier actuel d'après le système de Le Verrier. L'autre système (p. 357, n. 1) les recule de 23 jours.

2. Plutarque, *C.*, 32 ; App., *Civ.*, II, 34 et 35 ; etc. Je suppose les 11-12 janvier du calendrier officiel. — On a proposé d'autres dates. — Sur la chronologie de ces événements, entre autres : O. E. Schmidt, *Rh. Mus.*, n. s., XLVII, 1892, p. 241 et suiv. ; le même, *Briefwechsel* ; les ouvrages cités p. 573, n. 6.

3. Lucain, I, 447 et suiv.

4. Cf. p. 571-2.

5. Peut-être y envoya-t-il d'abord en garnison les deux nouvelles légions (p. 573, n. 3 et 7), et, d'autre part, il y laissa les autres le plus longtemps possible (p. 578).

6. Brutus, Trébonius, Fabius ; cf. p. 575, n. 7, et p. 3[illegible].

IV. — MARSEILLE RÉSISTE A CÉSAR[1]

Contre le proconsul révolté, Caton décida le sénat à confier à Pompée les armées du peuple romain[2]. Aux ressources de l'État le vieil *imperator* réunit les amitiés et les clientèles innombrables qui depuis quarante ans s'étaient groupées autour de son nom dans le monde entier[3]. Et ce patronage universel, qui eût pu devenir le plus grand danger pour la République, servit entre ses mains à en retarder la chute.

César, sur le Rubicon, n'avait que la XIII[e] légion[4]. Mais Pompée, dont les forces principales se trouvaient en Espagne et en Orient, n'était pas en état de lui résister. Il se hâta de courir à Brindes afin de s'y embarquer pour la Grèce. Son adversaire essaya de le gagner de vitesse, et à travers toute l'Italie commença une des plus étonnantes chevauchées de César. Mais il arriva trop tard, et Pompée s'échappa, laissant à son rival Rome et l'Italie[5].

César ne pouvait le suivre en Orient avant de s'être débarrassé de l'Espagne, qu'occupaient les légions pompéiennes[6]. Il revint donc de Brindes à Rome[7], de Rome au pied des Alpes[8], pour atteindre ses adversaires par le littoral de Marseille et le col du Pertus (milieu de mars[9]).

1. Bibliographie, t. I, p. 193, n. 1, p. 208, n. 1 ; en outre : von Gœler, II, p. 26 et suiv. ; Stoffel, *Histoire de Jules César, Guerre Civile*, I, 1887 ; Frœhner, *Revue archéologique*, 1891, II, p. 321 et suiv. ; Meusel, éd. du *De bello civili*, notes et p. 301 3. Voyez aussi, en particulier sur les travaux de siège, les discussions de de Folard, Lo-Looz, Guischardt (cf. p. 590, n. 3). — Sur les sources, p. 572, n. 11.

2. Plutarque, *Pompée*, 61 ; *Caton*, 52. Sur la nature des pouvoirs de Pompée et la date à laquelle il les reçut, en dernier lieu, Grœbe *ap.* Drumann, III, p. 727 et suiv.

3. P. 111-119.

4. P. 573.

5. *De b. c.*, I, 14 et suiv. ; etc.

6. *De b. c.*, I, 29, 3.

7. *De b. c.*, I, 32 et suiv.

8. *De b. c.*, I, 33, 4.

9. Il paraît être parti de Rome vers le 9 mars (calendrier rectifié suivant le sys-

En vue de cette guerre d'Espagne, il avait modifié les mouvements de ses troupes de Gaule. Il n'avait fait venir en Italie que deux légions, la VIII[e] et la XII[e], qui avaient rejoint la XIII[e] auprès de lui[1]. Les autres, il les avait dirigées, non sur les Alpes, mais sur les Pyrénées, et déjà trois d'entre elles, commandées par Fabius, l'attendaient à Narbonne[2]. En quelques jours, par une de ces marches foudroyantes qui lui étaient familières, il pensait rejoindre ses légions et écraser en Espagne les Pompéiens, qui ne l'attendaient pas. Mais un obstacle imprévu l'arrêta : Marseille lui ferma ses portes.

César était à peine arrivé au delà des Alpes, sur la route du littoral (vers Nice? 18 mars?[3]), qu'il apprit que les Marseillais lui étaient hostiles. Il convoqua aussitôt près de lui le conseil exécutif de la ville, les Quinze, et essaya de les gagner à sa cause. Ils demandèrent à consulter leurs concitoyens, revinrent chez eux, et rapportèrent ensuite à César la délibération de leur peuple[4]. — En une belle et fière harangue, ils exposèrent au proconsul que Marseille entendait demeurer neutre entre César et Pompée : elle était cité libre, amie du peuple romain, et il ne lui appartenait pas de prendre parti dans cette querelle. Au surplus, les deux rivaux avaient été ses bienfaiteurs : elle ne voulait servir aucun des deux au détriment de l'autre[5]. —

tème Le Verrier; *a. d. VII id. [april.]*, Cic., *Ad Att.*, X, 3, A), sans doute le 8, et avoir, avant d'arriver à Marseille, *ex itinere*, écrit à Cicéron le 18 mars (XV *kal. maias*, *Ad Att.*, X, 8, B) : cette lettre de César, en tout cas, est antérieure aux évènements de Marseille.

1. Fabius campait chez les Éduens et Trébonius en Belgique, chacun avec 4 légions (p. 575, n. 7) : César dut enlever à Fabius la XII[e], qui le rejoignit la première (I, 15, 2), à Trébonius la VIII[e], qui le rejoignit plus tard (I, 17, 8). Ils restèrent chacun avec 3 légions (cf. la suite, p. 582, n. 3).

2. *De b. c.*, I, 37, 1. Cf. n. 1 et p. 585.

3. C'est peut-être alors qu'il écrivit à Cicéron (p. 577, n. 9). Il a dû être obligé de s'arrêter ou de marcher plus lentement, à cause de la révolte des Ligures de Vintimille, contre lesquels il envoya (en février?) Célius avec quelques cohortes, sans doute pour lui ouvrir le passage (Cic., *Ad fam.*, VIII, 15). Il rejoignit en effet Célius vers le 18 mars (*id.*, 16).

4. *De b. c.*, I, 35, 1-3 ; Dion, XLI, 19, 1 ; Lucain, III, 301-3.

5. *De b. c.*, I, 35, 3-5 ; Dion, XLI, 19, 2 ; Lucain, III, 303-355. Il semble bien que suivant une tradition, sans doute pompéienne, Marseille ait offert alors son arbi-

Ce superbe langage, au dire de César, ne fut que pure hypocrisie : Marseille, affirme-t-il, s'était déjà engagée dans la cause sénatoriale[1]. Avant de quitter Rome, Pompée s'était abouché avec quelques jeunes nobles de la ville grecque, qui se trouvaient dans la capitale, et il les avait chargés de pressants messages, qu'ils se hâtèrent d'apporter à leurs concitoyens[2]. Domitius, l'ami de Caton et de Pompée, auquel le sénat avait donné le proconsulat de Gaule au lieu et place de César, cinglait vers Marseille avec une flottille de sept navires[3]. On savait que la cité se préparait à soutenir un siège[4], et il était visible que ce n'était pas pour résister à Domitius[5].

Il est assurément permis de croire que Marseille eût préféré à tout une glorieuse neutralité, et que la harangue des Quinze reflétait la pensée intime du sénat et des citoyens. Je crois pourtant que César a raison, et que dès le début, la cité phocéenne a pris parti contre lui.

Dans cette crise qui déchirait en deux le monde, la neutralité ne lui était pas plus possible qu'elle ne le fut aux autres peuples de la Méditerranée, Hellènes ou Barbares, à Juba le roi des Numides ou à Ptolémée le roi d'Égypte. Les convulsions qui agitaient le peuple romain, entraînèrent tous les satellites qui vivaient depuis deux siècles dans son orbite. Dès le jour où Marseille s'associa à Rome contre Hannibal, elle fut mêlée à toutes les affaires de son alliée, elle l'aida à entrer en Gaule, à y rester, à vaincre les Teutons : elle fut à compte à demi dans

trage entre César et Pompée (Lucain, III, 333-5, 368-9 ; Velléius, II, 50, 3 ; Dion, XLI, 19, 2), et cela n'est pas impossible. Cf. *Revue des Études anciennes*, I, 1899, p. 301 et suiv.

1. *De b. c.*, I, 34.

2. *De b. c.*, I, 34, 3.

3. *De b. c.*, I, 34, 2.

4. *De b. c.*, I, 34, 4-5.

5. Domitius entra à Marseille pendant le cours des négociations (*De b. c.*, I, 36, 1 ; Jehan de Tuim, p. 48), et c'est ce fait, *factum Massiliensium luculentum*, dont je crois que parle Cicéron dans une lettre écrite le 6 avril (date rectifiée ; *Ad Att.*, X, 12, 6 ; cf. Schmidt, p. 178) : il peut se placer par conséquent entre le 20 et le 25 mars (cf. p. 578, et p. 583, n. 2).

ses entreprises occidentales[1]. Elle ne pouvait plus se détourner de Rome, et avoir l'air de l'ignorer. Quel que fût le vainqueur, il considérerait cette neutralité comme une trahison.

Elle prit du moins le parti le plus digne, le plus conforme à ses traditions et aux devoirs de l'hellénisme. César était un rebelle contre les lois du peuple romain et les décrets du sénat. Marseille demeura l'alliée de ceux qui défendaient ces lois, ces décrets et la liberté de Rome. Tout ce qui dans le monde portait un nom grec, suivait la fortune de Pompée et de Caton. Cité aristocratique, la colonie de Phocée ne pouvait que combattre César, ennemi du sénat, dictateur militaire, complice des démagogues.

Il est probable que des motifs moins nobles contribuèrent aussi à la résolution des Marseillais. César, après tout, les écartait de la Gaule, pour y installer les négociants italiens ; il voulut ouvrir la route du Grand Saint-Bernard[2], plus rapide que toutes celles qui passaient par Marseille ou le Rhône ; il était allé en Bretagne et en Germanie, comme Pythéas, il y avait conduit ses amis les chevaliers, grands brasseurs d'affaires[3], et il y chercha sans doute avec eux les marchés de l'étain et des denrées précieuses. Cet homme prépara, contre le commerce de Marseille, ce que les Phocéens avaient fait jadis contre celui de Carthage. En le combattant, les Grecs se vengeaient tout en défendant leur liberté. C'était la légitime rancune de l'hellénisme à qui César venait d'enlever les Gaules.

V. — LES DÉBUTS DU SIÈGE

L'hostilité de Marseille était un des plus graves dangers que César pût rencontrer en Occident. S'il persistait dans sa marche

1. T. I, p. 301 et suiv., t. III, p. 9 et suiv., p. 74.
2. P. 285.
3. P. 323, 339, 348.

vers l'Espagne, les Grecs couperaient derrière lui les routes des Alpes et de l'Italie. Ils avaient avec eux Domitius, gouverneur légitime de la Gaule au nom du sénat, et si les Celtes et les Belges, sans se révolter contre Rome, voulaient encore se venger de César, ils iraient à leur nouveau proconsul comme à leur chef naturel[1]. Par mer, les Marseillais s'entendaient déjà avec les Pompéiens, qui gardaient les îles et l'Afrique[2]. Grâce à sa situation au centre de la Méditerranée et à la porte de la Gaule[3], Marseille empêchait la concentration, sous les ordres de César, de toutes ces forces et de toutes ces terres de l'Occident qui, seules, lui permettraient de venir à bout de Pompée et de ses amis, maîtres de la Grèce, de l'Asie et de la mer. L'hésitation ne lui était point permise. Il décida, dès qu'il eut reçu la réponse des Grecs, d'assiéger leur ville jusqu'à complète soumission.

Marseille s'y attendait : elle se trouvait déjà prête pour résister au blocus ou à l'attaque. Elle avait manqué maintes fois, depuis deux siècles, de prudence et de bon sens[4]. Mais elle montra, en cet épisode qui fut le dernier et le plus beau de sa vie d'indépendance, une intelligence et un courage infinis. Elle se prépara à défendre cette vie aussi vaillamment qu'avaient fait Syracuse, Athènes et Corinthe. La cité de l'Occident fut digne à tous les égards de ses sœurs dans la patrie hellénique.

Vivant depuis l'origine au milieu de peuplades barbares, devant à ses murailles le meilleur de sa force et de sa confiance, la crainte d'un siège était sa pensée de tout instant et le fond de sa sagesse[5]. Ni le philhellénisme des Celtes ni la paix romaine

1. D'autre part, si le sénat l'avait choisi, c'est parce que, petit-fils du créateur de la province de Narbonne, il avait, comme tous les *Domitii*, conservé des liens très étroits avec cette province (p. 48, n. 1, p. 63, n. 4, p. 282, n. 3), et c'est ce qui explique pourquoi, en 48, les chefs du contingent allobroge quittèrent César pour Pompée et Domitius (*De b. c.*, III, 59-60, cf. 79).
2. César, I, 30 et 34 ; cf. p. 579.
3. T. I, p. 38-39, 58-59.
4. T. I, p. 444-7, 501-3, 518 et suiv., t. III, p. 7 et suiv.
5. T. I, p. 213, 280-300, 403-406.

imposée à la Provence ne lui avaient fait oublier ses traditions d'inquiétude et de prévoyance.

Dans ses greniers, les vivres s'entassaient en quantité suffisante : avant l'arrivée de César, elle acheta du blé chez les nations voisines, et il lui en arriva par mer de ses alliés d'Espagne[1]. Il y avait même, au fond de ses magasins, des réserves de seigle et de millet, qu'elle y avait accumulées dans les temps de péril gaulois[2].

En fait d'armes et d'engins, rien ne lui manquait, ni flèches, ni balles de frondes, ni blocs de pierre, solives ou matières inflammables[3]. On n'ignorait sans doute à Marseille aucun des progrès que la balistique avait faits depuis les temps d'Alexandre, et il s'y trouvait des ingénieurs et des ouvriers aptes à en tirer parti[4]. Certaines machines étaient d'une force prodigieuse, pouvaient lancer d'énormes poutres capables d'écraser à la fois les charpentes des mantelets et les ennemis qui s'y tenaient à couvert[5].

Les hommes valaient les engins. Domitius, sur ses navires, avait amené quantité de pâtres et de paysans de la Toscane, farouches et braves. Des montagnards ligures de la Provence, tels que les Albiques de Riez, étaient descendus dans la ville pour se battre à la solde de leurs patrons de Marseille, et c'étaient de bons combattants, tireurs d'arc incomparables[6]. Mais, surtout, Marseille comptait sur le cœur et les bras de ses citoyens, les plus aguerris de tous les Grecs[7].

La ville, enfin, se prêtait merveilleusement à la défense[8]. Sur trois côtés, s'étendait la mer profonde, où les vaisseaux grecs

1. *De b. c.*, II, 18, 1 ; I, 36, 3.
2. César, II, 22, 1.
3. César, II, 4, 2 ; 14, 3 ; Lucain, III, 464 et suiv.
4. Supposé d'après les événements qui suivent.
5. II, 2, 1 et 2. Cf. p. 586.
6. *Albici* : I, 34, 4 ; 56, 2 ; 57, 3 ; 58, 4 ; II, 2, 6 ; 6, 3.
7. Cf. t. I, p. 390, 405-6, 436-7.
8. Pour ce qui suit, t. I, p. 208-211.

étaient les maîtres. Sur un seul, Marseille touchait à la terre, et là, on ne pouvait aborder la cité que par un seuil rocheux, qui même, devant les murailles, s'abaissait pour former une sorte de grand fossé naturel. Et, de l'autre côté de ce seuil, la ville se dressait sur ses collines ou s'abaissait vers son port, avec ses remparts, hauts et massifs, surmontés de tours robustes, muraille cinq fois séculaire, demeurée vierge de tout assaut. Comme la ville n'était point grande [1], comme elle était pleine d'armes, d'engins et de guerriers, elle apparaissait telle qu'une bête monstrueuse, repliée sur elle-même et tassée pour une défense formidable.

César, arrivé devant Marseille [2], se résigna aux ennuis d'un siège. Il y réserva trois de ses vieilles légions [3], et les installa sur les hauteurs qui encadrent la ville du côté du chemin d'Aix [4]. Mais elles ne suffisaient pas : on ne prendrait Marseille qu'en lui fermant la mer. Le proconsul donna des ordres pour qu'une flotte fût construite à Arles sur le Rhône, et il la confia à Décimus Brutus [5] : c'était le vainqueur des Vénètes et le plus expérimenté de ses légats au fait de la mer [6] (avril [7]).

La principale redoute de César, ce qu'on pourrait appeler le camp d'attaque, fut bâtie sur la colline des Carmes, face à la ville, de niveau avec elle, et tout près de ses murs [8]. Entre ce

1. Cf. t. I, p. 208-211.

2. Quelques jours au plus après son passage vers Nice (p. 578), soit vers le 25 mars. Les négociations ont dû se produire en route, peut-être à Nice (cf. Lucain, III, 371-3).

3. Comme César dit *adducit* (I, 36, 4), on peut conjecturer qu'il amena les trois légions qui l'avaient rejoint en Italie, VIII[e], XII[e], XIII[e] (p. 378); de même, von Domaszewski, p. 166 et suiv. Mais, d'autre part, on voit combattre devant Marseille un soldat de la X[e] (Valère-Maxime, III, 2, 22), ce qui a fait supposer (von Göler, II, p. 28-29; cf. Meusel 1906; etc.) qu'il s'agit de trois légions amenées par Trébonius des camps de Belgique (p. 578, n. 1), et que les trois légions venues d'Italie continuèrent sur l'Espagne. Je demeure incertain.

4. Cf. n. 8.

5. De b. c., I, 36, 4 et 5; 56, 3. Jehan de Tuim parle aussi de vaisseaux préparés pour aller en Espagne et laissés à Brutus (p. 52); ce n'est pas impossible.

6. P. 293 et suiv.

7. Je ne peux placer avant le 1[er] avril l'arrivée des trois légions, que ce fussent celles de Brindes ou celles de Belgique (n. 3).

8. Qu'il y ait eu un camp d'attaque très près de la ville (*haud procul a muris*,

camp et le rempart, il n'y avait pas deux cents mètres[1], mais l'espace était formé par une large dépression, profonde de plus de soixante pieds[2] : là, comme à Bourges[3], il fallait d'abord que César comblât ce bas-fond, le remplaçât par une terrasse qui mettrait son camp de plain-pied avec la cité ; et alors, s'avançant sur ce sol aplani, ses mantelets, ses tortues, ses béliers et ses tours pourraient commencer la véritable attaque des remparts[4].

Mais la construction de ce remblai exigeait une quantité considérable de matériaux, poutres et lattes pour la charpente et les planchers, pierres, terre et branchages pour le nivellement et le remplissage. Afin de trouver ces matériaux, on dut parcourir très loin le pays, abattre tous les bois des environs[5], et même les bosquets sacrés où les Celtoligures adoraient leurs dieux[6].

Lucain, et par suite sur la colline des Carmes, c'est ce qui résulte, en outre de l'ensemble des opérations (p. 593 et suiv.), de Lucain (III, 375-378) et de César lui-même (p. 592, n. 8). Mais la colline des Carmes n'ayant qu'un hectare environ (*exiguo campo*, dit Lucain), elle ne devait abriter que les troupes occupées à l'attaque ou aux travaux, et le reste devait être campé ailleurs, sur la colline de Saint-Lazare : « Entour celui mont fist il ses gens logier », Jehan de Tuim, p. 49. — C'est à Saint-Lazare, au Lazaret ou à Saint-Charles que presque tous les érudits font camper César, car ils englobent les Carmes dans l'enceinte grecque (t. I, p. 208, n. 1).

1. Si l'on arrête les remparts à l'ancien carrefour de la Grande Horloge (voir le plan de Demarest, 1808), là où sont aujourd'hui les escaliers ouest de la place Centrale (place Sadi-Carnot), il faut compter au plus 150 mètres, 450 pieds, de ces escaliers à la plate-forme des Carmes. Cf. t. I, p. 209, n. 4.

2. Il est impossible d'évaluer la profondeur *maxima* de la dépression entre les Carmes et la vieille ville, dépression qui a servi au passage de la rue de la République, et qui a été alors agrandie et remaniée pour former la place Centrale : César indique une hauteur de 80 pieds, 24 mètres, pour son agger (II, 1, 4), et cela peut être en effet la profondeur au point le plus bas de la dépression. Peut-être cependant faut-il accepter pour cet *agger* la hauteur donnée par le scholiaste de Lucain (cf. p. 596, n. 1), 60 pieds, 18 mètres, ce qui me paraît mieux correspondre à la différence primitive entre le sol naturel des Carmes et celui de la place. Quoi qu'il en soit, même malgré les travaux de l'édilité moderne, ce bas-fond de la place Centrale, entre la colline des Carmes et celle de la vieille ville, montre clairement encore aujourd'hui la tâche de comblement qui s'imposait à César, *aggere diverso vasto committere colles* (Lucain, III, 382).

3. P. 457 et suiv. ; cf. à Namur, p. 272, à Sos, p. 306.

4. Lucain, III, 381-2, 398, 455-6.

5. *De b. c.*, II, 1, 4 (réquisitions d'hommes et de bêtes dans toute la Province) ; Lucain, III, 394-5, 450-2.

6. Lucain, III, 399 et suiv. — Je crois que Lucain fait allusion à un fait réel,

Mais César ne craignait pas plus les divinités barbares que le Jupiter de Rome[1], et, dit-on, comme les soldats hésitaient en face des arbres saints, il saisit une hache et porta le premier coup[2].

Il s'impatienta à la longue devant ces travaux minutieux[3]. De mauvaises nouvelles lui arrivèrent d'Espagne. Fabius, son légat, avait réussi à franchir le Pertus en enlevant la garnison qui le défendait[4]. Mais une fois en Catalogne, il eut fort à faire, et les Pompéiens le serrèrent de très près[5] : or, il avait avec lui les meilleurs des soldats de César[6]. Le proconsul alla au principal danger. Il confia les opérations devant Marseille à Trébonius et à Brutus, et il courut en Espagne[7] (vers le 15 mai?[8]).

Trébonius, qui fut chargé du siège, était un excellent officier, docile, tenace et industrieux[9]. En un mois, la chaussée d'approche avait été terminée, bâtie sur bois et sur pierre, et des tours y furent installées[10]. Les Romains touchaient déjà au pied du rempart.

Mais il semble que ce travail ait été fait trop vite, et que César ou son lieutenant, pressés d'en finir, ne se soient pas

et à une forêt qui a réellement existé. S'il faut accepter les indications qu'il donne sur les essences d'arbres de la forêt, chênes, cyprès, yeuses, ifs, aunes et ormes (pas de pins), j'hésiterai à chercher la forêt sur les hauteurs (contra, t. I, p. 102), et je la placerai plutôt dans le vallon de Saint-Pons, où il y a précisément, outre des bois célèbres, une source qui tombe en cascade (*nigris fontibus unda cadit*, III, 411-2). Mais tout cela est bien hypothétique.

1. Cf. p. 170.

2. Lucain, III, 426 et suiv.

3. *Dux tamen impatiens*, Lucain, III, 453-5; cf. Dion, XLI, 19, 3.

4. *De b. c.*, I, 37.

5. *De b. c.*, I, 40.

6. Cf. p. 578, n. 1, p. 583, n. 3 : six des vieilles légions et les plus anciens auxiliaires (I, 39, 2).

7. Dion, XLI, 19, 4.

8. César arriva en Espagne 40 jours avant la capitulation des Pompéiens (*De b. c.*, II, 32, 5), laquelle eut lieu le 2 juillet (p. 594, n. 2), donc le 24 mai. Je pense, comme il avait avec lui 900 chevaux (I, 41, 1), qu'il mit une dizaine de jours pour venir de Marseille (630 kil. de Marseille à Lérida). Stoffel suppose le voyage beaucoup plus lent et le départ au 6 mai (I, p. 285-6).

9. Il sert à côté de César depuis 54. Cf. *De b. G.*, V, 17, 2-5; 24, 3; VI, 33, 2 et 5; VII, 11, 3; 81, 6; VIII, 6, 1; 11, 1; 14, 1; 46, 4; 54, 4.

10. Lucain, III, 455-462; cf. César, I, 36, 4.

rendu compte des moyens de la résistance[1] : c'était la première fois, du reste, qu'eux et leurs légions se trouvaient aux prises avec les murailles et les machines d'une ville grecque. Les Marseillais laissèrent la terrasse s'achever, les mantelets s'approcher du rempart, le bélier même fut mis en place. Mais il suffit d'une décharge rapide de poutres et de rochers pour écraser tout, mantelets et légionnaires[2]. Puis, les Grecs firent une sortie, et réussirent à mettre le feu au boulevard : construit surtout en bois, il s'enflamma vite, et s'écroula[3]. Tout était à refaire[4] (vers le 20 mai?[5]).

Pendant ce temps, les Marseillais se préparaient à la bataille navale. Dans tous les ports de la Provence, ils firent main basse sur les navires de commerce et les armaient en guerre[6]. Comme équipages de combat, ils embarquèrent des Ligures, des archers, les bergers de Domitius[7]. Il était visible maintenant, pour les deux légats de César, qu'une terrible campagne venait de commencer et pour de longs mois.

Le proconsul, en Catalogne, était à son tour assiégé par les Pompéiens auprès de Lérida[8]. Son armée dut se passer des trois légions retenues devant Marseille, et elle parut insuffisante contre les périls qui la menaçaient (fin mai?). Et l'on put se

1. Ὡς καὶ ῥᾳδίως αὐτοὺς αἱρήσων, Dion, XLI, 19, 3.

2. Lucain, III, 483-496. Il est probable qu'il faut placer ici l'épisode rapporté par Vitruve (X, 16, 11), de barres de fer rougies lancées par les ballistes, et qui auraient incendié *musculum*; peut-être aussi l'épisode rappelé ici, p. 597, n. 2.

3. Lucain, III, 497-508.

4. La destruction d'une première terrasse, achevée dans le temps (I, 36, 5) qui a précédé la première bataille navale, ne se trouve que chez Lucain. Nous avons hésité à introduire cet épisode. Mais : 1° le récit de Lucain est si bien enchaîné (cette bataille navale est présentée comme une tentative de revanche romaine, III, 509), que je doute qu'il ait intercalé un fait postérieur; 2° il serait étonnant que la terrasse n'ait pu être construite en un mois et demi (cf. à Bourges, p. 451, et devant Issolu, p. 562); 3° César lui-même fait allusion à des opérations directes contre les remparts, antérieures à la bataille navale (I, 36, 4); 4° Dion (XLI, 19, 3) parle nettement d'un échec de César devant Marseille, ἀπεκρούσαντο.

5. Sans doute peu après le départ de César (p. 585, n. 8, p. 588, n. 3), peut-être même avant son départ (cf. Dion, n. 4).

6. César, I, 36, 2; 56, 1.

7. César, I, 56, 2-3.

8. César, I, 48-52; Dion, XLI, 20.

demander dans le monde si la ville grecque n'avait pas arrêté la fortune de César et sauvé la liberté de Rome[1].

VI. — LA PREMIÈRE VICTOIRE NAVALE DE BRUTUS

Sur ces entrefaites, Brutus descendit le Rhône et entra dans la mer de Marseille avec la flotte qu'il venait de construire. En route[2], il embarqua l'élite des trois légions, ceux des centurions ou des soldats que César avait désignés pour le service maritime[3]; puis, il jeta l'ancre le long des îles qui font face à Marseille, et il attendit qu'on vînt lui offrir le combat[4].

Quelques jours après, les vaisseaux marseillais et pompéiens[5] sortirent en rang de bataille[6] sous les ordres du Grec Parménon[7] et du Romain Domitius[8]. Il n'y a, entre les îles et le goulet du port, qu'une demi-lieue de distance. La lutte s'engagea aussitôt, à la première heure du matin[9], par une calme et radieuse journée de printemps[10]. Ni le vent ni la vague ne troublaient les manœuvres des matelots; aucune brume ne gênait les regards des pilotes et des combattants[11] : l'homme était son maître, et

1. César, I, 33; Dion, XLI, 21, 3 : Οὐδὲν ἂν ἐκώλυσε πάντα τὰ πράγματα αὐτοῦ φθαρῆναι.

2. A l'Estaque (cf. t. I, p. 57, n. 5)?

3. César, I, 57, 1 : il embarqua *ex omnibus legionibus fortissimos viros, antesignanos, centuriones*. Cf. p. 388, n. 8.

4. *Ad insulam, quae est contra Massiliam*, César, I, 56, 3; c'est le groupe des Stœchades de Marseille ou des îles du Frioul, Pomègue et Ratonneau : *Stœchados arva tenens*, Lucain, III, 516; *portu* (César, I, 57, 2) désigne les abris des îles. Sur ces îles, t. I, p. 29. — Je crois que Clerc a tort de rapporter à la bataille de Tauroentum (p. 593) le récit de Lucain, mais qu'il a raison d'en relever le caractère historique (*La Bat. nav. de Tauroentum*, 1903, *Mélanges Perrot*, p. 45 et suiv.).

5. *Septem naves actuariae* amenées par Domitius (I, 34, 2); 17 *naves longae*, dont 11 à pont, *tectae*, armées par les Grecs (César, I, 56, 2), et, en plus, *multa minora navigia* (id.); cf. I, 36, 2.

6. César, I, 56, 3.

7. *Dux Graecorum Parmeno navali bello apud Brutum fuit prima pugna*, scholies à Lucain, Usener, p. 113, cf. p. 100.

8. César, I, 56, 3.

9. Lucain, III, 521-2.

10. Certainement en mai.

11. Lucain, III, 522-4.

rien ne s'opposait à ce qu'il déployât son habileté et sa vigueur. Encadrée par ses rochers, ses ilots et ses promontoires, dominée par la citadelle et le temple d'Artémis, la mer de Marseille offrait aux combattants ses eaux claires et aplanies[1].

La flotte de Brutus était inférieure par le nombre, le matériel et l'équipage de manœuvre : il n'avait que douze grands vaisseaux[2], faits de poutres à peine dégrossies, lourds, massifs, difficiles à remuer, mal gréés, sans aucun de ces détails d'armement, savants et redoutables[3], où excellait le génie maritime des Grecs[4], et il avait fallu recourir, pour les conduire, à de mauvais rameurs et à des pilotes de rencontre[5]. En face d'eux s'agitaient la multitude des navires ennemis[6], légers, rapides, évoluant avec une étonnante souplesse, armés d'éperons aigus et pénétrants, dirigés par les plus habiles manœuvriers de la mer occidentale[7] : ce qui faisait ressembler les bâtiments de César, immobiles et massifs, aux corps morts de pontons désarmés. Mais ceux-ci reprendraient vie et avantage dans le combat au contact : Brutus avait sous ses ordres les meilleurs soldats des trois légions[8], et il semble que les Marseillais, désireux de ménager leurs forces nationales, aient surtout embarqué des auxiliaires, frondeurs, archers, Ligures et pâtres italiens[9]. La tactique de l'amiral romain consistera donc à provoquer un abordage, et celle des Grecs à harceler l'ennemi par un combat à distance.

Ceux-ci réussirent d'abord. Brutus avait rangé sa flotte en

1. *Serratum bello jacuit mare*, Lucain, 524. Je place la bataille sur la ligne entre Ratonneau et le cap Pinede.

2. César, I, 57, 1 ; 36, 4 ; ἀργῶς τῶν νεῶν, Dion, XLI, 21, 3.

3. Lucain, III, 510-3 ; César, I, 58, 3.

4. Cf. Dion, XLI, 21, 3 : Τῇ ἐμπειρίᾳ τῶν ναυτικῶν ; César, I, 58, 1.

5. César, I, 58, 3.

6. Cf. p. 587, n. 5.

7. Cf. César, I, 58, 1 et 2 ; cf. t. I, p. 502-503.

8. P. 587, n. 3 ; cf. Dion, XLI, 21, 3 : Τῇ ῥώμῃ τῶν ἐπιβατῶν. Il n'est pas impossible que ce soit au moment de cet embarquement que les Marseillais aient attaqué les ouvrages de terre (p. 586, n. 4 et 5).

9. César, I, 56, 2-3 ; 57, 2 et 4.

croissant, le vaisseau amiral au centre, les plus faibles bâtiments autour de lui, les plus forts en saillie sur les ailes, et tous, la proue regardant l'ennemi[1]. Arrivés à portée de trait, les navires grecs se déployèrent, et, au milieu des clameurs qui s'élevaient, s'engagèrent hardiment dans les lignes de l'adversaire[2]. Alertes comme des cavaliers, ils allaient et venaient autour des masses, dardant partout leurs flèches et leurs éperons, s'efforçant de briser les mâts et les rames et de frapper dans les œuvres vives. Au début, Brutus essaya de les éviter; mais les Phocéens allaient plus vite que ses rameurs, et, à chaque évolution des Romains, ils apercevaient les point faibles et les atteignaient aussitôt[3] : à ce jeu, le légat comprit bientôt que le vertige saisirait ses hommes, et que la partie serait perdue[4].

Il commanda alors de cesser toute manœuvre, de ramasser la flotte en ordre compact, et, loin d'échapper aux Grecs, de leur présenter les navires par le flanc et de les retenir[5]. Le résultat fut qu'emportés par leur course, les vaisseaux phocéens allèrent donner de l'éperon ou de la rame contre les bâtiments romains, et qu'il ne fut pas difficile de les y attacher : les uns demeurèrent cloués par leur éperon même, enfoncé en pleine coque, et les autres, arrivés à portée de la main, furent agrippés par les crocs ou les harpons[6]. Les deux flottes ne tardèrent pas à former une seule masse[7], et désormais, sur ce champ de bataille[8], l'épée et le javelot des légionnaires[9] devaient avoir raison des Ligures et des pâtres de Domitius.

1. D'après Lucain seulement, III, 520-537.
2. C'est la manœuvre qui réussit à Brutus dans la bataille contre les Vénètes, p. 299, n. 4.
3. Lucain, III, 538-557. Cf. César, I, 58, 1.
4. Cf. Lucain, III, 550 et suiv.
5. Cet ordre de Brutus, chez Lucain seul (III, 561) : *Phocaicis medias rostris oppone carinas.*
6. Lucain, III, 561-6; cf. César, I, 58, 4.
7. Cf. Lucain, III, 567-582.
8. *Tecto stetit aequore bellum*, Lucain, III, 566; cf. 556-7.
9. Lucain, III, 567 et suiv.

Ceux-ci se battirent jusqu'au bout, dignes de leurs ennemis et de leurs maîtres[1]. Ils étaient du reste admirablement encadrés, et on cita, des officiers et des pilotes grecs, des traits de hardiesse qui rappelèrent Mycale et Salamine. C'est Télon le pilote qui, frappé au cœur, a la force, avant de mourir, de détourner son navire[2]; c'est un jeune Grec qui, les mains coupées, sauve son frère en lui faisant un rempart de son corps mutilé, puis, à demi mort, trouve assez de souffle pour sauter sur un vaisseau romain et mourir au milieu des ennemis[3]; c'est un plongeur phocéen qui se jette à la mer avec un adversaire, l'entraîne au fond de l'eau et l'y engloutit, puis revient à la surface et recommence[4]. Avec de tels hommes, la lutte fut acharnée et presque sauvage. On en vint à se charger à coups de rames et à briser les bancs pour s'en faire des armes[5]. Mais Brutus demeura maître du champ de bataille : quinze vaisseaux sur vingt-quatre furent perdus par les Marseillais, coulés à fond ou pris d'assaut[6]; les autres purent regagner le port, et les Grecs se répandirent sur le rivage pour reconnaître les cadavres que les vagues ramenaient[7] (vers le 31 mai?[8]).

VII. — LA SECONDE DÉFAITE NAVALE DES MARSEILLAIS

C'était la première bataille que les hommes de César gagnaient depuis le Rubicon[9]. Dès qu'il l'apprit, il se hâta, en exagérant

1. César, I, 57, 3 et 4.
2. Lucain, III, 592-9.
3. Lucain, III, 603-634.
4. Lucain, III, 696-702.
5. Lucain, III, 670-671. De leur côté, les Romains accomplirent de hauts faits qu'on raconta plus tard longuement, comme cet Acilius qui, le bras droit coupé, combat avec son bouclier du bras gauche et s'empare d'un navire; Plutarque, C., 16; Valère-Maxime, III, 2, 22; Suétone, C., 68.
6. César, I, 58, 4 (capta VI, interierunt VIIII ; texte rétabli); Lucain, III, 753-6.
7. César, I, 58, 4; Lucain, III, 756 et suiv.
8. César apprit l'événement quelques jours avant la capitulation des Pompéiens, qui eut lieu le 2 juillet (p. 594, n. 2; I, 59, 1).
9. Lucain, I, 761-2.

son triomphe, de le faire connaître à tous[1]. Peu de temps après, il réussit à se dégager des Pompéiens. Le bonheur lui revenait[2] (début de juin).

Mais aucun de ces succès n'était décisif. Ses adversaires d'Espagne lui tenaient tête autour de Lérida[3], la Méditerranée demeurait au sénat[4], et, de Dyrrachium où il campait, Pompée envoya par le détroit de Sicile une nouvelle flotte au secours de Marseille[5].

La ville grecque, après la victoire de Brutus, continuait la résistance avec un sang-froid merveilleux. On eût dit qu'elle se sentait à peine atteinte par la défaite. Trébonius, à pied d'œuvre, reprenait la construction de la terrasse[6]. Pour protéger ses travailleurs, il avait imaginé des galeries de bois, faites de gros madriers, aux flancs et aux toits couverts et cuirassés, et que ni le feu ni les projectiles ne pouvaient entamer, et là-dessous, comme en un souterrain inviolable, les hommes aplanissaient le terrain, apportaient et disposaient les matériaux du boulevard[7]. Mais, si on était à peu près à l'abri des machines, on ne l'était pas des sorties, et elles devinrent alors si fréquentes, que la besogne fut plus d'une fois interrompue[8]. Sur terre, les Romains n'avançaient qu'avec peine.

Sur mer, ils n'avançaient plus. Brutus avait pu augmenter sa flotte de la moitié, grâce à six galères prises à l'ennemi[9]. Mais les Marseillais possédaient de telles ressources dans leurs arse-

1. Dion, XLI, 21, 4 ; César, I, 59, 1 ; 61, 1.
2. *Fortuna mutatur*, César, I, 59, 1.
3. César, I, 61 et suiv.
4. II, 3.
5. César, II, 3, 1-3 : la flotte, commandée par L. Nasidius, se composait de seize navires, plus un pris à Messine ; Dion, XLI, 25, 1.
6. C'est peut-être pour cela que César ne parle de cette terrasse qu'après la bataille navale (II, 1).
7. Il faut distinguer la tortue, *testudo*, fermée sur le devant et sur les côtés, longue de soixante pieds, sous laquelle on travaillait à aplanir d'abord le terrain, et, derrière elle, un *porticus*, avec ouvertures devant et par côté, sous lequel on se passait les matériaux : César, II, 2, 4 et 3.
8. César, II, 2, 6.
9. P. 590, n. 6.

naux[1], qu'ils surent en quelques jours créer une nouvelle escadre, aussi nombreuse que la première ; on arma même en guerre des bateaux de pêche, qu'on garnit de machines et de galeries[2]. L'amiral romain n'osa pas bloquer le port, et il se contenta de surveiller la rade[3].

Une barque, expédiée par Nasidius, le légat de Pompée, apprit aux Grecs l'approche de la flotte de secours[4]. On décida d'aller au devant d'elle, malgré Brutus. Les vaisseaux étaient prêts : les barques reçurent des équipages d'archers et d'artilleurs, et, cette fois, la jeunesse grecque s'embarqua presque entière, et avec elle les premiers des citoyens, l'élite de tous les âges[5]. Le salut de la ville était confié à ses vaisseaux : c'était la suprême bataille que les Marseillais livreraient sur cette mer pleine de leurs victoires. Au moment de lever l'ancre, ils dirent adieu à ceux qui leur étaient chers, et les larmes se mêlaient aux paroles de courage[6]. Puis, à travers le goulet du port, la flotte de Marseille gagna la haute mer[7] et disparut à l'horizon. Ceux qui restaient allèrent dans les temples et y demeurèrent au pied des autels, suppliant les dieux de la patrie ; les soldats mêmes qui veillaient sur les remparts ne cessèrent de prier, les mains levées vers le ciel. Et les Romains qui, de leur camp, plongeaient leurs regards dans les rues de la ville[8], admirèrent cette cité prosternée toute entière devant ses dieux, pendant que ses fils combattaient pour elle[9].

1. Cf. t. I, p. 403-406.
2. César, II, 4, 1-2.
3. Cela résulte du fait qu'il ne put empêcher la sortie des Marseillais.
4. César, II, 3, 3.
5. César, II, 4, 3 ; 5, 5.
6. César, II, 4, 3.
7. Poussée par la brise d'est (II, 4, 5).
8. *Facile erat ex castris atque omnibus superioribus locis prospicere in urbem* (II, 5, 3) : regardez, du haut des rues de la butte des Carmes (rue des Icardins, rue des Trois Fours), dans la direction du Vieux Port ; le plan de Demarest montre d'ailleurs bien comment les regards des Romains pouvaient, depuis la butte, plonger vers les rues qui descendent jusqu'au port, rue Négrel, rues parallèles et place de la Loge.
9. César, II, 5, 3-5.

Brutus laissa passer l'ennemi et ne put l'empêcher de rejoindre les Pompéiens à Tauroentum [1] (Sanary? [2]). La flotte combinée comprenait trente-quatre grands vaisseaux [3] : elle offrit la bataille aux Romains dès qu'ils se présentèrent [4].

Le combat ressembla au précédent. Les navires grecs tournoyaient autour de ceux des Romains, leurs barques se glissaient le long des carènes, et partout les projectiles et les traits criblaient les ponts des vaisseaux de Brutus [5]. Comme il avait laissé trop d'espace entre ses bâtiments, ils faillirent être tous enveloppés [6], et, un instant même, le vaisseau amiral risqua d'être pris entre deux galères. Mais il put s'échapper, et les deux galères, portées par leur élan, se heurtèrent l'une contre l'autre, et devinrent la proie des vagues et de l'ennemi [7].

Cet incident paraît avoir décidé du combat. Les Pompéiens de Nasidius désespérèrent alors de vaincre, et ne songèrent plus qu'à mettre leurs vaisseaux en sûreté [8]. Abandonnés à eux-mêmes, les Marseillais ne se lassèrent pas de combattre, et ils allèrent à la mort comme à leur dernier devoir [9].

De leurs dix-sept vaisseaux, cinq coulèrent à fond, quatre furent pris, un autre fut enveloppé dans la fuite des Pompéiens et gagna l'Espagne avec eux. Le reste s'échappa vers Marseille. Quand le premier navire parut en vue de la cité, et qu'il annonça la défaite, les habitants comprirent que la patrie

1. César, II, 4, 3. La localisation de cette seconde bataille est confirmée par le scholiaste de Lucain, p. 113 *Sequens pugna ... id est hoc quod apud Tauroentum dimicatum est*. La flotte grecque avait pour chef Hermon (*hermon ei* [Parmenon, p. 387, n. 7] *substitutus est*.

2. Cf. t. I, p. 398. — C'est à tort que Collot place cette bataille et Tauroentum tout près de la ville (*Diss. sur... Tauroenta*, Paris, 1845). Cf. aussi p. 587, n. 4.

3. Marseille en arma 17 (plutôt que 24, cf. II, 4, 1, à I, 56, 1); Nasidius en avait 17 également (II, 3).

4. César, II, 4, 3.

5. César, II, 6, 3.

6. II, 6, 2.

7. II, 6, 4-6.

8. II, 7, 1.

9. II, 6, 1.

était perdue, et un long gémissement s'éleva (fin juin?)[1].

C'était, presque partout, l'heure de la défaite pour les ennemis de César. Il venait de vaincre devant Lérida les légions pompéiennes (2 juillet)[2]; l'Espagne entière, du Pertus à Cadix, se donnait à lui[3]. De la Gaule toujours obéissante, il recevait de nombreux auxiliaires, archers, fantassins, cavaliers, chefs et plébéiens, et de grandes troupes de Celtes partaient pour le rejoindre[4]. Tout l'Occident, latin et barbare, le reconnaissait comme son chef, et Rome s'apprêtait à sanctionner sa victoire en lui donnant le titre de dictateur[5].

Marseille, pourtant, ne pensa pas à se rendre. Elle mit son honneur à combattre jusqu'à l'épuisement de ses dernières ressources[6]. Peut-être espérait-elle tenir jusqu'à une victoire de Pompée; mais peut-être ne fit-elle qu'obéir aux sentiments qui étaient, dans une cité grecque, la noble parure de l'esprit municipal : l'amour pour la gloire et la liberté, le culte de la patrie, le désir de bien mourir devant ses dieux et sur ses remparts, l'orgueil de la grandeur morale et de la vertu civique[7]. Ce fut pour la fille de Phocée le plus beau moment de son histoire, que celui où, deux fois vaincue, isolée dans tout l'Occident, sans espoir de secours, elle persista à braver le dictateur de Rome : alors, le siège ne fut plus un épisode de la lutte entre César et Pompée, il devint le dernier effort de l'hellénisme pour échapper à l'empire du peuple romain.

1. II, 7, 2-3.
2. I, 84 et suiv. La date est donnée par les Fastes. (IV non. aug. C. I. L., I, I, 2e éd., p. 323; calendrier rectifié).
3. II, 19, 20-22.
4. I, 51.
5. Cf. p. 600.
6. *Massiliensium tamen nihilo setius*, etc., César, II, 7, 4; Dion, XLI, 25, 1 : Διεκαρτέρουν.
7. César le reconnaît lui-même : II, 5, 4-5; 6, 1; 7, 1.

VIII. — LES OPÉRATIONS DU CÔTÉ DE LA TERRE

Les Marseillais avaient confié à leur compatriote Apollonidès la défense de leurs murailles et de leur ville : il se montra l'égal des Grecs illustres qui avaient jadis arrêté la fortune de Rome et de ses proconsuls devant Athènes et Syracuse. Contre Trébonius, ses légions et sa chaussée d'approche, il fit des prodiges de science, de ruse et de courage[1].

Le général romain avait maintenant tous ses hommes, depuis qu'il n'était plus obligé de fournir à la flotte des équipages de combat ; et les Grecs ne lui opposaient plus qu'un nombre restreint de défenseurs. Aussi put-il diriger plusieurs travaux à la fois. Pendant que, sur le col qui menait à la ville (place Centrale) la grande chaussée se terminait à la fin[2], qu'elle se couronnait de ses man-

1. Cornutus, scholiaste de Lucain, p. 109, Usener : *Massiliam autem adversus Cæsarem defensavit Apollonides, urbi qui præfuit* ; il semble, d'après ces derniers mots, qu'Apollonidès ait été, non pas un chef choisi à cet effet, mais le magistrat souverain (cf. t. I, p. 435).

2. César écrit (II, 1, 1) que la terrasse fut construite par deux côtés à la fois, *duabus ex partibus aggerem, vineas turresque ad oppidum agere*, et il ajoute (1, 2) : *Una erat proxima portui navalibusque, altera ad portam* [*partem*?], *qua est aditus ex Gallia... ad mare*. Je ne suis pas sûr que *una* et *altera* se rapportent à *pars* et non pas à *turris*. En tout cas, le sens, selon moi, est le même. Trébonius établit la terrasse sur le seuil de la place Centrale (p. 384, n. 1 et 2) ; les travaux en furent commencés à la fois par le côté de la Joliette et par celui du Vieux Port (c'est-à-dire, si l'on veut se rendre compte sur place, par les deux côtés de la rue de la République). On bâtit d'abord, à chacun de ces côtés (au travers de la place Centrale, côté Joliette et côté Vieux Port), deux épaulements en charpente (Lucain, III, 396-8, 455-6), allant de la colline du camp à celle de la ville (des Carmes à la vieille ville) ; l'espace intermédiaire fut rempli de terres et de branchages (396-8) ; puis, sur chacun des deux flancs de la terrasse, sans doute sur les épaulements en charpente, on éleva une tour, l'une, par suite, regardant l'anse de la Joliette et la porte de Gaule, et l'autre, le port (qu'on se représente l'une de ces tours au haut des escaliers de la place Centrale, côté sud ou rue Méry, et elle plonge vers la rue Négrel et vers la descente au port ; l'autre, au haut des escaliers de cette même place Centrale, côté ouest, et elle plonge vers la Joliette, vers la haute mer et la route de Gaule). — Contrairement à l'opinion courante (en dernier lieu, Meusel, édition 1906, p. 301-3), qui paraît fortifiée par un scholiaste de Lucain (Cornutus, p. 111, Usener), je crois que César n'a fait construire qu'une seule terrasse, et à cet endroit : 1° Lucain le dit clairement (III, 455-8) ; 2° César de même, qui dit *duabus ex partibus aggerem* (II, 1, 1) et non pas *aggeres*, et qui se sert toujours du singulier (1, 4 ; 2, 6 ; 8, 1 ; 14, 5 ; 15, 1) ; 3° s'il avait construit un second *agger*, c'eût été à gauche de ses lignes, sur le sol bas et marécageux du côté de la Bourse et du Vieux Port (cf. Maurin, *Mém. de l'Ac. de Nîmes*, VII° s., XXI, 1898, p. 476-7), et

telets et de ses deux tours[1], une autre entreprise fut tentée à droite, dans le vallon qui descendait vers la mer (la Joliette)[2]. Là, à soixante pieds seulement du rempart[3], on éleva, en murs de briques blindés de nattes, une grande redoute haute de six étages, dont chacun était percé de meurtrières, garni de machines et pourvu de combattants[4]. Puis, sous la protection de cette tour, on construisit une galerie mobile en bois, mais bardée de tuiles, de draps et de cuirs[5], on posa la galerie sur des rouleaux, on enferma dans ses flancs une escouade de sapeurs avec des leviers

l'œuvre eût été là fort difficile, très exposée aux attaques par terre et par eau, et sans appui direct sur le camp ; 4° lisez sur ces sortes d'ouvrages les très judicieuses remarques de de Folard (II, p. 489 et s.) : « Plusieurs terrasses, cela seroit tout à fait absurde si l'on considère la grandeur de ces sortes de travaux ».

1. César donne à la terrasse la hauteur de 80 pieds (II, 1, 4) : c'est excessif, même si on compte depuis le niveau le plus bas du seuil jusqu'au pied de la butte et des remparts de Marseille (p. 384, n. 2) ; le scholiaste de Lucain (cf. p. 565, n. 2) donne 60 pieds, ce qui est plus croyable. Peut-être César a-t-il, comme à Bourges (p. 450), exhaussé la terrasse bien au-dessus du pied des remparts.

2. II, 8, 1 : *Qui dextram partem operis administrabant* ; ce ne peut être que le vallon de la Joliette (le long du boulevard des Dames). — César ne nous dit pas ce que les soldats faisaient là. Il est probable, comme sur ce point le niveau de la ville s'abaissait, qu'on y creusait des mines contre les remparts et qu'il faut placer là les travaux dont parle Vitruve (X, 16, 11) : contre les mines des assiégeants, dit-il, les Marseillais creusèrent plus profondément leur fosse, si bien que ces mines vinrent déboucher dans ce fossé (dans les terrains bas, vers le quai de la Joliette et le boulevard de La Major) ; là où il n'y avait pas de fossé, les Grecs établirent dans la maçonnerie du mur une piscine (plus haut, vers la rue du Panier et la rue des Belles Écuelles, qui marquent, selon moi, la ligne des remparts de ce côté), piscine qu'ils remplirent à l'aide des eaux des puits et du port, et que la mine ennemie vint perforer, ce qui inonda le travail des assiégeants (vers la rue du Refuge, au bas de la butte des Moulins). — Jehan de Tuim (p. 48) parle d'une tour bâtie par les Marseillais dans le vallon de la Joliette, « pour cou c'on ne les peust grever par le valee » ; si ce détail est exact, cela a pu être une tour venant renforcer le rempart du côté de la porte de la Joliette, et cela expliquerait la construction, contre cette tour, d'une tour romaine (ici, n. 3, et p. 597, n. 2).

3. C'est la longueur du *musculus* (II, 10, 1) ; *sub muro* (II, 8, 1 ; 14, 4), à portée de trait (II, 3) ; cf. n. 5. — On peut placer la tour dans le vallon de la Joliette, au bas de la rue du Petit Puits (cette dernière étant, je crois, l'ancienne route des Gaules), le *musculus* suivant la direction de cette rue, et allant heurter, au bas de la rue du Panier, à la place des Treize Coins, les remparts, la tour ennemie et la porte de la Joliette. Il est visible, en effet, que ces deux constructions visent la porte de la cité (II, 8, 1) et sont en terrain plan. — Sur cette tour, dont la construction a fort occupé les Modernes : Guischardt, II, p. 39 et s., III, p. 480 et s. ; de Lo-Looz, *Rech. d'antiquités militaires*, p. 38 et s. ; le même, *Défense*, p. 37 et s. ; Stoffel, I, p. 90 et s., p. 295-6.

4. II, 8-9 : César décrit longuement la manière dont cette tour fut bâtie.

5. II, 10 : longue description de la galerie, *musculus*. Cf. de Folard, II, p. 522 et suiv. ; Guischardt, II, p. 43 et suiv. ; Stoffel, I, p. 92 et suiv., p. 296 et suiv.

et des crocs, et on roula cette masse pleine d'hommes, pareille au cheval de Troie, jusqu'au pied d'une tour ennemie [1].

A l'abri de cette carapace, les sapeurs attaquèrent le rempart [2] : cette fois, on touchait enfin aux œuvres vives de la défense. Contre cet ennemi caché qui travaillait à leurs pieds, les Grecs de la muraille firent tomber les plus lourds quartiers de roche, des tonneaux de poix et de goudron. Mais rien n'entamait la galerie, tout glissait et retombait à terre [3]. Et, du haut de leur tour à six étages, les légionnaires ne cessaient de diriger contre le sommet du rempart des volées de pierres et de javelots [4]. Grecs et Romains se mitraillaient à vingt metres de distance, tandis qu'en bas, sous la galerie, les sapeurs continuaient leur besogne invisible, arrachant les pierres une à une [5].

Enfin, tout à coup, le rempart de Marseille branla, et une partie de la tour commença à crouler. La brèche allait apparaître, et le signal de l'assaut serait donné [6].

Les Grecs, s'étant concertés, ouvrirent les portes de leur ville, et sortirent sans armes, en suppliants. Le combat s'arrêta, et les pourparlers commencèrent. Les Marseillais demandèrent une trêve jusqu'au retour de César [7] : celui-ci avait laissé l'ordre de ne point arriver à l'assaut [8], par crainte de pillages et de tueries sans fin, qui eussent déshonoré sa cause. Trébonius, sans accorder l'armistice, cessa les hostilités, à la colère du soldat [9].

1. II, 10, 7.

2. II, 11, 3. Si ce *musculus* a été construit dans le vallon (cf. p. 596, n. 3), il s'agissait, soit d'une tour du rempart dont les fondements revêtaient le rocher et descendaient jusqu'en plaine, soit d'une tour avancée (p. 596, n. 2). — On a dit (Stoffel, I, p. 94 5, 298-9) qu'ils attaquèrent d'abord avec le bélier, mais que les Marseillais écartèrent la tête du bélier à l'aide de câbles descendus par des poulies (en rapportant à cet épisode le texte de Vitruve, X, 16, 12). Ce n'est pas impossible.

3. II, 11, 1 et 2.

4. II, 11, 3.

5. II, 11, 4.

6. II, 11, 4.

7. II, 12, 2; Dion, XLI, 25, 2.

8. II, 13, 3.

9. II, 12, 1, 2 et 4; 13, 1 et 2 : il n'y eut pas armistice à proprement parler, mais cessation en fait des hostilités, *indutiarum quodam genere misericordia facto*.

Au dire de César, les Marseillais n'étaient point sincères, et ils ne parlaient de trêve que pour tromper Trébonius et le surprendre[1]. Je n'affirme pas qu'ils en fussent incapables. Mais il se peut également, comme un accord formel n'était point intervenu, qu'ils se soient crus libres d'agir et de guetter une revanche. Un jour de grand vent[2], les soldats romains se relâchant dans la garde, les Grecs sortirent en masse, armés surtout de torches, et, en un clin d'œil, tous les travaux des Romains furent embrasés, la redoute de briques, la galerie, les mantelets, et jusqu'à la chaussée elle-même[3]. Trébonius parvint à repousser l'ennemi[4] : mais la tempête soufflait, et, en quelques heures, l'œuvre de plusieurs semaines fut anéantie. Il ne restait debout qu'une partie de la terrasse et une des deux tours qu'elle soutenait[5].

Mais ce succès ne pouvait être que le dernier acte de la défense. Une nouvelle sortie, le lendemain, échoua[6]. Et Trébonius recommença la chaussée[7] une troisième fois.

Comme il ne restait plus d'arbres à abattre, il recourut à la brique : dès ce temps-là, les forêts devaient être rares aux abords de Marseille, et l'argile à tuile y abondait[8]. Les deux flancs de son boulevard, Trébonius les fit en murs de briques, épais de six pieds ; entre eux, il disposa des piliers de soutènement ; par-dessus, il étala un plancher solide, couvert de clayons

1. II, 14, 1. César revient plusieurs fois sur la mauvaise foi des Marseillais : *hostes sine fide* (14, 1), *indutiis per scelus violatis* (15, 1), *perfidiae* (16, 1). Le récit de Dion est le contraire de celui de César, et provient sans doute du « pompéien » Tite-Live : il y aurait eu trêve, les soldats romains auraient violé la trêve en attaquant les Marseillais, qui les auraient alors fort maltraités (XLI, 25, 2). Il est possible, comme si souvent, que les deux parties se soient accusées réciproquement de trahison. En tout cas, le succès des Marseillais n'est point douteux. — C'est à ce moment que Domitius put s'échapper (Dion, XLI, 25, 2).

2. II, 14, 1. Il s'agit sans doute d'un jour de Mistral.

3. II, 14, 2-4

4. II, 14, 3 et 4.

5. II, 14, 5.

6. II, 14, 5 et 6.

7. II, 15, 1.

8. Cet emploi de la brique durant le siège est une chose remarquable, et laisse supposer dès lors l'importance des briqueteries de la région (cf. t. I, p. 86).

enduits de mortier. Sous ce plancher, dans l'intérieur même du boulevard, entre les piliers, entre les murs latéraux percés de portes, les cohortes pouvaient aller et venir, sortant dans la plaine pour combattre, transportant des matériaux ou préparant des mines, et c'était comme une forteresse couverte qui se prolongeait aux pieds du rempart ennemi [1]. Jamais, dit César, on n'avait vu chose pareille [2].

Le siège, évidemment, touchait à sa fin. Contre la nouvelle bâtisse, le feu et la pierre étaient impuissants. La terrasse romaine et le rempart grec s'enchevêtraient presque dans un extraordinaire corps à corps de murailles [3]. A si peu de distance, les machines de la ville ne servaient plus de rien [4]. Sur terre, une ligne continue de fossés, de remblais et de palissades enfermait la ville [5] : sur mer, Brutus faisait bonne garde à l'entrée du port [6]. Marseille fut complètement isolée du reste du monde. Les vivres frais s'étaient épuisés. Il avait fallu entamer les réserves de millet et d'orge. A cette mauvaise nourriture, la peste se mit parmi les assiégés. Ils n'étaient plus qu'une poignée d'hommes [7]. Et César, en ce moment, revenait contre

1. II, 15. « Ainsi, il y eut une espèce de souterrain à colonnade. On pouvoit appeler ce nouveau travail *agger pensilis*. Le soldat s'y logeoit comme dans des casemattes » (Guischardt, II, p. 47). Je crois que les deux flancs de briques de la terrasse étaient perpendiculaires à la place et non pas parallèles, comme on l'a supposé (de Lo-Looz, *Déf.*, p. 33).

2. *Aggerem novi generis atque inauditum*, II, 15, 1.

3. *Paene inaedificata muris ab exercitu nostro moenia viderentur* ; II, 16, 2.

4. II, 16, 1-3.

5. Lucain, III, 383-7, qui parle de la contrevallation dès le début du siège, ce qui est d'ailleurs naturel : *summis perducit ad aequora castris* (de la butte des Carmes à la Joliette et au fond du Vieux Port), *fontes et pabula campi* (le vallon de la Joliette) *amplexus fossa*. On peut placer les lignes de César, soit intérieurement aux Carmes, le long de la rue de la République, soit, plutôt, extérieurement, boulevard des Dames, rue d'Aix, cours Belsunce, là où s'est élevée l'enceinte médiévale ; les *pabula campi* désignent les vergers du quartier de l'Observance (cf. Teissier, *Marseille au Moyen Age*, 1892, p. 32-3) ; les *fontes* sont, par exemple *fons sancti Antonii* (rue du Puits Saint Antoine), la fontaine de la rue du Puits du Denier, celle de la rue du Petit Puits, tout autour de l'Observance, et, du côté de Saint-Martin, *fons Judaicus* de la rue du Grand Puits.

6. *De b. c.*, II, 22, 3.

7. *De b. c.*, II, 22, 1.

eux (septembre). Les Marseillais se résignèrent enfin à se rendre[1]. Le siège durait depuis six mois[2], et la prise de la cité grecque avait coûté plus de temps que la conquête de toute l'Espagne.

IX. — MARSEILLE SE REND A CÉSAR

César, vainqueur à Lérida, avait poursuivi jusqu'au bout du monde sa marche triomphale. Il entra en maître dans Cadix[3], l'antique métropole des mers occidentales. De là, reprenant à Tarragone la route d'Hercule, il remonta vers les Pyrénées pour recevoir la soumission de Marseille[4]. Toutes les glorieuses cités de l'Europe devaient s'ouvrir à son approche.

Au sommet du Pertus, il revit les trophées de Pompée[5], auquel il venait d'arracher l'Espagne et la Gaule. A côté du monument de son rival, il construisit un grand autel en pierre[6], comme pour faire oublier les actions de l'ancien proconsul par la splendeur de sa propre fortune. Puis il descendit sur Narbonne[7], et rejoignit devant Marseille ses deux légats victorieux. C'était l'époque où la ville faisait sa soumission (fin septembre)[8].

A la même date, dans son camp devant la ville, il apprit sa nomination comme dictateur[9]. Il ne voulut pas inaugurer par un acte de vengeance son pouvoir souverain : le maître désigné de l'Empire romain ne pouvait pas infliger à Marseille le châtiment d'Orléans ou d'Avaricum. Livrer à la colère des soldats une ville hellénique, c'eût été s'aliéner à jamais ces cités et ces royautés grecques d'Orient que César s'apprêtait à disputer à

1. Note 8.
2. « Dura li sieges pres de VII mois » (Jehan de Tuim, p. 54).
3. II, 21, 1 et 2.
4. II, 21, 4.
5. Cf. p. 116.
6. Dion, XLI, 24, 3.
7. *De b. c.*, II, 21, 5.
8. Καίσαρι αὐτῷ ἐλθόντι ὡμολόγησαν, Dion, XLI, 25, 3 ; il est probable qu'il y eut une trêve pour attendre César (*easdem deditionis conditiones*, II, 16, 3).
9. *De b. c.*, II, 21, 5.

Pompée. Il se devait à lui-même de respecter la ville ancienne et fameuse[1] qui, dès son origine, s'était montrée l'alliée constante de Rome, qui l'avait aidée à vaincre Hannibal et les Gaulois, à conquérir la mer et l'Occident[2]. Le dictateur lui épargna donc le sort fatal des places fortes que le bélier avait touchées et qui portaient une brèche à leur muraille[3], et il préserva les choses et les hommes des horreurs du pillage et de la honte de la servitude[4]. Marseille fut conservée comme cité, et peut-être lui fit-il entrevoir qu'il lui laisserait le titre de cité libre[5].

Mais tout ce qui avait fait sa force de cité et l'ornement de sa liberté, César le lui enleva. Les Marseillais durent livrer leurs armes, leurs machines, leur trésor et leurs vaisseaux[6]. Je crois que ses remparts furent démolis[7]. De ses domaines en Gaule, elle ne conserva que son territoire primitif, sa colonie de Nice et les îles d'Hyères[8]. Elle perdit, semble-t-il, le droit de frapper de la monnaie d'argent[9], et de sérieuses restrictions furent apportées à ses entreprises maritimes et commerciales[10]. Narbonne, maintenant, peut grandir sans crainte de concurrence[11].

Ce qui dut paraître le plus douloureux à Marseille, c'est que

1. *Pro nomine et vetustate*, II, 22, 6; Cic., *Phil.*, VIII, 6, 19.

2. T. I, p. 301-3, t. III, p. 9 et s. Voyez la douleur que la défaite de Marseille inspira aux Romains : Cic., *Phil.*, VIII, 6, 18 et 19 (*neminem illi civitati inimicum, qui amicus huic sit civitati*); *De off.*, II, 8, 28. — Sur la question si l'arc d'Orange rappelle ce siège (Migne, *P. L.*, XXI, c. 606), cf. t. IV, ch. I.

3. *Cf.* Cic., *De officiis*, I, 11, 35; César, *De b. G.*, II, 32, 1.

4. *De b. c.*, II, 22, 6; II, 13, 3.

5. César dit qu'il lui ôta *arma, tormenta, naves, pecuniam* (II, 22, 5); de même, Dion (XLI, 25, 3), qui ajoute que plus tard il lui enleva τὰ λοιπὰ πάντα πλὴν τοῦ τῆς ἐλευθερίας ὀνόματος : il y eut donc un nouveau décret qui enleva aux Marseillais autre chose (leurs domaines? cf. n. 8), mais leur laissa la liberté : Cic., *Ad Att.*, XIV, 14, 6; *Phil.*, XIII, 15-32; Orose, VI, 15, 7; Florus, II, 33, 25; cf. t. IV.

6. N. 5.

7. *Cf.* Pline, *H. n.*, XXIX, 9.

8. N. 5; Strabon, IV, 1, 5, 9 et 10; cf. Hirschfeld, *Gallische Studien*, p. 279-280 (*Sitzungsberichte der phil.-hist. Classe der k. Akademie der Wissenschaften* de Vienne, CIII, 1883).

9. Vraisemblable, non certain (cf. Blanchet, p. 238). Mommsen (*G. d. R. M.*, p. 675) croit à la suppression, de La Saussaye (p. 78 et s.) au maintien de tout monnayage.

10. Même remarque. Son importance commerciale va décroître singulièrement.

11. Cf. p. 37 et 120 et suiv.

César y mit une très forte garnison[1] : peut-être redoutait-il quelque retour offensif de Domitius, qui avait réussi à s'échapper[2], et du parti pompéien, qui tenait encore la mer et l'Afrique[3]. Deux légions restèrent dans la cité grecque, rappelant à ses habitants leur défaite et le joug éternel du peuple romain.

César partit ensuite pour Rome, en suivant la route du littoral. Il avait avec lui ses légions victorieuses. Des milliers de Barbares l'accompagnaient en amis et en auxiliaires : Espagnols, Ligures, Aquitains, Belges, Celtes et Germains eux-mêmes le suivaient sans regret à la conquête des riches terres du Midi et de l'Orient[4]. Entre les Pyrénées et le Rhin, depuis deux ans, aucune nation n'avait bougé. La Gaule obéissait toute au nouveau chef du peuple romain. Marseille la Grecque était abaissée pour toujours. — Ces deux puissances s'étaient fondées presque à la même date, il y avait un demi-millénaire; elles avaient grandi et prospéré ensemble[5] : le même homme venait de les dompter. Elles ne sont plus toutes deux que des parties d'un grand empire, qui les emporte dans ses destinées.

1. II, 22, 6; sans doute deux légions de conscrits, envoyées d'Italie par Antoine.
2. César, II, 22, 2-4; Dion, XLI, 25, 2; Suétone, Néron, 2, 3. P. 508, n. 1.
3. César, II, 42-4.
4. Dion, XLI, 55, 2; Lucain, VII, 231 et s.; César, De b. c., I, 83, 5; III, 89.
5. T. I, p. 227, 394; t. II, p. 551; t. III, p. 7.

TABLE DES MATIÈRES[1]

CHAPITRE I

LES ROMAINS DÉTRUISENT L'EMPIRE ARVERNE

CHAPITRE II

LES CIMBRES ET LES TEUTONS

1. Mon ami M. Georges Radet, doyen de la Faculté des Lettres de Bordeaux, m'a prêté pour ce volume le même précieux concours que pour les précédents.

CHAPITRE III

SERTORIUS ET POMPÉE

CHAPITRE IV

CELTILL L'ARVERNE

CHAPITRE V

ARIOVISTE ET CÉSAR

CHAPITRE VI

LA CAMPAGNE CONTRE LES HELVÈTES

CHAPITRE VII

LA CAMPAGNE CONTRE ARIOVISTE

CHAPITRE VIII

CONQUÊTE DE LA BELGIQUE

CHAPITRE IX

CAMPAGNES PRÈS DES FRONTIÈRES

CHAPITRE X

CAMPAGNES DE GERMANIE ET DE BRETAGNE

CHAPITRE XI

AMBIORIX ET LA RÉVOLTE GÉNÉRALE

CHAPITRE XII

VERCINGÉTORIX : LA VICTOIRE

CHAPITRE XIII

VERCINGÉTORIX : LA DÉFAITE

CHAPITRE XIV

LES DERNIÈRES RÉSISTANCES

CHAPITRE XV

LA CHUTE DE MARSEILLE

294-19. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 11-19.